LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1915

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1915



LE PETIT PIERRE [1]

XIX

MON PARRAIN

Les Danquin habitaient un vieil appartement de la rue Saint-André-des-Arts, où logeait Pierre de l'Estoile au temps de la Ligue. Ils vivaient dans l'aisance et n'avaient pas d'enfants. Ces excellentes gens recueillirent vers 1858 le fils et la fille d'un frère malheureux de madame Danquin, les jeunes Bondois, Marthe et Claudius, nés et élevés à Lyon, menus et gentils, l'air étonné. Madame Danquin, la plus maternelle des femmes, aimait les jeunes Bondois comme s'ils eussent été les fruits de ses entrailles. Cependant, ils restaient pressés l'un contre l'autre, le frère et la sœur, comme des orphelins et des exilés. Obèse et infirme, gaie par tempérament, madame Danquin bornait aux soins domestiques son inlassable activité. Elle attirait dans sa maison, pour l'égayer, tout ce qu'elle connaissait de jeunes gens et de jeunes filles. Filleul de M. Danquin, j'étais souvent invité à dîner et à passer la soirée. M. Danquin consacrait à l'art de bien vivre toutes les heures qu'il n'accordait pas à la paléontologie. Il avait dans la tête une carte gastronomique de la France où ne manquaient ni les

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er août, 1er septembre et 1er octobre 1915.

pâtés de Chartres, d'Amiens et de Pithiviers, ni les foies gras de Strasbourg, ni les andouillettes de Troyes, ni les chapons du Mans, ni les rillettes de Tours, ni les prés-salés du Cotentin.

Ainsi que tous les bourgeois de Paris à cette époque, il avait une bonne cave et soignait ses vins avec une sagesse vigilante. Cet honnête homme ne regardait pas comme au-dessous de lui d'acheter lui-même les melons, alléguant qu'une femme est incapable de connaître un cantaloup parvenu au moment fugitif de sa maturité savoureuse d'un autre encore vert ou déjà passé. Aussi les dîners de la rue Saint-André-des-Arts étaient-ils excellents. Mon père et ma mère y étaient souvent priés, ainsi que mesdames Giray et Delarche et leurs filles, fort jolies toutes deux, mademoiselle Guerrier, élève du Conservatoire, le docteur Renaudin, à la fois joyeux et sinistre, madame Gobelin, vieille dame miniaturiste, d'une grande distinction, élève de madame de Mirbel, et sa fille Philippine, maigre, dégingandée, les cheveux fades, les yeux petits, le nez long, sinueux avec un bout détaché ovale ou plutôt ovoïde, la bouche grande, un air de bonté, pas de teint, la taille plate, les genoux perçants. Ses bras n'étaient pas beaux, mais, par compensation, ils étaient démesurément longs et elle les portait démesurément nus, on ne sait pourquoi. En tout cas, ce ne semblait pas être coquetterie de sa part, car elle disait que la nature, par maladresse ou distraction, lui avait fait le gras du bras plus mince que le poignet; bonne personne, rieuse, mélancolique, moqueuse et tendre, ingénieuse et si animée, si diverse, si changeante qu'elle formait à elle seule tout un chœur de longues jeunes filles, une ronde folle de demoiselles Gobelin, les unes très laides, les autres presque jolies, toutes sympathiques et divertissantes au possible. Mademoiselle Gobelin vivait et aidait sa mère à vivre en faisant des portraits d'enfants et voyait avec résignation la main sale du photographe logé sur le toit de sa maison, dans une cage de verre, lui tirer toutes ses clientes. Laborieuse au delà de tout ce qu'on peut imaginer, elle savait quatre ou cinq langues, avait lu une infinité de livres et était assez bonne musicienne.

Mon parrain découpait lui-même les grosses pièces et servait en faisant parvenir les parts à ses invités, vieil usage, suivi autrefois dans les meilleures maisons. Le prince de

Talleyrand, réputé pour le plus accompli des amphitryons. en usait de la sorte. Il découpait lui-même les viandes et en faisait passer une part à chacun en mesurant la civilité de l'offre au rang des convives. M. Amédée Pichot, le fondateur de la *Revue Britannique*, a conté comment l'archichancelier envoyait du bœuf aux princes et aux ducs en déclarant que ce lui serait un très grand honneur de voir cette offre agréée, puis aux personnages de quelque distinction en les priant d'accepter ce bœuf, et enfin aux convives du bas bout en frappant la table du manche de son couteau et en les interrogeant d'un seul mot « bœuf? ». M. Danquin, fils de la Révolution, ne croyait pas continuer les grands seigneurs d'autrefois en tranchant et découpant lui-même les pièces.

C'était moins le rang que l'appétit qu'il considérait dans ses distributions. Il mettait les morceaux doubles pour les affamés et avait soin de mettre une cuillerée de sang dans l'assiette des débiles et des convalescents. Magnifique et libéral pour tous, il envoyait les meilleurs morceaux à mademoiselle Élise Guerrier, pour qui il avait une préférence imperceptible et décidée. Il choisissait pour elle, dans la longe de veau le morceau du rognon, et dans le rôti de porc la tranche la plus rissolée, et ses yeux riaient derrière ses lunettes d'or.

Et pour mieux faire paraître la noblesse et illustration des façons dont en usait mon parrain envers mademoiselle Élise Guerrier, élève lauréat du Conservatoire, je transcrirai ici ce que M. de Courtin, écrivait à Paris au commencement du XVIIIe siècle dans son *Nouveau Traité de la Civilité qui se pratique en France, parmi les honnestes gens* :

« Comme le petit côté de l'aloyau est toujours le plus tendre, il passe aussi pour le plus recherché. Pour la longe de veau, elle se coupe ordinairement par le milieu à l'endroit le plus charnu, et le rognon s'en présente par honneur. »

M. de Courtin ajoute que « dans un cochon de lait, ce que les plus friands y trouvent de meilleur est la peau et les oreilles. »

Mais cela ne touche point mon sujet. Onques ne vis à la table de mon parrain cochon de lait, chair exquise, à mon goût, quand elle est bien préparée.

Ce que je dis des hommages culinaires dont mon parrain se

plaisait à favoriser mademoiselle Élise Guerrier, je le dis sans envie. La jalousie en ce cas serait incongrue et partirait d'un mauvais cœur, car mon parrain, me soupçonnant avec raison d'aimer sans mesure la pâtisserie, m'envoyait des parts énormes de tarte ou de flan.

Si l'on rappelle à propos de ces dîners chers à mon enfance les services magnifiques d'un Cambacérès ou d'un Talleyrand, et la table du duc de Chevreuse où M. de Courtin acquit ses belles connaissances, c'est par amour de la tradition et désir de trouver de la continuité dans la succession rapide des générations. En réalité, la table de M. Danquin était des plus modestes et témoignait de la sage médiocrité des mœurs bourgeoises dans les dernières années de la royauté constitutionnelle et les premières de l'Empire. La bonne madame Danquin tenait sa maison sur un petit pied. Une seule servante faisait le service. Les dîners étaient copieux et longs. L'oncle Danquin, âgé de quatre-vingt-trois ans, y assistait parfois, On le priait de chanter au dessert. Il se levait et susurrait imperceptiblement une chanson bachique de Désaugiers :

Versez encore...

Après le dîner, on passait dans le salon, vaste pièce autour de laquelle régnaient des armoires pleines de fossiles, ossements de reptiles et de poissons, empreintes de crustacés, de zoophytes, d'insectes et de plantes, mâchoires de grands reptiles, défenses d'éléphants. Mon parrain s'occupait de paléontologie avec une ardeur qu'on n'aurait pas soupçonnée dans ce petit homme tout rond, jovial, qui portait de si beaux gilets et faisait danser si allègrement ses breloques sur son ventre.

Un soir, tandis que la jeunesse se concertait pour la contredanse, il montra fièrement à mademoiselle Gobelin et à moi, qui étions les deux fortes têtes de la société, le moulage d'une mâchoire humaine que son ami Boucher de Perthes venait de lui envoyer d'Abbeville. En le regardant, ses yeux pétillaient derrière ses lunettes d'or. Et cet homme tranquille éclata tout à coup :

— Ils disent : « L'homme fossile n'existe pas. » On leur montre les pointes de flèches qu'il a taillées dans le silex, les plaques d'ivoire et de schiste sur lesquelles il a tracé des

figures d'animaux, et, sans rien entendre, sans rien voir, ils répètent : « L'homme fossile n'existe pas. » Si ! messieurs, il existe, et le voilà !

Ces objurgations s'adressaient aux disciples de Cuvier, qui dominaient dans l'Institut. Mon pauvre parrain avait été beaucoup insulté par les savants officiels, et il en souffrait, ne sachant pas qu'un homme ne s'élève à la gloire que sur des monceaux d'injures, et que, pour quiconque pense et agit, c'est mauvais signe que de n'être point vilipendé, insulté, menacé. Il n'avait pas suffisamment observé que, de tout temps, ceux qui honorèrent leur pays par leur génie ou leurs vertus subirent l'outrage, la persécution, la captivité, l'exil, quelquefois la mort. Ces considérations n'entraient point dans son génie.

— L'homme fossile existe, — répétait-il, — et le voilà !

Et il élevait d'un geste triomphant la mâchoire trouvée par Boucher de Perthes à Moulin-Quignon, pensant n'avoir qu'à la montrer pour confondre ses ennemis. Car il avait l'âme simple et croyait à la puissance de la vérité, alors que seul le mensonge est fort, et s'impose à l'esprit des hommes par ses charmes, sa diversité et son art de distraire, de flatter et de consoler. M. Danquin examina, palpa la mâchoire.

— Elle porte les caractères d'une bestialité profonde, — dit-il, — mais c'est bien la mâchoire d'un homme.

— Parrain, quand vivait cet homme?

— Qui peut le dire? Il vivait... il y a deux cents... trois cent mille ans... et peut-être davantage. Et la terre était déjà bien vieille alors.

M. Danquin promenant ses regards lunettiers sur ses armoires et les embrassant d'un geste aussi large qu'il lui était possible de le faire :

— La terre !... quand vécut cet homme-là, elle avait déjà produit des générations innombrables de plantes et d'animaux. Des races de madrépores, de mollusques, de poissons, de reptiles, d'amphibies, d'oiseaux, de marsupiaux, de mammifères, s'étaient épuisées sur son sein. Oui, elle était déjà bien vieille !... L'époque des grands sauriens était passée depuis de longs âges. Le mastodonte dont vous voyez ici quelques débris avait disparu.

Philippine Gobelin prit dans sa main la pointe pétrifiée d'une défense, et récita d'un ton pénétré les vers du *Caïn* de Lord Byron qui évoquent ces vieux règnes descendus tout entiers, avant la naissance de l'homme, dans les abîmes de la mort.

... And those enormous creatures...
And tusks projecting like the trees stripp'd of
Their bark and branches...

« Et ces créatures énormes, ces fantômes... Ils ressemblent aux habitants sauvages de cette terre, aux plus gigantesques d'entre eux qui mugissent la nuit dans la profondeur des forêts, mais ils sont dix fois plus terribles et plus grands... Leurs défenses s'étendent comme des arbres dépouillés de leur écorce... Les débris de ces monstres gisent par myriades dans les entrailles de la terre ; aucun d'eux ne vit à sa surface. »

En entendant ces vers d'un poète dont la voix n'avait pas encore perdu son accent sur les cœurs, je me sentis envahi par un délicieux désespoir à la pensée de ces abîmes de la mort qui, après avoir englouti ces générations innombrables de monstres et tant de flores, et tant de faunes, étaient prêts à se refermer sur nos fleurs et sur nous, et la vie humaine me parut d'une brièveté qui rendant vains le désir, l'espérance et l'effort, nous affranchissait de toute crainte et nous délivrait de tous les maux.

Madame Danquin nous appela.

— Allons Pierre, faites danser Marthe.

Le docteur Renaudin vint inviter mademoiselle Gobelin qui replaça vivement l'ivoire fossile dans la vitrine et dit en mettant ses gants :

— Allons déployer nos grâces !

XX

ÉGLÉ

Sanguineis frontem moris et
tempora pingit.
VIRGILE, ÉCL. VI.

— Pierre n'est plus reconnaissable, — dit ma mère, — son caractère est devenu inégal, bizarre. Il passe brusquement et sans cause de la joie à la tristesse.

— Il a besoin de grand air et de mouvement, — dit mon père.

A la mi-août, pensant que la campagne me ferait du bien, mes parents qui ne pouvaient quitter Paris m'envoyèrent en pension chez un petit-neveu de madame Laroque, Isidore Gonse, cultivateur à Saint-Pierre, près de Granville.

La voie ferrée allait à cette époque jusqu'à Carentan. De ce petit port où, dans les rues tortueuses, travaillent adossées aux vieilles murailles les dentellières hâlées, la diligence me conduisit à Granville.

Le père Gonse m'y attendait. Après m'avoir offert dans un cabaret du faubourg deux moques d'un cidre très dur qui me fit mal à la tête, il m'emmena dans sa carriole au village de Saint-Pierre dont il était maire, et où il possédait de grasses prairies qui lui donnaient du bien sans peine.

Rubicond, de forte encolure, il montrait une grande capacité de boire et de gagner, savait à peine lire et savait la loi mieux que son notaire, et tout en patoisant, contait aussi bien que Béroald de Verville. Sa femme, toute fluette, plus vieille que son âge, de bon ton, avait dans sa mise et son allure cet air de religieuse qu'on retrouvait, en ce temps-là, chez la plupart des paysannes riches. Leur fille Mathilde tenait de son père pour la force et la santé ; belle fille peut-être sous le vermillon de son visage et le fagotage de sa personne, et point sotte non plus que ses parents. Mais je ne faisais nulle attention à elle ; timide et sauvage, je ne voyais mes hôtes que pendant les repas qu'ils prolongeaient beaucoup trop à mon gré. Les lenteurs du café et du pousse-café si douces à mes hôtes m'étaient insupportables. J'avais hâte de regagner ma solitude peuplée de figures de rêve et de courir dans la campagne.

Le village longeait la grand'route au midi et descendait au nord vers un étang que les papillons blancs traversaient par couples, et un petit bois avec des restes de haute futaie qui faisaient mes délices. A cinq cents pas de ce bois s'élevait au milieu de ses douves, où des myriades d'insectes dansaient le soir, le château de Saint-Pierre, habité par les choucas. Ses plafonds s'étaient effondrés et les vastes cheminées qui restaient pendues aux murs marquaient seules la hauteur des

étages. J'y revenais sans cesse et escaladais les murs qui chantaient au vent.

J'étais étrangement changé et ne me reconnaissais pas moi-même. Dans mes courses rapides, je me déchirais avec volupté aux ronces des haies. Peu aisé jusqu'alors dans mes mouvements, je grimpais aux arbres comme un chat et passais des journées entières sans mouvement, sans pensée, dans un chêne, entre les bras durs et glorieux que le géant levait au ciel. Ou bien m'enfonçant au plus profond du bois, je m'étendais sur la mousse, et sommeillais au murmure sonore du feuillage.

Un matin, j'allai à pied à Granville, distante de Saint-Pierre à peine de deux lieues. Sous un ciel tumultueux et bas, dans une odeur de marée, par une brise chargée de sel, je parcourus la promenade où presqu'un siècle auparavant, jeune et jolie, madame Laroque avait fleuri comme un pommier. Je contemplai les vieux murs où les chouans avaient enfoncé leurs baïonnettes pour se faire des échelons et monter à l'assaut de la cité. Accoudé au parapet, je regardai longuement les rochers fauves, la plage tachée de varech où la lame déposait une écume dont le vent soulevait les bouillons, l'horizon plus morne et plus désolé que tout ce que le vieil Homère nous conte du rivage des Cimmériens.

Alors, mon cœur, gros de tristesse et d'inquiétude éclata. Je sanglotai et désirai mourir, non par lassitude et ennui d'être, mais parce que la vie m'apparaissait trop belle et trop charmante pour que je ne sentisse pas aussi du goût pour la mort, sa sœur et son amie, toujours enlacée à elle, et parce que je chérissais la nature jusqu'à vouloir m'anéantir en elle.

Elle ne m'avait jamais été si douce. L'air coulait tiède et parfumé dans ma poitrine ; les souffles du soir me donnaient des caresses nouvelles et des frissons inconnus.

Pensant que je m'ennuyais, le père Gonse me prêta un vieux fusil et me conseilla de me distraire en abattant du gibier, si j'en trouvais. J'allai tirer les choucas qui nichaient dans les pierres du vieux château. J'en abattis un. Je le vis tomber, une aile immobile ; une de ses plumes flottait au-dessus de lui et le suivait lentement. En même temps, tous ces beaux oiseaux des ruines tournoyaient sur ma tête en poussant des cris aigus qui me perçaient l'oreille comme des

malédictions. Je m'enfuis, atterré. Mon crime me faisait horreur. Je me jurai de ne plus jamais tuer un animal des airs, ou des bois.

Je pris un Virgile que j'avais mis dans ma valise et le lus, le relus et le chantai en moi avec des larmes et des frissons d'admiration. A mes jours d'agitation succédaient des jours de torpeur.

Tandis que par une chaude journée, je sommeillais dans mon bois, sous la feuillée que le soleil criblait de ses flèches d'or, je fus réveillé par une main qui se posait sur mon visage. C'était la fille de mon hôte, mademoiselle Mathilde qui écrasait des mûres sur mes joues et mes tempes imitant, sans le savoir, Églé, la plus belle des naïades qui barbouillait de ce jus empourpré le visage de Silène endormi. Mais Mathilde Gonse, qui me savait sans génie, ne me demanda pas comme Églé au divin Silène un de ces chants qui charment les bergers, les faunes, et les bêtes sauvages. Sans attendre mon réveil, elle s'enfuit vivement en jetant un rire moqueur.

XXI

MONSIEUR DUBOIS

M. Dubois était un grammairien d'une force qui faisait peur. Pour le sens et les rapports des termes, rien n'égalait sa justice sévère, au reste, assez indifférent à l'orthographe, qu'il ne mettait pas lui-même très exactement. Il disait ne pas comprendre qu'on perdît un temps précieux à ces minuties. Il appelait la grammaire de Noël et Chapsal une grammaire de quartier général, et la disait imposée par l'insatiable tyrannie de Napoléon qui, s'exerçant plus encore sur les idées que sur les actes, poursuivait toute indépendance d'esprit. Et quand ma mère parlait devant le vieillard de cette règle des participes, son perpétuel souci, il la consternait en lui répondant que, sur les participes, il n'en voulait pas savoir plus que Pascal et Racine, qui n'en savaient rien.

Le goût littéraire de M. Dubois me glaçait de respect et d'effroi.

M. Dubois était bien près de croire avec Paul-Louis Courier qu'on n'a pas écrit en français depuis le règne de Louis XIV, et c'est Courier presque seul qui l'empêchait de penser sur ce point comme Courier. Il estimait les *Pamphlets* de Paul-Louis à l'égal des *Provinciales*. Quant à la poésie, il n'aimait que celle des Grecs et des Romains. Mais de celle-là, il s'en délectait et gardait toujours dans sa poche un Théocrite ou un Catulle de petit format et bien imprimé. Car il était bibliophile.

Il savait Virgile par cœur, et contait qu'ayant récité un jour avec le général Moltis le 4e Livre de *l'Énéide*, ils avaient tous deux fondu en larmes. La rime lui rendait le vers moderne insupportable. Il la trouvait barbare, bonne seulement à soutenir l'attention débile d'hommes grossiers et ignorants, et à satisfaire des oreilles incultes en marquant pesamment la cadence. Il conjecturait que ce retour régulier des mêmes sons avait été à l'origine un moyen mnémotechnique pour des êtres qui faute d'habitude n'apprenaient pas facilement. Ce qui ne l'empêchait pas de goûter fort les vers de La Fontaine et de savoir par cœur les poésies badines de Voltaire et de Parny. Il s'en tenait là, ignorant totalement les poètes romantiques. De la prose contemporaine, il ne connaissait que ce qui traite de politique et d'histoire. *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, mal reçus du public, déplurent particulièrement à M. Dubois qui reprochait à Chateaubriand l'outrance du langage et le vide de la pensée.

Un goût si sévère n'était guère communicatif. D'ailleurs, le goût se forme tard chez les hommes ordinaires et seulement par une expérience longue, parfois pénible. Le goût étant le sens de l'agréable, il s'affine dans la souffrance. Le grand vieillard qui voulut bien s'intéresser à moi dès ma sortie de l'enfance ne me forma pas le langage, mais il m'inspira l'amour des arts d'imitation et un ardent enthousiasme pour la beauté sensible.

M. Dubois, comme tous les archéologues de son temps, connaissait surtout la sculpture grecque par des ouvrages de l'époque romaine. Le sens de la grandeur et de la simplicité ne lui manquait pas ; mais il avait vu trop tard les marbres du Parthénon, et le *Laocoon* restait pour lui la plus parfaite

expression du beau. Ce n'en était pas moins un fin connaisseur et un véritable amateur.

Ayant voyagé en Italie à une époque où l'on n'y allait guère, ayant fréquenté les artistes de son temps, il s'était fait sans grande dépense un cabinet de curieux, dont il jouissait dans le silence et le recueillement. Mais, comme il faut, en ce monde, que toute joie soit gâtée, sa gouvernante troublait la paix d'un intérieur tranquille et orné. Clorinde « buvait ». Et M. Dubois, bien qu'il fût très secret, avait confié un jour à ma mère qu'il avait un soir trouvé Clorinde ivre-morte dans sa cuisine incendiée. Je m'étonnais qu'il ne la congédiât pas ; mais ma mère en paraissait moins surprise.

De temps en temps, quand il était content de mes progrès, il me disait :

— Mon enfant, je te montrerai mes antiques et aussi quelques morceaux de peinture comme on n'en fait plus, car nous sommes submergés par les barbares. On ne sait plus dessiner.

Ce qu'il appelait barbares, c'était les Couture, les Cognet, les Deveria et surtout Delacroix dont il avait horreur. Il ne le comprenait pas. Il ne comprenait pas tout. Mais qui de nous peut se flatter de tout comprendre?

En se proposant de me recevoir chez lui, M. Dubois me faisait un grand honneur, et rare. Demeurant avec sa vieille gouvernante, sans parents, sans amis, il ne recevait âme vivante. Aussi, faisait-on des contes étranges sur ce logis où personne n'avait jamais pénétré. Il était situé, au deuxième étage, sur la cour, dans un vieil hôtel de la rue Sainte-Anne. M. Dubois l'habitait depuis son enfance.

Naître, vivre et mourir dans la même maison.

M. Dubois avait une mère charmante, qu'il adorait. Elle était belle, jouait de la harpe comme madame de Genlis, peignait des fleurs comme Van Spandonck. Morte subitement, en 1815, sa chambre, disait-on, avait été laissée intacte par son fils, avec sa harpe, une romance ouverte sur le clavecin, sa boîte d'aquarelle et le vase rempli des fleurs qu'elle avait commencé de peindre, ensevelis depuis quarante ans sous un linceul de poussière. On disait qu'il y avait dans le salon de M. Dubois le portrait d'une dame poudrée dont la main droite

disparaissait sous un bouquet de roses, et l'on croyait que c'était le portrait d'une arrière-grand'mère de M. Dubois qui, sur son lit de mort, avait écrit à son fils absent qu'elle lui donnait sa malédiction. Mais, six semaines après qu'on l'eût mise en terre, on trouva un matin sur son portrait la main droite effacée et remplacée par des roses fraîchement peintes. On pensa qu'elle était venue elle-même opérer cette substitution pour donner à entendre qu'elle révoquait les termes de sa dernière lettre. Il y avait eu dans cette maison plusieurs victimes de la Terreur dont les ombres indignées hantaient les escaliers et les corridors.

De temps en temps, M. Dubois répétait :

— Mon enfant, il faudra qu'un de ces jours, tu viennes voir mes antiques.

Mon parrain qui était le meilleur et le plus accommodant des hommes chicanait quelquefois M. Dubois sur son amour de l'antique. Mon parrain trouvait l'antique beau mais froid, et ne parlant pas au cœur. Il aimait, comme Gautier, les vieux tableaux de l'école allemande et les primitifs italiens.

Un jour qu'il vantait les maîtres du Quattrocento, M. Dubois lui donna raison.

— Je tiens Mantegna, — dit-il, — pour un très grand maître. J'ai trouvé de ce peintre à Vérone, il y a une trentaine d'années, un *Christ au Tombeau* d'un dessin impérieux et puissant. C'est un superbe ouvrage.

Et se tournant vers moi :

— Mon enfant, il faudra que je te le fasse voir.

Cette fois la visite fut décidée ; on prit jour. Ce fut, il m'en souvient, le jeudi de Pâques. Je mis mes habits du dimanche et pris mon chapeau de haute forme, car à cette époque, le melon n'était pas toléré même aux très jeunes gens. Et à une heure et demie, je sortis, très ému, de la maison.

Sitôt sur le palier, j'entendis souffler, comme autrefois soufflait ma bonne Mélanie et vis la mère Cochelet assise sur une marche de l'escalier, la tête entre les genoux et suffoquant. Elle était vraiment hideuse, sa loupe qui lui bouchait l'œil droit était maintenant grosse comme le poing, et de cet œil bouché coulaient, sur une joue tachée de terre, des larmes visqueuses et rouillées. Son bonnet sale et son serre-tête noir,

secoués par la toux, découvraient un crâne chauve et crasseux. De grosses boucles d'or qui pendaient à ses oreilles achevaient sa hideur. J'eus le tort, en passant devant elle, de hâter le pas et de détourner la tête. Tout soufflant, elle m'appela d'une voix rude.

Je m'approchai d'elle. Elle me regardait d'un gros œil mauvais :

— Mon petit ami, n'est-ce pas qu'en m'entendant souffler, vous vous êtes dit : « C'est un phoque ! », car si vous aviez pensé que j'étais une femme, vous m'auriez tiré votre chapeau.

Elle laissa retomber sa tête jusque sur ses genoux et recommença de souffler.

Je rougis, balbutiai des excuses et lui offris mon bras pour monter l'escalier. Elle le refusa sans grâce Je m'en allai triste et confus.

Mais dès que je fus dehors, le vent frais, l'air subtil, le ciel riant m'emplirent de gaîté et d'oubli. J'aimais ma grand'ville, que je me peignais en miniature dans mon cœur pour l'embrasser tendrement ; j'aimais ma royale rivière de Seine, si sage, si contenue dans ses atours de pierre, et d'une beauté citadine, mes grands quais illustres et familiers bordés de platanes réguliers, de vieux hôtels et de palais. Ils s'enveloppaient alors de calme et de silence, ces beaux quais. Alors, la vulgarité tapageuse des trams n'en troublait pas la majesté. Je pris le pont de fonte gardé par quatre femmes de pierre qu'on ne vit jamais sourire ; je traversai la cour du Louvre où s'élevait, criant notre histoire par toutes ses pierres, le palais des Tuileries, cruellement incendié dix ans plus tard par des vaincus, puis rasé par des bourgeois malfaisants. Ayant franchi le guichet de l'échelle, et traversé la rue de Rivoli, je m'engageai dans un dédale de rues étroites et tortueuses qui depuis sont tombées sous la pioche, et atteignis le coin de la rue Sainte-Anne et de la rue Thérèse. Là, M. Dubois habitait, depuis son enfance, le second étage d'une maison du temps de Louis XV. Je fus reçu par Clorinde. Si comme il faut croire, elle « buvait », c'était une ivrognesse terriblement secrète. Je n'ai vu de ma vie vieille femme plus grave, plus tranquille, plus blanche et plus silencieuse. Dès l'entrée, l'appartement de M. Dubois révélait le curieux et le connaisseur. L'anti-

chambre était pleine de fragments de statues et de sarcophages romains. Il y avait dans la salle à manger des marbres et de ces vases rouges ornés de figures noires, de beau style grec, qu’on appelait encore à cet époque vases étrusques. M. Dubois me montra, comme le plus riche trésor de son cabinet, un torse en marbre pentélique de jeune faune, sa nébride sur l’épaule; il m’en vanta la grâce, la pureté, la simplicité.

— La mutilation d’un tel chef-d’œuvre, — me dit-il, — est un des plus grands crimes de l’humanité. Mais quand une œuvre atteint ce degré de perfection, sa beauté réside tout entière en chacune de ses parties. Tandis que dans nos ouvrages modernes, si l’on ôte l’expression, c’est-à-dire la grimace, il ne reste plus rien.

Et M. Dubois parla d’abondance.

— En poésie, en art, en philosophie, il faut revenir aux anciens. Pourquoi? Parce que rien ne se peut faire de beau, de bien, de sage. Il fut donné aux Grecs de porter l’art à sa perfection. Ce fut le privilège d’une race bien douée, qui dans un beau climat, sous un ciel pur, sur une terre aux lignes harmonieuses, au bord d’une mer d’azur, pratiqua les mœurs de la liberté.

Il y a, mon enfant, dans Hérodote, une parole qu’il faut retenir. Le vieil historien la met dans la bouche du Spartiate Démarate parlant à Xerxès : « O roi, sache que la pauvreté est l’amie fidèle de la Grèce, la vertu l’accompagne, fille de la sagesse et du bon gouvernement. » Les Grecs (et c’est le trait le plus heureux de leur génie) prirent l’homme pour mesure de toutes choses, et ils crurent à la justice des Dieux ou du moins à leur modération.

M. Dubois me montra avec un soin flatteur les peintures et les dessins qu’il avait rapportés d’Italie ou recueillis autrefois à Paris. Il attirait particulièrement mon attention sur les maîtres qu’il estimait le plus, le Guide, les Carrache, l’Espagnolet, Battoni et Raphaël Mengs. Ces figures hirsutes et rubicondes d’évangélistes et de martyrs, noyées dans une ombre profonde m’attristaient. Des académies de David, qui me furent très vantées, ne purent m’égayer. M. Dubois lui-même trouvait à David de la brutalité, mais il lui savait gré d’avoir

rompu avec le mauvais goût de Boucher, de Pierre et de Fragonard.

Mon hôte me fit entrer dans une chambre où des colombes se becquetaient sur les trumeaux, au-dessus des glaces ternies. Il y avait quelque chose de vrai dans les bruits qui couraient sur cet appartement mystérieux : je vis dans cette chambre une harpe aux cordes détendues, et, sur un clavecin. des rouleaux de musique ; je vis sur le mur le portrait d'une dame poudrée, un fichu blanc croisé sur la poitrine et dont la main droite était cachée sous des roses qui paraissaient avoir été peintes après coup, d'une main hâtive. Mais M. Dubois se contenta de me dire que les meubles de cette chambre provenaient de ses parents.

Puis montrant une commode Louis XV, couverte de marqueterie et ornée de cuivres dorés d'or moulu, des fauteuils dorés recouverts de tapisseries à Bergeries, des cantonnières en Beauvais, et murmura avec un demi-sourire :

— Ce sont les meubles de mon arrière-grand'mère. J'en ai bien souffert autrefois. Tu sais qu'il se fit à l'époque du Directoire et du Consulat une grande révolution dans l'art. Le goût qui avait déjà commencé à s'épurer au déclin de la monarchie fut tout à l'antique. Et l'on trouva grotesques les chinoiseries du vieux temps. J'habitais alors avec mes parents ; j'étais jeune, j'avais de l'amour-propre et il m'était pénible de vivre dans ces vieilleries et surtout d'y recevoir mes amis, dont quelques-uns étaient peintres, élèves de David et comme lui tout épris du grec et du romain. Je me rappelle qu'un jour je fus présenté à madame de Noailles qui, revenue de l'émigration, habitait dans la chaussée d'Antin un hôtel décoré par David et meublé sur les dessins de Percier et de Fontaine. Sur les murs étaient peints en imitation de bronze, des faisceaux, des casques, des boucliers, des glaives et des frises de héros. On y voyait Romulus et Rémus tétant la louve, Brutus condamnant ses fils, Virginius immolant sa fille... Que sais-je encore ! On s'asseyait sur des sièges curules. Le boudoir était de peintures sur fond rouge imitées des fresques d'Herculanum. Cette décoration, cet ameublement me parurent admirables. Je ne sais si la beauté de l'hôtesse, dont les cheveux noirs et les bras de marbre étaient vraiment magnifiques,

accrut mon admiration pour les murailles sur lesquelles elle promenait ses regards, pour les sièges sur lesquels elle reposait son corps de déesse ; mais je sortis de l'hôtel de Noailles fou d'enthousiasme. Et quand, de retour à la maison, je revis les commodes à gros ventre, les fauteuils à pieds tordus, les tapisseries avec leurs bergères et leurs moutons, je pleurai presque de dépit et de honte, et m'efforçai de démontrer à mon père que ces vieilleries étaient ridicules, et que jamais les Chinois, eux-mêmes, n'avaient rien produit de si absurde et de si grotesque. Mon père en convint : « Je sais bien, me dit-il, qu'on fait mieux à présent et que le goût est meilleur. Si l'on veut me changer mes antiquailles contre un mobilier dessiné par messieurs Percier et Fontaine, j'y consentirai volontiers ; mais comme personne ne sera assez fou pour faire le troc, je me contente des meubles dont mes parents se sont contentés, n'étant ni assez jeune, ni assez riche pour me meubler à la mode. »

— Ces paroles me furent amères, — ajouta M. Dubois, — et pourtant, tu le vois, mon ami, moi-même, soit parcimonie, soit piété filiale, soit pure négligence, j'ai gardé ces meubles de mon aïeule, et l'on me dit qu'au point de vue de l'économie domestique, je n'ai point eu tort, et que même, j'ai fait une bonne affaire, que ces meubles naguère si décriés ont repris faveur et se payent aujourd'hui un assez grand prix.

Tandis qu'il parlait, mes regards restaient attachés à une petite toile, pendue dans la ruelle. J'avais vu, jusque-là, des vieillards du Guide et de Carrache, des martyrs de Ribera, un terrible Éliézer entouré de chameaux étranges de Battoni, un *Christ au Tombeau* de Mantegna d'une perfection impitoyable. J'avoue que la vue en était dure pour mon âge. Ce que je découvrais dans cette ruelle ne m'en parut que plus aimable. C'était une tête charmante, d'un bel ovale, avec des cheveux d'un blond doré, des yeux de violette, un regard ému, des épaules jeunes et charmantes.

— Qu'elle est belle ! — m'écriai-je.

— Tu ne la reconnais pas?... C'est la *Psyché* de Gérard. Le tableau fut exposé au Salon de 1796 ; il est maintenant au Louvre. C'est le chef-d'œuvre du peintre ; mais cette étude est bien meilleure que la partie correspondante du tableau.

Quelle différence entre cette première pensée si heureuse et la réalisation ! La tête de Psyché, dans l'œuvre terminée, est d'un bon dessin assurément et d'une exécution soignée, mais un peu froide, trop polie, trop lisse et trop glacée. Il y a dans cette esquisse un faire plus libre, une manière plus large, plus de sentiment, une flamme douce, une fraîcheur de chair, une tendresse, une vénusté qui ne se retrouvent point dans la grande composition du Louvre. Il y a aussi la vérité, la nature saisie et fixée, la vie. Le modèle a inspiré le peintre.

— Mais, monsieur, — m'écriai-je, — le modèle ne pouvait pas être aussi beau que cela !

— Si fait, il était aussi beau. Gérard était un excellent portraitiste, et c'est dans ses portraits qu'il faut le préférer. Et ce que tu vois ici, mon ami, est un portrait, un portrait non pas tout à fait terminé, mais amené au point où il ne pouvait plus que perdre à être travaillé davantage. Je puis t'assurer que cette esquisse représente très fidèlement le modèle sans le flatter... Sache, mon enfant, que la flatterie est toujours une offense et qu'elle est un outrage à la beauté. Le modèle qui posa pour cette *Psyché* est restée longtemps célèbre dans les ateliers. Elle s'appelait Céline... Tu retrouveras Céline dans beaucoup de tableaux de l'époque impériale. Elle posa pour David, avec qui elle se brouilla : il était brutal, Céline était fière et avait un très mauvais caractère. Elle posa pour Guérin, pour Girodet, pour le baron Regnault, et plus tard, pour Hersent. C'était avec la Marguerite de Proudhon le plus beau modèle femme de cette époque. Marguerite exhalait la volupté. Mais Céline était plus svelte, plus fine, plus élégante, sa chevelure avait plus de richesse, son teint plus d'éclat. Céline en 1815, bien qu'elle eût passé la première jeunesse, jouissait encore d'une si grande renommée parmi les peintres, que l'empereur Alexandre, lors de son séjour à Paris voulut la voir, et lui donna pour ses papillotes une liasse de billets de la banque de Pétersbourg. On dit que la duchesse d'Angoulême fut curieuse aussi de voir Céline et lui fit un cadeau. Je l'ai rencontrée un jour, dans l'atelier de monsieur de Forbin, elle était encore jolie, mais très épaissie. Il y a de cela quarante ans. Elle est bien vieille aujourd'hui... si elle vit encore.

Je quittai l'appartement de M. Dubois l'âme pleine de

visions où les âges se mêlaient étrangement et hanté par l'ombre de Céline. Pendant des jours et des jours, elle me cacha le monde, je ne voyais qu'elle. J'étais fou; j'étais surtout stupide.

XXII

IL N'EST SI BELLE ROSE...

Je parlai de M. Dubois, de Gérard, de *Psyché et de l'Amour* à Fontanet et à Mouron qui y furent indifférents. Fontanet qui avait pris ses inscriptions à l'École de droit ne pensait qu'à Berryer finissant qui devait revivre en lui. Mouron ne détournait plus son beau regard humide de l'alphabet phénicien qu'il venait de découvrir. Un matin, je contai la beauté de Céline à Velléda. Elle s'élevait alors blanche et pensive dans le labyrinthe du Luxembourg où les abeilles bourdonnaient autour des cytises en fleurs. Dans le beau jardin, les platanes faisaient entendre un long et doux murmure, l'odeur perfide des jasmins embaumait l'air et tout parlait de la fuite des heures et de la fragilité des choses.

A quelque temps de là, j'allai voir Céline au Louvre dans la salle impériale où tout, les femmes en châle rouge, les cuirassiers blessés, les pestiférés à l'hôpital, et les armées en bataille, l'exilé rentré dans ses foyers détruits, la justice divine poursuivant le crime, Léonidas et les Sabines, les Héros et les Dieux, tout célèbre Napoléon et son siècle. Dans cette foule, dans cette gloire, je la trouvai bien jolie encore, mais ses prunelles avaient perdu leur teinte mystérieuse et n'étaient plus de divines fleurs; l'ovale du visage plus allongé, plaisait moins; le cou, moins flexible, n'imitait plus à la fois Vénus et ses colombes. Et je me dis que la première Céline, la vraie Céline, était plus adorable. En quittant cette autre Céline, j'allai dans le salon carré où devant chaque peinture célèbre, un artiste était juché sur son tabouret. Beaucoup de ces artistes étaient des femmes. L'une d'elles avait des boucles blondes, un teint éblouissant et une vilaine bouche devant laquelle elle posait,

à l'approche d'un visiteur, une main dans l'attitude de la méditation. A demi caché dans l'ombre de cette muse, je reconnus mon voisin et ami, M. Ménage qui copiait pour la vingtième fois la *Belle Jardinière* de Raphaël.

Je doute qu'il eût jamais bu, comme le disait mon parrain, du punch enflammé dans une tête de mort. Mais, à ses débuts, il avait rêvé de fortune et de gloire. Il avait cru que son *Edwige au col de cygne* attirerait les foules charmées. Il était truculent alors, il était romantique. Il l'était bien plus par cet esprit d'imitation commun à la plupart des hommes que par son propre génie qui était raisonnable.

Il ne pouvait souffrir David et son école. Le seul nom de Girodet le transportait de fureur. Raphaël et Ingres étaient ses deux bêtes noires. A cela près, il avait le goût large et l'esprit ouvert.

— Il ne faut pas croire, — disait-il, — qu'il n'y ait qu'une seule bonne manière de dessiner et de peindre ; toutes les manières sont bonnes quand elles produisent l'effet désiré.

Il disait aussi :

— Avant de juger une peinture, cherchez ce que le peintre a voulu, et ne le condamnez pas sur les sacrifices qu'il a dû faire pour mieux rendre sa pensée. Le génie consiste surtout à oser les sacrifices nécessaires si grands qu'ils soient.

De ses truculences, il ne lui restait plus que son feutre à la Rubens et ses pantalons à la hussarde. Maintenant, au déclin de la jeunesse, ayant perdu ses illusions, il souffrait d'une vie étroite et s'affligeait d'en être réduit pour vivre à faire de mauvaises copies mal payées. Pourtant, on lui trouvait encore ce je ne sais quoi de riant que la pratique de l'art donne aux moins heureux.

Il m'adressa son petit sourire amer et me dit :

— Et ta mère, mon petit Nozière, elle ne veut donc pas que je lui fasse son portrait ? Tâche donc de la décider.

Il demeura quelques instants à peindre en silence. Puis montrant du bout de sa brosse le panneau qu'il copiait :

— Ce crapaud-là (c'est Raphaël qu'il désignait ainsi) se donne un mal inouï pour cacher son travail. On ne voit nulle part la touche, on ne sent nulle part la main. Ce n'est pas de la peinture. C'est laqué, c'est gommé, c'est émaillé, ce n'est

pas peint. On peut peindre lisse. Titien et Rubens lui-même très souvent peignent lisse, mais ils ont de l'accent. Là, rien ne révèle la volonté, l'intention. Chinois, va !... Ingres aussi est un Chinois. Et ils trouvent cela beau ! Tas de crétins !

Dès que j'en trouvai l'occasion, je confiai à M. Ménage sur un ton de connaisseur, qui le fit sourire, que j'étais venu voir, au Louvre, la *Psyché* de Gérard, pour comparer la peinture avec l'esquisse qu'on m'avait montrée.

Et j'ajoutai non sans désinvolture :

— C'est un modèle connu, Céline, qui posa pour *Psyché*.

— C'est possible, — murmura M. Ménage indifférent.

— Elle était très belle?

— On le dit... Moi, je ne l'ai pas connue jeune.

— Elle a posé pour Guérin, pour Girodet, et en dernier lieu pour Hersent.

— Pour tous les pompiers, quoi? la malheureuse !...

— Est-ce qu'elle vit encore?

— Mais tu la connais ! Elle loge dans ta maison, tout au fond du corridor où j'ai mon atelier.

— Céline?...

— Oui, Céline, Céline Cochelet...

— Que dites-vous?... Elle si jolie... ses cheveux d'or, ses yeux de violette !...

— Ah ! dame... Il n'est si belle rose...

(*La fin prochainement.*)

ANATOLE FRANCE

L'ANGLETERRE ET LA GUERRE

Pour comprendre la raison, la fin, *l'idée* allemandes de la guerre, les livres suffisaient presque. Tout avait été conçu, construit d'avance ; Treitschke, Bernhardi, von der Goltz, les publications pangermanistes, le manuel d'instructions de guerre avaient dit le but, le plan, les méthodes. C'est qu'en Allemagne, on le sait depuis longtemps, l'idée est tout, — et de là son orgueil. Elle précède l'acte et souvent enfante le réel ; par là elle importe plus que le réel et prétend s'y substituer. M. Hovelaque nous a dit[1], quelle Angleterre l'esprit allemand s'est inventée à la place de l'Angleterre véritable, et nous connaissions, d'ailleurs, l'animal qu'un professeur prussien déduisit un jour d'un concept de sa raison pure. Le chameau métaphysique allemand se révèle une calamité pour le monde.

Il n'est pas de démarche de l'esprit plus contraire que le procédé de pensée naturel et caractéristique des Anglais, le « peuple cousin ». Chez eux, c'est le réel qui engendre et commande l'idée ; elle n'en est pas la théorique simplification qui prétend dégager et faire apparaître l'essentiel; elle le répète peu à peu, dans tout son aspect visible et vivant, dans sa diversité contingente et complexe. Et, pareillement, la volonté anglaise, c'est surtout la faculté d'adaptation à ce réel : adaptation toute empirique, modeste parce que patiente, reprise, corrigée détail à détail, sous la leçon continuelle des choses, obstinément poursuivie à travers tous les

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er avril 1915.

obstacles et toutes les déconvenues. C'est l'histoire même de ce peuple, de sa croissance, de son extension sur la planète, de ses réussites, de ce prodigieux empire que les Allemands affectent de mépriser comme incohérent, caduc, non viable parce qu'une telle fortune procède d'un principe inverse du leur, non d'une idée *a priori*, centrale et génératrice, mais, selon eux, de l'accident, de la chance, parce qu'il s'est fait, cet empire, on ne sait pas très bien comment, pièce à pièce, sans volonté systématique, irrationnellement, disent-ils, — en réalité suivant le procédé même de la vie.

Celui-ci suppose le facteur *temps*, qui, par un bonheur auquel leur situation insulaire n'est pas étranger, n'a jamais manqué aux Anglais, pas plus dans cette guerre qu'aux autres périodes critiques de leur histoire ; mais cette fois, vraiment ils l'avaient trop escompté. L'adaptation naturelle est lente, et, de plus, fragmentaire. Elle s'arrête, elle reprend : c'est tantôt un organe, tantôt un autre qui s'ajuste ; des armées nouvelles peuvent apparaître, presque miraculeusement, avant que l'industrie se soit organisée pour la production des armes et des munitions. Telles forces invisibles, d'ordre psychologique, peuvent hâter l'effort, et d'autres le retarder. Ainsi l'effort et le travail de l'esprit qui le suscite ne se laissent pas étudier logiquement, comme les œuvres de la pensée et de la volonté allemandes : nul principe à saisir dont on suivra les développements nécessaires et mutuellement liés. Pour les comprendre et les expliquer, il n'est que de procéder à la simple façon anglaise, par observations et récits, en notant des actions et réactions, en allant et en revenant, surtout en remontant au passé pour voir naître la nécessité et les premiers essais d'ajustement. Il s'agit de voir la réponse d'une certaine vie au danger qui l'assaille du dehors. Il s'agit de l'Angleterre : il n'y a donc pas une seule théorie à considérer.

I

A Londres, au mois de juin dernier, dans ces rues dont l'activité n'a point diminué, où le seul signe de la guerre est le nombre des hommes en khaki, je revoyais ce passé, quelques-

uns de ses grands moments : la journée de Mafeking, le couronnement d'Édouard VII, ses funérailles, les agitations pour ou contre la Chambre-Haute, pour ou contre le célèbre budget de M. Lloyd George. Comment n'y point songer ? Sous des apparences si peu différentes, je savais la vie bouleversée, tous ses rythmes, repères et directions changés par une idée obsédante, par un effort où commençaient à se rassembler toutes les énergies du pays. L'esprit ne se lassait pas de revenir en arrière, cherchant les fautes, les indices négligés, et comment on s'est laissé surprendre.

A Westminster, sur l'*Embankment* où je passais souvent, le tintamarre pittoresque des images, musiques et discours de recrutement me rappelait le joyeux tapage des affiches, fanfares et harangues électorales en 1910. La même âme s'y traduisait, naïve, juvénile, énergique, éprise de hautes et fortes couleurs, — mais aussi de sentiment, d'émotions morales : une âme, au fond, si sérieuse. A cette époque, ce pays, dont les mouvements retardent toujours sur les changements du dehors, et qui ne s'y ajuste que sous la pression des choses (il compte toujours en deniers, onces et pouces), ce grand pays accomplissait, après 1832, après 1864, le troisième temps de sa révolution. Avec la guerre du Transvaal, l'esprit avait achevé l'une de ses longues oscillations périodiques. Du rêve impérialiste chanté par Kipling, en même temps que la force, la conscience et la volonté anglaises, on revenait à l'idéal de justice et de raison, justice et raison qui valent non pour un peuple, mais pour tous les hommes. Aux fictions, préjugés, traditions, illogismes, par lesquels l'Angleterre tend à persévérer dans sa forme ancienne, et la classe dirigeante à perpétuer son prestige, des penseurs, poètes, dramaturges, romanciers nouveaux, un Wells, un Shaw, un Chesterton, un Galsworthy, jetaient leurs ironiques défis, déchirant partout les voiles, excitant, obligeant leurs compatriotes, par delà les vieilles conventions anglaises, à regarder en face la vérité, toutes les vérités, surtout l'envers de la société et de la vie dont ils détournaient, d'instinct et de parti pris, les yeux. Ce mouvement général des âmes se traduisait dans l'ordre pratique, commandant un long effort de réformes politiques et sociales. Nouveaux systèmes d'impôts dont l'objet n'est

pas seulement de charger la richesse acquise, mais de retirer aux riches le monopole d'une terre qu'ils maintiennent presque vide et de repeupler les campagnes ; — abaissement des Lords réduits à l'état de figurants, comme les personnages du sacre, pour évoquer le passé romantique ; établissement par conséquent du régime d'une seule Chambre, — paiement des députés, suppression du vote plural, qui favorise ceux qui possèdent beaucoup, abolition des privilèges de l'Église anglicane au pays de Galles, *home-rule* d'Irlande, et puis extension du même principe à d'autres régions du royaume (on parlait de retour à l'Heptarchie), législation sociale, retraites ouvrières, assurances obligatoires, réduction du nombre des cabarets, rachat et lotissement de la terre par l'État pour inciter à la petite propriété : voilà les grands traits du programme dont la discussion absorbait l'attention du pays, et que le gouvernement radical, celui de Sir H. Campbell-Bannermann et celui de M. Asquith, avaient commencé d'appliquer. Les conservateurs parlaient bien de danger allemand, mais seulement pour maintenir contre les radicaux la vieille tradition anglaise de suprématie navale : c'était surtout un argument de parti, car, pas plus que leurs adversaires politiques, ils n'ont risqué l'impopularité en proposant la conscription. En 1912, lorsque Lord Roberts prononce à Manchester le premier de ses grands discours en faveur du service militaire universel, unionistes et libéraux s'accordent pour dénoncer cette campagne comme inutile et périlleuse. En somme, toute l'activité du gouvernement se concentrant sur les problèmes intérieurs, c'est à la discussion de ces problèmes, à la défense de ses solutions préférées — tarif protectionniste, referendum, réforme et non pas abaissement de la Chambre-Haute — que s'applique l'effort de l'opposition.

Au fond, de part et d'autre, il est entendu que, depuis la guerre du Transvaal, le travail séculaire d'expansion territoriale est arrivé à son terme, que l'empire est achevé, qu'il ne s'agit plus pour l'Angleterre que de cultiver son domaine, d'en éliminer le plus possible l'injustice et la souffrance, et d'ordonner la société pour le mieux des générations futures. En même temps, venue du continent, et fortifiée chez le peuple wesleyen, méthodiste, de conviction et d'ardeur reli-

gieuse, se propageait avec le rêve d'une société nouvelle, l'idée de fraternité internationale et de paix pour toujours entre les peuples. Quelques pessimistes parlaient bien de l'Allemagne comme d'une rivale jalouse et menaçante. L'idée « libérale », démocratique, et, par conséquent, régnante, c'était que deux grandes nations chrétiennes, industrielles, missionnaires, dans le monde, de la même civilisation, ne pouvaient manquer de se comprendre, ni leur prolétariat d'unir, à travers tous les différends politiques, leurs intérêts de classe. Contre toute menace de querelle, il suffisait de promener sur les bords du Rhin ou de la Sprée des caravanes de syndiqués anglais ; à la chaleur des banquets et des discours, les vieilles écailles de méfiance et de préjugés devaient tomber des yeux, et les hommes des deux pays se reconnaître comme frères. Entre deux industries rivales il ne s'agissait que de s'entendre, par des concessions mutuelles et des partages de marchés. Malgré l'étrange entêtement de l'Allemagne à développer sa flotte, des illusions analogues menaient les chefs responsables du pays. Pour commencer, le gouvernement de Sir H. Campbell-Bannermann avait tenté de gagner les bonnes grâces du sphinx allemand en suspendant, une année durant, les constructions sur les chantiers de la marine, et, jusqu'en 1912, ce ministère et puis celui de M. Asquith, multipliaient les propositions d'arbitrage international et de désarmements. En 1912, plus désireux encore de plaire, sur un mot de l'empereur, Lord Haldane, érudit, philosophe, qui ne voyait dans l'Allemagne que l'Heidelberg de sa jeunesse, et en parlait comme de sa « patrie spirituelle », bouclait sa malle pour Berlin. Nous savons aujourd'hui quelles propositions il y reçut : M. Asquith, depuis les événements, en a fait l'aveu avec le geste de la confusion. En somme, l'Allemagne offrait de *ralentir* les constructions de sa marine si on lui accordait carte blanche sur le continent d'Europe. Sur d'honnêtes gentlemen, cette offre, d'un cynisme à peine déguisé, ce geste imprévu de nature semble avoir produit une inoubliable impression [1]. Sous le masque de civilisation qui les avait jusque-là trompés, ils avaient tout d'un coup reconnu le

1. Discours de M. Asquith à Cardiff, 2 octobre 1914.

forban qui prépare son coup. Ils turent cette révélation et se remirent — on imagine avec quel trouble et quels pressentiments — à leurs besognes de réformes intérieures.

Depuis dix ans, pourtant, de brusques gestes annonçaient la convoitise et l'impatience allemandes. D'abord, les soudains développements d'une marine dont l'intention vraie — défi à l'Angleterre, ambition de la supplanter dans le monde — cessa bientôt de se dissimuler. Ensuite, premier tapage de sabre remué dans le fourreau, Algésiras, qui fut bien un ultimatum, et dont l'Angleterre essaya débonnairement de faire oublier les inquiétudes en réduisant son programme naval, ensuite en diminuant son armée régulière (1906) : mais l'Allemagne répondait, comme à la loi française des deux ans, en armant davantage. Puis les autres alertes : affaire de Bosnie, discours impérial sur l'armure étincelante, Agadir, après les refus ironiques opposés aux propositions de désarmement et de « vacances navales » ; en 1912, le fiasco à Berlin de la mission Haldane. Enfin, en 1912 encore, mais surtout en 1913, les énormes accroissements de l'armée allemande, au prix d'une contribution de guerre extraordinaire d'un milliard. Sans doute le gouvernement radical a vu venir la menace ; non seulement il l'a vue, mais pendant la crise d'Agadir, il lui fit face, quand, l'honneur commandant, M. Asquith et puis M. Lloyd George parlèrent si nettement. Seulement à l'Angleterre ils parlèrent avec moins de résolution.

Pas un mot au pays des nécessités militaires ; on travaillait bien à maintenir l'avance de la flotte sur celle du rival ; de ce côté, point de difficultés : chez ce peuple où l'autorité de la tradition est si forte, la maîtrise anglaise de la mer est une tradition ; à cette fin, l'Anglais est habitué aux sacrifices. Mais le service militaire de tous, c'était une innovation, et d'origine étrangère, une invention continentale comme l'automobile, le sous-marin, l'aéroplane, qui rencontrèrent d'abord tant de résistance chez nos amis, — comme le tunnel sous la Manche dont les gouvernements de tous les partis ont rejeté l'idée. Non seulement le gouvernement libéral, si averti qu'il fût des appétits allemands, ne fit rien pour préparer le pays à la grande mesure nécessaire, mais il

s'y déclarait hostile : refus opposé par M. Asquith aux démarches de la « Ligue pour la conscription », sarcasmes jetés par les journaux du parti aux apôtres de l'idée nouvelle ; bien pis, campagne concertée de cette presse affirmant l'Allemagne pacifiste, flétrissant les « semeurs de panique » et proclamant, s'il fallait supposer le pire, la marine suffisante contre toute agression de l'étranger. Et pourtant les prophètes n'avaient point manqué, signalant au peuple, à la fois le péril croissant et la seule défense efficace : Lord Roberts en tête, l'admirable vieux soldat, de figure si énergique et si fine, qui, pendant sept années, se vouait à cette tâche, et à soixante-seize ans, affrontait les foules, se faisait agitateur politique, organisateur de meetings, grand orateur, et dont la clairvoyance trouvait ce mot pour tout résumer : « *Germany strikes when Germany's hour has struck* »; — derrière lui, les autres, des hommes de toute origine et de tout parti, un grand poète comme Kipling, des mystiques et des socialistes militants comme Stead et Blatchford, des journalistes et professeurs comme Austin Harrison, Maxse, Cramb, qui savaient l'Allemagne et en voyaient depuis des années les intentions et les acheminements dans une clarté de grand jour.

M. Maxse, directeur de la *National Review*, ne parlait pas d'autre chose, si bien que l'on raillait son « obsession » (il a récemment réuni ses articles sous ce titre ironique : *Obsédé par l'Allemagne*). En vain, tous montraient la croissance de la force et de la volonté allemandes, l'une et l'autre orientées vers cet objet essentiel et final : la dépossession de l'Angleterre. En vain, citant les professeurs d'outre-Rhin, ils signalaient la haine et ses raisons profondes, fatales : l'inéluctable tendance d'un peuple, qui grandit démesurément et prend son appétit pour sa mission, à dominer les autres en couvrant toujours plus d'espace sur la planète, cette tendance contrariée par la présence, sur tous les continents, d'un autre peuple qui, sans prendre la peine de s'armer, en méprisant les contraintes et servitudes du militarisme, prétend, — c'est la thèse allemande, — de par son droit supérieur, son privilège de peuple ancien, de peuple gentleman, c'est-à-dire, en somme, de peuple vieilli et déjà décadent, détenir indéfiniment la

maîtrise de la mer, toutes les colonies, tous les marchés, tous les câbles, tous les grands ports de relâche, toutes les bases navales, tout cet incomparable empire, acquis, non par la vertu supérieure d'un dessein méthodique, d'une pensée organisatrice et conquérante, mais par une série incohérente de hasards, d'aventures, coups de main et pirateries. En vain, ils démontraient que, devant une convoitise aussi menaçante, servie par une volonté si forte et des moyens si formidables, la marine n'était plus une suffisante protection, car l'ennemi tenterait d'abord de dominer le continent, car, maître de la « contre-escarpe des Flandres » et de toutes les ressources françaises, il aurait vite fait de construire une flotte supérieure à tout ce que l'Angleterre pourrait mettre jamais sur les chantiers, et puis de mener à bien une attaque lancée à la fois de Calais et de Cherbourg, d'Anvers, de Rotterdam et de Cuxhaven. Contre de tels projets, une seule défense : se mettre à même d'arrêter le premier pas de l'Allemagne sur les routes de Flandre et de France, montrer qu'on peut lui faire tête sur le continent, bref, se donner une armée de l'ordre continental. En instituant la conscription, on éviterait la guerre.

Telle était la conclusion logique; mais en Angleterre, la logique est dénuée de prestige. Aussi bien, en tous pays, pour exciter les hommes aux grands sacrifices, le raisonnement vaut peu ; il faut les poussées du sentiment, de la passion, ou bien l'expérience de la nécessité, et, déjà, du malheur. Or, le péril allemand n'excitait nul émoi. De rares spécialistes pouvaient le calculer, comme des astronomes dont les équations prédiraient une catastrophe sidérale. Le grand public ne s'en formait point cette vision immédiate qu'exprime le mot anglais *to realize*, et qui, dans l'âme anglaise, gouvernée par les images et les faits de l'expérience concrète, produit seule les convictions actives. Le sentiment et la passion se concentraient de plus en plus sur les affaires d'Irlande. Vers le 20 juillet 1914, à Londres, on parlait bien de la guerre, et même on ne parlait pas d'autre chose ; mais il s'agissait de celle de l'Ulster, guerre fatale, semblait-il, nourrie de préjugés et rancunes historiques, opposant deux partis, dont chacun prenait de l'autre une vision déformée, mais colorée, chargée de senti-

ment, et, par là, vivante et fanatisante. A côté de ces images de guerre civile, qu'était cette possibilité de guerre allemande? Une notion abstraite, d'autant plus superficielle, étrangère à la personne organique de la nation qu'elle était nouvelle, l'Angleterre, alors, n'ayant jamais connu l'Allemagne pour ennemie, l'Anglais n'ayant jamais vu dans l'Allemand que le trop assidu commis, de vie calme et respectable, qui fait partie de son club de *football*, ou l'inévitable garçon pommadé, guindé, en habit noir, qui le sert à son restaurant. Dédaignées par le gouvernement, négligées par l'opposition, les idées de Lord Roberts et de sa ligue ne comptaient pas dans la vie politique du pays. Idées de *faddists*, de gens à marottes, probablement, comme celles qui suscitent les ligues pour le végétarianisme, contre la vaccination, et qui naissent si facilement en Angleterre : il n'est que de les tolérer et d'en sourire.

Et, non seulement les forces de sentiment ne poussaient pas à la grande mesure de défense, mais le seul mot de conscription éveillait un sentiment de tendance contraire. Vieille méfiance des Communes anglaises contre la force militaire du Souverain, profonds et vagues souvenirs des luttes séculaires du peuple contre le roi, de la Révolution, de Cromwell, voire même de la Magna Charta. Aujourd'hui encore, ne faut-il pas la permission du chef-marchand, du Lord-Maire de la Cité pour qu'une troupe armée franchisse la porte de la vieille Commune? Aujourd'hui encore, ne faut-il pas le consentement du Parlement, et qu'il le répète chaque année, pour que la justice militaire soit légale? Et encore n'est-elle considérée que « comme le règlement intérieur et disciplinaire d'une société privée, d'un club », nous disait jadis un illustre juriste anglais, à propos de l'affaire Dreyfus, le soldat restant toujours un citoyen qui relève, pour tous ses crimes et délits, du jury et de la justice civile. Aujourd'hui encore, vis-à-vis de cette justice, un soldat n'est pas couvert par l'ordre de ses chefs. Ajoutez l'ancien mépris pour le militaire (il s'attestait, il n'y a pas très longtemps, à la porte de certaines tavernes par ces mots affichés : *ici on ne sert pas les soldats*), le vieux préjugé bourgeois, commercial, puritain, dissident contre les traîneurs de guêtres et de sabre, contre une troupe longtemps

recrutée autour des cabarets, parmi les mauvais sujets, les irréguliers, les coureurs d'aventures et les paresseux [1].

Surtout régnait l'orgueilleuse idée que l'Anglais seul est libre, qu'il l'est, non fictivement, philosophiquement, par l'effet illusoire d'une formule théorique, inscrite un beau jour sur les monuments publics, mais réellement, substantiellement, pour avoir, au cours d'un effort presque millénaire, conquis et appris ses libertés — dont la première, l'essentielle, la faculté de disposer de sa personne et de son temps, s'énonce dans la vieille charte : *Habeas corpus*. C'est en pensant à cette liberté fondamentale et à la conscription, qu'un membre de la Chambre-Haute, Lord Dysart, posait publiquement l'autre jour cette question dans le *Daily Chronicle* : « Est-ce qu'un esclave peut être un homme libre? » Tout acte d'un Anglais qui n'est point déchu comme criminel de ses droits d'Anglais doit être volontaire, et c'est volontairement qu'il engagera sa personne et son temps. Toucher à ce principe, à cette tradition constitutive du « royaume », à ce privilège de l'Anglais, serait une atteinte, non seulement à « l'esprit de la constitution », mais à la dignité anglaise. Parle-t-on de danger, de participation nécessaire aux guerres du continent? Le grand public n'a cure de la « contre-escarpe des Flandres ». Gardés par la flotte, les vieux fossés de la Manche et de la mer du Nord n'ont jamais été violés, et c'est la sagesse anglaise, de n'avoir foi qu'aux précédents. Mais si l'on tient à supposer l'impossible, si le territoire était un jour menacé, eh bien! on verrait chaque Anglais se lever pour jeter l'envahisseur à la mer : au minimum trois millions de volontaires. Or, un Anglais a toujours valu plusieurs continentaux, et un volontaire, par la vertu de son excellence morale, vaut sur le champ de bataille plusieurs conscrits esclaves. Un homme de loi, un homme d'État, Sir John Simon, habitué à peser ses paroles, a pu définir cette supériorité : elle est de trois à un ; et un spécialiste, un militaire, un ancien ministre de la guerre, le colonel Seeley, tenant compte à la fois des deux qualités, celle d'Anglais et celle de volontaire, a pu la fixer au décuple. Dans le premier cas, et

1. Dans une récente brochure de propagande pour le recrutement, on pouvait lire cette phrase : « Vous devez d'abord apprendre que ce n'est pas un péché d'être soldat. »

ces chiffres ont été sérieusement donnés et publiés, il faudrait neuf millions, et dans le second cas, trente millions d'Allemands pour combattre à égalité les trois millions d'Anglais dressés tout d'un coup pour la défense de leur pays. De telles certitudes encourageaient cette autre idée, très puissante, en un pays de puritanisme où, les valeurs morales primant toutes les autres, l'orgueil individuel et national s'est longtemps nourri d'un sentiment de vertu supérieure : tandis qu'il faut la contrainte pour recruter les armées des autres nations, il serait admirable que l'élan spontané de ses hommes suffît à défendre la terre anglaise.

A ces illusions et préjugés qui ne laissaient pas l'Angleterre s'adapter tout de suite au danger, une autre cause de retard s'est ajoutée, venue du dehors et d'espèce différente : le sourd travail de l'ennemi, poursuivi pendant trois années, pour l'aveugler à ce danger. M. Wickham Steed a décrit ici même l'entreprise[1] : son succès fut tel que, l'an dernier, nos voisins étaient moins prêts qu'il y a quatre ans à faire front à l'Allemagne sur le continent. Au lendemain d'Agadir ils n'avaient point hésité, et le geste précis, les claires paroles de MM. Asquith et Lloyd George avaient stupéfait l'agresseur déjà rassemblé pour le bond. On se rappelle à quels marchandages il dut se réduire, avec quel frémissement de colère et de convoitise désappointée. Mais sa volonté de domination subsistait : il ne s'agissait que de recommencer, avec de nouvelles précautions, en prenant le temps nécessaire pour accroître la force qui n'avait pas intimidé la France, et supprimer l'opposition anglaise dont on venait de faire l'humiliante expérience. A ces fins deux séries d'opérations parallèles, mais conduites en des directions contraires furent entreprises : les lois militaires de 1912 et 1913, les démonstrations d'amitié et la propagande pacifiste en Angleterre du baron Marschall von Biberstein et du prince Lichnowsky. Car ce fut l'objet propre de leurs missions : endormir les craintes britanniques, travailler et gagner surtout le grand parti radical, lequel ayant, par nature, horreur de la guerre, et plus encore du seul remède préventif à la guerre, la conscription, refusait déjà de croire

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1915.

au danger. On sait ce que fut ce travail, les flatteries des émissaires allemands, leur action prolongée, efficace, sur les grands journaux du parti au pouvoir : *Daily News and Leader*, *Manchester Guardian*, *Westminster Gazette*, *Daily Chronicle*, *Evening Standard*, et, par eux, sur le vaste public dissident : ouvriers et petits bourgeois dont l'opinion commande au pays et décide les élections. Des journaux anglais ne se laissent pas acheter, mais on en circonvient les rédacteurs : M. de Kuhlmann les fait inviter à l'ambassade, un Marschall von Biberstein, choisi pour ses qualités de finesse et de liant, un prince Lichnowsky, qui semble avoir ignoré vraiment le secret de la politique allemande, et dont la sincérité sert la fourberie de son gouvernement, leur tient leur langage préféré : deux grands peuples industriels devraient se donner la main ; l'Allemagne ne veut que la paix ; il n'est que de s'entendre avec elle, surtout de ne pas s'entendre contre elle, plus encore de ne pas la menacer par des armements comme ceux que préconise Lord Roberts ; l'intervention de l'Angleterre dans la récente crise marocaine fut un insolent et périlleux défi à la grande démocratie d'outre-Rhin. A ces thèses, d'avance, les tendances radicales sont accordées : c'est une vieille tradition du parti que tout accroissement militaire et toute entente avec l'étranger sont dangereux, provocants et compromettants, que l'Angleterre doit s'isoler et se suffire dans son empire et dans la paix. Aux suggestions allemandes le *Daily News* répondait avec l'élan d'une conviction toute faite et qui n'attend que les mots d'ordre et l'indication du but. Contre l'entente franco-anglaise le grand journal radical menait paradoxalement campagne, avec le même zèle et pour la même raison que, jadis, en France, tels journaux socialistes, parce qu'une telle entente contrariait l'Allemagne et que, pour assurer la paix, il n'était que de servir la politique allemande. Comme ces journaux encore, et plus facilement, puisqu'il ne s'agissait que d'intérêts étrangers, à chaque tournant de l'affaire marocaine, le même *Daily News*, à la suite d'un polémiste passionné, M. E. D. Morel, partait régulièrement en guerre contre les thèses françaises, poussant le parti pris jusqu'à taire à son public, dans un historique, date par date de cette affaire, l'accord franco-allemand de 1909.

Pour comprendre ce que fut une telle entreprise et la mesure du succès qu'elle atteignit, n'oublions pas qu'elle s'inspirait d'un ensemble de rêves, idées et sentiments de l'ordre religieux, d'une fervente foi toute idéaliste et chrétienne dans le règne possible et prochain de la paix, de la justice et de l'amour sur tous les hommes. Il n'est pas insignifiant que le *Daily News* appartienne à des Quakers pour qui le commandement de ne pas tuer reste absolu, qui tiennent par conséquent la guerre pour un état de péché. C'est dans l'élément le plus piétiste du pays — méthodistes, baptistes, wesleyens, Basse Église — que les idées libérales ont trouvé, au cours du XIXe siècle, leur point d'appui constant; et si les thèses pacifistes — réduction des armements, arbitrage obligatoire, arrêt de l'expansion coloniale, tout ce que les Tories appelaient politique de la Petite-Angleterre — furent aussi des thèses libérales, c'est que, depuis la renaissance évangélique, au début du siècle dernier, les Églises populaires avaient efficacement propagé le rêve de paix et de bonne volonté entre les hommes et les peuples. L'idée chrétienne que l'orgueil et la guerre sont de Satan, que l'humilité — *meekness of heart* — et la justice sont de Dieu, subit naturellement les résistances et parfois aussi les alliances de l'instinct et de l'intérêt, mais malgré tout, comme dans l'autre pays de mysticisme, la Russie, elle est active et peut influencer la politique nationale. On l'a bien vu sous le gouvernement de M. Gladstone, dont l'idéalisme se nourrissait de fervente foi religieuse. S'il n'avait pas été le grand gentleman chrétien que nous savons, eût-il osé conclure la paix avec les Boers sur la défaite anglaise de Majouba? Peu lui importait de perdre la face. Il s'inspirait d'un principe contraire à celui de l'Allemagne : *meekness of heart* et non pas *sich imponiren* — volonté de paix, de justice, et non pas de puissance et de domination. Et c'est une idée de même ordre qu'exprimait un autre idéaliste de même culture anglo-saxonne et puritaine, le président Wilson, quand il disait, il y a quelques semaines : « Il est possible d'être trop fier pour combattre », — par la fierté dont il s'agit ici, entendez la volonté de ne point faillir à un idéal ; cet idéal, d'origine à la fois rationaliste et chrétienne, mystique et démocratique, qui règne dans la grande république d'outre-

mer, si bien que pour comprendre l'état d'âme de l'Angleterre dissidente, industrielle et radicale, à la veille de la guerre, nous n'avons qu'à regarder réagir aux événements actuels la population ouvrière des États-Unis, si consciencieuse mais si primaire, et qui ramène des problèmes dont elle ignore tous les dessous et le véritable sens, à des questions simplifiées de sentiment. Aussi bien, pour prévoir les résistances d'une partie de l'opinion, il suffisait de se rappeler ce que fut, chez nos voisins, pendant la guerre du Transvaal l'opposition d'une honorable et tenace minorité.

En 1914, la guerre était légitime, puisque voulue par l'Allemagne contre les amis de l'Angleterre, et finalement, évidemment, par delà ces amis, contre l'Angleterre. Mais l'opinion, surtout celle du parti régnant, des ouvriers, de la *middle class* commerçante, n'avait été pas préparée. Ou plutôt, elle l'avait été, mais par l'Allemagne, par ses agents occultes ou inconscients, à l'encontre de l'honneur et des intérêts anglais. De là, quand l'ambition et le complot soudain se dévoilèrent, quand le coup apparut dans sa brusque énormité, au moment où la décision rapide importait, le profond embarras, l'atermoiement et les retards de Sir Edward Grey. Sans doute, le cabinet de M. Asquith voyait clair, et que, tôt ou tard, l'intervention de l'Angleterre était inévitable : le devoir et la nécessité vitale finiraient par apparaître à tous et commander. Mais aux grandes dates où tout était encore en balance, le gouvernement, un gouvernement de parti et d'opinion, savait une fraction importante du pays, savait la majorité de son parti défavorable à l'intervention. Déjà le *Manchester Guardian* avait pris position pour l'Autriche contre la Serbie, déjà le *Daily News* dénonçait comme « dangereux » Sir Edward Grey, le ministre que ce même journal avait déclaré jadis « impossible », comme, à la veille d'Algésiras, il s'était trouvé des journaux français pour demander la mise en accusation de M. Delcassé. Voilà, si l'on s'étonnait encore de la brève hésitation anglaise en 1914, ce qu'il faut se rappeler. En 1905, devant l'imprévu de l'alerte et sur l'injonction de l'Allemagne, nous avons sacrifié tout de suite notre ministre et nous sommes allés à la conférence. En 1914, après trois ans de menées allemandes contre le ministre qui restait fidèle, malgré

toutes les tentations, à l'entente, devant l'imprévu de l'événement, l'opinion anglaise parut balancer, et le geste complet et nécessaire du ministre en fut retardé de huit jours. Retard inévitable, car en un pays de *self governement*, de liberté réelle, pratique, consacrée par de longs usages, un gouvernement n'a ni le droit ni le pouvoir de décider la guerre si la volonté de la nation n'est pas avec lui, et ni M. Asquith, ni Sir Edward Grey n'eussent tardé à l'apprendre. Retard fatal, de conséquence infinie, semble-t-il, car, par une singulière ironie des choses, le geste qui semblait jeter l'Angleterre à la mêlée, et que les radicaux pacifistes, jusqu'à la violation de la neutralité belge, firent tout pour arrêter, était le seul qui pût prévenir le conflit, — à ce point que, maintenant, le plus naïf et le plus impudent, le plus germanique des griefs adressé à la Grande-Bretagne, c'est, par tout ce qu'elle avait tenté pendant dix ans pour conjurer la guerre, d'avoir donné à croire aux Allemands qu'elle en avait peur — qu'elle s'en abstiendrait donc à tout prix, et, par là, de les avoir excités à la guerre. Dès le début, et plusieurs fois au cours de la crise, d'abord par l'avertissement catégorique de M. Sazonoff, ensuite par les pressants appels de M. Paléologue, de M. Poincaré, de M. Jules Cambon aux ambassadeurs anglais et à Sir Edward Grey, le cabinet de M. Asquith en fut informé : il y avait une chance, une seule, d'éviter la catastrophe, où, fatalement, d'ailleurs, l'Angleterre serait entraînée : c'était que, tout de suite et résolument, l'Angleterre vint se mettre à côté de la France et de la Russie.

A cet avis solennel et répété, dont tout, depuis, nous a certifié la clairvoyance (et d'abord l'affolement de M. de Bethmann-Hollweg quand enfin Sir Edward Goschen lui signifia l'ultimatum), faut-il rappeler ce que fut pendant la mémorable semaine la sybilline réponse anglaise? Le 24, rien que ceci : on consent à déclarer qu'il sera difficile de rester neutre si la guerre se généralise. Le 25, M. Sazonoff ajoutant que des rivières de sang vont couler si Londres se dérobe, la répugnance aux gestes décisifs, le souci d'illusoire et nébuleuse prudence restent les mêmes : pour que l'effort anglais de médiation à Vienne et à Berlin soit efficace, il faut que l'Angleterre s'y présente, non pas en alliée de l'adversaire, mais en

amie, une amie qui pourrait se changer en adversaire si ses conseils étaient dédaignés [1]. Le 27, sur ce nouvel avis capital et pressant des Russes : Vienne et Berlin escomptent de toute façon la neutralité anglaise, on voit s'épaissir la brume dont s'enveloppe Downing-Street, une brume où semblent à la fois se mêler et se dédoubler les choses : Une telle idée du groupe austro-allemand « doit s'évanouir devant l'ordre donné à notre flotte de se concentrer à Portland au lieu de se disperser en liberté de manœuvres [2]. » Mais on prend soin d'ajouter, en parlant au Russe, qu'un tel fait ne promet rien qu'un appui diplomatique, et en parlant à l'Autrichien, que nulle menace ne se recèle dans un tel fait. Le 29, le refus de se lier les mains se formule plus clairement [3] : Que M. Cambon et son gouvernement ne comptent pas sur le précédent d'Agadir, car le litige, cette fois, ne provient pas d'un arrangement franco-anglais ; l'Angleterre n'a pas décidé sa ligne de conduite, elle est libre de son action comme de son inaction. Mais le même jour, Sir Edward avertit le prince Lichnowsky que, si l'Allemagne et puis la France entraient dans le tourbillon, ce serait une erreur de compter sur l'immobilité de l'Angleterre. Et tout en restant derrière ses fumées, il voit clair, il voit loin, ou peut-être, simplement, se rappelle-t-il le solennel avis qu'il a reçu des Russes et des Français, car il prend soin d'ajouter : « Je ne veux pas m'exposer au reproche futur de vous avoir induit en erreur par le ton amical de notre conversation, ni que l'on puisse un jour me dire que, si notre attitude n'avait pas trompé l'Allemagne, le cours des choses en eût été différent [4]. » Et cependant, le 31 encore, à l'avis de M. Poincaré, qu'il n'y aura point de guerre si l'Angleterre se déclare solidaire de la France, il fait répondre par Sir Francis Bertie, que personne en Angleterre ne regarde le pays comme impliqué dans la querelle par un traité ou accord quelconque, et que son gouvernement ne saurait promettre d'y prendre parti [5]. Au fond, l'hésitation n'est qu'apparente, et sous

1. *Livre bleu anglais*, n° 17.
2. *Ibid*, n° 47.
3. *Idid*, n° 87.
4. *Ibid*, n° 89.
5. *Ibid*, n° 116, réponse au n° 99.

toutes les formes de cette diplomatie une idée très précise se retrouve : refus de s'engager à intervenir, car en cette dernière semaine de juillet, le cabinet de M. Asquith n'en a pas encore le droit, et un acte si contraire à une Constitution dont les articles essentiels ne sont pas écrits, risquerait de déchaîner une opposition formidable ; — refus de s'engager à ne pas intervenir, car le cabinet de M. Asquith sait très bien la vérité de ce qu'a dit M. Sazonoff, et que, si dans un conflit franco-allemand l'intervention anglaise peut se produire trop tard, elle n'en est pas moins inévitable. Elle l'est parce que l'Angleterre ne peut, sans s'abandonner, laisser l'Allemagne grandir encore à l'ouest et s'approcher de la côte. Elle l'est bien plus impérativement parce que, malgré toutes les précautions prises pour éviter de s'engager, malgré les lettres qu'ont échangées en 1912, sur l'initiative prudente du *Foreign-Office*, Sir Edward Grey et M. Paul Cambon [1], rappelant que nulle parole ou signature ne lie les deux pays l'un à l'autre, de fait, au moment où le ministre anglais affirme l'indépendance diplomatique de l'Angleterre, celle-ci se découvre, par toutes sortes de liens invisibles et vivants, solidaire de la France. Conséquence inattendue de sa méthode politique — laisser-faire — qui est le contraire de l'allemande, de sa répugnance à combiner, ordonner systématiquement des moyens pour des fins prévues et voulues, après s'être laissée peu à peu et sans rien préparer, acculer à une guerre dont la menace était depuis longtemps évidente, l'Angleterre découvre tout d'un coup que, sans avoir rien signé, en ayant évité de rien signer, par la silencieuse pression de circonstances morales, elle se trouve inéluctablement poussée à cette alliance formelle, dont ses ministres ont voulu la garder. *England had drifted into war, and England had drifted into the alliance. To drift*, c'est-à-dire se laisser mener, sans opposer la voile et le gouvernail de la volonté, par le courant imperceptible et continu des choses, — c'est-à-dire, politiquement, obéir à la trop prudente maxime que M. Asquith a formulée comme son principe de gouvernement : *Attendre et voir* [2]. A l'instant

1. *Livre bleu anglais*, n° 105.

2. Sur cette politique et ses conséquences, voir surtout Oliver : *Ordeal by Battle*. *Cf*. Austin Harrison : *England and Germany* et *The Kaiser's War*.

critique, et tandis que le ministre démontre que nul texte diplomatique n'a créé d'alliance, l'alliance apparaît moralement commandée par le passé. C'est entendu : l'Angleterre n'est engagée à rien ; les conversations entre les états-majors militaires des deux pays n'étaient que des conversations en vue d'un accord possible et non point décidé, mais elles ont introduit les Anglais dans le secret de notre défense, et cette intimité n'a pu manquer de susciter en France l'espoir de l'appui anglais en cas d'agression allemande. Plus impératif encore, et signalé comme tel dès le début de la crise par les grands journaux conservateurs, est l'arrangement qui a conduit notre marine à laisser les côtes françaises de la Manche et de l'Océan sous la protection de la flotte britannique pour se retirer dans la Méditerranée où elle a la charge des intérêts anglais. Et ce dernier fait compte tellement que, le 2 août, avant qu'il soit question de la Belgique, Sir Edward Grey donne à M. Cambon l'assurance qu'en effet, dans la mesure de son pouvoir, l'Angleterre garantit contre toute attaque ce littoral, ce qui ne l'empêche pas d'ajouter — tel est le souci, même à ce moment, d'éviter tout geste d'apparence belliqueuse — que, de cette assurance, il ne faut pas conclure à l'intervention anglaise. Mais de toutes les raisons qui poussent, à l'instant critique, l'Angleterre aux côtés de la France, la plus active est à la fois la moins définissable et la plus noble : c'est la notion de l'entente, le souvenir de tant de gestes d'amitié d'où sembla naître une promesse tacite ; c'est le sentiment qu'une intimité de dix années vaut un contrat écrit pour lier deux peuples l'un à l'autre dans une heure si grave, et que, devant le danger de l'un, l'autre ne saurait se détourner sans déshonneur. Le 2 août, quand l'Allemagne marche ouvertement sur la France, tout Anglais en qui la religion internationale de l'humanité, fortifiée de puritanisme pacifiste, n'a pas tué le sens de la personne morale qu'est la patrie, se sent diminué à l'idée que l'Angleterre n'est pas déjà aux côtés de la France.

Il a l'impression d'un devoir évité, *shirked*, d'une déloyauté, presque d'une trahison que l'intéressé prétendrait excuser en arguant de la lettre du droit. Quelques jours après, de ferventes lettres d'amis anglais me dirent tout de suite ce

que chacun me répéta, plus tard, de l'autre côté de la Manche. « *We should not have been able to look a Frenchman in the face*, — nous n'aurions plus osé regarder un Français en face, si nous n'avions pas marché. Vraiment vous auriez eu le droit de nous appeler la perfide Albion ! » Un noble poème a dit ce que fut le sentiment de délivrance lorsque, le 4 août, l'Angleterre accomplit le geste qui la liait.

Most human France ! . . . . . .
. . . . let this
Be of that day remembered, with what pride
Our ancient island thrilled to the oceans wide,
And our hearts leapt to know that England then,
Equal in faith of free and loyal men,
Stept to her side ! [1]

On sait ce qui décida tout et, en un jour, fit l'unanimité du pays. Le gouvernement anglais avait-il escompté la violation de la neutralité belge? En tout cas, il avait prévenu l'Allemagne de l'immédiate et nécessaire conséquence. Sans doute, plutôt qu'à de profonds calculs de psychologie politique, Sir Edward Grey n'a obéi qu'à l'impératif de la parole donnée. Mais, eût-il tout prévu, on peut croire qu'il eût agi tout juste comme il a fait. Peut-être, du point de vue militaire, est-il regrettable que l'armée du général French ne soit pas arrivée quarante-huit heures plus tôt sur le terrain ; et encore, aujourd'hui que nous savons l'énorme disproportion des forces opposées, n'est-il pas certain que l'issue en eût été très différente. Mais quel profit moral d'une attente qui, par le fait allemand, se réduisit à quelques jours ! Elle prouve aux neutres, à l'histoire, l'innocence et la patience d'un peuple qui ne se résout à la lutte qu'au moment où l'Allemagne, rompant un pacte commun, l'oblige, par ce pacte même, à tirer l'épée. Et, bienfait encore plus évident de l'attente, l'événement qui la termine supprime d'un seul coup dans le pays toute opposition possible à la guerre, — à la guerre que l'Angleterre n'eût jamais engagée par intérêt (M. Oliver observe que

1. *France*, par Laurence Binyon, dans le *Times* du 14 juillet 1915.

la vieille expression « *les intérêts britanniques* » était, depuis des années, bannie du langage politique comme insuffisamment idéaliste), — mais à la guerre qui, faite maintenant, avant qu'une Allemagne plus forte et plus grande encore attaque l'Angleterre isolée, peut seule assurer l'avenir. Dans le numéro même où ils annoncent le coup, les journaux les plus hostiles, depuis des années, et la veille encore, à toute idée militaire, ces journaux mêmes qui semblaient voués aux intérêts et aux thèses germaniques, le *Daily News* en tête, proclament la fin de toute polémique et l'impérieux devoir national. L'Angleterre a promis ; depuis hier la promesse est exécutoire : il n'est plus question de raisonner. Dès lors, de toute sa ferveur, la stricte conscience religieuse, qui a tant résisté aux entraînements et commandements du patriotisme, commande et mène dans le même sens. Pour deux raisons les Allemands comptaient sur l'immobilité d'un pays qu'ils regardaient depuis longtemps comme leur proie future. Par leur propagande méthodique dans le monde industriel, ouvrier et dissident, ils croyaient avoir asservi à leur dessein cette conscience puritaine. Ils n'imaginaient pas qu'un peuple, s'il n'a pas voulu s'armer pour la guerre, peut cependant s'y décider pour un devoir. Sans bouger, il devait assister, ce peuple, à l'invasion des Flandres, à la défaite de la France et de la Russie, à l'asservissement des petits États neutres, — après quoi, lorsque viendrait son tour, il ne serait plus temps pour lui de résister. Or, par une ironie des choses et à la stupeur des Allemands, c'est justement la conscience anglaise qui jette l'Angleterre, ignorante encore de la haine et de la convoitise qui la guettent, à la lutte que son seul tort est de n'avoir jamais préparée ; c'est elle qui, parlant à des millions de jeunes hommes, va susciter une armée volontaire et de l'ordre continental, rassembler le pays dans une volonté toujours accrue de résistance et de victoire, improviser l'impossible et, réparant de plus en plus vite les fautes accumulées du passé, décupler pour les Alliés la valeur de l'appoint anglais. Et c'est ainsi cette conscience qui va sauver l'Angleterre.

II

L'Angleterre était innocente de la guerre, et elle allait à la guerre en innocente. Elle n'avait jamais combattu l'Allemagne ; elle n'avait aucune idée des méthodes allemandes de guerre. La guerre, pour elle, c'était un jeu noble, dangereux et passionnant, où ce peuple-là doit gagner, dont les hommes sont les meilleurs, non pas les plus intellectuels, les plus instruits, ni même, peut-être, les mieux armés, mais les plus beaux, les plus sains, les plus endurants, les plus capables, par-dessous leur bonne humeur et leur humour, d'énergie patiente, de fidélité au devoir et de ténacité dans l'effort. Ces hommes-là, les hommes de Kipling, l'éducation anglaise, toutes les suggestions du milieu n'avaient jamais cessé, à tous les échelons de la hiérarchie sociale, de les produire ; pour les Anglais, ils étaient le produit humain spécial à l'Angleterre ; ils constituaient sa vertu propre, celle qui toujours avait fini par la tirer des crises les plus désespérées. En ces hommes-là, à des degrés de clarté divers, vivait la vieille idée de chevalerie, d'origine chrétienne et occidentale, que la littérature nationale du XIXe siècle avait reprise, qu'un Carlyle, un Ruskin, un Kingsley, un Tennyson ont enseignée, chantée, en l'adaptant aux besoins d'un siècle industriel et moderne, — la noble idée française, anglaise, que les Allemands ont raillée. N'est-ce pas Mommsen qui a jeté ce sarcasme à la France : « un peuple qui n'a inventé, comme type supérieur, que le chevalier » ? Le chevalier, dans l'Angleterre d'aujourd'hui, s'appelle d'un mot dont le sens, tout moral, et le prestige sont très forts : le *gentleman*, et il est resté d'essence chrétienne. Sous sa forme moderne, il est le modèle reconnu, le type idéal dont la nation, en tant que nation, voudrait pratiquer les vertus : force et mesure à la fois, modestie du geste et de l'expression, silencieuse soumission de l'instinct égoïste et de l'appétit conquérant à la volonté de justice et de vérité. Aux côtés de la France, en qui vit un idéal très analogue et de même origine, mais dépourvu des nuances protestantes et nuancé de rationalisme, en face de l'Allemagne agressive, mais qu'on ne sait pas encore vouée au culte de la force et de

l'instinct, à la religion démoniaque de Nietzsche, aux souvenirs du paganisme germanique, l'Angleterre se lève comme le peuple gentleman et chrétien, ne concevant la guerre qu'à la façon des gentlemen et des chrétiens [1]. Elle est aussi le peuple sportsman, au sens presque tout moral qu'a pris depuis quinze ou vingt ans ce dernier mot, une éthique de nuances nouvelles et spéciales étant née de l'habitude des sports, cette activité quotidienne et presque excessive de toute la nation. Peuple sportsman, soucieux de jouer vraiment le jeu, *play the game*, c'est-à-dire de le jouer scrupuleusement, sans passion de haine, sans jamais laisser la volonté de gagner l'emporter sur le respect des règles, en respectant aussi son adversaire, qu'il croit digne de lui, et dont, vainqueur ou vaincu, il prétend, après le combat, serrer loyalement la main [2]. Malgré toutes les fièvres de l'affaire du Transvaal — et l'on sait si les Anglais se reprochèrent plus tard la trop jubilante nuit de Mafeking — c'est une telle conception de la guerre et de la paix qui permit, deux ans après la soumission des Boers, d'inaugurer à Prétoria la statue du président Krüger. Et c'est par un effet de la même idée qu'un nouveau *dreadnought* anglais recevait hier le nom de *Botha*, cependant qu'avortait la rebellion fomentée par les Allemands, escomptée par eux, comme si le Transvaal était une Pologne prussienne ou une Alsace-Lorraine.

Tels étaient les illusions et sentiments de l'Angleterre quand elle entra en lutte. Un volontaire anglais me disait : « Nous

1. Actuellement dans toutes les églises on prie pour l'ennemi. Voici la prière du culte anglican officiel ; je l'ai entendue à Londres et dans un humble sanctuaire de campagne. (Les versets sont coupés par ce répons de l'assemblée : « Écoute-nous, nous t'en supplions ! ».) « Qu'il puisse te plaire — de pardonner à nos ennemis, et de nous aider à leur pardonner, — d'éloigner la mésentente et d'adoucir l'amertume, — de leur donner le repentir de leurs méfaits, — de montrer ta pitié à ceux d'entre eux qui souffrent des maux de la guerre, — de récompenser de ta miséricorde ceux d'entre eux qui sont miséricordieux envers leurs ennemis. Dominez le mal par le bien. »

2. On sait comment Sir Edward Carson préparait l'an dernier la révolte de l'Ulster, organisant la contrebande des armes, passant en revue les futurs insurgés. Or, M. Asquith n'a pas manqué de l'appeler à faire partie du cabinet actuel, et un Anglais très mêlé au monde parlementaire me disait : « *He is quite a favourite with both parties.* »

pensions commencer une partie de football un peu rude (*a rather rough game of football*). » Mot singulier pour nous, très naturel de l'autre côté de la Manche, où l'homme tend d'autant plus à prendre la vie comme un jeu, — un jeu parfois périlleux et difficile, et par là plus excitant, — que les gestes d'inquiétude et d'émotion, au fond l'inquiétude et l'émotion mêmes, sont condamnés par l'éthique et l'étiquette anglaises, que devant les pires revers et le plus évident péril, la consigne sociale commande l'attitude imperturbable ou souriante, et toujours supérieure, — et l'on sait la puissance de l'attitude à créer l'état d'âme. Aujourd'hui l'Angleterre connaît qu'une guerre avec l'Allemagne n'est pas une partie de *football*; elle a fini par apprendre tout le sens du mot *ennemi*, et que cet ennemi-là, surtout, n'est pas seulement un adversaire, — qu'il hait et veut détruire vraiment; et peu lui importent les moyens. Elle s'étonne de sa candeur première, qui ne fut, comme tant d'autres insuffisances, qu'un défaut d'adaptation, prouvant encore une fois la lenteur de ce pays à changer ses habitudes et directions pour répondre aux changements du dehors. Contre le peuple qui déchirait publiquement un traité, et puis, de sang-froid, incendiait, massacrait, pour paralyser l'innocente Belgique par la terreur et passer plus vite, on avait commencé par combattre avec les manières de la bataille de Fontenoy. Certains gestes, probablement décisifs s'ils s'étaient produits tout de suite, semblaient défendus. D'abord, par scrupule, générosité humanitaire, on tardait plusieurs mois à déclarer contrebande de guerre l'élément le plus nécessaire à l'Allemagne de son trafic maritime, lui permettant d'accumuler les ressources nouvelles qui menacent de prolonger indéfiniment la guerre. On laissait vivre et circuler en paix, sans même les surveiller, les milliers d'Allemands établis dans le Royaume-Uni, — quelques-uns parents notoires de chefs ennemis. On rendait avec des compliments son épée au commandant de l'*Emden*, dont les actes de piraterie sont indubitables. A des officiers du *Blücher*, morts en capitvité, on faisait, à Edimbourg — toute la garnison sous les armes — des funérailles que l'on aurait pu croire nationales. A Oxford, le zèle allait plus loin : on posait dans le sanctuaire de Christ-Church des plaques commémoratives en l'honneur d'anciens boursiers

allemands de la fondation Cecil Rhodes, morts en combattant l'Angleterre, et dont les noms vont ainsi, au cœur sacré de la vieille université, se perpétuer à côté de ceux d'historiques gloires anglaises : on n'oubliait pas sur le marbre les numéros de leurs régiments prussiens ou bavarois. Pour les officiers ennemis prisonniers, on aménageait un château, un *country-seat* dont la mise en état demandait un crédit spécial de 500 000 francs : Donington-Hall, où ces messieurs, habillés de neuf — flanelle, *tweed* ou *cheviot* — menaient l'admirable et noble vie de villégiature anglaise, avec tennis, flirtations de charmantes visiteuses, service de thé sur les pelouses parfaites : on ne comptait qu'un domestique pour trois officiers. Bref, on semblait se rappeler les temps magnifiques et légendaires de la chevalerie, l'opulente captivité de Jean le Bon et les tournois que lui offrait son vainqueur à Windsor. Encore ce vainqueur ne lâcha-t-il son prisonnier que moyennant une rançon qui faillit épuiser la France. Les Allemands profitaient et méprisaient ; il arrivait aux alliés de ne pas comprendre. Beaucoup d'Anglais finirent par s'étonner aussi ; il y eut des interpellations au Parlement.

Cependant des nouvelles inouïes arrivaient de Belgique et puis de France : saccages, viols, massacres méthodiques. Les journaux donnaient de saisissants détails. Seulement pour un public élevé dans le culte du bon sens et de la loi, pour des lecteurs habitués à l'ordre, à la modération, à toute la sagesse traditionnelle de l'Angleterre, pour des Anglais moraux, policés, et qui ne croient qu'à l'expérience, le monstrueux, qui ne fait point partie de leur expérience, entrait difficilement dans leur conception du réel. En ce vieux pays, si profondément civilisé, un tel renversement de la civilisation ne se laissait pas concevoir. Loin de la lourde terre et de la prose anglaises, influencés par l'atmosphère du continent et les tumultes de la guerre, les correspondants de journaux devaient exagérer. En somme, on connaissait les Allemands : il n'y en avait que trop en Angleterre. Que ces tranquilles buveurs de *lager-beer*, que ces commis et commerçants pondérés, dénués d'humour et seulement trop appliqués à leurs écritures, pussent, du jour au lendemain, à cinquante lieues de Londres, se conduire comme les Dacoïts de Kipling, cela semblait invraisem-

blable : quelque trop naturelle légende de guerre, tissée, peut-être, autour d'un fait accidentel, en ces pittoresques pays d'outre-Manche où l'imagination s'émeut vite. Ces doutes ne s'exprimaient pas, mais ils pesaient, retardant la mise en mouvement des âmes. Il fallut les premières lettres d'officiers anglais que publièrent les journaux, documents indubitables, ceux-là, émanant de gentlemen authentiques, maîtres de leurs impressions, et qui savent ce qui peut compter vraiment comme témoignage — *what is evidence,* — il fallut les récits des premiers blessés revenus en Angleterre, puis, après cette préparation, les rapports intégralement publiés, un à un, de la commission belge d'enquête, pour que la monstrueuse, l'inimaginable vérité commençât de s'imposer à tous. Encore l'effet n'en pouvait-il être instantané, l'esprit du populaire anglais ayant besoin, pour croire et s'émouvoir, de sensations immédiates et concrètes. Pour les foules ouvrières du Midland et de l'Ouest, la Belgique et la France étaient des pays bien lointains, et la guerre ne se distinguait pas encore très bien de toutes celles que l'Angleterre a menées contre tant de peuples exotiques. Peu à peu, cependant, sous l'afflux d'une réalité bientôt trop évidente et prochaine, l'idée sensible du crime allemand descendait dans la profondeur du pays. Elle s'accompagnait d'une horreur que l'on peut tenir aujourd'hui pour le principal et l'irréductible élément dans la volonté anglaise de victoire. Un devoir, en somme abstrait, avait suscité cette volonté. L'abomination allait y concentrer toutes les énergies profondes et spontanées de l'âme collective. *L'Allemagne apparaissait comme le Diable.*

Dans les portions supérieures du grand public, cette dernière idée avait mis moins de temps à se former. C'est que, pour provoquer des enrôlements, il avait fallu démontrer le devoir, et, à cette fin, la responsabilité de l'Allemagne. Les traductions à des prix populaires de Bernhardi, Treitschke, Nietzsche, Von der Goltz, du livre de l'État-Major allemand sur les usages de guerre, s'étaient mises dès septembre à foisonner. Dans les quinze éditions enlevées en ce même mois du livre posthume et prophétique du professeur Cramb, dans les brochures à deux et quatre sous que publiait l'Université d'Oxford, chacun pouvait apprendre dans leurs grandes lignes la philo-

sophie mystique et cynique de la force et de la guerre, la théorie prussienne de l'État absolu, la religion et l'éthique antichrétiennes du Surhomme. Dans un pays où l'on n'ose pas prononcer tout haut le mot « enfer », les blasphèmes de Nietzsche retournant les paroles divines semblaient appeler la foudre. Vis-à-vis des autres, les professeurs sans génie qui prêchaient la haine et la conquête, l'étonnement se nuançait d'un sentiment de ridicule. A l'Angleterre, si dédaigneuse des idées pures et des systèmes, qui a sans doute produit des philosophes (les moins systématiques de tous, ceux de l'empirisme et de l'induction), mais naturellement, sans prendre la peine d'enseigner la philosophie dans ses écoles ; à ce peuple de plein air, d'action et de sens commun, dont les collèges et les universités prétendent surtout former des *gentlemen* et des *sportsmen*, à ces hommes si peu pédants qu'ils refusent d'admettre le savoir, on pourrait dire la pensée, au rang des premières valeurs, il semblait incongru, presque plaisant que l'épouvantable guerre ait été d'abord conçue, voulue, dans des séminaires d'histoire et de philologie, et que de somnifères élucubrations sur la vertu spéciale et la mission de la race teutonne, la grandeur du saint-empire romain et le monde conçu comme volonté aient pu se laisser prendre si farouchement au sérieux. Décidément le manque d'humour touchait au comique ; et malgré toutes les prétentions de l'Allemagne à la grande civilisation, on découvrait dans sa volonté de domination par l'atrocité (*frightfulness*), je ne sais quoi de laborieux et de provincial qui tantôt faisait rire et tantôt, comme l'écrivait Kipling à un Français, « paraissait couronner l'horreur ». On admirait que tant d'orgueil et de rage aient pu se concentrer en des âmes de docteurs à lunettes, et l'on se rappelait la définition jadis donnée par Lord Palmerston du pays dont l'effroyable explosion stupéfiait le monde civilisé : « *A land of damned professors.* » *Damned indeed!*

De même l'orgueil du peuple ennemi apparaissait infernal, et, plus souvent, inférieur et grotesque. Toute l'attitude allemande choquait à fond à la fois la conscience anglaise et, ce qui est peut-être pire, le sens anglais, non moins ancien et profond, des bienséances — du *proper*. Même impression que si l'on voyait un homme tenu jusque-là pour un *gentleman*

se mettre tout d'un coup à gesticuler en clamant sa grandeur et sa haine. Pour l'Anglais, qui vit dans une convention hostile aux gestes de nature, qui refoule en lui-même et ne suppose jamais en autrui les mouvements d'âme violents et les poussées de l'instinct, la haine et, plus encore, ses manifestations ne sont pas seulement condamnées par la morale chrétienne : elles signifient l'individu réfractaire à la consigne sociale qui est de se discipliner, d'effacer ou réprimer en soi tout ce qui n'est point l'apparence ordinaire et prescrite. Elle distingue ainsi le non gentleman du gentleman, et généralement révèle le primitif : les Allemands parlaient bien, d'ailleurs, de haine « élémentaire ». Aux yeux d'une vieille société qui ne connaît que la vie polie, libre et facile d'où l'émotion semble aussi bannie que le duel, l'état d'âme révélé par les hymnes de haine, par le *Gott strafe England*, semblait extraordinairement naïf. Une caricature, aujourd'hui célèbre, de *Punch* montrait une bonne famille allemande assemblée pour sa séance matinale de haine autour de la cafetière : le *herr papa* fruste, les cheveux en brosse, la moustache lourde, la maman en peignoir, volumineuse, et, dociles à l'enseignement, les *backfisch* de filles, le garçonnet collégien, tous, jusqu'au bouledogue, s'appliquant, en des attitudes consciencieuses, au plissement du front, au roulement des yeux, l'*Augen rollen* qui annonce la fureur menaçante, et que les civils, en ce pays du prestige militaire, ont appris des officiers.

Mais dans les gestes allemands de haine, on pouvait reconnaître bien pis qu'un manque d'éducation : un défaut profond d'équilibre, une excitation nerveuse, une tendance à l'hystérie que l'Anglais méprise plus que tout, incompatible, pour lui, avec la dignité, il ne dit plus d'un *gentleman*, mais simplement d'un homme. Comme l'a dit encore Kipling, le peuple qui s'exprimait ainsi ne pouvait pas être un grand peuple, et c'était « un peuple femelle ». Tout le montrait incapable de cette résistance à l'impulsion, de cette volonté maîtresse des réflexes, bref de cette domination de soi-même (*self-control*) qui est la qualité virile par excellence. On avait retenu que, pour répondre à Sir Edward Goschen qui lui signifiait l'irréductible opposition de l'Angleterre à la violation de la neutralité belge, le chancelier allemand s'était laissé aller à une « haran-

gue » (le mot n'est pas ordinaire en anglais) de vingt minutes, et qu'il avait paru « *very excited, very agitated* », à ce point que l'ambassadeur anglais avait dû renoncer à discuter avec lui. Mêmes symptômes de fièvre et de déséquilibre dans les articles des journaux, dans les manifestes des intellectuels, célébrant les vertus et supériorités allemandes : ils exagéraient, et l'éthique anglaise tient l'exagération pour un signe de faiblesse morale. Non moins significative l'ivresse nationale à propos des zeppelins et des obusiers de 420. Mais, plus que tout, la guerre conçue et menée à l'allemande, comme un carnaval où se lâche la bête humaine, le besoin de bains de sang après les bains de haine, manifestaient l'insanité. La culture du peuple qui prétendait enseigner la culture à l'Angleterre et à la France, se révélait impuissante à réprimer en lui les instincts obscurs par où l'homme s'apparente au gorille. Avec une conviction et un mépris bien plus profonds parce que silencieux et silencieusement formés, l'Anglais jugeait l'Allemand comme l'Allemand l'avait jugé : dénué de culture vraie, incapable de volonté et de discipline efficaces. Ainsi s'opposaient sous des noms pareils, en des réprobations pareilles, les principes de deux civilisations : l'un militairement autocratique, et l'autre puritain. Culture allemande, scientifiquement utilitaire, mettant aux mains du groupe les moyens de dominer l'étranger ; — culture anglaise par laquelle l'individu apprend à se dominer lui-même. Volonté allemande, celle d'une société qui reçoit sa direction de l'État, comme un régiment du chef ; — volonté anglaise, celle de l'homme maître et responsable de soi, qui décide pour lui-même, et trouve ses freins dans sa conscience, la conscience qu'ont développée trois cent cinquante ans de rigorisme biblique. Discipline allemande enfin, imposée du dehors par le supérieur à l'inférieur, maintenue par le prestige du sabre et le souvenir de la schlague ; — discipline anglaise, commandée du dedans, celle de l'être intérieur qui, reconnaissant une loi parce qu'il a l'instinct et le besoin de l'ordre, librement s'y soumet et la défend. A ces contrastes plus ou moins clairement aperçus s'ajoutaient les irréductibles différences dans les méthodes et les tendances spontanées de l'esprit. L'Anglais, habitué à juger sur des sensations et des expériences, s'étonnait de l'obstination de l'Allemand

à le considérer, sur la foi des philologues, comme un cousin, un cousin exécrable parce que traître à la famille. En toutes choses, il se sentait l'inverse du Teuton.

Aux paroles de haine succédèrent les insultes délibérément frappées, — des actes non moins étranges que les paroles, et dont la haine se doublait de lâcheté. Raids de zeppelins dont les bombes visaient de petites cités endormies et sans défense, raids de croiseurs qui surgissaient un matin devant des villes de baigneurs et s'enfuyaient après un massacre d'enfants. Puis les sous-marins : navires et bateaux de pêche coulés sans avertissement, rires de marins devant l'agonie d'un équipage, et, couronnement de tout, l'horreur du *Lusitania*, l'assassinat en masse et prémédité, le crime contre ceux que les peuples chevaleresques d'occident tiennent pour sacrés : des femmes, des jeunes filles, des enfants. Ajoutez l'outrage systématique : la volonté d'atteindre une nation dans sa fierté et son respect d'elle-même, et cela en sévissant sur des êtres sans défense, en imposant un traitement spécial aux prisonniers anglais, en les affamant et les brutalisant, en les choisissant pour les plus répugnantes besognes, en enfermant des officiers captifs dans des wagons à bestiaux durant des journées de suite, et si l'un d'eux tente d'en sortir, en l'y rejetant à coups de bottes, afin de les astreindre à l'ordure, de les ravaler à l'animal, sous les yeux de leurs hommes et sous les quolibets de la foule qui regarde débarqûer ces gentlemen, et ne leur pardonne pas ce que l'on a jadis obscurément senti de leur civilisation et de leur dignité supérieures. Attentats et affronts touchaient la fibre la plus sensible et la plus intime du pays, et suscitaient enfin dans sa profonde masse toute la réaction de combat, — chargée de passion qui se concentre, silencieuse et, par là, plus menaçante. Plus n'était besoin de démontrer le danger de l'Angleterre pour décider les hommes à demander des fusils. Ainsi, encore une fois, par sa cécité aux valeurs psychologiques, le lourd et haineux Allemand avait commis une irréparable bévue. La lenteur de l'âme anglaise à s'émouvoir et s'adapter, l'impuissance de l'État anglais à mener une guerre, s'il n'est soutenu par toute l'opinion, les insuffisances et retards d'une armée volontaire et

qu'il faut improviser, c'étaient là d'inappréciables atouts dans son jeu. Sans aucun profit militaire, pour le seul plaisir de la basse insulte qui là fait mépriser, l'Allemagne accomplit précisément ces gestes-là qui, mieux que tout, peuvent soulever l'âme anglaise, rassembler les partis dans la même idée de lutte à outrance, précipiter le recrutement des armées nouvelles. Tel de ces gestes était souhaité par les Anglais qui pensent. A un moment où l'afflux des volontaires semblait diminuer, un ami d'outre-Manche nous écrivait : « Si seulement nous pouvions avoir un petit raid allemand sur la côte est ! » Huit jours après, les croiseurs ennemis bombardaient Scarborough, Hartlepool, et la courbe des enrôlements se relevait du même coup. Depuis, l'on a vu pire : tueries de blessés anglais, gaz asphyxiants, dont les journaux ont mieux dit que les nôtres les lents et torturants effets, liquides enflammés, puits empoisonnés dans l'Afrique du Sud : autant de motifs pour vouloir aller au front; et telle des affiches qui, par toutes les villes, incite les jeunes hommes au devoir, ne fait qu'énumérer, sans un mot de commentaire, ces crimes et ces outrages. En mai dernier, dans la banlieue de Londres, un ami nous contait comment son jadinier l'avait quitté. Il était venu lui dire un beau matin, tournant son chapeau entre ses mains : « *Well, Sir, I've been reading about this gas business, and* « *somehow I can't stand it anymore : I feel I've got to enlist*[1]*!* » Et dans le pays d'Oxford, un landlord nous rapportait — cette fois à propos de la *Lusitania* — un adieu et un discours semblables de son jeune fermier. L'indignation morale, la révolte des consciences, l'émoi qui empêche un homme d'assister passif à une lâche cruauté, voilà les causes et les motifs qui ont fini par appliquer à la guerre toutes les profondes forces spirituelles du pays. Sans doute, c'est pour le salut actuel et futur de la patrie qu'une minorité qui n'a pas besoin de voir débarquer l'ennemi pour mesurer le péril, veut aujourd'hui la guerre jusqu'au bout. Pour la grande masse populaire qui *n'imagine pas* l'Allemand sur le sol anglais, il ne s'agit pas du salut de la patrie, pas même de la lutte pour un idéal

1. « Ma foi, monsieur, je viens de lire cette histoire de gaz empoisonnés, et je sens que je n'y tiens plus : il faut que j'y aille. »

démocratique de justice et de liberté contre un principe envahissant d'autocratie. Il s'agit d'une chose bien plus ancienne et plus générale : du combat contre le mal, contre les puissances de péché et de crime, contre Satan, l'ennemi de Dieu[1] et des hommes, le vieux dragon que les chevaliers d'autrefois s'en allaient affronter, que tout l'effort de la religion, de la civilisation, de l'Angleterre chrétienne et civilisée fut, au cours des siècles, de réduire et repousser pied à pied à l'abîme. Cette idée, que l'orgie allemande d'orgueil et de haine a tant contribué à susciter, s'accompagne d'un sentiment tout autre que la haine : l'abomination. Idée et sentiment d'ordre religieux, et comme tels, d'une activité infinie. Rien ne les épuise que la mort de celui qui les conçoit ou que la destruction de leur objet. C'est pourquoi, qu'il le dise ou qu'il le taise, aujourd'hui chaque Anglais sait bien que le duel actuel *is a fight to a finish*. En vain l'Allemagne, son coup manqué, tâche périodiquement à faire parler de paix : les puissances morales qu'elle a suscitées ne se laisseront pas apaiser. Aussi bien on sait par expérience que l'ennemi ne se tient pas pour obligé par un traité (et dans l'histoire de la guerre nul fait n'a plus frappé, *shocked* la conscience anglaise) ; par conséquent qu'on ne peut pas traiter ni vivre avec lui, et qu'ainsi il n'est que d'abattre à jamais sa force ou bien de s'y faire tuer. Ajoutez qu'en Angleterre, une telle idée, une fois conçue, propagée, tend à durer presque indéfiniment. Il a toujours fallu beaucoup de temps pour vaincre la force d'inertie d'un peuple en qui l'habitude est si puissante, pour changer son allure et son orientation. Mais, dans une masse, plus le mouvement est lent à s'établir, et plus la même inertie nous en garantit la persistance. Contre l'Allemagne, qu'il ne soupçonnait pas hier, ce peuple achève seulement de se mettre en mouvement tout entier. La guerre, un jour, finira, mais l'Angleterre n'oubliera jamais.

ANDRÉ CHEVRILLON

1. *God's other foe*, c'est le mot qui désignait l'Allemagne dans un poème récemment publié par la *Daily Chronicle*.

L'ÉCUEIL ENCHANTÉ[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

C'était un de ces matins passionnants où la nue court en haillons au-dessus des cheminées. Il n'y avait que du gris, mais le gris innombrable, le gris immense et subtil, où vivent tant de nuances que l'œil n'en peut être rassasié : étangs de perles, mares d'argent et d'étain, grottes de nickel, longues écharpes de laine ou de soie, tourbillons de cendres, abîmes de fumée pâle...

Guyverre descendait gaiement le boulevard Saint-Michel. Sous les nuages gris, la vie prenait une consistance charmante. Ce fut une de ces heures où les choses que nous aimons, et qui nous apparaissent illusoires dans l'affliction, deviennent extraordinairement réelles.

Guillaume venait de visiter des pauvres gens ; il avait le sentiment d'avoir fait du bon « sport de sauvetage ». Presque toujours, après une tournée charitable, il éprouvait une amertume, le sentiment d'avoir secouru précisément ceux qui ne le méritaient point. Aujourd'hui, il croyait que l'aide avait été salutaire :

— J'ai épargné des laideurs à la société ! — murmurait-il. — Je lui ai peut-être assuré des énergies prêtes à se perdre. Cédons sans regret au plaisir de ce geste.

Il restait une visite à faire, qui avait pour Guyverre l'intérêt d'un roman. Il aimait les réalités à tournure aventu-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1915.

reuse, les contrastes qui donnent aux destins des couleurs vives. Il allait chez ces Arlagnes, dont il parlait naguère à Pierre.

C'étaient des déclassés de l'espèce la plus passionnante. La ruine et la mort du chef de famille les avaient surpris comme un cyclone. Édouard Arlagnes avait perdu, presque soudain, une grosse fortune, en partie par sa faute, en partie par un excès de confiance et une loyauté ombrageuse. L'apoplexie l'ayant emporté du jour au lendemain, madame Arlagnes et son fils Maurice passèrent de la richesse à une misère qui, par degrés, devint intolérable.

Ils luttèrent pendant deux années avec acharnement. Catherine Arlagnes était une créature vive et fine, pleine du mysticisme de la justice, persuadée qu'avec du courage on doit échapper à l'extrême indigence. Aucune trahison du sort ne pouvait l'abattre : elle attendait obstinément l'intervention de la Puissance Invisible. Elle avait un grand charme, une extrême jeunesse de corps et d'âme : à trente-cinq ans, elle ne paraissait pas en avoir trente.

Maurice était d'autre nature. Par une méfiance innée, il ne croyait guère à la justice, mais il avait comme sa mère une délicieuse pureté de cœur, le goût passionné de la vie et un courage invincible.

L'ingénieur Barzel, un ami connu de Pierre et de Guillaume, disait de Maurice :

— Il est de la plus riche substance dont puisse se composer une machine humaine. Sa force ne demande qu'à croître ; elle sera immanquablement bienfaisante, s'il y a un sens quelconque dans la boutique sociale, et il y en a un, j'en jure par le principe de Carnot !

Barzel, ruiné lui-même, ne pouvait venir en aide aux naufragés. Mais quand ils eurent atteint le fond de l'infortune, il songea à Valleray et à Guyverre... Guyverre fut promptement conquis par la beauté morale de Maurice ; comme il l'avait dit à Pierre, il s'attachait au jeune homme ainsi qu'à son propre enfant.

Une voiture conduisit Guillaume rue La Fontaine. Il traversa un couloir, une cour et monta au sixième étage d'une maison de rapport, où il sonna.

Ce fut un adolescent blond qui ouvrit, dont le visage semblait étrange par le contraste de sa fraîcheur et de sa gravité. Il ne s'étonna point, car il s'était accoutumé à Guyverre.

L'appartement était neuf ; on apercevait, par les fenêtres, de vieux jardins et de grands arbres qui avaient vraisemblablement encore quelques années à vivre.

— J'apporte du travail, — dit Guillaume.

Maurice Arlagnes le regardait avec religion : Guyverre et Valleray avaient suscité la chaleur héroïque, la beauté vivante, les grandes fables de la jeunesse, refoulées par un destin trop dur.

Guillaume découvrait en Maurice l'*intensité* morale qu'il demandait à ses semblables, un instinct plutôt qu'une croyance. Cette grande aventure qu'est la morale supérieure, il ne la voyait réalisable que par un apport continuel d'impulsions comparables à celles qui se révélaient chez le jeune homme.

— Je cherche mieux pour vous, — reprit Guyverre. — Barzel m'a expliqué vos goûts et vos aptitudes.

Il y avait une rougeur de feu sur les traits lents de Maurice ; et dans ses yeux l'exaltation sans quoi s'atrophient ces jeunes âmes ; il reportait sur Guillaume la vénération tendre qu'il aurait voulu reporter sur un père. Accoutumé aux injures du sort, il demeurait béant devant le miracle de cet homme qui venait lui donner une part de sa force.

— J'aurais voulu faire quelque chose pour mériter votre bonté ! — chuchota-t-il.

— Vous n'auriez rien pu faire qui valût d'être ce que vous êtes ! — répliqua Guillaume. — Les actes sont dans l'homme. Ils se dégagent à leur heure. Je sais très bien que si j'avais besoin de vous, je n'aurais qu'à faire un signe : peut-être me rendrez-vous au centuple un effort qui est si léger pour moi.

Maurice se figeait dans cette jeune timidité où se condensent les ferveurs de l'inexprimable. Préparé par tous ses instincts à goûter ces crises morales, Guyverre devinait les énergies cachées dans le silence de l'adolescent.

— Rien ne sera fait, — murmura-t-il, — tant que nous ne vous aurons pas rendu votre vocation ! Les travaux que je vous donne contrarient votre nature et je m'en désole...

Dans le silence qui suivit, ils regardaient la fenêtre, l'étrange

et pâle spectacle de la ville étendue sous les nuages. Aucun paysage n'est plus pacifique, aucun n'est plus loin d'exprimer l'immense agitation qu'il recèle. C'est un pays de roches, de roches grisonnantes et géométriques, auprès duquel tout site de roches sauvages, tout recoin de montagne, paraissent violents et tumultueux. L'œuvre fiévreuse de l'homme, vue à distance, est une image reposante. Guyverre l'avait souvent pensé ; il dit :

— Je me figure que tout ce que nous croyons tranquille et persistant est aussi plein d'agitation que cette ville... Dans les profondeurs du ciel comme dans la faible étendue d'un caillou, c'est le même grouillement fantastique.

Il souriait à Maurice ; il était presque aussi content que jadis, lorsqu'il emmenait Valleray et Barzel par la vallée de l'Yvette ou dans le bois de Verrières : sa tyrannie de bienfaisance était satisfaite.

— Il faudra venir me voir demain matin, — ajouta-t-il, — j'ai un travail difficile pour vous : il importe que je vous l'explique.

Pendant un moment encore, il demeura là, ayant peine à partir. Il songeait obscurément que ce garçon inconnu aurait pu être son fils, et que la paternité le mettrait à l'abri de l'amour amer et corrompu qui troublait le rythme de sa vie.

Pendant quelques jours, l'existence de Guyverre fut douce et reposante. Puis, la mélancolie reprit. Il recommença à souffrir de son amour, et par surcroît, ce fut une période de soupçons. Parce qu'il n'était pas aimé, Guillaume se contraignait quelquefois à surveiller sa femme. Il ne le faisait pas sans méthode, mais sa méthode se heurtait à mille faits insignifiants et inconciliables. Une démarche suspecte de Jacqueline était inévitablement embrouillée par une autre démarche ; ce n'étaient qu'antithèses, détours puérils, disproportion absurde entre les sautes d'humeur et les circonstances.

L'état de soupçon est un état difficile. Les jaloux professionnels eux-mêmes se lassent et s'écœurent. La nature a voulu que les animaux se rassurent vis-à-vis de ceux qui ne leur font pas de mal dès les premières rencontres. Transporté dans l'ordre social ce sentiment prend un immense dévelop-

pement : la méfiance y devient si complexe, qu'à la pousser un peu loin, tout s'anéantit. Il faut jeter du lest et se confier aux choses et aux personnes douteuses. Chez l'homme marié, l'être animal et l'être policé s'unissent pour user la vigilance. Beaucoup seront rassurés après quelques crises stériles ; d'autres le seront après une surveillance sommaire. Tous auront contre eux l'argument louche de l'expérience : ils connaîtront mieux leur compagne, ils auront soupesé ses habitudes, ses tics, ses défauts. Et cette connaissance se tournera contre eux : elle servira à mieux cacher les actions défendues, tels les gestes et les objets sur lesquels un escamoteur appelle l'attention des auditoires — avec cette aggravation que la femme n'aura même pas à user de ce stratagème : c'est nous qui en userons contre nous-mêmes.

L'état de soupçon est encore difficile parce qu'il dérange des équilibres nécessaires. Le vrai guetteur est un nomade ou un maniaque. Dans le mariage, le besoin de sécurité se proportionne à la capacité sociale. Le désir en est trop fort pour que la défiance ne devienne pas un supplice : on ne s'y résignera que forcé par les circonstances.

Pour Guillaume, la souffrance s'aggravait de déformations professionnelles : l'habitude de généraliser le dégoûtait des faits menus et nécessairement les faits menus prédominaient chez Jacqueline. Elle suivait les événements comme une loutre suit des effluves; elle se coulait à travers le destin avec un mélange singulier de minutie, de décision et d'agilité. Pour la prendre au piège, il fallait faire comme elle : Guyverre tournait autour du joli être comme le savant autour d'une trop subtile hypothèse.

— Il n'y a rien, — finissait-il par conclure et il retombait, avec un soupir de soulagement, dans ses cogitations.

Pourtant, il était trop sûr de n'être pas aimé. Une humiliation amère le saisissait dans les minutes intimes. Vaincu et avili, il ne désirait jamais Jacqueline sans douleur ni sans crainte ; il s'abstenait presque de lui parler, sachant qu'elle ne goûtait pas ses propos et ne l'écoutait que par condescendance. Il n'osait paraître devant elle en robe de chambre, ni en pantoufles ; il se figurait toujours qu'elle lui découvrait des tares et, d'instinct, il portait la main à son visage. Même

aux heures suprêmes, sa joie qui, pourtant, était excessive, se mêlait de désespoir.

Vers cette époque, l'humeur de Jacqueline se troubla. Cette humeur, habituellement égale, était d'autant plus inscrutable ; elle faisait glisser le soupçon de Guyverre comme des ongles sur une vitre. Quoique les vieilles civilisations produisent en abondance des créatures inquiètes et loyales, ou insoucieuses et déloyales, nous associons difficilement l'égalité d'humeur et la trahison.

Jacqueline eut des accès de neurasthénie. Ce beau sommeil dans lequel elle rafraîchissait sa beauté fut coupé d'insomnie. Elle gardait un silence hargneux, elle sortait par saccades, hâtive et suspecte.

« S'il y a une heure de crise... la voilà ! » se dit Guyverre.

Il se mit à l'affût, ou plutôt, il tenta de s'y mettre. Il cherchait le sens des démarches, comparait les faits, notait leurs contradictions, enregistrait les paroles, et il alla, suant de honte, jusqu'à ramasser des lettres, flairer les cheveux ou les voilettes de Jacqueline. A ce jeu, il faut trop d'instinct et aucun scrupule. Les petites chaussures, les jupes au bruit de feuillages, le visage fiévreux et le cerne des yeux se moquaient de sa peine. Dans le mensonge, l'essentiel est d'arriver à la minute exacte. Tout ce que faisait Jacqueline était peut-être innocent. Quand elle se tenait là, avec sa lèvre rouge et son pied nerveux, quand elle rentrait, l'air cruel et harassé, quand elle s'épiait dans les glaces, quand elle lisait une lettre d'un œil furtif, quand elle se décidait brusquement, après un long silence, et qu'elle se sauvait ainsi qu'une louve, c'étaient les indices d'une féroce aventure ou ce n'étaient que les mouvements incoordonnés d'une petite fille qui s'ennuie.

Il était devant elle comme un homme égaré, à la brune, dans une terre marécageuse. Les roseaux agitent leurs glaives obscurcis, les saules se lèvent comme des paquets de brumes, des reflets d'eau serpentent et s'évanouissent, on entend le frémissement de bêtes mystérieuses, et les lueurs qui tremblotent là-bas, parmi des vapeurs dansantes, est-ce des flammeroles, est-ce des étoiles?

Après huit jours, le pauvre homme n'avait rien trouvé.

Il méditait un matin devant sa tasse de café qu'il prenait sans pain — le « remorqueur » de Michelet — à la distance qui le séparait de sa femme. De tout ce qu'il avait dans le cœur, de tout ce qu'il avait dans l'esprit, rien, absolument rien, n'était transmissible à cette fascinante Jacqueline. Il devait y avoir des nègres, et peut-être des chiens, à qui il ferait plus facilement partager certaines de ses émotions. Mais lui, la comprenait-il davantage? Qu'entendait-il à ces revirements, à ces désirs rapides, à ces paroles qui n'exprimaient jamais qu'une impression trempée dans le concret, à ces méditations sur une étoffe, une plume ou une fourrure, à ces curiosités ardentes et hypnotisées sur un seul fait, comme l'œil de l'alouette sur le miroir tournant?

Tout cela n'est rien. Il y a bien d'autres couples dont les goûts ni les idées ne concordent et qui, n'ayant rien à se dire, sont pourtant de races compatibles. Mais entre elle et lui quelles barrières !... L'amour qu'il a pour elle, le plus fou, le plus intolérable des amours, est une continuelle violence à la volonté secrète de Jacqueline. De race supérieure, il a constamment l'état d'âme d'un domestique qui convoite sa maîtresse.

Elle chipote un petit pain ; ses bras ronds jaillissent des grandes manches de velours blanc. Un ennui charmant voile son regard ; Guyverre songe.

« Et moi, je me contenterais de l'amour de cette seule femme !... Comme c'est injuste !... Où vit-elle? Dans quel pays d'aventure... Dans quelle tente de bohémien? »

Elle vient de saisir un journal, elle le parcourt avec sa nonchalance agile, ses yeux oscillent d'un bout à l'autre des lignes, d'une manière enfantine. Arrivée à la cinquième page, couverte d'annonces, elle a un tressaut. Un petit sourire distend ses lèvres ; elle jette la gazette, elle s'étire, puis se lève, abandonnant la moitié du petit pain. La jupe fait son joli bruit de feuilles et disparaît. Le cœur de Guyverre a bondi.

Quand il fut seul, il attira le journal. Les annonces fourmillaient devant ses yeux comme des files d'insectes. *Appartements meublés. Occasions. Offres et demandes d'emploi. Ventes de propriétés. Mariages. Petite correspondance.*

C'est à la dernière rubrique qu'il s'arrêta, où s'était arrêtée aussi la jeune femme :

7493. *Quelle joie hier. Si jolie, mon cœur plein de toi.*

Chéri. *Rien poste. Tristesse. Vs aime si tend*[t]*.*

K. L. *Lettre pour toi depuis plus. jours.*

Mign. *Est-ce vrai? Déborde bonh. Bientôt !*

Jac. *T'attends demain mercredi, cinq heures, cher petit nid. Ne pense qu'à toi. Fou amour.*

Quelque chose a frappé Guyverre à la nuque. La certitude lui calcine la chair, tourbillonne comme une flamme et pèse comme une muraille. Devant ces deux petites lignes, il a l'âme de tous les déchus et de tous les condamnés... La hache du supplice, c'était ce *Jac*, net, aigu, affilé...

Et voilà ! elle le trompe. Comment ne l'a-t-il pas pressenti depuis les premiers temps de leur mariage? Ne savait-il pas qu'ils étaient étrangers? Il la redoutait, il était déjà vaincu, lorsqu'elle le regardait en face, par la certitude de déplaire ; il l'admirait comme un mendiant. Est-il possible qu'on admire à ce point la femme qui jamais ne mêlera son destin au nôtre? Abîmes du choix! Et pourquoi est-ce justement lui qui est la victime?

Il agite ces idées, mais elles ne le touchent point. Ce qui le touche, c'est qu'il est un si pauvre homme ! Si pauvre, si petit, si fragmentaire. Car devant elle, il n'a pas même ce sens de sa valeur, qu'il a devant tous les autres hommes et toutes les autres femmes. Il n'est plus que celui qui n'est pas aimé et qui ne peut l'être.

Cependant des images qui, d'abord, se massaient obscurément à l'arrière du cerveau, s'avancent en tumulte. Il voit la Jacqueline inconnue, la voluptueuse et la tendre. Lèvres rouges pour rendre le baiser, lèvres avides, lèvres qui, là-bas, dans un point de l'étendue, s'attachent à des lèvres inconnues ! Bras frais, indifférents pour Guyverre et si vivaces pour d'autres étreintes ! Beaux yeux qui existez magnifiquement, pour d'autres yeux d'homme !...

Alors seulement son orgueil se relève, mais c'est contre l'homme. Dans l'excès de sa révolte et de sa jalousie, il oscille ; des choses obscures, innombrables et venues de la nuit des

forces, se lèguent contre sa personne ; un rire amer le déchire, plein de mépris pour soi-même. Il ne s'apparaît plus que comme un ver écrasé, dont les tronçons se tordent sur l'argile, pour qui tout l'univers est assassin...

Il se disait :

« Et vraiment, qu'est-ce que cela peut te faire? Pourquoi vivre avec cette femme qui ne serait pas plus lointaine si elle venait d'une peuplade d'Esquimaux? Elle ne t'est rien. Elle n'est qu'une image. Elle passe près de toi comme une silhouette de cinématographe ; tu n'en as pas d'enfants et tu n'en auras pas ; elle ignore tout de ce qui, pour toi, est la fine fleur de l'humanité. Elle est là, voilà tout ; toute autre y serait plus intimement. Combien ce serait simple qu'elle n'y fût plus ! »

Mais cela ne le soulageait point. Comme l'homme qui souffre d'une crise néphrétique, il fallait prendre de l'opium ou se faire une piqûre de morphine. Et même, aux derniers mots, la souffrance fit un bond et devint intolérable. Il vit le vide immense que ferait le départ de Jacqueline.

— Et voilà ! C'est absurde comme la naissance et absurde comme la mort. Il faut attendre. Il y a la suite des choses, ce qu'on nomme le temps, qui arrange tout parce qu'il dérange tout. Cette petite image est là, dans le fond insondable, où elle peut faire hurler tout mon être. Elle y est sans raison, elle m'avilit et me dégrade, elle m'empoisonne. Comme il ne faut qu'une goutte d'acide prussique pour tuer un chien, il ne faut qu'une silhouette de femme pour tuer une destinée... Si elle m'aimait pourtant !

Il se levait, il marchait comme un homme qui cherche. Il allait d'une chambre à l'autre, et s'arrêtait toujours devant la porte qui cachait Jacqueline. Il entendait de menus bruits, d'eau, d'étoffes, de porcelaine ou de verrerie. Sa colère le reprenait, mais jamais contre elle...

Si elle pouvait mourir, ou si tout à coup elle était laide, le monde redeviendrait frais et désirable !

Cependant, des doutes bourdonnaient, ainsi qu'une ronde lointaine d'insectes ; à peine s'il percevait leur existence ; puis, ils grossissaient, ils prenaient figure et faisaient échec à sa certitude. Où donc la preuve? Une saute d'humeur, les

deux lignes d'une annonce, ou plutôt une syllabe. Le plus soupçonneux hésiterait.

Il retournait au journal ; dès le premier coup d'œil, la certitude renfonçait son couteau. Et le sourire fugace de Jacqueline, son étirement, ce regard où l'ennui s'évapore ! Ah ! réalités impondérables, aussi sûres que la trace invisible où s'acharne le loup en chasse !

Brusquement, il vit un petit prospectus, parmi les lettres :

RENSEIGNEMENTS CONFIDENTIELS

CABINET GEORGES HOUTAIN

Maison ancienne et de premier ordre.

9 bis, rue du Helder.

Monsieur,

... *Les questions les plus délicates, les affaires les plus ardues sont résolues par moi avec la plus entière bonne foi.*

Les missions dont je suis chargé sont confiées à des agents d'une probité à toute épreuve, connaissant à fond leur métier et possédant l'expérience de longues années d'exercice.

Toutes les affaires sont sous ma direction personnelle et la discrétion la plus absolue est garantie.

Il regarda longtemps ce prospectus.

— Pourquoi pas?... *Et même ce sera plus honnête...*

Les heures coulèrent, longues d'attente et très courtes. Il avait tellement vécu, que tout ordre s'évanouissait. Les années se fondaient dans une minute, les minutes s'étendaient comme des années. Puis, tout de même, il fut à cette heure, semblable à celle que les juges anglais annoncent au condamné : « Vous serez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. » Elle sonnait à la tour prochaine. Guyverre répétait :

— Cinq heures... petit nid... Fou d'amour !

Fou d'amour, ah ! qu'il le comprenait !

Alors, les scènes ne cessèrent de se suivre. Quand il croyait être arrivé aux limites des supplices, le cerveau se hâtait d'en créer de plus abominables. Tous ses rêves épars se condensaient pour un autre homme. L'étreinte, que nous avons enrichie

de tant de significations, qui se réfléchit dans les âmes sociales comme des lumières se réfléchissent sur des glaces parallèles, et que lui Guyverre goûtait si craintivement, un autre la goûtait dans sa plénitude. Mais cette étreinte suprême, il ne l'enviait pas plus que les petits gestes. Il entendait les mots qu'il n'osait pas dire et qu'on ne lui avait jamais dits, il voyait ces futilités plus charmantes d'être si naturelles, ces gestes par quoi les amants redeviennent des petits enfants, les mouvements flexibles de Jacqueline qui, pour lui, étaient les mouvements d'une étrangère...

— Ah ! pauvre homme ! — disait-il, en se tapant la poitrine, avec une compassion inexprimable.

L'espoir surgissait par éclaircies ou bien l'excès de la souffrance amenait une torpeur. Une minute, deux minutes... et la douleur reprenait, sans épuiser l'endurance de Guyverre, la honte succédait à la pitié, une honte qui le dégradait et qui allait jusqu'au mépris. Alors, de vagues ratiocinations le traversaient ; il songeait au rôle moral de la jalousie :

« Il semble que la civilisation l'ait rendue plus ignoble et plus mesquine, en l'encombrant des illusions les plus basses, une poésie à rebours, un lyrisme avilissant... »

Sept heures sonnèrent ; des portes s'ouvrirent ; Guyverre entendit un craquement de bottines et ce bruissement de jupes dont il raffolait : « Elle est là ! »

C'était épouvantable et c'était un soulagement. La bête grondait, la bête qui veut qu'on déchire et qu'on égorge. Ce n'était qu'un geste des instincts atrophiés : il s'esquissa et s'évanouit. Rien ne demeurait que le civilisé recru de douleur. Il tremblait à l'idée de paraître devant elle...

Il fallait s'y décider pourtant. Guyverre entra dans la salle à manger d'un pas lourd et furtif. Il regardait en dessous, il cherchait sournoisement *les traces*. Et il se souvint de ce passage de la Bible où il est dit que quatre choses sont insaisissables : la trace de l'aigle dans l'air, la trace du serpent sur un rocher, le chemin d'un navire au milieu de la mer et la trace de l'homme sur la fille.

Ce souvenir lui dessécha la bouche...

— Vous avez bien travaillé? — dit-elle.

Il répondit à voix basse :

— Non ! — en levant péniblement les yeux sur elle.

Elle souriait ; il n'y avait dans sa personne aucune apparence de mystère ; son visage avait sa pâleur accoutumée, sa pâleur égale, saine, jeune et voluptueuse ; les lèvres y jetaient la même lueur de coquelicot ; mais le cerne des yeux était plus violet et plus creux. Dès que Guillaume en eut fait la remarque, ce cerne parut s'accentuer encore. « La trace ! se dit-il. Comme celui-là doit être heureux ! »

Il subissait les phases de ce bonheur, comme il aurait subi une rage de dents :

— Vous ne mangez pas? — fit Jacqueline.

Elle grignotait, avec un plaisir délicat, l'ombre-chevalier à la duchesse ; il se figurait un meurtrier mangeant auprès du corps de sa victime.

Par intervalles, elle disait nonchalamment quelque chose, sans insister et sans attendre de réponse. Elle faisait allusion à des visites, à un goûter au Carlton, à une séance chez Redfern...

« Des alibis ! songeait-il, ébahi de la voir si calme et si naturelle. Et qu'a-t-elle fait qui ne soit naturel? Naturel comme ta douleur, naturel comme ta jalousie ! »

L'étonnement n'en persistait pas moins et même s'accroissait ; Guyverre ressentait une sorte d'admiration pour le sang-froid du joli être.

Vers neuf heures, il sortit et se fit conduire chez Houtain. L'ancien inspecteur de la sûreté, comme il avait été convenu, attendait Guillaume. C'était un homme blême, les joues pâteuses, mais le regard agile, à qui des favoris en pattes de lapin donnaient une physionomie surannée.

— Mes hommes ont bien travaillé, — remarqua-t-il. — Pas un trou dans les démarches de la personne !

« Je vais savoir ! » pensait Guyevrre.

Sa nuque ruisselait de sueur. Le sieur Houtain avait un sourire plein de bonhomie.

— Le matin, la personne n'est pas sortie, — poursuivit-il en soulevant le premier feuillet des rapports étalés devant lui, — vers quatre heures elle a fait une visite avenue de Friedland, 47.

— Chez les Flamarande, — murmura Guyverre.

— Elle y est demeurée un quart d'heure. De là, elle s'est rendue 39, rue de Berri... où elle est restée vingt-cinq minutes environ.

« Madame Barraux », pensa le visiteur.

— Elle s'est fait conduire au Carlton...

Guyverre dressa péniblement la tête.

— Elle y a fait un séjour d'environ quarante minutes.

— Quarante minutes !

— Quarante minutes, oui, monsieur. Un de mes agents a pu la suivre dans l'hôtel même. Elle y a rejoint une autre personne...

Un vague sourire parut sur les lèvres d'Houtain tandis que Guyverre devenait livide.

— Une dame, — reprit l'ancien inspecteur d'un ton aimable, — une dame brune, qui portait un chapeau très grand et un corsage gris perle. Les deux dames ont goûté ensemble.

— En êtes-vous sûr? — cria Guyverre avec emportement.

— Monsieur, absolument sûr. Aussi sûr que de l'existence de ce presse-papier. Le doute n'est pas admissible. L'agent est un des plus exacts et des plus honnêtes... Monsieur pourra faire sa contre-expertise : la dame brune se nomme madame Milon.

— Comment le savez-vous?

— L'agent, qui a pénétré dans le salon de thé, a entendu une personne qui disait : « Voilà madame Milon... »

Une frayeur d'une sorte inconnue figeait Guillaume. Venu avec la certitude du désastre, il ne voulait plus savoir...

L'homme continuait à compulser ses fiches :

— Quand la personne est sortie du Carlton, elle s'est fait conduire chez Redfern...

— Chez Redfern !

— Elle y est restée jusqu'à six heures et cinquante minutes. Là encore, monsieur pourrait faire une contre-expertise... Ensuite, elle est retournée chez elle. C'est tout.

Guyverre demeura pendant deux minutes assommé. On voyait trembloter sa mâchoire. Les derniers mots ne cessaient de retentir à son oreille : « Elle est retournée chez elle... C'est tout ! » Mais si c'est tout, Guillaume sort du sépulcre,

l'impossible redevient possible... Les valeurs abolies renaissent, les routes du monde sont rouvertes.

— C'est bien tout?

— Désirez-vous parler à mes agents?

Non, Guyverre désirait ne parler à personne. Les choses avaient dû se passer comme cela. Il en était sûr et le voulait éperdument. Toute sa chair s'insurgeait contre le recommencement du drame.

Résolu à accepter le démenti du hasard et à s'immerger dans l'ignorance :

— Non! — fit-il d'une voix ferme et impérieuse. — Je m'en rapporte à vous.

Il tira cent francs de son portefeuille et un louis de son gousset :

— Les vingt francs pour vos hommes.

— Naturellement, nous continuons.

— Non, — répliqua Guillaume avec véhémence, — sous aucun prétexte. Je sais ce que je voulais savoir.

— Si monsieur avait encore besoin d'une surveillance, monsieur ne m'oublierait pas.

— Je vous le promets, — fit Guyverre avec dégoût.

Dehors, il ne put s'empêcher de marcher vite. A peine s'il regardait l'ambiance, mais ce qu'il percevait prenait une intensité fantastique. Toute chose rappelait ces minutes du matin, à la campagne, où les herbes semblent aussi neuves qu'aux temps de la Genèse.

— Je m'étais trompé... complètement, ridiculement !

Sa joie était toute sentimentale, car la pensée gardait des suspicions : Jacqueline n'apparaissait pas moins équivoque, mais Guillaume se réfugiait dans le vague, incapable de revivre les transes des derniers jours, moins à cause des souffrances, que parce qu'il se sentait « pourrir ».

— Jamais plus !

Cette résolution satisfaisait sa noblesse en même temps que la lâcheté particulière, et unique, qui viciait ses rapports avec sa femme.

Il était tard quand il rentra chez lui, et pourtant Jacqueline n'était pas couchée. Après la sortie de Guyverre elle avait

conçu quelque confuse inquiétude. L'attitude du mari, inaperçue à table, vivait rétrospectivement. Elle essayait de l'interpréter, sans trop y parvenir, car, ayant jugé Guillaume en bloc, pendant les premiers temps de leur union, elle le décrétait sans méfiance, sans tactique, sans aucune entente de l'âme féminine. Ce jugement n'avait reçu aucun démenti : les soupçons intermittents de Guyverre demeuraient ensevelis dans son cerveau, sans jamais se changer en actes. Elle ne connaissait que ses mélancolies, dont elle se savait le principe.

Elle n'en avait guère pitié et s'en irritait quelquefois, par tyrannie ou par rancune contre un homme dénué des seules valeurs dont elle se souciât. Guillaume ne la tenait que par le luxe. C'était un lien puissant : l'horreur naturelle de Jacqueline pour la gêne s'accroissait d'année en année... Ce soir, songeant au visage singulier qu'il faisait à table, elle entrevit des possibilités désagréables. A force de le voir céder sur toute chose, elle poussait la fantaisie jusqu'à la maladresse. Sans trop le croire, elle conçut que même Guyverre pouvait se lasser :

— Je vais trop loin ! — s'avoua-t-elle, au moment où minuit sonnait à la pendule.

Une serrure craqua. Jacqueline avait eu soin de laisser ouverte la double porte qui reliait sa chambre à la chambre de Guillaume. Au bruit de la clef, elle accrut la lumière.

— Vous rentrez tard ! — s'écria-t-elle gaiement, lorsque Guillaume pénétra chez lui. — D'où venez-vous?

Elle eût tout deviné qu'elle n'aurait pu mieux s'adapter à la circonstance. Ces sons joyeux et argentins rythmèrent l'exaltation de Guyverre et le remplirent d'un extrême optimisme. Il osa s'avancer jusqu'au seuil de la chambre de Jacqueline.

— Je me suis promené, — répondit-il.

Elle s'approcha, la chevelure éparse, le visage magnifiquement pâle, et sourit avec une manière de douceur; ce sourire enivra le pauvre homme.

Il pensa, comme il avait pensé tant de fois :

« Si elle m'aimait un seul jour, ma vie entière en serait parfumée. »

Le désir lui gonflant le cœur, il fut devant elle comme un

mendiant qui ne peut être exaucé. Il ne demandait pas à être aimé, il se contenterait d'être accueilli.

— Est-ce qu'il fait beau dehors? — demanda-t-elle.

Il ne le savait plus. Dans sa course éperdue, il avait oublié de lever les yeux au ciel. Cependant, il était sûr qu'il ne pleuvait point.

— Le temps est agréable, — répondit-il.

Le besoin d'une heure d'oubli devint si violent qu'il s'avança dans la chambre. Elle le regardait venir, résolue à remplir son devoir ; elle continuait à sourire, et quand elle le vit à deux pas, elle lui trouva quelque chose de plus intéressant qu'à l'ordinaire. L'orage était encore sur Guillaume, une pâleur ardente, l'éclat des yeux dilatés...

Elle tendit la main. Exalté, les tempes sifflantes, il attira Jacqueline. Elle eut un petit rire, indulgent et doux.

II

— Monsieur est sorti, — fit le domestique.

Pierre allait se retirer, lorsque Jacqueline se montra au seuil du salon :

— Bonjour, vous ! — dit-elle. — Je ne crois pas que Guillaume rentre avant midi. Mais si je peux...

Pierre avait hésité ; son hésitation rendit la retraite impossible. Il entra dans le salon avec Jacqueline : une femme de chambre y rangeait des bibelots :

— Venez par ici.

Madame Guyverre le mena dans le petit salon et referma la porte. Il était nerveux et mécontent :

— Ce n'est rien que je puisse lui dire?

— Non, — répondit-il, presque rude, — ce serait trop long.

Assise sur un tabouret, elle regardait Pierre d'en bas, elle s'étirait avec une souplesse nuancée. Il subit cette crainte qu'elle lui avait de tout temps inspirée.

— Du moins, — reprit-elle, — le hasard m'aura valu votre visite. Il est certain que vous me fuyez.

— Croyez-vous?

— Vous n'oseriez pas dire le contraire.

Elle chantonna, presque imperceptiblement :

Prends garde, voici l'heure
Qui ne reviendra plus !

— Ah ! quelle heure revient? — grommela-t-il.

Elle soupira :

— Ce qu'on laisse échapper est donc perdu pour toujours? Quelle atrocité mêlée à chacun de nos gestes !

« Maladroit ! » se dit-il.

Un pan de jupe couvrait sa bottine, il croyait sentir la tiédeur de l'étoffe légère. La vie tournait comme un vol de moucherons.

— Tant de jours gaspillés ! — fit-elle après une pause. — Cette existence est burlesque. Tout ce qui m'arrive est en opposition avec mon caractère.

Il dit avec rudesse :

— Pensez à ceux qui couchent sous les ponts !

— Quelle absurdité ! En quoi le malheur des autres atténue-t-il mon malheur?

— Il montre que le malheur est fatal.

— Je ne veux pas qu'il soit fatal. Pourquoi le serait-il? La laideur n'est pas fatale, ni la maladie, ni la misère... Je sais que vous niez le bonheur, mais votre négation ne signifie rien. Au fond, vous admettez des gens plus heureux que d'autres. Je ne suis pas assez bête pour ignorer que toute joie contient sa mélancolie, mais ne peut-on vivre selon sa nature ou à peu près?

— Rarement. Et avec quelle restriction ! Dès qu'une créature a des désirs compliqués et si peu qu'elle veuille les satisfaire, elle paie un prix exorbitant !

— Et moi, — se récria-t-elle, — je n'ai pas de désirs compliqués.

— Vous le dites, — dit Pierre, avec un sourire qui fâcha Jacqueline. — Si c'était vrai, vous seriez heureuse. Les éléments du bonheur abondent autour de vous.

— Vous savez que non. Personne ne le sait comme vous.

— Je suis un devin?

— Vous l'êtes... un instinct vous renseigne sur la femme — un instinct qui exagère et vous pousse à la calomnie.

— Qui ai-je calomnié?

— Vos calomnies sont en vous-même !

— Et c'est à cause de cela que je sais?...

— Pourquoi je ne puis être heureuse, oui !

Ils se regardaient en face, elle résolument, lui avec une amertume anxieuse :

— Vous pouvez l'être ! — dit-il. — Vous devez l'être ! Il suffira que vous aimiez votre mari. Et comment ne l'aimeriez-vous pas? C'est le premier des hommes... le seul dont j'ose dire avec sécurité qu'il a du génie.

Elle eut un geste de détresse :

— Qu'y faire? C'est vrai... et pourtant vous me comprenez. Une femme tout à fait femme ne peut l'aimer. Sa manière de vivre, de se tenir, de parler — c'est un prêtre ! Les femmes qui s'éprennent de ce genre d'hommes, leurs compagnes *naturelles*, sont de cette sorte que j'ai vue à Folkestone ou à Margate faire le pudding au beefsteak ou le roll à la confiture.

— Pourquoi l'avez-vous épousé?

— Est-ce que je sais? Il était sorti de lui-même, il était fou... je l'ai mal vu.

Les yeux dardés sur les yeux de Pierre, elle était comme dans une transe, tremblante de véracité. Elle hésita pourtant avant de poursuivre :

— Il m'offrait sa fortune. Je vivais à peu près dans le dénuement ; j'avais épuisé mon insignifiant patrimoine. Et, vous le savez bien, il me faut le luxe du corps, le luxe de l'épiderme. Le confort, je m'en moque : je vivrais de quelques œufs et de légumes ; je ne suis pas même frileuse. Mais l'absence de luxe me dégrade... Ah ! je ne suis pas une héroïne.

— Du moins, vous l'aimiez?

— Était-ce nécessaire? Enfin... un peu... Mais la suite a tout anéanti.

— Vous ne l'avez pas trompé? — cria-t-il, avec une irritation subite.

Elle demeura immobile, comme si elle n'avait pas entendu.

— Ou alors vous auriez divorcé ! — affirma-t-il.

— Vous voulez donc me jeter dans la rue? — soupira-t-elle avec une grâce plaintive et un long frisson.

Puis, en une mélancolie ironique :

— Si je l'avais trompé, serait-ce donc si grave? Il ne le saurait jamais... il n'est pas dans sa nature de savoir. L'évidence même lui laisserait des doutes.

Ils se turent. Ils étaient dans la nuit des temps, au fond des abîmes, ivres de cette réalité qui échappe à l'étreinte des êtres. La jeune femme fredonnait comme naguère :

Prends garde, voici l'heure
Qui ne reviendra pas !

— A quoi ont servi ces paroles? — reprit-elle. — Ah! si j'avais rencontré l'homme qu'on aime jusqu'à la vieillesse!... Il n'y aura pas de terme, sinon la mort, à l'amour de votre cousine Gabrielle pour Philippe Vivian. Quelle aveugle encore, celle-là !

« Tout ce que je dirai, songeait Valleray, vaudra en somme l'excommunication des insectes par l'évêque Argel. Elle ne m'entendra pas mieux que les sauterelles, les hannetons ou les blattes n'entendaient ce saint homme ! »

Il tremblait de honte, de sensualité et aussi d'amour, car dans cette minute équivoque, il l'aimait. Elle emplissait l'atmosphère ; son rythme s'étendait autour d'elle ; son parfum évoquait le frôlement des brises, les pluies de mars, les renouveaux mystérieux de l'équinoxe ; des choses impalpables s'exhalaient de ses cheveux et de ses pupilles ; éphémère et sans bornes, fille touchante des hommes et force éternelle, jaillie de toutes les fables et vêtue de toutes les réalités, elle était les eaux, les jardins, les ramures, les ténèbres, l'ordre sacré de vivre et l'horreur de mourir.

— Le mal que vous pensez de moi! — exclama-t-elle avec défi. — Qu'ai-je fait, pourtant? Le savez-vous?... Pourriez-vous seulement citer un acte?

— Je me refuserais de toutes mes forces à connaître le détail de vos actes, — répondit-il avec désolation. — Si vos secrets venaient me trouver malgré moi, ils seraient brûlés dans ma mémoire.

— Oui, oui, c'est vrai, — dit-elle en joignant les mains. — Quelle confiance j'ai en vous !... Et pourtant comme vous me calomniez ! Comme vous dépassez le but ! Regardez-moi bien au fond des yeux. Je vous jure sur ma part de bonheur, sur

ma jeunesse, sur tout ce que je veux et tout ce que je désire — je vous jure, Pierre Valleray, que depuis mon mariage je n'ai eu aucune défaillance réelle.

Il la crut ; il fut sûr qu'elle était véridique, et se levant dans un saisissement de joie, il tourna sa tête vers la muraille pour cacher sa pâleur.

— Hélas ! — reprit-elle après une pause, — je suis plus innocente que vous !

Elle s'était levée à son tour ; et lui retenant le bras, elle cherchait son regard :

— Il y a six semaines que vous m'aimez !

Il trembla de tous ses membres et ne put répondre. Mais il fit un signe négatif.

— Vous ne le nieriez pas de vive voix, — chuchota-t-elle. — C'est un soir où je vous ai rencontré avec la petite Janine. Auparavant, vous me détestiez, avec un peu de crainte... je sais quelle crainte ! Depuis, vous ne m'en voulez plus.

— Comment osez-vous me dire de telles choses ?

— C'est peu, après ce que vous m'avez dit vous-même !

— Je parlais pour votre bien.

— Et pour le bien de tout le monde. Cela ne m'intéresse pas. Je n'entends que ce qui me fait de la peine — ou du plaisir. Pourquoi voulez-vous que les rosiers produisent des lys? Que Guillaume le veuille, c'est dans sa nature. Mais vous?

Il sentait mieux qu'elle-même l'impossibilité de détourner les sources souterraines ; elle avait attaqué si vite, si hardiment et frappé si juste qu'il se voyait vaincu et sans armes. Non seulement elle n'écouterait pas le discours aux insectes, mais elle se donnait le droit d'en rire.

— Adieu, Jacqueline, — fit-il.

Elle baissa la tête et murmura mystérieuse :

— Supposez cependant que votre amour soit ma seule sauvegarde et celle de Guillaume?

Elle retenait la main de Pierre et se plaisait à en sentir les tressaillements.

— Supposez que, sans vous aimer moi-même, il me soit doux d'être aimée par vous. Que cela me console. Que je me sente moins faible et qu'il me suffise de vous parler parfois librement.

— Comme aujourd'hui ?

— Comme aujourd'hui, oui, — reprit-elle d'une voix de petite fille. — J'ai un tel besoin de ces confidences. Elles me font respirer, ma vie en est moins étroite. Je vous assure qu'il ne faut pas m'abandonner.

Il écoutait cette voix où il discernait des intonations plaintives, une moquerie voilée, la sincérité et la rouerie. Comment savoir si elle cherchait une aventure, ou si elle prétendait seulement achever sa victoire sans rien donner d'elle-même ?

— Vous ne répondez-pas ! fit-elle — avec un air de souffrance.

— Je n'ai rien à répondre.

— Vous aimez Guillaume, n'est-ce pas? Eh bien ! si, en m'abandonnant... vous l'abandonniez?

Il fit un pas vers la porte.

—Vous m'aimez pourtant...—soupira-t-elle.—Et qui sait !

Elle acheva d'un geste qui exprimait le vide, l'ennui, l'énigme, puis :

— Ça ne vous ferait pas souffrir si j'aimais Vivian?

Il demeura sans mouvement, transi par l'imprévu et l'efficacité de l'attaque. Des rancunes éparses prirent la force d'une haine ; une jalousie qu'il n'avait jamais ressentie lui dévora les entrailles :

— Misérable Jacqueline ! — cria-t-il.

— Ce serait pire qu'un autre?...

Il ne répondit pas, il fit un geste d'horreur et de dégoût :

— Peut-être à cause de sa femme? — reprit-elle. — Oui, vous l'aimez beaucoup... cela vous chagrinerait pour elle. Mais surtout vous ne voudriez pas que ce fût Vivian.

Ils étaient debout, face à face, et si proches ! Ce fut une vie. Le vide extraordinaire et la plénitude complète, le glas de la fin et le carillon du bonheur, des flots de souvenirs rués les uns sur les autres comme les flots de la mer, — et ce miracle de Jacqueline à l'avant-plan de l'univers... Peut-être n'avait-il qu'un geste à faire? Et si elle le repoussait, il était sûr que ce serait avec douceur, avec câlinerie, avec gratitude... Ainsi le risque était faible et la promesse immense. Mais il était un brave homme, et, la lèvre tremblante, le ton rude :

— Ah ! dangereuse Jacqueline, vous trahirez jusqu'à votre

mort. Elle ne répondit pas. Elle le regardait violemment, dans un dernier effort, scandant son refrain, d'une voix qui devenait rauque :

> ... l'heure
> Qui ne reviendra pas !

Elle vit que, ce jour-là, elle ne l'atteindrait plus ; elle eut un rire indulgent, dédaigneux et mélancolique.

III

Les ombres s'allongeaient sur le jardin. Elles étaient venues très lentement, elles commençaient à marcher plus vite : « J'ai bien travaillé, se dit Pierre... Je suis content comme le chevalier qui avait solidement tapé sur son homme. Tolstoï a raison : il y a de la méchanceté dans le travail. »

Il feuilletait les pages avec une satisfaction dédaigneuse :

— De la méchanceté. L'homme qui travaille entend prendre sa place ; plus il a peiné, plus il la veut grande... S'il réussit, que d'autres reculent et souffrent ! Tout de même, cette place abstraite de l'homme des livres !... On la croirait indéfiniment extensible : elle est aussi étroite que l'étendue des champs. Les livres guerroient pour leur vie autant que les hommes !...

Prononcées à mi-voix, les paroles le reposaient. Elles sont une hypnose. Par la fenêtre, il regardait les cerises mûres, qui marquent un petit automne dans le plein été. Les fraises étaient mortes : il en poussait quelqu'une, à l'aventure, fille tardive du terreau. Mais les passe-roses promettaient la joie et Pierre songeait à l'eau courante, à son léger tumulte :

— Allons au bord de la rivière !

Il prit son panama, souriant et saisi d'une griserie fine, venue de la tiédeur et des parfums. Dans le corridor, Rose Blandine s'avança pour lui remettre deux lettres.

Pierre regardait les lettres de travers. Elles guerroient plus encore que les livres ; ce sont les francs-tireuses de la société. Quand il eut reconnu les écritures, il devint pâle : l'une venait de Marival, l'autre de Claveraux. Il n'eut pas le courage de les ouvrir tout de suite, il flâna jusqu'à la rivière. L'eau l'invitait,

chanteuse éternelle, qui caressait la racine des peupliers noirs, et les peupliers chuchotaient amoureusement. Il entrevit le fleuve aux beaux tournants, où les petites Phéaciennes lavaient leur linge. Mais les lettres étaient là, qu'il fallait enfin lire. Celle de Marival disait :

« J'irai vous voir jeudi prochain. J'ai trouvé une combinaison qui sauvegardera les intérêts de tout le monde. »

— Une combinaison ! — soupira Pierre, songeant avec terreur que la combinaison était peut-être alléchante.

La lettre de Claveraux commentait la première :

« Marival se remue et ne veut pas quitter Paris. Il a malheureusement des idées qui, en principe, ne sont pas même mauvaises. Elles en sont plus dangereuses. Je crains qu'il n'aille vous voir : il est essentiel *que vous ne compreniez rien*. Je ne puis aller jusqu'à vous avant la semaine prochaine. »

— Je voulais la paix... la paix ! — gémissait Valleray.

Il ne voyait plus la rivière, ni les collines, ni les peupliers sensitifs ; le grand effort qu'il faisait depuis un mois se trouvait anéanti. La dangereuse Jacqueline remontait des abîmes de l'âme. Pierre la voulait inaccessible — mais elle était le symbole de tout ce qu'il souhaitait, une fois encore, avant de s'enfoncer dans l'abîme. Parmi les ombres fraîches, se glissait la femme pathétique et moqueuse :

— Ma soirée est perdue... — marmonna-t-il, — et ma nuit !

Il se mit en marche, étant de ces hommes que toute agitation incline aux randonnées.

Pendant quelque temps, il suivit la rive, puis il passa sous les platanes de la route. Une automobile poussa son rauquement de buffle ; Pierre aperçut un homme à la barbe en hache qui manœuvrait le volant :

— Ohé ! — cria cet homme.

Il s'avançait, couvert d'une manière de sayon jaune. Il avait un sourire tyrannique, les yeux durs et la lèvre sardonique :

— Charles Borigues ! — s'exclama Pierre.

Borigues se mit à rire :

— Si je vous emmenais ? — fit-il.

C'était la lune de miel de son mariage avec l'automobile. Un orgueil obscur plissait sa bouche.

— Où ? — demanda Pierre.

— Chez moi... vingt-cinq kilomètres... vingt-cinq minutes... Vous dînerez avec nous.

Pierre avait tressailli. Des sensations confuses s'agglomérèrent autour du visage jaloux de madame Claudie Borigues.

— Est-ce nécessaire?

— C'est indispensable.

— Il faut au moins que j'avertisse.

L'automobile les conduisit jusqu'à la villa. Pierre laissa un billet pour Julienne, puis s'étonna d'être sur la route, dans cette mécanique vertigineuse, avec ce Borigues qu'il connaissait depuis son adolescence, mais qu'il ne fréquentait guère. D'ailleurs, il ne s'étonna qu'un instant. Il savait trop que la vie est discontinue.

— Ces machines, — fit Borigues, — sont anarchistes et amorales. Elles rendent à l'individu ce que le railway et le télégraphe lui avaient fait perdre.

« Où vais-je? se demandait Valleray. Vers quoi? »

Il avait besoin de servir une apparence à son inquiétude. Et il se donna madame Borigues. Ce serait futile, peut-être délicieux, sans profondeur : il croyait à la vertu de cette dame. Elle chasserait — un peu — l'image intolérable de Jacqueline.

Sur les côtés de la route, les bêtes fuyaient et des hommes se retournaient avec acrimonie :

— Remarquez, — continuait orgueilleusement Borigues, — comme nous détruisons la sécurité des vieilles routes ! Gens et animaux connaissent des alertes farouches. Et quel renouveau pour les bandits ! Garnier, Bonnot ne furent que des précurseurs. Leurs disciples feront renaître des terreurs abolies. C'est salutaire. L'homme a besoin d'épouvante !

Son âme était légère et mousseuse ; il se déclarait sans respect pour toute chose, même pour l'économie politique qu'il professait. Il n'aimait personne, pas même Claudie, mais il la voulait pour lui seul, sans jalousie. Il ne cachait pas sa méthode :

— Pas d'intimes !... Une femme à peu près propre ne succombe pas avec des étrangers.

Le seul Guyverre faisait exception, qui inspirait à Borigues une confiance surnaturelle et manquait irréparablement d'astuce.

Les champs, les arbres, les bêtes, semblaient se ruer sur l'au-

tomobile ; la vitesse était cruelle, excitante comme un alcool, elle ne cessait de hacher les rythmes et les sites.

D'un œil plein de ruse inutile, Borigues fixait la route.

— Quel défi que la vitesse ! — grommela Pierre. — Plus que tout, elle est la victoire de l'homme.

— Parbleu ! — riposta Borigues. — Avec elle nous recréons une insécurité supérieure à tout ce qui a jamais existé.

Sur la longue route droite, il avait déchaîné les énergies suprêmes :

— L'ombre d'une distraction et nous sommes cuits ! C'est admirable.

— C'est admirable ! — répéta Pierre.

Il le pensait autrement que le compagnon. Dans le vertige de la ferraille, il apercevait la discontinuité des êtres et Claudie Borigues. A chaque halètement des rouages, elle se rapprochait. Bientôt, elle cesserait d'être une ombre légère. Aurait-il du plaisir à la contempler ou sentirait-il dans la présence même cet éloignement que donne l'impression de l'impossible?

— Tout dépend, — reprit-il, — des formes de l'insécurité. Une insécurité de nègre ne servirait qu'à nous dégrader. Il nous faut des insécurités supérieures.

— Eh ! — clama l'autre... — il nous les faut supérieures, inédites, constamment renouvelées ! Nos frénésies naîtront des pires bouillons de culture sociale.

Il ralentit pour traverser un village et l'on discerna, sur une colline, un château épais et trapu, avec une tourelle conique :

— La voilà, la vieille insécurité, — fit Borigues, — Je lui ai flanqué le confort moderne !

L'automobile franchit la grille du parc et longea une pelouse. On vit Claudie Borigues qui s'avançait sur la terrasse. Dans l'ombre lumineuse, son teint semblait plus mat, ses lèvres plus rouges. Le beau visage jaloux sourit et Pierre perçut que « l'âme rivale » de Claudie ne désarmait point.

Tandis que Borigues s'occupait de soins multiples, ils s'observaient avec circonspection. Dans les cheveux noirs comme un bloc d'anthracite, s'allumait une grande rose jaune. Les yeux ténébreux avaient quelque chose d'immuable et de hiératique ; ils ne livraient pas leur secret.

« Elle ne peut aimer ce Borigues, songeait Pierre. Elle ne

le supporterait même pas si elle n'avait une part de passivité orientale. »

— Il y a longtemps que vous n'avez vu vos amis Guyverre? — dit-elle.

— Un mois, — répondit-il.

Au fond de leurs âmes, ces mots simples éveillaient des échos sonores. La sombre Claudie s'anima de la fièvre qu'éveillait en elle tout ce qui rappelait Jacqueline. C'était une jalousie étincelante qui doublait le prix de la vie. Elle participait de la guerre mais sans haine ; elle évoquait le péril, l'impatience de la beauté, les voluptés du hasard. Comme toutes les stimulations fortes, elle tirait ses origines de l'adolescence : Claudie, à quinze ans, avait innocemment mais éperdument aimé Jacqueline.

Pierre sentait la petite agitation de sa compagne ; une griserie le saisit, qui suffisait à bannir la crainte du lendemain. Claudie fut le roman du crépuscule. En concentrant les rêves, elle leur ôtait le vague qui, à la longue, les rend insupportables.

« Pourquoi ne l'aimerais-je pas d'un amour chaste et délicat? » songeait-il, tandis qu'elle reprenait :

— Vous savez qu'ils sont à Dieppe?

— Pour quelques jours.

Leurs regards demeurèrent rivés l'un à l'autre ; la bouche de Claudie se contractait faiblement. Ce fut un de ces moments où la femme prend une beauté qui semble révélatrice. Pierre savait que cette sensation est subjective ; il ne la goûtait pas avec moins de force. Aimer Claudie devint un but, qu'il discutait pourtant, car il savait que cet amour serait sans issue. Une issue était-elle nécessaire? Ne pouvait-il se proposer de conquérir, jusqu'au bout, la part de tendresse accessible? *Ah ! si elle pouvait le guérir de Jacqueline !*

Borigues reparut en sourdine et demanda :

— Aimez-vous les grenouilles? J'en raffole. J'en élève une myriade dans mon étang. Vous entendrez leur concert, tantôt au clair de lune... Ah ! voici les Dangars.

Un homme haut perché arrivait au détour de la pelouse, avec une femme aux cheveux rouges.

— Dangars, — renseigna Borigues, — s'occupe d'une mono-

graphie du hanneton, qui est un insecte plein d'énigmes. Dangars les résoudra : il a le génie du hanneton...

Dans les rayons orangés, Dangars exhalait la mélancolie particulière aux hommes très longs ; madame Dangars avait la peau si blanche qu'elle en semblait anémique, mais ses yeux jaunes et ses lèvres sanglantes décelaient une vie tumultueuse. Borigues l'accapara, tandis que Claudie posait à Dangars des questions insignifiantes. Il répondait avec parcimonie.

On dîna dans la véranda, devant les forges du crépuscule.

Borigues et madame Dangars montraient la voracité de jeunes chiens. Pierre, songeant à la signification nouvelle de Claudie, dégustait l'émotion délicate qu'elle lui infusait : c'était le simulacre d'une aventure qui ne comportait encore aucune anxiété et pouvait avorter sans souffrance. Les gestes de la jeune femme lui devinrent plus familiers, en une heure, que pendant les soirs nombreux où elle lui apparaissait ainsi qu'une étrangère : quoique madame Borigues fût probablement plus sûre que Jacqueline, elle semblait d'abord plus impénétrable. L'énigme une fois livrée, il ne devait plus y avoir de surprises, tandis que chez l'autre, l'insaisissable se reformerait au gré des circonstances.

Borigues suffisait à entretenir la conversation. Son esprit comportait ce désordre mêlé d'imagination qui permet de se contredire sans choquer soi-même ni les autres. Personne ne songeait à lui demander un avis ni à s'inquiéter de ses opinions. Pourtant, en économie politique, il professait des doctrines fixes et qui ne le paraissaient point, parce qu'il les enveloppait d'une argumentation onduleuse. Il faisait le siège de Clotilde Dangars. Ce siège, poursuivi pendant trois étés, ne devait jamais aboutir, quoique la femme rousse fût abordable. Mais Charles ne l'émouvant pas, elle se bornait à des faveurs vénielles.

— Après les microbes, — prétendit Borigues, — en réponse à une remarque de Dangars, les surmulots sont les plus dangereux antagonistes de l'homme. Depuis trois siècles, leur puissance n'a cessé de s'accroître. Toute nouvelle manière de les combattre est bientôt insuffisante... Les surmulots auront notre peau.

Dangars l'écoutait avec une indulgence étriquée. Il mangeait aussi lentement qu'une girafe.

— La larve du hanneton est plus dangereuse que le surmulot, — riposta-t-il.

Il n'ajouta rien; il eut l'air stupide de l'homme absorbé par un rêve. Dehors, le déclin du jour emplissait le ciel de ses chimères somptueuses ; des peupliers, inclinant leurs longues ramures, susurraient à la brise ; on percevait la voix lointaine des grenouilles.

Pierre n'échangeait avec Claudie que des paroles entrecoupées.

On prit le café sur la terrasse. Dans l'orient, où se réfléchissaient les lueurs expirantes, une lune terne montait comme un aérostat. Elle luisait à mesure que la nuit versait ses cendres.

— Est-il vrai, — demanda Claudie, — que c'est un monde usé, déchiqueté et troué... prêt à tomber en miettes?

— Il tiendra bien jusqu'à la fin des hommes ! — fit Pierre en souriant.

— Il peut se disloquer d'un jour à l'autre, — affirma Borigues. — Mon ami Lamme croit qu'il ne subsiste que par miracle.

La voix des grenouilles se multiplia. On eût dit les confidences de vieilles fées échappées au désastre des légendes.

— Voulez-vous que nous allions les voir? — proposa Charles.

Dangars préférait ruminer sur la terrasse ; les autres suivirent l'économiste. Pour atteindre l'étang, il fallait traverser le parc. Borigues menait Clotilde Dangars, qui faisait entendre des rires de bonne fille ; les ramures s'argentaient ; la petite main de Claudie se posait à peine sur le bras de Pierre, et quand il se tournait vers elle, leurs regards se rencontraient comme à travers une brume.

— Chut ! — fit Borigues.

Il marchait ainsi qu'un veneur qui cherche à dépister la proie. Les trois autres avançaient en silence. L'étang se montra moiré de nacres et d'émeraudes, parmi de grands saules noirs, des vernes et des peupliers. Quelques havres de roseaux alternaient avec des nymphéas et des lentilles. Les premières

grenouilles s'enfuirent, avec de légers clapotements ; on en apercevait d'autres, sur la rive ou sur de larges feuilles ; elles s'appelaient sur un mode plaintif; elles étaient de bizarres petites nécromanciennes, repliant leurs longues cuisses et dressant leurs têtes aux yeux convexes.

Borigues, avec un attendrissement véritable, murmura :

— Pourquoi ne sont-elles pas parmi nos meilleures amies? Ce sont les petits chiens des eaux. Elles ne font rien qui ne nous soit salutaire...

Cependant, il se remettait en marche, entraînant la dame Dangars, dont il tenait le bras avec tyrannie. Pierre et Claudie s'arrêtèrent entre deux promontoires, parmi des saules spongieux, au-dessus desquels une chauve-souris traçait ses méandres.

Un trouble aussi fin que le site envahissait Valleray. Il hésitait à dire quelque chose qui pouvait rompre la féerie, mais fallait-il laisser s'évanouir les possibles enclos dans l'heure et dans la solitude?

— Je vous vois ce soir pour la première fois ! — fit-il à voix basse. Elle tourna vers lui un visage anxieux.

— Il y a dans ce monde peu de personnes, — continua-t-il, — qui nous apparaissent un jour comme si elles venaient de renaître. Il me sera maintenant difficile de confondre votre souvenir antérieur et le souvenir qui commence...

Sur les joues si mates, une faible teinte rose était apparue. On entendait le rire cuivreux de madame Dangars.

— Je me fais au contraire l'effet, — répondit Claudie, — de quelqu'un qui ne se renouvelle pas. J'éprouve une petite mélancolie en voyant dans la glace cette face immuable.

— Elle n'est pas immuable, elle recouvre des énergies qui se font entrevoir par intervalles. Mais je voulais dire autre chose. Je parlais non du changement de l'être même, mais du changement qui se fait en nous devant un être.

Il la regardait en face :

— Comme cette nuit vous va bien !

Elle avait tressailli ; les yeux d'ombre livraient quelque chose de leur énigme ; la petite main s'appuyait davantage sur le bras de Pierre.

Il ne fut pas possible de parler encore : Borigues revenait.

IV

Le jeudi matin, Pierre reçut la visite de Claude Marival. Le teint du spéculateur avait ce hâle jaunâtre que donnent la hantise et les sursauts perpétuels. Les paupières creuses avivaient l'éclat des prunelles. Valleray, observant cet homme avec une curiosité craintive, songea :

« Sa peau a pris le ton de la défaite ! »

Claude se donnait une attitude flegmatique, mais l'exaltation remuait les plis de son visage.

— La vie marche? — demanda-t-il.

— Non ! — répondit Pierre. — Je suis las et presque neurasthénique...

— Il ne faut pas s'écouter, — affirma sérieusement Claude. — Je ne connais qu'un remède, c'est de marcher droit contre la difficulté. Alors seulement, on la surmonte.

— Je ne suis pas un homme d'action. Quand je marche sur la difficulté, ma défaite est sûre. Marival, je n'ai jamais eu d'autre ressource que de tourner les obstacles.

Marival, qui commençait à ronger l'ongle de son pouce, arrêta ce geste avec impatience.

— Je suppose, — grommela-t-il, — que je suis pour quelque chose dans votre lassitude?

— Il ne servirait à rien de vous le cacher, — répondit Pierre, avec un maigre sourire. — Votre situation... le sort d'Irène et des petits... ma propre responsabilité, m'énervent. La crainte de l'avenir m'est une torture. Je suis bassement prévoyant.

— Vos craintes sont chimériques !... De toute manière, je m'en serais tiré, et de plus, le hasard intervient : nous pouvons à la fois nous assurer une position inattaquable et réaliser des bénéfices supplémentaires.

— Immédiats?

Marival haussa l'épaule et reprit :

— Vous savez que mes terrains se divisent en deux fractions, séparées l'une de l'autre par une bande d'environ un hectare. L'occasion se présente de faire un bloc du tout...

— Sans rien payer?

Une courte colère rapprocha les mâchoires de Marival ; il la domina :

— Vous voulez rire !... Il s'agit d'un achat... mais dans des conditions merveilleuses. L'homme qui détenait le terrain, et qui vient de mourir, ne l'aurait pas donné pour cent mille francs : il connaissait son affaire. Son héritier, qui ramasse près d'un million, veut tout réaliser. Avec vingt-cinq mille francs, nous enlevons le morceau.

— Vingt-cinq mille francs ! — gémit Pierre.

Il n'osait plus regarder cette face jaunâtre, où chaque ride présageait la catastrophe.

— J'entrevois bien, — dit-il après une pause, — que la jonction de vos terrains peut devenir une raison de plus-value. Ce serait même sûr, il me semble, s'il s'agissait d'une propriété rurale, mais après tout, cher ami, je n'y entends rien. Avez-vous parlé à Claveraux?

Claude sursauta comme un cheval de course, la haine cendra ses joues ; il gronda :

— Son avarice l'abrutit !

— Enfin, vous lui avez parlé?

— L'animal ne veut rien entendre... et ce n'est pas faute de saisir l'importance de la combinaison, puisque lui-même m'avait signalé le désavantage de la coupure. Mais non ! la peur... la peur abjecte de débourser une douzaine de mille francs, le réduit à l'imbécilité... Pourtant, il ne risque absolument rien.

— En êtes-vous bien sûr? — demanda Pierre.

— Le terrain peut être revendu quarante ou cinquante mille francs du jour au lendemain. Or, l'avance que je demande serait assurée par une hypothèque.

— Si le terrain peut être revendu quarante mille francs, je ne comprends pas pourquoi on vous le cède à vingt-cinq mille.

— Parce que nous avons à faire à une poire, — cria Claude avec cynisme, — parce que je donnerai un billet de mille francs à l'intermédiaire qui, lui-même, est mal renseigné. Seulement, il faut agir. Sinon la poire d'un côté et l'intermédiaire de l'autre peuvent recevoir des « tuyaux ». Chaque heure vaut de l'or.

— N'est-ce pas abuser d'une situation?

Claude baissa les paupières pour cacher son mépris :

— Croyez-vous que le vendeur se gênerait s'il pouvait me coller sa marchandise à un prix exorbitant? Du reste, rassurez-vous... ce n'est qu'une reprise : le mort m'avait dupé... il s'était engagé à ne pas acquérir ces terrains : il me les a soufflés, à un prix dérisoire.

A l'idée que vingt-cinq mille francs pouvaient le sauver et qu'il ne les aurait peut-être point, une convulsion secoua Marival : sa chair se tordit ; ce fut l'ouragan. Si Claude avait été seul, il aurait hurlé et brisé des meubles.

— Écoutez, Pierre, — fit-il d'une voix stridente... — c'est ma vie que je vous demande. Je vous jure que cette combinaison nous sauvera. Avec le bloc d'ensemble, mon crédit renaît... je trouverai ou des acheteurs ou des associés... en tout cas de l'argent... je vous rembourserai vos créances avant deux mois. Vous ne savez pas comme l'affaire est belle...

— Je n'y entends rien ! — objecta plaintivement Pierre. — Pourquoi ne pas vous adresser à des gens qui comprennent?

— Parce qu'ils se tailleraient la part du lion ! Mes difficultés sont pressantes. Les loups-cerviers guettent. C'est de l'argent *honnête* qu'il me faut.

Il saisit brusquement les deux mains de Valleray et le regarda en face comme s'il voulait l'hypnotiser ; il criait lamentablement :

— Sauvez les miens ! Vous êtes le meilleur de nous tous, le plus généreux, le plus dévoué !... Ne laissez pas se perdre la fortune d'Irène et des petits : soyez le maître de leur sort ! Et je vous le jure encore, si vous dites oui, tout aléa disparaît, toute incertitude s'évanouit.

La foi de Claude aimantait Pierre ; la compassion émiettait son énergie, une dangereuse bénévolence se répandait à travers ses fibres. Il détourna la tête pour échapper aux yeux despotiques :

— Je demande deux jours de réflexion.

Parce qu'il avait réclamé un délai, il reprit quelque courage. Attitude favorite de son être, la temporisation lui était plus souvent une alliée qu'une ennemie.

— Est-ce qu'il sera encore temps? — gémit l'autre. — Un

rien peut tout renverser. Tenez, je me mettrais à genoux, je me traînerais à vos pieds. Dites oui... dites oui... ma vie est à vous !

Jamais Valleray n'avait autant souffert de la supplication du prochain. Il n'en pouvait plus, il allait succomber et il regardait éperdument le jardin...

Le secours vint ; Blandine frappa à la porte :

— Monsieur est servi ! — dit-elle.

Marival, déconcerté par l'apparition de cette tête de bois, sentit avec consternation que la minute du destin était passée ; une lassitude immense le déprima ; il balbutiait :

— Si vous pouviez comprendre !

Ils firent un déjeuner hâtif et misérable. Marival n'avait plus le courage de parler : rien ne convaincrait Julienne et il ne ferait pas renaître, ce jour-là, l'émotion qui avait falli vaincre Valleray.

Il partit brusquement, après le café :

— J'attendrai votre réponse... Un télégramme, n'est-ce pas?...

— Quelle réponse? — demanda Julienne, quand Claude eut disparu.

— Il veut vingt-cinq mille francs, — dit Pierre. — Nous refuserons, et le pis est que nous aurons peut-être tort !

Il résuma l'entrevue.

— A quoi bon seulement y penser ? — dit-elle. — Nous n'y comprenons rien et le gouffre où roulera Marival est proche. Il nous y entraînerait sans profit pour lui-même, et pour le malheur de toute la famille. Écoute Claveraux.

— Je l'écouterai, — fit Pierre.

Mais son cœur restait serré au souvenir de cet homme prosterné devant lui.

Il passa au jardin une heure craintive, pleine de pressentiments. Julienne était sortie ; le jeune François, après une rôderie, venait de rentrer dans sa chambre ; Marie Sommer, la cuisinière, cueillait des herbes, pour la soupe. Elle avait retroussé sa jupe, à cause des épines, on voyait ses jambes maigres et plus tristes que les vieux saules qui pourrissent au bord des mares d'automne.

Il considéra la tignasse pareille à un écheveau de fil qui aurait vieilli parmi des toiles d'araignée, le visage où la cruelle nature traçait les courbes de la ruine. La bouche soulève une lèvre bleue sur des dents qui ne connurent jamais le dentiste, qui, cent fois, torturèrent Sommer et qui enfin s'émiettent, au hasard des bouchées.

La vieille ne sait pas qu'elle est torse, elle ignore son cou de dinde, ses pieds plats, argileux et flasques. Le seul signe qui la frappe, c'est le grisonnement des cheveux. Si une teinture enlevait ce signe de déchéance, Marie aurait, approximativement, l'illusion d'être jeune. Matin et soir, elle considère le poil gris avec stupeur. Tels jours, il lui semble que le blond reprend quelque empire, elle imagine qu'elle va rajeunir : appliqué à sa personne, aucun miracle ne la saurait surprendre.

Tout en triant ses herbes, elle marmotte :

— Quoi moi faire ici?

Et les idées qui passent dans sa cervelle l'ahurissent : « Beaucoup choses dans ma intelligence !... Moi trop choses. »

Des mots allemands passent à la cantonade, car Sommer pense dans les deux langues. Mais la partie monologuée est française ; elle se mépriserait si elle s'entendait marronner dans son idiome natif. A la longue, cet idiome est devenu sauvage : Marie a le sens de l'élégance française :

— Vi ! — répète-t-elle... — beaucoup choses là didans !

Elle met un doigt sur son front, elle voudrait dire ce qui y palpite de surprenant. Puis, elle songe à son argent et ne peut plus songer à autre chose.

« Elle songe à son argent ! se disait Pierre... comme Marival, comme Claveraux, comme moi-même... comment n'y songerait-on point? N'est-ce pas le génie même de l'humanité, la source de toute confiance, la force, l'abri, le miracle? »

Il revit le grand Marival suppliant ; il redouta sinistrement l'avenir ; la présence de Claudie Borigues devint une nécessité supérieure.

Il l'avait revue et n'avait aucun prétexte pour la revoir encore, car Borigues ne l'invitait point. Pendant quelques minutes, il se heurta à ces toiles impondérables qui nous arrêtent mieux que des précipices :

— J'irai la voir tout de même ! — résolut-il. — C'est moi

qui les inviterai. Ce fut comme si un frelon avait crevé les toiles. Il n'y eut plus que la peur de manquer le train et de ne pas rencontrer Claudie.

Il ne manqua pas le train, mais il faillit ne point rencontrer Claudie.

Quand il arriva sur la terrasse des *Perthuis*, madame Borigues conduisait sa fillette vers le parc. Elle ne feignit aucune surprise et donna l'ordre à la gouvernante de mener l'enfant au village.

— Borigues est là? — demanda Pierre.

— Non ! — dit-elle.

Le regard qu'ils échangèrent était presque complice. Ils avaient fait un pas vers une terre incertaine, qui excluait tous les autres êtres. Une même méfiance les éloignait et les rapprochait tour à tour : ils savaient aussi la part qu'une influence étrangère avait à leur entreprise.

— Il est parti pour la Bourgogne, — reprit-elle après un silence, — et ne reviendra pas avant ce soir ou demain. Vous aviez quelque chose à lui dire?

Elle parlait pour remplir ce vide immense qui s'étendait entre eux, pendant les premières minutes, et pour qu'il connût tout de suite que le temps leur appartenait.

— Je venais vous demander d'être des nôtres, un soir de la semaine prochaine.

Ils avaient marché vers la grande allée du parc, avec le besoin d'être invisibles. La gouvernante et l'enfant avaient disparu. Les feuillages donnaient à la robe blanche de Claudie de faibles reflets glauques qui, sans motif, ravissaient Pierre.

C'était l'heure anxieuse où il faut rompre les réseaux, et cette heure n'était ni tendre, ni passionnée, comme elle l'eût été avec une Jacqueline. La défiance, un sens social aussi vif chez l'un que chez l'autre, le scrupule, les remplissaient d'une incertitude tout près d'être décourageante. Ils ne cédaient à aucun attrait irrésistible et moins encore à l'imprévu ; ils n'étaient pas ceux qui cueillent le fruit au moment où il sollicite leur convoitise, mais ceux qui, le sachant caché derrière la muraille, croient qu'ils le convoiteront lorsqu'ils l'auront franchie.

« Il le faut ! » se disait Pierre comme il se fût exhorté à franchir un torrent.

Les raisons s'effilaient et apparaissaient plus futiles à mesure qu'ils avançaient dans les pénombres, mais sa résolution ne dépendait plus d'elles : elle semblait maintenant exister en soi, à la fois chétive et opiniâtre.

Ils atteignirent un rond-point où de vieux hêtres rejoignaient leurs ramures. Les odeurs fraîches s'entre-croisaient entre les troncs ravinés, une eau coulait à petits bouillons du goulot d'une fontaine ensevelie dans le lichen barbu, et un merle chantait la chanson que ses ancêtres chantaient il y a cent mille ans.

— Vous n'êtes pas heureuse, — affirma brusquement Pierre... — j'entends que vous êtes perdue dans une destinée qui n'est pas la vôtre, où les joies sont fades, où les souffrances ne trouvent aucune compensation...

— Qu'en savez-vous? — gémit-elle.

— Je le sais. Naguère j'en pouvais douter... Mais à présent, j'ai entrevu une part de votre mystère... Il est affreux, pour vous, d'être liée à ce compagnon égoïste.

Elle le regardait avec effroi, ressaisie de toute l'incertitude qui la faisait vivre en elle-même, mais elle aussi avait pris sa résolution.

Elle ne se déroba point :

— Je souffrirais davantage avec un homme qui me laisserait une part d'illusion, — fit-elle. — Lui ne me force à aucun retour et ne me charge d'aucune dette. Puisqu'il fallait être misérable, il vaut mieux que ce soit sous cette forme : je puis me retirer complètement dans mon île.

— Ou dans votre sépulcre. Vous n'aurez pas vécu !

Elle était devenue pâle :

— J'ai vécu en noir... Vous auriez pu deviner que c'est une catastrophe qui m'a fait épouser Borigues...

— Mais une catastrophe négative?... Vous étiez...

Il n'osa pas poursuivre.

— J'étais pure ! — acheva-t-elle avec une soudaine véhémence. — Mon corps n'a jamais failli... il ne faillira jamais. Et vous ne croyez pas que ce soit à cause de *lui !*

— Non, je ne le crois pas, — murmura-t-il. — C'est à cause

de Claudie Borigues, orgueilleuse et désespérément sociale. La règle existe pour vous comme un être vivant.

Il soupira ; son cœur, par ses bonds furieux, commença de le gêner. Il dut s'arrêter avant de reprendre :

— Et pourtant vous voulez être aimée... Oh! purement, je le sais bien.

Sa voix s'abaissa et devint rauque :

— Pourquoi ne serait-ce pas par moi?

Il se forçait à la regarder en face et, voyant son trouble, il fut pris d'une ivresse qui lui rendit de l'assurance.

— Oui, pourquoi? — continua-t-il. — Je vous comprendrais peut-être mieux que les autres... J'accepterais votre orgueil et je me plierais à vos scrupules.

— Mais vous ne m'aimez pas ! — dit-elle avec amertume.

Il hésita. Son émotion était assez vive pour figurer l'amour et il savait qu'elle ne ferait que s'accroître. Même incrédule, Claudie aimerait le mensonge et il fut sur le point de mentir. Il n'en eut pas le courage :

— Que sais-je? — chuchota-t-il. — Le trouble qui me grise s'est appelé amour à travers les temps... C'est le choix, c'est la préférence violente qui pousse les hommes.

— La préférence? — dit-elle avec une faible ironie.

— Croyez-vous qu'il y ait une femme sur cent mille que je vous préférerais? Si je ne vous dis pas encore que je vous aime, c'est le sentiment même de votre valeur qui m'empêche de vous le dire... Cet amour dépend de vous.

Elle l'écoutait, douloureuse. Cette scène, dont elle était complice par avance, éveillait une force tragique, qu'elle n'avait pas prévue et qui dépassait de loin les paroles. Toutes les saisons perdues, toutes les ferveurs révoltées, tourbillonnaient en elle et faisaient de Pierre Valleray un symbole ardent de conquête.

— Si c'était vrai ! — murmura-t-elle.

Mais déjà, elle était saisie dans le cyclone, et elle voulait retenir Pierre, même si l'aventure devait être médiocre. La houle de sa poitrine s'accrut ; ses lèvres, soulevées par l'essoufflement de l'émotion, laissaient voir les dents étincelantes.

— Prenez garde, — dit-elle... — Je ne serai jamais qu'une

amie. Je mourrais plutôt que d'être coupable... et ce n'est pas ici une vaine parole... Il vous faudra une générosité sans limites...

Il s'exaltait à ces paroles. La générosité qu'elle réclamait palpitait en lui, très charmante et presque héroïque.

— Je n'espère pas davantage, je le jure !

Ils ne se voyaient plus, ils regardaient le couchant rose, comme s'ils regardaient l'espérance même.

Pendant quelques jours, il fut saturé par l'image de madame Borigues. Elle était en lui et autour de lui, elle occupait l'étendue comme un double charmant du monde. Elle demeurait étrangère, mais une étrangère intime, avec qui il avait fait alliance contre l'univers menaçant et contre les mystères tragiques de son propre être.

Il l'attendit d'abord sans inquiétude, ardent à épuiser le souvenir, puis il fut saisi par le besoin intolérable de la présence. Cependant, il n'osait pas retourner aux *Perthuis ;* elle lui avait interdit de le faire et les motifs qu'elle donnait n'étaient pas réfutables.

La seule possibilité de l'amour agitait Pierre, comme l'enfant à qui l'on a promis une grande fête. Il ne savait s'il aimerait Claudie, mais était-il nécessaire de l'aimer? Les émotions qu'il éprouvait, et qui devaient inévitablement s'accroître, contiendraient l'essence de la passion, assez éclatantes pour enivrer tout son être.

A la longue, l'impatience se fit jour, et il commença de craindre qu'elle ne vînt pas au soir promis. Alors, il souffrit à peu près comme s'il l'aimait...

Elle vint. Quoique Borigues l'accompagnât, Pierre connut une joie d'adolescent et jusqu'à cette illusion de revoir la femme parée de grâces neuves, comme si sa caresse l'avait parachevée.

Ils dînèrent devant le beau soir qui se glissait, avec ses étoiles et ses parfums, par les baies ouvertes. L'univers des temps abolis rentrait insidieusement dans l'âme de Pierre ; Claudie lui donnait la royauté des herbes, des liserons, des roses jaunes, des peupliers tremblants, des collines revêtues de voiles bleus et de vapeurs argentées. A travers ces pres-

tiges, le visage blanc et les yeux d'ombre retrouvaient leur mystère. Claudie n'était promise ni par une parole ni par une caresse. Il acceptait qu'elle accumulât devant le baiser autant d'entraves que d'autres devant la possession, pourvu qu'elle suivît son instinct et non une tactique.

Borigues pérorait en dégustant des mets dont il définissait, par intervalles, le fumet ou l'arome, car il aimait à préciser sa gourmandise. En face de lui, un cousin de Pierre, le cousin James, mangeait d'un air tragique. C'était une créature désorbitée, en qui l'orgueil revêtait des aspects baroques ; il travaillait obscurément à un livre qui devait résumer l'univers.

Long et exigu, un visage de girafe, il se voulait victime d'une injustice écrasante, et il déchirait avec fureur le pigeon farci ou le jambon de Prague.

— Croyez-vous positivement que notre science est autre chose qu'un reflet de nous-mêmes? — demanda Borigues. — Plus je vis, mieux je vois que notre univers ne renferme aucune constante et qu'on peut en retirer ce qu'on veut... car il contient littéralement *tout*.

— Comment l'entendez-vous? — jappa aigrement James.

— Je veux dire qu'il n'y a absolument rien de ce que nous pouvons imaginer qui n'existe. Ce qu'on nomme réalité n'a pas plutôt une forme qu'une autre, c'est exactement toutes les formes, et par surcroît, ces formes subissent une métamorphose continuelle... Chaque chose existe au même degré, y compris nos pires chimères, et rien n'existe d'une manière fixe. Exactement, il n'y a pas de fond.

Au café, Borigues, plein de son sujet, pérorait encore. On voyait onduler des robes pâles sur la terrasse. Outre Claudie, on avait invité les sœurs Caravage, dont les frétillements, la minceur et jusqu'aux costumes rayés, rappelaient le lézard. Les sœurs Caravage accaparaient Julienne. Pierre se trouva aussi naturellement avec Claudie que s'il ne l'avait pas concerté. Autour d'eux, l'herbe et les buissons étaient semés des petites lanternes vertes du ver luisant :

— C'est le jardin des fées ! — murmura madame Borigues.

Ils avançaient sur la sente qui coupait la pelouse. Des arbres s'élevaient dans la nacré du chemin de Saint-Jacques ; une

lueur cendrée filtrait par les branches et s'évanouissait en traînées fines sur des tigelles et des calices. La maison disparut ; Pierre et Claudie se savaient invisibles ; il écoutait le bruit charmant de la jupe ; la jeune femme devenait une vapeur blanche qui glissait mystérieusement sous les ramures.

— Claudie ! — fit-il à voix basse.

Le beau corps palpitait ; sa chaleur semblait une chose vivante qui se répandait dans la chair de Valleray, mais aucun geste volontaire ne confirmait l'émoi de la jeune femme.

— Ne m'aimerez-vous pas? — reprit-il.

— Comment voulez-vous que je vous réponde? — dit-elle avec une nuance de tristesse.

Le sang et la volupté vainquirent Valleray :

— Je vous aime ! — balbutia-t-il.

— Ne le redites plus ! — chuchota-t-elle, fiévreuse. — C'est un bonheur de vous l'avoir entendu dire... mais je sais que ce n'est qu'une promesse et qui deviendrait un mensonge si vous le répétiez. Il ne faut le redire que le jour où ce sera vrai... hélas ! si ce jour arrive.

Il hésita. La fièvre aveugle lui conseillaient de s'abandonner au sort et de répéter son aveu. Claudie le croirait s'il y mettait la ferveur qui gonflait ses artères, et d'ailleurs mentirait-il? A peine s'il voyait clair en lui-même, et toutefois un scrupule chagrin arrêta la protestation que conseillaient l'instinct, la minute et les ténèbres passionnées.

Il s'inclina devant Claudie :

— Il aurait mieux valu me croire !

— Ou le feindre !... Je ne puis pas. Je suis jalouse et soupçonneuse, Pierre Valleray. J'ai voulu qu'une affection unique fût possible entre nous : il fallait donc franchir une limite que je n'ai franchie pour aucun autre être. Mais je n'irai pas plus loin ; je ne trahirai pas mon âme... mon amour, si innocent que je le veuille, ne répondra que s'il est appelé...

On entendait la grosse voix de Borigues sur la pelouse ; des buissons frissonnèrent ; une des demoiselles Caravage se glissait en frétillant, au clair des étoiles et des vers luisants. A distance, tremblant et tenace, le jeune François l'épiait. Chaque fois qu'elle s'arrêtait, il reculait, suffoqué d'incertitude. Il marmonnait, sur un ton d'oremus :

— Elle est laide... elle est mûre... et je m'en arrangerais... je m'en arrangerais !

Puis, il scanda, mêlant le rêve à la résignation :

« *Dans un flot de velours, traînant ses petits pieds !* »

Pierre et Claudie s'en revinrent sans hâte. Un soupçon impondérable passa sur Borigues.

Ils se revirent. Mais le mari, encore qu'il crût en Claudie et se défiât à peine de Pierre, rendit les tête-à-tête difficiles. L'aventure croissait par elle-même. L'âme de Claudie se révélait très isolée en même temps que très sociale, et si constamment inquiète qu'elle souffrait peu de son inquiétude, par cette acclimatation intérieure qui sait joindre des calmants et même des voluptés à nos tristesses natives. Elle était sans amies ; Jacqueline seule avait éveillé en elle, jadis, un sentiment tendre à l'excès et transformé en jalousie. Faite pour l'amour, mais d'une façon singulière, elle avait pu vivre aux côtés de Borigues, littéralement enkystée dans sa résignation. Pierre ne connaissait personne dont le sort fût moins conforme au tempérament et au caractère. Mieux il apprenait à la connaître, plus elle semblait faite de deux principes inconciliables.

— Vous étiez, — disait-il un jour, — créée en somme pour la révolte, une révolte sombre et déterminée. Je ne comprendrai jamais votre patience.

— Ce n'est pas de la patience, c'est l'horreur de l'inconnu. Je manque de flexibilité et de foi. Il est faux d'ailleurs que je sois faite pour la révolte. Je suis faite pour la règle...

— La règle ardente, oui... la tempête dans le parc clos... mais la tempête !

— Ah ! — soupira-t-elle.

Ses mains tremblaient ; une colère blanche la transfigura et rendit phosphorescents ses yeux d'encre. Mais comme Borigues approchait avec Julienne et madame Dangars, elle se calma d'une façon brusque et presque effrayante.

Il la rencontra le surlendemain, sur la route, comme par hasard. Le lieu était désert ; un bois s'étendait, qui appartenait aux Borigues et où elle se promenait quelquefois seule,

« les jours d'horreur ». Le bois était vieux, à peine exploité, riche en arbres centenaires :

— On n'y vient pas, — dit-elle.

Quand ils furent enveloppés de fûts et de ramures, elle murmura :

— C'est ici que je remâche mes fautes. J'y ai appris à me connaître et à me détester. Aucune malheureuse n'est plus que moi la cause intime, la cause profonde de sa misère... C'est une chose étrange, combien j'ai peu reçu d'instinct et d'intuition, et quel temps il me faut pour connaître les gens. Ma méfiance, qui est constante, me met en garde contre tout et contre tous, mais inutilement. Elle ne sert qu'à m'isoler ; elle ne m'indique jamais le péril ; elle ne m'apprend rien ni sur les êtres ni sur les événements !

Claudie s'arrêta, oppressée de regrets, de chagrin et d'indécision. Il épiait cette belle créature, il entrait passionnément dans le fond tragique de sa vie.

— Je ne demandais pas de bonheurs successifs, — reprit-elle avec violence. — Un seul devait me suffire... je n'aurais pas eu le temps d'en désirer un autre, tellement mes vœux sont lents à se défaire. La mort de l'homme qui me l'apportait a décuplé mes inaptitudes. Pendant plusieurs années, j'ai été plus obscure, plus méfiante, plus solitaire, plus invariable... Alors, j'ai accepté cette abomination.

Elle avait pris le bras de Pierre et s'y appuyait, prise d'une lassitude immense, recrue de tristesse. Et lui, saisi d'une pitié aussi profonde que naguère devant le grand corps humilié de Marival, écoutait avec ferveur.

— Mon rêve n'a jamais été de le trahir, — reprit-elle après un silence, — mais de le quitter. Ce n'est pas une anecdote que je désire ; c'est le poème où tout recommence. D'année en année, je sens mieux que je n'arriverai pas. Il faudrait tant de liberté, tant d'heures, et je suis si aveugle! Plusieurs sont venus, peut-être, qu'il aurait fallu deviner... De plus, *il* accroît mon isolement. Quoiqu'il ne me soupçonne pas et même me croie indifférente, il évite qu'aucun homme ne devienne assidu dans notre maison... Avec moi, cette méthode est presque infaillible. Il serra le bras de Claudie contre sa poitrine et demanda à voix basse :

— Alors, je ne suis qu'un fantôme?

— Est-ce que je sais? — fit-elle d'un air de détresse. — Vous êtes le seul pour qui j'aie eu le temps de concevoir une sympathie. Ah ! si vous étiez libre !... Non seulement vous ne l'êtes pas, mais vous ne devez pas l'être. Vous me deviendriez odieux si je vous croyais capable de quitter votre compagne.

— J'en suis incapable !... et si Julienne avait été jalouse...

Il acheva d'un geste, puis :

— Elle ne l'est point.

Le vent s'était levé ; il passait dans les ramures et se heurtait aux fûts ; il ranimait le mystère ; il simulait des créatures fugitives. Tantôt, il s'avançait comme une meute ; tantôt il se dissimulait et semblait venir à pas furtifs, pour surprendre les promeneurs ; ou encore, après avoir élevé les mugissements d'un troupeau, il chuchotait dans les pénombres sa confidence éternelle :

— Comme j'ai aimé le vent ! — fit Claudie.

Elle était moins accablée ; elle levait son visage mat et aspirait les odeurs charmantes que la brise dispersait éperdument ; elle se pressait contre Valleray, sûre qu'il la connaissait mieux, et chuchota :

— Ce serait doux encore d'être aimée... fût-ce une saison ! Du moins la vie ne serait pas perdue.

Pierre l'écoutait, ému d'une pitié passionnée. Par intervalles, il croyait l'aimer, avec un désintéressement stoïque, qui ne trahirait aucun être, pas même Borigues — et le délivrerait de la tentatrice !

(*A suivre.*)

J.-H. ROSNY AINÉ.

CAHIERS D'UN ARTISTE [1]

(1914-1915)

16 janvier.

Le palais démontable du kaiser roule sur les grands chemins de l'Aisne en des fourgons escortés par des soldats du train ; puisque Compiègne n'a pu être gardé par ses troupes, le kaiser Wilhelm habitera sous la tente, en attendant une meilleure occasion de dormir sous des lambris Louis XV.

Tapis, tapisseries, tentures de soie à l'aune, fauteuils-pliants, tables pour banquets, vaisselle plate, livrées à quadruple galon, bas de soie et escarpins à boucles des serviteurs, uniformes des pages, heiduques, valets de pied, pêle-mêle, chevaux toujours sellés, réseau de fils téléphoniques, l'escorte et tout le fourniment de l'empereur d'Allemagne suivent le monarque sur les grandes routes de France. Une bataille se prépare, à laquelle l'empereur veut assister... d'un peu loin, car il n'aime pas les avions dont le grondement des moteurs lui est particulièrement désagréable. Sa Majesté est nerveuse.

Sitôt dressé dans un parc le palais démontable (à roues qui glissent sur des rails pour fuir plus vite la menace du biplan), le service d'observation organisera les miroirs où se reflètent les grands oiseaux ennemis, et peut-être deux zeppelins captifs

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre 1915.

feront bonne garde dans les airs, afin que Wilhelm goûte quelque repos nocturne. De puissants projecteurs promènent sur les nuages leurs rayons lumineux. Les maréchaux, les généraux sont mandés. L'empereur veut faire une entrée solennelle dans l'antique ville de Soissons. Toujours, dans cette guerre, les raisons politiques dictent aux Allemands leurs entreprises militaires. Ce fut Bruxelles, Nancy, ce fut Paris, puis Anvers, Calais, Varsovie.

Aujourd'hui c'est Soissons qui possède une cathédrale et une antique tradition.

Guerre que voudrait théâtrale cet empereur d'opéra. Les figurants sont dans la coulisse, prêts pour la marche à grand orchestre. Le chef s'impatiente, tient le bâton levé dans une trop longue attente. Le rideau s'entr'ouvre et se referme ; l'entrée rate. Les spectateurs renversent les petits bancs. La mère de la débutante pleure.

Dans la fausse manœuvre, d'innombrables machinistes ont perdu, qui un bras, qui un œil ; il y a eu des pompiers de tués ; c'était un service commandé.

Derrière la toile, les directeurs et les commanditaires se disputent. Autour du théâtre, c'est toujours la boue, le noir et le terne d'un hiver que la victoire ne se décide pas à éclairer.

***

A miss T...

17 janvier.

... J'avais imprudemment promis aux P. V. de passer la soirée avec eux : mon premier « dîner en ville » fut lamentable ; une de ces réunions soi-disant intimes, où des Parisiens, en temps de guerre, croient qu'ils se feront du bien les uns aux autres, et où chacun se cache soi-même. Rien ne sort de la conversation, il n'y a point d'échange.

Madeleine, revenue tard de son hôpital, ne se rappelle plus cet engagement. Quand il s'agit de faire sortir de l'armoire une tea-gown un peu ouverte, puis de se voir ainsi dans la glace, Madeleine est saisie d'une telle honte, que je suis sur le point de téléphoner qu'on l'excuse. Scène violente, reproches.

Enfin, à huit heures et demie, nous entrons dans le salon des V... où quatre personnes ont l'air de dormir. L'abat-jour rouge, au milieu de la pièce, teinte de carmin les fatidiques pelotes de laine et les ouvrages pour soldats. Les dames s'excusent d'avoir fait un bout de toilette. Les hommes sont gauches dans leurs tentatives de politesse. Il fait très froid et chacun remet sur ses épaules un manteau.

On essaye de paraître libres d'esprit ; mais dans la salle à manger, nos bons hôtes sentent, dès le potage, qu'il n'y a rien à faire : c'est une réunion de mannequins. La maîtresse de maison condamne les mets venus du dehors, le service féminin et le couvert incomplet. Je ne me suis pas aperçu qu'il manquât quelque chose ; être dans un fauteuil, assis à une table bien claire, à la fin d'une après-midi lugubre, se réunir entre amis, c'est un étonnement comparable à celui d'un blessé qui se réveille tout à coup, propre, étendu dans un lit.

J'ai, à ma gauche, H... qui ressemble maintenant à Meilhac. Il fait des mots, par habitude, mais d'un air d'inquiétude, et ces mots ne font plus rire. Y..., l'ancien ministre, et sa femme, dont on attend toujours au moins des nouvelles fraîches, ne parlent que de politique de couloirs.

Savaient-ils les événements de Soissons? Directeur d'un grand journal, H... devait les connaître, or il prétend que les gens « bien informés » ne le sont pas plus que le public. V... fit mille efforts, mais sa somptueuse éloquence n'eut pas le dessus, il s'arrêtait court au milieu de ses périodes...

Chacun s'impose, depuis le tocsin, de ne pas dire ce qu'il pense, même chez soi. J'ignore où nous conduira cette obéissance militaire, car nous ne sommes point dupes les uns des autres ; l'hypocrisie remplacera bientôt la sincérité du début. Il semble impossible aujourd'hui, pour quatre vieux Parisiens qui se rencontrent, de se regarder en face, car ayant peur de rire, ou de se jeter des assiettes à la figure, comme au temps de « l'affaire », il ne leur reste qu'à dire des platitudes.

V... qui est un « warfare specialist », je devine les blâmes que, dès son réveil, dans la pièce voisine, il adresse à l'état-major ; il hasarda quelques-unes de ses critiques à la Napoléon, mais le directeur y coupa court, avec l'annonce des zeppelins.

L'éclairage réduit dans les rues de Paris, a, dit-il, vidé le cercle en quelques jours. Des familles, revenues de province pour l'hiver, viennent de repartir. Alors l'ancien ministre s'emporte contre les grands bourgeois.

— On les salera après la guerre ; ils verront ! Ils n'ont qu'à bien se tenir.

Il réclame un ordre rappelant tous les parlementaires du front : inadmissible qu'en faisant son métier l'on passe pour un « embusqué ». Il mènera sa campagne jusqu'au bout, dût-il faire une interpellation. Je gage qu'il n'en fera rien. Ces paroles sont toute l'audace qu'il se permette.

Le journalisme, la politique ! Nous croyions les oublier, et les voilà, tels qu'avant, comme des reprises de matchiche ou de tango.

Les naïfs ont cru que la guerre serait courte ; comment l'espérer, puisqu'elle doit produire un nécessaire changement de mœurs, ou n'avoir point de sens? La guerre durera dix ans, avant que le tango et la matchiche ne deviennent, ainsi que la pavane et le menuet, des objets de vitrine.

Tout reste à transformer dans la politique de ce pays; personne dans le Gouvernement ne veut être responsable. On s'y cache comme dans les tranchées, on n'ose faire sortir sa tête, par crainte de « recevoir un pruneau ».

La pire crainte de celui qui ne remplit pas de fonctions, mais observe, c'est que, vers le printemps, sur lequel chacun compte pour « régler l'affaire », Français — et Anglais aussi, ma chère, — ne se réveillent après une léthargie hivernale, et mesurent enfin la tâche qui leur reste à... entreprendre. Nous aurons, d'ici là, vécu sur de vieilles routines, construit sur des gabarits d'antan des ponts de fortune, alignant des chiffres, des chiffres qui ne correspondent, d'aucune manière, aux circonstances du présent.

Pendant que nous louons avec complaisance, et même « avec une surprise agréable » notre œuvre accomplie, l'Allemagne, déçue d'un « retard », emploie tous les cerveaux de ses savants à la préparation d'engins formidables. Ses Machiavels se démènent et réparent des fautes diplomatiques.

L'énorme et obscur Fafner, dont nous continuons à sous-estimer la puissance et la taille, soudain se redressera devant

nous; des vapeurs, comme dans « Siegfried », sortiront de sa gueule, vous vous passerez la main sur les yeux, vous la porterez à votre gorge et il n'y aura même plus moyen d'agir·

Vous, Anglais, vous n'avez pas plus de hâte que les Russes. Songez à nous, dans notre attitude de cariatides qui portons sur nos épaules le plus gros poids de la guerre. Le kaiser Wilhelm est sous les murs de Soissons, auprès de la Marne dont la crue menace d'inondation les faubourgs de Paris... Vite des munitions !

A la même.

18 janvier.

Si vous ne voulez pas attendre votre « job » en Normandie, venez tout de suite à Paris. J'ai une place pour vous, dépendant de la British Red Cross. Dans les sous-sols d'une grande gare où vos « boys » s'arrêtent entre deux trains. Madame W... connaissant leurs goûts, a fait, d'une salle de consigne, un salon de lecture, un dortoir, un bar, et Dieu sait quoi encore, qu'elle régit de onze heures du soir à cinq heures du matin, et de midi à six heures. Son mari voudrait une dame anglaise pour la relayer.

Vous vous présenterez d'abord à l'hôtel X... où sont les bureaux. Étrange endroit ; il en faut de tels dans une grande ville comme celle-ci, pour la bohème cosmopolite et ces vagues étrangers qui n'ont pas d'autre patrie, ou ne peuvent retourner chez eux. C'est un va-et-vient de ces personnes inclassables, de nationalité mal établie, demi-anglaises, demi-américaines, à noms « boches », scandinaves, correspondantes de journaux, manucures, chanteuses, statuaires, peintres, ténors, comédiens, agents d'assurance, jeunes diplomates, sans poste. Ces épaves font, de ces bureaux, leur club et leur tea-room. J. T... les aurait déjà mis dehors, si certains Argentins et Brésiliens, sans compter des dames cosmopolites à cheveux courts et à cols d'hommes, ne fournissaient des fonds considérables. On est surpris par tant d'argent recueilli à l'Association, de millionnaires inconnus, de mystérieux étrangers établis en France. Et qu'importe si les banknotes arrivent jusqu'à nous par les chemins de la vertu, ou si des mains

peu recommandables les apportent? Ces dames et ces messieurs auront, pour une fois, servi à quelque chose.

Il y a des peintres dans l'équipe de W... Ils sont pitoyables, dit J. T..., tous des nerveux, trop impressionnables, ou s'efforçant de reprendre leur train-train d'atelier. Ils sautent sur leur palette, dès qu'ils sont séduits par un effet de couleur, et oublient de courir au-devant des convois.

Enfin, vous pourrez, me dit J. T., faire grande figure à l'Association. Je ne ris pas ! de là vous irez ailleurs.

Le corps expéditionnaire regarde la France comme les touristes et les hivernants de la Riviera. Il est urgent de faire remuer vos hommes, impatients s'ils restent plus de quelques semaines au même endroit. « They get so depressed, the poor dears ! » T... les envoie dans le Midi inspecter des hôpitaux ; le voyage à Monte-Carlo est la récompense la plus haute d'un dévouement d'un mois à la Red Cross de Paris. Tout cela est fort gentil d'ailleurs.

Si un « poilu » arrive du front à la gare de X..., il refuse la baignoire et le lavabo, pour ne pas perdre une minute des heures où il jouira d'un lit. Certains se pincent, luttent contre le sommeil, pour bien sentir qu'ils sont, pour de bon, dans des draps. Les Tommies commencent par un bain, ils se rasent, empoignent le pot à vaseline, s'en lustrent les cheveux, se font une belle raie par derrière, et demandent le chemin du Moulin-Rouge (d'ailleurs fermé), ou bien ils se couchent *par terre*. Ils sont sensibles aux nappes blanches de la table à thé, et aux pots de fleurs des sous-sols de la gare. S'ils y reviennent après un congé, madame W... reçoit d'eux des petits souvenirs d'Angleterre, des photographies d'enfants quelconques sur les charmes desquels elle s'extasie, naturellement.

Un de ses clients habituels a obtenu une permission pour s'aller marier en Angleterre, dans une famille de Scarborough ; il y débarque le matin de l'attaque, quand la jeune fille vient d'être atteinte par un obus allemand. La tête ne tenant plus au corps, on rase la chevelure.

Le Tommy confie sa peine à madame W... et lui fait cadeau d'une boucle de cheveux roux, qu'il tire de sa musette. Que diriez-vous d'un semblable cadeau? . . . .



18 janvier.

L'on dirait que nous en sommes aux périodes orageuses du printemps, quand pendant des jours de pluie, un ciel gris opaque cache le soleil. Des roulements sourds, lointains, l'orage approche. Un gros coup, et la foudre tombe. Ce fut d'abord la « *réglementation de l'éclairage des magasins et des maisons particulières* », la visite de Millerand aux travaux de défense contre un raid possible des zeppelins. On devine certains des projets allemands.

Les Parisiens ne s'émurent pas, mais se demandèrent : pourquoi?

Puis, *des blancs* aux dernières nouvelles : *des blancs* dans les articles.

Et Soissons est le point qu'on surveille. *Ils* sont proches, *ils* envoient des renforts dans le secteur de l'Aisne. Nous avons cédé du terrain. Un jour, deux jours, on attend le journal du soir ; dès midi, on tire la montre de sa poche, dès que la lumière baisse : « *L'Intran* est-il paru? » — Dans le tramway on surprend des dialogues à voix basse :

— Savez-vous quelque chose?

— L'oncle de ma cousine, qui sait tout, dit que ce n'est pas si mauvais que cela. Ça n'a pas d'importance dans l'ensemble de la ligne du front.

La confidente dans le tramway n'en est pas très convaincue.

Dans ces moments-là, il faut se taire et ne voir que la cuisinière, pour les repas. Le réveil du bourgeois est une fatigue. Il en veut à la nuit d'être finie, à la bonne qui apporte le journal, et ouvre les rideaux ; au soleil, qui glisse ses rayons rouges sur la muraille. Monsieur voudrait la journée terminée, et, d'avance, n'y place rien, si ce n'est le morne ennui, l'attente des communiqués. *L'Information* vers midi, c'est trente sous de plus par mois.

Monsieur a mal à la poitrine ; une barre sur l'estomac. Il balbutie, quand madame lui parle en revenant de l'ambulance.

— Le petit brun du Poitou a-t-il fait de la température?

— Es-tu seulement allé le voir? qu'est-ce que ça te fait? Reste donc sous ton édredon, puisque tu gèles!

Le soir, il y a des articles techniques, explicatifs et consolants, qui effrayent bien plus. Alors monsieur et madame parlent politique et de la fragile essence des zeppelins; mais jamais de Soissons.

***

Pourquoi ces orgies de sang, ces cris, ces lamentations dans l'orage de l'artillerie, composent-ils par moments un tableau sec, froid et pâle, comme une toile des derniers cubistes?

Guerre de mathématiques, d'algèbre et de géométrie, qui pourrait, semble-t-il, se prolonger après la mort du dernier soldat, tant qu'il y aura des savants pour inventer des engins, et des ouvriers pour les faire ; aussi longtemps qu'il restera des murs debout, et du métal pour entamer la pierre. Pourquoi des orgies de sang, la chair meurtrie, les os mis à découvert, si à l'aide de cylindres, de tuyaux, de boîtes de cuivre et d'acier, au déclic d'un ressort, un bouton pressé, l'alchimiste peut endormir des régiments, changer en un château de la Belle-au-Bois-dormant forteresses, bastions et capitales? Les grands secrets de la destruction, écrits en illisibles caractères, qui les extraira des grimoires poussiéreux? Mystères qui pèsent sur nos cerveaux. Signes cabalistiques; palimspestes ; tarot ; appareils de zinc et de fonte; boutique du ferblantier; arsenal moderne de la guerre cubique. Et pourtant, ne t'étonne pas, ne cherche pas à comprendre, puisque, pour certains militaires, « c'est clair comme de l'eau de roche, c'est bête à force d'être simple ».

A ceux dont les entrailles ne sont pas tenaillées par l'angoisse : neurasthénie ; pour certains : plaisir de spéculation transcendante en face d'un problème ardu. Désappointement de l'amateur d'exécutions capitales. Point de spectacle, pour le public du cinéma. Cela se passe sous la terre, ou trop haut dans le ciel.

A l'arrière, c'est une obsession, comme le cauchemar de celui qui croit devoir repréparer son bachot, après s'être fait encore une fois recaler pour n'avoir pu répondre aux questions

de l'examinateur. On se réveille en sursaut. C'est la guerre qu'il faut apprendre !

Soirées de la solitude du cœur, soupirs de la compagne, grincements de dents, et son impatience, à cause du gant au crochet dont elle ne peut arrondir un doigt ; les derniers pas, à l'étage du dessus, de ceux qui vont se coucher. Puis, plus rien.

Des soldats meurent dans le froid des wagons, des prêtres les communient. Le kaiser occupe la chambre principale d'un château de l'Aisne dont le propriétaire habite les communs. Les journaux s'impriment pour demain pareils à ceux d'hier. Minuit sonne une fois encore. Reprise du cauchemar.

20 janvier.

Pendant qu'on éteignait gaz et électricité à Paris, ils allaient à travers le détroit semer leurs bombes sur le Norfolk. A dix heures, quelqu'un me téléphone pour m'apprendre le raid à Sandringham, d'où le roi et la reine étaient partis quelques minutes avant. La nouvelle en paraîtra dans *l'Information*, tout à l'heure.

En rentrant de l'hôpital, Madeleine rapporte ce journal. « C'est peu de chose. Quand ils ne réduisent pas une maison en poussière, ensevelissant les dormeurs, il n'y a que de légers dommages. »

Voilà le ton. On y est fait.

Madame de P.... prépare, pour dimanche, le quintette de César Franck. Capet dit : « Ça vous donne confiance. » On va faire, de nouveau, et écouter de la musique, « qui vous rend meilleurs ».

Il pleut. Dans la cour de la maison voisine, une femme chante accompagnée d'un excellent violon et d'une guitare. Je vais au bout du corridor, sous le vasistas qui s'ouvre sur cette cour. Soprano de théâtre, plus pathétique qu'un orgue de barbarie dans un Paris d'août. Les larmes vous montent aux yeux. On a envie de descendre dans la cave et de se mettre du coton dans les oreilles.

Ces musiciens ambulants sont des Belges, qui quêtent pour « leurs malheureux frères ». La femme à la belle voix est une artiste célèbre à Bruxelles, élégante encore, et dont Olivier

me dit : « Bigre ! monsieur, ça c'est une femme ! Ça vous empêche de penser à la guerre. »

Les sous tombent dans une papillotte de papier, le couplet fini, les exécutants crient : « Merci pour la pauvre Belgique » et s'en vont ailleurs. Le concert de plus en plus faible, s'éloigne de courette en courette, jusqu'au bout de la rue.

*
* *

Béatrice m'écrit, comme je m'étonnais qu'elle ne répondît pas à ma lettre.

Nice, 18 janvier.

« Cher monsieur,

« Que voulez-vous que je vous raconte? Je suis stupide de tristesse et d'horreur, et j'ai pris la résolution de me taire, n'étant presque jamais, de pensée, avec ceux qui m'entourent. Je n'aperçois que des gens qui gesticulent, qui triomphent et qu'on honore. Je hais ces héros, les pieds sur les chenets. Que ceux qui sont sur le front parlent de gloire et de victoire : c'est leur droit, à eux ; mais nous, nous devrions mourir de chagrin, au spectacle de ces douleurs. Pour moi, je *vois* et ne puis me soustraire à cette hantise.

« Aussi, vous avouerai-je, tout simplement, avoir mal lu, et assez distraite, ce qui, en temps ordinaire, m'aurait tant intéressée : j'attends des lettres du front et je n'en reçois plus. Je meurs d'inquiétude. Vous savez pour qui . . . . . .

« B... »

Pourquoi ai-je écrit à Béatrice?

Par un phénomène de double vue, comme certains êtres qui ont beaucoup aimé, Béatrice voit peut-être, de la Riviera, une autre jeune fille, tignasse blonde, petits pieds clapotant sur l'asphalte mouillée de la cour d'hôpital. Cette inconnue descend de l'automobile, rejette sa mante où se découpe une croix rouge, approche d'un lit, tourne et sourit en apprêtant les potions.

C'est à Dinard que les nouveaux amis ont fait connaissance. Pour sa légère blessure, il fut soigné là ; et c'est une autre

comédie, qu'il va jouer dans un autre décor, avec une autre jeune fille. Un cœur fut brisé ; un autre se fêle.

Mèches folles, taille fine, accent anglais, petits pieds tapotant sur le parquet ciré. Le lieutenant entr'ouvre son pyjama de tussor sur une poitrine blanche ; on s'ennuie, entre les heures de pansement : pourquoi ne pas se fiancer? On verra bien après la guerre, pour le mariage. Une de plus, une de moins! Promettons donc toujours. Passe-temps de convalescence. La jeune fille joue pour de bon un proverbe de Pailleron et elle y met toute son âme.

21 janvier.

A la permanence, ils se sont demandé si aujourd'hui, 21 janvier, l'on célèbrerait l'aniversaire du Roi Martyr. Ce sont ceux qui regrettèrent qu'on ne donnât pas le titre de duc de la Marne, au généralissime ; aux mêmes, ne déplairait pas qu'Albert de Belgique fût appelé sur le trône de France. Il y a aussi les bonapartistes. Combien dur pour eux — et faut-il le souhaiter? — que la République, avec les outils du désordre, forgeât la victoire, quarante-cinq ans après que Napoléon III y faillit!

Chacun veut pêcher dans le sang ; chaque parti est sûr de son droit, sûr de sa belle mission ; chacun compte profiter et puiser à pleines mains dans ce trésor d'héroïsme qu'un million d'hommes déposent aux pieds de la France, à la stupéfaction de l'univers entier.

Et tandis que les saints de glace et de boue recréent une âme à la nation, brûlent lentement les vieilles herbes et les branches mortes, des Français se dissimulent dans l'opaque fumée qui vient jusqu'à nous et croient pouvoir jouer leur rôle de conspirateurs falots !

***

D'un prisonnier :

D'Allemagne.

X..., Camp X..., Baracke X...

« Mes très chers,

« Je suis vivant, enfermé dans un camp du côté de la Pologne. Ne me répondez pas, car je serais fusillé. Si vous avez

de mes nouvelles, c'est que l'un de nos gardes est un ancien camarade de mon rayon aux Galeries, « un Boche » qui vous fera parvenir ceci. Je vous embrasse.

« Pas un mot, surtout, à personne, à cause du brave type.

« RENÉ »

D'un autre :

Soltau, Camp 11, Baracke 64 D.

« Mon cher ami,

« T'es-t-il possible de me faire expédier par colis postal quelques comédies ou vaudevilles pour notre superbe théâtre du camp? Nous avons fait jouer dimanche *Mon Bébé*. Le succès a été très vif. Nous n'avons, il est vrai, que ce remède-là pour remonter notre moral.

« Envoie-moi des pièces dans le genre de : *la Belle Aventure*, *le Vieux Marcheur*, *l'Anglais tel qu'on le parle*, *l'Ane de Buridan* ; surtout rien de trop subtil, car il faut plaire à tout le public. J'écris à Reynaldo pour qu'il m'envoie des mélodies. J'ai trouvé parmi les Belges un nommé F..., son élève, et qui chantera dans nos soirées mondaines du vendredi.

« Malgré tout, le temps est intolérablement long.

« R. CARTER »

23 janvier.

Ce fut une scène digne de Hogarth : deux docteurs Tant-pis sont en visite chez madame X... qui vient de subir une opération, pour un mal pris en soignant les blessés, comme ferait une jeune femme, et il y a longtemps que madame X... n'en est plus une. Enfouie sous sa couverture de satin blanc, dans le grand hôtel à moitié fermé, elle prend un modeste thé de guerre ; optimiste par tempérament, elle s'inquiète, par politesse pour ses visiteurs qui sont « plutôt noirs ».

— Êtes-vous aussi confiants que mes fils? Ils prétendent que tout va à merveille.

Madame X... questionne deux hommes graves, l'un maigre dans sa redingote, et ganté de gris de fer ; l'autre, plus maigre encore dans sa jaquette qui flotte. Ces messieurs

baissent la tête, pèsent leurs paroles de peur de se compromettre, pendant la consultation dans le boudoir de l'infatigable optimiste, au-dessus des salons aux girandoles éteintes, dont les boiseries sont imprégnées encore des lieux communs de naguère, et prêtes à absorber ceux de demain.

Mais les deux docteurs Tant-pis sortirent sous l'averse, partagèrent le luxe d'un fiacre à traction animale, et une fois dedans, ils se turent ; l'un avait cru qu'Esterhazy avait écrit le bordereau ; l'autre avait prétendu croire que Dreyfus en était l'auteur (ou l'avait cru, mais il ne s'en souvenait plus bien). Maintenant, ils pensaient tous les deux de même, et, en vrais Français, à cause de cela, s'en tinrent-ils à des généralités, quand le silence était trop lourd.

Quand la voiture déposa à sa porte celui qui demeure le plus près, l'autre, avant de continuer sa route, osa demander : « Tout de même, peut-être pourrait-on reprendre la conversation; au fond, qu'en pensez-vous? Comme moi? Nous sommes sans doute d'accord... »

L'averse redoubla d'intensité; dans le claquement de la pluie sur le trottoir, une voix grêle répondit : « C'est bien possible. » Mais personne n'en saura jamais rien.

24 janvier.

C. L... revient d'un voyage d'inspection. A X..., des centaines d'enfants, perdus comme des chiens perdus, sans parents, sans état civil, quelques-uns assez grands pour savoir qui ils furent, mais qui l'oublient déjà. Ils sont recueillis par une philanthrope dont l'entreprise doit durer tant que ces enfants ne seront pas des hommes et des femmes. L'esprit de ces réfugiés de toutes les parties du territoire envahi, Belges et Français, se formera artificiellement entre la mer et les roches bretonnes, sous des moniteurs et des monitrices, prendra un pli commun, et malgré cela ils seront toujours *les enfants trouvés*.

L'idée du phalanstère intéresse C. L... Il faudrait pouvoir les suivre dans la vie, ces enfants dont le cas est une conséquence de la guerre, qui invite les rêveurs sociologues a essayer sur cette jeunesse anonyme l'application de vieilles théories

humanitaires, de même qu'un savant s'exerce sur des cobayes.

Parmi ces enfants, sept viennent de Roy, probablement des bohémiens de roulotte, à cheveux crêpus, que les Prussiens, d'abord, « ces messieurs Allemands », disent-ils, gâtèrent, comblèrent de dons, de chocolat, de flatteries, puis abandonnèrent sur la route. Ces enfants-là superposent déjà des souvenirs de bienfaiteurs, mais dans ces cerveaux encore plastiques comme de la cire, un théoricien sûr de soi-même se charge d'imprimer des caractères indélébiles et identiques pour tous et ils ne *doivent* pas avoir de regrets.



A M. X..., député.

27 janvier.

La neige pèse depuis quatre jours sur nos tempes, sans vouloir tomber ; je reste chez moi, et je vous écris, car à vos retours du Parlement, votre éloquence est telle que je n'ose vous interrompre, et à peine vous répondre quand vous voulez que je vous approuve. Toute opinion personnelle me semble devoir être étouffée en ce moment, aussitôt qu'émise, et ne vaut-il pas mieux qu'il en soit ainsi? Le salut est dans la réserve. Réservons-nous ! Pourtant vous tenez à sortir du présent, vous contemplez l'avenir, et vous demandez déjà quelle sera la tâche du législateur, la paix une fois conclue, alors que les entrepreneurs auront à « soumissionner » pour la reconstruction du grand œuvre national.

Ne vous inquiétiez-vous pas des tendances de quelques théoriciens, dont vous fûtes l'ami? Certains comités internationaux exhumeront leurs vieux projets, et il y aura aussi les extravagances d'un nationalisme étroit, opposant Auber à Wagner, Ponsard à Schiller.

Les Français qui ne sont pas au feu ont-ils déjà changé de nature? Sont-ils d'accord, au moment où se pose à l'Europe contemporaine, comme elle se posa à celle du moyen âge et de la Renaissance, la question de l'Unité allemande?

Il faudrait qu'un génie nouveau créât pour nous un nationalisme démocratique et autoritaire, mais ouvert, accessible à

tous, sans esprit de représailles, large et instruit des affaires de l'extérieur, avec un « Foreign-Office » laborieux, attentif, à côté d'un puissant « Ministère du Travail ».

Accessible, ouvert ! rêveries aussi inconsistantes, je le crains, que celles des pacifistes d'avant-hier. Si tous font semblant d'être d'accord, quand ils sont en public, chacun en particulier reste sur ses anciennes positions.

Si nous nous installions trop vite dans le provisoire, même le moins hospitalier, c'est que nous étions tranquilles, délivrés de la politique ; les chantiers de maçons ne sont plus gardés, même par des dogues ; on ne tirait plus les verrous depuis que les hommes sont des guerriers : le Gouvernement occupait les mauvais gas dans la banlieue ; nous nous en remettions à l'autorité militaire. Accord tacite des adversaires réconciliés? Sens du péril commun? Nous avons cru cela.

Mais non, voici de nouveaux symptômes... Plus de Légende Dorée ! *Ils n'ont plus peur !*

Il se pourrait que tout reprît et recommençât comme devant, et je le croirais en écoutant ici nos petits héros en pelisse de fourrure, lesquels veulent ignorer qu'il y a, d'autre part, les grands héros aux pieds gelés. Que seront ces revenants, ces loqueteux à chevrons, ces médaillés barbus, éclopés, estropiés, mutilés, chevaliers de la Légion d'honneur? Que ferez-vous des têtes fortes, quand elles ne seront plus sous les obus?

D'abord la question du tutoiement à régler. Un code nouveau sera nécessaire, il y aura certains articles que « Poilu » dictera en retroussant sa moustache. Gare à celui qui oubliera trop vite que « son inférieur » fut son voisin de tranchée, un héros comme lui-même.

Songeons au retour de la Terre de Feu !

Ils diront :

« — Nous sommes tous frères, nous, vos maîtres, vos dieux. Nous sommes une *Unité*. Qu'une seule volonté soit faite, la mienne.

» Tirez-vous de là, citoyens sans armes, qui ne pouviez rien accomplir sans nous ; à nous appartient le territoire que nous avons défendu. Nous vous apportons la vérité, nous avons l'expérience et le droit. »

Barboiron, avec son bras en écharpe, répond à un gardien

du Trocadéro qui l'empêche de marcher sur les pelouses : « C'est-y pas à nous? Si nous n'avions pas été à la Marne, ces jardins seraient-ils à toi? » Et Barboiron remonte à l'hôpital, en traversant les pelouses. Le gardien rit.

Quelle que soit la paix, ils pourront être des despotes, ces survivants de la gigantesque expédition. Personne ne parlant plus qu'à la seconde personne du singulier, si un tutoyé d'hier se choque d'être tutoyé demain : attention !

« — Je n'ai plus mon lebel, — dira l'autre, — mais ma matraque est pendue dans mon placard. Je cogne, si l'on m'embête ! »

« — Qu'avez-vous fait, — demanderont-ils, — pendant que nous faisions de la gloire? Nous rentrons jouir d'un peu de repos, mais vous verrez qui nous sommes, dès que nous aurons repris haleine ! »

Comment n'êtes-vous pas assiégés de scrupules en pensant au retour du « Poilu », cet homme revenu de si loin, si hagard, et si sage peut-être ! Il redescendra vers vous comme le Sage des montagnes.

« Mais enfin son cœur se transforma, et, un matin, se levant avec l'aurore, il s'avança devant le soleil et lui parla ainsi :

« O grand astre ! quel serait ton bonheur, si tu n'avais pas ceux que tu éclaires? Depuis dix ans que tu viens vers ma caverne, tu te serais passé de ta lumière et de ce chemin, sans moi, mon aigle et mon serpent. Mais nous t'attendions chaque matin, nous te prenions ton superflu et nous t'en bénissions. Voici, je suis dégoûté de ma sagesse, comme l'abeille qui a ramassé trop de miel. J'ai besoin de mains qui se tendent. Je voudrais donner et distribuer, jusqu'à ce que les sages parmi les hommes, soient redevenus joyeux de leur folie, et les pauvres, heureux de leurs richesses. Bénie la coupe qui veut déborder ; que l'eau toute dorée en découle, apportant partout le reflet de ta joie. »

Songeons au retour de la Terre de Feu.

Mais seront-ils chargés de sagesse ou de folie, ces guerriers?

Quelles que soient les ambitions de nos futurs maîtres en képi, elles seront gonflées des gaz les plus explosifs. Ils auront

tout fait. Ils croiront tout savoir. Peut-être en sauront-ils plus que nous.

Quant aux civils, ils ne pouvaient être que des entraîneurs et de modestes auxiliaires d'une œuvre de gloire à improviser à la hâte, sans devis, nuls prix de revient sur le papier. L'affaire aurait pu aller à la faillite — sans « Poilu ». Alors, un merveilleux lyrisme électrisa les masses ; du nord au midi, de l'est à l'ouest, quelles clameurs d'enthousiasme dès le tocsin, ce fut un pot-pourri de chansons de jadis et de naguère, du Méhul, du Rouget de Lisle et du Ganne, grasseyés à la Paulus, sous le sac tout plein de bénédictions et de sainte espérance.

Heure confuse pour la raison qui ne veut abdiquer. Depuis cette merveilleuse réussite qu'on appellera peut-être « la Grande Victoire », esquisse de génie? occasion? les excitants et les calmants furent servis de tranchée en tranchée à plein verre. N'envoyons pas, de l'arrière, les breuvages qui dépriment et affaiblissent, tandis que l'hiver, mauvais conseiller, trop lucide dans ses frimas, tend une main gourde au printemps qui se cache encore. Laissez « Poilu » agir, pour lui, pour vous, pour nous. Ne pensons pas *pour* lui !

Que de rêves, que de futurs s'élaborent pendant les nuits qui débordent les jours ; que de greffes sur des lauriers nains, là-bas, à la guerre !

Nous apprendrons bientôt ce que pense « Poilu », la philosophie qu'il s'est faite.

Il croit, il sait qu'il est le maître de l'heure, pendant que l'araignée tisse sa toile au plafond de la grange, que les rats rongent la paillasse, et que sa femme, à la ville, se promène en bonnet de police.

Au même.

24 janvier.

Il y a aussi la question de l'Alsace-Lorraine ; le grand point d'interrogation, depuis le commencement jusqu'à la fin de la guerre, et bien plus encore, après. Nous y penserons constamment ; il sera plus difficile d'en parler. « Le cœur a ses raisons... » n'a jamais été une formule plus juste qu'en cette circonstance, dans un pays comme le nôtre, lequel on mena

toujours par des idées généreuses, avec une bonne dose de sentimentalisme. Le large nœud de taffetas noir du tableau de Cot, *l'Alsacienne de 71*, reproduit depuis quarante ans à des millions d'exemplaires, comme il nous toucha ! La première pièce de théâtre que nos parents nous menèrent voir, quand nous étions au collège, vous en souvenez-vous? ce fut *l'Ami Fritz* ; les livres d'Erckmann-Chatrian furent toute notre bibliothèque d'enfants, avec ceux de Jules Verne.

Nous avons confiance dans les plans de l'état-major ; mais si nous sommes sûrs de reprendre l'Alsace-Lorraine, que nous direz-vous de la reconstruction, de l'immense tâche à remplir, alors que ces provinces seront redevenues françaisee? Vous avez vos plans, administrateurs, comme l'état-major en a pour reconquérir notre bien.

Au même.

30 Janvier.

... « Poilu » nous dira ce par quoi les hommes sont le plus fortement unis : les idées ou la race.

Allons dans les salles d'hôpitaux, de lit en lit : tous Français ; combien de races? Normands, Bretons, Bourguignons, Lorrains, Provençaux, Auvergnats, Poitevins et Basques ; ceux-là ont donc un idéal commun? Ces bras amaigris luttèrent, lutteront encore pour l'*idéal français* ; pour l'idéal de la Révolution ?

Si l'on voulait définir l'*idée* qui lie les illettrés et ces primaires, ne serait-ce pas un certain patrimoine d'histoire, dans leur subconscient, l'idée à la fois vague et claire d'une vaste maternité laquelle ils nomment France? Ceci est bien fort, mais tout à fait impondérable. Quelle forme, quel moule donnerez-vous à ce concept? Car il faudra l'objectiver. Suffira-t-il du *Sens national* de l'*Inconscient Français*, pour résoudre tous les problèmes de la paix, comme le fut le problème de la guerre?

Je lis dans un journal catholique que les Allemands font cette guerre dans l'esprit de notre Révolution. Qu'est-ce à dire?

Les Allemands conçoivent leur culture comme une sorte d'unité civilisatrice qui implique des habitudes de pensée,

celles des savants, des artistes, des professeurs, des généraux, pénétrant la nation jusqu'aux classes laborieuses, formant le peuple théoriquement par l'idée. Les problèmes fondamentaux de « l'édifice social », les rapports du capital et du travail, ceux des hommes et des femmes étant les mêmes en tous les pays, les Allemands décrètent qu'ils répandront leur culture sur tout l'univers, comme une miraculeuse manne de leur génie, et que les autres races leur seront reconnaissantes, dès que s'engourdira la douleur causée par la blessure de la guerre. Organisateurs dans le palais impérial, le collège, la caserne, la fabrique et l'église, ils tiennent la race humaine pour matière brute, pouvant éternellement être travaillée et refondue par l'État. L'Allemagne est, croit-elle, parvenue à l'âge d'organisation. L'Allemagne se croit capable de nous donner cette Unité qui nous fait encore défaut.

Si nos socialistes furent attirés par l'Allemagne, était-ce à cause de cette *Unité* qu'ils veulent aussi créer, mais *manu civili*, par l'unité de leur doctrine?

Toutes ces races de France que nous voyons dans les lits d'hôpitaux, le suffrage universel en a-t-il nettement marqué les aspirations? Hors de la tranchée, ils n'auront plus de discipline, refuseront d'être enrégimentés dans une caserne de civils ; et le socialisme vaut surtout par la discipline.

Une éternelle caserne donc? Mais nous voulons détruire le militarisme à la prussienne !

L'électeur, jusqu'ici docile au socialisme, s'est-il rendu compte que pendant qu'il croyait briser la tradition ancestrale, supprimer les frontières, les armées, et jusqu'à ses ennemis, il favorisait cette Kultur qui allait bientôt vider ses veines? Mais demain, quand ses veines seront vidées? Alors il inventera un socialisme auquel nous n'avions pas songé.

Attendons le retour des « poilus ». Que penseront-ils des ex-camarades socialistes d'Allemagne?

Ils sauront alors que *nationalisme* et *socialisme* ne sont pas une antinomie pour les Allemands, mais deux formes nécessaires de leur impérialisme, indispensables pour cette organisation du monde dont nous ne voulons pas ; nous aurons tout sacrifié pour ne pas la subir, cette organisation qui aura fait connaître à l'homme des souffrances que l'homme ne pouvait

pas concevoir, et elle sera haïe. Donc nous opposerons à *la leur* une organisation nouvelle. L'univers aura à choisir. Il faut que la nôtre soit la bonne. Si *notre idée* ne triomphe pas, à quoi aura servi la guerre?

Puisque c'est à « Poilu » qu'appartiendra le dernier mot, pourquoi essaieriez-vous d'agir déjà sur l'esprit de nos sauveteurs? Si vous ne divulguez pas vos desseins dans les séances publiques et solennelles, nous devinons tout de même « vos idées de derrière la tête ».

P.-S. — Vous ai-je communiqué la lettre que m'envoie le docteur X... d'Ambrumesnil, dont vous aimez les opinions plus qu'intransigeantes? Auguste R... qui fut si malheureux au régiment, avant d'être un sous-officier enthousiaste à la guerre, Auguste R..., mécanicien dans une usine pour n'avoir pu achever ses études d'ingénieur, Auguste le mécontent, écrivait le 29 décembre quelques jours avant d'être tué :

« J'espère que vous ne m'appellerez pas un traître, ou un faible, si je vous fais part de ma transformation, et des causes que je lui attribue. Si mon pauvre père était encore parmi nous, je n'oserais peut-être pas les dire, à lui qui tenait tant à ses idées...

« Il y a des gars de chez nous, dans ma compagnie, avec qui l'on n'aurait voulu échanger que des coups ; on se regardait de travers, histoires de politique des parents. Ici nous n'avons pas tardé à faire connaissance. On se groupe par « pays ». Je n'aurais jamais cru cela possible, car ce n'est pas pour moi que le clocher a jamais beaucoup sonné ; il y a autre chose que cela, et c'est bien bon de se sentir pareil à ses voisins. Que de querelles vont cesser, au retour ! On se respecte plus les uns les autres, si différents qu'on soit, avec ou sans religion ; il y a bien des préjugés qui tombent, car ce n'est pas toujours les natures qu'on aurait crues les meilleures, à cause de leurs théories politiques, que j'admire le plus, comme chefs, comme camarades, comme troupiers... »

Au même.

1er février.

Vous aviez raison et nous devons faire notre *mea culpa*, nous aurions tous dû nous atteler à l'œuvre, et ne pas mépriser la

politique, comme une maîtresse de maison qui ne veut pas descendre à la cuisine et mettre la main à la pâte. Pourquoi tous ces nobles êtres — les élites — puisque c'est ainsi que se désignent orgueilleusement ceux qui croient remuer des idées et tiennent une plume, pourquoi les Péguy, les centaines d'autres « intellectuels » qui sont devenus, du jour au lendemain, des officiers, des militaires sublimes, pourquoi ceux-là ont-ils livré la place aux autres?

Mais vous répondrez : « Que ne sont-ils venus travailler avec nous? » Et ils n'auront plus rien à dire!

Aura-t-il donc fallu les massacres de cette guerre, pour que tant des nôtres, qui se renfermaient dans leur Tour d'Ivoire sous prétexte qu'ils ne savaient à qui parler dans la rue, aient lié conversation avec le balayeur?

J'en ai un dans mon quartier qui est un être charmant. Je le connais de longue date et je cause souvent avec lui. Comme l'autre jour, un de vos collègues s'impatientait pendant que je m'attardais à ma porte, je ne me suis fait pardonner mon ridicule qu'après avoir dit à X... que les deux fils du cantonnier étaient morts. Ce brave homme me montrait la photographie du dernier tombé, laquelle il renferme dans un médaillon noir en forme de cœur.

. . . .

***

A la gare de Passy. Un réserviste, tout laine et tricots, attend le train avec sa famille. Le père, la mère font les cent pas sur le quai ; ils ont un air de retour d'enterrement, mais ils ne sont pas en deuil. La conversation languit. Le militaire, couleur de boue, hausse les épaules et je l'entends dire : « C'est bien la peine de revenir chez soi pendant trois jours pour qu'on vous fasse une tête, s... nom ! Les Parisiens nous dégoûtent, avec des gueules longues comme ça. Nous autres, on est heureux de vivre, on y va de bon cœur, on sait ce qu'on fait, et vous ! tas de tire-au-flanc, on dirait qu'il y a eu le feu à la maison. C'est épatant ces gens-là, ça vous f...rait la colique. »

Les parents font un petit effort pour rire, cherchent des

plaisanteries, mais n'en trouvent pas. Le père met son chapeau en avant, gratte sa nuque, pousse ses filles dans le train qui stoppe, se retourne vers le « poilu » :

— Tu sais, Eugène, on ne se chauffe pas avec des braseros, comme vous dans les tranchées. C'est l'Gouvernement qui vous paie le combustible. Ici, le charbon coûte...

La portière du wagon se referme, le train repart.

***

Jusqu'ici (commencement du septième mois), les civils ont eu patience et courage. Kipling écrit à un ami français : « Je ne me moque pas souvent de vous, mais j'avoue que votre débonnaire résignation au préjugé qui vous tient pour un peuple peu sérieux, me rappelle la formule d'un vieux manuel de géographie moralisant, qui vous définissait : « Une nation adonnée à l'usage du vin et à la danse. »

Dans une autre lettre, datée du 25 octobre 1914, il écrit : « Quant à la politique, nos deux pays en ont une indigestion chronique, mais entre deux maux, il faut choisir, et je me persuade que le nôtre est moindre que celui des Allemands, et que les démocraties demi-corrompues peuvent mieux faire, dans le tohu-bohu d'une pareille guerre, qu'une grande machine parfaite dont les détails sont minutieusement prévus, et qui reste une machine... »

Peut-être que Kipling a raison, mais quant à la politique, nous n'en sommes pas encore repus, et les non combattants, qui l'avaient autant oubliée que le militaire, en reprennent trop vite l'habitude. Le sage, l'être vraiment enviable, qui s'abstient de raisonner et semble incapable de réfléchir, c'est le petit bourgeois économe, fier d'avoir fait de grosses provisions et rempli son bas de laine en temps de paix. Le coupeur de sous en quatre, donne aujourd'hui, achète, s'accorde même des douceurs. Les pâtissiers « travaillent ».

L'avare petit rentier ne se demande pas ce qui l'attend, et d'ailleurs, s'il a plus tard quelque chose à regretter, ce ne sera que de moindres impôts et de médiocres joies. S'il trouve ses impôts trop lourds, il ne commandera plus de saint-

honoré au boulanger, et ses pièces de cinq francs rentreront à nouveau dans des bas de laine. Ce lui sera un plus grand plaisir.

Pour lui, ce n'est pas un monde qui s'écroule, et il jouit du triomphe temporaire de ce qu'il croit être ses vertus. La fourmi en face de la cigale.

Mais pour les artistes ! La circulation du sang, violente et riche, produit, tout aussi bien que le génie, les grandes actions, la qualité héroïque, la témérité noble.

Nos plus magnifiques espoirs sont anéantis, avec les hommes qui ont conduit, ou allaient diriger la pensée française; des hommes mûrs et de tous jeunes encore, que nous aurons à peine connus, ou point du tout : les promesses, les germes, la semence pour l'ère future, pourrissent dans des crânes où se repaissnt les corbeaux. Le sang dégage des vapeurs que pompa le soleil, que les lunes d'hiver ont bues.

La neige recouvre l'enveloppe humaine de ceux pour qui la guerre aurait dû être l'initiatrice aux mystères dont ils n'auront atteint que le seuil. Certains se sont écrasés contre la porte, dans un assaut de désir, pour l'enfoncer et voir plus loin, derrière. Ce furent les éclaireurs!

Il y a les découragés, dont le succès dépassa la valeur et qui brisent leurs lyres aux cordes détendues. Une belle fin rehausse leur œuvre pâlissante. Mais nous ne nous consolerons pas de tant de bouches réduites au silence, et qui avaient tant à dire encore.

Il ne restera bientôt que des enfants qui croiront posséder la science infuse, pour avoir trop tôt vu trop de choses prodigieuses, et qui *n'auront pas d'âge.* Au-dessus d'eux, un espace vidé par la mort ; plus haut, les vieux d'avant la guerre, les « hors concours », les non renouvelables, et les rares génies pour qui l'automne est, comme pour la terre, la saison des grandes vendanges.

Nous comptions nos morts, Daniel et moi, assis au fond de sa chambre. Le Pont-Neuf, au-dessous des fenêtres, plus loin, le Louvre, les quais, la Seine, le vieux Paris flottaient entre le jour et la nuit, incertains de leur identité, comme des convalescents qui, après une longue maladie, ont les jambes molles et les souvenirs imprécis.



Un des jeunes artisans que Daniel a connus dans l'Allier revient, blessé, des environs de Dixmude. Lors d'un premier passage dans un village belge, il remarqua dans une niche de pierre une madone gothique pour laquelle il conçut une admiration passionnée. Du village, de l'église, plus rien debout deux mois après, que la Vierge et sa niche ; Durand se promit qu'il sauverait cette merveille. Il eut des nuits d'insomnie, il ne put reposer tant l'image de sa chère statuette le hanta. Enfin, il rassemble le peu qui lui reste de force, grimpe jusqu'à la niche, descelle la madone; mais Durand chérissait en son cœur un autre dessein, et de le réaliser était encore plus difficile : il voulait l'offrir à une certaine femme. C'est ainsi qu'en courant les pires risques, il s'achemina vers la Panne, avec son mystérieux fardeau. Il l'a déposé un soir chez la reine Élisabeth, et s'est enfui sans dire son nom.

3 février.

Le kaiser a mal a la gorge, il rentre à Berlin et mande un spécialiste. Vieille histoire de cancer hérité de son père et de sa mère. Un entrefilet, dans un journal du matin, exprime la crainte que Néron ne meure avant que ne s'écroule son empire. Cependant, il n'a qu'un mauvais rhume pris vers Soissons, en dépit des martres, des foulards et des douillettes. Il revient de la Marne et songe en son esprit d'enfant gâté : « Ils ne veulent pas de ma culture, ces ânes de Français ! Je leur préparais une renaissance incomparable. J'ai couru à eux pour prévenir une totale décadence. Je les aurais sauvés. Je voulais leur refaire de superbes cités. Mes architectes rhénans ont des ordres. Ils connaissent bien les besoins du pays pour avoir vécu et étudié en France. Je reconstruirais les maisons, les quartiers de Reims et sa cathédrale[1] ? J'ai même imaginé — les croquis sont dans mon cabinet — un compromis entre le style du jour, très pratique, et les styles du XVIIe et du XVIIIe siècles. Ce serait merveilleux, et plus que français. Les

1. Les plans de la reconstruction de Reims étaient établis à la date du 3 février. On connaît le nom des architectes.

façades restées debout seraient consolidées, — pas plus! — afin de ne rien changer au caractère de la ville ; mais à l'intérieur, au lieu des incongrus vestiges d'une hygiène barbare, nous multiplierions les salles de bains et les monte-charge, qui font partie du confort moderne, et le tout à l'égout rémois daterait de ma conquête. Empereur d'Occident? Empereur du monde? Peut-être. Mais ils sont sourds à ma voix, comme on chante dans les opéras! Comment ne sentent-ils pas que je les aime? »

L'empereur sonne.

Un chambellan. — Majesté?

L'empereur. — Télégraphiez à Son Excellence le général von Kluck qu'il arrose la cathédrale de Reims. Télégraphiez à Bruxelles : Douze zeppelins ; qu'ils partent pour Paris.

***

Herr Ganghofer écrit dans les *Muenchener Neueste Nachrichten* :

« J'ai entendu Sa Majesté dire, à propos des calomnies des alliés : « C'est fort, mais heureusement, la vérité est, au cours « du temps, la meilleure voie et la plus courte. » La conduite chevaleresque de ses ennemis personnels le réjouit. Le kaiser, au sujet de la Grande-Bretagne, me dit, dans son langage mesuré : « Vous êtes un homme de sport. Si dans une course « les plus faibles tombent et seulement deux des meilleurs « chevaux disputent la victoire, avez-vous jamais vu le jockey « du cheval qui flanche par derrière cravachant le jockey de « celui qui gagnera? Pourquoi l'Angleterre nous cravache-« t-elle, au lieu de sa vieille jument paresseuse? »

Il dit ailleurs :

« Beaucoup qui nous jugent sur l'apparence, nous qualifient de barbares. Ceux-là ne font pas de différence entre civilisation et culture. La Grande-Bretagne est la nation la plus civilisée. On constate le fait dans les salons ; mais posséder la culture implique que l'on soit *profondément consciencieux* et *d'une haute moralité*. Mes Allemands possèdent cela. Quand des étrangers disent que je veux fonder un empire du monde, ils disent une sottise ; mais la conscience, la moralité et l'*Es-*

prit d'industrie des Allemands, c'est de cela qu'est faite cette puissance de conquérir qui leur ouvrira l'univers. »

On nous promet un volume : *Conversations intimes de S. M. l'Empereur, tenues pendant la grande guerre.*

*
* *

A F. C..., chasseur à pied.

5 février.

Je ne sais rien de plus beau que votre cri d'indignation, après la lecture de l'article que je vous ai fait parvenir. En effet, ce n'est pas de l'humilité, de votre part, votre refus de croire qu'il y ait une « élite des esprits ». Là-bas, vous voyez les hommes dans une magnification de leurs plus nobles vertus, vous ne distinguez plus entre les uns et les autres, et un juste orgueil, au contraire, vous ordonne de vous fondre dans cette masse anonyme de la ligne de feu.

Enfin, vous y êtes, et sans être passé par le dépôt ! Ceci me semble un peu trop « artiste ». Vous serez toujours un hors-cadre et un fantaisiste. Mais comment avez-vous réussi ? Desroches vous apprend à manier le fusil, il vous baptise chasseur, il est tremblant d'émotion et de scrupules, à vous avoir dans sa compagnie, et à vous commander. « Quels hommes magnifiques, — m'écriviez-vous, quand vous vous êtes rencontrés, — ces amis du Sergent! je brûle d'être avec eux au péril. » Au péril? Vous y étiez avant, mais ce n'était pas assez pour vous.

Oui, c'est la noblesse, c'est la valeur d'âme et l'intelligence de ces braves gens qui font un devoir aux élites de se fondre en ce peuple qui est lui-même une élite ; et quel enseignement il donne aujourd'hui à ceux qui feignirent de l'ignorer, ou qui ne le connaissaient pas ! Une telle race ne peut pas, ne doit pas disparaître. Elle est l'honneur de la nature humaine.

Pardonnez tout de même aux vieux qui voient avec angoisse, chaque jour plus longue, la liste des pertes subies par cette « élite intellectuelle ».

Votre enthousiasme égalitaire ne nous empêchera pas de fléchir le genou au bord de ces tombes glorieuses. Pour

nous, rien ne peut combler ces vides, et une indicible mélancolie nous étreint, d'avoir à suivre en pensée ces funérailles lointaines, sans messe et sans famille, enterrement de nos plus belles espérances.

Ce sera la plus grande gloire de la France de s'être toute donnée, et qu'étant inférieure par le nombre de ses enfants, elle se montre si supérieure par ses richesses morales.

L'Allemagne militariste et hiérarchisée a voulu mettre à l'abri du canon les forces intellectuelles qui devront servir, après, comme pendant la guerre. Savants, artistes, poètes, ne sont pas, pour elle, des « embusqués ». Leur patrie les embusque à son propre profit, les encourage à poursuivre leur œuvre et la production allemande est encore active en ce moment. A Berlin, il y a des imprimeurs pour imprimer les livres et les magazines, la philosophie, les vers, la prose, les dessins; et des interprètes pour la musique et les pièces de théâtre. Les chimistes et les ingénieurs sont mobilisés dans leurs laboratoires, dans leurs fabriques. Pussions-nous nous offrir un tel luxe, que beaucoup d'entre vous préféreraient le danger! Vous voulez que votre sacrifice soit total.

Vous troquez tous vos outils de paix contre des armes et, pêle-mêle, jeunes hommes, vous vous donnez à la guerre, heureux et fiers de ce que la France ait besoin de vos bras, sans faire de différences ni des lois d'exception. Vous lui interdiriez d'être économe.

Je vous envoie un fragment de lettre. Le capitaine d'artillerie qui la signa est un grand savant, que son âge désigne pour continuer ses travaux dans le silence et la retraite, ou pour appliquer ses découvertes scientifiques dans les hôpitaux. Il est au feu, depuis août, comme vous brûliez d'y être vous-même !

« Vie passionnante. Nous avons devant nous l'artillerie de marine allemande. Leurs obus de 380 font dans le sol des trous de huit mètres de diamètre et de trois mètres de profondeur. J'y enterre trois chevaux. C'est même commode. De mon poste d'observation, j'ai reçu tout ce que j'ai voulu. Ils me voyaient et réglaient sur moi. Je baissais la tête et retirais le bras tenant la jumelle pour qu'il ne fût pas arraché. Les fan-

tassins me voyaient également et me prenaient pour cible. Rien de tout cela n'est dangereux. Nous occupons peu de place dans le monde et il y en a beaucoup à côté. A part cinq minutes par mois, le danger est très minime, même dans les situations critiques. Je ne sais comment je me passerai de cette vie quand la guerre sera finie. J'aurai eu la chance d'avoir été chargé de missions spéciales qui m'ont mis au centre d'un spectacle grand. Mes camarades prétendent que ma batterie et son capitaine ont été trempés dans les eaux du Styx pour avoir échappé aux dangers courus. C'est inexact. J'ai été prudent et j'ai tout combiné. La légèreté de mes pertes tient à des dispositions voulues. J'ai falli être enlevé quelquefois et il s'en est fallu sans doute de quelques minutes ou de quelques secondes. Mais il en est toujours ainsi. La blessure ou la mort, c'est une conjonction de l'espace et du temps. C'est l'exception.

Reçu ta lettre. Reçu le passe-montagne de Valentine. Veux-tu l'en remercier? Pour un moment, peux écrire. J'ai été au feu tous les jours depuis trois mois et demi. Depuis plus de deux mois, combat pour ainsi dire de tous les instants sur un des points les plus chauds du front. Ma batterie à l'endroit le plus dangereux, au rendez-vous de tous les obus allemands. Position forcée, la seule qui me permettra de battre les batteries ennemies. Je leur ai fait exploser dix caissons et sauter une maison entière de munitions; c'est un beau spectacle dans la plaine. J'ai dû leur démonter un nombre plus élevé de canons, le canon étant plus vulnérable, mais je n'en ai vu que quatre, la gueule en bas, ou la gueule en l'air. J'ai perdu, pour moi, un canon tombé dans l'Yser par dix mètres de fond, avec ses six chevaux et un conducteur qui y sont restés, et son capitaine qui s'en est tiré. Le canon a été repêché cinq jours après. J'ai perdu encore un avant-train explosé, trois caissons démolis, un avant-train encore, consumé un second canon amoché par un éclat d'obus de 380 qui est entré dans l'âme et a vrillé une rayure, canon réparé depuis. Quarante chevaux tués environ, trois cents hommes tués également, vingt-deux blessés. J'ai été blessé moi-même quatre fois, deux fois à la tête, une fois à la jambe, une fois au pied, les quatre fois d'une façon insignifiante. J'ai, par exemple, un pied à demi gelé qui

me fait souffrir cruellement. Il faut me voir marcher le matin. J'ai une allure !

« Reçu lettre de X..., pourrai-je lui répondre? Donne-lui le texte de l'ordre qu'il me demande. Il honore le chef qui l'a rédigé et qui est bien le plus bel officier que j'ai jamais vu au feu. J'ai été blessé avec lui par le même obus, à Lombaerzyde. On vient de m'interrompre pour des ordres. Je suis depuis huit jours à l'état-major. Je bous de reprendre le service de ma batterie, d'autant plus qu'une mission nouvelle va m'être confiée, qui m'enchante par avance. Amitiés à tous, à tous les camarades et amis que tu verras et à qui je pense constamment. »

***

7 février.

Nous entrons dans une nouvelle phase de la guerre. Du 3 août à la fin d'octobre, si je cherche dans ma mémoire, je revois des gens qui attendent l'éruption d'un volcan : de quel côté se répandra la lave? Tremblements de terre, adieux aux maisons dont on ne retrouvera plus que les pierres. Le feu est au village, mais on compte, à défaut de pompiers, sur de mystérieuses aides, ou humaines ou divines. *Nous croyons.* On ne s'étonnerait pas de voir battre des ailes blanches dans le ciel, ou s'animer une théorie de saints et de saintes sur le porche des cathédrales. On compte sur Geneviève et sur Jeanne, à peu près autant que sur les Russes, les Japonais et les Indiens. D'où qu'il vienne, le sauveteur va paraître.

« La communauté de la souffrance, dans la nuit, fait qu'ils acceptent leur mal sans se plaindre », dit le directeur des Quinze-Vingts.

Nous fûmes aussi des aveugles, dans notre préau.

Ceci fut la première phase.

La deuxième commence à mon passage à Lyon. Certains voiles tombaient quand je rentrai à Paris ; puis ce fut le retour des Chambres, les premières rencontres, les révélations faites à huis-clos. Les jours noirs, les nuits longues. On s'habitue aux ténèbres, juste assez pour mettre la main sur le bouton de la porte.

Petit à petit, avec les jours qui allongent, le soupirail tourné vers l'Est laisse passer un rai de lumière plus vive, le soleil va déjà être assez haut pour glisser sur le mur du fond. Clair-obscur dans la cave.

Jusqu'ici, la France « a cru » passionnément, avec cette unanimité dans la foi, qui fut si admirable et si intense chez le peuple pendant six mois ; le troupeau resta compacte, et sans que le chien eût à mordre trop de jambes, les moutons se collaient l'un à l'autre, autour de la maison du berger.

Qu'aujourd'hui des amis de l'Allemagne n'aillent pas nous dire que le berger n'est plus là, et qu'on a rembourré de paille un mannequin, comme épouvantail à corbeaux !

La France était toute de ferveur, la France était candide. Puis, un lent travail ténébreux s'est fait dans les racines de sa foi. Où sont les traîtres et les espions, où sont les mauvais génies[1] ?

... Le généralissime, sous son capuchon, rabat sa visière. Les moutons connaissent le beau volume que fait sa houppelande, la lourde silhouette du pasteur au milieu des champs.

***

8 février.

J'ai dû ce matin aller au Foyer franco-belge qui est maintenant rue Royale, à la Galerie Druet. C'en est fini des affiches jaunes annonçant l'exposition d'un jeune génie ; mais Manet, Gauguin, reproduits en photographie, et deux panneaux décoratifs de Maurice Denis, encore pendus aux murs, nous rappellent que si nous poussions une porte, au fond à droite, et

1. « L'Espionnageomanie » a contaminé le public qui prête une oreille complaisante à des histoires de roman-feuilleton. Je tiens d'un magistrat de mes amis, que les sensationnelles anecdotes de chefs de gare fusillés dans certaines villes de l'Est, ne reposent sur aucun fait. De même pour les fables relatives à la Compagnie du Nord dont certains échos m'étaient parvenus, comme en témoigne un de mes précédents cahiers. Le personnel de cette compagnie s'est conduit d'une façon admirable; un de ses directeurs me disait : « Hélas ! combien en est-il qui ont payé de leur vie l'accomplissement de leur devoir ? L'autorité militaire a témoigné sa satisfaction en accordant à ces loyaux employés de tous grades des croix de guerre, des médailles militaires et même le ruban de la Légion d'honneur. »

insistions un peu, on nous montrerait des Cézanne, s'ils ne sont pas à Toulouse comme la Vénus de Milo.

M. Druet a prêté sa galerie ; on le voit qui circule, avec sa bonne figure rouge, entre les paravents qui servent de bureaux à Gide et à ses amis. Le nouveau public de la salle d'exposition n'a pas le temps de regarder la peinture moderne quoique sur les banquettes, les chaises, sur les marches mêmes de l'entrée, des hommes, des femmes, des enfants attendent, des heures durant, affalés dans leurs inemployables loisirs, paradoxal apprentissage de la vacance.

Donc, je suis sorti, et c'est bien de nouveau Paris, un mois de février à peine différent des autres ; des députés déjeunent chez Weber, mais il n'y aura pas ce soir, de *première* aux théâtres; il fera nuit dans la rue; point de petits salons de cercle, avant les grands salons. Tout de même c'est un Paris de février, j'ai rencontré tant de gens, entre la Madeleine et la Concorde, qu'il me va falloir décrocher le téléphone, pour que les vivants ne me rappellent pas qu'à telle heure on doit faire telle chose, que certaines gens de France sont prêts à réengager la conversation interrompue.

Dès que le dernier obus aura rayé le ciel comme une fusée d'adieu, tous les hommes seront encore pareils à ce qu'ils furent.

La foule qui revient du feu d'artifice est muette dans le Bois noir, mais aux premiers reverbères du faubourg, un loustic siffle, un autre chante, et tout le monde reprend en chœur le refrain. Ami! n'aie pas honte de ta frivolité, pourvu que tu saches, aussi bien, être grave. Français, tu es ainsi; et c'est pour cela que l'Allemand ne te comprendra jamais.

Interlude.

Un temps d'avril, depuis hier, tiède, pur, un vrai soleil qui réchauffe. Les petits musiciens choisis par madame de P... jouent un quatuor de Borodine dans l'atelier de la rue Cortambert. Ensuite l'hôtesse s'est mise au piano, et ce fut le quintette de Franck.

Le feu flambe dans la cheminée ; les rideaux en cretonne de William Morris tombent lourdement sur le tapis, les lampes

éclairent discrètement et, réunis dans cette salle basse, l'on se croirait à la campagne en automne, si le téléphone du boulevard des Invalides n'eût annoncé, vers dix heures, qu'on signale un taube.

Les dames tricotent. Elles tricotent sans arrêt, à table, en voiture, en écoutant de la musique. La mélodie grave et sereine de César Franck est aujourd'hui la bienvenue : dès les premières mesures, je sens que je la supporterai ; puis, me laissant conduire par le développement des thèmes jusqu'à un état, sinon de béatitude, tout au moins de placidité d'âme, je retrouve comme dans un rêve un autre homme que je fus.

Perception très nette de différents « soi-même ».

Depuis six mois, aucune mélodie n'a chanté dans ma mémoire et je ne m'en savais pas privé. Quelle est donc, me demandais-je, le genre de plaisir que procure la musique au mélomane? De même que les fumeurs déshabitués du tabac sont honteux de leur ancienne manie, je ne m'expliquais pas comment j'avais pu jadis jouir de la musique.

Un soir de cet hiver, chez Mrs. B., j'avais écouté la voix d'une femme, et un violon, à la façon dont tant de gens écoutent au concert, ou regardent des tableaux dans une exposition, avec cette indifférence qui bientôt dégénère en ennui. Et je m'étonnais aussi de ce que les grandes salles du Châtelet ou de Gaveau pûssent se remplir d'auditeurs si nombreux. Si l'on n'est pas dans un état de transe, comment écouter de la musique?

Tout d'un coup, ce 3 février, une membrane, inerte depuis la guerre, vibre à nouveau ; la mélodie a remis en action des cellules qui chômaient. Quelqu'un m'appelle, je ne sais d'où : de très près? De plus loin? Tel le mineur reconnaît un camarade derrière la paroi qu'il pioche afin de communiquer avec l'autre galerie ; c'est ainsi que, parfois, nous croyons percevoir un message des défunts.

Je noterai donc cette date. C'est un curieux arrêt dans le long tunnel noir, à un point d'où il me semble voir enfin de vagues clartés à l'autre bout, du côté où l'on désespéra de ne plus jamais parvenir.

La musique, ce soir, m'a révélé, à nouveau, un sens que je ne croyais plus avoir, et dont j'oubliais presque la fonc-

tion dans mon organisme. Le plus curieux, c'est que je ne savais pas que j'en fusse privé. Si un peintre devenait aveugle, pourrait-il, en appliquant son esprit à quelque étude ardue, oublier la joie des formes et des couleurs, la lumière même au point de ne les plus regretter?

Il doit y avoir de ces « grâces d'État », sinon, les Quinze-Vingts compteraient des suicides quotidiens : or ces dames qui tricotent autour de moi parlent de leurs malades de Vincennes, des « blessés aux yeux », ces misérables désormais baignés dans la ténèbre, pour la plupart gais, — si quelques-uns semblent déjà descendus d'un degré vers la mort.

Le final du quintette de Franck, avec ses entrelacs et ses reprises de tous les thèmes, me réveilla comme d'une léthargie, m'extrayant du caveau où je m'asphyxie de ma propre respiration.

L'ironie est une mauvaise forme de l'esprit. J'ai souvent ri des exécutants trop pleins de componction, qui paraissent voir le Paradis en raclant leur archet. Je n'avais pas compris « celui qui marche vers la sainteté » qui disait, à propos d'une sonate de Ducasse : « *Cela rend meilleur* » et « *cela vous donne du courage* ». Non, trois fois non ! Il ne faut rire de personne.

Cette musique m'a fait sentir *que tout pourrait recommencer*. Le bon grand homme organiste a-t-il voulu cela? Croire, faire croire? Lui, il eut la foi du savetier. Un peu à la façon de « celui qui marche vers... », et comme « l'humble servante wallonne ».

L'atelier de la rue Cortambert, réduit comme il l'est maintenant aux proportions d'un salon, est tout de même reconnaissable... En écoutant cette musique, je revis une fin de journée vers 189...

C'était au printemps. Je me tenais debout dans la bow-window à grillages de fer, qui s'arrondissent encore sur le jardin. Des lignes de chaises, venues de chez Belloir, faisaient face à l'estrade de l'orchestre, où Ed. de P..., en pantalon à carreaux noirs et blancs, redingote flottante à la mode du second Empire, conduisait un de ses « chœurs parlés ».

Le glauque d'un ciel de juin, sans tache, jetait une teinte

cadavérique sur les auditeurs présents, mais dont la pensée, suivant son cours habituel, allait aussi loin de la musique que celle du musicien était distante de ses auditeurs. En ce temps-là, je ne pouvais voir un être humain sans me l'imaginer étendu sur son lit de mort. Les femmes peintes, sous leurs chapeaux de fleurs, ces hommes inattentifs, ces yeux qui regardent dans le vide quelque image de tantôt, de ce soir ou de la nuit prochaine, tout ce dont il est défendu de parler : ces hommes, ces femmes immobiles étaient pour moi comme autant de planches de corps radiographiés. Tumeurs, maladies horribles, dans une clinique, et c'était la fête ; champagne, café glacé, babas et sandwichs, vapeur de la bouilloire, plastrons empesés des maîtres d'hôtel à favoris et mentons glabres, taffetas, mousselines verdissaient, sous le reflet de l'Est qui absorbait les choses et les créatures, comme une feuille de papier buvard, de l'encre étendue d'eau.

Je me rappelle que, mon malaise devenant intolérable, je sortis dans l'avenue Henri-Martin, encombrée par un retour de Longchamp ou d'Auteuil ; les roues bondissaient sur le macadam, les voitures de courses agitaient leurs grelots, le soleil déclinait derrière le mont Valérien, et ce fut encore le désespoir de la solitude parmi les vivants.

Par cette nuit de guerre, sous la lune et les étoiles, je suis rentré chez moi moins seul. Est-ce au quintette de Franck que je dus ce bienfait? La mort me semble moins hideuse... Certains accords expliqueraient-ils les grands mystères?

Le docteur F... me dirait : « Vous aviez bien digéré. »

5 février.

Non, j'ai mal dormi, Madeleine m'a réveillé à six heures en partant pour son hôpital ; j'ai eu des cauchemars à fleur de paupières, la matinée aurait pu être mauvaise, mais le soleil déjà plus haut conseillait de sortir. Le Bois est rendu aux Parisiens. Appareils, joujoux de la défense, chevaux de frise, ferraille archaïque, palissades, arbres en travers de la route, sentinelles, tout a disparu. Les autos filent par les avenues, les nurses accompagnent des bandes d'enfants, au devant de qui vont les jeunes mères, qui se sont attardées au lit ; les

cavaliers, comme jadis, galopent sur la piste, les cygnes du lac redressent la tête, les canards demandent du pain de seigle aux promeneurs. Une tiède brise du Sud a chassé la guerre plus loin.

Des maçons, dans les échafaudages, reprennent leurs travaux ; des peintres fredonnent et retournent au chantier, les mains dans leurs poches, blouses retroussées. Madame D..., de sa fenêtre, parle à travers la rue à sa cousine qui fait jouer ses filles au tennis dans le Parc de la Muette. La marchande de sucre d'orge et de quatre-quarts a rouvert son kiosque au Ranelagh.

La guerre est finie? y a-t-il jamais eu une guerre? Un monsieur et une dame s'arrêtent à la devanture d'un bric-à-brac et distinguent un bibelot qui ferait bon effet sur la table de leur antichambre ; ils entrent et l'achètent.

Ceci ne se faisait plus.

Des mélodies me chantent dans la tête, et je me suis surpris à siffler. Interlude.

Le soir, j'ai rouvert mon piano et relu des pages de Claude Debussy. Enchantement ! Ensuite, des partitions de Richard Strauss me tombèrent sous la main : *Elektra, Salomé, le Chevalier à la Rose ;* enfin *Joseph,* cette musique de ballet, écrite exprès pour Paris, sur commande de Diaghileff. Strauss s'y applique à vêtir sa muse facile au goût le plus fin du jour et, pour que des auditeurs de choix ne reconnaissent pas les gros traits de la fille, il l'enveloppe de voiles si épais, que nous n'entendons plus le souffle des poumons haletants sous l'effort.

Debussy, Richard Strauss : l'art de la France et de l'Allemagne modernes.

Le génie de Debussy? Tout juste ce que les Allemands enragent de ne pas comprendre et nous envient le plus ; la grâce sans fadaises, la forme sous l'apparence de l'indécision, le dessin suggéré et précis, qui se cache sous des nuances diaprées, comme la douche d'un arrosoir au soleil ; la mélodie soudain monte droit vers le ciel, comme un jet d'eau, jaillit et retombe mollement en pluie dans le bassin qui l'absorbe pour la renvoyer en l'air. L'Allemand, pour recevoir cette poussière, ces pierreries, ces diamants réduits en gouttes liquides, l'élève

de Brahms tend la main, la ferme, la rouvre, ébahi : elle est sèche, il n'y a rien dedans. Art qui veut n'en pas être un, et ne prétend à rien prouver ; on dirait d'un élément de plus dans la nature, qui défie l'obstacle des fenêtres à bourrelets, s'insinue, pénètre partout et ressort, mélancolique, alerte, joyeux, puis s'assoupit et se tait comme la bise, emprunte la couleur de l'atmosphère, de l'heure et de la saison ; fruits, pétales dans la corbeille de Berthe Morisot, dans le verger de l'impressionniste, de l'aquarelliste, de la pastelliste, avec des papillons dessus ; mais aussi coquillage plein de l'embrun sonore du large, et du roulis des galets de la plage, où Pelléas mène de grotte en grotte, au rayon de la lune, sa Mélisande, qui pourrait bien être Manon, ou Mimi Pinson, la reine de Saba ou Rarahu.

Le professeur allemand, armé d'un lourd filet, court après le papillon de France, croit qu'il va saisir une pièce précieuse pour sa collection ; il court, perd l'équilibre et tombe : les ailes d'émail n'ont laissé qu'un peu de poudre sur la luzerne.

(*La fin prochainement.*)

JACQUES-É. BLANCHE

P.-S. — Une phrase dans les « Cahiers d'un Artiste » du 15 août a éveillé les susceptibilités légitimes de quelques Méridionaux. Il ne pouvait, selon l'auteur, y avoir aucune hésitation sur le sens qu'il avait cru lui donner : c'est-à-dire, que le Paris de novembre avait plutôt l'apparence d'une ville de l'Est que d'une de ces villes du Midi, éloignées de la guerre et que la guerre n'avait pas encore transformées. Les sympathies de l'auteur pour la Provence sont trop vives pour qu'il supporte l'idée que certains lecteurs aient pu s'y méprendre.

J.-É. B.

AUX DARDANELLES[1]

(FÉVRIER-MARS 1915)

II

18 mars.

Ce changement dans le haut commandement n'apporte aucun fâcheux contretemps, et c'est aujourd'hui, malgré le départ de l'amiral Carden, que doit avoir lieu l'attaque des forts du goulet. Il ne s'agit pas encore de forcer, mais de réduire par un violent bombardement les défenses de la portion resserrée du Détroit : Chanak sur la côte d'Asie, Kilid-Bahr sur la côte d'Europe, défenses, à vrai dire, redoutables par le nombre et le calibre de leurs bouches à feu. Là, sur deux pointes opposées, distantes de 1 200 mètres, que la nature semble avoir rapprochées pour fermer aux ambitions occidentales le trop attirant couloir, toute la résistance s'est concentrée, et, plus encore que pour Seddul-Bahr, Hellès et Koum-Kaleh, il importe, avant d'aller plus loin, d'en écarter la menace.

A 9 heures du matin, la division française lève l'ancre et met le cap sur le Détroit. Le cuirassé-amiral marche en tête, et, derrière lui, le *Bouvet*, le *Gaulois* et le *Charlemagne*. Dans le

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1915.

poudroyant lointain, tout près déjà de la jaune avancée du promontoire, cinq pinceaux de vapeur noirâtre, équidistants, teignent l'horizon d'une grisaille funèbre : les cinq cuirassés anglais qui nous précèdent, la *Queen-Elizabeth*, l'*Agamemnon*, l'*Inflexible*, le *Lord Nelson*, le *Prince-George*, qui, les premiers, à grande distance, doivent ouvrir le feu sur les forts du goulet.

A notre tour, alors que le grondement de la canonnade a commencé devant nous, nous allons franchir les Détroits. Avant de rejoindre les fonds, je regarde une dernière fois la mer irisée, les montagnes aux grandes ondulations, d'un rose de nudité, que des vallons ponctuent d'un capiton d'ombres mauves.

Il est 11 h. 25. Le *Suffren* tire quelques coups sur la batterie de la Ferme, mais nous devons attendre, avant de commencer notre feu, que la division britannique ait amorcé la réduction de Chanak et de Kilid-Bahr. Alors seulement nous nous rapprocherons pour l'appuyer, en attaquant les ouvrages ennemis à portée plus restreinte.

A 12 h. 15, le *Gaulois*, stoppé jusque-là, longe la rive d'Asie et se porte en avant de la ligne anglaise, ayant à 1 000 mètres derrière lui le *Charlemagne*. Les deux cuirassés devront alternativement changer de poste. Le plus rapproché de Chanak aura pour objectif Dardanus et les batteries d'obusiers et de canons de campagne de la côte d'Asie ; une fois ces batteries réduites au silence, il devra concentrer son tir sur Hamidieh, en avant de Chanak. Le cuirassé le plus éloigné doit répondre aux batteries volantes qui pourraient gêner le tir de l'autre.

A 12 h. 30, le *Gaulois* ouvre le feu, à 8 400 mètres, sur Dardanus, avec sa grosse artillerie et ses 140 tribord. Feu par salves, puis continu, qui, dans l'espace de dix minutes, impose silence aux canons adverses : dans leurs lignes, deux obus de 305 viennent d'exploser. La premier partie du programme est remplie : le *Gaulois* cède la place au *Charlemagne*.

A ce moment, notre feu ayant cessé, les batteries d'obusiers dirigent contre nous une canonnade nourrie. De la quille aux mâts, la grande carcasse d'acier frémit. Chaque obus qui, tout là-haut, par-dessus le quatrième pont, passe, inoffensif, avec un bruit de tempête, on croit en percevoir, en bas, le frôlement, le souffle tiède et bref, moins brutal pourtant que

celui de nos 305. En dehors, contre la cuirasse, des heurts et des explosions se succèdent, heurts tantôt secs et lourds, tantôt d'un clair tintement métallique. La vibration est parfois si forte, et si proche le bruit de la déflagration qu'on n'en peut saisir l'origine. « Envoyons-nous ou recevons-nous? » Telle est l'invariable question que chacun se pose en silence, et que fait deviner un chuchotement, une anxiété furtive du regard.

Mais voici qu'un homme nous est amené, le torse nu sous les lambeaux du maillot, la face et les bras couverts de sang. Il titube et pourtant sourit en racontant comment il vient d'être blessé. Un gros projectile turc a explosé sur la plage arrière, près de la tourelle de 305, et ses éclats, s'engouffrant par l'embrasure des pièces, sont allés frapper les pointeurs et les servants. Arrivent les autres blessés, tous criblés, sur divers points du corps, d'éclats d'obus qui ont fait des plaies profondes et douloureuses. Les téguments, tout autour, se sont rapidement violacés, puis gonflés, engourdissant le membre. Il faut étancher en hâte le sang, exprimer les caillots, nettoyer et panser la plaie. Étrange salle d'opérations que celle-ci ! Du sang, certes, comme toujours, des linges, des instruments luisants dans des plateaux émaillés, les murs même stérilisés par l'insoutenable chaleur. Mais quel vacarme assourdissant, au lieu du silence accoutumé, presque religieux !...

Parfois, en explorant les abords de la blessure, une vive douleur : quelque fragment d'obus, sans doute, qui est venu s'encastrer là, et qu'il faut extraire en débridant la plaie.

Ici, c'est un éclat dans la joue, là dans le genou, où s'épanche aussitôt une abondante synovie, ailleurs dans les parties basses de la poitrine, avec, probablement, pénétration oblique dans le ventre. Mais ce qui frappe chez tous, c'est le masque des traumatismes violents : teint cireux, lèvres décolorées et trémulantes, yeux hagards que ferme un invincible sommeil. Il y a aussi, chez certains, ces immuables symptômes d'asphyxie — heureusement atténués ici — et que nous autres, praticiens des navires et des hôpitaux, connaissons bien depuis les accidents de la *Couronne*, du *Jules-Michelet*, de la *Gloire* : l'intoxication des globules rouges du sang par les gaz de combustion de la poudre.

Tandis que nous couchons sur des matelas les plus atteints

de nos blessés, les obus continuent à tomber près du bord, à quelques mètres de cette ceinture d'acier, qui, pour nous protéger, descend à plusieurs pieds au-dessous du niveau de la mer. Tiens ! on dirait qu'un choc plus violent et plus prolongé que les autres vient de heurter notre paroi extérieure, à bâbord. Mais presque en même temps, dominant l'infernal tapage, un formidable ébranlement secoue notre plafond - le pont cuirassé, en l'espèce. Rien de particulier, après ce bruit. Quelques têtes sont rentrées dans leurs épaules...

Un peu de remue-ménage, maintenant, du côté de la porte qui donne dans la chambre des dynamos, et d'où l'on accède, en descendant, dans le compartiment du pivot de la tourelle et dans les soutes à munitions. Quelqu'un, à la cantonade, crie qu'une soute à gargousses est noyée, et ce quelqu'un — un second-maître que je reconnais plus à sa physionomie qu'à son costume — vient, l'air soucieux, de se diriger vers le poste central. Sur le moment, l'esprit occupé, je n'attache aucune importance à cette agitation. Un commencement d'incendie, peut-être, s'est déclaré près de cette soute, et, par prudence, on a ouvert les prises d'eau. En ce cas, la chose est simple et l'incident est clos. Retournons à notre besogne. Mais que vois-je ici, et quel maladroit a répandu de l'eau sur le parquet, près de nos matelas? La flaque augmente, ma parole ! et c'est qu'elle a l'air, tout simplement, de venir du compartiment voisin, filtrant sous la cloison des auxiliaires, qui ferme mal. Il n'y a pas de doute : ce compartiment, qui est situé juste sur notre avant, doit commencer à être inondé. Assurément, après ce que j'ai entendu, nous avons une brèche à notre coque, et probablement à bâbord, car c'est de ce côté — nous le sentons bien à présent — que le navire s'incline. Voici un mince filet liquide qui sort en jet par un trou de la cloison, au-dessous de la porte étanche. Derrière cette porte, l'eau continue à monter, et la pression, naturellement, augmente. Avec un fausset de bois rapidement taillé, un peu d'étoupe introduit dans la fissure de la porte, on arrête, un instant, l'inondation. Les matelas de nos blessés sont trempés ; il faut les rapprocher de l'axe du bâtiment, contre le moteur de la tourelle. La brèche est-elle importante? S'agit-il d'un simple trou par un obus ou d'une large déchi-

rure? Si c'est un trou, la voie d'eau pourra être aveuglée, mais si c'est une large brèche, comme celles que font les mines ou les torpilles, alors la chose est impossible, et, un des deux bords s'emplissant, le bâtiment est en sérieux péril. L'impression que nous donnons de la bande, nous ne l'avons plus en ce moment, mais plutôt celle que nous nous enfonçons par l'avant.

La porte du poste central vient de s'ouvrir, et l'on commence à aller et venir dans mon compartiment. Des hommes disent, en passant, qu'on va probablement évacuer, et ils descendent, eux, plus bas encore dans les fonds, pour se rendre compte de la voie d'eau.

De porte-voix en porte-voix l'ordre est transmis par le poste central de vider les lieux : ordre venu du blockhaus, du poste de commandement, où le capitaine de vaisseau, instruit minute par minute, seconde par seconde, de tout ce qui se passe à bord, vient de prendre cette grave décision. Dans le plus grand ordre, chacun se prépare à évacuer. Mais il y a des blessés, et c'est d'eux d'abord qu'il convient qu'on s'occupe. Le service médical, d'ailleurs, devient difficile, les coffres à pansements baignant déjà dans une mare que le roulis fait clapoter. Par l'intermédiaire du poste central, nous demandons si nous pouvons de suite diriger nos blessés sur l'infirmerie, car nous ignorons si là ne sont pas tombés quelques obus, et si, les forts tirant encore, nos malades seront en sécurité. Aucune avarie dans ce local pourtant très exposé ; les batteries ne tirent plus qu'à de faibles intervalles : nous pouvons y abriter nos hommes...

— Par ici, mes garçons ! Que les plus fatigués se couchent.

Mais quel est, dans la salle de visite, affaissé plutôt qu'assis sur la toile cirée du lit d'examen, ce premier-maître que je ne connais pas, et que, d'ailleurs, je remettrais avec peine, si étrange, si défigurante est la pâleur de son visage : prunelles fixes et dilatées, une écume blanche à la bouche, une coulée vermeille sur la joue. Je l'interroge. Il ne répond pas à mes questions. Je m'étonne.

— C'est un homme du *Bouvet*, — me souffle quelqu'un.

— Du *Bouvet* ? Pourquoi du *Bouvet* ?

— Le *Bouvet* vient de chavirer et de couler !...

Je reste stupide. Le *Bouvet* coulé ! Après tout, c'est possible. Et je constate alors que les vêtements de mon homme sont mouillés et que c'est presque à un noyé que j'ai affaire. Il a dû se sauver à la nage, et on l'a repêché, alors qu'il commençait à perdre ses forces. Le *Bouvet* ! Mais alors, tous ces bons camarades, cet équipage de 700 hommes, perdus, engloutis avec le navire?

Je me précipite au sabord. Je ne vois rien que la mer bleue, le ciel bleu, les montagnes roses.

Vite, qu'on déshabille cet homme, qu'on le réchauffe, qu'on le frictionne avec vigueur !

Je ne puis le questionner, et l'on ne sait pas grand'chose autour de moi, car bien rares sont ceux qui ont vu. Et puis, voilà d'autres rescapés qui arrivent, un peu plus vivants ceux-là, mais grelottants, obnubilés, incapables d'expliquer ce qui s'est passé. Même visage hagard, qui s'efforce de sourire, les membres froids, le pouls fléchissant, la respiration stertoreuse, et, de suite, une fois assis ou allongés, le ressort qui se détend, la grande faiblesse envahissante, la syncope près de se déclancher. Les uns sont complètement nus, d'autres ont conservé leurs vêtements, d'autres ont été habillés, après avoir été hissés à notre bord, d'effets pris au hasard. Un premier-maître a fait endosser son veston à un matelot, l'enseigne de la N... s'extasie sur la grosse couverture qu'on lui a jetée, et dont il s'emmitoufle comme d'une cape. Un homme, qui soutient son bras droit, s'est luxé l'épaule en nageant, mais il est impossible, à cause de la douleur, de remettre l'articulation en place. Il nous faut aller de l'un à l'autre, installer tout ce monde ici et là dans les quelques lits disponibles. Et cependant nous sommes, nous aussi, en train de couler, notre avant de plus en plus s'enfonce. Par le hublot de l'infirmerie, on voit que la ligne de flottaison a monté et que l'on est très bas sur l'eau...

En hâte on m'appelle sur l'arrière. L'enseigne B..., miraculeusement rescapé, est dans une chambre, très malade. L'enseigne B..., c'est un de nos bons camarades du *Gaulois*, qui, huit jours auparavant, avait, sur un ordre de l'amiral, débarqué de notre bâteau pour embarquer sur le *Bouvet*. De suite, nous avions pensé à lui, et c'est une joie pour nous de le revoir

ici, sauvé au juste on ne sait comment, Comment a-t-il pu s'échapper de la tourelle où il était enfermé, se dégager des tourbillons et du remous, nager, perdre connaissance, et se retrouver enfin parmi des visages connus? Longtemps, tant qu'il a pu tenir, il est resté accroché avec un quartier-maître à une bâille renversée, puis, ses forces le trahissant, lorsqu'il allait couler, il fut pêché par les marins d'une vedette anglaise. Il dort, quand j'arrive auprès de lui. Sa poitrine est oppressée, avec, par instants, de grands soubresauts. Il se réveille et demande à boire. Un cuisinier, qui passe par là, s'offre à aller chercher à l'infirmerie un flacon d'alcool, mais, dans son trouble, il rapporte de l'alcool camphré...

On a sonné aux postes de compagnie pour évacuer le bâtiment. La première bordée doit se tenir prête à embarquer dans les canots de sauvetage. Sur le pont, où je monte quelques minutes, deux officiers causent tranquillement : le lieutenant de vaisseau T..., qui a revêtu une tenue d'aspirant, et l'enseigne S..., deux rescapés encore, mais qui, bons nageurs, ont pu aller à la rencontre des embarcations. Nous sommes à l'entrée du Détroit, et péniblement, à faible allure, l'hélice battant à 25 tours, nous essayons d'en sortir. Le commandant, à qui on proposait de s'échouer au plus près, a déclaré qu'il préférait couler son navire en pleine mer que l'échouer sur côte turque. Et c'est pourquoi, malgré le feu des batteries de campagne qui, nous voyant hors de combat, s'acharnent sur nous, nous continuons notre route comme si rien ne s'était passé, sans aucun changement qu'une réduction de vitesse.

Entre nous et le côte d'Asie, le *Charlemagne* est venu s'interposer, et peu à peu son artillerie fait taire les canons ennemis.

A tribord défilent en sens inverse des cuirassés anglais, — la relève de la division britannique : la *Vengeance*, l'*Ocean*, l'*Irresistible*, le *Swiftsure* et le *Majestic*, qui, conformément au programme, vont remplacer les six unités engagées. Sans doute savent-ils que le *Bouvet* vient de couler, que le *Gaulois* est mortellement blessé. N'importe! Ils avancent en impeccable ligne de bataille, ils vont droit à leur poste de combat, là-bas à l'endroit où nous étions tout à l'heure, là où le *Bouvet* a sombré, où dérivent en ce moment les mines flottantes. Car

c'est une mine qu'a rencontrée notre *Bouvet*, et qui l'a fait, en moins d'une minute, chavirer sur tribord. A peine la secousse ressentie, le bateau a commencé à s'incliner : du blockhaus où il était, le lieutenant de vaisseau T... s'est tout à coup trouvé sur la coque, puis dans l'eau, et la quille, une fois disparues les cheminées, émergea seule, un instant, du remous...

Je redescends dans la batterie : il y a le matériel médical à sauver, les coffres à médicaments et à pansements, dont nous pourrons avoir besoin, et qui sont restés dans le poste des blessés. L'eau a beaucoup gagné, mais on peut retirer les caisses, les hisser par les échelles. Quant aux instruments de chirurgie, impossible de les avoir : l'inondation progresse et le compartiment est condamné. Près de l'infirmerie, dans l'ombre de l'entrepont, je heurte quelqu'un : c'est l'aspirant P..., qui porte une blessure à la lèvre et vient se faire panser. Il était, pendant le combat, dans la tourelle arrière, près de ses canonniers. Un éclat d'obus lui a entaillé la lèvre, brisant une dent. Il n'a pas voulu quitter sa tourelle.

Nouvelle sonnerie du clairon « aux postes de compagnie ». D'après le règlement, ce sont les malades et les blessés qui doivent être évacués les premiers. Je cours à l'hôpital prévenir mes hommes, qui presque tous sont assoupis et sur lesquels veillent les infirmiers.

Je leur fais comprendre qu'ils vont aller sur un autre bateau, que le nôtre n'est pas sûr, qu'il pourrait couler.

— Comment ? Le *Gaulois* aussi ?

Et les survivants du *Bouvet* ont un moment de douloureuse surprise. Aussi couverts que possible, malades, blessés, survivants du *Bouvet*, sont dirigés sur le troisième pont. Le premier canot de secours est pour eux, et prestement, en bon ordre, ils embarquent l'un après l'autre dans un vapeur anglais qui vient d'accoster, et où prend place aussi le docteur L...

Je demeure sur le pont, au milieu des matelots de la première bordée, celle que le commandant a désignée pour évacuer le navire. Les hommes sont rangés le long du bord. Dix par dix, ils descendent les échelles de corde et de bois, et, sur le rebord de la cuirasse, ils attendent les embarcations. Il en vient de tous les côtés, de ces canots de secours, de tous les bateaux

anglais, croiseurs, torpilleurs, qui nous convoient : vedettes rapides, petits vapeurs pontés, frêles youyous, baleinières au double banc de rameurs. Déjà commence le transbordement, parmi les cris, les appels gutturaux. Ni panique, ni hâte, ni impatience, mais simplement émulation de sauveteurs, concurrence de bateliers qui se disputent la clientèle. Un tout jeune *midship*, dont l'embarcation reste vide, s'époumonne, d'une voix flûtée, dans le pavillon de son porte-voix :

— Je suis tout à fait prêt à vous recevoir !

Mais l'évacuation par ce procédé est trop lente, et jamais on ne pourra débarquer ainsi la moitié d'un équipage de 600 hommes.

La situation devient de plus en plus critique : nous basculons toujours par notre avant, et, à cet instant précis — 4 h. 15 — je note que la cuirasse est immergée jusque par le travers de la casemate de 14 arrière, c'est-à-dire dans plus de la moitié de sa longueur. Mais deux grands contre-torpilleurs anglais, qui nous ont rejoints, ont accosté notre poupe. Quelques amarres lancées, une planche jetée d'un bord à l'autre, et le débarquement continue, facile et rapide cette fois.

Les hommes s'interpellent :

— Tu viens, Kerdoncuf ?

— Non, moi, je suis de la deuxième bordée.

— Alors, tiens bon mon sac... Bon ! Envoie maintenant.

Et, malgré la consigne, les sacs volent au-dessus des têtes. Le sac ! C'est toute la fortune du matelot. Là, dans ce prisme de toile quadrangulaire, sont tassés les effets d'habillement, les gris et les bleus, les godillots réglementaires et les fines bottines fantaisie, le coffret de bois où s'enferment, avec quel soin jaloux ! les précieuses correspondances. Aussi, quel air de reproche et de désespoir quand l'envoyeur calcule mal son geste ! D'un œil sec pourtant, l'homme au sac a contemplé la lame rapace et, sans passion, mesuré son malheur. En ce jour fatal, comment ne pas se résigner au sort enviable de César?...

Il y a moins de monde, à présent, sur la plage arrière. Quelques hommes — de la deuxième bordée — circulent encore, mettant un peu d'ordre dans l'amoncellement des objets — caisses, bancs, tables, portes et chaises des chambres —

qui, pouvant servir de flotteurs, ont été transportés ici. Mais toutes ces planches de salut, le temps favorable, les canots qui nous accompagnent, cela peut-il être d'un réel secours, quand plusieurs centaines d'hommes, précipités ensemble à la mer, ont à lutter contre la mort?... J'ignore quel est le chiffre exact des survivants du *Bouvet,* mais j'imagine, en songeant aux conditions dans lesquelles il a disparu, si différentes de celles qui nous mettent à cette heure en péril, j'imagine que ce chiffre-là ne doit pas dépasser de beaucoup celui que nous connaissons...

Le lieutenant de vaisseau R..., chargé du service de la plage arrière, avec qui j'échange quelques mots, était dans la tourelle avant — son poste de combat — quand, un des premiers, il vit couler le *Bouvet.*

— Je le suivais, — me dit-il, — avec ma jumelle pour observer sa manœuvre, et mon attention se fixait sur lui surtout à ce moment, parce que, précisément, nous devions nous régler sur elle et l'imiter. Tout d'un coup, je le vois pencher vers tribord, comme s'il roulait fortement. Tiens ! Qu'a donc le *Bouvet*? Instinctivement, j'attends qu'il se relève. Mais non !

Je vois mal sans doute. Je retire ma lorgnette, j'essuie les verres, je me frotte les yeux ; je regarde encore. Sapristi ! Aucun doute, cette fois. Le pont et les cheminées sont déjà dans l'eau, et une gerbe blanche s'élève par le travers de la tourelle de 27... L'armement de ma tourelle s'écrie : « Le *Bouvet* coule ! » et moi, qui regarde toujours, je ne vois plus à sa place qu'un nuage d'épaisse fumée.

J'interroge :

— Cela fut très rapide, n'est-ce pas?

— Pas même une minute.

...Je quitte la plage arrière, qui déjà forme une pente très accusée. Il est prudent que j'aille dans ma chambre faire un paquet d'effets qui pourront me servir de rechange, au cas où nous serions obligés, à notre tour, de transborder sur un autre bâtiment. D'un moment à l'autre, le *Gaulois* peut sombrer, sombrer en chavirant, car les compartiments avant continuent à s'emplir et nous sommes à la merci d'une cloison étanche. Je croise sur le troisième pont le commissaire. Il

attend comme nous, mais il est satisfait, car il a réussi à sauver sa caisse et les archives.

Je ficelle quelques vêtements, puis je cours au local où l'on a déposé quelques objets qui me sont chers : manuscrits amis, livres de ma studieuse adolescence. Je perds plusieurs minutes à les bouleverser, mais, dans mon choix, aucun ne me paraît avoir plus de valeur que les autres. Comme il est dur, pourtant de m'en séparer, et comme, ici, j'excuse, en mon cœur indulgent, le matelot qui pense à son sac autant qu'à soi-même!

Je traverse à nouveau la batterie. Les thirions, qui luttent contre l'envahissement de l'eau, battent leur cadence sourde et précipitée. Au fond du panneau qui descend aux chaufferies, une cascade tombe d'une manche à air avec un bruit de torrent. Un second-maître mécanicien va et vient affairé. Je l'aborde :

— Que faites-vous là? On a sonné l'évacuation.

— Pas pour nous, — me répond-il en saluant.

En effet, j'oubliais que les mécaniciens doivent rester à leur poste jusqu'au bout, en bas, dans les machines et les chaufferies, et que c'est grâce à eux peut-être que le bâtiment sera sauvé, si toutefois il peut étaler sa voie d'eau...

Le long du bord, je vois encore, de la hauteur du troisième pont, des embarcations anglaises amarrées, prêtes à nous porter secours, si l'événement auquel nous nous attendons vient à se produire. D'une baleinière, un officier nous fait signe de descendre. Mais pourquoi ? Rien ne presse, après tout, et nous le remercions par un geste.

Sans doute, les gens qui nous suivent à distance, ceux du *Charlemagne*, du *Suffren*, des torpilleurs et des croiseurs anglais, s'imaginent-ils, à voir notre proue qui s'immerge, qu'un miracle seul pourra nous empêcher de sombrer. Déjà, tout à l'heure, avant le débarquement de la première bordée, un officier survivant du *Bouvet* a refusé de monter à notre bord.

— Merci ! vous allez couler...

Ces vieux navires démodés, de plus de dix-sept ans d'existence, dépourvus de compartimentages sérieux, ne sauraient résister à de semblables coups.

Insensiblement, cependant, nous avons dépassé Koum-Kaleh : nous voici par le travers de Yeni-Keui. Le commandant, qui a quitté un instant sa passerelle pour changer de

tenue et épingler sa croix, va essayer de faire route sur l'île aux Lapins, où, si tout va bien, il compte nous échouer. Cet îlot est à onze milles du point où nous sommes, et, au train dont nous marchons, nous ne pourrons guère y arriver que dans une heure et demie. Pourvu que nous tenions d'ici-là ! A peine, tant est lourde notre proue, sentons-nous les trépidations de l'hélice. Pour se rendre compte qu'elle tourne, avec quelle sage lenteur ! il faut se pencher sur l'extrême arrière, et suivre du regard son sillage constant.

On sait maintenant à peu près où se trouve la brèche, dans le compartiment de la cale à eau, qui a été le premier à s'emplir. De là, l'eau a envahi la soute à voiles et les compartiments voisins. Les cloisons étanches ont été solidement épontillées, retardant l'inondation. Mais si ces cloisons cèdent sous l'énorme pression, d'autres compartiments vont subir le même sort, et c'est encore une chance de salut qui nous échappe.

Ma montre marque 5 heures moins le quart. Depuis une demi-heure, nous nous sommes encore enfoncés. La cuirasse n'est plus visible qu'à la hauteur de l'échelle des officiers supérieurs, et nous donnons beaucoup plus de bande sur bâbord. Faut-il perdre espoir? Pour notre équilibre incertain, aucun roulis compromettеur. Nul mouvement que celui de notre propre marche. Le flot bienveillant a l'air de protéger notre agonie...

Assis sur le rebord d'un panneau, je converse avec le premier-maître de manœuvre. C'est lui qui fut chargé d'appliquer sur la brèche le paillet Makaroff, ce treillis de filin lardé dont il a la garde, vaste bandage qui se déroule et ferme, comme une compresse, les blessures des monstres d'acier. La façon dont on va s'échouer, avec quelle ardente confiance il me l'explique ! La proue qui éperonne le fond sablonneux — doucement, de peur d'éventration, — s'y creuse un lit, tandis que la poupe surnage ; les pompes essoufflées qui allègent l'avant ; l'étoupe et le ciment dont on bouche la fente ; le retour enfin dans un port de France, bien sûr ! où l'on boulonnera sur le flanc abîmé de belles plaques de tôle neuve. Quelle chose simple qu'une remise à flot pour ce vieux maître de la bouline, et comme, après avoir bourlingué trente années, l'optimisme et la belle humeur sont d'admirables vertus !...

Je demande au lieutenant de vaisseau T..., du *Bouvet*, s'il sait quelque chose des amis que j'avais sur son navire : l'enseigne A..., un ancien du *Gaulois*, les médecins D... et C..., qui, occupant les fonds, ont dû être surpris par la soudaineté de l'explosion. Que d'héroïsmes obscurs que jamais l'histoire n'inscrira ! Le docteur C... avait été appelé dans la tourelle avant, où quatre hommes étaient tombés asphyxiés. Jusqu'au dernier moment il resta près d'eux, mais put-il alors se sauver, comme le premier-maître canonnier qui dirigeait la pièce? Le commandant R. de T... est demeuré à son poste dans le blockhaus. Le capitaine de frégate A..., commandant en second, était dans la cambuse, au moment de la secousse. Il dit : « Je crois que nous venons de recevoir une torpille : je vais voir ce que c'est. » Qu'est-il devenu, lui aussi?

Beaucoup, certes, ont dû pouvoir se jeter à la mer, mais combien ont pu être recueillis? Un survivant dit avoir vu, à quelques mètres de lui, pendant qu'il nageait, une manche ornée de trois galons se dresser vers le ciel en signe de ralliement ; un cri de « Vive la France ! » et le bras de l'officier disparut.

Fait déconcertant, inexplicable — et cependant souvent noté — en ces moments de grand danger, dont la conscience nous échappe : l'empreinte qu'un insignifiant détail laisse en nous, et qui nous poursuit de son obsession. Un officier de notre *Bouvet* serrait contre son sein, quand on l'a repêché, la mappemonde de navigation, la « tête de veau », dont il ne voulait, à aucun prix, se défaire. Un matelot brandissait la longue vue de la timonerie, heureux de «sauver quelque chose». Mais n'a-t-on pas vu déjà, en 1907, quand l'*Iéna* sautait dans les cales de Missiessy, l'amiral Manceron vouloir retourner dans son salon pour chercher sa casquette, et cet officier russe, dont il est parlé quelque part dans les *Mémoires* de Sémenoff, put-on, au cours d'un combat naval, l'empêcher de traverser le carré en feu pour y prendre une boîte d'allumettes [1]?...

1. Nous croyons intéressant, pour compléter ce récit, d'y joindre celui de deux autres survivants du *Bouvet*, qui furent également recueillis à bord du *Gaulois* : le premier-maître canonnier L... et le quartier-maître canonnier Q...

Le premier-maître canonnier L... était, pendant le combat, dans la tourelle de 305 avant. Au cours du tir, la soupape de l'appareil Marbec qui sert à chasser

— Une cigarette, docteur?

— Volontiers, capitaine... Mais, au fait, vous l'attentif observateur qui notez du blockhaus tout ce que vous voyez

les gaz délétères, se casse. Le tir n'en continue pas moins. Au cinquième coup de canon, quatre hommes de l'armement tombent asphyxiés. L... les met aussitôt de côté et remplace un des chargeurs. Bientôt le lieutenant de vaisseau B... tombe de son poste de vigie, à la renverse, dans les bras du téléphoniste. L... demande du secours, et le médecin de 2e classe C... arrive. Jusqu'au onzième coup, les canonniers continuent à tirer, mais au douzième, L... tombe à son tour. Il a des sueurs froides, ses jambes se mettent à trembler, il éprouve une sensation de piqûre dans la poitrine, sans toutefois perdre connaissance. Il veut continuer le tir, mais quatre hommes le retiennent. Il s'appuie, pour reprendre haleine, contre le chariot de chargement de la plate-forme. A ce moment, il ressent une secousse, un ébranlement qui dure six à sept secondes ; il ne s'en inquiète pas, pensant au ricochet d'un gros projectile. Mais alors, le bateau s'inclinant, il est attiré sur bâbord, puis plus violemment sur tribord. L... ne perd pas son sang-froid. Il descend l'échelle verticale qui mène à l'entrepont, se dirige sur une lumière qu'il aperçoit. C'est une porte faisant communiquer l'entrepont avec le jardin de la tourelle de 14 bâbord avant. Il la franchit, et se trouve presque immédiatement sur la coque du bateau. Sur cette coque, déjà horizontale, et qui est le flanc bâbord du navire, des hommes courent de l'arrière vers l'avant, l'explosion s'étant produite sur l'arrière. Mal inspirés furent ceux qui tentèrent de s'enfuir par tribord... L... essaie d'enlever ses chaussures, mais il n'a que le temps de se laisser glisser le long de la coque, et de se débattre dans l'eau, en évitant les tourbillons. Pendant vingt minutes il nage vers la côte d'Asie, mais il se fatigue. Ayant fait la planche, il reçoit sur la nuque deux avirons remontant à la surface, et dont il se sert pour se soutenir. A ce moment, il y avait autour de lui un grand nombre de naufragés, mais les obus continuaient à tomber, visant surtout les vedettes de sauvetage. A deux mètres de lui, un projectile fusa avec une grande gerbe.

Recueilli par une embarcation anglaise, L... est conduit à bord du *Mosquito*, où on lui donne des vêtements secs et qui le fait passer sur un autre torpilleur anglais. Ce torpilleur s'approche du *Gaulois*, en mauvaise posture à la sortie des Dardanelles. Un marin du *Mosquito*, en train de boire du thé, s'écrie en français, en s'adressant au premier-maître : « Encore un cuirassé français qui coule ! » Au bout d'un quart d'heure, retour dans les Détroits, où le torpilleur demeure près de la *Queen-Elizabeth*, qui tirait sur Chanak. Il en ressort pour accoster, à 7 heures du soir, le *Suffren* mouillé à quelque distance du *Gaulois*, près de l'île aux Lapins. De là, L... est enfin transbordé sur le cuirassé échoué.

Le quartier-maître canonnier Q... était, lui, dans une tourelle 14 bâbord du *Bouvet*. Le canon ne tirant pas à ce moment, il perçut très nettement le choc, une secousse de tribord à bâbord, « soulageant le bâtiment comme s'il avait marché sur un rocher ». Une dizaine de secondes, il reste sur sa selle de pointeur, puis, sans que ses camarades se rendent compte de la situation, il se lève, va regarder par le trou d'évacuation, sent que l'on s'incline. Il crie : « C'est une mine ! nous allons couler ! » A trois, ses canonniers essaient d'ouvrir la porte qui donne dans le jardin, mais, à peine entrebâillée, cette porte se bloque. Alors on essaie d'ouvrir le trou d'homme du plafond de la tourelle ; mais à trois encore, une main chacun sur la poignée, on ne parvient pas à le dégager. Q..., pourtant,

du combat, nous direz-vous ce qui, là-haut, fournit matière à votre rapport?

L'officier raconte.

— Avant que notre division ne vînt appuyer les cuirassés anglais, le tir des mortiers et des canons de campagne turcs avait été très violent. Des fumées noires — shrapnells ou fusées servant à régler la chute des projectiles — s'étendaient au-dessus de la *Queen-Elizabeth*, de l'*Inflexible* et du *Lord Nelson*. Vers midi, un incendie éclatait à gauche de Chanak, probablement dans un dépôt de munitions.

» Quand le *Gaulois* eut cessé son feu, cédant la place au *Charlemagne*, une batterie d'obusiers dirigea quatre salves contre le *Prince-George*, lui enlevant la moitié de sa passerelle. Deux coups tombèrent près du *Gaulois*, puis, pendant que le *Charlemagne* tirait sur Hamidieh, deux obus encore explosèrent par tribord, à cinq et dix mètres de l'avant.

» Le *Suffren* ayant ordonné la ligne de file derrière l'escadre anglaise, nous entrons, à 1 h. 50, dans le champ de tir d'une nouvelle batterie d'obusiers, dont les projectiles, tombant d'abord entre dix et cinquante mètres de l'avant, finissent par nous atteindre. C'est l'un d'eux qui éclata sur notre plage arrière, allumant des flammes que nos manches à incendie éteignirent rapidement. C'est un autre peut-être, à moins que ce ne soit une mine, qui a déchiré notre coque sous la cuirasse.

— A-t-on aperçu des mines flottantes le long du bord?

— Avant de commencer notre tir, vers 12 h. 30, nous avons pu voir, pas très loin de nous, deux bouées grisâtres qu'entraînait le courant. Quand, le *Charlemagne* nous ayant remplacés, nous venions en dérive sur la droite, nous avons

s'aidant de la tête et des mains, soulève, dans un effort désespéré, le couvercle, passe à travers le trou d'homme, donne, en sortant, la main à un camarade, et se met à courir sur l'avant. Les cheminées déjà plongeaient dans l'eau. Q... enlève sa chemise de laine et son pantalon de drap, puis, ayant glissé sur la mousse de la cuirasse, il est projeté à l'eau. Attiré dans un remous, il remonte bientôt à la surface, voit le ciel, se croit perdu, accroche un hamac au passage. Il nage, ainsi soutenu, pendant deux minutes, troque son hamac contre une cage à poules qui lui paraît plus résistante. Au bout de cinq minutes, il aperçoit une vedette anglaise, nage dessus, et croche dans les fargues. On l'aide à monter, on le ragaillardit d'un peu d'alcool, et on le conduit sur le *Gaulois*, où il pense alors à changer de linge dans une casemate.

vu encore, à quatre ou cinq cents mètres par tribord, deux flotteurs blancs qui étaient probablement des mines, mais beaujoup trop loin pour que nous puissions tirer dessus.

— Et le *Bouvet* ?

— Il avait terminé son tir et ralliait le *Suffren*, quand, à 1 h. 55, on distingua par le travers de sa tourelle de 27 tribord, une gerbe d'eau, puis des flammes, puis une fumée jaunâtre. Presque aussitôt, il se penchait de ce côté jusqu'à 90 degrés ; les tourelles, projetées hors de leur loge, tombaient à la mer l'une après l'autre, et en cinquante-cinq secondes exactement, il avait chaviré la quille en l'air, la proue disparaissant la dernière.

— Le *Charlemagne* s'en tire sans avarie. Le *Suffren* aussi, je suppose?

— Le *Suffren* a dû être également touché, car, pendant qu'il était en position de tir le long de la rive d'Asie, une longue flamme a semblé partir d'une de ses casemates.

— Et nous? avez-vous senti, de votre blockhaus, que nous étions touchés?

— Par ma foi, il y avait par-dessus nos têtes tant de sifflements, autour de nous tant d'explosions, sans compter les vibrations, le souffle de nos propres pièces, que la secousse passa inaperçue. Mais, vous, en bas, avez-vous pu seulement vous rendre compte de sa gravité? Et ne fallût-il pas que les canonniers entendissent le bruit de l'eau, que l'on ouvrît le panneau de descente à la soute aux gargousses, pour que l'on mesurât l'importance de l'avarie? D'ailleurs, même si nous l'avions, par impossible, reconnue de suite, cela nous eût-il empêchés de nous porter à toute vitesse au secours du *Bouvet* ? Notre brèche, certes, a dû en souffrir, de cet élan, et l'envahissement de l'eau dut être plus rapide. Mais un blessé qui ne sent pas encore sa blessure, et qui se précipite sur son frère d'armes en danger, pour défaillir ensuite auprès de lui, peut-on vraiment lui reprocher son geste généreux?...

Nous causons, et chaque minute qui s'écoule abrège la distance que nous avons à parcourir. Drépano [1], là-bas, dans

1. Drépano fait partie avec Mavro et Phido d'un groupe d'îles qui portent le nom d'*Iles aux Lapins*.

le mirage amical du soir, semble flotter comme un grand navire qui se rapproche. Il est pauvre et nu, cet îlot, sans humus ni végétation, inhabité, sauf peut-être par les quadrupèdes gentils que rappelle son plaisant surnom. Venu trop tard, sans doute, dans la série des archipels ioniens à la décevante géologie, son sol ingrat a méconnu la faveur du ciel. Mais quelle terre, parmi les plus belles, fut plus ardemment désirée? Ithaque assurément fut moins aimée d'Ulysse, après son long voyage !...

Nous avançons, nous avançons toujours. On se montre au loin, à toucher la côte d'Europe, un navire que surmonte un dais fumeux de mauvais augure : l'*Inflexible* ou la *Queen-Elizabeth*?

Une vedette maintenant nous accoste, et j'y reconnais la haute casquette à broderies d'or de l'amiral. Pourquoi nous n'allons pas plutôt à Ténédos, où nous serions plus près de l'escadre? Mais tout simplement parce que le temps presse. La cloison du compartiment des tubes sous-marins commence à laisser passer l'eau. L'échouage est urgent, et d'ailleurs les fonds seront meilleurs à Drépano.

A 5 h. 55 enfin nous y arrivons, à cette île d'inespéré salut, et sans heurt notre proue s'y pose doucement sur une petite plage de sable. Cinq minutes de plus, et la Fortune, lassée, se détournait de nous. Une ancre à jet fixe notre avant, une aussière portée à terre nous appuie sur la plage. L'hélice continue à tourner lentement pour ne pas déraper sur le sable et pour éviter les secousses de la houle.

La côte turque n'est pas très éloignée, et, de peur qu'on ne nous canonne, le *Charlemagne* veille sur nous, prêt à nous protéger. Des scaphandriers anglais vont travailler toute la nuit pour reconnaître la voie d'eau et l'aveugler, si possible. Tout va bien, et il est à prévoir que d'ici peu notre avant délesté flottera.

Une partie de la bordée débarquée revient à bord. Dans les Détroits, au cours de cette mémorable journée, les cuirassés anglais *Ocean* et *Irresistible* ont été aussi coulés par des mines, mais leurs équipages, sauvés presque au complet, ont pu passer sur des bâtiments de secours.

19 mars.

Le jour se lève, gris et froid, sur une mer houleuse, qui déferle en chocs brefs sur notre flanc tribord : léger roulis, qui complique de dures oscillations notre stabilité. Dans la brume du matin glisse et s'efface, vers l'entrée des Détroits, la silhouette familière de quelques croiseurs britanniques.

Des deux dragueurs qui se sont amarrés près de nous, l'un pompe l'eau, l'autre envoie de l'air aux scaphandriers anglais qui ont plongé jusqu'à la brèche. On sait maintenant quelle est l'avarie : une voie d'eau de 7 mètres de long sur 25 centimètres en sa plus grande largeur, un défoncement des tôles au-dessous du bord inférieur de la cuirasse. Peu de chose, en somme, — surtout en largeur — mais en faut-il beaucoup, dans ces trop vulnérables régions, pour compromettre une machine de guerre telle que nous?... On espère, avec des coins de bois, de l'étoupe et du plomb, obtenir une réparation provisoire, qui nous permettra de gagner un arsenal.

Sur la plage arrière, au ras de la tourelle, un trou d'un mètre carré représente le passage de l'obus dont les éclats ont atteint par ricochet les canonniers derrière leur pièce. Le pont inférieur est également troué, et les chambres au-dessous ont subi quelques dégâts. En explosant, le projectile a rempli de fumée le compartiment de la barre à bras, l'a criblé d'éclats de cornière. On ferma, puis on ouvrit les portes, à cause de l'asphyxie. Boubou-Sy, le quartier-maître sénégalais, était couché près de la barre, quand un fragment d'acier vint s'écraser à quelques centimètres de sa joue. Il se lève, va s'étendre à l'autre bout du compartiment, non sans avoir ramassé le précieux métal : « Avec bon gris-gris comme ça, moi y en a plus mourir ! »

Nous apprenons le nombre des rescapés du *Bouvet* : 51, dont 5 officiers. Mes trois amis sont morts, ou peut-être prisonniers des Turcs, ce qui, malgré tout, est peu probable. Il faut ajouter à ce chiffre les 5 hommes laissés, avant le combat, sur le bateau hôpital *Canada* ou à terre à Ténédos pour garder les embarcations. Ce qui fait, au total, 56 survivants sur un équipage de 721 hommes. Mais aucun de tous ces noms, dont je ne connais que quelques-uns, ne sera oublié. Vous ne périrez pas, morts du *Bouvet*, dans notre mémoire. Vous tous, amis et

camarades, qui, la veille même du jour glorieux, veniez, en guise d'adieu, nous apporter votre gaieté — dormez au fond de l'Hellespont, dormez en paix votre dernier sommeil ! Sur les autels du Souvenir notre piété tresse déjà de durables couronnes. Votre héroïque exemple a exalté nos volontés, et nos canons bientôt tonneront de leurs voix victorieuses. Alors, éveillez-vous des glauques profondeurs, et, quand nous glisserons sur votre cercueil, que vos âmes consolées nous parlent dans le murmure du flot !...

Dans l'après-midi, la *Cognée* nous ramène le reste de nos hommes de la première bordée. Ils sont ravis, ces braves gens, de l'accueil qu'on leur a fait sur les bateaux anglais. Belle occasion pour la cordiale alliance ! On a fait échange de bérets en se séparant, et ce sont les noms de *Lord Nelson, Triumph, Agamemnon* qui sur chaque front brillent maintenant en lettres d'or.

Enthousiasme expansif, reconnaissance attendrie, au souvenir des prévenances — d'ordre surtout gastronomique — dont on les entoura. Mais sous toute cette bruyante objectivité, qu'eût pu facilement percer un philosophe, un air de confusion, de honte presque pour cette fugue rapide, ordonnée pourtant.

— On est parti, parce qu'on a cru qu'on allait couler, même que tout le monde le disait sur les bateaux où on est monté !...

Un maître-d'hôtel m'expose les vicissitudes sans nombre qui suivirent son débarquement :

— Allez ! Pour sûr que si j'avais su que j'allais m'appuyer une pareille ribote, j'aurais préféré rester à bord avec les copains... Le *Chelmer*, le torpilleur anglais qui m'a pris — vous l'avez vu, n'est-ce pas ? eh bien ! au lieu de nous débarquer sur un de ces grands bateaux qui ne faisaient rien, les 85 que nous étions là, il a carrément repiqué sur les Dardanelles. Là, il y avait le *Dartmouth*, près de Seddul-Bahr. Nous pensons : « Chouette ! ça y est. Cette fois, on va nous laisser sur ce raflot. » On commence à débarquer, mais ouat ! v'là qu'on enlève la planche et qu'on repart à toute vitesse, rapport à un T. S. F. qu'on venait de recevoir. Tous les torpilleurs, tous les chalutiers qu'on rencontrait, on leur y signalait de nous suivre.

Paraît qu'y avait deux bateaux au plein qui demandaient du secours. On s'en approche, on fait des ronds autour de l'un, qui était l'*Ocean* ; l'autre, c'était l'*Irresistible*. On finit par accoster l'*Ocean*, mais pan ! on reçoit un obus dans la cuisine qui enlève le dessous de la passerelle, et deux minutes après, un autre pruneau qui tombe dans la chaufferie et cause une voie d'eau. Fallait voir les marins anglais ! De suite, ils soufflent dans une sorte de bouée en caoutchouc qu'ils ont toujours autour du cou. Mince ! pensais-je, dans quoi est-ce que je vais souffler, moi? Je me préparais à me jeter à l'eau, mais la terre était loin, et puis... il y avait les Turcs.

» Je me cachais près de la cuisine, rapport aux projectiles, puis, quand j'ai vu que l'*Ocean* nous passait des blessés, je me suis mis à aider le mouvement. Avec le paillet Makaroff on avait bouché la voie d'eau, et alors les gens de l'*Ocean*, qui rigolaient en fumant leur pipe, ont commencé à descendre chez nous. Leur pauvre bateau ! Il était tout ouvert sur l'avant, et on voyait l'intérieur sur 6 ou 7 mètres. N'empêche qu'ils se sont mis de suite à jouer aux cartes sur le pont.

» Il était bien 9 heures du soir à ce moment-là, et notre voie d'eau, elle recommençait à donner sérieusement. Alors nous sommes allés près du *Lord Nelson*, et on nous a dit à tous de monter à bord. On nous a donné un grand demi-bol de tafia, du thé, du pain, de la confiture, de quoi nous retaper un peu. Mais moi, ça ne me chantait pas, j'étais trop fatigué. J'ai préféré m'endormir sur un tapis dans la batterie. Le lendemain, la faim était un peu revenue, et j'ai mangé du pain, du beurre, du fromage, de l'endaubage, tout ça à discrétion. Y me manquait bien mon quart de vin, mais je me suis rattrapé sur le cacao. Y en avait une bâille pleine, et on y plongeait son bol autant de fois qu'on voulait.

» Vers 2 heures, un canot du *Suffren* est venu nous chercher pour nous conduire à bord de la *Cognée*. On était bien contents, vous pouvez croire, mais on avait la larme à l'œil en se quittant avec les Anglais. On nous avait tellement dit que le *Gaulois* était coulé que ce fut une vraie joie pour nous de le revoir, et nous sommes montés à bord, heureux de retrouver les copains... Ben quoi ! vous autres, vous avez l'air de vous payer ma tête maintenant ! C'est-y pas vrai qu'on s'est

embrassé? Mais tout de même, allez ! j'aurais mieux fait de rester à bord...

Et, revenu déjà de son émotion, notre maître-d'hôtel regagne, d'un pas léger, son office.

Les nouvelles du combat d'hier, transmises télégraphiquement par les deux amiraux des escadres alliées, sont parvenues en France et en Angleterre. L'amiral de Robeck loue en termes élevés la conduite de la division française :

Je désire porter à la connaissance des Lords de l'Amirauté la manière splendide dont l'escadre française s'est comportée. Elle n'est point troublée, malgré ses lourdes pertes. L'amiral Guépratte l'a conduite au feu, dans une action rapprochée, avec la plus grande bravoure. Officiers et marins sont tous ardents pour engager à nouveau l'ennemi.

Le Ministre de la Marine française et l'Amirauté britannique envoient, en échange, leur témoignage de sympathie et de haute satisfaction. Concert de voix élogieuses qui nous emplit tous de fierté et nous touche profondément. Comment en mieux résumer le sens que par ces trois phrases éloquentes et simples, dont la dernière est pour l'avenir un gage assuré de victoire :

Général d'Amade à Contre-Amiral *Suffren* :

Nous prenons part au deuil général de la marine française. Tous ont, malgré tout, noblement accompli leur devoir et donnent un magnifique exemple de courage.

Leurs frères d'armes du corps expéditionnaire les admirent et les vengeront.

20 mars.

Les travaux se poursuivent normalement. Les coins de bois que les scaphandriers enfoncent dans la brèche la réduisent peu à peu, et dès ce soir, sans doute, on pourra faire fonctionner vigoureusement les thirions pour aspirer l'eau des compartiments envahis.

Le *Suffren*, qui est ancré derrière nous, a reçu aussi au cours du combat quelques avaries, mais peu graves. Un projectile a éclaté dans une de ses casemates — la flamme que l'on avait

aperçue de notre blockhaus — tuant des hommes de l'armement et faussant une tourelle de 16 voisine. Grâce à un simple quartier-maître, un incendie et peut-être l'explosion des soutes furent évités. Voyant une gargousse enflammée tomber dans sa soute de 16, il la fit évacuer rapidement, et, avec un merveilleux sang-froid, ouvrit les prises d'eau pour la noyer.

La coque du *Suffren* a également une petite voie d'eau. Comme nous, il aura besoin d'un carénage.

Le croiseur de bataille anglais *Inflexible* a eu son poste de contrôle de tir avant frappé par un obus de gros calibre. C'est lui probablement que nous avions aperçu au loin, près de Seddul-Bahr, environné d'une épaisse fumée.

21 mars.

Nous voici à flot, depuis midi, ayant pris mouillage entre les deux îles Mavro et Phido. Notre proue, allégée, a quitté son lit de sable et de gravier, et c'est plus bas, à la verte ligne de flottaison, que la vague, comme autrefois, vient la caresser.

On peut descendre, maintenant, dans les locaux qu'a saccagés l'eau de mer, et que revêt une boue gluante. La cale à eau, trois compartiments voisins, dont celui que nous occupions pendant le combat, le pivot de la tourelle avant, les soutes des maîtres charpentier, magasinier et électricien, huit chambres de maîtres et le poste des seconds-maîtres ont été inondés — ce qui représente bien 1 800 tonnes d'eau. De la cale à eau, où mon service m'appelle pour le nettoyage et la désinfection des caisses à eau distillée, je vais, par curiosité, rendre visite à ce qu'on peut voir de la brèche. Il faut, pour y parvenir, ramper dans l'obscurité de caisse en caisse, enjamber un infect bourbier, traverser la porte étroite d'une cloison, grimper le long des tôles extérieures en s'accrochant à des saillies de fer.

Alors, sur la coque défoncée, qui, sous la poussée de l'explosion, a tordu et gondolé les couples d'acier, on voit, tout au haut, s'avancer une grande fente aux bords éversés, au travers de laquelle les planches de bois font saillie. C'est la partie antérieure de la déchirure, la plus basse en raison de l'obliquité, et la plus accessible. Un peu d'eau filtre encore, avec un glou-

glou de source, sur la convexité des tôles peintes au minium, mais le ruisseau qui se collecte en bas, dans le fond ténébreux que mon fanal n'éclaire pas, est à mesure asséché par la rude aspiration des crépines.

Tout est donc pour le mieux, et demain, après avoir rejoint l'escadre à Ténédos, après avoir embarqué des vivres et du charbon et pris les ordres de l'amiral, nous ferons route avec le *Suffren* sur un arsenal : Malte, Bizerte ou Toulon.

. . . .

23 mars.

A Navarin, où nous avons dû faire escale.

Depuis Ténédos, en vue — jusqu'au cap Cérigo — des côtes de Grèce, nous avions eu le plus merveilleux temps qui se puisse rêver : une mer transparente et unie comme un ciel, malgré la tiède brise.

A Vatika, dans la fraîche lumière du matin, toute l'armée navale était sortie de l'anse où elle s'abritait, et, conduite par le cuirassé-amiral, s'était portée à nos devants. Elle avait défilé tout près de nous, dans le tumulte des vivats, nous avait encadrés d'une escorte d'honneur. Le commandant en chef nous avait dit sa joie, sa fierté, sa gratitude, puis — récompense tant souhaitée — nous avait enjoint de regagner Toulon, après une courte escale à l'île de Malte.

Doublé le cap Matapan, la brise peu à peu s'était mise à fraîchir, et le vent, le grand vent de la Méditerranée, s'était levé. La calme surface s'émeut. Argentée d'abord de moutonnements épars, elle s'enfle bientôt en houles parallèles, dont notre flanc blessé supporte l'effort. Nos coins de bois un à un sont arrachés, l'eau recommence à envahir le compartiment de la cale. A 8 heures du soir, nous sommes à 40 milles au sud-ouest de Navarin, marchant à peine à la vitesse de 4 nœuds. Vaut-il mieux continuer sur Malte ou revenir en arrière? La tempête augmente. Roulis et tangage violents. L'eau entre à torrents dans la cale à eau qui s'emplit. Nous virons de bord. Nous mettons le cap à petite allure sur Navarin. On sent que l'avant s'enfonce. Situation plus critique qu'à Koum-Kaleh, car il fait nuit, nous sommes en pleine mer, par

très gros temps et loin de tout secours. La nuit est relativement claire, le vent rugit, les lames se creusent en tourbillons. Derrière nous, la grosse silhouette noire du *Suffren* semble nous guetter, impassible. Quel secours attendre de lui, en cas de danger, par un temps pareil? Toute embarcation mise à l'eau chavirerait infailliblement.

Le *Courbet*, prévenu par T. S. F., dépêche un croiseur et trois torpilleurs à notre rencontre.

A 10 h. 55, la cale à eau est pleine, ainsi que les puits aux chaînes. L'eau passe dans la cale à vin. La cloison qui nous a sauvés une fois résistera-t-elle encore une deuxième?...

Tout est tranquille à bord. Les matelots qui ne sont pas de quart dorment dans leurs hamacs. A peine si, de temps en temps, quelques voix d'officiers qui se rencontrent chuchotent dans la salle d'armes.

Le croiseur *Jules-Ferry*, les torpilleurs *Bouclier*, *Cavalier* et *Fantassin* sont près de nous à 3 h. 55.

Doucement, l'eau continue à gagner, envahissant, après la cale à vin, le compartiment des étrangloirs. Il est 4 h. 40. Étalerons-nous deux heures encore?...

Nous tiendrons, car il faut tenir. Se peut-il qu'après tant de périls vaincus, nous sombrions ainsi dans une mer amie, dans *notre* mer, si loin de la bataille !...

Déjà le vent mollit, le choc des lames s'atténue, l'oscillation devient un bercement. Sur le ciel laiteux des blancheurs diffusées de l'Orient, des montagnes sont apparues...

Une demi-somnolence me gagne. Je crois entendre des appels de sifflet, un bruit de treuil que l'on met en marche... « Terre en vue... Navarin... Poste de mouillage... » Je m'endors tout à fait.

6 h. 30. Tout est beau, ce matin, ici. L'aube paresseuse s'attarde en écharpes traînantes sur le panorama paisible de la baie, où, parmi l'escadrille endormie des destroyers, des barques de pêche se balancent mollement. Mais notre arrivée dérange cette torpeur. Des cris stridents de sirène déchirent l'air, les torpilleurs se mettent à fumer, les barques, empressées, se parent pour nous de claires voilures. Un cuirassé, que nous n'avions pas vu d'abord, répond à nos signaux par des

pavillons aux couleurs crues. Massif et trop ventru, avec sa seule énorme cheminée, je le reconnais, car j'y fus embarqué quelques années avant la guerre. Depuis longtemps, il végète désarmé, privé de ses canons, et c'est comme atelier flottant qu'il est venu finir dans ce port étranger. Voici qu'il met à l'eau, prévenu de nos besoins, ses équipes d'ouvriers que notre bord va recevoir. On travaillera nuit et jour à construire par l'intérieur, contre la brèche, un solide caisson en ciment, un bâtardeau, qui sera plus qu'une réparation de fortune. Et bientôt, avant sans doute le terme fixé par une neutralité sévère mais non inflexible, nous serons prêts à reprendre la mer, à voguer, par un prudent détour, vers les côtes de Provence...

XXX...

AU MAROC PENDANT LA GUERRE

Nous étions à Rabat en juillet. Si l'on ne se doutait guère en France des événements terribles qui se préparaient, on y pensait encore bien moins au Maroc. Le pays continuait son évolution, les entreprises commerciales et industrielles se multipliaient, chaque jour les maisons sortaient de terre, les routes s'ébauchaient.

Nous ne lisions guère les journaux locaux, peu intéressants ; ceux de France nous arrivaient vieux de huit ou dix jours : ils ne parlaient que d'un procès fameux. Subitement, vers le 28 juillet, l'inquiétude se répandit. Les nouvelles européennes, sommairement transmises par télégrammes, étaient d'une exceptionnelle gravité. Des lettres particulières confirmèrent nos craintes : mon frère, attaché d'ambassade à Berlin, alors en vacances dans notre famille, avait été rappelé à son poste par dépêche; quelques jours plus tard, il avait télégraphié à un garçonnet de nos amis, récemment arrivé en Allemagne, de revenir d'urgence.

Le samedi 1er août, dans la soirée, un chaouch venait prévenir mon mari d'avoir à se rendre dès le lendemain matin au cabinet de M. G..., secrétaire général du gouvernement chérifien. L'entrevue dura peu. Mon mari rentra grave et me dit : « M. G... nous a prévenus que la mobilisation générale avait lieu en France. Elle sera décrétée ici demain. Un

certain nombre de fonctionnaires, dont je fais partie, doivent rester attachés à leur poste. M. G... recommande le plus grand calme. *Il importe avant tout de donner aux indigènes l'impression que rien n'est changé dans le pays.* » La grande angoisse s'abattait sur nous...

Dans la journée du 2, la nouvelle fut connue à Rabat. La *Marseillaise* retentit dans les cafés. Les hommes de tout âge se pressèrent au bureau de la mobilisation. La musique militaire donna son habituel concert dominical au milieu d'un enthousiasme et d'une émotion indescriptibles.

Le premier soin du gouvernement fut de délivrer le Maroc de tous les Austro-Allemands qui s'y étaient établis. Les consuls furent embarqués aussitôt, tandis que leurs ressortissants, dûment gardés, attendaient quelques jours les paquebots sur lesquels ils devaient gagner l'Algérie. Leur départ de Rabat eut lieu au milieu d'un silence glacial, mais correct. Il ne fut probablement pas sans étonner les Marocains, habitués à voir les Germains traités avec une déférence caractéristique.

On sait la propagande active et sournoise qui avait été faite par les Allemands au Maroc. Les histoires d'espionnage et de contrebande de guerre ont été racontées. A Casablanca, notamment, on découvrit chez un gros commerçant allemand un stock de boîtes à sardines destinées aux marchés de l'intérieur : chacune contenait cinq ou six cartouches. Le fait suivant, qui je tiens d'un personnage digne de foi, est peut-être moins connu : dans les premiers jours de la guerre, un Marocain arrivant à Mogador demandait le consul d'Allemagne ; on lui répondit qu'il avait été réexpédié dans son pays. L'indigène parut si étrangement décontenancé qu'on l'arrêta. Il fut trouvé porteur d'un message d'El Hiba, le prétendant, qui disait à peu près ceci : « Ainsi que c'est convenu avec toi, nous sommes prêts à marcher contre les Français, et nous attendons que tu achèves de nous envoyer des armes comme tu nous l'a promis. »

Les indigènes protégés allemands, qui s'étaient montrés jusqu'alors d'une insupportable arrogance, se firent plus humbles. Ils avaient été convoqués par les chefs des municipalités. Dans un langage précis et énergique, on leur fit comprendre qu'ils rentraient désormais dans le droit commun, et

seraient strictement surveillés. Cette mesure dut réjouir la masse des Marocains, assez tyrannisés jusqu'alors par ceux d'entre eux qui jouissaient de la protection allemande.

Les notables indigènes cachaient leurs sentiments intimes et n'exprimaient que les vœux de succès... officiellement nécessaires. Mon mari, dans ses perpétuels rapports avec eux, n'entendait pas parler de la guerre et n'en parlait pas lui-même. Chaque jour il se rendait au Makhzen [1] où tout continuait à fonctionner normalement. Au sortir des séances il s'entretenait d'affaires locales avec les vizirs et autres personnages, comme si rien de plus important ne se fût passé dans le monde. Quant aux dames musulmanes elles vivent tellement en dehors de tout, qu'elles savaient à peine qu'une guerre bouleversait l'Europe.

La mobilisation fut rapidement accomplie. Colons, commerçants et fonctionnaires remplaçaient sous les armes les troupes actives qui s'embarquaient chaque jour pour la France, aux sons de la *Marseillaise*. On commençait à voir des territoriaux du Midi, aux cheveux gris, à la barbe inculte, dépaysés, l'allure gauche dans leurs vêtements militaires. Les officiers et leurs familles formant la majorité de la société européenne, la ville se dépeuplait. Ceux qui restaient rongeaient leur frein...

Les nouvelles communiquées par la T. S. F. étaient affichées en divers endroits de la ville. Malgré leur laconisme, nous étions presque mieux renseignés qu'en France, recevant chaque jour, outre les communiqués officiels français, anglais et russes, des dépêches espagnoles et italiennes. On ne vivait plus que pour ces nouvelles ; on attendait, on espérait, on craignait... On ne s'arrêtait devant les affiches qu'en tremblant. Les corps exilés restaient au Maroc, mais les esprits, vraiment, étaient retournés dans la patrie. C'est à peine si l'on s'inquiétait des événements locaux. Et pourtant on pouvait tout craindre, dans ce pays à demi conquis, prompt à la révolte, et où les tribus dissidentes n'étaient contenues que par la puissance de nos effectifs.

Le général Lyautey avait l'autorisation, en cas de conflit

1. Cour chérifienne.

européen, d'évacuer tout l'intérieur, et d'essayer de tenir seulement dans les villes de la côte. Mais quand l'heure tragique sonna, il eut la hardiesse de prendre la décision qui devait conserver à la France le pays qu'il lui avait conquis. L'évacuation du Maroc aurait porté un coup terrible à l'influence française en pays islamique, sa répercussion eût été incalculable en Algérie et en Tunisie. C'étaient les révoltes certaines, les massacres, une retraite désastreuse. C'était laisser le champ libre pour les excitations à la guerre sainte. Mais garder tout le pays avec quelques bataillons de mobilisés, de territoriaux et de Sénégalais semblait presque impossible. Et cependant le tour de force fut accompli; son plein succès dépassa les espérances de ceux qui osèrent le tenter.

Les indigènes, sourdement travaillés depuis de longues années par les Austro-Allemands, doutaient encore, malgré nos brillants faits d'armes et nos conquêtes, de la solidité de notre installation. On leur avait tant dit qu'au premier coup de canon tiré par l'Allemagne le protectorat serait ébranlé, et qu'il n'y aurait plus, dans le désarroi général, qu'à nous jeter hors du pays ! Ils attendaient cette heure. Sans doute ils ne la désiraient pas tous. Les habitants des régions pacifiées sont en majorité et très sincèrement nos amis : ils nous doivent la sécurité des villes et du bled — ce qui est pour eux la question vitale. Les citadins, qui sont tous commerçants (beaucoup dirigent de très grosses entreprises et les millionnaires ne sont pas rares parmi eux), comme les Bédouins de la plaine qui se livrent à l'élevage et à l'agriculture, sentent leur intérêt lié au nôtre. Ils se souviennent des périodes troublées qui ont précédé notre protectorat et où ils étaient perpétuellement victimes des tribus pillardes. Le plus humble paysan sait qu'il peut, grâce à nous, promener son troupeau et cultiver son champ sans crainte d'être razzié. Il apprécie notre civilisation parce qu'il en profite. Loin d'être rebelle au progrès, le Marocain accueille avec enthousiasme les plus stupéfiantes inventions européennes. La surprise est grande de constater avec quelle facilité les Arabes du peuple ont pris l'habitude d'employer le téléphone, l'automobile, le télégraphe, alors que nos paysans français n'en usent encore qu'avec réserve, et parfois méfiance.

Mais, à côté de ces amis fidèles, il y avait les mécontents, les agitateurs, les sans-travail, tous ceux qui guettaient notre première défaillance pour soulever la foule pacifique en réveillant les vieilles haines. Il y avait surtout les tribus hostiles des montagnes que tenaient en respect nos canons, et qui, vivant exclusivement de brigandages, attendaient l'occasion de se ruer sur nous et sur les habitants des plaines dont la richesse excite plus que jamais leur convoitise.

Le général Lyautey ne voulut lâcher pied nulle part, pas même aux points les plus avancés, à Taza, à Khenifra, à peine conquis et organisés, et situés au cœur du territoire berbère... Avec ce qui lui restait de troupes il sut organiser une ligne de front qui tint partout, au prix de la plus grande et courageuse abnégation.....

Mais il ne suffit point au Maroc de se garder lui-même contre les dissidents ; il tint à envoyer à la France l'appoint de ses troupes indigènes. Un dicton de l'Afrique du Nord prétend que *le Tunisien est une femme, l'Algérien un homme, et le Marocain un guerrier*. L'épreuve a consacré cette réputation du soldat marocain. Les contingents indigènes ne sont composés que de volontaires, qui partirent avec enthousiasme dès la première heure. Le recrutement continue, grâce au système des primes. Chaque mois, plusieurs centaines d'indigènes, instruits dans le pays, s'embarquent pour rejoindre leurs camarades du front français. Plus tard, lorsque les événements permettront à l'attention de se détourner un peu de la métropole, on admirera l'œuvre extraordinaire accomplie par le général Lyautey.

Durant les premiers mois, et malgré les mesures énergiques prises contre les propagateurs de fausses nouvelles, les bruits les plus fantaisistes coururent dans le pays : tantôt les Européens devaient être massacrés à la fin du Ramadan ; tantôt on parlait d'expulser les femmes et les enfants ; tantôt, dans la crainte d'une attaque, on allait évacuer toute la ville française de Rabat, bâtie en dehors des remparts, pour se réfugier autour du consulat. Puis il fallut bien se rendre à l'évidence. Le pays était tranquille et la vie continuait normalement pour tous, avec quelques difficultés en plus et quelques-unes en

moins. Sans doute le sucre et certaines denrées se faisaient rares et coûtaient cher, mais les loyers tombèrent subitement de moitié et même davantage, par suite des nombreux départs. Telles maisons indigènes, qui se louaient 400 francs par mois avant la guerre, ne se paient plus que 150 francs à l'heure actuelle. Il est vrai qu'elles n'en valaient guère plus de 40 à 50 jusqu'à ces dernières années : les riches propriétaires marocains qui furent atteints par cette dépréciation ne sont donc pas trop à plaindre. La plupart, du reste, baissèrent leurs prix avec une bonne grâce parfaite dès le début des événements.

Le commerce européen local, un moment gêné par la mobilisation, reprit peu à peu son essor. Des colons, des industriels, des commerçants furent mis en sursis d'appel pour vaquer à leurs affaires. Les importations, tout d'abord interrompues, ravitaillèrent à nouveau le pays des indispensables produits manufacturés en Europe.

Pour éviter la misère, instigatrice des révoltes, on résolut de pousser les grands travaux, qui emploient une main-d'œuvre indigène considérable. Des routes, dont l'achèvement n'avait été prévu que dans un laps de plusieurs années, furent terminées en quelques mois. Vingt-cinq kilomètres de voie ferrée furent construits de Casablanca à Marrakech, et le rail atteignit Fez au cours de l'hiver. La jetée de Casablanca s'avance vers la haute mer ; les quais bien aménagés remplacent à Rabat les lagunes nauséabondes. Des égouts, des conduites d'eau sont posés dans toutes les villes ; des édifices publics sont en voie de construction.

Vers la fin d'octobre j'accompagnai mon mari à Fez. Il y allait faire une enquête, avec deux membres du Makhzen. L'un d'eux, Si Mohamed..., est un notable Fasi[1], d'une des plus vieilles familles andalouses de la ville ; c'est un lettré musulman intelligent et ouvert aux idées modernes. Il joua, il y a quelques années, un rôle prépondérant dans la révolution qui renversa Abdel Aziz. Plus tard, Moulay Hafid, craignant le sort de son prédécesseur, aurait voulu le faire mettre à mort.

1. Habitant de Fez.

Si Mohamed... nous disait : « Quand j'étais jeune, j'étais très ardent. Ce que je ne pouvais obtenir par la politique, j'essayais de l'obtenir par la poudre. Les années m'ont calmé. Lorsque les Français se sont installés dans le pays, j'étais, comme mes compatriotes, très excité contre eux. Et puis je me suis dit : Quelle folie d'entrer en lutte avec un peuple si fort ! Nous serons sûrement vaincus. Mieux vaut être de ses amis que de ses ennemis. Et je me suis rangé de votre côté. » Le raisonnement de Si Mohamed... est celui de la plupart de nos partisans marocains. Cet attachement intéressé est du reste le plus sûr garant de leur fidélité.

Si Mohamed... nous parlait parfois de la guerre, et se réjouissait de nos succès. Il eût voulu, disait-il, s'engager comme soldat ou comme infirmier. Nous lui représentions en vain qu'un personnage de son importance et de son âge était mieux à sa place au Makhzen que sur les champs de bataille. Il revient encore parfois à cette idée.

Nous arrivâmes à Fez avec émotion. Cette grande cité bâtie au milieu de tant de contrées désertes et sans routes étonne et inquiète. Elle s'auréole du reflet sanglant de ses massacres trop récents. Sa mosquée de Karaouïne est la plus célèbre Université littéraire et religieuse des pays islamiques ; c'est d'elle que partit souvent le signal de la Guerre Sainte. Fez eut à soutenir tant d'assauts, tant de révolutions, que chacune de ses maisons est construite en vue d'un siège. Les plus beaux palais ne montrent aux passants qu'une haute et triste façade lépreuse, un vestibule grossièrement pavé et des portes formidables, toutes blindées de fer et munies de gigantesques verrous. Chez le grand vizir, où nous habitions, il y avait cinq de ces portes, avant d'arriver au patio. Puis tout à coup, le palais se révèle, rutilant, splendide, avec ses cours de marbre, ses colonnades, ses jets d'eau, ses salles revêtues de mosaïques et de stucs ciselés, ses plafonds peints, sculptés et dorés, et ses exquis jardins intérieurs, aux bosquets d'orangers et aux vasques toujours débordantes.

Comment soupçonner de telles merveilles en circulant à travers Fez et Bali, la vieille cité croulante, aux ruelles étroites, humides et nauséabondes? Le soleil n'y descend jamais, la lumière y est rare et jaunâtre ; sous les voûtes interminables il

fait nuit. Les passants frôlent les murailles, ombres glissantes dans le clair obscur. Les rues en pente, caillouteuses, s'enchevêtrent en dédales. Parfois elles s'élargissent un peu et l'on aperçoit un tout petit coin d'azur égaré au-dessus des bâtisses centenaires. On ne rencontre que des musulmans ; les Européens, déjà très peu nombreux avant la guerre, semblent avoir disparu de Fez. Les camps sont installés en dehors de la ville. C'est à peine si, de loin en loin, on aperçoit un officier ou un soldat aux environs des « services municipaux ». Une angoisse étreint l'esprit dans cette ville farouche et grandiose. On se sait isolé au milieu d'une population réputée hostile.

Que de fois les télégrammes de l'agence Wolff annoncèrent-ils la guerre sainte et la révolution à Fez ! Vingt mille Berbères l'assiégeaient, selon eux, à l'époque où nous arrivions. Nous trouvâmes cependant la ville parfaitement paisible dans son décor de montagnes et de verdure. Les souks grouillaient particulièrement à cause de l'Aïd el Kébir [1]. Des Berbères étaient bien descendus de leurs douars, mais pour vendre leurs moutons et faire des achats. Les commerçants, placidement accroupis au milieu de leurs étalages, servaient leurs nombreux clients ; on nous regardait avec curiosité, mais sans aucune malveillance, et même avec une certaine déférence, à cause de notre compagnon Si Mohamed... dont le retour causait quelque impression. Les gamins ne crachaient pas sur notre passage en prononçant des malédictions, comme cela se pratique aux époques troublées ; ils s'empressaient au contraire à porter nos paquets et à nous guider à travers le labyrinthe déconcertant des ruelles obscures.

Chez les notables, qui nous recevaient avec cette amabilité exquise des musulmans, on parlait un peu de la guerre : mais si leur conviction était moins absolue que la nôtre, leurs vœux de succès étaient vraiment sincères. Les Marocains s'étaient attendus peut-être au triomphe écrasant de l'Allemagne. La marche sur Paris en paraissait le prélude. La victoire de la Marne les étonna, sans les mécontenter. La plupart d'entre eux savent que leur intérêt est lié à celui de la France, et que le joug germanique serait cent fois plus dur pour eux que

1. La grande fête.

notre protectorat. Cependant ils se réservent encore, craignant un retour victorieux de l'Allemagne, et cherchent avant tout à ne pas trop se compromettre, pour le cas fâcheux où cela se produirait. Leur conception de la guerre est déroutée par cette lutte de tranchées où l'on gagne mètre par mètre. Ils ne croiront inébranlablement à la victoire des Alliés que le jour où le territoire français sera débarrassé des troupes germaniques et où nous pénétrerons en Allemagne.

Pourtant il se trouve parmi eux des esprits plus éclairés et européanisés, capables de comprendre les facteurs économiques, financiers et moraux qui nous assurent l'avantage. De ce nombre est le grand vizir Si Guebbas, chez qui nous sommes souvent reçus à Rabat. Une carte du théâtre des événements est suspendue à la muraille de mosaïques dans son salon de réception : on sent que la guerre est, pour lui comme pour nous, la grande préoccupation. Il en parle avec intelligence et intérêt ; des secrétaires lui traduisent chaque jour les dépêches. Il connaît tous les pays belligérants, ayant voyagé souvent à travers l'Europe. Si Guebbas est un lettré musulman qui possède une solide instruction européenne : il fut étudiant à Fez... et à Cambridge. A Tanger, où il vécut dans le monde diplomatique, il s'est initié à nos usages et à nos manières.

Le sultan Moulay Youssef s'intéresse aussi beaucoup aux événements. Chaque jour il se fait traduire les dépêches et expliquer sur la carte la situation des armées. Son loyalisme est hors de doute, il ne peut que désirer passionnément notre succès.

La fête du Mouloud, où les caïds des grandes tribus viennent lui présenter leurs hommages et leurs cadeaux, fut particulièrement brillante cette année. Près de deux mille chefs passèrent devant lui en de merveilleuses fantasias, au grand galop de leurs coursiers caparaçonnés d'or et de broderies. Ils purent rapporter dans leurs tribus lointaines l'impression de cette imposante manifestation, et aussi celle de la prospérité tranquille du pays.....

Nous arrivions à Fez lorsque la rupture eut lieu à Constantinople. Aucune émotion ne fut signalée dans la ville, et le capitaine M..., chef des services municipaux, qui connaît par-

faitement la population, nous affirma que cette nouvelle la laissait très froide.

La guerre avec la Turquie, dont le kaiser escomptait la tragique répercussion dans les pays islamiques, n'a guère impressionné le Maroc. Le sultan chérifien étant un rival religieux de celui de Stamboul, les Marocains ont moins de solidarité avec les Ottomans que les autres musulmans. Récemment le cadi de Casablanca profita des circonstances pour proclamer à la mosquée, en présence de Moulay Youssef, que celui-ci était le seul et vrai chérif, descendant et héritier du prophète.

Les musulmans qui nous parurent le plus affectés ne furent pas des Marocains, mais des Algériens, des Tunisiens, des Kabyles, interprètes à la résidence. Très francisés d'éducation et de mœurs, ayant étudié dans les lycées de leur pays, ces musulmans des jeunes générations ont pour la France une admiration et un attachement incontestables. Quelques-uns ont comme nous des frères ou des parents sur les champs de bataille, et y seraient partis volontiers eux-mêmes. Mais ils se rattachent par leurs croyances au sultan de Stamboul, et la guerre fut pour eux un coup troublant et pénible. Elle n'altéra pas du reste leur loyalisme envers nous. S'ils considèrent toujours Mohamed V comme l'unique Commandeur des Croyants, ils savent qu'il fut entraîné dans la lutte contre son gré et ils déplorent l'aveuglement de ceux qui, pour le compte de l'Allemagne, précipitent la Turquie à sa perte.

Au mois de novembre le pays fut très ému par les combats meurtriers de Khenifra. Quelques-uns croyaient y voir une corrélation avec les événements européens. Mais les Berbères, une fois châtiés, ne revinrent plus à la charge..... Vers cette même époque on craignit un bombardement des ports par les croiseurs allemands qui circulaient encore sur les mers. Des fonctionnaires, des agents municipaux reçurent des instructions pour le cas où pareille éventualité se produirait. Le combat naval des îles Falkland anéantit, avec la flotte germanique, les inquiétudes qu'elle pouvait causer.

Les Marocains, voyant avec quelle fermeté nous faisions face à tous les dangers, se solidarisèrent de plus en plus étroitement avec nous. Des manifestations de loyalisme accueillent

le général Lyautey partout où il passe. Fez la très farouche lui fit, au mois de mai, une réception grandiose. Trente mille indigènes, accompagnant leurs chefs, se portèrent à sa rencontre avec des acclamations. Les notables vinrent le saluer au seuil même de la fameuse et trois fois sainte mosquée de Moulay Idriss dont aucun Européen n'avait pu approcher jusqu'alors. Devant lui, et en présence de toute la corporation, l'éphémère sultan des Tholba, élu par les étudiants suivant des coutumes séculaires, récita la première sourate du Coran « La Fatiha » pour appeler les bénédictions d'Allah sur la France et son armée : faits inouïs, lorsqu'on pense au fanatisme passé des Fasi.

Ainsi le but que s'étaient proposé les dirigeants pour sauvegarder le pays durant cette crise est pleinement atteint. Derrière le rideau diminué, mais intrépide, de nos troupes tenant tête aux dissidents, le pays n'a pas cessé de progresser. On y trace toujours des routes, on y établit des voies ferrées, on y classe des monuments historiques, on y réglemente la justice, l'enregistrement, l'immatriculation. Les indigènes ont le sentiment de notre installation définitive au Maroc.

Comme partout ailleurs, les Austro-Allemands avaient pris une place prépondérante dans le commerce marocain. Leurs verreries, leurs soies, leurs cotonnades, leurs draps, leurs verroteries inondaient le marché, remplaçant les anciens et pittoresques articles indigènes qu'ils singeaient laidement, mais à des prix très bas. Bien des industries locales étaient mortes de ce fait. Les autorités s'efforcèrent au moins de donner à la France le bénéfice de cet état de choses. Des musées de produits austro-allemands en vente au Maroc furent installés, dès le début, aux municipalités de Rabat et de Casablanca; on y travaillait à mettre les commerçants indigènes en rapport avec les maisons françaises capables de leur fournir des articles analogues. Leur succès donna l'idée d'une plus grande entreprise. L'exposition franco-marocaine, qui doit s'ouvrir en septembre à Casablanca, réunira tous les échantillons des produits d'importation et d'exportation. De nombreux négociants français, sollicités par les envoyés des « Services économiques » marocains, ont promis leur concours,

et, bien longtemps à l'avance, tous les emplacements et pavillons étaient retenus. Les liens commerciaux seront donc resserrés en pleine guerre, entre le Maroc et la métropole.

Le voyageur, qui s'attendrait à voir le pays profondément bouleversé par le conflit européen, s'étonne de le trouver en pleine voie de progrès et de transformation : ce ne sont pas seulement des travaux d'utilité publique qui ont été accomplis depuis la guerre, mais encore des travaux artistiques et historiques : le dégagement de la superbe Porte des Oudayas, la restauration de la Medersa de Rabat où sera installé un musée, les fouilles entreprises à la Mosquée Hassan et à Volubilis sous la direction du colonel et de madame Dieulafoy, etc... Et ces progrès visibles donnent la mesure de tous ceux qui ne cessent de s'accomplir, mais qu'un touriste ne voit pas.

A. R. DE LENS

LA VOIX

I

Tristan de Migieu allait mourir. Se sachant condamné par le mal sans pardon, il n'admettait plus jamais qu'on lui tînt certain propos charitable, ou bien qu'une promesse illusoire tentât d'ébranler sa conviction.

Une petite toux implacable, la fièvre plus persistante que forte, l'amaigrissement acharné que rien n'arrêtait, la faiblesse devenant de l'épuisement douloureux, lui étaient autant de sinistres certitudes.

Et, déterminant presque la date où devait finir sa destinée, il s'efforçait, non de la reculer, mais de s'y préparer.

Le désespoir, installé dans son âme, marquait son visage, ses gestes, sa voix d'une tristesse poignante.

Assis devant son bureau, dans une pièce dont le confortable attentif et soigné révélait qu'à côté de lui une autre vie prenait tendrement soin de la sienne, il agissait et faisait toutes choses avec cette sorte d'inconstance dans l'action, propre aux grands malades. Il commençait une lettre et l'abandonnait sans raison, ouvrait un livre et s'en lassait dès les premières lignes ; il cherchait un objet, s'énervait de ne pas le rencontrer tout de suite et ne s'en servait plus quand il l'avait trouvé.

L'inutilité de ces minutes gaspillées lui apparut. Il se leva, fit lentement quelques pas autour des meubles et s'arrêta, rêveur, devant un pastel qui le représentait à vingt ans. Une

glace était là tout près, reflétant sans pitié son image d'à présent, sa pauvre silhouette désolée. Tristan, la montrant à sa femme dont les yeux le suivaient, murmura :

— Vingt ans après !

Et longuement encore il se regarda.

— Je devrais dire : cent ans après, n'est-ce pas?

Le cœur déchiré, madame de Migieu considéra ce mari qui lui était si cher et qui avait été un si joli homme. La haute taille courbée, les épaules voûtées, la poitrine creusée, les cheveux jadis châtains, dorés de blond, maintenant décolorés, la fine moustache sans vie, le visage émacié, la démarche anéantie, l'imperceptible tremblement des mains, lui donnaient l'aspect de la vieillesse, alors qu'il n'était chargé que de quarante-quatre années.

— Êtes-vous assez enfant, — répliqua-t-elle. — Vous n'avez pas bonne mine, c'est évident, cette bronchite vous exténue ; mais quelques mois de soleil en auront raison ; voici les rayons de l'avril, regardez-les en face, ils vous sont amis. Et puis, ne pensez pas toujours à vos tourments si vous voulez qu'ils vous oublient, — acheva-t-elle en le serrant câlinement.

— Pourrais-je penser à autre chose quand tout me crie ma fin prochaine ! — gémit-il, s'effondrant de chagrin dans les bras qui l'entouraient.

— Voyons, Tristan, mon bien-aimé, ne dites pas ces folies ! Vous guérirez, je vous le jure. Vous n'avez pas voulu quitter Paris cet hiver pour aller où l'on vous envoyait, parce que les déplacements vous fatiguent et surtout vous déplaisent ; alors c'est assez naturel que cette toux traîne un peu.

— Voyager ! pour mourir à l'hôtel ou dans un sanatorium, jamais ! Oui, je sais, ça m'aurait « prolongé » ; à quoi bon? quand on est condamné, il faut disparaître au plus vite.

La tête abandonnée sur l'épaule de sa femme, le corps replié dans les coussins du divan où elle l'avait amené, fixement, durement, il regardait devant lui.

Avec l'acuité de son intelligence nette et de sa sensibilité intuitive, que rien ne pouvait tromper, il ne voyait pas la fenêtre que ses yeux paraissaient rencontrer, ni les arbres, ni l'espace, mais, par delà les objets matériels, la mort.

Sans qu'il fût possible de l'en détourner, farouche, buté, il la voyait en face.

Autour des deux époux c'était le silence. La souriante petite maison qu'ils habitaient à Auteuil se cachait dans la verdure ; le jardin s'augmentait de tous les jardins voisins, et dans ses gentils sentiers tout ce qui passait se taisait : les gens, les bêtes et les choses.

Le crépuscule tombait lentement, ami des rêves caressés, mais aussi des sombres pressentiments. Le jour emportait l'énergie que donne la lumière sincère et la force de sa crudité vivifiante.

C'était l'heure cruelle aux malades, l'heure conseillère de désespoir, qui rôde autour des âmes en pleurs.

Madame de Migieu essaya toute sa puissance de persuasion, tout l'effort du mensonge le plus ingénieux, elle trouva des accents profonds, s'épuisa en mots consolateurs, pour endormir une si grande peine ; ce fut en vain. Rien ne put arracher son mari à l'incurable désolation. Pour seule réponse, et se tournant vers elle :

— Combien de temps porteras-tu mon deuil, Andrée? tu es brune, le crêpe ne t'ira pas et ta beauté s'en offensera.

Elle mit ses lèvres sur les siennes et l'enlaça, grondeuse et tendre.

— Du reste, ceci ne m'intéresse pas, — fit-il en se dégageant, — que tu ne te remaries jamais, voilà le seul point qui m'importe. Ce que je te demande là n'est pas impossible, il y a des femmes qui vivent dans le célibat.

Et l'obsession de l'idée, tant de fois exprimée au moment où la fièvre lui faisait chercher la vision des lendemains qu'il ne connaîtrait pas, le reprit tout entier.

— Avec notre fortune, ton indépendance sera complète, puisque nous n'avons pas d'enfants et plus de parents très proches. Alors tu pourras faire de beaux voyages, dont mon humeur sédentaire t'a privée ; et puis tu t'occuperas d'œuvres humanitaires, par exemple des tuberculeux... N'est-ce pas, tu feras ça? Promets, promets-le moi !

Il s'expliquait, tour à tour impérieux et suppliant, dans l'exaltation de sa hantise. Une toux sèche, presque régulière ponctuait ses phrases. Il parlait trop.

— Que veux-tu que j'aille faire du remariage à trente-huit ans ? — répondit Andrée, affectant de sourire.

— On t'en donne trente à peine, à cause de ta minceur, de ton visage délicat, de ta voix d'enfant, de ton charmant esprit.

Pour le rassurer elle feignit le renoncement ; et se penchant à son oreille, fredonna, comme en un murmure très doux et très lent, le quatrain de Clément Marot, mis en musique dans un rythme si mélancolique :

Plus ne suis ce que j'ai été
Et plus jamais ne saurais l'être !
Mon beau printemps et mon été
Ont fait un saut par la fenêtre.

— Chanson ! Tu sais ce que tu es. Mais pourrais-tu porter un autre nom que le mien, contracter d'autres habitudes, t'assouplir à un autre caractère?

— Tristan !

— Oui, je n'ignore pas combien l'existence monotone auprès d'un homme oisif et sans carrière te fut souvent pénible, combien tes ambitions furent piétinées et tes ardeurs fauchées.

— Mais non !

— Vois-tu, je n'étais pas actif parce que j'étais malade. Nous ne le comprenions pas alors, car il n'y a pas plus de trois ans que mon mal a décidé de me tuer.

Il se leva, secoué de frissons, et s'approcha du feu que madame de Migieu ranima.

A genoux près de lui, devant la cheminée, elle réchauffait dans ses mains les pauvres mains glacées, enveloppait dans une couverture de fourrure les jambes décharnées avec des raffinements d'amoureuse et des soins de mère.

Il continua, envahi par une inquiétude grandissante :

— Si je n'aimais pas la vie, c'est parce qu'elle ne m'aimait pas : tu me le pardonneras en te souvenant que je n'ai eu au monde d'autre amour que toi.

Ses doigts lissaient lentement les beaux cheveux noirs, qu'Andrée plaquait sur ses tempes afin de donner plus de relief à l'ovale et à la pâleur de son visage de brune. Toujours

agenouillée près de lui, dans une attitude à la fois tourmentée et méditative, cachant son angoisse, elle contemplait cet être loyal et bon, que chaque minute emportait comme en une course vertigineuse ; son regard s'accrochait à lui, le fouillait, avide de saisir un pauvre petit espoir ; et dans ces yeux qui allaient bientôt se fermer pour ne plus se rouvrir, elle cherchait à percer le mystère de la mort.

Tenace, il poursuivait son idée :

— Comment pourrais-tu briser pour les jeter aux quatre vents de l'oubli ces vingt années de notre union? Prends garde ! les morceaux en seraient si lourds qu'ils t'écraseraient en tombant. Et ne faudrait-il pas que tu déchires ta chair pour en effacer l'empreinte de la mienne?

— Tristan, — prononça-t-elle d'une voix basse, que l'émotion rendait grave, — puisque pour te calmer il faut combattre tes folles suppositions, je te jure, sur toute notre existence écoulée, que si tu venais à me quitter je ne me remarierais jamais ; je te le jure !

— Ne manque pas à ton serment. Car ce serait me renier, m'assassiner après ma mort ; et tu m'entendrais crier de douleur du fond de mon tombeau.

Il fut pris d'une brutale quinte de toux. Renversé en arrière, il suffoqua.

Épouvantée, madame de Migieu appela ses gens qui le transportèrent sur un lit.

***

Et, quelques semaines après, par un matin de mai, au petit jour il expira.

Alors la rosée multiplia ses gouttelettes sur les fleurs et sur la feuillée, afin que le petit jardin en deuil eût à pleurer de vraies larmes.

II

Quatre saisons avaient passé depuis le départ de madame de Migieu, au lendemain du coup terrible qui la frappa, quand la maison d'Auteuil, abandonnée aux herbes folles et

à l'enchevêtrement des lianes en désordre qui l'emmitouflaient, se rouvrit pour la recevoir.

Il faut avoir été frappé d'un deuil immense, d'un de ceux qui vous laissent l'âme assommée par le choc, et, sous l'empire du désespoir, s'être enfui de la demeure où vous aviez vécu des ans, des rêves, du silence et des baisers avec l'ami bien-aimé que des hommes sombres et indifférents emportèrent pour toujours ; il faut avoir éprouvé cette folie impérieuse qui vous pousse n'importe où, droit devant vous, vers les mers ou les montagnes, les vallées ou les plaines, pour comprendre le frémissement de désolation, le découragement douloureux que l'on ressent au retour.

Les lieux et les choses, tout a changé d'aspect, tout semble recouvert d'un suaire.

Les objets paraissent ne pas vous reconnaître et vous dire : « Laissez-nous mourir aussi. »

Recueillie, abattue, Andrée pénétra dans toutes les pièces. Au seuil de la chambre de son mari elle s'arrêta défaillante, et pour s'enhardir, entra d'abord dans le fumoir, qui en était une sorte de prolongement.

L'odeur de lui, restée là, si fidèle et évocatrice, la prit au cœur. Bouleversée par la puissance du souvenir, elle sanglota.

Les détails aperçus la jetèrent dans un trouble infini : c'était un cendrier où vieillissait une cigarette à peine fumée et oubliée ; un livre, le dernier que Tristan eût touché, gardait le signet à la page où il cessa de lire ; dans un coin sa canne traînait, celle qui soutint ses pas chancelants, l'amie muette et solide qui sentait chaque jour le corps qu'elle aidait devenir plus lourd et plus faible, et mesurait le chemin que parcourait le mal dévorateur, à celui qu'elle ne parcourait plus.

Sur le bureau, c'était son écriture ! des projets inachevés, des additions crayonnées, des blocs-notes chargés de choses qu'il comptait faire, des ordres qu'il voulait donner.

Et dans une coupe, sa montre ! Sa montre qui marqua l'heure où sonna l'éternel adieu.

Des instants et des instants s'écoulèrent avant que madame de Migieu songeât que la vie était à côté d'elle et en elle, qu'il fallait la continuer et s'arracher à la séduction du chagrin, à cette sorte d'ensorcellement de l'au-delà qu'elle subissait.

Accablée, résignée, elle suivit une servante qui venait la chercher pour quelque banale et inévitable question d'intérieur.

Tandis qu'elle contraignait son esprit aux occupations forcées et aux soucis matériels d'une existence désormais solitaire et inconsolée, elle laissait son âme se replier dans les ressouvenances d'un bonheur perdu, et rester lointaine.

***

Les réparations assez importantes que nécessita la maison, temple de toutes ses joies et de toutes ses peines, lui furent une heureuse diversion.

Cette maison, où toute son enfance de fille unique et choyée s'était écoulée, avait été la cause de son mariage.

Elle appartenait à son père, homme d'humeur changeante et d'esprit élevé, qui un jour s'en lassa et voulut la vendre. Un acquéreur sérieux se présenta en la personne de la comtesse de Migieu. Veuve, elle vivait avec son fils, dont la santé n'était pas sans fragilité, et désirait s'éloigner des bruits de la ville et trouver un air plus pur dans la campagne d'Auteuil. Alors commença la période des débats et discussions, durant laquelle les deux familles se réunirent très souvent...

Pendant que les parents arrêtaient leurs conclusions, les enfants de leur côté arrêtaient les leurs... Et quand il le fallut enfin, Andrée déclara qu'elle admettait très bien que l'on vendît la maison, mais qu'elle ne la quitterait tout de même pas.

Les fortunes, les situations et les idées des deux jeunes gens se convenaient parfaitement ; il n'y avait aucune raison pour qu'on les empêchât de se marier, et les choses s'accomplirent ainsi.

Tristan de Migieu, dont les vingt-quatre ans étaient l'élégance même, portait en lui l'avertissement du mal qui devait, dans le plein été de sa vie, le faucher. Ses gestes étaient empreints d'un certain nonchaloir ; sa gaieté n'allait que par à-coups ; sa haute taille semblait le gêner et se ployait trop ; on disait : « Il a toujours l'air fatigué. » Indifférent à ce qui faisait l'objet des convoitises des jeunes hommes de son âge, il passait pour moins intelligent qu'en réalité il ne l'était.

Son cœur était excellent, ses pensées fines et profondes.

Andrée, d'humeur aimable, s'entendit fort bien avec sa belle-mère, qui ne vécut pas longtemps ; elle en reçut, avec beaucoup d'affection, des avis précieux pour son ménage d'épousée de dix-huit ans.

Vive, rieuse et tendre, esprit perspicace et souple, meublé et sérieux, elle fut pour son mari une vraie femme et une amie incomparable.

Elle comprit bien vite le danger terrible qui les menaçait et lutta pied à pied, passant de l'espoir aux pires tourments, ne désarmant jamais, donnant l'exemple de la plus silencieuse énergie et du dévouement le plus discret.

Pendant vingt ans ce fut une union parfaite, exclusive, édifiante.

Se consacrant entièrement aux goûts et à l'existence de son mari, Andrée reçut peu de monde, courut encore moins les salons des autres, sortit rarement le soir, et puis plus du tout. De petits voyages pour fuir la chaleuro u bien la rechercher, quelques déplacements en Europe, sous un prétexte quelconque, furent leurs seules distractions.

La musique qui les passionnait tous deux, les lectures qu'ils faisaient ensemble, un agréable talent de poète que Tristan cultivait de loin en loin, de longues causeries et un égal souci de soulager la misère d'autrui, sous quelque forme qu'elle se présentât, emplissaient leurs loisirs.

Tristan aimait sa femme d'un amour violent, intransigeant, d'un amour fait de tous les amours. Elle était pour lui la famille qu'il n'avait plus, les enfants qu'il n'avait pas eus, les camarades dont il ne voulait pas ; elle était la santé qui lui échappait, la gaieté qui animait ses mornes réflexions, la source de tout bonheur, le but de toutes ses actions, sa chose, son esclave, sa loi, sa raison d'être.

Et la mort, dont la pensée le hantait, aurait cessé d'être l'aventure terrifiante, si elle eût emporté Andrée avec lui dans une même étreinte.

***

Réparer une maison qui gardait la trace et les secrets de tous ces êtres chers auxquels elle avait appartenu, où les

espoirs et les murs ensemble s'effritèrent, c'était pour madame de Migieu accomplir un acte pieux, une observance sacrée.

Les cœurs délabrés comprennent la plainte des pierres qui s'émiettent.

Sans s'inquiéter de l'éraflure, assez rude, qu'elle allait faire à sa fortune, mais se préoccupant seulement de rendre hommage au passé et de remuer avec art la poussière éloquente et la moisissure respectée d'une demeure belle de tant de souvenirs, elle organisa la restauration.

L'étude des devis et des idées proposées, en forçant Andrée à recevoir constamment architecte, fournisseurs et gens de métier, la tira de sa torpeur.

Les travaux commencèrent ; elle les suivit, les dirigea presque, peu à peu intéressée.

Alors le besoin d'activité, le goût de la vie pour la vie, lui revinrent insensiblement.

Une année entière s'écoula encore...

***

Quand pour la troisième fois depuis son deuil, Andrée vit reparaître le soleil de juin et les glycines encadrer sa fenêtre de leurs grappes bleuâtres, elle abandonna le crêpe alourdissant et les étoffes de laine et se vêtit d'un noir soyeux et léger. Elle retrouva, sous ces nouvelles parures, sa grâce, son air de jeunesse...

Elle accepta de se montrer, quelquefois et discrètement, au milieu de ses rares intimes et ouvrit sa porte à ceux dont l'affection attentive l'avait entourée durant les tristes années. Elle donna quelques déjeuners, où n'étaient ni le nombre ni l'apparat ; se mêla à des promenades organisées, aux fêtes de plein air, surtout quand la charité en était le but. Enfin, elle consentit à passer le mois de septembre dans une propriété de Normandie, riante et simple, bien que luxueuse, chez une compagne d'enfance qu'elle aimait. Le mari, ingénieur jeté dans la lutte politique, avait un caractère aimable et droit, et des mœurs calmes qui plaisaient à Andrée.

Le ménage, très uni, passait l'été dans une complète solitude, pour se reposer des choses et des gens, ne recevant que quelques visiteurs privilégiés.

Depuis une semaine Andrée vivait là, quand on lui annonça la venue d'un nouvel hôte.

A la manière dont on prononça son nom et dont il fut parlé de lui, elle jugea que, dans la maison, son crédit était considérable et son intimité très ancienne.

Le lendemain, à l'heure du thé, elle vit descendre de l'automobile qu'il conduisait lui-même, un homme vêtu de couleurs sombres, au visage tracé à grands traits, de carrure vigoureuse, haut et robuste, — quarante-cinq ans environ, — dont l'aspect à la fois timide et rude, jeune et résolu, la surprit.

L'amie présenta :

— Monsieur Antony Réan, le camarade de cœur de mon mari, d'abord ; député de Paris, ensuite... ; la comtesse de Migieu, presque ma sœur.

Le voyageur s'inclina profondément, non sans grâce. Et s'adressant à la maîtresse du logis :

— Excusez-moi, madame, d'être ainsi en retard ; j'ai mis plus de six heures à faire deux cent cinquante kilomètres ; des caprices de magnéto tout le temps. J'ai cru n'arriver jamais.

La manière était douce, une voix chaude posait les phrases.

Le soir, pendant le dîner, le député Réan, qui était rapporteur du budget des finances, causa sans aridité ni lourdeur des travaux qui l'occupaient. Avec clarté et mesure, il exposa ses idées, ses rêves où perçait une grande ambition personnelle. Andrée l'écoutait sérieuse, attentive.

Et lui, flatté, parlait beaucoup pour elle.

Andrée avait entendu dire de lui : « C'est un des orateurs de la Chambre les plus remarqués. » Elle le considérait donc avec une certaine curiosité.

Il lui semblait, tandis qu'il discutait toutes ces questions, dont le développement lui était nouveau, qu'un rideau se levait devant ses yeux sur la vie agissante, le but utile, l'action, le vouloir.

Après le repas, les deux hommes fumant dans le jardin, Réan questionna :

— Madame de Migieu a-t-elle des enfants?

— Non, heureusement...

Et la brève histoire d'Andrée lui fut contée.

Pendant que sur la terrasse, où les deux amies étaient restées, l'une expliquait à l'autre :

— C'est un célibataire convaincu, riche d'une distillerie qui marche toute seule, indépendant, généreux, ardent à la lutte politique ; des traditions, de vieux principes, de magnifiques penchants ; des muscles d'acier, un admirable équilibre nerveux ; en somme, le vrai type du « grand bourgeois ».

III

Sous la marquise ils attendaient que le grain cessât.

— Petite pluie d'été, aucune importance, — dit Réan, — c'est fini.

Et tout en allongeant le bras pour s'assurer de la dernière goutte, il citait *la Minute de beau temps* :

Brusque éclairage du décor !
Le soleil pique une étincelle
Sur chaque feuille qui ruisselle
De la récente averse encor.

— Allons, décidons-nous.

— Si vous conduisez en casse-cou comme hier, je ne vous accompagne pas, — déclara Andrée, ajustant ses voiles et simulant l'hésitation à monter en auto avec lui.

— Je n'ai pourtant tué que des poulets !

— C'est trop, et inutile. On tue ou on ne tue pas, voilà tout.

Dans la longue voiture, Réan installait ses amis : madame de Migieu, qui aimait recevoir l'air violemment au visage, devant...

— C'est vrai, tu es insupportable, Antony, — fit l'ingénieur, — quand tu mènes nerveux et emballé comme tu le fais depuis quelques jours. Dans les villages on nous regarde de travers ; tes virages sont d'une imprudence ! Se cramponner, se cogner, ça n'est pas se promener !

— Bon ! on ralentira. Mais depuis deux semaines nous radotons les mêmes routes, alors je finis par penser à autre chose.

— Merci pour nous, ne te gêne pas !

Réan sourit, prit le volant et s'observa.

Les deux couples regardaient fuir le paysage sans beaucoup le voir, tant sa beauté leur était connue; et l'esprit ailleurs, ils songeaient.

Le temps orageux faisait la campagne inquète. Les fleurs, la ramée et les bêtes se troublaient.

Andrée demanda :

— Vous partez toujours demain?

— Oui, la vie est idiote.

— Que ferez-vous à Paris en ce moment, tant que durera ce beau septembre?

— Je me préparerai pour la rentrée.

— Évidemment.

— Et puis... j'étais venu ici pour quarante-huit heures !...

Leurs yeux se croisèrent.

— Ils sont si contents de vous avoir.

— « Ils » sont bien gentils. Pourtant je les prive du tête-à-tête avec vous.

— Ou vous les obligez en le leur évitant, car je ne suis pas très gaie. Et quand nous nous retrouverons seuls...

— Je serai oublié !

— Je ne crois pas.

La direction reçut un imperceptible coup sec... Baissant encore le ton et fixant la lisière du bois, Réan parla vite :

— Moi, je vous quitte désemparé, dégoûté de tout ce qui m'attend.

Elle éluda :

— Le travail et vos grands espoirs vous reprendront.

— Non, non. Mes grands espoirs s'en sont allés dans d'autres rêves.

— Les forts ne doivent jamais rêver.

Le regard tourmenté dont elle l'enveloppa, ajoutait : « Ne dites plus rien, oui, je sais. Et peut-être vais-je souffrir aussi. »

***

Réan, que l'ambition accaparait, ne s'était pas attardé aux femmes. Ennemi du mariage, il trouvait les jeunes filles fades et s'en éloignait. Quelques aventures banales et faciles,

ramassées sans entrain dans le monde de tout le monde, avaient suffi à sa curiosité distraite et à son cœur pressé.

Madame de Migieu, si différente de tout ce qu'il avait rencontré et dont la nature contrastait si complètement avec ce qu'il était lui-même, le surprit, l'intimida, l'intéressa.

Le hasard, en les réunissant sous le même toit, dans une intimité dégagée de toute complication et de tout maniérisme fut le grand machinateur du trouble qui secoua sa sensibilité un peu dédaigneuse.

Il ignorait cette qualité de femme « vieille France », qui lui apparaissait désirable et fragile.

L'élégance des idées, la profondeur des sentiments s'étaient épurées dans l'âme d'Andrée par toute une vie de solitude méditative.

L'habitude prise de sacrifier ses goûts, de renoncer à ses désirs et à ses ardeurs, avait brisé en elle tout égoïsme.

Pendant de longues veillées et d'interminables heures chagrines, son esprit s'était mûri...

Mais elle dissimulait le fardeau de l'expérience sous un jugement jeune, rapide, bienveillant sans niaiserie, aigu sans perfidie.

Ses conseils ne pesaient et n'ennuyaient jamais ; ils tranchaient net, en couperet. Fille et femme d'aristocrate, elle en avait les façons-nées, les sourires raffinés, le parfait sens des nuances, le langage clair, bref, et la pointe impertinente.

Les soins qu'elle prenait de son corps, de sa souplesse et de sa beauté, tenaient du culte.

Obéissante au despotique souci de s'habiller avec recherche, elle avait la séduction du « Très-bien-mise », et savait se parer de ces petits riens exquis, riches et inutiles.

Son visage, resté ferme et gracieux, que le temps galamment épargnait, déconcertait par l'expression à la fois tendre et moqueuse, hautaine et attristée, que soulignait le mystère de ses yeux.

A peu près grande, tout à fait mince, d'allure légère, elle allongeait le pas et marchait « intelligent ».

Réan fut conquis,

Au contact d'Andrée, il avait pris conscience des imperfections qu'il ne se savait pas et sentait combien elle pourrait le

modifier et le compléter. Il s'étudiait pour ne jamais démériter et provoquait ses approbations et ses blâmes, avec une modestie surprenante chez l'homme impérieux qu'il était.

Andrée soulignait d'un mot gentil, d'un geste badin, les incertitudes de goût que Réan devait à la vie agitée, toute en façade, qu'il avait menée, au milieu bourgeois, cossu, mais rude, dont il sortait, à sa nature positive, à son éducation bousculée, à l'autorité de son caractère.

Il se soumettait, amusé et charmé, à l'empire qu'elle prenait sur lui, un peu plus chaque jour.

Disait-elle, à propos d'un mouchoir de soie dont il se servait :

— Excellent pour un abat-jour, ton chaud, vif.

Il concluait :

« Elle le trouve criard. »

Ou bien, désignant le cigare qu'il fumait :

— Ça ne vous fatigue pas la bouche? »

« Il est trop gros, pensait-il. »

Ou encore, considérant les habits qu'il portait :

— Vous allez faire une visite aux voisins? les pauvres gens, comme vous les traitez mal!

Il riait :

— Bon, je ne suis pas assez habillé.

Si, au contraire, elle s'exclamait :

— Que vous êtes beau !

Mis en gaieté, il répondait :

— Traduction : maintenant je devrais être haillonneux !

En l'abordant, il prononçait :

— Bonjour, chère madame.

La petite tête d'Andrée, railleuse, se penchait et la voix caressait :

— Je veux bien vous être « chère », mais je ne peux vous être que « madame ».

Et on s'expliquait.

Si, lui baisant les doigts, il les amenait trop haut à ses lèvres, au lieu de s'incliner vers eux avec souplesse, elle les retenait, et interrogeait, pleine de compassion :

— Vous sentez-vous donc quelque raideur de rhumatisme, ce matin?

Elle apprit qu'il était décoré :

— Comment, vous avez la Légion d'honneur, et vous ne la portez pas?

— Elle enrubannera mes billets de faire part, ça suffit.

— Être capable de cette élégance-là rachète bien des choses.

— Bien des choses ! flatté pour « les choses ». Enfin !

Ces badinages, autant que la solide intelligence de leurs conversations, attachaient Réan à madame de Migieu. Elle s'assimilait. Et Réan passionné de causerie, ardent à développer ses idées, en éprouvait une joie extrême.

Dans le fond, ils avaient les mêmes opinions, les mêmes éloignements et les mêmes attirances.

Pour rester auprès d'elle tous les prétextes lui furent bons.

Il se fit dire un certain nombre de fois :

— Quel besoin as-tu de partir maintenant? tu n'es pas mal chez nous.

Et bien vite tombaient ses velléités de discrétion.

Un matin où, après la lecture de son courrier, il fallut sans rémission fixer la date du départ, il eut la surprise d'une intolérable souffrance..., et comprit qu'il aimait Andrée.

En proie à la colère autant qu'à la tristesse, longtemps il songea :

« Devenir le mari de la comtesse de Migieu? et d'abord, devenir le mari de quelqu'un, lui? »

Quelle bourrasque passait sur son cœur et renversait toutes ses théories enracinées !

Il s'imaginait le petit air « chouannerie » que prendrait Andrée à l'offre de s'appeler « madame Réan ».

Quel sentiment avait-elle pour lui? Une grande sympathie, un commencement d'amitié, peut-être. Rien ne lui permettait d'espérer plus. Et son orgueil se cabrait.

Il fallait s'en aller et se taire.

Se taire ! L'attendrissement lui vint à la vision évoquée de la silhouette charmante, de la toute petite tête perdue sous la chevelure somptueuse.

Combien ce serait exquis de la voir circuler dans sa vie! Et son ambition ne perdant jamais pied, il voyait cette fine fleur de haut goût qu'était Andrée lui faire le premier salon de Paris. Enfin le mélancolique « Plus tard ! » lui semblait

moins effrayant, entouré d'une femme, et d'un fils... qui sait?... Pourtant il résolut de ne rien dire. Et il annonça son départ pour le lendemain.

Mais dans l'auto, lorsqu'Andrée l'interrogea, il crut percevoir un son de voix changé, troublé. Et malgré lui, il parla.

***

Le repas du soir se traînait.

Réan laissait monologuer son ami :

— Ce dernier dîner est lugubre, mes enfants. Antony, tu aurais dû finir le mois ici, tu es assommant avec ta turlutaine politique.

— Si je n'avais que celle-là ! — dit Réan, le nez sagement dans son assiette.

— Andrée, jouez-nous un air gaiement savoureux, quelque chose qui trotte, pour secouer les endormis que vous êtes, — invita, en ouvrant le piano, l'hôte d'humeur toujours égale.

— Vous y tenez beaucoup? Je suis fatiguée. Enfin !

Elle esquissa ceci et cela ; ses doigts tâtonnaient, ne rencontrant que des harmonies désolées. Insensiblement son désir se précisa. Les nerfs tendus, inquiète, désorientée, elle attaqua la *Danse macabre*. Elle rendit de façon ferme et sûre, en vraie artiste, sans en amoindrir la saisissante inspiration, ces pages célèbres, où les notes se précipitent frénétiques, échevelées, tragiquement légères.

— Oui, mais ça trotte triste — fit l'ingénieur. — Misères de musiciens malades ! je déteste ces machines-là. Ah ! la valse gaie, la marche à la Victoire, solides, d'imagination saine, qui vous campent bien droit dans votre bon sens, voilà « la » musique !

— Paysan, va ! — dit Réan.

— Possible, ma musique a du moins le pouls et la température d'une race forte. La vôtre n'a que des artères de dégénérés, de... Et puis tenez, je m'arrache à votre franche gaieté pour monter classer un tas de paperasses. Antony, tu viendras fumer une cigarette avant de te coucher, et je te rendrai les brimborions que j'ai à toi dans mes papiers. Entrerez-vous dire bonsoir, en passant? — fit-il à madame de Migieu, en lui tendant la main.

— Crois pas. Je vais lire ici, peut-être tard.

— Alors, à demain.

Il disparut, entraînant sa femme.

Andrée gagna la terrasse.

Debout, contre l'accoudoir, les yeux perdus dans les lointains de sa pensée et de la campagne, elle contempla la nuit. Réan s'approcha ; et longtemps il se tint près d'elle, silencieux, immobile.

Andrée ne voulait ni le voir ni l'éviter. L'extraordinaire tombait dans sa vie. Et la minute avait sonné où il allait falloir compter avec lui. Son émotion grandissait jusqu'au malaise.

Car l'extraordinaire n'était pas qu'elle fût aimée, mais qu'elle aimât, elle, Andrée, la résignée !

Réan l'avait attirée par ses larges idées et ses larges épaules, sa silhouette robuste, se riche santé, son audace aux sports, son enthousiasme parfois trépidant et son admirable ardeur à tout. Elle subissait le charme de sa séduisante et infatigable voix d'orateur, de son adresse à manier la phrase et à persuader, de son dédain de la difficulté...

Réan était bien ce qu'obscurément elle souhaitait qu'un homme fût.

Dès leur première rencontre elle eut l'impression inquiétante, le sûr avertissement qu'une chose grave lui advenait.

— Que vais-je devenir maintenant? — dit Réan presque à voix basse.

— Ce que vous deveniez « avant ».

— Oh non ! tout en moi est changé, et ma vie ne peut être isolée de la vôtre.

— Je ne suis plus une jeune femme, — prononça-t-elle en un murmure. — La souffrance, autant que les années, me fait un déjà long passé. Et si, par un gentil caprice, mon été promet de se prolonger encore, mon automne n'en est pas moins là, tout près, guetteur, me préparant les lendemains désenchantés.

— Mais je suis votre aîné.

— Très peu... Pourtant, ce peu eût suffi, si nous nous étions connus il y a quinze ans.

— Je ne comprends pas?...

— Que c'est très différent, quand on a été jeunes ensemble, de ne plus l'être, ensemble encore.

— Qu'importe ! Vous avez toutes les grâces de toutes les femmes ; je ne vous compare à rien. Ah ! quels trésors je voudrais mettre à vos pieds !

— Votre fortune excède déjà mes goûts raisonnables.

— Pour vous, je me jetterais follement dans la lutte ; mon ambition aurait un but : vous placer au-dessus des autres.

— Est-ce donc si nécessaire d'être envié?

— De mener, de dominer la foule, oui.

Elle le considéra. Sa haute stature impérieuse s'harmonisait avec les paroles volontaires qu'il prononçait. Il incarnait le mépris de la faiblesse et la vigueur sereine.

L'attrait qu'il exerçait sur elle avait quelque chose de violent, à la fois désagréable et exquis. Sourdement, ses nerfs rongeaient le calme dont elle s'était armée.

Elle n'éprouvait pas de tendresse (ainsi que jadis !) cette câlinerie de l'âme, ce miel de la pensée. Non, mais une sorte d'emportement de son cerveau et de ses sens.

L'estime, presque l'admiration, où elle tenait Antony, enorgueillissait son sentiment. Elle désirait être à lui et s'en effrayait, elle l'appelait et se reculait. Sorte de passion sans amour.

— Andrée, restez avec moi toute la vie !

— Je ne peux pas me remarier, j'en ai fait le serment, vous le savez...

— Serment impie, promesse illusoire !

— Parole sacrée.

— Ce sont des paroles que l'on prononce pour endormir une souffrance, adoucir une heure dernière, et que personne ne tient, car elles sont contre nature, insensées et inutiles.

— Il y a serment et serment, le mien est sans rémission.

— Avez-vous aussi juré de ne... songer à personne?

— On ne peut prétendre commander qu'à ses actes, non à ses impressions.

Ils se turent.

— Si cela seulement vous séparait de moi ! — reprit-il, le ton découragé.

Elle leva la tête et les yeux dans les yeux, décidée, attendrie.

— Cela seulement.

— Alors, Andrée, ne soyons pas fous ! et n'allez pas ainsi, triste dans l'existence et dans la solitude, quand je suis là pour vous aimer.

Il la tenait par les deux poignets, presque rudement, l'attirait, la secouait, bouleversé d'apprendre qu'elle pourrait être à lui, exaspéré qu'un cas de conscience, qu'il qualifiait d'« enfantin », les séparât.

— Vous me faites mal, Antony ! Mon Dieu, quel brutal mari je me donnerais là ! Venez, marchons dans les allées du jardin, vous résisterez mieux à la tentation de me battre.

Ils descendirent lentement, appuyés l'un à l'autre, le vieil et large escalier encombré de minuscules plantes sauvages et folles, qui suivaient en désordre le scellement des marches.

Les rumeurs de l'espace annonçaient que l'orage, attendu depuis le matin, était proche. Des éclairs éloignés, espacés, sillonnaient la campagne ; une brise tiède s'élevait, et devant elle, sur le gravier, les feuilles couraient.

Les astres luisaient à travers les nuages qui s'amoncelaient insensiblement. Dans les profondeurs, un roulement sourd, un grondement incertain, le gémissement des choses...

Au bas du jardin, qu'une étroite rivière, bordée de peupliers, limitait, se trouvait un banc de pierre, d'imposante dimension, noirci, moussu, craquelé, dont un saule encadrait la vétusté.

Sans le gêner ni l'atteindre, laissant tomber autour de lui ses branches pleureuses, l'arbre abritait le banc. Tous deux amis, depuis des siècles peut-être, ensemble avaient surpris bien des secrets désolés ou heureux, que ce fragile rempart de feuillage paraissait retenir contre la fuite et l'oubli.

Là, Andrée voulut s'asseoir.

Son cerveau répudiait toute discipline et ne discernait plus les choses qu'à travers une transparence de fumée. Elle sentait le martèlement de ses tempes, quelque chose tenaillait son cœur et l'engourdissait aussi, harcelait, cinglait son corps, et amollissait ses nerfs, tout à la fois.

Des images de bonheur, où elle se voyait fêtée, entourée, gambadaient devant son esprit. De petits diablotins passaient

chantonnant, ricanant et tambourinant le plaisir de vivre.

Leur refrain, séducteur et terrible, disait que l'heure était brève et l'avenir pesant, scandait la joie qui effleure nos jours, ironique et inconstante, la rythmait de mélancolie : — Va avec les vivants, car bientôt, tu ne seras toi-même plus rien qu'un nom !

— Ne plus trouver mon foyer désert, ne plus agir sans ardeur, prononça-t-elle comme en un rêve. Être consolée, attendue, protégée ! Être...

— Aimée, résuma Antony, la prenant sur sa poitrine tendrement.

Andrée y blottit sa tête lassée de chercher ce qu'il fallait vouloir.

— Antony, comment faire pour ne plus penser à tout ça... maintenant ?

— Il faut me garder avec vous.

— Mais nous entendrons-nous?

— Quand l'un fait tout ce que veut l'autre, on s'entend toujours...

— Le ferez-vous?

— N'est-ce pas la soi-disant faiblesse qui commande à la soi-disant force?

— Peut-être ! J'ai d'abord un vaste désir de voyager, la hantise du beau site et du ciel bleu ; tout m'est inconnu.

— Alors, on se jettera dans les pires extravagances : l'Italie, l'Espagne...

— Voilà, — s'exclama-t-elle, — on est ridicule aujourd'hui quand on parle de ciel bleu. La mode est aux paysages rudes, aux contrées sombres et tourmenteuses d'âmes, pour lesquelles je ne me sens aucun goût.

— La mode sera votre volonté. Et puis, — ajouta-t-il, ponctuant ses paroles de petits baisers sur les doigts qu'il avait emprisonnés dans les siens, — on se procurera une vraie voiture de belle dame, pour avaler beaucoup de route sans fatigue, une auto Sud-Express.

— Que vous conduirez.

— Que je ne conduirai pas. Ça, c'est un métier de célibataire.

— Dommage. Je mourrai de peur bien souvent, avec ces chauffeurs d'aventure.

— Tantôt, vous n'aviez pourtant pas en moi une confiance illimitée?

— Parce que depuis quelques jours vous étiez nerveux...

— Ah vraiment ! j'étais nerveux...

Brusquement il renversa la tête d'Andrée dans la paume de sa main. Ils se regardèrent au fond des yeux, chacun écoutant les battements du cœur de l'autre ; chacun se donnant, lui, fougueusement, elle fascinée ; et lentement, pour un long instant, leurs bouches s'unirent.

Sous les coups brefs d'une brise d'orage, les pétales se fanaient, les tiges s'inclinaient, l'herbe bruissait et les serments s'envolaient !

***

— Rentrons, — soupira Andrée, — on pourrait s'étonner, là-haut où l'on vous attend, que vous vous attardiez ainsi.

Ils regagnèrent l'escalier accédant aux salons.

— Allez vite, — insista-t-elle, — Je reste sur la terrasse encore un moment. Adieu.

— C'est promis? Vous leur annoncerez que votre départ est avancé?...

— Oui, oui.

— Ne traînez pas ici, je reviendrais vous chercher !

— Ce serait un geste plein de netteté discrète, évidemment..., — dit-elle en riant et en le poussant doucement pour qu'il se décidât.

— Nous avons tellement de choses à prévoir, à organiser pour...

— Je sais, je sais.

— Réfléchissez à tout.

— Antony !

— Bon, je pars. A demain, à toujours, ma bien-aimée, ma femme, ma femme ! — répéta-t-il en caressant les mots de sa voix.

Il fit effort pour obéir, ne pouvant s'arracher au charme de la voir et de l'étreindre.

Des portes s'ouvrirent et se refermèrent, des pas résonnèrent et puis s'affaiblirent.

Et pour Andrée, frémissante de trouble, ce fut la solitude.

Debout, contre la balustrade qui surplombait le jardin, dans un décor de mystère, elle entendait les petits cris sourds ou stridents des animaux invisibles, qui froissaient les touffes et se cachaient dans les taillis obscurs ; l'émoi gonflait sa poitrine et serrait ses narines ;... mal intolérable qui lui venait de sa conscience, de l'ancienne Andrée !

Le banc de pierre, où tout à l'heure elle s'était promise à Antony, où son passé avait pu un moment disparaître, se détachait du jardin, là, en face d'elle, droit devant ses yeux.

Obstinément, la lune l'éclairait, précisant sa forme ; Andrée le regardait fixement et ne pouvait s'en détourner. Toute la nuit se résumait en cet endroit.

Andrée crut voir distinctement la large pierre devenir une pierre tombale et le saule se changer en une grande croix qui se dressait...

IV

Andrée ! Andrée, que je croyais mienne, qu'avez-vous? et comment dois-je comprendre?

J'ai rôdé autour de votre maison, dans laquelle vous êtes revenue depuis trois jours (je le sais par d'autres que par vous !...) sans vouloir en forcer la porte, puisque vous ne m'avez pas appelé.

Vous êtes muette et invisible, presque hostile. Aucune réponse à mes lettres, pas un mot, rien.

Quel jeu cruel jouez-vous avec moi? Que vous ai-je fait, que vous a-t-on dit? Je ne puis vous imaginer changeante comme toutes les femmes.

Mon cœur est plein de tourment. Votre pensée me faisait regarder la vie par-dessus les êtres. Ne me laissez plus souffrir, Andrée. Votre raison de me rendre malheureux est peut-être bonne, mais ne l'écoutez pas ; n'écoutez que moi et l'amour dont je vous ai fait l'aveu.

Ne vous amusez pas à me faire souffrir pour voir si je sais pleurer.

ANTONY

. . . .

— *Changeante !* c'est un défaut joli, très jeune et un peu niais,

que je ne me reconnais pas le droit d'avoir !... et que du reste je n'ai jamais eu.

Non, Antony, mon ami bien cher, je ne vous aime pas moins et ma pensée est obstinément à vous.

Mais je suis exténuée par la décision à prendre. Une lutte terrible est en moi, cause unique de mon silence.

Avouez que vous pressentiez ce combat, il y a plus d'une semaine, quand nous nous sommes quittés, puisque vous m'avez dit : — Je déteste ces heures qui vont nous séparer et vous rendre à votre passé.

Je suis « muette et invisible » parce que j'ai voulu m'isoler de vous, et réfléchir...

Songez à mon état d'esprit au moment où je vais me redonner un maître et un nom !

Vous allez, quittant vos murs pour les miens, épouser aussi ma maison. Comment lui faire admettre facilement une telle chose? Entre elle et moi c'est la querelle douloureuse. Souffrez que nous en causions beaucoup tous les deux, que je l'habitue..., qu'elle y consente sans trop de révolte...

Soyez patient, sinon confiant !... convenons (c'est aujourd'hui lundi) que vous viendrez jeudi. Nous déjeunerons ensemble, et puis nous irons choisir cette bague... sur la couleur de laquelle nous ne nous entendons pas (déjà !) car je la souhaiterais rubis, nuance des graves fiançailles, et vous la voulez turquoise, ce qui me paraît frivole. Nous fixerons une date et la formule qui en préviendra les gens, et toutes ces odieuses cérémonies dont l'idée m'accable !

Antony, est-ce moi qui écris ces mots, moi? J'en suis tremblante, éperdue. Je me débats dans un doute affreux. Dois-je regarder en arrière ou devant moi?

Qu'avez-vous fait de mon repos et de ma résignation?

Et pourquoi faut-il qu'un rayonnant matin de septembre, certaine auto se soit rangée le long du perron où je me tenais, qu'un indifférent, oui monsieur, « un indifférent » en soit descendu et que mon cœur, presque docilement, s'en soit allé contre son cœur?

ANDRÉE

***

Joyeux et grognon, au jour assigné, Réan arriva à Auteuil.

Il était bien décidé à ce qu'Andrée écoutât les pires reproches.

Mais quand elle entra, calme, sûre d'elle, si parfaitement harmonieuse dans cet intérieur élégant, dont l'aspect, du reste,

le surprit un peu, l'intimida aussi, il n'osa plus et se résigna tout de suite à pardonner.

Il prit les deux mains qu'elle lui tendait et les baisa ému, silencieux :

— Andrée... J'aime mieux ne rien dire, car...

— ... Vous ne trouveriez pas assez de mots pour exprimer le châtiment que je mérite? Alors figurez-vous que vous les avez tous trouvés, que leur poids m'accable, et « enchaînons » ; que se passerait-il après?

— Après, évidemment, je vous prendrais dans mes bras, je vous dirais que je vous aime, et je serais tout à fait soumis.

— Tout ça est très acceptable, sauf les bras... — dit-elle en montrant les portes (la plupart ouvertes) qui les entouraient. — Ici, il faut compter ses gestes.

— C'est vrai, nos « fidèles serviteurs », — précisa Antony, avec une physionomie de martyrisé.

Elle l'enveloppait d'un sourire gai et câlin ; et lui tenant toujours les mains, s'écarta un peu de lui :

— Voyons quel effet vous faites à la ville!

— Faut-il marcher? par exemple, cinq pas jusqu'à la fenêtre?

— Bête!

— Et voulez-vous une loupe pour le grain de ma cravate, un pèse-lettre pour savoir si l'épingle n'est pas trop lourde, petit être féroce?

— Allons, — conclua-t-elle en riant, — Paris vous va bien; moustache agressive, un peu de colère dans les yeux mais la grâce aux lèvres... oui, tout à fait bien.

Puis elle le fit asseoir et ils causèrent quelques instants jusqu'à ce qu'on vînt annoncer le déjeuner...

— ... En somme, — dit Antony, qui résumait son impression d'ensemble en regagnant le salon après le repas, — c'est joli et confortable ici, mais c'est bien triste ! Vous devez vous y ennuyer, ma pauvre amie. Ce sera amusant de changer tout ça, de lui donner un air de...

— ... Du Louvre ou du Bon Marché... Vous sentez que c'est indispensable? moi pas. Seulement, voilà, j'ai une nature « pauvre amie » probablement, tandis que vous...

— Moi j'ai la nature « chef de rayon », ça ne fait pas de doute...

— ... Qui rendra la mienne plus positive. Nous nous compléterons, — répliqua-t-elle avec une nuance de mélancolie sceptique qu'il n'aperçut pas. — Voulez-vous que nous fassions le tour du propriétaire?

— Oui, et puis nous sortirons, j'ai prévenu le bijoutier pour la bague.

— Nous nous y retrouverons, ce sera mieux.

— Oh, à Paris !

— Surtout à Paris...

— Ne serons-nous pas bientôt mariés?

— « Bientôt » est un immense petit mot dont il faut respecter l'imprécision.

— Ce sont des manies d'état d'âme !

— Insolent ! — et elle lui tapa doucement sur l'épaule en reprenant son bras.

— C'était bien mon tour...

— Il y a de ce côté deux salons, la serre...

Et ils allèrent à travers la maison ; quand ils furent dans la chambre d'Andrée, Réan s'arrêta net devant un grand portrait de Tristan, drapé et placé avec une recherche dévote ; il dominait, il meublait toute la pièce.

De se voir avec Antony, là, devant ce portrait, Andrée eut un insupportable malaise. Elle quitta son bras et voulut continuer leur course lente par ici et par là. Mais le plus naturellement du monde, il insista :

— C'était un visage fin et douloureux...

— Oui, déjà douloureux... bien qu'à cette époque il eût à peine trente ans.

— Son destin semble écrit sur ses traits... A cette place, nous mettrons un joli tableau qui vous représentera, et que nous ferons faire par le maître des maîtres, n'est-ce pas?

— Poser est bien ennuyeux...

Ce lieu, ce regard qui de la toile tombait sur eux, fixement, pendant qu'Antony l'embrassait et qu'en vain elle essayait de se dégager, c'était un supplice. Elle songeait : « En effet, le portrait du premier mari ne peut rester dans la demeure du second... » et voyait l'image précieuse et luxueuse de Tristan reléguée sous une housse, au fond d'une armoire perdue sous les combles, où elle n'aurait plus l'orgueilleuse

indiscrétion de rappeler le passé. Et il lui parut que Tristan allait mourir une seconde fois.

Quand ils passèrent devant la chambre du disparu, elle fut saisie par un violent émoi, une pudeur effarée ; la pensée d'en ouvrir la porte lui parut odieuse. Elle y eût pénétré, sans hésiter, avec un ami quelconque, mais avec Antony !... Pour le voir promener froidement son œil d'acquéreur sur tout ce qui avait été l'âme même, la vie secrète et profonde de Tristan !... pour l'entendre dire : A la place de ces meubles, que nous vendrons, je mettrai les miens, une chambre anglaise « très gaie » !... Elle n'en eut pas la force et n'entra pas. Elle comprit soudain, et en reçut une impression bouleversante, dans quelle misère elle allait jeter tous ses souvenirs, les chers témoins de son existence de chapelle, puisqu'il faudrait « changer tout ça... » !

Antony ne devina pas ce tourment d'une sensibilité meurtrie. Il goûtait d'avance le plaisir d'installer, de modifier, de déménager « des vieilleries ». Il avait déjà dix projets en revenant dans le vestibule.

— A cinq heures, chez Landaz, le bijoutier, rue Royale, — dit-il, plein d'activité, en partant. — Je vous attendrai devant la vitrine.

— C'est convenu, — répéta Andrée sans entrain, — je suis toujours exacte.

— Vous êtes parfaite.

— Oh non ! que Dieu me préserve d'un défaut aussi insoutenable !

Après quelques mots encore, il partit. Et elle n'aima pas beaucoup le sourire, vaguement propriétaire, qu'Antony adressa au domestique qui lui donna sa canne.

Lorsqu'à cinq heures elle le rejoignit, les plus belles bagues étalées, préparées sur un plateau de velours rouge, attendaient qu'elle fixât son choix.

Elle en admira plusieurs.

Galamment Antony conseilla tout ce qu'il y avait de plus riche.

C'était pour Andrée une joie voluptueuse de toucher ces diamants, d'en parer ses doigts. Elle les considérait, les prenait, les laissait, les reprenait. Pourtant rien ne semblait

la contenter absolument. Un sentiment étrange la poussait à ne pas se hâter, à ne pas prendre la bague qui lui plaisait infiniment, un rubis sanguin, qu'elle avait essayé dix fois.

— Si vous vouliez m'expliquer ce que vous désirez, je pourrais faire composer quelque chose pour vous, — dit le bijoutier conciliant.

— Mais oui, c'est très possible, — insista Réan.

Cette proposition la séduisit tout de suite. Elle s'expliqua, Antony acquiesça et le marchand, en prenant la commande, prévint qu'il lui fallait une quinzaine pour se procurer et faire exécuter ce qu'on lui demandait.

Andrée ressentit le véritable soulagement qu'on éprouve à gagner du temps. Cette bague d'amour, ce gage de fiançailles, lui inspirait une crainte irrésistible.

Ils se retrouvèrent presque chaque jour, soit à Auteuil, soit dans les allées peu fréquentées du Bois. Elle évitait de se montrer en public aux côtés d'Antony et avait exigé de lui qu'il gardât le silence sur leurs intentions.

— Mais pourquoi tant de réticences pour une chose que personne n'ignorera bientôt plus, — objectait-il, étonné.

— Le mystère ne vous paraît donc pas charmant?

— Subtilité de femme ! complication de l'âme ! Tenez, c'est là que vous vous révélez « sexe faible ».

Il ne parvenait pas davantage à lui faire assigner la date de leur mariage. L'instinct d'attendre suggérait toujours à Andrée un excellent prétexte, qu'elle exprimait, du reste, avec une grâce attristée.

La première semaine d'octobre s'achevait. Les gens occupés rentraient.

— Voici un mot de Normandie : ils arrivent demain, — dit Andrée, tendant à Antony la lettre de leurs amis.

— Je sais. Et j'ai même songé à organiser un petit dîner au restaurant, où je retiendrai un salon : avec eux et deux autres ménages, dans la maison desquels je fréquente intimement. J'aimerais à vous les présenter. Car il faut que vous connaissiez mes amis, puisqu'ils doivent devenir les vôtres.

« C'est vrai, pensa Andrée, ils doivent devenir les miens. » Elle questionna :

— Que sont-ils?

— Les deux hommes sont députés comme moi, à peu près de mon âge et partageant mes idées. L'un est avocat, l'autre, sociologue distingué, oriente ses études vers les questions de philanthropie générale ; les femmes, très sérieuses, comme il faut et bonnes, mais pas belles. J'espère qu'ils vous plairont.

***

Dans le salon qu'on lui avait réservé et où il attendait ses invités, Réan parcourait sans intérêt, pour tuer le temps, un journal du soir ; puis se levait, faisait quelques pas et se guettait, du coin de l'œil, en passant devant la glace. Là, il rectifiait un revers, qui du reste allait très bien, lissait sa chevelure, qui n'en avait pas besoin, considérait ses tempes assez fraîches et attentivement, avec malveillance, fouillait son visage : « Ça grisonne tout de même, songea-t-il ; que ça va être embêtant de vieillir ! »

Une phrase qu'Andrée lui avait dite un jour lui revint en tête : « Quand on a été jeune ensemble, ne plus l'être, ce n'est rien. »

Quand on a été jeune ensemble ! Pourquoi ne l'avait-il pas rencontrée il y a quinze ans, alors qu'il était riche de lendemains, que sa réputation de beau Réan le laissait dans une sécurité incontestable. Que restait-il maintenant devant lui? Dix ans, et avec beaucoup de chance, et en se donnant beaucoup de mal : le sport, la nourriture, modérer le cigare, pas de veilles, ne pas user ses nerfs, quel métier ! La mélancolie de l'avenir l'envahit un moment ; mais des voix légères, prononçant tout haut son nom dans le couloir, l'en tirèrent bien vite.

— C'est ici, madame.

Andrée et ses deux amis passèrent devant le maître d'hôtel qui leur ouvrait la porte.

— Compliments, Antony, tu as ton chic des grands jours et je me garde de te dire : comment vas-tu? — fit l'ingénieur, sur un ton de franche amitié.

Cet éloge lui fut particulièrement agréable dans l'état d'esprit où il le surprenait, et sa figure s'éclaira de vraie jeunesse quand il se courba sur la main d'Andrée.

— Oui, tout premier ordre, — glissa-t-elle avec le sourire qu'il aimait.

Ils se mirent à causer avec l'animation que donne le contentement sincère de se revoir. Le temps filait :

— Dis donc, Antony, c'est pour huit heures ta petite fête, n'est-ce pas? Voilà huit heures et demie, — dit l'ingénieur en sortant sa montre. — Pas pressés les autres. Lisez dans les yeux de notre patricienne d'amie (il désignait Andrée) : où est l'exactitude des rois? Ah ! ces bourgeois !

— Comme mes pensées vous sont claires... — répondit-elle taquine, mais au fond, bien d'accord.

— Pardonnez-moi, madame. — fit Antony, que cette inexactitude agaçait, — je ne sais que faire. Si on dînait?

— Mais non, nos pendules ne concordent peut-être pas, attendons-les, — voulut Andrée.

— C'est évident, — reprit l'ingénieur en gouaillant, — sois fortement impoli envers les gens qui sont là, afin d'être poli envers ceux qui n'y sont pas. Antony, va, mon vieux, c'est logique...

— Il a raison, n'hésitons pas, — insista Réan, très embarrassé.

— Et puis l'anecdote des pendules « qui ne vont pas pareil » et de l'accident de voiture, nous paraîtra moins bête si nous l'écoutons à table.

— Sonne, veux-tu? — pria Réan.

Mais, coup sur coup, et comme si ce fût un signal, les deux ménages entrèrent, le plus naturellement du monde. Et à la stupéfaction d'Andrée, ils ne s'excusèrent même pas.

Les deux femmes, encore du bon côté de la quarantaine, n'étaient ni jolies, ni laides, ni élégantes ni le contraire, ni intelligentes ni sottes ; leur corps et leur esprit se tenaient à l'aise, étroits et satisfaits, dans l'uniforme du convenu.

Sitôt les présentations faites et la conversation entamée, elles appelèrent : « chère madame » Andrée, qui s'en amusa et pensa : « Décidément, c'est l'habitude dans ce monde-là. »

Les maris rachetaient une même fadeur d'éducation et une même insignifiance physique par la valeur incontestable de leur cerveau, sur laquelle on était fixé tout de suite.

D'abord, le dîner, où la présence d'Andrée, l'étrangère,

imposait une note cérémonieuse et une réserve inusitée entre ces gens habitués les uns aux autres, fut assez froid, et banalement les propos tombaient comme ils pouvaient. Mais les vins succédaient aux vins et secondant la bonne chère, réchauffèrent bien vite la cordialité hésitante et l'on causa sans ambages et d'abondance.

L'avocat, guilleret, en forme, raconta une histoire de divorce très salée et très navrante qui eut le plus grand succès. Il avait cette expression malveillante et sûre de soi, qui voulait dire : « Il n'y a pas de malheureux, il n'y a que des maladroits », en parlant de « la tête du mari » dont la femme était partie avec un amant plus riche, comptant se faire épouser, abandonnant ses petits et laissant derrière elle le chagrin, le déshonneur et la ruine.

— Bah ! — dit l'une des femmes, — il se remariera et tout le monde sera « arrangé ».

— Mais les enfants, qui les arrangera? — fit Andrée froissée de cette incompréhension du foyer.

— Les enfants? c'est très simple, — trancha l'ingénieur qui ne s'était jamais consolé de n'en pas avoir et pensait comme Andrée, — s'ils sont grands, ils s'en vont ailleurs et oublient prestement père et mère ; s'ils sont petits, on les fourre en boîte, là où les parents les voient le moins possible et ne manquent pas, chaque fois, de les abrutir de réflexions grossières et de récriminations, la mère à propos du père et vice versa.

— J'admets que ce soit ainsi parfois, — dit Réan, — mais les plus grands bienfaits ne sont pas sans méfaits.

— Un grand bienfait, le divorce? — interrompit Andrée.

— Ce n'est pas niable.

— Ce l'est très, et je le nie.

— Pourtant, vous n'exigez pas que deux êtres qui sont malheureux l'un par l'autre restent ensemble?

— Mais si.

Et les enseignements de sa jeunesse : « Le mariage est indissoluble et doit résister à l'infidélité, à la misère, à la brutalité même » lui remontaient au cœur.

— Quand chacun d'eux pourrait refaire sa vie?...

— On ne fait sa vie qu'une fois ; la seconde n'est qu'une illusion.

Elle avait lancé cela sans le vouloir, et le regretta devant le regard d'Antony.

— Alors, — dit l'avocat, — c'est le triomphe du mensonge installé en maître dans le ménage?

— Et après? — fit l'ingénieur sceptique et conservateur. — Est-ce que l'hypocrisie n'est pas « un hommage que le vice rend à la vertu » et la sauvegarde des grandes institutions? Est-ce que la franchise n'est pas trop souvent égoïsme brutal, et « vivre sa vie » tuer celle des autres?

Les dîneurs se jetèrent à corps perdu dans ce sujet passionnant. Les questions volaient, les réponses fusaient. Sauf Andrée et l'ingénieur, défenseurs des vieux principes, tous faisaient un piédestal au divorce. Réan s'animait, le soutenait en orateur ; et ce qu'il disait déplaisait entièrement à Andrée.

Quant aux femmes, elles en parlaient en chauds partisans, mieux, comme d'une chose qu'on ne discute plus.

Insensiblement, c'était immanquable, la conversation dévia sur la religion. Les hommes en parlaient avec une pointe d'ironie et des demi-mots méprisants, comme d'une aventure qui a assez duré.

Les femmes convinrent qu'il fallait une religion pour les humbles, mais que pour elles, très calées dans leur « moi », c'était à voir.

Puis on parla d'autre chose, des riens du jour, des gens et d'art.

Andrée remarqua que pour les deux femmes, parler littérature et art, consistait en papotages sur les actrices ; l'âge de telle ou telle, son existence privée, savoir « avec qui elle était » ou avait été, tenaient une place sérieuse dans leurs préoccupations. Mais de sens critique, de réflexions averties sur l'auteur, sur sa valeur littéraire et philosophique il n'en était pas question. Elle comprit vite aussi jusqu'à quel point elles ne lisaient pas. Un journal parcouru le matin, un roman par-ci par-là dans les moments de mauvaise santé, c'est tout. De là, des jugements hâtifs, des opinions banales ; et le silence, l'attention distraite dès qu'il s'agissait, pour suivre la discussion, de puiser dans leur propre science et

dans les connaissances diverses qu'il faut soigneusement amasser chaque jour.

Et elle évoquait sa « chambre des livres » où elle aimait réfléchir et annoter ; elle songeait à son goût pour les causeries où l'on fouille les idées.

Des locutions, dont la vulgarité l'étonnait, circulaient fréquemment, bien à leur aise. Par exemple le député avocat disait sans cesse d'un homme sachant son métier : il est « capable » ; d'une période passée : « à l'époque, je faisais ceci ou cela... »

Le sociologue disait bravement : un lord « anglais » et sa femme racontait :

— Je crois qu'elle épouse « un comte » et qu'ils vont vivre à la campagne.

La présence des domestiques ne leur imposait aucune réticence, on ne voilait rien pour eux.

Le dîner fini, les invités se levèrent, allant les uns aux autres, allumant cigares et cigarettes, durant que la table se réinstallait pour les boissons chaudes.

— Vous n'avez pas l'air contente, contente, — dit l'ingénieur en s'approchant d'Andrée.

Il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ses affaires de cœur, bien qu'on ne les lui eût pas confiées.

— Ça se voit donc !

— Pour moi, oui.

— Ils doivent me trouver assommante, ses amis, — fit-elle en désignant Réan.

— Je le crois.

Tous deux regardaient Antony animé, écouté, courtisé.

— Il a l'air enchanté. Il les aime beaucoup, n'est-ce pas?

— Assez.

Et en lui-même :

« Tu peux fringuer, va, tu n'as pas le vent en poupe ce soir; c'est un raté ta dînette, mon fils !... »

***

Rentrée chez elle, Andrée analysait ses impressions.

— Madame la comtesse n'a pas l'habitude de sortir le soir,

et ça l'a bien fatiguée de s'amuser, — remarqua la femme de chambre, familière par droit d'ancienneté.

— Oh ! m'amuser...

Cette pensée lui sembla vraiment comique. Elle demeura longtemps assise au coin d'un feu mourant, et tâcha de se comprendre :

Antony ne lui paraissait pas moins désirable. Sa beauté robuste et souple, construite en belles lignes nettes et graves, ressortait, au contraire, bien davantage à la ville, sous les plafonds trop bas et dans les espaces étroits, où elle faisait contraste avec les hommes gringalets qui peuplent les rues. Elle lui trouvait dans la voix et dans les yeux quelque chose de plus intense, qu'elle résumait par : « Il ne m'a jamais semblé si bien. »

Mais ses idées, qu'elle avait aimées en les lui entendant exprimer lorsqu'ils étaient seuls, accentuées, déformées par ce qu'elle appelait « son odieux entourage », lui arrivaient diminuées, déplaisantes... Au contact « des autres », Antony avait moins surveillé son élégance et ses défaillances de langage l'avaient agacée horriblement. Maintenant, elle apercevait de réelles mesquineries dans ses ambitions, des petitesses d'idéal. Et que d'intolérance chez ce libéral, que de brutalité dans ses conceptions « d'humanité heureuse »!

Cette pensée la rejetait loin de lui.

« Comment pourrai-je jamais concilier l'homme avec ce milieu,... ce métier, ces gens ! songeait-elle. Entre eux et moi, c'est l'irrémédiable malentendu, c'est le plus infranchissable mur... »

***

Le lendemain matin elle reçut d'Antony des fleurs, aux couleurs violentes, fortement parfumées, entraînantes ; elle pensa : « Les choses que nous choisissons ne nous représentent-elles pas un peu ! » Et fermant les yeux, troublée, elle les respira.

Dans l'après-midi, il vint la voir.

Et tout de suite :

— Souffrante, hier au soir?

— Non. Parce que ?...

— ... Parce que ma petite reine économisa joliment ses paroles et ses sourires.

— J'étais renfrognée, quoi?

— Plutôt.

— Mais vous étiez si satisfait, vous ! Ça faisait l'équilibre.

— Qu'est-ce qu'il y a? — dit-il, en la prenant contre lui.

Comme le matin elle s'était penchée sur les fleurs violentes, elle se pencha sur lui, le respira, dans le même trouble ; et, très émue, presque passionnément, en cachant son visage et se blottissant dans les bras qui l'attiraient elle dit :

— Quel dommage, Antony, qu'il n'y ait pas vous tout seul au monde !

— Comment?

— Qu'il y ait vos ambitions, vos amis... et ce qu'ils disent... et ce que vous voulez être.

Il y eut un long silence. Antony réfléchissait. Il comprenait très bien, d'un seul bloc, ce qu'il n'avait jusqu'ici saisi que par à-coups.

— Mes ambitions? vous les connaissiez, pourtant.

— Que voulez-vous, je ne me vois pas « ministresse ».

— De ce gouvernement, — insista-t-il avec un peu d'amertume.

— Oui, et diapasonnant avec les madames du jour.

— Ah que vous êtes bien de votre race ! — dit-il, en relâchant brusquement son étreinte, — et que vous méritez bien, tous, le sort qui vous est échu aujourd'hui ! C'est avec ce dédain, cet effacement volontaire et imbécile, ce débordant orgueil de vous-mêmes, que vous êtes arrivés à n'être plus rien. Vous vous supprimez avec rage et... veulerie ; vous ne savez que gémir et prendre pour du renoncement héroïque ce qui n'est qu'insuffisance.

— Peut-être est-ce vrai, — fit-elle, se gardant sur une défensive très douce, — mais la lutte est pour nos hommes ; ce sont eux qui doivent conquérir les sièges et les charges et faufiler leur influence.

— Et c'est aux femmes de le leur conseiller, et au besoin de leur en donner l'exemple.

Il marchait, s'arrêtait, agité, plein de son sujet. Dans leurs

regards qui se heurtaient, perçait la sourde rancune des classes, que l'envie et le mépris dominent et qui sont incapables d'un jugement impartial.

Il continua, la voix et la phrase de plus en plus animées :

— On vous a attaqués, jouez des poings : « tu cognes, j'assomme » ; on vous dépossède, crochetez les serrures qui confisquent vos biens ; on vous chasse, défendez-vous, insinuez-vous, soyez dispos quand on vous croit las ; au lieu de fuir, envahissez, tantôt à pas de loup, tantôt à pas lourds. Et cessez de vous hisser sur vos tours d'ivoire pour y regarder bien loin, bien loin dans le passé, si vos beaux jours perdus ne reviendraient pas tout seuls, sans que personne ait été les chercher. Elle le laissait aller, sans freiner :

— Évidemment...

— Le monde qui vous répugne, cette « pouillerie » lessivez-le, avec vos grandes manières et le mélange select, fait de vos nobles vertus et de votre « chic bien-né ».

Elle s'approcha, mit la main sur la bouche d'Antony pour qu'il se tût, et la voix amollie, arrangeante :

— Soyons indulgents à nos péchés respectifs, et n'ayez plus de colère puisque vous m'avez répliqué ce que je méritais.

— Dame, cette méchante petite créature qui me reproche les « miens »! Croyez-vous donc que je m'amuserais, moi, avec les « vôtres »?

Elle ne parut pas entendre et l'amena insensiblement au calme...

— ... Bon, on ne se dispute plus... — fit-elle souriante.

Il sortait de sa poche une dépêche qu'il dépliait.

— Qu'est-ce?

— Voilà, un embêtage. On me prévient que cette nuit, ma ferme de Brinois (vous savez cette vieillerie dont je vous ai parlé) a pris feu. Il y a des dégâts sérieux. Je vais partir tantôt ; je pense qu'il me faudra trois jours pour régler toutes choses. Faut-il reconstruire ou vendre? Je me le demande. Et vous? Nous en causerons à mon retour, et aussi de la date exacte de notre mariage, n'est-ce pas? réfléchissez, combinez et arrêtez ça définitivement pendant mon absence. Je crois que nous devons être au bout des empêchements? — dit-il, en la regardant avec malice.

— Bien sûr, quand vous reviendrez ce sera décidé.

— Vous avez l'aspect de quelqu'un dont la pensée est : un deux, trois..., je me jette à l'eau.

— Qu'importe, — répondit-elle en riant, — si l'eau est délicieuse, tiède, et si l'on peut y nager à grandes brassées enveloppantes, comme celle-ci?...

Et elle se laissait envelopper.

Quand ils se quittèrent, quelques minutes après, et qu'Andrée eût refermé sur lui la porte qu'il avait franchie sans appréhension, elle demeura immobile et songea, résolue :

« Je l'épouse dans quinze jours, ou je viens de le voir pour la dernière fois. »

V

A partir de ce moment, une agitation extraordinaire s'empara d'elle.

Parfois, elle avait espéré qu'Antony renoncerait à la Chambre pour l'amour d'elle. Or ce : « Croyez-vous donc que je m'amuserais, moi, avec les vôtres? » la rejetait dans la froide logique : Réan, inactif, retiré des ambitions qui soulevaient sa vie, n'ayant qu'Andrée pour tout bonheur, n'aurait bientôt plus de bonheur du tout. Mais elle, Andrée, lancée dans le tourbillon de ces arrivistes pouvait-elle être heureuse? Antony compensait-il les sacrifices entrevus? Ce fut la lancinante perplexité, l'hésitation qui tenaille, obsède jusqu'à la souffrance. Pour tuer les minutes et fatiguer son embarras, elle ne cessa de se mouvoir, d'ébaucher dix projets, de faire d'inutiles gestes, d'essayer d'insignifiantes besognes, de parcourir son hôtel dans tous les sens, des mansardes aux sous-sols; montant, descendant, tournant, remuant, sortant, rentrant, donnant un ordre et le changeant, mettant une robe et puis un autre; ainsi jusqu'à la nuit, qui s'écoula sans qu'elle eût pu dormir.

L'aube la trouva plus flottante encore, l'âme plus anxieuse et plus ballottée.

Antony se perdait dans le vague des choses, son image reculait, et Tristan approchait, s'imposait très grand à son esprit.

Il s'installait chez lui, dans sa maison, dans son fauteuil préféré, prononçait les paroles qui lui étaient habituelles et la regardait étrangement, indéfiniment... Ses gestes, faits de petites secousses, de sursauts, chancelaient, se dessinaient incertains...

Elle comprit alors qu'il valait mieux prendre résolument son parti d'un mal auquel elle ne pouvait se soustraire. Elle décida de se rendre au cimetière dans l'après-midi même et d'y porter son cœur et des fleurs à Tristan...

Là, elle comprendrait « s'il voulait bien » et ce qu'elle voulait elle-même. Son âme détachée de tout bien et de toute rancune terrestre, son âme purifiée dans la paix éternelle la conseillerait, l'éclairerait.

« Ce qui doit être ne saurait manquer, pensa-t-elle. Sur sa tombe, je le saurai. »

Elle partit, prenant à brassée les plus beaux chrysanthèmes d'octobre.

*
* *

Dans le cimetière, tout était silence et solitude. Un gardien se promenait, s'arrêtait, silhouette somnolente.

Encore lointaine, la tendre lumière du crépuscule commençait de paraître, et parsemait l'horizon de petits nuages rouges, dont le reflet caressait les tombes. Le refuge de la mort se faisait rassurant. Il semblait dire que rien ici-bas ne valait de s'attarder :

« Dans ce rêve d'un jour qu'est une vie humaine ! »

De l'avenue centrale, vaste et parée de sycomores, partaient les allées et les ruelles. Les buis taillés, les tristes cyprès et les ifs sombres encadraient les froides dalles et en soulignaient la blancheur. Partout, d'humbles ou d'orgueilleuses gerbes achevaient de mourir et des couronnes de se dessécher. Là, un arbrisseau se penchait; ici, une pieuse jonchée de pensées se fanait. La misère et la grandeur se touchaient. L'inégalité dans la mort comme dans la vie; modestie et insolence.

Et dans chaque carré de grillage, où côte à côte la hideur et la sublimité, la félonie et l'héroïsme, le mal et le bien sont

à jamais enfouis et pour toujours oubliés de la colère et de la reconnaissance des hommes, se lisent des inscriptions tour à tour prétentieuses ou niaises, naïves ou touchantes.

A la tombe du poète, qui pleura lui-même son épitaphe, l'âme au passage est accrochée :

La mort a pris l'oiseau dans sa funeste toile.
Il vivait de miettes et son chant était beau.
Des fleurs pour la jeunesse ! Et au ciel des étoiles !
Que le poète au moins n'ait pas froid au tombeau.

Andrée s'avança, regardant, déchiffrant, ne se hâtant pas d'atteindre son but, respirant le chagrin dont l'air était saturé, méditant sur le drame immense qui planait sur ce lieu, première étape du séjour des séjours. Puis elle fut sur la tombe de Tristan. Nul bruit ne lui parvenait, l'heure était grise. Elle disposa ses fleurs, s'agenouilla et interrogea longuement sa pensée.

Avait-elle jamais aimé Antony?

Elle en doutait depuis le soir où sur la terrasse, dans une convulsion de son cerveau affolé, elle avait eu l'affreux cauchemar que rien n'avait pu dissiper. Et encore, si elle eût été amoureuse, eût-elle, dans la tiédeur d'un été alanguissant, par un soir idéal, avant l'aveu, joué la *Danse macabre*?

La *Danse macabre* !

Et, dans un frisson rêveur, elle évoqua la sarabande, l'endiablée invention dont, en un jour de deuil, le maître eut la vision :

Minuit sonne par douze notes claires, résonnant dans tout le cimetière, lentement, lugubrement. A ce signal attendu, la mort, drapée dans ses linceuls, sortant des ombres de la nuit, apparaît. Elle tient en main le violon aux formes pures, aux sons divins, qui tout à l'heure affolera ceux qui dorment sous la terre, et l'accorde. Puis elle attaque. Calme, discrète, cadencée, sautillante et triste elle commence de rythmer sa valse, en marque le prélude mystérieusement. Et les tombes, une à une, à cet appel, s'entr'ouvrent. Alors, les cercueils geignent, les bois craquent, le fer se tord, les croix roulent, les pierres s'effondrent, le désordre se répand, s'accroît, et la

foule fantômale se forme. De mesure en mesure, la mort joue plus rapide, plus chaud, plus vibrant.

C'est, autour du violon, la ruée des squelettes traînant leurs ossements, grimaçant, se cognant, se frottant, cliquetant, gémissant et tourbillonnant, la danse échevelée, la ronde effroyable, durant que les cordes accompagnent et chantent, éperdument ! Le temps file, l'aube perce et, inlassable, le cimetière tournoie. Tout à coup le coq chante. Le violon ralentit et s'arrête. Les squelettes reculent, se séparent, et dans les tombes rentrent. Pourtant, quelques-uns s'attardent, ne voulant pas redescendre dans les ténèbres sans avoir revu, par delà les murs qui les en séparaient, ceux qu'ils avaient aimés et dont ils se croyaient pleurés.

Mais la mort, dans un élan de pitié et pour les préserver de l'horreur « de savoir ! » reprend son archet et joue le court et douloureux *appassionnato* de l'Inconstance et de l'Oubli.

Alors les « attardés » s'enfuient épouvantés devant la Trahison qu'ils ont aperçue malgré tout, et retournent s'aligner sous la terre. Le violon se tait, la mort disparaît. Et le jour se lève.



Andrée sursauta. Tremblante, elle serra le manteau qui la protégeait, se courba davantage sur la pierre et crut entendre, des profondeurs sépulcrales, une voix plaintive, comme essoufflée... monter vers son oreille aux écoutes et murmurer des phrases déjà perçues, retenues, effrayantes à sa mémoire :

« Combien de temps porteras-tu mon deuil, Andrée? tu es brune, le crêpe ne t'ira pas et ta beauté s'en offensera. »

La voix continuait très tendre, ne menaçait pas, non plus ne commandait... la voix souffrait, souffrait horriblement :

« Comment pourrais-tu briser pour les jeter aux quatre vents de l'oubli, ces vingt années de notre union?...

» ... Et ne faudrait-il pas que tu déchires ta chair pour en effacer l'empreinte de la mienne ! »

Et encore :

« Ne va pas manquer à ton serment, car ce serait me renier,

m'assassiner après ma mort ; et tu m'entendrais crier de douleur au fond de mon tombeau ! »

Le corps affaissé, plié sur les genoux, le visage caché dans ses mains, l'âme violemment secouée, Andrée revécut les minutes où Tristan était contre son cœur, ardent à l'aimer, à la supplier de rester sienne, éternellement !

Elle revit ses doigts, dont la débilité la navrait, se crispant dans les siens, ses beaux yeux torturés se pâmer de désespoir... et elle sentit que vraiment elle n'avait jamais cessé de les voir, ni d'être la femme de Tristan ; que sa destinée, pour toujours, était dans la poésie du veuvage, la dignité de la solitude et la religion du souvenir.

L'âme apaisée, elle ne douta plus.

***

Tout en regagnant sa demeure, Andrée songeait à la lettre, qu'en rentrant, elle allait écrire : « Je vous aimerai, peut-être, durant tout ce qui me reste à vivre, Antony, car j'ai reçu de vous l'émotion tendre et profonde. Mais il me manque, pour m'unir à vous, l'ardeur et le scepticisme qui aident aux grands changements d'existence. Je ne pourrais pas... !

» Ce n'était qu'un rêve...

» Dans ma « tour d'ivoire » où je remonte, j'écouterai la voix du passé, que la vôtre n'a pu couvrir, malgré tout ce qu'elle disait !... Comprenez-moi... »

ELIE DAUTRIN

A PROPOS

DE LA

NEUTRALITÉ AMÉRICAINE

Quand l'Europe indignée connut le premier crime du militarisme allemand, la violation de la neutralité belge, tous les regards se portèrent vers les États-Unis. Que dirait la plus grande puissance neutre de ce désaveu cynique d'un pacte dont elle avait été signataire? Que ferait-elle pour défendre les droits qu'elle-même avait garantis à la victime, droits qui sont à la base de toute moralité internationale? On attendit en vain sa protestation. Les États-Unis acceptèrent la violation des engagements pris en commun avec l'Allemagne pour assurer la sécurité et le bonheur d'un peuple innocent. La position de l'Amérique à la tête des neutres lui imposait cependant une double responsabilité; elle avait des devoirs non seulement envers l'humanité, mais envers tous les pays qui dépendaient, comme la Belgique, des traités de neutralité. Or elle a permis la destruction des remparts lentement édifiés qui protégeaient la civilisation contre la barbarie. La foi dans la parole donnée, le respect des plus faibles, tout ce qui constitue la supériorité de l'homme civilisé sur le sauvage était attaqué, et l'Amérique s'est tue.

A l'heure qu'il est, après une année de guerre, nous pouvons

constater les graves conséquences de cette passivité initiale. Aucune loi, humaine ou divine, ne fut désormais sacrée, et, successivement, nous les avons vu toutes violer. L'Allemagne, encouragée par le silence coupable du monde neutre ne connaît plus de limites à son mépris de la justice et de la civilisation. Jamais guerre n'a été souillée par tant d'atrocités et de mensonges. De la dévastation de la Belgique à la destruction des transatlantiques, il n'y a qu'un pas, que la *Kultur* a pu franchir sans difficultés. Quand on s'abrite derrière des prisonniers civils, on peut aussi bien se permettre de fusiller des femmes, des enfants et des vieillards, après avoir saccagé et brûlé les maisons de ceux dont le seul crime fut de se défendre; on n'hésite pas davantage à bombarder la cathédrale de Reims et à incendier des monuments historiques. Puisque le premier pas n'avait rien coûté aux Allemands, il était évident qu'ils feraient tout le reste du chemin vers la barbarie avec une facilité qui ne surprendrait que les naïfs. Car il faut être bien aveugle pour s'imaginer que l'on peut consentir impunément à la théorie militariste des « chiffons de papier ».

Voilà, pourtant, l'illusion des États-Unis. Ayant gardé le silence quand leur devoir était de parler, ils ont dû assister à un déploiement de férocité incroyable, sans que leurs faibles remontrances eussent le moindre effet. Leurs navires ont été torpillés, leur gouvernement bafoué, mais il a fallu le crime du *Lusitania* pour les pousser à un geste énergique. Ce ne fut qu'au moment où une centaine de familles américaines pleurèrent leurs morts, que le président Wilson trouva les paroles qui auraient dû être adressées à l'Allemagne au mois d'août 1914. Auparavant, il n'avait parlé que lorsque les intérêts matériels des capitalistes américains étaient menacés. Pour la première fois, les États-Unis signifièrent officiellement leur désapprobation des méthodes allemandes dans un cas où il ne s'agissait pas de dollars, mais de vies humaines. Combien elle était affaiblie, cette manifestation tardive, par l'acquiescement tacite du gouvernement américain aux crimes de Louvain, de Dinant, de Reims et d'Ypres! Comment pouvait-on alors espérer imposer des lois pour lesquelles l'Allemagne affichait son mépris depuis l'automne dernier?

L'Amérique a beau invoquer le droit international, les

Allemands ne savent que trop à quel point ils peuvent le renier, puisque dès le commencement, ils ont refusé de le reconnaître en se dérobant à toute obligation morale et légale. Si le gouvernement américain voulait sauvegarder la vie de ses citoyens, il devait d'abord défendre les *principes* auxquels ceux-ci allaient se fier. Après les preuves de cruauté et d'inhumanité données par l'Allemagne, il était impossible d'assigner de limites à sa barbarie méthodique. Il était vain de dire à l'Allemagne que les Américains à bord du *Lusitania* avaient foi dans l'humanité des autorités allemandes, qu'ils les croyaient incapables du torpillage d'un transatlantique sans donner aux passagers le temps d'être secourus. Croire tel ou tel acte indigne du militarisme prussien, c'était tout simplement avouer une naïveté ou une ignorance également coupables. L'Allemagne avait assez montré et assez souvent annoncé son intention de ne s'arrêter à rien qui pourrait directement ou indirectement nuire à ses adversaires. Si le président des États-Unis avait su l'arrêter au commencement, en faisant appel au monde civilisé, la Belgique ne serait pas ruinée, les droits des Américains, comme ceux des autres victimes du militarisme prussien, n'auraient pas été foulés aux pieds, et les neutres n'en seraient pas réduits à accepter comme concession ce qu'ils devaient exiger comme droit.

Il est vrai qu'une partie de la population des États-Unis n'a jamais cessé de flétrir les infamies qui caractérisent la guerre telle que l'Allemagne la pratique. Mais les manifestations populaires ne sont pas suffisantes, surtout pour agir sur un pays où l'idée même de démocratie est honnie et où la discipline militaire et intellectuelle ont rendu parfaitement anodine et impuissante l'opinion publique. Et il fallait en tout cas un acte officiel pour donner du poids à un geste qui eût rallié tous les peuples neutres au secours d'un des leurs. Cela était d'autant plus essentiel qu'il s'agissait d'une nation qui ne comprend et qui n'obéit qu'à la voix officielle de ses gouvernants. Les États-Unis auraient dû sommer l'Allemagne de respecter son traité, sous peine d'une rupture de toutes relations diplomatiques. Si l'ambassadeur d'Amérique avait été rappelé de Berlin et qu'on eût donné ses passeports à l'ambassadeur allemand à Washington, les autres puissances

neutres eussent fait de même. L'exemple devait venir d'une puissance assez grande pour inspirer le respect de la force, seul objet du respect allemand. La menace d'un boycottage commercial et social aurait suffi à rappeler ces militaristes enragés au sens des réalités de la vie civilisée. D'ailleurs, même si leur aveuglement n'eût pas permis aux Allemands de comprendre et de se soumettre, cet acte de protestation eût fait honneur à l'humanité. Et il aurait en même temps augmenté la valeur des protestations que les pays neutres ont dû plus tard adresser à Berlin.

Il faut chercher l'explication de l'impuissance de la neutralité américaine dans la composition même de la population. Nous oublions trop facilement que les États-Unis ne sont pas à proprement parler une nation. L'agglomération de races qui a peuplé cet immense pays n'a pas eu encore le temps de se consolider en une homogénéité nationale. Il a suffi qu'un événement mondial vînt frapper les nations, pour que l'unité à peine ébauchée s'ébranlât chez ces races en voie de fusion. Il est difficile pour l'Europe de savoir exactement à quel degré de désintégration la guerre a amené les États-Unis. Aussitôt que les pays européens se sont rangés en deux camps opposés, le peuple américain les a suivis, chaque race restant fidèle à ses origines. La révélation du peu d'influence qu'exerçait leur nouvelle patrie sur ces peuples transplantés donne sérieusement à penser aux autorités américaines. Tel l'aimant qui attire la limaille de fer tout en la dispersant, la guerre a produit des scissions profondes que personne ne soupçonnait auparavant. M. Wilson a cru de son devoir de dénoncer ceux qui essayaient de professer une double nationalité, celle de leur pays d'origine et celle de leur pays adoptif. Il a soutenu avec raison qu'à force de se réclamer de deux patries, on finit par n'en avoir aucune.

Malgré les efforts du président, les divisions de race et d'opinion se sont accentuées, et il y a maintenant deux groupes bien définis. En faveur des alliés se trouvent naturellement la vaste majorité des Américains de souche anglaise, ainsi que tous les Latins. Contre eux se dressent les rangs bien organisés des Germano-Américains, avec une grande partie de la population d'origine irlandaise. Ainsi, les deux classes d'émigrants les

plus nombreuses depuis la colonisation anglaise se montrent nettement hostiles aux sympathies de la majorité. En reconnaissant que le pays est nécessairement anglais dans ses origines et que la majorité subit consciemment ou inconsciemment les traditions de l'Angleterre, on ne doit pas ignorer la minorité considérable qui échappe à cette influence. Il faut se rappeler le rôle politique prépondérant joué par les Irlandais. Dans un pays où tant de pouvoir et tant d'emplois dépendent de la politique, il serait dangereux de ne pas tenir compte des sentiments des électeurs. Nous avons vu des députés, voire des sénateurs, faire l'apologie du militarisme allemand, par égard aux susceptibilités de leur collège électoral.

Ajoutez à cela l'organisation de la propagande allemande. Les Germano-Américains ont été enrégimentés pour former un corps d'opinion uni, docile et puissant. Déjà assez portés à se vanter de leurs origines, ils étaient bien préparés à accueillir les mille et un défenseurs du prussianisme qui sont venus les dresser, dans l'intention de s'en servir contre le gouvernement des États-Unis. Ce plan, comme tant d'autres, a réussi... jusqu'à un certain point. L'Amérique a été envahie par des professeurs, des journalistes et des conférenciers d'allure officielle, qui ont mené une campagne sans scrupules en faveur de l'Allemagne. On a fondé des journaux et des unions de « neutres » pour prêcher l'évangile prussien. On a proposé aux électeurs des candidats dont le seul mérite était leur patriotisme allemand ! On connaît les moyens dont l'Allemagne se sert en Europe pour gagner l'opinion neutre : en Amérique, spéculant sur la faiblesse de l'unité nationale, elle en a usé sans mesure. On a appris aux Germano-Américains à montrer leur germanisme de la façon la plus offensante pour le gouvernement des États-Unis. Les commentaires des journaux germanophiles sur le président et ses ministres pourraient servir, avec quelques changements de noms propres, à exprimer les sentiments anglophobes d'un journal de Berlin. Jamais on n'a vu une telle hostilité entre concitoyens, et il faut avouer que l'on trouve peu d'Américains qui considèrent comme leurs compatriotes des gens qui ne manquent pas une occasion de dénigrer le pays où ils habitent. Cette république pacifique est, à entendre ces pan-

germanistes transplantés, bien inférieure à l'empire féodal de Guillaume II. Pourtant — on le leur a rappelé avec raison — leurs pères, en 1848, ne furent que trop heureux de pouvoir échapper à la tyrannie militariste dont leurs fils sont aujourd'hui les apologistes.

Les fomentateurs de haine ont pu croire un moment au succès. De l'ambassadeur allemand au plus humble reporter réfugié de Londres, tous ont contribué à diviser gravement l'opinion américaine, et à agir ainsi sur l'attitude du gouvernement. Pourtant, ils n'ont pas atteint le but principal, qui était de convertir le vrai peuple américain. L'influence politique de la minorité a pu forcer le gouvernement à adopter une neutralité froide et passive : elle n'a pu gagner la masse du peuple.

Nous savons avec quelle générosité les Américains ont cédé au mouvement de pitié que le sort tragique de la Belgique a éveillé dans le monde entier. Quand le crime du *Lusitania* apporta le deuil en Amérique même, il ne fut plus possible aux citoyens à double patrie de maintenir un désaccord entre les actes du gouvernement et le sentiment du peuple. L'indignation et la colère furent si fortes qu'il n'y eut plus d'hésitation. D'une voix commune l'Amérique parla et le président trouva les paroles qui traduisirent l'opinion d'un public unanime. On dut donner aux Germano-Américains le mot d'ordre de se taire. Ils avaient d'abord accueilli la nouvelle de la perte du *Lusitania* avec leur cynisme coutumier, essayant d'en rejeter la responsabilité sur l'Angleterre et même sur les malheureuses victimes. Cette indifférence à la douleur générale donna le coup de grâce à la propagande allemande. Les dupes du docteur Dernburg et de l'ambassadeur von Bernstorff étaient arrivés à un tel degré d'inconscience qu'ils ergotèrent, alors qu'il fallait sentir. Mais leurs maîtres reconnurent que le moment était trop grave pour que les vrais Américains acceptassent cette insulte suprême, de ceux qui se prétendaient leurs compatriotes. Dociles, comme toujours, les Germano-Américains obéirent au commandement d'en haut, et leurs récriminations cessèrent. Ils se découvrirent tout à coup un patriotisme américain qui les obligeait à respecter la douleur d'autrui. Avec la lourde

gaucherie qui caractérise la diplomatie allemande, ils se disputèrent à l'envi le titre de patriote américain. On eut la bienveillance de croire à ces professions de foi, sans doute pour ne pas abandonner l'illusion d'une solidarité nationale possible, mais le mal était fait. Après cette révélation de la mentalité allemande, il était naturel que les Américains se permissent un certain scepticisme à l'égard de leurs concitoyens prussianisés.

Le mouvement d'indignation quasi-unanime des États-Unis lors du torpillage du *Lusitania* fait ressortir davantage l'attitude passive du gouvernement devant la violation de la neutralité belge. Une centaine de vies américaines auraient-elles plus de poids que l'horreur sanglante de l'invasion de la Belgique? Le pouvoir exécutif l'a cru, mais les événements lui ont donné tort. Pendant l'échange de notes qui suivit ce forfait, les attaques contre les paquebots transatlantiques n'ont pas cessé. Les Allemands ont même abandonné le prétexte derrière lequel ils s'abritaient. Ils n'ont pas pu invoquer la présence de munitions de guerre et de contrebande pour excuser l'attentat contre l'*Orduna* et le torpillage de l'*Arabic*, tous les deux étant en route de Liverpool à New-York. Mais l'Allemagne n'avait plus besoin d'excuses, elle ne savait que trop bien à qui elle avait affaire. M. W. Bryan n'avait-il pas donné sa démission plutôt que de signer la seconde note adressée au gouvernement allemand au sujet du *Lusitania*? Le président essayait encore d'imposer le respect du droit international, mais son secrétaire d'État s'empressait de rassurer l'Allemagne, en montrant d'une façon aussi éclatante que lâche à quel point l'opinion américaine était divisée et intimidée.

La démission de M. Bryan fut saluée par les Germano-Américains avec autant d'enthousiasme que les exploits de von Tirpitz. Le pacifiste enragé s'est trouvé dans le même galère que les champions du prussianisme à outrance ! Depuis la perte du *Lusitania* la propagande allemande a jugé plus prudent de s'inspirer du pacifisme pusillanime de M. Bryan. Les ligues de « neutres », d' « amis de la paix », foisonnent partout, et le germanisme d'outre-mer s'annonce plus américain que les Américains eux-mêmes. Les Allemands ont fait

de leur mieux pour se procurer des munitions de guerre, mais les teutonophiles des États-Unis ne manquent jamais l'occasion de protester contre l'exportation de ces munitions aux alliés. Les ligues se montrent on ne peut plus jalouses de la « neutralité » américaine. Elles seules, paraît-il, se sont ralliées autour du président, quand il a prié le public d'observer une stricte neutralité. Heureusement cette comédie ne trompe personne. Les étroites relations sociales et financières qui existent entre les ligues, les journaux et les représentants austro-allemands sont par trop connues pour que les Américains puissent en général garder des illusions. Ni les syndicats ouvriers, ni le grand public ne se laissent entraîner par leurs appels au patriotisme... allemand. Il a même fallu que l'ambassadeur autrichien se découvrît des talents de meneur de grèves pour remédier à l'insuccès de leur propagande auprès des ouvriers ! Il s'est vu dans la nécessité de menacer les ouvriers austro-américains des lois de leur pays d'origine pour les forcer à abandonner leur travail dans les fabriques de munitions de guerre. Une fois de plus les Américains ont pu constater que leurs compatriotes austro-allemands en changeant de patrie ne changent pas de maîtres !



Dans un discours récent, le président se félicitait de ce que l'Amérique n'avait pas de traditions l'entraînant inévitablement dans des conflits de race. Il a ensuite marqué le contraste entre le peuple américain et les peuples d'Europe, qui seraient tous l'un à l'autre des adversaires possibles, par le fait même de leurs différences de races. Il serait indélicat d'examiner de trop près cette théorie qui passe bien rapidement sur certains préjugés par trop connus aux États-Unis. Il est permis cependant de faire remarquer que cette absence d'esprit national peut facilement entraîner des conséquences également fâcheuses. Le sentiment de race donne non seulement une unité aux entreprises militaires, il donne aussi une forte cohésion et un but à la politique étrangère. Tous ces

avantages manquent aux États-Unis. A une époque où les relations entre le vieux et le nouveau monde sont aussi étroites que celles des pays de l'Europe entre eux, les Américains essaient de s'en tenir à la doctrine de Monroe, qui ne prévoyait pas les conditions modernes. L'intention d'éviter tout engagement politique en Europe ne suffit plus comme principe d'action internationale. Son insuffisance a été clairement démontrée par la guerre actuelle. Si la doctrine de Monroe a déterminé l'attitude de l'Amérique envers la Belgique, on a payé cher cette fidélité à une politique surannée.

En tenant compte du problème des citoyens à double nationalité, qui ne sont des Américains que sous certaines conditions on voit bien qu'une tradition de race est précisément ce qu'il faut souhaiter aux États-Unis. Malgré le vernis de nationalité qu'ils se sont acquis, les Américains restent foncièrement peu solidaires. Ceux qui descendent des Anglais ont une cohésion qui leur donne l'air d'un peuple uni, mais on ne peut pas dire qu'ils aient imposé leur tradition à ceux qui pour une raison ou pour une autre ne veulent pas être assimilés à la tradition anglaise. L'intérêt de cette question pour nous, est dans la constatation qu'une nation trop multiforme aura toujours une position équivoque dans les conseils internationaux. Comment savoir, par exemple, quelle section du peuple américain parle par la bouche de tel ou tel homme d'État?

Celui qui parlerait pour les Germano-Américains aurait certainement peu d'idées en commun avec le représentant des autres races. La question n'est rien moins que théorique quand on se souvient de l'enthousiasme professé en Amérique pour les cours d'arbitrage. Les États-Unis comptent déjà sur le beau rôle dans la conférence des puissances qui aura lieu après la cessation des hostilités. Les propositions et les opinions des délégués américains n'auraient de valeur qu'à la condition de savoir le degré précis d' « américanisation » de ces délégués. Les sénateurs et députés dont l'unique préoccupation est la Prusse et ses intérêts, n'envisageraient pas la situation européenne au même point de vue que les peuples libéraux.



Manquant de cette homogénéité intellectuelle et psychologique qui est l'empreinte de la race, l'Amérique n'a qu'une théorie politique qui serve de point de ralliement. L'idée républicaine est en quelque sorte le point de repère qui aide les Américains à s'orienter dans le dédale de la politique internationale en Europe. La déclaration de l'indépendance reste un document de haute actualité. Malgré bien des défaillances, on s'accroche à ce legs de la Révolution, et pour autant que les principes du XVIIIe siècle humanitaire n'entravent pas trop l'essor de l'esprit industriel, on est porté à tout estimer en termes de philosophie républicaine. Les Européens ont perdu l'élan de leur première foi dans les symboles Liberté, Égalité, Fraternité. A l'occasion ces mots peuvent certes éveiller un écho de l'enthousiasme sublime qu'ils allumèrent, il y a un siècle et demi. Mais il faut venir en Amérique pour les entendre prononcer avec le même sérieux qu'au temps de Jean-Jacques. Sans doute on en a modifié la portée sur l'autre rivage de l'Atlantique. Mais cela n'empêche pas l'Américain d'appliquer ses théories républicaines rigoureusement quand il étudie les pauvres pays retardataires de l'Europe. Quand il voit le décor et les formes de ce qui signifiait autrefois la puissance royale, son impatience l'emporte ; il exerce ses droits d'homme libre et se moque de l'attachement de l'Européen aux « vieilleries monarchiques »; toutefois, il faut l'avouer, il sait faire une différence entre le monarchisme libéral de l'Angleterre et l'absolutisme moyenâgeux de l'Allemagne.

C'est grâce à leur foi dans le républicanisme, que les Américains ont eu un critérum pour juger la situation actuelle en Europe. Des raisons ethniques auraient toujours rallié une grande partie du pays à l'Angleterre, mais la présence de la France du côté des alliés a suffi pour gagner ceux qui ne sentaient pas la voix du sang. La patrie de La Fayette et de Rochambeau, la nation dont le penseurs et les hommes d'action ont contribué plus que tous les autres à la libération des États-Unis avait des droits imprescriptibles à la sympathie

américaine. Le peuple américain n'a pas manqué de manifester son amour et son admiration pour la république-sœur, la source même de sa liberté. Même les Irlandais pro-allemands sont obligés d'avouer leur sympathie pour la France, l'amie de l'Irlande dans sa lutte pour l'existence nationale. Partout où l'idéal démocratique est prisé et l'emporte sur tout autre considération, la cause des alliés a trouvé une opinion populaire favorable.

La démocratie contre le militarisme, voilà la formule qui suffit à donner une direction à la politique étrangère des États-Unis. Évidemment cette formule ne saurait rien dire à ceux qui ont perdu même l'illusion de la liberté personnelle. L'ordre mécanique, la discipline et la servilité intellectuelle ont tant éloigné l'Allemagne de la démocratie que la monarchie primitive en est plus près. Les esclaves des fonctionnaires militaires et civils ont perdu jusqu'au besoin d'être libres. L'État d'un côté et l'Armée de l'autre leur enlèvent la nécessité d'agir avec indépendance. Par conséquent, la formule qui unirait la majorité du peuple américain et qui pourrait les orienter dans la politique étrangère — cette formule exclurait les Germano-Américains et ceux qui partagent leurs opinions antidémocratiques. Le gouvernement des États-Unis espérait trouver une formule englobant tous ses citoyens, il ne pouvait pas ou ne voulait pas partir d'un principe qui ne fût pas celui de l'Amérique entière. Au lieu d'accepter l'opinion de la majorité, il a essayé de trouver l'unanimité. De là, une contradiction entre les sentiments populaires et les actes officiels. Quand enfin le gouvernement a été amené à agir conformément aux désirs de la majorité du peuple américain, il était trop tard pour revendiquer les droits des neutres. Ayant écouté des influences définitivement hostiles aux principes mêmes en question, les États-Unis ne pouvaient plus les invoquer. Ils auraient dû protester au nom de l'humanité, ils n'ont pu protester qu'au nom de quelques citoyens américains. La Belgique restera, malgré la charité de particuliers généreux, le témoin de la faillite de la neutralité américaine.

C'est au nom du droit international, non moins qu'au nom de l'humanité, que l'Amérique a protesté contre la piraterie des sous-marins allemands. Mais ayant dès l'abord admis que

l'Allemagne méprisât toutes les lois civilisées, elle se trouve mal placée pour invoquer des principes auxquels le militarisme prussien ne s'est jamais conformé. Rien de plus lamentable que les suites des protestations américaines contre la destruction de l'*Arabic*. L'Allemagne fait semblant de céder aux instances du président, pour se servir de lui auprès du gouvernement anglais. On croit voir l'occasion de faire un marché. Pour récompenser les Allemands des sacrifices qu'ils feraient en se conformant au droit des gens, l'Amérique s'engagerait à rendre inefficace le blocus imposé par la supériorité navale des alliés. Idée géniale et digne de la diplomatie qui l'a conçue ! Si M. Wilson décidait l'Angleterre à se priver de son arme la plus puissante, l'Allemagne voudrait bien faire quelques petites concessions en ce qui concerne l'assassinat des neutres ! Quel dommage que les États-Unis n'aient pas pensé il y a un an à marchander de cette façon avec leur cosignataire allemand à propos du traité qui est devenu un « chiffon de papier ». Moyennant l'évacuation de la Belgique, l'Allemagne aurait pu assez raisonnablement demander des concessions aux alliés.

Ce « chantage » diplomatique dans le cas de l'*Arabic* a été accueilli par la presse des États-Unis comme une « grande victoire pour la diplomatie américaine » ! Même si le marchandage n'était évident, on ne saurait trop s'étonner de cette gratitude empressée pour le peu que l'Allemagne a concédé en théorie. En réponse au président qui leur demandait de respecter les droits de l'humanité, les Allemands ont poussé l'obligeance jusqu'à promettre de ne pas tuer de citoyens américains sans avertissement préalable. Aucune garantie de sauvegarder les autres neutres, aucune promesse de ne pas attaquer les non combattants, on s'engage seulement à avertir d'abord les victimes..., pourvu qu'elles soient de nationalité américaine. Peu importe qu'elles meurent ensuite de faim ou de privations, les aimables disciples de von Tirpitz se seront acquittés de leur devoir. Voilà à quoi la neutralité américaine a abouti ! La plus grande puissance neutre, qui devait parler au nom de tous, qui se réclamait des droits humains, remporte une « victoire » après douze mois de crimes et d'outrages ! Pourvu que l'Allemagne reçoive les articles de contrebande

nécessaires au progrès de la *Kultur*, elle permettra aux Américains qui voyagent entre Liverpool et New-York d'échapper aux torpilles. A eux de pourvoir à ce qu'ils atteignent la terre ferme, une fois le bateau coulé avec tout ce qu'ils possèdent.

Mais, de peur que cette magnanimité n'exaltât trop les esprits pacifistes, à peine cette promesse fut-elle donnée, qu'on torpilla sans avertissement le paquebot *Hesperian* ! Grande joie de l'Amérique allemande qui commençait à s'indigner de la mansuétude inaccoutumée de la « chère patrie »! Ce geste caractéristique fut-il à l'intention des fidèles du *Deutschtum*, fut-il destiné aux soldats canadiens blessés qui se trouvaient à bord? Il a certainement porté dans l'un et l'autre cas, et ce coup double montre à la fois la cause et les conséquences de l'impuissance d'une Amérique neutre.

E. A. B.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

225

L'ÉCUEIL ENCHANTÉ[1]

TROISIÈME PARTIE

I

Le cousin James cultivait le deuil avec prédilection. Il n'avait de blanche que sa chemise ; encore était-elle à raies noires, ainsi que le col et les manchettes. L'épingle de cravate, en jais, montrait une tête de mort. Sous son pantalon, on entrevoyait des chaussettes couleur d'encre ; lorsqu'il le retroussait, par les jours de pluie, un coin du caleçon sombre apparaissait. Il avait acquis une canne d'ébène.

— A la place de Philippe, je me suiciderais ! — répétait-il avec constance.

Il le disait ce jour-là, en buvant son café, dans la véranda des Valleray :

— Sa place n'est plus en ce monde, — ajouta-t-il... — D'ailleurs, il ne fera pas de vieux os... je vois son heure au grand cadran !

Il avala une gorgée brûlante, comme s'il avalait du poison, et jeta un regard belliqueux au jeune François. François songeait à une fille qui glanait dans les champs et chipait des fruits ou des légumes. Elle allait pieds nus ; elle montrait des jambes couleur cannelle. François se cachait sur les talus pour la voir passer. Il était un troglodyte ; il fallait bondir et l'emporter dans sa caverne...

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre 1915.

— Gabrielle Vivian valait mieux que nous tous ! — cria James... — Sa mort est une iniquité.

Sa voix discorde ne laissait pas d'évoquer les souvenirs tendres. Il y avait quinze jours que madame Philippe Vivian était morte, à son retour d'Égypte.

Pierre revoyait la Gabrielle agonisante et la jeune Gabrielle qui courait en agitant sa grande chevelure. Elles étaient dans la même irrégularité formidable. Il aurait voulu songer à elles avec une âme pieuse ; la douleur trouvait en lui le tumulte, et y participait...

— Elle avait droit à une longue vie ! — grinçait James. — Elle nous rafraîchissait l'âme... Parce qu'elle n'est plus là, nous avons tous vieilli.

— C'est vrai ! — répondit Valleray, surpris d'entendre ces paroles sortir de la bouche du cousin...

— Parbleu ! — clama l'autre avec un orgueil strident.

Il y eut une pause. James jouissait du plaisir d'avoir été approuvé. Julienne cueillait des iris bleus et des glaïeuls orange. François se leva sournoisement et franchit la poterne de droite, attiré vers les guérets où rôdait la vagabonde. La vieille cuisinière Marie Sommer, accourant avec une casserole de cuivre, la brandissait devant son maître :

— Plusse belle comme de l'or ! — sifflait-elle en distordant son bec de lièvre... — Moâ sait faire briller... moâ...

— Le moâ est un grand oiseau australien — murmura distraitement Pierre.

— Un oiseau colossal ! — appuya James.

Marie Sommer faisait osciller sa casserole qui rappelait le soleil levant. Elle considérait les deux hommes, elle soupirait :

— Moâ serait si hireuse, si moâ avait seulement deux francs de pension par jour.

Le cousin ricana :

— Voulez-vous gagner cent mille francs?

— Comment? — coassa la vieille.

— Achetez une obligation de la Ville de Paris... votre numéro sortira.

Marie Sommer trembla sur ses jambes. L'espoir du trésor, qui hantait les hommes de Tyr et de Babylone, la convulsait. Un peu de salive moussait à la commissure de ses lèvres :

— Comment faire? — gémit-elle.

— Allez au Crédit Lyonnais... avec trois cents à trois cent cinquante francs, demandez une Ville de Paris 1892...

— Et jé gagnirai?

— L'aînée des demoiselles Caravage a gagné le gros lot. Pourquoi n'auriez-vous pas autant de chance?... Voyons votre main... la gauche !

Marie essuya sa main gauche et la tendit. James goguenardait :

— Vous avez une ligne de chance énorme... énorme ! Ce n'est pas une ligne, c'est une crevasse !

— C'ette ma chance ? — fit éperdument Sommer.

— C'est votre chance. Elle est terrible... elle est effrayante... elle est catastrophale ! Avant dix ans vous pourrirez dans l'or. Rompez !

Marie Sommer demeurait là, sa casserole pendante, toute sa machine échevelée par le rêve.

— Allez, Marie ! — fit doucement Pierre.

Elle s'en allait à pas lourds, avec le tressaillement d'un renouveau, le songe obscur d'une force qui allait rouvrir le monde pour Marie Sommer.

— Vous l'avez rendue plus folle — grommela Valleray lorsqu'elle eut disparu dans son antre.

— Tant mieux ! — ricana James. Il lui fallait un hochet.

Le jeune François, croyant entrevoir la vagabonde, trottait par les sentiers. James reprit son air de deuil et Pierre subit l'image brillante de Jacqueline.

— Ah ! ah ! c'est la signification que j'aurai, c'est le mot de passe. C'est la clef ! — fit James avec une exaltation soudaine. — J'exige que l'univers ait un motif.

— Comment va votre travail? — demanda automatiquement Pierre.

Aucune interrogation ne pouvait être plus agréable à James; il flaira son café comme un encens :

— Maille à maille se fait le haubergeon ! Je veux que tout y soit, l'atome et le soleil — et qu'on y trouve l'Arcane. Ah ! ah ! je démolirai Pasteur et les pasteuriens. La génération spontanée existe. Pourquoi la terre se reposerait-elle? Vaut-elle moins qu'il y a cinq millions d'années? Ils ont des micros-

copes pour ne pas voir et des microphones pour ne pas entendre !...

Julienne revenait avec ses iris et ses glaïeuls. Elle les disposa en une gerbe élancée ; la flamme des glaïeuls réchauffait le bleu frigide des iris. James se tut. Il tenait la jeune femme pour charmante et futile ; il redoutait son sourire ; il l'aimait bien et la détestait.

— Il y a des « aoutats » dans les prairies, — remarqua Julienne. — La petite Maréchal a été tellement piquée qu'elle en avait la fièvre.

— Les aoutats sont les larves des trombidions, — remarqua James avec une pédanterie timide. — Ce sont des acariens... à mon avis, les frères de l'acarus de la gale. Les larves sont presque microscopiques et de couleur rouge...

— Si elles s'introduisent dans le jardin, nous ne pourrons plus y mettre les pieds.

— A moins de chausser des bottes de vidangeur, enduites d'eau phéniquée, — fit le cousin.

Julienne se mit à rire et James, croyant qu'elle se moquait, devint rouge jusque dans le cou.

— Il faut que j'aille travailler, — dit-il après un silence.

Il avait repris son air sinistre ; ses sourcils s'abattaient ; sa silhouette noire, dressée d'un mouvement sec, disparut dans la venelle :

— Souffre-t-il vraiment? — murmura Julienne.

— Par intervalles, d'une façon en quelque sorte emblématique. En James tout est fictif. Il n'a plus aucune impression animale, je veux dire instinctive. C'est un produit purement humain, comme monsieur Taine. Seulement monsieur Taine est coordonné. James vit par miettes.

Pierre avait les yeux fiévreux et distraits. Elle l'écoutait découragée, et elle exécrait Jacqueline, par instinct d'abord, et plus encore pour avoir rendu son sacrifice inutile. Ce n'était qu'un petit sacrifice puisqu'elle n'avait guère de jalousie ; c'en était un pourtant. De surcroît, Julienne se sentait plus jalouse de Jacqueline que de Claudie, par aversion et par révolte. Elle se croyait pourtant prête à un nouveau renoncement, pourvu qu'il fût efficace — mais pouvait-il être efficace? « Elle sait ! » se disait Pierre. « Comment sait-elle? »

Cette finesse le désespérait. Elle participait de ces prescIences sans méthode qui déconcertent et même contredisent la raison. Il y pouvait d'autant moins échapper qu'il n'apercevait pas en lui-même les indices sur lesquels s'appuyait Julienne. Ses tempes se couvrirent de gouttelettes; il songe :

« Croit-elle que je trompe Guyverre? »

Comme elle pardonnait tout à son compagnon, elle aurait même pardonné cela, mais quelle déchéance !... D'y songer, un effroi sans nom emplit l'âme de Valleray. Il tourna vers Julienne son visage anxieux et leurs regards se pénétrèrent.

« Je ne veux pas ! se dit-il... je ne veux pas ! »

Toutes les raisons qu'il avait de fuir affluèrent. Quoi qu'il se crût incapable de faillir, il menait une vie retorse, il avait, auprès de Jacqueline, une attitude ambiguë. Il se formait entre eux, insensiblement, un formulaire de signes et de paroles. Ils se comprenaient trop facilement. Sans qu'un mot défendu s'échangeât entre eux, il était le complice de Jacqueline, et sa volonté de ne jamais trahir Guyverre aboutissait à une tromperie. Une seule voie était droite. Il ne fallait plus aller aux *Aigles*, il fallait rendre les rencontres impossibles. Il y songeait chaque jour avec désespoir... mais la seule présence de la jeune femme accroissait la valeur de la vie. C'était une joie honteuse, incomplète, toujours troublée, ineffable et même tendre. Tous les torts que Jacqueline pouvait avoir envers les autres n'existaient pas pour lui. Elle ne lui avait fait aucun mal sinon de le choisir, elle était fidèle à sa prédilection, et, depuis qu'il avait pleuré, se montrait douce et patiente.

N'importe, il fallait fuir. Chaque jour multipliait le mensonge... La minute féroce était venue. Il suffirait d'une parole. Plusieurs fois, Pierre ouvrit la bouche pour prononcer cette parole. Chaque fois, un battement de cœur l'arrêtait. Il finit par dire à Julienne d'une voix tremblante :

— Mon petit enfant, j'ai pensé que nous ferions bien d'aller jusqu'à Tours, j'espère y trouver quelques documents... Ensuite, nous partirons pour Florence.

Il s'arrêta ; il défaillait ; il n'osait pas regarder Julienne. Elle sentit la douleur de son compagnon et son cœur s'emplit de pitié. Mais l'acte étant nécessaire, tout au fond elle éprouvait une grande douceur.

— Ce voyage te fera du bien, — dit-elle.

Il sourit misérablement ; il chuchota :

— Tu fixeras le jour du départ.

Elle vit qu'il la faisait maîtresse de son sort et en fut si touchée que sa faible jalousie s'évanouit. S'il ne s'était agi que d'elle, elle fût restée...

— Ne vaut-il pas mieux partir au plus vite? — demanda-t-elle. Demain?

Il baissa la tête ; un regret mortel l'accabla ; mais il ne fit pas de résistance :

— Nous partirons demain !

Il prit la main de sa femme et y déposa un baiser. Elle comprit l'obscure prière qui se cachait sous cette caresse :

— Nous ne pouvons pas partir à l'improviste, — dit-elle. Il faut avertir Guyverre...

Il se leva, avec ce geste d'enfant, qui est commun à tous les hommes poussés par la passion :

— Renvoie-moi l'auto, — dit-elle. — J'irai te reprendre vers quatre heures.

Il découvrit Guillaume sous les saules de Babylone, au bord du château d'eau. On apercevait au loin Jacqueline, parmi les tilleuls.

Pierre pensa :

« Demain, je ne la verrai plus ! Elle est la source ardente et douce de la vie. Je n'avais qu'un geste à faire... et ma jeunesse va finir. »

Une horreur sans nom passa, tout l'irréparable et tout le néant. Cependant, Guyverre venait le rejoindre :

— Je songeais à toi, — dit-il.

Pierre le considérait avec un attendrissement désespéré. Il trouvait épouvantable qu'une telle douleur lui vint à cause de l'homme qu'il préférait à tous.

— A toi et à mon existence, — continua l'autre. — Il y a longtemps, Pierre, que je ne t'ai pas parlé de mon sort. Je t'en parlais si souvent jadis... et puis, je n'en ai plus eu le courage. C'est que, jadis, il y avait unité entre ma vie et moi. Tout était naturel. Puis, tout est devenu anormal... Ma vie s'est divisée... une partie flottait à la dérive, lointaine, étrangère, insaisis-

sable. Il semble impossible que tu ne t'en sois pas aperçu.

Valleray écoutait avec étonnement. D'étranges coïncidences se levaient aux paroles de Guillaume.

— Je m'en suis aperçu, — dit-il, avec le désir passionné que son ami allât jusqu'au bout.

— Tu sais que j'ai été malheureux?

— Je sais que tu as souffert.

— Tu ne peux pas savoir mes affres et ma dégradation !... J'ai vécu dans ma maison comme un outlaw et comme un coupable.

Il parlait de manière véhémente, les yeux brillants, les gestes d'un révolté. L'étonnement de Pierre s'accroissait, surtout de ce que Guillaume traitât son malheur comme une chose passée.

— Et c'est fini? — demanda-t-il anxieusement.

— Non ! — s'exclama Guyverre... Ce n'est pas fini... ou du moins ce n'est pas entièrement fini. Il faut encore que je rompe les entraves. A la vérité, je suis déjà moins misérable. Le passé est revenu. Je rentre dans mon moi profond, je recrée le monde à mon image; mais tant que je n'aurai pas fait le geste définitif, il restera de l'impureté, de la honte et de l'avilissement.

Il hésita ; ses lèvres tremblèrent ; son visage était pathétique :

— Je veux divorcer ! — dit-il enfin, et les mots avaient une sonorité étrange...

Et comme Pierre tournait involontairement son visage vers l'image argentée qui glissait sous les tilleuls de Hongrie :

— Je ne l'accuse pas !... Moi seul suis coupable. Il était insensé d'unir mon sort à celui de cette femme avec laquelle je n'ai rien de commun, dont tous les goûts et tous les instincts me déconcertent, dont le dédain pour ma personne est si évident qu'un enfant s'en apercevrait... Mon amour ne fut pas une excuse. C'était un amour ennemi de moi-même, qui m'a avili dès le principe, avant même que je n'eusse parlé. Je le savais, même alors. L'enivrement de la passion ne m'a pas empêché de voir que je blasphémais ma nature, et que pour n'avoir pas eu la force de résister, je méritais d'être puni. Mais je ne mérite pas d'être puni pendant toute ma vie !

Une joie sournoise, farouche et craintive s'élevait en Pierre.

Il entrevit l'univers où Jacqueline serait libre. Ses dents grincèrent. D'un geste d'enfant superstitieux, il toucha le tronc d'un saule. Et il se disait, comme un bohémien qui conjure le sort : « Cela n'arrivera pas ! Cela n'arrivera pas ! »

— Es-tu sûr de toi? — fit-il d'une voix de rêve. — Es-tu sûr de ne plus aimer?

— Je suis sûr d'être délivré dès qu'elle aura quitté la maison. C'est sa présence que je redoute... Je sais que je serai un esclave tant qu'elle sera là. Son absence me remplirait d'énergie.

— Guillaume, — murmrua plaintivement Valleray, — ne crains-tu pas de céder à un coup de tête?

— Tu as raison de me le demander. Mais tu sais pourtant que je suis incapable, dans une telle circonstance, d'agir avec précipitation. Même mon mariage n'a pas été résolu sans une longue lutte. Je n'ai cédé que quand toute résistance fut usée. Je suis plus sûr aujourd'hui de ma volonté que je ne l'étais alors de ma faiblesse. Je te l'affirme, Pierre — et je pourrais en faire serment. Crois-tu que je n'aurais pas gardé le même silence que j'ai gardé pendant ma détresse, s'il pouvait y avoir un doute?

Trois mots couraient intarissablement dans le crâne de Pierre : « Elle sera libre ! Elle sera libre ! » Le parc, la pelouse, les étangs prenaient un aspect fantasmagorique :

— Crois-tu que j'aie tort? — demanda brusquement Guillaume.

Valleray ne trouva pas de réponse. Ses yeux n'osaient se fixer sur le visage de son ami.

— Parle du fond du cœur ! — insista l'autre.

— J'admets l'incompatibilité de vos natures.

Il s'arrêta, le cœur subitement immobile. Jacqueline n'accepterait point !...

— Au fond, tu m'approuves — poursuivit Guillaume. — Ta seule crainte est que je ne me repente... Je ne me repentirai point !

— Mais elle?

— J'ai à peu près la certitude qu'elle acceptera. Elle n'est pas méchante. Elle ne fait pas le mal pour le mal, et elle a une espèce d'aversion physique pour ma personne. Que lui faut-il?

Le luxe. Et note bien, le luxe personnel, celui du vêtement. Pour le reste, elle est plutôt accommodante.

C'était si juste que Pierre s'étonna que Guyverre l'eût compris.

— Avec trente mille francs de rente, elle serait comblée. Et je lui offrirai de larges frais d'établissement. C'est la juste compensation de quatre ans de mariage...

Il eut un court frisson. Son regard venait de rencontrer la forme flexible de Jacqueline et son long désir bondissait. Ce fut éphémère. La lente cristallisation qui l'avait mené à la rupture n'était plus dissoluble.

— Je ne t'ai pas seulement parlé parce qu'il faut que tu connaisses ma résolution avant tout le monde, vieil ami, — reprit Guillaume, — mais il me répugne étrangement de parler affaires avec elle. Jamais je ne l'ai fait. Cela m'humilierait de le faire. J'ai compté sur toi...

— Sur moi? — cria Pierre d'une voix rauque.

Il eut un saisissement qui passa tout de suite.

— On dirait que cela t'étonne.

— J'ai été surpris...

— Je compte sur toi, — répéta Guillaume.

La honte pesa lourdement sur Pierre, à cause de cette joie frénétique qui emplissait son être. Que faire, pourtant? Tout refus était impossible. Il dit à voix basse :

— Oui.

— Que ce soit donc maintenant. Je veux dormir ce soir avec la certitude d'une existence nouvelle !...

Ils avaient quitté les saules de Babylone. Valleray détournait à demi la tête ; sa honte augmentait ; il lui semblait qu'elle lui couvrait le visage comme une lèpre :

— Je t'attends au château ! — dit Guillaume.

Pierre marchait à grands pas à travers la pelouse. C'était une fuite et une victoire, c'était aussi ce grand bouleversement qui, par intervalles toujours plus espacés, rouvre aux âmes la route des terres inconnues.

A mesure qu'il se rapprochait de Jacqueline, il devenait craintif. Là-bas, au bord de la roseraie, il savait ce qu'il allait pire, mais quand l'ombre des tilleuls de Hongrie le toucha,

sa tête était déserte. Il n'en allait pas moins vite, mû par des réflexes.

Elle le voyait venir, et savait déjà qu'il apportait un événement : jamais il ne quittait Guillaume pour aller vers elle. Elle ne s'arrêta pas, afin qu'il ne pût y avoir aucune apparence de hasard et elle arrivait au fond de l'allée lorsqu'il la rejoignit :

— On dirait que vous me suivez ! — dit-elle, pour préciser l'épisode.

Il se tenait comme un homme essoufflé et il acquiesça d'un signe, saisi d'une angoisse telle que, machinalement, il posa la main contre le tronc d'un arbre pour s'y appuyer. Elle fut sûre qu'il allait dire des choses graves.

— Pouvez-vous m'écouter? — fit-il d'une voix haletante.

Elle sourit en le regardant avec avidité ; une lueur d'or vert flottait autour d'elle ; les feuilles, par intervalles, avaient un tremblement aussi léger que le vol des moucherons.

— Vous savez bien que je n'ai rien de mieux à faire.

Soudain, tout parut impossible. Il était le dernier des hommes à qui cette mission eût dû être confiée. Il le sentit avec un dégoût inexprimable et il balbutia :

— Je n'ose point.

Elle eut un petit rire très doux.

— Je suis sûre que vous oserez, sinon vous ne seriez pas venu jusqu'ici : vous me connaissez trop bien !...

— C'est Guillaume qui m'envoie, — murmura-t-il d'un ton suppliant.

— Je l'avais un peu deviné. Ce serait bien la première fois que vous viendriez vers moi avant l'heure des adieux. Et ce doit être sérieux, puisqu'il craint de parler lui-même.

— C'est grave, — avoua Pierre, qui saisit l'occasion. — Guillaume croit que vous ne pouvez pas être heureuse avec lui.

Une crispation passa sur la bouche magnifique :

— Ce qui veut dire qu'il n'est pas heureux avec moi. Je le sais. Et j'avais depuis quelques jours le pressentiment qu'il en était beaucoup plus préoccupé que naguère... Mais ce n'est pas ma faute, ni la sienne. Qu'y faire?

Elle se préparait à la résistance. Une brume voila les yeux

étincelants ; les lèvres se contractaient, de méfiance et d'impatience :

— Je viens vous le demander. Guillaume croit que la séparation serait un bien pour tous deux.

— Quelle séparation? — dit-elle avec une rudesse. — Le divorce?

Il n'eut pas la force de répondre ; sa tête s'inclina.

— Bien ! — reprit-elle, et la détresse détendit ses lèvres. — Ce n'est pas impossible. Mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit cet hiver. Je suis morte si on me réduit à la pauvreté, et j'ai perdu quatre ans de ma vie avec lui.

— Vous ne serez pas réduite à la pauvreté.

— Acceptera-t-il mes conditions ?

— Ne voulez-vous pas connaître les siennes?

— Si c'est possible, je préfère ne pas discuter. Je ne suis pas avide, mais je ne pourrais pas vivre avec ce qu'on nomme une pension alimentaire : les besoins immédiats sont ceux qui m'occupent le moins.

— Guillaume le sait bien. Il veut que vous viviez largement. Il offre trente mille francs de rente...

— Cela me suffira, — dit-elle.

Ils demeurèrent silencieux, dans une sorte de stupeur : l'événement qui venait de s'accomplir dépassait trop les brèves paroles qui l'avaient décidé. Ni l'un ni l'autre n'y croyait encore. Dans les sociétés barbares, les grands actes s'accomplissent avec des gestes qui leur correspondent, gestes homicides, pitoyable sou exaltants. Nos destins se décident le plus souvent par quelques phrases ou quelques lignes d'écriture.

Peu à peu, la réalité s'imposa, qui les libérait l'un et l'autre. Elle dit :

— Je regrette de l'avoir rendu malheureux! Pourtant, je n'en suis pas tout à fait responsable. La différence de nos natures était trop grande...

Le regret des choses finies, même quand elles furent amères, palpitait dans les yeux d'émeraude, mais une joie fraîche s'éveillait comme les jardins à l'avrillée. C'était la première fois que Jacqueline se sentait libre. Deux mariages sans amour avaient durement payé son luxe... Ces hommes qui tremblaient devant elle la tenaient pourtant en servitude : elle n'avait

pris aucune garantie; elle avait accepté le régime imposé par les notaires ; vendue, elle s'était refusée à discuter le prix de sa vente...

— Je ne le reverrai pas, — dit-elle. — Ce serait pénible pour lui plus encore que pour moi. Je le connais. Il lui sera facile, pendant un ou deux jours, de s'absenter. A son retour, je serai prête au départ.

Il avait tressailli. Soudain, il apercevait les possibles effrayants de la libération ; plus rien ne séparait Jacqueline de ses caprices.

— Où irez-vous? — demanda-t-il avec fièvre.

— Je ne sais pas... pas encore !

Elle souriait, confuse, obscure, lointaine, avec un peu de rancune :

— Comme vous vous dépêchiez ! — murmura-t-elle... — Tout de même, vous m'apportiez une déchéance.

— Il est impossible que vous le croyiez...

— Vous êtes venu combattre au nom de l'autre !... Vous êtes *son* allié.

— Le vôtre aussi.

— Comme j'en doute ! Entre lui et moi, ah ! vous n'auriez pas hésité.

— Je n'ai pas eu à choisir... j'ai cru que c'était un bien.

— Pour lui.

— Pour tous deux.

Elle agita, dans la lueur d'argent glauque, l'ombrelle doublée de satin pâle; un défi contractait ses paupières :

— Et pour vous! — dit-elle. — Mais en êtes-vous sûr? Dans deux jours, je serai partie... et qui sait si nous nous reverrons. Il faut que je le veuille, il faudra plus encore que vous le vouliez. Si vous le voulez tièdement, je ne le voudrai peut-être pas.

Elle regardait la pâleur s'accroître sur le visage de Pierre.

— Prenez garde à vos scrupules ! — fit-elle. — Hier, je consentais à les comprendre ; je ne les comprendrais plus demain.

Comme à l'arrivée, il s'appuyait au tronc d'un tilleul. Il fixait sur elle des yeux douloureux. Elle haussa doucement l'épaule :

— Oui, je sais !... Vous pensez que l'heure n'est pas venue... qu'il faut d'abord ajouter quelques fictions à la réalité. Mais moi, je vais vers la vie !... Où serai-je demain? Où serons-nous ?

Elle rit tout bas de son rire ambigu et lui tendit la main :

— Allez lui dire que j'accepte !

Il saisit cette petite main fondante, il l'étreignit avec un gémissement. La pénombre était complice. Une broussaille les rendait invisibles. Mais Guillaume était encore entre eux. Elle se mit à rire, mélancolique et hautaine ; elle retira sa main.

II

Depuis le départ de Jacqueline, Guyverre menait une vie d'attente. Lorsqu'elle vint lui dire adieu, la brièveté de l'entrevue ne laissa le temps à aucune émotion de s'étendre. Tout semblait fictif ; Guillaume ressentait une sorte d'hébètement ; mais quand il entendit décroître ce joli bruit de jupes qu'il avait tant chéri, une douleur affreuse lui tordit la poitrine. Il s'élança pour poursuivre Jacqueline, mais s'arrêta dans le corridor. L'automobile faisait entendre sa palpitation rude ; Guyverre s'appuya contre la muraille, déchiré d'un sanglot sec et dur. Une fois de plus, Jacqueline fut son rêve de chair : la volupté ennemie et ravissante qu'il ne connaissait que par elle ; les joies navrantes, les joies mortifiantes et désespérées, les étreintes où il se sentait cruellement solitaire, parurent le souverain bien.

Pendant trois jours, il vécut comme une bête malade. Recroquevillé dans une chambre obscure, ou se sauvant a travers les futaies jusqu'à ce qu'il fût recru de fatigue, il n'avait pas même la force de se traîner jusque chez les Valleray ou les Arlagnes ; il ne voulait voir personne, parce que sa souffrance le remplissait de honte. Plus d'une fois, il fut sur le point de partir et d'aller reprendre Jacqueline. Il l'aurait fait peut-être, s'il ne s'était figuré devant elle — avec une telle précision que la réalité n'aurait pu être plus intense, — titubant, bégayant, saugrenu...

Le matin du quatrième jour, il revit Pierre, et cette entrevue fut morne. Jacqueline était trop présente. La causerie s'appesantissait. Le seul sujet qui les eût intéressés leur était interdit. Cependant, au départ, Pierre demanda :

— Tu n'as pas de regret?

Guillaume ne savait dissimuler que par le silence. Il cachait ses peines comme un blessé qui ne veut pas gémir.

— Il ne faut plus en parler, — dit-il. — Toute parole serait menteuse. Ma vérité actuelle est inexprimable.

Une vague de douleur passa et ses oreilles blanchirent ; il envia Pierre, parce qu'il la verrait parfois, pour les nécessités du procès, et ce fut presque de la jalousie. Il fut content de quitter son ami.

Cette visite le laissa amer et désenchanté. Enfermé dans la chambre close, face à face avec soi-même, il se demeurait inconnu. Sa passion ennemie, pleine de ces contradictions qui concentrent l'attention de la conscience sur le moi, l'avait peu renseigné; son âme si complexe, si riche de sensibilité, d'image, de pensée et d'éloquence, répugnait à s'analyser. Presque toujours, la faculté d'introspection est un indice d'appauvrissement. Ne contrarie-t-elle pas ce grand besoin que nous avons de méconnaître nos limites?

Néanmoins, il savait, par une expérience trop sûre, qu'entre sa mentalité et celle de Jacqueline, l'incompatibilité était complète, qu'il ne pouvait éviter d'être misérable auprès d'elle. Combien la situation serait pire s'il avait la faiblesse de la rappeler ! Ce grand dédain qu'elle avait pour lui en serait accru : chaque étreinte deviendrait un drame.

Vers le déclin de ce jour, il sut que si ses regrets devaient reparaître encore, du moins était-il à l'abri d'une surprise. Six heures de transes l'avaient ancré, de manière irrévocable, dans sa résolution.

Pour la première fois depuis le départ de Jacqueline, il eut envie de revoir d'autres êtres, pourvu qu'ils fussent étrangers à l'événement : ce ne pouvait être que les Arlagnes.

Il se dirigea furtivement vers le pavillon. L'heure rouge cuivrait les ramures. C'était l'époque où l'automne ressemble au printemps. Elle donne la même lumière et la même chaleur. Mais tout avertit les sens que c'est une lumière défaillante

et une chaleur qui s'évanouit. Guyverre marchait d'un pas craintif, comme dans un hôpital ou un cimetière. La prairie fut là, où la fleur de colchique montrait par intermittences son visage mauve ; la maison où vivaient ses humbles amis se profila devant les tilleuls de Hongrie.

Catherine Arlagnes était seule. Elle discerna les ravages qu'avaient faits quatre jours de rongement sur la face du visiteur et elle en fut intimidée. Lui-même, s'attendant à voir Maurice, n'était pas à son aise. Il n'avait préparé aucun prétexte à sa visite ; toute entrevue avec une femme seule l'embarrassait.

Catherine amorça la conversation par les questions rituelles qui donnent aux hommes une attitude ou un répit, et cela les mena à parler de Maurice. Ce fut elle surtout qui parla : elle voyait que c'était nécessaire. Il écoutait mal, il avait des absences soudaines, et se rattrapait à un bout de phrase, le plus souvent par une interrogation qui permettait à Catherine de poursuivre...

C'était une halte. L'âme endolorie de Guillaume la trouvait étrangement reposante. Parce qu'il n'avait guère dormi, à peine mangé, sa sensibilité avait un autre rythme, elle découvrait dans les choses des aspects et des nuances neuves, ou disposées différemment ; elle évoquait des associations d'idées grosses de passé et grosses d'avenir. La scène si simple s'emplissait ainsi de dessous mystérieux; elle semblait la suite d'autres scènes, insaisissables, avec quelque chose de tendrement fatal. Quand les grands yeux de Catherine rencontraient ceux de Guillaume, il ne supportait qu'un moment la rencontre, mais il se sentait pénétré d'une énergie consolante.

Toutefois, il éprouva un soulagement à l'entrée de Maurice. Un faisceau de liaisons mentales rendait la causerie facile entre l'homme et l'adolescent. L'atmosphère devint moins trouble. Guillaume s'abandonna librement au charme mélancolique qui dissolvait son chagrin. Et parce qu'il y avait un tiers, il était plus près de Catherine dont la présence, ce soir, agissait plus efficacement que celle de Maurice. Toute douleur née de la femme appelle la présence d'une femme : il était doux de subir une sympathie qu'il savait complète, qui éclatait dans toutes les teintes du regard, dans tous les détours du

visage. Tantôt, sous les grands arbres, il était une pauvre loque vivante, abandonnée au sort comme ces moucherons qui mouraient dans le pli des écorces. Et maintenant, il percevait la palpitation d'un cœur, plus douce parce que c'était un cœur de jeune femme, parce que les yeux luisaient aussi beaux que ceux de Jacqueline, que les joues étaient fines et fraîches, qu'un sang rouge animait la bouche nerveuse. Ah! ce n'est pas qu'il fît aucun rêve, même obscur. Dans ce déclin d'automne, il avait une résignation d'ascète, mais pourtant la pitié semblait préférable sur un visage séduisant que sur un visage flétri...

Le soir tombait. Entre deux arbres, la constellation de Cassiopée dessinait sa fourche fine; Guyverre, avec un long frémissement, se leva pour partir. Il entendait, dans la chambre à côté, la servante qui disposait le couvert; il aurait voulu demeurer là et partager l'humble veille. Eux aussi désiraient le retenir. Catherine voyait ardemment le vœu de Guillaume; Maurice même le pressentait. Et personne n'osa...

Il sortit donc, il se trouva sur la prairie, seul comme un pauvre homme sans famille. Avant de disparaître sous la ramée, il se retourna, il contempla la fenêtre illuminée... la fenêtre des contes, au fond des bois. Une palpitation le tenait immobile. Ce grand désir de famille qui était en lui, et qu'il désespérait de jamais satisfaire, l'émouvait jusqu'aux larmes. Où trouver les êtres fidèles qui ne tromperaient pas son rêve? Il n'en connaissait pas de plus sûrs que ceux qui veillaient là-bas, auprès de la lampe...

— Allons! — gémit-il, en s'enfonçant dans les ténèbres humides.

Et Jacqueline reparut. Elle surgissait parmi les phosphorescences légères, dans le reflet dispersé des constellations, déité étincelante et cruelle, pour qui l'amour n'est pas un instinct de refuge mais une chevauchée dans l'ouragan.

Le château parut, où la lanterne du seuil jetait un éclat de phare; la salle à manger rayonnait comme une grotte d'enchanteur; on apercevait la silhouette trapue du maître d'hôtel devant une fenêtre : l'effroi d'une soirée sinistre emplit la poitrine de Guillaume.

Il retourna plusieurs fois au pavillon, à l'heure où la mère et le fils étaient réunis, ou bien il se promenait avec Maurice. Ce furent des moments profonds de la destinée. Son âme s'habituait si doucement à cette intimité, qu'elle ne percevait pas le lien étroit qui se nouait et qui pouvait devenir redoutable.

Il n'avait d'apaisement qu'auprès d'eux ; seul, c'est à eux encore qu'il rattachait ses consolations et ses songes. Il les connaissait mieux qu'il n'avait connu les plus intimes de ses amis et leur affection lui donnait une sécurité parfaite. Avec eux, il devenait un psychologue qui savait voir et prévoir ; chaque teinte de leurs caractères lui était accessible.

A la fin de septembre, la veille du départ pour Paris, il rencontra madame Arlagnes qui revenait du village. C'était au matin. Il devait se souvenir de la vapeur argentine qui se détachait par flocons de la pointe des ramures. Catherine s'avançait dans un sentier bordé d'aubépine. Il aimait la manière dont elle marchait ; il y trouvait le rythme de la femme et je ne sais quelle agilité sûre et courageuse. Comme elle était vêtue de noir, la blancheur du visage et du cou avait l'éclat des liserons. Il la considérait avec ébahissement ; il lui semblait voir une créature neuve superposée à celle qu'il rencontrait au pavillon. Dans l'air mouillé, elle donnait une impression fraîche et vive comme les ruisseaux qui descendent de la montagne.

Ils ne s'arrêtèrent qu'un moment et se dirent à peine dix paroles, mais cette courte halte eut une signification unique. Tout y participait : l'odeur de l'herbe humide, la vapeur qui s'élevait sur le château d'eau, les couleurs touchantes de l'automne, un vol de corneilles sous une nue de soie perle...

Quand elle repartit, il ne cessa pas de l'épier jusqu'à ce qu'elle eût disparu parmi les tilleuls de Hongrie. Alors, comme faisant une découverte, il se dit :

« Qu'elle est jeune ! Et quelle sève coule en elle. Elle pourrait sans peine recommencer une race. »

Cette impression lui fut alternativement agréable et pénible. Il semblait choquant qu'une force si généreuse fût perdue pour les générations humaines. Et il s'en alla, à travers le gramen flétri, rêvassant avec une douceur reposante. Au delà

des feuillages rouges, il voyait le reverdis; sa nature renaissait, peu inquiète de la mort ; un peu de bonheur suffirait à raviver la foi et à faire rebondir les forces.

III

Une après-midi d'automne, Pierre reçut la visite de la petite Janine. Des barrières les séparaient depuis la mort de madame Vivian. Janine se dévouait éperdument à son père malade et qui se laissait mourir. Valleray ne la revoyait qu'à des intervalles lointains, ne retrouvant que par éclairs cette douceur privilégiée qui les unissait naguère. La mort, l'amour, les êtres et les événements formaient une brume entre leurs destins. Elle le sentait et lui le savait ; tous deux avaient confiance dans l'avenir.

Elle trouva Pierre accoudé sur ses paperasses. C'était au déclin du jour — un mauvais jour d'automne, étouffé de vapeurs rousses. Tous les bruits étaient humides et comme spongieux. Ainsi que Philippe, Pierre avait maigri, mais c'était une maigreur rajeunie, une maigreur de genèse. La petite devinait des forces vives, où la souffrance même était pleine de création, tandis que Philippe succombait sous son propre fardeau.

Il vit la face de détresse, les yeux accrus, fiévreuses fleurs humaines qui s'alimentaient de souffrance :

— Petite Janine ! — soupira-t-il en la prenant contre son cœur.

De lourds regrets s'élevaient, à cause de cette fissure qui avait interrompu leur amitié. L'enfant et l'homme savaient bien que c'était transitoire, et que le mal venait des circonstances ; ils savaient qu'ils se retrouveraient, mais toute séparation est pleine de reproches...

Ils se taisaient ; elle appuyait sa tête sur l'épaule de Valleray ; l'heure brune s'épaississait contre la vitre. Et Janine se mit à pleurer. Elle pleurait en silence, comme si elle avait peur de sangloter ; il l'étreignit tendrement :

— Qu'y a-t-il, mon cher petit?

Elle parla des maux de Philippe, qui s'était évanoui la veille. Les paroles venaient à l'aventure, et le récit n'en était que plus saisissant : il avait le désordre même de la vie, sa discontinuité, son imprévu ; il était un double étrange des choses...

— Il faut venir ! — conclut-elle passionnément.

Il voyait bien qu'il le fallait et que ce serait très pénible, et sans doute inutile.

— J'irai, — dit-il, — surtout ne lui annonce pas ma visite.

— Oh ! — fit-elle, étonnée qu'il la crût si naïve.

Elle oublia tout de suite son étonnement ; elle ne songeait plus qu'à la visite de Pierre. Elle *voulait* que cette visite fût efficace, et la grande confiance qu'elle avait en lui se massait comme la force électrique sur un condensateur. Pendant quelques minutes, elle ressentit une quiétude parfaite. Cette quiétude ne pouvait pas durer, comme elle aurait duré jadis. Une expérience irréparable était venue : personne n'avait pu empêcher la mort de la mère. Avant cette mort, Janine savait qu'il se passait des choses effrayantes parmi les hommes, mais elle était sûre que ces choses n'atteindraient pas les Vivian ou Pierre Valleray. La mort surtout était une réalité extérieure. Maintenant, elle était *entrée*. Elle avait été plus forte que Philippe et que Pierre...

Après un silence, elle demanda :

— Papa n'est pas malade comme maman?

Il sentit la terreur de l'enfant et répondit avec force :

— Non. Ton père n'a aucune maladie... C'est le chagrin qui le ronge. Le jour où son chagrin diminuera, tout sera fini.

— Est-ce qu'il diminuera?

— Il diminue *toujours*.

Elle réfléchit. Elle voulait que Valleray eût raison et cependant s'indignait contre elle-même, sachant bien que son propre chagrin avait diminué. Il était beau que celui du père ne diminuât point. Elle l'en admirait avec épouvante.

— Toujours? — gémit-elle.

Il comprit. Il murmura tristement :

— Sinon, personne ne pourrait subsister. Il faut vivre pour ceux qui vivent.

Vivre pour Philippe, pour ses sœurs, pour son frère et pour

Pierre, c'est une raison que Janine sentait profondément. Ses pensées tournèrent. Elles ne s'attachaient plus qu'à la guérison.

— Papa n'écoute pas monsieur Langeron. Je voudrais un autre médecin.

— Un autre médecin ! — dit Pierre. — Ce sera difficile.

L'œil intelligent de Janine semblait dire :

« C'est à cause de ça que je suis venue. »

Il demeurait perplexe. La mort de Gabrielle l'avait rapproché de Philippe sans faire naître une intimité que la dissemblance des natures rendait impossible. Mais Pierre plaignait maintenant cet homme dont il avait été jaloux jusqu'à la haine :

— Écoute, — dit-il, — je vais tout simplement te raccompagner. Ça l'étonnera moins qu'une visite à l'improviste.

— Et s'il devine que c'est ma faute? — fit-elle avec angoisse.

— Ça vaudra peut-être mieux. Il ne peut t'en vouloir.... c'est trop naturel. En tout cas, il s'inquiétera bien moins que si quelqu'un d'autre m'avait prévenu.

— Oh ! alors... — s'écria-t-elle.

Pierre trouva le malade qui rêvait sinistrement, enseveli dans son fauteuil :

— Vous venez voir le mort ! — ricana-t-il.

— Il faut vivre ! — répliqua l'autre avec une sorte de sévérité.

— Donnez-moi la formule.

— Elle est en vous. Vous n'avez pas fui le mal, vous l'avez appelé... Et Janine seule vaut l'effort de vivre !...

Le visage creux se bouleversa :

— C'est vrai ! — gémit Philippe ! — Il faudrait vivre pour Janine.

L'autre se hâta de conclure :

— Donc, il faut vous soigner... et il faut être mieux soigné que vous ne l'êtes. Votre vieux médecin n'est pas négligeable. Mais votre mal le déconcerte. Il faut lui en adjoindre un autre.

— C'est pour cela que vous êtes venu?

— Oui.

— *On* est allé vous dire...

La suspicion contractait la bouche violente...

— C'est Janine qui est venue. N'est-ce pas tout simple? Et à qui se serait-elle adressée, sinon à moi?

— C'est juste! — balbutia Philippe attendri. — Je ferai ce qu'elle voudra. Envoyez-moi un autre médecin.

Un coup léger s'entendit à la porte :

— Madame Guyverre, — annonça la femme de chambre.

Jacqueline entra furtive, vêtue d'un trotteur bleu de roi, éclairé d'Irlande, et qui suivait son contour à la poitrine et aux hanches. La lueur du visage et des cheveux éveilla le sombre Philippe. Il fixa sur Jacqueline des yeux où un éclat de fièvre se mêlait à la rancune. Et Pierre se sentit devenir si pâle qu'il recula dans la pénombre.

— Bonjour tous deux! — faisait une voix presque timide, qui retentit étrangement au cœur des hommes.

Une haine intolérable saisit Valleray. Il souhaita la mort de Philippe. Jacqueline regardait ce dernier avec une douceur réticente :

— Vous avez meilleure mine, — affirma-t-elle.

— Je vais plus mal, — répondit-il.

Elle feignit un sourire incrédule. Les soupçons se déplaçaient dans la tête de Pierre, et se métamorphosaient selon les jeux des physionomies. La certitude que tous deux désiraient le voir partir lui tordait le diaphragme.

— Mais vous n'êtes pas véritablement malade, — reprenait-elle :

Vivian haussa les épaules : il la regardait en face, avec défi :

— Je suis malade de dégoût.

Un désir malsain et furieux échauffait son corps maigre. Il voulait posséder Jacqueline comme on veut tuer un ennemi. Elle fut tout ce qui tente les sens et irrite l'âme ; elle le rattacha soudain à cette vie qui, cinq minutes auparavant, ne lui inspirait qu'une immense fatigue.

Les paroles qu'ils échangeaient n'avaient plus de sens pour Pierre. Il cherchait, sur les lèvres de Jacqueline, la trace du mensonge et de la trahison. Sa haine augmentait tellement qu'il se sentait pris de vertige.

« Je ne partirai pas! » s'affirmait-il.

Mais il n'avait plus aucun contrôle sur son être. Et au moment où il s'accrochait des deux mains à sa chaise, tout vira, une rage d'enfant qui se frappe soi-même lui brûla le cœur.

Il balbutia :

— Six heures !...

Et il vit distinctement que Philippe avait hâte de le voir sortir ; sa voix chevrota :

— Alors, je vous envoie Sartiaux.

— Oui, demain, — répondit l'autre, en tendant la main.

Pierre se trouva dans l'escalier avec l'impression absurde d'avoir été mis à la porte. La ville brumeuse s'étendit comme une nécropole. Il avait la sensation d'une complicité entre Philippe et madame Guyverre et souhaita plus terriblement la mort du rival. Cependant, goutte à goutte, la réaction venait :

« C'est faux ! » se dit-il.

Les preuves se multiplièrent. L'excitation de Philippe parut la plus convaincante. S'il avait attendu Jacqueline, il n'aurait pas eu ce réveil soudain, ni ce regard, ni même cet évident désir de voir partir Pierre. La visite était donc imprévue et n'avait rien d'insolite : des relations semi-familiales et la maladie de Vivian la justifiaient amplement.

Ces raisons rassurèrent Valleray et, selon la règle, firent boule de neige, s'accrurent de raisons analogues. D'ailleurs, il se croyait aimé. Tout le démontrait. Si, depuis que le procès en divorce était engagé, il voyait rarement la jeune femme, on l'accueillait avec une prédilection certaine. Jacqueline sortait peu ; elle menait visiblement une vie d'attente. Il y avait dans toutes ses paroles et ses attitudes, une sorte de patience sereine qui étonnait Valleray. L'atmosphère équivoque qui l'enveloppait lorsqu'elle vivait avec Guyverre, les réticences, les provocations sournoises, l'ardente coquetterie et l'art profond de bouleverser les âmes, n'étaient plus perceptibles.

Elle montrait une gravité fine ou une gaieté d'enfant, elle semblait respecter les scrupules de Pierre et se vouloir elle-même irréprochable tant qu'un lien fictif l'unirait encore à Guillaume.

Autant qu'il est possible quand la passion stimule et dévore les énergies, Pierre se sentait rassuré. Si des jalousies subites et sans cause le ravageaient par intervalles, elles gardaient, même dans leur paroxysme, un caractère abstrait qui les rendait tolérables.

« Pourquoi, se disait-il — en marchant sur la voie noire, dans un site de terrains vagues et de fabriques — pourquoi ferait-elle cette chose stupide et sans suite? L'amour n'est pas pour elle un caprice, elle y veut de la profondeur, de l'intimité et de l'harmonie... Avec Philippe malade et désespéré, ce serait la plus futile des aventures, et elle le sait bien ! »

Une douceur fraîche passa sur l'âme du marcheur mais qui ne dura point. Les visions changèrent comme au déclic d'un cinématographe. Il ne vit plus que le caprice de Jacqueline et sa curiosité dévorante. Pourquoi ne rechercherait-elle pas Philippe justement parce qu'il était malade ? Pourquoi ce visage ravagé, ces yeux de fiévre, n'ajouteraient-ils pas un charme à cet homme qui plaisait tant aux femmes, et n'exciteraient-ils pas la téméraire Jacqueline à jouer la difficulté...

La haine, l'effroi, la panique firent à Pierre une âme de condamné. Il avait marché vite ; il était loin déjà de la maison de Vivian. Des forces ardentes le ramenèrent ; il voulut savoir si la jeune femme était encore là. Un tramway s'arrêta où il prit place parmi de pauvres gens. L'œil fixé sur les longues vitres, il attendait... Un spasme, un étouffement : l'automobile de Jacqueline n'avait pas démarré.

— Ils sont ensemble depuis une demi-heure ! — murmura-t-il assez haut pour que deux femmes, ses voisines, l'entendissent.

Il sauta du tramway avant l'arrêt et courut vers la demeure de Philippe. A cent pas, il vit une femme surgir et monter dans la voiture. Alors, il s'arrêta, honteux et rassuré, tandis que la machine disparaissait au fond de la voie obscure.

Ce fut une minute d'exaltation, comme s'il avait remporté une victoire, et vite suivie d'un abattement fébrile, car l'écho intérieur chuchotait... « ensemble depuis une demi-heure !... »

Il lui parut impossible de ne pas revoir Jacqueline et il chercha une voiture. De-ci de-là, un taxi-auto passait, qui n'était pas libre. A la fin, un fiacre le mena jusqu'à la rue

Vineuse. Là, fatalement, il devait hésiter. Rien ne justifiait sa visite ; il voyait pulluler les conséquences. Mais il n'était libre que de retarder l'événement et son attente rendit sa pensée plus chaotique...

Quand une femme de chambre lui ouvrit la porte, il fut le voyageur perdu dans la moraine, la nuit et les brumes.

Sans être un visiteur familier, il était un visiteur assidu. On ne le fit pas attendre. Il trouva Jacqueline déjà revêtue d'une robe d'intérieur vert d'eau qui donnait une intensité singulière à sa chevelure. Elle semblait un peu lasse et son charme en était plus intime. Une odeur de rose-France flottait.

— Je ne vous attendais pas, — dit-elle.

Elle percevait l'agitation de l'homme, elle était soucieuse de la prolonger et de l'accroître. Pierre n'avait préparé aucun prétexte ou plutôt n'avait su en trouver aucun qui fût admissible. Elle le laissa chercher une réponse. Assise sur un tabouret, elle le regardait d'en bas : le regard en était plus troublant et plus inconnaissable. Il balbutia, il esquissa une phrase où il s'embrouilla, fit un geste d'impuissance, et dit, ce qu'il ne voulait dire à aucun prix :

— Pourquoi êtes-vous allée chez Philippe?

Elle eut un sourire de compassion et répondit :

— Mais pour le voir.

Alors, il se sentit si ridicule, qu'il préféra montrer le fond de sa pensée :

— Pourquoi vouliez-vous le voir?

Elle continuait à sourire, et d'une voix lente :

— Pourquoi me le demandez-vous?

Ce fut un de ces moments où il n'y a aucune barrière entre les âmes :

— Vous le savez, — dit-il.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle réfléchissait. Alors qu'il était aussi incapable de conduire la scène qu'un petit enfant, elle vivait une de ces minutes de lutte intime et ardente qui aiguisent toutes les finesses de la femme. Mais il y avait plusieurs manières de guider les circonstances. Elle voulait la meilleure :

— C'est vrai, — repartit-elle enfin, — je le sais. Seulement, vous n'avez pas le droit de me le demander.

Il ne répondit point. Son visage était pâle et pathétique; un ouragan de sensations le livrait au hasard. Elle reprit :

— Vous n'êtes pas courageux. Je veux bien que vous préfériez jusqu'au bout sauver la face... car il ne s'agit plus d'autre chose, mais alors, il faut avoir aussi la force de vous contenir. Rien de ce que je fais ne vous regarde, et ne vous regardera, jusqu'au jour où vous m'aurez dit que vous m'aimez... et à condition que, moi aussi, je vous aime...

Elle avait son sourire ambigu, qu'il n'avait plus revu depuis le jour où elle avait accepté le divorce :

— N'est-ce pas comme si j'avais parlé? — fit-il d'une voix suppliante.

— Non. Vous voudriez jusqu'au bout jouer le rôle héroïque..

— Honnête seulement, — dit-il tout bas.

— C'est la même chose. Et mon Dieu ! je veux bien... mais je vous en estime moins. Je trouve que c'est assez mesquin et vaguement hypocrite. Tant que vous pouviez trahir votre ami, je trouvais votre attitude plutôt admirable : je savais bien que ce n'était pas par tiédeur, et que vous souffriez. Aujourd'hui, il n'y a personne à trahir. Guillaume m'a faite libre... sans condition. Vous avez le droit de parler.

— Non, — dit-il.

Elle eut un mouvement d'humeur :

— Et même, vis-à-vis de moi, vous en avez le devoir. Je veux qu'on me mette plus haut qu'une apparence. Si vous ne le pouvez pas, c'est tant pis pour vous. La chance que vous avez eue, que vous avez encore peut-être, pourra devenir ce que deviennent les chances qu'on néglige... Vous le savez, Pierre Valleray, que je veux vivre, que je ne crois à rien qu'à l'amour... Vous ferez à votre guise, et moi à la mienne.

Elle se tut, une gravité fervente avait succédé aux sourires, et à l'humeur. Pierre ne vit plus qu'elle dans le vaste monde. S'il la perdait, quelque chose d'immense et d'unique s'évanouissait à jamais... Tout tourbillonna dans l'ouragan... Il se jeta à genoux, il balbutia, d'une voix éteinte et désespérée, le mot qu'elle exigeait.

Elle se pencha vers lui ; elle l'attira ; leurs bouches furent amantes. Malgré tout, il ne l'aurait pas crue si désirable... Et la tenant sur son cœur, il sentait son être se fondre dans une

vie neuve et ne concevait pas qu'il eût pu ne pas unir ses lèvres aux siennes...

Elle était joyeuse. Il fut celui qu'elle avait voulu, qu'elle avait paré, dont elle avait longuement refait l'image, mais quand l'ivresse devint trop ardente, elle le repoussa. Dédaigneuse des surprises, elle avait résolu de choisir l'heure, l'endroit et le site :

— Demain ! — murmura-t-elle...

IV

Un soir, Guyverre sortit et se mit à rôder à l'aventure. Par trois fois, sa rêverie le mena devant la maison où vivaient les Arlagnes. A la fin, il monta. C'était l'heure de la veillée. Maurice lisait *l'Histoire de la Gaule*, par Jullian, et Catherine fabriquait au crochet une écharpe de laine blanche. Elle rappelait à Guyverre la jeune femme qui avait été son premier amour. Le Temps se concentra ; Guillaume retrouva sa sensation impuissante et infinie de petit garçon; Catherine, pauvre, parut aussi inaccessible que jadis la châtelaine brillante qu'il regardait d'un œil humilié.

— Vous faites bien de lire Jullian, — dit-il, — il a toute l'imagination de Michelet, avec l'ordre et la raison ; aucun historien n'a plus de force.

Il s'enchantait à considérer la lueur ronde rabattue sur la table, la tête blonde de Maurice, les yeux étincelants de madame Arlagnes. Elle était redevenue la fille des grands bourgeois. Un humble confort, effaçant les traces rugueuses de l'indigence, restituait la fierté et les grâces de la race. Guidée par un instinct sûr, Catherine avait acheté chez un brocanteur quelques meubles Louis-Philippe, quelques estampes d'après Gros, Ary Scheffer, Diaz, Flandrin, Rousseau, qui la replaçaient dans son milieu héréditaire.

Parce qu'il s'était tout avoué, il céda à l'imagination qui découvre, qui invente et qui métamorphose la femme choisie, tout ce qui aurait pu être un obstacle devint une cause d'exaltation. La misère, la déchéance, rendaient Catherine plus chère. Il eut un plaisir puéril à voir le crochet prendre et

reprendre la laine, le jeu de l'ombre et de la lumière autour des gestes, la formation d'un sourire, l'éclair soudain des yeux qui semblaient grandis lorsqu'ils se fixaient sur le visage de Maurice ou sur le sien. Il n'y avait plus rien de simple ni d'humble. Quand notre propre mystère nous obsède, la plus commune réalité devient indéfiniment mystérieuse. En cette heure d'éclosion, tout ce que Guillaume réfrénait depuis deux mois prit la forme décisive. Lorsqu'il se retrouva dans la rue nocturne, il résolut de parler dès le lendemain et il parut impossible d'agir autrement. Faire la cour à Catherine, comme à une jeune fille n'avait aucun sens. Elle ne s'en apercevrait point ou concevrait de la méfiance et de la crainte.

Chez lui, Guillaume, recru de fatigue, se laissa choir sur un fauteuil. C'était comme s'il venait de faire un voyage à toute vitesse. Le temps se dérobait, les plans de l'existence chevauchaient au hasard, le passé tourbillonnait vertigineusement dans le présent, seules les images de Catherine et de Maurice faisaient une manière d'unité dans tout ce désordre.

— Il n'y a aucune raison pour que j'attende, — se répétait-il, — je parlerai donc demain.

Il fut pris d'un grand découragement qui, par intervalles, ressemblait à de l'épouvante.

Comme il avait mal dormi, il se donna le matin pour réfléchir, et ses réflexions, trop nombreuses et trop contradictoires, ne servirent à rien. Guillaume eût été engourdi par sa pensée si le subconscient n'avait pris la charge de sa conduite. Il alla vers le sort comme ces soldats qui ferment les yeux pour aller à la bataille.

Quand il se trouva auprès de Catherine, de tant d'idées qui débordaient son intelligence, il ne s'en trouva plus aucune. Il crut qu'il ne dirait rien, et même ses résolutions se trouvèrent un moment anéanties : c'est précisément ce qui lui rendit son sang-froid.

— Je suis venu, — dit-il, — et il souriait tristement, — vous parler de mon avenir et peut-être du vôtre.

Il s'interrompit en voyant la surprise anxieuse qui envahissait le visage de madame Arlagnes, mais le pire était fait, il se sentit dans une fatalité qui rendait ses idées nettes :

— Vous savez certainement que j'ai été très malheureux. J'ai gaspillé quatre ans à chercher une joie que je savais impossible ; il faut maintenant recommencer ma vie. Je pourrais la recommencer seul, mais j'en suis incapable. Je ne suis pas né pour vivre sans famille... j'ai besoin d'une compagne — une compagne sûre, fidèle et courageuse. Et j'ai fait un rêve — j'ai songé à vous.

Elle poussa un cri qui ressemblait à une plainte ; le saisissement la faisait trembler par tout le corps. Guyverre la trouvait plus séduisante avec ces immenses yeux pathétiques :

— J'ai songé à vous ! — poursuivit-il avec hâte. — Ou plutôt, j'ai cru pouvoir obéir à mon penchant... parce que vous avez été bien plus malheureuse encore que moi... parce que vous avez besoin comme moi de sécurité, de confiance et de durée !

Elle avait reculé dans la pénombre ; elle se souvenait de faits menus, qu'elle n'avait pas voulu voir, et qui rendaient la scène moins surprenante ; mais sa peur ne se dissipait point. Il ne tarda pas à être enveloppé par l'émotion de la jeune femme ; sa voix s'abaissa et devint suppliante :

— Pardonnez-moi de vous avoir parlé si brusquement ! Toute préparation était impossible... elle n'aurait pas été loyale. Peut-être aurais-je pu attendre si je ne vous avais pas aimée. Mais puisque je vous aime, il fallait ou m'éloigner ou tout dire...

— Vous m'aimez ! — fit-elle avec accablement. — En êtes-vous sûr?

— Je vous aime.

— Comment est-ce seulement possible ! — soupira-t-elle. — Demain je serai une vieille femme.

— Vous êtes jeune ! Et vous serez jeune pendant longtemps encore... bien plus longtemps que moi...

Elle secoua la tête ; le tumulte qui était en elle mêlait à la réalité le clair-obscur et le désordre du rêve.

— Je sens votre agitation ! — fit-il fiévreusement. — Je ne vous demande pas de me répondre aujourd'hui. Bien des jours se passeront peut-être avant que vous puissiez prendre une résolution... J'attendrai, et je voudrais pourtant emporter une faible espérance.

— Quel malheur ! — dit-elle...

Son visage mobile marquait tantôt une tristesse craintive, tantôt un attendrissement qui allait jusqu'aux larmes. Elle suffoquait ; puis il y eut en elle une révolution qui la roidissait et l'affaissait alternativement. Elle balbutia d'une voix brisée :

— C'est impossible !... impossible !

Il lui saisit les poignets avec effroi :

— Vous n'avez pas réfléchi ! Il faut réfléchir.

— Plus je réfléchirais et mieux je verrais que c'est impossible. Ma vie entière ne pourrait vous payer de ce que vous venez de me dire, et qui maintenant encore me paraît un rêve... ma reconnaissance est infinie... il n'y a personne au monde pour qui j'ai tant d'estime, de respect et d'admiration, mais cela ne peut et ne doit pas être.

Elle dégagea ses bras et se cacha le visage. Elle pleurait. Il voyait palpiter la gorge et vaciller les épaules. Pénétré de cette défiance de soi-même dont l'avait saturé Jacqueline, il sentit si vivement son incapacité de plaire, qu'il avait à peine la force de gémir :

— Pourquoi?

— Ah ! — sanglota-t-elle, — vous le savez bien !

Le découragement s'abattait comme le vent d'hiver sur un pauvre ; il n'eut plus même le courage de questionner ni de connaître ; tout sembla dit ; ce fut une de ces minutes où l'homme exagère maladivement ses faiblesses, et se voit condamné par toutes les femmes.

— Pardonnez-moi, — dit-il humblement, et il marcha vers la porte.

Elle se jeta devant lui, lui prit la main, y posa ses lèvres, parut vouloir dire quelque chose et demeura muette...

Quand il fut dans la rue, il marcha d'abord avec une sorte d'égarement. Puis la marche le dégoûta et, montant dans une automobile, il se fit conduire au Bois de Boulogne. Il y passait trop de voitures et surtout trop de femmes : Guillaume donna l'ordre au cocher de continuer sa route. Le cocher le mena dans les Bruyères de Sèvres. Guyverre descendit de voiture et se trouva seul dans un site presque sauvage. Il ne voyait rien, pénétré seulement de l'impression humide que donne la

forêt d'automne, et de l'odeur végétale qui suggère notre participation aux existences latentes. Son chagrin était aussi dur, mais moins étouffant que dans une chambre ou dans une rue. Et il se plaisait amèrement à songer qu'il était un paria. Les preuves s'en étalaient devant lui, attisées par le chagrin; c'était une de ses sélections qui ne laissent place qu'aux souvenirs noirs : les autres disparaissaient aussitôt qu'apparus. Et c'est vrai qu'il n'avait eu de la femme que des joies avares. Dans sa jeunesse, les plus charmantes étaient échues à d'autres plus prompts, plus perspicaces et point embarrassés de morale ; on lui laissait le rebut. Sa richesse l'embourbait, l'empêtrait et multipliait le mensonge... Dans ce mauvais bois, au long de l'étang pauvre, il traînait ses souvenirs comme une cangue...

Il arriva, au moment où un gros soleil rougi de vapeurs descendait parmi les ramures, devant une auberge qui était ancienne ou simulait la vieillesse. On apercevait un grand feu par la porte ouverte de la cuisine, deux chiens-loups bâillaient sur le seuil. Comme nous tous, Guillaume subissait les rêves errants que suggère l'auberge ; il s'arrêta devant cette promesse de bonheur, avec un sourire contracté. Et caché derrière un arbuste, il s'attardait... Le temps était d'une tiédeur équivoque, presque orageuse...

Une porte-fenêtre s'ouvrit, un homme et une femme parurent sur un balcon de bois... Dans la lueur orange, la femme fut l'image éclatante de tout l'amour terrestre. La gloire des belles la nimbait, son visage avait la pâleur fine des nympheas ; la chevelure s'étalait comme un tissu magnifique et sacré...

La coïncidence était trop extraordinaire pour que Guillaume *les* reconnût d'abord. Quand il les reconnut, il eut peine à retenir un hurlement de détresse. Plusieurs fois, le doute revint comme une brume salutaire, mais les silhouettes persistaient, péremptoires et féroces. Une horreur, plus affreuse d'être sans haine ni fureur, paralysait Guyverre.

Le calme qui suivit surpassa l'horreur. Guillaume méditait son mal... Comme il n'y avait pas d'homme qu'il connût aussi bien que Pierre, il fut assuré que la trahison était récente. Sa mémoire, en lui retraçant la pâleur et les réticences de l'autre, lors de leurs dernières rencontres, précisa cette certitude, si elle

ne la rendit pas plus forte. Le contour de l'aventure se traça aussi exact que les détails étaient faux. Guillaume admit que Valleray avait cédé, après une longue lutte, à une séduction incomparable, et qu'il n'eût pas cédé si Jacqueline n'avait été libre. Mais cela n'apporta aucun soulagement à sa peine. L'événement total dépassait trop les événements secondaires. La seule beauté constante de sa vie, cette amitié d'homme qui n'avait jamais subi d'atteinte, croulait à son tour.

La nuit venait. Il s'enfonça dans la nuit. Il pleurait et n'accusait personne ; il s'achoppait à cette fatalité suprême qu'est notre propre structure. La grande force de bonheur qui était en lui rendait son abandon plus intolérable ; sa richesse lui pesait comme un bloc sur la poitrine d'un mineur enseveli ; et la solitude s'étendant sur toute l'existence, il n'y avait plus qu'une ruine immense et désertique : chaque souvenir devenait plus odieux qu'un remords.

V

Pierre ne savait pas s'il était heureux. Il était attaché à sa passion comme les membres sont attachés au corps ; une force continue le dominait à laquelle il ne songeait pas à se dérober, qu'il savait et qu'il voulait irrésistible. Jacqueline était la réserve même de la vie, toute la beauté du monde s'accolait à son image et il n'y avait pas de sensation indépendante d'elle. La laideur même s'en exaltait, et tout le terrible, toute l'iniquité, toute la misère des créatures. Il n'y avait aucun rapport juste entre le déclenchement de l'émotion et les circonstances : un bruit d'ailes, le cahot d'une voiture, une feuille morte, une parole inepte, le grincement d'un outil, le départ d'un nuage ou le cri d'un enfant, tout pouvait évoquer le frisson, la volupté, l'angoisse, l'espérance et la peur qui avaient Jacqueline pour principe.

Aucun répit ; pas de minute indifférente ; le régime du rongement, de l'attente, du sursaut, des griseries craintives ou forcenées, des abattements ou des triomphes. Il n'avait pas le temps de savoir si son sort était enviable ; toute autre vie ne lui semblait plus tout à fait de la vie. Malgré tout, il

n'aurait pas cru que l'amour pouvait atteindre à cette amplitude. Près d'aucune, il n'avait ainsi conçu la force créatrice, la chimie mystérieuse qui combina en un seul être les rythmes des rameaux, des herbes et des ondes, résuma les lueurs des nuages, des pétales et des nuits argentines.

Il ressentait un étonnement profond d'avoir résisté à l'appel de Jacqueline, il pensait que pas un homme sur cent mille n'eût résisté aussi longtemps. L'aventure lui apparaissait fatale, presque autant que son existence même, et cependant il se reconnaissait coupable. Sa faute avait le caractère des maux qui viennent de notre nature plus encore que des événements. Elle était en lui comme une tare ou comme une infirmité. Il avait beau se dire que Guillaume n'en saurait rien, la faible probabilité qu'il le sût prenait la consistance d'une certitude.

Quant à Julienne, nul doute n'était possible ; elle savait tout, elle n'avait besoin d'aucune circonstance, incapable de se tromper *à la manière* dont Pierre dissimulait. La finesse qu'elle avait de nature devenait presque parfaite lorsqu'il s'agissait de son compagnon, dont elle connaissait toutes les attitudes de souffrance, de doute, de crainte, d'inquiétude : elle en déduisait sans peine la signification des actes. Cette perspicacité recevait un appoint considérable de leurs relations mentales. Valleray ne disait pas tout, mais il avait renoncé aux tactiques de dissimulation, et parce qu'il les croyait vaines avec elle, et parce qu'il savait que Julienne l'en mépriserait plus que de toute faiblesse. Il se bornait au silence ; elle, en retour, ne lui posait pas de questions et ne lui tendait aucun piège.

Comme elle avait deviné sa lutte, elle devina promptement sa faute. Elle la devina dès les premiers jours, à l'agitation de Pierre, trop flagrante et trop caractéristique, mais elle se défia de sa propre finesse. Quand la certitude vint, elle connut un mal pour lequel elle n'était point créée. Si elle ne le connut pas avec la force qu'il a chez les femmes jalouses, elle en subit l'humiliation, les détresses, les impressions d'exil et de nostalgie, d'autant plus ulcérée qu'elle eût accepté toute autre rivale. Lorsqu'elle admettait l'aventure avec Claudie, — l'aventure qui ne s'était pas accomplie, — une mélancolie

délicate, une tendresse consolante se mêlaient à ce sacrifice qui, après quelque temps, eût cessé d'en être un. Mais elle avait toujours redouté, elle n'avait jamais voulu que ce fût Jacqueline. Par les meilleurs et les pires de ses instincts, la nature de Julienne s'opposait à la nature de cette rivale. De surcroît, elle pressentait chez Pierre des émotions qui terniraient cette part essentielle qu'elle s'était réservée.

Valleray vit souffrir sa femme, et, pour la première fois, leur intimité fut compromise. Des brumes s'élevaient entre eux, brumes de fièvre, brumes funestes, dont les traces ne seraient jamais abolies. Ni l'un ni l'autre ne pouvait ni ne voulait rien dire. Il n'existait qu'un remède, la rupture avec Jacqueline, dont l'idée rendait Pierre fou d'épouvante. Jusque-là, il serait un demi-étranger dans l'âme où, depuis tant d'années, il était comme dans sa propre âme. Le mal, tels des termites dans une boiserie, rongerait leur substance.

Bientôt, Pierre discerna dans l'attitude de Guillaume des indices qui le consternèrent. Cette confiance sans bornes, qui n'avait jamais fléchi, se rétractait. L'accueil de Guyverre était presque farouche, ou plein de gêne, ou nuancé d'une méfiance maladroite. Valleray ne pouvait longtemps s'y tromper. L'âme de son ami était également dépouillée de la ruse torse que nous ont transmise des ancêtres sauvages ou paysans, et de la ruse légère des vieux civilisés. L'observateur en trouvait les baies large ouvertes : il n'y avait qu'à entrer.

Valleray, qui n'ignorait rien des inflexions de cette âme, continuellement livrée, essaya vainement de ne pas comprendre. Les doutes qu'il accumulait devant soi-même s'effondrèrent. Il sut, comme s'il le lui avait dit, que Guyverre connaissait l'aventure, il sut qu'elle avait « pourri » leur jeunesse. Plus jamais, ni l'un ni l'autre ne l'évoqueraient avec sécurité. Elle ne serait plus répandue sur leurs jours comme ces beaux parfums qui montent sur les collines printanières, ils n'en tireraient plus les consolations ni la fierté tendre qu'il eût été si doux d'emporter dans leur vieillesse !

Valleray se remémorait ces jours où il songeait à tous les périls cachés dans la beauté de Jacqueline. Comme il redoutait le mal qu'elle ferait à Guillaume et aux autres ! Quel instinct

de justicier palpitait dans ses artères ! Et le mal était venu, il était venu de Jacqueline, mais surtout de Pierre Valleray. Si Guyverre, Julienne, et peut-être Claudie Borigues étaient empoisonnés par la séductrice, aucun n'aurait été atteint sans celui qui se targuait de prévoyance...

Il tournait et retournait ce thème, sans pouvoir en tirer une idée générale. Tout y était individuel. Il eût aimé une autre femme, n'importe quelle autre femme, et ceux qu'il chérissait n'auraient pas souffert, ou si peu ! La seule Jacqueline lui était interdite. Et voilà : elle était la seule aussi qui pouvait lui donner l'amour qu'il n'avait jamais eu, l'amour qui devait lui donner l'illusion qu'il avait rempli son destin. Avec toute autre, ce n'aurait été qu'une réplique du passé. Et il semblait presque inique que ce fût justement elle qui lui était interdite. Car Guyverre aimait maintenant une autre femme ; Julienne ne perdrait rien de la tendresse « spécifique » qu'elle s'était réservée. L'aventure ne comportait pas de tendresse, rien que de la passion, tandis qu'avec Claudie Borigues, une part de tendresse était certaine, et qui se développerait... Donc. Julienne aurait dû être jalouse de Claudie, et bien moins de Jacqueline !

Ces réflexions l'assombrissaient aux heures où la dernière entrevue avec sa maîtresse était lointaine, où la nouvelle n'était pas proche encore. Ce sont les heures de l'instable : la fatale prévoyance des civilisés hâte l'inquiétude ; tout se déchire, tout se fane, tout trahit ; nous sommes suffoqués de mensonge. Mais quand il retournait vers Jacqueline, une force vive s'élevait ; les regrets n'étaient plus que des symboles ; il entrait dans une réalité aveuglante et forcenée où tout s'abolissait ; la joie et la tristesse semblaient puériles auprès des instincts immortels ; la mort même était indifférente...

Avec le temps, et par progressions imperceptibles, Pierre vit reparaître une part croissante de son moi. Au début, ce moi était comme refoulé dans un monde nébuleux, au fond de l'inconscient ou parmi des larves de souvenirs. Le passé était beaucoup plus le passé ; il s'évoquait avec lenteur, furtivement, sans éclat, et semblait dépouillé d'importance. Peu à peu, il revenait, comme ces blessés que la grande armée avait

perdus dans les plaines moscovites. Valleray se reconstruisait. Son amour ne décroissait pas, mais, cessant de se ruer dans toutes les directions, il s'orientait, il laissait quelque place aux autres sentiments. Alors, la douleur d'avoir offensé Julienne et ulcéré Guillaume, la crainte de désoler Claudie Borigues, devinrent plus obsédantes.

Claudie était loin. Sa petite fille, puis elle-même, avaient été malades. On les condamnait à l'exil, dans les terres chaudes. Pierre recevait des lettres ferventes, auxquelles il répondait laborieusement. Persuadé que son devoir était de mentir, il construisait des phrases trompeuses dont il avait horreur. La possession de Jacqueline avait presque anéanti l'image de Claudie. Il n'aimait plus cette jeune femme mais il lui gardait une reconnaissance indélébile. Il espérait qu'il se reprendrait un jour à l'aimer, et cette espérance l'aidait à écrire ses lettres : c'était comme s'il écrivait au futur. Ce mensonge, toutefois, renforçait sa déchéance. Il cherchait avidement l'occasion d'un acte généreux ou d'un sacrifice, qui le réhabilitassent un peu devant soi-même.

Autour de lui, c'était une ère tragique, une rafale de malheurs. Depuis la mort de Gabrielle, Vivian se consumait dans une agonie dévorante, la petite Janine connaissait toutes les détresses et tous les épouvantements, Guillaume rôdait avec une âme malade. Là-bas, Claudie souffrait de son mal et de l'absence ; François était pâle, morne et secret ; rien ne rassurerait Julienne, sinon le départ de Jacqueline ; Marival continuait à jeter sur le sort des siens une menace frénétique...

Oisif, car il avait à peine le courage d'assembler quelques notes, Pierre mêlait son incertitude à la tristesse des autres. Il s'asseyait auprès du lit de Vivian, il écoutait ses discours saccadés ; il se contraignait, malgré le malaise de leurs entrevues, à visiter Guillaume ; il tentait d'immobiliser la funeste énergie de Marival et subissait les doléances d'Irène.

Parmi tant de maux, il cherchait mélancoliquement ceux qui étaient réparables. Pour refaire la vie de Guyverre, il suffirait qu'il obtînt Catherine. Peut-être, après tout, Claveraux pourrait-il sauver Marival. Les chagrins de François devaient avoir leur remède.

Pierre se traça des devoirs comme on fait un plan de voyage.

Pauvre d'espérance, il se défiait de ses bonnes intentions ; il avait sur lui cette atmosphère importune qui décourage les hommes déchus par les circonstances plutôt que par eux-mêmes.

En somme, il ne savait pas ce qui s'était passé entre Guillaume et Catherine. Il cherchait à reconstituer le drame. D'évidence, madame Arlagnes n'avait pas accueilli la demande de Guyverre, et Valleray devinait sans peine les scrupules qui la retenaient. En tout temps, une intervention eût été difficile ; jamais Guillaume ne l'eût admise sans répugnance, mais actuellement, il n'en ressentirait que de l'humiliation. Même si elle réussissait, une certaine rancune se mêlerait à la joie :

« Et qu'importe ! se disait Pierre. Pourvu qu'il soit heureux, je veux bien diminuer encore dans son âme ! »

Il fit quelques visites à Maurice. Il crut apercevoir sur le visage émotif de madame Arlagnes des nuances neuves, les traces d'une souffrance sans analogie avec les souffrances antérieures. En même temps, elle était devenue plus mystérieuse, et comme perpétuellement sur la défensive ; il sentit qu'elle livrerait difficilement son âme, qu'il faudrait user de ruse et de persévérance : l'une et l'autre lui étaient interdites.

Alors, il se mit à faire des combinaisons indirectes, et il revenait toujours à la même : l'intervention d'une femme, qui ne pouvait être que Julienne. Sa finesse nombreuse et variable aurait raison de la ruse naïve de madame Arlagnes. Cependant, l'entreprise présentait une difficulté qui en retarderait le dénouement : Julienne ne connaissait guère Catherine ; il faudrait plusieurs entrevues avant qu'une causerie familière devînt possible. De surcroît, Pierre redoutait de s'adresser à sa femme : toutes les choses sombres se dresseraient entre eux.

Il se décida pourtant. Ce fut un matin, à cette heure où, naguère, il rôdait autour de ses fiches, incertain entre les cogitations et le travail. Il entendit passer Julienne dans le corridor et l'appela. Ce fut un dur moment. Il tremblait devant cette femme qui était le prolongement de sa personne.

— Julienne... — demanda-t-il en baissant la tête, — voulez-vous rendre un grand service à Guillaume?

— Comment pourrais-je ne pas le vouloir? — fit-elle doucement.

Ses joues avaient maigri, et cela faisait un mal affreux à Pierre. Horreur de la voir souffrir par lui, et comment était-ce seulement possible !... Lui ne souffrirait jamais à cause d'un acte d'elle. Ce qu'il faisait, elle serait morte mille fois plutôt que de le faire! « C'est qu'elle n'en sent pas le besoin », songea-t-il, mais cette excuse le remplissait de dégoût et presque d'aversion contre sa propre personne. Il n'aurait pas dû en sentir le besoin : alors seulement il eût été l'égal de Julienne :

— Guillaume est très malheureux, — reprit-il d'une voix qui s'entrecoupait. — Il aime madame Arlagnes qui, par scrupule, je crois, refuse de l'entendre...

— Est-ce qu'il l'aime vraiment? — dit-elle d'un air rêveur.

— De toute son âme. Sa vie, sa vie neuve, dépend d'elle. Sans doute, quelque autre femme existe... qui pourrait la remplacer... mais où? Il faudrait, pour la découvrir, tant de coïncidences ! D'ailleurs, l'amour présent devrait d'abord s'éteindre... Guillaume est...

Il allait dire « fidèle »; il recula devant le mot comme devant un couteau ; il reprit avec un frisson :

— Guillaume se détacherait très lentement. Dans la période suivante, qui serait longue, il n'oublierait pas ! Et enfin, c'est *maintenant* qu'il devrait guérir du passé... c'est maintenant que son bonheur est encore possible. Plus tard, il y aurait l'habitude de l'amertume et de la résignation ; il n'en reviendrait plus...

— Oui, — chuchota-t-elle, — c'est maintenant ! Et que faut-il faire?

— Il faut voir madame Arlagnes. Ensuite nous pourrons agir.

Ils se regardèrent. Elle savait que Guillaume souffrait du même mal qu'elle ; ses yeux, involontairement, le dirent à son mari.

— Juilenne ! Julienne ! — murmura-t-il.

Soudain, il se courba devant elle, un sanglot dur et aride lui déchira la gorge. Saisie, et plus pâle que les nuages, elle s'était laissé prendre la main ; il y posait des lèvres humbles, il bégayait :

— Oh ! Julienne, je sais que c'est irréparable... je sais que tu te souviendras toujours...

Elle-même avait les yeux pleins de larmes, mais elle retira sa main ; elle eût trouvé dégradant pour lui-même tout ce qui ressemblerait à un pardon ou à une réconciliation ; ce qui était en elle n'était ni la rancune, ni le sentiment net d'un tort — elle ne reprochait rien à Pierre — elle le connaissait et se connaissait *autrement* : c'est de cet état de vie qu'elle souffrait, non d'un acte. Le temps seul devait agir, et ce qu'il ferait serait indestructible.

— Tu te souviendras toujours ! — insista-t-il.

Cette insistance fut désagréable à Julienne. Elle garda le silence. Il reprit :

— Je t'aime pourtant par-dessus tout !

— Ce n'est pas bien de me le dire maintenant, — répondit-elle.

Cette réponse fut plus accablante que tout le reste. Il demeura un moment engourdi de tristesse ; la déchéance flottait autour de lui comme une atmosphère ; il avait les os lourds et les muscles faibles.

VI

Claude Marival n'avait dompté ni les événements, ni les hommes. Les vingt-cinq mille francs de Valleray, après avoir renforcé les lignes de défense, ne permettaient aucune action offensive. Des échéances nouvelles se rapprochaient ; les Cuivres ne se relevaient pas encore ; les travaux des mines d'Espagne se prolongeaient et ne laissaient entrevoir aucune exploitation prochaine ; un syndicat redoutable empêchait la hausse des terrains, et même réussissait à leur faire subir une dépréciation. Les lots de Marival étaient visés plus que tous les autres ; le syndicat connaissait la situation embarrassée du spéculateur.

Ainsi, de toutes parts, Claude se heurtait à l'incertitude ou à la menace. S'il trébuchait, sa fortune croulerait d'un bloc.

Jamais il n'avait été aussi persuadé d'une imminente victoire. Avant six mois, les Cuivres remonteraient ; les mines

entreraient dans la période fructueuse ; la hausse des terrains, contenue uniquement par des « ficelles », romprait les pressions et ferait exploser les barrières... Il fallait franchir deux étapes — deux échéances : l'une de douze mille francs, l'autre de dix mille francs. Plus encore que le matin où il se traînait aux pieds de Pierre, le malheureux avait épuisé les expédients : la méfiance et la crainte se levaient sur son passage ; non seulement on croyait sa situation mauvaise, on la croyait pire ; et ceux qui voulaient la déconfiture, transformaient son crédit éculéen une banqueroute latente et d'allure frauduleuse.

Sa combativité demeurait intacte, il rôdait dans la forêt sociale comme un grand loup qui ne s'arrête qu'au dernier souffle, mais la guenille s'usait. La lourde stature perçait de toutes parts. Elle n'était plus traînée que par des muscles mal coordonnés, mal régénérés, encombrés d'acides ; le foie malade soufrait la face ; les yeux s'injectaient de jaune et de rouge ; le nez se pinçait et la moindre course tirait de la poitrine un bruit d'orgue.

A mesure que l'échéance approchait, Marival devint plus sinistre. Sa peau reflétait ses affres comme la peau d'un caméléon.

Il y avait des heures mortes où une teinte d'argile environnait les yeux, des heures de rage où les joues se teintaient de bile, des heures de vertige où le visage prenait une couleur violette.

Il n'osait pas recourir à Pierre, assuré que Julienne ne permettrait plus d'intervention...

Alors son dernier espoir, affreux et rongeur, se portait sur Hugues Claveraux. Tous les jours, il allait le relancer. Hugues l'écoutait sans impatience ; parfois, la douleur de Marival l'attendrissait et lui mouillait les cils. Il avait examiné à fond les affaires ; il les connaissait aussi bien, mieux peut-être que le malheureux. Mais il ne se prononçait pas et se dérobait devant les prières :

— Songe, — soupirait-il, — que cinquante-cinq mille francs ont été versés par Pierre et moi dans l'affaire... A chaque versement, tu as affirmé, tu as cru que tu étais sauvé. Et rien n'est venu. C'est toujours l'attente... Tu crois qu'il suffirait

de douze mille francs. Mais quinze jours plus tard, il y aura une nouvelle échéance...

Marival écoutait avec horreur la belle voix de cloche. Il répliquait, opiniâtre et lamentable :

— Il est impossible que les Cuivres ne remontent pas... impossible que les mines espagnoles n'entrent pas en exploitation, et leur richesse apparaît de plus en plus évidente... impossible que la hausse des terrains retarde de plus de six mois ou sept mois, sous la poussée incessante de la population... La fortune est au bout !

— Il est possible au contraire que la reprise des Cuivres tarde longtemps encore — et on parle de la découverte d'autres cuivres — possible que de nouveaux éboulements se produisent dans les mines espagnoles : on répare péniblement les erreurs du début... et possible enfin que la hausse des terrains se fasse beaucoup attendre, d'autant plus que deux syndicats viennent de se former pour des ventes parcellaires à Saint-Maur et à Arcueil...

— Non ! — criait désespérément Marival. — Tes paroles sont logiques comme paroles, mais tu sais bien qu'elles ne correspondent qu'imparfaitement aux réalités... Je t'en supplie, va au fond des choses !

— Il n'y a pas de fond des choses... ou du moins, le fond est aléatoire. Tu joues. Je concède que ton jeu est beau, que maintes probabilités sont en ta faveur, que le gain peut être considérable... Mais enfin, il y a les chances contraires, les flux et reflux de la spéculation, les concurrences...

Il allait, il parlait plus bas, presque avec mystère, projetant des ténèbres plus profondes dans l'âme de Marival, accumulant les probabilités de désordre, de désagrégation, de désastre. Tandis qu'il répandait à pleines mains la semence du désespoir, il songeait que l'autre n'était plus fait pour vivre, que sa présence délétère changerait inévitablement toute chance en malchance, que le sauvetage d'Irène, des enfants, de Pierre, exigeait sa disparition. Et il baissait encore la voix, il chuchotait des choses noires, molles, affadissantes et sinistres.

La veille de l'échéance, Marival passa deux heures à supplier Claveraux. Puis, durant une nuit blanche, sa machine

ne cessa pas de brûler et de haleter ; la sueur glaçait sa chemise ; un circulus effrayant métamorphosait chaque idée en souffrance, chaque souffrance en idées ; le cœur se brouillait, comme s'il allait cesser de battre, puis reprenait son bruit de ressac ou de marteau. Le pauvre homme avait la nuque des vaincus, cette nuque raide et enflée qui semble avoir reçu des coups de matraque.

Le matin, il s'habilla avec des grelottements ; plusieurs fois ses oreilles blanchirent ; sa face était rapetissée ; ses vêtements flottaient comme s'ils étaient suspendus à des patères. Quand il fut vêtu, il eut un élan d'espérance qui lui semblait dérisoire à lui-même. Le monde s'ouvrit comme ces nuages qui s'effritent devant le soleil. Ensuite, il s'aperçut qu'il ne savait où aller, et il courait autour de la chambre, il cherchait des noms : tous évoquaient des démarches manquées.

— Il faut ! Il faut ! — gémissait-il, en crissant des mâchoires...

Un moment, il s'affaissa, hagard et les yeux vitreux, puis, à demi inconscient, il endossa une pelisse, mit un revolver dans la poche intérieure et s'enfuit. Quand il fallut donner une adresse au chauffeur du taxi-auto, il n'en trouva qu'une :

— Avenue de l'Observatoire, 20 *bis*.

C'était chez Pierre. La machine l'emporta ; il s'y tassait, contracté comme un tétanique. Sur le palier des Valleray, il demeura courbé, dans une attitude de mendiant, cherchant les prières et les arguments par quoi il ébranlerait son beau-frère. Enfin, il sonna et, derrière Marie Sommer, apercevant Julienne, il était plus effaré que s'il avait vu un jaguar.

— Pierre est là?

— Non... il vient de sortir. Je crains qu'il ne rentre pas avant longtemps.

Il s'immobilisait devant elle, hébété. Dans ces heures de vertiges, les mécomptes deviennent des cataclysmes. Il était venu avec la certitude de voir Valleray, et parce que cette certitude s'évanouissait, il se trouvait devant un vide incommensurable...

— Vous croyez vraiment... qu'il ne rentrera pas?

— Je le crois ! — fit-elle, et sa voix blanche avait peine à ne pas être dure.

Il n'avait pas encore osé la regarder en face. Il la regarda

brusquement. Les supplications qu'il apportait à Pierre faillirent s'adresser à Julienne. Mais il vit le visage roidi, et malgré ses affres, il recula : d'ailleurs, toute l'espérance qu'il avait condensée pour une scène définie s'éparpillait à l'évocation d'une autre scène...

— Je reviendrai cet après-midi ! — fit-il d'une voix agonisante...

Il se retrouva dans la rue ; il tenta de réfléchir et il ne songeait qu'à l'attente. Elle lui semblait infinie. L'après-midi reculait dans une ténèbre intolérable ; la vieillesse même n'apparaissait pas plus lointaine... Il y eut dans sa poitrine, dans muscles de ses pieds et dans sa tête, une trépidation qui le força à courir. Entre ses deux épaules, la sueur coulait... La silhouette de Claveraux monta sur les décombres de sa pensée et bientôt il ne vit plus qu'elle. Un passant l'entendit maugréer :

— Tu peux me sauver, crapule !... crapule !... crapule !

Il se jeta dans une voiture comme il se serait jeté dans un gouffre, en criant :

— Rue Furstenberg, 27.

La route était courte ; un formidable mélange de terreur et de résolution la rendit longue. Dans l'escalier, Claude chancela à l'idée que, comme Pierre, Claveraux pouvait être absent. La servante hésita à la vue du visiteur livide ; il l'écarta, ouvrit la porte du bureau et vit la face de Sicambre...

— C'est encore toi ! — fit Hugues avec lassitude.

— C'est encore moi !

Ils furent face à face, en bataille. C'étaient deux puissantes structures, deux humains aux poitrines spacieuses et aux muscles bien plantés. Mais l'orgueil rétif, l'impatience dévorante, la peur, les sursauts, les insomnies, les chocs contre l'obstacle, les coups de boutoir du sort, avaient usé les viscères et déchiqueté la substance nerveuse de Marival. Tandis que Claveraux prudent, cuirassé, solitaire, et qui ne jouait qu'à coup sûr, était dans le plein de sa force.

Ils se taisaient. Du côté de Claude, c'était un silence maléficieux et fou, du côté de Hugues, le silence vigilant et lucide.

C'est pourtant Claveraux qui, impressionné par le visage vert de l'autre et ses mâchoires vacillantes, reprit la parole :

— Que veux-tu?

— Que pourrais-je vouloir? Si j'avais trouvé de l'argent, tu sais bien que je ne serais pas ici.

— Mais puisque je ne puis pas t'en donner.

Claude, jetant violemment son chapeau sur la table, essuya cette sueur pernicieuse qui ajoutait à sa détresse.

— Tu peux m'en donner, — affirma-t-il... — tu ne le veux pas.

— Tu te trompes... je n'ai pas d'argent disponible.

— Je ne t'en demande pas... Un effet me suffira.

— Suis-je sûr de pouvoir payer à l'échéance?

Tout le grand torse de Claude se contracta dans un effort de patience. Il eut le geste d'un aveugle qui tâte les murailles d'une cave ou d'un souterrain :

— Donne-moi la vie ! — fit-il d'une voix effroyablement suppliante.

Le cri arracha une larme à Claveraux.

— Te la donnerais-je seulement? — balbutia-t-il. — Demain, tout serait à recommencer.

— Donne-moi la vie ! — répéta Claude.

Le cri gênait Hugues. Il détourna la tête ; une espérance obscure le pénétra jusqu'au fond des os ; il vit la fin de la menace perpétuelle qu'était Marival.

Le silence devint horrible.

— Alors, vraiment... vraiment... tu ne veux pas? chuchota Claude.

— J'ai dit que je ne pouvais pas !

Sentant approcher l'ouragan, Hugues se dressa, sa face tendre devint dure.

— Je dis que tu le peux ! — rauqua l'autre. — Je dis que tu le peux dix fois plus que Pierre, qui m'a donné vingt-cinq mille francs... Dans le fond de ta sale âme, tu sais que mes affaires ne sont pas mauvaises... et qu'il ne faut qu'un peu de temps pour qu'elles deviennent excellentes... tu sais que tu n'as qu'un geste à faire pour me sauver... que tu n'aurais pas même un sou à débourser... qu'il suffirait de signer un ou deux effets facilement renouvelables... Ta basse, ta répugnante, ta lâche avarice n'est pas même en cause... mais plutôt ton

hypocrisie, et cette cruauté que tu caches sous une grimace d'attendrissement !

La fureur tordait son corps surmené ; chaque parole accroissait ce délire qui, depuis la veille, dissolvait sa conscience. Il levait vers l'autre un poing qui tremblait comme une ramure dans la tempête. Hugues se roidissait sous l'injure ; sa pâleur blanche contrastait avec la pâleur verte et jaune de Marival :

— Je ne te reverrai de ma vie ! — dit-il à voix basse.

Claude ricana sauvagement. Son poing s'avança au point de frôler le visage d'Hugues :

— Sauve ta sœur !... Sauve mes enfants, misérable !

Claveraux fit un pas en arrière et saisit un presse-papier de cuivre :

— Sors ! — dit-il.

Marival se mit à rire. C'était un rire silencieux qui déformait les lèvres et montrait les gencives. Claveraux sentit parfaitement que la faible barrière qui séparait Claude des actions démentes venait de tomber. Le péril plana. Tout devint possible :

— Une dernière fois, — hurla Marival... — veux-tu signer?

Ce n'étaient pas de vaines paroles. L'acte sauvage était proche ; il s'ébauchait dans les yeux scintillants et la bouche tremblotante... Un mot le déchaînerait.

— Oui ou non?

Le mot même devint inutile. L'acte commençait. Marival plongea la main dans la poche intérieure de sa pelisse et en retira le revolver. Hugues bondit et brandit le presse-papier...

— La mort ! La mort ! — rauquait vertigineusement Marival en pressant sur la détente.

Le coup partit ; Claveraux poussa un cri profond, tournoya et s'abattit derrière la table... Marival s'était remis à rire ; un râle sortait de sa gorge ; la main qui tenait le revolver ne cessait plus de trembler et soudain, voyant Claveraux immobile, il porta l'arme à sa tempe et renonça à la vie.

(*La fin prochainement.*)

J.-H. ROSNY AINÉ

L'ANGLETERRE ET LA GUERRE[1]

III

LE SENTIMENT DE SÉCURITÉ

A Londres, au mois de mai dernier, les grands traits de cette psychologie se laissaient directement percevoir, avec la quantité de la masse à ébranler, où tant de mouvement peut s'absorber avant qu'apparaisse une impulsion nouvelle. Un étranger subissait presque l'illusion générale. A la vue d'une telle masse, il fallait un effort de l'esprit pour retrouver la pressante notion du péril, péril certain pour ce pays, tant qu'il n'a pas changé en forces visibles et systématiquement orientées de choc toute sa profonde énergie latente. On subissait la muette et tranquillisante suggestion des choses : énormité de la ville, de son trafic, de sa richesse accumulée, de ses nombres humains, incessant afflux de vie, jeunesse et mouvement pressé des foules, nouveaux rayons de la ruche immense de brique, qui, cette année comme les autres, gagnent sur la campagne environnante : tout cela plus frappant, après les vides émouvants, les solennels silences d'un Paris dont la mobilisation a chassé d'un coup de pompe la substance vitale. Je revois la Tamise au-dessous de London-Bridge, les *wharves*, les docks, les paquets de grands steamers haletants encore des longues traversées. Je revois la Banque, la noire et mouvante multitude dans la ruche serrée des affaires, les grandes artères maîtresses, le Strand, Piccadilly, Holborn, Oxford

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er novembre 1915.

Street, les files multicolores et serrées des puissants autobus, l'immense charroi si rapide et si calme, qu'un imperturbable et vaste policeman, un gant dans la main, règle d'un geste imperceptible du doigt. Et puis, c'est un immense faubourg où nous courions par un limpide soir de juin, depuis les derniers rangs de maisons poussés tout d'un coup dans un paysage, il y a cinq ans, tout champêtre. Impression de croissance spontanée, de tentacule qui s'allonge sans qu'on s'en aperçoive, en silence. Pendant des lieues et des lieues, la grande voie brune et luisante, les magasins vitrés jusqu'au plafond, chargés jusqu'en haut, à l'anglaise, d'épiceries, de viandes, de fruits, d'étoffes, — les étals de marée où l'argent des grands saumons luit sous des flammes de gaz entre les cubes transparents de glace : un regorgement de marchandises affluant toujours, malgré les sous-marins, de toutes les parties du monde. Et copieuse, la vie humaine : des enfants, des jeunes filles surtout, des jeunes hommes encore, mais beaucoup en khaki — clairs visages que la fraîcheur moite de l'air avive. Et toujours passaient les magasins, les alignements de façades pareilles, comme fabriquées à la machine, comme levées par vingt, par cinquante à la fois, et les églises, et, soudain, la verte, l'infinie trouée d'un parc. On ne distinguait pas les communes, les *parishes* successives : c'était toujours la même croissance continue, l'inépuisable prolifération où se répètent invariablement les cellules de même type, comme un banc de coraux dont chaque génération, chaque individu nouveau porte en soi, en l'ignorant, le principe, la loi, l'invisible idée. Un monde à part qui n'émane que de soi et ne connaît que soi, un monde où s'atteste une puissance d'ordre et d'organisation non moins active qu'en Allemagne, et pourtant d'espèce si différente : bien plus ancienne et lente en ses démarches, car elle participe bien moins de la pensée raisonnante, de la volonté réfléchie que de l'instinct et de la nature, car elle procède à la façon d'une grande vie élémentaire qui ne se connaît pas, et dont l'antique ramure se charge, s'accroît toujours de bourgeons nouveaux.

Et je revois la richesse assise et respectée, les froids et monumentaux alignements d'hôtels, de *mansions* qui, dans les quartiers de luxe s'engrisaillent, fondent au loin dans un voile

engourdi de brume, les rangées de grands clubs, forteresses de silence et de sécurité, où toute inquiétude, tout souci semblent exclus, avec la rumeur de la rue, par la glace épaisse de la fenêtre, où tout est perfection automatique de service, confort tranquillisant et massif comme les puissants fauteuils de cuir où chacun s'isole en déployant le papier craquant et lustré des journaux de seize pages. Et tout près de là, derrière de nobles arches, les parcs, la fête inouïe des fleurs où vient triomphalement aboutir le travail savant et traditionnel d'un peuple de jardiniers : massifs de rhododendrons qu'enveloppe un murmurant nuage d'abeilles, iris au bord d'une libre Serpentine où canotent des jeunes filles, azalées de pulpe somptueuse et tendre, pelouses dont le feutre clair et rasé atteste des soins séculaires, sauvages retraites où la primevère et l'aubépine blanche, et la digitale, et l'églantine signalent comme en pleine nature le progrès de la saison, profondes perspectives de chênes anciens, évoquant les grands *estates*, les paysages seigneuriaux de l'Angleterre, et là-bas, achevant l'illusion de cette campagne enfermée dans la ville, quelques fuites rapides de cavaliers, une silhouette d'enfant, les cheveux au vent, emportée au galop de son *hunter*.

Non. Si proche que fut le danger, si grande la part déjà prise par le pays à l'effort commun des alliés, l'apparence de l'Angleterre n'en était pas troublée. Ainsi quand un grand et luxueux *Titanic* est menacé, et que les officiers tâchent déjà de parer au péril, les passagers n'imaginent pas vraiment toute la catastrophe possible. Les musiques n'ont pas cessé de jouer dans les salons ; pas une ampoule électrique ne s'est éteinte, les garçons continuent de servir le thé, et partout c'est l'ordre, la discipline, la calme force accoutumée. Plus encore que la vue des grandeurs matérielles, ce sentiment rassure. Car les choses visibles ne sont qu'un effet : ce qui importe, c'est le principe moral, social qui les mit au jour, et qui vit en s'ignorant dans chaque âme. Énergie de travail, ténacité dans l'effort, application au devoir, fidélité au souvenir et aux formes du passé national, aux institutions encore vivantes qui l'attestent, fier respect de l'autorité morale reconnue, de la loi, du roi et de soi-même, tout cela semblait

composer une puissance spirituelle et collective, sûre de sa force et de son indéfinie durée.

Cette impression d'ordre assuré, je l'éprouvais moins définissable et plus profonde encore dans la campagne, cette campagne qui n'est rien qu'anglaise, comme celle de Bretagne n'est que bretonne, et japonaise, celle du Japon, par le mariage millénaire d'une certaine terre et d'un certain peuple, dont chacun a fini par participer à l'essence de l'autre. Grave campagne pastorale où la verdure des arbres, peut-être sous l'influence de la mer environnante, est plus sombre qu'ailleurs. Jamais je ne l'ai connue si belle et chargée de sens profond que dans l'incomparable lumière qui régna durant ces semaines de mai et de juin, et qui s'allongeait, de jour en jour, comme pour enfin s'éterniser. Toute la fraîcheur et l'abondance d'un printemps qui retarde d'un mois sur le nôtre : on s'étonnait de trouver, si tard, les haies chargées d'une neige plus épaisse et plus froide d'aubépine, les jeunes lilas, et dans les prés, comme nulle part en France, les nappes d'or des boutons d'or. Par un effort de l'esprit, on se rappelait les horreurs de la guerre, les boues empoisonnées de Flandre, les agonies sous la mitraille et les vapeurs du chlore; mais quand on regardait autour de soi, la splendide magie des choses semblait tout nier. Un silence doré qu'emplissait l'invisible et frisonnante joie de l'alouette, ou les deux notes si pleines du coucou, venues on ne sait de quelle distance, disant l'ombre épaisse de la feuillée, la plénitude du printemps. Peu d'humains, de libres familles de chevaux dans les prés, les poulains avec leurs mères, des bestiaux couchés dans les graminées et les fleurs, sous les chênes patriarches dont les ombres font des îles bleues sur la mer illuminée de boutons d'or. Le grand cercle brisé de l'horizon bleuissait et fondait au loin dans l'azur. Et puis des soirs infinis, les crépuscules de septentrion, la clarté pâle et sans foyer où tout s'immobilise davantage, où les fleurs semblent plus froides, silencieuses et mystérieusement surgies. Des matins d'éternelle pureté, une lumière toute neuve, la pastorale campagne prenant alors des aspects de légende, comme si la jeunesse du monde était revenue pour toujours. Quelle ironie de cette paix descendue du bleu firmament

comme pour envelopper et bénir notre terre! On se récitait tout bas les vers de Browning :

Morning's at seven,
The lark's on the wing,
The snail's on the thorn,
God's in his Heaven,
All's right with the world... [1]

All's right with the world, à cette tromperie de la nature s'ajoutait en ce vieux pays d'Oxford, cœur de l'Angleterre, l'illusion proprement anglaise. Bien plus directement et profondément qu'à la ville, on percevait la stabilité, l'ordre millénaire du pays — un ordre inviolable, semblait-il, comme cette terre que nul envahisseur n'a foulée depuis la conquête. La vieille hiérarchie sociale de ces campagnes devenait vraiment visible. D'abord, presque caché derrière des chênes et de grands cèdres, au milieu d'un domaine inscrit déjà, peut-être, sur le *Domesday-book* du Conquérant, le manoir, *manor-house*, le long rectangle de pierre où réside le *squire*, dont les pères régnaient légalement sur la paroisse où lui-même, par l'autorité de la vague et profonde tradition féodale, règne encore moralement. Ailleurs, sur le champ vert et bosselé des morts, la tour basse et carrée de la petite église normande, dont le lierre monte jusqu'aux créneaux ; et, tout près, parmi de belles pelouses de tennis, le presbytère, la grande maison fleurie du recteur, chef spirituel et vraiment actif de ce petit monde, comme le *squire* en est le patron laïque, — gentleman comme lui, puisque prêtre, et reconnu comme de même caste. Plus loin, derrière des meules de foin, un toit d'ardoise signale une autre catégorie sociale, celle des fermiers, fermiers de pères en fils, descendants des *yeomen*, et qui, malgré le piano et le piqué blanc des jeunes filles, ne se confondent pas avec la gentry. Là-bas, c'est le hameau, et c'est la famille des humbles, les paysans qui louent leurs bras et ne possèdent rien, dont les pères, les vrais autochtones, servaient la même glèbe. Des cottages de *keepsake*, des toits de chaume et de mousse dont on voit les fumées bleues, et qui

1. Le matin est à sept heures, — l'alouette est à l'essor, — le limaçon est sur l'épine, — Dieu est dans son ciel, — tout est bien dans le monde.

descendent bas sur la tenture de roses grimpantes, sur les petits carreaux des très vieilles fenêtres d'autrefois; des jardinets éclatants du luxe de la saison — iris, tulipes, pavots, pivoines, roses trémières — et, par devant, le pré commun, le *village green* qu'aurait pu connaître Shakespeare, où l'on peut imaginer, sous les arbres séculaires, une comédie de Shakespeare, où des fillettes en claire percale dansent comme, aux siècles passés, leurs aïeules, et semblent, dans l'ombre verte, un essaim rose et bleu de papillons.

C'est le Dimanche, surtout, qu'il faut venir, comme aiment à faire les Anglais, se recueillir et se rassurer aux aspects de ce vieux monde. Son essence est restée chrétienne ; on la sent flotter sur les champs, émanant, ce jour-là, avec le tintement de la cloche, si lent, si monotone, de l'humble vaisseau normand où le petit peuple va s'assembler, — chacun à son rang, respectueux d'un ordre immémorial, chacun docile aux vagues et graves suggestions du rite. En gouttes égales, qui s'espacent sur le silence engourdi des champs, la petite cloche laisse tomber sa note toujours pareille, et sous son influence de paix, l'âme profonde de cette campagne vient apparaître, et c'est quelque chose de toute l'âme anglaise. Car si le vieux monde rural n'est plus aujourd'hui, du point de vue économique et social, qu'une survivance, — le souvenir qu'on en garde, le rêve qu'il suscite sont puissants. Tout l'art et toute la littérature, depuis les tableaux des grands paysagistes, depuis les romans de Meredith et de George Eliot jusqu'aux cartes de Noël, jusqu'aux feuilletons populaires, contribuent à les nourrir. Kipling nous a dit ce que peut être chez les fonctionnaires de l'Inde cette nostalgie, et comme elle s'associe au souvenir du village, de l'église et des champs endormis dans la paix dominicale. A la ville on vit par nécessité : c'est une usine pour le travail et pour le gain. A la campagne persiste l'Angleterre véritable, sa figure ancienne et légendaire. Là est le passé qui, pour l'Anglais, s'enveloppe d'un mirage inconnu des autres peuples; là est la seule hiérarchie qu'il reconnaisse vraiment : celle dont la caste supérieure a si longtemps dirigé le pays et conserve encore tout son prestige : quand on a dit : *county people, landed gentry*, on a tout dit. Or ce monde

qui repose heureusement dans son ordre séculaire et libre, ce monde puissant encore, idéalement, sur les âmes comme un souvenir d'enfance, ce monde ne parle, lui aussi, que de la vertu et de la stabilité du passé. Tout y semble dire comme le vieux serpent de la Jungle : « ce qui a été, sera » ; tout y semble confirmer l'antique formule, si anglaise, que M. Lloyd George demandait l'autre jour au Parlement de démentir : *the good thing is the old thing.* Telle est la suggestion muette que l'on reçoit du manoir, des cottages fleuris, des lents travaux périodiques des champs, de ces chênes spacieux qui règnent et protègent, et que personne, jamais, n'aurait l'idée d'abattre, de ces prés dont les clôtures n'ont pas changé, de mémoire humaine, de toutes ces choses que la main du temps a vêtues d'harmonie et de beauté. Sur ces jardins flotte un enchantement, je ne sais quel sommeil de mille années, un sommeil qui a gagné depuis longtemps les humains ; et cette tranquillité semble la paix visible, à jamais assurée de l'Angleterre. De telles influences agissent dans le même sens que, dans les grandes villes, le sentiment de vie puissante, innombrable, forte de sa loi et qui ne peut aller qu'en se développant toujours. A la campagne, comme à la ville, on pressent les racines anciennes et profondes de l'Angleterre, et l'on a l'impression de l'inébranlable. De là, depuis le début de la guerre, l'effort incessant, et paradoxal aux yeux de l'étranger, des plus patriotes, s'ils sont de ceux qui savent et qui mènent, pour *alarmer le pays.* Le squire, dans les meetings de village, le recteur dans la chaire de son église y travaillent comme les ministres d'État, comme les grandes voix autorisées de la nation, celles d'un Roseberry, d'un Beresford, d'un Milner, d'un Balfour, d'un Curzon, d'un Carson, qui s'adressent aux foules citadines, comme périodiquement les articles des revues et des grands journaux.

Ainsi, dans la petite église du village chrétien où l'on prononce une prière spéciale pour l'ennemi, où l'on supplie Dieu de ne pas laisser la haine et la volonté de vengeance entrer dans les cœurs anglais, — j'entendais le prêtre expliquer aux paysans et aux fermiers le péril national, et comment, si jamais l'Allemagne arrive à régner de Hambourg à Dieppe, et domine l'Europe, il faudra la permission de l'Allemagne, non

seulement pour que l'Angleterre soit encore, politiquement, mais pour que les vivres continuent d'arriver jusqu'aux bouches anglaises. Martelant du poing la chaire avec l'énergie amicale d'un chef qui parle à ses hommes et sait son autorité, il répétait aux jeunes gens le devoir. Oui, la conscription était prochaine. Mais le temps n'était pas encore passé d'aller se battre comme des hommes libres, comme des Anglais — volontairement. A l'entrée de l'église, sous le porche, — et il le montrait du doigt — une liste d'honneur, écrite de sa main, citait les noms des paroissiens enrôlés. Eh bien! une fois voté le service obligatoire, il serait trop tard pour être de cette liste-là; ceux qui voulaient en être n'avaient qu'à se dépêcher!

Les hymnes et les prières reprirent. Calme et solennisante influence de ce culte encore demi-patriarcal, force nue, directe, émouvante autorité des paroles bibliques dont l'anglais du XVI[e] siècle rehausse toute la majesté. Dans l'émotion de ces musiques, tandis que le rythme se développait, on croyait sentir vivre secrètement le cœur ancien de l'Angleterre, en percevoir la régulière et profonde pulsation. Nos yeux errant sur le mur d'un bas côté y rencontraient des rangs successifs d'inscriptions : les noms des *squires*, de leurs générations depuis 1750; à côté s'alignaient ceux des recteurs. Maintenant, le culte finissant, le prêtre, isolé derrière la table de l'autel, dans l'arrière-chœur, simple et droit dans son étole rouge, prononçait, face à l'assemblée, les commandements de la loi. Grandeur auguste et nue de ce texte directement traduit de l'hébreu, où le *Thou shalt not* de la vieille langue semble, entre d'émouvants intervalles de silence, proférer une plus impérieuse interdiction. Pour terminer, un rite spécial au temps de guerre : le peuple debout — fermiers et journaliers — entonnant le *God save the King* que mène la maîtrise : trois rangs de chantres, trois générations, les plus jeunes en avant, les galopins de la paroisse, de mine très sage dans leur blanc surplis tout pareil à celui des anciens, — les tout petits de huit et dix ans qui se pénètrent là, gravement, comme firent, au même âge, leurs pères et leurs aïeux, d'essence et de rythmes anglais.

Ce vieux monde rural d'Angleterre : par son esprit et son prestige, il compte pour beaucoup dans les lenteurs accoutumées de ce pays. Mais que l'idée du péril national pénètre

enfin les âmes, et ce même prestige excitera religieusement la volonté de résistance et de victoire. Car il présente, ce monde, la figure antique, presque légendaire de la patrie, figure émouvante et chargée des puissances du sentiment et de la poésie. C'est même, aujourd'hui, sa principale raison d'être. Économiquement ces champs et ces bois rapportent peu ; ils sont plutôt un luxe, dont l'aristocratie, la gentry portent la charge — un luxe comme le parc et le vieux logis blasonné d'un château qu'une famille aime à conserver, avec certaines traditions, par respect pour soi-même et piété pour les aïeux. Là se survit le passé de la terre anglaise, là persiste la trace des générations qui vécurent, devant le même paysage éternel, d'une vie presque semblable. Dans ces campagnes où la vieille loi non écrite est aussi respectée que les visibles clôtures, tout incline l'âme au sérieux, on peut dire à la vénération. Le sentiment du sacré s'en dégage comme de la terre japonaise, et le soldat l'emporte avec lui quand il s'agit vraiment de la défendre : c'est la nuance religieuse de ce patriotisme qui, par là, rappelle aussi celui des Russes. Ce n'est pas sans raison que l'auteur des pages célèbres sur la France, d'abord publiées par le *Times*, commença ses méditations sur la guerre par un prélude où s'évoquent des champs, un village recueillis dans la paix du Dimanche anglais [1]. Et c'est la même source profonde de sentiment et de volonté que veut atteindre cette champêtre image affichée sur tous les murs des grandes villes par le comité de recrutement : un clocher, des toits de chaume, des quenouilles roses de roses trémières, des vieux à la porte de leurs jardinets, de calmes collines ensoleillées. Et, pour légende, cette seule question : « Est-ce que ceci ne vaut pas la peine que vous vous battiez? »

En nous aussi se mettait à revivre quelque chose d'oublié, de très ancien qui nous est venu, sans doute dans l'enfance, de cette terre anglaise. Nous étions assis sous un des grands chênes vénérés, et nos yeux fatigués de Londres se reposaient à la fraîcheur de l'éphémère feuillage qui s'est tressé, ce printemps comme tous les autres, à la vieille et forte ramure.

1. Clutton-Brock « *Thoughts on the War* ».

Dans l'abondance de cette vie neuve, dans la permanence de la forme lentement construite qui la soutient et lui impose un ordre en se développant elle-même avec lenteur, je voyais toute l'image de ce pays. Que de générations ont reçu de sa substance et de son principe qui durent, leur être et leur loi ! Combien ont connu la fierté, la paix et l'assurance que communique tant de force enracinée ! Nous songions aux vers où Shakespeare l'a dite, cette assurance, ce dédain de toute menace étrangère, avec l'orgueilleux et religieux amour de l'insulaire patrie :

. . . . this sceptred isle,
This fortress, built by Nature and herself
Against infection and the hand of war,
This happy breed of men, this little world
This precious stone set in the silver sea
Which serves it in the office of a wall
Against the envy of less happy lands,
This blessed plot, this earth, this England,
Renowned . . . .
For Christian service and true Chivalry [1] ...

IV

L'APPEL A LA CONSCIENCE

Dans ce Londres, dont l'énorme vie semble si peu changée par la guerre, un trait, mais étrange pour qui venait du dehors, et partout présent, traduisait aux yeux à la fois l'événement et l'une des plus profondes caractéristiques anglaises. Je parle de la propagande de recrutement, du tohu-bohu pittoresque d'affiches clamant à la foule le besoin actuel de l'Angleterre et la nécessité des enrôlements. Quel autre peuple a jamais levé ses soldats de cette façon? Devant cette éton-

1. ... Cette île royale, — cette forteresse, construite par la Nature et par elle-même — contre la souillure et la main de la guerre, — cette race heureuse d'hommes, ce petit univers, — cette pierre précieuse enchâssée dans la mer d'argent — qui la sert comme un rempart — contre l'envie de contrées moins heureuses, — ce clos béni, cette terre, cette Angleterre — renommée... — pour son service chrétien et sa vraie chevalerie. — *King Richard II.*

nante imagerie, nous sentions encore une fois ce que chacun éprouve aussitôt qu'il a traversé huit lieues de Manche : c'est que ce pays est à part, et qu'il s'oppose à tous ceux du continent, — l'Anglais s'en doute bien qui pour définir certains types, certains gestes, certaines expressions et mœurs, les qualifie de l'épithète : *continental*. Pour qui cherchait à comprendre la réaction de l'Anglais à la menace allemande, la plus simple de ces affiches en était la plus significative, et celle-là ne portait aucune image. Rien que cinq lignes autographiées, d'écriture oblique et fine, celle de Lord Kitchener, et puis sa signature. Pas un point d'exclamation ; le style de ce document n'en était pas moins simple que l'aspect : « J'ai « dit que je préviendrais le pays quand il faudrait plus « d'hommes pour la guerre. Le moment est venu. Je demande « maintenant 300 000 recrues pour former des armées nou- « velles. Ceux qu'occupe la fabrication du matériel de guerre « ne doivent pas quitter leur travail. C'est à ceux qui n'ac- « complissent pas leur devoir que s'adresse mon appel. » Cette brève notice est du même style que les annonces de presse dont usent les œuvres particulières pour publier leurs besoins : « Le secrétaire de l'hôpital X... prévient le public que le bilan de cette année accuse un déficit de ... livres sterling. On peut envoyer les fonds à M. Z..., trésorier. » Rien de plus : là-dessus les dons arrivent.

Ces petits textes font toucher du doigt le principe social par excellence de ce pays, et quand on l'a compris, on comprend les deux faits étranges qui, dans cette guerre, ont mis l'Angleterre à part entre tous les peuples combattants : devant la nécessité de donner tout son effort, elle ne s'est pourtant pas décidée au service militaire obligatoire ; — n'ayant point imposé cette obligation à ses hommes, elle a pu cependant lever en quelques mois plusieurs millions de soldats, et cela sans que son territoire fût envahi.

Le principe, d'origine politique et protestante, c'est que l'Anglais, parce qu'il a conquis, par un effort séculaire, ses libertés sur le pouvoir central, et parce qu'il est responsable envers Dieu de tous ses actes, gouverne lui-même sa personne et sa vie. Sans doute, aujourd'hui, l'État, devenu démocratique, tend par ses surveillances et interventions plus nom-

breuses, à plus de puissance et d'autorité. Mais ce phénomène est récent et se limite à certains ordres de contrôles : on l'observe surtout en matière de fisc et d'hygiène sociale. En somme, dans l'esprit de l'Anglais, à qui Wells a tant reproché de manquer du sentiment de l'État, l'ancien principe subsiste : *self government* de l'individu, d'où naît, pour la plupart des œuvres intéressant la communauté, l'association volontaire, laquelle se change avec le temps en association traditionnelle. Telle est l'idée, devenue presque instinctive, qui a créé et maintient tant d'institutions et de groupes actifs, tant d'organes de vie politique et sociale qui ne sont pas, comme ailleurs, des émanations ou des appendices de l'État : les écoles, collèges, universités, églises, hôpitaux, musées, hier les régiments de *volunteers* et de *yeomen*, simples corps privés qui n'avaient qu'à prévenir le magistrat local pour s'assembler, s'exercer sur la place publique, — aujourd'hui, la territoriale, la « réserve spéciale », et l'armée de Lord Kitchener. C'est dans les œuvres de l'association devenue traditionnelle, dans le gouvernement et les administrations locales que l'on trouve les exemples classiques d'un système dont un trait constant, comme de toutes choses anglaises, est d'être si peu systématique, puisqu'il s'ignore. Là, nulle tutelle d'État, nulle surveillance occulte ou publique de fonctionnaires, délégués du pouvoir central et représentants de sa politique. Rien d'analogue à nos préfets. C'est pourquoi, sans que le gouvernement intervienne et réprime, on a pu voir, en Irlande, Sir Edward Carson lever, exercer une milice dont l'objet avoué était la rébellion. Seulement le *Home Rule* n'étant pas encore inscrit au livre des statuts, il n'y avait que menace de rébellion, et Sir Edward ne faisait qu'user du privilège de tout Anglais, qui est de propager sa conviction, et, tant qu'on ne se révolte pas contre une loi établie, de s'associer à d'autres pour la faire passer à l'acte. Chaque dimanche, vers onze heures du matin, on peut observer à Hyde Park, du côté de Marble Arch, le phénomène élémentaire et caractéristique de la société anglaise : un homme, le plus souvent un commis ou un boutiquier a conçu, en religion, en politique, une certaine idée qui, réalisée, fera le salut de l'Angleterre ou du genre humain. Il y a rêvé pendant des semaines et des mois, il l'a communiquée à un ami,

qui partage sa croyance. Il s'agit maintenant de la répandre au dehors. Ils prennent une chaise, un grand parapluie et s'en vont au parc. A tour de rôle, ils montent sur la chaise et s'efforcent d'être éloquents. Souvent pour amorcer le public, ils louent un petit harmonium, et l'on chante : on sait le parti qu'a tiré l'Armée du Salut de ce genre de réclame, et c'est un procédé de même ordre que nous reconnaissons dans le tintamarre des affiches de recrutement. En ce pays d'opinion, l'essentiel est toujours de propager une opinion, et cela pour aboutir à une action organisée et collective : il s'agit d'atteindre le for intérieur de l'homme qui se gouverne lui-même, ce fond intime et réservé où il trouve ses mobiles, d'y provoquer le sentiment, l'émotion qui susciteront l'acte désiré. Et, sans doute, c'est parce que là est le fait social anglais par excellence, qu'il est si respecté. D'où ces meetings, processions, prédications dans la rue, qui semblent aux continentaux l'un des traits singuliers de l'Angleterre. Quelle que soit l'idée qui les assemble, ce qui vient toujours s'y attester, c'est le droit du « sujet » à manifester sa pensée, principe de sa conduite. Tant que les manifestants *se gouvernent* véritablement, et on le suppose toujours, tant qu'ils demeurent respectueux de l'ordre, qu'ils n'attentent pas à la liberté ou à la propriété d'autrui, l'État ne peut rester que vigilant spectateur. C'est ainsi qu'en 1898, nous vîmes célébrer en Irlande, sous les yeux des placides policemen, le centenaire d'un débarquement de troupes françaises et révolutionnaires.

Probablement d'invisibles précautions avaient été prises. En général, on les néglige : ces agitations font partie de la vie normale du pays, on peut dire de son ordre, parce qu'elles respectent les limites que leur pose la loi. En effet, l'idéal moral, dans une société, correspondant toujours à son type et à son principe, c'est l'originalité de l'éthique régnante, en ce pays de *self-government*, de mettre au-dessus de toutes les valeurs, la discipline spontanée, la volonté maîtresse de soi. Se gouverner individuellement et collectivement, se conduire et s'associer, voilà ce qu'enseignent d'abord ces vieilles *public schools* de la gentry qui sont des établissements d'éducation plus encore que d'instruction, et dont l'exemple et le prestige inspirent toutes les autres — même ces nouvelles écoles secon-

daires des villes et des comtés qui veulent être démocratiques. Elles l'enseignent de parti pris, par tout ce qu'elles laissent à l'enfant de liberté et lui imposent de responsabilité ; elles l'enseignent plus délibérément encore par les jeux dits éducateurs, qui l'habituent à se subordonner à son équipe, *to play for the team*, nous disait un jour Kipling, et tel est bien le principe essentiel des hommes qu'il a aimés et décrits.

L'idée est d'origine religieuse, puritaine, aussi bien que politique. C'est d'abord que l'homme ne dépend que de soi : pour décider l'infini de son avenir, nul pouvoir de prêtre, nulle cérémonie, nul geste ou formule ne vaut, mais seulement sa conduite ; et seule sa volonté décide sa conduite. On peut s'efforcer de persuader cette volonté, lui présenter des motifs d'action ou d'abstention : on n'a pas le droit de la forcer, et c'est son premier devoir de résister à la contrainte. Le grand poète puritain l'a définie : *the unconquerable will not to yield* [1]. Elle est l'essentiel élément de chaque personne humaine. quelque chose de sacré, situé dans ce fond le plus intime, ce réduit intérieur qui doit rester fermé à autrui. De là certaines nuances singulières de la vie anglaise : par exemple, une jeune fille est toute seule pour recevoir, accepter ou refuser une proposition de mariage. Qu'elle l'accepte, elle annoncera ses fiançailles à ses parents, car elle est maîtresse et responsable d'elle-même : à elle seule de se donner, de choisir sa vie pour son bien ou pour son mal. Ce serait une indiscrétion — *a liberty* — de la part de ses plus proches, s'ils se permettaient de la conseiller. Et de même, à chaque homme anglais, de se donner ou refuser à son pays. Un tel renoncement à la libre disposition de soi-même ne saurait être que volontaire. Remarquez d'ailleurs que le mot « obligation », qui s'associe pour nous aux idées de commandement moral et d'honneur aussi bien que de nécessité légale, se traduit dans sa langue par *compulsion*, contrainte, et qu'ainsi, le service obligatoire, devenant le *compulsory service*, lui apparaît comme une servitude forcée. Or, pour le forcer, *compel*, à un sacrifice qui intéresse sa personne, son âme, sa conscience, l'État est sur lui sans

1. L'indomptable volonté de ne pas céder. — Milton.

autorité [1]. L'autorité qui le gouverne n'est pas hors de lui, au-dessus de lui, mais en lui. C'est la silencieuse volonté d'ordre ; c'est l'idée de la discipline nécessaire à l'association active dont l'instinct est en lui si fort. C'est l'impérative et froide idée du devoir, *duty* ; c'est la conscience à laquelle Nelson faisait appel d'un mot si simple, mais pour des Anglais plus fort que toute proclamation [2]. On sait le caractère tout pratique qu'a pris le protestantisme en Angleterre, et qu'il s'y est presque réduit à la morale, — mais ce fut, pendant des siècles, au XIXe comme au début du XVIIe, la plus insistante et rigide des morales. En enseignant à l'homme que, pour opérer son salut, il est seul en face d'un Dieu justicier, le puritanisme l'a rejeté sur soi et dressé au gouvernement de lui-même. Et sans doute, si la religion de ce pays a pris un caractère individualiste et pratique, c'est par une tendance profonde et propre de ce peuple, puisque, de si bonne heure, les formes politiques se développèrent dans le même sens. Indépendance des âmes vis-à-vis du prêtre, indépendance du peuple et des individus vis-à-vis du roi, de l'État, l'Angleterre ayant conquis comme une commune sur son seigneur souverain ses chartes et privilèges, l'Angleterre depuis des siècles s'apparaissant comme une commune libre, laquelle est devenue la chose de ses bourgeois. Ceux-ci furent longtemps une classe fermée, une oligarchie dont les droits et les devoirs ont fini par s'étendre, au cours du XIXe siècle, au peuple presque tout entier.

De ces principes anciens, le religieux et le politique, dérivent des mœurs et des idées spéciales. Elles commandent l'attitude de l'Anglais devant le danger national, et la solution inattendue donnée par l'Angleterre au problème de vie ou de mort que lui pose un ennemi fort de dix millions d'hommes. Dans ce pays du *self-government* et de l'association, la chose

1. Par un effet du même principe, il suffit en Angleterre, pour qu'un enfant ne soit pas vacciné, que les parents déclarent y avoir une « objection de conscience » (*conscientious objection*).

2. Un récent dessin du *T. P.'s Weekly* (octobre) montrait John Bull baissant la tête d'humiliation pendant que M. Lloyd George, devant lui, corrige la phrase de Nelson (England expects every man to do his duty) et, raturant le mot *expects*, le remplace par *compels*.

publique apparaît vraiment à chacun comme sa chose personnelle. « Qui a défriché l'Angleterre? » dit une affiche de recrutement ; « Qui l'a rendue habitable, a jeté les fondements de ses institutions? Vos aïeux. — Qui l'a faite ce qu'elle est? Vos pères. — Qui doit la défendre? Vous, pour la transmettre à vos enfants. » Elle n'est pas, cette Angleterre, une personne mystique comme le sainte Russie, une despotique idole comme l'Allemagne, une idéale figure de mère comme la France. C'est plutôt un vieux domaine héréditaire, chargé des reliques et souvenirs du passé, et dont chaque génération possède l'usufruit, le fonds appartenant d'avance à la génération suivante, comme les terres et les châteaux de l'aristocratie. A chaque Anglais de s'occuper de ce domaine, comme il s'occupe de son église, de sa paroisse, de sa ville, de tant d'œuvres qui l'intéressent, de tant de sociétés dont il est membre, — et s'il les soutient si généreusement de sa bourse, si, bien souvent, il leur laisse, aux dépens de ses enfants mêmes, une partie notable de sa fortune, c'est qu'il les a faites siennes, et parfois plus siennes que les siens. Ce ne fut pas une idée de justice sociale, mais un tel sentiment qui poussa l'oligarchie de 1806 à voter et assumer la charge presque entière de cette *income tax* qu'un libéral, un ami du peuple, M. Gladstone, rêvait d'abolir et que M. Lloyd George a si bien développée en l'appliquant à ses fins démocratiques. De la même façon, par un effet de leur loi sur l'assistance publique, les hommes de cette classe, qui payaient toutes les *rates* (taxation locale), entretenaient le petit peuple des paroisses dont ils étaient les patrons et magistrats nés. L'idée, naturelle, ancienne, c'est toujours qu'un Anglais, dans la communauté où il a des intérêts (*an asset*), un ou plusieurs votes (en 1806 ce n'était pas chaque Anglais), est un actionnaire dans une société, qu'il est « copropriétaire de l'empire ». Au-dessus de lui, l'État n'est pas le pouvoir abstrait, omnipotent, lointain, seul chargé des affaires communes, auquel Louis XIV et Napoléon nous ont habitués. Plus ou moins précisément, il éprouve que l'État (*the State*, mot bien plus rare que son équivalent français), c'est lui. Aujourd'hui encore, en cas d'émeutes, de turbulentes grèves, une idée analogue commande à un gentleman de s'enrôler comme « constable spécial », pour, un bâton

de police à la main, aller maintenir la paix dans sa rue contre les fauteurs de désordre [1].

Or, que sont les soldats volontaires, sinon de tels « constables spéciaux » enrôlés contre les ennemis du pays? A ce devoir, par un effet de la vieille tradition, les hommes de l'aristocratie, de la gentry, de la haute bourgeoisie dirigeante, se sont donnés, dès le début de la guerre. Tel fut, tout de suite, autour d'eux, l'exigence de l'opinion, que nul, s'il était d'âge militaire, n'aurait pu s'en abstenir sans déshonneur. Aussi, dans ces classes, pas une famille qui n'ait donné ses fils — et la plupart sont en deuil [2]. Mais à la démocratie nouvelle, il faut l'enseigner, ce devoir, auquel nulle expérience antérieure ne l'a préparée, et que ses représentants hésitent à transformer en obligation légale, d'abord parce qu'ils n'en ont pas reçu commission du pays, ensuite parce que l'idée de retirer au « sujet » le libre gouvernement de sa personne en le contraignant — *compelling* — à l'obéissance passive, est tenue, en ce pays de l'*Habeas Corpus*, pour contraire, non seulement à tous les précédents, mais à « l'esprit de la Constitution », enfin parce que, le péril n'apparaissant pas encore à tous les yeux, les vieux instincts d'indépendance pourraient se révolter contre la servitude imposée : *Britons never, never will be slaves !* Il n'est même pas question d'y soumettre l'Irlande. Et de même, dans l'Ouest de l'Angleterre, celtique, industriel et démocratisé, on pourrait craindre des émeutes comme celles qui éclatèrent chez un peuple de même tradition, quand Lincoln, au cours de la guerre de Sécession, introduisit l'obligation militaire. Mais c'est un trait bien significatif que, parmi ces mineurs du pays de Galles, si jaloux encore — leurs grèves

1. Parlant aux patrons et ouvriers des industries métallurgiques de la question des munitions, M. Lloyd George leur disait, le 4 juin dernier, à Liverpool : « Je vous demande de former vous-mêmes votre comité de direction, d'organiser entre vous les ressources industrielles de cette région, pour en obtenir la plus grande production possible. Aux hommes d'affaires de cette communauté je dis : « Considérez cette affaire comme la vôtre. Ce n'est pas un gouvernement qui entre en négociations avec vous. Vous êtes le gouvernement. Vous avez un intérêt engagé dans cette entreprise. Et je parle de même aux ouvriers. Il s'agit aussi de *leur affaire...* »

2. A la seule Université de Cambridge, dont les élèves se recrutent presque exclusivement dans ces classes, on comptait, au 25 octobre, que 10 250 étudiants et anciens étudiants s'étaient engagés. (*Cambridge Review.*)

d'hier le prouvent — de leurs intérêts et de leurs droits, il s'en est trouvé plus de soixante mille pour s'imposer cette servitude, du moment qu'on faisait appel à leur conscience et leur volonté d'hommes libres.

Cet appel a sonné, de plus en plus pressant, par toute l'Angleterre, d'abord tocsin d'alarme qui veut jeter l'émoi dans le pays, arracher les hommes aux routines du *business as usual*, en publiant à toutes volées la grandeur et l'imminence du danger public. Ce fut l'affaire surtout des grands journaux, dont nous avons dit le patriotique pessimisme. Et puis constant, insistant effort pour atteindre et remuer les consciences, propagande par les meetings, prédications, processions, discours en plein vent, activités d'officiers-recruteurs. Le point de vue, c'est qué l'homme doit s'enrôler *comme il s'engagerait dans l'Armée du Salut*, à la suite d'une méditation et par l'effet d'une conviction, d'une certaine idée du bien et du mal, du juste et de l'injuste que suscitent en lui, en une campagne active et bien organisée les apôtres et propagateurs de l'idée. De celle-ci le caractère tout moral, protestant, puritain apparaît au premier coup d'œil jeté sur les affiches illustrées qui couvrent les murs, et dont le souvenir restera lié à celui d'une profonde crise de la conscience nationale. Sur leur violent bariolage un mot revient toujours : *duty*. Le sentiment d'un devoir impératif, voilà ce que veut suggérer cette imagerie, incomparable document sur le fond de l'âme anglaise. C'est, par exemple, la familière figure, si fine, perspicace et militaire (Kipling a dit : « *the war-wise face* ») de Lord Roberts, son perçant regard, toute cette précision qui ne parle que d'énergie volontairement disciplinée, de fidélité aux consignes, de services loyalement accomplis. Et au-dessous, cette devise : « Il a fait son devoir; ferez-vous le vôtre? » C'est la figure immobile et plus massivement autoritaire de Lord Kitchener, ses deux prunelles de clair acier qui semblent se fixer dans les vôtres, son doigt impérieusement levé qui vous arrête, vous désigne et vous jette ces mots imprimés sur l'affiche : *Your country wants* YOU. « Vous, votre pays vous demande ! » Car, pour exciter les consciences, on a recours aux vieux procédés des grands prédicateurs méthodistes. En chaque individu de son auditoire, un Wesley tâche à susciter le sentiment que c'est

à lui, personnellement, qu'il parle, que c'est pour lui, personnellement, que Christ a souffert ; et tel est aussi le procédé des soldats et officiers recruteurs qui montent sur une automobile pour haranguer la foule. Un de ces orateurs, un soldat revenu du front, se tournant soudain vers un groupe de grands jeunes gens en casquettes, et montrant du doigt une femme à laquelle s'accrochaient deux petits, leur criait : « Pour ceux-là, les femmes et les enfants, ça m'est égal de retourner me battre ! Mais vous — pourquoi donc irais-je risquer ma peau pour vous? » Cent images et textes, qui parlent de tous les murs, interpellent ainsi le passant. Ce beau garçon en khaki, dressé sur un raccourci du pays de Flandre, ce jeune Anglais simple, leste et radieux, c'est à celui qui le regarde, s'il est de son pays et de son âge, qu'il agite son chapeau et crie joyeusement : « *Come and do your bit !* » « Venez donner votre coup d'épaule ! » Ce passant s'est-il arrêté dans Holborn ou le Strand, au spectacle d'un régiment mené par ses fifres? C'est à lui que parle ce tableau qui montre la foule vague et béante devant la belle troupe neuve, fière, précise et bien sanglée, — à lui que s'adresse la leçon : « Ne restez pas avec les badauds, venez avec les hommes ! » — Est-il marié, jeune père? En a-t-il confortablement conclu que son devoir n'est que dans son bureau, et puis entre sa femme et ses enfants? Qu'il médite la mine de ce bourgeois enfoncé dans un fauteuil, et qui baisse la tête parce que son garçonnet de dix ans lui pose innocemment cette question : « Père, qu'est-ce que tu faisais pendant la grande guerre? » Ou bien c'est aux femmes que l'on s'adresse, l'amour, en Angleterre, ayant gardé la nuance romanesque et romantique, chrétienne, moralisante, idéaliste, — la poésie, le rêve et l'éthique populaires l'ayant associé, avec les longues fiançailles, aux idées et consignes de chevalerie. On s'est rappelé le mot de Ruskin : « C'est la jeune fille qui fait la vertu de l'homme, c'est elle qui l'envoie au devoir. » De là ces appels aux influences féminines, dont une image symbolique fait apparaître le pouvoir. Une jeune Anglaise est debout à une fenêtre. D'un grand geste de commandement, elle lance un mot : *Go !* « Allez ! » Par la fenêtre, on voit s'ébranler un rang de fiers jeunes hommes disciplinés... Plus étonnant, si l'on n'est pas au courant des mœurs du pays,

ce questionnaire : « Votre bon ami (*best boy*) est-il en khaki? Si non, qu'en pensez-vous? S'il ne trouve pas que vous et le pays valiez la peine qu'il se batte, continuez-vous à le juger digne de vous? Ne plaignez pas la fille que l'on voit sortir seule. Probablement son jeune homme est dans les rangs, en train de se battre pour elle, pour l'Angleterre et pour vous. Si le vôtre néglige son devoir envers son roi et sa patrie, le jour viendra, peut-être, où c'est vous qu'il négligera : réfléchissez, et demandez-lui de s'enrôler aujourd'hui même. » Parfois c'est à la femme d'expérience, à l'épouse et à la mère qu'on demande — avec quel sérieux, quelle méthodique énumération d'arguments pratiques et moraux! — de réfléchir et puis d'agir sur ses hommes. « Aux femmes de Grande-Bretagne : 1° Avez-vous lu ce qu'ont fait les Allemands quand ils envahirent la Belgique? Vous êtes-vous demandé ce qu'ils feraient s'ils envahissaient votre pays? 2° Comprenez-vous bien que votre foyer, vos enfants sont menacés si vous ne trouvez pas d'autres soldats tout de suite? 3° Comprenez-vous que le seul mot « Partez! » prononcé par vous, peut envoyer un homme se battre pour son roi et pour l'Angleterre? 4° Quand la guerre sera finie, si l'on demande à votre mari ou votre fils s'il en était, faudra-t-il qu'il se taise parce que vous ne l'aurez pas laissé partir? 5° Ne voulez-vous pas aider à envoyer un homme à l'armée aujourd'hui? »

Ne voulez-vous pas aider? *Will you not help?* C'est la même formule d'appel que l'on avait lue dans les circulaires de tant d'œuvres religieuses, morales, charitables. Prosaïque, mais fervent appel à la volonté libre, à la volonté de bien, à l'association et la coopération pour le bien. Un tel texte, où l'on reconnaît, non le style neutre d'une administration d'État, mais la voix vivante d'hommes anglais, levés pour leur idée, un tel texte, avec son numérotage d'arguments, son mélange de raisons morales et de considérations positives, sa lourdeur et son sérieux, nous entr'ouvre le dessous psychologique d'un peuple. Peuple lent, peu artiste (eux-mêmes disent peu imaginatifs), rebelle aux prestiges de l'éloquence, mais capable de conviction et sentiment profonds, — peuple consciencieux entre tous, qui a fait de la conscience l'essentiel de sa poésie et de sa religion, et par là, bien que sensible surtout au détail

concret des choses, aux réalités empiriques — mais il faut y comprendre celles de l'âme — capable d'un infini de rêve et de mysticisme. C'est en s'adressant à cette conscience, en provoquant sa lente réflexion sur le bien et le mal, tout un silencieux travail intérieur, qu'il a toujours opéré ses réformes. Ainsi s'accomplirent, au xvie siècle, la Réforme proprement dite, au xviiie, l'abolition de l'esclavage, au xixe l'émancipation des catholiques, l'extension du droit de vote et la suppression des bourgs pourris, et puis, par l'effet justement d'un remords, de ce « remords social » (*social compunction*) dont Carlyle et Ruskin furent les excitateurs, la législation ouvrière et interventionniste dont l'Angleterre donna le premier exemple à l'Europe. Ainsi progresse depuis douze ou quinze ans le socialisme lui-même, qui participe en Angleterre, du rêve religieux et puritain. Ainsi naquirent, se développèrent — et c'est l'exemple le plus prochain — ces entreprises pour le bien qui assemblent par dizaines et centaines de mille les bonnes volontés, ces légions de croisade que sont « l'Association des jeunes gens chrétiens », les *Bands of Hope*, l'Armée du Salut, et surtout les grandes ligues anti-alcooliques. Les méthodes de persuasion, les motifs, le travail d'esprit qui décident un jeune Anglais à s'enrôler pour la durée de la guerre actuelle sont vraiment de même ordre que lorsqu'il signe un engagement de tempérance. Par un effet d'habitudes très anciennes, un tel acte lui apparaît comme ne pouvant être que spontané, l'individu n'appartenant qu'à lui-même et choisissant seul dans la vie son bien ou son mal, qui décident son éternelle destinée. D'un côté, les bons qui veulent activement le mieux ; de l'autre, les tièdes, les indifférents, les lâches, dont les premiers se détournent. Cela est si vrai qu'un des arguments, aujourd'hui, contre la conscription, c'est que les volontaires refuseraient de servir à côté des recrues du système obligatoire.

Mais si la question qu'on pose à tant de consciences est simple, la réponse ne l'est pas toujours. Défendre son pays, lutter par les armes contre un ennemi qui incarne le diable, c'est un devoir : prime-t-il tous les autres [1] ? Tel, qui a charge

1. « I dont come here to say : « Go and join » to a man who may have a sick mother... I say honestly that my wife is more to me than my country, but

d'enfants ou de parents, s'est lentement haussé dans une banque, dans un bureau de la Cité au poste qu'il occupe. La guerre, comme l'a dit Lord Kitchener, peut durer trois ans. Doit-il partir, renoncer à sa place, qui ne peut rester vide, et qu'un autre, moins consciencieux, occupera? Ou bien c'est un chef d'industrie dont la maison, s'il s'enrôle, va péricliter au profit de concurrents moins soucieux du devoir ; c'est un ingénieur d'une maison qui, indirectement, collabore à la production du matériel de guerre; c'est tel fermier qui se dit que l'Angleterre a toujours besoin de fourrages, de blés et de bestiaux. Grand tourment d'avoir seul à donner le oui ou le non à de telles questions. J'ai vu d'assez près un cas touchant de ce genre : un jeune homme de vingt-trois ans, chef, par la mort de son père, d'une ferme de douze cents acres, où la moitié d'un hameau — quinze ou vingt journaliers — trouve à s'employer. Il voulait s'enrôler, mais sa mère le retenait encore : lui parti, elle voyait tous les travaux arrêtés. Dans ces campagnes où la caste inférieure est si inférieure, et, depuis des siècles, dépendante, la présence, à la ferme, du maître semble indispensable. Le doute, dans un tel exemple, nous étonne : par l'inéluctable loi, depuis quarante ans, l'absolu du devoir nous apparaît. Mais des Anglais peuvent être perplexes, qui doivent décider pour eux-mêmes, et voient d'autres Anglais décider dans le sens négatif [1]. D'instinct ils ne croient qu'à l'autorité du précédent : si le devoir est absolu, pourquoi donc est-il si nouveau? Comment nul texte de Bible ou de loi ne l'a-t-il jamais formulé? Apprenant la présence d'un Français, ce jeune homme vint me voir (tout Français passe facilement en Angleterre pour posséder des lumières spéciales sur la guerre), il voulait savoir si l'obligation était vraiment pour tous, en France ; ce qui restait, au dixième mois de la guerre, de la force allemande ; — surtout si l'appoint anglais

not when my country is in danger. » (Discours de M. Seymour Hicks dans un meeting de recrutement à Londres, 8 octobre.)

1. C'est pourquoi, dans une lettre adressée individuellement à chaque Anglais (15 oct. 1915), Lord Derby, directeur général du recrutement, donne un critérium : « Monsieur, puis-je vous prier de vous poser cette question : ai-je fait *tout* ce que je pouvais pour la sécurité de mon pays? » Et dans une lettre adressée au maire de Leicester et publiée par toute la presse, il ajoute cette seconde question : « L'excuse que je me donne serait-elle valable en un pays de conscription? »

du moment suffisait. On m'avait dit qu'il voulait me demander conseil. Il s'en garda bien : mais je le sentais qui cherchait à voir clair pour prendre son parti. C'est par une voisine que je sus les objections de la mère et, un mois plus tard, qu'il venait de prendre l'engagement.

Un tel acte, comme une conversion, est l'aboutissant d'un travail profond [1]. Tout ici rappelle le progrès d'une idée religieuse, les convertis se muant en convertisseurs, et les prosélytes se levant tout d'un coup parmi les adversaires. Car on ne s'en tient pas à la diffusion anonyme des brochures et des affiches : les officiers, les soldats se font recruteurs ; les blessés convalescents parlent dans les meetings ; les femmes, dévouées à l'idée qui leur prend leurs fils et leurs maris, habituées au *canvassing* électoral, vont sermonner, encourager à domicile les indifférents, les incertains. A la campagne, où l'autorité morale de la gentry se met au service de la cause, les dames du manoir mènent le mouvement. Dans les districts industriels, ce sont des chefs du parti ouvrier, un Will Crooks, un Ben Tillet, un Hodge, des représentants des *Trade Unions*, que l'autorité militaire a promenés sur le front, et qui viennent convaincre leur public, à l'anglaise, par les anecdotes, les faits et les images d'une certaine expérience concrète. Aux ouvriers ils disent surtout le besoin de munitions, et c'est au sentiment de justice, si fort dans ce peuple, qu'ils s'adressent. Est-il juste — *is it fair* — que des Anglais valides restent chez eux, tandis que leurs frères passent les nuits dans les tranchées, risquent la défaite et la mort? Est-il juste que des célibataires évitent le danger qu'affrontent des hommes mariés? Est-il juste, disaient-ils en juin, après les révélations sur l'insuffisance de l'artillerie, que des camarades ne puissent que mourir sous des avalanches d'obus, parce qu'on fait grève en Angleterre, parce qu'on s'en tient aux règlements de syndicats qui interdisent de travailler vite? Une affiche montrait ce contraste

1. Le *Daily Chronicle* a publié (9 octobre) un beau poème de M. Harold Begbie, excitant les consciences à ce travail. En voici la première strophe :

Fight it out in your heart, my lad,
It's time for the final wrench ;
Home has its arms about your neck
But Conscience points to the trench

et cette injustice. En haut, des artilleurs sous le canon de l'ennemi : des gerbes de feu, les hommes impuissants, passifs, quelques-uns renversés, agonisants, sur leurs pièces ; on voit les caissons ouverts : ils sont vides. En bas, une autre image : des ouvriers en casquettes fumant leurs pipes, les bras croisés, devant un cabaret. On voit la porte d'une usine : elle est fermée.

Faire voir, provoquer l'acte par l'image, multiplier les images, et, par leur suggestion toujours présente, créer des habitudes, des automatismes mentaux, des courants généraux d'imitations inconscientes, qu'est-ce que le principe et le grand procédé de la réclame? Voilà le plus singulier de cette propagande : l'esprit en est puritain, mais la méthode en est commerciale, et l'association de ces deux caractères est une des originalités de l'âme anglaise (on peut dire, en pensant à l'Amérique, de l'âme « anglo-saxonne »). Autant que les institutions politiques, autant que la religion individualiste et rigoriste, les activités spéciales aux « affaires », *business*, ont contribué, en prenant depuis cent cinquante ans, et dès l'adolescence, la plupart de ses hommes, à former l'âme et la pensée de ce peuple. Peuple, non de fonctionnaires, non de soldats, mais de libres commerçants. Car l'essence du commerce, c'est la liberté, celle des prix, de l'offre et de la demande, celle de toutes les concurrences. C'est sous l'influence de ce régime que l'esprit anglais a découvert très vite une de ses inventions les plus caractéristiques : le principe du *laisser-faire*. Favorisé par les vieux instincts d'indépendance, confirmé par les habitudes de *self-government*, par les mœurs puritaines qui isolent l'individu et le rejettent sur soi, il a passé, ce principe, du pur domaine économique, dans la société tout entière. D'avance il s'accordait à l'idée si naturellement anglaise que les choses, au moins dans le domaine social, trouvent d'elles-mêmes leur équilibre, leur forme et leur développement achevé, qu'elles sont vivantes, et qu'il n'est que de les laisser vivre ; — aussi bien, dans l'ordre de la morale, la même conception s'est traduite par ce commandement : *live and let live*. Ainsi se firent, sans surveillances ni directions d'un État fort, prévoyant et paternel, à l'inverse par conséquent du procédé allemand, la richesse, la grandeur et la puissance de l'Angleterre. Sans doute

le principe subit aujourd'hui l'antagonisme des nouvelles idées socialisantes, mais il est puissant encore sur les esprits et commande de vieilles habitudes. Il faut le compter pour beaucoup dans la méthode de politique étrangère que M. Asquith résumait par sa formule : « Attendre et voir », — pour beaucoup dans le sentiment vague, mais, hier encore et en pleine guerre, très général, que l'on réussirait, sans un effort total, sans plan systématique et ordonné d'en haut, à se tirer d'affaire, que tout, encore une fois, s'arrangerait de soi-même. Il est pour beaucoup, par conséquent, dans le retard du pays à s'organiser industriellement pour la guerre, — pour plus encore dans la résistance que rencontrent toujours les apôtres de la conscription, résistance insurmontable, peut-être, car l'idée qui la suscite se révèle, à mesure qu'apparaît plus pressante la nécessité de la loi, de plus en plus profonde et liée au principe même de cette société.

Mais justement, par cette nécessité même, qui excite et contraint toute vie à s'adapter, et cela d'une façon ou d'une autre, en tirant un parti imprévu de ces organes et instincts mêmes qui semblaient l'exposer davantage au danger, on a vu, de ces mœurs commerciales, si contraires à l'idée militaire, naître l'expédient original qui a le plus servi pour susciter si vite une armée de l'ordre continental. D'ailleurs, par la même tendance de la vie à s'adapter à ses conditions dans une société où rien de public ne se peut que dans le sens de l'opinion, on a trouvé les moyens d'en organiser et accélérer les mouvements. Le principal, c'est tout simplement la réclame, toute la moderne réclame, incessante, obsédante, avec son ingéniosité à varier à l'infini ses appels, avec la forte couleur et l'humour qui la rendent souvent si pittoresque en Angleterre. On l'avait vue s'appliquer à la politique : cuivres, grosses caisses, pompons rouges et bleus, chansons, voitures fleuries, processions, transparents et cinémas des veilles électorales. On l'avait vue s'appliquer à la religion : tintamarres des *revivals* méthodistes et de l'Armée du Salut. La voici qui se met au service du patriotisme : fifres, tambours, clairons, défilés dans les rues les plus populeuses, comme à l'arrivée d'un cirque, des nouveaux enrôlés que suivent les badauds ; parades sur les places, au son des musiques, des officiers recruteurs debout

dans leurs automobiles ; pavois, fleurs, images multicolores des bureaux de recrutement, rappelant, avec leurs aspects de tumulte et de fête, avec les sollicitations en style cordial et jovial de leurs écriteaux, le décor et les boniments d'un batteur d'estrade. Dans la propagande par l'affiche, la publicité se fait américaine. Sans doute, lorsque Lord Kitchner demanda trois cent mille nouveaux volontaires, son appel parut sur tous les murs en son émouvante et noble simplicité : on savait l'âme anglaise sensible à cet ordre de beauté-là. Mais ce n'était pas assez : à la foule, qui est naïve en ce pays, il fallait communiquer la sensation directe, physique de l'urgence. Sur tous les taxis de Londres, à l'avant, sur la glace, on vit apparaître en grosses lettres cette phrase : « 300 000 hommes de plus, demandés *tout de suite.* » A les voir filer de tous côtés avec cette annonce, on avait l'illusion qu'ils n'allaient si vite que pour jeter à l'instant, à tous les coins de la ville, la grande nouvelle pressée, mieux encore, qu'ils s'affairaient, à chercher, tout de suite, les trois cent mille volontaires. Secouer le public, en lui présentant l'achat de tel produit comme impossible à remettre, impératif à l'instant même, pousser tandis qu'elle est toute neuve, l'idée suggérée jusqu'à l'acte, c'est une des habiletés nouvelles que les maîtres américains de la réclame ont enseignées aux professionnels anglais. *To-day ! to-day !* « aujourd'hui ! enrôlez-vous aujourd'hui ! envoyez votre homme aujourd'hui ! », clament toutes les voix qui semblent monter des murs, et sur l'homme de la foule, d'âme quelconque et malléable, ces voix fortes, brèves, précises exercent des suggestions actives. Un autre moyen, venu lui aussi des États-Unis, où l'on enseigne l'art de magnétiser le public, c'est quand on lui parle, d'ajouter à l'accent de certitude un élan de belle humeur et d'énergie communicatives, le rayonnement d'une vitalité joyeuse qui séduit en même temps qu'elle commande. Qui a vu prêcher de jeunes prêtres anglicans dissidents, qui a suivi des meetings de salutistes, d'abstinents, ceux de la *Young Men Christian Association*, sait quel parti les missionnaires de la religion et de la morale, jadis d'allures si austères, moroses, tirent aujourd'hui de ces heureux prestiges. Ils servent dans la grande entreprise de conversion qui veut décider tous les jeunes hommes d'Angleterre à une vie

nouvelle. Toniques images de beaux soldats en khaki, au regard si sain, si clair et si droit ! Ils ont trouvé leur foi et leur salut. Comme ils semblent posséder et promettre le secret du bonheur ! Comme ils appellent l'homme de la rue, le terne et triste civil, à leur insouciance, à leur vie noble, légère et facile, parce qu'appuyée aux précisions du devoir ! « Prenez l'habit du roi ! A nous les camarades ! » semblent-ils crier, en nous envoyant leur gaieté d'un geste de la main. On se rappellera la petite affiche en couleur, si populaire, qui montrait trois jeunes highlanders, les bras dans les bras, le pas si élastique et joyeux, et comme prêt à la gigue. Quel charme de ces lisses visages de vingt ans, au rire de pureté radieuse ! On voyait la fleur d'un peuple, à peine éclose, aujourd'hui si pathétique, parce qu'elle s'offre d'elle-même, en nombres toujours renouvelés, dans son éclat, sa grâce et son bonheur, à la faux aveugle de la guerre. Mais cette estampe ne voulait qu'attirer, séduire. D'autres appels moins beaux, et dont certains furent traités de vulgaires, nous touchaient aussi. Ils semblaient s'adresser à la secrète volonté anglaise de courage et de réticence qui réprime l'émotion par l'humour et remplace un grand mot par un bon mot. Telle affiche montrait un peloton de chevaux allongés sur un champ de courses, les jockeys casaqués aux couleurs des belligérants. La brève légende disait : « *Engagez-vous pour la grande finale internationale !* »

Étrange langage à l'heure où ce pays, — un pays si fier, héritier d'un tel passé, et qui sait tout ce qu'il représente sur la planète et dans l'histoire humaine — est menacé dans sa vie par l'ennemi le plus haineux, le plus insolent et le plus fort qu'il ait jamais connu. L'étranger en sourit, s'il ignore l'Angleterre, et beaucoup d'Anglais regrettent le style de ces appels, qui connaissent l'étranger et croient prévoir son impression. Mais quand on sait, on aperçoit sous de telles apparences le dessous national, ancien, que cette crise, l'intensité de l'effort collectif et nécessaire, font apparaître comme jamais. C'est à la fois la volonté et la conscience : inviolable volonté de la personne qui seule décide d'elle-même ; silencieuse conscience qui réfléchit, s'émeut et commande la volonté du sacrifice. Car il ne faut pas s'y tromper, quels que soient les aspects de

la propagande, et j'ai dit de la réclame, celui qui, décidant de « combattre pour son roi », vient dans un bureau de recrutement prononcer et signer la religieuse et archaïque formule : « Je jure devant le Dieu Tout-Puissant de servir en toute « allégeance, honnêtement et fidèlement, comme lié par un « devoir, Sa Majesté George V, ses héritiers et successeurs, « de les défendre dans leurs personnes, leurs couronnes, leurs « dignités et contre tous ennemis, en obéissant aux généraux « et officiers placés au-dessus de moi, — et Dieu m'y aide ! », celui-là sait très bien à quel risque il s'engage. Il a lu l'histoire de Mons et du Cateau, de l'Yser, d'Ypres, de Neuve-Chapelle et de la Bassée ; il sait les avalanches de mitraille, de *black Johnsons*, les liquides enflammés, les gaz ; il sait le nombre et la proportion des tués, — 76 000 au 15 août [1] ; il sait ceux de ses camarades qui ne reviendront jamais. Trois millions de jeunes hommes anglais ont choisi d'accepter ce risque en même temps que les servitudes militaires, et un à un, ils sont venus signer la solennelle formule, parce qu'en laissant leur volonté libre, on avait fait appel à leur conscience.

Un tel geste d'un peuple est sans exemple, et quand on l'aperçoit dans sa réalité, quand on le « *réalise* », comme disent les Anglais, il apparaît sublime. Pour nous, l'idée que nous en avons prise s'est associée à un souvenir qui nous est devenu comme le symbole, le raccourci, en une brève image, d'un acte immense et dont l'essence est toute morale. C'était un dimanche ; nous venions de visiter un camp de volontaires, au nord de Londres. Avec nous montèrent dans le train une jeune fille et un vieil homme qui dirent longuement adieu, par la portière, à un soldat du camp, — et puis, sans plus parler ni bouger, s'assirent en face de nous. L'homme avait la mine et la barbe longues, la redingote noire et râpée d'un ministre dissident de l'ancienne espèce. Elle aussi était tout en noir ; son visage avait la pâleur et la minceur, l'expression intense et presque fixe, les lèvres serrées qui s'associent à l'idée de la foi puritaine. On eût dit que ces lèvres-là ne s'étaient jamais détendues dans un sourire. Elle portait au cou, sur la laine de

1. Au 9 octobre, les pertes totales montaient à 493 000 hommes (chiffre donné par M. Asquith).

son pauvre corsage, un étrange ornement héraldique et doré, une sorte de broche, de largeur insolite, où je reconnus tout d'un coup un emblème de régiment, comme on en voit aux casquettes d'officiers. Alors je compris : ce noir était un deuil ; cette plaque régimentaire, une relique, pieusement et fièrement portée, sans doute en souvenir d'un frère. Le train courait déjà depuis quelques minutes, et tous deux restaient très droits, toujours sans un mot ni un geste. Et puis la bouche de la jeune fille se desserrant, elle dit au vieil homme ces mots que, sans doute, je n'aurais pas entendus, si je ne les avais lus en même temps sur ses lèvres : *We've given our four. Conscription may come. We can't do more.* « Nous avons donné nos quatre. La conscription peut venir. Nous ne pouvons pas plus. »

V

LES HOMMES

Ainsi se sont levées ces nouvelles légions d'Angleterre, dont les nombres toujours croissants, et l'on peut dire, aujourd'hui, le degré de valeur technique, sont pour l'ennemi l'une des plus néfastes surprises de la guerre. Il croyait avoir tout prévu des contingences matérielles : l'apparition d'une telle armée en est une, des plus massives et décisives. Seulement, elle a ses origines en des réalités spirituelles, et le méthodique ennemi s'est montré irrémédiablement aveugle à tout fait de cet ordre-là.

La réalité spirituelle qu'il eût fallu connaître, c'est tout simplement l'âme anglaise. Nous l'avons vue se manifester avec ses caractères propres dans les méthodes employées pour la création des armées. Celles-ci même, par leur aspect, leur esprit, leurs mœurs, leur organisation, la traduisent d'une façon plus évidente et directe encore. C'est le meilleur et le plus profond de l'Angleterre, le plus anglais de son âme qui vient y apparaître aux yeux.

Les corps réguliers provenaient de la plèbe — un tel mot peut s'employer en un pays où les distinctions de castes sont restées si précises. Les hommes enrôlés dans la rue, souvent aux portes de cabarets, n'avaient pas reçu les influences déterminantes de la civilisation proprement anglaise, et pendant sept ans, à la caserne, les influences d'un milieu très spécial leur imposaient un type de métier. Au contraire, dans les troupes nouvelles, le type est surtout anglais. C'est qu'elles sortent du cœur même du pays ; c'est qu'elles sont faites de sa substance la plus noble et la plus active ; et cela, non seulement parce que ces soldats sont des volontaires et que la conscience de la patrie vit en eux, mais parce qu'ils appartiennent presque tous à ces catégories sociales où s'entretiennent les idées et les traditions nationales, soit à l'élite du peuple ouvrier, pénétrée de protestantisme anglais (trop de travailleurs professionnels ont, au début, quitté pour le régiment la fonderie et la forge), soit à la *middle class*, soit à la haute bourgeoisie et à la *gentry*. De ces dernières castes, surtout, l'influence fut puissante pour façonner l'âme et la physionomie des nouvelles armées. Elles ont donné le ton parce qu'elles ont donné l'exemple; on sait, d'ailleurs, quel est encore leur prestige. Or, de tout temps, les hommes de ces classes ont été, plus que les autres, l'Angleterre, qu'ils dirigeaient et représentaient aux yeux de l'étranger. Plus que les autres ils en incarnaient les idées, enseignées en toute rigueur et pureté, avec les jeux éducateurs, dans les écoles de leur monde (*public schools*) et à l'université. Les impératifs proprement anglais, la religion, la tradition, toute l'incessante suggestion sociale ont décidé leur type : type de corps et d'esprit, précis comme la médaille que frappe un balancier, et que l'étranger reconnaît, d'abord, sous toutes les variations individuelles. Beaux jeunes gens réguliers — les Anglais disent *true to type* — simples et sains, élevés au grand air, entraînés aux sports, durs à la fatigue, stoïques à la souffrance, et, pourtant, juge l'étranger, exigeants en fait de bien-être parce qu'un certain dehors de vie leur semble — mais surtout à ceux qui les prennent inconsciemment pour modèles, et c'est le grand nombre — faire partie de ce qu'ils se doivent et de ce qui leur est dû, parce que, s'ils sont prêts à se faire tuer comme des *gentlemen*,

ils voudraient pouvoir se raser chaque matin, comme des *gentlemen*.

Psychologiquement le type est nettement déterminé. Par nature l'esprit est lent : l'homme vaut surtout par sa volonté tenace, la patience de ses nerfs, le profond sérieux qui se dissimule sous de la belle humeur et de l'humour, — par la qualité d'une conscience qui le discipline du dedans. L'éducation, les influences de l'école à tous ses degrés ont précisé ces tendances et dispositions naturelles. Culture morale, bien plutôt qu'intellectuelle, le gentleman qu'est ou que veut être chacun [1], se définissant d'abord comme un homme de cœur et de conscience. Trois cents ans de protestantisme biblique et rigoriste ont associé l'idée du devoir à celle de l'absolu religieux, de cette autorité surhumaine que traduit le mot *God*, — un mot qu'on ne prononce pas souvent, parce qu'on a pris à la lettre le commandement du Livre, et parce que la solennelle émotion qu'il évoque fait partie du domaine intérieur et réservé. Se garder, taire ce qu'on porte en soi de plus sérieux et profond, c'est une des nuances caractéristiques de l'âme anglaise. Mais on a publié quelques lettres écrites par des blessés à leurs plus aimés, quelques vers laissés par des morts (Julien Grenfell, Rupert Brook) qui suffiraient à montrer, si toute la poésie de ce peuple — de Milton à Kipling — ne l'avait enseigné, à quel lyrisme secret l'idée contenue du devoir et du sacrifice peut exalter ces âmes.

En général il ne se traduit, ce lyrisme, que si l'homme est vraiment seul, comme il l'est devant Dieu, devant la mort [2]. En société, il est dressé à ne montrer que son être social qui se superpose, pour le réprimer, à son être personnel et véritable. Des consignes sociales le gouvernent, dont la première est de se conformer strictement au type général. Singulières disciplines, qui s'appliquent fortement dès l'école, où les gestes

1. Every man in England is a gentleman, disait M. Seymour Hick à la foule, dans un discours de recrutement (8 octobre 1915).

2. Ou bien dans le tête-à-tête où deux êtres s'isolent. Voici un extrait d'une lettre écrite à une fiancée : « Vous ne recevrez rien de moi pendant une semaine, une quinzaine, peut-être plus. Ne vous tourmentez pas. Voyez-moi comme je me vois : une chose abstraite, une partie de la grande Ame luttant pour le salut, le sien, celui du monde. Je ne suis plus une personne, avec des tristesses et des joies particulières. Ni vous non plus. » (*Graphic* du 30 octobre 1914.)

d'émotion, de nature ne sont pas plus tolérés que les expressions d'originalité. Elles forment l'homme, ces disciplines, à ce que les nouveaux moralistes d'outre-Manche ont appelé d'un mot injuste « l'insincérité anglaise », elles l'adaptent à une convention, la convention sociale dans laquelle vit tout Anglais, et qui lui défend deux choses : d'abord de s'épancher, de traduire ses mouvements d'âme passionnés et profonds, ses émois de sensibilité, *to give himself away,* — ensuite de regarder en face certains aspects et certaines régions du réel, et, spécialement, l'envers de la société et de la vie : le laid, l'hypocrite, le malpropre, le vicieux, le macabre, surtout le dessous d'abîme et de néant, et s'il l'a regardé, de raconter ce qu'il a vu, — la convention qui suppose que tout est sain, bien ordonné, que tout a sa racine morale et sa juste raison d'être dans ce dessous que l'on refuse de sonder, apparaissant comme nécessaire à la santé, à l'ordre, au bonheur du groupe et de l'individu. A force d'éliminer de la vie tout aveu de son élément tragique, ces consignes tendent à le présenter comme un jeu, un jeu qu'il faut mener avec humour et détachement ; et l'habitude excessive des sports pousse dans le même sens. De telles règles ont pour principe une certaine horreur toute instinctive de la maladie nerveuse et du déséquilibre social, du *morbide*, mais elles présentent des inconvénients que les nouveaux critiques anglais de l'Angleterre, s'occupaient tous, depuis dix ans, à dénoncer et railler. Le moindre n'est pas, à force d'imposer à l'homme, quand il est en société, l'heureuse convention, de l'aveugler tout à fait, s'il est du troupeau, aux nécessités et dangers du réel, par conséquent, de l'empêcher de s'adapter, — et sans doute, le parti pris général de sérénité, on pourrait dire d'inconscience, est pour beaucoup dans la lenteur qu'ont mise les Anglais à faire face à la menace et puis à la réalité de la guerre. Mais que l'évidence du péril s'impose, qu'il se lève immédiat, imminent devant l'homme, sous ses formes mortelles, et l'on verra paraître l'élément de stoïcisme contenu dans le commandement d'optimisme. Car si l'on cherche l'idée originelle et profonde de la consigne anglaise, c'est bien une volonté de force morale, de résistance au malheur que l'on y trouve, en dernière analyse, un *non* opposé à l'émotion qui tend à communiquer

et propager ses désarrois. Que de familles que la guerre à désolées ! Il est entendu qu'elles taisent, on peut dire qu'elles dissimulent leur deuil; la douleur est de l'ordre privé : qu'elle s'isole ! En société, l'être social de l'homme doit seul apparaître, avec le sourire et le geste sociables. Une telle règle est pour beaucoup dans les apparences de tranquillité, d'indifférence à la guerre, de « *life as usual* » que présentait, hier encore, l'Angleterre aux yeux de l'étranger, — pour beaucoup aussi dans ces aspects d'insouciance, on disait même de légèreté (« ils ne sont pas sérieux ») dont quelques-uns s'étonnaient tout bas, qui avaient vu les Anglais sur le front. Ils savaient admirablement mourir, mais ils aimaient mieux avoir à reprendre leur tranchée que de renoncer à leur thé de cinq heures [1]; en seconde ligne, ils continuaient à jouer au football. En somme, ils semblaient considérer la guerre comme une partie de *football*, et ces soldats apparaissaient surtout comme des sportsmen. Ils le sont en effet, ils doivent l'être. La convention qui laisse l'homme à lui-même, à sa conscience, à sa religion, quand il s'agit d'accepter la souffrance ou la mort, lui prescrit, devant les autres, des gestes et des attitudes qui sont presque celles du sport : nous avons indiqué déjà quelles idées toutes morales s'associent aujourd'hui à ce mot pour un Anglais. N'est-il pas significatif que, de plus en plus, le mot « jouer le jeu » tende à remplacer la vieille expression : « faire son devoir », — justement parce que, dans la vie de tous les jours, on évite les mots comme les gestes trop sérieux. Jouer le jeu, *play the game*, c'est le commandement de la vie anglaise moderne : le jouer avec les autres, en se distinguant le moins possible des autres (car, par une antinomie qui s'explique très bien, le peuple le plus individualiste de tous est aussi l'un des plus grégaires), en servant son équipe, patiemment, honorablement, en manifestant le moins possible de soi-même, en maîtrisant ses réflexes si l'on reçoit un coup de pied, en gardant, aux plus graves moments, le ton

1. On s'est mépris, d'ailleurs, sur la signification de ce thé de cinq heures. Un volontaire de l'Hon. Artillery Company me disait que dans sa caserne, à la Tour de Londres, c'est le dernier repas de la journée.

Quant aux confitures, elles servent, par leur cellulose, à remplacer les légumes verts. On sait les entérites que le pur régime carné a causées chez nos soldats.

de l'humour, de la conversation, et le plus possible, quand il ne s'agit que de soi, de la plaisanterie. « *Engagez-vous pour la grande finale internationale !* » disait l'affiche ; et c'était leur langage qu'elle leur parlait, l'invariable langage de la convention que tant d'artistes anglais ont attaquée, justement parce qu'artificielle, parce que transposant toute émouvante réalité, tout profond et beau mouvement d'âme sur les plans de la vie ordinaire et de la plaisanterie banale. Sans doute, beaucoup ont longuement réfléchi avant d'aller jurer et signer au bureau de recrutement. L'acte accompli, on dirait qu'ils viennent de s'enrôler pour une partie de cricket ou de prendre leurs billets pour une expédition de chasse un peu longue dans le Sud-Afrique. « Ayant choisi de donner leur coup d'épaule, dit Kipling, « ils le donnent, et ne disent pas plus leurs motifs qu'ils ne parleraient de leur religion ou de leurs affaires d'amour. Endurance, sacrifice de soi, absolu dévouement, des sentiments et vertus d'où naquit et qui maintiennent ce monde merveilleux, il n'est jamais question. Tout cela, pour le camp, va de soi, autrement il n'y aurait pas de camp [1] ». De même le patriotisme a suscité ces armées, mais, à l'armée, ce sentiment cesse de se manifester. Un de ces dessins de *Punch*, où les mœurs et les types régnants sont si profondément étudiés, montrait un sergent exerçant des recrues encore habillées de leurs vêtements civils. A la boutonnière de son veston l'un des volontaires porte un petit drapeau anglais. Le sergent le touche de sa badine : « Enlevez-moi cet ornement-là ! vous êtes soldat maintenant. Pas de sacré patriotisme à l'armée ! » A cet égard, leurs chants préférés, en campagne, devant l'ennemi, sont significatifs. Cet hiver, quand ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture dans les tranchées de Flandre, sous l'infinie pluie grise, c'était la romance : « *Quelque part le soleil est en train de briller.* » Ou bien, c'est *Tipperary*. Ils se mettent avec plaisir à *la Marseillaise*, parce qu'ils en aiment l'élan, et surtout par loyauté à l'alliance, comme on arbore des drapeaux français à Londres. L'ardeur des paroles leur reste étrangère. Surtout, dit un de leurs compatriotes, qui les a longuement regardés au cours de cette guerre,

1. *An Army in training.*

ils ne pourraient pas chanter en anglais l'équivalent du *Deutschland über alles* ; à proclamer en chœur la gloire de leur patrie, « ils se feraient l'effet d'acteurs ». Le *God save the king* est la prière pour le roi, un hymne que l'on chante tête découverte, dans l'immobilité du recueillement et de la religion. Pour la guerre elle-même, le danger, les horreurs, on observe que leur réticence est d'autant plus stricte qu'ils sont plus près du feu, que leur expérience est plus directe, personnelle et terrible. A l'arrière, ils racontent assez librement ce qu'ils voient ou entendent : les blessés, l'effet des gaz, des grands explosifs, tout ce qu'on rapporte des « Huns »; en première ligne, ils demandent une pipe ou se contentent de la formule : « J'espère que cette carte vous trouvera comme elle me quitte, en bonne santé [1]. »

Une règle du jeu, c'est le respect de l'adversaire, et, si l'on est battu, l'absence de rancune. Au commencement, malgré leurs premières expériences de Belgique, leurs pertes effroyables de Mons et du Cateau, ils voulurent consciencieusement la pratiquer. Tel ce Highlander, qui, dans une lettre citée par John Buchan, conte ce qu'il apprend des massacres de Belgique. Mais scrupuleusement, ce calviniste distingue : « Je dois dire que ceux que nous avons devant nous ne font rien de tel. Ils se battent parfaitement bien. » Et il ajoute le plus grand mot d'éloge qui soit dans la vieille langue bourgeoise et puritaine : « Ils sont hautement respectables. » A la Noël encore, ces bons sportsmen ont serré les mains de leurs ennemis. Depuis, les choses ont changé. Ils se sont convaincu que celui-ci ne jouait pas le jeu. Dès lors, ce n'est pas un adversaire avec lequel, après la victoire ou la défaite, on pourrait honorablement vivre : c'est une vermine dont il est absolument nécessaire, pour que le monde soit habitable, de venir à bout. Aux plus mauvais coups des Allemands qui « frappent au-dessous de la ceinture », il n'y a qu'à se taire, serrer les dents et continuer.

Beaucoup ont apporté leurs bibles, et leurs chapelains sont avec eux. Le dimanche, et si l'on est prévenu d'avance, à la veille d'un sanglant assaut, ils s'assemblent devant le « Padre »

1. John Buchan. *History of the War*. Vol. V. p. 37.

qui a jeté le surplis de lin par-dessus son khaki. Ainsi firent-ils solennellement à Compiègne quand, après huit jours d'épuisante retraite, ils reçurent l'ordre d'attaquer. Sous la grave et l'impérative suggestion des psaumes et des prières récités par tous à voix haute, ils retrouvent l'émotion du sacré qu'ils aiment, qu'ils ont connue dans les églises de leurs campagnes, et qui ne se lie pour eux qu'aux vieilles paroles et tonalités d'essence anglaise. Par la magie de ce culte actif, les idées profondes, indéfinies du devoir et de la religion, de l'Angleterre et de son passé se fondent en une seule émotion.

Ils ont foi dans leurs distinctions de castes. Pour les conduire, ces soldats — et plus encore s'ils sortent du peuple — ne veulent que des gentlemen avérés. Après les hécatombes d'officiers de l'armée régulière, quand il fallut encadrer les nombres imprévus et toujours croissants des troupes nouvelles, que de jeunes gens de vingt et dix-huit ans (et quel enfant qu'un Anglais de cet âge !) furent nommés sous-lieutenants parce qu'ils étaient « bien nés », de belle mine, parce qu'ils avaient — ô souvenir de Waterloo ! — joué sur les pelouses d'Eton ou de Rugby, et commandé comme capitaines de cricket !

Ils ne sont pas intellectuels. Cette qualité n'a jamais fait partie de l'idéal chez un peuple où, l'esprit perdant, comme disait Julien Sorel, vingt-cinq pour cent de sa valeur, l'homme intelligent ne s'appelle que le *clever man*. Un écrivain de la *Fortnightly* notait l'autre jour que l'Angleterre est le seul pays d'Europe où une mère puisse dire sérieusement et sans tristesse de son fils : « Mon Charlie n'a jamais été bien malin. » (*Has never been very brainy.*) C'est du même ton, d'ailleurs, qu'un candidat à Sandhurst nous déclarait un jour : « Je ne suis pas bon aux examens. » — Il n'eut pas ainsi parlé d'une inaptitude au cricket, — et qu'un agrégé de Cambridge, helléniste distingué, nous confiait : « Je ne lis jamais rien. » Dans ce pays qui a produit naturellement, sans culture intensive, quelques-uns des premiers savants, penseurs, romanciers, et sans doute les plus grands poètes du monde, dans ce pays de civilisation si originale et profonde, l'intelligence ne s'est pas posée à part, comme une fin en soi ; elle reste un organe de la vie ; elle renseigne l'individu sur les difficultés qu'il rencontre et

l'y adapte au jour le jour. Ces soldats sont aussi naturellement débrouillards que les nôtres ; ces officiers improvisés apprennent très vite, en l'exerçant, suivant l'empirique méthode anglaise, leur métier d'officier. Finalement, cette armée de volontaires, où personne ne porte de lunettes et ne professe de théories sur sa race ou sa culture, se montre déjà, homme pour homme, supérieure à l'ennemi si méthodiquement et mécaniquement dressé. Ils sont simplement les honnêtes et beaux garçons anglais qui ne songent qu'à bien faire, appliquer leurs consignes, tirer juste, endurer, en riant ou en se taisant, tous les chocs et toutes les fatigues, et puis, si possible, prendre un bain et manger comme des hommes respectables. A Londres, et dans les camps des environs, je les regardais s'exercer en costume civil, en bras de chemise, — avec quelle patience, quel zèle à se discipliner, quelle tenace et silencieuse volonté de mettre à profit leurs instructeurs, d'apprendre le plus tôt possible ce qu'il faut pour efficacement servir et se muer en soldats de métier ! La belle, régulière et forte empreinte anglaise était sur eux tous : on voyait l'unité du type, et qu'ils incarnaient les idées proprement anglaises, celles qui se propagent et s'entretiennent par l'éducation et le milieu, façonnant, de génération en génération, la substance humaine. D'honnêtes et solides garçons, les plus sains, les plus consciencieux, d'âme si sérieuse, sous leurs simples et riants dehors, — la fleur humaine du pays. « *Decent men, fine physique, will give a good account of themselves* », répétaient leurs compatriotes, dont la foi en ces seules valeurs humaines les expose à une illusion dangereuse : ils oublient facilement les puissances de la matière et de la mécanique, et qu'un ennemi moralement et physiquement inférieur peut l'emporter s'il est mieux armé. C'est qu'ils tendent toujours à prendre la guerre comme un développement de leur jeu traditionnel, de « l'art honorable de la boxe » : une lutte sans haine, où chacun n'a que ses poings, et ne frappe que les coups permis, où c'est le plus entraîné, le plus vigoureux, le plus patient, bref *le meilleur* qui doit l'emporter. *Murder by machinery* : assassinat par des machines, disaient-ils, au début de la guerre, devant les engins inattendus de l'ennemi. Là encore ils ont appris, accepté la leçon des choses. Aujourd'hui

toute l'Angleterre industrielle en fabrique, des machines-à-tuer-des-hommes. Toute l'Angleterre industrielle : on verra de plus en plus ce que cela veut dire.

Par un dernier trait cette armée achève de nous manifester l'âme et l'esprit non moins originaux qu'anciens du pays. Je ne parle plus de sa substance humaine, mais de son ordre, de la structure singulière qu'elle s'est tout de suite inventée. Pour classer des légions improvisées, dont les nombres dépassaient tous les cadres, et que rien ne rattachait au passé, il n'y avait, semble-t-il, qu'à recourir à l'ordre arithmétique, le plus simple et le plus clair, le plus indépendant des résidus et complications du passé : il n'y avait qu'à les numéroter. Un tel ordre était trop abstrait et logique pour l'esprit anglais qui préfère toujours l'irrationnel de la vie. Or, justement, le passé est la condition initiale de la vie ; rien de vivant qui n'en soit issu, produit de germes et formes antérieurs. A l'appel de Lord Kitchener, les armées nouvelles surgissaient comme une création du néant. On voulut leur communiquer les vertus de la chose ancienne et *naturellement développée* ; on les affilia tout de suite à ces individus véritables, historiques, que sont, chacun avec son nom, son emblême, sa mascotte, sa physionomie, ses traditions propres, son patriotisme local, son âme toute personnelle et reconnaissable, les vieux régiments anglais, écossais, gallois, irlandais, ceux dont les drapeaux portent les noms de Ramillies ou de Waterloo : *Buffs, Gordon Highlanders, Scots Greys, Irish Fusiliers, Grenadiers, Propre Régiment du Roi* ou *de la Reine*, ou bien encore cette « *Honourable Artillery Company* », fondée par Henri VIII, jadis armée d'arquebuses, dont c'est le principal orgueil de ne recruter ses simples soldats que parmi d'authentiques gentlemen, et dont une moitié présente cette particularité, remarquable pour de l'artillerie, de n'être que de l'infanterie. Telle est la personnalité véritable de chacune de ces troupes, qu'un problème du recrutement, c'est de satisfaire beaucoup de jeunes gens qui entendent ne s'enrôler que dans tel corps, car de cette préférence il faut bien tenir compte : elle fait partie de l'acte volontaire et sacré. En général, on y arrive, grâce à un artifice où s'atteste encore une fois la parfaite indifférence

anglaise aux symétries logiques : en multipliant, suivant la popularité d'un régiment, les bataillons qu'il peut indéfiniment émettre, comme une ruche, des essaims, — tel assemblant aujourd'hui quinze mille hommes sous son drapeau, tandis que tel autre n'en compte que huit cents. A ces complications et ces étrangetés, ajoutez la fantaisie des noms de toute origine, ancienne et quelquefois récente, qui n'apprennent rien d'utile à l'ennemi : Forestiers de Sherwood, Yeomen de Warwick, Artistes fusiliers, Régiment des *Public Schools*, Corps des hommes d'affaires (en ces derniers cas, l'unité d'origine suffisait pour assurer tout de suite à la nouvelle troupe son âme individuelle et distincte), et l'on comprendra les premiers mépris de l'Allemand, et finalement son embarras devant des noms si peu techniques et mathématiques [1].

Tels sont les caractères de cette armée sans précédent, qui, dès le début, parce que c'est un besoin anglais, a réussi à se rattacher à tout le précédent, à toute la vieille tradition militaire du pays et à participer de son prestige. Elle est, cette armée, la plus pure émanation qui soit jamais sortie du profond de l'Angleterre. Tout l'essentiel de ce peuple s'y laisse reconnaître : habitudes et formes d'esprit, religion, éthique, idéal, consignes et conventions, préjugés sociaux, énergies et vertus. Avec le sentiment d'une opération toute spirituelle et presque mystérieuse, je regardais s'accomplir, à Londres, près du Guildhall ou de Westminster, l'incessant et profond travail qui, depuis quinze mois, se poursuit par toute l'Angleterre, et, de la foule, matière vague, amorphe de la nation, distille cette pure et claire quintessence. Juché sur son taxi, l'officier recruteur parlait ; de temps en temps, un homme sortait de cette foule et s'en allait rejoindre un rang d'hommes en casquettes ou en chapeaux ronds : les recrues, les convertis de cette heure-là, qu'encadrait un peloton strict et droit de soldats en khaki. La conscience et la volonté de vie du pays venaient de s'éveiller en ces individus quelconques de la rue, et d'eux-mêmes, ils

1. Ajoutez qu'un même régiment compte des bataillons de « réguliers », de la « réserve spéciale » (distincts de la réserve nationale), de « l'armée de service » (armée de Lord Kitchener) de la « territoriale » ou *volunteers* qui ne sont pas du tout les nouveaux enrôlés volontaires. Peu d'Anglais s'y reconnaissent. « *But it works !* »

s'intégraient dans un ordre précis pour la fin unique où tendent de plus en plus toutes les énergies convergentes du pays : la victoire. Sur un imperceptible point, on voyait naître de la nation, l'armée, le clair acier dont commencent tout de suite à s'affiler le tranchant et la pointe. Les fifres et les tambours sonnaient, d'un même et brusque mouvement les soldats épaulaient leurs fusils, et le peloton partait, scandant le pas, — les hommes en veston encadrés par les hommes en uniforme, les nouvelles recrues assemblées déjà dans le rythme impérieux des vieilles musiques anglaises et militaires.

Un tel mouvement, dont la grandeur et la durée ont déjà dépassé tout ce qu'on espérait, finit pourtant par rencontrer ses limites. Un million, deux millions, on nous disait hier trois millions de volontaires : c'est déjà plus de la moitié de ce qu'aurait donné l'obligation de servir, et l'Angleterre n'avait jamais rien fait qui révélât si bien toute sa vertu profonde. Mais il en est de la conscience d'un peuple comme de ses autres caractères, lesquels signifient des moyennes ou, plus précisément, des dominantes, la fréquence plus grande de tel ou tel type ou qualité. En ces millions de jeunes hommes la conscience anglaise a parlé, mais dans un nombre du même ordre, elle se tait ou reste inefficace[1]; en des centaines de mille, peut-être, elle ne parlera jamais. A mesure que s'épuise la première catégorie, la seconde apparaît plus distincte, et, semble-t-il, définitivement irréductible. Dès lors, le défaut du système se manifeste dans une clarté neuve et qui le montre plus choquant. Le système, d'origine naturelle d'ailleurs, historique et non théorique, se fonde sur le vieux principe anglais de la liberté de l'individu, et spécialement, du « sujet ». Entre cette liberté et la croissante nécessité vitale d'assembler, d'utiliser pour la guerre toutes les forces humaines du pays, l'opposition s'atteste chaque jour avec plus d'évidence. Et, seconde antinomie plus choquante encore, cette liberté, — en l'espèce, liberté du lâche, de l'égoïste, de se garder pour soi, quand les meilleurs se font tuer pour l'Angleterre

1. Le service du recrutement calcule (4 novembre) que 1 250 000 hommes, d'âge militaire ne se sont pas présentés. Dans ce nombre ne sont pas compris les employés de chemin de fer ni les ouvriers qui travaillent au matériel de guerre. (*Morning Post* du 1 novembre 1915.)

et par conséquent pour lui — fait obstacle avec plus d'évidence à l'action d'un autre principe, celui de justice, non moins puissant sur l'âme anglaise, et qui s'autorise, aujourd'hui, de toute la nouvelle idée socialisante, laquelle, dans cette démocratie comme dans la nôtre, tend bien moins à l'indépendance de chacun qu'à l'égalité de tous. Pour l'un ou pour l'autre de ces deux principes, les Anglais se sont classés en deux camps, selon qu'ils désirent ou ne veulent pas la conscription, et cette opposition passionnée, comme toutes celles où des principes s'affrontent, se substitue de plus en plus à toutes les différences des anciens partis. Une chose peut étonner : c'est que les conservateurs, champions jusqu'ici de la liberté, se pressent dans le camp où l'on glorifie l'idée moderne de justice, et les socialistes, les démocrates égalitaires, dans celui où l'on ne parle que du vieil idéal anglais de liberté. C'est encore un illogisme, non pas anglais, cette fois, mais simplement humain.

ANDRÉ CHEVRILLON

POÈMES

L'AMOUR DE LA PATRIE

« L'amour de la Patrie est le premier amour... »
VERLAINE

O mon âme, fille de Jephté, montez sur la colline des larmes, et, tant que périra, sur les chemins glorieux, l'héroïque jeunesse des hommes, versez d'intarissables pleurs !

Ils étaient jeunes et par là ils étaient parfaits. De même que la pensée des Grecs contenait toute la vérité parce qu'elle était le commencement, de même que le lis entr'ouvert possède, accompli, le trésor que possèdera le lis éclos, qui n'éclôt qu'en se fanant, ils étaient, — fiers adolescents, — la promesse et l'aboutissement.

Le visage teinté des couleurs du jour, l'âme et le corps assurés de leurs forces créatrices, ils s'élançaient à l'assaut de la vie, et la vie ductile, la profonde atmosphère s'entr'ouvraient, les accueillaient, ces garants de l'avenir, ces radieux serviteurs de l'amour !

Mais un puissant amour ne se contente pas hors de la mort : elle seule est l'expression sans défaut, infiniment sincère, du grand soupir des humains :

« Tu m'es plus cher que moi-même ! »

Cette ineffable union, elle vint s'offrir à eux.

— Sol de la patrie, dont chaque grain, lourd de substance, a nourri, doté, inspiré la plante humaine, horizon natal qui, pour nos regards, comporte l'infini (car si l'œil se lève jusqu'aux nues, il ne voit point un autre soleil que celui qui triomphe dans l'envolement des coteaux bleuâtres et des verts peupliers, pas d'autres étoiles que celles qui, suffoquant dans les minuits d'été ou rafraîchies du vent d'hiver, le considèrent avec bienveillance), — sol familier, horizon délectable, vous êtes tout notre monde !

Le firmament, si vaste soit-il, n'est que le sceau sublime du cœur qui le contemple.

Oui, l'homme est infime, l'espace est imposant, mais l'espace tout entier s'ingénie vers ce cœur.

Aussi l'amour de la patrie est-il un amour pour l'univers, rattaché à la somme de nos croyances, au lieu précis de notre essor.

Dès lors, quelle nation autant que la France, par sa générosité, par sa confiance même suscite un plus juste amour?

Provoquée, attaquée, soudain envahie, l'ennemi l'étouffe : dans un si grand danger, elle ne doute pas; au plus humble de ceux qu'elle convie, elle semble dire : « Tu ne l'ignores « point, je suis à toi ; je t'attendais ; j'attends de toi d'être « secourue de telle sorte que notre groupe resserré confonde « par son ardeur et son audace l'agresseur gigantesque, et le « fasse reculer.

« Notre alliance est si forte qu'avec nul autre elle n'est « plus forte qu'entre toi et moi. Regarde, il n'est pas de « maître couronné de pierreries à qui je me sois consacrée ; « nous ne parlons pas, à l'écart des créatures, ce mystérieux « langage qu'échange le souverain avec sa vassale.

« Quand, petit enfant, tu rampais sur mon sein, devant ton « indigente ou riante maison, je t'ai choisi. Tout ce que j'ai « fait depuis des siècles, je l'ai fait pour toi. Je ne cesserai « pas d'agir en ton nom. En ton nom j'ai vu Jeanne d'Arc, « ma fille champêtre, céleste, s'élancer du sillon lorrain et « dépasser en éclat les plus fameux capitaines. En ton nom « j'ai soulevé mon cœur et mon cœur a soulevé le monde d'un « sanglot de révolte, d'amour et d'espérance d'où ont surgi le

« drapeau tricolore et ces hymnes guerriers, débordants de
« charité, qui, au son martelé des clairons et des cymbales,
« ont fondé l'inviolable cité de l'âme, comme la ville de
« Thèbes se construisait au son des flûtes.

« En ton nom, après avoir accompli ces choses, j'ai sillonné
« la terre d'un réseau de victoires, si phosphorescent que le
« globe, par ses routes et ses rivières, semble étendre et
« mouvoir mon rayonnant paraphe.

« Enfin, en ton nom, je déclarerai un jour — comme l'a
« juré Michelet — je déclarerai un jour la paix à l'univers.
« Quel pays autant que moi eut le don d'humanité? — Je suis
« patriote parce que j'aime les hommes, — s'est écrié l'un des
« miens; il voyait jusque dans les profondeurs du futur
« opérer ma fougue fraternelle.

« Et, par delà ma passion de l'honneur, de la justice, de
« la clémence, j'assiste la passion de l'amour même, j'exalte
« la sainte continuité de la vie.

« — O soldat, toi qui, dès mon premier appel, es venu,
« ivre de force et de joie, combattre et mourir pour moi, es-tu
« mon fils laboureur, qui entourais de soins minutieux mon
« visage des champs, depuis les semailles jusqu'à la fenaison,
« et qui, les yeux levés vers la lune, vers les nuages, anxieux
« de la pluie, anxieux du soleil, me protégeais de toutes les
« forces de ton désir?

« Es-tu mon fils jailli des sombres mines, où, cramponné
« de tes fermes mains à mon cœur, tu connaissais ma richesse
« ensevelie, la paix, le spacieux silence, la fraîcheur secou-
« rable de mes noirs paradis?

« Es-tu mon fils marin, celui qu'aromatise, dans les
« calanques provençales, le mistral pailleté de sel, de grès
« rouge et de thym, ou celui dont l'œil bleu suit au loin sur
« la mer de Bretagne l'accouplement léger de l'écume et du
« goéland?

« Es-tu mon fils studieux, historien, savant, philosophe,
« poète? je ne sais !

« Tu es mon unique et multiple enfant, mon enfant qui
« s'appelle mon peuple, et que j'ai bien servi, et qui m'aime
« jusqu'à la mort.

« O mon fils, je dispense à tous une fierté égale, la secrète « allégresse du plus profond mariage, et, dans l'instant où « l'âme se délie, cette facilité divine, ailée comme les Victoires, « qui préside à la mort du héros.

« Si l'on songe que, de tous les sentiments humains, le seul « qui donne ou retire tout le prix à la vie est le sentiment de « l'amour ; si l'on songe que l'éternel souci des hommes est « de se léguer en mourant au corps qu'ils ont aimé, en sorte « qu'on voit des agonisants s'arracher à l'enlizement du téné- « breux sommeil, et, raidis d'espoir, coller leurs regards au « fond des yeux vivaces, presser leur bouche contre la bouche « respirante, et s'incarner ainsi au moment qu'ils succombent; « si l'on songe à ces ardeurs sacrées de l'amour des créatures, « que ne vaudra pas l'amour dont je dispose ! Car tu ne « mourras point.

« Je te donne cette certitude.

« O mon peuple, mon enfant, répandu sur moi, palpitant, « saignant, trépassant sur un espace si vaste de forêts et de « plaines, que les plaintives étoiles, en tombant des cieux, « n'y verseraient pas de larmes suffisantes, tu ne mourras « pas.

« Le fallacieux printemps des champs de repos, modestes, « retirés au fond des villes, tu ne le connaîtras pas : je suis la « Patrie et non la terre. Je n'engloutis pas, je transporte. « Aux cimes résineuses des sapins des Vosges, dans le jet du « blé et des vignes, dans le gonflement des digitales, des « houblons et des airelles, et plus loin, là où les cyprès s'in- « clinent au poids des palombes sur les villages de bois et « les blanches coupoles, j'élève, je berce, je réjouis votre « cendre immortelle.

« De l'Occident à l'Orient, sur les mers froides, sur les mers « chaudes, dans les airs que vous fendiez, anges intrépides, « en tous lieux où vous m'avez aimée je vous donne la vie « éternelle, car je suis la Patrie et non la terre.

« O mon peuple, la vie de chaque homme n'est que le long « souci et la préparation de l'instant de la mort, qui, seule, est « durable confirmation. Ce qui s'écoule, ce qui n'est pas fixé « à jamais, n'intéresse point le profond désir des créatures.

« Quel épilogue, quelle épitaphe ont souhaités, dès leur
« première et foudroyante rencontre, tous les réels amis?
« Nulle autre que celle-ci :

« Ils se sont aimés et ils sont morts ! »

« Vous et moi, nous réalisons cette infaillible concorde.
« Mais, ô miracle, voici, pour toi, la spontanée résurrection !
« Tu ne peux pas mourir ! Étais-tu tombé seulement? Te
« voici debout dans la nature incessante, debout dans l'His-
« toire, lié à ma stature inflexible. O mes morts, que votre
« transitoire épitaphe soit celle-ci :

« Ils se sont aimés, sa patrie et lui-même, et ils sont unis
« dans la vie éternelle de toute chose. »

Ainsi parle à chacun de ses fils la France magnanime.

— Mais toi, mon âme, fille de Jephté, demeure sur la montagne des larmes, et, tant que périra, sur les chemins du monde, l'héroïque jeunesse des hommes, répands des pleurs qui ne peuvent pas être consolés...

MAI 1915

Tout nous fuit, l'homme meurt, les âmes ont des ailes ;
Ainsi qu'une fumée active à l'horizon
Le souffle bondit hors des charnelles prisons ;
Aux terrestres désirs l'être n'est plus fidèle !
Se peut-il ? Respirer semble une trahison !
La vie a pour soi-même une haine mortelle.
Reverrons-nous un jour une heureuse saison,
Avec son déploiement de minces hirondelles
Et son ciel bleu versé sur les toits des maisons?
Reverrons-nous, avec de limpides prunelles,
L'étoile qui s'entr'ouvre à la chute du jour,
Dans le soir sensitif et pareil à l'amour?

Percevrons-nous avec une oreille paisible
Le vaporeux tissu du doux chant des oiseaux,
Étincelant ainsi qu'un rayon invisible,
Et la Nuit naviguant sur le calme des eaux?
— Destin, nous rendrez-vous, après des heures telles
Que le globe à jamais semble hostile aux humains,
L'ineffable douceur de prendre une autre main
Quand les parfums du soir lentement s'amoncellent
Sur la rêveuse paix déserte des chemins?
Nous rendrez-vous, malgré ce qui meurt et chancelle,
Le goût naïf et sûr des choses éternelles?...

CERTITUDE

On tue, et je savais qu'il ne faut pas tuer,
Je savais que la vie est la déesse auguste,
Qu'il fallait être bon plus encor qu'être juste,
Je suis de ceux que rien ne peut habituer

A la douleur humaine, à l'immense agonie
Qui déchire le globe et fait gémir les airs ;
Bien qu'au fléau la gloire est désormais unie
Je pleure sur les morts aujourd'hui comme hier ;

Et pourtant, à présent, je sais que rien n'égale
L'héroïque abandon, suprême et sans retour ;
Je sais que l'honneur est le faîte de l'amour,
Et que la jeune mort est la mort triomphale.

Je sais qu'ils ont atteint le but essentiel,
Qu'ils ont vaincu la tombe et n'en sont pas victimes,
Ces garçons soulevés hors de l'étau charnel ;
Je sais qu'ils ont semé des astres dans l'abîme,
Qu'ils ont marqué leur sol d'un sceau spirituel,
Qu'ils ont donné le sacre à la forme du crime,
Et que leurs doigts sanglants leur ont ouvert le ciel...

DANS LA NUIT

Astres qui regardez les mondes où nous sommes,
Pure armée au repos dans la hauteur des cieux,
Campement éternel, léger, silencieux,
Que pensez-vous de voir s'anéantir les hommes?
A n'être pas sublime aucun ne condescend ;
Comme un cri vers l'azur, on voit jaillir leur sang,
Qui, sur nos cœurs contrits, lentement se rabaisse.
— Morts divins, portez-nous un plausible secours !
Notre douleur n'est pas la sœur de votre ivresse ;
Vous mourez ! Concevez que c'est un poids trop lourd
Pour ceux qui, dans leur grave et brûlante tristesse,
Ont toujours confondu la vie avec l'amour...

LE CHANT D'UN ÉCOSSAIS

Les cieux étoilés sont infiniment paisibles
Malgré leur turbulent et secret mouvement.
La nuit circule avec sa démarche invisible,
Un Écossais, au loin, chante en son campement.
Il élance un chant vif de ses pipeaux d'ébène,
Ce soldat que la guerre au vent ensanglanté
Mêle aux soldats de France, en cette nuit d'été...
— Nostalgique exilé des lacs et des bruyères,
O stoïque berger, ton chant plaintif et gris
Ainsi qu'un vol crispé de sauvages perdrix,
Ainsi que la fumée au toit de ta chaumière,

Insuffle au calme éther ton flegmatique orgueil.
Je vois naître ta ville où, dans les brumes, flambent,
Lorsque ton régiment court d'un pas de chevreuil,
La noblesse du rire et la fierté des jambes !
— Bel être, nous savons ce que ton sort sera :
Tu l'as dit l'autre jour, d'une voix gaie et grave,
Que le musicien doit être le plus brave
Et mourir devant ceux que son chant baignera
D'un flot mélodieux aux suaves méandres.
Demain, lorsque ton peuple alerte attaquera
L'ennemi enfoui dans les terreuses Flandres,
Tu siffleras cet air plein de rêve et de cendre
Qui semble distiller finement dans la nuit
La grisaille d'Écosse et son lunaire ennui :
Musique de brouillard qui perle et qui bruine !

Un cheval canadien hennit dans le lointain ;
La mer souffle sans fin son haleine saline.
— Monte-t-il jusqu'à vous, beaux astres inhumains,
Dont parfois on croirait que le regard s'incline, —
Ce chant d'un Écossais qui va mourir demain?

INTERROGATION

Perspicace douceur des cieux calmes et sages
Qui me versez la nuit un regard familier,
Puisque j'appuie à vous mon douloureux visage
Et qu'à votre clarté mon exil est lié,
Pourquoi m'avez-vous fait tomber sur cette terre,
Où, bien qu'aimant sans fin, je reste solitaire
Dans l'épouvantement du sang et des clameurs,
Alors que par mes bras étendus, par mon cœur,
Par mes yeux attentifs où l'univers s'amasse,
Par mon agile esprit qui se nourrit d'espace,
J'appartenais à votre ineffable lueur?...

LE MEURTRIER

« Je ne reconnais de supériorité qu'à la Bonté. »
BEETHOVEN

Tigre, pour étancher votre soif de la gloire,
Vous avez fait creuser, par vos peuples vassaux,
Un puits large et profond où verser à pleins seaux
Une gluante, pourpre et bouillonnante moire...
Voici qu'a sonné l'heure où vous viendrez y boire :
Penchez-vous, s'il se peut, sans râle et sans sursaut,
Sur ce gouffre, et laissez frémir votre mémoire...

Vos nations étaient un orgueilleux faisceau,
Ferme, joint, sur lequel, rouge et noir, votre sceau
Brillait comme un anneau nuptial et pudique.
Quelque chose chez vous flamboyait, pur, unique :
La Musique ! ô Destin ! vous aviez la Musique !
La Musique : Prêtrise et bénédiction,
Émissaire envolé qui va jusqu'aux étoiles,
Nef qui bondit, avec Dieu soufflant dans les voiles !
Musique : Délivrance et suffocation,
Clameur sanctifiée, unanime supplique,
Pardon, salut, amour !
Vous aviez la Musique !

Et de ces grandes voix qui s'obstinaient chez vous,
Qui transportaient au loin vos sonores frontières,
Par qui vos durs aïeux pouvaient sembler absous,
De ces voix tour à tour tendres, saintes, altières,
Vous avez fait, — sinistre instrument du Hasard, —
Des fantômes voilés et couronnés d'épines,
Qui ne chanteront pas pendant qu'on assassine...

— O Schumann, Beethoven, Hændel, Schubert, Mozart,
Océan soulevé par le bleu clair de lune,
Évaporation des âmes, soirs, lagunes,
Foules sur les sommets, sources dans le désert,
Vous guidiez vers la nue en habitant l'éther !
Malgré soi, quand vos cris s'épandaient sur nos rêves,
Quand on montait vers vous comme le blé qui lève,
On saluait un peu l'Allemagne, on pensait :
Puisque le plus divin des anges — Dieu le sait —
A choisi pour séjour leurs nébuleuses rives,
Il faudra que le temps de la douceur arrive ;
Les barbares seront par leurs musiciens
Sauvés. Ainsi Jésus voulut prendre pour sien
Le peuple qu'il savait désigné pour la faute,
Afin que chaque juif eût en lui, — comme un hôte
Qui dans l'ombre maintient l'orgueil et la clarté, —
Cette auguste, sublime et blanche parenté !

Mais l'homme qui, sous lui, presse la Germanie,
Rirait, s'il pouvait voir pleurer les Symphonies...

— Ainsi, quand dans les soirs de Weimar, doux et lourds,
Beethoven près de Gœthe entendait le tambour
Qui précède le prince et son cortège en fête,
Quand, lâchant tout à coup l'épaule du poète
Qui s'avançait, ployant, devers le souverain,
Il poussait plus avant son chapeau sur sa tête,
Et murmurait : « C'est moi le souffle et la conquête,
Le roi n'est que du vent dans mon pipeau d'airain,
Il prend la nation lorsque nous l'avons faite »
C'est qu'il avait prévu, avec un sûr effroi,
Qu'un jour le Chant serait offensé par un roi...

— Cet automne où je songe au fond d'un vallon basque,
Je vois, dans la maison que j'habite, son masque ;
Sa bouche détendue a comme un grand dégoût
D'avoir su que ce crime encor viendrait de vous !
Il reposait enfin ce martyr, et les astres
Mêlaient à l'harmonie, aux mouvements des cieux,

Les volutes sans fin de son cœur anxieux.
« Je n'aime, avait-il dit, que la bonté ! »
Désastre,
Épouvante, stupeur, tout s'écroule ! Le sol
Est épaissi de sang ! Sait-il, ce rossignol,
Ce dieu de « l'Héroïque » et de la « Pastorale »,
Pourquoi les vergers ont une odeur sépulcrale,
Pourquoi le clair de lune est cette nuit voilé
Par de rouges lueurs? Pourquoi l'air est brûlé?
Pourquoi ce bruit tonnant? Pourquoi les cathédrales,
Où la Musique trône à la droite de Dieu,
S'arrachent en fusée et remontent aux cieux?

Dans l'empire allemand, désormais, quel silence !
Les morts qui furent grands sont des juges. Ils ont
Le droit de refuser d'indicibles affronts,
Et je les ai vus tous accourir vers la France.
La pâleur d'outre-tombe a rougi sur leur front.
Ceux qui portaient la lyre et ceux qui chantaient l'ode
Ont entrepris le juste et le suprême exode
Hors de l'âpre patrie, ingrate et sans honneur.
Par les coteaux sanglants, les fleuves, les hauteurs,
Ils s'en vont. L'Allemagne est morte sous son trône.
La France déchirée a, dans ses flancs ouverts,
L'avenir plein d'amour, d'espoir, de lauriers verts.
Et Gœthe a rencontré sous l'ombrage des aulnes,
Dont les voix lui versaient un frisson triste et fort,
— Car le crime allemand est vaste, et se prolonge
Des chemins de la terre à la ligne du songe —
Une femme fuyant avec son enfant mort...

COMTESSE DE NOAILLES

RÉFLEXIONS ET SOUVENIRS

A l'heure où j'écris — fin d'octobre — notre cause subit une crise. La parfaite confiance que nous conservons cependant dans le succès final ne saurait être efficace par elle-même. Il faut du moins qu'elle se justifie, d'abord par le libre aveu des erreurs qui nous ont conduits à ce point que les Balkaniques ont pu croire au triomphe de nos adversaires et se retirer de nous ; ensuite par une appréciation exacte, également éloignée d'une affectation d'optimisme et d'un pessimisme inquiet, de la situation actuelle de nos affaires ; enfin, par le ferme dessein de porter sans délai à cette situation les remèdes appropriés.

Mais, dans le moment que j'entreprends d'exposer ces erreurs, de juger cette situation, de proposer des remèdes, des scrupules m'arrêtent.

Ces fautes, d'abord, si l'essentiel en est connu de tous — et alors, pourquoi y revenir? — le détail des petites raisons particulières, des malentendus, des tiraillements entre alliés, tous dévoués à la cause commune, assurément, mais attirés aussi par leurs intérêts nationaux, tout cela, qui est fort important, reste le secret d'un petit nombre d'hommes. Et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, à la condition qu'à l'avenir on n'ait plus, s'il est possible, de secrets de ce genre à garder.

Juger exactement la situation actuelle !... Hé ! Qui oserait s'en flatter? Au midi comme au nord de la Manche, en deçà comme au delà des Alpes — et je ne parle pas de ce qui se passe là-bas, à Pétrográd et à Moscou — les hommes les plus com-

pétents, les chefs des peuples, politiques, diplomates, militaires, sont-ils d'accord seulement sur cette essentielle question : fallait-il, ne fallait-il pas courir au secours des Serbes, j'entends y courir tout de suite, par le plus court, par Salonique?...

Nous l'avons fait. Nous avons agi. Heureusement, car ce qu'il y a de pis, c'est de flotter indécis entre deux partis. Celui qui agit et qui agit vite s'impose à son adversaire. « La guerre, c'est le mouvement », le mouvement dirigé, ordonné par une intelligence.

Mais pourtant, avons-nous pris le bon chemin et qu'adviendra-t-il de notre intervention? Serons-nous arrivés à temps pour sauver les Serbes, châtier les Bulgares, arrêter l'épaisse colonne qui descend du nord, persuader enfin Roumains et Grecs que nous voulons, que nous pouvons quelque chose? Et tout cela sans rien compromettre sur notre front, où l'ennemi contenu, mais contenu seulement, reste toujours à 80 kilomètres de Paris?

L'avenir le dira. Ne nous en embarrassons pas d'avance, puisque la « décision » dépendra pour beaucoup de notre énergie, de notre constance, de notre sang-froid dans les angoissantes péripéties de cette nouvelle journée du grand drame.

Donc, encore un coup, n'essayons pas de *juger la situation*. Nul ne le peut. Nul ne la jugera peut-être jamais. L'histoire pensera y réussir. Elle ne fera qu'enregistrer des résultats. Napoléon n'a jamais su pourquoi, exactement, il avait succombé à Waterloo. Nous en sommes encore à nous le demander. Un historien se lève aujourd'hui qui a des idées particulières là-dessus. Il y en aura d'autres, qui ne réussiront probablement pas davantage à discerner le fil ténu qui rattache les événements humains aux directions de la grande Force mystérieuse. Croyons fermement que les desseins de celle-ci nous sont aujourd'hui propices et conformons-y notre effort.

Sont-ce là tous les remèdes auxquels je faisais allusion tout à l'heure? Non, certainement; car il ne suffirait pas de suivre les événements, comme il semble que nous l'ayons fait presque toujours jusqu'ici, et d'y adapter cet effort. Il faut les devancer, les prévoir, les créer, peut-être ; ou du moins, si cela nous est interdit, tout disposer à l'avance pour en tirer parti et les

accueillir ainsi avec confiance, bien loin de les subir avec une docile résignation. La prévoyance! Essentielle et admirable faculté dans les grandes crises, base de cette stratégie politique que nous avons ignorée quand nos ennemis l'étudiaient avec tant de soin; bien mieux, que nous affections de dédaigner et qu'encore maintenant nous nous faisons un mérite d'avoir dédaignée, répétant sans cesse : « Vous voyez bien que nous sommes innocents de ce grand crime... Nous n'étions pas prêts, nous ne voulions pas l'être ! » Hé ! de grâce, taisons nos longues erreurs. Surtout n'y persistons pas.

***

On me demandera sans doute de descendre de ces hauteurs, de laisser là les termes généraux, avec lesquels la critique est si facile et de fournir quelques exemples, empruntés aux circonstances actuelles, des résultats qu'on aurait pu, ou qu'on pourrait obtenir encore, si la prévoyance avait régné dans les conseils des alliés.

Volontiers. En voici qui visent des précautions de portée fort inégale, toutes intéressantes cependant.

La Serbie, après son magnifique effort d'il y a un an, après l'épidémie qui l'a désolée, est restée de longs mois dans une sorte de paix armée pendant laquelle elle a reçu de nous certains secours dont j'ignore et veux ignorer le détail.[1] Je ne sais pas, notamment, si on lui avait fourni des engins réellement propres à lui faciliter la défense des fronts de la Save et du Danube, par lesquels on sentait bien que se présenterait le principal adversaire. Cette agression, au demeurant, ne faisait de doute pour personne, puisque nos ennemis l'annonçaient eux-mêmes (car c'est un trait bien particulier des Allemands qu'ils ne se soucient pas du secret de leurs grands desseins ; bien au contraire, que leur orgueil les pousse à crier : « Nous allons vous porter un coup décisif, et à tel endroit ! »)

Or, la Save et le Danube sont de grands cours d'eau, sur

1. On a parlé, dans une correspondance du front serbe publiée récemment, d'une batterie de canons des marins français qui a vaillamment contribué à la défense de Belgrade.

lesquels on peut faire naviguer des monitors de 500 tonnes[1] et, en tout cas, des bâtiments calant au moins 3 mètres. C'était un intéressant problème à résoudre — et dont la solution pouvait d'ailleurs s'appliquer, plus tard, au cas d'opérations sur des fleuves plus rapprochés de nous — que celui de la détermination du type de navire le mieux approprié à la défense de ces deux grandes artères fluviales. S'en est-on préoccupé? Ces préoccupations ont-elles abouti? Encore une fois, je l'ignore. En tout cas, j'ai lieu de supposer que la solution adoptée, s'il y en a une, ne ressemble pas à celle que je veux exposer brièvement et qui est basée sur un principe nouveau, en même temps que sur l'étude des faits historiques.

Ces derniers, en effet, nous montrent que la bonne méthode, quand il s'agit d'interdire à l'adversaire de s'établir décidément sur la rive que l'on défend, ce n'est pas d'essayer de l'empêcher de construire des ponts ou de rassembler en bonne place une flottille de barques et de chalands. L'expérience prouve qu'il y parvient toujours. Ce n'est surtout pas de le canonner avec des monitors légers ou de simples canonnières. Ces bâtiments, dont le pont ne saurait être protégé suffisamment et qui n'ont ni vitesse, ni faculté de se mouvoir librement, sont toujours contrebattus avec efficacité par l'artillerie de campagne, même quand les berges sont plates. Non, ce qu'il faut, c'est de détruire, de couper les ponts au cours même de l'opération du passage, ou de couler les barques et d'interrompre ainsi le va-et-vient, alors qu'elles ont déjà transporté sur la rive défendue quelques centaines ou quelques milliers d'hommes, suivant le cas. A cette manière d'agir, il y a de remarquables avantages. Si l'on parvient, en effet — et je vais dire avec quel engin — à couper les ponts, à interrompre le va-et-vient, la fraction de l'armée ennemie qui a déjà franchi le fleuve sera détruite ou capturée, pour peu qu'on l'attaque avec vigueur. Et sans doute, il faut que l'intervention de l'engin en question ne se produise pas trop tard, non plus que l'attaque des contingents qui ont abordé et qui, aussitôt, se sont retranchés. Lors du deuxième passage du Danube, en 1809, l'avant-veille de Wagram, l'archiduc Charles

1. C'est le déplacement des derniers monitors fluviaux de l'Autriche-Hongrie.

disait à son frère, l'empereur François : « Je laisse un certain nombre de Français traverser le fleuve. Je les accablerai alors avec toutes mes forces. » — « Soit, dit l'empereur, mais n'en laissez pas passer un trop grand nombre... » C'est justement ce qui arriva, parce que l'archiduc ne se doutait pas de la variété de moyens de passage dont disposait Napoléon et surtout qu'il ne pouvait pas ce jour-là, le Danube étant relativement bas et son courant médiocre, user des procédés qui lui avaient si bien réussi cinq ou six semaines auparavant. Aux deux journées d'Essling-Aspern (21-22 mai), grâce à la crue du fleuve, les ponts avaient été deux fois rompus et réparés, rompus enfin, définitivement, par des amas de bois flottés et par des moulins entiers (auxquels on avait mis le feu, d'ailleurs) que le général autrichien avait fait jeter, en amont, dans le Danube. On sait que 50 000 Français, isolés ainsi du gros de l'armée, tinrent tête à 120 000 ennemis, mais furent enfin obligés de se retirer dans l'île de Lobau dont la prévoyance de Napoléon avait déjà fait un sûr asile.

En somme, l'engin employé, c'était le bélier. Retenons ceci pour nous en inspirer.

Autre avantage de la méthode : au moment où il agit, notre engin flottant, *engin de contact*, ne peut plus être en prise aux coups de l'artillerie ennemie rangée sur la rive qui lui appartient. Les coups de celle-ci, en effet, risqueraient trop d'atteindre soit les ponts mêmes, soit les barques ou chalands. Enfin, l'effet moral produit par l'échec coûteux d'une tentative de passage interrompue en pleine exécution est beaucoup plus grand que celui de l'*interdiction* de l'opération, à supposer que cette interdiction soit possible. Il fallut toute la solidité des troupes qui avaient été engagées le 21 mai 1809 — la garde en faisait partie, avec les corps de Lannes et de Masséna — pour que le moral de l'armée française ne fût pas entamé. En tout cas, les Autrichiens et toute l'Europe hostile célébrèrent à l'envi la prétendue défaite de Napoléon.

Et maintenant, quel est l'engin que je préconise? S'agit-il seulement de mines dérivantes, qu'on a proposées, en effet, et qu'on emploie même depuis longtemps en pareil cas? Non. Ce moyen n'a qu'une efficacité médiocre, parce que l'adversaire ne manque pas de se précautionner de filets qui recueillent

les mines avant qu'elles ne descendent jusqu'aux ponts. Sans doute, on pourrait encore mouiller des mines fixes dans le lit du fleuve, de façon à ce qu'elles restassent suspendues entre deux eaux, à un mètre, par exemple, au-dessous du niveau moyen. Mais comment prévoir avec exactitude le point que l'ennemi choisira (et qu'il fera draguer, d'ailleurs, au préalable) s'il a — comme c'est le cas ici — la liberté d'agir sur un front étendu?

Revenons donc au principe du bélier agissant au moment précis où il est nécessaire qu'il intervienne. Ce bélier sera un navire de faible dimension — deux ou trois centaines de tonnes suffiront probablement — large, plat, de faible tirant d'eau, de grandes qualités évolutives, muni d'un moteur à combustion interne, à explosion même, si l'on veut, agissant sur une seule hélice bien protégée contre les filets et filins par une sorte de cage ou de large treillis. Le gros du déplacement de l'engin sera absorbé par une carapace métallique en dos de tortue, débordant de tous côtés sur la flottaison normale et à l'épreuve des projectiles des canons de campagne. Éperon, ou simplement étrave en fer de hache, arme essentielle du bélier, qui, n'ayant pas la prétention de lutter à coups de canon contre l'artillerie ennemie se contentera de deux grosses mitrailleuses ou pièces légères à tir très rapide, tirant sous petites coupoles à peine en saillie sur la carapace, ainsi que le poste de direction.

Point intéressant : ce bélier fluvial aura un système de waterballasts qui lui permettra de s'enfoncer jusqu'à ne laisser hors de l'eau que ses petites coupoles et le masque de son poste de direction. Sa protection et sa faculté d'agir par surprise en dérobant ses marches aux observateurs de la rive ennemie, la nuit au moins, y gagneront beaucoup. Il est vrai que cela fait une certaine complication d'appareils pour la vidange rapide des waterballasts et, en tout cas, une augmentation de déplacement. Il faut tout payer. Cet accroissement, d'ailleurs, ne sera pas considérable.

Bien entendu, le type en question doit être répété à plusieurs exemplaires. N'en avoir qu'un seul, autant vaudrait n'en avoir point du tout, car enfin la guerre n'a pas que des chances heureuses, quelques précautions que l'on prenne.

Et donc il faudra un port, un atelier, un dépôt à cette petite escadrille? Sans doute. Le Danube, la Save sont larges; ils ont des îles bien couvertes ; il y a aussi d'assez profonds « bayous » sur les rives et les embouchures de rivières affluentes, Morawa, Mlava, Kolubara, fournissent des rentrants propices. Je ne prétends pas, au demeurant, que mes petits béliers eussent suffi à retenir sur la rive hongroise les armées de Von Galwitz, de Kœwess, etc., mais assurément ils auraient largement contribué à retarder le passage. Or, de quoi s'agissait-il, si ce n'est de gagner du temps?

Et voit-on maintenant ces bateaux se jeter en plein milieu de la flotte de transports massée à Orsova et qui n'attend, pour aller à Viddin [1] porter des munitions aux Bulgares, que la retraite des canons serbes postés sur les dernières pentes des monts Mirotsch, vers Kladovo et Brza Palanka?

Il est trop tard, c'est entendu, pour défendre le Danube. Il ne l'est peut-être pas pour créer des moyens d'agir dans le Bosphore, ce fleuve d'eau salée, large de 900 à 1 500 mètres environ, qui coule de la mer Noire à la mer de Marmara, entre de hautes collines accidentées, sur le charme desquelles je m'étendrais volontiers si on ne l'avait déjà maintes fois célébré, et si l'on pouvait aujourd'hui considérer une colline ombreuse, reflétant ses pins et ses grands cyprès dans l'eau pure, autrement que comme un excellent emplacement de batterie. Le canon retentira-t-il, en effet, dans ces beaux lieux, des palais de Teheragan et de Yildiz aux Eaux douces d'Asie, de Beïkos à Thérapia et à Buyuk-déré? C'est possible, si le nouvel Alexandre, enfin parvenu à Constantinople, entreprend pour de bon l'exécution des vastes desseins qu'on lui prête sur l'Asie et sur l'Égypte.

C'est encore une question qui peut se poser, de savoir s'il ne conviendrait pas de laisser s'enfoncer dans l'âpre Anatolie — quitte à l'arrêter à Alexandrette ou en Syrie — l'étrange ramassis d'Allemands, d'Autrichiens, de Bulgares, de Turcs,

1. Le premier port bulgare du Danube où l'on puisse faire d'assez rapides opérations de déchargement. Entre Orsova et Viddin, ou plutôt entre Orsova et le port roumain de Turn-Severin s'étendent les rapides appelés Portes de fer du Danube. On a rectifié depuis quelques années le chenal principal

qui sait? de Grecs, peut-être, entraînés dans la croisade contre « l'odieuse Angleterre ». Les choses ne sont point tellement changées, là-bas, malgré le chemin de fer qui s'achève, que cette grande armée ne pût éprouver un sort analogue à celui des armées de Conrad et de Frédéric de Hohenstaufen.

Mais laissons cela et revenons au passage du Bosphore, en supposant que les alliés voulussent contrarier cette opération. Là encore, les petits Merrimacs feraient merveille contre les ponts, contre les bacs, contre la multitude des bateaux de tout genre affectés au transport du personnel et du matériel. Déjà, sans doute, les alliés ont des sous-marins dans la mer de Marmara, des sous-marins qui s'aventurent même dans le Bosphore, après avoir vaincu les obstacles des Dardanelles. Mais, excellents pour détruire les transports ottomans en pleine mer, ces navires de plongée qui n'ont d'autre protection que la couche d'eau qui les couvre, ne sauraient agir en surface, dans ce détroit resserré, au moment où les rives en seront couvertes de canons et de mitrailleuses. Quant à rester en plongée et tirer des torpilles sur des buts qui n'ont point de pied dans l'eau, il n'y faut pas songer. Tout au plus pouvait-on « lancer » avec efficacité contre les grands ponts fixes de pontons très lourds, de Péra et de Galata. Encore les dégâts ont-ils été bientôt réparés. D'ailleurs, on sait que l'approvisionnement en torpilles d'un sous-marin est très faible, 6, 8, au maximum, et il en faut toujours réserver quelques-unes pour la destruction d'un grand bâtiment qui viendrait fournir l'occasion d'un beau succès. De petits navires de surface, assez rapides, agiles, souples, solidement construits et parfaitement protégés, agissant seulement par leur masse et frappant à droite et à gauche, de leur forte étrave, tout ce qui se présenterait à leurs coups, obtiendraient au contraire de grands résultats.

Le difficile, objectera-t-on, sera de leur faire passer d'abord les Dardanelles. Les Dardanelles ! J'espère bien qu'elles ne seront plus, d'ici peu, un infranchissable obstacle. J'aurai tout à l'heure l'occasion de dire que la situation a sensiblement changé depuis le 18 mars et que les progrès faits dans l'aménagement défensif des unités de combat de toutes catégories permettent d'envisager sans appréhension l'éventualité d'une nouvelle tentative de forcement du redoutable défilé

de Tchanak-Nagara. Les choses ne tarderont donc pas à changer d'aspect et, si les cuirassés passent — certaines pertes admises d'avance, bien entendu — les petits béliers passeront aussi, favorisés par leur faible tirant d'eau, d'un côté, par leur carapace, de l'autre. Je suis convaincu que, la nuit, par surprise, ils passeraient tout seuls. Une fois qu'ils seraient dans la mer de Marmara, leur ravitaillement en pétrole serait assuré comme l'est celui des sous-marins, et leur coopération constante avec ceux-ci donnerait, en attendant mieux, les résultats les plus avantageux.

*
* *

Il fallait y penser. Mais enfin l'idée est un peu particulière et peut soulever des objections, par exemple celle du temps indispensable pour construire une unité flottante, même de faible déplacement, pour la doter d'un bon moteur, pour en faire les essais, etc...[1] Voyons si, du côté des opérations purement continentales, et toujours en ce qui touche la défense de la malheureuse Serbie, on n'eût pu faire acte de prévoyance utile depuis tant de mois qu'il est question du « châtiment » que lui réservaient, pour ses prétendus crimes, pour ses belles victoires, surtout, les deux empires du centre.

La Serbie, économiquement et militairement, n'a qu'une seule « ligne de communications » assurée, c'est celle du chemin de fer qui suit le Vardar, après la Morawa, et qui aboutit à Salonique. C'est un principe de guerre — et de bon sens car qu'est-ce, après tout, que la stratégie, sinon l'application à la guerre des règles du bon sens? — qu'une seule ligne de communications est insuffisante pour assurer la retraite et, en tout cas, le ravitaillement d'une armée. Les Russes ont eu l'occasion de s'en apercevoir dans leur guerre contre le Japon. Mais que dire quand cette unique voie emprunte, pour arriver à la mer, source de toute vie, un territoire étranger? Je sais bien que pour la Serbie, enfoncée dans les terres, la solution complète de la difficulté n'était pas possible avant cette guerre et qu'il n'est pas absolument certain qu'elle le soit après.

1. Les Anglais n'ont mis que quelques mois à construire des bâtiments tout nouveaux, du genre du monitor, dont le *Times* parlait récemment et qui agissent déjà dans les Dardanelles.

Mais écartons pour le moment tout ce qui ne touche pas d'une manière expresse à notre sujet. Aussitôt que s'amortit la cruelle épidémie qui succéda, chez les malheureux et vaillants Serbes, à la lutte glorieuse contre les armées autrichiennes ; aussitôt surtout que la chute de M. Venizelos, la retraite des Russes et l'emprunt bulgare eurent fait prévoir aux hommes les moins perspicaces que nos affaires allaient prendre, dans les Balkans, une tournure fâcheuse, il fallait se préoccuper de créer pour la Serbie une nouvelle ligne de communications avec la mer et les alliés, une ligne qui ne pouvait, évidemment, aboutir qu'à l'Adriatique. Cette création était-elle possible? Peut-on, en quelques mois, improviser, pour ainsi dire, une voie ferrée de 170 kilomètres au travers de la plus difficile région qu'il soit, au travers des montagnes, non pas, certes, les plus hautes, mais les plus tourmentées, les plus enchevêtrées de l'Europe? Oui, je crois que c'était possible, et que les Allemands, les Américains, les Anglais aussi, peut-être, y auraient réussi. Oh ! point du tout une ligne régulière, étudiée à loisir, construite dans toutes les règles de l'art, avec ponts en belle maçonnerie ou élégantes arcatures de fer, avec viaducs, tunnels, etc. Non ; mais une voie provisoire, de celles que je me rappelle avoir vu jeter, il y a trente ans déjà, au travers des Cordillères, par des entrepreneurs américains dirigés par des « ingénieurs civils » français, à l'esprit libre, au génie aventureux, et à qui suffisaient des bois équarris, des fers plats, des cornières et des boulons. Ah ! savoir aller vite, savoir se résigner à faire grossier et fruste, à *faire mal* même, quitte à être tout prêt à réparer ce qui vient à manquer, savoir user de tous les moyens de fortune et *se débrouiller*, partout, comme les marins, savoir enfin accepter la responsabilité des risques courus, des risques, surtout, que l'on fait courir ! Voilà comment on fait de grandes choses en temps de guerre et voilà ce qu'il ne semble pas — combien je serais heureux de me tromper ! — que nous ayons su faire, Anglais, Français ou Russes [1], au moins dans l'ordre de choses que j'examine en ce moment.

1. Je me hâte de reconnaître cependant que les ingénieurs russes ont fait merveille dans la rapide exécution du chemin de fer qui relie Petrograd au port d'Alexandrovsk, sur la côte mourmane de la péninsule de Kola.

J'entends bien que l'on trouvera la témérité grande et que l'on m'opposera, outre les difficultés incontestables de l'exécution, en si peu de temps, des considérations de l'ordre politique — opposition possible d'une puissance amie, riveraine de l'Adriatique et jalouse d'y dominer seule — ; de l'ordre économique — car il en coûte cher d'aller vite et de brûler les étapes —; de l'ordre militaire, même — puisque aussi bien, la traversée du Monténégro étant vraiment trop difficile et d'ailleurs trop exposée aux coups des impériaux, on ne pouvait éviter de passer par l'Albanie, toute fumante encore de la guerre civile, et dont les turbulentes tribus se seraient insurgées contre les intrus.

Ces obstacles pouvaient être vaincus. Je ne dis rien de la dépense. On sait assez ce que les seules puissances de l'Ouest sont capables de faire quand un grand intérêt se trouve en jeu. La généreuse et subtile Italie aurait parfaitement compris qu'il ne s'agissait que d'une opération de guerre, que de *l'organisation des services à l'arrière* d'un belligérant devenu, en fait, son allié. Que dis-je? elle eût certainement pris part à l'entreprise et eût, en tout cas, couvert la base choisie sur l'Adriatique contre les attaques des Autrichiens de Cattaro et de Pola. Et son Apennin boisé eût fourni les bois que la Tsernagora dénudée n'aurait peut-être pas donnés en suffisance.

Quant aux Albanais, ils n'étaient point si à craindre. Se rappelle-t-on qu'au cours de l'été dernier, les Serbes, fatigués de leurs escarmouches sur les confins de Prizrend, descendirent le Drin jusque assez près de Scutari et, presque sans coup férir, rétablirent l'ordre chez les Hasi, les Grasnici, les Mirdites? Et quelques mois auparavant, une flottille alliée, remontant le Drin depuis son embouchure à San Nicolo [1] jusqu'à Gorisa, n'avait-elle pas libéré les transports fluviaux destinés au ravitaillement du Monténégro que les Albanais retenaient et menaçaient de piller?... Quelques troupes et un peu d'énergie, peut-être aussi quelques dons habiles à des chefs influents,

1. En réalité, ce n'est pas tout à fait le Drin, mais la Bojana. Ce fleuve, sorti du lac de Scutari reçoit presque immédiatement une branche du Drin. L'autre va se jeter dans l'Adriatique plus au sud, vers Alessio. La bonne rade de Saint-Jean de Madua est au nord de cette embouchure.

doivent suffire dans cet étrange pays, quand on ne prétend ni à l'exploiter, ni même à l'occuper d'une manière permanente.

C'est bien d'ailleurs par la vallée du Drin qu'il fallait aborder la grande arête dorsale serbo-albanaise. J'en ai eu la précieuse assurance de la bouche d'un voyageur français qui connaît parfaitement la contrée. Cette arête, en amont de Prizrend, est constituée par une chaîne relativement basse, le Crnoljeva, que franchit, à Duljé, par un col de 920 mètres seulement d'altitude, la route assez bonne qui conduit de Prizrend dans le Kossovo-Polje, la plaine historique que parcourt le chemin de fer d'Uskub à Mitrovitza. La voie ferrée provisoire pouvait donc, à la rigueur, s'arrêter à Prizrend. Sa longueur n'eût pas, dès lors, excédé 175 kilomètres, compte tenu des détours du Drin et de sa branche septentrionale, le Drin-I-Barz. Encore faut-il défalquer de ces 175 kilomètres la partie du cours inférieur du Drin — ou plutôt de la Bojana — qui reste navigable à des navires de mer de faible tonnage.

Telle était l'entreprise : difficile, assurément, exigeant une reconnaissance rapide et cependant exacte du terrain, la prompte réunion à pied d'œuvre des moyens d'action en personnel et en matériel, enfin la ferme résolution de ne se laisser arrêter par aucun obstacle, d'adopter les solutions les plus expéditives, dussent-elles paraître insuffisantes en ce qui touche les garanties de durée, de *faire vite*, en un mot.

Je disais tout à l'heure que les Allemands en eussent été capables. La rapidité avec laquelle ils ont su mouvoir leur artillerie lourde sur des voies improvisées au travers des boues de la Pologne, des forêts et des marécages de la Lithuanie en est une preuve convaincante. Assurément, attentifs comme ils le sont au seul résultat militaire immédiat, ils ne se sont préoccupés que de passer, d'aller de l'avant avec leurs énormes pièces, et ne se sont point embarrassés de ce qui pourrait arriver plus tard de leurs créations de fortune dans les complications d'une retraite rapide, par exemple. Ils ont eu raison. A la prévoyance même il faut fixer des limites, au delà desquelles, de prudence elle devient timidité. Or, on ne fait rien de grand, rien de décisif à la guerre sans la hardiesse.

En réfléchissant à ce trait caractéristique de la conduite de

la guerre chez nos ennemis : puissance de l'effort immédiat, à la promptitude duquel on sacrifie des garanties qui, chez tant d'autres, paraissent indispensables, je me suis rappelé un incident de la visite que je faisais, il y a vingt-deux ans, du canal de Kiel, en compagnie d'un camarade bien cher, prématurément décédé depuis. Notre tout petit yacht ayant pénétré par l'Eyder et Rendsburg dans la partie orientale du canal, que les Allemands livraient déjà à la navigation des bâtiments de faible tonnage, venait de s'arrêter, pour réparer une légère avarie de machine, le long d'une berge bien taillée, bien gazonnée et qui présentait un rassurant aspect de solidité.

Poussant « la planche à terre », nous y descendîmes pour prendre un peu d'exercice. Au bout de quelques pas nous sentions le sol se dérober. Tout cela n'était que fascinages maintenus par des pilots et recouverts d'un peu de terre. C'est que le canal traversait, dans cette section, des terrains marécageux qu'on n'avait pas pris la peine d'assécher et de raffermir — pour le moment, du moins, car on dut le faire plus tard — alors qu'il fallait aller vite, aboutir, frapper les imaginations par la rapidité d'exécution du grand œuvre. Et sans doute ces berges nous donnaient l'impression nette de la « camelote » allemande ; mais enfin on passait tout de même. Le canal existait. Quelques heures après, nous débouchions par Holtenau dans le beau fjord de Kiel.

***

Les exemples de mesures de haute prévoyance politique et militaire que je viens de citer s'appliquent au passé. En ce qui touche notamment le chemin de fer du Drin Albanais, il est évidemment trop tard, et tout ce que l'on peut faire en ce moment — en se hâtant beaucoup — c'est d'élargir le chemin muletier qui longe ce fleuve et qui va jusqu'à Prizrend. Encore faut-il que les Bulgares ne remontent pas trop haut dans la plaine de Kossovo, et que l'encerclement de l'armée serbe ne soit pas réalisé. Cet élargissement du sentier du Drin est préconisé, ainsi que l'établissement rapide d'autres voies de communications avec la Serbie, par le voyageur français dont je parlais tout à l'heure, M. Chéradame, qui vient de faire

paraître dans *la Liberté* une série d'études remarquablement documentées sur la Serbie et les Balkans.

Mais laissons ce sujet et le passé. Jetons un rapide, un discret coup d'œil sur l'avenir, et voyons où pourrait s'appliquer notre prévoyance.

Que prétend, au moment où il joue là-bas cette partie si habilement engagée, reconnaissons-le, que prétend, au fond, l'empereur allemand? Faut-il croire, comme il le fait dire partout, et comme je le rapportais tout à l'heure, qu'il vise à détruire, sur le canal de Suez, cette puissance anglaise qu'ont préservée de l'attaque directe par Calais les grandes batailles de l'automne 1914, dans les Flandres? Il ne suffit peut-être pas, pour nous en convaincre, de donner à l'armée du maréchal von Mackensen le nom ambitieux d'armée d'Égypte, où l'on retrouve la continuelle obsession des souvenirs napoléoniens et une admiration inavouée pour le vainqueur d'Iéna, pour celui qu'on appelait autrefois « l'aventurier corse »... Faut-il croire, au contraire, qu'il ne s'agit que d'aller à Constantinople, objectif déjà suffisant, du reste, d'y régler une fois pour toutes, dans le sens des intérêts allemands les questions orientales et de tirer de la Turquie 500 000 combattants fanatisés, aussi bien que les approvisionnements de toute sorte dont les deux empires centraux ressentent un si pressant besoin? Ou bien encore, et plus simplement, veut-on obtenir à peu de frais un triomphe qui permette de négocier une bonne paix, et qui relève le moral assez déprimé du peuple allemand?

A propos de la première de ces hypothèses, j'ai remarqué déjà qu'une bonne position à prendre sans retard est celle d'Alexandrette et de son golfe, du fond duquel on peut atteindre, à une soixantaine de kilomètres le tunnel de Bagtsché, où s'arrête en ce moment la voie du chemin de fer de Bagdad par Konieh et Adana [1], tandis que les Germano-Turcs

1. Il semble que le premier tracé, qui faisait longer les bords du golfe d'Alexandrette par le chemin de fer de Bagdad, ait été abandonné, probablement en raison de l'inconvénient d'ordre militaire de le laisser si longtemps sous le feu des vaisseaux. Le chemin de fer de Syrie se tient à l'intérieur des terres, à une distance moyenne de 100 kilomètres. C'est à peu près sur le parallèle de Beyrouth qu'il se rapproche le plus de la mer (65 kilomètres à vol d'oiseau), empruntant la vallée de la Cœlé-Syrie, entre le Liban et l'Anti-Liban. Le chemin de fer déjà ancien et construit par nous, de Beyrouth à Damas, vient l'y rejoindre, à 25 kilomètres au sud de Baalbek.

s'efforcent de pousser au nord d'Alep la branche de la ligne de Syrie qui doit rejoindre le « Bagdad-Eisenbahn » vers Killiz ou Aïntab.

Mais il se présente naturellement à l'esprit une autre opération d'un profit plus immédiat et décisif, une opération préparée, en fait, depuis longtemps déjà, mais que l'on hésite, je crois, à entreprendre, à cause d'un premier échec dû justement à un défaut de prévoyance, à un défaut de jugement militaire aussi, disons-le franchement. Il s'agit du forcement des Dardanelles. M. Asquith vient de parler (2 novembre) avec une telle netteté, devant les Communes anglaises, de cette affaire malheureuse du 18 mars, que l'on peut s'en expliquer désormais sans aucun inconvénient. Peut-être aurai-je l'occasion de le faire ici. En attendant, il me semble essentiel d'observer que, ce jour-là, on ne prétendait pas forcer le passage du défilé de Tchanak-Nagara. On voulait en détruire les ouvrages avec le seul feu des vaisseaux, ce que les circonstances géographiques ne permettaient pas d'espérer. D'ailleurs, les précautions prises contre les engins sous-marins étaient tout à fait insuffisantes et l'organisation défensive des unités de combat tout à fait rudimentaire. Bien différent eût été cependant le résultat, en dépit de ce défaut d'adaptation des bâtiments au but qu'on leur assignait, si l'attaque s'était produite brusquement, dès les premiers jours du conflit provoqué par la Turquie le 31 octobre 1914 (sur lequel il ne pouvait y avoir de doute depuis plusieurs semaines), et si cette attaque avait été secondée par une descente exécutée par surprise dans la baie de Suvla, en vue d'occuper rapidement l'arête de la presqu'île et de prendre à revers les ouvrages de la rive d'Europe, alors que les troupes mobiles turques étaient encore en très petit nombre.

Mais tout cela a été dit déjà. Venons au fait, qui est qu'aujourd'hui *on peut*, et par conséquent *on doit* forcer les Dardanelles. Remarquons bien encore : je ne dis pas que l'on peut ruiner les ouvrages et en éteindre les feux ; je dis que l'on peut exécuter avec succès l'opération bien connue du forcement d'une passe défendue. Nelson l'a fait — à peu près — à Copenhague en 1801 ; l'amiral Roussin à Lisbonne, en 1831, beau fait d'armes dont on ne parle pas assez ; les Farragut, les

Porter, les Davis l'ont fait magnifiquement et dans les conditions les plus difficiles, à Wicksburg, à Memphis, à Port-Hudson (1862-1863) ; Courbet aussi, en 1884, dans la rivière Min.

Il est possible, je le répète, d'obtenir en ce moment le même succès dans les Dardanelles, parce que, depuis huit mois, des engins d'attaque nouveaux et appropriés à la tâche à remplir ont été créés et que des moyens de défense des bâtiments ont été imaginés, qui seraient efficaces ; parce que déjà, les sous-marins des alliés sont dans la mer de Marmara, que quantité d'avions survolent les batteries ottomanes et que le corps expéditionnaire est là qui peut, au moment décisif et d'un effort violent, produire la plus heureuse diversion. Je n'ajoute pas qu'il faut choisir le moment, l'heure, les circonstances atmosphériques favorables à l'emploi de certains procédés, mais je m'en voudrais de laisser croire qu'une telle opération puisse être conduite à bonne fin sans risques et sans pertes. Ces risques, il faut avoir le courage de les accepter ; ces pertes, il faut s'y résigner d'avance. Il restera toujours assez de cuirassés, de monitors et de croiseurs bien armés pour réduire Constantinople, quand on aura pénétré dans la Propontide !

Et quels résultats ! Quelle révolution profonde ! Quel bouleversement des plans de l'ennemi et des machinations des traîtres, découverts ou cachés ! Quel glorieux triomphe, enfin, dont les conséquences ne peuvent être exactement mesurées !...

Seulement, là encore, il faut se hâter. N'attendons pas, du moins, que les communications directes établies par le Danube et la Bulgarie avec la Turquie assurent aux défenseurs des Dardanelles et de Constantinople des approvisionnements abondants et, peut-être, de nouveaux moyens d'action.

Tout ceci, c'est de l'avenir prochain, très prochain, immédiat. Tâchons d'aller plus avant, tâchons de pénétrer les secrets du temps. Dans cette grande guerre où l'année 1914 a vu échouer les plans fondamentaux de l'ennemi, l'année 1915 peut être appelée l'année des Balkaniques. L'année 1916 sera, je crois, celle des Scandinaves.

Je m'explique. La « décision » complète, définitive, « la paix dans la victoire », peut-elle être attendue exclusivement de la marche en avant des armées alliées, soit sur le front occidental, soit sur le front oriental, soit même, en dépit des

apparences actuelles, sur le front du Danube et des Balkans, complété par celui des Alpes Carniques? Je voudrais qu'il fût possible de le croire sans témérité. Le caractère actuel de la guerre ne semble pas autoriser ce genre de confiance. Du moins est-il évident que, sur notre front, où l'adversaire a eu le temps de créer des organisations défensives de la plus haute valeur, la progression des armées française, anglaise et belge, si elle est — et elle le sera — régulière et continue, ne saurait avoir les caractères de soudaineté, de rapidité, d'étendue qui permettraient seuls d'arriver à une prompte solution. Il importe assez peu, dira-t-on, que nous marchions si vite et que nous allions, de victoires en victoires, jusqu'à border le Rhin, si l'épuisement de l'ennemi, l'épuisement en hommes aussi bien qu'en denrées alimentaires et qu'en matières premières, l'oblige à demander la paix et à accepter nos conditions.

Il est vrai. Mais, s'il s'agit d'épuisement, on conviendra qu'il est sage de ne pas regarder seulement du côté de l'ennemi. Il est infiniment probable que les empires centraux, dussent-ils réussir à se procurer dans le Levant quelques ressources nouvelles, seront à bout de forces avant les alliés. Il faut bien que le *Sea power*, la maîtrise de la mer montre toute son efficacité. Ne laissons pas cependant tendre à l'extrême, de notre côté, des ressorts qui ont toujours besoin d'être ménagés [1], et pour cela sachons agir de manière à *hâter* justement l'épuisement de l'Allemagne et de l'Autriche. Or il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir cette accélération, c'est l'encerclement, le blocus complet, fortifié d'*une action militaire qui oblige l'ennemi à créer de grandes unités nouvelles*, dans le moment où, pour faire face au Sud-Est, quatrième théâtre d'opérations qu'il a cherché lui-même, assez imprudemment, il lui faut dégarnir le front oriental et appeler sous les armes tous les déchets de ses contingents annuels.

1. Un économiste éminent avec qui je causais dernièrement de ces questions, me faisait remarquer la diminution très sensible — à peu près inévitable, d'ailleurs, — de nos exportations : « Avec quoi, disait-il, gagerons-nous nos futurs emprunts à l'extérieur, si ce mouvement n'est pas enrayé? » — Ceci n'est qu'une opinion individuelle. Je suis convaincu que nous saurons parer à cette difficulté très réelle, si les hostilités devaient durer longtemps encore.

Cet encerclement complet peut-il être réalisé? Assurément. Il n'est que de vouloir. Les alliés — et ici il est question surtout de l'Angleterre, de l'admirable puissance navale britannique — ont en mains les instruments nécessaires pour que les frontières septentrionales de l'Allemagne, maritimes ou continentales, soient strictement, rigoureusement fermées. Mais, je le répète, il faut le vouloir. Il ne faut se laisser arrêter par aucune considération étrangère à l'énergique poursuite du résultat cherché. Ce qui s'est passé dans les Balkans nous est d'ailleurs d'un précieux enseignement. Nous savons maintenant — et comment les conducteurs des peuples, qui devraient avant tout connaître les hommes, pouvaient-ils l'ignorer! — que, dans des crises comme celle que traverse en ce moment l'Europe entière, toute négociation est vaine qui ne s'appuie pas de la démonstration claire, immédiate de la Force.

Et qui peut douter par exemple que les négociations entamées par l'Angleterre avec la Suède, au sujet des exportations de cette dernière puissance, ne trouvent un appui solide dans la merveilleuse action des sous-marins anglais et russes dans la Baltique orientale? Que serait-ce, si les circonstances dont j'ai déjà entretenu les lecteurs de la *Revue de Paris* n'avaient pas, dès le début du conflit, interdit l'entrée de cette mer, dont la possession est si capitale, aux grandes unités des « Home fleets »?

Mais ce qu'on n'a pu faire alors, et aussi ce qu'on n'a pas osé empêcher (car il y a eu, de la part d'une puissance neutre, des actes qui marquent la méconnaissance complète du rôle qu'en vertu de sa situation géographique, lui conféraient des traités bien connus) peut être fait ou défait maintenant. Quoi qu'on en puisse dire, il n'est jamais trop tard pour montrer de la décision, de la vigueur et surtout l'intelligence nette des nécessités de l'ordre militaire qui s'imposent absolument aujourd'hui. Ce n'est pas nous qui avons lancé les premiers le terrible : *suprema lex, salus populi !* Ce n'est pas nous qui avons les premiers violé des territoires neutres, déchiré des traités, foulé aux pieds droit, justice, humanité! Et certes, on ne doit rien attendre de semblable, dans aucun cas, des puissances alliées; mais en revanche, qui pourrait

aujourd'hui, après ces quinze mois de guerre où nos ennemis ont été sans cesse ravitaillés par les peuples du Nord [1], trouver mauvais qu'on leur posât enfin cette question que nous avons tous sur les lèvres : « Avec qui êtes-vous, décidément? Choisissez et déclarez-vous. Nous ne pouvons attendre davantage à discerner nos amis de nos ennemis... »

Au reste — et je dis ceci pour apaiser les scrupules des timorés, s'il en existait encore après les déclarations réconfortantes que nous avons entendues, d'un côté comme de l'autre de la Manche — il suffit d'un peu de réflexion, d'un coup d'œil sur la carte, et de quelque connaissance de la situation générale du plus intéressant des pays auxquels je fais allusion, pour découvrir que l'action militaire dont je parlais tout à l'heure peut à la rigueur se produire à la faveur d'un biais analogue à celui qui nous permet de secourir les Serbes. Bien mieux, on trouverait dans l'inexécution d'une des clauses d'un traité fameux une excellente raison d'aller délivrer d'un joug pesant une population arbitrairement séparée de la mère-patrie.

Et ainsi se trouverait satisfait, en même temps que des intérêts politiques et militaires essentiels, l'idéalisme ingénu qui se manifestait tout récemment encore chez nous avec une persistance touchante et un peu inquiétante à la fois, à l'heure cruelle que nous vivons.

Mais — et voici où je reviens à mon thème — après avoir reconnu qu'elle est indispensable, quelle prévoyante activité il faudra déployer dans la préparation de cette action navale et militaire, quel souci d'adapter exactement les moyens au but, après s'être procuré la connaissance précise des organisations défensives d'un adversaire que l'on peut certainement abuser sur le point où se portera l'attaque — c'est le grand avantage de l'assaillant dans les opérations combinées — mais qui ne saurait être complètement pris au dépourvu, tant il est convaincu lui-même que c'est sur les côtes de la Baltique qu'un adversaire avisé trouvera le défaut de sa cuirasse !...

1. Il ne s'agit d'ailleurs pas seulement de Scandinaves. On a lu, récemment, les étonnantes révélations du journal hollandais indépendant, le *Telegraaf*. Ces révélations n'ont pas été démenties, du moins à ma connaissance.

On n'attend pas, sans doute, que j'entre si peu que ce soit dans le détail de cette préparation. Je ne signalerai qu'un seul point parce que les Allemands savent parfaitement à quoi s'en tenir, c'est la nécessité de paralyser, au cours de ces opérations, le transit des grandes unités de combat dans le canal maritime de Kiel. Il faut être prêt à faire les plus grands efforts, *avec tous les moyens d'action possibles* — je n'en dis pas plus — pour enlever à l'ennemi le bénéfice de cette ligne de communications intérieure qui augmente singulièrement l'efficacité de sa force navale. Cette force navale, il la tient en réserve pour la phase finale et décisive de la grande guerre. Il ne dépend que de nous, Anglais, Français, Russes, que cette dernière carte soit, dans ses mains, l'inutile atout qui ne sauve jamais le joueur condamné par la Fortune.

CONTRE-AMIRAL DEGOUY

P. S. — Au moment où je corrige les épreuves de cette étude, on apprend que les États-Unis ont remis, le 6 novembre, au cabinet de Londres une note où ils contestent l'efficacité du blocus anglais de la Baltique, les ports allemands restant ouverts, disent-ils, au trafic avec les pays scandinaves. Il n'y aurait donc pas *blocus effectif*, et ils ne reconnaissent pas à la Grande-Bretagne le droit d'interdire, au moyen d'une simple déclaration de blocus par un « Ordre en Conseil », la libre navigation des navires américains (non chargés de contrebande de guerre) à destination des ports allemands de ladite mer.

En réalité, ceux de ces ports qui sont à l'est de la ligne Gjedser-Warnemünde sont bloqués suffisamment par les sous-marins et croiseurs anglo-russes. Il n'en est pas de même des autres, de Lübeck, par exemple. On voit, en tout cas, par cette nouvelle complication, quelle est l'importance de la question que je viens de poser, et quelle en est l'étendue, au point de vue des conséquences éventuelles.

C. A[al] D.

LAMARTINE

SECRÉTAIRE DE LÉGATION [1]

II

Voici ce qui était arrivé dans ce bref espace de temps entre la visite à Pepe et l'interruption de la lettre à Genonde.

Disons d'abord que le gouvernement grand-ducal, ennuyé, mais non alarmé, de voir la fameuse controverse littéraire se prolonger ainsi, s'émut tout d'un coup dès qu'il apprit que le débat se portait sur un autre terrain par la faute d'un Napolitain exilé, accueilli à Florence par humanité, et d'un diplomate en fonctions. Redoutant les suites que pourrait entraîner un tel déplacement de la question, il prit des mesures en conséquence. Il s'était borné d'abord à interdire la publication des stances de Borghi dans l'*Antologia*; il s'était opposé à ce que l'*Interprétation*, écrite par Lamartine, fût imprimée dans le Grand-Duché et elle l'avait été à Lucques. Maintenant, sur certains indices, tels qu'un échange mystérieux de lettres, se doutant peut-être qu'une demande d'explications pouvait intervenir de la part du diplomate français, il mit la Police en garde, et tous les mouvements de Pepe furent surveillés. Celui-ci risquait la prison ou le bannissement [2], le duel étant

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1915.

2. Nous trouvons dans les papiers du Ministère des Affaires étrangères l'exemple d'un sujet français qui, ayant voulu se battre en duel avec un de ses compatriotes, fut expulsé de la Toscane et demanda en vain à y rentrer plus tard.

rigoureusement interdit en Toscane, à tel point que quiconque s'en rendait coupable était condamné à la détention perpétuelle, et qu'à paraître seulement y songer, on se faisait arrêter préventivement. Cependant Pepe ne pouvait manquer à la parole donnée, dans cette première entrevue du 18 : il n'aurait jamais quitté Florence sans avertir Lamartine.

Le soir de ce même jour (18 février) le Président du « Buon Governo » (Police) fit remettre à Pepe l'ordre de comparaître par devant lui le lendemain dimanche à onze heures du matin : « La Police, ayant eu vent de l'affaire, m'intima, le « soir du 18, l'ordre de me présenter à ses bureaux, à onze « heures le 19. Mon cas n'aurait pu être pire qu'il n'était ; je « me dis : — Cette convocation ne saurait avoir rapport qu'au « duel décidé. Me battre, après avoir reçu l'ordre de me pré- « senter devant la Police, ne peut que rendre sûr ce qui n'était « que problématique, c'est-à-dire que mon expulsion de la « Toscane est certaine. Mais il n'y a pas à hésiter ; le monde, « porté plutôt à imaginer le faux qu'à croire le vrai, suppo- « serait aussitôt que j'ai averti l'autorité afin d'échapper à « tout danger. — Je courus donc chez Lamartine, qui était « parfaitement guéri (?), et nous résolûmes de nous mesurer « le matin du 19, avant onze heures [1]. »

La Police tâchait de faire bonne garde [2], prenait toutes les dispositions nécessaires pour empêcher que la querelle fût vidée sur le terrain. Deux agents avaient été mis en sentinelle aux portes de Lamartine et de Pepe, avec ordre d'exercer une surveillance active sur eux, de signaler chacun de leurs mouvements. Ces précautions devaient être vaines ; les deux adversaires allaient se battre le lendemain aux portes mêmes de la ville.

Deux rapports de l'inspecteur de la Police, adressés au

Antoir à Casini (secrét. aux Aff. étr.) : « Ce M. Foucher, qui fut renvoyé de la Toscane pour avoir voulu se battre avec un de ses compatriotes et sur le compte duquel j'ai eu l'honneur de vous entretenir plusieurs fois, vient de m'écrire pour me prier de faire quelques démarches en sa faveur. Il est toujours à Lucques où il vit dans l'espérance de revenir à Florence. 8 juin 1826. » On lit cette annotation apposée par Casini : Detto vocalmente non esser luogo a revoca. 12. giugno 1826. (Arch. Flor. Esteri. Carteggio 1396.)

1. Lettre de Pepe à son frère. Traduction. Cantù, *ibid.*

2. Arch. Flor. Negozi. An 1826. Filza 37, n° 514.

Président du « Buon Governo » et destinés à l'excuser en rejetant toute la responsabilité du coup manqué sur la maladresse et l'incapacité d'un agent subalterne, permettent de reconstruire ce qui se passa dans la soirée du 18, ainsi que la scène qui précéda la rencontre le matin du 19.

Des détails fournis par ces rapports, combinés avec le contenu de la lettre de Lamartine du 18 février 1826, publiée dans sa correspondance, il résulte ceci :

Pepe, en rentrant chez lui après sa visite à Lamartine, trouva un billet de celui-ci qui avait devancé de quelques instants son retour. C'était sans doute la lettre, datée du 18, publiée dans la Correspondance de Lamartine et que voici :

Au Colonel Pepe, Florence.

Florence, 18 février 1826.

Colonel,

Je réponds à ce que vous m'avez dit, et je crains un départ ou une surveillance bien contraire à ma délicatesse. Je vous assure que mon pied me laisse en état de marcher. Si vous le vouliez, et je vous en aurais une sincère reconnaissance, l'affaire en question aurait lieu demain, avant l'heure de la Police, à huit ou neuf. Ne me refusez pas.

J'attends votre réponse ou ce soir par le porteur, ou demain à sept heures du matin. J'ai mon témoin tout prêt. Vous feriez avertir le vôtre de très bonne heure, et tout serait terminé avant votre interrogatoire. Ce serait mieux pour vous et mieux pour moi.

Ne voyez en ceci aucun empressement hostile, mais une crainte bien naturelle de fâcheuses interprétations pour moi et de désagréments que je voudrais vous éviter à tout prix.

Agréez tous mes sentiments d'estime et de considération,

AL. DE LAMARTINE

Cette lettre, où l'on voit que Lamartine ne craignait pas moins que Pepe de « fâcheuses interprétations », ne fait point partie des pièces qui composent le dossier Puccinelli. Elle aurait dû pourtant y trouver sa place. Peut-être Pepe la

tira-t-il de sa poche, pour en examiner de nouveau les termes, en présence de Lamartine, peut-être donna-t-elle lieu à discussion, au cours de la dernière visite du colonel, car elle prouve bien que Pepe alla deux fois chez Lamartine dans la même soirée [1] : d'abord pour lui faire part de l'avertissement qu'il avait reçu de la police, — à cette occasion rien ne dut être décidé quant au jour de la rencontre, — ensuite, de nouveau après qu'il eût reçu la lettre rapportée ci-dessus, que sans doute il oublia sur la table de Lamartine.

Celui-ci dut répéter, dans ce dernier entretien, ce qu'il venait d'écrire : *il craignait un départ ou une surveillance contraire à sa délicatesse ;* il conjurait le colonel de *ne pas lui refuser.* Cela prouve précisément qu'au cours de l'entrevue précédente, l'avant-dernière des trois qui se suivirent, l'une chez Pepe, les deux autres chez Lamartine, l'insistance de ce dernier n'avait pu vaincre l'inflexibilité de Pepe, qui n'acceptait de se battre que lorsque son adversaire serait guéri. Quand Pepe fut parti, Lamartine, probablement en compagnie d'Aymon, se prit à réfléchir, songea aux conséquences d'un atermoiement dont le véritable motif pouvait être dénaturé par la malveillance qui l'entourait, et se décida à envoyer bien vite cette lettre, que Pepe trouva en rentrant et qui le fit revenir à la *via de' Serragli.* Notons la phrase : *Je vous assure que mon pied me laisse en état de marcher.* Il s'efforce de paraître *parfaitement guéri,* quoiqu'il ne le soit pas effectivement. Il boite en effet, et il boitera le lendemain encore, quoi qu'en dise Pepe.

Nous avons vu qu'il a commencé d'écrire une lettre à Genoude, interrompue par la première visite du colonel, reprise trois jours plus tard : « J'espère dans peu de jours

1. C'est ce qui ressort d'une missive du Président du « Buon Governo » datée 15 mars à l'inspecteur de Police, où on lit ce passage : « J'ai des informa-« tions bien sûres, d'après lesquelles le colonel Pepe, après avoir reçu, le soir « du 18, le billet que le secrétaire G. lui avait fait écrire, sortit de chez lui et alla « trouver M. la Martine, au delà de l'Arno. Après s'être entretenu avec lui, il « rentra et trouva des billets de M. la Martine. Il sortit encore plus tard et « retourna chez M. la Martine, à la porte duquel il frappa pendant plus d'un quart « d'heure, parlant avec une domestique ; je sais en outre qu'ensuite il se rendit « chez un de ses amis et qu'il ne rentra que peu avant deux heures après minuit. » (Arch. Flor. Negozi, an 1826. Filza 37, nº 514.)

« remettre un soulier », y disait-il. Dans ses rapports, l'inspecteur de la police, qui ne manque aucune occasion de prouver sa clairvoyance, appuie sur ce fait : que l'état de santé du secrétaire de légation écartait toute possibilité d'une rencontre pour le lendemain. Enfin, dans sa dépêche à Pistoj, envoyé toscan à Paris, le Ministre des Affaires étrangères dira que, arrivé sur le terrain, Pepe pressa vivement son adversaire de ne pas le forcer à prendre l'épée à cause de sa propre situation et de l'*état de santé* de M. de Lamartine.

Mais Lamartine voulut à tout prix, dans cette dernière entrevue, que le combat eût lieu le lendemain, d'assez bonne heure pour que Pepe pût ensuite se rendre à la Police à l'heure indiquée, et l'on s'accorda sur ce point.

Il s'agissait maintenant de régler la question des témoins. Il était très difficile d'en réunir quatre, vu la rigueur de la loi, mais il était absolument nécessaire qu'il y en eût deux. Lamartine avait le sien, Aymon de Virieu ; Pepe n'en avait point, et il éprouvait le plus grand embarras du monde à en trouver un. Les lois toscanes, qui punissaient sévèrement les adversaires, ne frappaient pas moins leurs seconds : « Dans un pays comme la Toscane, — écrivait Pepe à son « frère dans cette longue lettre à laquelle nous avons déjà « emprunté des passages, — dans ce pays où on est très « sévère sur le chapitre des duels, j'aurais trouvé avec diffi- « culté un sujet toscan pour m'assister. Quant aux Napoli- « tains réfugiés ici, qui l'auraient fait avec plaisir, je ne « voulais pas les exposer au risque d'être expulsés... Je lui « parlai (à Lamartine) de mon embarras à trouver un second « et lui dis qu'il ne me convenait pas de compromettre per- « sonne : « Le vôtre sera aussi le mien, — lui dis-je. — J'ai « trop bonne opinion des Français pour jamais craindre que « vous me fassiez une supercherie, et j'ai conscience que je « n'aurais rien à redouter même si j'étais entre deux Lamar- « tine. » Il voulut absolument qu'il y eût un quatrième. — « Choisissez donc vous-même, — lui dis-je, — et je regarderai « ce témoin comme si je l'avais moi-même choisi. » — Il « nomma et fit appeler un certain Villemil que je ne connaissais « pas du tout et que je vis alors pour la première fois. »

Les témoins furent donc Aymon de Virieu et le comte de Villamilla « opulent Espagnol de l'Amérique du Sud [1] ».

Quand Pepe sortit la dernière fois de chez Lamartine, il alla trouver un de ses amis, près de qui il resta longuement, ne rentra chez lui que vers deux heures après minuit. Cet ami, qui était-il? Peut-être Antonio Puccinelli, à qui il confia dans la suite ces pièces, destinées à témoigner de la correction de sa conduite envers le diplomate français.

La rencontre eut lieu le dimanche 19 février. Les phases de l'action ont été décrites par les deux adversaires, en différentes occasions, avec plus ou moins de détails : par Lamartine, très sommairement, dans sa lettre au duc de Montmorency, du 23 février 1826, et dans le commentaire de son *Childe Harold*, plus amplement dans ses mémoires politiques [2]; par Pepe dans sa lettre à son frère du 21 mars 1826 [3]. Nous verrons plus loin la version du Ministre des Affaires étrangères de Toscane.

L'arme choisie fut l'épée. Nous ne nous arrêterons pas sur un détail, dont Pepe tire quelque vanité de bravoure. Il se trouva, selon son récit, que l'une des deux lames était plus courte que l'autre. Il empoigna crânement la garde de cette épée. En somme, c'était une façon de rétablir l'équilibre, autant qu'il était possible eu égard aux conditions de supériorité où il se trouvait vis-à-vis d'un adversaire qui, contrairement à ce qu'il affirmait la veille, souffrait encore de son pied droit.

Après quelques reprises, et au bout d'une dizaine de minutes, Lamartine eut le bras droit percé. Ce qu'il a écrit sur ce point s'accorde à peu près dans les détails avec ce que Pepe mandait à son frère.

Comment se fit-il que la Police, qui avait pris toutes ses mesures pour prévenir et empêcher le duel, ne soit pas arrivée à arrêter le bras des combattants?

Voici ce qu'on trouve dans le dossier du « Buon Governo »,

1. *Lamartine par lui-même*, XXXI; *Lamartine au duc de Montmorency*, 23 février 1826. (Corresp.)

2. *Lamartine par lui-même*, XII, XIII.

3. Cantù. *Ibid.*

aux Archives de Florence, sous le titre : *Pepe e Lamartine* [1].

Le Président du « Buon Governo », magistrat préposé à la Police, avec des attributions très larges, avait lieu de croire, on ne sait sur quels indices, que le diplomate et le colonel auraient respecté le sol de la Toscane et seraient allés abreuver de leur sang le territoire d'un État voisin. Il écrivait, à la date du 19 (jour où avait lieu le combat), au gouverneur de Pise pour l'avertir du passage présumé des deux duellistes par cette ville, l'invitant à faire arrêter Pepe et à laisser le diplomate français poursuivre vers Lucques. Cette lettre devint inutile avant même que l'estafette, à laquelle on la confia, fût partie. On apprit que le duel avait eu lieu. On retint donc le message.

On ne put en faire autant pour un second, expédié dans une autre direction, vers Pescia, petite ville très proche de la frontière lucquoise. La dépêche, arrivée le soir, mit sens dessus dessous les autorités de l'endroit. Elles crurent avoir manqué une bonne occasion de faire valoir leur zèle et leur adresse. Lamartine et Pepe étaient passés ! L'avis aurait dû être reçu plus tôt. Le vicaire grand-ducal fit son rapport là-dessus le 20, au gouvernement central : la veille deux messieurs avaient été vus se dirigeant vers la frontière, évitant la ville. L'un d'eux, « d'une taille ordinaire, cheveux et barbe noirs, portait une « veste noire, des pantalons bleus ou noirs, des guêtres à « l'anglaise ; il était armé (*sic*) d'une canne et suivi par un « chien tavelé. » Il demanda aux douaniers du Ponte Squarciabocconi le chemin qui conduisait à Lucques. Il avait l'accent napolitain. Donc, c'était Pepe.

Lamartine n'était pas non plus passé inaperçu : « Le secré- « taire de la légation française, — ajoutait le vicaire grand- « ducal, — passa hier tout seul en voiture à la douane de Car- « dino. Si le colonel Pepe avait été en sa compagnie, il fau- « drait croire que de Santa-Lucia, deux milles avant d'arriver « à Pescia, il aurait pris à pied avec un guide la route qui « conduit à la douane de Squarciabocconi, pour rejoindre « le secrétaire de légation après avoir pénétré de ce côté-là « sur le territoire de Lucques. »

1. An 1826. Negozi. Filza 37, n° 514.

Les limiers de Pescia avaient bon flair. Par malheur, — un malheur déploré par le vicaire, — l'estafette était arrivée deux heures et demie après le passage de ces messieurs... qui n'étaient ni Pepe, ni Lamartine.

Le bureau central de la police de Florence avait déployé toute sa prévoyance. Il avait pris ses mesures partout, aussi bien sur les routes qui menaient à Lucques que dans la ville même, dès le samedi 18. Le rapport de l'inspecteur de police à son supérieur, le « Presidente del Buon Governo », nous renseigne là-dessus. A l'encontre de ce qu'en pensait ce magistrat, il ne croyait pas, d'après les renseignements qui lui étaient revenus, que ces messieurs partiraient. On lui peignait Lamartine souffrant, on le lui représentait animé, ainsi que Pepe, d'intentions pacifiques. Toutefois, en policier alerte et avisé, il ne se fia pas aux apparences et il prit ses précautions à tout hasard. Il donna ordre aux agents du quartier Santo-Spirito, où était situé l'hôtel de la Rochepouchin, et à ceux du quartier Santa-Croce, qui comprenait la maison de la signora Angela Ruggini, d'exercer une surveillance active et rigoureuse sur les deux emplacements suspects. Un garde fut placé à la porte de chaque maison. Ils avaient ordre d'empêcher le colonel de sortir, jusqu'au moment où il se rendrait à la police le lendemain, de l'arrêter s'il voulait se soustraire à la surveillance, et d'observer tous les mouvements que ferait Lamartine.

Le garde posté en vedette sur la place de la cathédrale vit, à six heures du matin, quelqu'un sortir de la maison Ruggini et se diriger en voiture vers la Porte San Gallo. Il le suivit et, avant que l'équipage eût dépassé l'enceinte, il intima au cocher l'ordre d'arrêter. Il constata alors qu'il avait fait buisson creux. Le voyageur n'était pas le colonel Pepe. Le policier s'en revint à son poste.

L'autre garde, placé devant la demeure de Lamartine, assista à la sortie de celui-ci un peu avant huit heures du matin. Il le vit « monter dans une calèche à lui, attelée de « deux chevaux, soutenu par son valet de chambre à cause de « l'état de sa jambe qui n'était pas encore bien guérie, et « donner ordre au cocher de passer chez M. Pepe, place de la « Cathédrale. »

L'agent courut sur l'heure avertir ses supérieurs. Ceux-ci envoyèrent en hâte un détachement de gardes vers la maison Ruggini, à l'effet de surprendre les deux adversaires. La calèche avait pris, en effet, le chemin de la Cathédrale. Elle avait déposé Lamartine chez Pepe. Ensuite une autre voiture « passa devant la maison Ruggini. M. de Lamartine l'ayant « aperçue, comme il descendait de chez M. Pepe, fit signe au « cocher d'arrêter. Il s'approcha alors de cette voiture, parla « avec quelqu'un qui était dedans ; après quoi, elle reprit son « chemin vers le *Canto alla Paglia*[1]. »

Voilà ce qui se passa sous les yeux des plantons. Quant au détachement qui devait barrer le chemin aux transgresseurs de la loi, il n'arriva pas du tout. De sorte que le champ resta libre aux combattants.

Lorsque Pepe se présenta par-devant le « Presidente del Buon Governo » à l'heure fixée, il le trouva de fort mauvaise humeur. Ce magistrat voulut lui faire entendre d'abord que, si ses hommes n'avaient pas été capables de l'appréhender, ce n'était pas qu'il n'eût deviné que les deux voitures qu'on avait vues sur la place menaient adversaires et témoins sur le terrain. Puis il le tança vertement pour avoir contrevenu à l'ordre qu'un agent lui avait donné de rentrer chez lui, et de n'en plus sortir avant onze heures. Le colonel repoussa énergiquement ce reproche, et non seulement il le fit de vive voix, au cours de cet interrogatoire, mais il renouvela son démenti dans une lettre qu'il adressa au « Presidente » sitôt qu'il eut regagné son logis. Cette lettre est aux Archives. Il y déclare sur sa parole que « personne ne s'est approché de lui pour lui « signifier un tel ordre. »

Pepe aurait dû subir la prison. On se borna à lui signifier de garder les arrêts chez lui. A quoi était-il redevable d'un tel adoucissement de sa peine? A l'intervention de Lamartine et du marquis de la Maisonfort, qui employèrent toutes leurs influences pour lui rendre moins dure la captivité, et qui se mirent en quatre pour que la grâce souveraine lui fût octroyée dans le plus bref délai.

Le marquis avait appris par un billet du prince Corsini,

1. Rapport de l'inspecteur de la Police du 20 février 1826.

faisant fonction de Ministre des Affaires étrangères, que la rencontre avait eu lieu le matin, comme on le voit par la réponse suivante :

Le Marquis de la Maisonfort au Ministre des Affaires étrangères (Arch. Flor. — Esteri, Prot. 138, *n*o 39)[1] :

Je vous remercie, Monsieur, de la lettre que vous venez de m'écrire. Sans rien savoir, je ne redoutais que trop ce qui arrive. On commença hier au soir à parler de ce duel. J'étais persuadé que l'état de santé de M. de Lamartine en retardait au moins l'exécution, et je me flattais qu'on pourrait trouver quelque remède, quoi qu'en pareilles matières cela soit bien délicat. Continuez, je vous prie, de m'informer de tout ce que vous saurez et comptez d'avance sur toute ma reconnaissance et ma haute considération.

Dimanche, 19.

LA MAISONFORT

Ensuite, craignant que Pepe ne fût mis aux arrêts, le Ministre de France se porta aux Affaires étrangères, où il fut reçu par D. Neri Corsini, qui remplaçait Fossombroni absent. Il conjura ce prince de ne point permettre que Pepe fût poursuivi, lui représentant qu'un militaire ne peut jamais sans honte se dérober à une provocation, que le colonel avait été contraint de se battre, qu'il avait été traîné de force sur le terrain. Refuser de prendre l'épée eût été de sa part forfaire à l'honneur. Le Ministre rejeta toute la responsabilité de l'affaire sur le seul Lamartine, qui par sa qualité était à couvert des poursuites. Corsini parut se laisser convaincre. Il promit de s'intéresser au sort du colonel et que nulle mesure de rigueur ne serait prise contre lui sans son consentement, ainsi que le prouve le billet suivant, adressé au « Presidente del Buon Governo », que le prince a oublié de signer, mais où son écriture est bien reconnaissable et dont nous donnons la traduction [2].

1. Cette lettre est inédite, comme tous les documents que nous reproduisons ici d'après les originaux déposés aux Archives de l'État à Florence.

2. Arch. Flor. Esteri. Negozi. Filza 37, nº 514. Pepe à Lamartine.

« Le Conseiller D. Neri Corsini prie le Très Digne Monsieur « le Chevalier President du « Buon Governo », de ne prendre « aucune mesure à l'égard de Napoléon (*sic*) Pepe, qui vient « de rentrer en ville avec son adversaire, tous deux sains et « saufs, avant d'en avoir parlé avec lui à la Secrétairie (d'État), « où il l'attend à une heure de l'après-midi. Et avec toute son « estime et son amitié il se déclare son très dévoué et très « obligé serviteur.

« 19 février 1826. »

Une telle recommandation, faite en termes vagues, ne suffit pas à détourner entièrement de Pepe le tracas des poursuites, mais elle apporta quelque atténuation au régime de sa détention. Le Président du « Buon Governo », estimant qu'il ne convenait pas de laisser le coupable libre, ce qui aurait eu l'air de l'innocenter, lui commanda de garder les arrêts dans sa chambre.

Aussitôt que la nouvelle en fut arrivée au marquis de la Maisonfort, à deux heures de l'après-midi, il s'indigna et d'une plume énergique il envoya deux mots au prince Corsini. Ces deux mots, qui eurent le pouvoir de faire élargir Pepe, les voici [1] :

« J'apprends à l'instant que M. le colonel Pepe est aux arrêts dans sa chambre ; cela ne peut être, monsieur, qu'une erreur, ou pour mieux dire une suite des ordres donnés avant notre entrevue. Je vous supplie de faire savoir à M. le Président du « Buon Governo » ce dont nous sommes convenus ensemble, c'est-à-dire qu'il ne sera donné aucune suite à cette affaire, et que M. le colonel Pepe ne sera nullement inquiété. Le ministre faisant fonction de Ministre des Affaires étrangères l'a promis au Ministre du roi de France. Des engagements de cette nature sont sacrés entre des gens tels que nous.

Daignez agréer, Monsieur, la nouvelle assurance de ma haute considération.

Dimanche, 19 février, à 2 heures.

LE MARQUIS DE LA MAISONFORT,
Ministre de S. M. le Roi de France à la Cour de Toscane. »

1. Arch. Flor. Esteri. Prot° 138, n° 39.

Tandis que ce billet partait à l'adresse du prince Corsini, le marquis de la Maisonfort envoyait sa voiture à la porte du colonel, en l'invitant à y monter pour se réfugier à la légation de France, dont personne n'oserait violer le seuil.

Écoutons Pepe : « L'ambassadeur de France, le marquis de « la Maisonfort, m'envoya sa voiture, me mandant qu'elle « était à ma disposition pour me conduire chez lui comme « dans un lieu de sûreté pour le cas où l'on voudrait me « mettre en prison ou bien m'expulser. Tant de démarches « aimables et bienveillantes produisirent leur effet. S. A. le « Grand-Duc, auquel on dut rapporter l'affaire, me fit la grâce « de donner ordre qu'on regardât le duel comme non avenu, « et le Président de la Police, en me communiquant cette déci- « sion souveraine, leva mes arrêts et me complimenta sur la « manière dont je m'étais conduit, s'excusant presque de « m'avoir accueilli durement quelques heures auparavant [1]. »

Le marquis de la Maisonfort pouvait se vanter d'avoir fait un miracle. Un chef de police qui en arrive, sous un gouvernement absolu, à présenter des compliments et presque des excuses à un prévenu entaché de libéralisme et qu'on élargit, cela passe toute conception.

On ne manqua pas d'avertir le vicaire grand-ducal de Pescia, lequel était en grande peine de veiller jour et nuit pour surprendre Pepe et Lamartine, morts ou vivants, au moins à leur retour, persuadé que c'étaient bien eux ces voyageurs qu'on avait vus passer la frontière. Il fut délivré d'un grand poids quand il reçut le billet qu'on ne lui dépêcha que le 21 [2].

Le Ministre des Affaires étrangères songea aussitôt au contre-coup que pouvait avoir à Paris un fait auquel le gouvernement lui-même avait eu le tort peut-être de donner trop d'éclat ou d'attacher une trop grande importance. Un duel entre un diplomate français et un sujet napolitain, ancien

1. Pepe à son frère. Cantù, *ibid.*

2. Vicario Regio, Pescia. Più non occorrendo l'arresto del colonnello Pepe nè altre disposizioni di polizia sul di lui conto, prego V. S. S. di revocare tutti gli ordini che Ella aveva dati al detto effetto, in seguito ella mia spedita per staffetta.

Spedito, 21. feb. 1826.

soldat des troupes italiennes de Napoléon, convaincu d'avoir allumé la sédition dans sa patrie, d'où il était banni et à qui la Toscane avait probablement, aux yeux de Charles X, le tort d'accorder asile, cela pouvait donner lieu à Dieu sait quelles remontrances de la part de la France ! Voilà le cabinet toscan dans ses petits souliers. Il faut faire quelque chose. On décide d'informer de tout point le représentant à Paris, avec instruction de ne pas parler le premier de l'affaire, mais d'en paraître averti si on lui en parle, de la présenter alors le plus convenablement possible, de la réduire à des proportions insignifiantes. Dans l'exposé qu'on lui fait, on n'a garde de parler de blessure. La pointe de l'arme de Pepe, loin de percer le tissu du bras droit [1], a simplement effleuré la peau, produisant une légère égratignure à la main de Lamartine.

A quoi bon se battre alors ?

La dépêche du Ministre à Pistoj, envoyé de Toscane à Paris, est insérée dans un feuillet, tenant lieu de couverture, sur lequel D. Neri Corsini a écrit de sa main l'annotation suivante :

« Minute de la dépêche expédiée hier au chargé d'affaires
« Pistoj sur l'affaire du secrétaire de la légation française.
« Deux copies de la justification de celui-ci imprimées à
« Lucques y sont jointes [2]. »

Voici la traduction de cette dépêche [3] :

« *A M. Pistoj, Paris.*

« Le 21 février.

« Monsieur,

« Le bruit s'était répandu depuis quelque temps que le
« chevalier Alphonse de la Martine, secrétaire de cette Léga-
« tion de S. M. Très Chrétienne, avait publié la continuation

1. Lamartine au duc de Montmorency, 23 février 1826 : « Ma blessure va « beaucoup mieux. La fièvre a cessé. » Le même, à M. Henri Martin, le 26 mars 1826 : « Mon bras a été guéri en moins de quinze jours. » (Corresp.)

2. Traduction.

3. Arch. Flor. Esteri. Prot° 138, n° 39.

« en vers français du poème connu de lord Byron : *Childe* « *Harold*, et l'on disait qu'il s'était exprimé, dans cet ouvrage, « avec peu de mesure et d'une façon désobligeante pour les « Italiens.

« Par suite, on avait préparé des réponses en prose et en « poésie à M. de La Martine, mais le Gouvernement I. et R., « toujours invariable dans sa scrupuleuse habitude de pré- « server de toute atteinte et d'entourer de tous les égards les « Représentants des Gouvernements étrangers qui résident « ici, parmi lesquels la Légation de S. M. Très Chrétienne « occupe une place si distinguée, avait absolument interdit « toute sorte de publication.

« Malgré cela, la pensée vint à M. de Lamartine de publier « une apologie de ses vers précités, et M. le marquis de la « Maisonfort demanda que l'impression en fût autorisée en « Toscane. — Le gouvernement I. et R., craignant que la « chose ne contribuât à exciter quelque irritation ou quelque « ressentiment, ce qu'on voulait éviter de toutes façons, fit « observer à M. le Ministre que l'autorité n'ayant permis « jusqu'alors et n'étant pas d'humeur à permettre dans la « suite aux contradicteurs de M. de La Martine de publier « quoi que ce fût contre lui dans le Grand-Duché, on devait « supposer que M. de La Martine trouverait qu'il serait délicat « de sa part de publier une défense là où l'on empêchait qu'il « fût attaqué. — M. le Ministre se montra pleinement persuadé « par ces considérations et fit entendre que M. La Martine « aurait fait imprimer ailleurs son apologie ; sur quoi on « déclara qu'on n'aurait opposé aucun obstacle à ce que cette « brochure fût répandue en Toscane.

« Vous voyez bien, Monsieur, que puisqu'il s'agissait d'une « question purement littéraire, qui par sa nature aurait dû « rester circonscrite dans les limites d'une simple polémique, « et où la qualité de la personne qui avait énoncé ses opi- « nions dans la presse devait naturellement être regardée « comme étrangère au sujet de la controverse, on aurait « peut-être pu laisser le champ libre aux discussions impri- « mées. Et vous conviendrez avec moi que, lorsque, pour « éviter l'éventualité d'animosités personnelles produites par « une discussion littéraire, on a empêché la publication de

« tout écrit qui concernât directement M. de La Martine, on « a, du côté du gouvernement, porté les précautions à leur « comble.

« Cependant cela n'a pas suffi à prévenir tout incident.

« A propos d'une dispute littéraire qui s'est élevée récem- « ment sur l'interprétation d'un vers de Dante, il a été publié « une brochure du colonel napolitain Gabriel Pepe, qui se « trouve ici et qui, ayant été, avec d'autres, expulsé de sa « patrie après les événements que l'on sait, n'avait encore « donné aucun motif de plainte par sa conduite. — Il disait « dans cet opuscule, en faisant allusion incidemment et en « passant au *Dernier chant de Childe Harold*, que les coups des « faibles ne portent pas.

« Cette brochure avait été déjà publiée depuis quelque « temps, avant que les accords, dont nous avons parlé, eussent « été pris avec le Ministre français résidant en Toscane. On « avait lieu de croire qu'il ne surviendrait rien de fâcheux.

« Toutefois, aussitôt après ces accords, M. de La Martine « crut devoir demander à M. Pepe, par un billet, raison de « l'allusion qu'il avait faite, et quoique celui-ci lui fît observer « que sa position précaire ne lui permettait pas d'accepter un « cartel, qui l'aurait exposé à perdre l'asile dont il jouissait « en Toscane, M. de Lamartine a insisté et a voulu donner « suite à l'affaire.

« Sur certain soupçon, que je sais que l'on avait conçu « samedi dernier (18 du courant), l'ordre fut donné par la « Police de surveiller Gabriel Pepe, et il fut enjoint à celui-ci « de comparaître devant elle dans la matinée du jour suivant. « Mais M. de La Martine, rendant vaines toutes les précau- « tions qu'on prenait, alla le matin du dimanche (19), à six « heures et demie, chez son adversaire, qu'il emmena avec « lui. Ils montèrent dans une voiture, et, s'étant joints à « deux étrangers (l'un Français et l'autre Espagnol) qui « avaient été choisis comme seconds, ils sortirent par la Porte « San Frediano, s'arrêtant près du Pignone.

« Lorsqu'ils furent arrivés là, M. Pepe pria de nouveau « M. de La Martine de ne pas l'obliger à se battre, il se montra « prêt à lui faire ses excuses sur l'allusion dont il se plaignait, « et ajouta des réflexions sur sa propre position et sur l'état

« de santé de M. de La Martine, qui avait mal à un pied et « boitait.

« Tout fut inutile. M. de La Martine insista, et le duel eut « lieu à l'épée, M. de La Martine fut légèrement égratigné à « la main.

« A peine la famille de l'étranger fut-elle informée de ce qui « se passait, qu'elle eut soin d'en prévenir M. le Ministre de « France, qui, à ce qu'il paraît, avait déjà tout prévu. Après « le duel, je le vis venir chez moi et il m'annonça l'issue de « la rencontre, m'exposant les circonstances qui l'avaient « précédée et accompagnée, exactement de la façon dont je « les ai exposées ci-dessus ; il me déclara que la provocation « était partie de M. de La Martine, loua grandement la modé- « ration et la conduite de son adversaire, et me pressa vive- « ment de ne donner aucune suite à la chose, afin que Pepe « ne fût l'objet d'aucune mesure de rigueur. Il ajouta que « ce dernier point lui tenait tant à cœur que si sa requête « rencontrait quelque difficulté, il irait lui-même se jeter aux « pieds de S. A. I. et R. pour en implorer le consentement.

« Notre Auguste Souverain, tout en ne laissant pas de « s'arrêter aux considérations que, sous plusieurs rapports, « cette affaire suggère, a daigné cependant octroyer la grâce « demandée en faveur de M. Pepe, et celui-ci, après avoir « passé quelques heures aux arrêts chez lui, a été élargi.

« Néanmoins, avant que tout cela arrivât, M. le marquis de « la Maisonfort, ayant appris que M. Pepe était détenu dans « sa demeure, m'a invité, par un billet très pressant, à lever « ses arrêts.

« Quoique cette affaire ait été définie de façon à ne donner « aucunement lieu au moindre doute ou à la moindre inter- « prétation sur la conduite du Gouvernement, j'ai cru toute- « fois qu'il était bon de vous en avertir pour le cas où vous « seriez interrogé sur ce sujet et non pas pour que vous fissiez « aucune démarche que ce soit de votre propre mouvement.

« Agréez, etc. »

La nouvelle que la rencontre avait eu lieu se répandit par la ville en un clin d'œil. Elle donna d'abord satisfaction aux susceptibilités froissées ; ensuite l'on sut gré à Lamartine et à

La Maisonfort de leurs démarches en faveur du prévenu et des efforts qu'ils avaient faits pour obtenir le consentement du souverain à l'élargissement du colonel. Toute animosité tomba. On fit bonne mine, on sourit de bonne grâce à celui que l'on avait conspué la veille, alors qu'on le regardait comme l'ennemi de la patrie.

« Cette affaire, qui a eu beaucoup d'éclat et qui a été par-
« faitement jugée, — écrivait Lamartine au duc de Montmo-
« rency, le 23 février 1826, — a déjà ramené l'opinion italienne
« plus qu'à la justice à mon égard ; et elle semble très disposée
« à regarder comme racheté par ma conduite personnelle
« ce qui l'avait blessée dans mes écrits. J'ai eu l'extrême
« bonheur de tomber sur un adversaire dont la bravoure,
« la loyauté et la délicatesse ne laissent rien à désirer aux
« Italiens dont il était en quelque sorte le champion. Ce qui
« a beaucoup contribué à ce bon effet, c'est la conduite du
« Ministre de France, qui a été parfaite pour moi dans ces
« derniers moments. Il a obtenu du gouvernement que le
« colonel, qui était déjà aux arrêts, fût rendu à la liberté et
« que cette affaire n'eût aucune suite à son égard. Le Grand-
« Duc lui-même, malgré l'extrême sévérité des lois toscanes
« sur ce point, a paru très satisfait ; et tout prend une tour-
« nure complètement favorable à mes désirs de poursuivre
« la carrière diplomatique dans le Midi. Je n'ai eu qu'à me
« louer de toutes les légations. »

De son côté, Pepe écrivait à son frère (même lettre du 23 mars) : « Le soir du 21, M. de Villemil donna en l'honneur
« des deux champions un dîner somptueux. Il y avait beau-
« coup de messieurs et beaucoup de dames, et la place d'hon-
« neur fut réservée à ton frère. Ainsi a fini cette farce, dont
« on parle encore. Il en est résulté que je me suis lié d'amitié
« avec Lamartine, qui, lui aussi, a donné le 1er de ce mois un
« beau dîner où je ne manquai pas d'être invité. Je dois
« ajouter qu'après notre affaire il a publié une brochure où il
« déclare noblement qu'il s'est trompé sur le compte de
« l'Italie. »

Lamartine témoigne une amitié non moins sensible envers Pepe : « ... Rendez justice aussi au colonel Pepe, il s'est
« conduit avec autant de loyauté, de mesure que de bravoure.

« Nous nous estimons mieux tous les deux, et nous sommes « maintenant en très bonne harmonie [1]. »

Tout malentendu s'était dissipé comme par enchantement, tout ressentiment évanoui. Il y eut même un revirement brusque de l'opinion en faveur de Lamartine : « Quand moi-« même, — dit-il, — je reparus quelques jours après, au théâtre, « je me trouvai complètement réconcilié avec l'opinion « publique. Ma loge fut assiégée de visites et de félicitations « des personnages les plus éminents de la société italienne, et « rien ne subsista plus de mes malheureux vers que le souve-« nir de la réparation. Une goutte de sang bien versée dans « l'occasion efface mille préventions et bien des torts [2]. »

Il va sans dire que Pepe ne fut pas moins fêté que le diplomate étranger. Il devint l'objet des manifestations les plus chaleureuses. Voici comment se termine sa lettre à son frère : « J'ai dû faire et rendre plus de visites dans les jours qui ont « suivi le 19 février qu'en trois ans, depuis que je suis ici. J'ai « reçu un très grand nombre de lettres de connaissances et « de gens que je ne connais pas. Enfin j'ai été, et je suis encore, « comblé d'égards [3]. »

Cependant le Ministère de Florence recevait de son représentant à Paris, Pistoj, une réponse à sa lettre du 21 février, que nous avons rapportée plus haut. Ce diplomate écrivait, à la date du 3 mars, qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir le Ministre des Affaires étrangères, M. de Damas, mais il transmettait un renseignement : « Vous remarquerez, disait-il, ce que le « *Moniteur* rapporte touchant l'affaire dont il s'agit. Elle a « été annoncée hier par le journal ministériel *l'Étoile* et répétée « par toutes les gazettes de la capitale [4]. »

Un exemplaire du *Moniteur Universel* est joint à cette dépêche, le n° 62, daté 3 mars 1826. A la première colonne de la première page, à la suite de la Partie officielle, on lit :

PARTIE NON OFFICIELLE

INTÉRIEUR

Un duel a eu lieu à Florence entre M. A. de L..., secrétaire de la Légation de France en Toscane, et M. le colonel géné-

1. A M. Aimé Martin. Florence, 26 mars 1826.
2. *Lamartine par lui-même*, XXXIII.
3. Cantù, *ibid.*
4. Traduction. Arch. Flor. Esteri. Prot° 138, n° 39.

ral P..., par suite de quelques interprétations qui avaient été données à un passage relatif à l'Italie, contenu dans l'un des ouvrages de M. de L... Ce dernier a reçu un coup d'épée au bras et l'affaire s'est terminée d'une manière digne de la loyauté et des sentiments d'honneur des deux adversaires.

(*L'Étoile.*)

C'est bien là l'entrefilet que Lamartine a envoyé à Genoude[1] dans cette lettre, reprise ensuite d'une autre main le 18-21 février pour qu'il soit inséré dans *l'Étoile*, afin de prévenir « dans « les journaux royalistes toutes les altérations dangereuses ». Il ajoutait : « M. G. P... est le colonel Gabriel Pepe, membre du « ci-devant Parlement napolitain, exilé à Florence, et qui « s'est conduit très bravement et très loyalement. Ne souffrez « aucune injure ni contre ses opinions, ni sur sa conduite, « dans les journaux à votre discrétion : vous gâteriez mes « affaires qui tournent bien. » Cette lettre est suivie d'un post-scriptum d'une troisième main ; c'est le *post-scriptum de madame de Lamartine* : « Alphonse me recommande de vous « dire de ne rien laisser changer aux expressions et de ne « permettre aucun commentaire au petit récit que vient « d'insérer dans cette lettre M. de Virieu. Chargez-vous des « journaux royalistes. M. A. de Laborde, qui est ici, se charge « d'empêcher les journaux libéraux[2]. »

Une telle insistance de recommandations montre à quel point Lamartine tenait à ce qu'on bâillonnât les journaux parisiens qui pouvaient par un mot inopportun le brouiller de nouveau avec les libéraux apaisés. Il est en bonne harmonie avec ceux-ci maintenant. Il serait désolé qu'une maladresse lui attirât de nouveaux désagréments. Cette fois il serait forcé de s'éloigner de Florence, où il se trouve si bien. Aussitôt qu'il peut tenir une plume, il renouvelle ses exhortations. Il prie Genoude de ne pas permettre, quand les journaux parleraient de son affaire, « un seul mot de réflexion politique sur tout « cela... Vous me rendriez un éminent service pour ma car-

1. Eugène de Genoude, maître des requêtes, était le rédacteur en chef de *l'Étoile*, journal royaliste.

2. Correspondance.

« rière en Italie, et pour les circonstances particulières où « je suis placé. »

Genoude, fidèle à la consigne, fit reproduire dans *l'Étoile* et répéter par le *Moniteur* mot pour mot ce qui lui avait été dicté par Lamartine.

Comment le Ministre des Affaires étrangères à Paris jugea-t-il la conduite du cabinet de Florence? Le baron de Damas, un soir que la conversation avec Pistoj était tombée sur l'affaire Lamartine, approuva sans plus la conduite du gouvernement toscan. Pistoj, au comble de la joie, s'empressa de communiquer à son supérieur ce qu'il venait d'entendre. Il écrivait à Fossombroni le 8 mars 1826 : « Avant-hier, après le dîner « diplomatique au Ministère des Affaires étrangères, où j'étais « présent, M. le baron de Damas me demanda si j'avais « eu connaissance de la fâcheuse affaire qui avait eu lieu à « Florence entre MM. de Lamartine, secrétaire, et Pepe, « colonel.

« Quoique je me fusse aperçu que cette demande avait pour « but de me faire émettre une opinion sur le fait lui-même, « plutôt que d'en détailler les circonstances, néanmoins je « me bornai, d'après les ordres de V. E., à répondre affir- « mativement au Ministre, et je lui fis le récit de l'affaire « à peu près dans les termes de votre honorée dépêche du « 21 février.

« Après cela, M. le baron de Damas, louant hautement la « conduite que le gouvernement I. et R. avait tenue pour « empêcher un plus grand scandale, me chargea d'assurer « S. A. I. et R. le Grand-Duc que S. M. le Roi avait été « informé de tout et qu'il était très sensible à la façon indul- « gente dont S. A. I. et R. avait traité les deux sujets [1]. »

Après un tel succès diplomatique, il ne restait à Fossombroni qu'à se réjouir et à féliciter Pistoj. C'est ce qu'il fit par sa dépêche du 21 mars 1826 :

« Je ne puis que vous faire mes éloges pour le tact dont « vous avez fait preuve dans votre entretien avec M. le baron « de Damas au sujet du duel que vous savez, et je vous assure

1. Arch. Flor. Esteri. Prot° 138, n° 39. Traduction.

« que l'on est ici très satisfait de voir que la conduite tenue « par le gouvernement toscan dans cette circonstance a été « justement appréciée à Paris. Je vais soumettre votre « dépêche à S. A. I. et R. le Grand-Duc, et en vous remer- « ciant, etc. [1] »

Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Chacun est satisfait de son côté. Les Toscans applaudissent leur Prince, qui, par un mouvement de générosité et de clémence, a fait œuvre de pitié et de justice en faveur d'un malheureux Napolitain, condamné à vivre loin de sa patrie, qui ne s'est jamais attiré de blâmes, qui serait fort embarrassé d'aller traîner ailleurs sa disgrâce et sa misère. Les libéraux savent gré à Lamartine des efforts qu'il a faits, avec La Maisonfort, pour sauver un des leurs de la prison et de l'exil. Pepe devient l'ami de Lamartine ; en le fréquentant, il apprend à le mieux connaître : ce n'est pas le diplomate vendu à la Triple alliance, tel qu'on l'avait cru. Ses idées, ses sentiments se révèlent. Ils ne démentent pas ce que sentait et pensait le jeune homme de 1811, alors qu'étant à Rome, il allait souvent en compagnie d'un libéral, type de Romain taillé à la façon de ceux de l'ancienne république [2], s'asseoir sur la colline de la villa Pamphili pour y verser « des larmes amères « sur le sort de ce monde livré à toutes les tyrannies, où la « philosophie et la liberté n'avaient semblé vouloir renaître « un moment en France et en Italie que pour être souillées, « trahies ou opprimées partout [3]. »

La bonne entente ne cessera plus d'exister désormais entre Pepe et Lamartine, qui, quelques mois plus tard, s'apitoyant sur le sort du pauvre exilé, écrira à Virieu : « Le colonel Pepe « me parle de toi chaque fois qu'il me voit. Il est très misérable; « je lui ai offert assistance ; mais il veut gagner son pain : « c'est le plus noble des Napolitains [4]. »

Lamartine ne se contentera pas d'avoir expliqué la véritable portée de ses vers dans l'écrit intitulé : *Sur l'Interprétation*

1. Arch. Flor. Esteri. Proto 138, no 39. Traduction.

2. Il se nommait Ginntotardi : V. mém. inédits de Lamartine.

3. Confidences. Paris, Perrotin 1849, p. 90.

4. Correspondance. Florence, 9 novembre 1826.

d'un passage du cinquième chant de Childe Harold. Il voudra bientôt, alors qu'il aura gagné encore davantage les sympathies du Prince, de ses ministres et des esprits libéraux les plus illustres, prendre occasion d'un de ces événements malheureux, qui frappent périodiquement le sol volcanique de l'Italie, pour affirmer avec plus de feu encore son attachement à cette terre de la gloire et de l'infortune. Une nouvelle pièce de vers, inspirée par la plus chaude admiration, effacera à jamais les dernières traces de l'ancien malentendu.

Ce chant, c'est la *Perte de l'Anio*. Il le composa au mois de janvier 1827 et, suivant son habitude, il l'envoya aussitôt à Virieu, son confident et son juge : « *Caro amico*, voici deux « cents vers qui me semblent bons sur l'événement qui vient « de ruiner Tivoli et d'anéantir les cascatelles. C'était une « heureuse occasion pour moi de faire quelques vers flatteurs « en réparation à l'Italie qui me traite complètement bien à « présent. Je te les copie à la hâte, en te priant de les copier « toi-même et d'envoyer ceux-ci à ma mère à Mâcon, tout de « suite [1]. ». Cette pièce de vers ne plut pas trop à Virieu : « Je suis confondu que tu ne trouves pas mes vers sur Tivoli à « ton plein gré. Je trouve que c'est le seul morceau par lequel « je voudrais lutter avec lord Byron : *Italie, Italie !* etc., « mais on se trompe sur soi-même [2]. »

La *Perte de l'Anio* eut un succès de faveur à Florence. La revue florentine *l'Antologia* la publia en entier [3], la faisant suivre d'une note de son rédacteur G.-P. Vieusseux, où respirait la plus vive sympathie pour l'auteur. Le marquis Léopold Feroni la traduisit en vers italiens [4]. Le passage suivant dut être particulièrement agréable à l'amour-propre national :

Italie ! Italie. . . . .
. . . .
... la gloire qui prit ton nom pour son emblème,
Laisse un voile éclatant sur ta conduite même !
. . . .

1. Correspondance, CCCLXVI.

2. *Ibid.*, à Virieu, Florence, 13 février 1827.

3. Mars 1827.

4. A. Bertini. *Alfonso Lamartine e l'Italia*, Livorno 1891.

Terre que consacra l'empire et l'infortune,
Source des nations, reine, mère commune,
Tu n'es pas seulement chère aux nobles enfants
Que ta verte vieillesse a portés dans ses flancs ;
De tes ennemis même enviée et chérie,
De tout ce qui naît grand ton ombre est la patrie [1].

Les armes d'abord, la poésie ensuite avaient ramené la concorde et la paix [2]. Même les cercles lettrés de Florence semblèrent avoir perdu le souvenir des disputes engagées sur le sens du fameux vers de Dante.

Lamartine se lia bientôt d'amitié avec l'élite des partisans de la liberté italienne, qu'il connut à Florence : Alessandro Manzoni, le marquis Gino Capponi, G.-B. Niccolini, Giuliano Frullani. A ces noms d'autres s'ajoutèrent dans le cours des années suivantes : N. Tommaseo, le général Guillaume Pepe, Montanelli, le comte Arrivabene. Il dut se sentir particulièrement entraîné vers Manzoni et Capponi, non moins par une sympathie spontanée que par une harmonieuse conformité de dons naturels. Il retrouve en eux les deux qualités maîtresses de son âme. Le premier avait la poésie, le second, à un

1. Ce chant, ainsi que Lamartine le dit dans le Commentaire qui le suit (*Harmonies*, liv. II), était adressé « à un des hommes les plus lettrés, les plus « patriotes, les plus excellents de l'Italie, le marquis Tancredo de Barolo, de « Turin », ami de Lamartine.

« L'éboulement du rocher, qui bouleversa la fameuse chute d'eau sous le « temple de la Sibylle et sous le palais de Mécène, à Tibur, près de Rome », se produisit le 16 novembre 1826. On lit dans le *Diario di Roma* du 1er mars 1827, dans la *Cronica dei principali avvenimenti* del 1826 :

« *Novembre* 1826. L'Aniene cagiona gravi disastri a Tivoli. »

Le débordement de ce torrent fut le sujet d'une conférence scientifique d'un savant romain, M. Bischi, à l'*Academia dei Lincei*, le 2 juillet 1827. (V. *Diario di Roma*, du 12 juillet 1827.)

2. On a dit et on a répété à tort que le poète italien Giuseppe Giusti voulut plus tard, dans sa *Terra dei Morti*, revenir sur la querelle qu'on avait faite à l'auteur de *Childe Harold*. Si telle avait été son intention, il faudrait convenir qu'il attendit longtemps pour faire entendre sa voix : quinze ans après ce qui s'était passé ! C'est ce qu'a très bien mis en relief M. Bertini : (*Lamartine e l'Italia*). Mais *La Terra dei Morti*, qui vit le jour en 1850, fut occasionnée par de nouveaux traits fraîchement décochés contre l'Italie, ainsi que l'auteur lui-même le dit dans sa préface, adressée au marquis Gino Capponi : « Cette poésie m'a été « dictée, comme toutes les autres, par le cœur, qui n'est pas tout à fait exempt « du ressentiment que lui a causé la lecture que j'ai faite *tout récemment* de propos « fantasques venus d'outre-monts sur notre compte. »

degré supérieur, la distinction de l'esprit et des manières. Avec eux, mieux qu'avec personne, il dut se trouver à l'unisson. C'est ce qui apparaît de sa correspondance et du témoignage d'une longue affection qu'il voua à Gino Capponi.

« J'ai ici, mandait-il à Virieu au mois d'octobre 1827, Man-
« zoni et sa famille avec qui nous sommes intimement liés.
« Voici des vers sous le portrait de ma fille, que je leur ai
« faits hier au soir ; ils me les avaient demandés pour leur
« album :

Étoile du matin, mon espoir et ma joie,
etc. [1]

Le « génie pieux » de Manzoni, qui lui apparut comme « un accent de douleur incarné dans un homme sensible », lui inspira, deux ans après, en 1829, l'*Hymne au Christ*, qu'il adressa au poète italien [2].

Une cordialité simple et sincère, qui sera constante et défiera le temps et les événements, s'établit de bonne heure entre Lamartine et le marquis Gino Capponi, une des personnalités italiennes les plus éclairées et les plus respectables de son temps. Un échange de lettres affectueuses s'établit avec l'hôte de Varramista [3] aussitôt après que le diplomate français eut regagné sa patrie. Lamartine songe avec regret à ces rives si attachantes du « beau, doux et heureux Arno ». — « Mais
« un rayon de votre soleil, mais l'inspiration qui sort de vos
« collines, mais la belle langue, mais tant d'hommes ou quel-
« ques hommes comme vous et vos amis, tout cela vaudrait

1. Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, Paris, G. Charpentier et Cie, éd. 1884, p. 268 : « Les amis du matin, les amis du soir. Avril 1851. Le soir, les ami-
« accoutumés viennent dans l'atelier de M. de Lamartine. Ce sont... le géné-
« ral Pépé, qui avait eu un duel avec Lamartine à propos de deux vers d'une
« méditation sur l'Italie, le beau et sympathique Montanelli, poète et héros de
« la liberté italienne », etc. Ch. Alexandre s'est trompé sur le compte de celui des Pepe, qui avait eu le duel avec Lamartine. Le général Guillaume était à Paris en 1851. Le colonel Gablier Pepe mourut en 1849.

2. *Harmonies poétiques et religieuses.*

3. Varramista, villa magnifique, située sur la route de Florence à Pise, où Lamartine reçut souvent un inoubliable accueil, appartenait au marquis Gino Capponi. Elle est aujourd'hui à ses arrière-petits-fils, le marquis Folco et la marquise Éléonore Gentile Farinola.

« mieux encore pour moi, si ce n'était d'un peu d'ambition, « qui encore n'est pas personnelle.

« Vous et vos amis : il n'y a pas d'instant où je ne tourne « mes yeux et ma pensée sur ceux que j'y ai connus, goûtés « et aimés ; les principaux sont les deux hôtes de Varramista, « vous et Frullani [1]. »

Ces sentiments ne s'engloutirent point dans le courant des années : « L'amitié pour le peu d'hommes vraiment éminents « que j'ai connus dans la vie me reste et me restera toujours. « Vous êtes au premier rang. Pourquoi êtes-vous d'une autre « patrie [2] ? »

Et encore, quinze ans plus tard : « Je vous aime comme on « aime les plus beaux souvenirs de sa jeunesse, de son cœur « et de sa pensée [3]. »

Pourquoi êtes-vous d'une autre patrie? Ce cri est inspiré, non seulement par un sentiment de tendresse personnelle, mais aussi par l'amertume et le regret, qui remplissent le cœur de Lamartine. Lui et Capponi nous apparaissent sous ce coup d'*illusions et de déceptions communes*, détrompés tous deux dans l'attente d'un régime de liberté, qu'ils se félicitaient de voir solidement instauré dans leurs patries respectives. Mais il y a autre chose. Lamartine, en écrivant ces lignes en 1835, souffre encore d'une blessure toute fraîche. Une vieille amitié s'est refroidie. Une intimité, qui semblait à toute épreuve, a été brisée par des divergences politiques. Celui qui était son ami le plus cher, *l'ombre de lui-même*, attaché à la branche aînée des Bourbons, s'est éloigné de lui, qui a accepté la Monarchie de Juillet. La dernière lettre de Lamartine à Virieu porte la date de décembre 1833. Elle précède de deux ans celle de 1835 à Capponi. Dès lors, il se sent instinctivement porté à la recherche d'un autre lui-même. Il l'aurait trouvé en Capponi, si la distance et la nationalité ne les eussent séparés. Il avait eu occasion de goûter, dans l'aimable simplicité et la franche expansion du grand seigneur toscan, des qualités d'une âme sœur de la sienne. Il avait

1. Guiliano Frullani, poète aimable et spirituel.

2. Au marquis Gino Capponi. Paris, 13 juin 1835.

3. Au même. Marseille, 20 juin 1850.

résulté sans doute du commerce qui s'était formé entre eux, pendant le séjour de Lamartine à Florence, un échange de vues et de pensées politiques dont l'accord était complet. Ils avaient dû apprécier à la même mesure les événements qui s'étaient déroulés sous leurs yeux, formuler les mêmes vœux sur l'avenir qu'ils souhaitaient à la France et à l'Italie. Quoi d'étonnant que les grands esprits se rencontrent et s'accordent dans les hautes sphères où plane la raison, contrairement à ce qui arrive au commun des mortels, hantés de passions et tiraillés par l'intérêt? On peut bien dire que le sentiment de patrie est si haut placé dans leur cœur qu'ils en entretiennent l'image en eux-mêmes, sur quelque terre qu'ils promènent leur regard. C'est avec une ferveur digne d'un fils de l'Italie renaissante que Lamartine applaudit au mouvement de régénération qui se dessine dans la péninsule : « L'action « vitale qui se réveille, non révolutionnairement mais organi« quement en Italie, me fait espérer une belle renaissance « pour votre adorable patrie. Le ciel, la nature et les hommes « y sont. Il n'y manque que l'air. Puisse-t-il souffler des « Alpes[1]. »

Cet air de délivrance soufflera des Alpes en 1859.

L. GUERRINI

1. Au marquis Gino Capponi. Mâcon (Saône-et-Loire), 27 novembre 1846

JEUNESSES D'ANTAN

SOUVENIRS

« Il est plus avantageux pour un
Prince d'être craint qu'aimé. »

NICCOLÒ MACHIAVELLI

Il est fréquent d'entendre faire allusion, avec un certain mépris, à l'instruction donnée aux femmes qui aujourd'hui sont des « grand'mères » : je n'écris pas « grand'mère », car on peut l'être avant la quarantaine, j'entends celles que l'âge a établies dans cette dignité. J'apporte ici un témoignage absolument véridique qui prouvera, j'espère, que les petites filles dont l'éducation se fit pendant la brillante époque du second Empire bénéficièrent d'un enseignement solide et, en somme, très complet.

J'ai été élevée à « Beaujon », institution dirigée par madame de Saint-Aubin Deslignières, une des plus à la mode de Paris; j'y ai passé dix ans, et y ai suivi toutes les classes; je puis donc parler en connaissance de cause. Bien souvent, en observant ce qui se passait autour de moi, j'ai médité sur l'extraordinaire changement qui s'est effectué en matière d'éducation. L'ambiance où les femmes de ma génération ont vécu les années pendant lesquelles l'âme se forme, laissait une empreinte ineffaçable, car cette ambiance avait un caractère absolu.

*
* *

Dans la vaste maison où s'est écoulée ma studieuse enfance, nous étions aussi séparées du monde que des religieuses strictement cloîtrées. Cet isolement était savamment préparé et

combiné ; dès que la fillette avait franchi la petite porte qui ne s'ouvrait que du dehors, et donnait accès dans la partie réservée aux élèves, les influences du monde extérieur cessaient d'exister ; même l'autorité des parents, et ils en avaient beaucoup à cette époque, expirait au seuil ; la petite fille devenait sur l'heure une argile molle entre les mains du potier; chaque enfant éprouvait de suite le sentiment que toute résistance serait inutile; une fois élève à Beaujon, se plier à la règle était une nécessité inéluctable. Jamais colonel n'eut plus entièrement en mains son régiment que madame Deslignières n'avait ses cent ou cent vingt élèves; elle réalisait la perfection du despote : tout le monde dans la maison, sans exception, la craignait ; c'était d'elle qu'émanait cette discipline, un peu rude, peut-être, mais qui, néanmoins, soutenue par une rigoureuse justice, donnait aux enfants un sentiment de sécurité très favorable aux jeunes esprits; chacune, dans sa conscience, sentait qu'elle serait jugée d'après son travail et son mérite, et en dehors de toute considération familiale ou personnelle.

Ni la sentimentalité, ni la caresse, ni la flatterie n'entraient jamais en jeu, et cela dispensait de toute grimace, de toute affectation. Il demeurait sous entendu que faire son éducation était une chose sérieuse, et que les moyens d'atteindre ce but devaient nécessairement être sérieux aussi. Obéir, dans ce temps-là, apparaissait aux êtres jeunes une loi de la nature à laquelle personne ne songeait à se soustraire, et à Beaujon devenait bientôt une habitude, déprimante peut-être à la longue pour certaines natures, mais qui seule assure, pour le bien général, l'ordre et l'harmonie : ces deux éléments régnaient souverainement, et faisaient sentir leur influence dans les moindres détails.

Tout dans la maison, très grande, claire et saine, avait été spécialement combiné en vue de sa destination spéciale. Il n'existait qu'un unique côté de façade, donnant sur un grand jardin entouré hermétiquement de hauts murs ; au seul point vulnérable, un immense treillage avait été élevé, masquant totalement la vue. Madame Deslignières ne reculait devant aucune dépense pour sauvegarder l'inviolabilité de son territoire, qu'elle considérait comme sacré !

Tout en faisant volontiers appel à la conscience des enfants, madame Deslignières se fiait surtout à sa prévoyance et à ses yeux perçants pour surveiller tout son petit monde ; rien, ni dans la disposition des lieux, ni dans les mouvements de va-et-vient de tant d'enfants, n'était laissé au hasard ; chaque entrée, chaque sortie, avant d'être autorisée, avait été pesée dans sa dextre, et l'inflexibilité même de sa nature lui donnait un ascendant énorme sur ses collaboratrices : il fallait se conformer strictement à ses instructions.

La vie se déployait selon un rythme régulier, que rien n'interrompait d'un bout à l'autre de l'année scolaire ; le jour même de la rentrée, à quelque classe qu'elle appartînt, chacune savait ce qu'elle avait à faire jusqu'au jour des prix. La journée certes était longue et très laborieuse ; je n'en ai constaté aucun mauvais effet, et j'incline même à croire que cette occupation régulière et continue est une excellente gymnastique, très propre à maintenir l'équilibre du corps et de l'esprit ; en tout cas, à Beaujon, ce régime ne nuisait assurément pas à la santé générale. Le règlement était absolument impersonnel, et on ne tenait aucun compte des particularités de caractère de chaque enfant. Aucune élève ne pouvait se retrancher derrière un prétexte individuel ; la règle voulait telle chose : il fallait l'accomplir ou subir la conséquence du manquement ; la discipline, rigoureusement imposée, ne connaissait ni le fort ni le faible, et il est extraordinaire combien cette conviction, bien entrée dans la tête des enfants, leur fait découvrir en eux-mêmes de ressources et de possibilités.

A six heures et demie du matin, la petite messagère, qu'on nommait invariablement *Émerette*, surgissait dans sa robe et son triste bonnet noirs, s'en allant par les dortoirs sonner la clochette du réveil. Les enfants avaient cinq minutes pour secouer le sommeil, enfiler leurs bas, et endosser la robe de chambre d'uniforme, en molleton bleu. On passait au lavabo, où l'hiver le calorifère donnait une chaleur honorable ; les petites cuvettes, remplies d'eau froide, étaient préparées pour les ablutions : sans être étendues, celles-ci étaient suffisantes, et l'hygiène était respectée ; les belles chevelures recevaient les soins nécessaires ; quelques grandes descendaient dans le dortoir au second étage soigner leurs « *filles* »,

car les plus jeunes avaient une « *petite mère* » officielle, responsable de leur bonne tenue. Une heure entière était consacrée à la toilette, de sorte que grandes et petites, dans leurs robes de mérinos noir, avec leurs cheveux bien peignés, bien nattés, leurs cols plats blancs, et leurs ceintures de laine de couleur, faisaient bonne figure; on descendait deux à deux, et en silence. La journée s'ouvrait par la prière, dite dans chaque classe à haute voix par une enfant, puis suivait une heure d'étude ou de leçon d'ouvrage à l'aiguille, pendant laquelle on confectionnait des petits vêtements pour la crèche de la paroisse.

Les heures d'étude étaient employées au gré de chaque élève ; la liste des devoirs écrits à préparer, et des leçons à apprendre, se distribuait chaque lundi : il fallait faire les uns et apprendre les autres, mais, en dehors de cette obligation, aucune entrave ne gênait la liberté de l'élève ; qu'elle eût sept ans ou dix-sept ans, elle décidait du moment, parmi ceux réservés à cette intention, où elle écrirait ou apprendrait par cœur ; personne n'était aidée, aucune explication n'était fournie en dehors des leçons générales; l'enfant n'avait qu'à travailler et à se débrouiller. La maîtresse de classe, assise sur son estrade, se contentait de surveiller et de réveiller celles qui auraient eu la moindre velléité de paresse. A huit heures et demie, la fatidique Émerette descendait la galerie couverte qui s'étendait le long de la maison, séparant les classes du jardin, et sonnait le carillon du premier déjeuner. Les rangs se reformaient, on se rendait au réfectoire.

Ce réfectoire était une immense pièce, nue, laide comme toutes les pièces de la maison : le facteur art décoratif n'entrait pas en ligne, à cette époque, dans la formation intellectuelle; les grandes fenêtres donnaient, non sur notre jardin, mais sur le jardin particulier de madame Deslignières qui habitait un corps de logis indépendant de la grande maison, quoique communiquant intérieurement; ce jardin moins grand, était beaucoup plus vert que le nôtre, avec une pelouse, des arbustes et des massifs; la lumière entrait donc à flots au réfectoire; les tables de marbre gris s'allongeaient des deux côtés, garnies de bancs; quelques privilégiées prenaient du café au lait, mais la soupe, la bonne soupe à la vieille mode, formait le

déjeuner du plus grand nombre. Le pain sec (jamais on ne voyait de beurre) était distribué à discrétion. On mangeait en silence, après le bénédicité très bref. La sous-directrice, un petit calepin et un crayon en mains, faisait alors lentement le tour des tables, s'arrêtant devant chaque enfant, et s'informant de sa santé. L'hiver, beaucoup se déclaraient enrhumées pour être portées sur la liste de la tisane; si quelqu'une annonçait un malaise plus précis, le colloque devenait confidentiel, car le moindre détail de santé était surveillé avec la vigilance la plus intelligente. Notre sous-directrice, mademoiselle Suleau, était une créature du bon Dieu; je l'ai vue à l'œuvre pendant dix ans, et elle a continué à accomplir sa tâche longtemps encore; elle était l'âme de la maison, dont madame Deslignières était le cerveau; petite, replète, avec un visage candide, elle devait être jeune encore, mais il n'y paraissait guère! A y songer rétrospectivement, son labeur était vraiment écrasant; toujours la première levée, la dernière couchée, elle s'occupait de tout; elle écrivait aux parents absents, elle recevait ceux qui venaient; elle veillait sur les moindres détails et connaissait à fond chaque enfant; tout le monde l'aimait: son indulgence, sa bonne humeur accueillante, appelaient tous les cœurs. Elle faisait fonction de premier ministre, et tout en exécutant les volontés d'un maître sévère, elle les adoucissait par sa façon de les interpréter. Extérieurement elle paraissait la véritable directrice, car elle avait pleins pouvoirs, et madame Deslignières mesurait ses apparitions: quinze jours s'écoulaient parfois sans que nous la vissions, sinon de loin, passant l'air grave devant les salles de classes. Mademoiselle Suleau, par contre, surgissait toujours opportunément, au parloir, au dortoir, à l'infirmerie, dans les classes; sa petite silhouette ronde et trottinante semblait posséder le don d'ubiquité! En revanche jamais elle n'avait un moment à elle; jamais elle ne s'absentait; elle ne lisait jamais un journal, et tout ce qui ne se rattachait pas directement à Beaujon, demeurait inexistant pour elle. Cette excellente créature était la fille la plus dévouée, la sœur la plus tendre; elle adorait sa vieille maman, à qui son travail procurait une vieillesse paisible, et, à de longs intervalles, elle dérobait une heure, le soir, pour aller l'embrasser. Mais que cette heure

était délicieuse ! Toute la maison, le lendemain, était la confidente du bonheur de mademoiselle Suleau, et je dois dire que son contentement nous réjouissait sincèrement. Une ou deux fois par an, madame Deslignières daignait inviter madame Suleau mère : il n'était pas dans son système de gâter les gens, aussi ses concessions inspiraient-elles une vive reconnaissance. D'ailleurs, de quoi cette bonne âme de mademoiselle Suleau n'eût-elle pas été reconnaissante? Sa personnalité était un antidote très nécessaire à celle de madame Deslignières, qui, planant seule, eût oppressé des enfants.

Le tour du réfectoire terminé, mademoiselle Suleau disparaissait ; les grâces dites, on détalait au jardin : bientôt des cris d'enfants s'élevaient, et tous ces petits animaux, enfin en liberté, s'ébrouaient avec joie. Les quatre classes n'étaient pas séparées pendant la récréation, mais les divisions par catégorie se faisaient tout naturellement ; on nous faisait sortir à peu près par tous les temps, un foulard sur la tête pour les plus frileuses étant la seule précaution jugée nécessaire contre le froid ; le jardin, dans la partie où l'on se répandait, était vraiment un grand terrain libre, ayant au centre un bel arbre de Judée qui en formait l'unique ornement ; les jeux actifs étaient grandement encouragés; les jeunes maîtresses de classe n'y prenaient pourtant jamais part : le genre de la maison ne le demandait pas, toute intimité avec leurs élèves étant plutôt découragée; l'impulsion générale venait on ne savait pas exactement d'où, mais on la subissait. Le règlement, qu'on nous lisait, de temps en temps, solennellement, interdisait les promenades à deux; celles qui s'essayaient à ce plaisir étaient immédiatement interpellées par un mot bref, et s'adjoignaient à d'autres ; la mode des jeux variait : une année c'étaient les rondes chantées, une autre la balle élastique, une autre la marelle, une autre les barres, une autre le saut à la corde ! Le travail n'était pas interdit, aussi çà et là, une élève marchait solitaire son livre à la main... A neuf heures et demie, la falotte silhouette d'Émerette reparaissait ; la clochette tintait impérieuse et pressée ; en une minute les jeux cessaient, les classes étaient remplies, les enfants assises à leurs pupitres ; la journée commençait pour

de bon. De neuf heures et demie à midi et demi, grandes et petites travaillaient sans aucune interruption ; on appelait les études de piano, les leçons de piano; notre besogne réclamait l'attention la plus soutenue; à midi et demi on avait bien gagné le déjeuner, et au son de la petite clochette, tous les tabourets se reculaient avec empressement.

Le déjeuner ne brillait pas par la variété des plats; de fait il y en avait un seul : un plat de viande rôtie, mouton, bœuf ou veau, qu'on servait sur des assiettes de faïence grossière; deux servantes, de nom immuable aussi, Manette et Mariette, distribuaient les morceaux et passaient la corbeille de pain ; le pain se demandait en levant la main, car un silence vraiment inutile et cruel était imposé; aussi mangeait-on beaucoup trop vite. Après la viande, venait le dessert : une part bien restreinte de confiture, généralement d'abricot, mais ayant uniformément à notre avis, un arrière goût de tabac ; le tout accompagné d'abondance, plus que légère, puis on disait les grâces. Pendant le déjeuner, notre bonne mademoiselle Suleau allait et venait, souriante, un plat supplémentaire en mains, et offrant un second morceau, qu'elle avait visiblement plaisir à mettre dans l'assiette. Tout le monde d'ailleurs mangeait de bon appétit, toute grimace eût été connue de madame Deslignières et écrasée de son ironie! Il n'y avait pas moyen de faire la chipie ou la délicate, on se résignait donc. Toutefois ce régime n'était pas, en haut lieu, jugé suffisant pour des Anglaises : celles-ci avaient leur salle à manger particulière, mangeant à une table que recouvrait une nappe, sur laquelle on déposait à chaque repas un plat de pommes de terre, ce tubercule étant jugé indispensable à la consommation des filles d'Albion ! Leur ration en tout était un peu moins courte, et leurs desserts plus variés; en outre on parlait librement. Ces agapes supérieures étaient présidées par la maîtresse d'anglais et la maîtresse d'allemand, personnes relativement indépendantes, car, quoique domiciliées à l'institution, elles avaient la disposition de leur temps libre et sortaient à volonté.

Du réfectoire on courait au jardin; cette récréation durait une heure et offrait une salutaire détente. A deux heures les études reprenaient ; l'après-midi était le moment de la plus

grande activité, car les professeurs venaient pendant cette seconde partie de la journée. De deux heures à six heures et demie, il n'y avait pas une pause de cinq minutes, sauf pour la classe des petites, à qui on accordait un quart d'heure, pour manger leur pain du goûter au jardin... Dans les autres classes, on le consommait en travaillant : pain sec, ni chocolat, ni gâteau n'étant permis. La silencieuse simerette passait les corbeilles, et le comble du sybaritisme consistait à découvrir un pain gruau ! De temps en temps, si l'atmosphère s'épaississait, la sous-maîtresse disait : « Ouvrez les fenêtres », le vent soufflait sur nos têtes, l'air se renouvelait, et rafraîchies par cette douche atmosphérique, nous reprenions notre labeur... A six heures et demie, on revoyait Émerette et sa clochette : livres et cahiers disparaissaient dans les pupitres qui se refermaient bruyamment. On défilait vers le réfectoire, mais toujours en bon ordre et sans souffler mot.

Les dîners aussi étaient mauvais ! Le menu consistait en soupe, viande, un légume, confiture, ou, l'hiver, des marrons... Le pain et l'abondance toujours à discrétion ! Une brève demi-heure suffisait pour le repas, et enfin le grand silence était rompu; l'hiver, on regagnait la classe et jusqu'à l'heure du coucher, chacune faisait ce qu'elle voulait ; beaucoup se trouvaient obligées de travailler à leurs devoirs, mais ce travail sans contrainte était moins dur ; rien d'ailleurs n'était tenté pour nous rendre les soirées agréables, toute tentative de ce genre eût été, je pense, considérée comme une faiblesse; si par hasard on sollicitait notre attention, c'était pour entendre la lecture du règlement !

L'été on courait après dîner dans le jardin, et, par les soirées très chaudes, nous avions parfois l'agréable surprise de voir Manette ou Mariette surgir avec un broc de bois, un seau idem ; dans le broc était de l'eau vinaigrée, dans le seau des verres qu'on y rinçait ; cette boisson rafraîchissante nous était parcimonieusement distribuée et nous la trouvions excellente !

A huit heures et quart pour les petites, à huit heures et demie pour les moyennes, à huit trois quarts pour les rouges ou grandes, sonnait l'heure du coucher précédé de la prière : comme le matin elle se faisait dans chaque classe, mais avait

quelque chose de plus solennel; la plupart des enfants étaient pieuses, quelques-unes avec ferveur; je me souviens de cette heure comme d'un instant émouvant. Les enfants s'agenouillaient : une, parmi les plus pieuses, était désignée pour dire la prière; un silence parfait régnait, la jeune voix s'élevait grave, recueillie. Au moment du confiteor, il y avait une pause... Les têtes se courbaient, la plupart d'entre nous à cet instant faisaient consciencieusement, j'en suis sûre, leur examen de conscience... puis l'orante reprenait... « C'est ma faute, ma très grande faute »... Les dernières paroles du Pater, celles de la Salutation angélique étaient reprises par l'ensemble des voix. Il y avait là d'excellents petits cœurs, et la prière pour « les affligés, les malades et les agonisants » n'était pas une vaine formule; puis on entendait bien distinctement : *au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.* La prière était finie, et plus un mot ne devait être prononcé.

Dans l'ombre, on montait le grand escalier conduisant aux dortoirs : celui des petites et des moyennes, séparé en deux par une porte vitrée, était énorme, très élevé de plafond, avec de hautes fenêtres placées au-dessus des lits; une veilleuse brûlait dans une lampe suspendue; le coucher était rapide, surveillé par la sous-maîtresse; chaque enfant se glissait dans un sac en molleton blanc que fermait une coulisse nouée sous les bras; ainsi empaquetée comme une momie, la petite fille se rejetait d'un bloc dans son lit. Quand toutes étaient couchées, le gaz s'éteignait, et il ne restait plus que la lumière de la veilleuse... A ce moment une voix s'élevait : « Le cœur à Dieu! » Et une enfant aussitôt répondait en récitant cette prière sur laquelle finissait la journée : « Mon Dieu, je vous « donne mon cœur, prenez-le s'il vous plaît, afin qu'aucune « créature humaine ne puisse le prendre, ni posséder que vous « seul. Bonsoir, mon bon ange, c'est à vous que je me recom« mande, vous qui m'avez si bien gardé ce jour, gardez-moi « aussi bien cette nuit, afin qu'il ne m'arrive aucun accident « fâcheux. »

Les pauvres sous-maîtresses connaissaient alors quelque répit; assises à une table au bout du dortoir, et éclairées par un mauvais lumignon fumeux, elles pouvaient lire ou écrire une lettre; à dix heures la dernière était couchée, mais onze

heures étaient généralement sonnées depuis longtemps, quand mademoiselle Suleau, qui restait seule en bas, à faire sa correspondance, revoir ses comptes, montait enfin, une petite lampe à la main et venait donner un dernier coup d'œil aux dortoirs : assurée que tout le monde dormait, elle allait dormir à son tour.

*
* *

J'ai souvent pensé que le difficile n'avait pas été d'établir ces principes généraux qui formaient l'armature de la discipline extérieure et qui sont, à peu de chose près, communs à toutes les institutions similaires ; c'est dans le détail, et surtout dans la suite du détail que madame Deslignières se montrait une merveilleuse éducatrice.

Il n'existait rien dans l'organisation de la maison qui ressemblât le moins du monde à l'espionnage, jamais une élève ne devait rapporter sur une autre, et le devoir de se montrer bonne « *compagne* » nous était rigoureusement inculqué ; cependant chaque enfant, à son insu, était soigneusement étudiée, ses moindres particularités de caractère notées. La seule personne avec qui nous vivions familièrement était notre sous-directrice : celle-ci avait su capter la confiance des enfants, et personne ne se sentait humiliée de lui avouer ses faiblesses, car les réprimandes qu'elle nous adressait étaient toujours affectueuses ; par contre madame Deslignières restait pour toutes et à toute heure « *Madame* ».

Le système des notes était très simplement organisé, mais permettait de connaître parfaitement le diapason de chaque enfant. Dans toutes les classes, à la fin de la journée, on distribuait les notes ; il y en avait deux : une pour la tenue, une pour la conduite ; la tenue comprenait l'ensemble des occupations, la conduite figurait une sorte de vertu surérogatoire : soumission, politesse, obligeance, etc... Une mauvaise note encourue à une leçon, était énoncée à part ; l'élève avait le droit de refuser une bonne note si sa conscience lui reprochait quelque chose, et celui d'en réclamer une meilleure si elle croyait l'avoir méritée. Ces notes se proclamaient dans l'intimité de la classe, mais mademoiselle Suleau venait ouvent assister à cette lecture ; si quelque défaillance était

signalée, la sous-directrice encourageait à mieux faire, puis trouvait pour la classe entière quelques paroles d'éloge, et nous quittait en souriant ; sa présence ne constituait aucunement un événement. Il en était tout autrement lorsque madame Deslignières en personne venait aux notes : son apparition était toujours inattendue et répandait une sorte de crainte immédiate ; elle entrait, froide, avec son visage sévère, toujours très bien habillée, dans une tenue d'intérieur, une coiffure de dentelle sur ses bandeaux noirs comme le jais ; tout le monde, y compris la sous-maîtresse, était levé en une seconde ; « *Madame* » traversait la classe, regardant à droite et à gauche d'un œil de lynx ; comme elle était une malade imaginaire, la lumière du gaz était supposée lui faire mal, et une élève montait sur un tabouret afin d'ajuster une espèce d'abat-jour en carton, à celui du bec de gaz le plus proche de l'estrade ; lentement, elle gravissait les deux marches de l'estrade, s'asseyait à loisir, souriait d'un sourire condescendant à la sous-maîtresse, qui se reculait jusqu'à l'extrême bord pour lui faire place, posait sur le pupitre devant elle le gros registre qu'elle tenait en mains, puis d'un signe autoritaire avisait qu'on pouvait commencer. A l'appel de son nom, l'élève se levait ; si c'était une enfant sage et laborieuse, elle avait la satisfaction de s'apercevoir que madame Deslignières était parfaitement au courant de ses efforts : le registre consulté, un mot dit à propos, avec grâce, la louait ; parfois il n'y avait qu'un hochement de tête approbateur et un sourire ; mais les paresseuses, les répondeuses, les dissipées passaient de durs moments ; l'ironie cinglante, le mot sec, l'adjectif humiliant — drôlesse et péronnelle étaient les expressions favorites de madame Deslignières — tombaient dru sur les têtes d'enfants. L'élève défaillante s'entendait reprocher en public tous ses manquements ; l'effet moral était consternant ; l'image des parents était invoquée pour soutenir la sévérité, et on nous rappelait la reconnaissance qui leur était due pour les sacrifices qu'ils faisaient pour nous. Quelques « très bien », distribués gracieusement, à bon escient, rafraîchissaient l'atmosphère après l'orage, et la séance terminée, madame Deslignières, le rouge aux pommettes, repartait, avec le même cérémonial. Sa disparition produisait une détente inexprimable ; mais il fallait

quelque temps à la classe pour se remettre; généralement il y avait deux ou trois enfants occupées à pleurer dans leur coin, on ne leur disait rien, et elles se calmaient. Du reste, il n'aurait pas fait bon d'avoir des nerfs : l'attaque de nerfs était flétrie de la qualification d' « inconvenance »; les étrangères seules y étaient quelquefois sujettes, mais on les traitait avec une vigueur répressive qui guérissait rapidement la neurasthénie à ses débuts. Je n'ai jamais oublié madame Deslignières, courroucée et redoutable, jetant en pleine figure un verre d'eau à une Valaque : l'effet fut immédiat, et personne n'eut envie de se laisser prendre à la contagion. Le « salut de tous » était la première préoccupation de notre directrice.

Les notes procuraient la récompense extrêmement convoitée de la croix ; lorsqu'une élève avait pendant dix-huit jours de suite gagné une continuité de bonnes notes, sans une seule mauvaise note d'aucun genre, elle pouvait demander la croix. Sa demande agréée par sa maîtresse de classe, — qui possédait endroit de refuser, sans donner ses raisons, — le nom de la candidate était inscrit sur un carré de papier, et le matin, au jour indiqué, elle allait, de classe en classe, soumettre son nom à chaque sous-maîtresse, puis à chaque employée de la maison : lingère, infirmière, etc., et même aux deux bonnes : Manette et Mariette. Une fois l'agrément général obtenu, le nom des élèves ayant la croix était solennellement proclamé au réfectoire par notre excellente sous-directrice, qui, toute joyeuse, épinglait le symbole sur la poitrine de l'élève méritante et l'embrassait. Cette croix relativement rare, était portée pendant dix-huit jours, et pouvait être gagnée à nouveau ; les petites postulaient pour le ruban, qui ne demandait que sept jours d'efforts. Les punitions consistaient en mauvaises notes et, aux occurrences plus graves, en privation de sortie, moyen dont on n'abusait pas. Le mécontentement de madame Deslignières, sa plainte aux parents, constituaient des châtiments suffisamment efficaces.

Les relations avec les parents demeuraient très intimes, quoiqu'il fût parfaitement compris qu'ils n'avaient à intervenir en rien dans la discipline de la maison. Les parents étaient admis « au salon » le jeudi et le dimanche de une heure à quatre heures; tous les quinze jours il y avait sortie

du samedi quatre heures au lundi matin neuf heures et demie. Dans ces conditions, il ne pouvait se produire aucun relâchement du lien filial ; au contraire, je suis convaincue que cette organisation était plus favorable au développement de la tendresse et du respect des enfants, que le contact perpétuel, le spectacle de tous les moments d'humeur, des contestations familiales. Les parents conservaient d'une façon extraordinaire leur auréole ; les mères n'étaient, d'aucune manière, les servantes de leurs filles, comme elles le sont souvent aujourd'hui. Quand les mamans élégantes et parées, arrivaient le jeudi avec leurs vastes crinolines, leurs chapeaux à larges brides et leurs mantelets étoffés, elles faisaient à leurs filles l'effet de créatures supérieures ! Le jeudi matin, tout le monde au lavabo passait par les mains de mademoiselle Suleau qui s'assurait de l'impeccabilité de la toilette ; pour aller au salon on mettait des gants et souvent une cravate de couleur sous le col blanc immaculé ; dès qu'Émerette appelait un numéro — à Beaujon les noms patronymiques disparaissaient : on était mademoiselle 23 ou mademoiselle 71 — l'enfant montait vivement au premier ; sur le seuil on faisait d'abord une révérence, puis l'élue courait à son petit groupe familial ; on s'asseyait, bien proches les uns des autres, on causait, on sortait des gâteaux qui étaient permis au salon. Mademoiselle Suleau dans une robe de circonstance ornée de manches pagodes — elle avait un joli bras et une jolie main qui étaient son unique coquetterie, — allait de groupe en groupe, prenait part à l'entretien, donnait son petit bilan, puis passait. Assez souvent « Madame » faisait une courte apparition, très aimable, très bien habillée, condescendante aux parents, à qui elle en imposait presque autant qu'aux enfants ; elle avait un langage choisi, malgré son goût pour les adjectifs corsés, et des façons de grande dame, ce qu'elle était par sa naissance. En s'embrassant à quatre heures, on savait qu'on se reverrait le dimanche, de sorte qu'après la révérence de sortie, le retour aux classes s'effectuait le cœur léger.

Il était de tradition à Beaujon d'avoir très bonne tenue au salon, aussi rien n'était négligé pour nous faire atteindre ce but. Toutes les quinzaines, le dimanche soir, les grandes avaient « salon » au parloir et cette fonction, vraiment diver-

tissante, s'accomplissait avec une extrême gravité : sur des banquettes rangées contre les murs d'un des parloirs, les élèves venaient s'asseoir; mademoiselle Suleau prenait place dans un fauteuil; les gants mis, une élève était désignée, sorte de maître des cérémonies et venait offrir sa main à celle de ses compagnes placée le plus près de la porte : l'élève se levait, les deux échangeaient une révérence, et puis commençait la répétition de ce qui était supposé la façon coutumière d'entrer dans un salon; les deux élèves suivaient lentement le rang des banquettes, la seconde faisant tout le temps ce qu'on appelait une « révérence de côté » : sorte de glissade accompagnée d'une inclination de tête; un salut des élèves assises y répondait ; finalement, le couple arrivait devant mademoiselle Sureau qu'on honorait d'une révérence plongeon; avec un sourire, celle-ci engageait la protagoniste à s'asseoir; puis le tour de parloir recommençait avec une autre élève, et ainsi de suite ; cet exercice durait une demi-heure environ, après quoi, quelques polkas et quadrilles terminaient le divertissement.

***

Rien n'était moins conventuel que l'atmosphère de la maison : au bout de l'éducation, objet des soins de tous, et qui appelait nécessairement des sacrifices, on nous laissait entrevoir une région plus agréable, où nous étions destinées à évoluer ; la nécessité, pour une jeune fille, de bien danser ne faisait pas l'ombre d'un doute, et le maître de danse était un personnage important et considéré par madame Deslignières : elle l'avait choisi avec soin, et avait eu, en conséquence, la main heureuse. M. Élie offrait un type excellent en son genre, et singulièrement inoffensif. Il avait été, dans le passé, qui nous semblait si lointain, un mime émérite à l'Opéra, où il occupait encore une fonction ; à l'époque où je l'ai connu, c'était un homme du mauvais côté de la cinquantaine, mais au torse vigoureusement cambré, et au jarret ferme et souple ; sur ses cheveux poivre et sel, plantureusement frisés, il portait son chapeau en bataille, et, sa boîte à violon sous le bras, descendait, en se dandinant en mesure, la longue galerie menant à la salle des cours.

Cette salle des cours était le foyer intellectuel de la maison, où nous venions recevoir les leçons de nos professeurs. Bâtie après coup, en annexe, elle était très grande, presque entièrement vitrée d'un côté : ce qui, l'hiver, laissait entrer toute la lumière du jardin et procurait de l'ombre l'été, car dans ce fond paisible de jardin s'élevaient des arbres magnifiques. Le pourtour de la salle était flanqué de gradins en amphithéâtre, laissant au centre un emplacement libre parfaitement approprié pour les leçons de M. Élie.

C'est une tâche délicate que d'enseigner la danse à des jeunes filles ! M. Élie s'en acquittait, je ne dirai pas avec sérieux, car il était jovial et plaisantait volontiers, mais avec la plus parfaite honnêteté et bienséance; ce brave homme connaissait les nuances, et savait à qui il avait affaire. Je n'ai jamais rien su de sa vie privée, mais j'ai la conviction que ce vieux danseur devait avoir un foyer domestique, où une brave madame Élie, de la main droite ou de la main gauche, tenait son ménage et soignait ses habits toujours si nets et irréprochables.

La leçon avait lieu pendant la récréation du matin, la danse étant après tout un art frivole ; au-dessous des grandes cartes géographiques tapissant le mur de fond, courait une barre d'appui, et les élèves de la classe de danse, chaussées d'escarpins légers, étaient d'abord invitées à se saisir de cette barre. Les enfants en place, M. Élie, qui, pendant ces préliminaires, accomplis sous l'œil vigilant d'une surveillante, accordait son violon, commençait l'enseignement de son art ! Son mode était démonstratif : lui-même, tout en raclant quelques accords, exécutait préalablement les mouvements à imiter. De la main droite on tenait la barre, de l'autre on pinçait gracieusement sa jupe en l'élargissant. M. Élie, de l'index et du pouce, saisissait son veston, pour nous initier au geste correct.

Une fois droites et bien campées, nous entamions la série des exercices fondamentaux ; première position : « les pieds en dehors, joints talon à talon »; deuxième position : « avancez le pied droit, baissez la pointe » (celle de M. Élie se courbait comme un arc); troisième position : « croisez les pieds » ... Il fallait, ensuite plier les genoux, se baisser, se redresser, en mesure, et avec bonne grâce... « Jetez la jambe ! »... toutes les

petites jambes s'allongeaient horizontalement, puis retombaient : « Croisez les pieds ! »

Les exercices d'assouplissement terminés, on lâchait la barre d'appui, et face à M. Élie, les jupes éployées, les bras en corbeille, on exécutait le pas de « zéphyr » sautant aussi haut et avec autant de légèreté que possible, pour toujours retomber les pieds croisés... Il s'agissait d'avoir du ballon ! Le violon raclait de plus en plus vite... « Effacez les épaules, rentrez la ceinture », clamait le maître, et l'archet instructeur soulignait l'euphémisme... Entre temps, M. Élie discourait sur la nécessité pour une jeune personne d'être « gracieuse »; lui-même, par des ronds de bras, par des mouvements harmonieux, nous mimait ce qu'il entendait par cet adjectif, et nous communiquait la louable envie d'être « gracieuses » à notre tour. L'ambiance de l'époque était cérémonieuse, et la révérence, selon les meilleures traditions, nous était soigneusement enseignée ; M. Élie, exécutant la révérence féminine, sourire aux lèvres, air de tête approprié, était vraiment impayable. A son exemple, nous plongions, nous plongions, pour nous redresser sans accroc. Le quadrille et les lanciers venaient ensuite : les quadrilles étaient dansés sans aucun sabotage, il ne s'agissait pas de marcher, plus ou moins élégamment et en mesure, mais de faire des glissés et des pas, que terminait un discret jeté battu. Quand venait la chaîne des dames, il fallait onduler comme des peupliers sous le vent ; « balancez vos dames », répétait d'une voix chaude M. Élie, se balançant lui-même de la façon la plus consciencieuse. La polka, la polka-mazurka, la scottish, danses que nous trouvions très amusantes, nous étaient tour à tour apprises ; les bonnes danseuses recevaient de grandes louanges de M. Élie ; à dire vrai, la danse lui semblait absolument la seule chose nécessaire dans l'éducation et il nous assurait qu'un jour nous serions de son avis ! Les dispositions naturelles de certaines enfants causaient à cet excellent homme, à la fois peine et plaisir. Parlant un jour au père d'une fillette qui se distinguait particulièrement dans le pas de « zéphyr », il laissa, avec le plus grand sérieux, échapper ce cri du cœur : « Ah ! monsieur, quel malheur qu'un pareil sujet soit perdu pour la danse ! »

M. Élie avait si bien mérité la confiance de madame Desli-

gnières, que la mission de diriger les ballets de la Sainte-Catherine lui avait été dévolue. La fête de la Sainte-Catherine était le grand événement de l'année scolaire. Dès la rentrée, à ce moment un peu difficile où les enfants se sentent disposées à regarder en arrière, le mirage de la Sainte-Catherine les forçait à tourner leurs pensées vers un proche avenir, recélant d'agréables surprises. Les protagonistes à qui revenait l'honneur de figurer à la représentation théâtrale de la Sainte-Catherine, se recrutaient parmi les grandes, à partir de la classe *rouge-unie*, et formaient, en général, un bataillon de quinze à vingt enfants de quatorze à dix-huit ans. La première convocation, vers la fin d'octobre, dans le parloir de mademoiselle Suleau, revêtait un caractère solennel et confidentiel ; les paroles initiales rappelaient aux élèves le devoir d'observer une discrétion absolue; le nom des pièces, celui des titulaires des rôles, devaient demeurer un profond secret : je n'ai jamais entendu dire qu'il eût été trahi. Le choix des pièces était confié à notre étonnante mademoiselle Suleau, dont l'expérience théatrale ne dépassait pas l'enceinte de Beaujon, mais qui avait reçu du ciel un véritable talent de régisseur. On lisait d'abord à haute voix plusieurs pièces, suggérées généralement par les parents des futures actrices, ou par nos professeurs. La sélection était laborieuse, car il fallait réunir tant de desiderata divers... Enfin, on s'arrêtait à une décision, les rôles étaient distribués. L'éclectisme le plus parfait régnait dans ces distributions. Ainsi, dès que je fis partie de la troupe, on me confia, de préférence, quoique je fusse de petite taille et d'apparence très féminine, les rôles de jeunes premiers, auxquels j'apportais un brio et une ardeur qui remplaçaient, je suppose, l'illusion plastique. Le travestissement masculin ne présentait d'ailleurs aucune difficulté, toutes les pièces étant jouées en *costume Louis XV*, estimé beaucoup plus convenable ! C'est en costume Louis XV et en perruques poudrées, sans que l'anachronisme gênât en rien notre public, que j'ai pris part à des représentations de *la Poudre aux yeux*, du *Voyage de M. Perrichon*, de *la Sœur de Jocrisse*! Le texte revu par mademoiselle Suleau et émondé du moindre mot suspect, les rôles étaient collationnés et chacune apprenait le sien à fond ; car notre régisseur n'admettait pas

les défaillances de mémoire. On répétait le soir, et très assidûment, avec un résultat excellent : l'instinct scénique de notre bonne Suleau était tout bonnement prodigieux, elle voulait du mouvement, du feu, de l'action. Chaque Sainte-Catherine comprenait un ballet, et pour le ballet il fallait nécessairement avoir recours à un professionnel. Donc, toute la troupe réunie, M. Élie était admis au parloir des répétitions. Le choix des principaux sujets lui était laissé, et pour la composition du scénario il se livrait à son inspiration : debout, au milieu de la pièce, il priait l'élève assise au piano de lui jouer plusieurs airs de danse dont il indiquait le caractère... Enfin, il trouvait ce qu'il souhaitait ; un raccord par-ci, un raccord par-là, on arrivait à un ensemble. La musique choisie, M. Élie commençait sa mimique : M. Élie, tour à tour, se transformait en berger, en bergère, en bon vieillard, en méchante sorcière ; figurant la bergère, il fuyait à petits pas pressés, sur l'extrême pointe des pieds... puis le berger, mettait les deux mains sur son cœur et soufflait des baisers dans le vide... Nous suivions des yeux chaque geste, chaque mouvement, car il s'agissait de les imiter exactement ; notre vieux maître, pirouettant, les bras en ailes de moulin, ne nous semblait aucunement ridicule... Nous l'admirions. Parfois, on prenait pour sujet de ballet, un conte de fée. Dans un ballet, dont *Cendrillon* formait le canevas, j'ai eu l'honneur de tenir l'emploi de premier sujet et d'incarner le personnage de Cendrillon ! Je me livrais, au bal du Roi, à d'infinis ébats chorégraphiques et le Prince Charmant (une gentille compagne d'alors, mon amie d'aujourd'hui, était chargée du rôle), exécutait lui aussi les pas les plus compliqués, tout en s'abandonnant à une pantomime expressive. Les sœurs, la fée, les invités dansaient tour à tour... Les études furent longues, mais le succès fut complet... J'ai sous les yeux le programme de cette Sainte-Catherine, une des mieux réussies, de mémoire de Beaujonnaise. Sauf M. Élie, pas un être appartenant au sexe masculin n'intervenait dans la fête. Tous les travaux préparatoires étaient exécutés sous la direction de M. Deslignières, particulièrement compétent car il était architecte, mais portes closes, et nous ne l'apercevions jamais, ni lui ni ses ouvriers ; en tout temps d'ailleurs M. Deslignières demeu-

rait pour nous un personnage aussi invisible que le grand Lama. Le réfectoire, primitivement aménagé en vue de ces installations de gala, se couvrait de gradins en amphithéâtre ; le parloir des élèves, qui s'ouvrait sur le réfectoire par des portes prenant toute la largeur de la pièce, servait de théâtre ; les décors étaient très complets, le rideau de scène, la rampe irréprochables ; chaque élève versait dix francs en vue de la Sainte-Catherine, et j'imagine qu'un petit trésor de guerre avait pu être accumulé ; aussi tout était-il très bien établi, sans la moindre arrière-pensée de réclame, puisque pas une personne étrangère, pas même nos maîtresses de piano, n'était admise à la représentation. La seule exception portait sur les élèves qui avaient quitté l'institution aux dernières vacances, on les tenait encore comme un peu de la maison. Le public se composait donc uniquement des élèves, de madame Deslignières qui dominait de toute son auguste personnalité, et des sous-maîtresses, mais cette assistance suffisait amplement pour stimuler les efforts des actrices. Les rôles sus, on s'occupait des costumes et c'était là le moment le plus excitant pour tout ce petit monde, car on se transportait chez *Babin*, le costumier à la mode, rue de Richelieu. Mademoiselle Suleau envisageait cette soirée extra-muros comme un général envisage une bataille décisive. On dînait à six heures, afin de partir de bonne heure; le repas terminé, tout le monde habillé et chapeauté, on se réunissait au parloir pour la prière, car notre sous-directrice prévoyait qu'au retour nous serions évidemment trop fatiguées. Pendant la prière, mademoiselle Suleau, qui, pour rien au monde, n'eût voulu manquer de respect au Créateur, intervenait naïvement pour quelque recommandation urgente... puis reprenait son oraison au point où elle l'avait laissée. On se dirigeait ensuite vers les fiacres qui attendaient dans la quiète rue Chateaubriand... Toutes nous avions le sentiment de prendre part à une aventure... On partageait les enfants par escouades, mademoiselle Suleau montait dans la première voiture avec un contingent, une employée prenait place dans la dernière avec un autre, les plus raisonnables formaient le train intermédiaire et la procession s'ébranlait ; le chemin était long de la rue Chateaubriand à la rue de Richelieu, et les angoisses de notre pauvre Suleau ne

connaissaient pas de répit; elle mettait, en chemin, dix fois la tête à la portière pour s'assurer que le nombre des voitures n'avait pas diminué... à la porte de Babin, elle faisait l'appel avec une anxiété visible... personne ne manquait! On grimpait joyeusement l'escalier assez sombre, et les essayages commençaient; car il fallait ajuster les costumes à nos tailles; ces costumes, toujours très frais et d'une irréprochable propreté, étaient de deux sortes : Louis XV et champêtres. Mademoiselle Suleau surveillait jalousement l'essayage, qui s'effectuait de façon à ce que la plus inquiète modestie ne reçût pas d'alarme. Il était bien amusant de se voir dans la haute psyché en culotte de soie rose et en gilet brodé! Enfin cette importante cérémonie s'achevait; dans le même ordre nous reprenions le chemin de Beaujon : quand la lourde porte s'était refermée sur nous, notre mentor respirait de nouveau librement! La Sainte-Catherine se fêtait, invariablement, le jeudi le plus rapproché du 25 novembre, et ce jour-là toute la maison était en liesse. A midi et demi les classes cessaient. Les parents apportaient des gâteaux et des bonbons, admis ce jour-là à franchir la clôture. Il régnait entre élèves, une émulation à qui en aurait le plus; ma grosse corbeille de Boissier, remplie des petit fours et des bonbons les plus variés, me causait un joyeux orgueil; les mandarines et les grenades, alors peu communes, qui l'accompagnaient étaient particulièrement appréciées. La majeure partie de l'après-midi était vouée à la gourmandise et à l'hospitalité, les compagnes s'offrant l'une à l'autre les douceurs reçues. La maison retentissait d'un bruit de marteaux. Mademoiselle Suleau, à tout moment, passait l'air affairé et heureux; les actrices relisaient leurs rôles; on essayait, avec mystère, les costumes; le dîner avait lieu dans des conditions anormales : d'ailleurs toutes les enfants étant gavées, on aurait pu avec avantage le supprimer. Enfin, avant huit heures les gradins étaient occupés par les élèves revêtues de leur uniforme des dimanches, une cravate de couleur nouée sous le col blanc. Madame Deslignières, élégante, et ce soir-là souriante, s'asseyait au premier rang dans un fauteuil, la directrice des études à sa droite, et, tel Louis XIV à Saint-Cyr, présidait la fête. Jamais actrices n'eurent un meilleur public, et les applau-

dissements ne chômaient pas ; le ballet avait toujours un succès spécial ; bien entendu M. Élie ne nous voyait pas en costumes, et, pas plus que M. Deslignières, n'assistait à la représentation. Mademoiselle Suleau rayonnait, soufflait, encourageait...

Pendant des semaines on parlait de la Sainte-Catherine !

***

Madame Deslignières ne s'occupait pas de la direction technique des études, dont la responsabilité incombait tout entière à notre « maîtresse des cours », mademoiselle Fromont; celle-ci était vraiment la collaboratrice sans prix ; madame Deslignières en connaissait la valeur, et la traitait avec des égards spéciaux : d'égale à égale. Mademoiselle Fromont exerçait sur les enfants un empire extraordinaire ; nous l'aimions, je dirai plus, nous la vénérions, car elle incarnait pour nous la plus haute piété filiale : elle consacrait sa vie à son père, le plus quinteux et le plus exigeant des vieillards, et la tendresse passionnée qu'elle lui portait, donnait à cette créature frêle, tendre et délicate, la force de soutenir une existence qui eût surmené un homme. Physiquement, mademoiselle Fromont était de petite taille, toute fine et menue, avec un cou très blanc qu'elle dégageait selon la mode, une tête de forme parfaite, un nez droit, de grands yeux noirs, des cheveux sombres, luisants comme l'aile du corbeau, lisses autour du front. Jamais je n'ai contemplé un visage plus virginal : il paraissait pétri d'une matière à la fois solide et transparente. Tous les matins à neuf heures, elle arrivait à Beaujon; elle demeurait avec son vieux père dans une des tranquilles rues avoisinantes : cette liberté était le grand bonheur de sa vie; elle s'enveloppait l'hiver dans une grande douillette et se couvrait la tête d'une capeline ouatée, mais ne se plaignait jamais du mauvais temps ; à midi elle repartait pour revenir à deux heures. Elle descendait toujours à petits pas pressés la galerie couverte et allait se dévêtir dans l'étroit local adjacent, puis venait prendre sa place dans la salle des cours, en face d'une table ornée d'une serge verte ; on réservait pour son usage personnel une sorte de chauffeuse recouverte en tapisserie, avec un dossier en-

forme de lyre; cela nous eût choquées de voir mademoiselle Fromont s'asseoir sur une chaise de paille, car même des enfants étaient sensibles à l'extrême distinction de cette créature de choix; ses toilettes nous plaisaient : quoique fort simples, elles ne manquaient pas d'une certaine élégance; elle avait une prédilection pour les effilés; l'été, elle se vêtait volontiers de clair, et en toute saison elle portait de jolis cols de mousseline brodée. Souvent, mademoiselle Fromont plaçait quelques violettes sur sa table, et tout en nous parlant, les respirait avec plaisir; quoique sa vie fût un véritable esclavage, elle donnait, par une sorte d'émanation de son âme fière, l'impression d'une créature de loisir. En entrant dans la salle nous devions, pour atteindre les gradins, contourner la table de notre « maîtresse des cours », et en passant lui faire une révérence; elle y répondait par le plus joli sourire, et quelquefois par un « Bonjour, mon petit », prononcé à mi-voix.

Les leçons de mademoiselle Fromont servaient d'introduction à celles de nos professeurs et nous y préparaient. Histoire, géographie, littérature, français, toutes les parties de l'enseignement ressortissaient de la compétence de notre maîtresse des cours; sa façon de procéder était la suivante : elle interrogeait au hasard une enfant, qui, se levant, commençait à réciter la leçon, en ayant soin de ne pas répéter le mot à mot du livre, il fallait trouver une forme personnelle; au bout de quelques minutes, une autre élève était interpellée, et de cette manière l'attention de toutes se trouvait tenue en éveil. Souvent mademoiselle Fromont nous demandait notre appréciation sur les hommes et les événements : elle voulait que nous réfléchissions, qu'il fût question de Cyrus ou de Louis XIV. Mademoiselle Fromont nous communiquait à son tour ses vues, ses jugements sur les grands événements de l'histoire; ses leçons étaient extraordinairement vivantes; jamais elle n'avait une note sous les yeux; elle tirait toutes les dates de sa mémoire, ce qui nous impressionnait. Quand il s'agissait de littérature, elle apportait parfois un livre à elle, pour nous lire quelque poésie de choix. Dans les petites classes, on apprenait beaucoup de morceaux par cœur; mademoiselle Fromont en faisait toujours préalablement la lecture

que nous écoutions avec un plaisir extrême ; je l'entends encore, d'une voix harmonieuse et caressante, nous lire, avec une articulation parfaite : « *Cher petit oreiller tout de plume choisie* »; puis *la Prière d'un enfant à son réveil*, par Lamartine ; elle subjugait nos cœurs, et nous faisait aimer le beau.

La différence essentielle entre les méthodes d'enseignement en usage chez madame Deslignières et celles d'aujourd'hui, dominées par la question d'âge et d'examen, consistait dans la totale absence de hâte et de presse : chaque enfant était supposée avoir devant soi les années nécessaires au complément de son éducation et rien n'était bousculé. Nous avions beaucoup à faire, mais jamais trop, et les élèves laborieuses trouvaient le temps voulu pour les arts d'agrément, sans que l'enseignement de fond eût à en souffrir. Toute classe suivie imparfaitement était « redoublée », c'est-à-dire recommencée l'année suivante.

Les leçons de mademoiselle Fromont établissaient entre elle et nous une vraie intimité; pourtant nous ne lui parlions jamais en dehors des cours, mais elle excellait à nous prendre dans sa confidence, trouvant toujours le joint opportun pour nous dire un mot de sa vie, de son père, ou de Madeleine, sa fidèle servante. Elle avait une prédilection pour les filles d'« anciennes », dont il y avait toujours quelques-unes, et nous étions assez jalouses de cette préférence. Des leçons de mademoiselle Fromont se dégageait invariablement une haute morale; elle commentait et nous faisait remarquer tous les traits d'héroïsme et de courage que nous rencontrions dans l'histoire du passé.

Elle nous confiait parfois ses appréciations sur les événements contemporains. Son père avait servi le « Grand Empereur » et elle nourrissait un patriotisme ardent et profond qu'elle nous communiquait. Je me souviens de l'année de la guerre d'Italie et de l'espèce de délire qui s'empara de nous à l'annonce des victoires de Solférino et de Magenta ! Les cris toujours stridents de cette petite foule percèrent l'air par leur acuité redoublée et durent s'entendre aux Champs-Élysées. On dansait en bandes, on se prenait la main, on vociférait des acclamations à l'adresse des vainqueurs.

L'unique occasion pour nous de témoigner notre affection

à notre chère maîtresse des cours, était sa fête. Chacune y contribuait de son obole, la même pour toutes, et chaque classe députait deux ou trois élèves pour s'entendre au sujet des fleurs : nous ne lui offrions pas autre chose, mais nous lui en offrions en abondance, et nous savions que son jardinet — chaque locataire de la maison qu'elle habitait, avait la jouissance d'un petit enclos — serait fleuri, brillant et parfumé ; quelques grandes, dûment escortées, allaient acheter les fleurs, car on nous permettait pour mademoiselle Fromont ce qui n'eût été autorisé pour personne. Elle s'appelait Pauline, et chaque année c'était la même surprise ; elle feignait de ne pas se souvenir qu'il y eût un 29 juin, et la veille ne manquait pas de faire allusion à la classe du lendemain matin, alors que nous savions fort bien que nous aurions congé. Le 29, c'était une joie générale ; après la prière on courait à la salle des cours, et on disposait, sur deux tables, toutes les fleurs qui formaient un véritable parterre. Nos bonnes sous-maîtresses, dont personne au monde ne songeait à souhaiter la fête, y allaient de bon cœur, heureuses de vivre un moment dans une atmosphère embaumée et gaie. C'était vraiment un spectacle d'innocence et de bonheur. A neuf heures, grandes et petites prenions place sur les gradins ; à neuf heures et demie, nous entendions qu'on marchait dans la galerie ; la petite porte vitrée s'ouvrait, mademoiselle Fromont entrait : c'était aussitôt la rumeur de cent enfants se levant à la fois, puis un silence, les fleurs entre elle et nous, et elle, chère créature, pleurant déjà, arrêtée dans une muette admiration. Elle s'approchait, regardait ses fleurs avec tant de joie, puis levant les yeux vers nous :

— Mes filles, c'est trop ! — disait-elle d'une voix émue.

Nos sous-maîtresses l'embrassaient, lui souhaitant une bonne fête, et elle répétait : « C'est donc ma fête? » Puis l'une après l'autre nous descendions de nos places et nous allions l'embrasser à notre tour ; on se groupait autour d'elle ; elle examinait toutes les fleurs, en disant : « C'est trop beau ! » et nous annonçait que nous aurions congé. On se saisissait d'elle, on lui prenait le bras, puis une dizaine d'élèves se tenant par le bras, marchaient à reculons devant elle, et nous nous promenions longtemps et lentement dans notre grand

jardin. Elle avait un air si heureux, si reposé, si satisfait : et nous étions plus heureuses encore, car nous nous attribuions son bonheur. Quoiqu'elle fût toujours tendre, mademoiselle Fromont n'était jamais familière, et c'était le seul jour de l'année où nous osions lui parler avec un peu de liberté.

*
* *

Notre professeur de littérature et d'histoire s'appelait M. Dantier : il était l'auteur d'une excellente histoire du moyen âge, et admirablement qualifié pour sa tâche. Il souffrait d'ataxie locomotrice, et quand il arrivait, on entendait résonner dans la longue galerie le bruit de sa canne... Il s'habillait comme un dandy de l'époque, avec beaucoup de recherche; ses cheveux assez longs étaient frisés au fer de chaque côté de son visage maigre; il avait des traits aigus, une barbe clairsemée et une main décharnée, aux ongles longs et polis ; l'expression du visage était railleuse et spirituelle, et les mots de M. Dantier étaient un peu redoutés. Le professeur prenait dans la salle des cours la place de mademoiselle Fromont : celle-ci transportait son fauteuil à la droite du maître, devant une petite table basse, et s'occupait à quelque broderie qu'elle sortait d'un délicat étui en paille tressée, mais ce travail manuel ne l'empêchait nullement d'être attentive au moindre détail de la leçon, et elle échangeait, au moment opportun, des réflexions intéressantes avec le professeur. Nos cours d'histoire, dont M. Dantier conservait la direction pendant plusieurs années cousécutives, présentaient le plus grand intérêt. M. Dantier causait avec nous, il s'appliquait à stimuler notre curiosité; si l'élève interrogée hésitait ou ignorait un fait ou une date, une autre avait le droit de lever la main, pour solliciter la faveur d'être interrogée. M. Dantier faisait alors quelque compliment ironique, pas méchant cependant, à l'élève prise en défaut, puis appelait un nouveau nom.

M. Dantier nous enseignait également la littérature, à laquelle se rattachait la composition française; chaque semaine, il donnait le sujet du « style » après avoir hésité un certain temps d'un air méditatif, pour exciter, j'imagine, notre curiosité. Ce sujet trouvait son expression, généralement, dans une

phrase courte : « Une heure à ma fenêtre », par exemple ; aucune indication n'était ajoutée sur les points à développer. L'énoncé de la composition française a été, pendant des années, une des émotions de ma vie d'écolière ; j'apportais toute mon ardeur à ce travail préféré. Nous lisions notre style, à haute voix, en présence de notre professeur, qui nous écoutait avec la plus courtoise attention. Cette lecture n'était pas sans nous troubler, car M. Dantier donnait son avis sans indulgence, et les compagnes ne se ménageaient pas entre elles ; mais aussi quel plaisir procurait le succès ! Cependant même dans ce cas, de sages critiques venaient généralement tempérer la vanité naissante, qu'auraient pu faire naître les éloges.

La géographie, sous la direction de M. Cortambert, revêtait aussi l'aspect le plus attrayant ; M. Cortambert, dont les œuvres sont restées, était un grand homme maigre qu'étoffait les plis d'une ample redingote, ornée du ruban rouge ; il gardait vis-à-vis de nous un ton plus cérémonieux, mais se montrait l'indulgence même ; il ne se lassait pas de venir au secours de l'élève appelée au tableau, et lui assurait qu'elle savait très bien le nom qu'il venait de lui souffler : « C'est ça, c'est ça », répétait-il avec bonté ; une mauvaise note à donner était visiblement une souffrance pour l'excellent homme. En plus de sa tâche qui consistait à nous familiariser avec la surface de l'univers, M. Cortambert nous enseignait aussi la cosmographie, et nous donnait le goût de regarder le soir, l'été, la voûte étoilée. Nous exécutions nos cartes de mémoire très minutieusement et aux leçons, à main levée, au tableau... Je pense quelquefois à la Prusse de ce temps-là, divisée en deux sections sur la carte, et qui nous inspirait une sorte de compassion, car aux jours de ma jeunesse, la France était fière et fanfaronne !

Un autre de nos maîtres exerçait sur notre pensée et sur nos jeunes âmes une véritable influence : M. Le Maout était à la fois professeur de physique, de chimie, de botanique et de lecture à haute voix ; il avait inventé une méthode spéciale pour enseigner la lecture, et nous nous servions d'un manuel, dont tous les morceaux portaient les notations qu'il préconisait : flèches brèves et longues ; on étudiait donc son morceau de lecture comme un morceau de piano, et sans rien laisser à la fantaisie. C'était un régal d'ailleurs d'entendre M. Le Maout

lire une fable de La Fontaine ou une tirade de Racine; il goûtait avec passion, selon ses propres mots : « De l'œuvre des deux Jean la divine splendeur. » M. Le Maout était Breton ; il avait passé ses examens pour être médecin, mais la salle d'anatomie lui répugnait au point qu'il avait abandonné la carrière de praticien pour s'adonner au professorat. Il était déjà vieux, quand, arrivée à la grande classe, je l'ai connu : il avait une tête carrée, un visage glabre à grands traits et des yeux de mystique ; ses cheveux brun foncé n'avaient pas blanchi et il renvoyait sans cesse en arrière une mèche mouvante qui lui tombait sur le front. Tel était le respect de ce savant pour ses jeunes élèves qu'il se mettait en habit pour venir nous donner sa leçon, à laquelle il apportait un enthousiasme qui était contagieux. Les deux leçons se prenaient à la suite, avec quelques minutes d'intervalle. On commençait par la leçon de physique, et les expériences, parfaitement choisies, obtenaient toujours le plus grand succès ; la gloire d'être « préparateur » était très convoitée ; rien ne pouvait être plus simple, plus clair que ces leçons, qui nous fournissaient les notions scientifiques élémentaires jugées alors très suffisantes ; grâce au ciel, on ne nous parlait pas de la conformation de notre estomac ni du « pylore » : j'ai continué toute ma vie, avec délices, à l'ignorer !

Les leçons de botanique captivaient notre attention : notre aimable maître apportait des fleurs, et il savait en rendre la dissection un délicat et poétique plaisir. M. Le Maout était un fervent croyant, il se plaisait à exalter la prodigalité du Maître de l'Univers qui a fait la terre si belle ; je n'ai jamais entendu de prêtre parler avec la ferveur contenue qui semblait le brûler.

Après les sciences, venait la littérature. Nous lisions donc, chacune à notre tour, le morceau étudié. M. le Maout ne conservait pas la correcte immobilité de nos autres professeurs ; il bondissait de sa chaise, s'avançait vers les gradins, battait la mesure avec sa main ; enfin l'heure de lecture terminée, arrivait le moment attendu par toutes : celui où M. Le Maout, lui-même, nous ferait une lecture. J'ai entendu ainsi tous les chefs-d'œuvre de l'art dramatique qui peuvent convenir à de jeunes oreilles, et un grand nombre de pièces de théâtre simplement divertissantes, et ces séances valaient une repré-

sentation théâtrale. Le délice de M. Le Maout était de nous lire une tragédie de Racine ; il s'y délectait, l'émotion à fleur des yeux, et cherchant la nôtre ; de temps en temps il s'arrêtait, et disait avec une intonation presque poignante : « Est-ce beau, mes enfants ! Est-ce beau ! »

Puis il ajoutait :

— Jurez-moi d'aimer toujours Racine.

— Nous le jurons, monsieur.

Il goûtait aussi le noble Corneille, mais, si grand que fût son culte pour l'auteur du *Cid* et d'*Horace*, il en revenait toujours à Racine, dont les vers semblaient lui laisser dans la bouche une saveur délicieuse !

> Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Il répétait, lentement, ces syllabes fluides, comme s'il ne pouvait se lasser d'entendre couler leur tendre harmonie. Il réussissait à toucher le tréfonds de nos cœurs, et notre admiration dépassait tout à fait la mesure de la convention scolaire ; il a implanté en moi et en bien d'autres enfants assurément, un goût profond des chefs-d'œuvre de notre littérature, qui m'a été, dans la vie, un incroyable soulagement et réconfort ; en écoutant plus tard les meilleurs acteurs, l'écho de la voix de mon vieux maître résonnait encore à mon oreille, et son souvenir ne souffrait pas de la comparaison.

. . . .

L'année où je quittai l'institution, je fus conduite par mon père faire une visite de reconnaissance à mes chers anciens maîtres dont j'avais été, j'aime à me le rappeler, une des élèves préférées. L'accueil de M. Le Maout fut touchant ; il habitait dans une vieille maison des quais, tout à fait en harmonie avec sa personnalité ; voici les vers qu'il écrivit sur l'album que j'obtins l'autorisation de lui envoyer :

ADIEU D'UN VIEUX MAITRE A SA JEUNE ÉLÈVE

Du temps qui détruit tout, la main froide et pesante
Va bientôt incliner ma tête blanchissante ;
Chaque jour il m'outrage, et je sens à la fois
S'éteindre mon ardeur, et s'affaiblir ma voix...
Vous, dont j'ai cultivé la jeune intelligence,
Vous qui, faisant appel à mon humble science,

Dans les flancs du rocher, comme au sein de la fleur,
Avez su découvrir le doigt du Créateur ;
Vous qui, pour l'idéal négligeant la physique,
Cherchez dans les beaux vers un plaisir poétique,
Vous, dont l'âme naïve adore avec ferveur
De l'œuvre des deux Jean la divine splendeur ;
De mes leçons, enfant, conservez la mémoire,
Ma haute ambition ne veut pas d'autre gloire.
Et le vieillard, s'il vit dans votre souvenir,
Même en fermant les yeux ne croira pas mourir !

Il y a vécu !

Les professeurs de grammaire et d'arithmétique, quoique très compétents, nous étaient franchement antipathiques, et ne possédaient, ni l'un ni l'autre, l'art de rendre attrayante la matière de leur enseignement. Par contre un autre excellent type, vraiment d'un autre âge, était le maître d'écriture ; M. Creuse était l'orgueilleux possesseur d'une admirable calligraphie, et de principes *ad hoc*, qui avaient, à ses yeux, l'importance des dix commandements. Il fallait non seulement bien écrire, avec d'horribles petites plumes extra-fines, mais tenir le buste, la tête, le bras gauche et la main droite, selon les canons imposés depuis l'heure des bâtons jusqu'à celle de la ronde. M. Creuse, avec une ardeur toujours juvénile, surveillait et guidait hebdomadairement nos efforts ; aussi la plupart des Beaujonnaises écrivaient-elles bien : l'écriture *immobile* des jeunes contemporaines eût paru horrible à M. Creuse, qui mettait le mouvement au-dessus de tout : « *Une, deux...* » ne cessa-t-il de répéter : lui aussi battait la mesure...!

Ces divers professeurs étaient de fondation, et sans eux, on ne pouvait imaginer l'institution ; mais madame Deslignières observait soigneusement d'où venait le vent, et ne fermait de parti pris sa porte à aucune innovation ! Aussi un beau jour fûmes-nous conviées à assister à un cours dénommé : « Les Harmonies de la Nature » : un nouveau professeur nous initia, dans le langage le plus fleuri, à ces hauts mystères ; dessinant au tableau noir, pour notre édification, différents animaux, il nous en commentait la structure; j'ai conservé, sur le dos d'une grammaire, la copie, faite clandestinement, d'un faucon et d'un héron... M. Teullières eut le succès que madame Deslignières désirait ; la plupart des parents accueil-

lirent avec admiration ce surcroît de science chez leurs filles.

A la dernière page de ma grammaire, toute tapissée de croquis divers, je lis, avec surprise, ces mots écrits de ma main :

Avenir ! — Espérance ! — Regret !
Qui en vérité conduisent la vie !

*
* *

Nos études recevaient une sanction positive grâce aux « Compositions », examens subis trois fois par an. A la fin de chaque trimestre, une quinzaine était consacrée à ces compositions, pendant laquelle on revoyait tout ce qu'on avait appris les semaines précédentes. Puis, au jour et à l'heure indiqués, le professeur, en compagnie de mademoiselle Fromont, prenait place dans la salle des cours ; une élève était appelée et mise sur la sellette : un certain nombre de questions lui étaient posées, les mêmes bien entendu pour toutes. Le professeur et mademoiselle Fromont prenaient attentivement des notes. Pendant qu'une élève passait l'examen, une autre attendait dans la galerie ; puis l'élève qui avait subi l'épreuve rentrait en classe, et une autre lui succédait ; il n'y avait pas moyen de se communiquer le sujet des questions. Quelques jours plus tard, les places étaient proclamées par mademoiselle Fromont ; on commençait toujours par la dernière, l'intérêt réel ne s'éveillait qu'aux chiffres significatifs, et atteignait son apogée pour les trois premières... J'ai souvent connu le doux triomphe d'entendre proclamer mon nom en dernier ! Ces places comptaient seules pour les prix. En juillet, le dernier examen portait sur le travail entier de l'année, l'effort demandé était vraiment considérable, et fatiguait beaucoup d'enfants, parmi les laborieuses.

Les prix étaient distribués en grande pompe dans la salle du réfectoire, où reparaissaient, pour la circonstance, les gradins de la Sainte-Catherine. Les parents, mesure très sage à mon sentiment, n'y étaient pas conviés. Madame Deslignières présidait ; mais c'était l'infatigable Suleau qui remettait effectivement aux lauréates prix et accessits. Je ne sais quel prix on aurait pu décerner à cette excellente créature ; en vérité, elle méritait tous les lauriers !

***

Les professeurs d'arts d'agrément jouaient aussi un rôle important dans l'éducation, et occupaient aux yeux des élèves une position particulière : ils nous paraissaient appartenir à un monde à part, à la fois inquiétant et intéressant, et leur influence n'était pas toujours salutaire. Madame Deslignières semblait réserver à leur intention des trésors d'indulgence. Celui qui en avait le plus besoin était le professeur de piano Ravina, maître alors très à la mode, tant comme professeur que comme compositeur. Il a vécu fort vieux, et je l'ai rencontré il y a peu d'années, maigre comme jadis, ayant conservé sa démarche, devenue un peu chancelante, de capitaine Fracasse! Le cours de Ravina comptait les meilleures musiciennes de la maison, elles en étaient passionnées ; un éloge de Ravina les enthousiasmait.

J. B. Weckerlin était le professeur de solfège : jeune, barbu, hirsute, son paletot jeté sur l'épaule, il montait l'escalier qui menait à la salle de solfège en chantonnant et en branlant perpétuellement la tête comme un métronome. Avec les élèves, il se montrait assez familier et commun ; ses cours amusaient, et il dirigeait excellement le chœur des jeunes voix. Il était davantage encore que Ravina le « chouchou » de madame Deslignières; il ne parlait que musique, il fredonnait même en mangeant, je crois. Bien différent de ces deux maîtres tumultueux était M. César Franck, au visage grave et pensif, dont les leçons estimées à leur juste valeur constituaient le privilège d'une petite élite d'élèves. Nous parlions de lui avec respect : « M. Franck, l'organiste de Sainte-Clotilde, qui a, paraît-il, beaucoup de talent. »

Le professeur de dessin était Eugène Giraud, excellent artiste, taciturne et timide avec les petites demoiselles, et d'une tenue parfaite ; le dessin était alors facultatif dans l'éducation, et se rétribuait comme leçon supplémentaire. On ne pensait guère au modèle vivant dans ce temps-là ! Les élèves les plus avancées copiaient des pastels truculents, loués chez Durand Ruel, où les lys rivalisaient avec les roses ; ce niveau d'art était considéré comme très suffisant pour les efforts des jeunes filles du monde ; les vocations artistiques n'existaient

pas d'ailleurs, et aucune enfant n'ambitionnait de se consacrer à l'art! Je ne loue ni ne blâme, je constate. L'influence de M. Giraud était, somme toute, sédative, quoiqu'il eût une belle barbe dorée et un pouce jauni par la cigarette qui nous troublaient un peu... Les examens de musique, constituaient l'unique fonction publique de l'institution; les parents y assistaient et les professeurs de musique hommes et dames : celles-ci fortement crinolinées et en robes neuves et élégantes; Ravina y secouait ses mèches d'artiste de génie, et Weckerlin sa longue crinière. Ces séances nous ennuyaient profondément car elles étaient interminables. Toutes les élèves, depuis la plus petite, jouaient leur morceau, et les bonnes exécutantes ne venaient que tout à fait à la fin, après les *Cloches du Monastère* et vingt autres morceaux dans le même genre.

***

Il y avait aussi à Beaujon une vie religieuse, sans ostentation, mais conduite avec un tact et un art parfaits. Toutes nos maîtresses étaient pieuses, mais elles ne faisaient pas profession de lenrs sentiments intimes, et ne s'aventuraient jamais sur ce terrain délicat, en dehors des lignes officielles, indiquées par le règlement. L'institution possédait une jolie chapelle où on se rendait uniquement le dimanche, pour la messe, et aux occasions exceptionnelles : comme Noël, le carême et le mois de Marie. La messe de Noël était une des fêtes intimes de la maison, dont on se réjouissait d'avance. La circonstance de veiller jusqu'à minuit exerce un puissant attrait sur de jeunes imaginations. Les petites montaient se coucher à leur heure habituelle, pour être réveillées à onze heures et demie; mais les moyennes et les grandes attendaient dans leurs classes les douze coups fatidiques. Vers neuf heures la sous-maîtresse commençait, pour les grandes, une lecture assez intéressante, pour chasser toute velléité de sommeil. La classe bleu-liséré, où les fillettes comptaient de douze à quatorze ans, était ce soir-là, de l'avis unanime, la classe favorisée, car la sous-maîtresse ne lisait pas, mais racontait... elle s'asseyait sur une chaise de paille, placée au bas de son estrade, et les enfants, le visage tendu vers la narratrice, se serraient sur leurs bancs pour mieux écouter. La sous-maî-

tresse qui dirigeait cette classe à l'époque où j'en faisais partie, était, intellectuellement, très supérieure à ses collègues : je vois encore le visage fin et un peu émacié de mademoiselle Valentine, ses bandeaux simples, ses beaux yeux et son sourire spirituel... on eût entendu une mouche voler, les deux becs de gaz ne donnaient qu'une lueur assez faible, et au dehors la galerie et le jardin étaient dans l'obscurité la plus profonde... notre sous-maîtresse contait comme Schéhérazade; ses histoires étaient nobles, héroïques, profondément religieuses ; il y avait dans ses paroles, dans son expression, quelque chose de subtil et de mystérieux : c'est que, déjà, cette âme délicate était établie dans une région spirituelle supérieure ; l'année suivante, mademoiselle Valentine entrait à la Visitation de la rue d'Enfer, et de là, invisible et silencieuse, elle a souvent influencé mes sentiments.

Un peu avant minuit on montait à la chapelle; l'harmonium et les cantiques accompagnaient la messe. Pour se rendre à la chapelle, les élèves se coiffaient d'un bonnet blanc : la mode du bonnet de jour régnait encore à cette époque, et chaque enfant était tenue d'en apporter quatre dans son trousseau ; l'attention et le recueillement à la chapelle étaient de règle, mais toute attitude témoignant d'une effusion de piété extraordinaire, instantanément découragée ; de même que les dévotions surérogatoires ; il n'y avait ni confrérie, ni rien d'approchant. Après la cérémonie religieuse, on descendait souper au réfectoire d'une tasse de chocolat et d'une brioche... Ce réveillon de Noël nous procurait un plaisir exquis.

Tous les vendredis, l'abbé Couguet, le confesseur de l'établissement, un bon prêtre, gai et indulgent, qui possédait la confiance illimitée de madame Deslignières, venait faire le catéchisme et préparer les enfants à la première communion, qui avait lieu à la paroisse. Pendant les jours qui précédaient immédiatement la cérémonie notre bonne Suleau nageait dans son élément, et se transformait en mère spirituelle pour toutes ces petites âmes momentanément assoiffées de perfection ! La veille du grand jour, les parents, pères, mères, aïeules, venaient au parloir et donnaient leur bénédiction, reçue à genoux, à leurs filles ; la piété filiale jouait un rôle prépondérant dans notre éducation et nous était sans cesse

inculquée comme « le plus doux des devoirs ». La pauvre Suleau fondait d'attendrissement; le lendemain, lorsqu'elle menait en fiacre son blanc troupeau à la paroisse elle se croyait en chemin pour le paradis! Les vertus des jeunes néophytes brillaient, pendant plusieurs jours, d'un éclat surnaturel, mais la semaine écoulée, il était de tradition de reprendre une attitude normale.

M. le curé de Saint-Philippe faisait généralement, une fois par an, une visite à l'institution : c'était alors l'abbé Bori, prêtre à la mine fine et distinguée. Madame Deslignières, en personne, l'escortait de classe en classe, avec une grâce parfaite. M. le curé nous adressait quelques paroles bienveillantes, mais comme il était homme d'esprit, il ne devait pas nourrir d'illusions sur le degré de satisfaction que sa visite procurait à madame Deslignières : celle-ci, singulièrement jalouse de toute intrusion étrangère, se gardait bien de le prier de revenir! Chaque année, les grandes suivaient une retraite, prêchée à la chapelle. Les études étaient, à cette occasion, entièrement suspendues. La messe, les exercices religieux, la prédication deux fois par jour, le résumé écrit de la retraite ccupaient tous les moments. On ne jouait pas à la récréation, afin de maintenir une atmosphère de pénitence et de paix. L'exaltation, assez vive, était néanmoins courte, et tempérée par la sagesse très terrestre de madame Deslignières.

Un esprit de parfaite tolérance régnait dans la maison, et toute discussion religieuse était sévèrement interdite. Les hérétiques et les schismatiques recevaient la nourriture spirituelle selon leurs rites. Un ministre anglican était introduit pendant l'heure d'une récréation, dans la salle des cours, et donnait l'enseignement biblique aux Anglaises; celles-ci étaient conduites tous les dimanches au temple; leur prière du soir avait lieu immédiatement après le dîner, la maîtresse d'anglais qui la présidait, gardant la libre disposition de ses soirées. Un pope venait, de son côté, exercer son ministère au profit des jeunes Russes, et surtout des Valaques dont il y avait, en permanence, un petit contingent.

Autour de nous la vertu ne portait pas d'étiquette, mais l'esprit de devoir dominait à tous les degrés de la hiérarchie. On inculquait aux enfants la conviction que tous les pro-

blèmes de l'humanité avaient été résolus d'une façon définitive, et que les routes où elles allaient s'engager étaient absolument sûres. Des entités supérieures et consolantes planaient au-dessus de nous : Dieu, Créateur et Tout-Puissant — les Parents, ses délégués : notre abri et notre refuge — la France invincible et marchant à la tête de la civilisation. Ces vérités nous apparaissaient aussi indiscutables que le simple fait que deux et deux font quatre.

Le mariage était ouvertement le but vers lequel nous étions menées, et on en parlait sans réticence. La plupart des « anciennes » faisaient leur visite de noce, un an ou dix-huit mois après leur sortie de la maison. La circonstance que le mari devait, nécessairement, être choisi par les parents, n'enlevait rien à l'attrait romanesque de l'époux inconnu ; nous partagions la mentalité heureuse d'Ève, qu'Octave Feuillet fait expliquer si pertinemment par le grand-père de *Sybille* : « Dieu a présenté Adam à Ève ; c'était *le premier homme venu*, elle l'a accepté avec joie. »

Madame Deslignières ne perdait jamais de vue le milieu où nous étions destinées à évoluer et elle ne négligeait rien pour nous préparer à la vie : son caractère était inflexible, mais je me plais à lui rendre témoignage qu'elle fut, à tout instant, la gardienne vigilante des précieux dépôts remis entre ses mains.

* * *

J'ai été revoir, il y a quelques années, le grand jardin où j'ai passé tant d'heures légères ; j'y ai cherché les traces de ma jeunesse si riche d'espoirs, si confiante, si joyeuse : elle avait bondi, libre de tout souci, sur ce sable sec... Autour de l'arbre de Judée, le sol était jonché de fleurs savoureuses et fragiles... Vaste cage qui a contenu tant d'oiseaux chanteurs, dispersés, meurtris ou tombés, le vol brisé, avant l'heure !... Ces hauts murs, dont la masse, parfois, nous oppressait, m'apparurent — ce qu'ils étaient en réalité — une barrière miséricordieuse !

BRADA

UN ARTISTE SERBE :

IVAN MESTROVITCH

Depuis les deux guerres balkaniques, et plus encore, depuis les premiers jours de la guerre actuelle, la curiosité européenne n'a pas manqué de s'appliquer assidûment à l'étude des questions serbes. La vaillance et les victoires de la Serbie sur les champs de bataille, depuis quatre années, son héroïque résistance, aujourd'hui, à la plus formidable des invasions, ont donné la mesure des qualités profondes de ce peuple, et justifié son vœu d'occuper dans le monde toute la place qui lui est due.

Les questions politiques serbes, si complexes qu'elles soient, ont donc trouvé des esprits attentifs et ardents pour nous en montrer les aspects, aussi bien dans leur passé que dans leur avenir; récemment, ici même, l'étude de M. Novacovitch exposait avec une exacte clarté les problèmes yougo-slaves.

Il ne semble pas toutefois qu'on ait fait à la Serbie, dans d'autres domaines, une part aussi juste, et l'on serait quelque peu porté à n'envisager que sous le point de vue politique cette jeune et ardente nation. Il convient qu'on se pénètre des conditions morales et intellectuelles qui ont présidé à la libération et à la renaissance serbes. Hors du domaine des faits politiques et des faits militaires, la Serbie possède une enviable grandeur : son passé riche d'héroïsmes a nourri, des siècles

durant, toute une poésie généreuse et guerrière qui forme une des plus belles chansons de geste qu'ait vu naître l'Europe depuis ses origines historiques. De ces poèmes nationaux on a pu lire ici quelques-uns des plus caractéristiques [1]. Ils respirent une vie, une fraîcheur, une puissance qui en font les rivaux de notre *Chanson de Roland* ou des *Romanceros* ibères ; ils ont, pendant des siècles, entretenu la flamme d'un patriotisme qui attendait impatiemment l'heure de l'action ; mais la grandeur de la pensée et de l'art serbes ne sont pas seulement dans le passé. Depuis plusieurs années déjà, bien avant même que les victoires militaires n'en eussent donné l'indiscutable témoignage, la pensée et l'art serbes préparaient l'action glorifiaient la conscience nationale, attestaient un peuple digne de conduire glorieusement un destin longtemps contrarié par l'infortune.

Une exposition qui vient d'avoir lieu à Londres des œuvres du sculpteur serbe Ivan Mestrovitch, au « Victoria and Albert Museum », a suscité dans toute la presse du Royaume-Uni un enthousiasme considérable, en même temps qu'une vive surprise.

L'éclat s'en est reflété jusque dans les revues espagnoles et italiennes. Le comité qui assura la direction de cette exposition à Londres comprenait quelques-uns des plus grands noms de la politique et de l'art anglais. A travers la personnalité puissante de cet artiste serbe, soudainement révélé au grand public par un ensemble très important de ses œuvres, c'est toute l'âme serbe qui est apparue. Ainsi, dépassant le seul attrait d'un cas particulier déjà passionnant, l'exposition Mestrovitch a pris les proportions d'une manifestation nationale où le sentiment de l'art serbe, l'émotion de la guerre, et la révélation d'un artiste original s'unissaient pour composer un des faits les plus riches en enseignement, parmi ceux que le conflit européen a placés devant nos avides regards.

Un tel phénomène est, en somme, assez explicable.

L'immortelle sérénité d'un art parfait ne saurait présentement satisfaire les aspirations des esprits les plus recueillis.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1915 : *Légendes épiques des Serbes*, par A. Chaboseau.

Les nerfs trop tendus impriment même à celui que les circonstances maintiennent loin de la lutte une fureur de mouvement. Raphaël ni Murillo, Goujon ni Donatello ne s'accommodent de notre sourde irritation actuelle contre les risques courus par les nôtres. Si inclinés que nous soyons vers l'art par un besoin de racheter les hontes humaines, l'art ne nous sollicite qu'autant qu'il peut participer encore de la vie angoissée que nous fait cette guerre...

On cherche avidement des points de contact entre l'art et la vie, on ne consent à paraître s'éloigner de l'affreux spectacle de la guerre qu'autant qu'on y peut prendre part.

A travers l'œuvre d'art notre hantise nous accompagne, sans relâche. Nous n'avons pas à prononcer, il nous faut suivre, et nous ne pouvons échapper à cet arrachement de l'esprit qui touche jusqu'à nos entrailles mêmes. Mais quel art en de tels temps nous pourra satisfaire?

Nos vieux peuples d'Occident sont encore trop près des événements pour qu'un art en puisse dès maintenant jaillir. Il y faudra plus de méditations, de trêve et que l'on puisse mesurer à loisir tous les ressorts qu'un semblable déchaînement fait mouvoir; il se peut même que nos esprits occidentaux, individualisés par dix siècles d'affinement et d'attention critique, ne puissent que malaisément, malgré tout, s'exprimer dans un art qui serait animé de tous les mouvements du patriotisme populaire et du sentiment de la nation pleinement reconquise.

Mais des races plus jeunes, des peuples plus constamment encore nourris de combats et d'attentes, des nations où l'âme populaire, où les légendes de la patrie animent plus directement la conduite des chefs peuvent, sous nos yeux, à cette heure même, nous offrir les témoignages d'un art capable de toucher tout à la fois au sol originaire et aux enseignements derniers de la culture européenne.

Il en est ainsi de l'œuvre du sculpteur serbe Ivan Mestrovitch.

Il n'y a certes pas en Europe, actuellement, un exemple plus valable, ni plus significatif de ce que peut communiquer de puissance et de beauté durables le sentiment national lorsqu'il s'applique à l'art, pourvu qu'il soit nourri d'un ali-

ment assez riche et qu'il enfonce ses racines ardentes assez avant dans les entrailles de la terre maternelle.

Né dans un temps tout pénétré des risques de la guerre et du réveil des espérances nationales les plus vives, Ivan Mestrovitch exprime la race tout entière dans son œuvre, sans ménagements, en pleine conscience, en pleine connaissance de cause. Cette œuvre en est le miroir véridique, la fixation somptueuse et robuste. De ses aspects les plus humbles jusqu'aux plus gigantesques ou aux plus raffinés, elle est animée par la hantise de la résurrection serbo-croate.

***

La biographie d'Ivan Mestrovitch a la saveur des vies d'artistes de jadis.

Il est le fils d'une famille de paysans dalmates d'Otavice, un hameau près de Drnis, où il naquit, voici seulement trente-deux ans. D'abord il mena paître le petit troupeau de son père et le don qui déjà l'animait s'exerçait sur des morceaux de bois que le jeune pâtre sculptait au couteau, en gardant ses bêtes, et dont il faisait présent aux paysans d'alentour. Le musée de Knin conserve encore ses premiers essais d'un art instinctif et savoureux. La poésie populaire serbo-croate, réfugiée dans toute sa pureté primitive sur les montagnes de Dalmatie, berçait d'ardentes visions et de figures héroïques sa jeune imagination ; son ardeur naturelle s'enflammait aux évocations légendaires. La tradition orale, puis littéraire, alimenta son avide curiosité instinctive de tout ce qui marquait la grandeur passée de la patrie partagée et les aspirations de sa province *irredenta*. Ses premières tentatives de sculpture reproduisaient déjà les traits des patriotes croates.

Sa vocation l'entraînait : il vint à Split (Spalato) et entra comme praticien chez un sculpteur hanté d'influences italiennes ; Mestrovitch réclamait de plus rudes leçons et surtout de confronter ses secrets désirs avec les témoignages du passé et les efforts divers de l'art européen. Il obtint une bourse de la ville de Spalato et vint travailler à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne. Ses progrès furent rapides : dès sa seconde

année d'études il exposait au Salon de la Sécession de Vienne, et depuis lors, il y envoya quelques-unes de ses œuvres à peu près chaque année. En 1908, il séjourna à Paris et le Salon d'Automne de cette année-là ne comportait pas moins de dix œuvres de lui. Sa première exposition collective eut lieu en 1910, à la Sécession de Vienne, puis au cœur même de son pays natal, à Agram (Croatie), où il présente un ensemble de ses œuvres, en même temps qu'un ensemble de toiles de son compatriote et de son ami Ratchki.

Toutefois sa véritable apparition, sa véritable naissance à la gloire fut le Pavillon serbe de l'Exposition Internationale des Beaux-Arts, à Rome, en 1911. Là, il pouvait se manifester sans réticences, sans avoir à ménager les susceptibilités du gouvernement autrichien ; là il put s'avouer totalement et se révéla, aux yeux de tous, non seulement comme un grand sculpteur, mais comme la voix même de la Serbie, comme le chef d'un groupe de jeunes artistes avides de donner au monde occidental le spectacle d'un art véritablement serbe.

A ce Pavillon serbe, la participation d'Ivan Mestrovitch ne comportait pas moins de soixante-dix œuvres ; c'était vraiment l'ensemble des travaux de ce jeune homme de génie et l'indiscutable preuve qu'un grand créateur était né parmi les yougo-slaves.

Autour de Mestrovitch, et à son appel, un groupe de jeunes gens se forma, animés du même patriotisme serbo-croate. Parmi eux le peintre Mirko Ratchki, illustrateur original et puissant des hauts faits du légendaire Marko Krajevitch, artiste prodigieusement doué, dont les toiles sont une des expressions les plus valables de l'art slave actuel et dont les tendances, l'ampleur de conception, ne se peuvent comparer qu'à celles qui firent dans l'Europe centrale la gloire du peintre suisse Fernand Hodler.

Tomislaw Krizman, Rosanditch, Babitch, Penitch, Bodrozitch, parmi les peintres, et Simo Roksanditch, parmi les sculpteurs, formaient ainsi avec Mestrovitch et Ratchki une association tacite et ardente, pour une action serbe par la vertu de l'œuvre d'art.

On aura l'occasion assurément de revenir plus tard sur l'un ou l'autre de ces jeunes artistes dont certains ont donné plus

que des promesses [1]. Qu'on examine les œuvres de l'un ou de l'autre, on les trouve toutes, si variables qu'elles soient de nature et de qualité, si diverses qu'en soient les tendances expressives, baignant dans l'atmosphère des légendes et de l'histoire nationales, s'inspirant des chansons de geste chantées par les « guslars » et dont on a pu dire, sans excès, que leurs images et leur langue peuvent rivaliser avec les chants d'Israël ou les poèmes d'Homère.

L'abondance des thèmes et des images de cette mythologie héroïque et historique peut alimenter longtemps encore l'ardeur patriote de ces jeunes artistes. Ils n'y épuiseront pas leurs facultés inventives tant la matière en est abondante et particulièrement propre à l'évocation plastique, aussi bien peinture que sculpture.

La glorieuse période des deux guerres balkaniques, puis le rôle héroïque de la Serbie dans le conflit européen n'ont fait qu'en renouveler les thèmes, qu'en donner une sensation plus directe, qu'en multiplier l'élan et que donner à l'esprit de Mestrovitch et à son œuvre une grandeur et un attrait plus actuels. Elles ont consacré son génie, elles en ont fait plus fortement symboliques les volontés généreuses, elles ont fait apparaître dans ces formes de bronze et de marbre les réalisations glorieuses des espérances yougo-slaves.

Il est émouvant, en effet, de considérer comment le développement de l'œuvre d'Ivan Mestrovitch s'est poursuivi parallèlement à l'œuvre de libération de la Serbie, durant ces dernières années ; il a travaillé près de ce bouillonnement héroïque, à la façon des bardes anciens qui stimulaient la généreuse ardeur des guerriers jusqu'aux approches mêmes et

1. On trouve des références à l'œuvre d'Ivan Mestrovitch et à l'art serbe actuel entre 1910 et 1915 dans quelques revues anglaises (*Burlington Magazine*, mars 1915), italiennes (*Emporium*, mai 1910 et *Eroica*, 1914), allemandes (*Die Kunst fur Alle*, novembre 1911, et *Deutsche Kunst*, juin 1910) ; aucune revue française jusqu'à présent n'a signalé avec l'étendue qu'il convient ce mouvement, non plus que l'œuvre et le rôle de Mestrovitch. Disons toutefois qu'en ce qui concerce la pensée et l'art français, les noms de MM. Auguste Rodin et Émile Verhaeren figuraient en tête du comité qui présidait à l'organisation de l'exposition d'Ivan Mestrovitch au « Victoria and Albert Museum » de Londres.

jusqu'au cœur des combats, et qui par le récit des exploits des ancêtres allumaient le désir d'en surpasser la grandeur.

Car l'œuvre de Mestrovitch n'est pas née de la réalisation des aspirations serbes, elle l'a précédée, elle en a synthétisé le désir et la volonté ; elle a été depuis son premier moment l'apothéose de l'idée yougo-slave, qui ne trouvera ses assises éternelles que lorsque la Serbie étendra sa pacifique et laborieuse histoire du Danube à l'Adriatique. La sculpture européenne n'a peut-être jamais donné un témoignage aussi complet d'union entre l'esprit d'un artiste et l'aspiration foncière de son pays. Si grandes que soient les affinités essentielles d'un d'Annunzio et de l'Italie moderne, si exactement et si ardemment qu'il ait pu en représenter il y a quelques mois toute la projection héroïque, elles ne passent point encore l'indissoluble lien, le constant échange qui unit Mestrovitch et la Serbie. Il y a là un exemple d'art national porté à l'extrême de son expression qui peut fournir un sujet de méditation à une heure où l'on se préoccupe de la mesure selon laquelle la guerre pourra modifier nos conceptions esthétiques et déterminer la modification, ou l'affermissement de nos tendances.

Dans l'art de Mestrovitch la fusion est parfaite et le sentiment national parvient à nourrir continûment son inspiration, non pas selon les règles immuables d'un patriotisme, qu'on pourrait appeler officiel, mais d'un sentiment à quoi toutes les forces vives de son être participent.

C'est un étrange et noble pays que cette Serbie qui a pu, pendant des années, élire comme fête nationale le jour anniversaire de sa plus sanglante défaite, afin qu'on n'oublie pas. C'est en effet l'anniversaire de ce Kossovo, qui fit tomber la Serbie aux mains musulmanes, qui fixe le jour national. Le même sentiment conduisit Ivan Mestrovitch en lui faisant, depuis plusieurs années, consacrer tous ses efforts à la réalisation du *Temple de Kossovo*.

Ce Temple, dont un modèle en bois fut exposé successivement à Belgrade en 1912, puis à Venise et à Munich et enfin, récemment, à Londres, au « Victoria and Albert Museum », est l'œuvre centrale de Mestrovitch, autour de laquelle tous les autres aspects de son activité gravitent, à laquelle concourent

tous ses efforts : c'est, en quelque sorte, comme on l'a dit justement, le Walhalla des héros yougo-slaves.

Il a voulu, et il y a réussi avec un rare bonheur, faire tenir dans ce temple toute la grandeur héroïque du passé serbe, toute la tragédie de la splendeur ruinée, mais qui, ne voulant pas se résigner, attend l'heure qui ne peut manquer de sonner.

Il a dressé là le panthéon des douleurs fécondes et des sacrifices exaltants. Toute l'âme serbe s'est symbolisée dans ce Marko Kraglievitch, gigantesque et ingénu, qui, monté sur son cheval noir, tue les monstres, délivre les faibles, et s'endort dans la grotte gardée par les Villis des Monts, auprès de son épée plantée dans le roc : et dans ce Milos Obilitch, le gendre du tzar Lazare, qui se glissa jusqu'à la tente du sultan Mourad, le frappa de coups mortels et fut décapité après une journée de tortures et après avoir dû assister à la décollation du tzar Lazare.

Au centre de son *Temple de Kossovo*, Ivan Mestrovitch a dressé la gigantesque statue de Milos Obilitch, comme le simulacre admirable de la colère serbe. Debout, toute sa musculature ramassée, appuyé sur des jambes puissantes encastrées dans la terre, il fait, sans emphase, mais avec une expression résolue et grandiose, le geste du terrible faucheur.

Nécessairement Mestrovitch a évoqué cette sauvage et touchante héroïne des poèmes serbes : la mère des neuf Yougovitch qui ne pleura pas à la vue des cadavres de huit de ses fils, mais dont le cœur se brisa quand les corbeaux lui jetèrent la main coupée de son dernier enfant.

La richesse de la poésie lyrique serbe, l'abondance de ses images, les figures splendides de ses héros, tout cela peut alimenter aisément un art national ; tout cela peut prêter à des figures gigantesques : pourtant il y fallait plus, pour donner à cette œuvre une grandeur réelle et cette émotion sans quoi elle ne serait que l'apparence d'un art véritable. Ce qui maintient l'œuvre de Mestrovitch au-dessus du sujet historique lui-même, ce qui donne à la moindre de ses figures un pouvoir de suggestion émouvant, c'est la quantité d'humanité quotidienne qu'il a su y enfermer.

Faute de quoi, il n'eût donné que de la sculpture d'histoire. Son œuvre est pétrie dans la chair même ; car autour de ces

figures de héros, il a voulu montrer en leurs diverses expressions l'âme de tout un peuple, de son peuple, dans le repos et la douleur, dans l'attente et la méditation, aussi bien que dans le combat.

Parmi l'architecture puissante de son *Temple de Kossovo*, auprès des cariatides niniviennes qui en soutiennent l'édifice, auprès des héros légendaires, il a transcrit la simple et éternelle douleur humaine, dans des morceaux d'une pureté qui égale la puissance des grandes figures.

La sculpture moderne compte peu d'œuvres plus belles que la série de groupes de femmes nues que Mestrovitch a intitulées simplement : *Veuves*.

Le plus beau de ces groupes représente la mère et la fille. La mère assise sur ses talons soutient sa fille étendue dans l'abandon du plus profond désespoir. La tête de la fille repose comme une fleur brisée sur l'épaule droite de la mère ; l'un des bras pend tristement, l'autre presse le sein, comme pour y contenir une douleur extrême ; la mère soutient de tout son corps et de son bras droit la belle créature brisée, tandis que sa main gauche, tendrement étendue contre la cuisse de la jeune femme tente de calmer la fièvre de ce corps anéanti et révolté par l'atrocité du destin.

Une autre « Veuve » est seule, assise, tout le buste en avant dans une attitude de sauvage ressaut contre la douleur. Deux autres groupes sont des veuves embrassant leurs enfants, plus résignées, car au moins une espérance leur demeure.

Tous ces corps sont pétris dans une pâte forte et pleine, avec de larges modelés, sans fioritures inutiles : tout le mouvement est dirigé vers l'expression la plus large, où se mêlent un sens architectural constant et les tendresses les plus émues.

Jamais, chez Mestrovitch l'expression ne dépasse son but, tout y tend vers une simplification de volumes et de lignes en vue de donner le témoignage le plus direct, le plus complètement perceptible, de l'émotion ou de la pensée intérieure qui est l'âme même du sujet choisi.

A cet égard, on ne peut aller plus loin dans la pureté expressive qu'en cette figure du *Temple de Kossovo* qui porte le titre de *Souvenance*, jeune femme nue méditative, qui, toute ramassée dans l'obsession, suit sa pensée d'un regard fixe et vague.

L'œuvre de Mestrovitch ne se limite pas à cette œuvre gigantesque du *Temple de Kossovo,* si abondante et si nombreuse qu'elle soit et quoique le dessein ne s'en puisse comparer qu'à celui de Rodin dans la *Porte de l'Enfer* : avec cette différence toutefois que c'est en pleine jeunesse, entre sa vingt-cinquième et sa trentième année, qu'Ivan Mestrovitch en a conçu le plan et exécuté les premières figures et qu'il a en lui toute l'énergie nécessaire, toute la volonté épique pour en mener à bonne fin la réalisation.

Entre temps Mestrovitch a parcouru l'Europe, il a confronté ses aspirations aux réalisations des sculpteurs antiques et modernes, il a traduit dans le marbre et le bronze les figures de quelques-uns de ses contemporains, avec une originalité incontestable, — témoin le buste d'Auguste Rodin, perspicace et évocateur, sa pose attentive, les bras croisés avec au-devant de soi, et comme la fleur de tout le buste, une main nerveuse, expressive, toute pleine d'action : le buste du sculpteur italien Léonardo Bistolfi, ceux des ministres Pachitch et Milovanovitch, — celui de son père, patiente étude du visage couturé de rides de ce paysan dalmate, plein de finesse et de race, coiffé du bonnet national ; des bustes de femmes, aussi, et parmi ses plus belles œuvres, la figure de *sa Mère,* assise, les mains jointes, le visage entouré de la coiffe des paysannes serbes, figure traitée avec une simpliticé de lignes qui évoque nos sculpteurs français du XIIe siècle qui taillaient dans le bois le visage des saintes ; au regard de ceux qui savent l'âme serbe, la figure de *sa Mère,* telle que l'a tracée Ivan Mestrovitch peut symboliser la Vieille-Serbie tout entière, dans sa foi sans résignation et dans sa courageuse attente.

*
* *

N'eût-il pas atteint sa perfection, en maints morceaux manifestée, l'art de Mestrovitch offrirait encore à l'étude de tout esprit curieux d'art le témoignage des influences qui peuvent se jouer dans un pays dont la tradition rompue cherche à se renouer et qui, nécessairement, réclame des assistances autour de lui. Quand bien même on ne le saurait pas Serbe, quand bien même on ignorerait les titres des figures

de Mestrovitch, le total des influences qui se sont marquées dans son œuvre pourrait conduire à en déterminer exactement l'emplacement géographique.

Il serait invraisemblable en effet, qu'un artiste aussi jeune, aussi génial qu'il fût, pût doter sa nation d'un art définitif et lui enseigner de nouvelles voies fécondes, sans qu'il ait dû, auparavant, prendre conseil ici et là.

Mais la Serbie se trouve précisément au confluent des courants les plus divers, elle touche de près à la fois, les sources de l'antiquité hellénique et les suggestions asiatiques infiltrées au sein de la race slave ; elle touche à l'Italie par plus d'un point, particulièrement dans cet archipel et dans ces montagnes dalmates qui furent les premiers horizons de Mestrovitch. On trouve dans cette œuvre des figures qui manifestent l'influence des Égyptiens : le buste en bronze d'une femme longue et délicate évoque le métier des Florentins ; on trouve les traces de Rodin, celui du *Baiser* et celui des *Bourgeois de Calais* et le reflet des hauts-reliefs babyloniens. Parfois même l'art de Mestrovitch a subi naturellement, pendant son séjour à Vienne, la poussée des tentatives du gigantesque germanique ; mais sans effort, il leur échappe.

L'Italie, la Grèce Antique, l'Égypte, l'Asie, l'art de France médiéval ou moderne, tout se fond dans cette œuvre où le slavisme ardent s'adoucit au contact de la brise méditerranéenne.

Éloigné de nos visons d'extrême Occident par la brusque robustesse de l'âme populaire qui en anime les plus vastes conceptions, il revient vers nous par les voies d'une humanité qui s'exprime selon les prolongements de l'immortelle sculpture méditerranéenne.

Dès que l'on a franchi les œuvres de la première jeunesse les influences s'atténuent avec une rapidité stupéfiante, et si les œuvres de Mestrovitch aujourd'hui peuvent s'apparenter selon l'heure à telle ou telle forme expressive, ce n'est plus sous l'élan d'une obéissance d'école, d'une réminiscence forcée, mais en vertu d'un choix qui lui fait élire sans dogmatisme le métier le plus propre à transcrire tout ce qu'il veut d'un être et à en rendre ce qui plus encore que la forme le hante et le sollicite : l'âme.

La souplesse de cet art saute aux yeux quand on examine seulement quelques-unes de ses étapes les plus récentes ; on y trouve les preuves d'une appropriation géniale du métier au sujet : on s'étonne même que certains morceaux, si divers, puissent être sortis de la même main.

Ce jeune homme qui vient à peine de passer la trentaine mérite doublement l'attention du monde de l'art européen : en premier lieu parce qu'il affirme un tempérament, une nature avec lesquels il n'est probablement pas de sculpteurs de sa génération qui puissent rivaliser, où que ce soit en Europe ; en outre parce qu'il a posé et résolu pour la Serbie le problème d'un art national et qu'un tel problème, par ces temps de guerre, ne peut pas ne pas se poser à toutes les consciences soucieuses d'assurer à leur pays les bénéfices de la victoire et l'immortelle rançon de tant de sacrifices.

Plus surprenante même que la qualité de cette œuvre et le labeur considérable qu'elle réclame, la jeunesse de Mestrovitch stupéfie ; mais né au sein des mêmes aspirations, nourri des mêmes pensées, qu'on songe seulement qu'il n'a pas fallu plus de temps pour créer ce poète splendide de l'âme yougoslave qu'il n'en faudra, en dépit des diplomaties, des tyrannies et des subtilités inutiles de la politique européenne, pour rendre à la lumière des libertés définitives, après cinq siècles de servitude, la vaillante et noble Serbie.

G. JEAN-AUBRY

CES DAMES DE LA CROIX-ROUGE

Depuis un an, on les a vues partout : dans les hôpitaux, aux enterrements militaires, sur les cartes postales, sur les journaux illustrés, chez les marchands de jouets, poupées attifées en infirmières, aux devantures des confiseurs, petites figurines qui ornent les sacs de bonbons. Leur blouse blanche, leur voile marqué d'une croix rouge sont devenus populaires. Elles ont leurs admirateurs et leurs détracteurs. On en a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal. On les a encensées, on les a dénigrées, on les a portées aux nues, on les a traînées dans la boue. Tout le monde a les yeux fixés sur elles, elles sont le sujet de toutes les conversations.

Je les ai vues, moi aussi, je les ai étudiées de près, et je me suis formé sur elles une opinion impartiale.

Comme dans tous les groupements humains, on trouve parmi elles des esprits supérieurs, des esprits moyens, des esprits frivoles et de petits esprits. Divers sont les motifs pour lesquels ces sœurs de charité laïques ont pris le voile à croix rouge, diverses aussi leurs façons de le porter.

Dans le mouvement unanime qui a précipité tant de femmes vers les hôpitaux, il y avait un élan généreux... et une mode. Toutes celles qui faisaient partie de la Croix-Rouge étaient en quelque sorte mobilisées. Les autres, les volontaires, se sont enrôlées en masse dans les hôpitaux militaires, et celles-ci ne sont pas différentes de celles-là.

Toutes ou presque toutes appartiennent à la haute classe ou à la classe aisée. Les commerçantes ne sont pas libres de quitter leur magasin, d'autant moins que, le mari mobilisé, toute la besogne leur incombe ; les petites bourgeoises s'occupent de leur ménage et de leurs enfants.

Puis les fonctions d'infirmière sont coûteuses. Les hôpitaux, trop nombreux, trop hâtivement installés, avec des fonds insuffisants, sont souvent dépourvus de bien des objets essentiels, et c'est la générosité individuelle qui supplée à ce qui manque. Les femmes du monde, celles qu'on a appelées des oisives et des inutiles, se sont montrées aptes à accomplir les travaux les plus variés : soigner les malades, mettre de l'ordre dans les chambres, servir les repas, préparer des tisanes et des régimes, rien ne les rebute.

En minorité sont celles qui font des pansements, qui se bornent aux soins médicaux. La majorité remplit le rôle d'une bonne à tout faire, et elle s'en tire excellemment. Voyez les salles propres, aérées, les draps nets, les blessés choyés, tout le gentil confort dont elles les entourent, toutes les attentions qu'elles leur prodiguent. Point n'est besoin d'apprentissage, elles sont d'emblée à la hauteur de leur tâche. Elles pourraient dire comme le Mascarille de Molière : « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris. »

Qu'elles portent des petits souliers à hauts talons, qu'elles disposent leur voile de la manière la plus seyante, qu'elles mettent un soupçon de poudre sur leurs joues, un soupçon de rouge sur leurs lèvres, pourquoi les en blâmer? Ont-elles fait vœu de cacher leurs cheveux, de renoncer au monde, à ses pompes et à ses œuvres comme les religieuses? Leur aspect n'en est que plus plaisant, elles contribuent à parer les hôpitaux, à éloigner les pensées funèbres. Et j'imagine que les blessés préfèrent voir autour d'eux ces gracieuses personnes au lieu de gardes-malades aux mines graves, aux habillements austères. Les mains les plus blanches ne sont pas les moins adroites, les plus jolis visages ne se penchent pas vers eux avec moins de pitié, et il est naturel et charmant que la grâce soit auprès de la souffrance.

Que des centaines de femmes puissent vivre côte à côte, sous le même toit, sans que survienne jamais le plus

petit différend, la plus légère contestation, cela serait plus qu'humain. Que toutes aient un droit égal à la reconnaissance et à l'admiration, que toutes soient des anges, il faudrait trop d'ailes. Inclinons-nous devant les sublimes, admirons les méritantes, encourageons les moins vaillantes et chassons les indignes — s'il y en a.

*
* *

Les sublimes, on les a citées à l'ordre du jour, on les a décorées; elles ont été au risque et à la peine comme les combattants, on les a enterrées pieusement — car plusieurs sont mortes de maladies contractées au chevet des blessés — comme des héroïnes et comme des saintes, comme tous ceux qui ont donné leur vie à la patrie. Ou bien on les a ignorées, elles n'ont pas connu les louanges publiques, la gloire officielle, elles ont accompli modestement leur admirable tâche, elles ont bravé la contagion, surmonté la fatigue, intrépides à leur poste, se renonçant elles-mêmes, pour la joie d'adoucir des souffrances, de sauver des vies. Celles-là auront un petit sanctuaire dans le cœur de leurs blessés. Ils sont seuls à les connaître, ils les jugent, ils les remercient d'une phrase bien simple, presque vulgaire, mais que l'intention ennoblit : — Tout de même c'est une brave femme ! — Ce qu'elle a fait pour moi, maman Une Telle, c'est pas croyable ! — Ah ! je lui dois une fière chandelle !

La gratitude de leurs blessés, leur souvenir, s'ils se souviennent — car la reconnaissance des meilleurs est brève — ce sera toute leur récompense.

Loin de ces hautes régions qui ne sont pas accessibles à toutes les femmes, — la terre serait trop belle ! — il y a la masse de celles qui, avant la guerre, osons le dire, étaient un peu frivoles, un peu coquettes, un peu égoïstes, et qui se sont haussées à leur nouveau rôle par cette merveilleuse souplesse féminine, qui se sont découvert une réserve de qualités ignorées d'elles-mêmes et des autres et qui, avec l'habit d'une sœur de charité, en ont pris l'âme.

Si on veut les juger sans indulgence, on dira qu'elles sont

restées elles-mêmes, qu'elles ont détourné le cours de leur activité vers un autre objet, que toute l'ardeur, tout le soin qu'elles mettaient à s'occuper de futilités : réunions, séances chez le couturier, thés, leur besoin de se dépenser et de dépenser, elles l'ont employé à un but plus noble et plus utile. Le grand hall du palace, brillamment éclairé, le mouvement, la gaîté, elles ne les ont plus trouvés qu'à l'hôpital ; les amies, à l'hôpital ; ceux avec qui on cause, avec qui on flirte, à l'hôpital encore.

Hommes du monde déguisés en infirmiers, femmes du monde déguisées en infirmières, c'est un carnaval tragique. Elles offraient le thé, elles servent la soupe. Elles dansaient le tango, elles font mille et mille pas dans les salles et dans les couloirs. Elles se soumettaient à toutes les conventions de la mode, elles se plient à toutes les nécessités du règlement. Aller dans le monde, soigner les blessés, il semble que ce soient là deux fonctions diamétralement opposées. En réalité elles ne sont pas si différentes qu'on pourrait le croire.

***

Madame X... est une femme du monde. Elle n'a pas de vie intérieure. Elle est toujours hors de chez elle. S'il lui fallait rester dans sa maison — qui est pourtant jolie — s'occuper de ses enfants — qui sont pourtant gentils — elle périrait d'ennui. Elle fait des courses toute la matinée, des visites toute la journée, elle va au bal toute la nuit. Elle a une santé de fer, une bonne humeur intarissable. Elle n'est pas méchante, elle n'a pas le temps. Elle n'observe pas les autres : pour observer, il faut savoir se taire. Elle est entraînée à tous les sports, elle a gagné des matches de tennis, elle conduit son auto, elle patine bien, elle tangue, à la française, à l'espagnole, à l'américaine ; elle fait du footing et du golf, c'est la femme moderne par excellence.

Elle a été la première à s'inscrire dans un hôpital. Elle arrive le matin, alerte, pimpante. Sa blouse prend sur elle des allures de tailleur, et son voile ne la coiffe guère autrement que sa toque. Elle a un visage chiffonné qui a plus de chic

que de beauté, une frange sur le front, les yeux légèrement refaits, un peu de rouge aux lèvres. Elle est jeune, elle le paraît plus ou moins selon les jours. Sa poitrine tend sa blouse, le tablier serre sa taille mince. Elle montre largement son cou rond. Ses manches arrivent au-dessus du coude et laissent nus ses bras blancs. Sa robe, très courte, ne cache pas les petits souliers de velours et les bas de soie.

Elle entre. Les blessés lui font fête. Sa seule présence leur donne de la joie. A voir tant de santé, tant d'éclat, ils sentent que la vie a du bon, et ils veulent de toutes leurs forces la reconquérir, même amoindrie, même incomplète. Elle n'a pas de peine à s'en faire obéir. Joyeuse et familière, elle sait leur parler. Elle paraît s'intéresser à eux, elle a l'air de les aimer. Les aime-t-elle vraiment? Celui-ci guéri, s'il en vient un autre, elle sera identique avec l'autre. C'est un esprit futile, sans profondeur, qui effleure tout. Peu importe. Elle donne l'illusion de la bonté, du dévouement. Pour ceux qu'elle soigne, c'est comme si elle était bonne et dévouée.

Celle-là est une vieille fille qu'un célibat non choisi et péniblement consenti a rendue amère et mécontente. Elle est sans famille, elle vit de petites rentes. Elle est intelligente, mais sans talents. Opprimée par une mère acariâtre, qu'elle a soignée avec dévouement, lorsqu'elle s'est trouvée seule et libre, elle n'a pas su comment user de sa liberté. Au fond du cœur, elle formait le rêve du mariage, mais sa maigreur, ses gestes disgracieux, le soupçon de moustache qui ombrage sa lèvre supérieure, son air de grande bique brune n'attiraient pas les épouseurs. Elle s'est résignée de mauvaise grâce. C'est une révoltée. Avec cela elle est bonne, capable de dévouement, mais elle a une bonté agressive, un dévouement renfrogné. Si elle demande pour ses pauvres, elle a l'air de menacer, ce n'est pas un secours qu'elle implore, c'est un dû qu'elle exige. A tout propos, elle éclate en invectives violentes. Ses indignations, qui partent d'un esprit généreux, avide de justice, fatiguent, ses récriminations ennuient. Elle échoue dans ses meilleures tentatives, elle ne sait pas se faire aimer, on la fuit. Ses défauts de caractère viennent peut-être de ce qu'elle n'est pas heureuse. Avec un peu de bonheur elle fût devenue plus

souple, moins rugueuse, sa vie manquée l'a en quelque sorte corrodée.

Dès l'arrivée des premiers blessés, elle s'est enrôlée dans les rangs des infirmières. La guerre lui a fourni un moyen d'exercer ses meilleures qualités. Mais on ne se corrige pas de ses défauts en un jour, ni même en plusieurs jours. Telle elle était dans la vie privée, telle elle est restée dans ses nouvelles fonctions.

Elle a apporté à l'hôpital son esprit de révolte, sa véhémence, ses indignations sans cesse renaissantes. Elle critique tout : l'organisation, le service sanitaire, le règlement, les soins. Elle n'a pas toujours tort. Elle réclame, elle réclame perpétuellement. Elle n'obtient rien, elle se fait des ennemis. Elle va trouver la directrice qui n'y peut mais, elle tient tête au médecin-chef, elle secoue les infirmiers, les brancardiers, les plantons, elle a donné une gifle à un boy-scout — qui la méritait.

Si on la laissait faire, elle irait dans les cuisines surveiller le rata. Elle a toujours maille à partir avec les autres infirmières, elle ne peut souffrir les femmes du monde « qui font des embarras ».

Mal habillée, avec sa blouse qui ne tient pas sur son corps maigre, son voile qui est tout simplement un torchon sur lequel elle a brodé à la diable une croix rouge, on voit sa longue silhouette disgracieuse arpenter l'hôpital, grimper l'escalier, parcourir les salles, toujours à la recherche d'un abus à signaler, d'un délit à punir.

Très douce avec ses malades, — c'est dans leur intérêt qu'elle voudrait tout réformer, — elle se met en quatre, elle ne quitte pas l'hôpital du matin jusqu'au soir, elle fournit une besogne effrayante, elle soigne huit blessés, huit gros blessés, à elle seule, sans aucune aide, car avec un pareil caractère, elle ne peut tolérer personne auprès d'elle.

Quand on lui parle de repos, elle tempête. « Elle n'est pas de ces flemmardes, de ces belles dames qui se la coulent douce, des infirmières pour rire qui veulent bien mettre leur costume, se regarder dans la glace, et se tourner les pouces. »

On l'a priée insidieusement de prendre des vacances, mais farouche, elle reste à son poste, elle y restera tant que durera

la guerre. Elle partira avec le dernier blessé du dernier hôpital.
C'est, dans son genre, une grande âme.

La grosse madame Bénard, qu'on appelle maman Bénard, est tout le contraire. Son visage un peu court, ses petits yeux gais, sa bouche, remontée aux coins dans un large sourire, tout en elle respire la bonne humeur. Elle prend tout du bon côté. Une de ses expressions favorites est : « Il vaut mieux rire que pleurer, n'est-ce pas? » Corpulente, elle trouve le moyen d'être leste. Elle a l'œil à tout. Elle apporte des douceurs à ses blessés qu'elle appelle ses enfants. Joviale et familière, elle se fait adorer ; elle se fait aussi obéir. — Toi, si tu te lèves trop tôt, je le dis au major. Je te fais supprimer ton quart. Toi, là-bas, f... nous la paix, tu nous embêtes. — Elle n'est pas bégueule, elle a le mot vif, elle sait parler à *ses hommes*. Quand elle est de bonne humeur, et elle l'est toujours, elle raconte des histoires salées. Ne croyez pas qu'on se tienne mal dans sa salle, un peu de gaîté n'a jamais fait de mal à personne. Elle aurait été une excellente cantinière. C'est dommage que la mode en soit passée. Elle ne relève pas les blessés, elle ne leur donne pas la goutte à boire, mais quand même, c'est une rude femme que maman Bénard. Et je vous jure que si un Boche se trouvait en face d'elle, il ferait bien de lever les mains en criant : « Kamerad ! ».

Madame de Saint-Genest est riche, élégante. Cet hiver, la mode est de porter la blouse d'infirmière. On l'a toujours vue afficher la première les nouvelles modes. Elle veut donc suivre celle-là, mais c'est plus difficile que de lancer une robe fourreau ou un costume cloche. Le port de la blouse crée, en outre, certaines obligations. Elle n'est point capable d'un effort soutenu, elle n'a qu'un mol attrait pour le dévouement. Elle ne se sent pas le courage d'aliéner toutes ses matinées ou toutes ses journées. Elle va donc trouver les directeurs d'hôpitaux pour offrir ses services deux fois par semaine.

— Je suis désolé de vous refuser, madame, mais c'est impossible. Le règlement exige que les infirmières viennent chaque jour.

Dans un autre hôpital, même requête, même réponse.

Son désir s'exaspère des obstacles. Elle regarde avecenvie ces gracieuses silhouettes blanches circuler à travers les salles. « Vraiment le costume est très seyant ! Elles n'ont pas l'air si occupées ! Elles causent entre elles. Ces palaces sont somptueux, on ne voit là rien de répugnant. On se croirait dans un hall pour le five o'clock. Je suis sûre qu'elles passent leur temps à flirter avec les médecins et les infirmiers. Les médecins sont un peu brusques. Ce gros, à quatre galons, m'a presque rudoyée, mais ce petit jeune est très gentil. Et il doit y avoir des lieutenants charmants ! ».

Sans se décourager, elle revient à la charge. Une telle persistance est récompensée. Elle finit par obtenir gain de cause. Dans un hôpital où l'on manque momentanément d'infirmières, on l'accepte. Elle remplacera deux fois par semaine une dame qui vient depuis le matin jusqu'au soir et qui voudrait prendre un peu de repos.

Satisfaite, elle achète un costume, elle l'essaye longuement devant la glace. Il lui va bien, elle est ravissante. Sûrement elle fera tourner la tête des médecins et des officiers. Elle arrive à l'hôpital au jour dit, à l'heure dite.

— Au deuxième. Chambres 95 et 97. Madame Bouju vous indiquera ce que vous aurez à faire.

Elle monte en courant, toute légère sur ses petits souliers blancs. Chambres 95 et 97. Deux blessés dans chaque chambre. C'est moins gai que dans la vaste salle du premier. N'importe ! Elle a mis son costume. Elle a tout à fait l'air d'une dame de la Croix-Rouge. Elle s'approche des blessés, elle leur parle. Elle est un peu intimidée, mais ils sont très gentils. « Quand je vous le disais que ce n'est pas si difficile d'être infirmière ! »

Madame Bouju, l'infirmière en titre, est une grosse dame qui a noué son voile autour de sa tête, cachant ses cheveux sans coquetterie, un tablier de forte toile serré sur ses larges hanches la fait ressembler à une marchande de volailles. Elle paraît décidée et joviale. — Alors c'est vous, la remplaçante ? Êtes-vous déjà un peu au courant? Non. Tant pis. Avec de la bonne volonté, ça marchera. — Madame de Saint-Genest voit tout de suite qu'elle n'est pas « de son monde » et s'offusque qu'on lui parle avec cette familiarité.

— Nous allons donner un bain de pieds d'eau stérilisée à

Dumont qui a eu la jambe fracassée par un éclat d'obus. On lui a retiré un morceau d'os, et il faut chaque jour laver la plaie. Tenez, voulez-vous voir l'os?

Elle ouvre l'armoire, prend un bocal, en retire délicatement un morceau d'os qu'elle met dans la main de madame de Saint-Genest, un peu dégoûtée, puis le replace sur la planche.

— A présent le bain de pieds.

Madame de Saint-Genest, point accoutumée aux ouvrages de force, soulève péniblement le broc, se baisse, prépare le bain. Elle a chaud, la sueur perle à son front et dérange ses frisures. Madame Bouju enlève avec adresse le pansement et l'on voit une jambe d'un rouge violacé, creusée au milieu d'une profonde entaille. Madame de Saint-Genest aide l'infirmière à soutenir le blessé, pose avec d'infinies précautions sa jambe dans l'eau. Elle est un peu maladroite, elle craint de lui faire mal, et elle sent son cœur chavirer à la vue de l'horrible blessure.

On l'appelle auprès du second blessé.

C'est un petit homme blond, fluet, gai comme un pinson. Il fait rire aux larmes le nº 234, et il déride même le 236, qui est morose. Des plaisanteries, des chansons sans discontinuer. Les plaisanteries ne sont peut-être pas très fines, les chansons, un peu niaises, mais il montre tant de bonne humeur, il a l'air d'un si brave type qu'il faut bien rire avec lui.

Madame Bouju se borne à lui dire de temps à autre :

— Allons ! allons ! sois sage. Si tu t'agites tant, je te supprimerai ton café.

Il offre l'apparence de la santé, il doit être légèrement blessé, pense madame de Saint Genest. Elle lui demande à tout hasard :

— Vous ne souffrez pas, mon ami?

— Non, non, ça va très bien, merci, ma petite dame, faut pas vous tourmenter. Bibi est un type chançard. Bibi est né coiffé. Je ne vais pas rester sur le bi, sur le bout, sur le bi du bout du banc, je vais me lever, histoire d'aller dire bonjour aux camarades de la chambre à côté, pour les faire rigoler.

— Aidez-le à s'habiller, dit madame Bouju, mais faites attention à son moignon. — Madame de Saint-Genest ouvre

des yeux effarés. — Oui, on l'a amputé de la jambe droite.

Elle croit défaillir en voyant ce moignon bien emmailloté, ce triste moignon qui termine la cuisse. L'amputé ne remarque point son émotion. Il s'habille avec adresse, il a déjà l'habitude. — Soutenez-moi bien, ma petite dame, car avec une patte, j'ai pas mon équilibre. Je sautille comme l'oiseau...

C'est le printemps
Les nids sont pleins d'oiseaux
Viens, mon amie...

Madame de Saint Genest le soutient. Elle a une peur terrible qu'il ne lâche prise et tombe. Tous ses muscles sont tendus, sa main se cramponne autour de la taille du blessé. Il arrive sans encombre dans la chambre voisine. — Eh bien! les vieux, on s'en fait, tous seuls.

Elle respire. Jamais dans toute sa vie elle n'a ressenti angoisse comparable à celle par laquelle elle vient de passer.

— La soupe. La sou... ou... pe ! vocifère une voix dans le corridor.

Un soldat, tenant une vaste marmite, s'arrête de porte en porte. Elle se précipite, fait remplir quatre assiettes. Les blessés ont faim, ils accueillent joyeusement le dîner. L'amputé, lorsqu'il a fini, chante en tapant le fond de son assiette avec son couteau.

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère
J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va plus.

— Le rata...a...a... vocifère la voix du couloir.

Elle sert trois blessés, mais le quatrième regarde, flaire.

— Du bœuf, j'aime pas le bœuf. Des lentilles, j'aime pas les lentilles. Ma femme, qui est venue me voir ce matin, m'a apporté deux côtelettes d'agneau. Si vous voulez me les faire cuire.

Faire cuire des côtelettes, c'était l'ouvrage de sa cuisinière. Enfin !

Il y a, dans l'office, un fourneau à gaz, un gril. Elle s'en tire tant bien que mal. Le blessé fait la grimace. C'est un « rouspéteur » qui n'est jamais content.

La vaisselle enlevée, il faut la laver, dans une terrine, sur l'évier, comme un souillon de cuisine. Madame de Saint-Genest regarde avec dégoût les assiettes sales, les cuillers grasses. Mais bientôt l'office s'emplit de dames bourdonnantes et jacassantes qui viennent laver leur vaisselle. Le torchon en main, elles ont l'air d'avoir fait cela toute leur vie.

Madame de Saint-Genest commence à être fatiguée. Elle s'assied. La porte s'ouvre. Entrent deux médecins, le médecin-chef, et un aide-major. Le médecin-chef est un petit courtaud, bedonnant, avec des bottes, quatre galons à son képi, une grosse moustache, l'air bourru. Pressé, il s'approche d'un lit, rejette la couverture, d'un geste brusque. Alors apparaît un pied tuméfié, raidi, qui ne se plie pas à l'articulation. Il y porte une main violente. — Qui est-ce qui m'a f... un pied comme ça! Voilà un pied qui s'ankylose si on ne le masse pas! — Et, se tournant vers madame de Saint-Genest : — C'est vous, l'infirmière? — Elle explique, tremblante : — Monsieur, c'est la première fois que je viens. — Il ne l'écoute pas. — Massez-moi ce pied-là... Vous ne savez pas?... Alors si vous ne savez pas, qu'est-ce que vous f... ici? Tenez, je vais vous montrer. Ce n'est pas bien malin! Appuyez les doigts ici, remontez là, d'un mouvement régulier. — Elle le fait, elle s'applique. Le patient hurle. Elle s'arrête. — Mais continuez donc, dit le médecin, il s'y habituera.

Et elle recommence, plus morte que vive, avec l'accompagnement des cris du blessé et des gronderies du médecin.

Voici la panseuse qui vient avec son petit chariot plein de boîtes de coton et de gaze stérilisée. Il faut l'aider, jeter l'ouate souillée, soutenir les membres blessés. Puis prendre les températures, refaire les lits, vider les bassins, remettre les chambres en ordre. Enfin la journée est terminée. Elle a tant piétiné qu'elle peut à peine se tenir debout, elle sent une courbature dans tout le corps, et elle a la tête fatiguée de l'extrême attention qu'elle a prêtée et des émotions qu'elle a ressenties.

Quand elle rentre chez elle, elle ne peut pas dîner, et elle se jette sur son lit, brisée.

Décidément, le métier est trop dur. Elle écrit à la directrice pour se désister de ses fonctions. Elle met son costume dans un tiroir. L'orgueil de le porter se paye de trop de peine.

Et plus jamais on ne la voit dans les hôpitaux. Mais on en voit d'autres pareilles à elle.

C'est pourquoi tout le monde sourit quand on parle de « la dame qui voudrait venir deux fois par semaine ».

A la fin de la journée, quand la nuit commence, quand on allume l'électricité, et que les infirmières enlèvent leur blouse, remettent leur veste et leur toque et s'apprêtent à partir, on voit arriver une petite dame mince. Elle ne fait pas de bruit, elle ne se remarque pas, elle glisse comme une ombre dans les couloirs ; on dirait qu'elle veut s'effacer. Et pourtant elle fait à elle seule la besogne de plusieurs infirmières. Elle dit à celle-ci : — Partez vite, vous êtes fatiguée. Je vais ranger la chambre, donner à vos blessés ce qu'il faut pour la nuit. — A celle-là, qui s'attarde dans l'office : — Laissez, je laverai ces assiettes. — Elle vide les seaux, apporte les brocs, refait les lits, donne une potion.

La dernière infirmière, son travail terminé, est retournée vers sa demeure, comme une ouvrière qui va prendre un repos bien gagné. L'hôpital fait silence. Et c'est étrange, cette immobilité soudaine, après tout le mouvement et tout le bruit de la journée. Les blessés sont seuls dans leurs chambres. L'infirmier de garde passera dans une heure. Mais il est un peu rogue, guère serviable, et il ne s'attardera pas à des soins minutieux.

Madame X... est là. Il suffit qu'on l'appelle pour la voir aussitôt apparaître de son pas silencieux, issue d'on ne sait où. Elle verse de la tisane, refait un lit, ajoute une couverture, dit quelques mots réconfortants, de sa voix douce, lit quelques pages si on ne peut pas dormir, joue aux cartes si on s'ennuie, aimable, patiente, attentive.

Elle part à dix heures, parfois plus tard, lorsqu'elle est bien sûre qu'on n'a plus besoin d'elle. Si on lui demande : — Mais quand donc dînerez-vous? — Elle répond avec un sourire : — Oh ! ne vous inquiétez pas, j'ai pris le thé à cinq heures. Je dînerai en rentrant.

Trois fois par semaine, elle passe la nuit, de neuf heures du soir à sept heures du matin. Elle veille au chevet des plus malades, elle assiste à l'arrivée des blessés. Jamais elle ne se

plaint, jamais elle ne réclame. Et elle est si discrète, elle tient si peu de place, qu'on ne s'aperçoit presque pas de sa présence et qu'on ne remarque pas la beauté de son dévouement. Qui est-ce? Sans doute une humble femme dure à la fatigue, habituée à la patience, au renoncement. Elle n'est plus jeune, elle a des cheveux qui s'argentent, des traits fins et distingués. Si on la regardait, on serait surpris de voir, épinglée sur sa poitrine, une montre ancienne, toute en diamants, une montre de grande valeur, qui n'est point là par ostentation, oh ! non, mais parce qu'elle n'en a pas d'autre. Le sac qu'elle apporte, le petit réticule qu'elle jette dans un coin sans y prendre garde, a un fermoir en or et un chiffre surmonté d'une couronne. Que voulez-vous, ce sont ses objets usuels.

Cette humble femme, servante des blessés, est la duchesse de X... qui possède un château historique, des alliances princières, une nuée de laquais, et une immense fortune.

Mademoiselle R... n'a pas eu de chance. Elle n'est pas sans charme, mais elle est sans dot. Elle n'a pas trouvé d'épouseur. Sa jeunesse décline, son teint se fane, demain elle sera une vieille fille. Elle mène une vie molle et oisive. Elle va dans le monde, toujours avec un nouvel espoir, toujours déçu. Elle commence à désespérer. Elle a suivi les cours de la Croix-Rouge, intérêt momentané dans son existence sans but, elle a obtenu un diplôme.

La voici donc à l'hôpital. Le changement est radical. Ici elle est quelqu'un, elle a des devoirs, une responsabilité. L'emploi de son temps est réglé. Plus de loisir pour les vains rêves, la méditation déprimante. Elle a désormais un but, elle se sent utile.

En « civil » elle était quelconque, elle ressemblait à quantité d'autres jeunes filles. Sous le voile blanc elle devient presque jolie. L'ardeur de l'effort rosit se joues, anime son regard. Elle paraît toute jeune à côté des dames mûres qui sont en majorité ; on l'appelle « mon enfant », « ma petite », mots délicieux qu'elle n'entendait plus depuis longtemps.

« Ses » blessés sont charmants. Son âme, avide de tendresse, connaît la joie d'un remerciement gentil, d'un sourire de gratitude. Elle est délivrée de son obsédante pensée. « Quand

me marierai-je? Et si je ne me marie pas? », délivrée des remarques malveillantes des mères, de l'aigreur ou de la mélancolie des autres jeunes filles à marier. Elle fait connaissance avec la vraie souffrance, avec l'héroïsme, avec l'abnégation. Que ses doléances lui semblent mesquines ! Comment osait-elle se plaindre lorsqu'elle voit tous ces hommes jeunes amputés, estropiés, pour le reste de leur vie, et qui ne se plaignent pas, eux, et qui supportent avec courage, avec patience, avec gaîté même, le plus triste sort !

C'est une grande leçon que, sans s'en douter, lui enseignent ces humbles héros. Elle apprend à une école où l'on s'instruit vite, et elle en sortira trempée pour toute l'existence.

Si elle se marie, elle aura des enfants, car elle sait que la France en a besoin ; et pour en faire de bons patriotes et de braves gens, il lui suffira de leur parler des soldats de 1914.

Si elle ne se marie pas, elle saura qu'il est des misères à soulager, des plaies à panser, et que c'est le devoir de celles qui n'ont pas de famille. Elle quittera l'uniforme de la Croix-Rouge, mais toujours flotteront autour d'elle, invisibles, les nobles plis qui signifiaient abnégation et charité, et comme elle se penchait vers les blessés de la guerre, désormais elle se penchera vers tous les blessés de la vie.

***

Qu'il y ait des gens grincheux pour critiquer les infirmières, n'en ayez cure.

Chez madame ***, qui jamais n'a mis les pieds dans un hôpital, vous entendrez dire : — Il paraît qu'il se passe des choses, ma chère !... Ces dames ont une tenue ! On a été forcé d'en mettre plusieurs à la porte pour faire cesser le scandale.

Madame N..., qui ne s'est jamais dérangée pour personne, et qui sent autour d'elle, et surtout en elle, une vague réprobation, daube sur ces dames afin de s'excuser : — Des poseuses qui vont là pour se donner de l'importance, pour mettre un joli costume et se faire photographier.

Causez, bonnes dames ! Cependant que, confortablement installées autour de la table à thé, vous déchirez à belles dents

les petits fours et la réputation de vos amies, les infirmières mènent une dure vie dans l'atmosphère la plus malsaine, sans songer qu'elles risquent leur santé, que peut-être elles seront des mois à se remettre du surmenage, si ce n'est de quelque maladie contractée au chevet des blessés. Soyez persuadées que si elles entendaient vos insinuations sournoises, elles se contenteraient de hausser les épaules. Vos blâmes ne les chagrinent pas plus que vos éloges ne les flattent.

Quand un blessé guéri s'en va, amputé, boiteux, mais le teint clair, l'œil vif, emportant une provision de santé morale et physique, l'infirmière, joyeuse, se dit : « C'est un peu mon œuvre ! » Et cela lui suffit.

TONY D'ULMÈS

LA RÉGÉNÉRATION DE LA RUSSIE

PAR LA GUERRE

C'est au manque d'artillerie lourde et surtout à l'insuffisance du ravitaillement en munitions que l'on a justement attribué le revirement qui, à l'époque où les troupes victorieuses du grand-duc Nicolas étaient près d'envahir la Hongrie, se produisit dans la situation militaire de nos alliés. Pourquoi ce matériel de guerre a-t-il ainsi manqué tout d'un coup? Fut-ce erreur de calcul du commandement, imprévoyance de l'administration? Oui, certes. Mais la cause du défaut de préparation de la Russie à une guerre de longue durée est autrement profonde. Elle tient originairement aux vices de son régime politique. La majorité des Russes en sont désormais convaincus et leur souverain Nicolas II, dont l'intelligence se double d'un réel esprit de justice, n'a pas été le dernier à s'en rendre compte.

Le jour où, du fait de la préparation par l'Allemagne d'un matériel nouveau extraordinairement puissant, furent brisées les lignes de la Dounaïetz, les élus de la nation, unanimement appuyés, cette fois, par l'opinion publique, par ce que la presse slave appelle « la société », déclarèrent : « Le gouvernement a ignoré sa tâche; il est responsable du désastre. » Et depuis, pendant que les troupes, à peine armées, luttaient

contre l'offensive allemande, il s'est fait, dans le régime politique de la Russie, une transformation extraordinaire, successivement marquée, du commencement de juillet à la mi-septembre, par le remaniement du ministère Goremykine, la convocation de la Douma et, en dernier lieu, son ajournement, après que fut accompli le principal de l'œuvre d'assainissement et d'union à laquelle le tsar lui-même l'avait conviée.

C'est l'histoire, trop peu connue chez nous, de cette transformation, d'ailleurs inachevée, que je veux essayer d'esquisser ici.

***

Pour apprécier dans toute son étendue cette transformation du gouvernement et de la société russes, il faudrait résumer l'histoire de la Russie depuis l'affranchissement des serfs. Je me contenterai de rappeler que trois grands événements, auxquels il y a lieu de joindre l'action personnelle de quelques hommes d'État, produisirent l'évolution de la Russie vers un régime libre. Les événements sont : l'alliance avec la France, l'institution de la Douma, l'entente avec l'Angleterre ; les hommes : Nicolas II, Bouliguine, Witte, Stolypine.

D'une manière générale, l'union de la démocratie française avec l'empire des tsars, contrebalançant à la Cour l'énorme influence du germanisme, a permis l'avènement d'hommes politiques tels que Witte, type du ministre constitutionnel, voué à l'exécration des réactionnaires. Connu surtout pour avoir rénové, ou plutôt modernisé, le système financier de la Russie, ce ministre avait établi dans tout l'empire un grand nombre de commissions provinciales, chargées de procéder, en vue de réformes administratives, à une enquête sur les conditions de la propriété rurale. Aussitôt accusé par les réactionnaires de provoquer des doléances et des revendications analogues à celles qui précédèrent en France la Révolution de 1789, le Necker de la Russie fut obligé de céder la place à son ennemi personnel, Plehve, autoritaire à la façon prussienne, et dont l'administration provoqua une recrudescence des attentats nihilistes [1].

1. Plehve fut tué par l'explosion d'une bombe, dans une rue de Pétrograd, le 28 juillet 1904. Witte revint au pouvoir, et, le 30 octobre 1905, fut promulguée

L'idéal politique de Plehve était de ramener la Russie au régime de jadis : centralisation à outrance, suppression de tout contrôle, maintien du peuple dans une ignorance absolue et une obéissance religieuse au tsar et à l'aristocratie, le tout accompagné du rétablissement des innombrables tyrannies de la police occulte. C'est ce ministre qui opposait cyniquement aux réclamations des libéraux russes la menace d'une intrusion allemande dans les affaires du pays : « Si je n'arrive pas moi-même à avoir raison de vous, leur disait-il, ce sera l'empereur Guillaume qui viendra vous remettre à votre place d'un coup de son poing de fer. »

Au mois de juillet de la même année, au lendemain de la dissolution de la première Douma, le choix du tsar fit sortir de l'ombre Stolypine. Celui-ci, homme d'autorité autant que réformateur, persuadé de la nécessité de poursuivre l'évolution constitutionnelle de son pays, mais à la condition expresse d'y maintenir l'ordre, fut le grand éducateur du Parlement russe.

Une deuxième Douma ne s'étant pas prêtée au développement méthodique de ses vues libérales, il en fit élire une troisième. Celle-ci vota, en novembre 1908, la réforme agraire qui, en émancipant définitivement le paysan russe de la communauté de biens connue sous le nom de *mir*, créait pour la population agricole la propriété foncière individuelle.

A l'extérieur, ce grand ministre fut l'artisan de l'accord avec le Japon ainsi que du rapprochement avec l'Angleterre, œuvre dont la Russie tire aujourd'hui l'inappréciable bénéfice que l'on sait.

Malheureusement, certains nihilistes, à la conspiration desquels ne furent pas étrangers, dit-on, plusieurs hauts personnages qui ne pardonnaient pas à Stolypine d'avoir inexorablement réprimé leurs concussions, infligèrent au hardi réformateur et justicier le même sort qu'à Plehve.

Depuis cette date, si on ne peut pas dire que l'état social de la Russie ait subi un retour en arrière, on ne saurait davan-

« la grande charte de Peterhof », qui ordonnait l'institution d'un parlement, dont le projet avait été élaboré par Bouliguine. Mais bientôt, en mai 1906, combattu cette fois et découragé par les révolutionnaires, Witte se retira de nouveau, et cette retraite fut définitive.

tage prétendre qu'il s'y soit réalisé quelque progrès. Au moment de la guerre, la routine et la corruption des bureaucrates, le favoritisme, la persécution des prolétaires et des israélites, tous les vices du régime étaient presque aussi florissants que par le passé. Aussi la désaffection pour le gouvernement se faisait-elle profondément sentir, non plus seulement dans les classes instruites et les ouvriers des villes, mais au sein de l'immense multitude des paysans, enfin et pour toujours éveillés à la vie politique.

L'épreuve de la guerre surprit les Russes dans cette sorte de somnolence qui suit les efforts avortés et les vaines tentatives de révolution. Et il a fallu, après neuf mois de lutte, la révélation presque subite d'un danger commun à tout ce qui est slave, c'est-à-dire anti-allemand, pour que, par la voix impérieuse de sa Douma, le peuple traduisît enfin son émotion et pour que le tsar longtemps hésitant entre deux courants d'opinion, l'un, le plus ancien, venant de l'Allemagne féodale, l'autre, tout nouveau, sorti des entrailles mêmes du slavisme, se laissât irrévocablement guider par celui-ci.

* * *

C'est le 1er août 1915, à l'occasion de l'anniversaire de la déclaration de guerre que, répondant au message du tsar à l'armée, le président de la Douma, M. Rodzianko, a jeté le grand cri d'alarme qui, achevant d'effacer des dissensions redoutables, a soulevé toute la Russie et donné à la lutte contre l'Allemagne le caractère d'une guerre nationale, d'une guerre sainte.

Déjà dans les premiers jours de juillet, un événement qui fit d'abord peu de bruit, mais qui n'en était pas moins d'une importance capitale, avait annoncé une orientation absolument nouvelle de la politique du gouvernement russe. Je veux parler du remplacement des principaux ministres du cabinet Goremykine. Le général Soukhomlinof, ministre de la Guerre, accusé de n'avoir pas su assurer le réapprovisionnement en munitions, avait cédé sa place au général Poli-

vanof. De même MM. Maklakof, ministre de l'Intérieur, Stcheglovitof, ministre de la Justice, et Sabler, procureur du Saint-Synode, bureaucrates anti-libéraux que l'opinion publique accusait depuis longtemps des pires négligences et de complaisances honteuses à l'égard de ce qu'on appelle maintenant en Russie le « parti allemand », étaient obligés de se démettre. Opéré en vertu d'un accord entre le tsar et le président de la Douma, ce remaniement ministériel marqua un grand pas vers une transformation radicale de l'État russe : on ne saurait encore en apercevoir l'effet total, mais elle doit aboutir à la fin de l'absolutisme.

Quiconque ignore les rouages de la bureaucratie russe ne saurait imaginer quels obstacles s'opposaient et s'opposent encore à l'effort du peuple slave vers le libre exercice de la souveraineté nationale. Avant la guerre, la Russie était depuis de longues années moralement conquise à la fois par l'ingérence politique, l'espionnage et le commerce allemands. Endormis par le « bakchich »[1], ce narcotique que les ambassadeurs du kaiser s'entendent si bien à administrer, les bureaux laissaient tout faire. Bien mieux, presque entièrement composée de hobereaux d'origine allemande en adoration devant la puissance de Guillaume II, la Cour favorisait cette oppression de tout son zèle.

En voici un exemple : lorsque, regardée par la Cour et l'administration comme un congrès de révoltés capable de renverser la dynastie, la première Douma manifesta quelque peu violemment ses désirs de réforme, le ministre de l'Intérieur, à l'exemple de Plehve, fit dire par l'*État russe*, journal officiel de ses bureaux, « *qu'il y avait un pouvoir contre lequel se briserait la révolution russe ; ce pouvoir, c'était Guillaume II et son armée* ». En même temps, un sous-ordre du même ministre, nommé Schwanebach, chargé d'écrire un rapport sur le mouvement révolutionnaire, en adressait la première copie au ministre des Affaires étrangères de Berlin.

Voilà comment, à cette époque, les partisans du pouvoir absolu comprenaient les intérêts de la Russie. Et même aujourd'hui, malgré la guerre déclarée par Guillaume II, les

1. Pot de vin.

réactionnaires de Russie, et particulièrement les cercles de la Cour, sont restés épris de l'idéal politique du kaiser. Leur fanatisme de conservation est de la même espèce que celui des hobereaux prussiens. Sans aller jusqu'au déloyalisme, leur attitude, tout le long de la première année des hostilités, fut étrangement suspecte. C'est sur l'esprit de ces cercles, sur la constance de leur aveuglement et de leur surdité pendant la crise des munitions que se sont appuyés, d'une part, une foule d'espions, de l'autre, un groupe de traîtres, pour ourdir une vaste conspiration, dite « conspiration du parti allemand », dont un des moindres effets fut la destruction complète de la fabrique d'armes et d'obus d'Ochta qui fournissait à elle seule plus de la moitié de l'approvisionnement normal.

Il ne nous est parvenu qu'un imparfait écho de l'exécution de ces traîtres ainsi que de l'envoi en exil de nombreux aristocrates des provinces baltiques, auparavant comblés des faveurs gouvernementales et dont l'hostilité à toute mesure libérale cachait un « progermanisme » agissant. Il n'est pas possible encore d'établir l'histoire des machinations abominables auxquelles la stratégie allemande a dû indirectement, mais de manière sûre, le plus clair de ses succès. La Haute-Cour qui fonctionne actuellement en Russie nous les révèlera un jour.

En attendant, je signalerai ce détail, que c'est entre les mains du haut commandement français que tombèrent par hasard les documents qui démontraient la trahison du colonel Miassoiédof ; le voyage du général Pau à Pétrograd n'eut presque pas d'autre objet que d'y porter ces preuves.

A ce moment, découvrant le danger qui menaçait son peuple et qui pouvait l'atteindre lui-même, Nicolas II a rompu résolument avec les tenants de l'absolutisme dont beaucoup, qu'il ne sied pas encore de nommer, étaient désireux d'une paix séparée immédiate.

Je me permettrai néanmoins de révéler qu'au premier rang de ces conseilleurs d'une paix séparée ont figuré les ministres Maklakof et Stcheglovitof qui, au mois de juin, après la reprise de Lemberg, remirent au tsar une note qui s'inspirait de l'ardent désir de Guillaume II de mettre un terme à sa brouille avec la Russie.

« Rien, au fond, disait en substance cette note, probablement rédigée dans les bureaux même de la Wilhelmstrasse, ne sépare la Russie de l'Allemagne. Leurs principes de gouvernement sont identiques. Leur ennemi commun est la démocratie d'Occident. La cessation immédiate de la guerre entre les deux empires assurerait l'écrasement définitif de cet ennemi de toujours par l'armée allemande... »

Il m'a été affirmé que, pour achever de tenter le tsar, le kaiser lui offrit, sous certaines conditions, Constantinople ; mais qu'en revanche Guillaume II déclara qu'il était forcé de regarder comme un *casus belli* tout projet d'autonomie de la Pologne, ce qui s'accorde avec le propos bien connu de Bismarck : « Si jamais l'aigle blanc des Polonais ressuscitait en face de l'aigle noir de Prusse, c'en serait fait de nous. »

Le renvoi de Maklakof, Stcheglovitof, Sabler et Soukhomlinof, a clos la période la plus aiguë et la plus sombre de la crise qui faillit compromettre l'existence même de la Russie ou, du moins, en arrêter l'évolution pour un temps indéterminé. Le tsar s'est tourné du côté des véritables Russes, des représentants du pays nouveau, et leur a dit : « Je ne suis plus désormais qu'avec vous. Faites pour le mieux. » Et le premier soin de la Douma convoquée fut de décider qu'aussitôt résolue, la question de l'armement des troupes elle mettrait en accusation tous les fonctionnaires coupables d'avoir laissé le « parti allemand conduire le pays au bord d'un gouffre ».

Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans cette session du temps de guerre de la quatrième Douma, c'est l'entente parfaite, absolue, qui s'établit tout de suite entre l'assemblée et le gouvernement. On a senti que les nouveaux ministres étaient comme désignés, choisis par la Douma elle-même qui n'a pas fini d'ailleurs d'éliminer du pouvoir exécutif les hommes jugés inférieurs à leur tâche. Mais c'est surtout dans les discours prononcés, du 1er août au 14 septembre, au Palais de Tauride — les plus beaux peut-être, et assurément les plus audacieux qu'aient jamais entendus des oreilles russes — qu'il faut juger l'œuvre de régénération entreprise par la Douma.



Le dimanche 1er août, la première séance fut, comme de juste, consacrée à l'affirmation solennelle que, unis dans un même sentiment, les Russes n'admettaient d'autre fin de la guerre que la victoire. « Je demande seulement aux députés, « dit M. Rodzianko, d'exposer ici leur avis sur les moyens « d'y parvenir. » Cette parole a inauguré en Russie l'exercice réel de la puissance parlementaire. C'est principalement à la Douma qu'appartient désormais l'initiative des résolutions.

Pour bien marquer le début d'une ère nouvelle, le président du Conseil, le comte Goremykine, confirma la promesse du tsar de constituer, sous la simple condition d'un lien de loyalisme, l'autonomie de la Pologne. « Mais ce ne peut être « qu'à la paix, ajouta-t-il, que seront discutés et mis au point « les projets de loi relatifs à la réglementation de cette auto- « nomie. Pour le moment, toutes les pensées, tous les efforts « doivent tendre vers la conduite de la guerre. Il n'y a qu'un « programme à nous proposer, celui de la victoire. »

Ce fut alors le tour du nouveau ministre de la Guerre, le général Polivanof, d'exposer ce programme de la victoire, « que notre armée, dit-il, ne peut réaliser que si elle sent « derrière elle le pays tout entier comme un immense réser- « voir assurant sans discontinuer son alimentation. »

A la fin, le ministre des Affaires étrangères, Sasonof, affirma que « le but commun des alliés est la libération des peuples » ; et son discours se termina par l'assurance que « le gouver- « nement du tsar est pour jamais étroitement uni aux vœux « et aux sentiments de l'opinion publique ».

Ainsi, dans cette séance du 1er août qui commença par faire l'union des Russes, slaves et allogènes (à l'exclusion toutefois de quelques éléments germains impossibles à dénationaliser), les discours ministériels prononcés au nom du tsar et celui du président de la Douma fait au nom du peuple ont été comme une introduction à la charte future du régime constitutionnel de la Russie. En dépit des très âpres disputes que provoquait une situation redoutable — abandon

rapide du territoire polonais, pénurie d'armes et de munitions et les autres conséquences de la trahison et de la germanophilie —, les séances suivantes, implacables assauts livrés aux erreurs et aux abus de l'ancien régime, ont confirmé ces premières décisions et leur ont donné un commencement d'exécution. Elles démontraient, en même temps, que désormais rien de bien, rien de juste ne pourrait s'accomplir en Russie sans le concours de la représentation nationale.

Le 5 août, c'est l'ancienne administration de la guerre que, poussé par l'ardeur de son patriotisme, M. Rodzianko démolit en un seul discours.

Après le licenciement de la Douma, au début des hostilités, dit le président, les députés restés à Pétrograd estimèrent de leur devoir d'attirer l'attention du ministre de la Guerre sur la nécessité d'organiser l'industrie russe, d'utiliser toutes les forces du pays pour la production des munitions, afin de remédier ainsi à notre isolement industriel. On convoqua une assemblée de représentants de l'industrie. Mais — j'ose le dire tout à fait ouvertement — par suite de l'inertie des bureaux et, en particulier du département de l'artillerie, ce fut un *fiasco* complet, et les députés ici présents qui tiennent de près à l'industrie se le rappellent trop bien. On ne fit que causer et l'on se sépara.

Cependant, les circonstances exigeaient impérieusement que l'on s'occupât sur l'heure de compléter nos munitions ; et, au début de cette année, la situation prit incontestablement une tournure tragique. Tout cela, Messieurs, n'est pas un secret pour nous. On peut le dire en commission, et il le faut. Un tel état de choses ne pouvait se prolonger, c'est pourquoi on jugea nécessaire de convoquer une assemblée qui réunît non seulement les représentants des milieux industriels, mais le département de l'artillerie et toutes les autorités qui participent plus ou moins aux commandes. Mais, de nouveau, par suite de frottements, de malentendus entre les bureaux, cette bonne intention échoua.

Dès lors, ce fut aux députés demeurés à Pétrograd et qui incarnaient la Douma d'Empire qu'il appartint de reprendre l'affaire et de venir en aide à tout prix à notre malheureuse armée. C'est ainsi que fut créée la commission qui fonctionne actuellement et qui se compose des éléments les plus divers, depuis les Chambres et les *Zemstvos* jusqu'aux milieux industriels. Seule une pareille commission est capable de discerner, pour les unir, les forces productives disponibles du pays. Seule elle peut paralyser les désaccords administratifs et, s'il le faut, renverser les obstacles que le département de l'artillerie élève contre l'industrie. Nous avons perdu un mois, et cela dans les affreuses cir-

constances présentes, à balayer les difficultés qu'on faisait même à cette commission que voici.

C'est alors que fut proposée la motion réclamant des poursuites contre les fonctionnaires responsables du manque de munitions, sans tenir compte de leur rang ni de leur situation officielle ; elle fut votée par 345 membres sur 375 présents. « Si nous avions su plus tôt, s'écria l'un des votants, à quel « point le soin de tenir au complet notre approvisionnement « d'obus avait été négligé, l'ennemi ne serait pas maintenant « à Varsovie et devant Kovno. »

Ce vote entraîna aussitôt la formation d'une Haute-Cour chargée de juger les coupables.

Le 6 août, au Conseil de l'Empire qui est le Sénat russe, au moment où se répandait à Pétrograd la nouvelle de l'évacuation de Varsovie, il se passa une grande chose. Après un renouvellement de l'engagement déjà pris deux fois de rendre la Pologne indépendante, et même de la rétablir dans son intégrité ethnique et territoriale, l'accord de tous les Polonais avec leurs frères slaves fut proclamé, d'un côté par le comte Bobrinsky, de l'autre par M. Chebeko. Or, nous venons de rappeler le mot bismarckien qui prouve que l'impérialisme allemand considère comme l'avant-coureur certain de sa ruine la résurrection de la Pologne en tant qu'État libre. C'est donc grâce à la haine unanimement vouée à l'envahisseur, qu'un souffle de liberté et de fraternité continue à passer sur la Russie.

Si la tâche militaire est urgente, la tâche politique ne l'est pas moins, car la première dépend de la seconde. Il faut un matériel de guerre que l'ancien régime en déconfiture n'a pas su créer.

Ce n'est plus à l'État, mais à tout le monde, au peuple entier, à l'industrie privée que la production des armes nécessaire est demandée. Le samedi 14 août, la Douma aborde l'étude du vaste projet d'institution d'un comité des munitions, à faire fonctionner en dehors et tout à côté du ministère de la guerre. Parmi différentes propositions, celle qui fut élaborée par les commissions parlementaires de l'armée et du budget l'emporte. Mais le débat, débordant bientôt le cadre

du projet de loi, embrasse toutes les questions de la politique russe. On entend d'abord les reproches dont le député de Tomsk, M. Dourof, accable l'ancien régime. « Ce que le gou-« vernement a fait jusqu'ici, dit-il, a conduit l'armée à la « défaite et le pays à la ruine. »

Mais cette apostrophe est bénigne à côté du discours que M. Adjemof prononce au nom des constitutionnels-démocrates :

En août 1914, un de nos collègues, le député Chingarief, disait au président de la Douma que, sans mobilisation de l'industrie, nous n'arriverions pas à suffire à cette guerre colossale.

Le travail des bureaux en temps de paix aboutissait à fournir de munitions des effectifs relativement peu élevés. Le ministre avait ses fournisseurs attitrés et leur passait ses commandes en famille. Il y avait des préférés, des faveurs, des habitudes. Quand M. Chingarief voulut attirer l'attention du ministre sur les nécessités nouvelles, quand il parla de mobiliser l'industrie nationale, le général Soukhomlinof l'envoya promener. J'espère que l'attitude de ce général fera l'objet d'un examen de la Haute-Cour.

La société comprenait le caractère et la grandeur de la lutte ; elle voyait que, sans l'organisation du pays, la victoire était impossible. Le gouvernement, lui, ne comprenait pas cela, et quand la société le lui expliquait, il refusait de comprendre. Il arriva donc cette chose inouïe dans les annales de l'histoire russe : la société recherchait les responsabilités, ne demandait qu'à participer à l'organisation du pays, et elle ne rencontrait que le mépris ou une présomption criminelle. (*Cris : c'est exact !*)

En désorganisant le pays, le gouvernement ne faisait-il pas le jeu de l'ennemi? Quel est le principal coupable? Rappelez-vous, Messieurs, que, outre le problème des munitions, il y a celui du ravitaillement, il y a celui du combustible et celui des voies ferrées. Rappelez-vous que, dans tous ces domaines, non seulement on n'a pas laissé le pays s'organiser, mais qu'on l'a jeté dans le plus grand désordre. Toutes les fois que la société a voulu entreprendre quelque chose, le gouvernement lui a suscité les pires difficultés. A la tête de ces fauteurs de désorganisation était l'ancien ministre de l'Intérieur, Maklakof. Maintenant que l'on établit la responsabilité du ministre de la Guerre, ne devrait-on pas juger également le cas du « polisson d'État » — c'est le nom qu'on lui a donné — qui a mis le pays dans une situation pareille? (*Bravos, applaudissements à gauche.*) Est-il admissible que cet homme siège encore au Conseil de l'Empire et prenne part à nos débats?

Imaginez un instant, Messieurs, que la mobilisation de l'industrie ait eu lieu en août dernier, au moment où le président de la Douma en

parla au ministre de la Guerre. Supposez que toutes les usines aient été soigneusement recensées, que l'on ait su exactement le rendement de chacune d'elles, qu'on ait enlevé aux fournisseurs ordinaires les commandes qu'ils ne pouvaient exécuter d'une manière satisfaisante, mais qu'on leur donnait quand même parce qu'ils étaient attitrés, et qu'au lieu de cela on ait obligé chacun d'eux à fournir ce qu'il est capable de produire de mieux et de plus nécessaire à l'armée. Pensez-vous qu'alors nous aurions connu cette année terrible et vécu ces pénibles moments? Certainement non.

On vous a déjà dit ici que l'état-major général ne s'attendait pas à une guerre de proportions aussi colossales. Ce qu'il demandait au ministère et à l'intendance était misérable au prix des exigences qui lui furent imposées depuis. Nous avons appris cela du grand intendant lui-même. Nous savons qu'aux nouvelles demandes de l'état-major il fit des objections précises. Les deux parties : ministère et fournisseurs s'entendaient trop bien. Ils faisaient entre eux leurs petites affaires et vivaient sur leurs vieilles habitudes. Ce n'était pas trop dangereux tant qu'il n'y eut pas d'imprévu. Mais la guerre est venue, tous ces fournisseurs ordinaires, ces commissionnaires, ces courtiers dont on nous a tant parlé ici-même, du haut de la tribune, et en particulier dans la séance secrète, se sont montrés tout aussi incapables de créer de nouvelles entreprises que d'adapter celles qui existent aux conditions présentes. C'est peu, Messieurs, que ces quelques dizaines de fournisseurs pour parer aux besoins de la guerre. C'est tout le pays qui doit fournir des munitions à l'armée. La Russie tout entière ne doit former qu'une fabrique, qu'une machine...

Puis, après avoir soutenu le projet de loi proposé par son parti, tendant à la création, comme en Angleterre, d'un ministère des munitions, l'orateur termine par cette déclaration qu'accueillent les applaudissement répétés de la gauche et du centre :

L'important, c'est que le gouvernement soit enfin arrivé à comprendre que, sans la société, il ne peut remporter la victoire. Il a déclaré reconnaître aujourd'hui cette vérité. Il avoue que ce qui a été organisé dans le passé doit être transformé, et transformé par nous. Cela, Messieurs, c'est notre victoire, la victoire de l'opinion publique, et la leçon, hélas! de cette terrible époque. M. Lloyd George disait récemment à la Chambre des Communes qu'en arrosant nos troupes d'obus, les Allemands font tomber les chaînes du peuple et de la société russes. C'est strictement vrai. Le peuple russe désormais libéré va s'organiser pour la victoire.

Ne croirait-on pas entendre une harangue de Mirabeau ou quelque apostrophe de Danton? Qui, après de telles paroles,

douterait de la conquête du pouvoir législatif par la Douma et de son droit de contrôle, désormais imprescriptible?

« C'est la première fois vraiment que la Douma légifère », s'écrie le député socialiste Tchkenheli; et encouragé par ce qu'il vient d'entendre, mais dépassant la mesure, il ajoute :

Personne n'ignore que c'est le régime de la tyrannie en haut et de l'absence de tout droit en bas qui a conduit le pays à l'abîme...

Le gouvernement a fait de 150 millions de Russes des êtres muets qui n'ont que le droit de verser leur sang, mais ne peuvent prononcer un mot pour leur défense. Quand les ouvriers ont demandé une amélioration de leur sort, on les a accusés de trahison. Et qui les a accusés? Ceux-là même que l'on vient de déclarer traîtres à la patrie.

A la fin, M. Tchkenheli en arriva à des injures qui lui firent retirer la parole.

L'étonnant, c'est que ces injures aient pu être proférées sans que leur auteur ait été mis aussitôt en état d'arrestation ; et même la censure a laissé imprimer officiellement la diatribe du député socialiste, sans en retrancher un mot.

Pour remettre les choses au point, un député conservateur, M. Markow, succéde au socialiste : « Ce n'est pas le moment « de nous quereller, dit-il, de nous jeter à la tête des accusations » ; puis il relève certains jugements, trop sévères selon lui, portés par M. Adjemof ; mais il n'en déclare pas moins que la droite approuvera le projet d'établissement du comité des munitions et que, même si on décide d'y faire entrer des représentants de l'industrie, elle se rangera à l'avis de la majorité.

Enfin, M. Maklakof, frère du ministre déchu, et à qui le charme de sa parole a valu le surnom de « rossignol de la Douma », clôt la discussion. Partisan de la nomination d'un directeur spécial du ravitaillement en munitions, responsable devant le comité, il déclare :

La discussion m'amène à traiter la question la plus épineuse de notre régime politique. Ce n'est un secret pour personne que la Russie est, par malheur, le modèle classique de l'État où beaucoup de gens ne sont pas à leur place. (*Approbations à gauche et au centre.*) C'est le pays où l'on se plaint de manquer d'hommes et où l'on ne fait aucun cas de ceux qu'il produit. Nous savons que ce sont surtout les

complaisants qui réussissent (*Approbations.*), les nullités aimables, les causeurs agréables, les gens qui savent descendre le courant et deviner où le vent va souffler. Ceux qui ne réussissent pas sont tous les hommes de caractère, de volonté, de science réelle. Les choses en sont là, Messieurs, qu'une carrière rapide et parfois brillante est une mauvaise note pour un homme, car nous savons que, derrière une belle carrière, ne se trouvent pas le talent, le mérite, les services, mais des complaisances, des complicités, des protections et des faveurs. (*Approbations à gauche et au centre.*) Nombre de nominations sont un scandale, un défi à l'opinion publique ; et quand l'erreur est reconnue, il est impossible de la réparer ; le prestige du pouvoir ne le permet pas. Le nouveau gouvernement dont la tâche est de vaincre l'Allemagne se rendra compte qu'il est encore plus difficile de vaincre les fonctionnaires. Le grand obstacle contre lequel sont venues se briser tant d'initiatives, c'est le personnel administratif. C'est lui qu'il s'agit d'épurer. Il en est ainsi depuis longtemps en Russie, et particulièrement ces dernières années. Mais, à l'heure grave que nous traversons, il faut que cela finisse. Le pays fait tous les sacrifices qu'il peut. Nous, ses représentants, nous faisons aussi beaucoup de sacrifices. Nous avons ajourné bien des réclamations, nous avons refréné beaucoup de nos colères. Oubliant notre haine légitime, nous donnons notre concours à tout ce que nous combattions naguère et qu'il faudra sans doute que nous combattions encore. Nous avons donc le droit d'exiger que le gouvernement agisse de même, qu'il se mette au-dessus des sympathies, des antipathies, des influences. Nous devons désirer qu'il n'ait désormais qu'une devise : *The right man in the right place.* (*Bravos.*)

La Douma a le devoir de prévenir les ministres que le sort de bien des choses dépend du choix qui sera fait des personnes. Le pays veut être sûr que les pouvoirs qui vont être conférés le soient à des mains sûres, à un de ces hommes qu'on n'effraye pas, qu'on n'achète pas, pas plus avec de l'argent qu'avec des grâces, des portefeuilles, et tout ce que l'État a l'habitude d'employer. (*Applaudissements.*) Le gouvernement n'a à se préoccuper que d'une chose : l'homme convient-il à la fonction? Il n'y a pas à se demander quel accueil lui sera fait, quelles sont ses relations, quels préjugés il peut y avoir contre lui, jusqu'à quel point il sera *persona grata* dans ce qu'on appelle les « sphères », etc. Sachez-le, Messieurs, la société russe est réveillée. Son attention, sa méfiance sont excitées. Elle attend de vous voir à l'œuvre. La Russie et l'armée — je pèse les mots que je prononce — la Russie et l'armée jugeront par votre choix du souci que vous avez d'elles. (*Tonnerre d'applaudissements.*)

L'opinion générale, après ce discours, était que M. Maklakof avait voulu préparer la nomination de M. Goutchkow, chef des octobristes, qu'on appelle le Lloyd George russe, au poste de directeur ou ministre des munitions. En tout cas, on peut

se rendre compte que le comité des munitions a été institué, non d'après une proposition du gouvernement, mais par une délibération de la Douma.

Ce fut également dans l'importante séance du 14 août que, pour ne pas être en reste avec le Conseil de l'Empire, les députés, par la voix de M. Pourichkevitch, naguère antisémite et panslaviste forcené, proclamèrent l'union de la Pologne autonome avec l'État russe.

Ce serait commettre un crime suprême envers l'État russe et envers l'honneur russe, que de ne pas mettre en lumière, à cette tribune, ce que les Polonais viennent de faire et font encore pour nous... « Tout pour l'armée », fut leur unique mot d'ordre. Ah ! qui établira la longue, longue liste de leurs sacrifices de tout genre, matériels et moraux ! Qui énumérera leurs efforts pour faciliter notre victoire !...

Il semble pourtant qu'ils auraient pu avoir une autre attitude. Mais non. Les populations que la Russie avait le plus choyées, par exemple celles des provinces baltiques, nous ont témoigné l'ingratitude de serpents réchauffés dans notre sein, tandis que celles qui avaient le droit de nous reprocher des injustices se sont montrées les plus fidèles et les plus vaillantes du pays.

Et cependant, Varsovie, le saint des saints de l'âme polonaise, a été abandonnée par les armées russes. Involontairement les vers d'Adam Mickiewicz nous remontent à la mémoire :

« *Se trouvera-t-elle chez nous, la parole magique qui puisse chasser le désespoir, qui secoue le lourd fardeau de nos cœurs, qui sèche sur nos faces les ruisseaux de larmes et nous rende avec gloire tout ce qui est mort?...* »

Mais les Polonais se sont-ils abandonnés au désespoir? En aucune façon. Il n'y a pas de larmes chez eux. Il y a seulement une plus grande haine contre l'ennemi commun. Il y a une foi profonde dans le succès final, et vous ne trouverez pas l'ombre de la lâcheté chez ceux qui dirigent actuellement l'opinion polonaise...

Donc, béni soit le jour à venir de notre gloire et du triomphe du slavisme unifié ! Qu'il nous apporte, en même temps que notre force restaurée, la réalisation du vœu de la Pologne, nation autonome sous le sceptre du tsar ! Et vivent les Polonais, sujets fidèles, purs et généreux, qui dans ces jours d'affliction se montrèrent si dévoués, si indissolublement unis à la grandeur de la nation russe ! (*Applaudissements prolongés.*)

Paroles magnifiques, après lesquelles la réplique non moins belle mais plus émouvante encore de M. Dymcha, polonais, est à citer en entier.

Varsovie est livrée à l'ennemi. L'événement auquel naguère nous ne voulions pas croire s'est accompli. Dieu veuille que les armes alliées dissipent ce cauchemar !

Notre cœur, en attendant, ne peut admettre la réalité. Mais ce n'est pas de l'épreuve de notre sensibilité qu'il s'agit, et il nous faut regarder froidement ce fait d'une importance capitale pour la Pologne et pour l'avenir du slavisme. Par une coïncidence fatale, il s'est produit au moment où l'État russe, comprenant enfin l'aspiration profonde et si naturelle de la Pologne vers une existence politique autonome, annonçait sa résolution d'octroyer cette autonomie. Malheureusement, tous les Polonais n'ont pas été informés de cette résolution, séparés qu'ils étaient déjà de nous par une forêt de baïonnettes. Il n'y a pas, Messieurs, le moindre doute que l'ennemi traditionnel de la Pologne va maintenant mettre tout en œuvre pour ruiner la foi des Polonais dans le slavisme et les désorienter.

On nous mande de Varsovie que les Allemands sont entrés dans la ville aux sons de l'hymne polonais, ayant à leur tête le prince héritier de Saxe, descendant des anciens rois de Pologne. Sur les flancs de la colonne, marchaient les milices polonaises recrutées en Galicie. Vous devez réfléchir à cela, Messieurs, pénétrer la situation et l'état d'âme des Polonais placés maintenant sous la domination prussienne. Il faut en prévoir certaines conséquences possibles et prévenir le danger.

Au cours des cent dernières années, la Pologne a bu jusqu'à la lie la coupe d'amertume et de souffrance. Mais l'année 1915 a dépassé tout ce que l'on avait vu de plus horrible. Par attachement à la Russie et au slavisme, confiant dans la victoire, le frère s'est battu contre le frère obligé de défendre le drapeau austro-allemand. Dans cette guerre universelle, le peuple polonais a reçu les premiers coups du plus puissant ennemi. Son sang a coulé et coule encore à flots. Tout le pays est ruiné et ressemble au désert. C'est par centaines de mille que les Polonais ont dû, nus, dépouillés de tout, abandonner leurs villes et leurs villages, maintenant la proie de l'ennemi.

Selon une vieille maxime, ce n'est que dans la douleur que s'enfantent et mûrissent les belles et grandes choses. Les blessures de la Pologne ne peuvent être guéries qu'au soleil de la liberté. Il ne faut pas tarder à fixer la nouvelle organisation du pays. Il ne faut pas renvoyer cette œuvre au lendemain de la victoire. C'est dès maintenant que tous les Polonais doivent connaître le projet de la Russie (*Bravos à droite, cris : « parfaitement juste ».*), apprendre que, l'ennemi une fois chassé, la Pologne, indissolublement unie à la Russie sous le sceptre du tsar, jouira des bienfaits de la liberté nationale (*Applaudissements à gauche.*) et que, conformément aux promesses du grand-duc Nicolas, le peuple polonais, opprimé depuis plus d'un siècle, renaîtra enfin.

Si cela se fait, les intentions des Austro-Allemands ne seront plus si dangereuses, ni leur provocation si redoutable. Les Polonais attendront la victoire avec foi et feront tous les sacrifices nécessaires. Tout

ce qui leur restera après le pillage de l'ennemi, tout absolument sera employé à obtenir notre liberté à tous et celle de la Pologne. (*Tonnerre d'applaudissements.*)

Une autre grande séance fut celle du 17 août où des députés de tous les partis portèrent contre l'ancien gouvernement l'accusation d'avoir contribué à développer en Russie l'« oppression allemande », en accordant des faveurs insignes aux grands seigneurs des colonies teutonnes, installées, il y a cent cinquante ans, dans la Courlande et la Lithuanie, par l'impératrice Catherine. M. Roditchef fit les plus étranges révélations sur les rapports étroits établis depuis longtemps entre ces singuliers colons, qui ont toujours refusé de parler le russe, et les organisation pangermanistes.

Dans sa réponse à l'orateur des « cadets », le nouveau ministre de l'Intérieur, le prince Scherbatof, reconnut les torts de ce funeste passé et fit appel à la nation pour qu'elle l'aidât à en faire un prompt redressement.

***

Il serait trop long de rapporter, même en les résumant, toutes les autres séances au cours desquelles il apparut que le fléchissement subit de la force russe était dû, de longue date, aux vices d'un régime politique outrageusement inspiré des principes allemands et dévoué à l'antidémocratisme féroce de Guillaume II. Il faut se borner à rappeler que la question de l'état des juifs dont le kaiser a annoncé récemment qu'il se ferait, un jour ou l'autre, le champion, fut vivement discutée à propos de la trahison, désormais fameuse, du colonel Miassoiédof.

Ce colonel ex-policier de haut rang, et dont le nom signifie, en russe, *carnivore*, avait pour idéal politique l'amitié à tout prix avec l'Allemagne, alliée naturelle et providentielle de la Russie autocratique contre la démocratie. Pour détourner de justes soupçons, ce traître, protégé jusqu'au moment de l'évidence de son crime, par quelques éminents personnages de la Cour et de l'armée, avait dénoncé comme coupables de

collusion avec l'ennemi une foule d'israélites des provinces de Radom, Kovno et Grodno, et le gouvernement s'était empressé de les emprisonner, de les déporter ou de les faire pendre, suivant les cas.

Par 93 voix contre 77, la Douma a déclaré l'urgence d'une interpellation sur ces exécutions sommaires, que les nouveaux ministres ne manquèrent pas de réprouver. Depuis lors, on ne parle plus en Russie que d'abolir tout le régime des restrictions relatives à l'état social des juifs.

De même, on réclame l'autonomie finlandaise, l'amnistie complète pour les délits politiques et religieux. On demande instamment que les droits civils de tous les allogènes soient rendus égaux à ceux des autochtones. Ce sera là un grand pas vers l'union fraternelle des races de l'empire russe, que l'on devra à l'initiative des représentants du peuple.

Jusqu'au 25 août, la Douma et le Conseil de l'Empire ont travaillé de concert à assurer la réfection des forces russes en matériel et à sanctionner la disgrâce de certains officiers généraux — parmi lesquels Rennenkampf, Allemand d'origine — qui s'étaient montrés résolus à « conduire avec mollesse » à « ne pas pousser à fond » la lutte contre un « ennemi sympathique ».

Le 26 août, se posa entre plusieurs groupes des deux assemblées réunies en conférences la question de la réorganisation générale du gouvernement russe. La discussion toute platonique porta sur trois points principaux : 1° nécessité de mettre à la tête du Conseil des ministres un homme de la plus haute autorité et de la plus grande énergie ; 2° accord de tous les partis politiques ; 3° programme de gouvernement à faire immédiatement élaborer par les nouveaux ministres. Pour la présidence du Conseil, chaque parti mit en avant le nom de son chef préféré. Les octobristes désignèrent M. Goutchkof, les constitutionnels-démocrates, M. Rodzianko ou M. Krivochéine.

Mais, malgré que, le 29 août, l'imposante réunion à Moscou des représentants de toutes les institutions de la province, municipales, financières, industrielles et commerciales, après avoir affirmé sa volonté de poursuivre contre les Allemands une lutte à outrance, ait voté une résolution réclamant

la formation d'un grand ministère de défense nationale, il ne fut pas donné suite à ces propositions que Nicolas II estima excessives ou, pour le moins, inopportunes.

Le 15 septembre, les changements ministériels que l'on croyait imminents ayant été ajournés, selon le désir du tsar qui invoqua la nécessité de s'occuper d'abord de tâches plus urgentes, la Douma fut prorogée, avec l'assurance qu'elle serait convoquée de nouveau le 14 novembre.

En récapitulant les actes de cette session exceptionnelle, on constate que, sur 442 députés, 315 nationalistes de droite, cadets de gauche, octobristes, forment un bloc de partisans résolus d'un régime constitutionnel. Le Parlement, pendant ces quarante-cinq jours, a travaillé énergiquement à la défense nationale et a préparé les bases de l'avenir du pays.

Lorsque, après la chute des forteresses de la Vistule et du Niémen, Guillaume II fit renouveler à la Cour de Pétrograd par des agents princiers tels que le grand-duc de Hesse et autres Mecklembourg, ses offres d'une paix séparée, il n'avait plus aucune chance de faire accepter au gouvernement russe cette ignominie ; grâce à la Douma, la Russie tout entière se trouvait « dégermanisée ». M. Rodzianko venait de dire en pleine Douma, d'un accent passionné : « Le peuple russe « est résolu à briser pour jamais les odieuses chaînes allemandes » ; et, bientôt après, Nicolas II allait prendre le commandement de ses armées.

La Douma a établi sa suprématie sur les bureaucrates et les derniers tenants de l'autocratie, par l'institution du comité des munitions, sorte de gouvernement industriel en marge du gouvernement politique. Ses avis et son action sont devenus indispensables aux ministres et au tsar lui-même. Elle est, d'ailleurs, pour la violence possible des revendications populaires une soupape de sûreté. Au-dessus d'elle, grâce à elle, la Russie entière n'a plus qu'une pensée : la victoire, et l'on voit le paysan russe non seulement lire les journaux dont le nombre s'est multiplié, mais consulter des cartes topographiques où il suit les opérations militaires. Et l'on peut dire que la Russie, par cette lutte contre l'Allemagne et contre

l'oppression allemande, instigatrice et soutien de l'ancien régime détesté, s'assure contre les horreurs d'une révolution, qui pourraient être pires que celles de la guerre [1].

MARCEL BARRIÈRE

1. Cet article a été écrit bien avant les derniers changements apportés à la composition du ministère russe. A l'Intérieur, le prince Scherbatof, libéral, fut d'abord remplacé par M. Khvostoff, un des chefs parlementaires de la droite. Maintenant, ce même M. Khvostoff est devenu premier ministre à la place du comte Goremykine, pour qui le tsar a rétabli le poste éminent de Chancelier d'Empire, vacant depuis la mort du prince Gortchakoff.

La presse germanique veut voir dans ces changements un retour aux traditions de la bureaucratie et, peut-être, un signe d'amoindrissement de l'opposition des politiques russes à l'idée d'une paix séparée. C'est une profonde erreur. Il n'y a pas en Russie d'adversaire plus résolu de la paix et de l'influence allemandes que le nouveau premier ministre M. Khvostoff qui passe, d'autre part, pour avoir hérité des plus larges conceptions gouvernementales de Stolypine.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LA FORMATION

DE

LA FRANCE DE L'EST

I. — LA CONTRÉE

La géographie politique a hésité sur le nom par lequel désigner la région située entre la Meuse et le Rhin et bornée au nord par l'Ardenne. Rome la comprit dans la Première-Belgique. Sous les vagues dénominations d'Austrasie, de Lotharingie, elle cherche à se détacher plus tard des contrées limitrophes à l'ouest et à l'est, mais tombe aussitôt dans un morcellement infini. Cependant, peu à peu, du sein de cet émiettement féodal et ecclésiastique se dégagent quelques groupes : Alsace, territoire des Évêchés, Lorraine ducale et Barrois, qui viennent successivement se ranger sous la domination française. Graduellement, dès lors, s'effacent et s'évanouissent ces divisions du passé ; il n'en subsiste que deux personnalités provinciales douées d'une originalité vivace, Alsace et Lorraine ; et par-dessus ces distinctions nécessaires prévaut une communauté de civilisation qui, reléguant au second plan les différences, justifie désormais le seul nom générique qui convienne à la contrée, celui de France de l'Est.

Envisagée dans ces limites, elle n'occupe pas une grande étendue : à peine un treizième de la France dans ses frontières de 1789 ; l'ensemble des trois Généralités de Strasbourg, Metz et Nancy n'atteignait pas tout à fait la superficie du Languedoc.

D'après l'estimation officielle obtenue par l'administration des finances sous Necker, on y comptait, à la fin du XVIIIe siècle, une population de 1 810 300 habitants. C'était un progrès considérable sur le siècle précédent, car à elle seule l'Alsace, depuis le moment où elle était devenue française, avait plus que doublé sa population. D'après les calculs qu'on peut faire aujourd'hui, en combinant les recensements français et allemands, ce même territoire compterait un peu plus de 3 350 000 habitants : soit un accroissement d'un peu moins du double. Cette augmentation peut être considérée comme l'appoint fourni par la grande industrie, dont le développement a été pour cette contrée la marque du XIXe siècle. Mais quelle que soit la signification de ces chiffres, ce n'est pas à eux que se mesure l'importance de la contrée.

Sa conformation est singulière. Elle se compose de bandes longitudinales toutes orientées à peu près autour de la méridienne. La plaine d'Alsace n'a guère plus de 30 kilomètres de large sur 200 kilomètres de long. En Lorraine, des affleurements successifs de terrain dessinent autant de zones, si serrées que chacune empiète par des parties détachées, en forme de buttes ou monticules, sur l'ensemble de la suivante. Diverses scèneries se succèdent ainsi du Rhin à la Meuse, et défilent sous le regard, pendant 250 à 300 kilomètres à peine. Il manque un centre de gravité, un point commun d'attraction. La contrée, en somme, ne trouve pas en elle une base suffisante pour résister aux attractions qui la tiraillent en sens divers, vers la France et vers l'Allemagne.

Cette infirmité de structure est un grave obstacle à la formation d'une autonomie politique. On pourrait citer, il est vrai, l'exemple de nationalités qui ont pu se constituer dans un espace restreint en face d'États plus largement pourvus d'étendue. Mais si la Suisse s'est constituée ainsi, c'est avec l'appui des montagnes. Si la Hollande a abrité un peuple, c'est à la faveur des espaces illimités de la mer : ce

renfort faisait défaut à la contrée sise entre la Meuse et le Rhin.

Elle fait étroitement corps avec l'Europe centrale, et par là tient à une masse continentale qui se prolonge indéfiniment vers l'est. C'est sur le Rhin alsacien qu'aboutissent les avenues des régions danubiennes : domaines de peuples, porte d'invasions, mais aussi voie de commerce par laquelle, aux premiers siècles du haut moyen âge, de petites républiques commerçantes échelonnées sur la Meuse, Neufchâteau, Verdun, entretenaient des relations lointaines. Le courant torrentiel du Rhin commence à s'aplanir vers Strasbourg, tandis que, vers Saverne, les Vosges s'amincissent et s'abaissent, comme pour livrer passage vers la plaine Lorraine. Glissant sur le plan qui s'incline du sud-est au nord-ouest, la Moselle et ses affluents ont entamé la circonvallation extrême du Bassin parisien, et se sont frayé, vers Toul, un passage qui jadis a conduit leurs eaux et leurs galets granitiques et gréseux jusqu'à la Meuse. Celle-ci est la médiatrice entre Lorraine et Champagne, entre les influences d'Europe centrale et celles de l'Occident.

Nulle part les relations parties de la Méditerranée ne rencontrent moins d'obstacles pour atteindre l'Europe centrale. La longue dépression suivie par le Rhône et la Saône contourne les Alpes et le Jura. Pendant près de 400 kilomètres à vol d'oiseau, elle se dirige vers le nord ; et là, soit par les plateaux calcaires où voisinent les sources de la Meuse et de la Marne, soit par les croupes argileuses et noyées d'étangs où se confondent presque les eaux naissantes des affluents de la Saône et de la Moselle, la Bourgogne se soude à la Lorraine. Là également vient aboutir la vallée rhénane; car la grande série d'accidents géologiques qui a finalement creusé ce fossé entre les Vosges et la Forêt Noire, s'infléchit au sud-ouest parallèlement au Jura : des espaces découverts, parmi lesquels percent çà et là, comme témoins, des croupes boisées, des éperons calcaires, ouvrent libre communication entre l'Alsace et la Bourgogne. Par cette issue s'étendait jusqu'au Rhin le domaine du peuple gaulois des Séquanes, comme plus tard le diocèse ecclésiastique de Besançon. Le commerce et la guerre ont à l'envi fréquenté ce passage : la plaine où se tenaient les

foires célèbres de Cernay, l'Ochsenfeld, a probablement servi de champ de bataille entre César et Arioviste.

Ainsi sollicitée entre des attractions diverses, la France de l'Est s'est longtemps partagée entre les unes et les autres. Historiquement la pénétration des civilisations classiques de la Méditerranée a éveillé des activités précoces. Des trouvailles de monnaies, d'objets fabriqués, attestent les relations du commerce massaliote. Mais ce sont surtout les voies romaines qui ont contribué dans une large mesure à fixer ses destinées. De la vallée de la Saône au Rhin supérieur par Besançon, du plateau de Langres à Trèves par Toul et Metz, de la haute vallée de la Meuse au Pas de Calais par Reims, divergeait un faisceau de routes : ce fut en quelque sorte l'axe commercial et politique des Gaules.

Il est dans la destinée de ces contrées d'être un lieu de transit et de circulation. Ce n'est pas en vain que par là, depuis des siècles, ont cheminé marchands et pèlerins, caravanes commerçantes ou expéditions militaires ; car la circulation ne cessa pas de suivre l'ornière une fois tracée. Ces relations laissent après elles un long sillage. Les bruits du dehors, les légendes, les renommées, les idées dont se nourrit l'âme populaire, se propagent et grandissent le long de ces voies-maîtresses. La gloire de Reims et de la monarchie française rayonna ainsi dans la vallée de la Meuse, pénétra jusque dans les replis où se nichait, entre Neufchâteau et Vaucouleurs, le village de Domrémy de Creue. Il n'était pas si reculé que n'y parvinssent, dans les temps de troubles qui agitaient le reste de la France, les contrecoups de nos guerres, les contagions de nos discordes, et que ne s'y fît jour dans une âme héroïque de jeune fille le sentiment de pitié pour le royaume de France. Siméon Luce, en faisant revivre les incidents au milieu desquels se passa l'enfance de Jeanne d'Arc, a non seulement situé à merveille son histoire, mais éclairé d'un jour vrai les influences sous lesquelles ont vécu les populations de ces contrées.

Cependant, les relations suivent le développement de l'histoire, se prolongent et s'étendent suivant le champ qu'elle embrasse. A mesure que la civilisation gagne vers le nord et vers l'est, et que surtout des foyers de commerce s'allument

dans la vallée du Main au seuil de l'Allemagne, la balance commence à pencher en un autre sens, à s'incliner vers les pays trans-rhénans. L'époque carolingienne marque un progrès décisif ; les foires de Francfort, qui remontent au XIe siècle, ne cessèrent pas, jusqu'à la fin du XVIIIe, de jouer le rôle de grand marché périodique pour Strasbourg, l'Alsace et une partie de la Lorraine. La vie urbaine devient alors plus intense. Metz, au carrefour des peuples, trouva dans la banque et le change une des sources de son ancienne activité commerciale. Situé au point terminal que peut atteindre sans trop d'obstacles la remontée du Rhin, Strasbourg sut profiter de cet avantage pour fixer de bonne heure près du confluent de l'Ill l'origine de la navigation rhénane. Ce fut sa renommée et sa richesse au XIIIe siècle ; et longtemps après que ce rôle prépondérant eût passé en d'autres mains, ses citoyens se plaisaient à en rappeler les souvenirs. « Ce sont, écrivaient-ils en 1802 [1], les bateliers de Strasbourg qui, avant tous autres, osèrent sonder le Rhin et essayèrent d'en rendre la navigation profitable au transport des marchandises et à la communication des deux rives... C'est aux Strasbourgeois qu'on est redevable des premières notions qui ont été recueillies sur les moyens de ne pas être victimes des caprices de l'impétuosité du fleuve. » On voit que les glorieux pontonniers de la Bérésina comptent de lointains ancêtres.

Observons que des causes naturelles travaillent en faveur des relations commerciales avec la Germanie et les Pays-Bas. Il ne suffit pas de remarquer que la Meuse et le Rhin suivent la direction du nord. Le commerce vit de contrastes : or, parmi les contrées limitrophes à l'est et au nord, aucune ne possède les avantages de produits délicats et variés au même degré que les coteaux qui bordent le versant oriental des Vosges, ou ceux parmi lesquels se glisse la Moselle ; que les plaines d'alluvions qui entourent Metz, ou les croupes de *lœss* qui viennent expirer à Strasbourg. Ces pays alsaciens et mosellans ont ce qui manque aux stériles massifs schisteux ou gréseux qui les encerclent, ou aux plaines embrumées que

1. Mémoire imprimé par ordre du Comité consultatif du Commerce de Strasbourg (Strasbourg, imprimerie Levrault, 1802).

baignent les mers du Nord. Ils font l'effet, par comparaison, de terres de bénédiction, qu'illumine un ciel plus brillant, qui jouissent d'automnes plus ensoleillées, d'une nature plus souriante. Les tabacs d'Alsace avaient leurs principaux débouchés en Allemagne ; ses blés nourrissaient en partie la Suisse ; ses vins étaient achetés « par les Frisons et les Morins », dit un chroniqueur du IXe siècle ; ceux de Lorraine et de Barrois trouvaient leurs clients dans l'Électorat de Liége. Le Rhin charriait vers les Pays-Bas les bois des montagnes, et apportait en échange les produits lointains d'outre-mer.

Intermittents parce que soumis aux vicissitudes de l'histoire, mais toujours prêts à renaître, ces rapports nous disent, du fond du passé, la signification et la haute valeur de ces contrées. De toutes les parties de ce territoire envié qui s'étend entre le Rhin et l'Océan, il n'en est aucune que sillonnent des voies de plus grande portée, ni qui plonge par des ramifications plus nombreuses dans le tronc européen. Ces courants que la pente, après quelque hésitation, entraîne vers la mer du Nord, ces voies romaines dont la trace subsiste, tout au moins dans la nomenclature et les souvenirs, et enfin tout le réseau des routes, canaux, voies internationales qui, dans la suite des temps, s'est greffé sur ce premier canevas, jalonnent une circulation historique qui embrasse, des Alpes à la mer, toute l'Europe occidentale. Les rapports s'y croisent et font de toutes parts pulluler la vie. Une traînée de civilisation s'est propagée le long de cette zone chargée d'histoire.

Par la Lorraine et l'Alsace, cette zone s'incorpore au reste de la France. Ces voies qui divergent vers le nord et l'est, vers les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, convergent au contraire vers l'ouest. C'est dans ce sens que plongent depuis les Vosges les couches géologiques; et les lignes démantelées des côtes lorraines contre lesquelles ont butté les eaux courantes, dessinent la circonvallation extrême qui s'incline par une série d'arcs concentriques vers le Bassin parisien. La contiguïté de ce domaine centralisateur, qui marque d'un trait si général la physionomie du nord de la France, exerce une attraction puissante sur ses abords. Le faisceau des relations se resserre à son approche ; il se noue vers Paris à celui des Flandres. La prospérité des foires de Champagne fut jadis

l'expression de ces rapports. Elle déclina par l'effet de ces vicissitudes politiques dont il faut toujours tenir compte dans cette partie perpétuellement disputée de l'Europe. Mais le témoignage de la géographie n'en est pas moins explicite pour attester que, au sud de l'obstacle des massifs schisteux qui resserrent le cours du Rhin et de la Meuse, la grande région ouverte qui par Reims ou Paris livre accès vers la mer est la voie la plus directe par où Mulhouse puisse alimenter ses manufactures, la Lorraine expédier ses fers, et par où surtout s'est noué lentement, par les idées plus encore que par les marchandises, tout ce qui crée l'intimité entre les hommes. L'Alsace et la Flandre se rencontrent dans le Bassin de Paris et semblent, aux deux extrémités d'une voie naturelle, vouées à une solidarité de fortune.

L'histoire politique n'est en tout ceci qu'un miroir imparfait. Des mouvements de peuples venus de très loin en ont maintes fois troublé le cours naturel. La vie locale, qui a aussi des racines profondes dans la géographie, a longtemps pris le dessus. Jamais cependant, dans les circonstances décisives le contre-coup des événements qui ont affecté notre existence n'a manqué de retentir dans cette future France de l'Est. La date de 58 avant notre ère, où les légions romaines barrèrent passage au premier ban des envahisseurs de l'Alsace, marque un point tournant de notre histoire. Si nos guerres anglaises eurent en Lorraine la répercussion que l'on sait, l'Alsace même n'échappa point à leur contre-coup. Ce fut, sinon l'existence, du moins l'avenir du royaume qui se joua en Alsace et en Lorraine au temps de Charles le Téméraire. Ainsi, avant même d'entrer dans l'unité française, cette contrée en partage les vicissitudes, en subit les crises. Elle est comme une plage sur laquelle le flot habituellement déferle et que recouvrent par intervalles les vagues de fond.

II. — LES HOMMES

§ I. — *Alsace.* — Les traits géographiques s'accusent en forte saillie dans cette France de l'Est. Ils y différencient des régions et des hommes. Les accidents qui dans la suite des

âges ont abouti au soulèvement du massif vosgien et à l'enfoncement de la plaine rhénane, n'ont pas seulement dressé des reliefs ; ils ont affecté la physionomie des alentours, ils ont étalé autour d'eux, sous forme de débris, de larges plaques de sables et graviers siliceux qu'occupent encore, malgré les défrichements, de vastes forêts. Une lisière extérieure de bois s'ajoute à la séparation qu'interpose la barrière des montagnes vosgiennes. L'homme ne s'est établi que peu à peu dans ces solitudes. Les grandes forêts de conifères qui couvrent les flancs des Vosges n'ont cédé que lentement à la pénétration des cultures ; il semble même que la vie pastorale n'ait gagné que vers le XIe siècle, c'est-à-dire bien plus tard que dans les Alpes et le Jura, les espaces découverts qui avoisinent les crêtes. Les rapports furent rares entre les deux versants. Sans doute il se forma vers le XIIIe siècle un échange d'ailleurs tout local de produits entre la vallée de Münster et celle de la Bresse. Dès une époque plus ancienne la trouée de Saales, entre Saint-Dié et Molsheim, servit au transport du sel, comme l'indique le nom de *via salina torum* par lequel elle est parfois désignée. Toutefois l'histoire ne connaît qu'une brêche de communication entre les peuples, celle de Saverne. Au delà, la nappe de grès qui s'étale, ne fut, pendant des siècles, qu'une solitude forestière où quelques verriers pratiquaient une industrie semi-nomade. Ainsi une vie originale s'est développée de part et d'autre des Vosges. Les parties où s'est de bonne heure fixée la vie lorraine ne sont pas celles qui touchent à l'Alsace. Les deux contrées se tournent le dos ; leur rapprochement fut une œuvre de longue haleine, qui n'a trouvé sa consommation que de nos jours. C'est l'industrie, une tard-venue, qui, en prenant possession des Vosges, a comblé le vide qui s'interposait entre elles.

Les contrastes, malgré tout, persistent. Ce n'est guère que dans la France du Sud, entre la Méditerranée et le Massif Central, qu'on en trouverait de plus forts que celui qui assaille le voyageur venant de Lorraine au débouché du col de Saverne. Presque subitement, comme un rideau qui s'écarte, les montagnes s'ouvrent ; et le regard engourdi par les mornes horizons de guérêts qui attristent les environs de Sarrebourg, voit s'épanouir des plaines riantes, où brillent parmi les vergers de

pittoresques villages. C'est l'Alsace qu'on salue avec une surprise qui touche à l'émerveillement. Peu de voyageurs ont échappé à cette impression : leur seul tort fut souvent de trop généraliser.

L'Alsace n'est pas le jardin ou le paradis qui semble s'étaler ainsi. Ces riches plaines de *lœss*, dont la plus ample se déroule des environs de Saverne jusqu'aux abords de Strasbourg, ne sont pas toute l'Alsace. Il y a aussi, parallèlement aux montagnes, des coteaux calcaires assez nus, que couvrent les vignobles entremêlés de villages de pierre ; il y a des vallées que couronnaient jadis des burgs féodaux et où l'usine remplace aujourd'hui l'abbaye. Il y a aussi de grandes forêts et le long de l'Ill, des nappes souterraines dont l'infiltration gagne la surface du sol. Enfin le Rhin se déroule et se dérobe presque entre des rives marécageuses où la chasse et la pêche trouvent leur butin.

Le vieux géographe Sébastien Münster donne déjà la note juste. Ce qu'il prise surtout en Alsace, c'est la variété de produits. « Il n'y a pas de pays, dit-il, qui avec de pareils coteaux de vignes, réunissent autant de champs productifs, d'arbres fruitiers, de forêts et de pâturages. » L'Alsace fait ainsi l'effet, au XVIe siècle, d'une contrée où rien ne manque. Elle exerce par là une attraction singulière sur tous les peuples voisins. « Dès que les étrangers y ont mis le pied, dit le même géographe, ils ne veulent plus la quitter. » Et chose curieuse, la même remarque revient à peu près dans les mêmes termes, près de trois siècles après, sous la plume de nos préfets du premier Empire : ils notent le grand nombre d'établissements formés par des militaires retirés qui épousent des femmes du pays.

Quels sont ces étrangers qu'attire ainsi, au dire de Sébastien Münster, le désir de profiter de la vie en Alsace? Il en vient de tous les côtés : il cite « Souabes, Bavarians, Savoisiens, Bourguignons et Lorrains » ; mais ajoute-t-il, « sur tous autres les Souabes aiment bien à y faire leurs nids ». Certes la terre d'Alsace est assez riche pour être accueillante ; beaucoup d'éléments étrangers sont venus, à diverses époques et pas seulement après les grandes crises, s'ajouter à la population autochtone ; car cette terre assimile autant qu'elle attire.

D'ailleurs, tout attaché qu'il reste à ses coutumes et à sa vie traditionnelle, l'Alsacien n'est point, de son naturel, xénophobe. Cependant, il y a parmi les étrangers qui viennent affluer à sa table, une catégorie pour laquelle il éprouve une particulière répugnance : le Schwob. « Il ne veut pas être, ni être appelé un Schwob », écrit un géographe du XVII[e] siècle. L'idée qui pour lui s'associe à ce nom, est celle d'un parasite, d'une sorte de pauvre hère qui, dépourvu chez lui de moyens d'existence, se met en quête pour vivre aux dépens d'autrui. On est tenté de se demander de quels faits concrets avait pu naître et s'entretenir ce sentiment. Peut-être n'est-il pas impossible de le discerner. N'y avait-il pas parmi cette multitude de souverainetés seigneuriales et surtout de princes possessionnés qui foisonnaient sur la terre d'Alsace, un appel constant de fonctionnaires, baillis, gardes, petits employés ou scribes venus d'outre-Rhin? C'est à ces intrus que, dans sa vie quotidienne, l'Alsacien avait affaire ; et peu lui importait sans doute que ce personnel étranger parlât une langue parente de son dialecte : l'instinct social avait chez lui plus de force que la race. Un sentiment invétéré de dédain s'est transmis héréditairement.

Lui-même est un personnage établi, carrément assis dans ses habitudes, très prompt à faire largement honneur aux biens dont il dispose, vins, fruits, légumes et le reste. On aime à se le représenter, comme dans certaines vieilles estampes, appuyé sur ses sacs de blé. L'abondance entretient sa bonne humeur : il semble que le naturel joyeux de ce peuple ait frappé de quelque étonnement nos intendants et nos administrateurs, peu habitués sans doute à rencontrer pareilles dispositions chez leurs administrés et contribuables [1]. Ce qui les surprend aussi, il faut le reconnaître, c'est l'habitude de prendre occasion de toute assemblée, officielle ou non, pour des repas et beuveries dont les comptes sont imperturbablement inscrits aux registres des communautés. Qu'eût-ce été, s'il leur était arrivé de lire les *rotules* ou anciennes chartes dans lesquelles les paysans des XI[e] et XII[e] siècles avaient formulé leurs droits

1. « Ce peuple dont le naturel est la joie », écrit l'intendant de La Grange (Voir ses mémoires de 1697 et 1702).

et coutumes judiciaires ! Ils y auraient vu, bizarrement mêlé au protocole, le menu préalablement réglé des repas qui en étaient l'accompagnement nécessaire [1]. Contrairement à l'ordinaire, le paysan n'est pas personne muette dans l'histoire de ce pays. Il s'est livré naïvement, tel qu'il était autrefois et tel qu'il est sans doute intérieurement resté, dans ces documents médiévaux où son indépendance s'affirme, sans qu'il laisse échapper l'occasion de satisfaire sa gourmandise et parfois aussi d'épancher sa bile.

Qu'on ne s'étonne pas alors que l'Alsace, à la différence des contrées qui l'entourent, retienne ses habitants. Bien que le commerce avec l'étranger, particulièrement avec les Allemagnes, soit actif et reste tel jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, et que ces relations soient étroitement liées à la vie de la province, les habitants évitent de s'expatrier. « Ils sortent rarement de leur province », écrira l'intendant de La Grange. L'Alsace, en cela, ressemble au reste de la France ; il a fallu un concours d'épreuves pour qu'elle devînt, temporairement, une contrée d'où l'on émigre.

Ce paysan alsacien tient au sol par de fortes racines, et malgré seigneurs ou abbés, s'en considère comme le maître. L'extrême division du sol était un fait accompli bien avant la Révolution française : si une grande étendue était occupée par les domaines ecclésiastiques, la longueur des baux de fermage, souvent héréditaires dans les biens d'Église, équivalait presque à possession. Partout, soit vigneron, soit cultivateur de céréales, il imprime sa forte et originale personnalité : bourgs et villages de vignerons s'alignent sur la bande de coteaux qui s'étend de Rouffach à Obernai : leurs maisons de pierre se pressent, et accusent parfois, par quelque détail de moulure et d'ornement, des vestiges d'antique aisance. Quelques-uns, restés fiers des restes d'enceinte qui les compriment, ont prétendu au titre de villes. Ce sont en effet de petites villes par leurs souvenirs historiques ou légendaires, leurs institutions patriarcales, où volontiers quelque goguenardise se mêle aux actes les plus graves et jusqu'au choix des supplices infligés aux

1. Hanauer, *les Paysans de l'Alsace au moyen âge : étude sur les cours colongères* (Paris-Strasbourg, 1865).

délinquants. Elles contribuent à conserver fidèlement à l'Alsace cette physionomie archaïque et pittoresque, qui est un de ses traits caractéristiques, un de ceux qui la font aimer de ses enfants.

Tout autre, et non moins caractéristique, est le village de plaine, autour duquel s'étendent les cultures de céréales. Le logis du vigneron n'exigeait ni nombreuses dépendances, ni grands espaces : au contraire, sans rompre l'individualité du village, la maison s'y développe avec plus d'indépendance et d'ampleur. Ces villages s'échelonnent en files, ou s'égrènent en chapelets sur les terrasses que borde l'ancienne voie romaine entre l'Ill et le Rhin, dans la Haute-Alsace. Dans la Basse-Alsace, c'est surtout entre Saverne et Strasbourg, sur les croupes de lœss du pays appelé Kochersberg, qu'ils se pressent. Comme les pièces d'un damier, ils s'écartent à intervalles réguliers les uns des autres. Une même désinence, *heim*, atteste entre eux une communauté d'origine qui se perpétue dans une communauté de genres de vie, d'habitudes, de costumes et même d'aspect physique. Et dans tout cela respire un air d'égalité dans l'aisance.

Le village est fortement empreint de personnalité. « La communauté » pour l'appeler de son nom traditionnel, forme un groupe, dont les membres doivent rester unis, à proximité les uns des autres, afin d'obéir aux mêmes règlements, de se conformer aux us et coutumes et ne pas échapper à une vigilance amiable sans doute, mais réciproque et attentive. Les règlements d'autrefois ne permettaient pas de se soustraire au voisinage des autres habitations, de bâtir en dehors et loin du village. C'est ce que confirment au XVIIe siècle de nombreux considérants empruntés aux arrêts du Conseil souverain [1] : et cette interdiction entre ainsi dans la jurisprudence du régime français. Voici, par exemple, un verrier qui « demande à la communauté la permission de se bâtir une habitation sur un terrain qu'il a dans le ban, offrant de contribuer aux impositions. La communauté lui refuse sa demande, prétendant que la construction dans un lieu éloigné du village, porterait préjudice aux habitants pour le pâturage et la glandée ; mais

1. Notes d'arrêts du Conseil souverain d'Alsace (1698).

ils offrent une place dans le village pour y bâtir. » Et dans l'allégation de ces motifs on se réfère, comme d'habitude, au passé.

La maison, dans ces grands villages agricoles, se transmet comme le symbole de la perpétuité familiale, la gardienne du foyer ancestral. Il est convenu, dans les coutumes d'Alsace, que le principal corps de bâtiment, le *hof* avec ses dépendances immédiates, doit échapper à la division ; et même dans certains cantons, c'est au plus jeune fils qu'en est dévolu de préférence l'héritage, comme pour mieux assurer, par cette prime au tard venu, la transmission à ceux qui suivront. Cette importance du *hof* se traduit dans l'aspect extérieur. Les maisons restent voisines, sans être contiguës. Il subsiste encore assez de spécimens de ces vieilles fermes pour nous les montrer au complet, avec leurs vergers, leurs granges, les étables, le bûcher, le poulailler, le pigeonnier au fond de la cour, etc. Le logis lui-même, avec son toit à deux étages de mansardes, présente un aspect robuste et cossu ; les balcons et les moulures sculptés témoignent des larges emprunts qu'on avait jadis l'habitude de faire gratis aux forêts communales.

La forêt en Alsace — et il faut entendre surtout la forêt de plaine — n'est pas seulement un élément du paysage, elle fait partie intégrante de l'économie rurale. Si chaque village tient essentiellement à se maintenir en groupe, c'est à raison des mesures d'entente et de discipline qu'exige l'usage en commun des glandages ou pâtures qui se trouvent à proximité, à portée des visites quotidiennes du troupeau communal. Ces bois de chênes, dont les bouquets, plus nombreux jadis, font tache çà et là entre les champs, étaient pour les villageois un magasin de matériaux et de combustible, en même temps qu'un réfectoire gratuit pour les troupeaux de porcs qu'à certaines époques de l'année, avec des intervalles réglementaires d'interdiction, on y conduisait. Il serait difficile d'exagérer l'importance que la question des bois, soit pour le combustible, soit pour les récoltes de glands ou faignes, soit pour la vaine pâture, représente dans l'histoire de ces campagnes. Ce fut un des premiers objets de litiges qui s'imposèrent à l'attention de nos intendants et magistrats ; et si l'on remonte dans le passé, on le trouve à l'origine des réclamations et des procès,

comme un de ces points vulnérables par où s'entretiennent et s'enveniment les griefs entre paysans et seigneurs. « Nous avons, disait, en 1524, le manifeste des paysans en révolte, des griefs au sujet du bois; car nos seigneuries ont usurpé les forêts pour elles seules et quand le pauvre homme a besoin de quelque chose, il est forcé de l'acheter. »

C'était en effet une question inquiétante, et à vrai dire insoluble que soulevait la propriété des forêts. Une réminiscence obscure de temps où la silve était chose commune, librement ouverte à tous, obsède l'esprit des paysans. Les rois, puis les seigneurs l'ont accaparée pour leurs chasses et leurs plaisirs; et maintenant ils suppriment ou soumettent à des redevances ce droit de pâture sur lequel le paysan fonde en partie son économie domestique ! On a vu ce grief, toujours vivace au fond des cœurs, faire explosion dans les grandes crises de fermentation générale qu'allument la Réforme ou la Révolution. En temps ordinaire, il donne lieu à des contestations tenaces qui ne craignent pas d'affronter et de mettre en cause les plus hautes seigneuries. Des procès surgissent entre les paysans du Val d'Orbey et les sires de Ribeaupierre. Les comtes de Hanau-Lichtenberg ont affaire, dans le Hattgau (environs de Wissembourg) à des « paysans retors, rétifs et sournois »; c'est en ces termes pleins de rancune que les qualifie en 1592 un chroniqueur aux gages de ces princes possessionnés. « La seigneurie, dit-il, a beaucoup de mal avec eux. » Faut-il rappeler enfin le procès qui, vers 1607, se débattit devant la Chambre impériale de Spire entre les seigneurs copropriétaires de la Marche de Marmoutier et les habitants de Saverne? Comme si cette localité était vouée aux incidents héroï-comiques, la confiscation du fouet et du cornet à bouquin du porcher communal fut le premier acte du drame.

Le paysan d'Alsace est bien un paysan en ce sens qu'il a les défauts de crédulité et de superstition de sa classe ; mais il puise dans l'aisance que lui procure le sol, dans les traditions qu'il cultive, et sans doute aussi dans des prédispositions de race que les circonstances ont entretenues, une personnalité robuste qui ne cède pas, qui regimbe contre qui s'impose. Tenace dans ses revendications. il n'admet pas la prescription de ce qu'il considère comme ses droits ; sa per-

sonnalité n'entend point abdiquer. L'indépendance, toutefois, n'exclut pas chez lui la circonspection ni la discipline. Il sait au besoin se réserver et attendre.

C'est d'un sentiment enraciné de justice que s'inspire chez lui l'esprit démocratique. Ces droits, qu'il maintient, il les raisonne ; il cherche à les appuyer sur une autorité morale qui garde une grande prise sur son esprit, même en ses colères : celle des traditions, des coutumes auxquelles le lointain du passé donne à ses yeux une consécration. Lorsque le vent de la Réforme aura soufflé sur ces populations rurales, c'est sur les Livres Saints qu'elles appuieront leurs revendications. A quelque confession qu'elles appartiennent, la tradition garde sa puissance : catholiques ou protestants se ressemblent à cet égard. Les observateurs pénétrants que la France de Colbert envoya en Alsace ne s'y trompèrent pas. Je relève cette remarque chez l'intendant La Grange : « Le clergé y est plus respecté qu'en France. » C'est qu'il porte en effet le dépôt de la tradition. Il y a chez ce peuple alsacien un fond de gravité qui se teinte aisément de religiosité et peut même s'assombrir de puritanisme, mais qu'un équilibre de tempérament préserve de l'intolérance.

A Dieu ne plaise que je prétende résumer dans ce type, si expressif qu'il paraisse, tout ce qu'il y a de variété et de richesse dans la civilisation qui s'est développée en Alsace. Sur ce fond rural s'est greffée, surtout à partir du xvie siècle, une vie urbaine dont l'humanisme a été la fleur. Colmar, Schlestadt, Haguenau, comme Saint-Dié de l'autre côté des Vosges, connurent, au souffle de la Renaissance, une éclosion littéraire et scientifique. Strasbourg devint une ville au plein sens du mot, avec tout ce qu'il exprime de haute et savante culture. On sait de quel éclat la bourgeoisie alsacienne a brillé de nos jours dans l'industrie et la science. On peut dire néanmoins que même dans ses manifestations les plus élevées cette culture conserve une saveur locale, comme persiste jusque dans les crus les plus raffinés le goût du terroir. Les influences du dehors fécondèrent les qualités, sans altérer ce fond essentiel. C'est dans l'âme populaire que se retrempe ce génie alsacien, dont le langage a des sonorités joyeuses, dont le bon sens s'aiguise d'ironie et la finesse s'anime de verve. C'est le rire

de Kléber, allié à la vaillance ; c'est l'ironie injectée de bonne humeur, qui s'entend si bien à crever d'une pointe caustique les bulles de savon de la vanité ou les bouffissures de l'orgueil.

***

§ II. — *Lorraine.* — Lorsque, partant des Vosges, on se dirige vers l'ouest, on voit successivement affleurer des sols de nature différente : d'abord une zone de grès où les rivières ont entaillé des vallées profondes ; puis des plaines se déroulent découvertes et largement ondulées ; la surface apparaît rocailleuse, mais c'est un sol calcaire, bourré de fossiles, imprégné de phosphore et de substances fertilisantes, où la culture prospère à souhait. Un paysage plus déprimé lui succède, où sur un sol tenace et gluant de marnes et d'argiles bariolées s'étendent des forêts, dorment des étangs. Enfin les coteaux dont le profil rectiligne et les promontoires busqués attiraient les yeux, se rapprochent, se combinent, étalent sur leurs pentes rougies par le minerai de fer des éboulis chargés de vergers et de vignobles. Au delà, enfin, ce sont des plateaux ; fertiles quand, comme dans la Woëvre, le calcaire est mêlé d'argile, désolés quand le calcaire fissuré laisse s'infiltrer les eaux. Ainsi se déroulent à vol d'oiseau, sur une largeur qui n'atteint pas 100 kilomètres, les zones tranchées dont la juxtaposition constitue la Lorraine.

Ces différences de sol, dans un espace si étroit, ont favorisé des rapports de solidarité entre les habitants. La répartition des établissements humains en fournit la preuve géographique. Ils recherchent en général les lignes de contact des zones, de façon à combiner les avantages de l'une et de l'autre. C'est ainsi que, sur la lisière du grès, les villages aiment à profiter de la proximité des prairies, des champs et des bois. Une série de petites villes, dont les halles couvertes rappellent une activité commerciale ancienne, jalonnent en général la lisière des grès et des calcaires-coquillers. On les compte depuis Lamarche aux confins de la Bourgogne, par Rambervillers, Blamont, Sarrebourg, Lorquin, jusqu'à Sarreguemines aux confins du Palatinat. Toutefois, c'est au pied des côtes, presque à

l'extrémité occidentale, que, grâce aux avantages de position et à la proximité de riches terroirs argilo-calcaires[1] s'est porté le principal développement urbain. Entre les villes, châteaux forts et lieux consacrés qui s'y sont succédé, Metz et Nancy ont fini par prévaloir; trop rapprochées pour n'être pas rivales, mais incessamment tiraillées par des influences adverses, dont le contre-coup retentit dans toute la Lorraine. Car, à la différence de l'Alsace, qui n'avait affaire qu'à un pouvoir central éloigné, le pouvoir ducal, ici, s'exerça de près, avec intensité. Il se forma en Lorraine un petit État ; ce que ne connut jamais l'Alsace ; un État qui chercha à se suffire et à s'organiser en lui-même.

Ce sol nourricier qui a permis de bonne heure à la population lorraine d'épaissir ses rangs, de s'organiser, de se constituer en groupes, ne se présente nulle part avec plus de continuité que sur la bande qu'on appelle par excellence *la plaine.* Il a fallu pour le mettre en valeur de pénibles efforts séculaires, car cette glèbe est dure et raboteuse. Mais elle récompense et encourage l'effort. C'est pourquoi ces campagnes portent les stigmates des terres sur lesquelles s'est acharné depuis longtemps le travail humain. Le besoin de produire non seulement pour soi, mais pour les voisins, habitants des maigres sols vosgiens de genêts et de bruyères, population des terrains marécageux du *Pays Saulnois,* en a peu à peu éliminé tout ce qui ne concourait pas directement à ce but. On rencontre souvent chez les administrateurs et les économistes du XVIIIe siècle cette observation que les cultures de grains y tiennent une place trop exclusive ; ils regrettent que les défrichements aient trop réduit la proportion des pâturages ; ils déplorent que les arbres, si utiles pourtant pour fournir un abri aux troupeaux, aient disparu, sacrifiés à l'appât d'un profit momentané ; je dirais plutôt à cette aversion instinctive qu'éprouve en tout pays le laboureur pour ce qui gêne ou encombre la seule chose qu'il aime, son champ. Chaque génération a rogné quelque chose de ce qu'avait encore pu respecter la précédente. Cette application obstinément tendue

1. Ces terrains fertiles portent des noms particuliers de pays : le Xaintois près de Mirecourt, le Vermois au sud-est de Nancy, la Woëvre entre la Moselle et la Meuse.

vers le même objet, a fini par imprimer un caractère de monotonie grave à cette campagne. L'œuvre humaine l'a transformée ; et cependant la présence de l'homme s'y dérobe presque. L'impression de vide qui plane sur ces larges ondulations pourtant peuplées de villages et çà et là même semées de quelques lambeaux de bois, tient à ce que, les arbres isolés et les maisons éparses faisant défaut, l'œil s'y promène sans rencontrer rien qui l'arrête.

La population est agglomérée en d'étroits villages qui, aujourd'hui pour la plupart n'ont pas plus de deux cents habitants. La formation de ces petits groupes agricoles remonte sans doute à l'adoption d'un mode d'assolement qui n'a guère varié depuis l'époque lointaine où il s'établit. C'est à ce système qu'est due la répartition autour du village pris comme centre commun, de pièces détachées appartenant à divers propriétaires, qu'aucune séparation ne divise. Ces pièces n'ont pas tardé à s'émietter elles-mêmes en une foule de parcelles ; car dans ce pays où le sol était la grande tentation, la coutume pratiqua de temps immémorial le partage égal des successions, et réduisit presque à néant, du moins pour les roturiers, le droit de primogéniture. Remarquons en passant que l'égalité de partage ne nuisit pas aux progrès de la population, car on constatait, au lendemain de la Révolution, que les familles de six à huit enfants n'étaient pas rares dans la campagne [1].

Ces « laboureurs », suivant le nom par lequel, propriétaires ou fermiers, ils étaient désignés autrefois, vivent en une sorte de collectivité ; car ils sont tenus, à cause de l'enchevêtrement de leurs biens, d'observer entre eux une entente rigoureuse pour mener en commun les actes successifs de la vie agricole. Fenaisons et moissons doivent être des opérations simultanées. Une fois le champ moissonné et le pré amputé de sa première coupe, le tout appartient aux moutons, au bétail, aux oies de la communauté. Chaque matin le bétail est rassemblé pour être conduit au pâturage ; et l'on peut encore en maints villages assister à la scène dont Arthur Young s'amusa

1. Mémoire statistique du département de la Meurthe, adressé au Ministère de l'Intérieur, par M. Marquis, préfet. Paris, Impr. Nat., an XIII.

à Mars-la-Tour. « Le berger sonnait son cor, et rien n'était plus drôle que de voir chaque porte vomir des moutons et des porcs, quelquefois des chèvres, le troupeau grossissant à chaque pas. » Les jachères ne suffisent pas ; il faut des pâturages communs pour l'entretien de ce bétail ; il n'y avait pas au XVIIIe siècle soixante communautés sur mille qui en manquassent, du moins dans les Trois-Évêchés [1]. Au besoin plusieurs villages s'associent. On distingue, en effet, le droit de *vaine pâture*, qu'a chaque communauté de faire pâturer ses troupeaux sur son propre territoire ; et le *droit de parcours*, en vertu duquel les habitants de plusieurs communautés conduisent réciproquement leurs troupeaux sur le territoire des uns et des autres. « L'origine de ces droits, — dit un mémoire sur cette question qui fit couler en vain beaucoup d'encre, au XVIIIe siècle, — se perd dans les temps reculés [2]. » Nous sommes donc en présence d'une organisation définie, servant de base à un état social. Une certaine cohésion unit les membres d'une communauté et ces communautés entre elles ; et à défaut de conventions d'intérêts, les fêtes patronales sont assez joyeusement fréquentées pour entretenir la familiarité et les bons rapports.

Ce régime, fort critiqué, et assurément fort critiquable au point de vue économique, car on conçoit la gêne qu'y rencontrait toute initiative et les abus qu'entraînait la vaine pâture, n'en a pas moins résisté au temps ; et cette ténacité est bien digne de remarque. Les cadres subsistent par la force des habitudes dont ils ont fixé les moules.

Ce qui est sûr, c'est qu'il faisait peser un lourd fardeau de travail sur les épaules, puisque ce terrain lorrain est loin d'offrir la facilité meuble du *lœss rhénan*. Il aurait fallu de puissants attelages, de six à huit chevaux, pour triompher de la compacité de ces terres fortes ; mais comment se les procurer? Il eût été trop dispendieux « d'aller les chercher en Allemagne, en Ardennes et en Dannemark [3] ». Et d'ailleurs

1. Archives Nat., H. 1515.

2. Archives Nat., H. 1515. *Mémoire sur les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'agriculture en Lorraine et dans les Trois-Évêchés.*

3. Arch. Nat., *id.*, *ibid.*

comment les nourrir et les loger? Tout au plus ces laboureurs de parcelles morcelées pouvaient-ils subvenir à l'entretien plus ou moins aléatoire de quelques animaux de petite taille, « qu'on n'est pas forcé de nourrir à l'écurie ». L'aspect actuel de la plupart de ces villages agricoles, qui n'ont guère varié depuis le temps jadis, jette un jour sur ce passé. Quand on voit ces maisons étroitement serrées, sans autre espace pour loger fumier ou charrettes que le bord de la chaussée de la rue, couvrant sous leur large toit le logement des animaux et des hommes, avec une porte-cochère pour les premiers accolée d'une porte plus basse pour les humains, il est facile de se représenter les conditions étroites de cette vie rurale. On suppléait sans doute de son mieux, en s'entr'aidant, à l'insuffisance du cheptel ; mais c'était en somme à la famille du laboureur de ne pas épargner sa peine et ses bras. L'âpreté au travail, la capacité de continuer le travail pendant de longues heures, ont vivement frappé nos anciens administrateurs chez ces populations. Ils s'étonnent, en bons économistes, du grand nombre de forces humaines qu'absorbe le travail agricole, et ils préconisent l'orientation vers l'industrie comme remède à ce phénomène anormal.

Quoi qu'il en soit, c'est à cette dure école que s'est formée la population lorraine. Elle y a contracté, avec le sentiment de la nécessité du travail, l'habitude de ne pas plaindre sa peine ; et comme on est porté à ne pas gaspiller des bénéfices péniblement acquis, l'esprit d'économie s'est incrusté[1]. Une stricte économie, exclusive de toute recherche de luxe, se manifeste dans la simplicité des demeures, l'absence d'ornements. Toutefois cette parcimonie n'entame pas le sentiment de respectabilité qui s'attache à l'extérieur de la personne. Les mêmes observateurs qui critiquent à bon droit l'insuffisance des installations, constatent qu'en général la mise des habitants de la campagne annonce l'aisance.

Cette classe de cultivateurs, dont dépend la subsistance de la Lorraine, est comme l'armature de la contrée. On s'inquiète quand cet organisme semble sérieusement atteint, comme si,

1. L'Alsacien au contraire « peuple laborieux, boit ce qu'il a gagné et ne garde rien pour le lendemain », écrit Sébastien Münster avec une pointe de satire.

lui détruit, tout s'écroulât. On put croire, à de certains jours, qu'il en serait ainsi. Pendant la guerre de Trente ans, sous la terreur suédoise, en 1632 et années suivantes, un sombre désespoir s'empara de ces villageois. D'une fuite farouche ils se jetèrent dans les forêts, abandonnant à la mort bestiaux, chevaux de labour, tout enfin. Il ne leur restait qu'à vivre de brigandages, à se faire « chenapans et loups des bois » : ce qu'ils firent en effet en grand nombre : exaspérés et « pris d'une férocité particulière », comme l'écrit en 1698, l'intendant français encore sous l'impression de ces tragiques souvenirs [1] !

Plus tard il y eut encore des crises, moins terribles il est vrai, à la suite des guerres, corvées et contributions de toute espèce. Une enquête menée en 1762 par la Cour souveraine de Lorraine aboutit, comme on le voit par les réponses des curés, à d'assez inquiétantes constatations : diminution des propriétaires, appauvrissement des cultivateurs, restriction des ressources. « Il y a trente ans, soupire le curé d'un des plus riches terroirs de Lorraine, que les deux villages de Varangéville avaient un troupeau communal de mille bêtes à laine ; il y en a à peine cinq cents aujourd'hui [2]. » C'était la liquidation d'une longue période de guerre. Mais cette même Lorraine, qui semblait atteinte dans ses forces vitales, se montrait capable, trente ans plus tard, d'absorber par achat une masse énorme de communaux ou de biens nationaux. Jamais, réellement, elle ne s'abandonne. C'est bien la même population que nous voyons en ce moment, sous le feu de l'ennemi, cultiver ses champs, préparer les moissons futures. Les coups répétés des invasions ont forgé d'un métal solide le tempérament de ce peuple.

***

Cette Lorraine agricole n'est pas toute la Lorraine. Dans l'inventaire des duchés de Lorraine et de Bar, que Didier

1. Boulainvilliers, *État de la France*, t. I. — Extrait du mémoire sur les duchés de Lorraine et de Bar.

2. Arch. Nat., H. 1511 ; 6 registres dans K. K., 1159.

Bugnon, géographe du duc Léopold, dressa en 1711 [1] les terres de labour, avec les vignes et les prés, sont évalués à moins de moitié de la superficie totale ; les bois, y compris friches et pâquis, couvrent le reste. La population pourtant ne manque pas dans ces parties déshéritées ; mais les divers métiers auxquels elle se livre, ne suffisent pas à la nourrir, et ne l'occupent, d'ailleurs, qu'une partie de l'année, Voilà donc un large contingent disponible pour des travaux supplémentaires dont quelques-uns à la rigueur peuvent s'accomplir sur place, au moyen d'industries domestiques ; mais qui le plus souvent nécessitent un déplacement vers les lieux où la demande de bras est intense. Ainsi en ont décidé les conditions géographiques : à côté d'une population strictement fixée et encadrée au sol, il existe en Lorraine, de par sa nature, un élément peu stable, contraint de se transporter hors de chez lui en quête périodique de moyens d'existence.

Quelques-uns se transportent au loin, poussent leurs tournées dans tout le royaume et même au dehors. Le nom de Lorrains est un de ceux qui entrèrent de bonne heure, avec ceux de Gascons, Auvergnats, Lombards, etc., dans la nomenclature géographique du populaire ; accompagnés, comme d'habitude, de dictons plus ou moins flatteurs, et appliqués, sans y regarder de très près, à des groupes d'ensemble. C'est sous la figure d'artisans ambulants et d'ouvriers d'art, que le peuple de France apprit surtout à connaître et à désigner le Lorrain. Il y a en effet, notamment dans le Barrois et le Bassigny, des villages que distingue une spécialité de travail qu'on va exercer au loin : ici couteliers, là quincailliers, ailleurs fondeurs de cloches. Ceux-ci en particulier étaient des praticiens connus jusque dans les provinces les plus éloignées ; ils allaient même en Espagne. Il s'en trouvait à Rouen au moment du supplice de Jeanne d'Arc, qui témoignèrent au procès de réhabilitation de leur compatriote.

Mais ce genre d'industries nomades n'est pas à la portée de tous : la plupart ne s'écartent guère du lieu d'origine et se contentent d'aller louer leurs bras aux cultivateurs. Ils leur

1. Non imprimé, mais cité par Durival : *Description de la Lorraine et du Barrois*, 1778, t. I, p. 105.

fournissent un appoint nécessaire, car on est unanime à reconnaître que « sans eux les travaux de la campagne se feraient avec peine ». Ainsi se compose et grossit une classe numériquement très considérable, dont le sort fait l'objet des préoccupations des parlementaires, des administrateurs, de tous ceux qui s'intéressent à la province ; c'est celle des *manouvriers* ou *manœuvres*. Plusieurs fois on essaie d'en évaluer le nombre ; et malgré quelques divergences, les diverses statistiques tentées aux XVIIe et XVIIIe siècles, s'accordent à reconnaître qu'il dépasse de beaucoup, de plus de moitié certainement, celui des *laboureurs* fixés au sol. Cela explique les doléances qui s'élèvent chez les fauteurs de réformes, lesquels qualifient assez durement ces gens sans avoir « qui vont continuellement d'une communauté à l'autre », dit l'un [1] ; « ces vagabonds qui vont errer dans tout le royaume », écrit un grave conseiller au Parlement de Metz [2]. Diverses propositions sont émises pour remédier au mal ; et l'on voit éclore, afin de les fixer par la possession du sol, des projets de distributions agraires, dont les communaux feraient les frais.

Il y avait bien de l'exagération et du pessimisme dans le ton de ces doléances. Il s'en faut que ces habitudes d'émigration fussent stériles. La plupart des artisans qui partaient pour exercer leur art, profitaient de l'expérience pour s'y perfectionner ; la coutume du tour de France était entrée dans les mœurs au XVIIIe siècle. Une curiosité pratique et intelligente entretenait ce goût de voyages et l'on tirait de cette familiarité avec le dehors une excitation de progrès, un préservatif contre la stagnation. Il est remarquable combien de tout temps les innovations trouvent accueil en Lorraine ; ne voit-on pas dès 1494 l'imprimerie fonctionner à Saint-Dié ! On s'expatrie pour s'instruire, et aussi pour instruire les autres. Lorsque l'usage du français commença à faire loi dans la haute société européenne, c'est en Lorraine, devançant ainsi la Suisse romande, que se recrutèrent les précepteurs, hommes ou femmes, que préféraient les grandes familles allemandes ou russes. En somme l'isolement, qui eût été en ce pays un vrai

1. Durival, t. I (supplément), p. 51.

2. Arch. Nat., H. 1515.

contresens géographique, est conjuré ; le Lorrain ne reste pas replié sur lui-même dans l'organisation stéréotypée de ses communautés villageoises. C'est un trait à ne pas omettre dans l'esquisse qu'on trace de lui.

Était-il tout à fait exact, d'ailleurs, que les manœuvres ou salariés restassent sans lien avec le sol qu'ils aidaient à cultiver? Ils sont en marge, plutôt qu'en dehors de la propriété. La possession de la terre est l'ambition commune. Pour peu qu'il puisse joindre à un salaire intermittent la possession de quelque lopin, et sur les friches et vaines pâtures entretenir quelque vache aussi sobre que lui-même, dont le produit, si minime soit-il, aidera à passer les temps de chômage, le manouvrier se rattache et se cramponne à la communauté. Candidat à la propriété, il est propriétaire dans l'âme avant de l'être de fait. Quand la Révolution lui ouvrira l'accès des biens communaux, il s'y précipitera avec le même zèle que jadis, quand il s'était agi de coloniser les hautes vallées des Vosges.

*
* *

Le Vosgien est une variété du type lorrain, de formation historique et relativement récente. Le peuplement des vallées du versant oriental ne commença que tard ; et ce fut une œuvre de longue haleine, élaborée dans une lutte séculaire contre une nature âpre et avare. Cette lutte trouva pour l'affronter des bras et intelligences toutes prêtes dans ce contingent disponible qui jadis ne manquait jamais aux époques prospères de la Lorraine [1]. Le mouvement de pénétration se dessine au XIIIe siècle ; c'est en 1285 qu'apparaît pour la première fois dans les actes publics le nom de Gérardmer, comme celui d'une localité perdue dans les bois, d'accès difficile. Les essaims, dès lors, se multiplient ; et il semble que dans les dernières années du XIVe siècle, à en juger par les listes d'ascensements fournies par les comptes des

1. « L'ancienne Lorraine, écrit un des préfets de l'an XII, sera toujours une des parties de la France où la population tendra le plus à s'accroître, tant que le peuple y sera heureux. »

receveurs à Saint-Dié, Arches, Remiremont, il y eut une véritable ruée pour la prise de possession agricole de ces hautes vallées.

Ceux qui répondirent à l'appel des monastères et des ducs n'étaient pas des laboureurs de la Plaine : à quoi leur eût servi leur expérience parmi ces blocs de rochers, ces pentes raides, ces eaux rapides ? Ce n'est pas, comme on l'a dit, « le campagnard nanti, le paysan de race qui consent à changer de genre de vie ; il en est autrement du journalier, du petit cultivateur travaillant la moitié de l'année pour le compte d'autrui[1] ». C'est parmi les bûcherons, bosseliers, sabotiers, cultivateurs d'occasion et de rencontre, que se recruta le peuple des *censitaires*. Ils défrichèrent, ils tirèrent parti des eaux bondissantes pour l'irrigation ou d'autres usages. Nécessité fut mère d'invention. Entre la forêt des cimes et les brouillards de la vallée, une zone ensoleillée de culture fut dégagée à mi-pente ; c'est sur ces « collines » que s'égrenèrent, parmi des champs de seigle, d'avoine ou de lin, les granges, les hameaux en groupes disséminés. Il n'est plus question ici des contraintes que fait peser dans la Plaine l'enchevêtrement des cultures. On disait déjà au XVIII[e] siècle, « que c'est à la liberté que les habitants des Vosges, quoique dans le pays le plus ingrat de la Lorraine, doivent le peu d'aisance dont ils jouissent[2] ».



Ainsi des différences notables coexistent dans la composition du peuple lorrain, mais ces diversités se combinent, et de leurs linéaments entrecroisés se forme une trame cohérente, dont les villes sont les nœuds. Ce n'est pas que la population urbaine soit relativement considérable ; les deux grandes villes, Metz et Nancy, n'atteignaient probablement pas 30 000 âmes

1. J'emprunte cette remarque, qui, dans la pensée de l'auteur, s'applique au recrutement industriel, à un mémoire manuscrit dû à un géographe dont la guerre fit un soldat : le lieutenant Mairey, glorieusement tombé le 12 juin 1915, à Perthes.

2. Arch. Nat., H. 1515, *Mémoire de M. Boutier, ancien conseiller au Parlement de Metz.*

au XVIIe siècle. Mais aux débouchés des vallées, au contact de la Plaine et des Vosges, sur les flancs des coteaux calcaires, nombre de petites villes et bourgs ont surgi entretenant des relations de solidarité, une fréquentation assidue et régulière de marchés. Le Vosgien prend le chemin de Remiremont, Épinal, Rambervillers, quand, à la belle saison, il s'agit de troquer pour du grain les pièces de toile qu'il a tissées pendant l'hiver et qu'il a fait ensuite blanchir sur le pré ; modestes prémisses de l'industrie future qui animera ces vallées ! L'industrie domestique a pris racine dans les bourgs et villages de la Woëvre et des confins de la Lorraine allemande : les métiers « où l'on fabrique des *estamettes*, des serges drapés, des tricots et des draps d'une aune [1] », battent par centaines aux environs de Briey et de Spincourt ; les tisserands de toile sont actifs à Puttelange, Boulay, Sarreguemines, etc. Et le tout aboutit aux villes de négoce, Metz et Nancy.

Les sentiments peut-être ne sont pas toujours à l'unisson des intérêts. Il survit d'anciens sujets de rancune entre Lorrains et Messins ; car le nom de Lorrain a fini par se rétrécir au duché. Même entre Lorrains et Barrois on ne s'aime guère. On n'est pas exempt, entre villages, de certains défauts communs aux campagnards : « tracassiers et jaloux les uns des autres », dira-t-on d'eux « sans toutefois être méchants [2] ». Malgré tout néanmoins, d'un bout à l'autre de la contrée qui s'étend de la Meuse aux Vosges, les relations des habitants donnent l'impression d'une société homogène dont les classes se sentent solidaires, d'une sorte d'échelle dont les degrés, en dehors d'une petite minorité aristocratique, sont très voisins. Une commune simplicité de vie rapproche les classes. L'élite parlementaire et bourgeoise de Metz et Nancy, qui détient en partie la propriété des vignobles, pousse par des relations d'affaires ou de famille, des ramifications dans toute la contrée. Un lien encore plus fort est celui qui unit le clergé avec la classe de villageois laboureurs, où il se recrute. Dans toutes les circonstances de la vie sociale et même politique de la

1. Arch. Nat., H. 1515. *Mémoire de Tricou, inspecteur des manufactures à Sedan* (1785).

2. Notices statistiques des préfets (Meurthe, an XIII).

Lorraine, le curé apparaît comme un personnage important, en confiance avec le peuple, mêlé de cœur aux affaires du pays, volontiers remuant, frondeur même à l'occasion. Tout ce qui vient du dehors se superposer à cette organisation sociale est accueilli par le clergé, interprète en cela des sentiments généraux, avec méfiance : qu'il s'agisse des évêques et abbés de cour qui y font au XVIIIe siècle figure de parasites, ou des évêques allemands introduits par les maîtres actuels de l'Alsace-Lorraine.

Pour les observateurs étrangers que l'administration met en rapport avec ce peuple, les différences que peut distinguer une analyse attentive s'effacent dans une impression d'ensemble. Tous s'accordent à le dépeindre comme « très laborieux, aimant beaucoup la propriété, sobre et épargnant [1] » ; ainsi parle en 1698 l'intendant des Trois-Évêchés. Celui de Nancy, à la même date, a pu constater en outre que chez ce peuple « extrêmement attaché aux anciens usages la contrainte est sujette à de graves inconvénients. » Puis enfin, à mesure qu'on le connaît mieux, le ton devient plus sympathique : par-dessus ces mérites de labeur et d'économie on discerne le sentiment d'ordre et de devoir discipliné qui domine tout. Un préfet de l'an X rend à ses administrés un bref et beau témoignage : « Ce mot *c'est la loi* ferme ici toutes les discussions. » De récents exemples prouvent à quel point le jugement portait juste [2].

Un peuple, petit ou grand, est une personne, dont la physionomie peut, comme toute chose, subir l'altération du temps, mais qui garde à travers les âges les traits fondamentaux qu'il a contractés en se constituant dans la contrée dont il a fait son domaine. Les observations dont les Alsaciens et les Lorrains ont été l'objet il y a plusieurs siècles n'ont pas perdu leur actualité : elles nous les dépeignent tels à peu près que nous les voyons aujourd'hui : fortement incrustés au sol, ils gardent, en dépit de bien des vicissitudes, leur physionomie

1. Boulainvilliers, *État de la France*, t. I. — Extrait du mémoire de la Généralité des Trois-Évêchés, des duchés de Lorraine et de Bar.

2. Notons entre autres celui-ci, quelque temps avant la guerre : un faux avis de mobilisation, à Arracourt, dresse en quelques heures toutes les forces valides.

désormais historique, de même que les descendants des Gaulois peuvent encore se reconnaître dans les portraits qu'ont faits les anciens. Ces figures de peuples ne sont pas des fantômes sans consistance se profilant et s'évanouissant tour à tour sur le rideau de l'histoire ; mais des êtres en chair et en os, dont les muscles se sont noués et dont la face a contracté certains plis. C'est en collaboration avec le temps, en tête à tête avec le sol, que leurs traits se sont fixés une fois pour toutes, et qu'ainsi s'est lentement affermie une personnalité qui s'impose à l'attention et qui a droit au respect.

(*La fin prochainement.*)

P. VIDAL DE LA BLACHE

L'ÉCUEIL ENCHANTÉ[1]

QUATRIÈME PARTIE

I

Il y avait six jours que Vivian était mort. Chaque matin et chaque soir, Pierre allait voir Janine. Il la trouvait étendue sur une chaise longue où elle demeurait taciturne. Son corps était épuisé, tous les muscles rongés par la fatigue, la souffrance et l'insomnie. Elle avait un visage de petit enfant où la largeur des yeux devenait effrayante. Pierre s'asseyait auprès d'elle et ne parlait pas : devant cette douleur sans bornes, il sentait que la parole était presque injurieuse. Il prenait la main de l'enfant et songeait à ces jours où elle vivait auprès de lui. Il n'y en avait pas de plus beaux ni de plus purs. Elle lui apportait les plus grands trésors des hommes, elle lui dispensait des émotions qui avaient une histoire distincte et fine dans son existence. Il l'aimait aussi d'une façon différente de celle dont il aimait les autres êtres, une façon secrète et inexprimable.

En ces jours de deuil, il lui semblait comprendre chaque pulsation des douleurs de Janine. Elle avait perdu le rêve de

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er et 15 novembre 1915.

la vie, le rêve miraculeux de sa petite âme impétueuse. Elle ne voyait plus ces aurores de résurrection, qui unissaient à sa propre jeunesse la jeunesse éternelle du monde. La mort du père était la signification glaciale de toute décroissance et de toute fin. Elle n'était plus très sûre de vivre ; elle plongeait dans un brouillard sans forme, et concevait à sa manière, par l'instinct, ce passage, cet écoulement de l'être, qui nie la personnalité...

Le destin de Pierre semblait soudé à la résurrection de Janine ; d'elle dépendait toute sympathie, toute liaison profonde des créatures... Cette déchéance où il vivait auprès de Julienne et de Guillaume serait définitive si l'enfant disparaissait.

Par intervalles, il serrait doucement la main maigre et sa tendresse coulait si vivace qu'il semblait qu'elle dût se répandre dans les veines de la petite.

Le pire est qu'elle ne prenait guère de nourriture. Elle en avait le dégoût ; elle ne pouvait supporter l'odeur des viandes ni celle du lait ; même le bouillon lui était désagréable. Pierre la forçait d'avaler un peu de pain grillé ou une biscotte ; elle s'arrêtait bientôt, la gorge contractée et considérait les aliments avec un dédain mélancolique :

— Je ne peux plus ! — chuchotait-elle.

Il insistait ; elle essayait d'avaler encore quelques bouchées ; son estomac se soulevait ; elle haussait ses épaules appauvries... Si maigre, elle maigrissait encore. Sa poitrine était creuse, sa peau prenait une teinte d'argile ; ses yeux continuaient à grandir sinistrement...

Pierre savait bien que la nourriture seule pouvait combattre le mal. L'anémie, dans cette machine nerveuse, entretenait un état hallucinatoire qui ramenait sans relâche les mêmes images. Les flots d'un sang frais étaient nécessaires pour refaire ensemble de la substance et des images nouvelles.

On lui proposait des peptones, des médicaments et des fortifiants classiques, mais elle s'opiniâtrait à ne rien prendre et par crainte des crises, on n'osait tenter l'alimentation artificielle.

Un matin, au moment où Pierre arrivait, il rencontra dans la cour le vieux médecin de la famille : Janine ne voulait pas

revoir l'autre, à qui elle associait fiévreusement la mort de Philippe. Valleray le questionna. L'autre hésitait à répondre. C'était un homme méticuleux, au visage en chanfrein, dont les gestes se faisaient avec des reculs, comme s'ils fuyaient :

— Elle a beaucoup de ressort, — grommela-t-il... — logiquement, elle devrait se ressaisir... elle le devrait !

— Vous avez donc des craintes? — fit violemment Pierre.

Le regard du médecin s'embruma :

— Qui n'en aurait?

— C'est grave?

— Eh bien, oui !... Elle a dépassé les limites de la fatigue... elle n'a pas seulement épuisé ses réserves, elle a vécu sur les énergies essentielles... Si nous ne pouvons pas la nourrir, tout est à craindre. Si nous pouvons la nourrir, la croissance chassera le chagrin : c'est mathématique... Mais il est dangereux d'agir contre sa volonté...

Il leva la tête vers les fenêtres de Janine et, les voyant closes, reprit :

— Le milieu est mauvais... C'est la guérite des factionnaires ! Elle s'y imprègne d'idées mortelles. Je voudrais que, pendant quelque temps, elle vive ailleurs...

— A la campagne? Dans le Midi?

— Non !... Je ne parle pas de climat... je parle d'ambiance. Puisque cette maison est saturée des pires souvenirs, il faut qu'elle la quitte. Alors, peut-être, s'il n'est pas trop...

Il ne finit pas sa phrase ; sa main, après s'être avancée, se retirait derrière le dos.

— Puis-je l'emporter tout de suite? — s'exclama Pierre.

— Le plus tôt sera le mieux.

Pierre tira sa montre et ayant regardé l'heure :

— J'ai le temps...

Il alla trouver mademoiselle Chomet, la gouvernante. Elle vérifiait ses comptes, l'air désabusé : une constipation implacable gâtait ses jours et ses nuits.

Il lui dit :

— J'emmène Janine. Faites monter un manteau... Vous enverrez chez moi des vêtements et du linge.

Mademoiselle Chomet demeura une demi-minute engourdie. Elle avait horreur de l'imprévu. Mais elle savait s'y résoudre :

— Ce sera fait, — dit-elle.

Et elle sentit, avec une confuse espérance, que le saisissement lui tordait les entrailles.

Pierre monta l'escalier quatre à quatre. Le médecin achevait d'ausculter Janine. Elle se laissait faire, sceptique et indifférente ; on voyait le haut de sa poitrine, des os et des creux :

— Janine, je t'emmène, — dit-il.

Un faible sourire, où il y avait un reflet des joies abolies, passa sur les lèvres de l'enfant :

— Tout de suite? — demanda-t-elle.

— Tout de suite.

— Made, Miche et Vonne viendront me voir?

— Souvent, mon cher petit !

Elle parut pensive ; ses yeux se mouillèrent ; elle revit le cadavre roidi sous le linceul et il lui sembla qu'elle l'abandonnait... Mais déjà on apportait le manteau. Pierre enveloppa la petite et la souleva contre sa poitrine.

— Oh ! je peux marcher...

Il ne l'écoutait pas, il l'emportait, plein d'une tendresse triste et d'un immense besoin de sauvetage. Quelque chose de naïf et de très jeune s'élevait dans son âme tourmentée ; tout le bien et le mal du monde semblaient dépendre du petit corps léger qui palpitait contre lui...

Pour la première fois, il arriva trop tard chez Jacqueline. Il la trouva assise au piano, qui chantait à mi-voix. Son vœu violent s'échappait d'elle avec les fées sonores. Elle ne s'interrompit pas tout de suite, elle acheva le morceau et, se tournant vers Pierre, elle remarqua :

— Tu viens tard !

Elle ne semblait pas y attacher d'importance, mais il savait qu'elle enregistrait l'événement, et il frissonna d'une crainte obscure.

— C'est à cause de Janine, — fit-il... — je l'ai amenée chez moi.

Elle sourit ; elle admettait l'excuse :

— Elle ne va pas mieux?

— Elle va plus mal... elle s'abandonne !

— C'est la plus passionnée des créatures ! Elle pourrait être si heureuse ! — fit Jacqueline d'un air de rêve.

Elle était dans un kimono de soie blanche, brodé de hérons et de cigognes. Quatre petits peignes d'écaille blonde se perdaient dans la chevelure luxuriante qui, mal attachée, oscillait à chaque geste de la jeune femme. La gorge avait la nuance tendre que donne le bain. Pierre haletait comme au premier jour ; il semblait qu'il ne l'eût jamais obtenue. Son mystère demeurait inaccessible à l'amant et à elle-même ; sa beauté n'était point conquise ; une force menaçante se donnait et se reprenait sans lassitude ; à chaque retour, il tremblait d'être repoussé.

Alors, il éut ce saisissement de renaissance qu'il éprouvait si souvent devant elle. C'était comme s'il la rencontrait brusquement, dans une de ces clairières que font nos songes, — neuve comme les aubépines, fraîche comme les tigelles qui pointent à ras de terre. Songeant au pouvoir d'oubli qui était en elle et qui abolissait implacablement le passé, il soupira :

— Tu es la plus effrayante de toutes les femmes : il est à jamais impossible de te connaître.

Un rire doux et farouche ouvrit les lèvres écarlates. Ces manières de dire ne lui déplaisaient point. Elle aimait que la peur se mêlât au goût qu'on avait d'elle.

— Te crois-tu plus facile à comprendre? — demanda-t-elle. Et pourquoi se comprendrait-on? Le plaisir c'est de ne pas savoir.

Il acquiesça :

— Toute définition est un anéantissement.

Puis, avec crainte, il passa son bras autour de la taille flexible. Jacqueline ferma les yeux et laissa couler sa tête. Lui, ensevelissant son visage dans la chevelure, fou de parfums, de formes et de rêves, oublia la mort éternelle...

Ensuite, ils demeurèrent silencieux. Une fois de plus, après l'avoir surmontée, ils redescendaient dans la vie. L'exaltation morte laissait une fumée ; chacun se retrouvait seul dans l'îlot inaccessible du moi. Pierre y emportait son étonnement qui, égal à celui des premiers jours, demeurait riche d'exaltations futures. Le principe même de son amour voulait une longue

survie, tandis que l'amour de Jacqueline, dès qu'il se repliait sur soi-même, tendait à l'effritement. Elle avait voulu Pierre, avec une force égale à tous les événements qui s'y opposaient en lui, en elle et hors d'eux. A la vérité, il avait des dons qui attirent la femme, mais non d'une façon irrésistible : au physique, elle eût autant aimé Philippe, et au moral, s'il montrait des nuances dont elle se sentait le goût ou dont elle subissait la curiosité, elle découvrait plus de choses encore qui lui étaient indifférentes ou même désagréables. Elle n'aimait aucunement sa pensée abstraite ni son esprit d'investigation. Mais il était nécessaire qu'il fût vaincu et il avait fallu, pour le réduire, beaucoup de temps, une énergie patiente et raffinée. Le perdre, c'eût été perdre un trop long effort.

Quelquefois, par revanche, elle eût accepté Philippe, et quand Pierre fut abattu, elle sentit, à travers l'émotion triomphale, passer une rancune qui lui conseillait de se dérober. Ce n'était là qu'une tendance, et faible au prix du besoin de consommer la défaite. Elle se donna avec une fougue qui lui était naturelle et nécessaire. Faite pour aimer le présent, quand il était à son gré, elle eût trouvé ridicule d'y introduire des ruses inutiles. Elle laissa s'épuiser ces joies du commencement qu'aucune femme ne créait et ne goûtait mieux qu'elle, mais alors renaquirent les griefs qu'elle avait contre Pierre.

Elle lui en voulut de sa longue résistance bien plus qu'elle ne lui en avait voulu alors qu'elle s'acharnait à la vaincre ; elle remarqua davantage les discordances de leurs êtres ; elle commença à être humiliée par la certitude que jamais il ne consentirait à quitter Julienne. Il lui fut amer enfin de n'être qu'une passante — chose qu'elle croyait avoir acceptée sans restriction — et elle s'irritait de ne point participer à l'existence continue de Pierre : il la séparait de tout ce qu'il avait de durable.

Pourtant, elle-même n'eût aucunement consenti à passer sa vie avec lui : il était trop clairvoyant. Mais ce qu'elle ne voulait point, elle voulait, selon la loi féminine, qu'il le voulût. Cette volonté, qui grandissait avec le temps, devint un ferment de dissociation, et donna plus de force aux mauvais souvenirs. Jacqueline souhaitait une capitulation spontanée de Pierre et, la sachant impossible, elle s'aigrissait.

— Est-ce que vous pensez à Janine? — dit-elle soudain.

— Pourquoi me demandez-vous cela? — répondit-il, étonné, car il percevait une nuance agressive.

Elle se mit à rire, d'un rire court et comme inachevé.

— Il semble que vous oubliiez ma présence...

L'agression se précisait. Il se souvint d'indices légers, de mots ambigus ; une tristesse nouvelle se mêla aux autres tristesses.

— Je ne vous oublie jamais ! — dit-il gravement... — Il n'y a pas un acte, pas une pensée, pas même une impression, où vous ne soyez mêlée...

— Je le crois, — dit-elle, — mais comment? Est-ce seulement de l'amour?

— Oh ! Jacqueline, — soupira-t-il avec passion, — si vous saviez ce que vous êtes pour moi...

— Et que serai-je demain? Une passante que vous ne désirerez pas revoir... que vous craindrez peut-être de revoir...

Une mélancolie émouvante glissa sur le brillant visage ; ces choses qui pourraient être et que nous sentons devenir impossibles planèrent sur elle ; elle eut étrangement soif de durée, de fidélité, de confiance, de tout ce qu'au fond de son âme elle repoussait. Elle désira le destin de Julienne, sachant qu'il lui serait insupportable ; elle désira l'intimité étroite, exclusive et soumise, sûre qu'elle en aurait tout de suite le dégoût :

— Avons-nous seulement échangé une vraie confidence? — reprit-elle avec aigreur. — Y a-t-il entre nous un de ces souvenirs gentils et innocents, plus doux que toutes les exaltations? Me racontez-vous vos projets? Sais-je une seule de vos espérances... un seul de ces désirs secrets que partagent ceux dont les cœurs sont proches?... Vous est-il seulement arrivé de me plaindre? Quelle horreur de n'exciter aucune compassion !

Il l'écoutait avec tremblement ; au fond du mystère des êtres, il entrevit mille circonstances ébauchées, mille genèses flétries ; une pitié meurtrie et vaine le bouleversait en même temps qu'une crainte ambiguë.

Il aurait voulu mentir, créer une fable pour écarter l'ombre

qui s'épaississait entre eux, mais Jacqueline le connaissait trop bien, pour se prendre à la supercherie.

— Vous seriez-vous intéressée à mes projets? — fit-il à voix basse. — Auriez-vous écouté d'humbles confidences? Ne croiriez-vous pas perdre les joies étincelantes que vous demandez à la vie si vous participiez aux rongements des âmes?

Elle écoutait, les sourcils bas, d'autant plus malveillante qu'elle savait que Pierre songeait à Guillaume, dont elle n'avait aucune compassion.

— Je n'ai pas de vie intérieure ! — ricana-t-elle.

Il ouvrit la bouche pour répondre et demeura muet. Toute parole devenait dangereuse. C'était l'heure agressive où la logique ni la douleur, ni la soumission, ne peuvent rien sur l'âme féminine. Quoi qu'il dît, il rencontrerait la révolte, l'acrimonie et peut-être la haine. Le sentiment de la fatalité le conseilla, et tournant son visage vers la pendule :

— Midi !

Elle le regarda méchamment, irritée de la connaissance exacte qu'il avait d'elle, et cette méchanceté lui donnait un charme nouveau et extraordinaire... Déjà, il était debout. Elle cherchait un mot dur, mais voyant qu'il attendait ce mot, elle se tut et se déroba à demi au baiser d'adieu, en tendant la joue.

Il s'en allait sombre, sentant que ce grand renouveau allait s'éteindre. Mille choses fraîches s'écroulaient dans les décombres que découvrent les rafales de l'âme. Chaque passante blonde évoquait une nuance de Jacqueline. Il se disait :

« Cela ne devrait pas finir encore... pas encore ! »

Le sens du temps, qu'il avait très profond, aggravait sa terreur. Ce qui était devenu une habitude redevenait neuf comme ces fleurs de lys qui, sur une même tige, remplacent les fleurs ternies :

— Pas encore ! — répéta-t-il.

C'était un cri de détresse, non de révolte. Jamais il n'avait cru que l'étincelante aventure lui fût due. Elle était venue comme le gros lot à un pauvre homme. La fin serait comme un châtiment, ou pire, une compensation...

Il trouva Janine qui venait d'avoir une syncope. Elle n'avait pu prendre aucune nourriture. Elle était désespérément faible, exsangue et morne. On ne pouvait la voir sans songer à la mort...

Il se tint longtemps près d'elle, avec ce regard qui cherche dans un visage la voie du salut, comme un homme égaré cherche sa route parmi les herbes ou les arbres. Et il se croyait au fond de l'infortune, lorsque des cris et des sanglots s'élevèrent dans le vestibule...

Une voix stridente se lamentait :

— Mort ! Mort !... Et mes petits... mes pauvres petits !

Il se précipita, il vit Irène suspendue aux épaules de Julienne, le visage des catastrophes, les larmes intarissables.

— Qui est mort ? — demanda-t-il.

Il le savait déjà. Irène répondit d'une voix clapotante :

— Il s'est tué... chez Hugues... c'est la fin... la fin de tout... les enfants seront ruinés... dégradés... Pourquoi leur ai-je donné la vie ?

Il écoutait cette parole où les sanglots passaient en remous, comme on écoute les vents d'hiver sur la plaine gelée. La grande stature squelettique de Marival se dressait, avec la face verdie et rancie par la ruine, les yeux creux où un feu de haine se mêlait au désespoir...

« J'aurais dû le secourir une fois encore » ! songea-t-il.

En même temps, il sentait que ç'aurait été inutile :

— Et Hugues ?

Irène cacha sa face sur la poitrine de sa sœur et balbutia :

— Il est blessé dangereusement !

Un ricanement sinistre tordit la bouche de Valleray. Il fut dans le malheur comme dans un marécage ; toute l'aventure humaine sombrait ; chaque circonstance était devenue une bête féroce :

« Est-ce le fond de l'infortune ? Allons-nous seulement pouvoir vivre ? »

Il vit un pauvre homme condamné qui traînait avec lui deux familles ; il vit Janine morte, Guillaume à jamais misérable, Julienne inconsolée et Jacqueline disparue...

« On peut être beaucoup plus malheureux encore ! »

Le froid des remords sans cause lui tomba sur la nuque ; il accepta funèbrement le sort et toutes ses charges :

— Tant que nous aurons du pain, — dit-il à Irène, — il y aura aussi du pain pour toi et pour tes enfants.

II

Parce qu'il avait accepté l'infortune, Pierre demeura pendant plusieurs jours inerte, comme un malade ou un blessé. Cette passivité était amère et pourtant elle soulageait. Il lisait mélancoliquement les vieux livres où l'homme a accumulé les lamentations ; il s'en allait au bord du fleuve et contemplait sans relâche le départ éternel des eaux et les choses flottantes. Sa vie elle-même était flottante. Elle dérivait vers l'incommensurable ainsi que les brins de paille, les bouchons, les lattes, les ramuscules, dérivaient vers la mer...

D'abord, le malheur demeura étale. Le corps de Janine semblait se dissoudre ; Irène et ses petits, vêtus de deuil, oppressaient le présent et menaçaient le futur ; Jacqueline restait inaccessible ; Guillaume montrait une face flétrie ; et Hugues Claveraux, avec une balle dans la poitrine, était contraint de garder le silence, car les médecins craignaient une embolie.

Cependant, il avait dit à Pierre :

— Il ne faut pas capituler. Je garantirai la situation de Claude.

Depuis, il se concentrait dans le silence, comme une garnison dans une forteresse. Pierre prit des mesures conservatoires et paya l'effet qui avait déterminé le suicide de Claude : il voyait l'ombre d'autres échéances et craignait que Hugues ne se fût trompé.

Au bout de la semaine, il y eut un premier reflux. C'était le matin. Janine avait bien dormi. Lorsqu'il pénétra dans sa chambre, il la vit qui mangeait une biscotte et buvait du thé. Elle était aussi pâle ; les joues s'encavaient comme la veille ;

on voyait partout les os trouer la peau, mais la lueur de l'enfance reparaissait dans la prunelle. Il s'assit auprès d'elle et la considéra longuement. Le doute errait en lui ; il écoutait la voix grêle ; et tout à coup, il eut l'impression « qu'elle était revenue... » Oh ! qu'elle semblait lointaine naguère, un fantôme perdu dans les cryptes, et maintenant la voici qui se rapproche et renaît à la réalité lumineuse.

— Petite Janine ! Petite Janine ! — murmura-t-il.

Elle tourne vers lui ses yeux immenses. Il lui semble y voir reparaître un peu de cette ardeur dévorante qu'il aimait tant en elle. Les images du dehors y pénétrent, la réalité frémissante n'est plus repoussée. En la contemplant, Pierre sent le parfum de la vie, la terre reverdissante, les ramiers dans le vent d'équinoxe, cette grande merveille qui se lève avec les premières églantines...

Quand il l'eut auscultée, le médecin dit :

— Elle a repris des forces !

Tout le jour, ces mots accompagnèrent Valleray. Ils étaient l'hymne de la première espérance. La nuée du malheur était transpercée ; quelque chose d'indécis ramenait la fable qui fait persister la bête et l'homme. Il rassemblait autour de la petite la troupe éparse des sensations, il assistait au frêle réveil comme aux Pâques d'une destinée nouvelle.

Il y eut deux jours de résurrection. Les énergies se levaient une à une et l'art mystérieux des croissances se répandait de fibre en fibre, d'artériole en artériole, recréait de la belle chair fraîche à tous les détours de l'organisme. A mesure, la petite âme se raccrochait impétueusement au monde extérieur. Elle était reprise de cette curiosité magique que les événements avaient asphyxiée, elle écoutait Pierre comme jadis, avec des battements d'enthousiasme.

Le mercredi, il assistait au goûter de Janine. La fenêtre était ouverte, des ramiers frisselaient dans les marronniers du square, un merle, au bout fin d'un rameau, montrait son habit noir et, la cornemuse enflée, chantait un hymne hasardeux ; on entendait le bruissement mystérieux des bestioles qui semblaient nées de la terre, des écorces, des pierrailles.

Pierre regardait Janine croquant une rôtie et se disait :

« Une minute d'ordre dans l'épouvantable désordre... Un moment de répit sur l'océan dévorateur... et déjà le cruel univers semble prêt à des siècles de sécurité... »

Il attendit que les jeunes dents eussent rongé la rôtie, puis il relut un billet où Hugues demandait à le voir. L'ombre redescendit sur son cœur. Sans doute allait-il savoir le sort exact d'Irène et le poids qu'elle serait sur son avenir. La ruine? Et peut-être aussi la fuite de Jacqueline... Une forme resplendissante se profilait sur le bord d'un gouffre...

— Oh ! Janine... Janine ! — s'exclama-t-il. — Ne sois plus malade : tu m'as fait tant de peine.

La petite lui jeta ses bras maigres autour du col et l'étreignit passionnément. Elle pleurait ; la douleur revenait en sourdine ; mais ce n'était plus la douleur qui tue...

Il trouva Hugues hissé sur des oreillers, qui examinait quelques paperasses. Sa face scandinave était blême encore. Il considéra Pierre avec une émotion tendre ; il dit gravement :

— Je te remercie de m'avoir fait confiance !... J'ai tout examiné. Maintenant qu'*il* est sorti de l'affaire, elle est bien moins ruineuse.

Pierre dressa l'oreille, sachant que Hugues n'accordait aucune part à la chance pure :

— Cela m'aurait fait trop de peine que vous eussiez été entièrement dupe ! — reprit la voix de bronze. — Votre vie est celle qui m'intéresse le plus sur la terre. Ah ! si je pouvais...

Une houle de bonté passa sur ses yeux et détendit les lèvres. C'était une bonté réelle, engluée de ruse, de lésine et de cupidité. Ah ! qu'il l'eût voulue pure ! Ses yeux s'embuaient à l'idée de toute la félicité qu'il souhaitait aux Valleray. Il entreferma les paupières, il poursuivit :

— Votre créance sera sauvée... et j'espère qu'Irène gardera quelque chose.

Pierre avait tressauté. Il tournait vers l'autre un visage abasourdi :

— Ne me donnez pas de fausse espérance ! J'avais pris mon parti...

L'attendrissement de Claveraux augmenta ; il essuya ses paupières ; en même temps, il sentit reculer les scrupules qui montaient en tumulte :

— Je ne parle pas à la légère, — fit-il, — j'ai tout vu et revu. Il y aura des branches à jeter au feu... mais l'arbre est plus robuste que je n'aurais pu croire.

Un flux rose irradia ses pommettes; sa voix chevrota imperceptiblement :

— Seulement, je voudrais avoir les mains libres.

— Vous ferez tout ce que vous jugerez utile.

— Sans doute ! Je sais qu'Irène et vous-même me laisserez faire. Seulement, je crains d'être timide... de manquer de décision... et il faut beaucoup de décision... même de l'audace. Je devrais pouvoir agir exactement comme si j'agissais pour moi-même...

La tête basse, Pierre percevait des méandres, des trous d'ombre, les détours de cette âme dont il connaissait la finesse fuyante et la ruse agile. Il demanda avec une nuance de rudesse :

— Où voulez-vous en venir ?

Des gouttes fines perlèrent au front de Hugues. Il perçut la méfiance ; un désir de recul précipita le flux de ses artères, mais la force de la chose commencée et la difficulté même de donner un sens plausible à ses paroles, le poussèrent :

— C'est bien simple ! — fit-il. — Je voudrais être le maître absolu de la situation... racheter même les affaires...

— Ce n'est pas moi que cela concerne.

— Si ! Irène n'a jamais eu de volonté personnelle... Si vous êtes d'accord avec moi... si vous voulez être le tuteur des enfants... elle acceptera.

Pierre chercha le regard de Claveraux et l'ayant rencontré, dit sévèrement :

— Est-ce son intérêt?

Hugues ne détourna pas les yeux ; il répondit avec bonhomie :

— Jugez-en. Je payerai intégralement ce que vous avez

avancé à Claude et je garantirai à Irène les deux tiers des sommes engagées...

Le coup fut si roide que Pierre demeura un moment interdit. Puis, des soupçons transparurent; il revit le visage de Claveraux, un matin d'été; un écho intérieur répéta : « Il vaudrait mieux que ce malheureux se suicidât! » Des machinations s'esquissèrent, infiniment nuancées, hésitantes, passives d'ailleurs, qui ne faisaient pas les événements mais les laissaient faire et les secondaient par des refus... Pierre n'osa suivre le fil fragile — et comment pénétrer dans l'âme de l'autre, si insaisissable qu'elle ne se saisissait pas elle-même?... Il chassa la pensée, il demanda.

— Quelles sont les sommes engagées?

— Huit cent soixante mille francs environ. En gros, je compte récupérer votre créance, la mienne, et plus de cinq cent mille francs pour les enfants et Irène...

Pierre eut un cri plaintif et dur :

— Alors, nous aurions pu le sauver !

A ce cri, le visage de Claveraux se rasséréna et prit un air soudain de franchise :

— Non ! Il empoisonnait l'affaire... Les autres étaient autour de lui, prêts à le dévorer. Cent mille francs ne l'eussent pas sauvé... Même aujourd'hui, il faut le temps et une présence, il faut quelqu'un qui donne toute son énergie, qui apporte même des ressources nouvelles, qui emprunte à la rigueur. En somme, il est indispensable que je sois le maître, que je n'aie à en référer ni à songer à personne. Toute volonté extérieure me paralyserait. Si faible que soit votre expérience, vous devez le comprendre !

Sûr de sa maîtrise, il prenait l'offensive et Pierre perdait pied. Toute discussion se révélait impossible. Même en étudiant pièce à pièce le formidable dossier de Marival, qu'apprendrait-il? Il faudrait encore établir la valeur réelle des terrains, des mines d'Espagne ou d'Amérique et avoir le sens des affaires ! Introduire des étrangers ne servirait à rien : puisque Claude s'était tué, d'évidence la situation se décelait obscure, aléatoire et complexe. Comme s'il avait deviné la méditiaton de Valleray, Hugues, après un silence, reprit :

— Nous pourrions nous subordonner à des experts et à des

hommes de loi : alors, tout serait gâché. Ils perdraient un temps irréparable, embrouilleraient jusqu'aux questions les plus simples, engageraient des procès ruineux et sans fin. Vous n'avez jamais vu de faillites?...

— Si ! — reprit l'autre avec effroi.

— Alors, vous savez ce qu'est un syndic, et avec quel art il sait détruire ce qui reste de viable dans une entreprise.

Aucune résistance ne persistait en Pierre. Il sentait avec force que, même si Hugues visait une spéculation personnelle, son intervention serait bien plus profitable que celle des loups étrangers. Irène cessait d'être un fardeau et mènerait une existence plus confortable que durant les années d'épreuve...

— Je cède, — fit-il. — Je m'abandonne à vous, je vous abandonne vos neveux et votre sœur. Tout ce que vous demandez, je le conseillerai à Irène. Ce qu'il faudra signer, je le signerai... Si vous avez une arrière-pensée, vous vous arrangerez avec votre conscience !

Les remords mordirent Hugues comme des dogues ; il se repentit amèrement d'avoir abusé de Pierre. Mais s'étant promis de partager les bénéfices avec Irène, et songeant que ses sœurs et leurs enfants étaient ses héritiers naturels, il se calma, il dit d'une voix tendre :

— Toute autre combinaison eût été ruineuse !

Si Pierre avait pu concevoir un regret, l'allégresse d'Irène et l'approbation de Julienne, l'eussent rasséréné. Les deux femmes n'attendaient que la ruine. Pour avoir assisté aux frénésies et aux effondrements de Marival, Irène avait perdu toute foi dans son compagnon ; Julienne le considérait comme une machine à catastrophes :

— Il faut laisser agir Hugues, — dit-elle. — Lui seul peut nous défendre. Lui seul est capable de faire lâcher la proie aux chiens... car toi, mon pauvre Pierre !...

Il acquiesça d'un mélancolique sourire, tandis que Julienne ajoutait :

— J'ai une autre nouvelle à t'apprendre.

Il la suivit dans la chambre voisine .

— J'ai continué à voir madame Arlagnes, — dit-elle, — et je crois qu'elle aime Guillaume.

— Non? — s'exclama-t-il avec tremblement.

Mais il ne doutait point ; bien plus qu'à sa propre perspicacité, il croyait à celle de Julienne. Cette douce nouvelle, se joignant aux autres, le tint éperdu de surprise et ébloui d'espoir. Il vit l'aventure avec Jacqueline effacée et comme expiée ; il tourna vers sa femme un visage humble :

— Ce n'est pourtant pas un dénouement, — reprit-elle. — Cette pauvre femme est résolue contre elle-même. Elle croit que Guyverre se lassera et oubliera...

— Il faut la persuader du contraire !

— Je compte bien y parvenir. Mais ce sera lent et assez pénible.

Elle se tut ; leurs regards se frôlèrent. Il crut percevoir en elle moins d'amertume et ne se trompait point. Elle devinait qu'il était arrivé à l'heure où s'esquisse la rupture ; elle pressentait cette grande souffrance qui la délivrerait de la pire peine qu'elle eût connue auprès de lui...

Il tendit les mains jointes vers elle :

— Il ne faut pas *en* parler ! — s'écria-t-elle avec épouvante. — Les mots sont du poison. Que je ne sache rien par toi : c'est assez de le savoir par moi-même. Et pas de sacrifice *maintenant*... il est trop tard ! Ce serait tout à fait inutile. Ma peine, hélas ! ne sera pas aggravée — au contraire — si la tienne est moins lourde !

Elle tendit sa main fine, avec résignation et pitié !

Il s'en allait dans les ombres longues, au hasard mélancolique de l'heure et se comparait à un humble moucheron arrêté par une vitre et s'opiniâtrant à fuir vers l'espace inaccessible. Il avait cette crainte de soi-même qui s'accroît à mesure que nous nous connaissons davantage. Pâle et sans élan, il se dirigeait vers la demeure de Jacqueline. Ces terribles jours d'attente l'avaient préparé à la rupture, ils développaient ses facultés de résignation — mais pour l'avenir. Tout son être ne voulait pas que ce fût maintenant. Tout son être considérait comme une irréparable infortune et une étrange déchéance que la rupture fût subite... S'il ne possédait plus Jacqueline, ce serait comme s'il ne l'avait jamais possédée. Et le souvenir de cet amour, qui devait l'aider à supporter l'idée de la

vieillesse et de la mort, deviendrait une cause plus profonde de misère. Pensées et sensations s'accorderaient dans ce drame :

— Oh ! — soupirait-il... — quand je ne la tiendrais qu'une fois encore contre ma poitrine... ce ne serait plus cette fin intolérable... Une fois encore, forces obscures... une fois encore, incohérent univers !

La maison était là, au fond de la voie silencieuse, parmi l'air léger des jardins. Que de fois il s'était arrêté là, tremblant de cet amour peureux qui condense la splendeur des rêves. Que de fois il était revenu le soir, pour voir luire la fenêtre. C'était la lueur des contes. Il ne pouvait en rassasier ses prunelles — et parfois, entr'apercevant une forme qui se déplaçait parmi les lampes, une prière de beauté lui palpitait aux lèvres... Oh ! que cette fenêtre était proche alors — et maintenant, elle était à l'autre bout du monde...

« Irai-je? » se demanda-t-il, et sa voix lui fit l'effet d'une voix de mendiant.

Un froid subtil passa, une aura qui lui roidissait la nuque. Il se vit devant la porte entrebâillée, n'osant repousser la chambrière, puis redescendant lourd, gauche, avili et lamentable...

Il alla tout de même ; il monta l'escalier comme s'il montait une dune qui se creusait et s'effondrait à chaque pas... Lorsqu'il se vit devant la porte, il eut un cri amer et piteux :

— Dans une minute, je serai de nouveau « comme une ombre plaintive » !

Il fut sur le point de repartir ; mais sa main sonna d'elle-même. Le bruit du timbre le remplit d'effroi. Puis une face inconnue apparut, jeune et fraîche. Il balbutia le nom de Jacqueline et tendit sa carte. La petite le fit entrer dans le salon... Et il demeurait là, si étonné d'y être qu'il n'eut d'abord pas d'autre impression que cet étonnement. Il murmura :

— Je ne sortirai pas ! Quoi qu'il arrive, *maintenant* je la verrai !

La résolution passait et repassait comme un être ; elle devint précise, elle devint opiniâtre. Voyant reparaître la femme de chambre, il s'apprêtait à passer outre. Mais elle dit :

— Madame prie monsieur d'attendre une seconde.

Ces mots ridicules revêtirent des significations prodigieuses. Il s'assit ; il écouta, gêné par le sifflement de ses artères... Toutefois, il entendit le pas léger et son rythme, le frisson charmant des jupes... *Elle* fut là. Le monde n'était plus qu'elle...

Elle portait une robe en faille émeraude, avec une ceinture lâche, de la teinte des fleuves verts, une tunique nacrée et un col de Venise. Sa chevelure remontait comme un grand nid couleur d'ambre et paille d'épeautre ; sa beauté semblait incréée et inépuisable.

Une timidité affreuse détendit les articulations de Pierre et lui sécha la bouche.

Mais dès qu'elle sourit, tout devint naturel ; elle avait au degré suprême le don féminin de transformer l'atmosphère...

Le visage ravagé et les yeux creux de Pierre l'émurent. C'est ainsi qu'elle voulait le revoir, pour satisfaire son vœu de puissance. Elle songea que, longtemps encore, elle seule disposerait de la rupture, et cette certitude, jointe à une attente qu'elle n'avait pas bien supportée, fit que son désir s'exaspéra du désir de l'homme...

— Vous êtes pâle, — dit-elle d'un air étonné.

— Ah ! vous savez combien j'ai souffert !

Elle lui tendit les mains ; il la tint contre lui, sans être sûr encore de ne pas faire un rêve. Mais ayant retrouvé les lèvres vives, il ferma les yeux dans une agonie de bonheur.

III

Une après-midi, Julienne accompagna Janine qui allait voir son frère et ses petites sœurs. Elles rencontrèrent Guillaume et Maurice dans le jardin de Javel. Le jeune homme passait par une période heureuse. Passionné de mécanique, il avait imaginé un perfectionnement pour les moteurs Morandres, et Philippe avait tenu à ce qu'il eût sa part dans les bénéfices du nouveau brevet. Les tuteurs des petits Vivian lui

croyaient un grand avenir ; le directeur même, personnage méfiant et misanthrope, se fiait à lui. Ce succès ajoutait à l'amertume de Guillaume : il semblait éloigner les Arlagnes.

Le visage ravagé du pauvre homme bouleversa madame Valleray : elle éprouvait une intolérable sensation de remords, comme si elle-même était cause du malheur...

Elle eut à peine le courage de murmurer quelques paroles et entra dans la maison. Ce fut une surprise violente : Catherine se tenait là avec les enfants et la gouvernante. L'agitation de la jeune femme était évidente ; elle n'ignorait certainement pas la présence de Guillaume. Sa pâleur, le frémissement de ses lèvres, ses pupilles dilatées révélaient une de ces émotions qui livrent les âmes. La rapide intuition de Julienne ne s'y trompa point ; elle sentit qu'il fallait cette fois s'abandonner à l'instinct. Et sans hésiter, elle dit :

— Je suis heureuse de vous rencontrer... j'avais quelque chose à vous dire...

Elle regarda mademoiselle Chomet, la gouvernante, qui comprit et emmena les enfants. Quand les deux femmes furent seules, il y eut un silence ; ce silence même était favorable à une crise. Catherine avait baissé la tête ; ses yeux se dérobaient et Julienne cherchait la parole qui persuaderait cette créature tremblante... Elle finit par se fier aux hasards qui s'agitent en nous comme des météores :

— Il ne faut pas laisser passer cette heure! — dit-elle... — Je sais pourquoi vous êtes pâle et tremblante... je devine des craintes et des scrupules, dignes de vous et de lui, mais qui vont contre une réalité très belle... contre votre double bonheur... Il souffre affreusement. Ne voulez-vous pas que je l'appelle?

Catherine ne répondit pas. Ses mains tremblaient plus fort ; elle était devant le destin comme un petit enfant. Julienne vit un acquiescement dans ce silence. Elle s'assura que Guillaume était encore au jardin et le fit quérir par une servante. Il arriva, ignorant qu'il allait voir Catherine, et demeura paralysé. Une dernière fois, madame Valleray hésita, mais ce ne fut qu'une minute. Elle prit la main de Catherine ; elle murmura :

— Quand ferez-vous réponse à l'homme qui a sauvé votre fils, sinon maintenant?

Madame Arlagnes se taisait... Guillaume atterré, serrait les poings, dans un saisissement de cauchemar :

— Il le faut ! — répétait Julienne.

Et guettant les lèvres de la jeune femme, elle fut sûre d'avoir bien agi :

— Vous acceptez d'être la femme de Guyverre, — affirma-t-elle.

Un grelottement secouait la silhouette effarée ; Catherine dit d'une voix plaintive :

— Je n'ai pas le droit d'être sa femme...

— Il a le droit d'être heureux... il a droit à une vie sûre et fidèle... Vous la lui donnerez avec votre amour.

— Avec son amour ! — balbutia Guillaume... — Je n'en demande pas tant.

— Mais elle vous aime, mais elle a souffert autant que vous de son refus... elle n'a reculé que parce que, comme elle le dit, elle ne se croit pas le droit d'être votre femme. Ah ! elle n'oserait pas dire le contraire !

— Est-ce vrai? — cria Guillaume ébloui.

Julienne, avec une pitié ironique, unit leurs mains, et d'un pas furtif, gagna la porte.

Un tumulte furieux emplissait la poitrine de Guillaume. La joie roulait comme une avalanche :

— Catherine ! — balbutia-t-il.

Il la saisit avec une violence subite, prêt à défendre son destin comme on défend une patrie. Elle ne résistait point ; il voyait toute proche la bouche rouge, mais une défiance persistait, la peur de la femme et de son caprice. Et il demanda encore :

— Est-ce vrai?

— C'est vrai, — fit-elle tout bas.

Alors, le sort dur cessa d'écraser Guillaume. Le monde redevint semblable à l'image qu'il voulait s'en faire, conforme à son âme et à ses instincts. Les trahisons et les pièges cessèrent d'être redoutables ; les rêves abandonnés affluèrent du passé vers l'avenir ; et les fleurs chimériques renaquirent, dont sa

jeunesse avait parfumé la terre : tout ce qui avait été misérable redevint magnifique, comme une plaie sanglante redevient de la chair fraîche.

IV

Pendant près d'une heure, Pierre avait réussi à travailler. Il dépouillait, avec des haltes, quelques grimoires d'une authenticité incertaine, mais incontestablement anciens, d'où s'exhalait un peu de la poudre des siècles, ou quelque image confuse comme celles qui tremblotent au fond d'une citerne.

« Pourquoi était-*il* cruel? se demanda-t-il. Et avec tant de persévérance et même de raffinement !... Puisqu'il redoutait la mort, plus qu'aucun de ses émules, comment ne s'effrayait-il pas de la faire donner et en goûtait-il le spectacle? »

Ce thème, qu'il reprenait souvent, occupa Valleray pendant quelques minutes. Il voyait le cauteleux Louis et son étrange entourage, il essayait d'imaginer les conciliabules de ces êtres : aussi loin de notre mentalité que des Peaux-Rouges, chacun était répulsif et Louis plus que tous.

La silhouette baroque, la face aux gros traits, face de paysan retors et sardonique, se dressait devant Pierre. Elle s'évanouit; il eut ce battement de cœur qui précédait l'apparition de Jacqueline. Depuis deux semaines, la jeune femme était d'humeur égale et singulièrement indulgente. Il s'abandonnait à la douceur de cette halte, il s'efforçait de chasser les suspicions qui s'élevaient comme les brumes du soir sur une rivière. Épuisé de crises, de craintes et de jalousie, il réussissait à ne plus voir l'avenir, il vivait les heures présentes et leur mirage avec une imprévoyance faite de volonté et d'abandon. Parfois, l'inquiétude passait en rafales : alors, il percevait le dénouement implacable, mais la rafale était brève, l'avenir abaissait ses voiles.

Ce jour-là, après un léger frisson, il tomba dans une rêverie molle et presque béate. Tout en lui allait sans but, son âme

était dans un désordre fataliste et voluptueux, le temps perdait ses formes cruelles, et quand on lui apporta son courrier de l'après-midi, accompagné d'un pneumatique, il n'y toucha pas d'abord. Mais l'adresse du télégramme finit par attirer son attention et ses paupières frémirent. C'était l'écriture de Claudie Borigues. Depuis près de deux mois, elle gardait le silence. Au reste, leur correspondance était devenue rare depuis la maladie de Claudie et de son enfant ; les voyages aussi l'avaient rendue difficile et sans doute le ton ou la brièveté des lettres de Pierre : il tentait de réduire au minimum des mensonges dont il souffrait d'autant plus qu'il estimait davantage le caractère de la jeune femme. Il demeura un bon moment à considérer l'enveloppe ; il se sentait envahir par un regret mêlé de mépris pour soi-même et d'une pitié fervente pour Claudie.

« J'ai fait de notre aventure inachevée une chose abominable, se dit-il..., je mérite la haine éternelle de cette charmante créature... »

Le télégramme était bref :

« Cher monsieur,

» Je suis de passage à Paris, et je recevrai quelques amis cet après-midi de quatre à sept heures.

» CLAUDIE BORIGUES »

Ce libellé l'étonna ; il supposa qu'elle l'avait écrit à proximité de Borigues qui, par intervalles, manifestait des curiosités gênantes.

« Irai-je? » se demanda-t-il.

Une émotion croissante l'envahissait. Combien ses dernières rencontres avec Claudie avaient été belles ! Elles promettaient un bonheur chaste qui n'eût fait souffrir personne, pas même l'égoïste et dur Borigues ; un bonheur qui pouvait durer longtemps, sans les humiliations, les angoisses, les rongements que suscitait l'amour de Jacqueline, et sans la misérable fin que Valleray attendait avec épouvante. Plein d'un doux regret et d'une espérance à peine avouée, il conclut :

— J'irai.

A quatre heures, il trouva Claudie seule. Assise auprès d'une fenêtre, elle montrait sa mine la plus ténébreuse ; les joues étaient creusées par la maladie. Il saisit la main qu'elle lui tendait, il la retint entre les siennes et y appuya un baiser qui interrogeait. Elle retira la main, avec quelque brusquerie ; il sut qu'il ne fallait pas aller plus avant. Leurs regards se frôlèrent ; celui de la jeune femme se détourna tout de suite. Elle dit, d'un accent trouble :

— Nous ne passerons que deux jours à Paris.

Sa lèvre se convulsait ; le visage prit une expression désenchantée et chagrine. Pierre devina que l'entrevue allait être angoissante.

— Deux jours seulement? — fit-il.

Il y eut un silence qui, peu à peu, devenait intolérable. Claudie n'avait pas la force de parler ; elle demeurait là, toute tremblante, dans une pose qui trahissait l'accablement et le dégoût. Enfin, d'une voix éteinte :

— Pourquoi avez-vous fait *cela*?

Il devint très pâle ; sa tête s'abaissa d'un bloc comme si elle avait reçu un coup de masse :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité? — reprit-elle. Vous l'aviez promis.

— Je n'osais pas.

— Il suffisait de ne pas écrire. Si je n'avais reçu aucune réponse à mes lettres, j'aurais su.

— Hélas ! — gémit-il, — je ne pouvais pas bien agir... tous mes actes devaient être mauvais... Quelque résolution que j'eusse prise, vous m'auriez justement condamné. Pour vous, il ne doit exister aucune excuse à ma conduite.

Elle écoutait, avide et farouche. Son désespoir croissait comme une nuée d'orage dans le vent. Elle sanglota.

— C'était donc si difficile de m'aimer?

— Mais je vous aimais... et je savais que votre amour était celui qui sauve... le seul consolant et durable. Je savais que l'autre était un péril mortel, qu'il intoxiquerait mon âme et les âmes que j'aime. Ah ! je le savais... je le savais !

— Oui, — fit-elle avec horreur, — vous le saviez... et c'est l'autre que vous avez préférée... N'importe, je n'avais aucun droit, mais il fallait me prévenir... il ne fallait pas me laisser

une illusion qui, dissipée, *affreusement dissipée*, m'a replongée dans un enfer de méfiance, cent fois pire que celui où j'avais vécu. Vous avez enlaidi chacun des jours que je passerai encore sur cette terre, vous avez fait de mon univers une chose si misérable que je regretterai à jamais d'y être. Pierre, vous êtes mon bourreau !

— Mon crime envers vous est inexpiable, — murmura-t-il.

Ils baissaient la tête, plongés dans un silence qui était le silence tragique de leurs distinées. Par moments, des mots s'élevaient en eux, qui demeuraient suspendus et dont ils sentaient la noire vanité. A la fin, il se leva, il s'inclina très bas devant elle et chuchota :

— Je me suis aussi tué moi-même !

— La mort de l'assassin ne ressuscite pas la victime !

Dehors, il s'en allait pesant et vertigineux. La foule des regrets se heurtait pitoyablement à la fatalité. Il refaisait sans relâche la route des possibles, il plongeait au fond de ce rêve des rêves par quoi nous substituons aux actes accomplis ceux que nous aurions voulu accomplir. Un écœurement immense le saisissait et une telle épouvante qu'il s'arrêtait parfois, d'un air hébété : ses torts envers Claudie devenaient l'unique réalité du monde. Pourtant, une autre réalité montait, d'abord indiscernable, qui bientôt domina l'autre : la réalité de Jacqueline.

Quand il eut franchi le fleuve, il ne vit plus qu'elle. Les forces intérieures se concentraient maintenant sur l'heure qui allait suivre ; toutes les émotions qui ne s'y rattachaient point se repliaient comme une armée en déroute. Une fois encore, il subit le mirage qui déformait sa vie intérieure et qui l'avait exilé de sa patrie d'êtres. Alors, il marcha plus vite et il atteignit ce seuil qu'il ne franchissait jamais sans une défaillance et un éblouissement. Il aperçut une limousine turquoise devant la façade mais n'y prêta point d'attention. Comme naguère, Jacqueline était assise devant le piano ; elle y promenait des doigts languissants et chantait à mi-voix :

L'heure sonne,
Je frissonne...

Elle se tourna à l'arrivée de Pierre, elle sourit d'une manière lointaine et confuse. Parce qu'elle était là, il sentit se dissiper toute incertitude. Elle rendit le baiser qu'il lui donna, puis, machinale, reprit sa chanson :

O cœur las
C'est là-bas,
Qu'est la vie !

Ses mains et sa voix s'arrêtèrent ; elle tourna vers Valleray un visage énigmatique :

— Paris devient insupportable ! — fit-elle... — Il est temps de partir.

Une teinte terreuse se répandit sur les joues de Valleray. Il balbutia :

— Partir ! Oh ! Jacqueline...

— Eh oui ! Je ne puis pas passer l'été à Paris... il est déjà bien tard.

— Où irez-vous?

— Je ne sais pas... je veux voyager... j'ai envie de voir le pays de Galles... on dit que les plages sont ravissantes...

Il courbait les épaules et sa tête s'affaissait. En vain s'était-il appliqué chaque jour à prévoir le coup, tout se passait comme si on le frappait à l'improviste :

— Vous voulez me quitter ! — gémit-il.

— Viendriez-vous avec moi? — demanda-t-elle. — Abandonneriez-vous votre famille?

Il la contemplait, il était tout ensemble étrangement rigide et palpitant :

— Vous le feriez ! — affirma-t-elle. — Ce serait votre suprême faiblesse. Combien absurde, inutile et douloureuse ! Chaque heure serait un supplice. Ah ! j'ai eu plus d'une fois envie de vous emmener pour voir jusqu'où irait votre amour... mais après tout je ne suis pas un monstre... j'ai compris combien ce serait odieux. Non, non, Pierre, il ne faut pas. La corde qui nous liait est usée. En vain essayerions-nous d'autres liens. Aucun ne résisterait. La vie n'est plus entre nous.

— Restez encore quelques jours ! — fit-il d'une voix effrayante.

— Il y a deux mois que *je reste quelques jours !*... Dix fois,

j'ai différé le départ... il ne servirait à rien de le différer encore. La tristesse de demain serait égale à celle d'aujourd'hui. Vous le savez aussi bien que moi, et mieux. Résignons-nous !

— Je ne puis pas me résigner !

— Il faut donc que j'aie du courage pour tous deux...

— Vous avez besoin de courage? — fit-il avidement.

— Sans doute. Je vous aime encore... je sais que je souffrirai de votre absence, moins pourtant que de cette attente perpétuelle !

— Oh ! si vous m'aimez encore...

— D'un amour sans joie... d'un amour déçu et terne... Je ne regrette rien, j'ai eu des moments très beaux. Nous avons fait ce que nous avons pu... mais les obstacles ne pouvaient pas être renversés... ils étaient en vous, en moi aussi. Et ne savions-nous pas que cela devait finir?

— Pas si vite !

— C'est vrai... si vous aviez été libre ! Il y avait des raisons pour que cela dure... mais dès le premier jour, vos remords ont jeté de l'ombre... Ils sont devenus insupportables.

Elle eut un geste de lassitude et de renoncement :

— Ce sont des mots perdus... ma résolution ne peut plus changer : je sais trop combien ce serait pitoyable. L'heure avance... S'il est possible, que les dernières minutes soient douces.

Il écoutait, hagard, et n'entendait plus. Des forces vertigineuses se heurtaient en lui à des masses inertes, les révoltes se brisaient contre une résistance invincible... Alors, elle lui tendit les bras et lui offrit ses lèvres. Il s'effondra comme dans un évanouissement.

V

La douleur était sur Pierre, neuve comme s'il ne l'avait jamais connue. Il lui opposait des mots, des phrases, le bric-à-brac de l'expérience humaine, le jeu retors de l'analyse, et cela ne servait à rien. Il se disait que les jours allaient venir qui

tisseraient le voile d'oubli, et il n'y avait pas de jours, il n'y avait que ce moment sinistre... Il marchait dans le noir, il tournait vers le couchant un œil brumeux, il était une petite chose humble, falote et flétrie...

Le temps, Pierre et sa souffrance s'écoulèrent. Il y eut des soirs d'épouvantement, il y eut des matins où il demeurait hébété de fatigue et de malheur ; il y eut des heures où il récitait la même phrase à l'infini, des insomnies qu'il essayait de rompre par le rythme de sa respiration ou par une plainte en forme de litanie ; parfois, il s'abandonnait à la pensée, et alors la pensée s'éparpillait en miettes ; lorsque, au rebours, il voulait fuir la pensée, elle s'acharnait et devenait misérablement cohérente.

Cependant la force cruelle et douce des métamorphoses faisait son œuvre. Elle transformait la douleur en tristesse ; l'angoisse devenait de l'ennui ; un vide noir remplaçait les palpitations ardentes ; l'image tumultueuse de Jacqueline s'immobilisait ou devenait furtive. Il ne savait pas si c'était mieux ainsi. Ce fut l'ère du dégoût. Toute chose avait décru. La lumière de l'été semblait une lueur d'hiver. Une mélancolie fade s'élevait des herbes, des fleurs, de la rivière, et Valleray ne prenait plus aucun plaisir à cet air du matin qui, en tout temps, avait fait tressaillir ses fibres.

Un jour qu'il errait dans son jardin, il sentit venir la troisième période, rien qu'à la manière dont il considérait un millepertuis perforé et les petites fleurs rouges du mouron des champs. Le dégoût cédait à l'humilité et à une résignation tendre. Il marchait comme un convalescent, il se percevait doucement déchu et vaincu, mais la terre reprenait sa beauté immortelle. Et il considérait avec indulgence Marie Sommer qui épluchait des pois mange-tout, assise dans la cour, à la porte de la cuisine. Elle avait enroulé une serviette autour de sa mâchoire ; sa joue droite rappelait une vessie de saindoux ; les lèvres ébréchées montraient des dents noires comme celles des vieux moutons :

— Eh bien ! grand oiseau australien, vous avez mal aux dents?

— C'est affreux, mésié... Personne a jamais eu mal aux dents comme moâ.

— Pourquoi n'allez-vous pas chez le dentiste?

Sommer fit un geste d'épouvante. Une seule fois, elle avait tenté cette grande aventure. Tandis qu'elle attendait, une femme avait poussé un cri de douleur, et Sommer avait fui jusqu'à la Seine :

— Jé peux pas ! — s'exclama-t-elle. — J'ai aussi pér que du guillotine... Doch, demain ça séra fini !

Elle épiait sournoisement le maître et, avec un long soupir :

— Si sèlement moâ était tranquille pour mon vieux jour... J'ai achité un Ville Paris... mais y veut pas sortir !...

Une pitié molle saisit le cœur de Pierre et quelque obscure tendresse pour cet animal domestique en proie au mal rongeur de la prévoyance.

— Écoutez, Marie Sommer, — dit-il, — avez-vous entendu parler de la Caisse des retraites?

Elle tâcha d'ouvrir ses yeux cernés par la fluxion :

— Non, mésié.

— C'est une caisse qui sert une pension, si on verse chaque année une certaine somme... Je donnerai deux cents francs par an. Si vous-même payez quelque chose, la pension sera plus importante.

Marie Sommer dressa sa stature tortueuse. Une telle révolution secoua son être qu'elle cessa de sentir son mal de dents. Ce fut l'ère des Robinson, la terre promise, la clairière des fées. Ce fut aussi la victoire, la récompense d'une longue patience, le sentiment d'avoir été plus forte et plus rusée que les maîtres. Elle embrassa violemment les omoplates de Pierre, en hurlant :

— Moâ pas à l'hospice... moâ pas mangée par les rats... moâ vivre jusqu'à cent ans! et je soignerai les fleurs sur les tombeaux à mon maître et à ma mîtresse !

— Merci, grand oiseau australien ! — murmura Valleray...

Il regardait les collines, aspirait les effluves qui montaient de la rivière et s'intéressait à la forme des nuages. C'était un jour délicat, traversé par une brise instable ; le soleil n'apparaissait que par intervalles.

« Je pourrais être heureux ! » songea Pierre.

L'image terrible passa ; il devint pâle. Un moment, il demeura là, presque hagard, puis le roulement d'une voiture le fit tressaillir, il aperçut Hugues Claveraux qui s'avançait parmi les aristoloches. La bonté, la circonspection et une passion obscure se mêlaient d'étrange manière sur son visage. Depuis quelques jours, il luttait contre soi-même. Grâce à la docilité d'Irène, de Pierre et de tout le conseil de famille, il avait repris à son compte presque la totalité des affaires de Marival. Il escomptait de gros bénéfices, et ses prévisions furent dépassées. La hausse des terrains était considérable, le renchérissement du cuivre ramenait les Ontario aux plus hauts cours, et la découverte d'autres veines allait, malgré le retard des travaux, doubler le prix des mines ibériques. Ce matin même, ébloui par de nouvelles plus-values, Claveraux avait résolu de faire participer les Marival et les Valleray à ses bénéfices.

Une émotion charmante emplissait son cœur ; il goûtait dans leur plénitude les scènes de joie qu'il allait faire naître. Et il prit le train dans un de ces mouvements d'enthousiasme qui avaient rendu son adolescence si séduisante.

Les sites l'encourageaient. Ils ramenaient le temps où il croyait à la beauté de son âme. Tant de torts qu'il se reprochait secrètement, la mort de Marival qui, par les soirs, asphyxiait son âme, il allait tout réparer. Il voyait Irène heureuse et Pierre conquis par le beau geste ; il chassait au loin les retours offensifs de la cupidité, et même, s'élevant au-dessus de soi-même, il murmurait :

— J'ai assez fait pour ma fortune !... Je travaillerai désormais à celle des autres...

Dans un éclair, il projeta des placements qui doubleraient le revenu des Valleray et celui d'Irène. Les chiffres revenaient, mais bienfaisants, mais charitables ; ils lui chauffaient le cœur. Sans défiance, il finit par compter ce que pourraient rapporter les bénéfices qu'il voulait répartir entre les deux familles. Les mines espagnoles, infailliblement, augmenteraient encore ; l'affaire des terrains comportait des développements sûrs ; la hausse des Cuivres n'était point terminée :

« Il serait facile, — se disait-il en descendant du train, de doubler leur part... »

Quand il se trouva devant Pierre, il eut un grand élan, il serra longuement les mains de l'historien :

— Voilà ! — fit-il... — Je viens terminer les affaires.

Une effusion montait de son cœur et éclairait son visage ; il avait de beaux yeux tendres :

— Nous allons faire venir Irène, — proposa Valleray.

— Oui, — dit Claveraux, avec un grand sourire... — oui, faisons venir Irène.

Irène vint, déjà pâle et pressentant les catastrophes. Elle tourna vers son frère des yeux tragiques :

— Hugues, ce n'est pas un malheur !

— Non, ma chérie, non, aucun malheur...

Elle respira. Tout de même, elle n'était pas encore rassurée.

— Ne me ménage pas ! — dit-elle... — Si les choses n'ont pas entièrement tourné comme tu l'entendais, il faut que je le sache.

— Tu oublies que j'ai donné ma garantie... Je vous ai tous placés au-dessus de l'aléa.

— Alors, les petits auront ce que tu as promis?

— Ils n'auront pas un centime de moins.

Elle joignit les mains, elle cria :

— Ah ! Hugues, tu nous as sauvés !

Une joie impétueuse passait sur cette face accoutumée aux amertumes. Claveraux écoutait avec complaisance. Une voix chuchotait en lui :

« Pierre n'a rien perdu... Irène et les enfants se retrouvent dans une situation prospère... Tous peuvent attendre ! »

Et une autre voix, plus lointaine :

« Ne vaut-il pas mieux qu'ils attendent? »

Il tâtait involontairement une poche où tenaient des paperasses précieuses, des titres, des contrats, des bilans... Une crispation qu'il connaissait bien s'étendait de la poitrine au diaphragme. L'inflexible passion s'élevait dans les ténèbres intérieures. Claveraux avait les mains moites :

— Je suis venu, — fit-il, — pour m'entendre avec Valleray sur les placements à faire... et pour...

Il s'arrêta ; il souffla fort ; la volonté d'accomplir ce qu'il avait décidé s'avança en quelque sorte jusqu'à ses lèvres. Elle s'arrêta. Tout ce qui avait paru délicieux parut inutile ; tout

ce qui devait réhabiliter Hugues à ses propres yeux et lui valoir l'estime de Valleray se perdit dans une convoitise fade, écœurante et tenace, dont il avait horreur et qui enveloppait sa pensée comme une poix. Il se dit :

« Je doublerai le gain à leur insu... Ce sera pour le mariage des enfants !... »

Et à voix haute :

— M'entendre sur les placements à faire. Je crois pouvoir établir un portefeuille sûr et lucratif, une moyenne de quatre et demi pour cent.

— C'est magnifique ! — cria Irène.

Pierre avait vu le grand visage de Sicambre s'épanouir puis se contracter :

« Il allait dire autre chose, et il n'a pas pu ! »

— Je ne compte pas m'en tenir là, — fit hâtivement Claveraux, — je veux veiller constamment sur tes intérêts, Irène, et sur ceux de Valleray, s'il y consent...

Pierre fit un signe affirmatif. Il était sûr que Claveraux venait « d'avaler » une fois de plus ses bons sentiments, il le considérait avec un mépris plein d'indulgence :

— On peut se fier à vos conseils, — dit-il.

— Et à ma parole, — fit humblement l'autre.

— A votre parole, aussi.

Les deux hommes se regardèrent ; puis Claveraux baissa la tête, saisi d'un tel dégoût de soi-même qu'il en aurait pleuré. Ce fut une de ces minutes où les gens les plus aptes à se duper voient le fond marécageux de leur être. La brume qui enveloppait la mort de Marival se leva ; l'avarice se montra dans sa plénitude et cette hypocrisie qui était plus encore entre Hugues et lui-même, qu'entre Hugues et les autres ; les fables se dissipèrent qui promettaient des générosités et des compensations futures. Il eût voulu se prosterner devant Pierre et Irène ; ses yeux se remplirent de larmes ; il abandonnait tout son être, il abandonnait sa fortune... Et son geste esquissa ce renoncement...

— Voilà ! — commença-t-il.

Sa voix le réveilla. Il regarda autour de lui avec stupeur ; il eut un tremblement léger, et tirant une liasse de sa poche, il y prit deux feuillets :

— Voilà, — reprit-il, — un relevé de valeurs. J'estime que leur ensemble constitue un placement de premier ordre, qui donnerait à Irène vingt-six mille francs de rente...

— Vingt-six mille francs ! — cria madame Marival avec enthousiasme. — Oh ! Hugues, sans toi, que serions-nous devenus?

Elle se jeta au cou de son frère et Claveraux, les yeux pleins de larmes, embrassa Irène en bégayant :

— Je serai un père pour les petits !... Tout ce que je pourrai faire pour accroître leur fortune, je le ferai. J'en donne ma parole... et après moi...

Il s'exaltait. La brume était redescendue. Il connaissait encore ses tares, mais elles s'enfonçaient dans les gouffres de l'âme, obscures, falotes, négligeables. Tout s'arrangeait. Ces catastrophes que Marival déchaînait sur la famille étaient conjurées. Pierre n'avait rien perdu. Irène et ses enfants retrouvaient une sécurité que l'existence de Claude rendait impossible :

— Tu seras heureuse, ma sœur chérie ! Tu n'as autour de toi que des affections sûres... Tes enfants grandiront dans le bien-être, et Pierre fera de ton fils un homme... Je tâcherai d'arrondir mon petit bien afin que François et eux trouvent quelque chose après ma mort.

Tout de même, il demeurait mélancolique. Il savait trop que Valleray n'était pas convaincu, et l'estime de Valleray était la douceur secrète qu'il avait de tout temps convoitée. Il se tourna vers le beau-frère, il dit à mi-voix :

— Vous savez pourtant que, dans le danger, vous pourriez compter sur moi?

Pierre le regarda en face et répondit :

— *Conscientias nostras, quaesumus, Domine, visitando purifica...*

Claveraux devint pâle et Pierre ajouta avec douceur, en tendant une main amicale :

— *Erue animas eorum !*

Tout ce jour et le lendemain, Valleray demeura abîmé dans ses sensations. Elles s'élevaient avec une langueur accablée, il avait l'impression d'être en quelque manière comparable à

Claveraux. Un grand repentir *vide* s'élevait en lui. Il se disait avec angoisse :

« Est-ce que je ne retrouverai jamais l'âme de Julienne et de Guillaume? »

Il savait bien qu'ils avaient pardonné, et même que nulle rancune ne se cachait au fond de l'absolution ; mais leurs âmes demeuraient subtilement séparées de la sienne. Ah ! qu'il aurait voulu s'humilier devant eux et retrouver cette intimité parfaite qui joignait si tendrement leur passé au sien, qui prolongeait sa vie intime et la multipliait !... Maintenant que la perte de Jacqueline devenait supportable, il sentait que cette autre douleur allait croître...

Le surlendemain, il suivait lentement le bord de la rivière et cherchait à retrouver dans le frisson de l'eau, des peupliers et des ormes, ces ombres charmantes que sont les impressions perdues. Mais il ne pouvait fuir son obsession ; elle était sur les choses comme une fumée. Cependant, entre deux collines, il aperçut la route qui conduisait à la villa des Vivian et il se dit :

« Allons voir Janine ! »

Il arriva à l'heure du goûter, il trouva sur la terrasse mademoiselle Chomet et les quatre enfants, attablés devant du chocolat fumant, des tartines de seigle et des petits pains chauds. Il ne fut pas déçu : Janine se précipita vers lui avec une fougue tyrannique. Elle s'était redressée devant la vie ; les fables et les énergies renaissaient en elle. Pierre la contemplait avec un ravissement tout embaumé de souvenirs. Elle était la même, et pourtant elle avait beaucoup changé. Ces yeux vastes, qui la précédaient, qui projetaient la lueur du ver luisant, des prairies humides, du béryl et de la topaze, étaient plus vastes encore. La bouche au sang pur, qui rappelait la merise et la fleur du balisier, avait une pulpe plus savoureuse ; la sauvage chevelure, herbe de sorcière, impétueusement amassée sur le devant de la tête, devenait plus souple et plus brillante ; la main, cessant d'être abîmée par des jeux violents, prenait une grâce blanche et preste.

Elle aidait mademoiselle Chomet à servir le goûter et ses gestes, aussi rapides, n'avaient plus de saccades :

« Elle devient terriblement séduisante ! » se dit Pierre.

Il en eut une manière de regret qui se dissipa à la voir grignoter insoucieusement le pain de seigle, pendant que Miche, Made et Yonne trempaient les petits pains chauds dans leur chocolat :

— Oh ! c'est bon... c'est bon ! — jubilait Yvonne... — C'est comme si on mangeait un jardin.

La sève des petits êtres chassait le malheur aussi naturellement que le printemps efface l'hiver ; Pierre admira la manière simple dont s'épanouit la trace des morts. Où était cette détresse épouvantable qui desséchait la malheureuse Janine ? Il songeait aux veilles forcenées, aux luttes sinistres, à la jeune structure mourante parce que Philippe mourait, à ce jour où il l'avait saisie, où elle n'était qu'horreur, abandon, anéantissement...

Tout de même, la voici de nouveau comme le hochequeue sur la haie !

« C'est bien ! se dit-il. C'est la fraîche merveille de ce monde... sans quoi tout périrait ! »

Pourtant, il était un peu choqué ; mais ce ne fut qu'un moment. Il épiait avec complaisance les mouvements heureux de Janine et la flamme confiante des prunelles. Elle, ayant bu la dernière goutte de chocolat, se recroquevilla contre Pierre, ardemment et dit :

— Il y a trois jours que je ne t'ai pas vu !

Elle l'entraînait sous les hêtres rouges, les tilleuls et les sycomores. Il coulait, à petites ondes, une chaleur vaporeuse, qui avait de la douceur et attendrissait. Pierre regardait tomber des feuilles. Certaines viraient avant de se détacher, d'autres s'inclinaient avec une grâce fine, quelques-unes semblaient choir d'un seul coup, comme frappées d'apoplexie. Toutes se ranimaient dans le trajet ; elles tournoyaient, elles planaient comme des passereaux très plats, ou des papillons de rouille, de soufre, d'écarlate, de cuir de Cordoue. Quelques-unes rejoignaient le sol vivement, d'autres flânaient, vacillaient, ou, traçant de longs méandres, semblaient avoir conquis une autre vie animale.

Suspendue au bras de Pierre, Janine goûtait alternativement la joie de parler et la paresse de se taire. Et c'est ainsi

qu'ils vinrent dans l'échancrure d'où l'on apercevait la rivière.

La fillette poussa un cri d'enthousiasme, puis elle se mit à courir sur la colline, ses grands cheveux au vent. Elle s'arrêtait par intervalles, elles s'inclinait sur une corolle, elle respirait le joli vent qui montait parmi les gramens. Toute la nature mystérieuse et intarissable exaltait son âme.

Pierre, hypnotisé, contemplait la petite et contemplait la rivière tremblotante, les peupliers frêles qui dardaient leurs longues flèches dans la nue :

« Elle est heureuse ! heureuse ! se dit-il. Elle a tout oublié. Et voilà : il faut faire comme elle... »

Un peu du bonheur de l'enfant entra dans l'homme. Il se tournait vers elle, tandis qu'elle arrivait impétueuse, en agitant des coquelicots. Soudain, elle fit halte, elle se pencha vers l'Yonne.

Une voix rauque chantait :

> Sur la route de Lons-l'Saulnier,
> Y avait un pauv'cantonnier
> Qui cassait bien des cailloux, bien des cailloux,
> Pour gagner quèques pauvres sous !

A chaque note, le visage de Janine devenait plus pâle ; elle chancelait ; de sa bouche ouverte une plainte continue s'échappait ; le feu des yeux se mouilla de larmes ; elles ruisselèrent sur les cils et sur les joues... Un moment toute la douleur des hommes emplit la jeune créature ; elle revoyait tout le passé, le père léger et étincelant, la mère aux beaux bras et ces nuits terribles où la mort dévorait Philippe...

Pierre l'avait enlevée; de durs sanglots déchiraient la petite poitrine; les souvenirs se précipitaient comme des bêtes carnivores :

— Janine, ma fille chérie ! — balbutiait-il.

Elle cacha son visage contre l'épaule de l'homme ; elle murmurait des mots obscurs et tendres. Déjà, il sentait décroître l'orage ; les palpitations étaient moins rudes ; les larmes tarissaient ; et sachant que la joie de vivre allait revenir, il était content de la scène, il aimait que Janine se fût souvenue...

Ils s'en revinrent à petits pas. La crise avait rendu leur intimité plus fine et plus étroite ; Pierre héritait de tout le passé ; le reflet de Gabrielle et de Philippe enveloppait sa personne.

« Celle-ci ne ne me sera pas reprise ! se disait-il... Mon souvenir ne flétrira pas dans son âme ! »

L'ombre des collines s'allongeait sur la rivière.

Et maintenant, une force impérieuse l'emportait vers *les Aigles.* Il semblait que les larmes de Janine eussent augmenté en lui le pouvoir des souvenirs : ce grand besoin qu'il avait depuis plusieurs jours de n'être plus un étranger pour Guillaume et pour Julienne devint une nostalgie intolérable. Sa marche s'accélérait à mesure qu'il approchait du but, mais quand il vit le château de vieille France, aux lignes délicates et aux fines toitures d'ardoise, les soubresauts de son cœur l'arrêtèrent.

Contracté, il considéra ce domaine où, pendant si longtemps, il allait chercher l'âme fraternelle.

Bientôt, il reprit sa marche et, près de la Roseraie, il vit Guyverre avec Maurice. Catherine était assise sur la terrasse, vêtue de blanc, et si jeune qu'elle en était méconnaissable. Ce fut elle qu'il salua d'abord. Le bonheur était là comme les bois autour du château. Elle oubliait les pièges qui sont tendus devant les créatures ; elle se souvenait à peine des vicissitudes : ses malheurs devenaient une histoire lointaine, une légende d'épreuves par quoi elle avait conquis la Forêt Enchantée.

Elle sourit à Pierre. Elle l'aimait, ignorante du drame secret qui le séparait de Guillaume. Il ne put s'empêcher de dire :

— Vous semblez plus joyeuse encore que d'ordinaire.

— Je suis plus heureuse chaque jour !

— Il existe pour chaque être, — fit chagrinement Pierre, — des milieux rares, où le rendement est maximum. Guyverre a créé ce milieu pour vous et pour votre fils !

Guillaume et Maurice approchaient à leur tour ; une faible jalousie traversa le cœur de Pierre. Il les regardait comme un exilé regarderait, du haut d'un roc, sa terre natale. Le visage de Guillaume marquait cette ferveur rayonnante qui lui était essentielle ; les plis de l'amertume, de la défiance et de

l'amour humilié avaient disparu ; tout l'être s'élançait et s'épanouissait :

« Comme il a su refaire son destin! rêvait Pierre... Avec quelle énergie soudaine il a rompu les rêts... Une minute de clairvoyance lui a été plus salutaire que dix années de finesse ! »

Quand Guillaume fut proche, ses yeux demeurèrent fixés sur ceux de Catherine ; il y eut entre ces deux êtres comme un réseau de lignes de forces. Chacun avait reçu de l'autre le don merveilleux de la sécurité ; aucune circonstance humaine ou naturelle n'entamerait la fidélité de leur union, et dans ce moment Pierre envia la clarté d'un tel amour.

Guillaume, ayant tendu une main amicale au visiteur, lui souriait. Valleray eut l'illusion fugitive de l'oubli :

— Je voudrais te parler ! — chuchota-t-il.

Ils marchèrent lentement au long de la terrasse. Le jour allait vers son déclin ; les nuages amoncelés à l'occident ne permettraient pas de distinguer entre la fin du jour et le commencement du crépuscule. De-ci de-là, Guillaume prononçait une parole ; Pierre gardait le silence. Son esprit était en suspens et comme égaré dans les régions mystérieuses du moi. Une émotion terrible, incohérente et découragée lui obscurcissait l'intelligence. Il aurait maintenant voulu garder le silence, mais la force d'inertie n'y consentait point. Et il finit par dire :

— Guillaume, mon âme est désespérée... je passe par une crise affreuse... j'ai peur d'avoir perdu ce qui m'est le plus précieux au monde. Te voici heureux, Guillaume : tu peux m'absoudre !

Le visage de Guillaume s'était obscurci. Ses lèvres tremblaient. Il dit à mi-voix :

— Qu'ai-je à te pardonner? Je n'ai point de rancune.

— N'est-ce pas pire? — soupira Valleray... — Tu n'as point de rancune mais tu n'oublies rien. Et tu me crois plus coupable que je ne le suis.

— Je crois ce que j'ai vu !

Une sévérité douce apparaissait sur la lèvre de Guyverre ; il regardait devant lui, fixement, avec une grande mélancolie.

— Écoute-moi, — dit Pierre. — Avant ta rupture avec

elle, j'étais sans reproche. Je puis le dire, je serais mort plutôt... et pourtant, tu sais mieux que personne quelle était sa puissance de fascination...

Guillaume tressaillit ; il crut Pierre, mais un flot de sensations insidieuses montait des caves de l'être : il entrevit, à l'époque de ses pires souffrances, une complicité latente entre sa femme et son ami.

— Cette puissance, même alors, s'exerçait donc *positivement* sur toi? — demanda Guillaume.

Pierre commença un geste de dénégation, qu'il n'eut pas la force d'achever :

— Sinon, que signifieraient tes paroles? Oh ! je ne te demande rien... je sais que tu ne peux ni ne dois rien dire de précis.

— Ni d'imprécis ! — répondit Pierre d'une voix creuse. — Mais il faut pourtant que tu saches... que jamais...

— Est-ce que je ne le savais pas? — interrompit Guyverre. — Tu étais, j'en suis sûr, incapable de me prendre la femme que j'aimais... Seulement, tu ne devais pas subir sa fascination et tu ne devais pas devenir son amant après la rupture, ni même après le divorce...

— Songe pourtant que tu ne l'aimais plus... songe que rien de ce qu'elle ferait ne devait plus avoir de retentissement sur ta vie... songe que j'étais malheureux, et que ma nature comporte une peur de la vieillesse et de la mort que ne comporte plus la tienne... que je suis de ces pauvres gens qui s'accrochent désespérément aux derniers jours de clarté et de force... songe enfin au bonheur qui s'offrait *une dernière fois*...

Guillaume écoutait, la tête penchée, avec une attention extraordinaire. Il répondit :

— Tu me parles comme à un juge. Je ne suis pas ton juge. Je suis ton ami. J'admets qu'une force irrésistible t'a vaincu... j'admets qu'un bonheur incomparable s'offrait à toi... que sans doute pas un homme passionné sur un million n'y eût résisté... Ce que je n'admets point, c'est que tu veuilles te retrouver devant moi comme jadis. Tu pouvais choisir. Tu as choisi. Tu as triomphé là ou j'avais été misérablement vaincu, tu as eu la femme par qui j'avais souffert plus que par tous les événements et tous les êtres, ton cœur d'ami n'a plus

compté devant ton cœur d'amant? Et tu voudrais que j'oublie? Tu voudrais que je te retrouve pur dans mon passé, que nos souvenirs communs demeurent semblables à eux-mêmes et que mes rêves t'accueillent sans méfiance?...

Il se tut et se tourna vers la terrasse. Les épaules de Pierre fléchissaient. Il dit tout bas :

— Je sais !... Et pourtant, à aucune minute, je n'ai cessé d'être ton ami.

— Ni moi le tien, — répliqua Guyverre avec une solennité chagrine. — Et je le serai toujours. Sans doute notre affection comportera-t-elle des douceurs nouvelles, dont nous aimerons l'un et l'autre la mémoire. Quant aux souvenirs de la jeunesse, c'est toi qui les a flétris... Crois-tu que je n'en souffre point? Mais cette souffrance même les détruit davantage... Il faut en prendre son parti.

Pierre ne trouvait plus un mot à répondre. Mieux que Guillaume même, il sentait la puissance qui les séparait. Elle ne revêtait aucune des formes abstraites de la morale. C'était la sanction naturelle, née des actes mêmes ; il se sentait coupable comme on se sent stupide ou comme on se sent maladroit, et tout argument adverse échouait comme le tranchant d'un glaive contre le diamant.

Il rentra le cœur pesant et la tête bourdonnante. Le soir tombait. Dans le firmament bourré de nues, on apercevait une seule étoile au fond d'un puits de bitume. Il s'arrêta pour la contempler. Un vent léger courait vers l'Orient, et dont la senteur éveillait dans l'âme du promeneur tous les rêves épars, toutes les promesses fugitives qui nous mènent, nous déçoivent et nous encouragent. Des villages luisaient finement dans la brume. Un corbeau tardif traversa la faible lumière qui mourait au sein de l'immense ténèbre; Pierre murmura :

— L'univers est une nuit éternelle !... Chaque étoile est semblable à un lumignon perdu dans le Sahara... à une étincelle perdue sur l'Océan.

Ces paroles venaient de « l'à côté » de sa conscience. Son âme était recrue de la tristesse emportée des *Aigles* ; elle aspirait ardemment à la présence de Julienne.

Il se remit en marche et bientôt il aperçut sa demeure.

François rôdait dans le jardin, les yeux fixés sur une métai-

rie où l'on voyait des filles de ferme jouer entre elles. Le cœur de l'adolescent battait avec force. Il discernait une grosse blonde qui lui avait souri ; le désespoir et l'espérance s'emparaient de lui tour à tour. Surpris par l'arrivée de son père, il eut un mouvement de recul.

— Que fais-tu là? — demanda Valleray.

— Je me promène en attendant le dîner ! — répondit-il, avec un mélange de gêne et d'amertume.

Ils demeurent un moment face à face. Ils s'aiment sincèrement et la vie de l'enfant a été charmante. Puis, l'âge étrange est venu : depuis deux ans, Pierre se heurte à l'inconnu des adolescents, d'autant plus impénétrable qu'il change sans cesse. Lorsqu'ils causent, l'attention de Jack se dérobe, et les questions de Pierre demeurent sans réponse *réelle*, car le fils n'ose ou ne veut pas parler des seules choses qui le passionnent.

— Ah ! tu te promènes ! — fait le père.

Il voit, là-bas, les filles de ferme qui s'ébattent dans la lumière cendreuse.

Toute conversation est impossible et Pierre, avec un soupir, s'éloigne.

Julienne est assise à l'orée du jardin, devant les iris, les roses jaunes et les trémières. Par une fenêtre ouverte, on voit Marie Sommer qui tient une lèchefrite. De longs rais jaillissent de la salle à manger qui nimbent le visage blanc de la jeune femme. Elle est pensive et semble n'avoir pas encore entendu l'approche de Pierre. Il interrompt un moment sa marche, il contemple sa femme avec une palpitation. Son cœur déborde de tendresse, de désolation et de crainte... Des causes inconnues évoquent un matin de mai, où Julienne et Pierre se tenaient à l'ombre d'une falaise, devant la mer descendante. Ils étaient dans la force de leur jeunesse ; l'amour de l'homme gardait encore son ardeur neuve, et déjà le temps avait tissé ces liens subtils qui ne se déferont que dans la tombe. C'était une heure parfaite, où chaque vœu de Pierre s'accordait avec sa vie intime, où aucun désir sauvage ne menaçait le rythme de la famille...

En y songeant, ses yeux s'emplissent de larmes ; et venu à pas furtifs auprès de Julienne, il murmure.

— Que regardais-tu dans le jardin?

— Ce ver luisant, — dit-elle en souriant...

— Tu me rappelais, — dit-il d'une voix tremblante... — je ne sais pourquoi... notre séjour à Avranches. Tu ne l'as pas oublié, Julienne?

— Comment l'aurais-je oublié? — fit-elle avec une méfiance nuancée d'ironie.

Ils se regardaient en face ; un léger tremblement agitait les épaules de Pierre :

— Oh ! que je voudrais te retrouver tout entière ! — fit-il à voix basse.

Julienne devint très pâle et baissa la tête :

— Je le voudrais autant que toi, — et peut-être davantage. Mais suffit-il de vouloir?

Une sévérité émanait d'elle et accablait Pierre. Elle ajouta :

— Ne vaudrait-il pas mieux garder le silence? L'oubli seul peut tout réparer.

Elle cacha son visage dans ses mains et demeura immobile. Une légère palpitation soulevait sa poitrine. Mieux encore qu'auprès de Guillaume, Pierre conçut les forces fatales que déchaîne le choix : toute lutte était inutile ou plutôt néfaste. Il fallait se courber et attendre. Et il pensait :

« Attendre !... Vieillir... Laisser des jours disparaître... »

Une consternation glaciale glaça sa nuque : le Bien, le Mal, et toutes les formes qu'ils tiennent de nos morales successives, passèrent comme des fantômes. Il regarda un chat qui, dans la pénombre, guettait un nid d'oiseau ; il vit Marie Sommer qui faisait rôtir le cadavre d'un poulet ; il se souvint que, l'avant-veille, une petite fille s'était noyée dans l'Yonne.

« *Le* Mal? Non, cela n'a pas de sens. Je n'ai pas fait *le* Mal. J'ai transgressé la règle qui me lie à Julienne et à Guillaume. Et l'ayant transgressée, ce n'est pas eux-mêmes qui font le châtiment ; ils ne le veulent véritablement pas plus que moi, et Julienne a raison de dire qu'elle le veut moins. L'acte portait sa semence. Elle a germé ! »

Il se retint pour ne pas pousser un gémissement. Tout ce qu'il avait cru fuir par l'aventure était revenu, avec cette

affliction de plus. Comme un matin où il récitait les vers de Méry :

On entre, on crie
Et c'est la vie.
On crie on sort
Et c'est la mort.
Un jour de fête,
Un jour de deuil,
La vie est faite
En un clin d'œil...

il sentit la dissolution du monde mêlée à sa propre dissolution, et il chuchota, plein d'une épouvante mystique :

— La fatalité des actes ne nous absout point !

J.-H. ROSNY AINÉ

AVEC

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE D'ORIENT

(MARS — OCTOBRE 1915) [1]

Bizerte. — 5 mars 1915. — 16 h. 30.

Nous avons fait une traversée magnifique, sans une ride sur la mer. J'ai une splendide cabine de luxe, salle de bain, table de milieu, etc. Nous prenons nos repas avec le commandant du bateau.

On dit qu'après huit jours à Bizerte, où se fera la concentration définitive, nous irons débarquer à Gallipoli ou quelque part dans les Dardanelles. L'esprit de tous est excellent.

8 mars 1915.

Nous apprenons au déjeuner une nouvelle d'une très grosse importance. Le ministre de Grèce Venizelos a démissionné.

1. Les lettres que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs n'étaient pas destinées à la publicité. Elles furent écrites par un médecin des troupes coloniales à sa femme, qui veut « que l'on connaisse dès maintenant l'héroïsme de ceux qui combattent accrochés à la presqu'île turque, depuis des mois, obscurément, loin du sol natal ».

Nous savons aujourd'hui seulement d'une manière précise que nous sommes le « Corps expéditionnaire d'Orient », — par abréviation, le Ç. E. O.

La *Lorraine*, en rade de Bizerte. — 9 mars 1915.

Nous sommes toujours au même endroit. Nous devons partir dans quatre jours pour le front, l'oriental.

Rien de nouveau. Grâce à nos installations très confortables, nous pourrions attendre longtemps ainsi. Le climat est doux, agréable, la brise s'est calmée. Il est encore défendu de descendre à terre. J'espère quand même pouvoir visiter Tunis. Nous aborderons à quai bientôt.

Ma cabine est ornée de votre photographie en enfant de chœur, à la tête de mon grand lit de pitchpin. Aux hublots fermés à cause des chevaux, il y a des gravures de *Sketch* et même... de *la Vie Parisienne*. Sur mon grand sofa, il y a des coussins. Tout est dans un ordre rigoureux. Ma selle est ajustée, les fontes et les sacoches garnies, mes deux cantines sont terminées et je sais à une aiguille près, ce que j'ai dedans. Il ne me manque rien.

J'ai eu hier la visite de N..., commandant d'un de nos bataillons.

Dans le bataillon de blancs, il y a pas mal de jeunes soldats qui ont excellente volonté, mais peut-être une résistance aux maladies peu considérable. Quant aux noirs, ils sont déjà allés au front en France et depuis, dans le Midi, ils ont suivi un entraînement sérieux.

Du pont supérieur du bateau on domine l'immense baie de Bizerte, grande comme celle de Brest, où s'alignent une quinzaine des plus beaux bateaux de notre flotte marchande. Hier il faisait un temps d'une exquise douceur. La mer était calme. Elle étalait une nappe sans ride, d'un vert clair. Sur la côte orientale plus proche il y a une première assise de collines aux verdures printanières rayées des lignes sombres des oliviers. D'autres collines s'étagent en arrière sur un fond bleu aux contours estompés. Je distingue sur le rivage une ville indigène. Elle est d'un blanc éclatant. On la nomme Mensel Abdar

Raman. Je ne la verrai sans doute jamais. Pourtant elle est jolie. Des tours à créneaux, des dômes et des flèches de minarets découpent sa ligne de faîte comme une dentelle. Plus loin, c'est Menzel Djemil, qui nous cache Bizerte.

Notre bateau est un croiseur auxiliaire qui file très vite (19 à 20 nœuds) et peut échapper aux sous-marins. C'était un des transatlantiques les plus recherchés par les Américains. Dans les salons où se pressaient autrefois de jolies femmes, il y a des tas de soldats qui vont à la guerre. On a voilé les peintures, emporté les rideaux et les tentures, garé les meubles de prix. Sur les glaces qui restent en place on a collé de larges bandes en croix de papier blanc pour éviter qu'elles soient cassées par le tir des grosses pièces.

A 7 heures du soir le colonel me fait savoir que je puis aller demain à Tunis. Pour l'achat de médicaments et de sérums on se décide à envoyer un médecin.

10 mars 1915.

Je ne puis embarquer sur le remorqueur qu'à midi. La mer est démontée. Le maître d'hôtel du commandant m'a garni tout un panier de victuailles, mais je ne touche qu'aux mandarines. Pluie, grêle, vent. Je m'arrête à l'hôpital de la marine pour revoir mes amis et présenter mes devoirs au docteur B..., le directeur. Très au courant des événements d'Orient, il me rappelle que la presqu'île de Gallipoli avait des hôpitaux français pendant la guerre de Crimée. Un grand nombre de médecins périrent du typhus et du choléra.

Je prends le train de Tunis à Tiúdja, à 16 h. 40. J'arrive par l'avenue de France à l'hôtel Splendid. Rien de pittoresque. Belle ville de province neuve et morte. Après dîner, je vais en train vers la Kasbah. Plus de cafés-concerts, plus de danses du ventre. Personne dans la rue. Il paraît que depuis la guerre, c'est toujours comme cela.

11 mars 1915.

Nous partons le 13. Beaucoup de bateaux ont déjà quitté Bizerte. Nous ne savons pas où nous allons, mais probablement

nous débarquerons à Gallipoli. Nous sommes très bien et très heureux.

La *Lorraine*. — 13 mars 1915.

Grande distribution des médicaments et appareils divers aux trois bataillons. Tous les médecins sont là.

A 13 heures nous appareillons. Le défilé dans la passe de Bizerte par un soleil radieux et une brise de printemps est incomparable. Une compagnie d'infanterie de ligne nous rend les honneurs. On joue *la Marseillaise*. L'instant est solennel. Nous quittons le port en faisant une route sinueuse, histoire d'éviter les mines. Avec les jumelles on distingue très bien sur les quais le peuple nombreux qui nous acclame. Il y a surtout des enfants, des petites filles des écoles et aussi des jeunes filles. Notre escadrille marche en ordre. Nous formons l'arrière-garde. La *Savoie* est 'e flanc-garde, en avant et à gauche.

15 mars 1915.

En mer. Temps absolument délicieux. Mer calme.

16 mars 1915.

A 5 heures du matin nous sommes par le travers de Crète et de Cerigotto. A 8 heures, devant Cythère et les côtes de la Grèce. Nous rencontrons une section de l'escadre de la Méditerranée qui continue sa faction. Il y a, dit-on, le *Courbet*, le *Paris* et quatre grandes unités genre *Danton*, plus des torpilleurs de haute mer. L'amiral en chef est sur le *Courbet*. Acclamations, hurrahs. Nous nous éloignons. L'escadre nous quitte et va de son côté. Le décor est grandiose. La terre grecque, aride, colorée, sort de la mer. Des monts couverts de neige se profilent à l'horizon comme une nuée subtile. C'est le Taygète. A 13 h. 30, nous passons entre l'île Fauconnière et l'île Anti-Milo. A 17 heures, entre Zea et Makronisi.

Le soleil se couche dans une gloire somptueuse et simple

à la fois. La mer s'irise de poudre d'or. Les lointains sont garnis d'îles bleues ou pourpres qui nous séparent d'Athènes.

Demain, nous arriverons au but de notre voyage, à une île voisine des Dardanelles. Nous débarquerons probablement hommes et chevaux; puis, quand le moment sera venu, nous pousserons plus loin. Les journaux anglais ou italiens se chargeront sans doute de nous dire où nous allons. Nous ne le savons pas nous-mêmes. Si nous le savions, nous ne pourrions pas le dire...

Lemnos, baie de Moudros. — 17 mars 1915.

Nous sommes arrivés ici ce matin, et nous y resterons demain. Après-demain probablement, départ pour un point inconnu des Dardanelles.

Lemnos, par le temps printanier dont nous jouissons, se montre sous les plus belles couleurs. Nous ne sommes pas encore descendus à terre, mais du pont de notre bateau nous assistons à des spectacles de véritable beauté. L'air est ténu, d'une pureté extraordinaire. Toutes les choses sont colorées comme par un pinceau magique...

Nous avançons lentement jusque dans la baie de Moudros, ancienne ville de Ephaestia, entre la pointe de Lunni et la pointe de Bonda. A notre gauche, au loin, le mont Athos couvert de neige. Lumière idéale, temps superbe. Nous voyons les torpilleurs d'escadre *Fanfare* et *Coutelas*, le sous-marin anglais *28*, un croiseur et un transport anglais. A 5 h. 30 du soir, nous allons à l'intérieur de l'estacade passer la nuit sous la protection des torpilles, des mines, des projecteurs.

Lemnos. — 18 mars 1915.

La belle harmonie de la veille n'est plus. Il a suffi d'une brise un peu vive. La baie s'agite, la surface des eaux est troublée, on sent une fraîcheur inaccoutumée, indice d'une variation brusque de temps.

Notre chef de brigade, le colonel R..., vient à bord à 9 heures. A 11 h. 40, conférence avec les médecins des bataillons.

Le général d'Amade file vers les Dardanelles sur un croiseur anglais. Nous rendons les honneurs. Une compagnie débarque près de la pointe de Lunni, pour essayer les radeaux insubmersibles.

Notre colonel est encore souffrant. Plusieurs bateaux anglais chargés de troupes quittent Lemnos et partent pour les Dardanelles.

Lemnos. — 19 mars 1915.

Je suis chargé d'une mission avec le capitaine G... et le sous-lieutenant P..., Nous devons explorer le pays, ou plutôt un secteur déterminé, pour arrêter l'emplacement d'un bivouac. Sol escarpé, rocailleux, aride et parfumé de thym, où paissent des moutons. Des bergers grecs, d'un pittoresque classique, nous parlent la langue d'Homère. Nous sommes charmés de comprendre quelques mots. Un beau vieillard a la complaisance de nous conduire, une à une, à toutes les sources où boivent ses agneaux. C'est joli parfois. Il y aurait de quoi rimer longtemps, mais pas de quoi faire boire un régiment. Cherchons plus loin. Nous nous arrêtons à midi pour déjeuner. Décor magnifique. La baie de Kondia, la ville du même nom bâtie en escalier le long de rochers gris, et agrippée aux rochers. Nous sommes attirés par la ville. Elle mérite d'être vue. Nous découvrons une rivière. C'est là que nous plantons nos tentes.

En retournant à bord, nous apprenons de mauvaises nouvelles vagues des Dardanelles. Des cuirassés auraient été coulés. Le temps devient de plus en plus gros. La nuit, c'est la tempête.

Lemnos. — 20 mars 1915.

La tempête continue. C'est un changement brusque et radical. Lemnos, l'île qui nous avait charmés par sa beauté tranquille, est tout entière enveloppée de brume, balayée par des vents violents, perdue dans une grisaille méchante. Tous les bateaux chassent sur leurs ancres. La *Savoie* a pris la mer,

bien d'autres l'ont imitée. Nous bougeons sérieusement. Ce sont des saccades fort désagréables. A tout instant il est question de prendre le large.

Le tirailleur sénégalais Korka commence son service d'ordonnance.

Lemnos. — 22 mars 1915.

Mauvais temps. Depuis hier soir, ordre de ne plus débarquer un homme. On ira probablement à Mytilène.

Il fait 6° ce matin, alors qu'hier on a noté 22°. Les Anglais étaient en toile kaki et en casque colonial.

L'après-midi, le colonel N... est convoqué à bord de la *Savoie* pour une conférence militaire. Tout est suspendu. On va partir. Peut-être essaiera-t-on de s'emparer d'une île. Mais quelle est l'île de la mer Égée qui ne soit pas déjà grecque, anglaise ou italienne? Peut-être la brigade coloniale pourrait attendre à terre quelques jours, mais où?... Qui connaît l'île de Lemnos ?

Lemnos. — 23 mars 1915.

Nous ne savons pas combien de temps il nous faudra rester ici, mais nous sommes extrêmement bien, très confortables et de joyeuse humeur.

Soleil brillant, mais encore grosse houle. Le port de Moudros est peu abrité. Comme nous sommes mouillés en dehors du port, nous pensions avoir été les seuls à souffrir. Or la *Provence* et d'autres gros transports se sont heurtés.

Sont rentrés au port les cuirassés *Queen Elizabeth* et *Implacable*, plusieurs croiseurs à deux cheminées, des torpilleurs... Enfin ! nous pouvons pour la première fois débarquer des malades. Le *Duguay-Trouin* est arrivé. Nous gardons encore nos vingt-six contagieux (oreillons, scarlatine, rougeole).

En rade de Lemnos, à bord de la *Lorraine*. — 24 mars 1915.

Tout semblait présager un long séjour ici, quand l'ordre est venu ce soir de se tenir prêts à appareiller demain. Per-

sonne ne sait exactement où nous allons. Ce serait trop bête, quoique nous tenions partout la mer, de faire connaître notre port de destination. Certains disent Alexandrie, d'autres Beyrouth, d'autres encore la baie de Saros. Nous finissions par en avoir assez de ce Lemnos. Les ordres et contre-ordres se succédaient et nous ne bougions pas. Il y a eu du mauvais temps. Cela devenait très périlleux de quitter le bord, car nous sommes mouillés très loin de la côte et du port intérieur de Moudros. D'ailleurs, notre bateau, la *Lorraine*, ne remue pas et personne n'a été malade. Je suis, pour ma part, extrêmement bien, et ma gorge supporterait même la cigarette. Je m'abstiens cependant.

Ma vie est confortable. Ma cabine, de beaucoup la meilleure du bord, pourrait être adoptée comme appartement pendant des mois. De temps en temps nous assistons le soir à des séances de projections photographiques, chansonnettes, etc. J'ai peu de travail médical. T... me prête des livres.

J'ai pris beaucoup de notes chaque jour, régulièrement. Nous ne pouvons pas dire grand'chose. Vous savez sans doute mieux que nous ce qui se passe. Des cuirassés ont été coulés aux Dardanelles. L'opération s'annonce plus longue qu'on ne pensait. Il n'est pas question de débarquer des troupes pour occuper les forts déjà démantelés. Ici, nous n'avons fait qu'attendre. La patience est une vertu très militaire.

J'ai deux chevaux, et deux ordonnances noirs. Je suis soigné, gâté par eux. Ils sont parfaitement dressés. A terre, je mangerai avec le colonel et son officier-adjoint, tous les trois seulement. Nous avons un cuisinier remarquable et nous disposons à nous trois de huit rations, de quoi nourrir huit troupiers insatiables.

Je dispose, comme médecin-chef, d'un poste téléphonique avec six à huit Européens, qui me permettra d'être en relation permanente avec le colonel, et par lui avec tous mes médecins pendant les combats.

Il y a ici un mouvement extraordinaire de bateaux, toute une flotte de cuirassés anglais, d'« hommes de guerre », dont vous seriez fière [1].

1. Madame X... est Anglaise.

A bord. — 25 mars 1915.

Nous partons de Lemnos à 11 heures du matin, par un temps frais et une mer houleuse, en même temps que le *Vinh-Long*. Immobilité complète sur une excellente chaise longue, baigné de soleil. Toute la journée nous allons naviguer dans les mers où la Grèce antique a laissé tant de sillages de beauté. Nous sommes en proie à des sentiments trop pénibles pour goûter tout le charme épars sur ces flots. En somme, nous battons en retraite sans avoir combattu...

A 13 h. 30 environ, nous sommes à hauteur de Mytilène. Un cuirassé à l'horizon..., le *Charlemagne*. De 16 heures à 19 h. 30 nous longeons l'île de Chio, riche et fameuse. Nous sommes devant Voléno à 17 heures, et devant San Giorgio à 18 heures. Décor et palette inimitables. Crépuscule bleu. Il fait délicieusement tiède, l'air est léger et très doux... Personne ne sait si Chio est turque ou grecque. Nos canons sont d'ailleurs prêts à répondre.

De 9 heures à 10 heures dans la salle des fêtes, grand divertissement, projections, chansonnettes. J'ai découvert un clown parmi mes conducteurs de voitures médicales. Il est extraordinaire. Il saute, il chante, il se disloque, il déclame, il a mille numéros dans son sac.

L'amiral anglais C... a été remplacé dès le 16 (?) par l'amiral de R...

26 mars 1915.

Nous sommes au réveil entre Rhodes et Scarpanto par un temps idéal. Nous croisons le bateau de la marine anglaise *Sapphire*. Après, c'est la haute mer jusqu'à Alexandrie.

A 16 heures, nous rencontrons un transport, ayant des quantités de soldats anglais à bord. *Marseillaise*, clairons, hurrahs.

Alexandrie. — 27 mars 1915.

Je monte sur le pont vers 6 heures. J'aperçois une longue ligne basse, sans relief, sans couleur. Nous saluons de tout notre

cœur ravi. A 7 h. 45, nous entrons dans le port d'Alexandrie. Sur notre droite, imposant décor africain, minarets élancés, palmiers, cubes blancs de maçonnerie, sable rosé. Nous avançons toujours. Forêt de mâts, quantité de vapeurs. Nous allons mouiller devant le croiseur-cuirassé américain *Tennessee*. Nous allons à quai, puis nous débarquons vers 13 heures. Un immense pont manœuvré par cent indigènes se dresse à hauteur du spardeck supérieur de la *Lorraine*, et tout de suite, sans risque, se déverse un flot d'hommes, puis les chevaux, le matériel. Tout a été prévu, ordonné ; nous sommes en pays anglais. Contraste avec Lemnos. Des voitures, des autos attendent mes malades qui sont enlevés sans retard. On n'était pas prévenu de notre arrivée. Quelques personnes amies sont là. La première, une petite silhouette énergique en costume tailleur noir, cheveux blonds, qui, du bord, nous avait beaucoup intrigués. On s'intéresse à nos malades. Les présentations ont lieu. Tout de suite, atmosphère très sympathique. « Si nous avions su, vos soldats auraient été reçus... » Le colonel et moi prenons une voiture pour traverser la ville. Nous prenons le tram électrique de Ramleh. Là, nous retrouvons les troupes, qui ont été acclamées sur tout le parcours. Le capitaine B... porte une rose à la boutonnière. On a jeté des fleurs. Des trams s'emplissent de soldats, suants, rouges; la foule les entoure, leur offre des oranges, des cigarettes. Nous partons vers notre futur camp. La route est semée de belles maisons neuves, puis de villas. Quelques-unes paraissent fort belles. Les jardins remplis de roses, de jasmins et d'œillets, embaument le printemps. Quand nous passons, les fenêtres s'ouvrent, les mains battent, des baisers s'envolent vers nous.

A 17 heures, nous sommes sur l'emplacement du camp. C'est une belle plage avec ondulations du terrain et quelques broussailles par massifs. A gauche, un palais khédivial ; à droite, des moulins aux grandes ailes et une mosquée. En arrière, Victoria College, où résidera le général et ses états-majors.

Les Anglais ont parfaitement déterminé les limites de notre camp. Il ne manque rien. L'eau coule en abondance de robinets bien à portée. Nous disposons d'une cabine téléphonique.

Je fais dresser une tente à côté de celle du colonel, tandis qu'une foule sympathique nous entoure et nous interroge. Dans la nuit, coup de vent, tempête, pluie abondante. Il paraît qu'il ne pleut jamais à cette époque à Alexandrie.

Ramleh. — 28 mars 1915.

Lever à 5 heures. Pluie, bourrasques, éclairs, tonnerre. Tournée des petites tentes de nos hommes. Aspect lamentable. Quand même, la ruche travaille, les cuisines s'organisent, le café chauffe. Le soleil sèche, répare et fait resplendir de nouveau. Les visiteurs envahissent le camp. Beaucoup me sont personnellement adressés. Les visiteuses sont la majorité. Nous prenons notre premier déjeuner dans la cabane de bois qui était destinée à faire une cantine. Notre cuisinier est un vrai cordon bleu. Il se nomme Bayac. Le colonel M... l'a élevé et l'a souvent emmené à Paris. Bayac a mis à profit sa connaissance du français. Vous allez voir comment. Nous trouvâmes un jour sur notre table une dizaine de cartes postales qui étaient écrites et portaient une adresse. Elles avaient été oubliées là. Par qui?... Nous lûmes. Bigre ! C'était tendre et bien tourné. Sur dix, il y avait dix : Mademoiselle Maria..., Madame Ernestine..., et la suite fort significative. Nul doute, c'était Bayac. D'ailleurs, il est très bien. L'expression de son visage est très douce et intelligente.

Chaleur torride, lumière aveuglante des sables : 30 à 40°. Tub froid, ensuite promenade à cheval au premier village. Le camp est parcouru en tous sens par la population d'Alexandrie qui cherche par tous les moyens à gâter nos troupiers.

D'autres régiments arrivent et garnissent la plaine brumeuse et vide comme le désert.

Dîner. Quelques instants de mélancolie. Korka ferme ma tente.

Camp de Ramleh. — 29 mars 1915.

Nuit fraîche et pluvieuse. Ma tente aspergée tout le temps est étanche. Aux premiers rayons du soleil elle paraît jaune comme une orange.

Je fais choix d'un petit cheval noir comme deuxième monture. Il est jeune et vigoureux.

Je prends à 4 heures du soir le train pour Alexandrie. *Shopping* laborieux, car il n'y a plus rien dans les magasins. Les Anglais et les Australiens ont tout acheté. Comme à Paris, il y a le *Louvre* et les *Galeries Lafayette*. Par habitude, ou peut-être parce que les vendeuses étaient gentilles, j'ai toujours commencé mes tournées par les grands magasins. « Nous n'avons jamais vu de soldats français en Égypte ! » Elles se précipitaient toutes en trombe dans la rue quand une troupe allait passer. Et les questions partaient comme des flèches : « Qu'est-ce que c'est que celui-là?... Combien y en a-t-il, de canons de 75?... » En vraies petites patriotes, elles ont sans doute beaucoup appris.

Ramleh. — 30 mars 1915.

Brouillard épais au réveil. Promenade à cheval de 8 à 10. Chaleur suffocante pendant la sieste. Je vais à Alexandrie vers 5 heures. Thé, chez madame B... Je vais aux *Galeries Lafayette*. Interviews. Peu à peu toutes les vendeuses nous entourent. Mais une des grandes élégantes de la ville, une cliente, arrive. On fait mine de se disperser, mais elle insiste pour qu'on ne se dérange pas. Elle se mêle à la conversation; stature magnifique, peau claire et laiteuse, blonde, yeux verts. Elle a une toque blanche avec aigrette en buissons fournis. Corsage de dentelle blanc et jupe blanche. Je l'invite au théâtre pour ce soir, j'invite à dîner, au cinéma, que sais-je? On m'invite à déjeuner. L'aigrette blanche m'a vu au camp de Ramleh. J'étais en train de me raser. Je me rappelle fort bien... On choisit avec moi la doublure jaune de ma tente. Je rentre au camp par un clair de lune admirable.

31 mars 1915.

Lever matinal. Promenade à cheval avec le colonel. Je monte pour la première fois son cheval qui deviendra mon « Dix-Avril ». Je l'adopte. Longé le canal. Plaine verdoyante. Ferme, champs cultivés, blés et coquelicots.

Sur un ciel bleu métallique, uni comme un miroir, s'élève un minaret blanc d'une mosquée blanche et le sable infini, gris rosé. Quelques palmiers isolés. Je dîne en ville avec N...

Je suis sous ma tente et il fait un peu chaud. Il fait du vent. Les mouches partout. En tout cas, je me sens en très bonne santé. Je continue à être tout à fait calme et content de tout. Ma seule préoccupation est de savoir combien de temps nous resterons ici, mais personne ne peut répondre. Peut-être êtes-vous mieux informée à Londres que nous ne le sommes dans ce désert...

C'est avec un immense plaisir que je vous télégraphierai de venir, si j'avais enfin quelques précisions sur notre séjour en Égypte. Nous pouvons filer sans avertissement. Notre ...e régiment est resté à Lemnos. Il peut se faire que nous allions le renforcer, ou que nous soyons embarqués pour la Syrie, pour Smyrne, pour Gallipoli, etc., etc.!

Mon infirmerie est bien installée, sous des tentes. On nous comble de toutes sortes de choses. Les dames de la ville viennent et s'intéressent à nos malades.

1er avril 1915.

Riding dans les rues de Ramleh. Villas avec jardins admirables : roses, œillets, bougainvilliers, citronniers, jasmins, palmiers, cocotiers. Aucune apparition féminine dans ce décor. Vers 9 heures les fenêtres s'ouvrent, et quelques minois, brouillés encore de sommeil, interrogent l'espace.

Déjeuner, sur la route d'Alexandrie, dans une famille française établie dans le pays. Fonctions administratives importantes. Relations de famille étrangères. Somptueux menu, accueil chaleureux, toilettes exquises, conversations spirituelles et variées. Après-midi, musique et chant. Aromes capiteux, souvenirs de Paris, rendez-vous pris pour demain.

3 avril 1915.

A cheval de 6 heures à 11 heures sur mon cher gris, très capricieux, mais si ardent !

La colonie française de la ville vient à 4 heures du soir au

camp apporter à nos soldats des friandises et des œufs de Pâques. Le colonel et les officiers offrent le champagne. Toast. Collection variée et très curieuse de Françaises au delà de la Méditerranée. Chiffons de bon goût. Lignes assez nettes, visages charmants... Demain, Pâques. Une famille nous invite, N... et moi, à déjeuner demain. Très en retard pour le thé. Grondés. Robe de soie historiée, peinte et floue. Décolletage, diamants... Après le thé, coupe de champagne aux fraises.

4 avril 1915.

Je me réveille transi de froid et un peu las. La toile de ma tente est imprégnée d'eau comme une éponge. Brouillard.

Nous allons en ville assister à la messe consulaire. Le général d'Amade et notre ministre en Égypte représentent la France. Toute une population nombreuse, qui n'a pas pu trouver de place dans l'église, attend la sortie. Nous pénétrons un moment dans la nef. De groupe en groupe, dehors, nous retrouvons tous nos amis.

Déjeuner chez des amis français. Madame était hier à la manifestation patriotique du camp.

Nous passons l'après-midi au Sporting-Club. Il y a des joueurs de tennis très en forme.

5 avril 1915.

Vent de sable du désert, Kamsin, qui a commencé hier soir. Toute la nuit bourrasque et poussière de sable. Il fait froid, au réveil. Au lointain, une lumière terne. On a soif. Vers 10 heures la lumière revient pour la revue des troupes passée par le général d'Amade. Spectacle militaire fort beau, mais qui retarde d'un siècle.

C'était le souvenir de Bonaparte et d'Aboukir qui planait sur la revue. Décor prestigieux. On avait sorti les galons. Les chéchias des Africains se montraient toutes rouges. Le soleil était de la fête. Sur le gris ocreux des sables les couleurs des uniformes resplendissaient, les armes recouvraient leur éclat ; les soldats de la République grandis par le mirage du désert,

ressuscités de l'histoire, s'apprêtaient au triomphe. Tous les Français de l'Égypte, une foule énorme délirant d'enthousiasme acclame l'armée. Le général d'Amade présente les troupes au général Ian Hamilton, commandant en chef de l'expédition d'Orient. Ce jour-là on nous donna notre drapeau. Nous étions tous électrisés. Dans les tribunes nous reconnûmes des toilettes familières. Des fleurs tombèrent au pied de nos chevaux ardents... C'était la gloire du passé, l'épopée de Napoléon que nous représentions. Nos destinées étaient pleines de promesses, mais le combat n'avait pas encore prononcé. Ceux qui allaient mourir se grisaient une dernière fois des sourires des femmes et de l'ivresse de l'histoire.

Quand nous sommes rentrés sous nos tentes, on vient nous dire bonjour : « On était au premier rang des tribunes et on a beaucoup admiré. » Nous invitons en bloc à dîner le soir, en ville.

Dans l'après-midi, courses de chevaux. Réunion étonnante d'élégances. Toilettes ravissantes, minois d'une variété et d'une beauté...

Alexandrie. — 7 avril 1915.

Nous avons une vie remplie, très saine, très variée. Voici l'emploi habituel de ma journée. Le réveil sonne à 5 heures. Mon ordonnance Korka, quelques minutes après, passe sa tête et dit : « Tu veux ton café? » On porte le café. Il est détestable. Je me lève. Culotte de cheval. Jambières de cuir. Quand je suis prêt, je fais un tour à l'infirmerie et je donne mes ordres de détail.

Les chevaux arrivent, mon gris, une superbe bête, et un petit noir très gentil qui ferait votre bonheur. Je monte le plus souvent avec le colonel, quelquefois avec N..., seul aussi, mais plus rarement. L'espace est énorme. Le sable. De rares palmiers. Tous les 10 ou 15 kilomètres, une ville arabe, très pittoresque de loin sous le ciel bleu, et assez pouilleuse de près. Hier je suis allé à Aboukir-Dabed. Toutes les portes se ferment, puis les enfants se risquent, les femmes viennent les dernières, voilées.

Nous sommes très fêtés à Alexandrie. Je suis souvent invité. Ce soir, je dîne avec le directeur du Phare d'Alexandrie. On s'est adressé à moi pour gâter soldats et malades. Hier, trois femmes musulmanes ont demandé à me voir et je leur ai fait visiter le camp. Elles avaient le voile sur le visage et leur toilette était cachée sous un accoutrement d'un noir uniforme.

Camp de Ramleh. — 8 avril 1915.

Nous laisserons beaucoup de regrets dans la ville. C'est avec tant de cœur, de spontanéité, de largesse que nous avons été partout reçus. Si j'avais voulu, je n'aurais pas mangé une fois au camp. Hier soir, je devais rentrer de bonne heure; au lieu de cela on m'a entraîné à un grand dîner où ne manquaient pas les jolies femmes. Quand on a su que nous partions, j'ai reçu messages téléphoniques, lettres, bouquets, etc. J'ai obtenu pour les malades des tentes, des médicaments, des provisions (hier, toute une grande charrette), des cigarettes, des journaux, etc. Il faut avouer que dans le pays de Cléopâtre les femmes ont un grand charme.

Alexandrie. — 12 avril 1915.

Dans ma tente, sous le soleil brûlant d'Égypte, je suis parfois très mélancolique.

Alexandrie a un charme troublant auquel je ne m'abandonne qu'à moitié, car il y a la vie des camps et les rigueurs des règlements militaires.

Si nous opérons aux Dardanelles, la base du ravitaillement restera Alexandrie. On prépare des hôpitaux de grande importance. Alors, si cela dure, je fais le rêve que vous pourrez venir... C'est vague, imprécis, mais, comme la petite étoile dans la nuit, cela soutient et cela guide.

Alexandrie. — 14 avril 1915.

Nous partons demain matin pour Lemnos (sans doute), et ensuite pour Gallipoli pour la bataille.

Ile de Skyros (Grèce). — 18 avril 1915.

Nous sommes arrivés ici d'Alexandrie depuis hier 16 heures.

21 avril 1915.

En rade de l'île grecque de Skyros, à bord de la *Savoie*.

Nous avons quitté Alexandrie le 16, au matin; nous sommes ici depuis le 17 à 16 heures. Maintenant nous savons que nous attaquerons les Turcs en un point des Dardanelles que le haut commandement seul connaît. Cela peut venir d'un moment à l'autre. Nous sommes du premier échelon et nous n'ignorons pas que l'opération sera rude. Nous serons les témoins de grandes choses. Je suis confiant et calme. Je serais si heureux d'avoir une lettre de vous avant d'aller au feu. J'essaierai de vous donner de mes nouvelles très régulièrement. Il n'y a pas moyen de mettre de timbres. Personne n'en a d'aucune sorte. Si j'étais blessé et que je sois expédié à Alexandrie, vous pourriez venir tout de suite, sans doute.

Je vais vous raconter l'histoire de ma journée d'hier. Comme exercice, il avait été convenu que les troupes d'infanterie qui se trouvaient à bord de la *Savoie* avec nous (1er bataillon du ...e régiment) descendraient à terre dans les embarcations du bord, à partir de 6 heures du matin. J'avais voulu aller avec elles. Mon fidèle Korka me réveilla à 5 heures du matin. Je m'habillai rapidement sans me raser. Je revêtis la capote sur la culotte bleue et pris mon revolver et une jumelle d'ordonnance. En descendant dans la grande salle à manger, je demandai mon panier de victuailles au maître d'hôtel. Il le remit à Korka, ainsi qu'un quart de vin blanc.

Nous étions à terre vers 7 heures. Le docteur L..., médecin du 1er bataillon m'accompagnait. Korka suivait derrière, sa rouge chéchia sur la tête, le fusil en bandoulière. J'aime bien la compagnie du docteur L... C'est un jeune confrère très correct, dévoué, d'humeur sensible, et fort raisonnable. Il a laissé en Bretagne une jeune femme et deux enfants.

Nous commençâmes l'escalade de ce côté de l'île qui s'élève

en pente douce jusqu'à 200 mètres environ. Le sol est difficile, planté d'arêtes vives de pierres, qui sont des marbres veinés. Heureusement, des thyms, des menthes sauvages, des serpolets et d'autres plantes, poussés entre les pierres les ont débordées pour nous faire un tapis moelleux. Des floraisons abondent partout et deviennent de plus en plus nombreuses. Voilà des massifs de plantes aux fleurs blanches qui ressemblent à nos églantiers. Il y a des fleurettes jaunes, bleues, rouges, roses, et de toutes sortes de formes. C'est le pays fleuri et embaumé de la Grèce. A mesure que nous nous élevons, la baie s'étale devant nous, comme un miroir prodigieux sur lequel sont figurés des bateaux. Ils paraissent tout petits, mais on distingue leurs détails avec une précision incroyable. Dans le fond, le décor somptueux de la montagne, de hautes assises qui s'allongent à l'horizon en courbes puissantes.

Nous prenons sur la droite. C'est un col creusé en vallée verdoyante. Il fait délicieux reposer sous l'ombre de ces arbres aux feuillages sombres, qui sont des oliviers sauvages. Des aromes viennent de partout.

Puis nous prenons à travers des sentiers de chèvres sur la pente la plus élevée. Ce sont toujours les mêmes pierres, le même enchevêtrement de plantes odorantes et de fleurs multicolores.

Nous atteignons le sommet. C'est le point culminant de l'île. Il y a un poste sémaphorique anglais que le *Canopus* a installé. Dans une tente de toile, sorte de niche, il y a encore un homme qui dort. Un autre enveloppé dans des pavillons et des manteaux continue dehors sous le soleil son repos de la nuit. Deux soldats anglais en kaki font manœuvrer des héliostats. Le chef a l'air d'un brave marin. Il a beaucoup voyagé avec le *Canopus* dans les Dardanelles. C'est lui qui a signalé, il y a deux jours, le torpilleur turc qui venait à Skyros et en retournant torpillait le *Monitor*, transport anglais, à 20 milles d'ici. Le torpilleur turc a été poursuivi et pris par deux bateaux qui sont partis de Skyros et lui ont donné la chasse. Il a été contraint de se jeter à la côte. On a détruit le bateau. L'équipage a été transbordé. Il y avait deux officiers allemands.

Le chef de la station sémaphorique a fait disposer à terre sur un pavillon, un breakfast succulent et nous a invités à y faire honneur. Dans un gobelet gigantesque, il y a un demi litre de thé excellent, un grand plat de saumon, du pain, des biscuits, un pot de confiture d'abricots, vaste comme un monde... Korka reçoit une rondelle de bœuf et une ration (anglaise) de pain.

Nous errons ensuite dans l'île. Le hasard conduit nos pas au bord d'une baie qui semble faite pour le plaisir du bain. La plage de sable fin est en pente insensible. Sur une centaine de mètres de long on voit les fonds de sable doré. Après, c'est une eau verte qui est aussi tranquille que les bords de marbre de cette vasque idéale. Par une lumière transparente, sous un ciel très bleu, les couleurs s'exaltent et se fondent dans une harmonie parfaite et les contours ont une douceur infinie. Nous nous dirigeons sur la plage, où sans doute autrefois les nymphes frissonnantes préparaient leurs corps divins aux caresses de l'eau. J'ai nagé, fait la planche. Ce fut très agréable. Comme on n'avait pas de serviette, il fallut demander au soleil de nous sécher.

Nous nous dirigeâmes alors vers un bois d'oliviers qui dominait une partie de l'île. C'était une véritable oasis de fraîcheur. Les agneaux et les chèvres qui vont dans l'île sans gardiens y étaient rassemblés. Sous chaque arbre il y avait des bêtes qui dormaient. Elles s'enfuirent. Dans la verdure, les toisons blanches, les toisons noires allaient de tous côtés, dessinant des arabesques.

Nous avions dans nos musettes un repas froid. Nous trouvâmes le menu fort réussi. Sur ma capote j'ai sommeillé une heure. Les menthes sauvages et les thyms au soleil de midi avaient des parfums enivrants.

Pendant ce temps, nos braves petits soldats s'exerçaient à la guerre et faisaient des tranchées dans le sol pierreux avec leur entrain accoutumé.

Nous regagnons le bord à 3 heures.

22 avril 1915.

En rade de Moudros (île de Lemnos), à bord de la *Savoie*.

Hier, après que le courrier a été expédié, nous avons pris la mer à 3 h. 15. Il faisait un temps couvert et frais, les vagues étaient moutonneuses. Nous fîmes route à très grande vitesse sous la surveillance de croiseurs et de torpilleurs. A 8 h. 30 du soir nous étions mouillés dans la rade de Moudros, où nous étions déjà venus après Bizerte et avant Alexandrie. Quelques officiers pensaient que le débarquement serait pour ce matin. Nous étions tous prêts. Une ambulance avec sept médecins de renfort a rejoint la *Savoie*.

Aujourd'hui, à 10 heures, le colonel N... du ...e et le colonel R..., commandant la brigade, sont rentrés à bord après être allés aux Dardanelles voir le terrain où nous allons opérer. Tandis que les Anglais et les Français attaqueront Gallipoli et la côte d'Europe, nous débarquerons, nous (le ...e colonial, une batterie d'artillerie et une compagnie du génie) à Koum Kaleh. Après avoir pris Koum Kaleh, nous prendrons Sed-el-Bahr et nous empêcherons que de la côte asiatique on gêne les troupes amies. Je suis médecin-chef d'une expédition, avec 21 médecins sous mes ordres, 1 pharmacien, 2 officiers d'administration, 1 poste de secours à terre, 3 bateaux-hôpitaux. C'est une vaste organisation qui, je l'espère, ne servira pas intégralement, mais qui peut sauver la vie et soulager. J'ai organisé mon service de façon à ce que les blessés soient traités très convenablement.

24 avril 1915.

C'est pour demain, nous sommes prêts et nous comptons sur un succès.

27 avril 1915, matin.

Devant les Dardanelles, entre la pointe d'Europe et Koum Kaleh.

L'attaque générale des Dardanelles a commencé le 25 avril à 5 heures du matin. Les Anglais et les Français ont débarqué

sur la côte d'Europe en plusieurs points. Nous avons pris Koum Kaleh de façon à protéger le grand débarquement sur l'autre rive, et ne l'avons évacué que parce que c'était prévu. Notre régiment s'est couvert de gloire.

A bord de la *Savoie*, nous avons reçu le premier jour 73 blessés dans une ambulance établie à bord en quelques heures, mais où tout a marché admirablement.

J'ai reçu les plus vives félicitations du général d'Amade, de nos chefs, etc.

Mes médecins et infirmiers ont été héroïques. J'ai eu deux brancardiers sublimes qui auront la médaille militaire et que le général en chef a tenu à féliciter lui-même.

Nous avons fait 400 prisonniers, nous avons tué 800 à 1 000 Turcs et blessé 3 à 4 000.

Nous avions en face de nous trois régiments d'infanterie, de l'artillerie lourde, des obusiers, etc., etc.

Le spectacle des Dardanelles, ces deux derniers jours et ces deux dernières nuits, était incomparable. J'ai tout vu et j'ai noté beaucoup. Nous avons reçu des projectiles à bord. Un taube nous a encadrés avec 8 à 10 bombes et nous a ratés.

28 avril 1915.

Je quitte la *Savoie* pendant un moment dans la matinée, pour saluer nos blessés sur les autres bateaux.

Canonnade lointaine. — On voit les morts sur la côte de Koum-Kaleh, en tas. — Sur la côte d'Europe, Krithia brûle. On bombarde sur les crêtes lointaines. Beaucoup de bateaux partout. Esquintés, chassés de leurs couchettes habituelles et de leurs coins, les hommes dorment un peu partout d'un sommeil de plomb. A 23 heures, on demande d'urgence des renforts à notre régiment pour la côte d'Europe. Tout le monde est debout en quelques instants, — sauf Korka introuvable. Deux compagnies sous la conduite du commandant descendent. Les autres attendent anxieuses. La mer est agitée. Il y a de la lune.

29 avril 1915[1].

Nous attendons, l'arme au pied, depuis 23 heures hier soir, le moment de descendre à Sed-el-Bahr sur la côte d'Europe.

Après déjeuner (le commandant nous offre le champagne), le colonel R... et l'état-major débarquent. Le colonel, l'état-major du régiment et quelques hommes débarquent à 15 heures.

Nous croisons le *Cornwallis* devant Pointe-d'Europe qui bombarde, au-dessus de nous, Krithia en flammes. Colonnes de fumée longues de plusieurs kilomètres, tenant tout un côté du ciel.

On aborde un petit vapeur qui est aux flancs du Cheval de Troie : *River Clyde, Glasgow*. Je traverse le Cheval de Troie et je pose mes pieds sur la terre sacrée. J'ai vu la terre fraîchement remuée, là, à gauche, où dorment les Anglais. Beaucoup de mouvement, beaucoup de troupes : tentes, chevaux, artillerie. Détritus de toutes sortes. Château d'Europe démantelé. Un avion vient de laisser tomber quatre ou cinq bombes dans le camp. Nous reprenons une vedette de la *Lorraine*, puis un remorqueur et nous revenons à bord de la *Savoie*. Krithia en feu. Des obus d'In Tépé tombent près du ..e colonial.

30 avril 1915.

Sur le camp français de Sed-el-Bahr (la ville le plus au sud de la presqu'île de Gallipoli), repéré hier par aviatik, les marmites tombent. Nous les voyons éclater dans la mêlée très dense d'hommes et de matériel. Cela vient d'In Tépé (8 heures). Alors, les bateaux tirent. Duel émouvant, lumière admirable. A 10 h. 30, un avion arrive. Enfin !... In Tépé tire toujours. A 11 h. 30, l'amiral passe devant nous sur un canot du *Henri-IV*; on lui rend les honneurs. A 13 heures, il change de mouillage : il était à 1 000 mètres à notre gauche et passe entre la côte de Yenisher et nous. On voit qu'il est visiblement touché. Un gros éclatement près de la pièce de chasse.

1. Les notes qui suivent, du 29 avril au 13 mai, sont extraites du journal de l'auteur.

A 14 heures, j'apprends que le *Henri-IV* a reçu des batteries d'In Tépé six projectiles. L'un a touché la passerelle.

2 h. 30 soir. — *Ordre de descendre à terre.*

3 h. 20 soir, nous quittons la *Savoie.*

Le commandant T... nous salue. Une demi-heure après, nous sommes dans la baie de Sed-el-Bahr qui a été tant bombardée. Nul désarroi, on travaille beaucoup. Il y a des troupes en quantité, du matériel, l'hôpital de campagne. Je photographie un des trous de marmite. Je vais conférer avec le directeur du Service de santé.

Nous allons droit devant nous, remontant le cirque où il y eut tant d'héroïsme. Nous montons les sentiers qui traversent la ville de Sed-el-Bahr. Le génie les répare. Il y a de l'artillerie engagée, des chevaux, des hommes.

Maisons éventrées, saccagées, émiettées. Pas un coin qui n'ait été fouillé par les obus et les balles. Cependant, un petit verger intact. Il y a déjà cinq ou six tentes blanches. Un cimetière est dévasté, une grande maison bourgeoise contiguë. Mais la nature reste belle et claire. Il fait un temps exquis. Partout des fleurs, où l'homme n'a pas saccagé. On arrive en haut de la crête sur un plateau qui domine toute la baie de débarquement et où il y eut une résistance prodigieuse. De là on voit tout. Par cette atmosphère orientale on distingue chaque homme, chaque cheval. Les bateaux forment des cibles idéales, et le *River Clyde* tout le premier. Le grand château ruiné, plus blanc avec ses brèches, remplit tout un côté de l'horizon. Au pied des murs, l'état-major du général. On nous conduit à travers des routes fleuries, bordées d'arbres et des chemins creux très poétiques, à notre poste. C'est dans un bois d'oliviers et de jeunes arbres. Tout de suite, on creuse, on me fait un abri. — Quelques marmites. — La fusillade, la canonnade en avant. On creuse 60 centimètres, on place le lit de camp; en avant, mur de moellons, dessus, on étend ma tente de Ramleh. Elle est recouverte de branchages. Nous dînons dans l'obscurité la plus profonde, et sous les obus. Un 75 féroce, derrière nous tire et tire. Bruit sec désagréable. Après avoir établi le poste de secours et causé, je me couche. Il fait très froid. Une lune rouge, énorme, se lève du côté de la baie de Morto. Moment d'accalmie. Un oiseau de nuit chante sans arrêt. Pendant le

repas, incident : on crie de tous côtés. « Tirez, tirez, tir rapide. » Et c'est effrayant, cette clameur de mort. Le 75 obéit. C'est une troupe de Turcs qui fuit en masse et le 75 les décime. Je suis réveillé maintes fois dans la nuit par ce tir rapide du 75. Fusillades, attaques, contre-attaques à quelque 100 mètres de nous. — Nous avons beaucoup de sang-froid, tous.

1er mai 1915.

Réveil à 4 heures. Le 75 tire derrière nous, puis tout se tait peu à peu. La canonnade est lointaine. Par intervalles, une bordée de marine... Je me lève, un peu gelé, mais dispos et solide. Il faut faire son trou, le parfaire. On creuse une fosse de 2 m. 50 de long sur 1 m. 20 de large, et 1 mètre de profondeur : une tombe royale. Le fond est humide, on trouve l'eau. Il faut garnir d'un plancher pris au village voisin, Sed-el-Bahr. Sur les quatre côtés, soutènement de pierres. Le mur a 2 mètres de haut, il est fait de bois avec portes et fenêtres volées au village. Terre partout dessus et branchages. Il y a un escalier de deux marches. Des tas de braves types fignolent ma maison. Quand c'est fini, ils mettent à la porte un bouquet de coquelicots, de marguerites. Je suis touché. J'agrandis mon horizon et vais me promener des deux côtés. Sur la droite, rebord à pic sur la mer (baie de Morto), lignes de défense, tranchées, creux de marmites formidables. Morceaux de fonte partout dans les champs. En bas, vers la mer, un bois de cyprès, à l'ombre parfumée de cytise et de thym. C'est un lieu de calme. C'est un cimetière turc. Stèles de pierre. Il y a là un bivouac d'artillerie de 75. Je cause avec le commandant, puis avec son médecin. Je reviens à 6 heures, par le grand chemin creux où il y avait un régiment turc. Ils ont fui, laissant des épaves de toutes sortes, tentes, effets, sacs (qui ont été pillés, et le contenu répandu), cartouches, obus, grenades, caisses, biscuits, papiers, verres, marmites, gourdes, cuvettes en cuivre avec anneaux de cuivre. De 9 heures à 11, canonnades furibondes. Notre 75 tire par-dessus, In Tépé par le travers ; Achi Baba tire direct pour atteindre notre 75. La batterie anglaise sur notre gauche vient d'être relevée. Le

cheval du colonel est tué, — sifflement, — on se couche, — la marmite est passée. Dans la nuit, attaques furieuses sur les troupes de la baie de Morto.

2 mai 1915.

Nuit du 1er au 2, formidable d'anxiété. Fusillade continue sur toutes les lignes. Canonnades furieuses sans interruption. Nous recevons des obus dans le camp. On sent qu'une grosse affaire se joue.

A 2 heures du matin, on demande notre régiment.

Il part vers 4 heures : il était temps. Vacarme effroyable. J'avance du côté des Anglais qui, impassibles sous le feu, se rasent et mangent. Mon poste de secours, qui était à l'angle du camp et où je reçois de nombreux blessés, est reporté en avant. Où est le régiment? — Garde du drapeau assurée par moi. Je suis la route longeant la baie de Morto à 7 ou 800 mètres. Je rencontre de nombreux blessés. *Lieutenant P... blessé mortellement.* Je l'encourage et le soigne. La bataille fait rage. Je continue en avant. Artillerie, caissons, Anglais comme à la parade, munitions, blessés, morts, chevaux morts, gendarmes, médecins..., canons qui tonnent et assourdissent.

Je suis la route des pylones du viaduc. Au pont, avant le pylone, le général d'Amade se penche sur des blessés. Il ne dit rien. J'installerais bien mon poste de secours à l'extrémité nord de la route du viaduc, mais les Anglais y font la cuisine, mangent et ont l'air d'être en pique-nique. J'essaie à droite, mais il y a mieux. Je longe le bas de la grande cote 200. Là, poste de secours. Affluence énorme de blessés. Piqûres de morphine à tous. Cacolets, brancards, voitures. A partir de 13 h. 30, j'étais près du pont de pierre. A 5 heures du soir, hôpital. Je reviens, après avoir pris un morceau de *singe* (à 6 heures du matin *singe*, le soir *idem*). Je m'installe près du pont. La nuit est venue. Canonnade formidable. Poste dans la tranchée aux téléphonistes. Je sommeille assis, ma couverture grise sur le dos. J'ai une soif effrayante. L'eau est presque saumâtre et donne soif.

Dans la nuit du 2 au 3, un seul régiment a brûlé 40 000 cartouches.

On dit que si notre régiment n'était pas venu au secours des autres dans la nuit du 1er au 2, le Corps expéditionnaire d'Orient était à l'eau.

3 mai 1915.

Le vacarme s'est tu. *L'avantage est à nous.* Je me lève au point du jour, brisé, courbaturé, sale, horrible, mais en excellente disposition.

Je vais au poste de secours, puis sur le plateau où l'on s'est battu.

Nombreux cadavres. Corps à corps. Hommes superbes; autant des nôtres que des Turcs. Turcs, blancs, noirs, mêlés. Je vois le général M..., le colonel N..., qui passera commandant de brigade. Je règle le service, le poste de secours.

Je rentre au camp primitif, 9 h. 30.

Je mange du *singe,* une orange. Pas de vin; du café. Ensuite je dors. C'est divin. Le commandant T... de la *Savoie* donnera de mes nouvelles à ma femme. Je lui remets pour elle une épaulette de capitaine turc.

Notre 75 et quelques canons de 65 de montagne tirent par intermittence. A 7 heures, calme. Puis cela recommença vers 8 heures, et il y eut un *crescendo.* Jamais je n'ai été témoin de choses aussi horribles, aussi énervantes, aussi angoissantes.

4 mai 1915.

On suivait à distance toutes les phases du combat: nos lignes faiblirent un moment. La charge, la reprise dans les flots de sang la nuit, par une inondation d'obus, de clameurs, de bruits assourdissants. Et sur le tout, le 75 tapait, retapait d'un air rageur.

N... vient dans la nuit parce que ma case n'est plus protégée. A 4 heures, il est appelé, il part. Moment de panique sur la route. L'homme qui emporte une culasse de canon. Le drapeau à sauver... Je vais au front vers 7 heures. Je vais au poste de secours, je parcours la ligne. Je déjeune avec le colonel N... Je reviens faire la sieste dans mon gourbi. Mais c'est impossible.

Je ne puis pas dormir. Le 75 recommence, puis le 120 long. Je vais à la plage qui est arrosée d'obus. Gerbes formidables d'eau, gerbes de terre. Neuf chevaux tués, deux hommes. Nuit assez calme. Couché au camp. Pas d'attaques sérieuses. Peu de blessés.

5 mai 1915.

Relevé les tombes du lieutenant H..., de B...

Il y a d'autres cimetières déjà pour notre régiment. Le ...e est à quelques pas plus loin, dans l'alignement.

Avant de m'éloigner de nos tombes, je vois un Sénégalais porter des fleurs — des coquelicots — juste sur la tombe de B... J'imagine la douleur des êtres aimés et je m'éloigne pour que des centaines d'hommes ne me voient pas pleurer.

Il y a autour de ces tombes la vie, le mouvement, le désordre des troupes qui vont se battre. On fait la cuisine, on dort, on rajuste ses effets, on coud, on cause, on fourbit des armes.

Je photographie la tombe du capitaine B... Après déjeuner, par une chaleur torride — le matin on gelait —, je reviens à cheval, à travers la plaine. Trous de marmites énormes, culots d'obus, sacs, couvertures, fusils épars, tranchées abandonnées. Puis, des coins non souillés où le regard se repose sur des champs de marguerites, de coquelicots.

En arrivant au camp, avion allemand au-dessus : une mitrailleuse, un 75 tirent sans succès. Un biplan le poursuit. On annonce que trois nouveaux régiments de Turcs et un régiment d'artillerie nous attaqueront cette nuit. Mais on serait prêt et les renforts arriveraient enfin. Un bataillon sénégalais vient ce matin d'Alexandrie. Cette nuit, un régiment? Dans la nuit du 7 au 8, un ou deux régiments. Sieste au camp. Trêve de 75 et de toute fusillade, de 1 heure à 4. J'apprends, en venant dîner au camp avec le colonel N..., le capitaine M..., le capitaine V..., que demain, à 11 heures, il y aura une attaque générale. Nuit remplie de sommeil.

6 mai 1915.

A 9 heures, je quitte le camp après avoir mis tout en ordre... Déjeuner avec le colonel N... A 11 heures, on attaque. Je

reste au poste de secours quelques minutes; après commence le défilé des blessés. Cela dure jusqu'à 2 heures du matin sans interruption ! Fusillade, canonnade.

Les blessés. L'un assiste sans un geste à son éventration. Sous la chemise, une fluctuation gluante, liquide, vivante et chaude, estomac, intestins... Par-dessus, on ajuste un pansement et on emporte. L'un a la bouche fracassée, le sang coule, il en avale beaucoup, et il se sent mourir. Un petit Breton a une balle dans le ventre. Elle n'est pas sortie. Sang, douleurs, cris, sang, plaintes. Nous nous penchons tous sur ces horreurs et nous essayons de faire quelque chose. Une poussière sale, pénétrante, envahissante, vient de partout. Le vent se joue de cette poussière, en jette dans les plaies béantes.

Je parcours le champ de bataille : il y a des soldats qui se dissimulent dans les tranchées. On les voit à peine, eux, mais il y a beaucoup de désordre autour. Puis, des canons anglais, des canons français, des brancardiers qui portent des blessés. Et cela continue. L'imagination ne peut rien trouver comme cette réalité. Je voudrais qu'il ne reste rien dans mon cerveau de ces heures de sang et de mort.

Les esprits un peu faibles se déséquilibrent. Peu gardent la notion réelle et immédiate des choses. Il y a une exaltation psychique, déformante, qui obscurcit tout et conduit à déraisonner. A la nuit, les mains permanganatées et poisseuses de sang, je mange une demi-boîte de singe, des petits-beurres, une orange, et je bois du vin. Les blessés se succèdent. Il n'y a pas de trêve. Nous sommes tous éreintés et nous avons l'air de fantômes, sales, horribles, excités. Tout de même, quand nous nous rapprochons, un même sentiment de pitié et de réprobation nous unit. Il n'y a pas pire que la guerre.

7 mai 1915.

Vers 1 ou 2 heures, je ne sais, je me couche tout du long dans la poussière côte à côte avec les malades, les blessés, les autres médecins, sous un voile très léger de tente kaki qui ne protège de rien, pas même du froid. Il fait froid, très froid même. Peut-être 8 à 10°. On s'éclaire avec de vagues bougies dont

quelques-unes brûlent librement à l'air. Puis, le défilé des brancardiers, les plaintes des blessés. Le lieutenant Un tel, le capitaine Un tel. Les hommes sont prodigieusement fatigués, énervés. Nous sommes à la merci d'une section qui flanche. La mer est si près. Dans la nuit noire, c'est affreux. Des appels, des commandements précipités, des gémissements.

Vers 2 h. 30, attaque. On ne relève pas nos blessés. Je quitte un moment le poste de secours pour avoir des brancardiers. En cas de recul, nos blessés tomberaient entre les mains des Turcs. Et les pansements vont manquer. Nous allons dans la nuit, morts de fatigue. Sans souci de la mort qui les guette, des corps sont figés dans le sommeil. Si une balle vient, il n'y aura aucun changement à faire; des cadavres avoisinent et ne se distinguent pas.

Un gros howitzer anglais se profile sur la lune qui, enfin, à 2 h. 30, se lève à l'horizon.

Le 75 reprend. Le jour vient si lentement.

Reçu une lettre de ma femme, du 15 avril.

A 10 heures, *attaque générale*. Je devais déjeuner avec le colonel N..., mais il est beaucoup trop loin et je ne peux aller le trouver. Je mange seul : boîte de singe, café, fromage.

Au retour, sous les balles et les shrapnells, nous procédons à l'inhumation du capitaine H... Le caporal B..., prêtre, dit les prières. On présente les armes : on est rangé sans beaucoup d'ordre, mais les hommages sont sincères. Quel tableau émouvant !

Le combat continue. Nous formons le pivot. Les Anglais doivent prendre Krithia. Dîner au poste de commandement du colonel N... J'ai un bon rhume, une laryngite, je suis aphone, transi, fichu. Des balles sifflent, passent dans le ravin près de la fontaine, si jolie, et près des masures en ruine. Un obus frôle les pierres du faîte et des éclats volent. Un éclat vient dans la marmite où ma seringue a bouilli.

Je vais dormir au camp dans mon trou royal. Je le trouve très confortable, je m'enroule dans deux couvertures, capote, imperméable. Je retrouve la chaleur. Je dors. Dans la nuit, vives fusillades. Tout semble venir de la droite. Serions-nous débordés? Plus tard, les canons saluent.

8 mai 1915.

Je vais déjeuner avec le colonel N... dans ses masures bombardées. Le ravin est charmant, rempli de troupes, coquelicots, marguerites. La fontaine, les cuisines. Pendant que nous déjeunons, le général d'Amade vient. Je le photographie. Il cause longuement avec le colonel N... Vin de Samos qui nous délecte. Le colonel vient de recevoir la photo de sa femme. Je vais ensuite au poste de secours. Les blessés arrivent d'ailleurs espacés. Toujours soleil éclatant, poussière.

A 5 h. 30 environ, l'assaut général des positions turques de Krithia et de toute la ligne doit être donné. Il est appuyé par de l'artillerie. Concert formidable, le plus intense qu'il y ait eu depuis le 25 avril. Bateaux, 120, 75, 65, tout tire. C'est effrayant, énorme, colossal. La canonnade continue (6 h. 20).

Mon dîner ne vient pas, mon ordonnance revient et n'a vu personne.

A 8 heures environ, je suis au poste de secours contre la falaise. Encombrement de blessés : sang, gémissements, désordre. On ne voit rien. On dit que les bougies vont manquer. Les balles sifflent, des shrapnells éclatent non loin de notre poste de blessés. On les aligne comme des cadavres à la morgue. Un zouave, la poitrine traversée, gémit, se lamente. Des noirs rient à force de souffrir. Partout des linges, du sang, des bandes rougies, des vêtements en lambeaux, et les brancardiers ne viennent pas. Les malades s'accumulent. Le commandant S..., disparu.

9 mai 1915.

La fusillade reprend plus forte. A notre artillerie qui est moins active et moins utile dans la nuit, un ouragan de fer répond. Au lieu d'être rendus à merci, les Turcs réattaquent. Des officiers blessés suivent les hommes. C'est le tour du capitaine R... Il a reçu une balle dans la poitrine. Tout de même le capitaine, très beau, a confiance. Cet homme remonte ceux qui avaient peur.

Toute la nuit — froide — la lutte continue. Attaques et

contre-attaques; le 75 furieux insiste... Nous avons capturé 6 mitrailleuses et couronné la crête. C'est la sécurité assurée maintenant. Mon cheval, devant moi, a été blessé d'une balle dans la joue gauche. On se réveille à 5 heures. Je fais évacuer par charrettes; seize malheureux s'en vont à travers champs, quatre par voiture. Je parcours le champ de bataille. Les blessés affluent. Il y a un pêle-mêle de cadavres qui augmente quand on avance. Attitudes extraordinaires. L'un attaque, l'autre se défend. Les cadavres gonflent, à l'étroit dans leu kaki : c'est tout à fait Bibendum, mais un Bibendum sinistre. Amoncellement d'étuis d'obus, cuivre étincelant.

A 10 heures, je remonte sur le plateau. Nous sommes enveloppés d'obus, de marmites. Je retourne pour déjeuner, mais on n'a pas pensé à mon déjeuner. Le colonel est loin, B. est loin. On me rapporte une vague ratatouille que je jette. Alors je retourne au camp. Le caporal R... me fait à manger. J'ai furieusement envie de boire du vin. Mais il n'y a que de l'eau permanganatée et savonneuse...

Sieste; rasé, lavé, je pense moins noir. Je descends à la « plage ». Je vois le directeur du Service de santé. Je lui dis l'épuisement physiologique des hommes. Je vais chercher des médicaments. R... et moi rentrons au camp où je dîne. Frugalité, mais un quart de vin, si bon. Peut-être vais-je dormir. Apaisement. On entend sur la gauche, vers les Anglais, des chants religieux.

10 mai 1915.

Je dors dans mon trou, au camp. Le 75 recommence sa fanfare et cela durera sans aucune interruption jusqu'à 8 heures du matin. Je dors comme dans un cauchemar. Sur ce leitmotiv du 75, on entend la fusillade plus ou moins nourrie, des coups de canons des bateaux, et des voix. La voix humaine impressionne plus que tout.

Je me rends au poste de secours, au bas de la falaise et là, je rencontre tous les médecins et N..., que je n'avais pas aperçu depuis plusieurs jours. C'est notre chef, notre colonel. Il dit ses heures de lutte horrible, ses risques de mort. Tous sont tombés autour de lui : il a son étoile. Enfin, on va mettre au

repos, pendant un ou deux jours, notre régiment complètement épuisé. Les cuirassés bombardent la côte asiatique et Oranieh. On dit qu'hier, vers 17 heures, le *Gœben* est venu vers Chanak et a tiré sur Sed-el-Bahr. Nous dînons au camp, N..., J... et moi : bourgogne, petits pois, choucroute... On dort, peu de chahut. On est si esquinté qu'on ne s'inquiète plus de rien.

Il n'est question que des disparus...

11 mai 1915.

Beaucoup toussé la nuit. Je ne me sens pas malade cependant. Des marmites du plus gros calibre passent au-dessus de nous et vont éclater à 200, 300 mètres, vers le port. On dit qu'In Tépé a été démoli par notre artillerie de terre. Déjeuner à l'ancien camp, sous l'abri N... Après, sieste, puis visite au nouvel emplacement du camp, en avant du cimetière des cyprès.

Longue lettre à ma femme.

Vers 15 heures, obus et marmites autour de nous. Le capitaine anglais Keene vient nous voir. Il nous dit que les Anglais sont à 1 800 mètres de Krithia et qu'ils ont fait 300 prisonniers.

Dans la nuit, fusillade incessante. Canon de tous les côtés. Attaques et contre-attaques sans arrêt. Insomnie. L'aube est très longue à apparaître, et, quand elle apparaît, l'assaut est plus furieux. C'est sinistre et inquiétant, dans la nuit et de loin. Le lendemain matin, on dit que cela n'a pas différé du train-train habituel des autres nuits.

12 mai 1915.

Notre régiment avait passé la nuit en réserve. Pour une fois, ils avaient dormi, nos braves troupiers. Le matin du 12, c'était un réveil maussade, par une pluie fine. Les hommes préparaient le café, faisaient leur toilette. La fourmilière commençait son travail de la journée. Tout d'un coup, une estafette au galop s'arrête devant le commandant N... et lui remet un petit carré de papier. Le clairon sonne le rassemblement du régiment. Nous avons pris notre tenue de guerre, et nous

nous groupons auprès du chef de corps. De la tranchée boueuse, une oriflamme neuve, aux couleurs éclatantes, pointe vers le ciel.

Un petit homme sale, sans dorures, ni galons, tient fièrement notre drapeau. Cet homme a été prodigieux d'héroïsme à Koum-Kaleh, ici même, sur cette terre, où il a mené la charge en avant, sous une grêle de mitraille, et devant les pires menaces de mort. D'autres soldats, hirsutes, couverts de boue, font une escorte au drapeau. Ceux-là ont été choisis, parmi tous les nôtres, pour être décorés de la médaille militaire. Il y a un sergent sénégalais... Le général d'Amade arrive à pied. Il pleut. Une tristesse prodigieuse plane sur nous, quand, aux sonneries du clairon, les rangs s'alignent... Où est le régiment?... Les autres sont morts.

Le général ne donne qu'une croix, une à N..., au chef... : tous méritent de la porter. Quatre sous-officiers reçoivent la médaille militaire (citations de Koum-Kaleh.)

Les nuages se rapprochent. Il pleut. Sur la côte d'Asie flottent de gros flocons blancs. Nous sommes transis. « Ce soir le régiment sera placé aux avant-postes en première ligne », annonce le général.

J'aime beaucoup N... Il est d'une bravoure très brillante et, sur tous, il exerce un grand ascendant. Il y a eu, sous la pluie, un petit déjeuner en son honneur. Un capitaine de l'état-major anglais y assistait. Nous avions du jambon d'York, du champagne, etc.

Vers 5 heures, je vais avec le docteur L... rendre visite au colonel N... Il est là, maigre, ascétique, souriant, crâne, la rosette très neuve sur la poitrine Il y avait des obus qui pleuvaient aussi. V... a eu la croix. M... le grade. La tente du colonel s'adosse à la maison ruinée. Devant, petite banquette de moellons et, là-dessus, cinq à six obus d'où sortent des gerbes de fleurs. Les loustics ont placé un écriteau : « Villa Marie-Louise ». Je photographie l'ensemble.

Le colonel N... a reçu une deuxième balle qui a traversé, comme la première, le bras gauche. Il est fatigué, mais son intelligence est toujours aussi vive, aussi prenante. Ses aperçus sont si originaux et vrais. Je reviens au camp primitif à la nuit, et j'essaie de dormir. J'y réussis, mais une canonnade

formidable me réveille. Il est seulement 10 heures du soir. C'est terrifiant. Cela augmente encore. Je me lève, j'essaie de discerner. Y aurait-il un secteur enfoncé? Toutes les artilleries, furieusement, follement, tirent sans répit. Deux heures plus tard, cela se calme. A 3 heures du matin, nouvelles bourrasques, appréhensions, moins vives cette fois.

Je me rendors.

13 mai 1915.

J'envoie aux nouvelles.

Il n'y a pas eu de sorties turques, dit-on. Rien de trop extraordinaire : une dépense exagérée de munitions de part et d'autre. On dit que le cuirassé anglais *Goliath* a été coulé cette nuit par une mine turque, en face de nous, dans la baie de Morto. Tout aurait été terminé en quelques minutes. B.... a perçu les cris des marins qui se noyaient.

Je relis ce matin les lettres reçues hier soir.

Fini du trou sous terre; ma tente s'érige, fière, en face de Sed-el-Bahr, à mi-côte de la falaise.

Le communiqué de ce soir, lu à la bougie, dit que le général d'Amade, malade, rentre, et que le général Gouraud le remplace.

14 mai 1915.

Nuit très calme, sans doute la plus calme depuis le 25 avril. On n'entend que le 75 dans la plaine. Encore se calme-t-il vers 10 h. 35. Et l'on dort. Où suis-je, à 4 heures? Alexandrie? sur mer?... On se ressaisit, on met de l'ordre dans les cantines d'ambulance. Même on fait de la propreté. Le poste de secours s'embellit.

Pour que les illusions de ce réveil sans mousqueterie ne durent pas, on apporte sur un brancard un cadavre ensanglanté. Le cerveau s'épanche et la tête est dans un lac rouge; au côté gauche, une grande plaie.

A l'instant même où j'écris ceci, quelques obus de 75. L'un tombe à 25 mètres devant moi, au milieu des chevaux. Il s'enfonce dans la terre, n'éclate pas. Rien. Suivent shrapnells,

obus. Il est 11 heures. Cela dure encore. A 2 heures, ils se lassent. Sieste. Chaleur torride.

Quelques grosses marmites vont jusqu'aux cuirassés : coup, sifflement, longue attente, gerbe formidable d'obus dans l'eau. Réponse de notre Rimailho. Tout cela file au-dessus de nous, tandis que nous prenons un bain de mer.

Reçu *le Temps*, où l'on dit sèchement notre épique débarquement à Koum-Kaleh...

X...

(La fin prochainement.)

L'ALCOOLISME

Dans le remarquable rapport qu'il a lu à l'Académie de médecine, le 23 février dernier, M. Gilbert-Ballet s'exprimait dans les termes que voici : « Le procès de l'alcoolisme n'est plus à faire ; ce serait se livrer à de fastidieuses redites que de rappeler les faits d'observations quotidiennes et les statistiques qui établissent de façon indiscutable que l'alcool est un des grands générateurs de la misère, l'un des principaux pourvoyeurs de la prison et de l'asile, l'un des plus importants facteurs de maladies qui soient, notamment de la tuberculose et des tares congénitales : le péril que l'abus des boissons alcooliques fait courir au pays n'est aujourd'hui contesté par personne ; des débats récents viennent de démontrer qu'au Parlement on en a pleine conscience. Aussi a-t-on pu dire avec raison que l'expérience des cinquante dernières années a été si concluante, non seulement chez nous, mais dans les pays les plus différents par le climat, par la population, par les mœurs, qu'il n'y a plus de problème théorique de l'alcoolisme ; les causes, les effets et les remèdes sont également connus [1]. Et ce sera l'étonnement de ceux qui viendront après nous de savoir que la coalition de certains intérêts particuliers ait, pendant plus de trente ans, compromis la santé physique

1. Joseph Reinach (Chambre des députés, séance du 20 novembre 1913).

et morale de la nation et fait échec aux mesures de salubrité publique que commandait de prendre la plus élémentaire prévoyance. »

On ne saurait résumer avec plus d'exactitude le problème angoissant de l'alcoolisme qui a fait, chez nous et depuis tant d'années, l'objet d'un nombre considérable d'études, de rapports, de conférences ou de discours parlementaires. Il convient cependant de rappeler une fois de plus quels ont été les ravages de ce redoutable fléau. Sans doute nous n'apprendrons rien aux hommes de science et aux hommes de cœur qui poursuivent contre l'alcoolisme une lutte si soutenue et si vigoureuse. Mais l'opinion publique ne saurait être trop souvent avertie des dangers que fait courir à la race française l'abus des spiritueux. C'est à elle, d'ailleurs, qu'il appartient d'imposer aux Chambres et au gouvernement des solutions décisives et qui, en vérité, se font attendre depuis trop longtemps.

Pour démontrer l'intensité du péril, il suffit de dresser, à l'aide des documents officiels publiés par le Ministère des Finances et le Ministère du Travail [1] un tableau d'ensemble comprenant : 1° le nombre des débits de boissons ; 2° la quantité d'alcool pur (alcool à 100 degrés) dont la régie a perçu les droits de consommation ; 3° le nombre des aliénés traités chaque année dans les hôpitaux et les asiles ; 4° le nombre des suicides. Mais, avant de le mettre sous les yeux de nos lecteurs, nous les prions de remarquer que les quantités d'alcool imposées ne correspondent nullement aux quantités réellement consommées. Pour que les chiffres de notre tableau fussent exacts, il faudrait y ajouter la prodigieuse consommation d'alcool distillé par plus d'un million de bouilleurs de cru qui ne sont soumis à aucun contrôle de la régie. Nous parlerons plus loin de cet abus intolérable, des fraudes de toute nature qu'il engendre et des scandales qu'il provoque. Quoi qu'il en soit, le tableau que nous avons dressé démontre clairement que l'augmentation du nombre des débits de boissons et celui de la consommation de l'alcool ont été suivis de l'ac-

1. Le *Bulletin de statistique et de législation comparée* et la *Statistique générale de la France*.

croissement du nombre des aliénés et de celui des suicides. Le voici :

Années	Nombre de débits	Quantités d'alcool imposées (En milliers d'hectolitres)	Nombre d'aliénés traités dans l'année	Nombre de suicides
—	—	—	—	—
1869	365.865	1.009	»	
1875	342.622	1.019	55.378	5.276
1880	356.863	1.314	63.600	6.259
1890	413.141	1.663	73.641	8.410
1898	431.990	1.800	85.331	9.438
1899	435.628	1.755	85.438	8.952
1900	435.379 (1)	1.783	87.428	8.926
1901	464.419	1.347	89.145	8.818
1902	464.556	1.259	91.980	8.710
1903	461.967	1.369	92.793	8.885
1904	468.434	1.514	92.514	8.876
1905	473.593	1.382	93.298	9.336
1906	477.323	1.378	94.404	9.332
1907	477.215	1.289	94.125	9.945
1908	477.632	1.340	96.247	9.385
1909	479.898	1.342	97.597	9.618
1910	477.899	1.399	98.477	9.819
1911	478.843	1.574	100.291	9.629
1912	481.159	1.516	101.161	
1913	482.704	1.558	»	
1914	»	1.315	»	»

Les statistiques de l'administration des Finances portent, ainsi que nous l'avons expliqué, sur l'alcool à 100 degrés, qui n'existe pas dans le commerce. Si l'on admet que l'eau-de-vie consommée contient une moyenne de 40 degrés d'alcool, ce n'est plus une moyenne de 1 550 000 hectolitres d'alcool qui a été absorbée pendant les trois années 1911, 1912 et 1913, mais 3 875 000 hectolitres, soit 10 litres par habitant, ce qui représente environ 400 petits verres. Et si l'on tient compte que les deux tiers de la population ne boivent pas de spiritueux, il en résulte que le troisième tiers absorbe une moyenne de 1 200 petits verres par an et plus de 3 000 dans des villes comme le Havre, Caen, Rouen et Boulogne-sur-Mer.

Cette consommation est très inégale dans les diverses

1. Le nombre des débits de boissons de Paris n'est compris dans les statistiques qu'à partir de 1901, date à laquelle ils ont été assujettis à la licence.

régions de la France. En 1913, elle a atteint, par exemple, 12 litres 1/2 d'alcool pur, par habitant, dans la Seine-Inférieure ; 9,87 dans le Calvados ; 9,67 dans la Somme ; 7,95 dans le Pas-de-Calais ; 5,79, dans l'Orne ; 4,90, dans la Sarthe ; 4,79, dans la Seine, etc. Dans certains autres départements, au contraire, elle tombe au-dessous d'un litre par habitant, notamment dans la Corrèze et dans la Vendée ; à 1 litre 01, dans le Gers ; à 1,04, dans les Landes ; à 1,20, dans la Vienne ; à 1,25, dans le Lot, etc.

Au cours de l'année 1913, la consommation taxée de l'alcool à 100 degrés s'est élevée, dans un certain nombre de grandes villes et par habitant, au nombre de litres que voici :

Le Havre	13,10	Lorient	5,98	Valenciennes	4,82
Rouen	12,18	Aubervilliers	5,71	Avignon	4,81
Caen	11,85	Saint-Ouen	5,60	Boulogne-sur-Seine	4,81
Boulogne-sur-Mer	11,53	Brest	5,57	Douai	4,79
Cherbourg	8,60	Cette	5,54	Clichy	4,77
Calais	8,05	Châlons-sur-Marne	5,51	Courbevoie	4,72
Amiens	7,90	Pantin	5,35	Troyes	4,64
Laval	7,61	Puteaux	5,33	Versailles	4,59
Dunkerque	7,17	Perpignan	5,23	Paris	4,50
Lens	7,14	Saint-Denis	5,22	Tourcoing	4,38
Arles	6,98	Levallois-Perret	5,00	Saint-Etienne	4,33
Le Mans	6,97	Reims	5,00	Lille	4,33
Saint-Nazaire	6,62	Ivry-sur-Seine	4,88	Marseille	4,24
Rennes	6,42	Épinal	4,88	Asnières	4,10
Saint-Quentin	6,34	Toulon	4,86	Béziers	4,08
Le Creusot	6,15				

Parmi les villes importantes où la consommation taxée est inférieure à 4 litres par habitant, citons notamment Roubaix (3 litres 96) ; Bordeaux (3,60) ; Lyon (3,38) ; Toulouse (3,42) ; Nice (2,70) ; Limoges (2,48) ; etc.

Les dernières statistiques publiées par le Ministère des Finances [1] font ressortir que les quantités globales d'alcool, imposées à l'entrée des villes de plus de 4 000 habitants, se sont élevées à 711 103 hectolitres ; dans les autres communes plus petites, c'est-à-dire dans les campagnes, elles ont atteint

1. *Bulletin de statistique* du mois de septembre 1915.

847 131 hectolitres. Mais ce dernier chiffre est fort au-dessous de la réalité. Il faut tenir compte de l'alcool débité en fraude par les bouilleurs de cru ou consommé par eux à domicile. Et sur ce point, il est impossible de faire des évaluations même approximatives. Depuis qu'a été promulguée la loi du 27 février 1906 sur le privilège des bouilleurs de cru, « les propriétaires distillant des marcs, des vins, cidres et poirés, prunes, cerises, prunelles et lies, qui proviennent exclusivement de leurs récoltes », sont, en effet, dispensés de l'exercice et de toute déclaration. Ainsi, tout récoltant, propriétaire ou fermier peut, sans déclaration et sans contrôle, distiller à son domicile les produits de sa récolte. Il peut les faire distiller chez lui par des alambics ambulants. Il peut opérer chez un voisin, dans les ateliers publics ou communaux, dans les brûleries syndicales ou coopératives. Il peut ensuite transporter en franchise chez lui ou dans une cave faisant partie de son exploitation les eaux-de-vie fabriquées. En vertu de son privilège, le bouilleur peut donc légalement consommer ou faire consommer chez lui, sans acquitter le droit de consommation de 220 francs par hectolitre, telle quantité d'eau-de-vie qu'il aura pu produire avec sa récolte.

Dans son livre si complet sur l'alcool[1], auquel nous empruntons ces renseignements, M. Louis Jacquet cite un certain nombre de fraudes que favorise le privilège des bouilleurs de cru. La plus vulgaire et la plus simple consiste à porter chez le débitant ou le consommateur un ou deux litres d'eau-de-vie, à payer même, avec cette monnaie, un fournisseur, un ouvrier ou un tâcheron : au salaire de ces malheureux vient toujours s'ajouter, dans les régions de bouilleurs, un demi-litre ou un litre d'alcool par jour. Quand il s'agit de faire circuler en fraude des quantités d'alcool plus considérables, on les met dans des vessies ou dans des bidons de fer-blanc dissimulés dans des sacs ou autrement; on les cache dans des chargements, dans des barriques de vin qui renferment de petits barils d'eau-de-vie, dans des charrettes à double fond ou dans des automobiles truquées. On fait mieux encore : des entreprises

1. *L'Alcool*, par Louis Jacquet avec une préface de Georges Clemenceau. Masson et Cie. Paris, 1912.

à forfait se sont fondées pour transporter en fraude, pendant la nuit, l'alcool des bouilleurs de cru : les intermédiaires recrutent à cet effet des récidivistes dangereux et capables de tout. Le 22 octobre 1909, un agent de la régie a été tué, d'un coup de revolver, par un contrebandier, sur la route de Béziers à Bédarieux.

En 1887, M. Claude, sénateur des Vosges, affirmait déjà que la quantité d'alcool consommée en fraude était égale à la consommation taxée. D'autres l'ont évaluée aux trois quarts. Mais la vérité est impossible à savoir, puisqu'il n'existe aucune surveillance. On ne connaît même qu'approximativement le nombre des bouilleurs non contrôlés, qui s'élevait, d'après les évaluations de la régie, à 677 621 en 1910 et à 1 120 374 en 1912 [1]. Si chacun de ces bouilleurs produisait en moyenne un hectolitre d'alcool par an, ce qui est fort vraisemblable, il en résulterait donc que la consommation non taxée s'élèverait à 1 120 374 hectolitres, ce qui fait, avec la consommation taxée de 1 550 000 hectolitres, un total de 2 670 000 hectolitres d'alcool pur ou 6 500 000 hectolitres à 40 degrés. Et la France a consommé, en outre, en 1911, 1912 et 1913, une moyenne de 56 millions d'hectolitres de vin par an (sans compter les vermouths et les vins de liqueur) et 13 millions d'hectolitres de bière ; la production du cidre s'est élevée, pendant la même période, à une moyenne de 23 millions d'hectolitres, consommés ou transformés en eau-de-vie.

***

Nous savons déjà que cette inondation alcoolique a eu pour effet d'accroître progressivement le nombre des aliénés et le nombre des suicides. Elle provoque, par son action sur le système nerveux [2] des troubles du caractère, un affaiblissement de l'intelligence, c'est-à-dire un abrutissement plus ou moins complet, une irritabilité, une méfiance et, à la longue, le délire alcoolique qui se traduit par des hallucinations dont

1. *Bulletin de statistique*, août 1913, page 205.

2. M. Gilbert-Ballet a fait à la Sorbonne, le 19 février 1905, une conférence sur l'alcoolisme et la criminalité qui n'a pas été reproduite, mais dont ses auditeurs n'ont pas perdu le souvenir.

Émile Zola a fait, dans *l'Assommoir*, le hideux et saisissant tableau. Les rapports sur la justice criminelle sont unanimes, depuis dix ans, à constater que l'accroissement du nombre des crimes et des délits est la conséquence fatale des progrès de l'alcoolisme. « Comparés à ceux de 1901, les résultats de 1905 accusent, dans leur ensemble, une augmentation très sensible des crimes qui prennent naissance dans les cabarets et qui ont pour cause la débauche et l'alcoolisme », déclare le rapport sur la justice criminelle de 1905. « Combien de crimes sont la conséquence de tares physiques, notamment de l'alcoolisme », ajoute le rapport de 1906. — « L'augmentation des meurtres simples, comme aussi d'ailleurs des coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner, doit être attribuée surtout aux progrès de l'alcoolisme », conclut le rapport de 1907. M. Maurice Yvernès, chef du Service de la statistique criminelle au Ministère de la Justice, a fait à ce sujet[1] les remarques que voici :

Le lien qui unit l'alcoolisme au crime n'est pas douteux... On a observé que, dans les campagnes, certaines infractions sont plus fréquentes les jours de foire et de marché, les dimanches et fêtes, où il se consomme beaucoup plus d'alcool que les autres jours de la semaine. Dans tous les pays, des enquêtes isolées, des coups de sonde ont été opérés dans les prisons, dans les asiles, dans les établissements spéciaux. C'est ainsi qu'en Belgique on a calculé que l'alcoolisme provoquait les crimes dans une proportion de 25 à 27 p. 100. Le statisticien italien Bosco estime que, à New-York, sur 49 423 inculpés, plus de 30 000 sont des ivrognes. En 1890, aux États-Unis, sur 100 détenus, 20 étaient adonnés à l'ivrognerie, 60 buvaient modérément et 20 s'abstenaient de toute boisson. En Hollande, il y a quarante ans, on attribuait déjà à l'abus de l'alcool les trois quarts des attentats contre les personnes et le quart des atteintes à la propriété. Enfin, pour la France, l'Angleterre et l'Allemagne, divers auteurs ont calculé, des proportions variant de 40 à 50 ivrognes sur 100 criminels...

C'est la violence, à n'en pas douter, qui constitue la criminalité spécifique des ivrognes : coups et blessures, brutalité immorale, violence meurtrière ou cupide, tels sont les crimes les plus fréquents engendrés par l'alcoolisme. Le minimum d'ivrognerie se rencontre dans les affaires de faux et d'abus de confiance, actes longuement médités, dénotant chez les auteurs plus de réflexion et d'astuce que de

1. Maurice Yvernes : *l'Alcool et la Criminalité*. — Archives d'anthropologie criminelle (n° 12, 15 janvier 1912).

violence. Bref, l'alcool est un facteur très important de grande criminalité ; il se traduit surtout par la violence, sous quelque forme que ce soit ; on peut estimer à 30 p. 100 la part qui lui incombe dans le total des crimes violents de toute nature.

C'est surtout en matière de poursuites correctionnelles, rébellion, outrages, coups et blessures, violence soit contre les agents de l'autorité, soit contre les personnes, que l'alcoolisme provoque des délits si nombreux et parfois si graves. C'est ainsi que, en 1909, et d'après les chiffres de M. Yvernès, sur 16 486 prévenus jugés pour rébellion et outrages, il s'en trouvait 6 927 adonnés à la boisson, c'est-à-dire 42 pour 100 ; sur 34 199 prévenus pour coups et blessures, 9 760, soit 28,5 pour 100.

Mais si l'on envisage les ressorts des Cours d'appel où l'alcool fait le plus de ravages, la proportion est beaucoup plus sensible. Dans le ressort de Caen, sur 486 prévenus jugés pour rébellion et outrages, se rencontrent 297 alcooliques ou ivrognes, c'est-à-dire 61,1 p. 100 ; sur 1 251 prévenus pour coups et blessures, 683, c'est-à-dire 54,6 p. 100. Dans le ressort d'Angers, nous trouvons 71,3 p. 100 d'alcooliques pour les prévenus de rébellion et 41,1 p. 100 pour les prévenus de coups et blessures. Dans le ressort de Douai, 60 p. 100, d'un côté ; 47,2 p. 100, de l'autre. Dans les ressorts de Bourges, de Pau, de Poitiers, où l'alcoolisme est peu développé, la proportion des mêmes délits s'abaisse jusqu'à 14 p. 100.

Dans une conférence faite le 4 avril 1914 à la salle Wagram, le docteur Jacquet, médecin des hôpitaux, citait les chiffres suivants, établis d'après ses observations personnelles : sur 1 328 malades traités dans sa clinique, il y avait 610 alcooliques ; sur 252 phtisiques à la dernière période de leur maladie, 180 étaient intoxiqués par l'alcool avant que l'infection manifestât chez eux ses premières atteintes. Un autre médecin des hôpitaux, le docteur Fernet, après une enquête analogue, a conclu que, sur 100 décès, 10 avaient l'alcool pour cause principale et 33 pour cause accessoire. Lorsque le Président de la République visita l'hôpital Saint-Antoine, le docteur Jacquet lui exposa les résultats de ses recherches sur les enfants des buveurs. Les malades avaient été classés en trois groupes, du 1er mai 1912 au 1er mai 1913, d'après leur consommation

d'alcool : 141 buveurs à consommation modérée donnaient 305 naissances avec 83 décès d'enfants ; les 108 de la seconde catégorie, à alcoolisation plus forte, indiquaient 248 naissances et 115 décès ; enfin les 147 grands buveurs de la troisième catégorie accusaient 326 naissances et 244 décès [1].

Par les vices qu'il engendre, l'alcoolisme détruit la famille, provoque la dépopulation et fait perdre à la France plus d'un corps d'armée par an. Les conséquences économiques qu'il entraîne ont été clairement résumées dans la circulaire de la *Ligue nationale contre l'alcoolisme* dont voici quelques extraits :

Nous sommes la nation la plus alcoolisée du globe [2]. Les conséquences de cette alcoolisation intensive sont effrayantes.

L'alcool *attaque toutes les forces vives de notre pays*. Il détruit l'industrie en déprimant la valeur morale et le rendement technique de l'ouvrier, *en multipliant les accidents*, en rendant leurs conséquences beaucoup plus graves, tant pour l'ouvrier que pour le patron dont elles engagent gravement la responsibilité financière (industrie des transports, erreurs d'aiguillage presque toujours attribuables à la boisson). Il la détruit *en troublant la raison de l'ouvrier*, en ouvrant son esprit aux prédications de haine, en préparant les explosions. Il vide les ateliers, *vole à l'ouvrier son humble salaire* et *fomente l'émeute*.

L'alcool est aussi fatal au commerce. Sur le marché intérieur, la faculté d'achat des consommateurs n'est pas illimitée. Un peuple, même riche, s'il est en même temps buveur, ne dispose plus que de maigres ressources pour acheter. *Le petit commerce, en France, meurt de l'ouverture des 100 000 débits nouveaux* qu'a rendue possible la loi fatale de 1880.

Le commerce extérieur est écrasé lui aussi par le lourd tribut payé par notre pays à l'alcool.

Nous *dépensons près d'un milliard et demi* annuellement en achat de spiritueux, et on a calculé qu'il fallait doubler ce chiffre si l'on voulait tenir compte du dommage indirect causé par l'alcool à la production nationale (journées de travail perdues, entretien des fous, des criminels, des malades, suicides, etc., etc.). *C'est donc trois milliards que nous coûte annuellement l'alcool.*

1. *Le Temps* du 5 avril 1914.

2. La consommation de l'alcool à l'étranger s'est élevée, en 1910, par habitant, au nombre de litres que voici (alcool à 100 degrés) : Royaume-Uni, 1,50 ; Allemagne, 2,8 ; Italie, 0,70 ; Russie, 2,95 ; Belgique, 2,58 ; Hollande, 2,63 ; Suisse, 2,20 ; Danemark, 5,65 ; Suède, 3,30 ; Norvège, 1,60 ; États-Unis, 2,70 (*Statistique générale de la France*).

*
* *

Qu'a-t-on fait en France, depuis 1871 jusqu'au début de la guerre actuelle, pour enrayer les progrès de l'alcoolisme? L'Assemblée nationale a voté, en 1873, une loi sur l'ivresse publique qui est affichée ou qui devrait l'être dans nos 482 704 débits de boissons. L'article premier punit d'une amende de 1 à 5 francs « ceux qui seront trouvés en état d'ivresse manifeste dans les rues, chemins, cafés, cabarets et autres lieux publics ». En cas de première récidive dans le délai d'un an, le tribunal de simple police peut condamner l'ivrogne à la prison. En cas de seconde récidive dans un nouveau délai d'un an, le prévenu est justiciable du tribunal correctionnel et il peut être condamné à une amende de 16 à 300 francs et à un emprisonnement de 6 jours à 1 mois. Les débitants qui ont donné à boire à des gens manifestement ivres, ou qui les ont simplement reçus dans leurs établissements, ou qui ont servi des liqueurs à des mineurs âgés de moins de seize ans, sont passibles des mêmes peines. Mais, en cas de récidive, le tribunal peut en outre ordonner la fermeture de l'établissement pendant un mois. Enfin, tout délinquant, ivrogne ou cabaretier, qui aura été condamné deux fois en police correctionnelle doit être déclaré incapable « d'exercer le droit de vote et d'éligibilité et d'être appelé aux fonctions de juré ou autres emplois publics ». Mais cette loi salutaire, que la Chambre des députés actuelle a sans doute jugée trop vigoureuse — elle a décidé, le 29 juillet dernier, qu'il fallait être plus indulgent pour les malheureux ivrognes et ne point les priver du droit de vote afin de maintenir leur concours à toute saine manifestation du suffrage universel — cette loi, disons-nous, a-t-elle été sérieusement appliquée?

Non seulement elle ne l'a pas été, mais il serait invraisemblable qu'elle pût l'être. Son application est subordonnée au bon vouloir des municipalités qui redoutent toujours de mécontenter l'électeur en le faisant poursuivre par le garde champêtre. Les gendarmes dressent sans doute des procès-verbaux efficaces, au cours des tournées qu'ils font dans les communes de leur résidence, mais ils ne sont évidemment pas assez nombreux pour monter la garde autour des cabarets de tout un

canton. Il ne faut donc pas s'étonner que le nombre des délits d'ivresse réprimés par les articles 2, 5 et 6 de la loi de 1873, qui s'élevait à 5 023 en 1875, soit tombé à 1 960 vingt années plus tard.

En 1907 cependant, et à la suite d'une protestation de MM. Bérenger, Ribot et Charles Dupuy, le président du Conseil, M. Clemenceau, stimule le zèle des agents de police, et le nombre des délits poursuivis atteint le total de 3 534 en 1908, pour diminuer ensuite dans des proportions assez sensibles [1].

Dans un but de fiscalité, l'Assemblée nationale vota, en outre, la loi du 10 août 1872, supprimant en partie le privilège des bouilleurs de cru. Dispensés déjà de payer la licence, les bouilleurs restaient cependant affranchis du droit général de consommation sur les eaux-de-vie et esprits consommés sur place dans la limite de 40 litres par an. On a calculé que, sur les 278 000 bouilleurs qui existaient en 1872, 243 000 n'étaient pas atteints par la nouvelle loi : ils cessaient d'être soumis aux visites et aux vérifications des employés de la régie dès qu'ils n'avaient plus en compte que l'alcool exempt ou libéré d'impôt [2]. Une seconde loi du 21 mars 1874 réduisit, il est vrai, l'immunité de 40 à 20 litres. Mais, avant de se séparer, l'Assemblée nationale décida, malgré les protestations de Léon Say, de rendre aux bouilleurs de cru tous les avantages qu'on leur avait précédemment et partiellement enlevés : la loi du 14 décembre 1875 rétablit, en effet, le privilège absolu.

En 1900, la loi sur les boissons dites hygiéniques porte à 220 francs le droit de 156 francs par hectolitre d'alcool, sans toucher au privilège des bouilleurs : le relèvement du droit a donc pour seule conséquence d'augmenter la fraude. En 1903, une réglementation du privilège s'imposait dans l'intérêt du Trésor : la réforme du régime des boissons, qui devait « se compenser elle-même », c'est-à-dire permettre au Trésor de

1. Le nombre total des contraventions et des délits d'ivresse était de 98 482 en 1875. Il s'est abaissé à 52 025 en 1906, s'est relevé à 79 086 en 1908 et est retombé, en 1910, à 66 189 (statistique de M. Yvernès). Il ne saurait donc y avoir aucune corrélation entre le nombre des ivrognes qui augmente sans cesse et le nombre des poursuites qui, au contraire, diminue.

2. Dr A. Anthéaume et L. Anthéaume : *les Bouilleurs de cru*.

récupérer sur l'alcool le dégrèvement des boissons dites hygiéniques, cette réforme se traduisait, en effet, par une perte considérable : le total des produits sur les boissons était tombé de 511 millions, en 1900, à 395 millions en 1901 et à 387 millions en 1902. Pour atténuer ce déficit de 124 millions par an, la loi du 2 mars 1913 réglementa le privilège : les bouilleurs n'avaient plus en principe qu'une franchise de 20 litres ; toutefois ils étaient dispensés de l'exercice s'ils étaient en mesure d'établir qu'ils ne pouvaient, avec leurs récoltes, produire plus de 50 hectolitres d'alcool pur par année.

Malgré ces atténuations, les protestations des bouilleurs furent tellement vives que, à la veille des élections générales de 1906, c'est-à-dire le 27 février de la même année, une nouvelle loi rétablit le privilège dans toute son intégralité et c'est sous ce régime d'inégalité fiscale scandaleuse que nous vivons encore aujourd'hui.

Ainsi, de 1871 à 1914, aucune loi, sauf celle de 1873 qui n'est que très insuffisamment appliquée, n'est parvenue à restreindre la consommation taxée ou frauduleuse de l'alcool et, quand on en a fait une, on n'a pas eu le courage de la maintenir. Par contre, on a abrogé, par la loi du 17 juillet 1880, le décret de 1851 sur les cafés, cabarets et débits de boissons : l'ouverture des nouveaux débits est devenue à peu près libre et le nombre des cabarets n'a cessé de s'accroître.

Cependant une propagande active était organisée en vue d'attirer l'attention du Parlement sur le fléau. Dès 1887, M. Claude, sénateur des Vosges, déposait au Luxembourg, après enquête, un rapport éloquent et concluant sur la consommation de l'alcool : il proposait de limiter le nombre des débits et de quadrupler les droits de licence. Une première commission extraparlementaire, présidée par Léon Say [1], déposait son rapport le 31 mai 1888 et concluait, de même, à la diminution du nombre des débits et à l'augmentation des droits sur l'alcool. En 1902, une nouvelle « commission extra-

1. L'éloquent rapport de Léon Say contenait, notamment, les réflexions que voici : « L'alcoolisme est une maladie qui peut faire obstacle au développement de la démocratie, puisqu'il tend à diminuer l'aptitude des masses à comprendre les idées générales et à les appliquer, c'est-à-dire qu'il les rend moins aptes à gouverner. » M. Vandervelde, chef du parti socialiste belge, a d'ailleurs émis la même idée dans ses nombreuses et vigoureuses conférences contre l'alcoolisme.

parlementaire des alcools, vins et spiritueux » se met à l'œuvre et publie, en 1906, un rapport général, imprimé en un volume in-4° de 878 pages et qui renferme les conclusions les plus énergiques. Dès le 11 juin 1895, M. Joseph Reinach avait d'ailleurs présenté à la Chambre une proposition « tendant à la diminution des débits de boissons », mais qui restait en sommeil. Le 27 mars 1899, un certain nombre de sénateurs, parmi lesquels MM. Siegfried, Bérenger, Gustave Denis, Silhol, reprirent la même proposition qui n'aboutit pas davantage [1]. Cependant la question a fait l'objet de divers débats publics, mais la Chambre a trouvé le moyen d'en ajourner sans cesse la solution par l'un de ces artifices coutumiers de procédure auxquels elle n'hésite pas à recourir quand elle n'ose pas prendre une décision.

En 1909, M. Joseph Reinach succède à M. Ribot à la présidence du groupe antialcoolique du Palais-Bourbon : il prépare aussitôt une nouvelle proposition de loi sur « la limitation du nombre et sur la réglementation des débits de boissons » qu'il dépose le 4 juillet 1910. Si les conclusions de M. Joseph Reinach et les remèdes qu'il réclame sont, à la vérité, bien modestes et bien insuffisants, son exposé des motifs est d'une vigueur et d'une éloquence incomparables. Rien de plus décisif et de plus clair n'a été écrit, croyons-nous, contre l'alcoolisme et les 566 pages d'annexes de la proposition de M. Joseph Reinach constituent une documentation de premier ordre [2]. On ne saurait trop en féliciter son auteur, qui a fait preuve, dans sa campagne antialcoolique, de tant de courage et de patriotisme clairvoyant. M. Joseph Reinach ne s'est pas

1. Dans l'exposé des motifs de cette proposition de loi nous relevons le passage que voici : « Semence de tous les vices et des tares les plus funestes chez l'ivrogne invétéré, l'alcool est encore dangereux lors même qu'il n'est pris que par petites quantités comme un aliment habituel. Loin d'augmenter, comme le croit le peuple, la force de résistance de l'individu, il l'épuise par une excitation factice, il mine lentement l'organisme, hâte la vieillesse, prépare le terrain pour les affections graves et devient l'auxiliaire redoutable de toutes les maladies. »

2. Nous nous sommes inspiré, à diverses reprises, de ce remarquable travail. Les chiffres de M. Joseph Reinach, qui remontent à 1909, ne sont plus, il est vrai, tout à fait exacts, mais nous les avons corrigés d'après les statistiques officielles les plus récentes.

borné à écrire : il a multiplié les conférences en faveur d'une idée de salut national et, même depuis la guerre qui lui a causé des deuils si cruels, il a toujours répondu aux appels qui lui étaient adressés [1]. Mais en dépit de ses efforts pour obtenir tout au moins une réglementation des débits de boissons, il n'a pu réussir à faire voter par la Chambre des députés la moindre réforme.

La raison en est bien connue. Elle a été rappelée avec éclat par le regretté Jean Jaurès dans une réunion organisée par le *Comité républicain de la R. P.* en faveur de la réforme électorale et tenue, le 17 mars 1910, sous la présidence de M. Charles Gide. Et voici les explications que donnait l'orateur socialiste :

Dans beaucoup de circonscriptions — pour poser clairement le problème devant des hommes pratiques — l'écart est très faible entre celui qui est élu et celui qui voudrait l'être. En sorte qu'il suffit, pour renverser le mouvement de la balance, d'un poids minuscule, d'un milligramme, d'un granule qui se déplace d'un plateau à l'autre. Alors l'élu, ou l'aspirant, surveille cette oscillation inquiète de la balance et il se préoccupe non pas du jeu des grandes forces essentielles, mais des déplacements possibles d'une molécule de métal, d'une molécule d'égoïsme, qui peuvent changer le destin. (*Vifs applaudissements.*)

Et c'est ainsi que la politique d'arrondissement se rapetisse à être la politique instable et misérable des petites coteries et des petits clans. Et c'est la peur de déterminer, dans les éléments instables les plus frivoles et les plus égoïstes du suffrage universel, des mouvements imprévus, qui change soudain le rapport des forces ; c'est cette peur qui paralyse et qui paralysera de plus en plus l'action des parlements français...

A mesure que des problèmes nouveaux apparaissent, qui ne sont pas simplifiés par la tradition, à mesure que nous abordons les problèmes administratifs, économiques, sociaux, qui émeuvent diversement les groupes, alors dans cette complication, dans cette incertitude, dans cette instabilité, la peur envahit le parlementaire, elle envahit le Parlement qui redoute d'être frappé mortellement en mécontentant une portion infime d'une clientèle instable.

Lutte contre l'alcoolisme : oh ! formule admirable. (*Rires et applaudissements.*) Mais il y a des distillateurs, grands ou petits, il y a des marchands de vin — je n'en dis pas de mal — il y a des cabaretiers,

1. La conférence de M. Joseph Reinach sur « les Lois antialcooliques et la Guerre » faite à la Ligue française de l'Enseignement, le 23 avril 1915, est des plus éloquentes. Elle a été éditée par la *Ligue Nationale contre l'alcoolisme*, 147, boulevard Saint-Germain.

et il suffira de deux cents cabaretiers mécontents dans une circonscription pour renverser la direction de la politique. Et il y a, à l'heure présente, cent vingt circonscriptions où l'écart entre le vainqueur et le vaincu ne dépasse pas trois cents voix !

L'autre jour, dans le train, un de mes amis a entendu un de ces distillateurs déguisé en viticulteur — il y a longtemps que la vigne sert à cacher bien des choses (*Rires*) — qui disait : « Il y a cinq hommes particulièrement dangereux et que par tous les moyens, d'argent ou autres, il nous faut avoir. » Laissez-moi vous dire, sans orgueil et sans modestie, que, sur les cinq, il y avait Reinach, qui est ici, et moi. Eh bien ! ni Reinach, ni moi, nous n'avons peur. Mais nous aurons beau n'avoir pas peur, nous serons peut-être battus par cette action-là et tous ceux qui combattront les puissants de l'alcoolisme seront exposés au même péril.

Voilà pourquoi le Parlement n'a rien fait jusqu'en 1914 : il avait peur des représailles des fabricants et des débitants de boissons alcooliques qui, d'ailleurs, ne craignaient pas de le menacer. Mais l'heure était bien choisie, au lendemain de la déclaration de guerre, pour réaliser enfin quelques réformes. La *Ligue nationale contre l'alcoolisme* s'est mise aussitôt en mouvement, et, avec elle les diverses sections de l'Institut de France. Le 30 novembre 1914, l'Académie des sciences émettait un vœu ainsi conçu :

L'Académie des sciences, constatant les importants résultats obtenus depuis longtemps en Suède et en Norvège et admirant les mesures énergiques prises récemment par Sa Majesté l'Empereur de Russie contre l'alcoolisme,

Considérant que, si dans la lutte contre ce fléau la France continuait à se laisser devancer par les autres nations, elle se mettrait en état manifeste d'infériorité,

Émet le vœu que les mesures suivantes réclamées depuis longtemps par tous les hygiénistes soient adoptées sans retard :

Limitation du nombre des débits de boissons;

Prohibition définitive de l'absinthe et des liqueurs similaires;

Suppression du privilège des bouilleurs de cru.

L'Académie française se ralliait aux mêmes conclusions et l'Académie des sciences morales et politiques suivait le même exemple. Une nouvelle discussion s'engageait, plus tard, dans cette dernière assemblée : MM. Clément Colson et Raphaël Georges-Lévy, qui ont écrit des études si vigoureuses contre

l'alcoolisme ; MM. Henri Welschinger, Rocquain, René Bérenger, Paul Leroy-Beaulieu, Lépine, etc., y prenaient une part brillante [1] et l'Académie votait ensuite, à l'unanimité, dans sa séance du 6 févier 1915, sur le rapport de M. Raphaël Georges-Lévy, le vœu que voici :

L'Académie des sciences morales et politiques,

Se référant au vote du 19 décembre 1914, par lequel elle s'est associée au vœu précédemment émis par l'Académie des sciences ;

Considérant que l'alcoolisme est un des plus grands dangers qui menacent notre pays ; que le fléau s'étend chaque jour ; que, dans certains pays, les femmes contractent elles-mêmes, à cet égard, des habitudes déplorables ;

Considérant que l'alcoolisme est une des causes de la dépopulation et de l'affaiblissement de la race ;

Tout en rendant hommage aux dispositions prises récemment par le gouvernement, en ce qui concerne l'absinthe et l'ouverture de nouveaux débits, et en félicitant les sociétés privées qui luttent avec énergie pour la cause de la tempérance :

Émet le vœu que le gouvernement présente et que le Parlement adopte le plus promptement possible les mesures nécessaires pour enrayer le mal, savoir :

Application rigoureuse des lois existantes, notamment de la loi sur l'ivresse de 1873, de la loi de 1881 qui interdit l'ouverture des débits dans le périmètre de certains établissements et de la loi de 1889 sur la protection des enfants maltraités et moralement abandonnés ;

Réduction du nombre des débits ; interdiction d'en ouvrir de nouveaux et de rouvrir ceux dont l'exploitation aura été momentanément suspendue ;

Interdiction aux concessionnaires de bureaux de tabac de vendre de l'alcool ;

Élévation du droit de licence à payer par les débitants ;

Suppression du privilège des bouilleurs de cru ;

Augmentation notable du droit de consommation.

Enfin, après une discussion des plus intéressantes et sur le rapport de M. Gilbert-Ballet, l'Académie de médecine [2] adoptait, le 2 mars 1915, les conclusions ci-après :

L'Académie de médecine, regrettant que les mesures destinées à lutter contre le développement et la diffusion de l'alcoolisme en France

1. *Séances et Travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* (5e livraison, mai 1915).

2. *La Question de l'alcool à l'Académie de médecine* (rapports, discussions, vœux). Masson et Cie, Paris, 1915.

aient été trop longtemps ajournées, estimant que le devoir patriotique commande impérieusement de prendre ces mesures sans retard, renouvelle aux pouvoirs publics ses félicitations pour la suppression de la fabrication et de la vente de l'absinthe, et émet le vœu :

1° Qu'on institue une surtaxe et une réglementation pour la fabrication et la vente de tous les apéritifs renfermant des essences, et même pour ceux à base de vin titrant plus de 23 degrés ;

2° Que le Parlement prenne les dispositions nécessaires pour réduire, dans un bref délai, et d'une façon notable, le nombre des débits ;

3° Qu'une loi interdise la vente des spiritueux, des liqueurs ou des apéritifs autres que ceux à base de vin titrant plus de 23 degrés, et ne renfermant pas d'essences, en dehors des salles de restaurant et autrement que comme accessoires de la nourriture ;

4° Qu'il soit défendu, sous des peines sévères, de servir dans les débits de quelque nature qu'ils soient, des boissons alcooliques aux femmes ou aux enfants de moins de dix-huit ans seuls ou accompagnés de leurs parents ;

5° Qu'on abolisse le privilège des bouilleurs de cru ;

6° Qu'on ne reconnaisse pas comme susceptibles de réclamation par voie judiciaire les dettes pour achat à crédit d'alcool au détail.

En outre, l'Académie appelle l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité qu'il y a de prendre les dispositions indispensables pour assurer le respect des lois ou décrets visant la consommation des boissons alcooliques ; elle réclame l'application de la loi sur l'ivresse publique, fâcheusement tombée en désuétude, en faisant appel au concours de la Ligue nationale antialcoolique.

Elle signale l'intérêt qu'il y aurait, à l'heure présente, à faire inspecter les agglomérations militaires du territoire où sont réunis des soldats valides, convalescents ou blessés, pour s'assurer qu'une fâcheuse tolérance n'y expose pas ces soldats aux graves inconvénients de l'alcoolisation ou de l'ivresse.

Le gouvernement a compris, cette fois, qu'il fallait donner un commencement de satisfaction à l'opinion publique, aux vœux réitérés des ligues et des savants si qualifiés pour les exprimer. Il a fait voter, sans aucune difficulté d'ailleurs, la loi du 16 mars 1915 interdisant la vente et la fabrication de l'absinthe ; il a déposé, en outre, quatre projets de loi : 1° un projet sur la réglementation des débits de boissons qui a été adopté par les deux Chambres et qui est devenu la loi du 9 novembre 1915 ; 2° un projet tendant à réprimer l'ivresse publique et à combattre les progrès de l'alcoolisme, qui a été

voté par la Chambre des députés, le 16 septembre dernier, mais avec de fâcheux amendements ; 3° un projet sur la restriction de la vente de l'alcool, qui a été rapporté par M. Schmidt, mais qui n'a pas été discuté ; 4° un projet sur le régime de l'alcool, déposé le 26 août dernier et soumis à la commission de législation fiscale qui l'examine avec une lenteur systématique.

La loi du 9 novembre 1915 sur la réglementation des débits de boissons n'autorise l'ouverture d'un nouvel établissement que si son propriétaire prend « l'engagement de ne pas vendre de spiritueux, de liqueurs alcooliques ou des apéritifs autres que ceux à base de vin titrant moins de 23 degrés ». Toutefois cette interdiction ne s'applique pas « aux hôtels, restaurants ou auberges, lorsque les boissons n'y seront offertes qu'à l'occasion et comme accessoire de la nourriture ». Aucune personne, aucune société, ajoute l'article 10, « ne pourra, à l'avenir, sous réserve des droits acquis, posséder ou exploiter, directement ou indirectement, ou par commandite, plus d'un débit de boissons titrant plus de 23 degrés d'alcool ». Tout cela est assez inoffensif et le Parlement ayant considéré que « les droits acquis » devaient être respectés, il en résulte qu'il faudra sans doute attendre un demi-siècle pour voir diminuer sérieusement le nombre des cabarets : ce n'est que par voie d'extinction et lorsque les propriétaires actuels n'auront pas trouvé de successeurs, que le nombre des débits pourra diminuer.

Cependant une innovation très intéressante a été introduite dans l'article 14 de la nouvelle loi : « les associations constituées pour la lutte contre l'alcoolisme ayant obtenu la reconnaissance d'utilité publique — c'est-à-dire la *Ligue nationale contre l'alcoolisme* — pourront exercer les droits reconnus à la partie civile relativement aux faits contraires aux prescriptions de la présente loi ». Il serait à désirer et il est même indispensable, comme le demande l'Académie de médecine, que cette faculté soit accordée à la *Ligue nationale* non seulement en matière de délits prévus par la loi du 9 novembre 1915, mais pour tous autres délits ou contraventions d'ivresse publique, de distillation clandestine, etc. C'est dans ce sens, notamment, que le Sénat devrait amender le

projet voté par la Chambre des députés et qui a pour objet de combattre les progrès de l'alcoolisme.

Des divers projets du gouvernement, le plus important est, à coup sûr, celui du ministre des Finances qui a pour objet de modifier et de simplifier la législation fiscale de l'alcool. En remplacement des nombreuses taxes établies sur la production, la circulation et la consommation de l'alcool, le projet de M. Ribot n'en conserve plus qu'une seule : il frappe d'un tarif unique de 500 francs l'hectolitre d'alcool pur, et ce tarif est perçu sur toutes les quantités d'alcool produites qui deviennent « intégralement passibles de l'impôt ». Nul ne pourra désormais se livrer à la fabrication sans être pourvu d'une licence, et par suite sans être assujetti au contrôle de la régie et sans acquitter les droits. Les alambics en usage seront déposés dans un local dont l'administration aura la clef et devront fonctionner sous sa surveillance ; ils pourront être rachetés par l'État, si leurs détenteurs actuels en font la demande. Enfin tous ceux qui se livreront à la fabrication de l'alcool sans avoir obtenu une licence ou qui détiendront un alambic non déclaré seront frappés de peines correctionnelles très sévères. Il est clair que si ce texte était rigoureusement appliqué, on verrait diminuer dans des proportions énormes le nombre des bouilleurs de cru ; la fraude deviendrait impossible par la perception du droit unique immédiatement après la fabrication. L'accroissement des tarifs aurait, en outre, pour résultat de diminuer les ravages de l'alcool en restreignant sa consommation générale.

D'autre part, le projet du ministre des Finances, interdit, selon les vœux exprimés par l'Académie de médecine et le Conseil supérieur de l'hygiène, l'emploi des produits chimiques, des plantes ou essences renfermant de la thuyone, de l'aldéhyde benzoïque, de l'aldéhyde et des éthers salicyques, et toutes liqueurs et tous vins aromatisés renfermant plus d'un demi-gramme d'essence par litre. La vente de la plupart des boissons dites apéritives et des liqueurs de fantaisie se trouvera défendue sous la forme nocive qu'on leur donne aujourd'hui. Les apéritifs, dont la nocivité aura été ainsi réduite, n'en seront pas moins surtaxés de 100 francs par hectolitre d'alcool pur ; on espère de la sorte en restreindre de plus en plus la consom-

mation particulièrement nuisible à la santé au moment où elle se produit, c'est-à-dire lorsque l'estomac est vide et les absorbe rapidement [1].

Un tel projet réaliserait, certes, les plus grands progrès le jour où il entrerait en application. Malheureusement il n'est même pas encore rapporté, et la commission chargée de son examen s'efforce par tous les moyens d'en retarder la discussion publique : tantôt, elle le bouleverse de fond en comble, en substituant au système très simple de la suppression du privilège le système compliqué du monopole, d'ailleurs à peu près impossible à établir en France par suite de la diversité de la production de l'alcool [2] ; tantôt, elle émet au hasard des votes contraditoires, à seule fin de prolonger l'examen préalable. Elle ne conclut pas, elle ne dépose pas son rapport, afin d'éviter un débat qui, dans les circonstances actuelles et avec un peu d'insistance de la part du gouvernement, se terminerait par la défaite certaine des défenseurs d'un privilège monstrueux. Si l'on parvenait, au contraire, à ajourner la discussion jus-

1. M. le professeur Gilbert-Ballet a d'ailleurs exprimé un avis très net à l'Académie de médecine (séance du 24 avril 1915) : « Apéritifs, jamais ; vin, en mangeant ; petits verres exceptionnellement et seulement après le repas. »

En outre, dans une note intéressante sur la classification des boissons alcooliques, M. Eug. Roux, directeur des Services sanitaires et de la répression des fraudes au Ministère de l'Agriculture, rappelle que l'Académie de médecine a émis, le 10 mars 1903, et sur le rapport de M. Jouffroy, un avis qu'on peut résumer ainsi :

« Il ne suffit pas de prohiber l'emploi de certaines essences pour résoudre le problème de l'alcoolisme, car toutes les essences naturelles ou artificielles sont nuisibles et, d'autre part, les spiritueux ne sont pas seulement dangereux par leurs essences, *mais aussi par l'alcool qu'ils renferment.*

« *La question était envisagée dans toute son étendue.*

« Les deux facteurs, *quantité* de l'alcool ingéré et *qualité* de cet alcool, c'est-à-dire pureté relative dudit alcool — les essences étant assimilables à des impuretés — étaient nettement dégagés.

« Leur importance relative peut être ainsi formulée :

« A dose égale d'alcool, les spiritueux sont d'autant plus dangereux qu'ils renferment plus d'essences, car toutes les essences sont nuisibles ; toutefois, certaines le sont plus que les autres.

« On pourrait ajouter, semble-t-il, qu'à dose égale d'alcool et d'essences les liqueurs sont d'autant plus dangereuses que leur *coefficient de séduction est plus grand* : celles qui séduisent davantage le consommateur étant celles auxquelles il prend plus facilement goût et dont il consomme ainsi davantage. »

2. Voir à ce sujet l'étude de M. H. R. Savary parue dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1912 : *l'Alcool et les nécessités budgétaires.*

qu'à la fin de la guerre afin que les raisons supérieures de défense nationale ne puissent plus s'imposer avec la même force[1], les bouilleurs de cru seraient alors « sauvés » : l'intérêt électoral les préserverait de tout contrôle; ils pourraient continuer librement à frauder le Trésor, à empoisonner leurs familles et leurs ouvriers. Une telle lâcheté ne suffit-elle pas à condamner l'abominable régime du scrutin d'arrondissement qui encourage le député à sacrifier ainsi la santé publique à de bas intérêts électoraux?

Le dépôt d'un projet de loi ne constitue d'ailleurs qu'un simple geste dont le résultat est absolument nul, s'il n'est pas suivi d'une action énergique en faveur de votes définitifs. Sans avoir besoin de lois nouvelles, le gouvernement pourrait restreindre la consommation de l'alcool[2]. Quand il s'est agit d'empêcher la presse de discuter ses actes politiques, ou même de lui conseiller plus de vigilance diplomatique dans les Balkans, le cabinet n'a pas hésité à user des rigueurs peut-être illégales et certainement excessives de la censure : il croyait alors défendre son intérêt personnel. Mais lorsque, sous la pression de l'opinion publique, il a dû se préoccuper des abus autrement graves en temps de guerre des boissons alcooliques, il a longuement délibéré ; il a consulté les syndicats de débitants et les professionnels de l'empoisonnement public ; il a rédigé

1. Parmi ces raisons, il en est une qui a produit la plus pire impression : dans une récente réunion d'adhérents de la *Ligue nationale contre l'alcoolisme*, le docteur Boucher, conseiller général de la Seine-Inférieure, a déclaré qu'un certain nombre de malheureux blessés n'avaient pu subir des opérations indispensables parce qu'ils étaient atteints de tares alcooliques.

2. La *Ligue française* dont les présidents d'honneur sont, on le sait, M. Ernest Lavisse et le général Pau, le lui a rappelé par la motion que voici :

« Considérant que certaines mesures contre l'alcoolisme, ce fléau national, s'imposent actuellement, émet ces vœux, qui peuvent être réalisés immédiatement par décret.

1° Interdiction des amers et autres apéritifs-poisons analogues à l'absinthe et aux amers.

2° Interdiction de la vente des spiritueux aux mobilisés en général, aux blessés en particulier, ainsi qu'aux femmes et aux enfants mineurs.

3° Diminution de la durée d'ouverture des débits de spiritueux.

4° Exercice de poursuites très sévères contre les marchands de vin ou assimilés délinquants.

Le Comité rappelle que la défense de la santé publique est l'un des premiers devoirs des gouvernements. »

des circulaires qu'il a déchirées au lieu de les publier. Cependant la question de savoir si le gouvernement a le droit de réglementer les débits, de leur interdire de vendre des boisson alcooliques à telles ou telles heures de la journée, de les obliger à fermer leurs boutiques, plus tard ou plus tôt, ne saurait être douteuse : il a usé de ce droit dans une large mesure pendant les six ou huit premiers mois de la guerre et personne ne le lui a contesté. L'autorité militaire, sollicitée par la *Ligue nationale contre l'alcoolisme*, a pris, le 23 mars 1915, un arrêté qui interdisait non seulement la vente, mais l'offre gratuite de l'alcool aux militaires dans toute la zone des armées. Le 5 mai suivant, toujours d'après les mêmes suggestions, une circulaire ministérielle invitait les préfets à insérer, dans les règlements des secours, une disposition prévoyant le retrait de toute allocation aux femmes s'adonnant à la boisson ou fréquentant ordinairement les cabarets. Des préfets courageux, notamment celui d'Eure-et-Loir, sont allés plus loin dans cette voie : ils ont interdit la vente de l'alcool dans tout leur département. Les débitants ont fait appel de cette décision devant la justice de paix qui leur a donné raison, mais la chambre criminelle de la Cour de cassation a rendu, le 15 juillet dernier, un arrêt qui ne laissait aucun doute sur la parfaite légalité des arrêtés préfectoraux. Dès lors, le projet de loi ayant pour objet de donner aux préfets le droit de réglementer, de limiter et même d'interdire la vente des spiritueux devenait parfaitement inutile et il ne restait plus qu'à user des pouvoirs administratifs dont la Cour suprême avait constaté l'existence.

Il a fallu néanmoins près de trois mois au Ministère de l'Intérieur pour arrêter le texte définitif d'une circulaire sur la réglementation des débits de boissons. Aux termes de cette circulaire, publiée le 9 novembre dernier, — après plusieurs délibérations du conseil des ministres et diverses négociations avec le syndicat du commerce des boissons —, les préfets sont invités à prendre, dans chaque département, des arrêtés identiques en vue d'interdire la vente au détail des spiritueux avant onze heures du matin et de la prohiber, pendant toute la journée, aux femmes et aux mineurs âgés de moins de dix-huit ans. Mais les vins aromatisés ne titrant pas plus de 18 degrés et les

liqueurs sucrées au-dessous de 23 degrés peuvent être consommés à loisir, dans tous les cabarets, par les citoyens des deux sexes et de tous âges. En résumé, les hommes pourront s'alcooliser et s'empoisonner à partir d'onze heures du matin, voire même de meilleure heure, pourvu que cette alcoolisation ne dépasse pas certaines limites. Par contre, les femmes et les mineurs ne pourront boire que du vin, de la bière ou des liqueurs peu alcoolisées.

Mais ce n'est pas tout. La circulaire ministérielle, ruinant d'avance toute application sérieuse des arrêtés préfectoraux, recommande aux agents chargés de la surveillance des débits, d'user d'une « tolérance » particulière. C'est ainsi qu'ils pourront fermer les yeux si un consommateur matinal fait ajouter à son café un petit verre d'eau-de-vie et que, si des femmes absorbent des liqueurs fortes après les repas, il sera convenable de ne point dresser une contravention au cabaretier et à sa cliente. Quelle amère dérision ! Et comment obtenir du Parlement des votes énergiques et salutaires, quand on lui donne l'exemple d'une pareille abdication ?

Le rédacteur de la circulaire dont nous parlons n'a pas semblé se douter qu'il faisait une œuvre vaine, destinée dans sa pensée à satisfaire tout le monde, mais qui au fond mécontente à la fois les débitants et les partisans d'une réglementation plus sévère. En ce qui touche la corporation si intéressante des cabaretiers, elle a déjà fait connaître au ministre de l'Intérieur sa vive déception : elle espérait mieux de sa bienveillance coutumière : elle comptait que le « vermouth » populaire ne serait pas compris dans l'interdiction de la vente matinale; elle avait droit, pensait-elle, à des « compensations » qui lui avaient été promises et qu'on ne lui a pas accordées, notamment l'autorisation pour les militaires de fréquenter les cabarets à toute heure de la journée. Excellente préparation, en effet, à la défense du territoire ! Mais que la corporation se rassure : on lui répétera, et c'est déjà fait, que la circulaire ministérielle sera appliquée avec tolérance, ou, pour mieux dire, qu'elle ne le sera pas du tout. On peut même se demander si de pareilles protestations ne sont pas une comédie pure et concertée d'avance dans le dessein de faire taire d'autres indignations plus légitimes.

***

Dans ces conditions, on ne peut plus compter que sur l'énergie des ligues antialcooliques et sur l'activité de leurs adhérents pour contraindre les pouvoirs publics à moins de faiblesse. Sans leurs efforts, les adversaires de l'intoxication alcoolique n'auraient encore rien obtenu. Dans la plupart des autres pays, où les mêmes luttes s'engagent contre l'alcoolisme, c'est d'ailleurs à l'initiative privée que l'on doit les victoires déjà remportées ou sur le point de l'être. Ce sont les associations organisées qui ont réussi, en Angleterre, aux États-Unis, en Suède, en Norvège, en Danemark, en Russie et dans toutes les nations civilisées, à atténuer, sinon à supprimer l'empoisonnement par l'alcool.

Sans avoir besoin de citer de nombreux exemples, rappelons que, dans les pays scandinaves où l'abus des spiritueux menaçait d'anéantir toute une race, il s'est formé des ligues de tempérance, dont les membres, qui s'engagent à donner l'exemple de l'abstention complète de boissons alcoolisées, ne cessent d'augmenter et de propager leurs idées : le nombre de ces abstinents organisés, était, il y a trois ans, en Norvège, de 258 384 ; il dépassait 500 000, en Suède ; il atteignait 173 836, au Danemark. En Suède et en Norvège, la vente des boissons alcoolisées n'est faite que par l'entremise de sociétés auxquelles les communes ont concédé le monopole de la vente des spiritueux au détail. Ces sociétés, ne pouvant réaliser aucun bénéfice, n'ont pas d'intérêt à accroître la vente ; elles ne débitent l'alcool que dans des conditions déterminées et aux personnes qu'elles connaissent. Pour corriger les ivrognes de leur vice et les empêcher de commettre des délits ou des crimes, on a créé des asiles spéciaux où sont enfermés les alcooliques.

La loi danoise du 10 mai 1912 « sur les restaurants, les hôtelleries et le commerce des boissons fortes » soumet à des règles sévères l'autorisation de vendre des boissons alcoolisées — et l'on nomme ainsi les boissons titrant plus de 2,25 p. 100 d'alcool, depuis l'eau-de-vie jusqu'à la bière commune. Pour obtenir la patente qui leur est nécessaire, il faut aux débitants une autorisation spéciale du conseil municipal qui, après enquête, ne peut en accorder qu'une seule par groupe

de 350 habitants. La vente illicite des boissons alcoolisées est rigoureusement poursuivie et réprimée.

En Hollande, on a réussi à diminuer le nombre des débits, et en Angleterre, grâce aux taxes sur l'alcool qui dépassent 700 francs l'hectolitre et aux droits progressifs sur les licences, on a fait tomber la consommation de l'alcool à un litre et demi, en moyenne, par habitant.

Mais c'est surtout aux États-Unis que l'action des ligues antialcooliques a produit des résultats particulièrement remarquables. Il résulte des renseignements qu'on vient de nous faire parvenir de New-York qu'à l'heure actuelle ces associations ont obtenu l'interdiction complète de la vente de l'alcool dans 9 États de l'Amérique du Nord; dans 16 autres États, la moitié des districts ont fait la même interdiction; dans 13 autres, la vente est strictement limitée. Parmi les lois votées par certains États dans le dessein de réprimer l'abus des spiritueux, il en est de fort ingénieuses : dans l'Alabama, par exemple, il est défendu de publier, dans les journaux ou par voie d'affiches, des réclames en faveur des boissons fortes et il n'est pas permis aux particuliers de se faire expédier des États voisins, où la vente n'est pas encore prohibée, plus de 4 litres de spiritueux et plus de 60 litres de bière. On évalue à 70 p. 100 environ la partie du territoire des États-Unis où la tempérance absolue est obligatoire et à plus de 50 millions d'habitants ceux qui vivent sous le même régime. L'année dernière, on a fermé, dans les États de Géorgie, Alabama, Mississipi, Caroline du Nord et du Sud, Virginie, 2 475 distilleries clandestines. Et il s'en est fallu de très peu que le Congrès fédéral votât des mesures générales contre l'alcool : les partisans de la prohibition complète ont réuni 197 voix, sur 256 qui étaient nécessaires pour l'adoption de ce projet radical.

Enfin, comment oublier l'exemple qu'a donné le gouvernement russe? Dès le début de la mobilisation, la vente de la *vodka* était déjà arrêtée sur presque tout le territoire de l'empire. Saisissant l'occasion et le moment favorables, l'opinion publique a réclamé avec insistance la suppression complète et sans retour du débit de l'alcool. Les sociétés industrielles, les municipalités, les zemstvos, les communes rurales et les

coopératives ont demandé avec énergie que la vente du poison fut interdite « pour toute la durée de la guerre et, si possible, pour toujours ». Ainsi encouragé, le gouvernement russe n'a plus hésité à agir. La suppression temporaire de l'alcool avait eu d'ailleurs pour effet, d'après les résultats de l'enquête officielle des juges d'instruction et pendant la période du 17 juillet (ancien style) au 13 août 1914, de diminuer, à Moscou, le nombre des délits et des crimes de droit commun de 47 p. 100 comparativement à la moyenne habituelle. Dans la ville de Simbirsk, la criminalité baissait de moitié ; à Orel, de 80 p. 100 ; à Odessa, de 75 p. 100 ; à Kostroma, de 95 p. 100 [1]. Le 22 août suivant, une ordonnance de Nicolas II supprimait la vente de la *vodka* et de toutes les boissons alcooliques jusqu'à la fin de la guerre et, un mois plus tard, l'empereur télégraphiait à l'assemblée de *l'Union des Chrétiens abstinents* qu'il avait décidé « de supprimer pour toujours, en Russie, la vente de la *vodka* par l'État ». Les conséquences sociales et économiques de cet acte mémorable dépassent tout ce que l'on pouvait espérer. Les dépôts ont afflué dans les caisses d'épargnes et l'accroissement de la production industrielle a été énorme. Si le ministre des Finances a renoncé à des recettes considérables, il les récupérera et au delà par l'augmentation du produit des autres impôts que provoquera le développement économique du pays [2].

Nous ne demandons pas aux pouvoirs publics d'appliquer, chez nous, un remède aussi énergique et qui aurait cependant pour effet d'assurer des progrès sociaux dont il est impossible de prévoir l'étendue : n'a-t-on pas calculé que si nos ouvriers

1. Grégoire Alexinsky, ancien député de la Douma : *la Russie et la Guerre*. Armand Colin. Paris, 1915.

2. M. Bark, ministre des Finances de Russie, a fait, lors de son dernier voyage à Paris, les déclarations que voici :

« Les caisses d'épargne de l'empire atteignaient péniblement, en 1913, un excédent de 600 000 roubles. Fin décembre, cinq mois après la prohibition de l'alcool, cet excédent atteignait déjà 29 millions de roubles, soit environ cinquante fois plus. Mais voilà qui est plus fort. Rien que dans la première quinzaine de janvier 1915, le peuple russe (et notamment les ouvriers et les moujicks) a remis aux mêmes caisses d'épargne 25 millions de roubles qui jadis étaient gaspillés au cabaret. »

mettaient de côté, pendant quinze années, la part des salaires qu'ils dépensent au cabaret, ils pourraient devenir propriétaires de la plupart des usines où ils travaillent? Mais nous ne demandons pas une interdiction absolue de la vente des boissons alcooliques, parce que nous ne l'obtiendrions pas. Par contre, il n'est pas excessif de réclamer, dans l'intérêt général de la France et de l'avenir de notre race, deux mesures immédiates et urgentes : la suppression du privilège des bouilleurs de cru qui accroît dans des proportions inouïes les ravages de l'alcoolisme ; la réglementation sévère de la vente des boissons alcooliques, d'après les indications de l'Académie de médecine.

En ce qui touche la suppression du privilège des bouilleurs, nous n'avons pas à insister : tous les hommes de bon sens, toutes les commissions d'enquêtes sur la consommation de l'alcool, tous les corps savants sont d'accord, depuis trente ans, pour la réclamer et le ministre des Finances, M. Ribot, s'est honoré de la proposer. Peut-on, en outre, décider l'interdiction absolue des spiritueux dont la nocivité est certaine et n'autoriser le débit des autres qu'au moment des repas et comme accessoire de la nourriture? Mais un député du Midi, M. François Fournier, a fait cette proposition plus ou moins sincère, par voie d'amendement au projet sur la réglementation des débits de boissons, dans la séance de la Chambre du 19 février 1915 : « Dans un débit de boissons, dit cet amendement, nul ne pourra vendre pour consommer sur place ou pour emporter, autrement que comme accessoire de la nourriture, des spiritueux, des liqueurs ou des apéritifs autres que ceux à base de vin et titrant moins de 23 degrès ». La rédaction de ce texte n'est pas parfaite, mais l'idée est meilleure. D'autre part, la commission de l'hygiène publique n'a-t-elle pas autorisé M. Schmidt, député des Vosges, à déposer un rapport dont les conclusions étaient à peu près les mêmes ? Le texte proposé par M. Schmidt est, en effet, ainsi conçu : « Pendant la durée des hostilités, il est interdit de vendre des spiritueux en dehors des salles de restaurant et autrement que comme accessoire des repas de midi et du soir. Sont seules autorisées la vente et la consommation du vin, du cidre, du poiré, de la bière et, pourvu qu'ils ne titrent pas plus de 18 degrès, les vins

de liqueur et d'imitation, etc. » Que l'on supprime les mots « pendant la durée des hostilités » et cette proposition sera excellente : elle pourrait être votée en quelques heures.

En résumé, nous demandons que l'intoxication alcoolique soit strictement limitée et clairement réglementée, au lieu d'être soumise au bon plaisir des promoteurs de son développement continu. Nous voulons qu'une règle fixe et définitive remplace le régime arbitraire et changeant des circulaires qu'on n'applique pas. Nous voulons que le principe d'égalité fiscale soit consacré par la loi. Et si tous ceux qui partagent cette opinion fort modérée persistent à la manifester avec énergie, nous n'avons aucun doute sur l'issue de la campagne qu'ils ont entreprise en faveur d'une idée de salut public. Les défenseurs du privilège des bouilleurs de cru et les protecteurs des débitants de boissons alcooliques, dont on exagère singulièrement l'influence, seront obligés de s'incliner devant une volonté plus forte, plus active et plus désintéressée que la leur : celle du nombre immense des citoyens qui poursuivent la tâche si patriotique et si noble de libérer le pays du plus redoutable des périls.

GEORGES LACHAPELLE

RIEN N'EST, TOUT DEVIENT

I

Dans le magasin anglais où elle était en train de choisir des étoffes, madame Ramin-Desvarennes ressentit tout à coup cette impression de terreur instinctive que connaissent les gens très nerveux dans les ténèbres ou dans les maisons inhabitées : elle s'imagina que quelqu'un l'épiait, la suivait, la frôlait, un être hostile, dangereux pour elle, inconnu sans doute mais dont la présence se suggérait tellement menaçante qu'elle n'osa même point l'affronter. Évitant de regarder à l'entour, elle posa sur la table le tissu qu'elle était en train d'examiner, quitta la place et se hâta de sortir.

Même dans l'auto qui, sur son ordre, la ramenait chez elle en grande vitesse, elle ne se sentait point rassurée, fermait les yeux, tremblante d'une espèce de fièvre qui centupla l'angoisse réelle dans laquelle il lui fallut attendre que le concierge vînt ouvrir la porte de l'hôtel, à l'appel du valet de pied. Elle dut se roidir pour monter les marches du perron, traverser le vestibule, courir jusqu'à son appartement où elle vint tomber sur un fauteuil au coin de la cheminée de son petit salon.

Là, cette femme, sage et pondérée d'habitude, eut la surprise d'éclater en sanglots et de répandre pour elle seule des larmes si vraies qu'elle s'en affecta profondément, murmurant d'un ton d'étonnement et de dépit :

— Qu'est-ce que j'ai donc?... Mais qu'est-ce que j'ai?

Agnès, la femme de chambre, prévenue en hâte par un coup de téléphone du concierge, s'inquiétait déjà.

— Madame est souffrante?

— Rien... rien... Laissez-moi.

Ceci répondu si vite et si sèchement par une maîtresse ordinairement calme et courtoise, que la jeune fille ne put retenir sa surprise.

— Bien, madame.

La servante à peine sortie, madame Ramin-Desvarennes commençait à se reprendre. D'abord elle se vit dans une glace où elle s'étonna presque de retrouver son image. Comme cet homme qui avait perdu son ombre, il lui sembla que, pendant quelques minutes, elle venait de changer sa personne, d'habiter une forme étrangère ou, tout au moins, dont elle n'avait pas l'habitude, et elle se rassurait à se retrouver toujours la même, le visage un peu pâle et contracté peut-être, mais en train de se ressaisir et de se rasséréner.

Elle passa la main sur son front, se reprit à parler toute seule.

— Est-ce curieux? Qu'est-ce que j'ai eu?

Cela non plus ne lui était pas habituel; car, en personne raisonnable et heureuse, elle n'avait jamais rien à dire à elle-même, vivant une à une les minutes d'une existence faite d'habitudes luxueuses, n'estimant guère plus les souvenirs que les toilettes passées de mode, et tout à fait au-dessus de l'espérance, ce spécifique des destinées humbles ou manquées. En dehors des fous, des fiévreux et des déclassés, qui donc parle tout seul?

La conscience d'elle-même lui revenant, madame Ramin-Desvarennes s'émut du son de sa propre voix comme du dernier symptôme d'une crise inexplicable dont elle voulait triompher et, se levant de son fauteuil, elle haussa légèrement l'épaule, sourit, puis sonna.

— Prévenez Clément, — dit-elle.

Elle remonta dans l'auto pour faire les visites qu'elle avait inscrites sur son carnet, reprenant le programme de sa journée au point où elle l'avait laissé. En cela comme en tout elle s'appliquait de toute son attention, ayant pour principe de

faire les choses avec un soin minutieux et n'y manquant jamais. Son mari, qui là-dessus la plaisantait volontiers tout en l'y admirant judicieusement, lui disait parfois :

— Savez-vous, ma chère, qu'il y a en vous beaucoup de madame de Maintenon et qu'à de certains moments j'ai envie, comme Louis XIV, de vous appeler : « Votre Solidité » ?

Elle souriait sans y contredire parce qu'elle savait que cela était un peu vrai, poussant la sagesse jusqu'à goûter en silence l'ironie du rapprochement ; car, si tout le monde l'avait oublié, Ramin-Desvarennes qui avait l'esprit méchant savait bien que sa femme, comme la veuve Scarron, avait un passé, passé indirect, mais qui fut pénible : sa vie, en somme toujours brillante, s'était pour un temps très court, envasée de médiocrité à la suite d'une catastrophe d'où elle s'était relevée dans l'éclat définitif de sa vie présente ; comme pour madame de Maintenon, la tare lui venait d'un premier mari.

Orpheline très jeune, on l'avait mariée un peu à la hâte avec un charmant homme qu'elle adora vite pour ses moustaches, sa fougue et le luxe dont il lui fit un programme d'existence. Ce vicomte Legrand de Bellerive, lieutenant démissionnaire de cavalerie, avec une fortune des plus modestes, était ce qu'on nomme vulgairement un « débrouillard », qui s'embrouilla très vite dans une quantité d'affaires de Bourse et de politique où il trouvait de l'argent à miracle ; bondissant de l'une à l'autre, de gain en perte et en regain, toujours allant, toujours gai, il respirait l'amour et le plaisir de vivre, trouvait temps pour tout : en pleine fête il amorçait dans les coins des combinaisons financières avec la même souplesse qu'il mettait à faire la cour aux femmes, réussissant dans tous les rôles et, en réalité, ne jouant qu'une seule pièce dont le dénouement fit une tragédie, le matin du jour où sur le bord de la Seine, à Courbevoie, on trouva le pardessus et le chapeau avec une lettre du vicomte avisant le commissaire de police de son suicide. Le même jour, par la poste, madame Legrand de Bellerive recevait ce billet :

« Je vous aime passionnément, ma chère Cécile, vous le savez. J'ai vécu près de vous quatre années délicieuses. Pour les faire durer, j'ai joué ; mais j'ai perdu. Dans ce désastre, je ne pense qu'à vous et, pour ne pas vous enchaîner à un homme

déshonoré, je vous rends libre de vous-même. Pardonnez-moi et oubliez-moi.

» ANDRÉ »

On en jugea diversement. Les uns pensèrent avec indulgence que ce pauvre vicomte était décidément moins fort qu'on ne le croyait ; d'autres trouvèrent le procédé trop commode et, le passif ayant révélé des adresses d'écriture répréhensibles, estimèrent que cet homme élégant finissait en somme comme un escroc.

Sa femme, très sincèrement, s'avéra veuve inconsolable. Par-dessus tout, à vingt-deux ans, elle pleura l'être connu d'elle seule, ce mari qui l'avait aimée comme un amant, dont elle ne voulut point juger les fautes et que, plusieurs mois durant, elle ne voulut pas croire mort, suivant en ceci la thèse légale ; car on n'avait point retrouvé le corps du vicomte et, d'abord, on ne fit que présumer son absence. Cette situation absurde, si peu conforme aux dernières intentions du disparu, se fût prolongée pendant les trente années réglementaires, si madame de Bellerive n'eût point trouvé dans son entourage des défenseurs d'expérience : son sort attendrit un conseiller et un président de chambre qui lui étaient parents, dans le même temps que la Seine sembla prendre pitié d'elle, en rejetant sur la berge du pont d'Argenteuil un corps défiguré, mais suffisamment reconnaissable pour que les deux magistrats y pussent encore certifier l'identité formelle du vicomte ; et puis, les bottines portaient encore la marque d'un cordonnier polonais qui avait fourni le défunt et n'hésita pas à signer l'acte de décès libérateur.

Authentiquement veuve, la belle madame de Bellerive, devenue « cette pauvre petite madame de Bellerive », dut s'occuper de refaire son existence. Comment s'y prit-elle? On ne le sut jamais au juste, mais elle fit preuve dans la circonstance d'un tact auquel tout le monde rendit justice : elle n'eut jamais l'air d'être pauvre, exerça le parasitisme souverainement, au point d'en imposer aux domestiques eux-mêmes, et profita des autres en ayant l'air de les obliger. Dans le milieu très élégant où elle vivait, elle se maintint au ras du flot sans doute, mais souriante et sans effort apparent ; elle finit par mettre le pied

sur l'îlot sauveur qui devait lui permettre de reprendre haleine et de respirer à l'aise.

Le hasard qu'elle secondait si vaillamment lui donna ses entrées dans la famille des Ramin-Desvarennes. Intérieur riche et morne, où elle commença par conquérir deux vieillards avant d'épouser le fils de la maison. Ce vieux Ramin, minuscule et voûté, légiste impérial dont la République avait fait un premier président, descendait d'une ancienne famille de parlementaires authentiquement noble dont l'avant-dernier rejeton avait abjuré la particule au moment de la Terreur ; la fortune patrimoniale, ayant traversé la tourmente sans dommage, se maintenait énorme, quasi-princière, ayant, comme noyau, de vastes domaines dans la Sarthe acquis sous Louis XIII par François-Luc Ramin des Varennes, conseiller à la chambre de l'Édit et premier artisan de l'opulence familiale.

Avec ses yeux de chouette et son esprit d'ancien régime, le vieux Ramin (monsieur le Premier) faisait contraste avec sa femme, lourde, laide et bonne; mais tous deux s'appariaient dans leur taille ridiculement exiguë, sans allure au milieu du grand luxe conservé intact à travers trois siècles dans l'hôtel de la rue de Grenelle. Ces deux êtres avaient procréé onze enfants, inutilement, semblait-il, puisque dix étaient morts en bas-âge et que le dernier, anormalement gros, sorte de géant bouffi, affligé d'une inquiétante voix suraiguë, semblait, à vingt ans encore, destiné à ne pas survivre à ses aînés ; il vécut pourtant et ce fut à lui que se transmit le patrimoine trois fois séculaire, à la mort du premier président survenue brusquement, au cours d'un accès de colère provoqué par les premiers symptômes de l'affaire Dreyfus. François-Jacques Ramin-Desvarennes, après une enfance maladive et une jeunesse chancelante, devenait un homme sous l'apparence d'une virago, avec une face glabre, ronde, précocement ridée et toujours cette voix éraillée de polichinelle ; en même temps une curieuse volonté d'artiste se développait en lui : ses mains, qu'il avait fortes et belles, se mettaient à pétrir la glaise et, rompant avec les traditions ancestrales, il devenait un des premiers sculpteurs de l'époque, modelait des bustes et de menues statuettes avec une surprenante grâce qui l'apparen-

tait à Carpeaux et à Clodion. De sorte que, tout de suite, cet homme très riche se mettait à gagner avec son art une nouvelle fortune et, à trente-cinq ans, il se trouvait en possession d'une notoriété qui faisait de lui comme le chef de la sculpture française. Il vivait avec sa mère, faisant de fréquents et courts voyages, recherché dans le monde entier pour sa gloire et aussi pour sa conversation savante et spirituelle, ingénieusement critique et pas seulement en fait d'art, car il manquait d'indulgence et prenait plaisir à faire valoir les tares des autres.

Probablement sans le vouloir, par son tact naturel, la charmante Cécile de Bellerive avait tout de suite enchanté les Ramin-Desvarennes ; elle sut causer gravement avec le père, sérieusement avec la mère, légèrement avec le fils. A la mort du premier président, cette singulière intimité, loin de se relâcher, se fit plus intime encore ; la vieille veuve ne pouvait plus se passer de la jeune et, malgré l'écart des âges, glissa jusqu'aux confidences, révéla ses tristesses, ses craintes, terminant par les plus lourdes de toutes : sa faiblesse, la mort prochaine, l'appréhension de laisser seul un fils adoré en Benjamin mais qu'elle voyait toujours enfant. Il avait toujours été si délicat... Et puis...

Il y avait quelque chose qu'elle n'osait pas dire, quelque chose qu'elle croyait inconnu de tout le monde et qui n'était que le secret de Polichinelle, car François était trop impitoyable aux autres pour qu'on ne le raillât point là où on eût dû le plaindre ; confidence étrange chez une mère et déplacée en dehors de la ligne que suivait la vieille dame pour atteindre son but. Elle s'y décida en proposant à la jolie Cécile de devenir sa belle-fille.

— Vous êtes veuve et l'on peut tout vous dire, ma chère enfant. Je vous offre un mariage de raison où vous trouverez la sécurité de l'existence et le cadre qu'il faut à votre esprit supérieur. Vous serez pour François la compagne idéale et je m'en irai tranquille en vous le confiant. Réfléchissez.

C'était fait depuis longtemps : Cécile, convenablement, temporisa, puis accepta. Elle devint madame Ramin-Desvarennes un mois avant la mort de sa belle-mère, prit sa place et son appartement dans l'hôtel ; dans le monde des salons et dans celui des ateliers la nouvelle surprit peu : un caricatu-

riste, célèbre par sa langue acérée, résuma l'histoire en disant :

— Notre François a pris une mère plus jeune et bien plus belle.

Inattaquable toutefois, avec une dignité de conduite et d'allure qui en imposa tout de suite aux commentaires ; de jolie qu'elle était, avec les années elle devenait belle, d'une de ces beautés de déesse si parfaitement tranquilles qu'elles finissent par ne plus troubler. Et elle semblait très heureuse, à la manière qu'elle avait choisie, ayant vaincu en elle la femme des premières années, si brillante et si sensible, pour adopter cette attitude de majesté réfléchie, qui lui faisait mépriser les nerfs et lui permettait de les dominer comme elle venait de faire.

II

Ses visites terminées, elle rentra chez elle pour s'habiller avant d'aller prendre François à son atelier ; car ils devaient dîner dans un restaurant du Bois avec des amis. On était en juin et il faisait encore jour à huit heures quand l'auto la déposa près du Ranelagh, dans le jardin où Ramin-Desvarennes s'était fait construire, pour y travailler, y recevoir ses modèles et ses visites, un grand cottage anglais entouré de pelouses savamment fleuries : il passait là ses journées, dans un travail ininterrompu, causant dans le va-et-vient incessant des visiteurs, mais ne se dérangeant pour personne, sauf pour sa femme lorsqu'elle se risquait à venir le surprendre : alors, il posait la glaise et l'ébauchoir, courait à la fontaine se laver les mains et s'avançait vers Cécile cérémonieusement, pour poser un baiser respectueux sur les doigts qu'elle lui tendait ; tout cela réglé d'avance, et toujours avec l'agaçant sourire d'ironie qui lui pinçait la bouche dans son visage de vieille femme. Ce soir, il avait cessé de travailler de bonne heure et, sa toilette achevée, il écrivait des lettres.

— Vous venez trop tard, — dit-il en se levant pour recevoir sa femme, — il y a eu ici tellement de monde que j'ai dû finir par renvoyer le modèle avant l'heure. Jusqu'à un milliardaire argentin qui veut que je fasse son buste...

La main baisée, il la conservait dans la sienne, éloignant un peu Cécile pour la contempler.

— En vérité, vous avez un goût délicieux : cette nuance aigue-marine et cette broderie verte... Il n'y a que vous.

Il fallait le connaître pour être certain qu'il ne raillait point. Madame Ramin-Desvarennes sourit en se tournant vers une glace.

— Vraiment? Un Argentin, vous disiez...

— Oui... ma chère, je vous demande la permission d'achever cette lettre et je suis à vous.

Il attendait le geste d'acquiescement qu'elle fit avec gravité tout en continuant de s'examiner dans l'immense miroir à bascule où sa grande silhouette élégante se voyait tout entière. Il prit le temps d'écrire, de cacheter l'enveloppe, de mettre l'adresse et revint lentement vers elle ; il la retrouva de même, les yeux fixés tout grands sur la glace où elle semblait ne rien voir, où elle n'aperçut même point le visage narquois qui l'examinait par derrière. Seulement, elle tressaillit et se retourna brusquement, au son de cette voix nasillarde qui la rappelait de loin.

— Ce miroir serait-il magique? Y guettez-vous des esprits ou l'image de mon Argentin qui s'y est longuement contemplé? Il n'en avait jamais vu de si grand et voulait à toute force l'acheter : je me suis borné à lui donner l'adresse du marchand. Je ne vous savais pas si rêveuse.

Elle sourit encore et haussa lentement ses belles épaules en se détournant ; mais elle composait son visage, dissimulant une étrange crise de larmes qu'elle sentait venir à la suite du frisson qui venait encore de la secouer, comme tantôt, dans une nouvelle impression de terreur irréfléchie.

— Partons.

Dans sa hâte à sortir elle donnait une satisfaction partielle à ce besoin de fuite devant un ennemi invisible que, malgré elle, avec une rapidité d'imagination qui décuplait ses craintes, elle commençait d'objectiver ; en même temps, pour la première fois depuis qu'elle était mariée, elle venait de penser que le ton de persiflage supérieur habituel à son mari ne témoignait pas d'un goût très pur en un siècle où l'insolence n'est plus élégante, même chez les rois. Ce symptôme de nervosité

l'impressionna plus que tout le reste et lui dicta la force de faire, une fois encore, appel à toute son énergie ; dans l'auto qui les emportait vers le Bois, elle tourna vers Ramin-Desvarennnes un visage pacifié jusqu'à la majesté pour demander du ton le plus détaché :

— Qui dîne avec nous à ce cabaret?

— Mais vous le savez : les Gothi, les Cahen et le petit Finois.

— Ce reporter?

— Un reporter, ma chère amie, dont les interviews ont la verve et le retentissement des chroniques de ce pauvre Jean Lorrain. Je vous demande votre bienveillance pour lui.

Expert en médisance, le sculpteur savait en ménager l'art chez autrui. Il trouva, pendant le dîner, un rude partenaire chez André Finois, petit journaliste récemment promu au poste de chroniqueur, excellant à déverser dans plusieurs journaux, selon leur clientèle, les trésors d'une verve pestilentielle excitée par tous les scandales privés des différents milieux qui font l'ensemble dénommé Tout-Paris : blond, de teint trop délicat, les yeux un peu chassieux, la voix insinuante et le geste serpentin, il distillait sans rire des racontars empoisonnés dont François l'aidait à quintessencier les sous-entendus. Autour d'eux, dans la douce lumière du vaste jardin couvert où ils dînaient, ils purent passer en revue, tant en personnes que par contre-coup, tout ce que Paris compte de notoriétés habituelles ou passagères ; car leur verve était cosmopolite, mariait Venise avec le Grand Turc et, au besoin, les divorçait. Sur rien ni personne ils ne demeurèrent à court.

— Vous êtes prodigieux, — disait Albert Gothi, peintre honnête dont les portraits se vendaient bien, — comment pouvez-vous vous reconnaître dans toutes ces histoires? Moi, quand j'ai perdu quelqu'un de vue pendant deux mois, j'oublie jusqu'à son nom. J'ai rencontré l'autre soir la petite Chose... vous savez? la veuve du romancier, la fille du graveur... celle qui boite...

— Madame Hersigny?

— Juste. Croiriez-vous que je lui ai demandé des nouvelles de son mari?

— Voilà, — dit, avec un air de mépris, la jolie madame Gothi, — et il le raconte !

— Tout le monde peut faire une gaffe, — observa le gros baron Cahen sur un ton conciliant, — moi...

La petite madame Cahen, toute brune et toute rose dans un fichu de mousseline sur lequel ses mains délicates caressaient les perles d'un immense collier, se pencha gaiement vers Cécile qui souriait en silence.

— Oh ! lui... pour la mémoire !... En dehors de la musique... Qu'est-ce que vous avez donc, chère amie?

— Je crois, — murmura madame Ramin-Desvarennes, — que j'ai un peu froid.

Attentif à l'histoire que contait Cahen, François l'entendit et fit signe au maître-d'hôtel qui les servait.

— Donnez la fourrure de madame... Il n'y a pas de mal à faire des gaffes, — continua-t-il très tranquillement, — le tout est de le faire exprès.

Son regard errait au loin, par-dessus les têtes des dîneurs : il se fixa tout à coup et un petit sourire pinça ses lèvres, pendant qu'il inclinait légèrement la tête pour saluer quelqu'un au fond du jardin.

— Vous connaissez déjà ce monsieur, — dit Cahen un peu surpris, — il n'y a pas huit jours qu'il est à Paris.

— Qui donc? — interrogea curieusement le petit Finois.

— Au fait, oui, qui est-ce? — demanda le scupteur en se tournant vers le baron. — Je l'ai vu ce soir pour la première fois. Je sais son nom : Garreau-Gonzalès ; il m'a dit qu'il arrivait de Buenos-Ayres et qu'il me payerait son buste le prix que je voudrais. Voilà. Et vous?

— Moi, je sais ce qu'il faut savoir quand on est banquier : monsieur Garreau-Gonzalès descend d'une famille française ; il a fait en Argentine une grosse fortune dans l'élevage du bétail ; il vient en Europe pour une affaire de conserves alimentaires ; il a chez moi un crédit... mettons illimité. En tout cas, il vous payera royalement, comme les rois de jadis au moins.

— Si je fais le buste?

— Pourquoi ne le feriez-vous pas? La tête est belle, intéressante...

Une longue discussion s'ensuivit, un peu oiseuse et visiblement prolongée par François : à cette distance, et pour rester dans les limites de la correction, il n'était point facile d'étudier le visage de M. Garreau-Gonzalès ; le sculpteur y décida pourtant ses hôtes à l'exception de madame Cahen et de Cécile qui continuaient de causer entre elles à mi-voix : guettant de côté l'indifférence de sa femme qu'il estimait factice et douloureuse, il fut pourtant contraint de se taire dès que le débat se trouva épuisé.

Quoique son expérience y fût forcément limitée, en psychologie féminine il témoignait de l'intuition d'une vieille femme et, sans rien savoir, devinait ce que Cécile ne s'avouait point encore à elle-même : le rapport secret qu'il y avait entre le trouble nerveux de madame Ramin-Desvarennes et la présence magnétiquement soupçonnée, puis révélée et enfin subie d'un être inconnu dont la poursuite l'impressionnait jusqu'au malaise. Seulement, alors que, lui, il n'hésitait point à donner à cet inconnu le nom de Garreau-Gonzalès, elle, pour bien des raisons, demeurée en plein doute, en était encore à se demander avec crainte : Est-ce *lui*?

Et qui donc? Là encore tous deux suivaient une route différente, François soupçonnant un ancien amant, quelque aventure lointaine du temps d'un difficile veuvage, pendant que madame Ramin-Desvarennes, se rappelant les tergiversations de l'enquête menée jadis avec peine pour identifier le cadavre présumé de son premier mari, envisageait la résurrection possible de M. de Bellerive sous un nom à demi exotique. Trop émue pour déduire toutes les conséquences d'une telle situation, elle sentait sur elle le poids d'une grande souffrance, la terreur irréfléchie qui accompagne les catastrophes, et, consciente de son impuissance de femme désarmée, forcément seule devant le danger, elle n'imaginait plus que ce recours instinctif qui avait été le sien dès le premier moment : fuir.

Mais était-ce bien *lui*? Pour le savoir, il eût suffi de tourner la tête, de chercher à son tour par delà cette foule le visage vers lequel François s'efforçait de diriger son attention. Là encore elle se dérobait, préférant le doute, comme on ferme les yeux devant un gouffre. La décision valait ce qu'elle valait ; mais elle s'y cramponna désespérément comme la main de

l'homme qui tombe continue à serrer le brin d'herbe inutile arraché sur le bord du précipice.

Par tant de nervosité, il semblait qu'elle payât en une fois son tribut de femme pour tant d'années passées à se dominer et à commander à son visage ; et puis il faut dire que, à défaut de résolution, l'insistance narquoise de son mari eût pu suffire à lui suggérer la résistance : pour la première fois depuis qu'elle était madame Ramin-Desvarennes, il lui arrivait de tenir tête à la malignité de cet irrégulier et de ne pas vouloir ce qu'il voulait. Et, résolument, elle ne voulut pas. Elle dut aller jusqu'à l'héroïsme : suivi des personnes qui dînaient avec lui, Garreau-Gonzalès, pour sortir du restaurant, dut passer à quelques mètres des tables où s'attardaient le sculpteur et ses convives ; sans tenir compte des saluts qui s'échangèrent au passage, Cécile continua de s'entretenir à voix basse avec la baronne Cahen et elle ne tourna même pas la tête au passage de l'étranger, dont elle dut pourtant entrevoir de dos la haute silhouette et la singulière chevelure d'argent coiffée de feutre souple.

— Curieuse figure, — résuma le petit Finois, — avec cette face sèche et rasée, ces yeux clairs, comme sans regard, et ces cheveux métalliques... Vous l'avez vu, madame?

— Ma foi non, — fit languissamment Cécile.

Elle demeurait ferme dans sa résolution ; mais, s'étant reprise tout de même, dès le lendemain, elle travailla pour s'y maintenir.

Les Ramin-Desvarennes conservaient comme une relique et comme un berceau de famille, le vieil hôtel patrimonial construit en 1618 au centre du vieux Mans par le fondateur de leur fortune, alors simple conseiller au présidial. Il faut dire que c'est un bijou, enchâssé dans la verdure d'un parc qui domine la Sarthe ; les appartements intérieurs recèlent un musée mobilier digne du Louvre et François mettait à le soigner plus que de la piété, allant, à époques fixes, s'y installer pour quelques jours, à seule fin de surveiller les vieilles soies des sièges et des tentures, la laine des tapisseries, le tain des glaces et la reliure des livres. Et Cécile l'y aidait, passionnément fervente au culte de ces trésors, de façon qu'il n'y eut rien à objecter quand, deux jours plus tard, elle s'inquiéta

de la chaleur un peu anormale d'un été précoce et manifesta le souci d'aller, là-bas, donner un coup d'œil de ménagère aux étoffes séculaires menacées par les mites.

— Viendrez-vous me rejoindre? — ajouta-t-elle. — Le jardin doit être délicieux en ce moment.

François s'inclina de l'air railleusement cérémonieux qu'il affectait toujours.

— Certainement. Bon voyage, ma chère. Vous prenez la limousine grise?

— Ma foi non, le landaulet suffit.

III

Le lendemain, elle était libre ; sa femme de chambre installée à côté du mécanicien, elle s'en alla, par une après-midi de grand soleil, jouissant délicieusement de la solitude où elle avait conscience de s'enfoncer de plus en plus ; tous ces bois qu'elle dépassait à grande allure, ces vastes étendues de plaines qu'elle laissait derrière elle dans la poussière de la route, la séparaient un peu plus à chaque minute du danger qu'elle voulait fuir ; et elle avait retrouvé le calme, elle commençait à ne plus songer à l'idée fixe qui l'obsédait depuis trois jours. La Beauce franchie, on venait de dépasser Pongouin, lorsque de violents appels de trompe et les sifflements stridents d'une sirène signalèrent à l'arrière une auto qui demandait le passage. Cécile entrevit une voiture découverte, longue et basse, filant à grande allure avec un seul voyageur dont la coiffure et les lunettes masquaient les traits ; elle vit que cet homme était grand, crut distinguer par derrière une chevelure grise qui brillait au soleil et se rejeta alors vivement au fond du landaulet en murmurant, terrorisée :

— C'est lui.

Elle jugea qu'on la suivait ; quelques kilomètres plus loin, elle se persuada qu'on l'attendait, en apercevant l'auto grise arrêtée, vide, au bord de la route : sûrement, celui qu'elle redoutait, l'ayant rejointe, la laissait passer pour ne plus la quitter. A cette pensée elle s'affola tout à fait et passa en cinq

minutes par toutes les craintes et toutes les résolutions les plus extrêmes : d'abord elle faillit donner l'ordre d'arrêter, décidée à descendre, à marcher droit à la rencontre de cet homme dont l'identité demeurait douteuse après tout.

— Et si ce n'était pas *lui*...?

Alors, elle reprit courage, osa se retourner, guetter la voiture déjà lointaine et vit le ciel, tout à coup d'un noir d'encre, gros d'un orage dont un coup de tonnerre soudain précisa l'approche rapide ; prenant l'acoustique, elle appela le chauffeur.

— Clément, dépêchez-vous; nous nous arrêterons à Nogent-le-Rotrou.

La foudre grondait sans interruption et de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber: A quelques kilomètres de Nogent l'orage éclata dans une averse diluvienne ; sur le siège, Clément tourna vers madame Ramin-Desvarennes un visage anxieux.

— Allez, allez, — cria-t-elle.

Aux fentes du capot de cuir l'eau filtrait et, à travers la glace d'avant, le chauffeur n'y voyait plus pour se conduire tant la trombe tombait épaisse ; et tout à coup la voiture fut entourée de flammes, une sorte de globe rouge courut auprès d'elle sur la route : à deux reprises, la foudre venait d'éclater le long d'un bouquet d'arbres surplombant le fossé au bord duquel le chauffeur eut pourtant le force d'arrêter sa machine. Le visage qu'il tourna vers sa maîtresse était blême de terreur ; à côté de lui la femme de chambre sanglotait en faisant des signes de croix : ni l'un ni l'autre n'avaient rien d'ailleurs qu'une extrême angoisse et un tremblement nerveux qui les paralysait à leur place ; seulement le chauffeur se déclarait incapable de conduire et il fallut les supplications de Cécile pour le décider à reprendre le volant, s'en aller à petite allure jusqu'à Nogent-le-Rotrou. Là, madame Ramin-Desvarennes descendit devant un hôtel, se réfugia dans une chambre et, comme la tempête continuait à faire rage, comme la femme de chambre affirmait que Clément venait d'être pris d'une attaque de nerfs, elle décida de s'arrêter et de passer la nuit dans ce gîte de hasard ; elle venait de donner des ordres pour se faire servir à dîner dans sa chambre, lorsqu'une auto grise

s'arrêta sous ses fenêtres. Elle reconnut la voiture de tout à l'heure.

L'orage l'avait, pour un temps, distraite de ses terreurs ; mais soudain elle ne songea plus à l'orage dont la violence redoublait vainement au dehors : tout entière à la pensée de cet homme qui la poursuivait, qui venait de l'atteindre, qui sans doute allait tenter de la joindre et de lui parler, elle essayait de se reprendre, de se composer une attitude. Et ce n'était point facile, en cinq minutes, d'évaluer une situation semblable, sa tranquillité présente, la grande position sociale qu'elle occupait, le risque d'un tel scandale et ce qu'il valait mieux faire pour le retarder ou l'éviter... Elle finit pourtant par se répéter l'objection de tout à l'heure; car, après tout, elle souffrait d'une obsession nerveuse sans aucune certitude sensible : ce voyageur était-il Garreau-Gonzalès, Garreau-Gonzalès lui-même était-il M. de Bellerive ressuscité, voilà ce qu'il importait avant tout de constater; aussi, à toute insinuation de cet ordre, à toute allusion gênante, il suffisait de répondre par l'ignorance ou le scepticisme, en se refusant à admettre même la vraisemblance d'une pareille prétention ; plus tard, viendrait le temps des décisions.

« Attendons. »

Voilà ce que Cécile finit par se dire ; assise sur un canapé boiteux recouvert de velours rouge, dans un coin de cette chambre d'hôtel, insensible aux éclats de la foudre, au milieu de cet épouvantable orage qui ravageait les campagnes sur cinq lieues à la ronde, elle demeurait attentive au moindre pas craquant sur l'escalier; et, quand, au bout d'une demi-heure d'attente, on frappa légèrement à sa porte, elle se trouva presque soulagée et cria d'une voix forte : « Entrez », sans se rappeler qu'elle avait fermé la serrure à double tour. Elle dut aller ouvrir et fut presque déçue à la vue de sa femme de chambre qui venait chercher les ordres de madame pour le dîner.

Elle dîna donc, servie par Agnès qui lui parla de l'orage, de Clément que la foudre avait électrisé et qui venait de s'endormir « comme une masse », des gens qui s'étaient réfugiés dans l'hôtel pendant la durée de l'orage. Du ton le plus indifférent qu'elle put prendre, madame Ramin-Des-

varennes posa quelques questions au sujet de l'auto grise ; mais Agnès ne l'avait pas vue.

— Madame veut-elle que je demande?

— Non, bien sûr. Que voulez-vous que cela me fasse? Allez me chercher le livre que j'ai laissé dans la voiture et préparez ce lit pour la nuit ; mais surtout arrangez-vous pour me faire partir demain matin à la première heure.

Le lendemain, à dix heures, elle arrivait au Mans, ayant croisé, dépassé, vu filer devant elle une cinquantaine de voitures de toutes couleurs et de toutes formes dont aucune ne ressemblait à l'auto de la veille. Il lui fallut mettre pied à terre dans la grande rue pour gagner le coin où François-Luc des Varennes avait fait construire son hôtel, dans un temps où l'on se souciait peu de la voirie des villes et des accidents du sol ; en entrant dans cette vieille demeure après avoir descendu des marches, escaladé des rampes, franchi tant d'obstacles, il semblait que les murs sculptés vous séparassent à la fois du temps et de la vie ; à traverser cette cour aux pavés sertis d'herbe, à monter ce perron aux marbres polis et disjoints, à traverser ces appartements tendus de damas déteints, à se voir passer comme un fantôme devant ces miroirs aux glaces multiples, verdies et détamées, on s'éloignait vraiment dans un monde passé; cependant, du ciel bleu, le soleil, un peu pâle et comme convalescent de l'orage de la veille, laissait tomber par les fenêtres ouvertes et sur les futaies du jardin une chaleur tempérée et agréable, qui pacifiait cette sensation de rêve en rassurant l'instinct de vivre. Et peu à peu, Cécile sentait le calme se faire en elle dans le décor d'un autre âge ; elle passa sa journée à vaguer de pièce en pièce, ouvrant des meubles, déployant des étoffes, soulevant le couvercle des coffrets placés sur les commodes, sur les consoles, se promena dans le jardin qui descend vers la Sarthe entre les murs des maisons voisines, dîna dans la grande salle à manger qui ouvre ses trois fenêtres sur un perron supporté par trois curieuses cariatides accroupies de Simon du Mans, puis s'enferma, le soir venu, dans la chambre dite aux tapisseries roses où, pour une nuit, coucha la reine Anne d'Autriche revenant d'un voyage à Nantes.

Sous l'influence de tant de souvenirs, au contact de tant de vies éteintes, de tant d'âmes mortes même à la douleur, un tel

apaisement se faisait en madame Ramin-Desvarennes qu'elle en arrivait à remonter le courant d'inquiétude où, le matin encore, elle se débattait à la dérive. Étendue dans ce grand lit à colonnes surmonté d'un baldaquin à plumets gris, elle pensait si loin qu'elle se trouva, tout à coup, au rebours de ses craintes et plutôt touchée qu'effrayée par la poursuite du mystérieux et problématique Garreau-Gonzalès. Comment ce revirement devint possible? Mon Dieu, pour tout dire, cela remontait au matin même, à l'espèce de déception bizarre qu'elle avait sentie en ne retrouvant plus l'auto grise arrêtée la veille devant l'hôtel de Nogent. Elle s'était dit : « Soit. Finissons-en », et, de ne plus trouver personne à affronter, le sentiment lui venait d'une petite, oh ! toute petite offense, mais enfin d'une manière d'offense qu'on lui faisait en se dérobant, avec des façons de laisser entendre que la chose n'en valait pas la peine.

« Décidément, s'affirma-t-elle, ce ne peut pas être lui. »

Bien entendu ; car M. de Bellerive, s'il n'était point mort, pouvait-il avoir oublié celle qu'il avait si follement, si passionnément aimée? D'autre part, redevenu riche après des aventures et des entreprises merveilleuses d'être lointaines, quoi de plus simple qu'il eût tenté de la revoir, de la reprendre même, en dépit de cette lettre suprême où il lui avait rendu sa liberté?

Elle même, cette liberté, qu'en avait-elle fait? Tout, autour d'elle, ce grand luxe, ce cadre de merveilles où elle vivait sans amour depuis seize années, lui répondait qu'elle l'avait vendue. Et c'est ainsi, insensiblement, qu'elle en arrivait à des comparaisons devant lesquelles elle recula, voulut fermer les yeux, tenta vainement de s'endormir, éteignit les lumières, les ralluma, s'agita dans une insomnie énervante pour ne perdre connaissance qu'au petit jour dans un sommeil peuplé de rêves assez disparates.

Quand elle s'éveilla, fort tard dans la matinée, Agnès vint lui apporter une dépêche de son mari qui annonçait son arrivée pour le soir. Pour la première fois depuis seize ans, elle ne fut pas maîtresse d'un geste d'impatience.

« Si vite, pensa-t-elle, est-ce que par hasard il serait jaloux? Ce serait curieux. »

C'était logique. Ramin-Desvarennes comprenait un mystère et soupçonnait un rival ; il souffrait à la façon propriétaire des enfants qui commencent à apprécier un jouet inutile en voyant un autre s'en emparer; et puis, l'infirme souffre doublement au spectacle des agilités qui lui sont interdites; et puis enfin, il y avait dans celui-ci un besoin pervers de tourmenter qu'il exprimait à merveille l'autre soir, quand il déclarait : « Il n'y a pas de mal à faire des gaffes : le tout est de le faire exprès. »

Il arriva le soir vers cinq heures, ayant voyagé avec les Cahen auxquels il avait laissé son auto pour les conduire au delà du Mans, dans un château des environs.

— Crespière... vous savez, sur la route d'Angers, avant d'arriver à la Suze, le beau pavillon Louis XV qui appartient à ces fabricants de conserves, les Haudebourg... Nous nous sommes arrêtés un jour pour admirer la façade... un grand perron, très large, très « Versailles » d'allure...

— Oui... il me semble...

— Des gens charmants, ces Haudebourg, d'ailleurs : la femme, une jolie poupée à la mode de demain, très maniérée, très peinte, folle de peinture et de musique, et le mari, usinier moderne, ancien ingénieur des tabacs, un scientifique dilettante, ne parlant que ballets russes, couleurs dissociées, harmonies discordantes... Nous les avons trouvés sur la route de Paris, en entrant en ville, avec leur voiture en panne; ce qui fait que je leur ai cédé ma place dans l'auto pour emmener les Cahen jusqu'à Crespière. D'ailleurs, vous les verrez : ils viennent ici demain. Et savez-vous qui ils ont chez eux depuis deux jours? Mon Argentin, ma chère, ce Garreau-Gonzalès avec lequel Haudebourg est en train de traiter une de leurs affaires de viandes. Ma foi, je leur ai dit de l'amener par-dessus le marché.

Ramin-Desvarennes avait fort bien détaillé sa tirade, toute préparée en vue du trait final ; toutefois le ton de simplicité qu'il avait pris en commençant fut démenti aux derniers mots par le sourire dont il n'était jamais maître, mais qui disparut aussitôt qu'il entendit sa femme demander d'une voix tout à coup intéressée et comme joyeuse :

— L'Argentin aussi ? A la bonne heure... je vais donc le

connaître à mon tour. Mais, sérieusement, à quel propos toutes ces visites?

Visiblement interloqué, le sculpteur ne répondit pas tout de suite à cette question : sans doute il s'en posait une autre à lui-même. Il finit pourtant par dire, d'assez mauvaise grâce :

— Tous ces gens-là sont, vous le savez bien, férus d'antiquailles et de bibelots. Cahen a parlé de l'hôtel des Varennes et il parle bien, Cahen; car, avec son flair de commissaire-priseur et à force de deviner la valeur marchande de tout, il est devenu artiste comme il est banquier, comme il serait fabricant de conserves ou trusteur de sucres : je ne pouvais pas faire autrement que de leur offrir cette visite... Est-ce qu'elle vous ennuie?

— Au contraire, du moment que l'Argentin en est.

— L'Argentin vous intéresse !... Il me semble que, l'autre soir, vous n'avez pas même voulu vous tourner de son côté.

— Naturellement : j'ai l'habitude de ne m'intéresser qu'aux personnes que je connais ou qu'on me présente et puisque l'occasion se trouve pour vous de me présenter ce monsieur, ma curiosité sera d'accord avec mes habitudes.

L'aisance avec laquelle Cécile fit cette réponse s'amplifiait d'une joie véritable à observer la mine déconfite de son mari ; en dépit de son assurance et de sa naturelle adresse de repartie, il ne trouvait plus rien à dire et, pour un temps, le sourire cessa de lui plisser les lèvres et de faire remonter les ailes de son petit nez : de toute la soirée il ne parla plus de cela.

Le lendemain il commença dès le matin à tout préparer pour recevoir ses visiteurs; et sa femme l'y aida, se montra parfaite de complaisance et de bonne humeur.

Trois heures venaient à peine de sonner que la grosse cloche de l'entrée annonça l'arrivée de ceux qu'on attendait. Ils furent introduits dans le grand salon du rez-de-chaussée, où tout de suite monsieur et madame Ramin-Desvarennes allèrent les rejoindre : dès le premier coup d'œil, Cécile vit que le plus attendu de tous n'était point là, et le sculpteur masqua son désappointement en n'en faisant pas d'abord la remarque. Les présentations faites, il affecta de reprendre avec madame Haudebourg une conversation, interrompue la veille, sur la vie

anglaise, dont cette petite femme jacasse et polychrome dans sa mise se déclarait follement enthousiaste.

— Oh ! je m'en suis douté tout de suite, — affirmait François avec un flegme dont lui seul pouvait savourer l'ironie.

Haudebourg et les Cahen faisaient cercle autour de Cécile. Ce furent eux qui, par des allusions discrètement admiratives aux merveilles du décor ambiant, provoquèrent l'offre de la visite qui se fit sous la direction du baron Cahen : il n'était venu qu'une fois, mais tous les détails demeuraient fidèlement gravés dans sa mémoire et il les faisait valoir avec une exactitude et des appréciations de catalogue.

Un peu en arrière, madame Haudebourg accaparait toujours François qui s'amusait selon sa manière à exaspérer jusqu'à l'invraisemblance l'érudition de pacotille et l'envie d'étonner d'une femme du monde « artiste » ; il l'amenait d'enthousiasme à dire des sottises qu'il savourait en secret avant d'en faire profiter les autres, plus tard. Elle s'extasiait, roucoulait des « délicieux » des « charmant », prenait le bras du sculpteur pour monter les marches :

— Vous me permettez, cher maître?...

Devant un Largillière qui décorait le palier du premier étage, elle chancela d'admiration, sanglota presque pour déclarer que M. Garreau-Gonzalès regretterait toute sa vie d'avoir manqué cette occasion unique d'admirer tant de merveilles.

— Pourquoi n'est-il pas venu? — demanda François.

— Il a été appelé à Paris ce matin ; mais il reviendra demain et, à ce propos...

Se tournant vers madame Ramin-Desvarennes arrêtée au seuil des appartements privés, la femme de l'usinier prit une mine suppliante :

— Chère madame, cher maître, mettez le comble à votre bienveillance en acceptant de venir demain à Crespière dîner en voisins avec nos amis... Mon cher, je vous en prie, joignez-vous à moi.

Elle s'adressait à son mari dont les instances, unies aux siennes, furent gracieusement accueillies. On se sépara, la visite terminée, en se disant : à demain.

— Comme cela, du moins, vous le verrez, cet homme qui

n'a pas accepté de venir chez vous, — dit à tout hasard de perfidie le sculpteur à sa femme en prenant congé d'elle le soir.

Il ne trouva rien à soupçonner dans le ton souriant qu'elle prit pour lui répondre :

— Espérons qu'il sera de retour.

Mais quand elle fut seule dans sa chambre, après le départ d'Agnès et le verrou de Gouthière poussé dans sa gâche ciselée, elle ne se contint plus, laissa couler des larmes, non pas seulement d'énervement, mais de colère.

— C'est lui ; à présent, j'en suis sûre.

IV

Le plus singulier était qu'elle avait senti juste : Garreau-Gonzalès et M. de Bellerive ne faisaient qu'une même personne que, d'instinct, guidée par ce sens mystérieux qu'il nous reste à décomposer et à définir, elle avait identifiée exactement sans que ses yeux l'eussent vue, sans entendre le son de sa voix, par la seule ressource de ces attouchements nerveux qui demeurent secrets pour la science et restent une ressource pour les amateurs de merveilleux. Il semble bien qu'en ces matières la nature de la femme soit plus conductrice que celle de l'homme et que, là, puisse se trouver l'explication de cette espèce de flair qui lui est propre et auquel, nous autres, nous suppléons de notre mieux par les opérations patientes du raisonnement.

A présent, quel était là-dessus le sentiment exact de Cécile? Intuitivement certaine de l'identité, elle souffrait à ne se plus trouver aussi assurée de la recherche ; elle en arrivait même à redouter l'abandon.

« Il est venu en France, se disait-elle en essuyant ses yeux, il a eu la curiosité de savoir ce que je suis devenue ; il le sait et cela lui suffit. C'est un galant homme : il restera fidèle à ses engagements et ne troublera pas ma tranquillité. »

Qu'eût-elle demandé de plus trois jours auparavant? Maintenant, elle se disait tout bas avec dépit : « Il ne m'aime plus. » Amour? Amour-propre? Elle n'y voyait pas encore bien clair

et se débattait entre les deux. Pour l'instant, l'amour-propre l'emporta, lui inspirant une résolution de petite fille dépitée : puisque Bellerive (à présent elle ne le nommait plus autrement) cherchait des prétextes pour ne point venir chez elle, elle en trouverait pour ne pas aller à lui ; mais, comme il convenait de ménager la soupçonneuse finesse de Ramin-Desvarennes, voici comment elle s'y prit.

Dans cette merveilleuse demeure dont tous les trésors, une fois de plus, s'avéraient intacts à l'examen, le sculpteur commençait à s'ennuyer, loin de ses travaux et de son milieu coutumier ; dès le jour suivant, il parlait de retour à Paris, de départ pour Londres.

— Peut-être, — ironisait-il, — tiendrez-vous à rester ici : bien entendu vous êtes libre et je m'en voudrais de contrarier vos goûts de solitude.

— Mais pas du tout, — répliqua vivement Cécile, — si j'aime beaucoup ce vieil hôtel, vous savez que j'ai horreur de la solitude. D'ailleurs, j'ai promis quelques jours à lady Knight et, comme il me faut une bonne semaine à Paris pour ma toilette... Mon Dieu !

Cette conversation avait lieu dans l'escalier, après le déjeuner, et l'exclamation de madame Ramin-Dasverennes lui échappa, le plus sincèrement du monde, en perdant pied au bord d'une marche, à trois pas d'un palier sur lequel elle vint tomber avec le naturel d'une grande actrice : elle poussa tout de suite quelques gémissements fort convenables, avec la réserve d'une personne bien élevée et, quand on tenta de la mettre debout, sut devenir affreusement pâle en déclarant qu'elle ne le pouvait point.

— Envoyez chercher un médecin, — supplia-t-elle, — je me suis cassé la cheville.

François se montra parfait ; sans un sourire, il aida lui-même à la transporter dans sa chambre d'où il se retira pendant qu'Agnès déchaussait madame dont les plaintes ne cessaient point : la femme de chambre ne tarda point à venir le rassurer tout au moins sur la fracture.

— Mais madame souffre affreusement : il y a peut-être foulure ou quelque nerf déchiré.

Le médecin qui vint était un homme jeune, fort distingué,

plein de tact et de qualités intuitives, qu'on n'eût pu trouver six mois plus tard, car il devait être nommé député de la ville à des élections complémentaires : il eut l'intelligence qu'il fallait d'un accident, qu'il déclara bénin en soi, très grave en conséquences possibles.

— Repos absolu de deux jours, — ordonna-t-il, — je me prononcerai dans quarante-huit heures.

Le hasard servait Cécile et la mit de charmante humeur. Toute sa tactique fut de décider François à se rendre seul à Crespière.

— D'ailleurs, — ajouta-t-elle coquettement, — madame Haudebourg n'en demande pas davantage.

Il répliqua du tac au tac, badinant comme elle :

— M. Garreau-Gonzalès sera déçu.

Ce qui la fit rire, malgré la souffrance dont témoignait son visage.

Elle passa la soirée fort tristement, regrettant par moments sa ruse et cet accès de dépit où elle sentait sa curiosité s'accroître avec les minutes ; jamais elle n'avait guetté d'un cœur si bondissant le retour de son mari, que la femme de chambre attendait pour lui donner des nouvelles de la soirée. Elle n'y put tenir et sonna pour faire dire à monsieur qu'il pouvait entrer.

— Hélas ! soupira-t-elle, je ne puis fermer l'œil. Il me semble que j'ai la fièvre. Pourvu que cette foulure ne me retienne pas ici longtemps... Allez dormir, mon ami ; je vous remercie d'être venu.

François n'aimait pas les chambres de malade ni les plaintes après minuit auprès d'un chevet mal éclairé ; il baisa la main qu'on lui tendait, balbutia quelques condoléances et se retira, sérieusement impressionné. Il n'avait plus de méfiance, ne devait plus rien soupçonner par la suite, et Cécile, quelle que fût son impatience de savoir, eut la force de paraître toute en proie à ses douleurs, de ne poser aucune question.

Midi sonnait quand Agnès, pour la troisième fois depuis le matin, passant sa tête dans l'entrebâillement de la porte peinte d'armoiries et dorée, vit les yeux de sa maîtresse grands ouverts et pénétra dans la chambre en disant à Ramin-Desvarennes demeuré en arrière un peu inquiet :

— Madame est réveillée.

Avec une expression de bien-être parfait, la malade s'inquiétait de l'heure, se réjouissait d'avoir si bien dormi, de ne sentir aucune souffrance après avoir tant souffert. Les rideaux tirés, elle apparut, fraîche et reposée, dans un rayon de soleil, à son mari qui s'empressait auprès d'elle.

— Je vous ai assez mal reçu hier, mon ami. Pardonnez-moi : je souffrais tellement !...

Il était si bien revenu de ses soupçons que, de lui-même, pour la distraire malgré ses airs d'indifférence et pendant que, un miroir en main, elle semblait absorbée dans l'examen de son visage, il lui conta la soirée de la veille avec toutes sortes de détails : les regrets et les condoléances de tout le monde sur son accident, l'élégance intérieure de Crespière, la finesse du dîner, les musiques qui avaient suivi et, par-dessus tout, la toilette de madame Haudebourg, une folie dont il riait encore à s'étouffer.

— Elle semblait nue, sa robe ouverte sur le côté, dans le dos, jusqu'à la taille et d'un dessin persan à fond vert d'herbe avec des rubans de velours abricot surbrodés de jais blanc... Une tenue à chanter *la Belle Hélène*. Et ce qu'elle m'a raconté ! Quel malheur que le petit Finois ne se soit pas trouvé là ! Quant au mari, il a passé la soirée à parler viandes avec ce Garreau-Gonzalès qui s'est à peine excusé de son absence d'avant-hier : cet homme est un simple boucher enrichi et ce n'est pas pour faire son buste que je reculerai mon voyage à Londres.

Cécile posa son miroir à côté d'elle et sourit.

— Vraiment !... Eh bien, tant mieux : nous n'entendrons plus parler de lui. Mon cher, en allant déjeuner voulez-vous dire à Agnès de venir prendre mes ordres : je meurs de faim.

Dans l'après-midi madame Haudebourg et la baronne Cahen vinrent aux nouvelles : la malade affirmait ne plus sentir aucune douleur ; elle n'osait pourtant point mettre le pied par terre, par égard pour les prescriptions du médecin qui revint le jour suivant et lui permit la chaise longue : deux ou trois jours de repos encore, quelques massages, et ce serait fini.

— Mais, — demanda Cécile avec un air anxieux, — je ne puis pas encore rentrer à Paris?

Elle fut comprise et immobilisée quarante-huit heures encore. François, consterné, ne tenait plus en place.

— Mon ami, — dit-elle avec une douce fermeté, — je vous en prie, partez, laissez-moi. La baronne me tiendra bien compagnie?

Madame Cahen qui venait tous les jours s'engagea joyeusement, assurant qu'elle adorait le rôle de garde-malade et, presque aussitôt, le sculpteur partit, laissant les deux femmes en tête à tête. Cécile ne perdit pas son temps : en quelques minutes elle avait aiguillé la conversation dans le sens qu'il fallait pour apprendre de son amie ce qu'elle n'avait ni pu ni voulu demander à son mari.

— Quel homme est ce Garreau-Gonzalès? Mon Dieu, ma chère, un peu déconcertant, je vous avoue : des bribes de bonne éducation et avec cela, une brusquerie, des vulgarités de *cowboy*... En revanche, prodigieusement documenté, connaissant Paris comme un Parisien, sinon dans ses plus récentes personnalités, du moins dans son essence et dans les racines : on le dirait renseigné par un vieux diable qui se serait fait ermite il y a une quinzaine d'années. Avez-vous lu des anciens guides? C'est toujours cela et ce n'est plus tout à fait cela, mais ça demeure tellement juste, sauf que depuis, on a bâti dans les terrains vagues. Ainsi...

Le cœur de Cécile se mit à battre quand la baronne s'arrêta, fit mine d'hésiter à continuer. Il fallut quelques façons pour la décider à avouer que l'Argentin lui avait parlé de madame Ramin-Desvarennes et de Bellerive en homme qui connaissait leur histoire.

— Pourtant, — dit candidement la femme du sculpteur, — je ne me rappelle point avoir jamais entendu prononcer le nom de monsieur Garreau-Gonzalès avant...

— Oh ! il pense bien que vous ne le connaissez pas ; mais à Paris, ma chère amie, combien de gens sont dans le même cas, ignorés de vous et vous suivant des yeux? Celui-ci, en tous cas, ne semble point un homme vulgaire...

Sans être bavarde, la baronne aimait parler : elle vida son sac et laissa Cécile pourvue d'une documentation suffisante pour alimenter les rêveries d'une personne un peu nerveuse et solitaire. Le premier résultat fut la reprise des comparai-

sons entre jadis et maintenant : elle revit le Bellerive de sa jeunesse, séduisant de tendresse et de grâce gaie, lui opposa l'époux incomplet, sarcastique, toujours lointain, dont l'unique avantage consistait en une fortune immense où elle ne trouva plus prétexte qu'à rougir ; encore cet avantage, très précaire, disparaissait-il à l'imagination des richesses acquises par Bellerive sous le nom de Garreau-Gonzalès : la conclusion s'imposa d'un regret qui semblait stérile et d'autant plus amer. Si l'on imagine toutes les réflexions faites par une femme seule dans une immense maison, au milieu d'un luxe solennel qui donnait encore plus de vieillesse aux souvenirs, on conviendra que madame Ramin-Desvarennes passa là une des plus tristes soirées de son existence.

Le jour suivant devait voir l'éclat final de la crise multiple où se débattait au plus secret de son énergie cette créature en apparence si maîtresse de sa destinée et demeurée en réalité, comme toutes les autres, passive et versatile au souffle de l'imprévu.

La baronne arriva un peu après deux heures en compagnie de madame Haudebourg et celle-ci, tout de suite, avec sa faconde habituelle, déchaîna le torrent de paroles où Cécile trouva la source d'une émotion violente et décisive.

— Chère madame, nous arrivons de bonne heure... excusez-moi : j'ai pensé que dans votre solitude ma visite ne semblerait pas trop indiscrète. L'auto nous a déposées au bas de la rue Dorée... Ces messieurs sont allés visiter l'usine... comme monsieur Garreau-Gonzalès s'en va demain... Figurez-vous qu'il était désolé de ne pouvoir vous présenter ses hommages... si le maître n'était point parti, il se fût risqué peut-être à solliciter l'autorisation d'entrer...

Cécile la laissait dire. De tant de paroles elle n'en retenait que trois : *il* partait demain. Cette pensée l'obsédait au point qu'elle devint incapable pendant un moment de toute réplique et faillit laisser sa visiteuse à bout de phrase ; elle se raccrocha heureusement à la plus banale des questions :

— Et vous aussi, madame, — demanda-t-elle, — vous allez demain à Paris ?

— Mais oui ; et nous partons en chemin de fer, par le rapide de trois heures, parce que mon mari n'a pas confiance dans

l'auto depuis la panne de l'autre jour; et, comme monsieur Garreau-Gonzalès a laissé la sienne avant-hier à Paris... Mais parlons de vous : votre pied?

Sans répondre, Cécile se leva toute droite, se mit à marcher dans la pièce. La simple idée du départ de Bellerive venait de précipiter sa décision et elle allait s'engager, répondre gaiement : « Je suis guérie... je pars avec vous », lorsqu'elle réfléchit qu'il valait mieux surprendre que prévenir; s'appuyant au dossier d'un fauteuil, elle crispa les lèvres pour dire :

— Cela va beaucoup mieux, vous voyez ; un ou deux jours de repos encore et je pourrai sortir.

Il avait suffi d'un dernier obstacle pour la décider : cet homme, follement aimé jadis, oublié pendant des années qui, après l'avoir affolée par sa poursuite, semblait la fuir à présent, elle ne le laisserait pas partir sans tenter de le reprendre. Une minute venait d'opérer le précipité de tous les doutes, de toutes les inquiétudes, de tous les regrets dont elle souffrait depuis une semaine, sous la forme de cette résolution définitive qu'elle aimait Bellerive, qu'il demeurait l'amour de toute sa vie et que, pour s'attacher à lui, elle allait tout quitter de ce qu'elle avait édifié autour d'elle au prix de tant de sagesse et de tels sacrifices ! Et dès qu'elle fut seule, elle s'exalta dans sa décision : cette dernière soirée, elle la passa devant ses glaces, inspectant son image, s'évaluant avec une espèce d'impudeur où elle retrouvait sa jeunesse presque intacte ; après tout, elle n'avait jamais été plus belle et elle frissonnait, les yeux fermés, au souvenir comme à l'espoir de toute la tendresse dont elle se savait brûlante. Ses magnifiques yeux noirs, dont le monde ne connaissait guère que la majesté, souriaient avec une malice provocante à la pensée de surprendre au dernier moment celui dont elle avait un instant redouté le retour.

Elle était tellement enivrée à présent par le philtre imaginaire qu'elle venait de composer, qu'elle les fermait, ces yeux splendides, en répétant à mi-voix, comme une amoureuse de vingt ans, le nom, le petit nom de l'ancienne intimité :

— André... André...

Après une nuit de fièvre où elle acheva de se griser, madame Ramin-Desvarennes, simplement vêtue d'un costume de voyage, suivie d'un domestique qui portait un sac à main,

quitta sans un regard d'adieu l'admirable demeure qui symbolisait une existence dont elle venait de découvrir le vide hostile, prit elle-même son billet et compta de l'argent sur un guichet de gare, dans la bousculade d'une foule turbulente; puis, gagnant les quais, elle sut découvrir la voiture où ceux qu'elle cherchait étaient en train de s'installer.

Ce fut Haudebourg qui l'aperçut le premier.

— Voilà, — dit-elle, — c'est moi. Voulez-vous me permettre de voyager avec vous?

En quelques instants elle fut accueillie, entourée, installée sur une banquette, en face d'un homme de grande allure, dont la face glabre, le teint basané, l'allure jeune contrastaient fortement avec une chevelure argentée et drue encadrant un front blanc et sans rides. La baronne Cahen avait fait la présentation :

— Monsieur Garreau-Gonzalès, ma chère amie, auquel le hasard devait bien cette compensation.

V

Tout de suite, Cécile vit bien que c'était *lui*; pourtant elle ne le reconnut point.

Comment le visage ovale de M. de Bellerive adouci d'une moustache blonde, avait-il pu s'allonger selon les deux plans fermes de ces joues jusqu'à ce menton volontaire, au-dessus duquel se tendait l'arc rouge d'une bouche serrée de lèvres un peu dédaigneuses, et comment la souple chevelure châtain de jadis s'était-elle virilisée en l'épanouissamént de cette crinière courte et quasi-métallique? Une même raison mystérieuse avait équarri la figure simplement élégante du vicomte de jadis en cettte silhouette parfaitement américaine et un peu sèche d'un homme dont l'allure élastique révèle l'entraînement du sport et l'incessante activité ; la voix même, cette voix que madame de Bellerive se rappelait persuasive et charmante, avait pris un ton qui complétait l'ensemble dominateur en le résumant ; enfin, sans aucun doute, c'était le même homme, mais, si l'on peut ainsi parler, comme Auguste était

Octave. Les yeux seuls, d'un bleu clair, demeurés très jeunes dans leur expression de caresse et de ruse, affirmaient la persistance d'une personnalité si étrangement transformée.

Très vite, avec une aisance parfaite, Garreau-Gonzalès s'excusait, affirmant ses regrets d'avoir manqué la visite de l'hôtel des Varennes ; il parla même du sculpteur, fit de son talent un éloge tranquillement enthousiaste, sur ce ton de flagornerie imperturbable qu'on appelle le bon ton, bref, n'esquiva nulle difficulté, joua sans effort son personnage d'inconnu que l'on présente et, son couplet fini, ne tenta nullement de se dérober, mais demeura sur place, prêt à continuer une conversation que Cécile avait tout de même prévue moins directe.

Mais surtout elle s'effarait en présence du dédoublement aussi parfait d'un même personnage ; accourue vers M. de Bellerive, elle s'épouvantait de se heurter à ce Garreau-Gonzalès qu'elle soupçonnait possible pour tout le monde sauf pour elle et en présence duquel, quoi qu'elle en eût, elle sentait se fondre son ardeur, s'effriter tout cet enthousiasme de passion rétrospective où, quelques minutes plus tôt, rebondissait sa jeunesse et refleurissaient de vieux rêves morts. Et elle voulut résister : venue, le cœur battant, elle se piqua au jeu, tenta d'interloquer cet homme si parfaitement maître de soi, en prenant le grand air dont elle avait l'habitude pour examiner les gens des pieds à la tête, se bornant à sourire sans répondre pour remercier les flatteries au passage : elle ne parvint pas à faire frémir un seul muscle de ce masque transformé, pas plus que l'appel de ses yeux noirs à ces yeux clairs ne réussit à en troubler la limpidité : sourire aux lèvres, fleur à la boutonnière, Garreau-Gonzalès semblait avoir perdu tous les souvenirs de M. de Bellerive, dont il s'avérait comme un « double » mystérieux, indépendant de l'image première, avec une personnalité tout à fait différente et spécifique.

Elle voulut voir là de la dissimulation et quelque dépit ; car le sacrifice de sa propre vanité demeurait le dernier qu'elle voulût faire : et le moyen, je vous prie, d'imaginer qu'un homme aimé d'elle jadis pût en avoir perdu le regret ou tout au moins le souvenir? Donc, celui-ci jouait un personnage, en toute perfection peut-être, mais un personnage, un rôle

d'oublieux volontaire et dépité ; du fait qu'elle avait d'abord fui sa recherche, il boudait devant son retour. Et résolument, elle se fit coquette, insinuante, provoqua le souvenir pour recueillir le regret.

— Mais, — interrogea-t-elle, — ce n'est pas la première fois que vous venez à Paris?

Il sourit.

— Certes non, madame; il y a vingt ans, j'y ai vécu pendant plusieurs années...

Toujours avec la même aisance, il évoqua ce passé dans ses grandes lignes en usant d'adresse pour être exact sans rien compromettre, manifestant par sa discrétion sa volonté de respecter les ombres qu'il y jugeait indispensables; et Cécile le laissa parler sans détourner son regard du sien, hochant la tête aux souvenirs qu'elle retrouvait dans cette chronologie habilement impersonnelle. Elle profita d'un court silence pour demander encore :

— Il ne me semble pas qu'à cette époque j'aie eu le plaisir de vous rencontrer...

Garreau-Gonzalès eut un geste évasif pour témoigner de la même incertitude ; alors, s'avançant jusqu'au bord de la plus extrême hardiesse qu'elle voulût risquer :

— Et pourtant, — fit-elle en posant un doigt sur sa tempe en une attitude d'extrême attention, — pourtant... il me semble, monsieur, que nous ne sommes point des étrangers l'un pour l'autre.

Sous cette attaque directe l'impassible visage ne se détendit point ; néanmoins l'involontaire complicité des autres lui vint en aide, car tout de suite la baronne Cahen fit allusion à l'intimité inconsciente du Tout-Paris, tandis que madame Haudebourg se mettait à parler des ressemblances : il s'ensuivit une discussion générale sur le subconscient qui s'élargit en considérations sur les diverses modifications de la personnalité humaine, discussion où, très naturellement, Garreau-Gonzalès se laissa dériver, tandis que, dans son coin, isolée et rêveuse, madame Ramin-Desvarennes regardait fuir le paysage derrière les glaces de la voiture. Peu à peu elle ferma les yeux, feignit de se laisser aller à une somnolence excusable dans le fracas et la vitesse d'un train rapide.

Elle était consternée : tout ce petit roman, qu'elle avait laissé fleurir autour d'elle et dont le parfum avait commencé de la griser, se fanant, se desséchant, réduit en poussière en dépit de ses propres efforts, n'y avait-il pas là de la magie? Cet homme dont le simple contact, quelques jours plus tôt, la faisait frissonner d'une appréhension inexplicable, maintenant qu'elle le voyait, lui révélait de lui-même une autre forme, un autre style, des façons d'être et de sentir presque ennemies, en tout cas si différentes du passé qu'elle ne désirait à présent que de ne plus le voir. Ainsi, en un quart d'heure, elle avait passé d'une exaltation extrême à la plus incroyable indifférence ; partie de chez elle avec la perspective et même la résolution d'une volte-face complète sur le chemin qu'elle avait choisi pour son existence, elle devinait à présent qu'elle ne se détournerait jamais de son horizon. Le plus singulier était qu'elle avait le sentiment d'une impossibilité mais non d'une déception ni d'une souffrance, quelque chose comme la stupeur de quelqu'un qui, ayant posé le pied dans le vide sans s'en douter, s'aperçoit qu'il vient de faire une chute de plusieurs mètres et se relève encore vivant, les membres intacts. Tout au moins, eût-elle voulu souffrir ; mais (c'était à n'y pas croire) elle avait beau se tâter : nulle trace de douleur, rien que cette espèce d'engourdissement un peu stupide au milieu duquel elle finit par comprendre que Garreau-Gonzalès a bien pu s'appeler jadis M. de Bellerive mais que, désormais, il est un être nouveau pour elle, inconnu d'elle, dont le premier contact l'a déçue et choquée et qu'il lui serait impossible d'aimer, tout autant qu'Haudebourg ou le baron Cahen.

En ce moment même, elle entend sa voix, cette voix durcie, puddlée par un accent étranger comme par l'âpre habitude des discussions d'affaires; car, autour d'elle, la conversation s'est poursuivie et il semble qu'un secret accord conduise parallèlement l'évolution de ces deux pensées à jamais séparées.

— Oui, — dit Garreau-Gonzalès, — il faut bien s'y résigner : la diversion et la métamorphose sont les lois de la vie et l'unité de l'être même est un leurre. Vous, moi, que sommes-nous sinon une succession de personnages divers insensiblement modifiés d'année en année jusqu'en des contrastes plus ou

moins violents selon les natures? Pour moi, j'ai constaté qu'à partir de la quarantième année, il s'éveille en chacun de nous un être puissant jusqu'à la férocité, dont tous ne prennent pas conscience assurément, mais qui, dans l'ordre sentimental, semble se développer cérébralement selon la loi physiologique de durcissement du système osseux...

— C'est vrai, — interrompit Haudebourg.

— Croyez-vous? — suggéra le baron Cahen.

Garreau-Gonzalès, du même ton dur, continua péremptoirement :

— J'en suis certain. Observez, soyez sincères ; si j'avais à formuler une loi psychologique pour servir de base à cette théorie d'observation, je déclarerais en principe : rien n'est, tout devient. Cette souplesse sentimentale, cette fragilité psychophysique de la jeunesse, la durée en est plus ou moins longue, et, en dépit de toutes les apparences, elle finit par disparaître en vertu du principe de transformation qui régit l'univers. Je répète ce que j'ai dit : pour chacun de nous ce lent travail d'usure et de métamorphose demeure insensible et nous permet le leurre d'une personnalité continue ; mais prenons un exemple : voyons, il vous est bien arrivé de perdre de vue pendant des années un ami, quelqu'un de cher ou simplement familier... Eh bien, je vous le demande en toute sincérité, lorsque, subitement, après des années de séparation, le hasard vous a remis face à face, pouvez-vous affirmer que vous avez retrouvé la même personne?

Cécile, les yeux clos, écoutait. Elle perçut un petit frémissement approbateur et entendit madame Cahen dire de son coin :

— Vous avez raison ; mais cela est connu : c'est ce qu'on appelle vieillir... voilà tout.

— Mon Dieu, oui, — reprit l'Argentin, — on dit cela comme on dit que le soleil se lève et se couche ; mais c'est raisonner par rapport au temps et à l'espace et non pas objectivement.

Lentement, madame Ramin-Desvarennes entr'ouvrait ses paupières.

« Ainsi, — pensait-elle, — lui non plus, il ne m'a pas reconnue et, sans doute, c'est pour moi qu'il parle ainsi. »

Elle se consolait à l'idée qu'un peu d'amertume se mélangeait chez cet homme à sa résolution d'ignorer le passé ; là,

elle croyait retrouver un peu de M. de Bellerive et du coin de l'œil, avec une extrême précaution, elle guetta sur le visage de celui qui parlait l'expression de ce désenchantement secret. Elle ne trouva qu'un impassible masque, attentif à une discussion toute théorique, dont les yeux la dévisagèrent froidement quand ils se tournèrent vers elle.

Alors, elle ne voulut pas être en reste et, pénétrant résolument dans la conversation :

— Eh bien, — dit-elle, — vous avez raison, monsieur. Pareille aventure m'est arrivée et je suis demeurée toute surprise d'abord à ne retrouver que dureté là où j'avais connu tendresse, égoïsme où j'avais cru comprendre sensibilité. Seulement, j'ai réfléchi, je me suis dit qu'après tout, la méprise pouvait dater de loin et qu'il en était de même en fait de sentiment qu'en fait de costume : en devenant vieille, l'âme se néglige comme le corps et laisse tomber le masque dont elle eut la coquetterie dans sa jeunesse, montrant à nu ce qu'elle fut toujours, ce qu'elle devait toujours rester.

Tout le monde se mit à rire et Garreau-Gonzalès tout le premier ; mais il tenait à son idée et, s'inclinant avec grâce, il repartit :

— Cela est fort bien exprimé ; mais, madame, comme vous le dites, c'est parler en fait de sentiment et je ne me pique que de clairvoyance : il ne faut point mélanger la morale et la psychologie ; toutefois, je suis heureux de les trouver d'accord au moins quant à la rigueur des faits.

La conversation continua, générale et pleine d'enjouement, jusqu'à Paris où les six voyageurs se séparèrent.

Au Caire, l'hiver suivant, madame Ramin-Desvarennes aperçut Garreau-Gonzalès qui la salua. Depuis, elle ne l'a plus rencontré.

JULES PERRIN

FIGURES D'AVIATEURS

Avant la guerre, pour la foule, l'aviation n'était qu'un sport, le plus vertigineux et le plus meurtrier. La réalisation du grand jeu icarien, malgré les preuves répétées et d'incessants progrès, laissait la terre incrédule. Chaque conquête nouvelle semblait devoir être la dernière. Ne demandait-on pas que l'on exerçât des mesures contre les insensés qui tentaient une traversée de mer, essayaient de surpasser des montagnes, se livraient à des prouesses d'altitude, de vitesse, emportaient des passagers, accomplissaient des raids sensationnels de capitale à capitale, défiaient la pluie et le vent, bouclaient des circuits fantastiques où le génie humain et l'audace française triomphaient de tous les obstacles et pénétraient l'inconnu des espaces vierges?... La fièvre populaire s'allumait aux exploits merveilleux, mais considérés comme des victoires sans lendemain. L'aviation rendrait-elle jamais des services publics? Alors à quoi bon? Et les aviateurs faisaient étrange figure, dans la vie normale. Ils séduisaient les imaginations, par un surgissement de gloire subite ; les « illustrés » spéciaux consacraient le « record » inouï; malgré toutes les photographies, un halo de mystère environnait, a continué d'entourer l'homme-oiseau, jusqu'à ces derniers temps. Vraiment, cela dérangeait toutes conceptions sociales qu'un jeune homme sérieux pût songer à faire son chemin dans les nuages. Hélas, pourtant, déjà, l'aviation a ses bureaux et ses fonctionnaires ! Mais

hier, dans l'opinion assise, l'aviateur n'était encore qu'un acrobate, un casse-cou, un faiseur de tours... : de tour du monde, aujourd'hui, et au-dessus du monde.

Or, au début, plus que par la suite où purent s'engager des enthousiasmes excités par les résultats, ce fut une conscription de volontaires réfléchis et croyants, aux origines diverses, mais dont la foi ne devait rien au hasard. Ils savaient où ils voulaient aller, de toute leur intelligence et de toute leur énergie. Ils allaient trop vite et trop haut pour que les suivît ou les saisît une littérature attardée aux psychologies périmées, terre à terre et ciel de lit. Et ces conquistadors du ciel n'auront peut-être pas d'historien. La guerre a tout brusqué. L'aéronautique militaire a dû mobiliser un personnel hâtif, et des milliers d'ailes se sont brodées à des manches qui n'ont jamais piloté. L'aviateur en masse est, maintenant, un soldat entraîné à une manœuvre déterminée et limitée ; l'ère fabuleuse est suspendue ; des maîtres de l'air, dont la plupart, libérés d'obligations militaires, s'offrirent dès la première heure à la Patrie, sont tombés, les ailes brisées, morts ou prisonniers, après des luttes mémorables ; les heures se précipitent...

Je voudrais fixer une minute de ce passé, de ce présent incomparables. Quand on a dit d'un Garros « un aviateur » on croit avoir tout dit. Lui et d'autres méritent plus. Il y a les génies de l'air et les conducteurs de taxis aériens ; faisons la différence.

Je parle aviation. Ça étonne ; moi, le premier. Il a fallu tant de circonstances ! par exemple, que dans un de mes voyages en Extrême Orient, un jour, à Saïgon, je rencontre et j'entende M. Garros, un avocat de talent, dont le barreau de Paris se fût enorgueilli ; et que je devienne son ami, et que, des années après, me promenant en Italie, je sois mêlé à la course Paris-Rome ! Sans bonne humeur aucune, tout d'abord. J'y venais pour être tranquille, dans le pèlerinage aux musées et aux églises, dans la flânerie aux palais, aux colonnes, aux fontaines illustres, dans les haltes des *osterie* et des *trattorie* où s'offre au passant le pittoresque de la vie populaire. Or, la ville est sens dessus-dessous, hors des portes, la foule en route vers « *Parioli aviation* », l'aérodrome !... A Rome, que le touriste voudrait voir comme il l'imaginait à travers ses souvenirs classiques,

où je cherchais silence et solitude, dans l'évocation du triple passé latin, quel tumulte d'automobiles ! D'une voiture pavoisée de drapeaux français, un appel : c'est Jean Carrère, le correspondant du *Temps*, ici, qui m'apostrophe : « Beaumont arrive dans un quart d'heure, venez donc », et me voici dans le cortège ! Beaumont? On m'instruit : l'enseigne de vaisseau Conneau ; son passage est téléphoné, de Palo, je crois, à moins de cinquante kilomètres ; l'arrivée sera pour quatre heures... On ne peut croire à cet horaire précis, comme à celui d'un train annoncé de la station précédente. Eh ! quoi, ces barques de l'air, si gauches encore, naguère, à la semaine de Champagne, où un circuit de deux heures semblait considérable, tiennent l'air maintenant, des journées, à travers les sautes de l'atmosphère... Des milliers et des milliers d'yeux scrutent l'horizon... Rien, rien, et puis... Non, rien... Si, un point noir, et qui grossit... La forme se précise... L'oiseau géométrique plane sur le Forum, le Colisée, Saint-Pierre, s'abaisse sur le Tibre, fond sur les marques d'atterrissage et s'y pose doucement...

Aujourd'hui, ces réussites sont loin ; elles tenaient du prodige ; les spectateurs étaient *sidérés* ! On raconte que le Pape, d'une lucarne du Vatican, avait voulu voir, comme tout le monde. Rome, à aucune époque avait-elle été submergée d'une telle vague d'enthousiasme? Cependant, le miracle se renouvelait. Le lendemain vers la même heure, un autre oiseau de France tombait du ciel bleu ; c'était Garros, le grand favori, le gagnant certain, retardé par un stupide accident d'appareil.

Ces hommes, ces surhommes, — ces sur-Rome, en tous cas, comme l'on plaisantait, — voilà les types catalogués en risque-tout, de qui l'opinion ne voit que l'audace, et qu'elle ne différencie guère les uns des autres ! Le courage, — les aviateurs ont, forcément, cela de commun. Pour leur formation, elle fut des plus disparates, comme leur extraction et leur personnalité. Beaumont est officier de marine. Il vient à l'aviation par réflexion. Il a achevé ses études théoriques, ingénieur aéronautique, avant d'apprendre à voler. Par son métier de marin, par ses études antérieures, il possède un « acquis », une préparation solide que d'autres ne pourront s'assurer que par le tâtonnement de l'expérience.

Il y a le don, aussi, — et c'est par instinct qu'un Garros, qu'un Gilbert se jetteront dans la navigation ailée !

Garros ! J'étais d'un déjeuner intime, où l'on fêtait les deux vainqueurs ; au dessert, ce fut la carte (postale) forcée ; ils signaient et signaient. Je dictai le nom de mon fils. A cette époque, j'envoyais des cartes postales ; j'avais un fils ! Garros me regardait :

— Vous êtes bien allé en Indochine?

— Oui...

— Mon nom ne vous dit rien?...

Garros, mon ami, l'avocat de Saïgon !

Ce rapprochement ne s'était jamais fait dans mon esprit ! Si j'avais rencontré Roland étudiant, sous-préfet ou pianiste, mon attention se fût éveillée. Mais aviateur ! Je ne le reliais pas instantanément à sa famille. A peine vingt ans, — ayant déjà fait, ou devant faire bientôt le tour du ciel de l'Europe, de l'Amérique, de l'Afrique. Le lycéen avait bien employé ses sorties ! Féru d'automobile, en attendant que surgît l'aviation. Ils en parlent à leur aise, les apprentis d'aujourd'hui, qui trouvent maîtres et appareils tout prêts. Naguère, ce n'était pas si commode. Quelles combinaisons, pour obtenir une machine ! C'était presque plus simple d'essayer d'en construire une. Garros le tenta, avec son fraternel ami Audemars ! Ils volaient sur une « Demoiselle Santos-Dumont », puis sur « Blériot ». Quelles randonnées prestigieuses ! A travers des centaines d'exhibitions retentissantes, il suffit de citer deux ou trois dates triomphales : le *circuit d'Anjou*, où Garros, à travers le déchaînement d'une tempête furieuse montra que le vol était possible par tous les temps ; le record d'altitude de 1912, à 5 600 mètres ; le record du monde du vol maritime, 1 200 kilomètres dont 600 au-dessus de la mer, de Tunis à Rome, par où il préludait à la traversée de la Méditerranée, de Fréjus à Bizerte, qui demeure l'exploit suprême de l'aviation sportive.

Les sportifs, les acrobates, les virtuoses ! — s'écriait-on.

Cette valeureuse et *savante* jeunesse n'avait pas que des approbateurs. Les meetings où ils s'entraînaient à outrance étaient trop souvent considérés comme des représentations de cirque forain, et les aviateurs comme des clowns indésirables.

A l'étranger, les représentants de la France reçoivent peu ou pas du tout ces missionnaires de l'azur, que n'a pas prévus le protocole ; alors que des populations innombrables d'Espagne ou d'Italie, oubliant quelque grief momentané, frémissaient d'admiration, acclamaient éperdûment le génie de la France, sa suprématie éclatante comme les midis d'argent ou les soirs de flamme où se dorait l'oiseau tragique : certaine descente en vol plané sur quelque place d'une capitale a valu, pour nous regagner des cœurs, plus que tant de vains calculs diplomatiques.

Non, — pas que des acrobates et des virtuoses. Nos sportifs étaient mieux que de fabuleux saltimbanques. Ils ont été les collaborateurs incessants des inventeurs, et des constructeurs, naturellement. La plupart des progrès ont été amenés par les expériences des professionnels fameux. Une critique étroite les accusait volontiers de ne rechercher que les succès bruyants, et de se désintéresser de l'avenir pratique, alors que leur souci profond était de nous fournir une aviation utile ; ce n'est pas la faute à nos sportsmen négligés et dédaignés si l'aviation militaire a été prise de court ; les civils avaient assez combattu pour la cinquième arme. Avec insistance et prévoyance, ils avaient réclamé des écoles de pilotage, des écoles d'aviation *modèle.* « On commence à en ouvrir, — après un an de guerre ; des écoles avec des *exercices de reconnaissances, observation de tir, lancement de projectiles, télégraphie*, etc. », écrivait Garros, ajoutant : « L'aviation n'est pas seulement un sport ; elle est l'orgueil du pays qui la pratique le mieux, et son arme la plus efficace pour le jour où une guerre éclaterait ! »

Hélas, les voix les plus autorisées n'ont pas été écoutées ! Des sportifs ! Et l'aviation continua d'être traitée comme un camionnage de l'air — au lieu d'être étendue et estimée comme une arme ; il suffit de rappeler les mémorables discours du sénateur Reymond, criant le péril de l'inorganisation de notre aéronautique militaire. Quand de tels accents rassemblent l'unanimité des suffrages d'une assemblée, sans décourager les inerties gouvernementales, n'est-ce pas à désespérer? La guerre éclate et Reymond s'engage, comme simple aviateur ; il sera tué dans un vol à l'ennemi. Et j'entendrai un homme politique dire : « Il aurait rendu plus de services comme chirurgien. »

Car Reymond était opérateur renommé. N'aurait-il pas rendu plus de services dans une direction de l'aéronautique? C'est à présent que l'on médite sur ses conclusions — en projetant de lui élever une statue. Et voilà une noble figure, toute différente de celles de Garros ou de Beaumont — et du type vague sous lequel les profanes se représentent trop couramment l'aviateur. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a que des gens du monde, des fils de famille, des bacheliers, des médecins dans l'aviation ; mais, — je parle d'avant la guerre, — les personnalités, les individualités étaient la règle, alors que, pour la masse, elles semblaient former l'exception...

Un Reymond devait être utilisé mieux qu'à voler, si, de par une assimilation inconcevable, on tenait compte des valeurs plus que des matricules. De même pour Garros, et d'autres, qui devaient être des chefs, de par leur rang professionnel, leur culture générale, leurs qualités de volonté, d'autorité... (Mais le collègue qui opinait : « Reymond aurait pu rendre plus de services comme chirurgien » ne réfléchissait pas que, sans galons, Reymond avait toutes chances d'être écarté des blessés, et de ne les apercevoir qu'à titre de brancardier ou d'infirmier — et encore, par faveur.)

Sportifs, acrobates, virtuoses ! Éclate la guerre. Et le sénateur-aviateur, que ses concurrents auraient facilement soupçonné de voler pour dominer les électeurs, s'engage. Tous les aviateurs libres s'engagent. Ils apportent à la cinquième arme l'appoint d'une supériorité qui ne pouvait se rencontrer chez les pilotes de simple enseignement militaire, d'entraînement limité ; tout de suite, il faudra s'apercevoir que l'apprentissage du vol en temps de paix, par temps choisi, sur appareils moyens, était insuffisant ; heureusement, les sportifs, les virtuoses s'enrôlaient en masse ; les reconnaissances n'avaient plus lieu comme aux grandes manœuvres, dans le calme des champs, à quelques cinquantaines de mètres ; désormais, il fallait monter et vite, à des hauteurs et des vitesses difficiles au matériel régimentaire : on dépassa tout de suite 2 000 mètres ; maintenant, c'est à 3 000 mètres, 4 000 mètres, que se fait la chasse ; les records d'altitude ne sont plus taxés de dangereuse fantaisie et de *battage*...

La guerre ! Brûlantes journées de la mobilisation qui vide

le pays de ses forces juvéniles ! Le 4 août, une mince et basse auto franchit la grille : Garros, Marc Pourpe ; il sont tout frémissants de se joindre à ceux qui servent déjà. Eux, il leur faut s'engager. Le premier, né à la Réunion, ne devait pas l'impôt du sang ; le second, qui avait voulu devancer le tirage au sort, à dix-huit ans et plus tard, avait été jugé trop fragile. Ils avaient vingt-cinq ans, maintenant. Ils me faisaient l'honneur de me demander conseil et renseignements. Il me fut facile de leur indiquer la marche à suivre. Je venais de l'apprendre, pour un autre... Ça ne traîna pas : quatre ou cinq jours après, ils me revenaient équipés, pour la bataille et pour la gloire ; et ce fut un déjeuner radieux : comment douter de rien, en face de cette ardente jeunesse, de ces clairs et magnifiques visages. On a fait beaucoup de phrases sur les yeux des marins, qui ont emprunté un charme singulier d'avoir toujours erré sur la mer ; peut-être, les yeux de certains aviateurs tirent-ils une splendeur inconnue d'avoir nagé au plus haut de l'air et de l'azur...

Marc Pourpe, — une autre physionomie, d'autres origines que celles des Reymond, des Garros, des Beaumont. Il est le fils de la princesse, le beau-fils du prince Georges G. Ghika ; il faut dire aussi « le fils de ses œuvres ». Car, il s'en alla, seul, à seize ans, vers ses destinées. En 1909, il survolait l'Australie, avec un biplan Wright et un monoplan Blériot, de manœuvre si différente. Eh ! oui, en virtuose, encore ! A son tour il s'occupait de construction, fondait l'école de la Braque. En 1911, il encourait les rigueurs de la police pour avoir passé à 1 000 mètres au-dessus de Paris, soulevant l'émotion de la presse contre ce « Benjamin des airs », à qui l'on donnait seize ans, qui se croyait tout permis... ! Peu après, il faisait Boulogne-Folkestone, aller-retour, la double traversée de la Manche, sans convoyeur.

Je l'ai connu, comme Garros, par l'Indochine ; j'avais été son voisin de table à l'un de ces dîners coloniaux du Café de Paris où don Jaime de Bourbon et le duc de Montpensier se rencontraient pour l'amour du Mékong. Il était élégant et gracieux, d'une simplicité, d'une modestie charmantes ! Quelle énergie pourtant, dans cette structure délicate. Aviateur? Oui, ce distingué gentleman. Il avait plané, d'août à

novembre 1912, sur Ceylan, à Colombo, sur la Birmanie, à Rangoon, sur la péninsule malaise, à Singapore. En 1913, il poussait en Extrême-Asie. De ce que nous avons importé en Indochine, rien évidemment, ne frappa davantage l'Annamite que les vols de Marc Pourpe sur Saïgon, Pnom-Penh, Hanoï, Hué, et sur toutes les villes importantes du cap Saint-Jacques à la muraille de Chine. La renommée était grande, le gain médiocre, mais croyez que ce délicieux Français entendait bien servir la cause nationale, dans ces magnifiques exodes vers la plus grande France... En 1914, il piquait du Caire à Khartoum, et retour au Caire : 4 430 kilomètres; et il rentrait du Caire à Suez, par le désert de Suez à Port-Saïd, joignant par la voie des airs la mer Rouge à la Méditerranée.

C'est d'hier, ces admirables, ces joyeuses étapes de la conquête de l'air...

Aujourd'hui...

J'entends le verbe prophétique du sénateur Reymond...

Tout à l'heure, la mère de Marc Pourpe me montrait les reliques de l'enfant disparu, son uniforme sanglant, ses papiers, et dans ses jardins aux arbres séculaires, où tourbillonnaient les feuilles mortes au vent d'automne, me redisait ses gentilles lettres, douces et confiantes...

Sous mes yeux, c'est la dernière carte de Garros, du fort Zorndorf, à Cüstrin où il est interné, depuis avril ; c'est son carnet de guerre, du jour de son départ à la veille de sa capture, qui m'a été renvoyé de son escadrille...

A travers ces sobres pages, où se pressent les noms de tant de hardis compagnons, je ne prendrai que celui de Gilbert, mon compatriote, venu de sa bourgade auvergnate pour être pilote ; à cette ambition, il affectait de modestes économies ; il n'avait pas la souple ingéniosité par où se débrouillaient un Garros, un Pourpe encore adolescents ; mais la conviction indéracinable était en lui ; il devait suivre le trajet inverse ; ils n'avaient pas craint les âpres labeurs du mécanicien pour leurs blanches mains bourgeoises : Gilbert devait monter de la machine aux idées. Il versa le cautionnement exigé des élèves ; il reprit la somme entière avec son brevet ; *rara avis*, « il n'avait pas cassé de bois », fait unique de la part d'un apprenti.

Il entre au régiment ; son temps achevé, il entreprend les

courses d'endurance de Paris-la Baltique (1 000 kilomètres en cinq heures onze minutes); de Paris-Cacerès, Espagne (1 300 kilomètres, sans escale, le même jour); maints voyages rudes et variés, qui sont des expériences probantes pour l'avenir d'une aviation utile et variée. Mobilisé de la première heure, le sergent Gilbert fut, parmi nos sportifs et nos virtuoses, l'un de nos plus redoutables chasseurs de Tauben...

Absent, lui aussi...

Je lui avais serré la main, peu avant le raid de Friedrischafen. Avec quelle tranquillité, il acceptait l'aventure, dont il ne se cachait pas les risques ; pour ses amis compétents, il n'avait guère de chance d'en réchapper ! Il les rassurait de son accent tranquille — tout en écrivant ses dernières recommandations... Il dut atterrir, au retour, en Suisse, fin juin... Prisonnier sur parole, il s'évadait quelques semaines après, ayant fait connaître à l'état-major helvétique qu'il reprenait son engagement. L'autorité militaire de Berne n'admit pas cette rupture uni-latérale. Le gouvernement français ne voulut pas qu'il y eût contestation sur une parole d'honneur d'officier : Gilbert regagna la montagne d'exil, après une semaine de Paris radieuse, où il se croyait libre à jamais, — libre de retourner au front. La population l'acclamait à Genève ; mais son retour loyal ne lui valut pas le traitement adouci qui était dû à son geste chevaleresque [1].

A tant de pertes irréparables devait s'ajouter, en août dernier, celle de Pégoud, dont la popularité foudroyante, par le *looping*, ajoutait une telle page inédite aux fastes de l'aviation française. D'où venait Pégoud, inconnu de la veille? Il était de l'Isère. A douze ans, il gagnait sa vie, dans tous les métiers, avant de partir pour le régiment. Que de difficultés il dut vaincre, pour obtenir d'apprendre à voler! Mais il eut l'obstination infrangible de tous ceux qui croient. Et ce fut la *boucle*! Quel émerveillement. L'avion n'était plus une barque timide sur les remous des airs. C'était plus qu'un oiseau, un poisson, dans le ciel. Il se renversait en toutes positions. Il faisait la feuille-morte. Garros avait démontré qu'on pouvait voler par

1. Depuis lors on a obtenu toute satisfaction ; Gilbert et ses camarades sont maintenant à Zurich, sous un régime adouci.

tous les temps. L'audace instinctive de Pégoud prouvait que l'avion pouvait planer en tous sens, et sens dessus dessous. C'est pour le coup que l'on reparla d'acrobatie stérile et dangereuse. Cependant, un Émile Reymond ne s'y trompait pas, qui écrivait : « Quoique la pratique de l'aviation enlève beaucoup de la facilité que l'on peut avoir à en parler, je crois pouvoir dire que les expériences de Pégoud ont une valeur, et auront un résultat essentiellement pratique, et qu'on leur devra peut-être le talent d'un certain nombre d'aviateurs. Les expériences de Pégoud ne constituent pas un acte d'héroïsme inutile, elles sont l'heureuse expérience d'un audacieux bon sens... » A la guerre, Pégoud a pu profiter, et fait profiter les autres de son étonnante découverte. C'est un hasard, ai-je entendu dire. Certes, Pégoud n'était pas un technicien. Mais où les techniciens se perdaient, l'irrésistible instinct de l'homme-oiseau a saisi au vol, — peut-on écrire, — la plus sûre formule que l'on possède encore du *redressement* toujours possible de l'appareil en posture dangereuse... Cela a permis à Pégoud des manœuvres incomparables, dans ses chasses aériennes, à tel point, il en avait tant fait, qu'on l'admettait comme invulnérable... Sous quel aspect réservé, il se produit à l'escadrille, un de ses camarades en témoigne de la sorte :

« Tout particulièrement timide, Pégoud vivait parmi nous silencieux... Pégoud le pilote le plus favori du public ! Pégoud ne m'apparaissait donc pas tel que je me le figurais... Il avait aux premiers jours de la guerre revêtu l'uniforme que pendant cinq années il avait déjà porté en Algérie et au Maroc, et, avec son uniforme, il avait l'esprit de soldat... Par son attitude simple, par sa conception vraie du « travail en temps de guerre », il a su être l'exemple de l'oubli de soi-même. Il nous a fallu plusieurs semaines pour faire parler Pégoud sur lui-même. Petit à petit, dans l'intimité de l'escadrille, alors que les jours passaient, rendant plus intimes les relations, Pégoud fut confiant ; il avait compris ses camarades ; les souvenirs communs grossissaient chaque jour ; les passe-temps, la similitude de vie, le partage du danger ont vite fait de nous tous une petite famille et, dans les derniers mois, c'est, comme il le disait, « un foyer » qu'il trouvait à l'unité.

« La vie en escadrille de Pégoud était très régulière, le

premier levé, dès le matin, il allait voir dans sa tente si son taxi était prêt. Dans les plus grands détails, avec le plus grand soin, il visitait tout; son «cou-cou» devait toujours être prêt dans la minute. Il s'absentait peu du terrain ; mais lorsqu'il s'en éloignait sur « sa limousine » — voiture de livraison réquisitionnée à un parfumeur de la rue de la Paix, sur laquelle il circulait tranquillement sans être harcelé par les S. V. C., — il prévenait toujours son mécano : « Je vais là, s'il vient un Boche, appelle-moi. » Il avertissait au Bureau : « Si on signale un Boche, tu viendras me prévenir, *moi, pas un autre...* » Sitôt que le Boche était signalé, Pégoud s'habillait rapidement ; une grosse peau de bique, quatre ou cinq passe-montagnes, sa calotte de cuir, ses lunettes, et son gros appareil de photographie dont il avait soin avec un petit mouchoir spécial d'essuyer l'objectif, et, le moteur en marche, il vous faisait un décollage à la Pégoud très cabré, et le voilà parti. Il volait droit sur l'ennemi. Notre camarade s'accrochait à lui jusqu'à ce qu'il soit terrassé... C'est plusieurs fois par jour que Pégoud partait en chasse ; la plupart du temps, il rentrait, l'avion ennemi ayant fui dans ses lignes avant d'être rejoint : « Ce sera pour le suivant, disait-il. »

« Jamais Pégoud ne faisait d'acrobatie, sauf en deux occasions pour une démonstration de l'appareil Nieuport, et sur la demande de son chef... Pégoud faisait le *looping*, quand il venait d'abattre un aviatik ; c'était sa manière de l'annoncer à l'escadrille... Pégoud entraînait ses camarades par l'exemple et par les faits... A la fin, il partageait complètement nos chahuts, notre entrain, notre gaîté... C'est lui qui avait amené des bigotphones et des tambourins, pour notre orchestre...

« Hélas, le 31 août, à neuf heures du matin, on signale un Boche. Pégoud partit pour la dernière fois. Avec son habituelle manœuvre, il s'approcha de l'ennemi et commença à quarante mètres son dernier combat. Dès le début, une balle au cœur ; Pégoud n'était plus...

« Le Boche avait un avion blindé ; on sut plus tard que l'ennemi avait été touché, une balle avait traversé sa plaque de blindage et touché son réservoir... Si Pégoud avait eu un appareil avec seulement une plaque de blindage pour pro-

téger le pilote, il serait encore parmi nous... *Blindez nos appareils et armez-nous mieux...* »

Hélas, des maîtres de l'air, il y avait plus à faire que des combattants destinés à être tués ou pris, un peu plus tôt, un peu plus tard. Qu'importe d'abattre un avion ennemi de plus... mais il fallait retirer, leurs preuves établies, les Reymond, les Garros, les Pégoud des escadrilles, pour utiliser leur compétence, leur foi, leur force à l'organisation d'une armée de l'air, à la formation, à l'entraînement de pilote d'élite, mais voilà, la gloire ni les galons n'avaient changé Pégoud ; des chefs qui l'aimaient, pourtant, ne comprenaient guère qu'adjudant, il continuât à faire de la boxe avec son mécanicien !

Magnifique cœur de peuple. Il faut entendre son père adoptif, M. Albert Crémot, raconter les derniers mois de cette touchante et simple existence ; il faut lire tant de citations à l'ordre de l'armée ; et voici, sur une chaise, le dolman bleuté, percé d'un petit trou à la place du cœur, et, au mur, la couronne que l'avion ennemi vint laisser tomber sur ses obsèques...

Par quelques traits biographiques, j'ai voulu marquer les dissemblances considérables entre tant de héros inouïs, que l'opinion s'habituait à englober sous l'aspect commun d'*aviateurs*. Je m'arrête à quelques types superbement représentatifs — de Reymond à Marc Pourpe, de Garros à Gilbert, morts ou prisonniers pour ne pas mettre en cause les vivants, dont la censure ne laisse imprimer que les initiales ! — mais il s'agit « d'histoire », plus que « d'actualité » ; il est donc préférable de s'en tenir aux disparus, ou aux absents. Quel livre d'or, — d'azur et de sang — pour l'aviation ! Avant de clore cette courte liste, je veux encore nommer Dumas, tué aux Dardanelles, — celui-ci fils de famille, riche, réformé — et qui s'était engagé...

Oh ! si l'on fondait les archives de l'aviation à l'ennemi... Où les familles pourraient verser les documents prêtant à en écrire l'épopée...

Les Frères de l'air, avais-je songé à intituler ces notes... Par ce court chapitre, je voulais indiquer ce que pourraient être des annales plus étendues... J'imagine que la M. S. 23 n'est pas la seule escadrille où aient fleuri l'amitié, la hardiesse, et la

plus cordiale émulation. Mais elle me semble remarquable pour avoir réuni les mérites les plus hauts et les plus divers sous le commandement aimé du capitaine de Vergnette, dans la communion intense des virtuoses civils tels que Garros, Gilbert, Pourpe, avec le capitaine Le Révérend (blessé), l'adjudant Pinsard (prisonnier), leurs dignes émules, venus, eux, de l'armée...

Les Frères de l'air... oui, en d'autres groupes, au début, il y eut des heurts entre des recordmen, qui n'acceptaient pas de se soumettre, tout de suite, aveuglément, à des disciplines nécessaires, mais d'une application parfois mal tempérée ; des *conquistadors* de l'empire infini des espaces célestes, jusqu'ici maîtres absolus de leurs mouvements, ne s'adaptaient pas du coup aux strictes règles militaires ; par contre, des chefs, férus d'habitudes autoritaires, ne se rendaient pas toujours assez compte que des volontaires, individualistes forcenés, ne pouvaient être maniables comme d'innocentes recrues. On avait trop vite fait de juger *indisciplinés* des hommes qui répugnaient *à se faire couper les cheveux ras à la tondeuse*. Le malentendu fut passager, et cela s'est tassé. A la M. S. 23, rien de pareil. On se comprit, on s'entendit tout de suite, et l'on fit la plus émouvante besogne... Mais restons dans le domaine sentimental...

Qu'il apparaît joyeux, le départ de Buc pour le front le 16 août 1914 ! Tout de suite, *ça colle*, avec les chefs, les capitaines de Vergnette, Le Révérend. Et puis : « Gilbert et moi voyageons côte à côte, tout près », écrit Garros. (Il m'a dit souvent, le plaisir de voler aile à aile, avec un camarade.) Le soir, on arrive à Nancy — où commencent les péripéties : en atterrissant, « Gilbert se fait fusiller de près » par une patrouille heureusement aussi maladroite qu'excitée. Il arrive aux hangars, furieux.. Plus d'une fois par la suite, Garros eut à souffrir de la même erreur, fréquente aux débuts, — de nos propres troupes. Dès le lendemain, la cohorte aérienne part en reconnaissance et en chasse, l'observateur armé d'un mousqueton ! Et voici que l'on se trouve en face d'« Albatros » tirant avec une mitrailleuse : « Notre armement s'affirme insuffisant », constate Garros. Dès lors, il songe à créer un avion de chasse, sérieusement armé ; mais ce n'est pas le moment des

essais. Chaque jour il faut se livrer à des reconnaissances sur les lignes ennemies, avec des installations de fortune. On y va, avec quel élan adorable, ce paragraphe en témoigne :

31 août.

« Nous avions tous rendez-vous l'après-midi à Pont-Saint-
« Vincent, d'où nous devions partir pour aller lâcher des pro-
« jectiles sur des positions ennemies. J'y vais en volant tout
« près de Gilbert, qui me photographie. En arrivant, le capi-
« taine nous dit qu'il y a contre-ordre, l'attaque est remise
« à demain. Nous rentrons à Toul de conserve et nous faisons
« ensemble une descente de fantaisie, hélice arrêtée, puis
« relancée ; entraînement pour de futures exhibitions ! »

Et les chasses et les reconnaissances se succèdent, de dures expéditions, — toujours saluées de salves françaises, sur toute la ligne, où tous les appareils sont pris pour des allemands. Et le devoir exécuté gaiement, — avec les intermèdes d'une fraternelle camaraderie :

14 septembre.

« L'après-midi, nous allons nous promener dans Nancy à
« pied, avec Gilbert et Marc Pourpe qui est arrivé hier, et à
« qui on a placé avec succès notre coup des uhlans, le soir... »

Le coup des uhlans? Pourpe y fut pris. Il en devint un des metteurs en scène des plus adroits, par la suite. Isolément, Garros, Gilbert, Pourpe, Bobba plutôt taciturnes, ne pratiquaient guère la charge d'atelier ; la vie en commun, dans la confiance réciproque, à travers les mêmes dangers, suscitait la gaieté collective... Voici la farce. Un soir, un industriel de l'aéronautique arrive. La proximité du front semble ne pas le laisser sans trouble... Aussitôt, les compères de forcer la note ; il se forme une ambiance lugubre, par des chuchotements, l'attention au moindre bruit, les visages soucieux, des précautions de toutes sortes... On rapporte des anecdotes à provo-

quer la chair de poule.. : « Souvent la nuit, s'avancent des patrouilles de uhlans, qu'il s'agit de mettre en déroute.. » Le civil n'est qu'à demi tranquille... Après le dîner, la veillée est encore farcie de ces racontars sinistres... On va se coucher. A peine l'hôte est-il supposé endormi que Garros frappe à la vitre.

— Qui est là?

— C'est moi, Garros, — glisse une voix basse.

— Qu'y a-t-il?

— Des uhlans... Habillez-vous...

Le dormeur se précipite...

La « popote » en armes lui communique le plan : Gilbert. en sentinelle, derrière cette cahute, là-bas : Pourpe à l'entrée de la route. Garros, derrière cet arbre ; Bobba, derrière un autre. Quant au civil, il fera le guet, dans le bois voisin. Armés jusqu'aux yeux ils conduisent l'invité à son poste — sans se fixer au leur, regagnent le baraquement, s'applaudissant du succès de la mystification. On laisse le guetteur, à sa faction, plus ou moins longtemps, avant la relève. On le détrompe, suivant les circonstances, ou bien, il repartira dans l'ignorance que c'était une comédie ; entre deux envolées héroïques, l'escadrille aura goûté le fou rire, insouciant d'un soir, — sous la menace perpétuelle d'un cruel destin...

Le lendemain même faillit être tragique, dans une reconnaissance avec le capitaine de Vergnette.

17 septembre.

« Nous sommes copieusement canardés... Un petit bruit sec,
« tout près, me fait supposer qu'une balle a porté sur une par-
« tie métallique... Enfin, nous arrivons à Commercy. Nous
« découvrons le trou de la balle... Elle a traversé le fuselage
« à cinq ou dix centimètres du dos du capitaine... »

Quels liens ne doivent pas resserrer, entre des hommes, les mêmes périls ainsi partagés!... Nos millions de soldats ne font qu'une famille, mais qui ne peut s'entre-connaître toute, à travers les tranchées, les villes, les fleuves, les montagnes. Nos

prestigieux oiseaux ignorent les barrières, tous dans le même nid d'azur infini, qu'ils traversent d'une aile vertigineuse en quelques heures ; ils ne sont pas foule ; point n'était besoin de la mobilisation pour qu'ils fussent présentés les uns aux autres, à l'heure de la Patrie, — la marque sublime, pour laquelle ils luttent tous, désormais ; les concurrents, les rivaux d'hier sont les frères de l'air, une fraternité d'autant plus active qu'elle est moins anonyme...

Voici un trait, qui n'est pas dans le journal de Garros, où, jamais, rien n'est inscrit de personnel. Je l'apprends par une lettre du capitaine de Vergnette :

« Au commencement de septembre, j'étais parti en recon-
« naissance avec lui ; au retour, après avoir poursuivi et tiré
« deux avions allemands, nous sommes pris dans la brume
« et nous nous perdons, au bout d'une heure, et la nuit com-
« mençait à venir. Persuadé, du reste, que nous étions en
« France, je décide d'atterrir pour décider notre chemin,
« Garros repère un terrain isolé, près d'un troupeau gardé
« par un berger ; mais, il est inquiet, se croyant encore en
« Bochie, et ne s'occupe que d'une chose, c'est de pouvoir
« m'enlever au plus vite, si, par malheur, nous nous sommes
« trompés, et je sens très bien que sa sécurité personnelle lui
« importe peu, et qu'il ne pense qu'à une chose, c'est de ne
« pas laisser son capitaine aux mains de l'ennemi.

« J'aurais un tas d'anecdotes semblables à raconter pour
« faire ressortir le cœur et le dévouement de Garros très simple,
« très bon camarade, ne parlant jamais de lui ni de ses
« prouesses ; il menait la dure vie au début de la guerre, tou-
« jours content et ne se plaignant jamais de manquer de con-
« fort ni de la nourriture... Garros qui n'avait jamais fait de
« service devenait le soldat le plus discipliné, le plus respec-
« tueux, saluant correctement ; toujours prêt à marcher, et
« réclamant pour lui-même toutes les missions les plus péril-
« leuses ; c'est avec lui que l'escadrille a inauguré les pre-
« mières chasses à l'avion ennemi, où il devait acquérir une
« grande maîtrise... ! »

Témoignage précieux, qui sera corroboré, plus tard ! dans la citation à l'ordre de l'armée où le général Foch dira : « *Aussi*

modeste que brillant pilote n'a jamais cessé de donner l'exemple du plus bel entrain. Le 1er avril a abattu un avion ennemi au cours d'un combat aérien !... » Ce que ne relataient pas les communiqués de cette victoire, et de quatre autres qui suivirent, en quinze jours, c'est que Garros les devait à un dispositif de son invention, — mitrailleuse tirant *à travers le champ de rotation de l'hélice, munie de pare-balles*, sur l'appareil où il était seul, pilote et combattant. Cela ne s'était pas arrangé tout seul. Garros avait été, comme le précise le capitaine de Vergnette, un initiateur de la chasse au taube : « Notre armement s'affirme insuffisant », notait-il dans son carnet, de même, il étudia le bombardement; on n'y croyait guère encore :

2 octobre.

« Le soir, j'obtiens l'autorisation (non sans peine) d'aller « avec Gilbert comme passager, lancer des obus de 90. Nous « en emportons deux. Nous rencontrons deux parcs au sud « de ... Nous envoyons au petit bonheur, car nous n'avons pas « d'installation spéciale, nos deux projectiles. Ils ne portent « pas, mais tombent assez près, avec un nuage de fumée « noire. Nous voyons une fuite épouvantable autour des parcs. « Cette fois, ils en seront quittes pour la peur. Les obus ont « mis environ vingt secondes pour arriver au sol. Nous avons « tiré trop tard, par inexpérience, car la visée paraît facile, « vu les dimensions de la cible. »

C'est bien la première fois qu'un bombardier n'affirme pas qu'il a réussi son lancement.

8 octobre.

« Je pars l'après-midi pour jeter des obus. Il a fallu encore « en arracher l'autorisation, enfin nous partons, étant bien « entendu que c'est parce que cela nous fait plaisir. Mon pas- « sager, cette fois, est Pinsard : « Pas toujours les mêmes. »

(Pinsard, aujourd'hui prisonnier, lui aussi... Pinsard et Gilbert, se disputant l'honneur d'être les seconds de Garros, dans ses tentatives les plus hasardeuses.)

« Pinsard a déjà de l'expérience ; il le montre bien sur un

« rassemblement à l'est de Roye en faisant deux mouches sur « trois. Il est certain que nous avons fait des dégâts à en juger « par l'explosion et la fuite provoquée. Nous remarquons sur « la route Roye-Noyon une suite d'autos qui démarrent à « toute allure. Le kaiser était, paraît-il, dans le pays, hier... « Ce serait drôle... Nous rentrons enthousiasmés... »

9 octobre.

« L'après-midi, je pars avec Gilbert comme passager sur « son appareil lancer trois obus. Le principe de ces expédi- « tions semble admis... »

Sur ce, Garros est demandé pour la défense du camp retranché. Il en profite pour mener de front ses recherches personnelles. Je m'abstiendrai de montrer Garros aux prises avec les difficultés administratives ou autres qui paralysent l'exécution de son invention ; la routine, l'envie, l'indifférence ne cèdent pas, même en temps de guerre. Alors, dans le jeune homme, l'homme me fut révélé. En décembre et janvier, il fut mon compagnon de solitude. J'éprouvai les ressources de sa vive affection, dans la pire détresse. Et je le vis à l'œuvre, d'une énergie qui ne faiblissait jamais. Je l'accompagnais fréquemment ; j'assistais à ses expériences, par ces noires et glaciales journées d'hiver ; je pouvais suivre, surtout, le travail qui s'accomplissait en lui ! Quel esprit de décision, quelle robustesse de caractère inaccessible au découragement, quelle intelligence ouverte à la critique ; et quelle autorité ; celui-ci avait l'étoffe d'un chef, — le Bonaparte des airs ; mais les règlements actuels ne permettent point aux aviateurs de carrière de dépasser le grade de sous-lieutenant, l'aviation est un service, ce n'est pas une arme [1].

Les aviateurs ! Le peuple, mieux que l'élite les a devinés...

1. Un Garros, un Gilbert, un Pégoud, un Marc Pourpe débutent soldats-aviateurs ; un capitaine d'infanterie ou de cavalerie prend son brevet de pilote en un mois ; sa carrière aéronautique se compose d'un vol d'examen aux environs de l'aérodrome ; il garde son grade, et le voici capitaine d'aviation ; il cumule sa solde ancienne et une *indemnité de fonctions* (prime de pilote, 10 francs par jour) ; Garros, soldat-aviateur touchera un sou — cinq sous — et, comme indemnité de fonctions, deux francs par jour)...

Et c'est dans les acclamations, dans l'amour du populaire, qu'ils puisaient le meilleur encouragement... Quelles admirations, celui-ci surtout, avait pu susciter!... Pas un jour je ne suis sorti avec lui, sans quelque incident significatif... Pendant qu'il pénétrait dans quelque usine faubourienne, et que je l'attendais avec l'auto, à la sortie des ateliers, quelqu'un l'avait reconnu :

— J'te dis que c'est Garros...

Et des centaines d'ouvriers, d'ouvrières entouraient la blanche « Bugatti » découverte, si vite repérée.

— N'est-ce, m'sieu, que c'est Garros...

Il importait bien de manquer le train ou le métro ; on attendait, il paraissait, on lui livrait passage.

— J'te dis qu'il a qu'un galon, et il devrait être habillé en or, — ai-je entendu...

Un après-midi que circulait la nouvelle de la capture de Garros, je m'arrêtai à un rassemblement, devant un gamin qui dessinait à la craie sur le trottoir d'extraordinaires silhouettes, Joffre, la reine des Belges, le tsar, des canons, des sous-marins ; soudain, ce fut un avion, et, à côté, une tête, fort ressemblante, Garros ; et le petit, faisant la quête, affirmait :

— C'est une blague qu'il est prisonnier... Garros, ils l'auront jamais.

Le gamin ne se croyait pas tenu de ne donner que les initiales, suivant le communiqué ! La censure n'existe pas pour Gavroche.

Garros disparu, Gilbert s'élance... On a colporté que, seul, Garros, pouvait monter son monocoque-mitrailleuse, pas pratique... Il est vrai qu'on s'est abstenu de le fournir à cinquante pilotes qui le réclamaient. (C'est encore un des *trous* de l'aviation, que les pilotes n'aient pas voix au chapitre...)

Gilbert fait peindre ce mot : *le Vengeur*, sur la toile du fuselage, et, en quelques jours, il abat sa demi-douzaine d'appareils allemands : « Après Garros, rapporte-t-il, j'ai démontré la supériorité du tir individuel, dans un avion extra-maniable. » Mais qu'est-ce que la voix de Gilbert? Après deux ans de service militaire, la Légion d'honneur, la Croix de guerre, la Médaille militaire — il était toujours sergent !

Mais que leur importaient les grades ! Il n'y a plus de hiérarchie, à deux mille mètres, — que celle établie par les héros eux-mêmes. Par exemple, lisez ceci du carnet de Marc Pourpe :

20 septembre 1914.

« A peine avais-je esquissé cette manœuvre que mon appa-
« reil, avec une brutalité inconcevable, se jeta à gauche en
« piquant et commença à faire un mouvement « en vrille ».
« Malgré la soudaineté inattendue de ce virage et quoique à
« peine à une trentaine de mètres, j'arrive à le rétablir en
« partie ; mais j'arrive au sol à une vitesse foudroyante, très
« sur le nez ». Un hangar hospitalier nous ouvrait ses portes et,
« à notre grande joie, nous y trouvâmes deux des nôtres,
« Garros et Gilbert. Ce dernier qui avait assisté à ma « bûche »
« manifesta sa joie de me voir prendre l'air aussi vite, par un
« baiser fraternel...

« *Garros, également me complimenta, j'y fus très sensible*[1]. »

*
* *

Que c'est modeste et touchant, cette dernière ligne de ce distingué et éphémère Marc Pourpe ! Un compliment de Garros, qui ne les prodigue pas, c'est une vraie citation à

1. J'avais tort de dire que ces nobles enfants étaient indifférents aux grades. Ils ne se résignaient pas à leur répartition parfois hasardeuse. Ainsi s'exprimait Marc Pourpe, le 1er décembre, la veille de sa mort, dans une lettre à un ami : « Je suis dans le marasme le plus épouvantable ; par une suite de circonstances incompréhensibles, je suis encore simple soldat de 2e classe. Il y avait à peine quinze jours que L... était avec nous qu'il était nommé caporal, et il va passer sergent. Notre capitaine, navré, est venu me dire que c'était un oubli, que ma blessure de septembre et ma citation à l'ordre du jour méritaient la médaille militaire... Or, l'officier qui était mon passager, le jour où je suis revenu avec des éclats d'obus dans mon appareil, a reçu la croix. Je suis furieux et mes camarades n'y comprennent rien. »

Il faut entendre cette plainte posthume, pour éviter le renouvellement de pareils oublis, vis-à-vis de ces héros exposés à chaque seconde. Marc Pourpe allait avoir la Légion d'honneur, sans la guerre, pour ses randonnées coloniales ; après des citations à l'ordre de l'armée, une blessure à son bord, il meurt sapeur aviateur, et c'est avec l'argent pris dans son porte-monnaie qu'est payé son cercueil...

l'ordre du jour! Et quel éloge du rayonnant ami qui a pu fonder ainsi sa suprématie morale, en même temps que sa royauté professionnelle !...

Je n'ai parlé que du groupe que je connaissais personnellement. Nombre d'autres escadrilles, sans doute, forment de glorieuses et fraternelles phalanges ; mais je crois que le record de l'humour restera à Gilbert, qui, survolant les territoires envahis, piquait de haut, effectuait des spirales, arrêtait son moteur, et, soufflant dans une trompette de marchand de journaux, jetait des paquets de gazettes...

Il pouvait crier *l'Intran*, sans crainte des agents !

JEAN AJALBERT

SOUVENIRS

(1814-1830)

Les souvenirs dont nous donnons quelques extraits couvrent les feuilles d'un vieux cahier aux pages déchirées. Aucun lien ne les rattache les uns aux autres et la chronologie même n'y est pas observée. Il paraît certain que le colonel de Foissy n'avait jamais relu ces pages, écrites au hasard de sa mémoire. Il n'a pas achevé le travail qu'il avait entrepris, et le manuscrit commencé a été oublié au fond de l'armoire où nous l'avons trouvé. Nous y avons relevé quelques anecdotes relatives aux armées des rois Louis XVIII et Charles X, et nous les reproduisons dans le décousu que nous offre le manuscrit original. Il nous a semblé que ces croquis représentant l'armée et les officiers de la Restauration n'étaient pas sans intérêt.

Vers l'année 1834, j'avais écrit mes souvenirs sur ce que j'avais vu sous la Restauration et lors de l'établissement de la branche d'Orléans sur le trône de Charles X ; puis, en 1849. mes appréciations sur les choses et les hommes de la Révolution de 1848.

Au coup d'État, et lors de l'arrestation du général Cavai-

1. Jules-Félix-Godefroy de Foissy, né en 1797 d'Alphonse-Jean-Marie de Foissy. ancien officier de la garde constitutionnelle de Louis XVI, issu d'une vieille famille de Champagne, et de Clémentine de Corancez, fille de fondateur du *Journal de Paris* (1777), sœur de Louis de Corancez, membre de la commission scientifique d'Égypte, membre de l'Institut, sœur aussi de Julie de Corancez mariée au conventionnel J.-B. Cavaignac. (Cf. *les Mémoires d'une inconnue.*)

Le colonel de Foissy était donc le cousin germain du général Eugène Cavaignac, chef du pouvoir exécutif en 1848 et de son frère Godefroy Cavaignac.

gnac, j'envoyai à la campagne un messager pour brûler ce dernier manuscrit. Je venais d'assister à une visite domiciliaire chez Eugène [1] ; j'en craignais une chez moi, à Fontainebleau.

La personne chargée de détruire ces papiers, qui pouvaient compromettre l'ancien chef du pouvoir exécutif dans un temps où rien d'honnête ne trouvait grâce devant les juges, fit main basse sur tous les papiers écrits de ma main, et mit tant de zèle à cet incendie que je n'en ai plus une ligne.

Aujourd'hui, en 1859, j'essaie de retrouver dans ma mémoire quelques faits plus ou moins utiles à noter. Je n'écris rien que ce que j'ai vu ou entendu. J'y joins mes appréciations. Tout sera vrai ; je ne puis rien promettre de plus...

Je suis entré au service en 1814, à dix-sept ans, dans la Maison Rouge.

J'avais été élevé, par la mère de mon père, dans les idées du plus pur royalisme. Mais cette éducation avait à lutter contre l'affection la plus tendre que je portais à madame Cavaignac, ma tante, et à ses enfants. Je trouvais dans cette maison, où je passai les meilleurs jours de ma vie, une foi républicaine pleine d'indulgence pour mon légitimisme, et chaque jour je faisais un pas vers les idées généreuses qui sortaient de ces bouches bien chères et bien éloquentes.

... Je ne puis résister au désir de parler d'un grand seigneur de la Cour et capitaine d'une compagnie de gardes du corps, ne fût-ce que pour donner une leçon de bonnes manières à tous les ducs du temps qui court :

Dès les premiers jours de la Restauration, ma grand'mère me donna une lettre pour M. le duc de Mouchy. Monsieur[2] venait de faire son entrée à Paris ; cette lettre rappelait au duc que mon père avait été son camarade d'études. J'étais timide ; l'idée me vint plus d'une fois, en chemin, de laisser cette lettre entre les mains d'un valet de chambre — et c'est par où je commençai. L'homme qui la reçut eut l'air si respectueusement empressé, que j'eus le courage d'attendre dans un

1. Le général Cavaignac.

2. Le comte d'Artois, frère de Louis XVIII.

salon où je fus introduit. Au bout de deux minutes je vis venir à moi un homme dans la force de l'âge, à la mine noble et simple. Il me prit la main, et après m'avoir regardé avec attention : — Entrez ici, cher enfant de mon ami ; je vous remercie d'avoir pensé à moi, et j'espère bien que vous allez me dire quel service je serai assez heureux de rendre au fils de mon cher Foissy. Voulez-vous déjeuner avec nous, et demain je vous présenterai à Monsieur comme un serviteur dévoué.

J'acceptai ; puis, le lendemain, je fus présenté à Monsieur. Celui-ci avait encore plus grand air que l'autre, et quand le duc de Mouchy m'eut nommé, Monsieur dit :

— Mais je le connais bien : il est des nôtres.

En descendant l'escalier, une fierté qui n'était pas dénuée d'ambition s'empara de moi, et je me disais :

— On va loin avec un si noble protecteur !

Quelques jours plus tard, je rencontrais dans tous les salons des gens qui avaient vu Monsieur, et dans les paroles bienveillantes qu'ils m'en avaient rapportées, j'eus souvent l'occasion de retrouver la phrase dont S. A. R. m'avait gratifié.

... Les officiers supérieurs des gardes du corps et de la Maison Rouge sortaient de l'armée impériale pour un quart pris parmi les grands noms qui servaient sous l'Empire. Le reste était le produit de l'émigration rentrée.

Les quatre premières compagnies des gardes étaient : au prince de Croï, au duc de Grammont, au duc de Luxembourg et au duc de Mouchy.

Les deux dernières : au prince de Wagram et au duc de Raguse.

Dans les compagnies rouges, les gendarmes étaient au comte de Durfort, les chevau-légers au duc de Damas, les mousquetaires gris au comte de Nansouty et les noirs au comte Lagrange.

Dans les compagnies commandées par des chefs de l'Empire, la tradition militaire était plus vivace, parce qu'elle partait de la tête. Dans celles de l'aristocratie, il y avait un grand mépris pour les règlements, peu de dispositions à obéir aux chefs.

Tout se faisait par la persuasion et l'appel aux sentiments de dévouement.

La forme était regardée comme indispensable dans les rapports du service. Chacun voulait y dire son mot. Mais l'obéissance passive y était reléguée, comme indigne de gentilshommes dévoués, et qui servaient le Roi par pur élan du cœur.

Le comte de Durfort, mon capitaine, était un beau vieillard bien vert, bien droit. La seule indication qu'il donnât de sa condescendance à la marche du siècle, était une perruque sans poudre, tandis que M. de Damas, des chevau-légers, avait conservé la queue et les ailes poudrées. Hors cette concession aux idées de 89, M. de Durfort était un royaliste tout d'une pièce.

Nous avions pour vrai chef M. de Bourbon-Busset, bon et brave officier de l'Empire — bien royaliste aussi — mais voulant introduire parmi nous quelques règles militaires, dans le but de nous donner, au moins, quelque apparence d'une troupe. Sa sévérité nous paraissait intolérable, et toute la bonté de ce cœur excellent ne lui faisait trouver aucune grâce devant nous.

M. de Durfort ne pouvait souffrir qu'on l'appelât « Mon général ». On l'appelait « M. le comte » et « M. le comte Etienne » pour le distinguer de son cousin Armand. Il venait presque toutes les semaines à l'Hôtel (c'est ainsi qu'on appelait notre caserne à Versailles) et, quand on avait quelque grief contre M. de Bourbon-Busset, on s'approchait du comte : — Eh bien, messieurs, disait-il, êtes-vous contents? Le Roi veut qu'on soit heureux à son service! — Etc., etc.

Il le voulait, en effet, mais sans bourse délier, car nous avions une solde de cinquante francs par mois, et tant de retenues que nous n'allions jamais chez le trésorier, de peur qu'il ne nous demandât une restitution.

Il est vrai que le pauvre Roi n'en avait que pour son argent.

— Monsieur le comte, — disait un plaignant, — nous connaissons les intentions personnelles de Sa Majesté et les vôtres, mais vraiment les exigences de votre aide-major ne sont guère faites pour nous faire aimer le service !

— Bourbon-Busset, — criait le Comte, — vous faites détester le service du Roi; prenez-y garde, je suis toujours accueilli par des plaintes

— Mais, monsieur le comte...

— Je sais, je sais, mais nous ne sommes plus, grâce au Ciel, sous le régime de Buonaparte. Il faut que la jeunesse s'amuse. Faites de votre mieux pour rendre ces messieurs heureux.

— Monsieur le comte, si je savais le genre de plaintes...

— Je ne les ai point écoutées, mon cher Bourbon-Busset ; mais je vous recommande la douceur. Que diable ! vivons en bons amis et tout ira bien.

J'avais, dans ma subdivision, un vieux gentilhomme à tous crins, maréchal des logis chef, et, par conséquent, lieutenant-colonel. Quand je voulais m'absenter vingt-quatre heures, je lui disais avec un air bien convaincu : — Mon colonel, est-ce vous qui ferez l'appel demain? — Oui.

— Alors, ce n'est pas la peine que j'y aille?

Il n'a jamais trouvé d'objection à cet argument *ad ducem*.

Nos officiers avaient grand'peine à se mettre dans la tête leur école d'escadron, et l'école d'intonation était une petite pièce des plus récréatives pour les spectateurs.

Un de mes amis, d'Auberville, élève de l'École Saint-Germain, était consulté par tous les officiers sur les mouvements à faire, et pris comme arbitre dans les discussions.

Un jour, on manœuvrait devant le comte Étienne, qui se tenait à cheval, et assez loin, parce que, disait-il, « on voit mieux et qu'on a bien vite attrapé un bon coup de pied ». Le colonel Bourbon-Busset commande :

— En avant, en bataille !

M. de Latour-Dupin, qui commandait le deuxième peloton, crie :

— Peloton demi à droite !

M. Dutertre, qui commandait le troisième peloton, s'écrie :

— Peloton demi à gauche ! — Puis : — Latour-du-Pin, vous vous trompez, mon cher... — Du tout, c'est vous.

Et nous voilà tous arrêtés.

Dutertre, qui voyait l'approbation de d'Auberville, riait et tenait bon.

Bourbon-Busset arrive et dit :

— Messieurs, nous sommes ici pour apprendre; il ne s'agit ni de discuter, ni de rire.

Le comte Étienne arrive aussi et demande pourquoi on est ainsi mêlé. La discussion reprend de plus belle ; chacun de nous dit son mot. Enfin Latour-du-Pin, piqué de se voir raillé par Dutertre et toute sa troupe, s'écrie :

— Comte Étienne ! pour en finir une bonne fois, je parie des huîtres pour tous ces messieurs !

— Bien, — s'écrie le comte, — vous devez avoir gagné.

Bourbon-Busset enrageait de voir comment se passait la manœuvre ; enfin il trancha la question en disant que Dutertre avait, au moins, bien commandé.

— Êtes-vous bien sûr? dit le comte Étienne, qui penchait pour le parieur d'huîtres.

— Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Ma foi, je ne l'aurais pas cru. Allons, messieurs, continuez jusqu'à dix heures ; puis après, bon appétit.

Le brave homme s'en fut, et ne manqua pas, sûrement, de dire au Roi qu'il avait fait manœuvrer ses gendarmes.

J'arrive au débarquement de Buonaparte, — comme disait le comte Étienne.

Nous avions bien d'autres choses à penser ; et cette réunion de jeunes gens, dont la plupart n'avaient point encore de barbe, n'avait pas trop de sa journée pour s'occuper des plaisirs de Paris.

Enfin, les choses arrivèrent à notre connaissance d'une manière positive quand nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Paris au Champ-de-Mars.

Le Roi vint, en voiture, passer la revue ; puis on nous lut un ordre du jour où Sa Majesté nous disait qu'Elle attendrait sur son Trône, et que la Trahison reculerait devant la fidélité de la garnison de Paris, de la garde nationale et de la Maison du Roi.

Sa Majesté partait trois heures après, et, dans la nuit, nous nous mîmes en route, ayant à notre tête le duc de Berri, pour gagner la frontière du Nord.

Une pluie battante, la route couverte de cinq ou six mille chevaux, encombrée de volontaires royaux dans des charrettes — des traînards qui tenaient deux lieues — à commencer par moi qui étais à l'Opéra pendant que tout était parti. Rien

n'avait l'air moins imposant que ce départ. C'eût été une déroute si un de nous eût eu le sentiment de la peur.

Je me rappelle avoir vu M. de Bourbon-Busset le long de la colonne : il avait l'air consterné et résolu tout à la fois.

Arrivés à la frontière, on nous remercia de notre dévouement. On ne nous engageait pas à passer la frontière. Quelques-uns suivirent. Moi, je restai, avec la grande majorité.

J'eus beaucoup de peine à ramener mon cheval à Paris, et, à chaque ville, il me fallait expliquer que nos chevaux avaient été payés par nous, tandis que ceux des gardes du corps étaient payés par l'État.

Enfin je rentrai à Paris, assez crotté, sur mon cheval. Je tenais à revenir tout équipé. Je rencontrai devant Tortoni beaucoup de gens de connaissance, qui m'arrêtèrent pour me demander des nouvelles du Roi. Je répondis qu'il se portait bien, à ce que j'espérais.

Je rentrai chez ma grand'mère qui m'avait bien recommandé de ne pas sortir de France.

Bonaparte imagina de faire sortir de Paris les gens de la Maison du Roi ; mais M. de Bondy, qui était préfet de la Seine et mon parent, me fit autoriser à rester.

Trois mois plus tard, après Waterloo, je fus à l'Élysée savoir s'il était vrai que l'Empereur y fut.

J'eus un mélange de honte et de joie difficiles à expliquer : je les livre aux philosophes qui étudient le cœur humain. Quant à moi, j'aurais peine à me rendre compte des causes ; mais les effets sont encore présents à ma mémoire...

Quelques jours plus tard, au Bas-Meudon, dans une maison de campagne de ma grand'mère, le jardinier était mort ; la femme partie et folle ; l'âne tué, les poules mangées ; les meubles brûlés ; les glaces cassées ; le vin bu ; les tonneaux éventrés.

C'était tout un tribunal prussien qui avait fait ces prouesses ; et le sentiment national avait repris sur moi tous ses droits.

Le Roi revint avec ses bottes en velours et son air pacifique.

Il remonta sur le trône qu'il avait juré de ne pas quitter. Le brave prince ne s'était trompé que de trois mois. C'est,

du reste, des cinq derniers souverains de la France, le seul qui soit mort sur le trône, dont il n'avait été chassé qu'une fois.

Mais il fallut payer cette seconde Restauration : on nous supprima par économie, et nous entrâmes dans l'armée pour la royaliser.

On la licencia d'abord, et nous nous trouvâmes, dans la proportion d'un quart ou d'un tiers, dans les grades de lieutenant et de sous-lieutenant.

Les grades plus élevés furent presque tous donnés aux officiers de l'Empire — moins les colonels, dont quelques-uns n'avaient jamais servi. Les ailes de pigeon et les queues à la prussienne disparurent entièrement et furent dans les provinces chauffer la réaction. Le cher comte Étienne, hélas ! perdit sa position militaire ; il ne fut plus qu'un modeste lieutenant général des armées du Roi ; mais il resta dans l'intimité de son maître. On l'obligea à porter la croix de Bonaparte, et, une fois sa résistance vaincue, il devint grand officier de l'ordre, afin — disait-on dans son monde — « de décrasser cette décoration ».

Le Dutertre, qui avait gagné son pari d'huîtres, fut colonel d'infanterie. Latour-du-Pin, qui avait commandé si mal à propos : « peloton demi à droite » ! eut un régiment de chasseurs. Bourbon-Busset fut général et resta le plus digne et le plus honoré des serviteurs de la monarchie légitime. Mon maréchal des logis chef, — qui m'a tant donné de permissions sans s'en apercevoir — fut où vont les queues et les ailes de pigeon : je ne l'ai plus revu.

Voilà ma part dans les événements de 1814 et 1815.

Parmi les types des généraux de la République et de l'Empire qui étaient encore au service quand j'y entrai, je citerai le général Saint-Germain [1].

Il avait au moins soixante-dix ans quand je l'ai vu. J'ai été souvent chez lui et jamais homme ne m'a paru plus étrange pour sa manière d'être et de penser ; mais on voyait bien qu'il en savait long et qu'il avait dû valoir beaucoup.

1. Decrest, comte de Saint-Germain, né en 1761, fit les campagnes de la Révolution et de l'Empire. Général de division à l'armée d'Allemagne en 1809, puis à la grande armée 1812-1814.

Il avait, du reste, de lui-même la plus haute opinion et l'aplomb que donne la profonde conviction de son mérite. Il avait une taille énorme, une figure dure et soucieuse, deux ailes de pigeon et une queue en salsifis fort longue ; le tout poudré à blanc.

A la première inspection générale qu'il passa de mon régiment, nous étions tous sous l'impression de la peur. Il passait pour très juste, mais très dur et très grossier. C'était un des officiers généraux blanchis sous le harnais et à qui tout était permis.

Dès son arrivée nous fûmes lui rendre visite. Il avait été colonel de cuirassiers, puis général dans cette arme. Il avait le plus grand mépris pour la cavalerie légère et ne le cachait guère.

Notre colonel, marquis de Nadaillac, jeune, élégant, et très infatué de son crédit à la Cour, dit à Saint-Germain :

— Mon général, voulez-vous faire à madame la marquise de Nadaillac l'honneur de dîner chez elle?

Le vieux Saint-Germain, de ce ton nasillard qui rendait ses réponses encore plus amères :

— Monsieur, je ne dîne jamais chez les colonels que j'inspecte, et — *monsieur le marquis* — (ce titre fut prononcé du ton le plus ironique) je ne leur donne jamais à dîner.

Notre marquis, fort vain du reste, et beau-fils du duc d'Escars, resta fort penaud.

Le général Saint-Germain se tourna vers le corps d'officiers :

— Messieurs, dit-il, demain à six heures, à cheval, en tenue ordinaire ; nous garderons la grande tenue pour la revue d'honneur. Vous êtes couverts d'argent, mais je sais ce que c'est que les habits riches sur le corps d'officiers qui souvent n'ont pas le sou. Je ne vois ici ni monsieur Dozenoy ni monsieur de Longpré...

Le colonel : — Mon général, ils sont tous deux en prison à la citadelle de Lille.

— Comment, monsieur, ils ont été acquittés par le Conseil de guerre et vous ne les avez pas réclamés ?

Le colonel se tut. Alors Saint-Germain reprit :

— Je ne verrai votre régiment que quand ces officiers y seront présents. Je partirai ce soir. Au revoir, messieurs.

Ce brave général avait appris que les deux officiers traduits au Conseil de guerre pour faits d'indiscipline, avaient été acquittés, et retenus sur la demande du colonel contrairement aux lois militaires.

Il écrivit au ministre qu'il n'inspecterait le régiment que ces deux officiers présents. Le ministre céda et fit jouer le télégraphe pour leur rendre la liberté... Ce fut une grande joie pour nous tous, une vigoureuse leçon pour le marquis.

Quand le général revint, tous les lieutenants du régiment montèrent à cheval par petits groupes, pour éviter l'apparence d'une manifestation, et chacun de nous le salua dans sa chaise de poste. Il avait l'air de se réveiller ; sa mine n'en était que plus maussade, et à peine toucha-t-il à sa casquette pour répondre à nos plus gracieux saluts. Nous n'en étions pas moins enchantés de notre brave général et l'engouement tint jusqu'à la fin.

A une de ses revues, il arriva au moment où le régiment était pied à terre. Il dit au colonel : — Faites monter à cheval.

Celui-ci, véritable enfant gâté, s'écrie :

— A cheval !

— Colonel, — dit Saint-Germain, — vous prenez vos hommes pour des hirondelles ; il faut plus de calme pour faire monter un régiment à cheval, et suivre l'ordonnance : elle est faite pour les marquis comme pour les simples mortels.

Le père Saint-Germain était un vieux démocrate : ancien maître d'armes, et, dit-on, racoleur à Paris, il avait mis ses deux bras en jeu à la prise de la Bastille.

Il eût dit son fait au Roi.

Le ministre n'osait pas lui parler de retraite : il savait que Saint-Germain disait : « Celui qui me mettra en retraite, je lui ferai voir que je suis encore vert. »

Il faut dire qu'il était encore plus respecté que redouté et qu'on voulait le bien traiter le plus longtemps possible, car il n'avait que sa solde.

Le jour de son départ, il fit venir son neveu, sous-lieutenant au régiment, lui lava la tête je ne sais pourquoi et finit par lui dire : — Les officiers de ton régiment sont des f... bêtes et toi aussi. — C'était la seule fois qu'il lui eût adressé la

parole pendant trois semaines, et personne n'eût pu supposer qu'il eût un fils de sa sœur sous les yeux.

Le général Saint-Germain exécrait les marquis, comme je viens de le dire : il était d'une organisation toute plébéienne. Il logeait aux Champs-Élysées. On le voyait fumant une magnifique pipe sur sa petite terrasse, et, de là, quand il voyait revenir un détachement de cavalerie de la garde qui avait escorté le duc de Bordeaux, il leur criait : — Tenez donc vos chevaux, vilains conscrits, tristes cavaliers, etc., etc. Les soldats le reconnaissaient et se disaient :

— Cela, c'est le général Saint-Germain, un crâne troupier !

A un bal, aux Tuileries, comme il voyait des officiers de la Garde prenant du bouillon, il fut leur faire une scène :

— Pardieu, messieurs, voilà une jolie boisson pour des soldats. Buvez du punch !... Mais non, ça vous gratterait le gosier ; vous n'avez pas plus de force que toutes ces pisseuses que vous faites danser !

Tout ce que disait ce bourru était entendu avec un certain respect, tant on connaissait la fermeté et l'honnêteté de son caractère. C'était à qui le saluerait et en obtiendrait une petite phrase dure ou douce.

Tant qu'il a vécu j'ai été le voir, et voici comment la liaison s'est établie entre lui et moi : à sa seconde inspection il m'avait dit, en m'accordant un semestre : — Vous viendrez me voir. Je considérai ces mots comme un ordre et j'étais fier d'une grâce dont il était fort avare (il a fini par me faire fumer avec lui !).

Un jour que j'avais été à Neuilly à cheval, j'avais dû me faire accompagner par un domestique, à cheval aussi. Je le vis à sa fenêtre et montai. Ce domestique à cheval lui déplut et je fus menacé d'une scène et d'une disgrâce. A mon départ il me reconduisit jusqu'à mes chevaux — non par politesse, comme on peut bien le croire — mais pour me dire tout le long du trajet :

— Ah ! vous avez un domestique à cheval, monsieur ; vous êtes un mirliflore, monsieur ; et moi je n'en ai pas de domestique à cheval ; et je suis général. « *Mes chevaux, mon laquais* », je ne l'aurais pas cru.

J'étais en selle qu'il continuait son antienne. J'y suis

retourné, mais à pied. Il avait oublié l'incident et ne m'en a jamais reparlé.

On m'a raconté que rien n'était plus plaisant que de le voir avec le général Nansouty. Celui-ci commandait un corps de cuirassiers qui était fort de 12 000 chevaux. C'était le général de cavalerie par excellence. Saint-Germain était sous ses ordres. Il admirait beaucoup Nansouty et se serait mis au feu pour mériter un mot d'éloges de sa bouche. Nansouty passait sa vie à le mystifier et à le calmer quand il le voyait bien en colère.

Un jour que Nansouty était de bonne humeur, il avait dit à Saint-Germain :

— Vous êtes le meilleur officier de cuirassiers de France.

Saint-Germain, très fier de ce compliment et très méfiant de la malice de son chef, lui répondit :

— Je serais bien fier, mon général, si je ne vous avais entendu dire que, pour être bon cuirassier, il ne fallait que trois choses : être grand, fort et bête.

— Je ne parlais pas d'un général de cuirassiers, monsieur.

— Alors, mon général, je vous remercie du compliment. Il ne m'en faut pas tant de votre part pour récompense de ce que je puis faire de bien sur vos traces.

Tout allait donc au mieux entre nos deux généraux, mais Nansouty n'en voulait pas rester là, et ce n'était que la préparation d'une de ces mystifications où il se plaisait tant.

En arrivant, à la fin de la journée, Nansouty désigna les villages où cette masse de chevaux devait se répandre pour y passer la nuit et pour y vivre. Quand vint le tour de la brigade de Saint-Germain, le général écrivit : « Brigade Saint-Germain : 1er régiment à M... ; l'autre, avec le général à M... »

Il avait fait une douzaine de barres au lieu d'inscrire les noms des villages.

On porte cet ordre à Saint-Germain, qui tourne le papier en tout sens et finit par entrer dans une fureur affreuse :

— Sacrées pattes de mouches, quel est donc l'animal... est-ce qu'il se f... de moi? Sacrr.. !

Pendant ce monologue, Nansouty était arrivé à pas de loup, pour entendre jurer l'autre. Il lui frappa sur l'épaule et lui

dit : — Eh bien, général, vos chevaux se fatiguent. Partez donc. Qui diable vous arrête?

— Comment, qui est-ce qui m'arrête, mon général. Je voudrais bien savoir quel est le b... d'âne qui a écrit ces noms de villages. Sacrés mots allemands! Que celui qui peut les prononcer les ait dans le ventre!

— Mais, général, c'est moi qui les ait écrits, j'étais à cheval.

— Ah! mon général, pardonnez-moi; mais dites-moi ces noms. J'en ai la sueur au front à les chercher!

Alors Nansouty reprend le papier, écrit les deux noms lisiblement, en lui disant : — Vous n'avez pas la lecture facile, général, et votre vivacité vous emporte un peu loin. Le père Saint-Germain s'en allait, l'oreille basse, et Nansouty qui devinait son chagrin lui dit : — A demain, mon cher Saint-Germain, et une autre fois entendez mieux la plaisanterie.

— Comment, sacredié, mon général, c'était pour rire? Pardieu, c'est par trop fort. On ne se moque pas ainsi! — Mais Nansouty était déjà loin.

Nous fûmes aussi inspectés par le général de La Roche-Aymond. Celui-là était pair de France, grand seigneur, grand parleur aussi. Il n'avait jamais servi qu'en Prusse, où il avait commandé les houzards de la mort. Il parlait toujours allemand et ne manquait pas de rappeler ses prouesses à la guerre. Or, ces prouesses étaient des coups de sabre à nos soldats.

Il fut convenu que les officiers allemands qui étaient nombreux au régiment, et que les sous-officiers qui étaient tous Alsaciens, lui répondraient qu'ils ne comprenaient pas l'allemand et le forceraient à parler français. C'était assez impertinent, mais il y eut de l'ensemble et il subit galamment cette leçon.

Le premier capitaine s'appelait Lux. A peine disait-il quelques mots à peu près français. Ce fut à lui que La Roche-Aymond s'adressa d'abord. — Je gombrens bas, chénéral.

— Comment, vous ne comprenez pas l'allemand?

— Non, che barle gue français. — Grande déconvenue du général.

Le maréchal des logis chef, Forster (autre Allemand), était près de son capitaine. Le général lui dit :

— Et toi, avec ta tête carrée, parle-moi allemand. (Ceci était dit en allemand.)

Forster jette un regard terrifié vers son capitaine, et, puisant du courage dans son regard d'autorité, dit aussi : « Chentends bas l'allemand.

Lux regarda le colonel, qui ne savait où se fourrer, n'ayant été prévenu de rien.

La Roche-Aymond se le tint pour dit, et ce n'est que plus tard qu'on lui parla allemand, et quand il eut reçu quelques bonnes leçons sur ses victoires prussiennes.

Le même Lux lui fit une réponse bien allemande, quoiqu'elle fût faite en français :

Le général lui dit en riant :

— Capitaine, vous étiez dans les chasseurs hanovriens en 1813. Je vous ai donné une rude poussée avec mes houzards de la mort !

— Mon généra', je me rabelle pas. Je ne leur ai jamais vu que le dos à vos houzards. (Je mets ici « dos » pour ne pas descendre plus bas.)

1822-1823. — Sous la Restauration, nous avions à notre tête le colonel Verdière [1], un des plus brillants et des plus spirituels officiers de l'Empire. Quand il allait à Paris, c'était pour tâcher d'être fait maréchal de camp ; il allait à la Cour pour chercher quelque promesse du Dauphin, qui riait dès qu'il le voyait arriver, et disait : — Ah ! voilà le plus gai et le plus brillant colonel des hussards. Mais tout finissait là ; le pauvre Verdière passait pour bonapartiste, et faisait avec son ami, e prince de Carignan, colonel de hussards aussi, beaucoup de mauvaises plaisanteries sur la Restauration.

Il était, en effet, bonapartiste des pieds à la tête; et n'était-il pas tout à fait naturel que ces jeunes colonels qui avaient vu 1815 briser leur avenir, fussent frondeurs de leurs généraux, émigrés et rentrés, et de princes comme le Dauphin ?

Un jour que nous avions été à Paris inviter le colonel à

1. Colin de Verdière, né en 1780-1840, s'engagea au 1er régiment de hussard en 1796, fit partie de l'expédition de Saint-Domingue (an X) comme officier. Conquit ses grades en Allemagne et à la grande armée où il se distingua par plusieurs actions d'éclat.

déjeuner avec nous, nous le trouvâmes très disposé à accepter ; nous descendions l'escalier de son hôtel, quand il appela son valet de chambre et lui cria : — Si on vient me demander, tu diras que je suis à la messe. (C'était un dimanche.)

Lors de notre entrée en Espagne[1], nous avions bivouaqué devant Saint-Sébastien; le matin, le Dauphin[2] passait; il vit Verdière, et lui cria gaiement : — Eh bien! Verdière, quoi de « nouveau »? — Tout va bien, monseigneur, — lui répond celui-ci, — nous avons déjà tué une petite vache. C'était vrai : un jeune soldat avait, la nuit, tiré sur un buisson ; tout le régiment était monté à cheval, et le matin, au jour, on vit une petite vache morte d'un coup de feu. Le Dauphin ne comprit guère cette plaisanterie, mais il répondit avec son air niais : — Bon, bon, puis passa son chemin.

Verdière fut, dès l'entrée en campagne, fait général et gouverneur de Madrid. Il reçut de grands cadeaux des habitants de la ville pour des services qu'ils lui demandaient. Il était sans fortune, mais il menait grand train, et je crois qu'il n'y regardait pas de fort près aux aubaines qui lui tombaient.

Beaucoup d'Espagnols s'adressaient à lui pour obtenir la croix de la Légion d'honneur, comme récompense de leur dévouement au roi d'Espagne. Ennuyé de toujours refuser, il imagina de faire venir des rubans du Lys de la garde nationale de Paris, avec des brevets imprimés, dont il remplissait le blanc par des noms de solliciteurs ; puis il leur remettait la décoration, qui consistait en une fleur de lys d'argent portée par un ruban blanc liseré bleu. Les Espagnols étaient très fiers de cet ordre. Le général leur disait qu'il était fort recherché en France, parce qu'il avait été institué par nos souverains légitimes. Il en donna ainsi plusieurs centaines. Le maréchal Oudinot en riait beaucoup : il était disposé à trouver bonnes toutes les gaietés de Verdière. Le général intervint d'une manière plaisante dans l'aventure galante d'une brillante señora de Madrid : cette belle avait un amant dans la garnison française. Son mari avait donné un coup de couteau au Fran-

1. L'expédition d'Espagne fut entreprise en 1823 pour restaurer le pouvoir absolu de Ferdinand VII et conduite par le duc d'Angoulême.

2. Le duc d'Angoulême n'eut le titre de Dauphin que l'année suivante, à l'avènement de son père Charles X.

çais, qui lui avait arrêté la main et l'avait rossé d'importance. Plainte au général, qui dit au pauvre battu : — Je sais, monsieur, que vous êtes brave et jaloux, mais je sais aussi que votre femme est la plus vertueuse dame de cette ville. Vous avez eu tort de vouloir tuer un homme incapable d'une bassesse comme celle dont vous le soupçonnez. J'ai donné des ordres, en arrivant ici, pour que l'on respectât les dames de Madrid : je prends sur moi la responsabilité de tous les crimes de ce genre. Nous connaissons la susceptibilité des maris espagnols et ne sommes pas si sots que de nous exposer à nous perdre pour faire la cour aux dames. Il ne faut ni explications ni excuses dans ces occasions chatouilleuses ; faites-moi l'honneur de dîner demain chez moi ; l'homme que vous avez offensé s'y trouvera et la réconciliation sera faite, sans autre expédient que le choc des verres. Plus de couteaux, monsieur, et je fermerai les yeux sur le passé.

Quand le roi d'Espagne rentra dans sa bonne ville de Madrid, le général fut au devant de lui.

Le roi lui dit qu'il savait tous les services qu'il avait rendus à Madrid par une administration ferme et bienveillante, et qu'il était heureux de lui en témoigner sa satisfaction. Le brave général Verdière vit bien qu'il allait recevoir quelque magnifique présent du roi. Le lendemain vint un gentilhomme de la Chambre, de la part du roi. Il lui remit un autographe de Sa Majesté Catholique, puis déposa une boîte en disant :

— C'est de la part du roi qui n'en a pas d'autres.

Quand il fut seul, il ouvrit la boîte et y trouva cent cigares de dix centimes.

Beaucoup d'amis du roi Louis-Philippe ont écrit contre la calomnie qui l'accusait d'avoir conspiré contre le Roi légitime.

Ils ont, en vérité, presque à moitié raison : Louis-Philippe a fait tout ce qu'il a pu faire pour ruiner la branche aînée dans l'opinion publique, mais avec ces petits expédients de bourgeois d'une petite ville, qui le laissent aux plus bas échelons des conspirateurs.

Il combattait la Restauration avec les armes discourtoises d'un adjoint en délicatesse avec M. le maire : il sucrait le café de Sébastiani, portait une tasse de thé à Benjamin Constant,

parlait de la gaucherie qui avait présidé à la naissance du duc de Bordeaux, mangeait du jambon les vendredis, défendait qu'on prononçât le mot *chasse* devant ses fils.

Les aides de camp développaient ces textes d'opposition dans les salons, — les laquais dans les cabarets de Paris, — et le roi Charles X croyait à la reconnaissance et au dévouement de son cousin, dont il avait fait une Altesse Royale.

Le premier dîner que j'ai fait à Neuilly m'a mis à une épreuve dont je me suis tiré à mon grand honneur, et qui m'a placé fort avant dans les bonnes grâces de la famille d'Orléans.

C'était l'été, et je me rendais à Neuilly venant de Meudon. Le chemin du château m'était inconnu de ce côté, et je le demandai à un jeune homme qui lisait en fumant. Il eut l'obligeance de faire une centaine de pas pour me l'indiquer : c'était probablement un étudiant.

Je racontai ce fait à M. de Rumigny.

Dès que le prince entra, l'aide de camp me dit : — Foissy, racontez donc à Monseigneur ce qui vous est arrivé en venant ici.

Je racontai l'histoire de mon mieux, et le prince me dit en souriant : — Et vous êtes sûr que c'était un étudiant?

Je répondis que je le croyais. Un instant après, entra la duchesse avec les princesses. Elle était suivie du général Maurice de Caraman.

Après les révérences d'usage :

— Monsieur de Foissy, — me dit le prince, — racontez donc à madame la duchesse d'Orléans votre rencontre avec un étudiant.

Cette fois, je crus devoir — pour plaire à cette excellente princesse et amuser ses filles — donner à mon récit un peu plus d'étendue. C'était vraiment une petite historiette qui eut un plein succès, et je n'émis plus le moindre doute sur l'identité de l'étudiant.

On passa à table. Madame Adélaïde n'avait paru que dans la salle à manger, et, au milieu du repas, le prince dit :

— Ma sœur, priez monsieur de Foissy de vous dire l'empressement qu'il a trouvé près d'un étudiant auquel il demandait son chemin.

Cette fois c'était un petit roman que je débitai, et je finis en disant que mon étudiant n'eût certainement pas fait un pas, si ce n'eût été pour indiquer le château[1].

C'est, je crois, le seul acte de courtisan que j'aie commis. Il eut un succès fou.

J'ai, depuis, fait plus qu'il ne fallait pour me le faire pardonner.

J'ai vu madame la duchesse d'Orléans princesse et reine. J'ai pour elle une admiration et un respect que partagent tous ceux qui ont eu le bonheur de la voir souvent : simplicité, noblesse et bonté, réunies à toutes les vertus qui font de la femme un être angélique.

Madame la Dauphine venait chaque semaine passer une matinée avec la duchesse. Elles avaient l'une pour l'autre beaucoup d'affection.

Les aides de camp étaient chargés de combattre, vis-à-vis des libéraux, l'effet compromettant de cette intimité.

— C'est demain, — disaient-ils, — que vient la Dauphine. Toute la maison — hors l'aide de camp de service — s'enfuit de Paris. Nous sommes las de cette grosse voix, de ces airs impérieux. Le prince en est plus fatigué que nous : on exige qu'il aille la recevoir au bas de l'escalier !

Il ne fallait guère de finesse pour voir le bout de tous ces propos de mauvais goût

M. le duc d'Orléans (alors duc de Chartres[2]) fut, par le roi Charles, nommé colonel du 1er régiment de hussards : c'était en 1824 ou 25.

J'ai dit qu'avant cette nomination, j'avais été admis assez souvent dans sa famille. Mais, dès que le brevet de colonel arriva, je devins l'homme indispensable.

Il s'agissait de se rendre à Valenciennes. Le père y conduirait le fils. J'étais à même de donner une bonne direction au jeune duc. Je le renseignerais sur le colonel et les officiers supérieurs.

1. Sans doute l'idée que cette marque d'obligeance venait d'un étudiant, — les étudiants étaient alors presque tous libéraux, — fut particulièrement agréable au prince et à sa famille.

2. Le fils aîné du duc d'Orléans Louis-Philippe porta le titre de duc de Chartres jusqu'à la Révolution de 1830. Il s'appela dès lors duc d'Orléans.

Pendant les deux mois qui précédèrent la prise de possession, j'allais à Neuilly presque toutes les semaines. Je montais les chevaux du prince ; je lui plaçais sa sabretache et sa giberne.

Il était blond, rose et charmant. Il avait quinze ans. Il aimait beaucoup causer en tête à tête avec moi, et je me souviens que dans un de ses premiers épanchements, il me dit :

— Je voudrais bien avoir ce qu'on appelle le chic. Ne pourriez-vous me venir en aide?

J'étais vraiment sous le charme de ce charmant jeune homme, qui n'avait rien encore de cette attitude de convention propre aux princes.

J'ai toujours eu avec lui — pendant qu'a duré ce que je puis appeler notre intimité, — la plus grande réserve, la plus complète discrétion. C'est surtout à ce soin d'éviter toute familiarité que j'ai dû de conserver ses bonnes grâces pendant sept ans. Le besoin qu'il eut de me voir souvent s'était si fort développé en 1830, que j'étais quelquefois obligé de ne pas rentrer chez moi pour éviter un rendez-vous ou un dîner, quand j'avais besoin d'un peu de liberté.

Mes camarades — qui ne virent le jeune prince qu'au régiment — se mettaient plus à l'aise avec lui.

Son orgueil — qui ne tarda guère à se développer — en souffrait. Il se prêtait à toutes les familiarités avec beaucoup de grâce, mais, avec moi, il était sûr du respect : je le traitais plus en prince et en homme. Or, à quinze ans, on ne veut pas être pris pour un enfant.

Quand je pris congé de madame la duchesse d'Orléans, pour précéder de quelques jours l'arrivée du père et du fils à Valenciennes, cette princesse me fit un accueil des plus touchants. Je lisais dans ses yeux la sollicitude d'une mère et ses inquiétudes sur les premiers pas d'un enfant chéri.

Enfin, le prince et son fils — son gouverneur, le général Baudran et un autre aide de camp — arrivèrent. Le duc d'Orléans resta deux jours ; puis, le duc de Chartres fut laissé seul au milieu de nous.

Dès que le prince fut seul, il dut prendre le commandement.

Nous avions un vrai colonel, et c'était un des officiers les plus distingués de l'armée. Le général Baudran me pria de

venir tous les matins causer avec son élève et avec lui. Je demandai qu'on en parlât au colonel ; je voulais recevoir un ordre à cet égard, ne craignant rien tant qu'une démarche de favori, qui eût été mal vue de mes camarades.

Je reçus cet ordre et j'entrai dans mes fonctions de souffleur, qui se sont maintenues pendant les deux mois que le prince a passés à son régiment sans revenir à Paris — et plus tard, jusqu'à ce qu'il eût dix-sept ans.

Tous les matins on allait chez le prince, au rapport ; on sortait du vrai rapport qui se faisait chez le vrai colonel. Les décisions du prince étaient toujours conformes à celles de son ancien, et, quand tout le monde était parti, je restais avec le général Baudran, on relisait le rapport, et là commençait un examen des décisions.

Le prince se récriait souvent sur la sévérité des punitions.

Un jour que le général était sorti, le prince me dit :

— Je vois sur ce rapport un mois de salle de police pour le trompette Robin, qui a taillé une bazanne à son brigadier. Pourriez-vous me dire ce que signifie ce mot : *bazanne*?

— Monseigneur, c'est un cuir qui recouvre, en partie, le pantalon des hussards.

— Bien ; mais : tailler une bazanne?

— C'est, — lui répondis-je, — un geste grossier.

— Mais un geste grossier ne devrait pas valoir un mois de punition?

— C'est un signe de mépris.

— Savez-vous tailler une bazanne? me dit le prince.

— Oui, monseigneur.

— Oh ! je vous en prie, taillez m'en une.

Il faut savoir que ce geste consiste à frapper fortement, avec la main à plat, la cuisse droite, et à retourner vivement cette main, la paume en dehors. C'est certainement un des gestes les plus ignobles qu'un soldat puisse se permettre.

Enfin, je voyais tant d'ardeur dans la prière du prince, que je crus devoir y céder. Je taillai donc la bazanne. Il fit un bond de joie, et s'écria comme un fou : — Général, général ! Le général entre, tout inquiet de ces cris, et le duc se met à lui tailler toute une série de bazannes, en lui criant : — En voici, en voilà des bazannes !

Je crois voir encore ce brave général du génie : — Monseigneur, — s'écria-t-il, — un trompette de votre régiment rougirait de semblables gestes. Puis, se tournant vers moi :

— Capitaine, — me dit-il, — ce n'est pas là ce qu'on attendait de vous !

Des larmes de colère et de honte roulaient dans les yeux du jeune prince qui s'écria : — Pardon, pardon, c'est ma faute ; il ne voulait pas, mais je l'ai tant prié !

Le général sourit et fut désarmé.

Le prince sortit avec moi, et me dit à l'oreille en me serrant la main : — Pardon et merci.

L'éducation du duc de Chartres avait été complète. Il parlait allemand et anglais ; il savait bien beaucoup de choses et n'y mettait aucune importance.

Sa taille était grande et noble. Sa physionomie douce. Il avait la riposte vive, l'esprit gracieux et gai, avec un penchant à la raillerie.

Je parle ici de ses premières années, passage de l'enfance à la virilité.

A dix-huit ans, son esprit avait mûri vite, sa simplicité et sa grâce sentaient le calcul ; sa franchise décampait et sa raillerie devenait redoutable à tout ce qui lui déplaisait.

Toujours charmant dans ses rapports avec ceux qu'il n'aimait pas, il les raillait sans pitié dès qu'ils étaient trop éloignés pour l'entendre, et les applaudissements qu'il recevait de l'auditoire en avaient fait un homme peu sûr.

Quelques années plus tard, il était, tout naturellement, devenu le fils de son auguste père. La mort funeste qui l'a frappé[1] a jeté un grand intérêt sur sa vie et un grand lustre sur sa valeur personnelle.

COLONEL DE FOISSY

1. Le 13 juillet 1842.

NOS RESSOURCES FINANCIÈRES

Nous acceptons difficilement, même aujourd'hui, les chiffres gigantesques que cette guerre oblige à manier.

En matière d'armée et de munitions, nous avons pris l'habitude de ne plus compter que par centaines de mille hommes et par millions d'obus. Mais nous nous récrions encore devant les dizaines de milliards qu'absorbent les impôts et les emprunts. Le dernier budget de paix demandait à la France plus de 5 milliards. Les douze mois de guerre de 1915 en exigent près de 22. Où trouver la différence? Sur un revenu global de 30 à 35 milliards, la nation peut-elle sans s'anémier ou sans dépérir en offrir à l'État seize ou dix-sept de plus qu'en temps normal? C'est ce que certains se demandent avec inquiétude.

L'expérience cependant a déjà condamné les timides.

C'est — en dehors de l'impôt — 40 p. 100 de leurs revenus [1] que les Anglais ont jusqu'ici versés à leur gouvernement. C'est — avec 25 milliards de marks souscrits — 50 p. 100 du sien[2] que l'Allemagne dans le même temps a fournis ou promis de fournir à ses maîtres. Qui n'eût, il y a deux ans, taxé de fantaisiste celui qui l'aurait prédit? Faisons même très large la part d'aide artificielle apportée aux finances publiques par

1. Évalués à 50 ou 60 milliards par M. Asquith dans son discours au Guildhall du 29 juin dernier, chiffres confirmés par Sir George Paish dans le *Statist*. Les deux emprunts en consolidés ont donné ensemble 24 milliards.

2. L'évaluation de ce revenu en 1912 par M. Helfferich, dans une brochure célèbre parue avant la guerre, était de 45 à 50 milliards de marks.

toutes les variétés de papier-monnaie circulant en Europe à l'heure actuelle : force est bien d'avouer que nul ne soupçonnait l'ampleur et la continuité des revenus des grandes nations pendant l'épreuve. On n'avait ni deviné les ressources latentes qu'elles ont su mobiliser en quelques mois, ni cru possible l'énormité des prélèvements que la guerre a effectivement opérés sur elles.

L'élasticité financière de la France serait-elle inférieure à celle de ses alliés et de ses ennemis? Rien n'autorise à le croire. Elle est faite des mêmes éléments, et, si l'imprécision de nos statistiques ne permet pas de les recenser exactement, un dénombrement même approximatif les montre supérieurs à ce que beaucoup s'imaginent.



Le chiffre de 35 milliards donné plus haut pour l'ensemble des revenus français peut paraître trop élevé.

Depuis une vingtaine d'années, c'est à des chiffres bien plus bas que la majorité des statisticiens s'est arrêtée. Chose plus grave — puisqu'elle suggère une stagnation économique — leurs évaluations, pendant cette période assez longue, sont presque toutes identiques. De 1871 à 1880, on nous accorde un revenu croissant, et même assez rapidement croissant. Au dire de M. de Foville, il passe en ces dix ans de 15 à 25 milliards. Mais depuis lors, pendant près de vingt ans, c'est aux environs de ce dernier chiffre qu'avec une inquiétante unanimité viennent aboutir presque toutes les évaluations. En 1884, l'Anglais Mulhall nous attribue 24 milliards de revenus. Avec plus d'autorité, M. de Foville, en 1889, nous en concède 25. Treize ans après, en 1902, M. Colson, dans son beau traité, ne croit pas encore pouvoir dépasser ce total. Il faut arriver à 1906 pour que deux statisticiens diligents, MM. Lavergne et Henry, veuillent bien, après des recherches minutieuses, taxer à près de 28 milliards nos revenus privés. Encore, quelques années plus tard, en 1911, le vénérable M. Levasseur n'était-il pas bien sûr que ces écrivains n'eussent fait preuve de trop d'optimisme juvénile.

Dans la modestie persistante de ces évaluations, — où, à

défaut de données incontestables, l'optique personnelle de chacun ne peut pas ne pas jouer son rôle — se révèle l'influence exagérée exercée sur les esprits par deux faits d'inégale valeur : la déplorable et trop réelle stagnation de notre population, et celle beaucoup plus trompeuse des successions et donations annuelles dont on a souvent et bien à tort considéré le total comme le meilleur indice du progrès des richesses. Peut-être faut-il mentionner aussi l'impression persistante laissée, même après sa fin, par la crise agricole qui n'a cessé de déprimer les revenus du sol jusque vers 1896.

Quoi qu'il en soit, ces évaluations ont contribué à affermir une conception trop aisément adoptée par nous-mêmes, trop volontiers colportée à l'étranger : celle d'une France économiquement stationnaire, vivant de richesse acquise plus que de travail, et piétinant sur place, au milieu des progrès constants du reste du monde. « L'universalité de la langue française disparaît ; le nombre et la qualité de l'armée française diminuent ; il en est de même de la richesse du pays : la consommation du charbon, le commerce extérieur, même le bien-être des classes ouvrières sont en décroissance. » Ainsi s'exprimait, deux ans avant la guerre, dans la plus importante revue économique anglaise [1], et sans rencontrer de contradiction, le vieil économiste Gustave Cohr de Gœttingue. Pour mieux se faire comprendre de ses lecteurs britanniques, il ajoutait avec une grâce toute allemande : « Par une coïncidence assez curieuse, la variété de roses qui porte le nom de « France » s'étiole, nous dit-on, un peu partout, et tend à disparaître. »

Que la rose France dépérisse aux mains des jardiniers allemands, nous le croirions assez volontiers, sans toutefois en être sûrs. Mais, ce qui est certain — et ce que seuls les yeux prévenus d'un professeur allemand étaient incapables de voir — c'est que le ralentissement du progrès économique observé chez nous entre 1880 et 1895 avait pris fin depuis longtemps au moment où était publié ce verdict sévère. La période de quinze ans qui s'écoule de 1897 à 1912, présente, en effet, avec la période antérieure de même durée, le plus frappant des contrastes. Il est fâcheux qu'on n'y ait pas insisté plus sou-

1. Dans l'*Economic Journal* de 1912.

vent, car elle marque un progrès aussi encourageant pour nous qu'était préoccupant le recul de la période précédente, et si rapide, qu'il ne se peut comparer qu'à celui de l'époque la plus prospère du second Empire. On ne saurait trop le redire. Ce n'est pas à une nation en décadence économique que l'Allemagne a déclaré la guerre, c'est à un pays en plein effort de production, en pleine reprise d'une activité, qui eût pu certes être encore supérieure, mais qui déjà était considérable. Elle l'a fait au moment précis où nous commencions à trouver dans l'exploitation de richesses minières récemment découvertes, la compensation à une trop longue pénurie de ces matières premières fondamentales — houille et fer — dont l'abondance n'est certainement pas étrangère à l'avance prise sur nous au cours du XIX[e] siècle par elle-même et par l'Angleterre.

Les chiffres ici sont trop éloquents pour qu'on ne nous excuse pas d'en citer quelques-uns :

Voici par exemple notre commerce extérieur, dont on a tant médit. Entre 1881 et 1896, il tombe (importations et exportations réunies) de 8 400 à 7 200 millions : diminution sensible, et bien propre à inquiéter. Mais, que l'on examine la période suivante : entre 1897 et 1912, ce même commerce a presque doublé, passant de 7 milliards et demi à 15 milliards. Réduction de 15 p. 100 d'un côté, accroissement de 96 p. 100 de l'autre : le contraste ne saurait être plus net. Si l'on examine le poids des marchandises, au lieu de leur valeur, — dont la signification, à cause des variations de prix, n'est pas toujours décisive — l'opposition n'est pas moins caractéristique : 16 p. 100 d'accroissement dans la première période, et 88 p. 100 dans la seconde. Dans le même temps, le commerce général britannique, au taux de 80 p. 100, progressait moins vite que le nôtre, et le bond prodigieux de 135 p. 100 accompli par le commerce allemand n'empêchait pas que nos exportations, calculées par tête d'habitant (la remarque est d'un économiste allemand), ne fussent supérieures encore à celles de l'Allemagne.

L'essor des transactions intérieures n'est pas moins saisissant. Il se traduit par le progrès des effets de commerce, dont le montant en circulation passe, entre 1896 et 1912 de 28 à

70 milliards, tandis qu'il diminuait dans la période précédente; — par les opérations de la chambre de compensation se haussant en quinze ans de 5 milliards à 27, contre une pénible ascension de 3 à 5 milliards entre 1881 à 1896 ; — par le poids grandissant des marchandises transportées en chemin de fer, qui s'est accru de 70 p. 100 dans la période la plus rapprochée, contre 25 p. 100 seulement dans la précédente. Le même contraste éclate dans la consommation de la houille, augmentant de 19 millions de tonnes d'un côté et de 10 1/2 seulement de l'autre; — dans la production de la fonte, où les taux d'accroissement sont 98 p. 100 d'une part, et 24 p. 100 de l'autre; — dans celle des objets de fer et d'acier, où les taux sont respectivement de 115 et de 21 p. 100. On pourrait multiplier les exemples et les indices. Tous démontreraient qu'il ne s'agit pas ici d'une lente évolution, mais d'une transformation rapide, transformation notée d'ailleurs, dans un de ses derniers rapports, par l'autorité la plus compétente, par la Banque de France elle-même, dont l'activité reflète, avec une fidélité si sûre, celle du pays tout entier. Appréciant les seize années écoulées de 1898 à 1913, elle y remarquait un développement qui avait « doublé, triplé et, pour certaines opérations, quadruplé les services rendus par la Banque », — et qui « dépassait, ajoutait-elle, celui de toute autre période antérieure de même durée ». — Encore n'avons-nous rien dit des progrès notoires de notre activité agricole. Nous avons aussi omis à dessein — parce qu'ils tiennent à des circonstances spéciales, et non au phénomène général qui nous intéresse ici — les chiffres les plus frappants, ceux qui expriment le grand essor de nos mines de fer — gage précieux de notre puissance industrielle future — et qui montrent notre extraction quintuplée entre 1896 et 1914.

*
* *

Qu'au milieu d'un progrès aussi rapide, les revenus privés soient restés stationnaires, on ne peut l'admettre à aucun degré. L'hésitation n'est permise que sur le chiffre nouveau qu'il faut leur assigner.

Celui de 32 à 35 milliards que nous indiquions plus haut,

s'appuie sur bien des vraisemblances. Ce serait — en dix-huit ans — une augmentation de 10 milliards, celle même qu'acceptait M. de Foville pour la période plus courte de 1871 à 1881. En face d'une progression de 80 p. 100, attribuée dans le même temps aux revenus de l'Allemagne, de 50 p. 100, à ceux de l'Angleterre, c'est une avance modeste de 35 à 40 p. 100. Ce taux est corroboré par ce que nous pouvons savoir du progrès des profits, de celui des valeurs mobilières, et de la valeur locative des habitations et des usines pendant cette période. Le chiffre de 32 à 35 milliards trouve du reste sa confirmation directe dans une constatation très simple, faite, il y a longtemps déjà, par M. Leroy-Beaulieu, reprise par M. de Foville, et qui a permis à ces deux écrivains de contrôler utilement les résultats obtenus par des méthodes plus compliquées : c'est que le total des impôts directs ou indirects joints aux centimes additionnels et aux octrois, prélève environ 15 p. 100 du revenu des contribuables.

En admettant cette proportion comme valable encore aujourd'hui, les 5 300 millions payés par les Français en 1912 correspondraient à 35 milliards de revenus environ... Si on élève la proportion à 16 ou 17 p. 100, et si l'on veut à toute force (ce qui est loin d'être démontré) que la charge de l'impôt pesât plus lourd à l'épaule du contribuable en 1912 qu'en 1883 ou 1889, on trouve 33 et 31 milliards. C'est certainement le minimum au-dessous duquel on ne pourrait descendre sans se tromper.

*
* *

A ce revenu global, bornons-nous à appliquer la proportion d'un cinquième ou d'un sixième, à laquelle l'Angleterre[1] et l'Allemagne, qui passent pour moins économes que nous, estiment leur propre épargne. On obtient alors, pour celle de la France, une somme annuelle d'au moins 5 à 6 milliards[2].

1. Chiffres de Sir George Paish dans le *Statist* du 11 septembre dernier : épargne de l'Angleterre : 400 millions de livres, pour un revenu global de 2 400 millions de livres. Pour l'Allemagne d'après Helfferich 8 à 10 milliards sur 40 à 50.

2. Les évaluations d'il y a quatre ou cinq ans donnaient 4 milliards. Mais, pour bien des raisons, ce chiffre nous paraît beaucoup trop faible.

Ce large prélèvement, notre pays se l'imposait à la veille de la guerre, sans rien diminuer de son bien-être, et grâce à la montée régulière de sa richesse. Il lui devait de pouvoir, sans grand effort, étendre ses entreprises, perfectionner ses cultures, exploiter ses colonies, et même — un peu trop libéralement — prêter aux gouvernements étrangers. L'arrêt du travail pacifique l'a rendu disponible. Et rien ne l'empêcherait de s'employer tout entier au service de l'État, sans la diminution qu'il a subie du fait même de la guerre.

Diminution probablement plus forte qu'en Allemagne ou en Angleterre, puisque ces pays ne connaissent ni l'envahissement d'une riche partie du territoire, ni un appel aussi étendu des forces actives de la nation. Elle est moindre cependant qu'on ne serait tenté de le croire, si l'on ne connaissait tous les symptômes rassurants, qui, après le premier choc du début, sont venus démontrer aux plus pessimistes l'élasticité de notre organisme économique et sa capacité d'adaptation :

Le chômage réduit de 42 à 7 p. 100 entre le mois d'août 1914 et l'été dernier ; le trafic purement commercial diminué de 20 p. 100 seulement (par rapport à 1913) sur le P.-L.-M., l'État, l'Orléans et le Midi ; la production agricole, malgré d'immenses difficultés et des réductions marquées, s'écoulant à des prix rémunérateurs ; les industries de guerre assurant à leur personnel de larges profits et de hauts salaires que le coût plus élevé de la vie n'absorbe pas tout entiers ; certaines fabriques comme celles de la soie, après une crise très vive, manifestant aujourd'hui, grâce aux achats d'Amérique et à l'exclusion des empires centraux, une activité inattendue ; deux milliards déjà remboursés sur les quatre milliards d'effets prorogés qui au début de la guerre remplissaient le portefeuille de la Banque de France ; un peu partout des jeunes gens, des femmes, des hommes âgés rappelés au travail et réalisant des gains. Tel symptôme qui, en temps de paix, aurait inquiété, comme la réduction du montant des effets de commerce, perd sa signification dans un système économique où le paiement au comptant est devenu la règle. Partout au contraire où des chiffres précis permettent de mesurer exactement le niveau des revenus privés, on les découvre moins diminués qu'on ne pouvait le craindre : les lourds retraits aux caisses d'épargne

n'ont pas empêché l'ensemble des dépôts — grâce aux intérêts versés — de grandir depuis un an ; la nouvelle taxe sur les intérêts des fonds d'État étrangers permet, après six mois, d'évaluer à près de 800 millions pour l'année l'ensemble des revenus de cet ordre [1] ; l'impôt de 4 p. 100 sur les revenus des titres français et des sociétés étrangères fournit des rentrées égales ou même supérieures à celles de 1910 et 1911 [2]. En d'autres termes, le recul des revenus mobiliers nous ramène simplement au niveau d'il y a quatre ou cinq ans. Il est du reste partiellement compensé par les 500 millions d'intérêts nouveaux que l'État verse à ses prêteurs, et qui ne figuraient pas autrefois dans le total.

Les sources de l'épargne normale ne sont donc pas taries. Supposons-les même réduites de près d'un tiers. C'est encore un débit de 4 milliards environ qu'elles peuvent fournir. Elles coulent moins abondamment sans doute, mais elles coulent. C'est à l'État de les capter au fur et à mesure qu'elles se reforment.

***

C'est ce qu'il a fait jusqu'ici avec succès par l'émission continue des obligations et des bons de la Défense.

A la souscription de ces titres que tout le monde connaît, et dont le total dépasse aujourd'hui onze milliards, l'épargne « normale » n'a pas seule contribué. Elle a rencontré la concurrence de tous les simples approvisionnements de caisse, auxquels on donne souvent le même nom, malgré la différence de leur origine et de leur fonction. Ces réserves — nées de l'élémentaire obligation de s'assurer les sommes prévues pour les dépenses courantes — sont toutes momentanées. Les emprunts auxquels elles donnent lieu sont nécessairement à court terme. Mais, se renouvelant sans cesse, elles finissent par former

1. Cette taxe de 5 p. 100 a rapporté, d'après la note mensuelle de l'Administration des domaines, 20 millions dans les premiers six mois de l'année.

2. Le produit des deux taxes de 5 et de 4 p. 100 a été en six mois de 84 millions. Si l'on en déduit les 20 millions de la note précédente, on trouve 64 millions pour les premiers six mois, chiffre supérieur à celui des rentrées de 1912, mais qui est probablement un peu trop élevé comme indice des revenus de l'année.

réunies entre les mains des banques un réservoir dont le niveau, s'il ne s'élève pas vite, est au moins très constant.

Ce réservoir s'est trouvé brusquement sans emploi après l'ouverture des hostilités. Les opérations qu'il alimente d'ordinaire — escomptes, reports, avances, pensions — ont pratiquement cessé. Les sommes qui le constituent, réduites d'ailleurs par le ralentissement de la circulation et du crédit, sont restées oisives, soit dans les coffres des banques — dont les encaisses, après un drainage momentané, n'ont jamais été plus élevées qu'aujourd'hui — soit dans ceux des particuliers, rendus défiants par la fâcheuse surprise du moratorium à l'égard de leurs caissiers ordinaires. Aux uns comme aux autres, les bons du Trésor, toujours aisément escomptables à la Banque de France, ont offert un emploi très bienvenu et largement rémunérateur.

Faire le décompte de ces sommes et de l'épargne proprement dite dans le total des bons souscrits, est évidemment impossible. On sait seulement, qu'avant la guerre elles étaient considérables, atteignant probablement une dizaine de milliards. Il ne serait donc pas extraordinaire, même en tenant compte de leur actuelle diminution, que leur part dans la souscription ait été suffisante pour qu'on puisse considérer comme thésaurisée, et par suite encore disponible, une partie de l'épargne normale.

***

Le rôle joué par la thésaurisation depuis le début de la guerre est, on l'a dit partout, considérable. Ce mode primitif de l'épargne, où notre individualisme économique, si exagérément développé, cherche instinctivement un refuge aux époques de crise sociale, a réapparu dans celle-ci avec une force imprévue. Transformé, il devra fournir, avec le stock des valeurs mobilières étrangères, dont nous parlerons tout à l'heure, presque tout le supplément nécessaire aux ressources déjà importantes de l'épargne normale et de l'épargne à court terme.

Comment se sont constitués ces trésors? De bien des manières, sans doute. Épargne normale, que ses propriétaires, trop timides, ou espérant de plus beaux rendements, n'ont

pas osé placer encore ; — pièces d'or, dès 1911 et 1912 retirées à la circulation par des thésauriseurs trop pressés ; — dettes échues, dont le moratorium a permis à des débiteurs un peu lents de conserver le montant par devers eux, — tout cela sans doute s'est réuni pour les grossir. Mais surtout ils se sont formés avec cette épargne tout exceptionnelle que l'incertitude de l'avenir devait nécessairement développer depuis la guerre, et que l'on pourrait appeler l'épargne-retranchement ou l'épargne-privation. On l'a prélevée celle-là non sur la crue normale des revenus, mais sur les dépenses ordinaires de consommation ou d'entretien. Dès le début du grand conflit, elle s'est accumulée sous forme d'espèces ou de billets retirés soit aux banques, soit à la circulation, et représente toutes les dépenses projetées d'agrément ou simplement de bien-être auxquelles on a brusquement renoncé : frais de table et de vêtements, frais de voyage, de construction, d'embellissement, frais de domestiques ou de main-d'œuvre, frais de livres ou d'instruction, que la guerre a rendus sans objet ou permis de retarder. Ces économies, tout le monde le sait, ont été très intenses. Nous pouvons assez bien mesurer cette intensité par la diminution constatée dans la rentrée des impôts de grosse consommation : elle s'élève à peu près au quart ou au cinquième de leur montant ordinaire. La restriction de l'ensemble des dépenses n'a pas dû être inférieure à ce taux.

L'évaluation de ces réserves ne peut être qu'assez arbitraire. Ce n'est pas à dire qu'elle soit impossible.

Le métal jaune a complètement disparu des échanges. Le stock thésaurisé est donc le même que celui qui circulait avant la guerre. Or, ce dernier stock est connu avec une approximation suffisante grâce aux précieux recensements monétaires, inaugurés par M. de Foville, il y a une trentaine d'années et dont le dernier a eu lieu en 1908. Le gros échantillon de pièces de tous les millésimes alors prélevé dans un grand nombre de caisses publiques et privées, a permis de conclure à cette date à un stock monétaire-or de six milliards. Comme une partie des pièces existantes se trouvait à la Banque de France — exactement 1 350 millions [1] —

1. Nous ne tenons pas compte des lingots et pièces étrangères qui forment une grosse partie de l'encaisse de la Banque.

il devait en rester pour la circulation 4 650 millions environ. Faisons la part de l'erreur, et celle de l'optimisme, tenons compte du montant inconnu des sommes exportées depuis le début des hostilités, oublions l'accroissement pourtant certain de l'or monnayé entre 1909 et 1914 : nous arrivons ainsi, en atténuant plutôt qu'en forçant les données, à une estimation de 4 milliards pour les cassettes particulières.

Le chiffre paraît très élevé. Au mois de mai dernier, on pouvait le croire exagéré. Depuis lors, un fait important est venu confirmer les appréciations des optimistes ; c'est l'apport en cinq mois (du 27 mai au 25 octobre) d'un milliard en pièces d'or à la Banque de France par un public aussi patriote que bien avisé financièrement. Un milliard : soit 200 millions de plus que le public allemand n'en avait versé dans le même temps à la Reichsbank, et deux fois plus par tête d'habitant [1]. Aucune manifestation ne pouvait être plus sage. Aucune n'était plus propre à rassurer les neutres sur la sécurité de notre billet, et à faciliter au gouvernement ses efforts pour redresser les changes. Certains publicistes l'ayant déclarée ridicule en Allemagne, sont un peu embarrassés pour la louer en France comme il convient. Rien n'a mieux révélé cependant les ressources latentes du pays et sa décision morale de sacrifier aux besoins de la défense ses préjugés même les plus invétérés. Mais ce milliard évidemment n'a pas vidé tous les tiroirs. Il faut songer à toutes les résistances de l'habitude, de l'ignorance ou de la paresse. Quelque importantes que soient déjà les sommes versées, — à cause même de leur importance en un aussi bref délai — nous ne pensons pas que la Banque ait reçu jusqu'ici plus d'un quart ou d'un tiers des sommes réellement détenues.

On n'a pas thésaurisé que l'or ; l'argent et les billets l'ont été au moins autant. Mais ici les précisions sont plus difficiles encore à donner. Ceux qui ont tenté l'estimation — M. Gide, croyons-nous, est le premier — procèdent en comparant les instruments de paiement qui suffisaient autrefois à la France et ceux dont elle dispose aujourd'hui. Actuellement, si nous

1. La population française étant calculée à 40 millions d'habitants et l'allemande à 68, les versements français équivalent à 25 francs par tête et les allemands à 17 francs.

négligeons la monnaie divisionnaire, ces instruments consistent en 14 milliards de billets et 800 millions d'écus environ[1], en tout près de 15 milliards

En 1909, des transactions beaucoup plus intenses qu'aujourd'hui et réparties sur un territoire plus étendu, s'effectuaient sans peine avec un peu plus de 10 milliards d'or, d'écus et de billets[2].

Entre les 10 milliards d'alors et les 15 milliards d'aujourd'hui, la différence est grande. Trop grande pour s'expliquer seulement par l'accroissement de monnaie qu'ont rendu nécessaire l'élévation des prix et le régime des paiements au comptant. On doute avec raison que ces 5 milliards soient réellement employés : une bonne partie, 3 ou 4 milliards, peut-être, ont dû se réfugier dans les trésors particuliers.

Deux à trois milliards d'or d'un côté ; trois à quatre milliards de billets et d'écus de l'autre, c'est au total une thésaurisation d'environ six milliards. Ce gros chiffre donne en moyenne pour chacune des onze millions de *familles* françaises, une réserve d'à peine 550 à 600 francs. A la réflexion on ne le trouve pas en désaccord sensible avec ce que l'on peut savoir des mesures de prudence prises par beaucoup de personnes depuis la guerre.

La thésaurisation est néfaste. Celle des billets grossit dangereusement la circulation purement apparente du papier et fait croire à une moindre solidité de la circulation réelle. Celle de l'or n'est pas moins absurde. Elle soustrait à la Banque de France des sommes qui, si elle en disposait, lui permettraient d'avancer à l'État le double ou le triple de leur montant. A une époque où les banques centrales sont devenues les vrais régulateurs de la circulation monétaire, elle révèle une foi naïve et anachronique dans les vertus spéciales de la monnaie métallique. Pierre Mille — l'un de nos meilleurs observateurs sociaux, et certainement le plus spirituel — notait un jour, à propos d'un incident banal, l'incapacité des contemporains à

1. On obtient ce chiffre en tenant compte du stock circulant avant la guerre (près de 500 millions) et du stock retiré de la Banque au début des hostilités (3 à 400 millions).

2. On devrait tenir compte aussi des comptes courants à la Banque de France. Mais les résultats sont sensiblement les mêmes

remarquer les grands changements collectifs auxquels ils participent. Ce qui se passe pour la monnaie en est le meilleur exemple. Voilà des années que nous n'employons plus l'or, sauf en proportion restreinte. Billets, chèques, pièces divisionnaires (ces dernières, au fond, simples billets d'État métalliques) sont de beaucoup les monnaies les plus usitées. Quand, à certains moments, la Banque de France, ayant atteint sa limite légale d'émission, a voulu remettre du métal jaune en circulation, le public le lui a vite rapporté, aussi vite que les écus dont personne depuis longtemps ne voulait plus. La brusque surprise de la guerre a fait oublier tout cela. La réflexion — une réflexion irréfléchie et mal informée — s'est substituée à une habitude sociale inconsciente mais raisonnable. Des idées ataviques et surannées sur la supériorité monétaire de l'or, voire des écus, ont réapparu, avec de fâcheuses conséquences.

Pourtant, la thésaurisation n'a pas eu que des inconvénients. Elle a révélé tout ce que peut ajouter à l'épargne normale du pays la restriction volontaire des dépenses. Souhaitons que celle-ci continue, en se bornant à changer ses méthodes. Remises à l'État, les sommes économisées rentreront aussitôt dans la circulation. Elles ne diminueront pas la demande totale des marchandises et des services. Elles l'orienteront seulement de la manière la plus efficace dans les circonstances où nous sommes. Quant aux achats que nous faisons à l'étranger, ils ne risquent pas de nous rien enlever. L'emprunt franco-anglais en Amérique vient de démontrer que les pays vendeurs eux-mêmes nous font l'avance du prix de leurs envois.

*
* *

Une fois les trésors vidés — et c'est à quoi tend en partie l'emprunt émis à l'heure actuelle — les ressources disponibles ne seront pas épuisées. Le vaste réservoir des valeurs mobilières étrangères possédées par la France ne sera pas encore entamé, et l'on admet qu'il en contient pour près de 45 milliards.

Ces 45 milliards évidemment ne sont pas convertibles en argent du jour au lendemain. La vente ne peut s'en faire que graduellement, car elle suppose sur les marchés étrangers la formation également graduelle d'épargnes capables d'absorber ces titres. Surtout, il s'en faut qu'ils soient tous disponibles. La baisse du rouble ne permet pas la vente des titres russes, ni la baisse de la lire, celle des italiens. Le moment serait mal choisi du reste, pour emprunter à nos alliés, même par cette voie indirecte. Quant aux titres des nations ennemies — bulgares, autrichiens, turcs, allemands, — dont quelques-uns ont un marché international, et dont la France détient des stocks importants, les neutres auxquels on les pourrait vendre ne sont guère en ce moment disposés à s'en charger. Le seul groupe de titres qui semble se prêter, à l'heure actuelle, avec une certaine ampleur, à des réalisations avantageuses, est celui des nations neutres : Suisse, Espagne, Scandinavie, Hollande, États-Unis. Les bénéfices de la guerre ont accru leur pouvoir d'achat ; les cours des changes leur sont presque tous favorables ; ils ont donc avantage à nous acheter, comme nous avons avantage à leur vendre. A combien se monte l'ensemble de ces valeurs, dont nous n'avons nommé que les principales, et dont le recensement précis n'est pas fait? Il est difficile de le dire. Une enquête discrète sur ce point serait aisée à mener à bien par l'administration des finances. Admettons un chiffre de 15 à 20 milliards, peu à peu réalisables pendant la guerre. Voilà une réserve importante de capitaux nouveaux. Il est vrai que nous ne sommes pas seuls à recourir aux marchés neutres. L'Allemagne détient pour 30 à 35 milliards de marks de titres étrangers, dont elle a depuis longtemps commencé la vente sur un mot d'ordre. L'Angleterre avait, en juin, réalisé environ 2 milliards et demi sur un portefeuille étranger qui en comprend, croit-on, près d'une centaine. Nos ennemis et nos alliés sont donc en concurrence avec nous. Mais cette concurrence n'est pas gênante pour l'instant, et la hausse des cours à la Bourse de New-York semblait démontrer ces derniers temps qu'elle n'est pas encore embarrassée pour trouver les fonds nécessaires à ses achats.



Les ressources financières de la France ne sont pas inférieures à ses besoins.

Les chiffres qui précèdent — simples indications, dont la précision apparente n'a, bien entendu, rien de mathématique — sont, croyons-nous, plutôt au-dessous de la réalité. Tels quels, ils fournissent les plus sérieux motifs de confiance. Celle que l'on puise dans le sentiment de ses propres forces ne risque pas de s'affaiblir. Elle est plus durable et de meilleure qualité que celle qui se tire d'une dépréciation prématurée des forces de l'adversaire.

Qui voudrait cependant se dissimuler le grand effort économique que la guerre exige encore de nous?

Un budget de 22 milliards pour un revenu de 35, ce serait plus de la moitié des ressources annuelles du pays que la défense absorberait, si le total des dépenses devait leur être demandé dès maintenant. Le fardeau, heureusement, est moins lourd à porter que ne le suggère la brutale confrontation de ces deux chiffres. Il est allégé déjà du montant des emprunts extérieurs et de celui des avances faites par la Banque de France au gouvernement. De celles-ci nous ne parlons pas parce qu'elles anticipent simplement sur des ressources futures, et ne rentrent pas dans le bilan de nos ressources actuelles. Le paiement des impôts et le versement à l'État de l'épargne normale ne sont que des prélèvements ordinaires, ne différant pas de ceux du temps de paix. Enfin, la réalisation de nos créances sur l'étranger n'est qu'un déplacement de capitaux qui ne nous coûte rien. C'est seulement après l'épuisement de ces ressources que commence l'effort nouveau d'économie que la guerre exige de nous.

A qui douterait que la France en soit capable, il suffira de citer les quelques chiffres que rappelait tout récemment à l'Angleterre un de ses meilleurs écrivains financiers, Sir George Paish. On y verra ce que peut s'imposer de charges sans entraver son essor ultérieur un peuple décidé à mener jusqu'au bout une guerre de libération.

En 1815 le revenu de l'Angleterre était de 7 milliards et demi. Sa dette, après une lutte à vrai dire plus longue que celle-ci,

atteignait le triple de cette somme (22 milliards et demi). Les intérêts de cette dette, s'élevant à près de 800 millions, représentaient 11 p. 100 du revenu annuel, tandis que le budget total de l'État en absorbait le quart.

Calculés sur ce taux pour un revenu national de 35 milliards, les intérêts de la dette française pourraient monter à 3 milliards et demi, et notre budget d'après la guerre, à 8 ou 9. La dette française enfin, pour équivaloir à la dette anglaise d'il y a un siècle, devrait monter à 90 ou 100 milliards environ.

Voilà des chiffres que nous n'avons pas encore atteints. Mais il n'est pas inutile de se les représenter, pour s'habituer dès maintenant à l'ordre de grandeurs qui convient à la guerre où nous sommes engagés.

CHARLES RIST

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

L'ADJUDANT BENOIT

(RÉCIT DE 1914)

I

Avant la guerre actuelle, je n'avais jamais vu l'adjudant Benoît Castain. Nous aurions pu nous rencontrer, pourtant : son père, « Monsieur Castain », comme on l'appelle, ou encore « le Veuf », régit depuis quelques années un domaine proche du mien, au point où les territoires du Gers, des Landes et du Lot-et-Garonne se touchent et s'enchevêtrent. Castain est un homme réputé capable et honnête, mais quelque peu égoïste et tyrannique. Nos rapports se bornaient à des conversations de circonstance, dans les foires de la contrée, dans les comices, ou bien à l'occasion d'une de ces expériences d'agriculture — soufreuse, défonceuse, semoir d'un type nouveau — qui rassemblent de loin les propriétaires et les régisseurs. Foires, comices ou expériences, le fils Castain n'y assistait jamais. A dix-huit ans, ayant conquis facilement son diplôme d'enseignement secondaire spécial, il fut expédié en Saxe par son père, qui le destinait à l'agriculture.

— Voyez-vous, monsieur, — disait celui-ci, — pour les choses d'organisation, rien ne vaut les Allemands. Et l'agriculture, c'est une chose d'organisation.

Tout de suite après ce stage, le jeune homme fit son congé comme artilleur aux environs d'une place forte de l'Est ; ses deux ans finis, étant brigadier, il rengagea. Son père gémit.

— Croyez-vous? un garçon instruit, qui sait mieux l'agriculture que moi, qui parle allemand comme le Kronprinz, qui écrit comme un professeur (il paraît qu'il faisait des vers, au lycée!) le voilà qui veut rester militaire? Je l'ai secoué... mais il est têtu, encore plus que moi, l'animal. La manœuvre d'un canon de 155 l'intéresse plus que celle d'une batteuse dernier modèle. Lui qui pouvait rendre tant de services, ici !

Bref, en l'espace de cinq ans, Benoît parut à peine quelques jours au pays, et jamais à propos pour me rencontrer.

La guerre durait depuis trois mois environ, quand, dans mon cantonnement du camp retranché de Paris, je reçus un mot du père Castain. Il me disait, en substance :

« Mon fils, blessé pour la seconde fois et nommé adjudant sur le champ de bataille, tout près d'Épernay, est soigné à l'hôpital auxiliaire numéro 15, à Versailles. Je ne peux pas « quitter d'ici ». Le domaine a déjà bien de la peine à marcher, moi présent : plus de domestiques, presque plus de bétail pour travailler. Si ce que l'on me dit est vrai, vous êtes mobilisé près de Versailles : vous me rendriez bien service en allant voir Benoît. Il ne se plaint de rien ; il m'assure que sa seconde blessure (c'est à la tête, la première était à la jambe droite) est autant dire guérie ; mais je trouve ses lettres si tristes que je ne sais quoi penser. Le garçon me cacherait-il quelque chose? Je suis inquiet. »

Au premier moment libre, je me rendis à Versailles, ayant annoncé ma visite à l'adjudant par un mot envoyé la veille. L'hôpital auxiliaire numéro 15 est installé dans un ancien couvent de Rédemptoristes, non loin de Trianon. De très jeunes gens, fort élégants, m'accueillirent dès la porte : je suivis l'un d'eux par de longs corridors bien cirés : nous croisions des infirmières blanches et rebondies, le visage rosé, et nous leur cédions le chemin de linoléum. Mon guide s'arrêta devant une porte au premier étage, marquée 21 sur un écusson de porcelaine. Il l'ouvrit et me fit entrer tout en prenant congé de moi. Je fus seul avec le fils de Monsieur Castain.

Benoît Castain témoigna, pour ma visite, une reconnaissance pénétrée : mais il me fallut un peu de temps pour démêler cette reconnaissance à travers ses façons sérieuses, son mutisme de timide et sa déférence pour mes galons. L'aspect était d'un beau garçon, mince et grand. On ne pouvait qu'imparfaitement juger du visage, car un pansement circulaire enveloppait le crâne, masquant la moitié du front et ne laissant paraître que quelques cheveux blonds. Cet accoutrement pitoyable contrastait avec la forme nette, osseuse de la face, le dessin agréable et fin des traits, le teint d'un coloris vif et sain, que la moindre émotion animait, la moustache plus fauve que les cheveux, les yeux petits, bruns et mobiles, seul signe de l'ascendance gasconne. Je me souvins alors que le père Castain disait souvent : « Ma pauvre femme était du Nord, c'était une personne bien distinguée... » Benoît Castain avait, comme on dit, tiré du côté de sa mère... Malgré son pansement, malgré le flottant vêtement de laine grise, tenue réglementaire de l'hôpital, on l'eût pris plutôt pour un lieutenant de cavalerie éclopé par la guerre que pour un adjudant d'artillerie lourde, simple brigadier quelques mois auparavant. Son commerce ne contredisait pas l'hypothèse : une parole lente, réfléchie, toujours correcte et parfois ingénieuse, coupée de beaucoup de silences, une attitude modeste que la fermeté du visage et de l'allure préservait de toute bassesse, une répugnance visible à parler de soi, enfin cette alliance si rare et si attrayante, la timidité d'un énergique, — composaient une réelle élégance au fils du régisseur. Benoît Castain me plut beaucoup. Toutefois notre première conversation manqua d'aisance. Je lui parlai d'abord de son père et de notre petite patrie commune : mais je ne vis pas briller dans son œil cette lueur intense qui d'ordinaire anime le regard des blessés, quand on évoque la famille et le village.

— Oh ! oui, sûrement, on vit bien là-bas... C'est plus gai que par ici...

Rien de plus.

Évidemment, le cœur de cet enfant du Sud-Ouest ne s'émouvait plus au souvenir de nos landes et de nos vignes. Évidemment aussi, le père et le fils n'étaient pas deux compagnons, deux amis. « Il est encore plus têtu que moi », m'avait dit

Castain en parlant de son garçon... Ces deux têtus ne s'étaient sans doute pas accommodés l'un de l'autre, et telle devait être la raison pourquoi Benoît Castain avait rengagé.

Abandonnant la question « famille » j'essayai de pousser l'adjudant sur le chapitre de ses blessures. Son visage aussitôt s'empourpra, et je crois vraiment qu'il n'eût pas fait de réponse si le sentiment de la discipline ne l'y eût contraint. Mais la réponse fut à peine perceptible.

— Une tout au commencement de la guerre... même avant la déclaration... Et l'autre... vous savez, mon père vous a dit... sur la Marne, en septembre... Papa s'inquiète de celle-là : il a tort. Je lui ai dit la vérité dans mes lettres, et, si vous voulez causer avec le major, mon capitaine, il vous confirmera que ma guérison est une affaire de jours. La plaie de l'occiput est fermée. Celle du cou est en train de se fermer.

Sa gêne était si visible que je n'insistai plus. Et comme le silence pesait, entre nous, dans cette petite chambre monastique donnant sur des jardinets confus et dénudés, je m'en tins au grand sujet inépuisable, commun à tous : la guerre.

Benoît y fut plus à l'aise ; il s'enhardit même à me poser quelques questions, qui marquaient de sa part une lecture intelligente des journaux et l'habitude de réfléchir. Ce qu'on ferait de lui, après sa guérison, le préoccupait. Je compris, sans qu'il l'exprimât positivement, qu'il avait une hâte extrême de retourner au front, une hâte un peu nerveuse qui surprenait chez cet homme d'apparence pondérée ; il déclara qu'il se souciait peu d'un congé de convalescence dans le Midi.

— Je me suis bien assez reposé ici — disait-il de son air concentré, un peu grognon, comme je l'engageais à jouir d'un répit qu'il avait mérité.

Certes, quand je le quittai après ce premier entetien où j'avais parlé presque seul, je ne prévoyais pas que moins d'un mois plus tard, dans cette même cellule d'hôpital, l'adjudant Benoît, tête-à-tête avec moi, ferait tous les frais de la conversation, parlerait durant plus d'une heure sans être interrompu par moi et sans s'interrompre, se raconterait lui-même, se confierait... Il fallut, pour qu'il en vînt là, que ma persistance à le visiter touchât les fibres profondes de son cœur. Contrai-

rement à son attente, la blessure du cou (un éclat de shrapnell) ne se fermait pas. La radiographie révéla un fragment d'écorce inséré dans le muscle : l'obus avait éclaté près d'un bosquet de petits chênes. Il fallait de longs soins, et que le temps laissât agir les forces intérieures, actives à rejeter hors de l'organisme les corps étrangers. J'eus donc l'occasion de revoir plusieurs fois le convalescent. Il m'avait demandé des livres : je lui en faisais porter de Paris ; ces lectures alimentaient nos entretiens. Le père Castain ne m'avait pas menti : son fils avait le goût des lettres ; il en parlait d'un ton juste, sans lâcher jamais une de ces bévues désolantes dont les jugements des gens du monde ne sont pas toujours exempts. Quelques billets qu'il m'écrivit dans l'intervalle de mes visites m'étonnèrent même : ils révélaient un don assez rare d'exprimer les idées par les mots. Comme beaucoup de timides cultivés, Benoît écrivait infiniment mieux qu'il ne parlait. Sa parole, adaptée aux oreilles et à l'esprit des gens de sa condition, était seulement plus correcte et plus précise que la leur ; l'écriture traduisait fidèlement l'originalité et l'harmonie de ses pensées intimes. D'autre part, sa modestie, sa bonne grâce réservée, sa gratitude pour mon assistance, gratitude qui jamais ne se manifestait par de l'obséquiosité, tout un ensemble de signes révélateurs d'une âme chaude et concentrée, où couvait un feu secret volontairement amorti, achevèrent peu à peu de me conquérir. Je ne serais pas tout à fait sincère si, parmi les causes de cet attrait, je ne nommais point la curiosité. Ce grand beau garçon froid d'apparence et chaleureux d'âme portait à travers la vie — j'en étais sûr à présent, — une anxiété ou un chagrin, auprès de quoi le souci de ses parents, de son avenir, de sa guérison même ne comptaient guère. J'avais pensé d'abord : peut-être des dissensions de famille, la mésentente avec le père Castain? Mais non : mieux en confiance avec moi, Benoît me parlait désormais très simplement de son père :

— Vous connaissez papa ; c'est de l'or... mais il ne peut pas vivre à côté de quelqu'un sans le commander ou le gourmander. Toutes ses phrases commencent par : Fais ça ! — ou : Pourquoi as-tu fait ça?... Et sur quel ton ! Ma pauvre maman en est devenue neurasthénique et ça l'a certainement fait

mourir avant l'âge... Alors, lui et moi, mieux vaut que l'on vive à distance. On ne se dispute pas ; on s'écrit de bonne amitié ; on sait qu'on s'aime bien malgré tout...

Ainsi s'exprimait Benoît, avec un sourire, oh! un sourire à peine dessiné sous sa mince moustache fauve. Et justement, une telle franchise rendait plus inexplicables pour moi son silence obstiné, ses brusques retraites dès que l'entretien — par hasard ou parce que je l'y poussais — venait à heurter cet autre sujet : les faits de guerre qui le concernaient, les combats où il avait été blessé. Il s'en tenait toujours à la même réponse, formulée dans des termes presque invariables. « Une tout au commencement de la guerre, à la jambe... L'autre près d'Épernay, en septembre... » Sur celle-ci, j'eus quelques détails par le médecin-major : il avait été fauché par la gerbe d'un shrapnell ennemi tandis qu'il faisait avancer au flanc d'un talus une pièce de 155... Quant à la première blessure, celle qui avait atteint la jambe gauche dans le mollet et qui, guérie maintenant, le faisait claudiquer un peu quand il n'y prenait pas garde, — impossible d'obtenir de lui le moindre renseignement. Il devenait pourpre, balbutiait ; son malaise visible m'ôtait le droit et l'envie d'insister.

Vers la fin de novembre, mon service me força à demeurer à Versailles pendant une semaine. Je vis Benoît Castain presque tous les jours. Sur ses instances, j'avais fait quelques démarches pour lui obtenir la faveur de n'être pas envoyé en convalescence, et de regagner le front après une simple présentation à son dépôt. Quand je lui annonçai que j'espérais réussir, il me prit les mains, les serra ; un élan d'effusion transforma un moment tout son visage et, pour ainsi dire, démasqua la vive sensibilité de son cœur. Il prononça ces paroles, en apparence dépourvues de rapport avec la circonstance (mais le lien secret ne m'échappait pas) :

— Mon capitaine, il ne faut pas m'en vouloir... Je voudrais bien vous dire... Mais je ne peux pas... Ça ne peut pas sortir...

« Ça devait — pourtant — sortir » le même jour, au cours de la même visite. Mon souvenir reconstitue fidèlement le décor de cette journée, — un dimanche, un assez beau dimanche

de novembre finissant, bariolé de soleil et de nuées légères. La cellule du convalescent se parait de temps en temps d'un peu de gaîté, quand un rayon jaune projetait sur le lit blanc l'ombre en croisillon de la fenêtre. Les vagues jardinets dépouillés qui bordaient l'autre côté de la rue semblaient alors se ranimer, renvoyaient des clartés par les feuilles luisantes des lauriers d'Espagne et des fusains. Un rosier grimpant, pardessus le murtin de l'un d'eux, hissait une fleur débile, une tardive rose d'extrême automne, épanouie entre un ouragan et une averse. Cependant Benoît, posément, me développait son opinion sur *Mauprat*, que je lui avais prêté et qu'il venait d'achever. Il médita un moment, puis me dit :

— Oui... Dans les romans, il y a quelquefois de belles inventions. Mais, dans la vie, il arrive des choses encore plus surprenantes. Si je vous racontais...

Si je vous racontais !

Phrase souvent entendue par qui fait profession de conteur ! Quand elle est dite par une mondaine minaudière et fardée, par un bourgeois jouisseur ébahi des bonnes fortunes que procure l'argent, par les innombrables « sous-âmes » qui croient tenir un rôle dans la vie sentimentale et n'y jouent en réalité que les figurants, l'expérience nous apprend vite à nous dérober. Du temps perdu, et rien d'acquis... Prononcé par ce méditatif concentré qu'était l'adjudant Benoît, la même phrase prenait du sens et de l'accent. Elle voulait dire que le poids du silence, sur ce cœur secret, devenait trop lourd ; il lui fallait, quoi qu'il lui en coûtât, s'alléger sur un autre cœur. Je l'y aidai de mon mieux, évitant toute apparence de curiosité. Mais son malaise, désormais, n'était plus que le besoin de se confier. Ce fut long, lent, laborieux... Le commencement du récit sortit par bribes, avec des hésitations, des suspens... Mais quand Benoît vint à la péripétie même de son roman intime, il s'anima, sa parole se dérouilla, pour ainsi dire, en même temps que la timidité désencombrait son visage. Je n'aurais eu qu'à noter ces phrases à mesure, pour que le récit s'organisât clair, pittoresque, émouvant : et, de fait, je le notai de mémoire en rentrant chez moi. Quant aux préliminaires, il me fallut au contraire quelque application pour les ordonner et

les résumer. C'est ce résumé que je vais mettre sous les yeux du lecteur. A partir du moment où le récit de l'adjudant s'aviva et s'éclaira, je lui laisserai la parole. Pour la fin, qu'il m'envoya lui-même par écrit, elle se soudera tout naturellement à mes notes. Et, sans doute, de cette diversité dans le « rendu », il résultera quelque chose de moins harmonieux que si j'avais remanié l'ensemble, équilibrant les diverses parties, comblant les vides, égalisant l'expression : tâche facile. Non moins facilement j'aurais pu développer, analyser ce qui reste un peu court et un peu vague dans cette histoire : le caractère de l'unique femme qui y paraisse. Cette femme, Benoît Castain, par une sorte de pudeur effarouchée, eut de la peine à l'esquisser seulement ; s'il l'eût décrite à l'aise, il n'eût pas été lui-même... Tout ce travail d'ajustage et de polissage, j'aurais pu l'accomplir au cours des soirées que laisse libres et vides, de temps à autre, même en temps de guerre, le devoir militaire, et que j'ai consacrées à mettre simplement ces notes en ordre. Peut-être en serait-il résulté un roman bien fait : cela n'eût pas compensé, à mon sens, la perte en réalité, en vie. Par les inégalités du ton, par les heurts et les sautes du récit, le lecteur ressentira mieux, il me semble, ce que j'ai ressenti moi-même en le recueillant.

Réalité, vie, le moins d'artifice possible : n'est-ce pas, dans les heures où nous sommes, ce que la plume du conteur doit laisser passer? Le seul désaccord que je me sois permis avec le réel fut de changer, non seulement le nom des personnes, mais aussi tous les noms de lieu. Inutile de consulter une carte pour retrouver ceux-ci : ils n'y figurent point.

II

On se souvient que le 29 juillet 1914, quand l'Allemagne eut déclaré « l'état de danger de guerre », la France prit de son côté des mesures de précaution : mais, par un scrupule qu'on jugera maintenant excessif, nos troupes de couverture, dans leur ensemble, furent maintenues à dix kilomètres environ de la frontière.

A cette date, Benoît Castain était maréchal des logis dans une batterie à pied, cantonnée au fort de Cissey, au voisinage des trois frontières, France Luxembourg, Lorraine annexée. Le fort de Cissey commande la belle route accidentée qui va de Busshofen, Lorraine, à Uffigny, France. Vers le printemps qui précéda la guerre, l'état-major français s'avisa qu'en arrière de Cissey, une vaste butte boisée sur laquelle s'élèvent d'abord le château, puis, plus en arrière, le village d'Uffigny, constituait une position merveilleusement défensive, à tel point que, le fort de Cissey supposé tombé aux mains de l'ennemi (ce qui semblait improbable, car Cissey était construit et armé de la façon la plus moderne), l'ennemi ne pourrait déboucher de sa position si on organisait la butte d'Uffigny. Seulement, pour entreprendre l'organisation complète de la butte, les crédits manquaient. On se borna à désigner et à préparer l'emplacement d'un groupe de mitrailleuses fixes, tout près du plateau, dans une échancrure de bois qui entourent la butte et qu'on appelle : bois du Haume. Si modeste que fût un tel appareil défensif, les spécialistes s'accordaient à déclarer que, grâce à la configuration exceptionnelle du site et à l'impossibilité de repérer sous bois le groupe des mitrailleuses, aucune attaque d'infanterie allemande ne dépasserait le fond de la vallée.

L'écheveau diplomatique s'embrouillant, on s'occupa d'armer la batterie du Haume : mais les quatre mitrailleuses destinées à cet armement n'étaient pas encore livrées par l'usinage.

On en demanda quatre autres, d'urgence, à une place forte secondaire de la région. Cependant le génie mit la dernière main au terrassement et aux plates-formes. En même temps, des emplacements de batteries lourdes furent désignés autour d'Uffigny : on se réserva de les aménager, si la guerre éclatait. En vue d'opérer la liaison entre le fort et l'arrière, une communication par téléphone fut établie d'Uffigny à Cissey ; le projet comportait même une station de « sans fil » au château, dans un des deux pavillons de l'entrée. Comme le maréchal des logis Benoît Castain connaissait le maniement des appareils radiotélégraphiques, qu'il était réputé intelligent, sérieux, et que, de plus, il savait l'allemand, on l'installa à Uffigny avec trois

canonniers, plus un brigadier et un cycliste. Tous les six logèrent dans le pavillon du téléphone.

Le château d'Uffigny, pour lors, n'était pas habité : il ne restait dans la grande bâtisse empire, maladroitement flanquée d'une tourelle au temps de Walter Scott, qu'un garde, Joseph Archer, dit Joze, sa fille Gertrude avec une petite bonne de seize ans qui l'aidait : ils habitaient l'autre pavillon de l'entrée. De plus, couchant au château comme veilleur de nuit, un jeune domestique alsacien nommé Rimsbach, surnommé le manchot, parce qu'il avait, de naissance, le bras droit court et la main droite difforme.

Quant aux propriétaires, on les attendait d'un jour à l'autre lorsque les bruits de guerre commencèrent à circuler.

C'étaient des Russes, ou plus exactement des Polonais sujets du tsar, une famille Somski qui, séduite par le site et la réputation giboyeuse du domaine, l'avait acheté huit ans auparavant. Chaque année, ils arrivaient dans le pays un peu avant la saison de la chasse ; ils s'en allaient aux premiers froids. Le baron Somski, banquier à Lodz, était un homme court et massif, avec de grosses joues en pelotes molles de couleur terne, des favoris grisonnants, une calvitie d'un rose tendre, des mains courtes dont les doigts ressemblaient à de petites saucisses ; passionné pour la chasse, il tirait à merveille. La baronne, lourde et surnourrie comme lui, mais d'un modèle plus allongé, plus élégant, plus aristocratique, gardait encore de la beauté sur ses traits empâtés et flétris. Trois enfants, deux filles et un garçonnet, beaucoup plus jeunes que ne l'eût fait présager l'âge apparent du père et de la mère, complétaient la famille : jolis enfants, trop bien habillés, bruyants et bavards, d'un bavardage polyglotte, allemand, anglais, français, plus une autre langue non classée par les habitants d'Uffigny, et qui était sans doute du polonais ou du russe. Une domesticité nombreuse, recrutée dans toutes les contrées d'Europe, accompagnait les Somski. Un Tcherkesse coiffé du bonnet à longs poils, un sabre court pendu à sa ceinture de cuir doré, servait de portier, à l'émerveillement des villageois. La bonne du petit garçon, jaunâtre et camuse, avait l'air d'une Mongole. Le chef était Italien, les femmes de

chambre Autrichiennes et Anglaises. Un équipage de chasse, chevaux et chiens, dont les piqueurs étaient Polonais, s'installait dans les vastes communs, aménagés pour cet usage. Tout ce monde, pendant sept à huit semaines, emplissait Uffigny et les environs de chevauchées, de randonnées en auto, de pique-niques, de tennis, de golf et de tango. Une des nombreuses fermes du domaine, la plus éloignée du château, celle de Gourdenange, dont le territoire débordait sur le Luxembourg, se transformait en une manière de Trianon : la baronne y jouait coûteusement à la Marie-Antoinette ; on y donnait des fêtes champêtres de jour et de nuit... Pour profiter de l'aubaine, les gentilhommières voisines, passablement assoupies à l'ordinaire, se réveillaient ; le baron invitait largement. Les officiers des garnisons voisines étaient conviés, hébergés, fêtés ; Somski aimait l'armée. Quant aux habitants d'Uffigny, c'était pour eux une coulée de Pactole. Les Somski achetaient sans jamais marchander ; toute liste de souscription qu'on leur présentait gonflait son total de cent francs au moins. En quittant le village, la baronne remettait, chaque automne, vingt-cinq louis au maire et vingt-cinq louis au curé. Après ces suprêmes largesses, la bande s'évadait en coup de vent du château comme elle était venue. Parc, bois, landes giboyeuses, jardins et la grande bâtisse empire avec sa tourelle incongrue, s'endormaient de nouveau, n'ayant plus pour habitants que le « père Joze », Gertrude et le manchot Rimsbach. Cependant, à l'autre bout du domaine, la ferme modèle de Gourdenange redevenait pour le reste de l'année une ferme comme les autres, une ferme de bœufs et vaches, de porcs et de poulets, de beurre, de fromage et lait caillé, — sous la surveillance intermittente de Joze.

Durant les heures fiévreuses de la fin de juillet 1914, alors que certains bourgeois de la contrée, pris de panique avant le danger, décampaient déjà, on ne s'étonna point de ne pas voir arriver les maîtres du château. Leur représentant à Uffigny — Joze Archer — s'affirma d'ailleurs, dès le début de la crise, un des plus sages et des plus braves du village, rassurant les timides, exhortant tout le monde à ne pas quitter son pays.

— Évidemment, — disait-il (à l'estaminet de la *Roue*

d'Or où les gens de son âge se réunissent vers cinq heures pour boire un coup et faire une partie), — évidemment, nous sommes ici un peu trop près du volcan. Mais, même si nous devons recevoir les escarbilles, ne vaut-il pas mieux demeurer en force pour parer à l'incendie? Du reste, n'ayez crainte. Ce n'est pas les Boches, cette fois, qui pénètreront chez nous.

On l'écoutait, on l'approuvait. D'abord, c'était un ancien de 70 : à plusieurs des gens d'Uffigny il avait montré ses papiers militaires, et une lettre de félicitations, pour un acte d'audace, qui lui avait été écrite par un officier supérieur de l'armée de Bourbaki. Habitant le pays depuis huit années seulement, ce qui n'est guère à la campagne, il avait su s'y faire adopter, grâce à sa complaisance, à son humeur égale, à l'appui qu'il ne marchandait pas quand on avait besoin des largesses ou du crédit de ses maîtres : le baron et la baronne semblaient faire grand cas de lui. Nullement fier, bien que ses fonctions fussent en réalité celles d'un intendant, ce grand vieillard maigre comme un peuplier, à la fois très vieux de visage et de poil et leste de ses membres à faire envie aux plus jeunes, ne s'habillait pas comme un monsieur; on lui en savait gré ; il portait la casquette de jardinier, une casquette usée durant la semaine, et une casquette propre le dimanche, fréquentait le débit et y trinquait amicalement avec les plus humbles cultivateurs. On l'avait nommé conseiller municipal. On estimait la façon dont, sa femme morte en couches, il avait élevé sa fille Gertrude. Celle-ci, on la traitait comme une enfant du pays : arrivée gamine à Uffigny, elle avait été instruite à l'école, elle avait fait à l'église paroissiale sa première communion ; elle avait grandi sous les yeux de tous jusqu'à devenir une jolie fille blonde et ronde, aussi avenante que son père et peut-être plus serviable encore : avec cela, tout à fait sage.

Les deux pavillons, celui du poste téléphonique et celui où logeaient Archer et sa fille, se faisaient vis-à-vis, de chaque côté de la grille principale du château, à quarante mètres de distance. Pourtant, occupé d'installer son poste, Benoît, jusque vers la fin de juillet, n'eut guère l'occasion que de saluer au passage son avenante voisine, sans lui adresser la parole : il était, pour risquer l'abordage, bien trop timide. « Je

ne crois pas que, les premiers temps, je l'aie même regardée — me disait-il... J'avais autre chose à penser. Mon matériel de sans-fil n'arrivait pas ; j'étais désespéré ; il me semblait que je ne servais à rien. Enfin, on m'envoya une dynamo... Le reste du matériel suivit, tant bien que mal... Non! je me faisais trop de mauvais sang pour songer seulement aux filles d'Uffigny... » En revanche, il fit tout de suite la connaissance de Joze Archer, qui lui aplanit obligeamment les menues difficultés de son installation; tout de suite ils s'entendirent à merveille. Le vieux, alerte et optimiste, avait une parole qui réconfortait, dans un moment où, sur les plus fermes, planait le souvenir des funestes imprévoyances de 1870. Certes, Benoît Castain avait vu au travail ses camarades et ses chefs : il connaissait la belle préparation et le courage solide de son coin d'armée. Mais cela lui réchauffait le cœur d'entendre cet ancien, qui avait vécu, quarante-quatre ans plus tôt, l'affreuse retraite de Pontarlier, proclamer la certitude « qu'on était prêt partout, et que les Boches useraient leurs griffes sur la cuirasse française ». Et Benoît aimait aussi à entendre le vieux soldat lui vanter les défenses de Cissey de « son fort » à lui Benoît, où il venait de passer la première année de son rengagement.

— J'ai vu quelques-uns des leurs, en Allemagne, quand j'accompagnais monsieur le baron dans ses voyages, — contait Archer. — Ça fait de l'effet de loin : mais je me suis laissé dire qu'il y a plus de parade que de réalité... Beaucoup ne sont pas armés ou ont un vieil armement. Dame! l'argent manque; quand on veut se défendre à l'est et à l'ouest, il en faut trop... Pour ce qui est de leurs soldats, ils marchent sous les coups de trique; mais, qu'on leur tue leurs officiers, vous les verrez se rendre ou détaler. Je les connais bien!

III

De poste à poste, les téléphonistes militaires se communiquent naturellement les nouvelles, même celles qui ne sont pas « de service ». La bouche cousue sur les nouvelles de service, Benoît ne cachait pas aux gens d'Uffigny ces menus renseignements que ses collègus elui passaient le long du fil,

bribes de conversations entendues ou de lectures dans les journaux. Uffigny fut ainsi tenu au courant de la crise à mesure qu'elle s'aggravait... Le jeudi, c'était une lueur d'espoir pacifique, une détente présagée entre l'Autriche et la Russie. Le vendredi, la Russie, lasse d'être jouée, mobilisait. Le samedi matin, la mobilisation française était à ce point escomptée à Uffigny, que le maire avait déjà préparé d'office la réquisition des chevaux : sur ces postes frontières, le souci patriotique de « n'être pas en retard » tourmentait tout le monde. Les propriétaires de la commune, avertis, devaient tenir prêts véhicules et attelages; le lieu de rassemblement des chevaux était fixé au paddock du château, luxueusement établi de l'autre côté du bâtiment principal par rapport aux pavillons de l'entrée, et à près de huit cents mètres en arrière; un autre portail y donnait accès, de la route. Quand, le même jour, vers cinq heures, le tocsin jeta dans l'air embrasé la clameur d'alarme, on l'attendait : il ne surprit personne. A Uffigny, comme ailleurs, des paysannes tamponnèrent contre leurs yeux le mouchoir à carreaux; comme ailleurs, les gas crânèrent et chantèrent *la Marseillaise.* Mais, là comme sur tout le territoire national, de Bayonne à Nancy, de Dunkerque à Menton, on respira plus à l'aise, et l'on se dit : « Tout vaut mieux que la misérable paix où nous croupissions : *ça ne pouvait plus durer...* »

La présentation des chevaux fut prescrite pour le lendemain matin, dimanche, à neuf heures. Les propriétaires firent diligence. Dès huit heures un quart, presque tout le contingent se groupait déjà sur le vert tapis du paddock : bons chevaux de labour et de roulage aux croupes rondes, auxquels par coquetterie le maître avait fait la toilette, peignant la crinière et tondant les pâturons ; bidets de fermes, vifs, gorgés d'avoine, mais dont les maigres flancs n'ont jamais le temps de se remplir, tant ils passent d'heures à trotter sur les routes ; haridelles de marchands ambulants, faméliques et infatigables : toute la cavalerie travailleuse du pays se rassemblait sous la conduite des maîtres. Les maîtres, c'étaient des paysans bien rasés, endimanchés ; on remarquait aussi quelques femmes, commères rebondies, jacassantes, parlant à leur canasson

quand elles ne trouvaient plus à qui parler. A part s'alignaient les bêtes de luxe, les paires d'alezans menés par les cochers de châtelains, les doubles poneys accoutumés à véhiculer des complets clairs et des toilettes de lingerie, les cobs de chasse et même un cheval de course, tenu par un lad au rose visage parsemé de grêlons. Tout ce monde, fervent et actif, attendait la venue de la commission militaire annoncée pour neuf heures et demie. Les yeux interrogeaient tour à tour le coude de la route, entrevu à travers un saut de loup, et l'horizon bleuâtre par delà le creux de la vallée, par delà les hauteurs du fort de Cissey : là-bas, bien que la guerre ne fût pas déclarée encore, on devinait la concentration déjà menaçante de l'ennemi.

En cet instant se place un fait inouï dans l'histoire des précédentes luttes entre grands peuples civilisés, et dont pourtant, cette fois, on cita plusieurs exemples au voisinage de nos frontières. Le bruit d'une cavalerie encore lointaine fit dresser les oreilles et retourner les têtes vers les denses futaies du parc, dont la lisière se dessinait un peu en arrière du château, et qui, de là, s'approfondissaient pendant plus de deux kilomètres, jusqu'à la ferme modèle de Gourdenange. Oui... Pas de doute... Un trot cadencé, un trot nombreux approchait, venant de là... Et soudain, de l'allée centrale débusquèrent douze cavaliers gris pâle, coiffés de casques à plaque horizontale, la lance à la botte, le revolver au poing : ils foncèrent sur le paddock, tirant au hasard quelques balles qui ne blessèrent personne, cernèrent le groupe des chevaux et des conducteurs, tandis qu'un des leurs, pareil aux autres à première vue mais qui était leur chef, arrêtait sa monture frémissante juste contre le lad grêlé, et, lui mettant le revolver sous la figure, criait en français :

— Réquisition !... Réquisition de l'Empereur... Donner tous les chevaux, tout de suite !...

On obéit. Moins par peur que par stupeur. Tandis qu'on pensait : « Comment sont-ils venus? » on ne songea pas d'abord, à se défendre. Ces paysans désarmés ou pourvus d'un mauvais bâton massèrent leurs chevaux au centre du cercle formé par les cavaliers... On chuchotait leur nom : les uhlans...

Les uhlans! Ce n'était pas encore la guerre, et déjà ils étaient en France, ces vautours? Du côté d'où ils venaient, c'était la frontière luxembourgeoise, où justement on se croyait préservé, loyalement confiant dans la barrière de la neutralité! Avec une colère sourde on inspectait les solides gaillards, droits sur leurs selles, l'arme en arrêt. Deux d'entre eux avaient mis pied à terre, sur un ordre de l'officier. Rapidement, celui-ci leur désigna les bêtes qui lui paraissaient bonnes à prendre; ils les liaient par le licol à une corde qu'ils avaient apportée... Tout cela tellement inattendu, et d'une succession si brève, si stricte, que les conducteurs français, paralysés, courbaient les épaules comme sous un orage de grêle... L'officier sentait bien qu'il fallait se hâter, que la résistance d'un seul susciterait la révolte de tous : il brusquait la rapine, injuriant, cravachant les deux uhlans qui ne se pressaient pas assez à son gré, en appelant d'autres qui mirent à leur tour pied à terre et prêtèrent la main.

Ce hardi coup de banditisme eût réussi probablement, si, au lieu de la trentaine de bêtes qu'il pensait trouver, le lieutenant de uhlans n'en avait trouvé cinquante, dont plus de vingt méritaient qu'on les volât. Le convoi, voleurs et butin, allait repartir par la même route, lorsqu'une auto pénétra dans le parc à toute allure, chargée d'uniformes français : un coup de feu en partit, un uhlan roula par terre. Ce fut, pour les paysans, l'exorcisme. Ils se ruèrent sur les uhlans, sans souci des balles et des lances, les tirant par la botte, crevant à coups de couteau le ventre de leurs montures, combattant du bâton contre le fer. En même temps les automobilistes, débarqués, entraient dans la bataille, un officier de chasseurs et un vétérinaire, armés de bons revolvers d'ordonnance, plus le soldat-chauffeur et le secrétaire de la commission qui, le sabre-baïonnette à la main, chargèrent... Le lieutenant de uhlans, tenant tête avec bravoure, ralliait son groupe ; la mêlée s'enchevêtrait, uniformes gris, blouses paysannes, croupes de chevaux cabrés ; le lad et un cocher roulaient dans l'herbe foulée et sanglante ; la monture d'un des uhlans s'abattait sur son cavalier ; quelques bidets affolés, galopant au loin, gagnaient le village et y répandaient l'alarme...

L'algarade se dénoua aussi subitement qu'elle avait surgi :

trois coups précis, trois coups secs de mousqueton, tirés de près : deux uhlans désarçonnés dans une rauque clameur, douloureuse, tandis qu'un troisième pendait à la selle de son cheval fou. Une seconde salve : cette fois c'est l'officier qui s'abat. Alors, ce qui restait de uhlans se dégage, éperonnant au sang les chevaux qui bondissent, et, — poursuivis par des balles qui ne les atteignent plus, — cinq ou six environ s'enfoncent à bride abattue dans les profondeurs du parc et disparaissent...

On constata alors d'où venait la rescousse imprévue qui décidait la victoire. Gertrude Archer, percevant les premiers coups de revolver tirés par l'officier allemand, avait couru au château ; de loin elle avait vu la bagarre : aussitôt elle avait eu l'idée de revenir en toute hâte vers le pavillon du téléphone.

— C'est alors, mon capitaine, — racontait Benoît, — que je l'ai vraiment *vue* pour la première fois. Toute rose, ses cheveux, si clairs défaits d'avoir couru, les mains sur sa poitrine qui palpitait... émue mais toute brave... Elle disait : « Monsieur le maréchal des logis, vite, venez ! les Prussiens sont là. » Nous n'étions que quatre, le brigadier et le cycliste absents. Nous prîmes nos mousquetons, et en route ! Elle voulait venir avec nous... elle n'avait pas peur ! Comme le disait un de mes hommes (un nommé Courtaud, mort depuis bien tristement) : « Avec un petit lieutenant comme ça, à cheveux blonds, en corsage de percale rouge et en jupon court, c'est plaisir d'aller au feu. »

Tous quatre bons tireurs, défilés derrière le mur-bahut d'une grille voisine du paddock, Benoît et ses hommes abattirent méthodiquement leur homme à chaque coup. Ensuite ils s'avancèrent vers le champ de bataille et, avec les officiers de la commission, avec les paysans, bientôt avec tout le village, inventorièrent les pertes. Cinq chevaux de uhlans étaient immobiles, deux finissaient d'agoniser, ruant et hurlant par terre. Les cinq uhlans désarçonnés semblaient morts, et, parmi eux, l'officier, couché sur le côté, crispant encore ses doigts sur la crosse du revolver... Benoît se pencha vers celui-ci et souleva la main vide, pour regarder sur la manche l'insigne du grade : subitement l'officier se redressa à demi et lui déchargea deux coups de revolver qui n'atteignirent

que la jambe gauche. Benoît tomba. Courtaud, indigné, fit partir à bout portant son mousqueton dans la figure du uhlan, qui, cette fois, s'abattit à la renverse, la face arrachée et la cervelle jaillie. On releva Benoît, incapable de tenir debout. On le porta au plus près, dans le pavillon d'Archer, où Gertrude le fit déposer sur le lit d'une chambre libre, au rez-de-chaussée, à côté de celle de Joze... Le médecin d'Uffigny achevait de lui panser la jambe — rien de grave, mais le mollet traversé en séton, au même endroit, par les deux balles, — quand Joze arriva, monté sur un des chevaux de Gourdenange et menant l'autre par le licol. Il n'avait pas aperçu les uhlans à l'aller, mais au retour, la galopade des fuyards l'avait averti... Le temps, de se cacher avec ses bêtes dans un taillis, et la troupe affolée avait passé, tout près, sans prendre garde à lui...

IV

Coup sur coup, après ce dimanche mémorable, de grands événements secouèrent l'Europe : violation de la neutralité luxembourgeoise, de la neutralité belge ; entrevue tragique de M. de Jagow et de l'ambassadeur anglais, l'Angleterre déclarant la guerre à l'Allemagne, l'Allemagne déclarant la guerre à la Russie et à la France, Liége bombardé, sa résistance, l'arrêt soudain de l'offensive allemande butant contre l'héroïsme d'un petit peuple, l'entrée des troupes françaises en Alsace, en Lorraine. Au tonnerre des canons de 75, l'Europe put espérer un instant que le Moloch allemand allait crouler tout d'une pièce, et qu'une fois de plus, les trois couleurs et *la Marseillaise* allaient affranchir le monde.

Cette trêve d'espérance, qui devait finir vers le 20 août, à Morhange et à Charleroi, Benoît Castain la passa tout entière dans le pavillon de Joze Archer. Ceux qui s'étonneraient qu'un sous-officier de l'armée active ait pu ainsi être soigné chez des civils au lieu d'être transféré dans un hôpital militaire sont priés de se représenter combien son cas fut exceptionnel : blessé d'avant la guerre, au moment où se mettait en branle la mobilisation des combattants, nul service sanitaire n'était

prêt, encore, à le recevoir. Le vieux médecin d'Uffigny, le docteur Béval, s'accorda avec l'aide-major du fort de Cissey pour s'opposer au transport. On passa outre les objections de régularité : on avait bien d'autres soucis. Castain ne fut même pas remplacé au poste téléphonique ; bien pansé, bien couché sur le coup, sa fièvre était tombée presque tout de suite ; en le consultant sur les cas difficiles, le brigadier et ses hommes suffisaient à assurer les transmissions. Voilà comment, au lieu de cette monotomie de l'hôpital dont il devait connaître plus tard toute la tristesse, le maréchal des logis blessé eut la sensation d'être soigné comme chez soi.

Le récit qu'il me fit de cette cure fut assurément la partie la plus embarrassée, la plus réticente de toute son histoire. Pourtant ce qui le gênait tellement à confesser était la chose la plus naturelle, et que j'avais pressentie dès les premiers mots. Dans l'émoi universel d'une guerre qui commence, si proche de la frontière, un garçon de vingt-trois ans, d'un extérieur agréable, est transporté blessé dans la maison qu'habitent seuls un vieux patriote et sa fille; la fille est accorte et dévouée; le père qui la sait très sage et qui a jugé la moralité du blessé, laisse à la jeune fille toute liberté pour exercer son rôle d'infirmière...

Il n'est pas besoin d'être devin et psychologue pour présager le sentiment qui naîtra entre le blessé et l'infirmière. Qu'ils demeurassent indifférents l'un à l'autre, ayant l'un et l'autre le cœur libre, voilà qui eût été anormal. C'est ce que je fis entendre à Benoît Castain, pour l'aider dans sa confession : mais ses lèvres se refusèrent longtemps à nommer ce qui, pour elle et pour lui, transforma ces quelques journées d'août en la merveilleuse féerie du premier bonheur. Il me parla d'elle pour essayer de la décrire, rouge de pudeur quand il faisait allusion à ses cheveux clairs, à sa petite tête « qui ressemblait à une pomme », à sa taille si ronde, à ses mains si adroites pour l'assister. « Des mains fraîches... qui, quand elles vous touchaient, faisaient du bien comme un air de printemps. » Il ne me dit pas encore : « Elle m'aima... » ou « je l'aimai... » Et j'ai bien cru comprendre qu'entre eux, jusqu'à ce que les événements vinssent brusquer leur timidité, le mot n'avait jamais été prononcé.

Les circonstances se prêtèrent d'ailleurs à favoriser leur intimité. Entre eux, le vieux Joze n'apparaissait guère qu'aux repas; parfois même il restait absent tout un jour, toute une nuit. Depuis que la guerre avait éclaté, sa responsabilité de régisseur le tourmentait; il parcourait sans relâche le domaine et les environs du domaine, entre Cissey et Gourdenange, laissant au manchot Rimsbach la garde du château. Son idée fixe était qu'une autre randonnée de uhlans menaçait.

— Et qu'est-ce que je dirai à monsieur le baron, qui est bloqué en Pologne, si une fois la paix signée il trouve en rentrant à Uffigny son château pillé et incendié?...

Benoît et la jeune fille connurent donc de longues heures tête à tête. D'abord ils furent un blessé quelconque et une infirmière quelconque, puis, l'inquiétude et la douleur diminuant, leurs personnalités se dessinèrent l'une pour l'autre. Gertrude disait :

— Je ne peux pas regretter d'avoir donné l'alarme : pourtant, si je ne vous avais pas appelé, vous ne seriez pas blessé à l'heure qu'il est...

— C'est tout naturel d'être blessé, quand on est soldat et qu'il y a la guerre, répliquait Benoît. Et si je ne reste pas boiteux, je suis plutôt content d'être ici...

Ainsi se parlaient-ils : dans les phrases qu'ils prononçaient, chacun enfermait une pensée pour l'autre. Longtemps ils ne s'en rendirent pas compte ; puis quand ils le soupçonnèrent, ils ne voulurent pas se l'avouer à eux-mêmes. Enfin, quand leur sentiment les oppressa si fort qu'ils ne purent plus douter, chacun prit à tâche que l'autre ne devinât point... D'être ainsi laissés ensemble, sans témoins, pendant des heures, leur pesa. Eux qui d'abord avaient causé de bonne amitié, se racontant leur enfance, avides de mettre en commun, pour ainsi dire, leurs jeunes souvenirs, le silence s'interposa entre eux, preuve gênante de leur embarras. Gertrude alors imagina de lire au blessé tous les journaux qu'elle pouvait réunir, puis quelques livres que prêta le docteur Béval : ce furent des romans de Feuillet et d'Halévy, surtout. Ainsi la gêne de causer ou de se taire fut évitée. Le malheur, c'est que ces romans, pour chastes qu'ils fussent, tournaient cependant autour de l'amour. Deux

cœurs se cherchaient ou se fuyaient : des personnages imaginaires souffraient par l'amour ou s'y complaisaient. Arrivée à ces dangereux épisodes, Gertrude devenait rouge jusqu'à la racine de ses cheveux pâles ; elle butait sur les mots ; elle ne comprenait même plus ce qu'elle lisait. Benoît, en l'écoutant, éprouvait une gêne singulière, mélangée d'un étrange bonheur; si Gertrude s'arrêtait, elle entendait dans le silence le souffle devenu haletant du blessé...

Plusieurs fois, dans de pareils moments de silences, comme s'il les eût guettés, le manchot Rimsbach entra brusquement dans la pièce où ils se trouvaient. Chaque fois il donnait un motif valable de son intrusion : un ordre laissé par Joze, qui requérait l'aide ou le conseil de Gertrude ; tel dégât découvert au cours de ses rondes dans le château et qu'il signalait à la jeune fille ; une lettre que le piéton lui avait remise et qu'il apportait. En s'acquittant de ces commissions, il ne manquait pas de ricaner sottement, dévisageant le couple interdit, non sans déclarer : « — Je vous dérange... » Gertrude reprenait vite la maîtrise de soi; elle exerçait sur Rimsbach une autorité visible : un ordre bref, et l'autre filait doux. Mais Benoît s'irritait.

— Vous voyez bien qu'il nous espionne, — disait-il. — Qu'il attende seulement trois ou quatre jours, quand je pourrai mettre le pied par terre. Du reste, il me déplaît, votre manchot. Ça doit être un Prussien déguisé, et je ne serais pas plus étonné que ça si c'était lui qui avait appelé les uhlans.

Gertrude riait aux éclats :

— Rimsbach ! Un espion ! Il est bien trop bête. Et puis, papa le connaît à fond. Il connaît même ses parents.

Elle ajoutait :

— Ce ne serait pas un mauvais diable s'il n'avait pas de vilaines fréquentations.

Benoît savait à quoi elle faisait allusion. Le manchot, dans le pays, était réputé coureur de jupons. Il attaquait les femmes avec une audace niaise d'inconscient, que les rebuffades ne décourageaient pas. Sans oser questionner Gertrude, Benoît devinait qu'elle-même avait subi ses avances grossières : elle avait dû les rabrouer de telle façon que l'autre en demeurait encore déconfit, bien aise cependant de la tourmenter, à

cause de l'intrus, qu'il soupçonnait d'être un nouvel amoureux.

Cependant la convalescence de Benoît s'accéléra. Pour lui, comme pour Gertrude, ce fut un soulagement quand il put quitter le lit. Profitant des chaudes journées de la saison, Gertrude l'installa dans le parc, devant le pavillon, étendu sur une chaise longue de paille tressée, prise dans sa chambre. Assise auprès de lui, elle bavardait gentiment, les doigts occupés à quelque ouvrage ; ou bien elle lisait à haute voix. D'être dehors ensemble, à la vue de tous les gens qui passaient, cela les rassurait, les délivrait de cette joie inquiète, ardente, qui les harcelait dans la maison.

— Oui... ces jours-là... qu'il faisait tellement bon à l'ombre du pavillon... avec du soleil tout plein le ciel, tout plein le parc, et elle près de moi, si bonne pour moi... vraiment j'étais trop heureux. J'aurais voulu que ça dure toujours, j'en oubliais tout, mon capitaine : j'oubliais même qu'il y avait la guerre. Ce n'était pas bien !...

Très vite, Benoît put se tenir debout ; il s'exerça à marcher, au bras de Gertrude, dans les allées que l'herbe commençait à conquérir sur le sable qu'on ne ratissait plus. Mais dans ces promenades côte à côte, où parfois le blessé sentait palpiter tout contre sa main le cœur de sa garde, leur jeunesse encore les tourmenta : et, d'accord, ils y renoncèrent le plus tôt possible. En somme, Benoît était guéri. Les balles, tirées de trop près, avaient cautérisé la déchirure qu'elles ouvraient. Le sous-officier put aller et venir, appuyé sur une canne. Aussitôt il prétendit non seulement reprendre son poste de jour dans le pavillon, mais y coucher de nouveau sur la paillasse et le châlit. Le médecin s'y opposa.

— Et mademoiselle Gertrude me regarda si effarée, ses joues devinrent si blanches, sans qu'elle pût dire un mot, que je restai quelques jours encore... Le docteur m'y engageait, parce que naturellement, j'étais mieux soigné là...

Il resta : mais d'avoir compris, et de s'être avoué combien leur coûterait même une demi-séparation, cela commença de les alanguir. Encore point d'aveux échangés : la complicité des regards longuement unis, sans qu'on parle, des mains qui s'attardent l'une contre l'autre, sans oser une caresse...

— Je vous assure, — ajoutait Benoît, — que j'avais hâte de retourner dans mon cantonnement. Nous ne faisions pas de mal; mais enfin, il y avait des nuits, où, son père étant en tournée dans le domaine, elle et moi dormions seuls sous le même toit. Je me doutais bien qu'on devait commencer à causer dans le village. Le ricanement de ce diable de manchot m'en avertissait. J'aurais dû prendre mon parti, m'expliquer franchement avec Gertrude; ce qui m'en empêcha je crois, c'est que je n'aurais jamais osé lui avouer la raison de mon souci. Voilà. J'ai été lâche. On s'en repent toujours. J'ai eu de quoi me repentir.

Au moment où l'adjudant s'accusait ainsi, l'ombre hâtive de cette fin d'automne avait déjà envahi la petite chambre d'hôpital; nous causions ensemble sans presque plus nous voir. Une infirmière entra, portant le goûter du blessé : une tasse de cacao et un rond de pain grillé. Elle s'étonna :

— Comment ! pas de lumière... Vous dormez donc?

Elle fit jaillir l'électricité, et tout de suite s'excusa, non sans confusion :

— Ah ! capitaine. Vous êtes toujours là...

— Oui, — dis-je. — Tout en bavardant, nous avons laissé passer l'heure et nous ne nous sommes même pas aperçus qu'elle emportait le jour.

Preste et souriante, l'infirmière déposa son plateau sur un guéridon, et sortit. Benoît avala en deux traits le contenu de la tasse, sans toucher au pain. Et presque aussitôt il continua son récit. Maintenant qu'il en avait dépassé le point critique — l'aveu de son intimité tendre avec Gertrude, l'aveu aussi de ses scrupules, — sa langue se déliait.

— Enfin, — reprit-il, — comme j'allais tout à fait bien, comme ma jambe ne se fatiguait même plus à marcher, il fut impossible à Gertrude de ne pas me laisser partir. Je revins coucher auprès de mes hommes, mais je continuai à prendre mes repas à la table d'Archer, en lui payant une petite pension. Ce qui me dégoûtait, c'était que Rimsbach mangeait aussi avec nous. Il ne ricana pas longtemps de moi, parce que je le pris à part et que je lui promis, s'il ne surveillait pas ses façons, une correction telle qu'il y perdrait

l'usage de son meilleur bras. « Tu es manchot, moi boiteux, lui dis-je. La partie sera égale... » Il se le tint pour dit, et ne ricana plus. Mais je le voyais pourtant, à midi et à sept heures, assis à table entre Joze et Gertrude. Et bien qu'il surveillât sa méchante figure et ne parlât guère, cela me bouleversait de songer qu'il pensait des vilenies sur une jeune fille comme Gertrude. « — Ne vous occupez donc pas de lui, me disait-elle, quand nous étions seuls... Je vous répète que c'est un gros niais, plus niais que méchant... » Moi, je n'étais pas tellement sûr que Rimsbach fût inoffensif. Je le sentais malveillant pour moi ; je sentais qu'il me guettait, et qu'il eût été bien aise de surprendre la moindre chose entre Gertrude et moi. Je le guettais à mon tour. L'idée que c'était une espèce d'espion me travaillait toujours, et cela me conduisit à relever certains faits bizarres.

» A la nuit tombante, derrière les persiennes fermées du château, on voyait la lumière s'allumer puis s'éteindre, de pièce en pièce, d'étage en étage, et finalement la verrière de la tourelle s'éclairer assez longtemps. D'autres fois la clarté, dans la tourelle, luisait, s'éteignait, se rallumait à plusieurs reprises : on aurait dit de signaux.

» Je signalai la chose à Gertrude : elle ne manifesta aucun étonnement.

« — C'est Rimsbach qui fait sa tournée, me dit-elle. Monsieur le baron exige qu'on visite soigneusement le soir toutes les pièces du château, en essayant toutes les lampes électriques. Il paraît que c'est le meilleur moyen pour que rien ne s'abîme. Et puis, il veut pouvoir, s'il arrive à l'improviste, trouver l'éclairage prêt à fonctionner...

» L'explication me parut vraisemblable, et de toute façon je savais maintenant que Rimsbach n'agissait pas à l'insu de Joze Archer, ce qui me rassurait à demi. Mais, n'est-ce pas? mon capitaine, quand on s'est mis une fois un soupçon dans la tête, les objections qu'on vous fait, les explications qu'on vous donne, ça calme un moment, ça ne convainc pas. Sans plus parler à Gertrude des éclairages nocturnes du château, je me mis à les surveiller attentivement. Ce qui me trottait dans l'esprit, vous le devinez. Les signaux lumineux de la tourelle pouvaient certainement s'apercevoir par delà le fort

de Cissey, en Lorraine annexée. Est-ce que ce polisson de manchot ne profitait pas de ses fonctions pour communiquer, par-dessus la vallée, avec les postes ennemis de la frontière?

» Tourmenté de tels soupçons, je ne m'en ouvris cependant pas à Joze Archer. D'abord, je ne pouvais articuler aucun fait décisif ; puis, Joze avait pour Rimsbach un faible évident, que le manchot entretenait par une dégoûtante servilité. Rimsbach avait beau négliger son service, abandonner son poste quand bon lui semblait, oublier les lettres dans sa poche et s'acquitter à la diable des commissions dont il avait la charge, il en était quitte, avec Joze, pour quelques injures qu'il acceptait en courbant le dos.

» Exemple : j'avais constaté qu'au lieu de coucher toutes les nuits au château, comme le lui prescrivait sa consigne, il ne se gênait guère pour s'en aller rejoindre, en pleine nuit, la garde-barrière d'un certain passage à niveau, dans le voisinage : mais je m'avisai bientôt que ces absences nocturnes n'étaient pas ignorées de Joze Archer, car je l'entendis (une fois qu'il bousculait le manchot pour je ne sais quel méfait) lui crier : « — Attends un peu que j'aille voir, cette nuit ou l'autre, si ta garde-barrière est toute seule dans ses draps... » Joze, très attentif, Joze à qui rien n'échappait, connaissait donc son Rimsbach. Et pourtant il ne le renvoyait pas. Et pourtant il le traitait avec une indulgence paternelle. Cela me rendait perplexe, sans pourtant me rassurer. Je continuai de surveiller le prétendu Alsacien. J'acquis la certitude qu'il découchait presque toutes les nuits, laissant le château se garder tout seul. Il y rentrait avant le jour, avant l'heure des travaux de la campagne. Deux fois, je pus m'assurer qu'il revenait bien de chez la garde-barrière. Une troisième fois il revenait certainement d'ailleurs, parce que je le vis sortir avant l'aube, des bois du Haume, juste du côté opposé à la maisonnette de la garde. Mais, précisément, le même jour, Joze, qui était de bonne humeur parce que les nouvelles des armées continuaient d'être favorables, le plaisanta sur une certaine bourgeoise — nommée madame Fulgence, — qui vivait avec un vieux mari, dans un chalet sur la route de Cissey, à l'extrême lisière du bois, vers la vallée. Ainsi tout s'expliquait encore.

» J'en étais là de mes hypothèses et de mes hésitations, quand l'évidence se dressa enfin devant moi. Voici à la suite de quels petits événements.

» Mes chefs du fort de Cissey, notamment le major et le lieutenant qui commandait ma section, ne m'avaient pas négligé, pendant ma convalescence. Ils me visitèrent à tour de rôle, les premiers jours ; quand j'allai mieux et que je repris mon service, ils espacèrent leurs visites, mais pourtant ne m'abandonnèrent pas dans mon nid d'Uffigny. C'est ainsi que le lieutenant, — il s'appelait Rabot, — parut un jour à cheval, vers onze heures et mit pied à terre devant le pavillon. J'étais assis sur le banc du seuil ; j'attendais la soupe que Gertrude servait à midi. Ni le manchot, ni Joze n'étaient encore arrivés. Le lieutenant me donna des nouvelles du fort. On ne voyait toujours pas l'ennemi, sauf quelques patrouilles faciles à disperser quand elles ne se rendaient pas à la première sommation. On profitait du répit pour s'armer, pour fortifier les défenses des environs. Entre autres, les quatre mitrailleuses étaient arrivées; on les installerait le lendemain à l'échancrure du bois du Haume, avec une section de mitrailleurs. Le temps pressait ; on signalait un petit recul de notre offensive en Lorraine, il fallait être prêt à défendre la vallée, si par malchance ces diables de Boches arrivaient à nous refouler sur la frontière... Tandis que le lieutenant me parlait ainsi, Joze rallia le pavillon, en compagnie de Rimsbach. Le lieutenant, qui avait fait sa connaissance lors de ses visites précédentes, lui serra la main. Au même moment, Gertrude cria de l'intérieur :

« — Papa, à table !

» Aussitôt, le lieutenant voulut prendre congé et se remettre en selle. Joze Archer lui dit :

« — Mon lieutenant, c'est peut-être bien de l'audace de ma part que de vous inviter. Mais si vous voulez faire honneur et plaisir à un vieux soldat de 70, acceptez de manger la soupe avec nous.

» Le lieutenant, gentil garçon très simple, hésitait un peu : Gertrude, qui s'impatientait de notre retard, parut sur la porte, et je crois que le plaisir de déjeuner avec cette jolie fille blonde le décida. Dame, il avait à peu près le même âge que moi !

» Le déjeuner fut, comme à l'ordinaire, copieux et bon : Gertrude tenait bien le ménage, avec l'aide de sa petite servante. On arrosa de vin gris une daube succulente, du fromage de Cissey, des pêches que le jardin mûrissait en abondance sans que les châtelains fussent présents pour en jouir. On prit le café; le vieux marc fut servi dans les longs verres; alors Gertrude quitta la table et laissa fumer les hommes. Joze et moi, nous nous intéressions passionnément aux récits que nous faisait le lieutenant de la mise en état du camp retranché, autour de Cissey. A son tour, le lieutenant questionnait Joze sur l'autre guerre, la guerre de la défaite : c'était merveilleux comme Joze expliquait clairement les combats auxquels il avait assisté, et conservait précis ses souvenirs d'artilleur; évidemment, redevenu civil, il avait gardé toute sa vie la nostalgie du métier de soldat. Entre lui et le lieutenant, moi qui n'avais que ma courte expérience de maréchal des logis, je ne pouvais naturellement que me taire et écouter. Ce qui m'agaçait, c'était la présence de Rimsbach, arrondissant ses gros yeux de chouette et ne perdant pas un mot. Or, ce qui se disait était de bonne pâture pour un espion : notamment cette nouvelle que les quatre mitrailleuses seraient dès le lendemain en batterie dans le bois du Haume et les dispositions par lesquelles on croyait barrer sûrement la vallée, même si le fort était pris ou masqué par l'ennemi. Le lieutenant parlait trop ; le vin gris et le vieux marc l'excitaient, et puis, dame, il se sentait en confiance ! Comment l'arrêter? Comment l'avertir?

« J'éprouvai du soulagement quand, interrogé à mon tour, j'eus à conter le long séjour que j'avais fait en Saxe, dans une ferme-école, avant mon service militaire. De tous les Boches, c'est peut-être les Saxons qui sont le moins brutes, et, cependant, le poids de cette fausse civilisation allemande m'était bien vite devenu insupportable. Je dis ce que je pensais des Allemands, qu'ils étaient assurément un gros peuple, mais n'avaient rien d'un grand peuple comme les Anglais et les Français.

» Je regardais Rimsbach en disant cela, et il me paraissait mal à l'aise. Joze et le lieutenant m'approuvaient.

» Vers deux heures, le lieutenant se remit en selle pour

regagner le fort. Joze partit pour Gourdenange; Rimsbach regagna le château. Moi, je demeurai un petit quart d'heure auprès de Gertrude avant de rejoindre le poste téléphonique. Depuis quelques jours, la mobilisation étant terminée, le poste n'avait presque pas de communications à transmettre et, bien que l'installation du « sans-fil » fût à présent complète, mon brigadier eût suffi à l'ouvrage; d'ailleurs, il savait où me trouver. Ainsi, j'aurais pu passer toute l'après-midi avec elle. Mais je vous l'ai déjà dit : quand nous nous trouvions en tête-à-tête, nous étions en même temps heureux et misérables. Nous nous quittions donc, après quelques minutes en commun, nous nous en allions, chacun de son côté, à nos travaux... Et aussitôt chacun de nous était comme saisi d'un remords, regrettait cruellement l'absence de l'autre, s'en voulait à mort d'avoir abrégé le bonheur d'être ensemble : mais il était trop tard.

» Le soir, Joze, point encore rentré de Gourdenange, n'assista pas au dîner; il me fallut dîner entre Gertrude et Rimsbach, ce qui arrivait encore assez souvent. Nous dépêchions alors le repas au plus vite ; le manchot, ayant toujours quelque rendez-vous en tête, s'esquivait dès qu'il pouvait, soi-disant pour sa tournée dans le château : Gertrude et moi, nous allions nous asseoir sur le banc de la porte, et l'ombre, qui se faisait peu à peu plus épaisse autour de nous, nous donnait le courage de ne pas nous quitter.

» Je me rappelle que, ce soir-là, 16 août, personne ne vint nous déranger. Il faisait beau... tellement beau que... comment exprimer cela?... du bonheur, trop de bonheur nous semblait descendre du ciel, où nous regardions en même temps les dernières clartés du jour et les premières étoiles. La main de Gertrude était dans la mienne : bientôt je la sentis trembler, et, levant mes yeux vers ses yeux, j'aperçus qu'ils contenaient des larmes. Il me fallut la presser de questions. Elle finit par avouer que la conversation du lieutenant, au repas de midi, l'avait bouleversée. Il m'avait dit, au cours des renseignements qu'il nous donnait sur le rôle du fort de Cissey dans la présente campagne : « — Si, comme je l'espère, nos progrès en Lorraine continuent, nous ne moisirons pas ici. Et toi, mon petit Benoît (il me tutoyait par amitié), tu auras à transporter du côté de

Metz tes fils et ta dynamo! » Gertrude avait ruminé cela toute l'après-midi, en s'occupant du ménage et en cousant... Et maintenant, goûtant comme moi l'immense bonheur d'être réunis, elle s'attristait à l'idée que ce bonheur fût tellement précaire. Je la rassurai de mon mieux. Je lui dis que mon rôle de téléphoniste ne me faisait pas courir de grands dangers, ce qui n'était pas tout à fait vrai : dès qu'un poste est repéré, il est aussitôt l'objectif de l'ennemi. Je la suppliai d'être brave, afin que j'eusse tout mon courage, s'il fallait partir. « — Je ne suis pas héroïque du tout, moi, me répondit-elle. Si vous restez toute la guerre hors de la portée des ennemis, tant mieux. Est-ce que vous n'avez pas payé votre dette au pays? Vous êtes probablement le premier blessé de la campagne! » Comme elle sanglotait, je pris sa tête contre ma poitrine, et nous demeurâmes ainsi, sans parler, assez longtemps pour que la nuit devint noire autour de nous. Les derniers bruits du village se turent peu à peu. Gertrude, plus calme, continua de reposer sur moi.

» Un bruit de pas, craquant sur le gravier de l'allée à une assez grande distance de nous, vers le château, la fit se redresser et s'écarter un peu. Nous prêtâmes l'oreille. Les pas se rapprochèrent un instant, puis s'éloignèrent : le silence était si complet que nous entendîmes distinctement une porte, dans le mur d'enceinte du parc, une porte éloignée d'au moins deux cents mètres du pavillon, s'ouvrir et se refermer.

« — C'est Rimsbach qui s'échappe, — murmura Gertrude. — Ce petit vaurien ne peut plus passer une nuit au château, quand il sait que papa est absent.

» Je ne répondis pas : je me gourmandais moi-même de n'avoir pas, comme je me l'étais promis, guetté ce soir l'éclairage de la tourelle. L'idée s'implanta en moi que Rimsbach, à la suite des renseignements fournis le matin même par l'imprudence du lieutenant, avait fait, dès la nuit venue, ses signaux à l'ennemi, et donné sans doute quelque rendez-vous où maintenant il s'empressait de courir, toujours avec le prétexte, au cas où il serait rencontré, de ses prétendues bonnes fortunes. Je délibérai un instant si je dirais mon idée à Gertrude, et si je me lancerais aussitôt à la poursuite du gamin. La peur d'alarmer la jeune jeune fille me retint :

et, tandis que j'hésitais, les minutes coulèrent, et je finis par penser : « Il est trop tard... »

« — Voilà l'heure de rentrer, — dit Gertrude en se levant. — A demain, Benoît.

» Nous nous serrâmes les mains. Elle s'en alla vers le pavillon et y rentra, fermant la porte après elle. J'entendis qu'elle mettait la barre de fer derrière les volets. Moi, j'allumai une cigarette et je demeurai sur le banc, à réfléchir.

V

» J'ai lu souvent dans les romans, mon capitaine, que certaines gens se dédoublent, comme ils disent, et que l'une des moitiés dédoublées regarde l'autre agir et penser. Je suis bien trop simple pour connaître des états tellement subtils : mais ce qui m'arrive parfois, c'est, sans me dédoubler le moins du monde, de penser à deux choses en même temps, et de penser fortement tout de même à chacune des deux. C'est, pour ainsi dire, comme la haute et la basse d'un air de piano : chaque partie se développe sans nuire à l'autre, et l'ensemble fait quelque chose qui s'accorde. Eh bien ! ce soir-là, la basse de mon idée, c'était : « Gertrude est là, dans cette maison que je vois ; je l'aime ; toute ma vie lui appartient ; je ne le lui ai jamais dit, *mais elle le sait...* » La basse de mon idée, c'était encore des souvenirs de l'instant d'avant ou de la veille... la couleur de ses cheveux ; un regard qu'elle avait attaché sur moi un peu longtemps... la pression de ses doigts ; ses larmes, tout à l'heure... Voilà ce qui chantait gravement en moi, tandis que, très distinctement aussi, ma pensée travaillait l'histoire de Rimsbach, des lumières, de la petite porte du parc ouverte et refermée avec précaution. Peu à peu, ce fut ce méchant air-là qui prit le dessus : je ruminai tellement mes souvenirs et mes inquiétudes touchant l'espion que, ma foi, la pensée que Gertrude vivait là, dans cette maison, et que nous étions d'accord, cette pensée délicieuse s'engourdit : le lancinement de l'autre m'empêcha d'en jouir.

» D'ordinaire, par des soirées pareilles à celle-ci, lorsque

Gertrude avait regagné sa chambre et clos la maison, je demeurais sur le banc jusqu'à ce qu'elle éteignît sa lampe : alors s'effaçait une mince ligne de lumière, entre les volets. Ce soir, la ligne lumineuse disparut sans que je m'en fusse aperçu. En levant les yeux, je constatai que la fenêtre était toute noire. L'horloge de la mairie sonnait la demie de dix heures. Je me levai machinalement ; quand j'eus franchi l'enceinte du parc, quand je me trouvai sur la route, je pris le sentier qui, coupant une friche, s'enfonçait bientôt dans les bois du Haume.

» La nuit, même en plein champ, était assez obscure. Dans le bois, un passant qui n'aurait pas bien connu tous les chemins se serait égaré. Mais ce voisinage m'était familier ; entre Uffigny et la route de la vallée, je ne risquais pas de me perdre.

» Où allais-je? Ma foi, mon capitaine, j'aurais été bien en peine de le dire. Une sorte d'instinct me poussait dans la direction que Rimsbach devait suivre nécessairement pour se rendre du château au chalet de sa nouvelle bonne amie : je voulais espionner l'espion. Mon pas, de lui-même, s'était fait plus assoupli, plus léger : il y fallait de l'effort, car, si je marchais maintenant de nouveau sans fatigue, je traînais encore la jambe droite, et cela m'appesantissait. Une première enquête m'assura que rien de suspect ne se passait à la corne est du bois, qui tendait sa pointe vers Uffigny. Si le manchot avait un rendez-vous, c'était plus avant, soit sur le plateau boisé, soit sur les pentes vers Cissey. Mais, à mesure qu'on s'éloigne d'Uffigny, le bois s'étale : il arrive à couvrir plus de trois kilomètres en largeur. Même si Rimsbach avait donné son rendez-vous d'espion précisément à cette heure, et dans le bois d'Uffigny, je n'avais guère de chances de le joindre. N'importe ; j'allais de l'avant, droit devant moi, régulier et taciturne comme un chien de chasse qui suit une piste. Je fis exprès un détour pour éviter les huttes de quelques charbonniers groupées au voisinage de la route : puis je rejoignis cette route et ne la quittai plus. A mesure que je m'enfonçais sous les hêtres et les bouleaux, à mesure que je m'éloignais de la lisière, une espèce d'ardeur étrange me pénétrait, commandait mes gestes tout en engourdissant mes

idées. J'étais incapable de réfléchir et pourtant je me dirigeais infailliblement, prenant les précautions qu'il fallait pour n'être pas entendu. Le silence de ma marche m'étonnait moi-même autant que la sûreté de ma direction.

» Une idée, qui me traversa l'esprit, me fit faire halte subitement : je n'avais pas sur moi mon revolver. Il était resté dans ma chambre, au pavillon; je ne l'emportais jamais pour dîner chez Gertrude... Retourner en arrière, aller le chercher? Sans doute c'était la sagesse ; mais j'y renonçai tout de suite ; il me semblait que si je différais ma poursuite, fût-ce d'un quart d'heure, je perdais la piste. « Bah, pensais-je, j'ai un bon couteau... » C'était un couteau de chasse, à cran. Je le tâtai sous l'étoffe et je continuai à aller de l'avant.

» A peine m'étais-je remis en route que mon pied gauche buta sur un objet dur. Il n'y a guère de pierres roulantes dans ces chemins forestiers, sur lesquels la marche est douce comme sur un tapis. Je me baissai ; je ramassai une sorte d'étui oblong et plat que je reconnus bientôt malgré l'obscurité presque complète et rien qu'au toucher : une lampe électrique portative que j'avais vue plusieurs fois entre les mains de Rimsbach. Je me gardai bien de l'allumer ; mais je la mis en poche avec satisfaction.

» L'homme avait passé là où je passais. La piste était bonne.

» Questionnez des gens, mon capitaine, même des gens de la campagne, sauf peut-être les braconniers et les charbonniers, vous verrez combien il y en a peu qui se plaisent, la nuit, en forêt. On n'aime guère à s'y attarder : et ceux que leur métier, ou la chasse, y retiennent après le coucher du soleil n'y circulent jamais pour le plaisir d'y circuler. C'est vrai, du reste, qu'il y a dans les murailles des fourrés, dans le plafond que les arbres étendent entre le ciel et le passant, quelque chose qui double, pour ainsi dire, le noir de la nuit, et qui rend la solitude plus oppressante. Si on est poltron, on tremble, on se sent faible, guetté par des menaces mystérieuses ; on est privé du secours des yeux qui annoncent le danger à l'avance, et la voix est inutile pour appeler au secours. Si on n'est pas poltron, on concentre toute sa force dans une espèce de défensive silencieuse qui décuple l'acuité de l'ouïe et la

prestesse des muscles. J'avais sorti mon couteau, et, sans toutefois l'ouvrir, je le serrais dans ma main droite. De temps en temps, je m'arrêtais pour écouter. Aucun bruit le plus souvent. Une fois ou deux, l'illusion que des voix parlaient, à distance... Mais ces voix semblaient se dissiper, s'évanouir à mesure que je tendais mieux l'oreille pour les recueillir... Et voilà que tout à coup, ces mêmes voix, — oui, les mêmes, je m'en rendis bien compte, — parlèrent si près de moi que j'en demeurai figé de surprise, osant à peine reposer à terre mon pied levé pour la marche... Oui, tout près... peut-être à une trentaine de mètres de l'endroit où je me trouvais, mais séparées par un taillis assez dru, qui amortissait les sylllabes comme un matelas interposé et m'empêchait de saisir les mots articulés : je ne percevais que l'alternance des voix. Je me jetai par terre, et, tel un renard ou une fouine en maraude, je quittai le chemin forestier pour ramper à travers le talus dans la direction des voix. Je ne risquais pas de me tromper, car les voix ne se gênaient aucunement. Elles ne criaient pas ce qu'elles disaient, mais elles parlaient bien à leur aise, du ton seulement un peu baissé que la nuit et la forêt imposent naturellement aux plus bavards.

» Et comme les deux interlocuteurs n'arrêtaient guère (il y en avait deux certainement, ni plus ni moins), je pus continuer à cheminer sans risquer d'être entendu : ils faisaient plus de bruit avec leur conversation que moi avec mon cheminement.

(*A suivre.*)

MARCEL PRÉVOST

L'ANGLETERRE ET LA GUERRE[1]

VI

LE BESOIN D'ADAPTATION

Un des principaux sophismes allemands, répété par toutes les brochures de guerre pour légitimer l'appétit germanique de conquête, c'est que le droit d'un peuple à ses territoires se mesure à sa puissance et sa volonté de vie — *Lebenskraft, Lebenswille* — dont le vrai signe est sa force militaire. Quand elle manque, cette force, un empire n'est qu'une apparence, une écorce jadis développée par la vie, dont la vie s'est retirée, et qui va se pulvériser aussitôt qu'on la touchera du fer. Ainsi « la guerre fait apparaître le mensonge et met à sa place la vérité[2] ».

L'élément sophistique de cette thèse, variante ou dévelop-

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre 1915.

2. *Das Sittliche Recht des Krieges*, par R. Seeberg. Voir notre article « l'Allemagne et la Guerre », I, *Revue de Paris*, 15 mars 1915. C'est parce que l'Allemand prête un sens moral et mystique à la force, parce qu'il la tient pour signe de noblesse et de droit, que toutes les propositions anglaises de désarmement ont été accueillies avec sarcasme et colère, comme une impertinence. On proposait à l'Allemagne de se réduire à la condition de ces États que Treitschke appelle émasculés (*verstümmelt*), parce que dénués de la force. Sur la colère imprévue soulevée par ces naïves démarches anglaises, voir le livre de M. Austin Harrison, *England and Germany*, publié en 1907 au lendemain d'Algésiras, et qui annonce tout.

pement de la formule qui pose le droit de la force, se découvre davantage quand les Allemands l'appliquent à l'Angleterre, ce vieux pays d'humanité si jeune. Ils pourraient aussi bien l'appliquer à celui dont la croissance a dépassé tout exemple connu, et se poursuit toujours : les États-Unis. En Angleterre comme en Amérique, si l'organisation militaire est faible, ce n'est pas que la vitalité manque — elle abonde, manifestée en activités infinies, — c'est, tout simplement, que ces nations ne se sont pas développées suivant le type militaire. La thèse allemande est celle d'un carnassier contre toute créature pacifique, de vie plus noble peut-être et plus riche, parfois, que la sienne, mais dont il peut faire sa proie parce que celle-ci, habituée, adaptée, à des conditions de sécurité, manque d'organes de défense, tout au moins des organes spéciaux et nécessaires pour le combat qu'on lui impose. Les crocs et les crochets du loup et du cobra ne signifient aucune vitalité supérieure.

Contre la machine militaire que l'Allemagne a si soigneusement montée, et qui doit lui donner la côte, en face de Folkestone, de Douvres et de la Tamise, l'Angleterre, au début de la guerre, est à peu près dépourvue. Par nécessité vitale, ancienne, pour assurer les routes de la mer par où lui vient sa nourriture, elle s'est donnée jadis, elle a traditionnellement entretenu, perfectionné son instrument de guerre navale. Pour la lutte sur terre, contre une grande puissance du continent, elle n'a rien prévu d'efficace. Quand la guerre éclate, elle peut, *théoriquement*, mettre sur pied 400 000 hommes, y compris la « réserve spéciale » et la territoriale, sortes de milices volontaires plus ou moins entraînées par de brèves périodes d'exercices, mais qui n'ont jamais véritablement servi. De fait, elle dispose tout au plus de 250 000 soldats[1]. Aussi bien, pour aider la France en cas d'agression — si elle l'aide, car elle n'est engagée à rien — elle n'a jamais parlé que de jeter 160 000 hommes en Belgique. C'est à peu près avec cette force qu'elle va tenter de faire face à l'avalanche allemande, en se disant, puisqu'il

1. Il faut compter que, de l'armée régulière, la moitié (125 000 hommes) était aux colonies aux débuts de la guerre. M. Oliver (*Ordeal by Battle*) montre qu'en outre 50 000 environ étaient inutilisables. Les territoriaux, engagés pour quatre ans, ne font que quelques jours d'exercice par an, et ne doivent pas le service hors d'Angleterre.

s'agit maintenant, non pas de s'en tenir à la lettre des paroles prononcées, mais de vaincre, qu'en appelant ses hommes au devoir, en jetant à des Anglais les paroles de Nelson, elle improvisera, en quelques mois une armée qui compte, vraiment, en face de l'allemande. Elle a toujours attendu l'épreuve pour s'y adapter.

Sa foi en ses hommes n'a pas été trompée ; à son appel nous avons vu comment ils répondirent. L'élan fut tel que, vers l'automne de l'an dernier, on désignait le moment (avril) où un million de soldats nouveaux et dressés combattrait sur les fronts de France et de Flandre.

En avril les soldats nouveaux dépassaient de beaucoup ce nombre en Angleterre, mais ils étaient très loin de l'atteindre sur le continent. C'est que, pour combattre l'Allemagne avec une chance de succès, il ne suffit pas de la bonne volonté de tous ceux dont le simple geste donne si vite des armées au pays. Il faut que le pays lui-même s'organise profondément pour la guerre, et à cette fin, qu'il change son régime de travail et de vie, ses habitudes et son esprit ; il faut, comme on le dira plus tard, qu'il se mue tout entier, à l'exemple de son ennemie, en machine, toutes ses énergies systématiquement disciplinées, orientées, commandées par un rouage central qui les applique ensemble à la même fin. Dans l'énormité de l'effort imprévu — on s'en aperçoit un beau jour — le vieux moteur du *War Office*, la vieille mécanique administrative qui suffisait pour une armée de 250 000 réguliers a craqué. Le succès même de lord Kitchner, qui suscite des légions nouvelles, fait la faillite de ses bureaux. Cette faillite, le gouvernement l'a senti venir, a tenté plusieurs fois d'y parer. Vers le milieu de mai 1914, il ne peut plus la retenir ; elle se produit ouvertement, et l'émotion publique est celle d'un scandale : c'est le mot qu'ont attaché nos alliés à leur « affaire des munitions ». Dès lors, avec un retard de dix mois, et c'est la grande faute anglaise — mais lequel des belligérants avait tout prévu de ce que serait la guerre? — l'Angleterre commence le vaste et profond travail d'adaptation qui doit la changer, au cours de la lutte, en puissance militaire du même ordre que celles du continent. La machine que la France et l'Allemagne s'étaient

construite en quarante et cinquante ans, — c'est bien davantage, si l'on pense à la Prusse — que l'ennemi tenait si bien réglée, si bien huilée qu'il n'avait eu qu'à toucher un bouton pour la lancer et en tirer tout de suite l'effet maximum, l'Angleterre doit, au cours de la guerre, en préparer les fondements, en réunir les matériaux, la monter pièce à pièce. Or, elle est dépourvue de l'autorité centrale et souveraine dont les prévisions et commandements peuvent abréger une telle œuvre ; pour chaque entreprise nouvelle de l'État, il faut solliciter et consulter l'innombrable et mouvante opinion. Lent et difficile labeur toujours, et plus encore cette fois, où l'entreprise est contraire aux idées et habitudes les plus invétérées, au principe même de cette société. Il s'agit, pour le peuple le moins systématique du monde, de s'imposer un système, il s'agit pour le plus épris de liberté de se soumettre à des servitudes, pour le moins militaire, de se militariser. On comprendra mieux ce grand effort d'adaptation, si l'on voit d'abord de quelles inquiétudes, de quels doutes soudains, il naquit, il y a six mois.

J'ai vu d'assez près l'affaire des munitions, non pas dans son détail administratif et technique, mais telle qu'elle apparut tout de suite aux yeux du public, dans son principal effet, qui fut d'éveiller ce peuple à la notion de ses insuffisances, et de lui révéler tout son problème en l'excitant à la volonté de le résoudre. Elle naissait à peine, le 20 mai, quand j'arrivai à Londres, mais j'eus aussitôt le sentiment de la crise.

On était au noir, et je pensai d'abord que c'était bon signe. Il faut le sentiment du danger pour exciter cette vieille Angleterre à secouer ses habitudes et préjugés séculaires, pour l'obliger à la pensée véritable et l'effort sauveur. Seulement il n'est pas facile de troubler le sentiment qu'elle a de sa sécurité. C'est pourquoi, depuis longtemps, en ce pays, mais aujourd'hui surtout, le pessimisme est le patriotisme. L'inquiéter, c'est à quoi n'ont cessé de travailler les grands journaux qui poussent à la conscription, *Times*, *Daily Mail*, *Morning Post*, *Standard*, depuis le jour de juillet 1914, où la nuée de foudre est venue si vite projeter sa noirceur sinistre sur l'Europe. Périodiquement, pendant toute la première

année de la guerre, ils énuméraient les forces, les succès, les prochaines et formidables menaces de l'ennemi, ou bien publiaient des correspondances de neutres telles que, vraiment, en tout autre pays, on les aurait pu croire payées par l'Allemagne ; de fait, un Sven Hedin n'a pas tant dit les ressources, la confiance, la méthode et l'organisation germaniques [1].

Non que personne ait jamais douté de l'issue. Au mois de mai, comme aujourd'hui, on ne s'inquiétait que de la durée de la lutte et du prix dont il faudrait payer la victoire. Une dépêche du *Times* (14 mai) venait de révéler au pays le manque de munitions et la conséquence pour les troupes fauchées dans leurs attaques, faute de préparation suffisante d'artillerie. Les officiers ne savaient plus que tenir, tenir héroïquement avec leurs hommes sous des pluies ou des tonnerres d'obus. Le *War Office* s'était trompé dans ses commandes, fabriquant des shrapnells quand il fallait de grands explosifs ; il n'avait pas su tirer parti des ressources industrielles du pays : des ateliers dont l'outillage pouvait servir à fabriquer des projectiles ne travaillaient pas; dans les arsenaux d'État, les effectifs normaux n'étaient même pas au complet; les bureaux avaient refusé les offres de métallurgistes anglais. Voilà les révélations que commençaient à publier, avec la dépêche du *Times*, tous les journaux conservateurs — les autres, parce que redoutant les mesures d'autorité, s'efforçaient de rassurer le public. Mais on voyait s'allonger terriblement les listes, chaque jour publiées, des morts et des blessés, et là-dessus les plus simples commençaient à réfléchir. Ceux qui sont en deuil pensaient à des fils, des frères, des maris, que la guerre ne leur rendra

1. La singularité de ce point de vue anglais s'est manifestée à la fin de mai par un contraste frappant. Une correspondance du *Times* avait (toujours pour pousser aux enrôlements) exagéré les pertes françaises. Sur la plainte de notre ambassade, le gouvernement poursuivit le *Times*. La discussion d'un tel procès devant être publique et nécessairement divulguer des détails secrets, il fallut l'abandonner.

Tout dernièrement (30 novembre) Sir J. Simon s'est plaint au Parlement de ce pessimisme systématique et a montré le parti qu'a tiré de certains articles trop sombres du *Times* et du *Daily Mail*, le gouvernement allemand en Allemagne, en Bulgarie, Grèce et Roumanie. Voir surtout la série du *Times* (juillet 1915) sur la supériorité de l'organisation allemande. Il s'agissait d'exciter l'Angleterre, par le sentiment de la différence, à l'effort.

plus, en se disant qu'ils vivraient peut-être encore, si les canons et les obus n'avaient pas manqué. Ainsi naissait un profond mouvement d'opinion, préparant les réformes que nul gouvernement anglais ne peut introduire s'il ne sent d'abord le pays tout entier derrière lui. Il s'agissait, peut-être, de soumettre à l'autorité de l'État certaines industries, c'est-à-dire de toucher à des habitudes qui ne sont pas seulement séculaires, mais consacrées par le prestige qu'exerce toute chose ancienne en Angleterre. Bien plus, il s'agissait de toucher à l'intangible, au dogme sacro-saint de la liberté du sujet. Car dans l'esprit de l'Anglais, sa caractéristique propre entre les peuples, c'est d'être libre, de l'être individuellement, à tous les moments et dans tous les actes de sa vie. Or, il ne l'est plus s'il perd le droit de se mettre en grève, si on l'assujettit aux contraintes d'espèce étrangère, « continentale », qui font — c'est une idée tacite et vague du populaire, un sentiment, plutôt, mais ancien et profond — l'infériorité des « continentaux » ; si ce n'est plus par un acte spontané qu'il porte un fusil ou qu'il travaille dans une usine. D'où le retard, devant l'ennemi, des réactions de défense, qui dépendent, non de la seule décision du gouvernement, mais du lent accord des opinions et volontés particulières. D'où, par conséquent, la nécessité des campagnes de presse et des propagandes de toute sorte pour assembler, orienter les âmes, en attendant les systèmes d'obligation que les plus avertis ont tout de suite demandés. Quelques-uns n'avaient pas attendu la guerre pour en proclamer l'urgence.

En somme, comme à tous les moments critiques de son histoire, l'Angleterre apprenait la leçon des choses. Tâtonnements, insuffisances d'abord, comme toujours en ce pays de l'empirisme et de la tradition, graduel ajustement, à mesure qu'elles se révèlent, et se font plus pressantes, aux difficultés rencontrées et jamais prévues, après déconfitures partielles, à travers beaucoup de surprises et de reprises. C'est, si l'on veut, la méthode de la vie, progressive, instinctive, aboutissant, *quand on lui laisse le temps d'opérer*, aux riches et durables développements organiques, et c'est proprement la méthode anglaise, celle dont témoignent la constitution et les institutions de ce pays, le contraire de l'allemande, laquelle

posant d'abord l'idée, coordonne les moyens pour des fins préméditées, aboutissant à des constructions rapides et du type mécanique, — et l'Allemagne elle-même en est une. Mais le mécanique peut tuer l'organique, avant que la vie ait fini de se transformer pour se défendre, car l'adaptation spontanée est lente, toujours, surtout quand la créature est ancienne, soumise à du passé, fixée en sa forme acquise et ses directions. Lente et fragmentaire, l'effort vital d'ajustement n'agissant pas synchroniquement dans tous les organes. Par exemple, en huit mois, par le seul appel à la conscience, l'Angleterre, qui ne disposait pas de trois cent mille hommes au début des hostilités, avait mis sur pied plus de deux millions d'hommes. C'est un miracle sans exemple ; seulement, dans cette armée, le développement du matériel ne correspondait pas à celui du personnel. Car souvent, dans la vie, des organes qui s'accordent et se complètent, comme des parties d'un même système, bien mieux, des parties d'un même organe, naissent par évolution distincte, d'éléments différents. Et, en effet, la question du matériel était de tout autre nature, et bien plus complexe que celle du personnel. De celui-ci, l'accroissement ne dépendait que du progrès de l'opinion. Il avait suffi de l'exciter : elle se propageait, les bonnes volontés se multipliaient, et puis les enrôlements. Au contraire, le problème des munitions était de l'ordre industriel, et posait avec lui toutes sortes de difficultés, techniques, sociales, politiques même, et que l'État seul, de pouvoir si restreint en Angleterre, par une soudaine et nouvelle volonté de direction et d'organisation, pouvait tenter de résoudre. Il lui fallait, en beaucoup d'industries, intervenir, non comme arbitre demandé, mais impérativement, entre le capital et le travail ; il lui fallait, pour gagner la bonne volonté des ouvriers, soumettre à ses contrôles les profits des actionnaires et des patrons ; il lui fallait toucher aux droits des *trades-unions*, droits consacrés par soixante-quinze ans de législation et de jurisprudence. Il lui fallait peut-être, et cela sans aucune autorité de précédents, imposer à des populations entières, par exemple aux mineurs du pays de Galles, les contraintes du travail militarisé, c'est-à-dire abroger des libertés que l'Anglais, depuis plus de trois cents ans, considère orgueilleusement comme sa conquête et son privilège entre

les peuples. Pour s'enhardir, pour se résigner à de telles mesures, il fallait l'aiguillon de la nécessité. On ne l'avait pas encore suffisamment senti, et l'on avait, en somme, laissé faire, en comptant sur la seule vertu de la volonté anglaise, — *the will to see this thing through* — pour tenir, vaincre, sans effort excessif de pensée, à travers toutes les difficultés futures, en comptant un peu sur la providence et beaucoup sur le bon génie national qui a toujours fini par réparer les fautes initiales des gouvernements, et par conclure les guerres comme le veut la morale : par le triomphe du meilleur.

Il y a deux expressions anglaises qui sont très significatives et qu'ils répètent souvent pour se critiquer eux-mêmes, — ils se critiquent beaucoup. « *The happy go lucky system* », le système du petit bonheur : commencer n'importe comment, comme fait, peut-être, la nature, dont les points de départ semblent toujours accidentels, compter que les choses se débrouilleront, surtout si, comme il arrive en Angleterre, la volonté, qui n'a rien combiné, les pousse patiemment, au jour le jour, vers les fins désirées. Remarquez bien que c'est un système, et qui, en somme, a toujours réussi, — un système fondé sur la foi dans les procédés et les œuvres spontanées de la vie et de l'instinct, par opposition aux démarches et produits de la pensée rationnelle, le système anglais dont Macaulay a fait la théorie, que Dilke nous définissait un jour : « l'absence de système », comme Kipling a défini le premier impératif anglais : « comprendre qu'il ne faut pas comprendre ». Est-ce bien ironiquement que, dans un récent dialogue fictif, Sir Thomas Barclay prêtait ce propos à un professeur allemand : « Les Anglais ont sur nous un avantage : le développement est plus naturel et plus facile quand l'activité cérébrale ne vient pas le compliquer. » Beaucoup d'Anglais pensent sérieusement comme le professeur. Car, prenons-y garde, il ne s'agit pas ici d'une incapacité, mais d'un parti pris social. Simplement la grande activité cérébrale n'est pas très admirée en Angleterre. C'est un trait singulier de ce pays ; il met bien des choses au-dessus de l'intelligence pure et du savoir, et cela est visible dans ces écoles-types de la gentry, où les jeux obligatoires et dits éducateurs tiennent un rôle prépondérant. Et pourtant — voilà le paradoxe dont peuvent

s'étonner ceux qui sacrifieraient tout à la culture intellectuelle — il n'a jamais cessé de produire sa part de génies et de talents, de penseurs et d'inventeurs, de rester aussi constamment que le nôtre au premier rang de la civilisation. Seulement, quand un ennemi pressant l'oblige à s'ingénier, il peut être pris au dépourvu.

Non moins significatif cet autre idiotisme, ironiquement inventé par lord Rosebery au moment de la guerre du Transvaal : *to muddle through. Muddling through*, c'est-à-dire, de confusion en confusion, d'erreur en erreur, de mécompte en mécompte, réussir, tout de même, à se tirer d'un mauvais pas. Une telle méthode coûte cher et demande beaucoup de temps. Il est vrai qu'en Angleterre, peut-être parce que c'est le pays de la tradition, le temps compte beaucoup moins qu'ailleurs. Conrad, le romancier anglo-slave, l'a symbolisée, cette méthode, et toute la psychologie nationale, dans l'histoire de cet admirable et silencieux marin qui, devant une tombée énorme et subite du baromètre, refuse d'ouvrir le manuel où il trouverait la loi des tempêtes, parce qu'il méprise, en Anglais de la bonne espèce, les principes et les théories, et traverse un effroyable cyclone, tout droit, en passant par le centre, avec une imperturbabilité de bœuf, et sauve pourtant son navire à force de courage muet et buté, d'infatigable patience, d'attention à chaque vague monstrueuse et surplombante, — on ajouterait à force de miraculeux bonheur, si tant d'obstination et de vertu, malgré si peu de pensée, ne devaient finir par forcer le succès. *We'll muddle through!* disait-on hier, comme, jadis, devant tout l'imprévu de la guerre sud-africaine. Mais au mois de mai, j'entendais ajouter ce commentaire : « *Yes, but what a muddle!* » On était visiblement déconcerté. L'appel à la volonté stoïque et disciplinée, au *character*, le vieil impératif anglais : « Si vous ne réussissez pas, recommencez ! » se révélait insuffisant. Ou plutôt, il ne fallait pas recommencer, il fallait changer de méthode, et peut-être se changer soi-même, renoncer à ce que la personne nationale sent en soi de plus insulaire, de plus fixé par le temps en habitudes ataviques, en heureux automatismes, c'est-à-dire, proprement de plus personnel, — et cela pour se modeler sur des types étrangers, continentaux, chose difficile pour un peuple jaloux de ses

traditions, et dont la longue durée a si fortement déterminé la forme et les tendances. Comme les premières surprises de la guerre boer encore (heureuse guerre qui contraignit l'Angleterre à un premier effort d'adaptation !) l'affaire des munitions posait au pays les questions que son instinct est d'éviter le plus longtemps possible : celles de principe et de fond.

Et d'abord, la plus pressante, et qu'on allait, d'ailleurs, résoudre très vite. Un gouvernement né de l'opposition des partis traditionnels; et dont l'essentielle raison d'être ne fut jamais la guerre, mais seulement l'application d'un certain programme de réformes intérieures, seul sujet de discussion, au Parlement et devant les électeurs, — un gouvernement démocratique, populaire, qui s'appuie sur l'opinion d'une majorité ignorante, et qui n'ose, il l'a prouvé, ni la contrarier ni l'avertir, un tel gouvernement est-il compétent pour mener la lutte à outrance contre le personnel entraîné, spécialisé, tout puissant par son prestige et son autorité, qui dirige la partie allemande? Plus généralement, devant le problème de vie et de mort, devant l'impérieuse nécessité d'adaptation immédiate, de discipline et de système tout de suite efficaces, que fallait-il penser de la vieille méthode anglaise qui laisse tout au libre, graduel et lent accord des initiatives particulières? Le principe commercial et libéral du « laisser faire », du « vivre et laisser-vivre », qui a fait la grandeur et la beauté de l'Angleterre sous le calme règne de Victoria, valait-il toujours, sous la menace et les coups d'une telle guerre ? Était-ce encore le moment de persuader et de discuter, ou s'agissait-il enfin de commander et d'obéir?

Aussitôt qu'on met le pied en Angleterre, ces questions aujourd'hui vous assaillent. Courant entre Folkestone et Londres, avant même de les entendre, j'en sentais naître obscurément en moi l'inquiétude. Je feuilletais un livre anglais, illustré de photographies, sur l'entourage et les conseillers du kaiser. A côté de l'empereur militaire, les rois et princes militaires, Bavière, Wurtemberg, Saxe, le kronprinz, le prince-amiral Henri de Prusse, qui vint étudier de si près l'Angleterre à la veille de l'agression ; au-dessous, les autres, von Moltke, von der Goltz, von Tirpitz, von Koster, le comte Zeppelin, Bernhardi, Furstemberg, le prince et le général de Bülow,

MM. Hamman, Krupp, Ballin, Dernburg, Delbrück, Rohrbach, von Mendelssohn, von Gwinner, généraux, amiraux, chefs de ligues navales ou pangermanistes, grands financiers, grands armateurs, capitaines d'industrie, durs réalistes, qu'anime la même idée fanatique de la race et de la patrie ou la même volonté de profits et de conquêtes, tous ayant vécu dans la pensée de la guerre, la plupart initiés aux secrets de la grande entreprise, ardents à sa réussite, la plupart habitués à commander et organiser, à mener des hommes et des affaires, un état-major de techniciens, chacun connaissant comme sa chose tel organe du formidable mécanisme qu'un seul geste a mis en mouvement.

Et puis, dans un *magazine*, regardant l'image d'une grande séance des Communes, je retrouvais les figures amènes et familières des hommes d'État et parlementaires anglais: M. Asquith, honnête et sagace avocat, plus soucieux peut-être, et par métier, des effets, qui emportent les verdicts et les votes, que des faits, qui se taisent (mais en politique, ils finissent toujours par imposer leurs conséquences), M. Asquith dont la sage attitude d'attente et d'observation (*wait and see*) fut si brusquement secouée par une terrible nécessité d'agir ; — M. Lloyd George, ancien avoué, en qui pétille la verve galloise et brûle la flamme idéaliste, grand administrateur, grand orateur populaire, et dont l'éloquence a tant fait, depuis, pour rallier les *Trades-Unions* à l'effort de discipline nationale — mais avec quelle ardeur il dénonçait et raillait, en 1910, les semeurs de panique, lés *War-panickers*, les sinistres prophètes de guerre allemande (j'entends encore les rires et les acclamations de son public d'ouvriers à Peckham) ! — lord Haldane, homme d'étude et de pensée, le « spécialiste des choses d'outre-Rhin », qui proclamait avant la guerre sa « dette personnelle envers l'Allemagne », et traitait les partisans de la conscription « d'amateurs politiques » : en effet, lord Roberts mettait au second plan la politique des comités et des couloirs; — M. Churchill, ancien journaliste, l'enfant terrible et l'enfant gâté du parti, le brillant improvisateur à qui l'on reprochait de trop croire à son génie et, pour diriger la marine, d'en préférer les inspirations aux conseils compétents des marins; — Sir Edward Grey, si modeste, scrupuleux, raffiné,

type incarné du *gentleman*, qui crut donner aux Allemands l'exemple de la bonne volonté en signant la Déclaration de Londres, inventée par eux pour réduire les droits et pouvoirs de la marine anglaise, — M. Balfour, le philosophe; M. Birrell, le critique, lord Crewe, lord Curzon, lord Lansdowne, et puis les autres, tous *debaters*, écrivains, rompus aux jeux traditionnels du *cricket* parlementaire, habitués jusqu'ici à résoudre toutes difficultés par de longs débats en règle, et puis les urnes, tous hommes de conscience, hommes de pensée, hommes du monde, de physionomie si courtoise, de gestes si mesurés, produits achevés d'une vieille et profonde culture morale et chrétienne, innocents de toute volonté comme de toute expérience de guerre.

Entre les deux équipes, quel contraste ! De ceux-ci, trop véritablement civilisés, comme on sentait que leurs vertus mêmes, leur humanité, leur éducation, ont dû les désarmer, d'abord, devant l'attaque des brigands professionnels qui préparèrent si bien leurs masques, leurs pistolets et leur embuscade [1] !

Chez quelques amis, écrivains, professeurs, directeurs de revues — des libéraux surtout — ces premières impressions se précisaient. Devant le défi jeté à tout ce qu'ils respectent, devant le cynisme, l'énormité de l'entreprise et la frénétique volonté qui la poursuit, ils se taisaient, déconcertés et horrifiés. Entre l'idée que ces honnêtes gens avaient conçue du progrès de l'homme, et ces manifestations de l'homme, le contraste était excessif. Un Anglais comparait cette élite idéaliste à de pacifiques herbivores qui, pour la première fois, verraient surgir le tigre authentique qu'ils croyaient légendaire. Innocence d'abord, incompétence devant un tel et si brusque ennemi.

Mais certains herbivores, la surprise passée, savent former le troupeau qui finira par piétiner le monstre. Telle est la volonté que je sentais couver sous ce silence. Je l'entendais pour

1. Pour « jouer » plus scrupuleusement « le jeu » en observant la Déclaration de Londres (non ratifiée par le Parlement), on est resté plusieurs mois sans déclarer le coton et le blé contrebande de guerre. Détail plus étrange, les navires de guerre avaient l'ordre de laisser passer les réservistes allemands qui ralliaient l'Allemagne.

la première fois s'exprimer, non sans quelque naïveté. On me disait alors qu'on était décidé — M. Asquith l'avait annoncé aux Communes — à poursuivre après la guerre les auteurs responsables des pires atrocités : Guillaume II, von Tirpitz. Ils connaîtraient le « *hard labour* » ou la corde. Si l'on opposait l'actuelle insuffisance anglaise à l'immensité des problèmes à résoudre, à la force invraisemblable et aux avantages actuels de l'ennemi, on écoutait sans répondre. Mais une petite phrase revenait toujours, et l'on sentait directement ce que l'on savait déjà, c'est que l'idée de renoncer, de ne pas aller jusqu'au bout de la défaite ou de la victoire — la guerre durât-elle un an ou en durât-elle dix — n'entrerait pas dans ces âmes, c'est qu'il s'agissait là d'une impossibilité psychologique. L'histoire a montré qu'une telle volonté est l'une des énergies que l'ennemi doit considérer plus que toute autre, car rien ne l'use, et toujours elle a fini par triompher de tout, ce qui ne veut pas dire qu'elle suffira toujours. Sous les formes accomplies, la retenue, la courtoisie de l'Anglais moderne et civilisé, le trait primitif subsiste, et c'est l'obstination à ne pas céder, à continuer de se battre quand on est battu. Il reparaît si quelque attaque poussée à fond, quelque succès de l'adversaire met en question l'idée que ce peuple a gardée, malgré tout, de sa supériorité, idée secrète, on peut dire inconsciente, parce que si profonde, idée muette parce que, à ce degré de force et d'ancienneté, elle ne cherche pas à s'exprimer. C'est ce même vouloir tenace que l'on retrouve, quand il se gouverne pour le bien, dans la qualité qu'ils appellent « *character* ». Sous ce nom, elle est pour eux la plus haute de toutes les valeurs ; toute l'éducation anglaise a pour fin singulière de la développer ou de l'enseigner, comme la vertu anglaise par excellence, celle qui a toujours fait la force et les réussites de l'Angleterre. C'est sur son magique pouvoir que l'on a compté, plus que sur tout, au début de la guerre, pour forcer la victoire. Au mois de mai on découvrait que la volonté de victoire doit se faire, d'abord, volonté de discipline et d'organisation.

En attendant, en France, il y a six mois, la mise en train de l'Angleterre semblait lente. Dans l'angoisse d'un effort si longtemps maintenu pendant que le sang vital coulait tou-

jours, on ne cherchait pas à comprendre : on ne voyait que le retard du secours et l'on s'impatientait. La même impatience m'avait fait passer la Manche ; je voulais essayer de savoir, et, dès les premiers jours, chez des amis anciens, je m'aventurai à poser, plus ou moins directement, certaines questions obsédantes, auxquelles nous commençons à connaître aujourd'hui les réponses. Pourquoi les Anglais n'occupaient-ils qu'un secteur si bref de notre front? N'avait-il pas été dit, en avril, déjà, qu'un million de soldats en khaki seraient rangés à côté des nôtres? Des soldats, on en voyait partout, aux environs de Londres, partout, semblait-il, en Angleterre, dans les villes, dans les camps improvisés par centaines : on parlait alors de quinze cent mille hommes, dont la moitié déjà dressée, qui n'avaient pas encore passé la mer. Qu'est-ce qu'on attendait? Le public anglais comprenait-il que la France se battait, nuit et jour, sur une ligne de six cents kilomètres, en Alsace, en Argonne, en Champagne, en Artois, en Flandre, que des batailles se livraient, plus grandes que celle de Leipzig? Ignorait-on ce qui se détruisait là, continuellement, de substance française? Sans doute, par une illusion d'optique inévitable, les Anglais n'apercevaient que la portion anglaise de la guerre. Ils la voyaient, comme elle m'apparut, un jour, dans un club où je consultais les deux cartes affichées du front occidental : l'une à très grande échelle, donnait les lignes britanniques, l'autre au petit point, et deux fois plus petite, figurait, de la Bassée à Mulhouse, un pays sept fois plus étendu. Vision naïve, mais seulement parce que trop naturelle : la carte à grande échelle montrait à ces Anglais les lieux où leurs fils sont morts ou combattent : Mons, où tombèrent cinq cents de leurs officiers, Neuve-Chapelle où ils en perdirent six cent cinquante, — la gentry, l'aristocratie fauchées en leur fleur. Car si l'Angleterre a fait des fautes, n'oublions jamais qu'elle les a payées, que la principale, à laquelle toute autre se ramène, est de n'avoir pas été prête, et que, justement, c'est son honneur de s'être jetée dans la mêlée par devoir, contre l'attente des Allemands, quand, pour la lutte sur terre, elle était à peu près dépourvue. J'ai vite cessé de poser ces questions. Elles ne froissaient pas, elles attristaient : l'admiration, le respect pour la France qui s'est révélée par cette guerre sont si profonds!

Les gens se taisaient, murmuraient leur surprise et leur peine. Accueillir attentivement, scrupuleusement, ce que le préjugé ou l'amour-propre rejetteraient avec passion, si l'idée du juste et du vrai ne les dominait, c'est une des belles disciplines morales du gentleman. On nous permettait trop facilement d'avoir raison.

Aussi bien, à mesure que je lisais et voyais, il me semblait que nous avions moins raison, et ces questions commençaient à me paraître oiseuses. Quand les pépinières d'officiers, les arsenaux, les poudrières ne sont au début que pour une armée de deux cent cinquante mille hommes, est-ce qu'il est possible, en six ou huit mois, d'instruire, encadrer, équiper, armer, transporter deux millions de volontaires qu'un incomparable élan a fait surgir? Surtout, cela se peut-il dans la première année d'une guerre où l'usure en munitions et en officiers a dépassé, tout de suite, dix et cent fois toutes les prévisions, avec les ressources d'une industrie surchargée dès le début de commandes serbes, russes, françaises [1], — une industrie dont les ouvriers les plus dévoués ont quitté par dizaines de mille, l'usine pour les drapeaux, et dont les autres, moins consciencieux, ou impuissants à comprendre un événement si nouveau, entraînés par un sentiment de classe qui les rend insensibles, d'abord, au besoin national, n'ont point suspendu leurs règlements de syndicats pour accroître leur production, ni cessé tout de suite leurs disputes et leurs grèves? En d'autres termes, est-ce qu'il est humainement possible de changer en moins d'un an l'orientation d'un pays comme l'Angleterre, le plus massif de tous, le plus entêté de ses traditions, le plus résistant aux impulsions du dehors, d'y improviser les commandes instantanées de direction et de puissance, dont l'État, en Allemagne et en France, dispose depuis si longtemps?

On répétera toujours que l'on pouvait, avec quelque prévoyance, en profitant de l'expérience française, accélérer une évolution nécessaire, que les signes de la catastrophe n'ont pas manqué depuis dix ans, — que lord Haldane, en 1912,

1. Une seule maison de Northampton accepta une commande de 1 800 000 chaussures pour la France. V. Kennedy dans *Fortnightly* du 15 avril.

l'avait pressentie tout d'un coup : c'est les yeux dessillés qu'il revint à Berlin, et l'on a su, depuis, qu'il avait averti ses collègues; ce délicat lettré a même ajouté que, d'une façon indirecte, en suivant « les procédés d'art de Browning », par de prudentes allusions qui auraient dû suffire, il avait cru se faire entendre du grand public (discours de Leeds, 17 février 1912). Sans doute on ne pouvait tout assurer : ce qu'on a vu pendant la guerre démontre qu'en pleine paix, la masse du pays, le peuple ouvrier, surtout, ne se fût pas résigné aux sacrifices de principes et de liberté. Mais, sans tenter la conscription, n'aurait-on pu, au moins, presser le travail dans les arsenaux de l'État, au lieu de le laisser tomber à rien, en augmenter le personnel au lieu de le réduire, préparer les cadres d'officiers pour l'armée qu'il faudrait inventer un jour, pousser plus d'élèves à l'École de guerre? Seulement, de telles questions ne s'adressent plus à l'Angleterre, notre alliée, mais à l'Angleterre antérieure, celle des dix dernières années, à des gouvernements trop dépendants de l'opinion pour ne pas la suivre au lieu de la conduire, à des parlementaires trop occupés de réformes populaires, leur seule raison d'être, pour reconnaître des nécessités plus pressantes, à une démocratie trop absorbée dans ses rêves, dans ses passions et compétitions de partis pour regarder au dehors et voir monter la tempête. Surtout de telles questions ne s'adressent pas qu'à l'Angleterre. Dans la lutte des nations pour la vie, le règne de l'opinion, les phrases qui mènent l'opinion, le *clap-trap* comme ils disent, et les bulletins de vote ne suffisent plus devant un adversaire disciplinairement mené par des chefs avides de rapine, entraînés et renseignés, devant leur incessante attention au fort et au faible de la proie guettée, au pour et au contre du réel, et rien que du réel. Les Athéniens connaissaient déjà le vieux mal de toutes les démocraties. — Mieux vaut le mal et le danger, pourtant, avec la liberté, que la force, si, pour la produire, il faut entrer et vivre dans une mécanique !

Et puis, si l'on persiste à critiquer les insuffisances du passé, une pacifique démocratie ne réplique-t-elle pas — c'est l'argument de lord Haldane — qu'en s'armant efficacement pour la résistance, loin de décourager l'attaque, elle l'eût précipitée?

Quand un bandit déterminé vous tient déjà sous son revolver, votre premier geste de défense est traité de provocation.

En somme, plus on étudie les conditions générales du problème que pose la guerre aux Anglais, plus on regarde aussi le détail des choses, et plus on comprend que tout était fatal, comme il arrive toujours, quand il s'agit, non d'individus, mais de ce «grand nombre» et de cette moyenne qu'est un peuple. La condition la plus générale, celle à laquelle il faut toujours revenir, c'est que l'Angleterre est un pays d'opinion, c'est que dans ce pays, qui ne fut jamais envahi depuis la conquête, les mesures n'ont pas été prévues, qui permettent à l'État, en cas de guerre, de s'affranchir vraiment de l'opinion[1]. Pour qu'il puisse s'affranchir de l'opinion, il faut d'abord que l'opinion l'y autorise. Or, chez un peuple de quarante-cinq millions d'hommes, dont la plupart sont incapables d'imaginer ce qu'ils n'ont jamais vu, il faut du temps pour que la grande masse accepte un régime contraire à ses traditions et à ses préjugés, à ses intérêts de classe, à des idées morales et religieuses qu'elle tient pour des principes. Cette importante catégorie, hostile, d'avance, aux mesures qu'elle condamne d'un seul mot — « militarisme », — comprend, au début de la guerre, tous les ouvriers et presque toute la petite bourgeoisie. Aux ouvriers surtout, la conscription du travail, comme la conscription militaire, semble une idée de la vieille caste dirigeante qui cherche à ressaisir ses anciens pouvoirs, une invention des riches et des conservateurs autoritaires, des *Junkers* anglais comme disent les journaux du parti, contre les droits et privilèges lentement conquis, jalousement gardés de leurs *Trades-Unions*, — lesquelles sont pour eux, vis-à-vis des patrons et des capitalistes, exactement ce qu'étaient en face du seigneur les communes, avec leurs chartes, pour les bourgeois du moyen âge. L'affaire des munitions, qui remue profondément l'opinion, va diminuer leur résistance — non que le plus grand nombre, les ouvriers, quittent tout de suite, ou pour long-

1. Il y a bien le *Defence of the Realm Act*. On n'a pu l'appliquer sérieusement qu'après l'émoi causé par l'affaire des munitions. Ou, plutôt, on l'a remplacé par des mesures particulières telles que le *Munitions Act*.

temps, leur point de vue spécial de classe : à cet égard, les grèves du pays de Galles en juin et en juillet, plus graves encore que celles de la Clyde en février, seront un avertissement pour le gouvernement nouveau. Mais enfin, sous la pression des faits publiés, consternants pour l'Angleterre, pour tant de familles, puisque le défaut d'organisation se manifeste par des hécatombes inutiles de soldats, le sentiment du besoin se fait jour par tout le pays, et tout de suite un parti actif se forme, qui l'exprime et le traduit en volonté de réformes immédiates.

Or l'affaire des munitions ne pouvait se produire plus tôt; on s'en rend compte si l'on s'arrête un instant aux raisons techniques du retard. Au début de la guerre, les industries anglaises avaient donné ce qu'on leur avait demandé. On avait parfaitement équipé les troupes, accumulé les vivres, construit des camps ; on avait beaucoup travaillé pour les alliés. En octobre, on se trouve à court de munitions, mais, de même, au même instant, chez tous les belligérants, dont aucun n'a prévu quelle forme prendra la guerre, et ce qu'y sera le rôle du canon. Chacun d'eux a l'hiver pour remplir ses parcs, en créer de nouveaux, refaire et puis multiplier par dix et par cent les quantités de ses anciennes provisions. C'est donc au printemps, avec les nouvelles offensives, que doit apparaître pour chacun le résultat de son travail. Or, quand les Allemands lèvent leur rideau, et qu'on les voit accablant les Russes sous une pluie de 700 000 obus tirés en vingt-quatre heures et dans une même région, le résultat pour les Anglais, c'est qu'ils se trouvent déjà presque dépourvus et incapables d'attaquer. Remarquez bien qu'on ne peut accuser le War-Office d'incurie. Pendant cette période où tout le monde s'est préparé, il a fait ce qu'il a pu. Il a pressenti la crise, il a tenté de la prévenir. Mais, tandis que l'Allemagne, bien plus riche en machines-outils (c'est une de ses spécialités), utilise pour la fabrication du nouveau matériel toutes ses industries mécaniques, privées de leurs débouchés au dehors, et change ainsi sa perte économique en avantage militaire, tandis que la France peut compter sur la production de dix manufactures, fonderies, poudreries nationales, et y ajouter le travail militarisé de tant d'usines et ateliers indépendants, le War-Office, à cette époque, doit s'adresser à des

maisons qui, pour fabriquer les armes et les munitions demandées tout d'un coup en quantités inouïes, doivent fabriquer, d'abord, un énorme et le plus délicat des outillages[1], — à des maisons privées, où règnent à la fois les anarchies de la libre concurrence et les règlements de syndicats qui interdisent la production rapide. Contre ces règlements et cette anarchie, contre les *lock outs* et les grèves, il est dépourvu de moyens directs; il ne peut que tenter de persuader, et il l'a tenté. A plusieurs reprises il est entré en conférences avec les représentants des syndicats et les patrons. Pour accélérer, coordonner le travail, il a nommé une commission générale, suscité des comités locaux[2]. Il a cru réussir : la production en effet décuple ; elle ne centuple pas.

Pour donner au gouvernement les pouvoirs qui lui manquent, il fallait un élan du pays, il fallait à ce pays de l'expérience une leçon, une éclatante leçon de choses. L'effet en est aussi profond que soudain. La dépêche du *Times* est du 14 mai ; le nouveau ministère où les deux partis s'assemblent pour les grandes mesures est du 26, et M. Lloyd George, qui sait parler aux ouvriers, y figure comme ministre des munitions. L'effort commence; il va se développer progressivement, à travers bien des résistances, mais de plus en plus résolu, précis, général, engendrant des actes qui dépassent de beaucoup le besoin dont il est sorti, et qui vont mener le pays, peut-être jusqu'à la conscription, en tous cas jusqu'à des modes paradoxaux du « système volontaire » qui en sont l'équivalent. Le branle donné, il se propage. Il ne s'agit plus seulement d'organiser l'industrie des munitions : il s'agit d'organiser l'Angleterre.

(*A suivre.*)

ANDRÉ CHEVRILLON

1. Ce qui a le plus manqué, ce sont les machines-outils (qu'on importait en grande partie d'Allemagne) et les instruments si délicats et spéciaux de mesure et de vérification (*gauges*) pour obus.

2. Committee of production. Armaments Committee for North East Coast et Newcastle. Un autre à Glasgow.

LE PETIT PIERRE[1]

XXIII

PHILIPPINE GOBELIN

Durant l'hiver parisien, alors que les rues noires, humides et froides rendent plus agréables les salons chauds et clairs, on passait de bonnes soirées chez monsieur et madame Danquin, dans la vieille rue Saint-André-des-Arts. Meublé de profondes armoires pleines de minéraux et de fossiles, le salon de monsieur et madame Danquin offrait encore un champ suffisant à la jeunesse dansante qui tourbillonnait devant ces témoins d'un passé immémorial sans plus s'inquiéter du perpétuel écoulement des choses que les phalènes dansant comme eux, les soirs d'été.

Pour rendre la maison agréable à son neveu et à sa nièce, Marthe et Claudius, qu'elle avait recueillis après la ruine de leur père, Bondois, de Lyon, madame Danquin donnait tous les samedis, du mois d'octobre au mois de mai, des soirées de jeunes gens qu'elle excitait à danser, considérant la danse comme un art aussi utile pour le moins qu'agréable. Les

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er août, 1er septembre, 1er octobre et 1er novembre 1915.

habitués de cette maison appartenaient pour la plupart à des familles modestes de savants et d'artistes. Les hommes venaient en jaquette, les femmes en robe montante. Point de luxe, aucune élégance, mais de la bonhomie et de la gaîté.

On retrouvait tous les samedis la même compagnie : Marthe et Claudius Bondois, Edmée Girey et Madeleine Delarche, les deux cousines, celle-ci longue, pâle, les yeux au ciel, celle-là fraîche, courte, robuste et rieuse, l'amour sacré et l'amour profane. Et l'on disait que l'amour sacré aurait une très jolie dot. On y retrouvait encore deux ou trois neveux et nièces, petits-neveux et petites-nièces de madame Danquin qui, sans enfants, était néanmoins une vraie mère Gigogne, mon ami Fontanet qui, nouvellement introduit par moi dans la maison, aspirait à la gouverner, le docteur Renaudin, jeune médecin établi depuis peu dans le quartier et qui s'y faisait une clientèle, petit homme brun, que je trouvais vieux avec ses trente-cinq ans, mais qu'il me fallait bien reconnaître pour le plus fou d'entre nous. Un peu bohème, un peu pédant, traînant des odeurs de bals publics et d'amphithéâtre, il étonnait par la pénétration de son esprit ; sa conversation grossière à dessein m'intéressait et me choquait. J'étais très ignorant et très curieux des mystères de la nature et trop peu innocent pour n'être pas choqué des révélations brutales qui blessaient mes rêves et déchiraient mes illusions. Sa science me semblait brutale, sa frivolité dégoûtante.

En réalité, il servait une nourriture substantielle, mais je n'avais pas l'estomac solide. Et je ne savais pas si j'aimais ou haïssais ce petit homme brun, aux joues bleues, savant et bouffon. Vingt ans plus tard, j'aurais tenu Renaudin pour un bon convive et souhaité de dîner avec lui en compagnie d'Anatole de Montaiglon.

Élise Guerrier, qui venait d'avoir un prix de piano au Conservatoire fréquentait chez ces bonnes gens.

Je ne sais pourquoi mon parrain préférait Élise Guerrier à toutes les jeunes filles qui couronnaient sa table et fleurissaient sa maison. On n'eût soupçonné aucune affinité entre ce bourgeois poupin, un peu poussah, un peu vieille demoiselle, et la jeune artiste lyrique aux beaux et grands traits, garçonnière et brusque.

Pour moi c'était autre chose. Un sentiment profond et pour ainsi dire inné de l'art antique m'eût fait goûter, sans doute, en Élise Guerrier, une beauté où se fondaient harmonieusement les caractères des deux sexes, mais cette jeune personne, si même elle m'eût témoigné un peu de bienveillance, n'eût pas sans peine vaincu ma timidité ; elle m'inspirait naturellement une terreur sacrée qui s'augmentait de l'écrasante indifférence qu'elle me montrait, ou pour mieux dire, me laissait voir.

Elle fut, dans l'ordre des temps, la première de ces belles mortelles que je pris pour des déesses.

La personne dont s'accommodait le mieux chez M. Danquin ma timidité, et dont la conversation contentait le plus parfaitement mon appétit de savoir et mon besoin de gaîté était mademoiselle Philippine Gobelin, bonne ménagère et grande liseuse, d'une étendue d'esprit qui allait de la prudence à la folie, comique et mélancolique, qui avait tout lu et tout retenu, sachant et ignorant dans le même instant qu'elle était laide, et employant sa bizarre érudition à varier des plaisanteries cosmogoniques sur son nez ovoïde et sur l'œuf qui en formait le bout, œuf mystique et fécond comme l'œuf d'Orphée et l'œuf d'Osiris.

— Un jour, — disait-elle gravement, — j'en ferai sortir en éternuant une multitude de génies imperceptibles, les uns gais, les autres tristes, qui se répandront dans l'univers et, se logeant dans le cerveau des hommes, les rendront plus fous et moins bêtes qu'ils ne sont à présent.

Elle riait, mais elle aurait donné bien volontiers tout son esprit pour le visage d'Edmée Girey ou la taille de Madeleine Delarche.

Je m'en aperçus plusieurs fois et notamment dans une circonstance qui me donna à réfléchir et me fit découvrir pour la première fois les profondeurs du cœur féminin. Mademoiselle Gobelin avait montré ce soir-là, chez M. Danquin, beaucoup d'esprit et dansé avec un art comique très fin je ne sais quelle danse espagnole. Je lui fis un compliment sincère : je lui dis qu'elle avait tant d'esprit qu'elle en montrait non seulement en parlant, mais en chantant, en riant, en dansant. Elle m'écouta d'un air assez maussade. Je lui dis que j'étais émer-

veillé de la vivacité de son intelligence et poursuivis longtemps la description des facultés intellectuelles que l'on découvrait en elle. Quand j'eus fini, elle me jeta un regard de dédain et détourna la tête. Le docteur Renaudin s'approcha d'elle et lui dit :

— Mademoiselle, vous êtes toujours jolie, mais vous l'êtes plus encore qu'à l'ordinaire, si c'est possible, en dansant le fandango.

Je jugeai le compliment assez sot, mais Philippine tourna sur Renaudin un regard heureux et tendre, et qui donnait raison au flatteur, car, en ce moment, la joie la rendait presque jolie.

On dansait beaucoup chez mon parrain, et je me rappelle encore la moiteur charmante qui rosait le visage de Marthe Bondois après la valse. Le docteur Renaudin introduisait parfois dans les danses les plus correctes des entrechats appris, durant sa studieuse jeunesse, dans les bals publics du quartier latin, mais madame Danquin était trop innocente pour s'en apercevoir. Pour moi, je dansais très mal. Mademoiselle Gobelin avec qui je dansais très souvent, parce qu'elle était moins invitée que les autres, souffrait de ma maladresse et, bien des fois, elle m'offrit de me donner des leçons.

A la danse, je préférais les petits jeux de société et les charades qui étaient en grande faveur chez mon parrain. Et il me souvient de baisers donnés, à travers le dossier d'une chaise, à Edmée Girey et Madeleine Delarche, et qui, bien que permis, n'étaient pas sans douceur. Mais les charades me plaisaient plus que tout. Elles renfermaient en elles tous les spectacles, drame, comédie, pantomime, ballet, concert. Pour les décors, les costumes et les accessoires, nous mettions à contribution les armoires, les meubles, la vaisselle et la batterie de cuisine de nos hôtes. Aussi ces représentations ne manquaient-elles pas de richesse. Il arrivait parfois qu'on demandât le scénario à Philippine et à moi. En ce cas la charade, au mépris des préceptes de Boileau, tombait dans la plus basse et la plus joyeuse bouffonnerie. Philippine Gobelin avait un génie démesuré. Incomparable comédienne, elle jouait de la façon la plus burlesque ses burlesques inventions.

Son chef-d'œuvre et le mien, car j'y travaillai, fut une cha-

rade en trois parties, dont j'ai malheureusement oublié le *premier* et le *tout*, en sorte que cet ouvrage dramatique se trouve en ma mémoire dans l'état où nous sont parvenues presque toutes les trilogies du théâtre grec. Je conviens que le dommage est moindre. Il me souvient du moins du second qui était « danse » et avait pour sujet le roi David dansant devant l'arche en s'accompagnant de la harpe prophétique. David c'était mademoiselle Gobelin portant accrochée aux oreilles une longue barbe de tricot bleu qui jointe à son nez naturel composait une figure assez accentuée. Coiffée d'un turban de cachemire que surmontait une bouillote de cuivre rouge, enveloppée d'un manteau d'andrinople, elle pinçait en guise de lyre d'une chaise dorée et cannée et exécutait gravement une danse hiératique qui accusait la longueur de ses bras, de ses jambes, de ses pieds, et l'anguleuse sécheresse de ses coudes et de ses genoux. Derrière elle, Élise Guerrier chantait en s'accompagnant d'une écumoire. Quant à l'arche

Qui fit tomber tant de superbes tours
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,

c'était la table à ouvrage de madame Danquin qui, la voyant pencher conformément aux textes, s'écria du fond du salon : « Ma tapisserie !... » car il y avait dans l'arche des pantoufles que madame Danquin tapissait pour M. Danquin.

Mais le gros du succès alla au docteur Renaudin qui s'étant composé, on ne sait comment, avec un art mystérieux un costume reconnaissable de sergent de ville, apparut et montrant des poings énormes et criant « Circulez, Circulez ! » dissipa tout Israël.

M. Danquin riait d'un rire qui secouait ses breloques sur son ventre, et applaudissait le docteur Renaudin, dont le jeu satirique vengeait les Parisiens des brutalités exercées contre eux par les agents de la police, et inspirées, croyaient-ils, par l'empereur et son gouvernement.

— Bravo, — criait mon bon parrain qui détestait le neveu autant qu'il adorait l'oncle.

XXIV

LE CHEMIN DE BAGDAD

Je faisais mon droit pour ne rien faire et gagner du temps, lisant sans mesure et sans choix, et m'aperçus bientôt avec une surprise fort ridicule que je ne savais rien, que je n'avais pas même appris à apprendre, et que mes brillantes connaissances n'étaient qu'un voile léger, jeté sur une profonde ignorance. Enfin, je sentis les funestes effets de la bifurcation et le dommage de n'avoir pas assez écouté les leçons de géométrie que me donnait M. Mésange, en sommeillant au son des violons. Je m'avisais un peu tard que les sciences exactes peuvent seules construire et armer les intelligences et que nos professeurs de lettres faisaient de nous des esprits sonores et creux, des êtres vains, incapables de toute tâche sérieuse. Je m'en ouvris à mon père et, sous sa direction, avec l'aide d'habiles hommes auxquels il me recommanda, je fis assez de mathématiques, de chimie et d'histoire naturelle, non pas pour posséder quelques connaissances, mais pour me mettre en état d'en acquérir. Je mis de l'ordre dans mon esprit dont la capacité s'accrut. Malheureusement ma suffisance s'en accrut pour le moins autant. Je devins insupportable à la maison, trop timide pour le paraître dehors. M'apercevant, grâce à cette funeste perspicacité qui devait me tant nuire dans la vie, que mon père ne raisonnait pas toujours exactement, je m'efforçais de redresser ses raisonnements, ce qui était impertinent et sot.

Les qualités fort réelles qui commençaient à se développer en moi ne promettaient pas de devenir dans la société d'un emploi bien fructueux. Je ne voyais pas encore quelle carrière pouvait s'ouvrir pour moi. Mon père et ma mère ne m'aidaient guère dans le choix difficile d'un état, ma mère parce qu'elle me jugeait capable de les remplir tous, mon père parce qu'il me jugeait incapable d'en remplir aucun.

Cependant Fontanet tournait au singe savant. Il devenait

homme du monde, méprisait les Danquin, et n'estimait plus que la richesse et la naissance. Il nous fit inviter, Mouron, Maxime Denis et moi dans un salon du faubourg Saint-Germain, discrètement célèbre pour son opposition à l'Empire et qui était très fermé. Mais l'Église, cette superbe démocrate, qui dominait dans cette vieille demeure, y introduisait des jeunes gens du peuple dans l'espoir d'y former un nouveau Veuillot. Là fréquentaient d'anciens pairs de France, d'anciens députés à l'Assemblée Nationale, des académiciens, de grands seigneurs qui, bien que naturellement hauts et distants, montraient dans leur accueil cette grâce et ce don de sympathie propres aux défenseurs des causes perdues. J'y pris le thé debout, mon chapeau à la main, en écoutant, sans sourire, malgré les coups de coude de Fontanet, un vieux polémiste qui, ayant combattu soixante ans, comme Lusignan, pour la gloire de Dieu, jeune encore d'éloquence et de passion, dénonçait aux générations nouvelles les crimes des Jacobins et les attentats de Bonaparte, avec une ardeur qui lui faisait vider sans s'en apercevoir sa tasse dans son chapeau. Les femmes se tenaient assises dans un des salons, rangées comme au théâtre. Pour la plupart, autant que j'en pus juger, elles devaient à la vie de château un teint vif, quelque liberté d'allure et le verbe un peu haut. Mais je n'ai retrouvé dans aucun monde femmes si simples de manières et de langage que celles-ci, qui portaient les plus grands noms de France. Cette société m'inspira un grand respect. Elle ne me déplut pas, loin de là ! mais je m'y déplus et n'y reparus pas.

Fontanet me présenta aussi dans deux ou trois salons du monde des affaires où tout danseur était bien accueilli. Malheureusement, je valsais très mal. Et je le savais. Fontanet aussi valsait mal ; mais comme il ne s'en apercevait point, on s'en apercevait moins. Le salon où je réussis le moins mal et où par conséquent, je me plus le mieux, fut celui de l'ingénieur Airiau, encore obscur à cette époque, et dans la première flamme de son ambition. Il improvisait alors son luxe et sa fortune dans un très bel appartement de la place Vendôme. La société française en ce temps-là était perpétuellement en fête. Sans être bon juge, en la matière, je crois pouvoir dire que monsieur et madame Airiau donnaient des bals magni-

fiques. Toujours est-il que je restai ébloui du premier auquel j'assistai.

Éclairées par des milliers de bougies et de cristaux qui faisaient étinceler les pierreries et les perles, reflétées par ces grandes glaces de Saint-Gobain dont s'émerveillaient les hommes les plus graves, environnées de plantes de serre, de bouquets et de gerbes où la nature se montrait plus artificieuse que l'art, les femmes, coiffées de plumes et les cheveux lustrés comme des ailes d'oiseau, imitant toutes, à l'envi, l'impératrice Eugénie dans leur allure et leur toilette, dans le décolleté et jusque dans la chute gracieuse des épaules, balançant leurs crinolines énormes qui nous semblent aujourd'hui burlesques, mais qui s'imposaient avec l'autorité de la mode et que les prédicateurs en chaire dénonçaient comme de monstrueux atours inventés par les démons de l'enfer, agitant de leurs éventails l'air chaud et parfumé, parlant à mi-voix, souriant doucement, se mouvant avec volupté, charmaient les hommes mûrs et les vieillards, enivraient les jeunes comme nous qui se croyaient transportés dans un monde enchanté.

Madame Airiau, que j'allai voir à son jour, n'était certes pas aussi simple de manières que les dames que j'avais entrevues dans les vieux hôtels froids du faubourg, mais elle se rendait beaucoup plus agréable. Mince et pâle, elle représentait fort bien une héroïne d'Octave Feuillet. Les femmes regrettaient qu'elle eût le teint gâté. Mais elle y remédiait et je ne voyais sur ce joli visage que des yeux de violette, un nez fin et une bouche mélancolique. Sa tristesse arrangée, mais réelle, intéressait. Madame Airiau n'était pas heureuse. D'esprit littéraire, elle parlait de Mireille avec des larmes, des regards noyés. Je ne lui déplus pas et je n'ai point à m'en cacher, car cette inclination pour moi ne peut que donner une idée avantageuse de cette dame, tant ma gaucherie, ma timidité, mon embarras, ma défiance de moi-même me communiquaient les apparences de la vertu et les dehors de l'innocence.

Madame Airiau me prêta, un jour, la *Vita Nuova* qu'elle admirait et dont je fus ravi sans y comprendre grand'chose. Mais on ne saura jamais combien il est inutile de comprendre pour admirer. Nous échangeâmes nos impressions qui s'accor-

daient. Ainsi Dante Alighieri nous rapprocha l'un de l'autre tout spirituellement et d'une manière digne de lui. Et comme il est dans l'ordre en une société polie, m'avançant du même pas dans la grâce de la femme et dans celle du mari, je fus invité à des soirées intimes et même à des dîners d'hommes.

Il s'y trouvait des financiers, des gens d'affaires, des ingénieurs, un chanteur de l'Opéra, un homme d'État turc, un diplomate persan. Après le dîner, dans le fumoir, notre hôte, tirant de sa poche une clef dorée, ouvrait un petit meuble de palissandre garni d'une multitude de tiroirs plats et en tirait des cigares noirs ou blonds, grands ou petits, divers de forme et d'arome qu'il offrait avec une prodigalité calculée en mesurant la qualité du cigare à celle de la personne, mais si adroitement qu'il n'y paraissait qu'aux hôtes à qui il présentait la fleur de la Havane. Instruit par cet exemple, je découvris, peu à peu, le fond de parcimonie que recouvrait sa magnificence.

Airiau étudiait alors la gigantesque entreprise qui n'est pas encore réalisée aujourd'hui, et qui changera l'axe de la civilisation, le chemin de fer de Bagdad. On le tenait pour un esprit très positif, un homme de résultats. Néanmoins, il se proclamait philanthrope et humanitaire. Des vieux saint-simoniens qui avaient formé son esprit, il gardait un idéalisme industriel, une sorte de mysticisme économique, un sentiment poétique de la banque qui imprimaient à ses conceptions les plus mercantiles un caractère de générosité, et eussent communiqué au charlatanisme même l'onction de l'apostolat.

Frappé, disait-il, de l'élan qui emportait les nations vers l'unité, il considérait l'industrie et la banque comme les deux forces bienfaisantes qui, par l'association des peuples, établiront un jour la paix universelle. Mais Français et patriote, et se faisant de la paix une conception napoléonienne, il entendait que l'union des peuples fût l'œuvre exclusive de la France et que la France présidât en souveraine les États-Unis du monde.

Quand il traversait l'Asie Mineure, franchissait le Taurus et l'Amanus, traversait l'Euphrate, et longeait le Tigre, ce petit homme brun me remplissait d'admiration. Il remuait les millions et regardait aux centimes. Il y avait du Napoléon

en lui par sa faculté de pénétrer dans tous les détails sans perdre de vue l'ensemble.

Ignorant et romantique, il se plaisait pourtant, comme Napoléon, à évoquer sur son passage, les grands noms de l'Histoire, Babylone, Ninive, Alexandre, le sultan Aroun-al-Raschild. Et il était merveilleux, ce petit homme brun à moustache cirée de sous-lieutenant, quand il parlait de réveiller par le sifflet de ses machines à vapeur les taureaux ailés du palais de Sargon. Napoléonien encore par sa foi en son étoile, par un optimisme communicatif et par la profonde possession de cette idée qu'on ne perd définitivement une affaire que quand on la croit perdue.

Sa voix trouvait des accents sublimes pour faire appel à tous les partis politiques : légitimistes, orléanistes, impéria-ilstes, républicains, et à toutes les capacités, savants, ingénieurs, artistes, industriels, banquiers et poètes, et conviait à ce grand banquet de la civilisation tous les ouvriers et tous les paysans.

Un jour que je lui faisais visite, madame Airiau me dit que son mari irait faire, dans trois mois, un voyage d'exploration sur les bords du Tigre, et qu'il ne demanderait pas mieux que de m'emmener comme son secrétaire particulier.

— Par ce voyage, — ajouta-t-elle, — vous pourriez former votre esprit et assurer votre avenir. Ne m'en dites rien aujourd'hui. Réfléchissez, consultez vos parents. Après cela, vous donnerez votre réponse à mon mari.

XXV

MADEMOISELLE PHILIPPINE GOBELIN

Le soleil de thermidor répandait ses nappes de flamme sur les quais, la rivière et les jardins. J'entrai au Louvre avec une familiarité respectueuse. Une fraîcheur humide baignait les salles désertes de la sculpture antique.

Devant ces restes d'un art sans égal, auprès duquel tout est misère et difformité, je fus saisi d'enthousiasme et de déses-

poir. Abîmé sur une banquette devant l'Arès Ludovisi, j'éprouvais une ardeur de vivre et de mourir, un mal délicieux, une tristesse infinie, une ivresse d'horreur et de beauté ; je sentais, en même temps, un désir insensé de tout voir, de tout savoir, de tout connaître, de tout devenir et en même temps l'envie de ne plus penser, l'ivresse de ne plus sentir, le charme de ne plus être.

Je me remis à errer dans les galeries peuplées de statues, parmi ces formes naturelles et savantes, qui expriment, autant que l'harmonie des corps, l'harmonie des mondes, et nous révèlent tout ce que nous pouvons concevoir de l'Univers. Peu à peu, sous cette influence d'un art qui est beauté et raison, je me pénétrai d'idées claires et de pensées sereines. Je me promis de regarder d'un œil tranquille la vie et la mort qui ne sont que les deux aspects de la nature, et se ressemblent comme les deux enfants Éros et Anteros qu'on voit sculptés sur les sarcophages antiques.

Je me rendis ensuite dans les salles assyriennes. Et devant les taureaux ailés, à face humaine, du palais de Sargon, je résolus de partir avec l'ingénieur Airiau pour ces pays vers lesquels m'entraînaient l'espoir de faire ma fortune, une curiosité généreuse et des raisons très diverses, parmi lesquelles le désir de voir le tombeau de Zobéïde n'était peut-être pas la plus faible.

Je crois, sans être sûr, je crois que l'influence de madame Airiau agit d'une façon prépondérante sur ma détermination. C'est elle qui m'avait engagé dans cette entreprise. Ses yeux de violette, sa beauté composée, sa tête exquise montée un peu comme une épingle avaient exercé un charme sur ma jeunesse. Elle m'attirait. En partant, je m'éloignais d'elle qui restait à Paris, et je partais pour ses beaux yeux dont je perdais ainsi la vue. C'est là un des traits de mon génie.

Mes parents s'inquiétaient pour moi d'un long voyage, plein de fatigues et de périls. Mais considérant l'encombrement des carrières, et respectant ma liberté, ils ne s'opposaient pas à mon entreprise qui leur semblait hardie. Ma mère, quand je lui parlais de ce voyage, me souriait, les yeux gonflés de larmes.

Vers la fin de l'année, mon départ fut définitivement résolu

pour le 15 janvier. Les rues de Paris ressemblaient à des rangées de gigantesques boîtes de bonbons et de jouets, de fruits confits, de bijouterie et de maroquinerie, que les brumes et les frimas enveloppaient comme d'ouate et de toile d'emballage.

J'allai faire mes adieux à mon pauvre parrain que j'avais beaucoup négligé depuis un an. Je le trouvai assis dans son fauteuil, diminué, la tête grosse comme le poing, les jambes enflées, avec un air inusité de tristesse, très grièvement atteint de la maladie de cœur dont il devait mourir. Secouant une revue de paléontologie :

— Ils ne croient pas à l'homme fossile, — me dit-il.

Un rire douloureux secouait ses breloques sur son ventre qui avait fondu.

Madame Danquin tout à fait impotente, assise de l'autre côté de la cheminée, dans un fauteuil, entre ses deux béquilles, gardait sa gaîté constitutionnelle. Elle me parla de toute cette jeunesse à laquelle elle s'intéressait : les jeunes Bondois, Edmée Girey, Élise Guerrier qu'elle se plaignait de ne plus revoir. Elle m'annonça une grande nouvelle, le mariage de Madeleine Delarche qui épousait le docteur Renaudin un peu trop âgé pour elle, peut-être, fils de ses œuvres, sans fortune, mais appelé à un grand avenir.

— Madeleine, — me dit-elle, — est jolie, distinguée, vous l'appeliez l'amour sacré à cause de ses yeux rêveurs et de sa taille élancée. Elle a une très jolie dot.

Elle se recueillit un moment et reprit d'un ton pénétré :

— Nous ne sommes pas d'accord, mon mari et moi, sur le cadeau de noce que nous devons faire à Madeleine, mon mari voudrait lui donner un service à café en argent. Je crois qu'une paire de girandoles seraient très convenables dans le salon d'un docteur. Il faut un peu éblouir la clientèle... Madame Delarche avait d'autres vues pour sa fille, mais comme elle me le disait si raisonnablement : « Les enfants doivent se marier pour eux et non pour leurs parents... »

On s'embrassa.

— Pierre, — me dit avec un reste d'ardeur mon pauvre parrain, — si tu trouves du préhistorique sur les bords de l'Euphrate, pense à moi.

Peu de jours après les fêtes du jour de l'an, j'allai prendre congé des dames Gobelin, qui demeuraient dans les combles d'une haute maison de la rue du Bac, sous une cage de verre bleu qu'un photographe occupait sur le toit. La maison très vaste regorgeait d'industries. Des magasins de thé, de vases de Chine et d'étoffes d'Orient parfumaient le rez-de-chaussée et l'entresol. A chaque étage, des plaques de cuivre vissées sur l'huis désignaient les arts et métiers qui s'exerçaient derrière ces portes. Au premier, on lisait : Mademoiselle Eugénie, modes; au deuxième, Héricourt, médecin-dentiste ; au troisième, Madame Hubert, corsets; au quatrième une carte clouée par quatre pointes portait cette inscription : *l'Enfant de Marie*, revue hebdomadaire. Les dames Gobelin habitaient au-dessus. Je trouvai Philippine longue et degingandée comme de coutume, les cheveux fades, les yeux petits, la bouche grande, grise de tristesse. Sa mère, toute blanche, les yeux lavés. Ses joues de papier de soie toutes chiffonnées, n'avait plus d'âge. Les deux femmes coloriaient des photographies d'enfants. J'annonçai mon départ. Madame Gobelin me dit que les Danquin l'en avaient déjà informée. Philippine, les lèvres pincées, ne dit rien; il me sembla qu'elle était blessée de ne pas l'avoir appris la première, et je lui sus gré du reproche que je croyais lire dans ses yeux.

Je pensai effacer cette impression par des marques d'intérêt, lui demandai si elle n'enverrait pas un cadre de miniatures au Salon, et promis de lui expédier de Bagdad quelques-unes de ces aquarelles persanes qu'elle aimait.

Elle s'anima et farda sa tristesse d'une gaîté criarde.

Sa mère me montra une belle azalée posée sur le piano.

— Voyez, — me dit-elle, — ce que ce bon monsieur Danquin, qui, d'ordinaire, ne chôme pas les saints, lui a envoyé pour l'anniversaire de sa naissance.

Et regardant sa fille avec une tendresse inquiète, elle ajouta :

— Philippine est née un 20 janvier, et il n'y a pas encore assez longtemps de cela pour qu'on ne puisse célébrer son jour natal.

— Oui, — dit Philippine, — je suis née le 20 janvier, sous le signe infortuné du Verseau.

Et prenant un ton de diseuse de bonne aventure :

— Les personnes qui sont nées sous ce signe oublient en sortant leur parapluie quand il va pleuvoir. Chaque fois qu'elles mettent un chapeau neuf, passant dans une rue, sous une fenêtre garnie de pots de fleurs qu'on arrose, elles reçoivent une potée d'eau sur la tête. Et s'il fait du vent, elles reçoivent aussi le pot de fleurs. Elles sont souvent enrhumées.

— Grande folle, — soupira madame Gobelin.

Philippine fit encore quelques bouffonneries, mais on voyait qu'elle avait envie de pleurer. Je pensai que mon départ lui causait ce profond chagrin qu'elle ne pouvait cacher et il me fallut bien en conclure qu'elle m'aimait. Je ne m'en étais pas encore aperçu ; il m'avait paru, au contraire, qu'elle ne me distinguait pas de tant de bons camarades avec lesquels elle se montrait obligeante et familière. Bien que subite, ma découverte ne m'étonna pas. Tout de suite cet amour me parut vraisemblable, naturel, dans l'ordre des choses. Selon moi, la vive intelligence de Philippine, son goût exquis, sa philosophie devaient l'y porter.

Elle m'en parut, sinon plus jolie, du moins plus agréable. Comme la conversation languissait, j'imaginai qu'au moment des adieux, elle me dirait à l'oreille : « Ne partez pas », que je lui répondrais : « Eh bien ! Philippine, je reste » et que la joie que je verrais alors briller sur son visage me comblerait de bonheur. Et qui sait? peut-être la joie embellirait-elle cette aimable fille. « Elle est changeante », pensais-je.

Je me levai pour prendre congé. Voyant que le poêle était près de s'éteindre, Philippine courut en jurant et maugréant le ranimer. Elle tenait le seau d'une main, le tisonnier de l'autre quand je lui fis des adieux.

— Je vous envie, — me dit-elle, — d'aller voir des contrées merveilleuses... Si je pouvais, moi aussi, je voyagerais !... Adieu, monsieur Pierre.

Sur le palier, je l'entendis crier en tisonnant :

— Cette rosse de poêle !...

Je descendis l'escalier avec lenteur et songeai sur le seuil de *l'Enfant de Marie* :

« Elle ne m'a rien dit, rien laissé deviner. Sans doute, la présence de sa mère, sa discrétion, sa délicatesse... Je ne puis pourtant pas remonter et m'écrier : « Je reste ! »

Je me rencontrai avec une grosse dame qui allait chez madame Hubert, la corsetière.

« Elle m'intéresse, elle m'inspire de la sympathie, de l'estime, une sorte d'admiration, me disais-je, mais je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais. Je ne peux songer à l'épouser. Je ne peux lui sacrifier mon avenir... »

Mes regards rencontrèrent, sur cette réflexion, l'enseigne du dentiste Héricourt, qui me causa une impression pénible et m'excita à descendre vivement les marches. Une douce odeur d'iris se faisait sentir sur le palier de mademoiselle Eugénie. Là, m'arrêtant un moment, je songeai :

« Non, je ne veux pas que cette jeune fille souffre pour moi, tombe malade, meure peut-être. Je retournerai demain chez elle ; j'épierai le moment de la voir seule, j'amènerai, je provoquerai ses aveux, ou plutôt je les devinerai... Je lui dirai « Je reste ! » Je l'aurai sauvée et je l'en aimerai chèrement. »

Je goûtais par avance les délices du sacrifice, quand sur le palier de l'entresol, je rencontrai mademoiselle Élise Guerrier, plus étrange encore que je ne l'avais jamais vue dans le froid qui marbrait ses joues. Plutôt déesse immortelle et bête sauvage que femme. Et lointaine et mystérieuse. Je demeurai, comme à mon habitude, stupide devant elle, et ne trouvai pas un mot à lui dire.

— Vous sortez de chez les dames Gobelin?... Comment avez-vous trouvé Philippine?

— Mais, assez bien...

— Elle ne vous a rien dit, rien laissé voir?

— Non...

— Elle a tant d'énergie !...

Je balbutiai :

— Oui, elle a...

— Elle en a bien besoin pour supporter le coup terrible qui la frappe.

— Le... le coup?

— Le mariage du docteur Renaudin avec cette petite sotte de Delarche.

— Ah ! le mariage du docteur Renaudin...

— La pauvre Philippine ! En réalité, Renaudin ne l'a jamais aimée, mais il le lui a laissé croire. Elle en était folle. Il a

épousé la petite Delarche pour sa dot. Elle le rendra malheureux. Mais Philippine en mourra.

Et mademoiselle Guerrier éclata d'un rire sombre en maudissant la folie des femmes.

XXVI

Ici finit mon adolescence.

Par la suite, la parole d'Hérodote que me cita M. Dubois est revenue bien souvent à l'esprit : « Sache que la pauvreté est l'amie fidèle de la Grèce. La vertu l'accompagne, fille de la sagesse et du bon gouvernement. » Je remercie la destinée de m'avoir fait naître pauvre. La pauvreté me fut une amie bienfaisante ; elle m'enseigna le véritable prix des biens utiles à la vie, que je n'aurais pas connu sans elle ; en m'évitant le poids du luxe, elle me voua à l'art et à la beauté. Elle me garda sage et courageux. La pauvreté est l'ange de Jacob : elle oblige ceux qu'elle aime à lutter dans l'ombre avec elle et ils sortent au jour de son étreinte les tendons froissés, mais le sang plus vif, les reins plus souples, les bras plus forts.

Ayant eu peu de part aux biens de ce monde, j'ai aimé la vie pour elle-même, je l'ai aimée sans voiles, dans sa nudité tour à tour terrible ou charmante.

La pauvreté garde à ceux qu'elle aime le seul bien véritable qu'il y ait au monde, le don qui fait la beauté des êtres et des choses, qui répand son charme et ses parfums sur la nature, le Désir.

« Elle est tout entière douloureuse la vie des hommes, et il n'est pas de trêve à nos souffrances. » Ainsi parle la nourrice de Phèdre et les soupirs de sa poitrine n'ont point été démentis. « Et pourtant, ajoute la vieille Crétoise, nous aimons cette vie, parce que ce qui la suit n'est que ténèbres sur lesquelles on a semé des fables. » On aime aussi la vie, parce qu'on aime la douleur. Et comment ne l'aimerait-on pas ? elle ressemble à la joie, et parfois elle se confond avec elle.

ANATOLE FRANCE

LA FORMATION

DE

LA FRANCE DE L'EST

III. — L'ENTRÉE DANS L'UNITÉ FRANÇAISE[1]

L'ombre de la France se projetait de plus en plus sur ces contrées. Effectivement présente depuis le xive siècle dans une partie du Barrois, l'autorité royale avait gagné, au xvie, les Trois-Évêchés ; elle s'impatronisa, au siècle suivant, en Alsace, et ce fut enfin, au xviiie siècle, le tour du duché de Lorraine et de Bar. De longues approches avaient préparé la capitulation ; et depuis longtemps on comptait des intelligences dans la place. L'idée d'appartenir à cette grande monarchie, qui se portait héritière des Gaules, était devenue familière à bien des esprits ; et quelque sentiment qu'elle excitât chez les uns ou les autres, plus d'un se disait, en face du courant général qui emportait l'Europe vers la formation de grands États, que l'autonomie politique de petites contrées placées au centre des tourbillons, devenait un rêve chimérique. La France apportait à des contrées incapables de pourvoir à leur sécurité et de suffire à leur propre défense, l'appui et la garantie de sa force, Mais elle apportait autre chose aussi, comme nous allons le voir.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1915.

Ce serait un anachronisme que d'attribuer à l'administration de l'ancien régime ce qu'on appellerait de nos jours un système d'assimilation. Il n'y eut pas de plan préconçu. Ce que l'on peut noter dès le début et dès le premier coup d'œil, c'est une pensée de prudence. Devant une tâche dont on soupçonne et entrevoit les difficultés, on sent que l'autorité ne doit pas s'affaiblir en s'éparpillant dans un grand nombre de mains. On se garde d'acclimater en Alsace la vaniteuse manie de charges et fonctions publiques qui sévit ailleurs et dont heureusement elle n'a pas cure. L'appareil administratif se réduit au strict minimum. Longtemps il suffira que des membres d'autres provinces françaises siègent dans la Cour souveraine à côté de collègues alsaciens ; car il importe d'introduire une jurisprudence fondée sur le droit écrit dans les procès à intervenir, surtout entre paysans et seigneurs.

Pour le reste, tout repose sur l'intendant. Ce personnage observe, et le plus souvent tranche et décide à lui seul. On le voit, dans sa correspondance avec le contrôleur général, se poser, souvent avec fermeté, en avocat du pays qui lui est confié. Il y est autorisé par le long séjour qu'il y fait. En Alsace, de La Grange réside de 1674 à 1696 ; en Lorraine, l'administration des La Galaisière, père et fils, se prolonge pendant quarante ans. La liste des intendants d'Alsace ne comprend qu'une dizaine de noms dans le cours du XVIIIe siècle. Ils ont ainsi le temps de s'identifier avec la province, d'en pénétrer les sentiments ; et comme l'estime suit de près l'observation, ils s'érigent volontiers en tuteurs.

C'est surtout en Alsace, annexée avant la Lorraine ducale, qu'on voit se dégager une tradition de gouvernement. La première impression de nos administrateurs est celle d'un chaos. Ce qui les déconcerte, « c'est qu'on ne trouve presque aucun règlement sur quoi que ce soit... ; on ne traite les affaires que par tradition et l'usage[1] ». Ces usages varient de seigneuries en seigneuries, de ville en ville, dans ce kaléidoscope politique. La sagesse commande de renoncer à l'application de textes ou règlements faits pour d'autres pays ; le moyen de

1. *Lettres écrites à la cour par M. d'Angervilliers, intendant d'Alsace de* 1716 *à* 1724 (lettre du 24 juillet 1716). — Strasbourg, 1878.

voir clair est d'aller droit au caractère des habitants, pour en tirer une ligne de conduite. C'est en effet la méthode qui va prévaloir. Le grand mémoire que rédigea en 1697, après vingt-trois ans d'observations, l'intendant de La Grange, s'inspire de la plus pénétrante psychologie. « Les nouveautés, dit-il, troublent ce peuple. » — « La diversité des impositions et des affaires de finance, où ils n'entendent rien, les inquiète. » — « Ils n'ont point naturellement l'esprit processif. » — Conclusion : il faut éviter à « ces peuples bons et dociles », mais que la paperasserie déroute et « désole », les complications inutiles. L'expérience de celui qu'on a appelé le conquérant civil de l'Alsace, — titre qu'il doit partager cependant avec d'autres, — n'est pas perdue : son successeur, de la Fond, qui est pourtant son ennemi personnel, ne s'exprime guère autrement : « Ce pays est bien différent des autres provinces du royaume, où les femmes, par gloire et vanité, engagent leurs maris d'acheter des charges qui ont quelque relief. On ne s'en soucie point ici... D'ailleurs, ces peuples ne sont point plaideurs [1]. » De la Houssaye, qui vient ensuite (1700-1716) abonde dans le même sens : il rend justice à leur jugement comme à leur bonne foi : « Ils se paient de raisons », dit-il. Et comme La Grange, il insiste pour qu'on épargne à ces administrés les mille tracasseries de taxes multiples, papier timbré, contrôle des exploits et actes notariés, etc., qui foisonnent chez le bon peuple de France. D'Angervillers (1716-1724) se réfère sans cesse aux actes de son prédécesseur. Une tradition s'est formée, dont le mot d'ordre est « de ménager les esprits du peuple d'Alsace, en lui ôtant toute idée de nouveauté [2] ».

Il faut en ce pays frontière, si souvent mis à contribution, et dont la plantureuse abondance inspire une sorte de respect, user aussi de ménagements matériels. Elle fournit en temps de guerre tant de ressources « en voitures et en denrées »! C'est ce que rappelle la paternelle sollicitude de nos intendants. « Il semblerait, dit Sérilly, qu'en temps de paix l'Alsace devrait jouir d'autant de tranquillité qu'elle a de fatigue pen-

1. *Lettre au contrôleur général* (17 mars 1698).
2. *Lettre du* 23 *mai* 1722.

dant la guerre. Il en est cependant autrement... Le seul entretien des chaussées et les fortes réparations qu'elles exigent, occupent toutes les communautés une grande partie de l'année [1]. »

Le peuple d'Alsace n'est pas insensible à ces égards, dussent-ils parfois se borner à des vœux. Ces sacrifices qu'on lui demande, il les consent volontiers. « On ne saurait, écrit en 1716 l'intendant d'Angervillers au maréchal d'Huxelles [2], trop soutenir une ville d'aussi grande ressource que celle-ci (Strasbourg), et dont les magistrats et les habitants sont très affectionnés au service du Roy. » Il n'y a que trente-cinq ans depuis l'annexion de la ville ! Ce témoignage, à l'honneur des administrés comme des administrateurs, vaut comme certificat de loyalisme ; il ne conviendrait pas d'en forcer le sens en le transposant suivant des conceptions politiques qui sont les nôtres, mais qui n'étaient pas celles de ce temps. Il n'en est pas moins à recueillir, s'ajoutant à d'autres témoignages contemporains [3] émanés d'étrangers peu suspects de partialité à notre égard, pour montrer dans quelle atmosphère de bienveillance réciproque s'accomplissait le rapprochement graduel entre la France et sa nouvelle province.

Il faut bien, pour en apprécier le mérite, tenir en mémoire les difficultés de la tâche. On se voyait, d'un côté des Vosges, en face de populations que différenciaient la langue et les mœurs ; de l'autre, on rencontrait l'attachement quasi-familial qu'éprouvaient pour leur dynastie non éteinte les anciens sujets des ducs de Lorraine. On avait à réagir, ici contre la confusion engendrée par un émiettement extraordinaire de l'autorité, là contre des habitudes de petit État, qu'un danger continuel avait en quelque sorte racorni, à force de le concentrer sur lui-même. D'un côté comme de l'autre, il y avait à

1. Rapport de de Sérilly, intendant de la Province (1750-1753), dans E. Lehr, *Coup d'œil sur les charges et corvées imposées à la province d'Alsace pendant les guerres de la première moitié du XVIIIe siècle.*

2. *Lettre du* 11 *août* 1716.

3. L'Allemand Schmettau écrit à l'empereur en 1709 pour le détourner vers d'autres ambitions que la reprise de l'Alsace. Ichtersheim, Alsacien resté au service de l'Empire, rend hommage, dans sa *Topographie d'Alsace* (1710), aux tribunaux français.

tenir compte de distinctions de classes, enracinées dans les intérêts et les habitudes. La noblesse était profondément attachée à ses privilèges qui lui valaient, dans ces contrées dont les biens ecclésiastiques occupaient une très large part, une lucrative admission aux chapitres nobles et aux bénéfices. Si en Lorraine les gentilshommes vivaient généralement à la française, servaient sous le roi, il n'en était pas tout à fait de même en Alsace. Ici la noblesse restera jusqu'au dernier jour très entichée de ses droits. Nulle part une sévérité plus minutieuse n'était pratiquée dans la vérification des titres et des quartiers de noblesse, d'où dépendait la participation aux bénéfices pour les maisons catholiques et, pour toutes, le maintien de leur rang honorifique dans la sacro-sainte hiérarchie de l'Empire. La bourgeoisie d'Alsace fait aussi figure à part : quelque peu ankylosée dans des institutions urbaines dont la vie s'était retirée, elle y tient néanmoins comme au principal gage d'importance qui lui reste. Des différences confessionnelles aggravent encore la tâche administrative. Tandis que dans certaines parties de la province, autour de Molsheim par exemple, s'entretiennent d'ardents foyers de catholicisme, le luthéranisme, sans parler des doctrines de Calvin ou d'autres, s'est propagé dans presque toute la province. Il concentre à Strasbourg son éclat et son influence dans un patricicat hautement considéré, et surtout dans cette université à laquelle la capitulation de 1681 a garanti le maintien de ses droits, revenus et privilèges.

L'administration française sut naviguer parmi ces écueils. Elle visa strictement l'essentiel, qui était à ses yeux, le service du roi. Dans toutes les questions où les intérêts supérieurs de l'État sont en jeu, elle sait parler haut et ferme ; sans rudesse néanmoins, sauf peut-être dans les circonstances difficiles que traversa, au milieu de guerres renaissantes, l'ancien duché de Lorraine. Elle ne transige pas sur les mesures qu'elle juge nécessaires. Dès 1680, par exemple, un arrêt du Conseil du roi a supprimé en Alsace les péages et droits de traite qui se percevaient à l'intérieur, avec défense aux seigneurs particuliers d'en établir aucun. En Lorraine, le gouvernement royal voit d'assez mauvais œil l'agitation pour le partage des biens communaux qui, en vertu des avantages stipulés en ce cas pour le

clergé et les seigneurs, eût entraîné un accroissement dangereux des biens de main-morte.

Mais en général l'administration de l'ancien régime ménage tous les droits acquis ; respectueuse de la hiérarchie, elle n'a rien de subversif ; elle est au contraire étonnamment conservatrice. Louis XIV « conserve ou attribue aux seigneurs de très grands droits sur leurs terres, pour les dédommager[1] » de la souveraineté territoriale dont ils jouissaient avant le traité de Munster. En dehors de Strasbourg et de la Décapole, chaque ville ou village a son seigneur. Sur le point délicat de la religion, pierre d'achoppement sur laquelle de temps en temps on trébuche, les engagements sont en somme tenus. Jamais l'Université de Strasbourg ne fut plus florissante qu'au XVIIIe siècle ; et quand un prêteur royal trop zélé se permet quelque abus d'autorité envers ses membres, il se trouve un ministre pour lui « apprendre à traiter avec un peu plus d'indulgence des hommes libres et qui, se consacrant au service public par l'étude des lettres, méritent de recevoir des marques de considération de la part des magistrats[2]. »

Il y avait bien cependant quelque chose de changé en Alsace. Entre la classe des paysans, si vivace, et les seigneurs justiciers auxquels les communautés rurales ont affaire, s'est introduit une personne nouvelle dont l'action ne tarde pas à se faire sentir, la justice française. Lorsque les décisions oppressives et bizarres de tel bailli ou prévôt seigneurial sont cassées par les arrêts du Conseil souverain installé depuis 1679 à Colmar, l'impression est forte sur ces paysans ou villageois qui sentent au-dessus de leurs maîtres immédiats une autorité supérieure. L'écho de cette nouveauté se répercute en Allemagne. M. Rodolphe Reuss a admirablement mis en lumière l'effet moral de ces jugements ; on peut ajouter qu'à côté d'exemples typiques qui ont dû particulièrement faire effet sur l'opinion, les recueils d'arrêt du Conseil souverain nous ont conservé une foule de décisions sur des cas vulgaires et insignifiants, mais inspirés de la même jurisprudence. Voici par exemple

1. Lettre de M. d'Angervilliers, du 23 mai 1722.

2. Extrait d'une lettre inédite de d'Aguesseau à Klinglin, aux Archives de Saint-Thomas. (Cité par M. Ch. Pfister, dans J.-D. Schœpflin, *Annales de l'Est*, n° 1, p. 51. Nancy, 1887.)

un particulier qui se prévaut de l'autorité du seigneur pour bâtir, loin du village, une maison sur le communal : « Le seigneur, est-il répondu, ne peut disposer des communaux contre le gré des habitants [1]. »

Le sentiment démocratique invétéré, qui fermentait toujours en Alsace, capable d'explosions violentes comme au XVI[e] siècle, recevait ainsi un renfort nouveau. L'idée d'une justice souverainement impartiale, égale pour tous, devenait une réalité, prenait corps. Ce qui paraissait autrefois un idéal évoqué des Livres saints, une voix partie du fond d'un lointain mystique, s'identifiait, dans l'imagination des masses populaires, à l'autorité de la France. Au lieu de capricieuses juridictions locales, ou des lenteurs des Chambres d'empire, le paysan vit ainsi s'établir à ses côtés une justice dans laquelle il sentit d'instinct une protection, et à laquelle, malgré son humeur peu processive, ses appels se firent de jour en jour plus fréquents. Là sans doute fut ce qui gagna sa confiance, en attendant qu'il livrât son cœur. La différence de langue put longtemps encore interposer une barrière ; mais il y a du moins un langage commun par lequel d'emblée s'entendent tous les hommes, celui de la justice égale : ce langage, la France pour la première fois le fit retentir en Alsace.

*
* *

Certains faits restent déconcertants dans cette politique, à les considérer par les perspectives de nos jours. On s'étonne d'abord de son indifférence à l'enseignement de la langue française en Alsace. Qu'elle n'ait pas songé à battre en brêche l'usage du dialecte alsacien, création populaire dans laquelle se personnifie l'Alsace : rien de mieux. Ces diversités dialectales existaient, sans offusquer l'autorité, dans tout le royaume ; on parlait et prêchait breton, gascon, provençal. Tant de variétés coexistaient harmonieusement dans notre vie nationale, qu'une de plus ne tirait pas à conséquence. Mais un effet de la politique suivie était de laisser à l'allemand la signification de langue officielle dans la plupart des actes publics.

1. Notes d'arrêts du Conseil souverain d'Alsace (1702).

Un arrêté fut pris, il est vrai, pour remédier à cette anomalie ; mais on dut aussitôt renoncer formellement à son exécution, et pour cause : il eût été impossible de trouver en maintes localités, même importantes, un interprète. Fit-on du moins, après cette expérience, quelque effort pour répandre la connaissance de notre langue? Nullement. L'État n'estimait point que la question fût de son domaine. L'idée aujourd'hui régnante, aussi bien en Amérique qu'en Europe, que la langue nationale est un patrimoine commun auquel tous doivent participer, n'était pas entrée dans l'esprit du temps. Ce n'est qu'en 1788 qu'on s'avisa pour la première fois de « fonder des écoles où le français serait enseigné ». On trouvait évidemment que l'ascendant de notre langue était suffisamment assuré par la prééminence universelle dont elle jouissait. Cette fierté pouvait être justifiée alors, mais il y eut quelque imprévoyance à y persévérer dans la suite.

Que pourtant cette indifférence ne nous choque pas trop. Tirons-en plutôt la leçon qu'elle contient. Elle nous élève au-dessus des conceptions étroitement jalouses qui, depuis, ont armé sous prétexte de langues peuples contre peuples. Elle nous transporte dans un temps où un autre esprit régnait dans les relations des hommes. Il n'y avait pas alors de question de langues ; on voyait en elles un moyen d'unir les hommes et non de les diviser ; et la langue française apparaissait notamment comme un véhicule d'idées générales, un moyen de communiquer librement par-dessus les préjugés comme par-dessus les frontières. Heureux XVIIIe siècle, où la guerre n'engendrait pas de haine durable, où le poison des animosités nationales n'était pas inoculé et exaspéré à plaisir par tous les moyens dont aujourd'hui l'État dispose, y compris l'école !

***

Autre point qui donne matière à réflexion. Nous avons dit plus haut en vertu de quelles conditions en partie naturelles, en partie historiques la vie économique de ces contrées s'était orientée vers l'Europe centrale et les Pays-Bas. De grands intérêts s'étaient fondés sur ces relations. L'administration

française se trouva donc, en Alsace d'abord, puis en Lorraine, en face d'un épineux problème : si, dans une pensée de simplification et d'unité elle se décidait à incorporer ces provinces nouvelles dans les tarifs douaniers institués en 1664, en d'autres termes, si elle les englobait à l'ensemble dit des *Cinq grosses fermes*, elle coupait court à un régime fructueux ; elle risquait de tarir d'importantes sources de richesses.

Pour l'Alsace en particulier, il eût été grave de faire obstacle aux achats de bétail et aux ventes de grains qu'elle pratiquait en Suisse, ainsi qu'aux débouchés que les produits variés de son agriculture trouvaient en Allemagne ; et il était clair cependant que le maintien de ce régime s'opposait au rattachement économique de la province à sa nouvelle patrie ! Fallait-il chercher le remède dans un système d'expédients et de demi-mesures? C'est à ce parti sans doute que se serait arrêtée une bureaucratie jugeant de loin, d'après ses propres méthodes, hors du contrôle immédiat des faits. L'attitude de nos intendants fut tout autre : tirant conseil des réalités, ils prirent résolument parti pour le privilège de la province. Ils se voyaient en présence d'une circulation active, embrassant toutes les parties du pays, vivifiant par de multiples ramifications l'activité sociale à tous les degrés. Sans doute la batellerie de Strasbourg était en décadence ; mais les relations de la Haute-Alsace avec la Suisse, celles de la Basse-Alsace avec Francfort donnaient lieu à un transit et à un transport par roulage tel qu'il entretenait tout un peuple d'aubergistes, charrons, maréchaux, bourreliers, cordiers, etc., qu'il multipliait les transactions et faisait circuler l'argent. « L'argent, écrivait l'intendant La Houssaye aux temps les plus sombres de la fin du règne de Louis XIV, roule suffisamment en Alsace, et même bien plus que dans le reste du royaume. » C'était pour l'époque un argument sans réplique. Dès le début, l'intelligent La Grange avait magistralement posé la question. Il s'était attaché à mettre le gouvernement en garde contre toute mesure susceptible de gêner l'afflux d'étrangers. « Il n'est pas à propos, écrivait-il, d'obliger les étrangers à prendre les lettres de naturalité. Le pays est trop frontière pour qu'il n'y ait pas commerce continuel entre les habitants des États du Roy et ceux de l'Empire... Ce serait une subjection qui

pourrait éloigner ce qu'il y a de plus essentiel pour le service du Roy dans un pays bien peuplé, rempli d'habitants et d'abondance. » Ainsi l'intérêt du Roi coïncidait à ses yeux avec ce qui paraissait alors l'intérêt immédiat de la province ; on ne considérait rien de plus.

L'Alsace fut en conséquence classée en « province d'étranger effectif ». Il en fut de même, plus tard, de la Lorraine, malgré les difficultés spéciales résultant de l'enchevêtrement de son territoire avec les *Évêchés*, dont le régime, bien qu'analogue, était un peu plus restrictif. Libre en fait (sauf un droit de foraine) de ses relations avec l'étranger, la Lorraine se trouva dans cette situation singulière de s'ouvrir à certains produits du royaume, sans pouvoir, sauf exception, y porter les siens. Le régime, quoique sous même étiquette, avait revêtu ici un aspect autre qu'en Alsace. On n'y sent point cette large circulation diffuse qui s'insinue dans toutes les veines de la contrée. C'est surtout à Nancy que se concentrent les profits. En effet, la politique des ducs, surtout avec Léopold, s'était efforcée d'assurer à leur capitale le rôle d'intermédiaire auquel sa situation semblait se prêter ; d'heureuses mesures avaient fait de cette ville un entrepôt et un centre de banques. La domination française trouva une organisation déjà établie, appuyée sur les principales influences locales, juges-consuls, parlementaires, propriétaires de vignes, avec le prestige d'une création autonome, parée d'un dernier reflet d'indépendance. Plus favorisés au point de vue douanier que les négociants de Metz, ceux de Nancy leur servaient d'intermédiaires au moyen de prête-noms. Les denrées venues de Hollande et d'Allemagne, destinées à la Suisse et même au Piémont, voisinaient dans leurs entrepôts avec les produits français qu'admettait ou laissait filtrer un roulage actif sur les frontières de Champagne[1]. Les dynasties de banquiers, dont les principales étaient venues de Savoie à Nancy afin de profiter du mouvement d'affaires, étaient assez puissantes pour fournir en temps de guerre des prêts importants à l'État. Toute opposition devait longtemps se briser devant cette coalition d'intérêts et d'in-

1. Le bourg de Liffol-le-Grand devait, déjà sous les ducs, une célébrité qu'il garda tout le long du XVIIIe siècle, au roulage qui pénétrait du Barrois en Champagne et *vice versa* par cette porte.

fluences, à laquelle la province associait une sorte de point d'honneur.

Il faut se représenter ces circonstances pour comprendre la force de résistance que conserva longtemps ce régime. Ni les complications inextricables auxquelles il donnait lieu, ni l'étrange anomalie qu'il consacrait au sein du royaume, ne furent capables de prévaloir contre lui. Imaginons l'ancienne franchise de Hambourg par rapport au Zollverein étendue à plusieurs provinces et se maintenant pendant plus d'un siècle : tel est le paradoxe auquel se heurtent les conceptions actuelles en face de ce passé.

Ce n'est guère que dans la dernière moitié du XVIIIe siècle qu'une opposition sérieuse se dessina contre ce régime. Elle vint d'abord de l'État : sous l'influence de Trudaine, un projet de « reculement des barrières » et d'incorporation douanière au royaume fut soumis en 1762 aux observations des juges-consuls de Nancy. Malgré l'appui de l'Intendance désormais acquise aux idées nouvelles, cette tentative trouva le plus mauvais accueil auprès des intéressés, et dut être abandonnée, après une guerre de plumes qui mit quelque temps en ébullition les beaux esprits de la province. Ce n'est pas par voie d'autorité, ni par condamnation doctrinale, mais sous la poussée d'intérêts nouveaux s'opposant aux intérêts anciens, que le système devait être ébranlé, sinon renversé.

Déjà s'annonçait une révolution économique dont personne encore ne pouvait mesurer les répercussions. On était arrivé au moment où la grande industrie faisait son avènement en Europe. Elle venait d'inaugurer en Angleterre le règne des manufactures, et d'y concentrer, dans l'Ouest et le Nord, les éléments d'un foyer industriel dans des proportions jusqu'alors inconnues. Le mouvement gagnait bientôt le continent : en France, où dès 1760 Oberkampf créait son établissement de Jouy, où Lille s'organisait dès 1765 pour la fabrication des toiles peintes ; — mais surtout en Suisse, aux portes de l'Alsace. Entre 1746 et 1762 l'industrie mécanique se développait à Bâle et aux environs ; et en face de ces nouvelles sources de richesse qui s'ouvraient sous les yeux, on commençait à se rendre compte, en Alsace comme en Lorraine, qu'il y avait peut-être quelque chose de plus important et de plus réelle-

ment fructueux que le transit et l'entrepôt de denrées étrangères, c'était la création même de ces produits ; et que, suivant l'expression d'un inspecteur des manufactures [1], « 4 ou 6 millions de marchandises étrangères traversant la Lorraine, séjournant même, ne donneront pas le bénéfice de 400 ou 600 000 francs de marchandises fabriquées dans la province. »

Aussi les protestations gagnent-elles chaque jour en véhémence. L'Alsace ne voit pas sans un œil d'envie « passer chaque semaine, venant de Suisse, 8 à 9 millions de marchandises à la vue de tout le monde [2] ». Des tentatives y sont faites avec l'appui du gouvernement pour fonder des établissements capables de rivaliser avec ceux de Suisse : ils ne feront que végéter péniblement, tant que le régime douanier les tiendra en dehors du royaume. Il leur faudrait, pour l'approvisionnement en matières premières et l'écoulement des produits, une étendue de marché et une garantie de protection que seul le royaume est en état de leur ménager. La grande industrie, dès lors en plein travail d'enfantement, apporte sur le terrain d'une concurrence croissante des exigences de capitaux, d'outillage et de débouchés, auxquelles il faut une base d'État. D'où l'incompatibilité qui éclate avec le régime auquel semblait auparavant liée la prospérité de ces provinces. On commence de toutes parts à le sentir ; et d'Alsace viennent ces paroles : « Que l'Alsace consente, pour son propre bonheur, de n'être plus traitée en étrangère dans les États du Roy [3] ! »

Et la Lorraine, quoique plus réservée en face des antagonismes coalisés contre toute nouveauté, fait entendre aussi sa protestation. « Comment, disent les fabricants de Lorraine, est-il permis aux fabricants du Languedoc et du Dauphiné d'envoyer leurs étoffes à Metz et à Nancy tandis qu'il leur est prohibé de vendre les leurs à Montpellier et à Grenoble? » Au fond ce qui inspire ces protestations, c'est moins l'injustice d'un traitement différent — puisqu'il admettait de lucratives compensations — que le sentiment de l'impuissance

1. Arch. Nat., F^{12}, 650. Cahiers faisant partie des mémoires d'une tournée en Lorraine faite par M. Brisson en 1780.

2. Arch. Nat., *Mémoire contenant les vues d'un magistrat d'Alsace sur le commerce de cette province.*

3. *Ibid.*

qui frappait par là des industries qui aspiraient à croître et à grandir. L'auteur du mémoire déjà cité, Brisson, nous dévoile franchement, en 1780, le fond des pensées : « Les fabricants, dit-il, désirent la libre communication dans le royaume, parce qu'alors ils auront toutes les contrées ouvertes pour recevoir les ustensiles et les matières premières, tous les débouchés les plus sûrs, libres pour la vente de leur marchandises, et une barrière élevée contre la concurrence de leurs rivaux étrangers. Les fabricants de Nancy, de Bar, de Saint-Mihiel s'en sont exprimés à moi de la manière la plus forte ; je l'atteste... Ils ne le publient pas..., parce qu'ils craignent de fâcher, d'une part les propriétaires de vignes entre lesquels sont leurs parents, leurs protecteurs, et d'autre part les marchands dont ils ont un besoin journalier [1]. »

Ainsi, plus d'un siècle après que l'annexion politique avait été consommée, l'annexion économique était encore à accomplir. Les intérêts et les vœux de ces provinces avaient pu prolonger pendant tout ce temps le régime dit « d'étranger effectif ». Mais les jours en étaient comptés dès l'avant-veille de la Révolution. Ce changement s'était opéré par un mouvement spontané des esprits, par une graduelle pénétration d'idées que suggérait l'expérience. La Lorraine et l'Alsace avaient senti s'éveiller en elles les prémisses d'un grand avenir industriel, et tiraient de ce juste pressentiment une appréciation plus large et plus exacte de leurs intérêts véritables.

*
* *

Une longue infiltration avait précédé la conquête ; un patient travail prépara l'adaptation. Ce fut l'œuvre de cette administration de l'ancien régime, remarquablement souple et intelligente, malgré ses lacunes. Elle n'eut à aucun degré la superstition de formules de gouvernement ; elle pratiqua simplement ce réalisme de bon aloi qui consiste à ne pas subordonner à des vues arrêtées d'avance les vœux et les manières de voir de ses administrés. Ne nous hâtons pas d'accabler de dédain cette méthode un peu empirique de gouverner les

1. Arch. Nat., F^{12}, 650.

hommes. Si elle ne correspond pas aux conceptions ambitieuses auxquelles nous ont habitués trop de théoriciens d'État, elle a du moins le mérite de n'avoir jamais perdu de vue combien est respectable ce dépôt de traditions, de coutumes, de pensées et de sentiments dans lequel la personne d'un peuple a mis le plus précieux d'elle-même.

Ainsi procéda, sans crises ni mesures de force, la fusion entre peuples prédestinés à se comprendre. Elle fit son chemin par mille canaux d'autant plus sûrs qu'ils étaient naturels. Une pression lente et continue soudait ensemble les parties d'un même corps. Tandis que peu à peu convergeaient des intérêts qui avaient d'abord paru divergents, le sentiment d'un idéal de civilisation commune rapprochait aussi les esprits. On apprenait à sentir et penser de même, sinon toujours à parler de même. Une ambiance générale gagnait jusqu'aux contrées où rien encore n'était changé dans les signes extérieurs, mobiliers, costumes et ornements, où les dames portaient encore ces toquets d'or, qu'elles n'allaient pas tarder à déposer sur l'autel de la patrie. L'âpreté de l'esprit alsacien s'adoucissait au contact de l'urbanité française. Même dans la vieille cité strasbourgeoise, le puritanisme bourgeois se teintait de mondanité et de bonne grâce, par une transformation analogue à celle qui modifiait la physionomie médiévale de la ville, et faisait sourire l'élégance du XVIIIe siècle à côté de l'œuvre gothique d'Erwin de Steinbach.

***

La Révolution française fit passer un grand souffle. Il ne fut plus question de privilèges de classe ou de province. Elle emporta tout ce qui ne tenait plus qu'à un fil, avec le reste.

C'est alors que, comme tombent les écailles dans un organisme en train de muer, l'Alsace voit disparaître ses princes possessionnés et prendre avec eux le chemin de l'Allemagne la sequelle de petits fonctionnaires, conseillers, receveurs, agents de toute sorte qu'ils en avaient amenés. Derrière ce crépissage féodal qui s'effrite apparaît une société d'esprit moderne et démocratique, en communion d'idées et de senti-

ments avec le reste de la France. Pour qu'elle participe par ses députés aux délibérations qui « donneront une constitution à la France », un nouveau groupement régional doit se substituer au morcellement qui pouvait gêner le fonctionnement d'une vie commune. Les districts ou bailliages électoraux sont le germe d'où sortira l'institution des départements : organe de rattachement à la grande patrie, et non, comme on l'a dit, instrument de rupture avec des traditions légitimes.

Jamais en effet les relations non seulement dans l'intérieur du département, mais d'un département à l'autre ne furent plus actives qu'aux années qui suivirent la Révolution. On apprit à se mieux connaître entre Français de l'Est, quelles que fussent les différences de langues. La diffusion de la langue française fit en quelques années plus de progrès qu'en un siècle. On nous explique qu'en Lorraine allemande « par l'aisance que ces habitants ont acquise successivement, ils recherchent et choisissent de préférence des maîtres d'école parlant les deux langues [1] ». Des pratiques nouvelles empruntées pour la plupart à l'agriculture très avancée de la Basse-Alsace, s'introduisent dans les départements limitrophes. L'usage des prairies artificielles, déjà répandu dans la Lorraine allemande, se propage dans la Lorraine de langue française. L'augmentation générale des salaires, les exigences croissantes de bien-être, les déplacements de fortunes privées, attirent de nouveaux-venus, créent des foyers d'appel. On voit affluer en assez grand nombre dans les usines du département de la Moselle des ouvriers allemands, qui viennent des départements récemment annexés, parce qu'ils sont mieux payés chez nous qu'en Allemagne [2]. La vie locale cède de toutes parts aux courants généraux qui s'insinuent par mille filets, éveillant ce qui était endormi, pénétrant jusqu'aux couches profondes. Il faudrait remonter au temps de la Réforme pour assister à un tel remuement, à un tel brassage d'intérêts et d'idées, d'hommes et de choses.

1. Mémoire statistique du département de la Moselle adressé au Ministère de l'Intérieur par M. Colchen, préfet. Paris, Impr. Nat., an XI.

2. *Ibid.*

Lorsque les préfets issus de la constitution Consulaire vinrent prendre dans les départements la place que les intendants avaient occupée dans les Généralités, la chaîne des traditions administratives sembla tout naturellement se renouer. Les remarquables mémoires statistiques qu'ils rédigèrent alors, ceux surtout de Laumont dans le Bas-Rhin, Marquis dans la Meurthe, Colchen dans la Moselle, etc., remettent sur le tapis quelques-unes des questions qui avaient préoccupé l'administration de l'ancien régime : mais c'est surtout pour constater les bienfaits accomplis et les longs espoirs qui s'ouvrent. Leur optimisme n'est pas sans mélange : la nouvelle répartition de la propriété rurale n'a pas partout, faute de moyens suffisants, abouti à un succès ; quelques réserves sont faites sur les changements de mœurs résultant de la poussée nouvelle d'ambitions et de convoitises. L'écho se prolonge encore de certains regrets ; le transit qui répandait tant d'argent en Alsace, l'entrepôt qui enrichissait les négociants de Nancy, ne sont pas oubliés. Mais ce qui domine en somme, c'est le sentiment d'immenses résultats acquis en peu de temps, d'une solution heureuse apportée aux problèmes devant lesquels on tâtonnait depuis un siècle ; et, en conséquence, on insiste sur le spectacle d'une impulsion nouvelle imprimée à toutes les branches de l'activité. Ce qu'il y avait de vivace et de sain dans ces populations de l'Est a trouvé dans la Révolution française le moyen de se produire au grand jour et de se donner pleine carrière : le langage des nouveaux administrateurs traduit cette impression et rend aux administrés l'hommage qu'elles méritent.

La Révolution avait touché ces peuples par la fibre la plus sensible : cet amour de la terre, ce désir ardent d'avoir accès à la propriété, cette convoitise attisée sans cesse chez les villageois d'Alsace, comme chez les *baillistes* et chez les *manœuvriers* de Lorraine par l'appât des riches biens d'église étalés devant eux comme une table ouverte, ou des communaux dont on leur chicanait la possession. En Alsace, l'enterrement de privilèges devenus inintelligibles et odieux fut salué comme une émancipation. Rien désormais ne s'opposait au plein développement d'une démocratie rurale. Dans certains cantons catholiques seulement des scrupules privèrent d'ache-

teurs les biens du clergé. Partout ailleurs les demandes affluèrent. Le partage des communaux se fit en grand : il a, dit le préfet du Bas-Rhin, « accru considérablement la culture des pommes de terre ». Ressource précieuse du pauvre, cette culture fut comme l'entrée de jeu de ceux des nouveaux propriétaires qui étaient mal pourvus de capitaux ; et « son extension empêcha en 1794, dit le même témoin, la population de Strasbourg de mourir de faim ». 50 000 hectares de terre furent défrichés en quelques années, notamment la plaine graveleuse de l'Ochsenfeld près de Cernay.

Il y eut en Lorraine, de la part de ces fermiers ou manœuvriers, auxquels le morcellement invétéré du sol mesurait trop chichement les parcelles, une véritable ruée vers la propriété. « Il est peu de département où la Révolution ait occasionné un aussi grand bouleversement de la propriété », écrit en l'an XII le préfet de la Meurthe. — « Il a été vendu, ajoute-il, de biens nationaux pour 59 millions, valeur réduite en numéraire. Tous ces biens ayant été divisés dans le plus grand détail, il n'est guère de fermiers ou même de manœuvriers qui n'aient pu en acheter. » Le préfet de la Moselle dénonce, de son côté, la spéculation qui exploite pour la vente au détail la passion de concurrence allumée entre paysans.

Chose à noter aussi : l'activité nouvelle prend nettement la direction de l'industrie ; le vent est aux manufactures. C'est la conséquence depuis longtemps souhaitée et prévue de la suppression des entraves qui, sous prétexte de privilèges, en empêchait le développement. Là-dessus aussi les témoignages préfectoraux sont singulièrement explicites. « En Lorraine, dit l'un [1], l'industrie prend un grand essor, parce qu'aujourd'hui les laborieux habitants dirigent toutes leurs spéculations vers les fabriques et usines. » — « Le nombre d'usines à feu, écrit celui de la Moselle, s'accroît rapidement ; et quant aux mines de houille, il est certain qu'il y a plus d'activité qu'en 1789. Le goût de ce genre de spéculation s'accroît tous les jours. » Il n'y a pas à chercher ailleurs la justification de l'abolition de ces privilèges douaniers qui étaient encore chez quelques-uns l'objet de certains regrets,

1. *Id.* (Meurthe).

mais de regrets sur lesquels on n'était pas d'humeur à s'endormir.

***

Lorsque aujourd'hui l'on se représente ces témoignages, à la lumière de la période industrielle à laquelle nous avons assisté et qui n'a pas dit son dernier mot, on est porté à penser que tout était déjà mûr dans ces contrées pour l'essor qu'elles devaient prendre. De toutes parts en Alsace comme en Lorraine, on s'outillait pour les exigences de la grande industrie. Mulhouse, ville française depuis 1798, comptait quelques années plus tard plus de 5 000 ouvriers. Les filatures mécaniques se multipliaient dans les vallées orientales des Vosges. Strasbourg s'apprêtait de son côté à ranimer son ancienne navigation rhénane, de concert avec Mayence et Cologne devenues à leur tour villes françaises. L'importance de la houille et du fer s'affirmait en Lorraine. Et dans ce mouvement qui entraînait les anciens départements français, les départements récemment créés sur la rive gauche du Rhin aspiraient à prendre leur part. Camus, dans un rapport présenté à l'Institut en l'an XI sur ces contrées qu'il venait de parcourir, disait : « Toutes les vues des personnes actives sont tournées vers les fabriques, les manufactures et le commerce [1]. »

Mais la période de calme, qui eût été nécessaire et sur laquelle on comptait alors, devait longtemps se faire attendre, et ajourner pour bien des années ces espoirs. Ces perspectives nouvelles de prospérité et de travail reposaient sur une hypothèse de paix, qui resta longtemps fallacieuse. Que serait-il advenu si la puissance industrielle qui a transformé au XIXe siècle les pays rhénans, s'était développée alors, sous nos auspices? La formule toujours vaine revient à l'esprit : « *Si qua fata aspera rumpas !* »

C'est sur les champs de bataille qu'allait se confirmer le pacte d'union déjà solennellement conclu dans les assemblées politiques. Ainsi aboutissait un long travail. Ce n'était pas en

1. Rapport à l'Institut national d'un voyage fait à la fin de l'an XI dans les départements du Bas-Rhin, de la rive gauche de ce fleuve, etc., par A.-G. Camus (Paris, Baudoin, an XI).

un jour que s'étaient livrées à la France les âmes fières et ombrageuses de l'Alsace et de la Lorraine. L'union fut un acte lentement préparé, patiemment mûri ; fruit d'une bonne volonté réciproque. Il n'y eut, ni d'un côté, affectation insolente de supériorité, ni de l'autre, parti pris de résistance. C'est pourquoi lorsqu'elle eût été une fois accueillie dans les cœurs, cette union fut scellée si bien que la guerre a pu détacher des territoires de cette France de l'Est, sans séparer les âmes.

P. VIDAL DE LA BLACHE

CAHIERS D'UN ARTISTE[1]

(1914-1915)

7 février.

Minerve est rentrée à Paris. Nous irons consulter la Sagesse et l'Intelligence dans le nid d'aigle d'où l'on découvre tous les points de l'horizon. Elle est étendue sur son lit de repos, tricotant, comme les autres femmes ; ses impatientes petites mains blanches, aux ongles polis, sortent de dessous les châles noirs et des soies jaunes d'une courtepointe édredonnée.

Un capitaine en bonnet de police, et en dolman de dragons, prêt à repartir sur le front, fume une cigarette, contre la cheminée ; la vie de guerre lui a rendu son vrai caractère de chef gaulois ; à la dure des tranchées, il s'explique à lui-même.

Rien de changé dans la chambre : je réoccupe le petit fauteuil d'où je peignais, en écoutant des propos admirables ; voici l'abat-jour chinois, l'appareil du téléphone parmi les boîtes de pastilles de Vichy et les trente-six fioles d'essai ; les livres empilés, tous les journaux, et sous les cheveux de jais qui tombent en mèches, les deux yeux en amande, les yeux rieurs et graves, dont je n'ai jamais pu rendre la profondeur, la mélancolie, les mille expressions tour à tour de la femme et de l'enfant.

— Oui, — me dit-on, sévère, après de vagues préambules, —

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er septembre et 1er novembre 1915.

je n'ai pas répondu à *cette mauvaise lettre*; vous étiez, monsieur, avouez-le, un peu trop mélancolique. Confessez-vous.

Et les deux lèvres si fines de cette bouche impossible à dessiner s'arquent en une moue grondeuse.

Je n'essaie pas de me disculper ; mais au bout de dix minutes « le bon sens de Sancho Pança » qui s'allie au lyrisme en cette belle tête classique, droite sur de menues épaules, la raison et le jugement le plus sûr vont remettre les choses au point.

Premières constatations : on sait encore ce que parler veut dire ; mais on se jure de ne pas prononcer de noms — pendant que durera la guerre. A part cela, tout est permis.

Et alors les trois, qui se retrouvent entre la Tour Eiffel et le mont Valérien, prennent le récit au début de la grande aventure et comparent leurs expériences. Cela est déjà bien loin. Il y eut de l'atroce et du sublime.

— X..., — dit l'un, — fait des choses étonnantes, il se bat comme un preux.

— Pourquoi pas? — réclame l'autre.

— Et Y... n'est-il pas colonel, quelque part dans le Nord?

Il y a dans cette guerre les mêmes acteurs que dans la fameuse « affaire », et il nous faut applaudir ceux des deux camps.

Et l'affaire Desclaux-Béchoff?... Voici des noms, mon Dieu ! Nous en ajoutons d'autres que la censure interdit d'imprimer. Peut-on causer, à Paris, sans prononcer de noms?

Et nous retombons de haut, sur le vrai sol de France ! Au-dessous de la poésie, il y a la politique; le Parlement n'a pas eu de vacances : en voici les échos, dans la chambre où bat un « cœur innombrable ».

Demètre se fait annoncer. Il est venu de Londres, pour une quinzaine à Paris. On frappe, un vieux serviteur l'introduit, les yeux de Demètre enquêtent et questionnent, avant qu'il n'ouvre la bouche; mais c'est nous qui voudrions savoir ce qui se dit ailleurs.

Londres est pareil à Paris, quoiqu'on y parle tout autrement qu'ici de la guerre. Optimisme à l'anglaise, dans la société, dans les classes les mieux informées. « Ils sont contents de leur œuvre. » En quelques paroles, Demètre me replonge

dans l'atmosphère que je n'ai pas, depuis dix-huit mois, respirée. Tous ceux que l'on connaît meurent, les clubs se vident, et le frère va au théâtre, deux jours après que son frère a été tué.

Austin, un soir, chez Maxim's, dit, entre deux bouteilles de champagne : « Mon frère est mort à la Bassée, vous ne permettriez pas que je me distraie? Ce sera mon tour à moi bientôt... »

Les jeunes gens de l'aristocratie partent sans affecter d'enthousiasme. « *It's the right thing to do.* » Simple sentiment du devoir. Ils partent, tranquilles, comme ils se rasent et changent d'habits pour le dîner, montrant un curieux mélange de joie de vivre, de désœuvrement, de goût de l'inconnu et d'orgueil national, de courage et d'oubli voulu de ce qui est pénible. Enfin nos chers Anglais, lents et agiles, brusques, obstinés et polis, gais et silencieux, braves, orgueilleux, assurés et timides, c'est ainsi que nous les retrouvons pareils à eux-mêmes sous le kit et le khaki, lâchés par les routes de France, dans notre guerre comme dans notre vie de paix, satisfaits ou mécontents *sans le dire*, installés chez nous comme chez eux, mais qui jamais ne se mélangent.

Demètre promet l'envoi de trois millions d'hommes magnifiques. Mais quand? Kitchener répond à une dame qui lui demande à quelle époque finira la guerre : « *Cela, je ne puis le dire, mais je sais quand elle commencera : au mois de mai.* »

Donc la guerre des Anglais est encore en préparation. Il n'arrive que 60 000 hommes ce mois-ci ; 200 000 en avril. Les trois millions annoncés viendront plus tard, et il en viendra toujours et toujours. D'ici là, c'est « Poilu », peu lavé, jamais relevé, le même qu'en automne, c'est lui qui soutient la voûte.

Des revues sont passées dans les parcs de Londres, on fait l'exercice dans les squares ; des tentes et des baraques s'élèvent sur tous les points de l'Angleterre ; Hilaire Belloc monte sur l'estrade des chefs d'orchestre et ses conférences à Queen's Hall remplacent les concerts ; les corps expéditionnaires s'embarquent dans les divers ports pour le Sud-Africain, pour l'Égypte comme pour la France, en chantant *Tipperary*. Et Bernard Shaw publie son pamphlet.

En écoutant Demètre parler, un « Christmas number » du

Graphic se déroule devant nous, toutes ces guerres s'animent, se prolongent l'une l'autre... jusqu'en Amérique. Si jamais, en effet, une nouvelle coalition de puissances politiquement réactionnaires se dressait sur ce continent, ne serait-ce pas pour les États-Unis une menace aussi claire que pour les pays démocratiques de l'Europe occidentale? Supposons un regroupement des alliances, selon le rêve des leaders réactionnaires de l'Allemagne ; supposons la Russie immobilisée ; alors que deviendraient les idées de progrès pacifique des Américains du Nord? Est-il une nation qui soit sûre de n'être jamais entraînée dans cette guerre? La guerre ne se prépare-t-elle pas tout autour du globe?

Nous demandons : quand la Roumanie va-t-elle *marcher*? Demètre enrage de ce que son pays n'ait pas plus tôt saisi l'occasion d'entrer en scène, il craint que la Roumanie n'attende le dernier acte, étant retenue par la prudence de son ministre Bratiano, le radical opportuniste. (Bratiano ! que je revois, en tunique de collégien à Paris, sortant le dimanche, chez mon père.)

Le roi Carol était trop vieux, et un Hollenzollern de tradition comme le jeune roi, mais celui-ci s'oubliera et déjà s'efface devant l'unanime vœu de son peuple. Reste la Bulgarie, en train d'être acquise par le kaiser... La Grèce est prête à tout donner. « Notez cela, dit Demètre. La Grèce tient une conduite admirable avec Venizelos à sa tête. » Le grand Sphynx, c'est Ferdinand, avec ses fétiches et ses amulettes.

L'Italie? Elle sent qu'elle devrait se mettre au premier plan dans l'épopée. Mais elle consulte encore ses forces.

Cette grande guerre moderne se comporte comme le commerce et la banque. Les défaites et les victoires, comme les banqueroutes ou la prospérité d'une maison, dépendent, en certains cas, d'un monsieur, assis à l'autre bout du monde devant son appareil de téléphone, qui dit *oui* ou *non*. Beaucoup ont cru cette guerre impossible, qui pensaient que « les affaires sont les affaires ». Et elle a lieu tout de même, et le petit rentier lit le communiqué comme le cours de la Bourse, en éliminant les valeurs étrangères dont les noms l'embrouillent ; et il y en a encore bien d'autres, qui n'ont jamais figuré sur les cotes des journaux européens.

Enfermés dans Paris, nous ne voyions plus de la guerre que ce qui est près de nous... et encore ! Mais avec Demètre qui connaît les pays, les littératures, « les esprits et leur formation », nous nous mettons pour un instant au point de vue d'où nous avions coutume de juger les choses. Le tableau s'élargit tellement, qu'il serait nécessaire de se déplacer pour le voir dans son entier; mais, si nombreuses sont les mains qui y collaborent, que nos yeux n'étant plus assez près de la toile, nous deviendrions moins sensibles à la technique et bientôt ne reconnaîtrions plus notre touche.

On dirait qu'un siècle s'est écoulé entre aujourd'hui et les semaines d'héroïque folie d'août et de septembre, où le sort du monde semblait se jouer sur les bords de la Marne. Voici une autre guerre.

8 février.

Les journaux anglais célèbrent encore « l'admirable unanimité de l'opinion française ». Paris n'est pourtant plus dans la « Zone des Armées ».

Hier, nous dînions chez F..., sept Français de même éducation, du même monde, et si les poignées de mains furent échangées au départ, c'est qu'il y avait des dames parmi nous.

Maintenant, on ne parle plus du présent, mais du début de la guerre, et de l'avenir ; la politique hausse la voix, et comme les manœuvriers parlementaires sont mieux connus des civils que ne le sont les militaires, on juge les députés, plus proches de nous que les généraux et les officiers d'état-major.

On prend déjà ses positions, on installe ses batteries. On se met en avant, on condamne les autres, et l'on se taille, à même la pièce, une belle cape dont on se drapera pour la rentrée en scène avec son parti. Toutes les catégories de citoyens faisant des héros d'égale valeur, « les citations à l'ordre du jour » sont pointées *par classe sociale*.

F... dit : « Il faut que vous le sachiez et que vous le répétiez partout : sans nos hommes (les unifiés de la C. G. T.) il n'y avait *rien à faire*. C'est nous qui avons maintenu l'esprit d'ordre, à Paris, au moment de la mobilisation, et c'est encore nous qui faisons la plus rude besogne ; vous n'avez rien com-

pris à rien, depuis vingt ans, bourgeois !... Vous ne nous parlez que des prêtres ! »

Il se lève, furieux, il tend son poing vers B... qui, bourgeois comme F..., n'a pas encore réussi dans les élections législatives, pour être toujours resté en marge de deux programmes. Très nombreux sont aujourd'hui les mécontents, irrités de n'être pas les maîtres de nos destins, et à qui les maladresses de leurs adversaires « *donnent beau jeu* ».

Les dames intercèdent : « Ne touchez pas aux prêtres, ils sont sublimes !... »

F... hausse les épaules : « Ils se font mousser, on ne voit que leurs noms dans vos journaux ! »

Les dames se regardent. Armande s'écrie : « Je ne suis pas catholique ! mais si « nos journaux » ne sont pas toujours adroits, faudrait-il donc passer sous silence les ecclésiastiques qui meurent et soutiennent leurs camarades de leurs encouragements et de leurs prières? Vous, vous fûtes, pendant trente ans, hypnotisés par la laïcisation; les meilleures réserves du pays, au lieu de s'employer pour la seule *Défense nationale*, s'épuisaient lentement dans la poursuite de chimères pacifiques. Vous croyiez que la science moderne de la guerre rendrait impraticable la grande guerre actuelle? Or, elle est imposée aux Français ; ils la subissent religieusement, ils s'y donnent corps et âme, et non contents d'une campagne inévitable, vous continuez d'en faire une seconde, comme en temps de paix ! Vous jouez sur plusieurs instruments à la fois. Chacun en espère tirer des sons différents, couvrir la voix d'un compétiteur, et chaque parti est responsable de la cacophonie. Où est-ce que tout cela nous conduira?... »

Habitudes parlementaires que l'on crut défuntes. Mais non ! on pare déjà pour le cas de défaite, on bombe la poitrine en vue d'un succès, on redoute de rester assis entre deux chaises, ou d'être pris entre deux feux...

10 février.

A la Salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, concert au profit du Vestiaire belge. Public de l'ancienne « Société Nationale de Musique Française ». Des gens qui vont au concert, comme

par profession. La salle est pleine. C'est gris, c'est terne. L'organisateur se multiplie et distribue des programmes aux Américains, « amis des bons et des mauvais jours » (c'est leur gentille formule). Une sonate de Saint-Saëns, une autre de Boccherini.

Madame Bathori s'accompagne au piano, assise de côté, pour être entendue du public qu'elle essaie de séduire avec du Lekeu et du Chabrier. Mais voici que madame Bathori chante *la Grotte* de Debussy et, dès les premiers accords, l'atmosphère s'allège. Une odeur de varech nous fait ouvrir les narines, on respire mieux. Quelques autres lieder, et nous allons oublier ce jour sombre, cette assemblée glaciale. Effet purement physique? L'art de Debussy a fait cela. Et n'importe laquelle de ces harmonies, quelles que soient les paroles du texte, nous transporte hors de la morne salle, sur les plages, vers les forêts, dans le grand vent, en pleine nature. Dix minutes d'oubli.

Mais déjà madame Bathori quitte son tabouret. L'estrade est vide, et ces phrases, lues ce matin, me reviennent à la mémoire : « Maintenant, à toutes ces horreurs, la mort ajoute l'effroi du mystère. Elle n'a plus de visage, elle n'a plus d'habitudes, elle n'a plus de sommeil, elle n'a plus de relâche. Elle est toujours aux aguets, toujours tendue, toujours présente, éparse, insaisissable et dense, insinuante et lâche, diffuse, obsédante, innombrable, surgissant de tous les points de l'horizon, émergeant de la terre, et tombant du ciel, infatigable, inévitable, occupant tout l'espace, occupant tout le temps, durant des jours, des semaines, des mois, sans une minute d'interruption, sans une seconde de rémission... »

Le concert se prolongeant et comme je n'osais pas partir, j'eus l'imprudence de tirer de ma poche une lettre non ouverte encore.

X... m'écrit : « Je vous enrôlerai dans la Ligue pour l'arbitrage, dont je fais depuis longtemps partie, et vous nous aiderez, je pense, à obtenir pour elle la reconnaissance d'utilité publique, qu'on lui a toujours refusée. Mais les partisans les plus fermes de l'arbitrage de la paix, par le droit, *réclament aussi la guerre à outrance*, car la guerre dont il s'agit est précisément la seule dont ils ont toujours proclamé le caractère sacré : la guerre pour l'indépendance, ils demanderont pour

la mener à bonne fin, que nous allions jusqu'au sacrifice du dernier homme et du dernier sou. Chez les partisans de la paix pour le droit, il y a la foi en la justice, et c'est encore elle qui les soulève et en fait d'admirables guerriers. »

Ceci acheva de dissiper les mélodies de Debussy, qui bruissaient encore dans mes oreilles.

La rue d'Athènes est noire. J'achète un journal que me tend une de ces petites vendeuses qui n'ayant plus le droit de « crier », proposent le « Communiqué », comme les camelots jadis des cartes défendues. Le communiqué ressemble à celui d'hier : « *L'ennemi a fortement bombardé Nieuport et les rives de l'Yser, mais il n'a causé que quelques dégâts matériels ; notre artillerie a efficacement répondu. Dans l'Argonne, région de Bagatelle, après une lutte violente, à coups de lance-bombes, une attaque allemande a été dirigée, à treize heures, contre l'ouvrage Marie-Thérèse. Elle s'est exécutée en ligne de colonnes par quatre, sur cinq cents mètres, et fut brisée...* »

Une lettre de Joachim G...

6 février.

« Je languis d'avoir de vos nouvelles. Êtes-vous toujours à Paris? Vous êtes au centre où tout afflue et vous ne m'apprenez rien. On m'y paraît assez nerveux, ces temps-ci, alors que chez nous, au contraire, la guerre, l'adaptation, la mort regardée chaque jour dans les yeux, versent une sorte de sérénité, une ivresse calme ; ou exaltent jusqu'à la frénésie, et donnent à la vie sa valeur vraie. La beauté de ce que nous vivons commence à se dégager, même pour les plus simples. Ils sortent de leur étroit égoïsme avec la sensation religieuse d'une hérédité héroïque qui est en eux. Je crois que c'est nous qui menons une existence normale. Il se prépare ici un bien bel avenir...

» Je me porte comme un pin de chez nous.

» J. G... »

A J. G...

13 février.

Je me suis fait une règle de ne pas parler de nous aux soldats, et voilà que, vous aussi, me demandez d'être moins

réticent. Je croyais que vous ne faisiez plus partie de notre monde. Que vous importe notre existence à Paris? Elle n'offre aucun intérêt à ceux qui, préparant la germination prochaine, sentent déjà le printemps sourdre et verront les bourgeons s'arrondir avant d'éclater dans une grande aube de victoire. Plantés dans la terre, vous développez, dites-vous, des racines qui s'emmêleront à celles des grands bois. Les saisons dévident leurs écheveaux autour de vos épaules, vous êtes des dieux sylvains. Et vous songez à Paris?

A un autre que vous, je ne répondrais point ; mais je vous connais, et le seul risque que je coure, c'est que vous allumiez votre pipe avec ce papier.

Que désirez-vous apprendre? Nous savons bien peu de chose ici. L'ambassadeur d'une puissance neutre vient de m'expliquer la bataille de la Marne, à laquelle il assista. Il m'a fallu cinq mois pour apprendre les détails de ce triomphe qui est un des plus grands de l'histoire.

Vous souhaitez savoir ce que fut la politique, aux jours abominables de la fin d'août? Si je le savais aujourd'hui, quel besoin auriez-vous que je vous le dise?

Septembre, octobre, novembre, nous firent oublier qu'il y eût en France d'autres hommes que des militaires. Nous adorâmes des *saints* et des *héros*, race dont nous ne faisions pas, en temps de paix, notre compagnie habituelle.

Vous voulez que je redescende sur terre et vous confesse... quoi? Eh! bien, oui, nous sommes toujours de pauvres pécheurs.

Sans en concevoir trop d'orgueil, le peuple de France s'est senti illuminé par le dieu des combats, et pendant cinq mois la lampe électrique des salles à manger Louis XVI, Henri II ou sans style du tout, semblait répandre sur la nappe et les convives un peu des rayons de cette gloire bénie. Si la lumière est moins égale ces jours-ci, ne vous inquiétez pas : contentez-vous du *Bulletin des Armées de la République* qui relate les grandes séances historiques de la Chambre, et néglige les vains bruits de couloirs.

Vous me demandez ce que deviennent les amis. J'en vois peu.

J'ai porté ma copie à la *Revue de Paris*. Marcel Prévost,

capitaine d'artillerie, m'a reçu à son bureau, en uniforme.

Ambroise Vollard achève d'imprimer son livre sur Cézanne.

Druet installe un ascenseur pour ses nouvelles galeries, pendant que des familles belges défilent entre deux paravents, au rez-de-chaussée où quelques forcenés regardent des Signac ou des Ch. Guérin, et causent subrepticement peinture.

Maurice Denis est « libéré » et peint un *Chemin de Croix.*

Bernheim expose dans ses vitrines un bronze patiné et patriotique de Rodin, à côté d'une infirmière par Gervex.

Fénéon est grave.

Maurice Ravel jette au feu sa partition de *la Cloche engloutie,* ne pouvant plus collaborer avec Gerhardt Hauptmann. Ravel passera bientôt bombardier dans l'aviation. Il est admirable, Vous comprenez son enthousiasme, qui est le vôtre.

Quoi encore?

Les orchestres réunis de Colonne et de Chevillard donnent des concerts dominicaux.

Madame Bathori chante.

On hésite à publier tout poème vraiment lyrique, jusqu'à la fin des hostilités.

Le théâtre du Vieux-Colombier élabore un programme de réouverture, et l'on répètera au printemps.

Le Mercure de France va bientôt reparaître.

On joue, à la Comédie-Française, *la Fille de Roland,* de l'Augier et du Corneille ; les jeunes premiers ne peuvent avoir moins de cinquante ans. Vers Pâques, une adaptation de *Colette Baudoche.*

Le cinéma annonce des films militaires sentimentaux, et quelquefois, dit-on, des scènes américaines rappellent aux bancals et aux amputés qui remplissent la salle, qu'il se passe quelque chose d'autre *ailleurs*, et que leur situation de guerriers est exceptionnelle.

Mais c'est un éclair.

Dans les tramways, les employés des « premières » sont des hommes chauves et dans les « secondes », ce sont des femmes maigres, en bonnet de police, qui donnent des tickets aux voyageurs. Les conducteurs baissent les stores quand vient la nuit, mais comme ces stores sont transparents, les lampes

du tramway éclairent la rue qu'elles indiqueront aux zeppelins, s'ils s'aventurent jusqu'ici.

Si mes nouvelles de Paris vous plaisent, vous en aurez d'autres... mais sachez surtout que nous ne pensons qu'à vous.

26 février.

Miss T... arrive ce soir de son hôpital normand, elle passera quelques jours avec nous; dans son manteau de voyage, elle m'est apparue toute pâle, bien fatiguée par son travail de « woman of all hands ». Le village de pêcheurs où ses amies, les misses S..., ont leur « formation » modèle, est une longue cavée où s'engouffre le vent de mer, qui souffle la bronchite. Miss T... habite chez la mercière et le peu de combustible dont elle eût pu se servir, elle le cède à ses malades, tous français, dont la gentillesse et la vivacité d'esprit l'enchantent. « On ne peut que les aimer », dit-elle.

Cette visite si attendue, après les longs mois d'absence, ne modifie en rien notre nouveau ton. L'habitude est si forte, que, malgré la joie du revoir et la surprise de nous retrouver si différents de nous-mêmes, il nous semble tout naturel dans le petit salon où nous avons, si souvent, par des discussions d'esthétique, prolongé la veillée autour de la bouilloire, d'être ce soir assis, décrivant des opérations, comparant des cas, des maladies, comme feraient des parents pour l'appendicite ou la scarlatine de leurs enfants.

***

J'espérais obtenir par miss T... des nouvelles anglaises de l'expédition aux Dardanelles, qui accapare toute notre attention et dont nous ne savons rien encore en France.

Nous lisons comme par acquit de conscience le communiqué quotidien : « *En Argonne, le 24 février, l'ennemi a essayé de déboucher de ses tranchées devant l'ouvrage Marie-Thérèse : cette attaque a été arrêtée net par notre feu. La tentative a été renouvelée le lendemain avec un égal insuccès. Au ruisseau des Meurissons, près du Four-de-Paris, nous avons détruit un blockhaus.* »

On s'émeut moins, quoiqu'on sache que la moindre de ces actions est un combat homérique, pour l'héroïsme qui s'y dépense furieusement ; des lettres en attestent, privées ou ouvertes, papier trop fragile pour qu'il se range dans l'histoire, et nos cerveaux n'étant plus réceptifs assez, n'enregistrent pas les avances, les reculs, le terrain gagné ou perdu au nord de Perthes et du Mesnil-les-Hurlus, du côté des Jumelles-d'Ormes, en d'autres hameaux aussi obscurs et difficiles à trouver sur nos cartes. Notre accoutumance et la durée déprécient cette menue monnaie de la gloire que frappent inlassablement, nuit et jour, à vingt lieues de Paris, des hommes dont le profil devrait se dessiner en relief sur des médailles.

***

Les Dardanelles ! Minarets, dahabiés, caïques, Sainte-Sophie bientôt, et la Corne d'Or ! Notre imagination resserrée depuis trop longtemps entre dix provinces du Nord, où des taupes se terrent, où languit l'espérance, notre pensée s'empresse de répondre à l'invitation au voyage lointain...

Nos marins, impatients d'aussi bien faire que les officiers de terre, se plaignent de ce que la France n'ait pas été plus tôt consultée, et qu'elle ne doive, qu'en suivante, prendre part au cortège vers le Bosphore.

Le lieutenant de vaisseau P... m'écrit, de Toulon, avant de s'embarquer :

« ... Dans la marine, nous n'y avons jamais cru ; et pourtant c'est un beau rêve. Puisque l'Angleterre juge l'entreprise possible, tentons-la ! Oui, c'est un rêve qui s'enrichit des souvenirs de notre jeunesse, de quels noms, de quelle histoire, de quel passé ! La poésie des époques légendaires, Jason, roi d'Iolcos, élève du Centaure Chiron, Jason, le conducteur des Argonautes à la conquête de la Toison d'Or ! Constantinople, porte de l'Asie ! La guerre, peut-être, en Colchide? Mais la Colchide, n'est-elle pas aujourd'hui cette Mingrélie russe qui s'étend au sud du Caucase? Souvenirs d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, fils de Philippe et d'Olympios, qui vainquit les troupes de Darius au Granique et à Issus, et les Perses à Arbelles, prit Babylone, Suse, brûla Persépolis, campa sur les rives de l'Indus ! Jusqu'où ne serait-il pas allé si les Macédo-

niens l'eussent suivi? Quel rêve, en effet, pour les Septentrionaux, de déplacer la guerre, de contrarier le mouvement fatal qui entraîne les peuples, les villes, de l'Est à l'Ouest, de l'Orient à l'Occident ; quel rêve de Conquérants ! Puisque jusqu'ici rien de ce que nous prévoyons ne se réalise et que chaque jour l'invraisemblable devient le vrai, croyons au miracle, car les lois de l'univers paraissent abolies. Aussi bien Shakespeare ignore la géographie et place la Hongrie sur les bords de la mer ; ses noces de Théséus se célèbrent quelque part du côté de Windsor, dans la vallée de la Tamise, au milieu de la forêt du *Songe d'une Nuit d'Eté*. Je veux croire à tout, puisque faux était tout ce que l'on m'enseigna.

« Peut-être allons-nous, les alliés, nous rejoindre pour terminer la guerre, sur un front éloigné de celui où elle commença, et où elle aurait pu se conclure. Nous irons faire la paix à Constantinople, à moins que nous ne la signions à Téhéran. Les navires britanniques sont partis les premiers ; on aurait pu nous prévenir ! Nous languissons dans la Méditerranée, nous attendons depuis longtemps notre tour de recevoir notre portion d'honneur et de risques.

« Je vous embrasse donc avant de m'engager dans une expédition chimérique et sublime comme les plus belles entreprises de grands conquérants ! »

*
* *

Mrs R. W. B.., dirige de nombreuses et admirables œuvres de guerre, avec Mrs Édith Wharton et quelques autres membres de la colonie américaine à Paris.

Mrs B... nous convie à rencontrer monsieur et madame Paderewski dans ses salons, où tout l'hiver se réunirent ceux qui agissent, donnent et ne se fatiguent jamais. La charmante et frêle femme revient des ambulances du front, sereine, calme et souriante ; à peine a-t-elle déposé ses manteaux de voyage, qu'elle apparaît en maîtresse de maison, sert le thé, installe ses invités deux par deux, près de petites tables volantes. L'on se croirait dans un salon de la Fifth Avenue, plein de fleurs, de lampes discrètes et d'invites à causer d'autre chose que de misères.

Je n'avais jamais vu Paderewski qu'au piano et de loin ; son visage d'archange et de pianiste ne m'avait pas, je le confesse, révélé la grande âme de l'incomparable artiste.

Aujourd'hui, je suis conquis par une voix chaude et bien timbrée, par des manières très simples ; les traits de Paderewski sont d'une finesse exquise, les coins des lèvres retombent douloureusement et par cette bouche la Pologne exhale sa plainte d'éternelle martyre.

Paderewski part pour l'Amérique, en une tournée de conférences ; il veut prendre l'univers à témoin, et lui rappeler le sort invraisemblable de la Pologne sanglante, piétinée par l'envahisseur, ruinée, souillée, affamée, plus immolée que la Belgique, et perdue dans ses lointains marécages. Les lamentations chromatiques de la Pologne meurent dans l'inadvertance d'une humanité blasée sur un chant trop connu, et qui perd encore de son accent quand l'état d'angoisse est celui de millions et de millions d'hommes ; les « atrocités », comme l'héroïsme, n'ont plus toute leur force émotive et, même dépeinte par celui en qui habite le génie de sa race, la Pologne risque, telle qu'une pauvresse honteuse, de quêter une obole qui tombera comme à regret des mains pleines.

— Notre pitié dépasse à peine la ligne d'horizon. Loin des yeux, loin du cœur !... — dit Paderewski.

Il montre sur la carte de géographie l'ample tache qui se fond dans l'Autriche et la Russie, de ces terres auxquelles notre imagination se refuse même à reconnaître leur étendue. L'Amérique, si elle a tant dônné pour la Belgique, et lui donnera encore, c'est surtout à cause du « chiffon de papier » de Bethmann-Hollweg, et d'une neutralité violée. Pour la Pologne il ne faudra rien moins que la lyre d'Orphée pour faire suivre les rochers.

Paderewski, après une grave maladie, dut renoncer à la musique, mais il a repris les études du virtuose et cette main de Titan qui, sur le clavier d'un piano, fit entendre tous les registres de la voix des hommes, portera au delà des océans, les lamentations du Slave, si loin, si loin perdu, qu'on semble désespérer de l'atteindre et de le secourir.

***

27 février. — ...[e] chasseurs.

« Mon cher, cher Maître,

Maintenant tout est clair comme le jour ! J'ai un fusil, deux cents cartouches, et D... est mon sergent. Je le vois de profil. Il joue aux cartes et son nez de coq se courbe encore, car le coup est difficile. Et voilà la guerre ! demain, ce sera la tranchée.

Insoucieux ! le suis-je ? Non, car votre lettre est arrivée ce soir et nous l'avons lue ensemble, fraternellement réunis par l'affection et par les armes, et par ce que vous savez nous dire.

Magnificence de la guerre ! Elle est un labeur gigantesque qui nous retourne comme de la terre et montre le tréfonds des êtres et des choses. Les *qualités paraissent*, et seules résistent à l'épreuve. Des villes ont été détruites, pour toujours, mais d'autres rasées de siècle en siècle, se sont relevées quand même ; vertu de la sainte énergie ! C'est parce qu'elle nous éprouve et fait une sélection en vue des œuvres de la paix, que la guerre est sacrée. Elle met notre main dans la main de l'Éternel et ennoblit la poussière que nous sommes par le sang du sacrifice. Non, cette guerre ne peut-être stérile.

Pour ceux qui combattent, quelle joie de se hausser au niveau de ce qu'ils admiraient chez leurs aînés, et quelle mission, quel héritage pour nos enfants ! Ceux de demain seront d'autant plus forts que nous aurons su tomber ; plus forts pour quelle besogne? pour quelles conquêtes? quelles luttes? Peu importe. La guerre entretient et dégage cette énergie sans quoi la vie s'éteindrait.

Ne croyons pas que cette guerre sera la dernière, et surtout pas, qu'après cette crise, ce sera l'Age d'Or. Les explications seront longues et peut-être terribles. Comme vous le dites, toutes les valeurs seront bouleversées, mais les incompréhensions entre classes disparaîtront-elles? Les yeux se seront-ils ouverts? Il faudrait qu'il n'y eût plus rien des anciens préjugés, avant d'aborder les grands problèmes. Il y a une force

énorme dans le peuple et la guerre l'a révélée ; mais elle sera aussi la gloire des aristocraties.

Pardon de ce décousu. J'entends d'une oreille D... qui parle de rapports et donne des ordres. Ici, il se révèle comme vous l'avez deviné. Ses amis écoutent sa voix, et les hommes simples qu'il commande (encore des enfants instinctifs) sentent sa conviction et le suivent, tout confiants et entraînés. Quelle joie d'expansion dans sa nature ! Vraiment, il aime à se donner, et il m'a pris sous sa protection vigoureuse, s'ingéniant, non pas à m'éviter des corvées, ce que je ne veux pas, mais à les rendre abordables. C'est encore un des bienfaits de la guerre, ces amitiés scellées par la peine, dans le danger...

F... »

Autre lettre dans la même enveloppe.

22 février.

C... me fait rougir en me lisant ce qu'il vous écrit. Je voudrais vous faire connaître son courage, sa belle humeur, malgré certaines fatigues auxquelles il n'est pas encore habitué, et que je voudrais prendre pour moi.

Monsieur C..., chasseur dans ma section ! Il me semble que je rêve ! mais non, il est là qui écrit à côté de moi, et ce n'est plus celui à qui j'aurais respectueusement demandé tous les conseils, comme à un oncle, non plus « Monsieur C... », mais un frère.

Nous attendons des charges héroïques et faisons, en même temps, des projets d'avenir auprès de vous, convaincus que les deux peuvent se réaliser, si Dieu nous protège. Merci de l'article de Maeterlinck que nous avons lu ensemble. Je vous embrasse et vous prie de croire à mon fidèle dévouement.

Votre,

M. D...

Le destin l'a voulu ainsi. Maintenant des doubles lettres sous une même enveloppe, et des jours et des jours d'attente ; et la recherche des noms de lieux, dans les communiqués, du côté de Béthune.



28 février.

Dans le journal de la Librairie allemande, du 16 février.

L'idée anglaise en Allemagne.

Pour la préservation contre l'impérialisme,

par Ernst MULLER-HELM. — Un volume in-8°.

Épigraphe :

L'idée de l'Empire du Monde, l'Impérialisme, dans le sens propre du mot, n'est pas née sur le sol allemand, mais on l'y importa. La préconiser, s'appelle exercer une trahison contre la substance la plus intime de l'esprit allemand.

Conseiller intime, Fr. Von LISZT.

De temps en temps, nous trouvons dans les journaux allemands, dans la correspondance des prisonniers de nos camps de concentration, des indices comme d'un fléchissement de leur superbe ; des précautions oratoires qui sembleraient nous donner quelque espérance de la lassitude de Goliath ; mais nous connaissons trop, d'autre part, l'infrangible discipline teutonne, pour croire que, jusqu'à la veille de la défaite, un peuple obéissant et fanatique va s'avouer vaincu.

Il en sera autrement de nous, qui ferons semblant de désespérer, et montrons nos plaies avec insistance, prêts pour le pire, et rebondirons jusqu'à la dernière minute. Nous confessons nos faiblesses, sans y croire tout à fait, comme un homme très riche qui avoue n'avoir plus un sou en poche, mais dont tout le monde sait qu'il a enfoui des trésors dans son jardin. Il n'aura qu'à les déterrer, quand la circonstance l'y forcera.

Un combat dans les airs.

Le lieutenant B... de P..., écrit ceci :

« J'étais avec Gilbert, le célèbre pilote ; nous avions fait une reconnaissance à Saint-Quentin, étape de deux heures de

vol. Nous rentrions gelés, quand nous avons aperçu assez loin, un ennemi. Ah ! bon sang ! je n'ai plus froid, et la lutte passionnante a commencé. Un des deux avions était condamné à mort. Dieu soit béni ! ce sont les autres qui gisent maintenant à terre, tandis que je vous écris. C'est fou, mais c'est admirable cette chasse ! Sans rien avoir fait, je suis courbaturé comme après une course de cent kilomètres ; mes muscles sont brisés et ont dû fournir un effort énorme...

» Je suis encore un peu sous le coup de l'émotion et je ne sais pas très bien écrire tout cela. Je n'ai pas dormi cette nuit. Je voyais nos deux ennemis attendus de *l'autre côté* par les leurs et je connais l'inquiétude qui vous broie quand un de nos oiseaux est sur les lignes ennemies et tarde à rentrer.

» Il y avait le pilote, un lieutenant, et l'observateur, un capitaine. Nous nous sommes rencontrés à près de deux mille cinq cents mètres de haut. J'avais jeté par-dessus bord lunettes et tout le fourbi. J'ai pu leur tirer quatre balles, trois ont porté. Une a tué net le capitaine observateur, droit au cœur, une autre a cassé un bras au pilote en crevant son réservoir, la troisième lui a percé le cou. Ils sont descendus en trombe, mais le pilote, très habile, a pu atterrir d'un seul bras, et l'appareil est intact. Nous descendons au-dessus, comme un vautour sur sa proie, c'était magnifique ; jamais on ne peut s'imaginer ce que c'est.

» A terre, j'ai bondi hors de l'appareil. L'observateur, mort à son poste, était inerte. Le pilote lève le bras et se rend.

» Ma foi, moquez-vous, j'ai sauté sur cet homme tout jeune, et je lui ai serré la main de toutes mes forces. Et j'ai vu dans ses yeux qu'il me comprenait.

A Miss T..., hôpital temporaire 234, à X...
(Seine-Inférieure).

10 mars.

Chère amie,

Je vous ai à peine vue et je n'ai pu prendre congé de vous au moment où vous quittiez Paris déjà appelée par vos malades. J'ai manqué de quelques minutes votre départ de la maison,

étant allé à la gare du Nord m'enquérir des heures de trains pour Boulogne. Dans l'après-midi — pendant que vous étiez au Consulat — j'ai reçu un mot de D... qui, d'une ambulance de première ligne, devait être évacué sur Abbeville ; « non pas blessé, hélas ! écrivait-il, mais malade, et c'est peu intéressant pour les civils; je vous avais bien dit que je ne rapporterais pas de lauriers ! »

En rentrant chez moi, j'appris qu'on avait téléphoné d'Asnières où il venait d'arriver et que, F..., blessé, était évacué sur un autre hôpital, en province; l'un et l'autre se sont retrouvés en route, comme s'il y avait un sort qui les unît dans cette guerre.

J'ai cent fois observé des familles auprès des blessés, me demandant quelles sont les sensations de cette mère, de ce père, de cette sœur, de cet ami, quand ils retrouvent « leur soldat ». On craint de troubler les visiteurs des salles d'hôpitaux, quoique, la plupart du temps, l'entretien ne paraisse ni très intime, ni très animé.

J'ai même vu des hommes qui redoutent les visites et qui, jeudis et dimanches, sont de mauvaise humeur. On voudrait deviner le combat intérieur d'une âme de petit guerrier, séparé de ce qui est sa nouvelle famille, partagé entre la joie du retour — moindre qu'il ne l'aurait crue — et la crainte de montrer son nouveau visage, ses nouvelles préoccupations, comme s'il était un peu perdu parmi nous, à la façon, des pensionnaires qui reviennent chez eux, pour quelques jours de vacances.

Les blessés sont plus libres avec les indifférents ; selon leur nature, ils jouent un personnage, ou sont sincères, même, parfois, sans nulle vergogne ; ils se gênent, ou trop naïfs, ne se gênent pas assez.

Pour les parents, ce doit être aussi comme le retour parmi eux d'un fils missionnaire, qui ne parlerait plus la même langue qu'eux. Et tout le monde finit par se taire. Quant au soldat, voici donc celui dont les lettres avaient le prestige mystérieux de venir d'un ailleurs que nul timbre de la poste ne désigne? Notre amitié le parait de grâces charmantes mais confuses, car la mémoire est vite infidèle et opère comme les mauvais retoucheurs de photographie.

Ce que doit être pour une épouse et pour une mère, ce premier revoir au chevet d'un soldat de 1915 !

J'ai donc, dès le lendemain, été à Asnières. Le hasard a bien fait les choses. L'hospice est installé dans une ancienne école religieuse, vieille maison d'aspect provincial et qui n'a rien de militaire. En entrant dans la salle, conduit par O..., je regardais à droite et à gauche, sans apercevoir notre malade. Je ne l'aurais jamais reconnu : une boule rouge, à moustaches rousses, à cheveux ras, un gros tas. Quand ses yeux s'ouvrirent, ses prunelles disparaissaient presque dans la paupière relevée. D'une voix faible et rauque, il gémit : « Ah ! c'est vous, enfin ! » Il me prit les deux mains, les serra, et je suis resté ainsi dans un état de malaise, à attendre que je pusse tirer quelques mots de cette gorge enflammée ; si ce n'est à cause de F..., D... se serait déshabitué, dit-il, de la parole. Maintenant, c'est l'habituel abattement des nerfs qui suit un long effort de volonté.

Les infirmières m'ont fait signe qu'il était temps de partir. Il faudrait attendre pour revenir que la fièvre fût tombée. J'aurais voulu qu'on me remît les carnets de notes trouvés par ces dames dans sa musette, car il ne me les montrera pas. Il m'a dit : « Je ne suis pas fier de vous revenir ainsi ; ce doit être une si grande joie de sentir son sang couler ! Dire que je laisse tous les camarades derrière moi ! Et je suis ici encore avec une de mes bronchites ! »

Jusqu'à ma seconde visite, laquelle j'appréhendai, je ne croyais pas être sûr que ce fût lui que j'avais vu à Asnières. Pour moi, il était encore là-bas, dans cette atmosphère de légende que notre imagination a peut-être créée.

Mais il recommence à être un peu lui-même. Nous attendons sa femme, Madeleine a jugé qu'il vaudrait mieux la faire venir après qu'il aurait eu quelques jours de repos.

Je n'avais pas vu, depuis quelques semaines, des hommes revenus tout droit des lignes, ceux qui rapportent la température et disent le climat actuel de la Terre de Feu — climat changeable selon les mois et l'*âge* de la guerre. Pris au débotté, ils commencent de fournir des renseignements précieux ; chez tous les individus de bonne qualité, la résolution et la confiance sont toujours là, mais aujourd'hui, plus que jamais,

le troupeau a besoin de ses bergers, de ces chefs, même de grades inférieurs, dont la parole énergique et la continuelle présence les tient en haleine. Il y a ceux qui « aiment » la guerre et la regretteront plus tard ; il y a aussi les pères de famille, les maris inquiets ; ceux-là croient que l'arrière est devenu une géhenne et que partout en France, c'est la privation et la tristesse. Ces braves enfants, — qui ne sont pas tous conformes au cliché des journaux — sont toujours capables d'obéir, si l'on sait les commander ; si la mort décime leurs guides, à un et deux galons, plus la guerre durera, moins les « chefs » se sentiront indispensables, pour modeler ces êtres amorphes, mais malléables, dont ils font aisément des héros, car heureusement, chez nous, l'homme du peuple sait prendre de l'initiative et a l'instinct du commandement.

Le grand chagrin de notre sergent, c'est de les avoir quittés, ses pauvres bleus. Ceux qui l'impressionnent le plus, sont les nerveux, qu'il faut traiter comme des enfants — et les plus terribles sont les trop entreprenants, les « trop lyriques », dit-il assez comiquement — comme F... qu'il fallait punir, ou l'en menacer aux instants des « folies inutiles ».

Dès que je saurai où est F..., je vous l'écrirai, et j'irai si c'est possible le voir...

A la même.

14 mars.

F... est à B...-de-l'O... Impossible de savoir ce qu'est sa blessure, laquelle il décrit comme une simple estafilade ; mais comme il annonce d'autre part qu'il fait venir sa femme et ses enfants, pour qui l'on a loué une maisonnette en ville, je conclus que c'est plus grave qu'il ne le dit. Les sous-officiers, camarades de D... lui ont déjà fait part de la belle conduite de F... qui va être cité à l'ordre du jour. Pas plus que le genre de sa blessure, je n'apprendrai de lui ce qu'il a fait.

Voici sa première lettre : « Ne vous irritez pas, ce n'est pas désinvolture et mépris de ma chair, je vous dis la vérité : je n'ai rien de grave. Ce qui fut *quelque chose*, c'est les mois d'attente, ces mois d'angoisse. Vous aurez, d'ailleurs, mes feuilles de route, vaines, mais chères pour vous, je le conçois.

Sans ordre, sans suite, j'ai bien peur qu'elles ne représentent pas ce qui, chaque jour, m'a fait devenir le fou que vous me reprochez d'être.

» Au combat sous le canon, au centre du mal, le délire qui vous jette en avant, est un *calmant*.

» Peut-être ai-je un coup au cerveau, mais comment la foi entrerait-elle en nous, sans briser quelque chose? Vous savez de quels bords je reviens. Je ne crois plus qu'aucune force sociale puisse jamais supprimer ces horreurs, je sais la vanité et l'impuissance du rêve pacifique des hommes ; mais il nous reste autre chose : la joie de se donner — et elle nous appartiendra toujours.

» Je suis fou d'avoir extrait tant de vivants d'entre des piles de morts — et, dans les soirs de bataille, derrière des pans de murs non écroulés, d'avoir tout de même entendu des rires de femmes... mais maintenant je suis heureux, puisque je sais ce que c'est d'aller à l'assaut ».

Ne me demandez plus, chère amie, de vous tenir au courant de Paris, et de la politique. Me voici en face d'une réalité qui est plus belle.

A F. C..., hôpital de X..., B...-de-l'O...

15 mars.

« Mon cher ami,

Impossible d'aller encore vous retrouver ; je ne puis me faire libre avant Pâques. D'ailleurs (j'ose à peine vous le dire), je redoute de vous revoir, après cette longue séparation ; il est préférable que, d'abord, vous ayez un peu subi l'influence de vos chers enfants : je ne dis pas de la mère, qui est devenue un autre vous-même, et sent comme vous. Si je me permets de vous marquer un peu d'humeur, entendez que je ne vous en admire que plus pour la façon dont vous taisez vos exploits. Tout de même, pourquoi me refusez-vous la joie de lire le texte de votre « citation » ? Pourquoi parler d'une *égratignure*, alors que nous savons que le traitement durera trois mois, plus une longue convalescence? Il me semble qu'il y

ait une coquetterie peu compréhensible à passer sous silence, comme une bagatelle, des honneurs dont les hommes ont toujours cru qu'ils doivent s'enorgueillir.

Je remarque, chez tous vos camarades, cette réserve, cette apparente modestie, une impossibilité de parler de soi-même.

Comme il est gênant d'aborder à nouveau ceux-là même d'entre vous que l'on croit le mieux connaître ! Ils sont parfois absolument odieux, s'ingéniant à faire la bête, se rabaissant, se flagellant, et cela en présence de leur famille. La pensée de votre sergent retourne plus volontiers au cantonnement de l'Artois qu'au Brionnais, où deux familles pleurent trois fils, des neveux tous si tendrement unis. La pauvre petite Jeanne se lamente de l'accueil qu'elle reçoit à Paris ; elle n'ose plus paraître chez ses tante et oncle, dont les sentiments sont, comme ceux de certains Français, comme invertis par la douleur. Leur enfant étant disparu, sans doute mort, ils ne pardonneront pas à leur neveu D... d'être encore en vie. Ils ont refusé leur porte à Jeanne, et n'iront pas à Asnières. Cette transposition des formes de la sensibilité est générale, depuis les débuts de la guerre, car elle demande au cœur trop d'endurance ; mais il y a plus : nous ne tenons compte que des sentiments extrêmes qu'exalte le fléau, quant aux autres !... n'en parlons pas encore.

Vous aussi, mon bon, comme le sergent, et par excès de délicatesse, tournez parfois le dos à votre but ; aussi bien, je vous le répète : je redoute — et j'en ai si envie ! — de vous revoir.

De plus, c'est horrible, jouir au milieu de la guerre de ce dont on avait eu tant de peine à s'arracher ; oui ! et terrible sera le départ, après cet armistice de l'hôpital ; mais à chaque jour suffit sa croix.

Vos dessins et vos carnets de notes sont d'un rare intérêt. Les sépias, surtout, avec leur libre touche, si française du XVIIIe siècle... Vos types de prisonniers allemands portent sur eux la psychologie de cette race nerveuse et si vite déprimée, dès qu'elle n'est plus insolente.

Je vous demande la permission de communiquer vos cahiers à Miss T... qui a déjà rejoint son ambulance de Normandie et qui s'informe toujours de vos faits et gestes... »

18 mars.

Dimanche, le temps était doux et printanier, nous avons, avec Lili, marché dans le Bois où il y avait foule, une exposition des nouvelles toilettes de guerre. Les petites femmes qui se balancent sur les hauts talons de leurs souliers à empeigne de toile, comme des mousmées japonaises sur leurs patins, tanguent, montrent leurs jambes que découvrent les jupes à la mode. Elles ont, avec leurs toques sans rebords ni ornements, et leur redingote à taille, des allures étranges. La Parisienne porte volontiers une badine ou une canne, comme les officiers britanniques, et se dandine à la manière des mannequins.

Il y a de l'indifférence et un laisser-aller tout nouveau chez ces promeneurs dominicaux des Acacias, protégés par les avions qui ne font même plus lever les têtes. On est en train d'oublier, on gazouille comme les oiseaux à l'approche d'avril.

Nous sommes rentrés en passant chez la Sorcière. Grande conférence dans le premier salon. On attendait J. R... ; on entoure M. O... venu de Rome, officieusement, en ami de la France. Le prince de Bulow représente l'Allemagne à Rome. M. O... supplie qu'on se hâte. Les minutes comptent.

La Sorcière a convoqué pour ce soir trente-six personnes d'importance. Les hommes se regardent un peu de travers, hésitent à s'aboucher et l'on sent qu'aucun ne dira ce que l'autre attend de lui.

Mais il y a un nouvel optimisme qui flotte dans l'air, dans ce salon, comme au Bois de Boulogne. Les Anglais étonnent par leur nombre et leur activité ; on annonce qu'ils marchent sur Lille. L'artillerie britannique arriverait en tel nombre que les communications entre les deux côtes seraient interrompues. L'offensive d'Hindenburg se calme sur le front russe. Les Dardanelles s'ouvrent. Le *Dresden*, l'avant-dernier des croiseurs allemands dans l'océan Pacifique, a été coulé devant Valparaiso. La guerre sous-marine est abandonnée, ou ralentie, dans la Manche et la mer du Nord. Nous avançons en Champagne.

Le printemps qui fait craquer les bourgeons, va pousser nos hommes hors des tranchées. Nous voyons déjà les fils de fer

coupés, des bataillons s'élançant à l'assaut, volant jusqu'au Rhin avec des ailes de papillons, et l'Allemagne se rétrécir comme un vieux bas de mauvaise qualité.

Le *Journal officiel* donne des nouvelles du front : « *Comment nous sommes entrés à Vauquois.* » Cet admirable récit *enthousiasme les plus incrédules.*

A Miss T...

19 mars.

Je vous adresse les dernières notes reçues de X..., lesquelles j'ai fait copier à la machine pour vous et vos amies. Je garde devers moi des lettres trop intimes adressées à Madeleine, et qui traitent des enfants ; le père envisage la situation où il les laisserait « s'il tombait ». La rencontre avec les siens a dû être à la fois délicieuse et poignante. Vous verrez les problèmes qui se posent au retour du « poilu ». Voici déjà, sous nos yeux, que se développent certains drames, conséquences de la guerre, dont j'ai, dès le jour du tocsin, entrevu les données. Il y a, à la fois, du désespoir et une folle joie de sacrifice, des inquiétudes et une sorte de « advienne que pourra ! Je m'en remets à la patrie », dans les cahiers et les lettres de certains pères. Comme dans les maladies sthéniques, il est une hypéresthénie de la guerre, une exaltation de la force organique, et une dépense des nerfs concomitante, donc déséquilibre. Seules y résistent, ou en sont garanties, les natures très primitives. Et encore. Mes expériences concordent avec les vôtres. Les cas si intéressants que vous m'avez signalés parmi vos malades, j'en retrouve l'équivalent ou presque, dans ces salles d'hôpital d'A...

C'est charmant, ce train-train paisible, domestique et monacal dans cette ancienne pension religieuse, ces préaux, ce jardin séparé de celui de l'école et une palissade sous laquelle garçons et filles glissent des bâtons de sucre d'orge et des images à nos blessés.

Les infirmières *ont le temps* ; il y en a peu de professionnelles et elles sont sous la direction d'une doctoresse russe de grande intelligence et d'une bonté parfaite. Si les blessés y reçoivent des soins « maternels » et y jouissent d'une liberté fort peu

militaire, nous nous demandons, avec Jeanne, en revenant de là-bas, s'il n'est pas dangereux de recommencer à parler avec ceux qui repartiront des choses de la vie ordonnée d'avant la guerre. Après quinze jours de repos, mais d'autant plus fatigués, semble-t-il, toutes leurs misères physiques de naguère ayant reparu, les hommes sentent leur corps moulu... Ils avaient pour nous, dans le lointain, une sorte d'impersonnalité, ils nous apparaissaient, comme dans une théophanie, flottant sur une nuée, sacrés, intangibles — et les revoici, gras, épais, encore soufflés par le plein air, — très *réels*, sur un matelas d'hôpital. Petits soucis, les vêtements à recoudre, les souliers à remplacer, le blanchissage, le dégraisseur et la grosse affaire de la digestion et du thermomètre. Et le « héros » est d'une humeur capricieuse qui saute de la profonde tristesse à un besoin de rire. Ils se donnent et se reprennent ; *ils s'invitent*, et s'excusent de ne pas être capables d'être à vous.

Ils sont un peu tels que ces floraisons sous-marines des aquariums ; ces champignons de mer, ces formes inertes ou mouvantes, qui se collent comme des ventouses contre la vitre, et que nous voudrions toucher, que nous croyons faire mouvoir en cognant, mais le verre épais, et l'eau, s'interposent.

Un nouveau règlement du service de santé enjoint aux directeurs d'hôpitaux militaires de ne pas trop prolonger le séjour des malades. On sait combien vous vous attachez toutes à ces malheureux enfants que vous arrachez parfois à la mort, et qu'il va falloir lui rendre ; vous vous liez à eux, vous remplacez leur famille ; certains en « *perdent la tête* », comme le prouvent certaines lettres que vous m'avez montrées. Que faire? Quelles responsabilités! et vous leur êtes si nécessaires! La dureté que je vous reprochais est-elle préférable?

Imaginez que Monna en descendant du train n'a pas reconnu son père. Dans chaque lit, elle croyait que c'était *lui*, un papa militaire ; quand elle l'eut trouvé, elle rit beaucoup de ses cheveux gris, le trouva sale et alla faire la gentille avec les voisins.

— Tu repartiras bientôt, dis, pour la guerre?

C'est tout ce qu'elle a trouvé à dire, et Cien a un peu peur.

Le pauvre père qui espère graver dans ces mémoires si molles de bambins le souvenir d'*un grand exemple* ! Le devoir

en bonnet de police, à barbe emmêlée !... et déjà Cien et Monna se souviennent-ils de l'an dernier, quand ils apprenaient à tenir un crayon dans la salle de Varengeville, à la table où ils étaient quatre assis pendant que sonnait l'appel aux armes ?

Ces huit mois, cet été, cet automne de 1914, cet hiver de 1915 qui demain s'achève, enfin ce siècle qu'il nous semble avoir vécu... non ! c'était hier tout cela.

20 mars.

V. V... revient de Saint-Moritz. Une dame américaine, qui correspond avec des officiers allemands, a montré au major certaines de ces lettres. La confiance semble diminuer, dans les classes supérieures. V. V... croit de plus en plus à l'intervention de son pays, il est sûr du résultat et ne supporte pas la discussion.

Nous avons dîné chez la Sorcière ; on a parlé littérature comme jadis « pour se délasser » et nous sommes tous surpris que, de vivre des jours où se recrée à chaque minute un nouveau monde, puisse être si monotone.

Attente de quelque évènement énorme qui se produise sous nos yeux, dépit d'être au théâtre et de ne rien voir, de ne courir que de médiocres dangers. Il y a des moments, dit un dilettante — voyageur, fort intelligent, mais trop peu astreint à des besognes civiques — il y a des moments où je me demande si cette impossibilité d'entrevoir la reprise des communications internationales, supprimant une partie de nos désirs, ne nous fait pas prendre déjà des habitudes de paresse, d'imprévoyance d'« *irresponsability* », comme disent les Anglais. Nous sommes comme les tourlourous, un dimanche de permission, sans un sou dans la poche, qui tournent autour de leur caserne.

En vérité, chacun souhaite en lui-même « que cela finisse vite » et l'instant d'après, — *ayant la notion qu'il ne le faut pas* — se replonge dans le médiocre présent, auquel on s'habitue comme à toute règle. Si ma pensée retourne vers le passé, il se décolore et rien n'y sourit. Les petites cuillères en *Sheffield plate*, achetées chez Harrod's pour mon atelier de William Street, lesquelles on nous donne le soir pour le tilleul, au lieu

qu'elles évoquent le Londres joyeux de la saison, ne me rappellent que l'attente des modèles entre quatre murs bruns, la fenêtre sur l'arrière-cour, le carillon de la paroisse et les hymnes chantés faux. Je ne désire et ne regrette rien.

Quand se réveille la pensée, alors c'est une activité douloureuse, comme d'un membre qu'une accidentelle atrophie nous oblige d'exercer.

A Miss T...

22 mars.

Chère amie,

Je suis encore vivant, et même en assez « high spirits ». La première nuit de printemps nous réservait la surprise d'un baptême du feu *at home*. On illumina hier soir à Berlin, qui doit croire Paris détruit par la flotte aérienne du comte Zeppelin, pendant que la flotte sous-marine anéantissait les navires alliés aux Dardanelles. Je viens de faire un rêve, d'où je sors seulement, et rafraîchi. A mesure que les renseignements et les récits se multipliaient, un poids plus lourd tombait sur mon cerveau ; j'ai mis longtemps à comprendre que nous avions assisté à un épisode de la guerre des Martiens. Aussi ne vous ai-je pas écrit hier. Déçus, déçus nous sommes ! Puisque le soi-disant *Progrès* s'applique aux choses de la guerre, il faut désirer le meilleur, le plus parfait, les procédés dernier-cri de la science ; arches de Noé, frégates qui volent sur les villes et les écrabouillent comme un trou à fourmis. Hélas ! ce qui arrive est toujours si différent de ce que vous aviez conçu et annoncé, qu'hier nous fûmes déçus ! Ce matin, les jeunes gens jouaient au tennis par un temps magnifigue, les badauds du dimanche se promenaient, après que l'événement le plus bizarre (ce n'est pas trop dire, n'est-ce pas?) venait de se produire sur ce petit coin du globe, qui aurait dû être anéanti.

Armand est allé entendre un concert de musique russe chez Gaveau, et j'étais invité au cinématographe !

« Que n'avons-nous tous disparu, la nuit dernière ! soupirent certaines personnes qui se préoccupent de la mort. Être couché, dormir, et ne plus se réveiller !... »

Au vrai, si votre chair, qui craint la douleur, si ce qui est

périssable en vous se recroqueville et redoute la décomposition dans le Néant, votre esprit peut aspirer à sa subite et foudroyante séparation d'avec la substance, pour entrer enfin dans le repos de l'inconscient et de l'éternel; mais une prodigieuse expérience comme celle d'hier pourrait trop nous décourager de l'effort, et nous inclinerait à la délicieuse et redoutable indolence. C'est pour cela aussi qu'une telle guerre ne donnera, peut-être, ni la leçon d'énergie qu'on souhaitait pour les veules, ni l'exaltation rénovatrice. L'homme se sent trop infime ; or, c'est de son orgueil et de sa confiance en lui-même que naissent les œuvres fortes.

Je suis heureux, donc, que la visite du *Commodore-Comte* (peut-être Prince demain), m'ait plutôt secoué d'un commencement de léthargie. *I feel perfectly fit*, ce que nous appelons « être d'attaque ». Tout de même, si les gens ne voient rien, il est certain qu'ils ne s'étonnent pas de grand'chose...

Maintenant, retournons en arrière. Vendredi dernier fut un jour lugubre ; il a neigé. A l'hôpital, les blessés avaient tous « le cafard », quelques-uns étaient repris par la fièvre, ils se couchaient comme des gosses mécontents. Barboiran prenait Madeleine à pleine taille, l'embrassait et disait : « Tant pis ! on est trop triste, ce soir ! »

Samedi, le temps s'était débarbouillé ; mais les moteurs aériens étaient si nombreux qu'on aurait dû se douter d'une alerte. P. D... marchait lugubrement le long des maisons dans l'avenue d'Iéna ; nous ne nous sommes pas parlé, mais j'ai deviné quelque malaise ; j'ai servi le repas des blessés de Madeleine. Ils ne parlent pas et n'ont pas faim. Le soir, Lili dîne à la maison. Il n'est question que de vilains cas et d'opérations dégoûtantes. Nous sortons dans le jardin pour reconduire Lili à sa voiture. Le ciel est très pur, il gèle un peu ; point de vent, le mince croissant de la lune laisse deviner toute la sphère.

Je me couche à dix heures, disant à M... qu'on oublie tout, quand le ciel est redevenu bleu. Demain, le Bois sera charmant.

Je suis réveillé à une heure et quart du matin : « C'est drôle, l'orage ! ou des combats autour de Paris? Le président avait l'air si noir tantôt? Est-ce le retour de l'ennemi? »

J'écoute encore...

« Allons donc ! C'est le comte ! »

La maison est paisible, je n'ose déranger personne ; la canonnade persiste, toute proche. Je devais être dans un demi-sommeil, je me rappelle que j'étais très retenu par l'oreiller chaud et je répétais : « Étrange ! Étrange ! Étrange ! » La pensée ne parvenait pas à se déganguer. — Ai-je dormi d'un œil? J'ai tout entendu? il me semble que rien ne m'eût fait bouger, je crois même que je souriais, comme d'un rêve comique.

A quatre heures et demie, j'entends des clairons, je sonne pour appeler les femmes en haut. Je crois que c'est le « garde-à-vous ». Cette fois, un effort, il n'y a plus de doute, c'est Zeppelin !... Nous nous habillons, il est temps de se préparer pour voir le spectacle. Des pas de gens dégringolent dans l'escalier.

Une fois dans le sous-sol, quelqu'un ouvre la porte. C'est l'aube, un coq chante. Une voix dans la rue : « Maintenant, on peut se recoucher, les pompiers sonnent la *berloque.* »

Ainsi, nous n'avions plus qu'à rire, comme d'une grande épouvante, depuis si longtemps attendue, et qui s'était enfin produite sans que nous le sachions presque. Non, ce n'était pas encore le baptême du feu ; à peine un ondoiement...

— Quatre heures après-midi.

J'ajoute ce post-scriptum : les journaux de midi nous apprennent l'équipée de trois zeppelins, l'incendie de Neuilly, quelques maisons bombardées aux Batignolles, à Asnières. Lili et sa mère téléphonent qu'elles ont vu les traînées des projecteurs dans le ciel et les boules de feu tomber.

Cyprien décrit le dirigeable : un tramway éclairé dans l'air. Il y en avait un grand blanc tout neuf, gigantesque, et un second plus petit, plus vieux, jaunâtre. Dans un demi-sommeil, une demi-conscience, nous avons subi le phénomène ; et il en est ainsi, tout le long de cette vie jusqu'à ce qu'on la quitte pour une autre, croyons-nous.

Le service des renseignements a très bien fonctionné ; à l'état-major, on a connu quart d'heure par quart d'heure la marche des aéronefs depuis la ligne du front.

L'excitation est telle dans les rues, que Madeleine a cru à une émeute, alors que ce n'était que rassemblement de gens se

battant pour avoir un numéro de *l'Information*. Enfin ! « *on en a été* » Paris a eu sa petite part de risques, Paris aura pendant quinze jours de quoi causer, chaque soir attendant une nouvelle alerte.

31 mars.

Les feuilles des arbres, retardées par le froid et la neige, — il neigeotte, et la terre est saupoudrée de blanc comme une gaufre, — restent encore repliées comme les désirs et les intentions des peuples qu'avril, croit-on, va faire « s'ouvrir ».

Les peuples se taisent comme ces hommes-ours à la noire pelure qui, dans *le Sacre du Printemps* guettent l'agonie de l'Élue, avant de s'élancer sur elle.

Je revois, dans les bois d'Eavy, un scarabée moribond qu'entourent une myriade d'infiniments petits, prêts au partage de la grosse bête, dès qu'elle ne bougera plus. Je revois en même temps l'extraordinaire danse de mademoiselle Piltz, long corps dégingandé qui semble pris d'une attaque d'épilepsie.

Te rappelles-tu le décor du second tableau du *Sacre*, ce chaos, ces ossements, ces crânes d'animaux pendus à des pieux? Et ce ciel opaque et blafard de fin de mars? Et cette musique haletante, ces cris de femmes en gésine, ces accords déchirants comme produits par les entrailles de la terre? Rythme douloureux de la parturition? Soubresauts de l'agonie?

Douleur, donc toujours douleur ! Faut-il encore plus de douleur pour que la croûte du sol crevée, jaillisse de dessous l'humus, et se répande la vie nouvelle?

De quel cratère explosera, vers où se répandra la vie?

Saison trop lourde de ce que tu portes dans tes flancs, tu sembles panteler dans l'attente d'une opération césarienne. Attente, et quelle attente d'avant Pâques! Quels œufs rouges dans les halliers ! Pour que le renouveau bouche les crevasses et fleurisse les vieilles margelles, un sacrifice humain est nécessaire. Fille-Élue de l'antique légende, qui es-tu, sacrifiée qui te démènes et lances tes membres de squelette vers les quatre points cardinaux?

Où es-tu? Je crois te connaître, je me flatte de savoir qui tu es. Mais si tu étais une autre? Les hommes purs t'épient. Savent-ils mieux que moi qui est celle qu'ils emporteront, après sa dernière convulsion, croque-morts qui s'engraissent du cadavre?

Les hommes-muets attendront-ils longtemps encore?

Des vapeurs montent du sol, des nuages se forment si épais qu'il n'y a plus de lumière sur nos têtes. Cesse de danser, Demoiselle-Élue, infatigable danseuse, tombe enfin sur cette terre que les jeunes gens barbouillés de sang, gluants du carmin des plaies, geignent, suent à frapper de leurs pieds et de leurs bras ; tombe sur l'herbe tendre pour que bientôt pointent les aillaux.

1er avril.

Semaine sainte. Jeudi saint. Réveil mélancolique. Dimanche dernier, je n'ai pas, comme d'ordinaire, fait ma promenade du jour des Rameaux, je ne veux pas revoir encore la campagne. Poursuivi par l'idée du *Sacre* et des grands symboles de la musique de Stravinsky. Le génie vierge et triomphant du Slave, fait de tous les sucs printaniers de la forêt et des steppes, annonce la fin d'un long hiver.

Pâques est de bonne heure, cette année-ci. Où serions-nous allés sans la guerre?

Madeleine a proposé une courte visite à Offranville comme jadis.

Charfreitags Zaüber ! Nous roulions en automobile par la Normandie, les prairies déjà toutes vertes, d'un vert-bleu tendre, comme un émail, nous roulions joyeux de quitter la ville, le calorifère, les vieux tapis, l'atelier, les modèles. Nous allions causer avec le jardinier, disposer les fleurs pour l'été. La maison était froide, toutes les fenêtres ouvertes pour que l'air frais entrât, il y avait une odeur de renfermé et, quand on se couchait, le soir, les draps étaient humides. Les cheminées fumaient, le fourneau de la cuisine ne marchait pas et le dîner à l'auberge semblait exquis.

Varengeville, cimetière qui domine la mer, gémissement de

la bouée, et le *Tantum Ergo* des vêpres dans l'église basse, ces voix traînantes des paysans, le soprano des enfants qui venaient jusqu'à moi ! J'étais assis sur un banc de pierre, à la porte, à cause de mon chien.

Il y eut aussi les semaines saintes d'Italie. Comme il y eut de belles semaines saintes, quand nous eûmes pris l'habitude des voyages ! Vacances de Pâques ! Vérone, Mantoue, Venise et la Brenta ; Florence, Arezzo, Pérouse, la grande randonnée des villes italiennes ; Rome et la Campania ; nous commencions nos découvertes, nous ne comptions plus nous arrêter. Déjà nous évitions les hôtels où les odieux touristes allemands nous eussent dégoûtés, par leurs récits enfantins, à la table d'hôte, de ce que nous avions vu dans l'après-midi.

C'est à peine si, aujourd'hui, je puis croire à la réalité de ces merveilles lointaines. Existent-elles vraiment? Les journaux sont fatigants par l'excès d'inquiétude qu'ils nous apportent de toutes les parties du globe. Et l'Italie?...

J'ai « promené » les blessés de Madeleine au Ranelagh, puis je me suis réfugié chez mon ami Simon.

Dans l'atelier, tout paraît vieux, poussiéreux, antédiluvien — comme chez moi sans doute — les toiles sont retournées contre le mur, ainsi que des cartons que Simon s'efforcera de peindre.

Il reçoit des lettres de son fils Paul, s'estime privilégié de le savoir vivant, à l'abri, en somme, et je n'ose pas lui avouer mon émotion, en l'attendant dans le salon, à revoir le portrait que j'ai peint il y a dix ans, de ce bambin à la petite moue douloureuse, aux yeux de tristesse..., il semblait déjà un prisonnier de la vie.

La sensibilité fiévreuse de Simon se cache pudiquement, mais, avec moi, il s'est laissé aller, les portes de l'écluse se sont grandes ouvertes et les larmes qu'elle contenait se sont répandues.

— Pouvez-vous peindre, Simon?

— Avec rage ; comme un régime à suivre ; sans joie ! mais il le faut ; car l'on ne peut tout le temps annoncer des morts aux familles, visiter des blessés et faire ces lettres...

Simon accepte des missions singulières. Deux fois la semaine, je ne sais pas dans quel bureau ni pour quelle œuvre de guerre,

il s'emploie à extraire d'une correspondance avec les pays occupés, ce qu'on peut dire aux destinataires, en maintenant le ton, le caractère esssentiel, dépouillé d'inutiles et atroces détails. Nulle privation, nulle tâche ne semble suffisante à Simon pendant que son fils est prisonnier.

Un journal illustré espagnol donne une photographie prise dans le camp de Zossen : des prisonniers modèlent dans un atelier de sculpture, celui où l'on croit que Paul peut exercer son art. Avec une loupe, Simon espérait reconnaître la silhouette de son fils.

— Serait-ce celui-là, près de l'autel? — me demande-t-il.

Mais non, ce n'est pas lui.

Je m'informe de nos anciens camarades de la « Société nouvelle », tous, nos contemporains. Desvallières, cinquante-six ans, est officier depuis le début, son fils dans le même régiment que lui, mort.

Les aînés, qui ont voulu reprendre du service, durent, comme Ulmann, se retirer les uns après les autres.

Inconsolable depuis que son neveu Ernst est tombé, notre cher Cottet nous inquiète par son chagrin muet.

— Nous nous trouvions bien vieux avant la guerre, les jeunes générations nous poussaient dehors à coups de balai comme des résidus, des déchets des temps antédiluviens, et ils sont fauchés déjà, ils disparaissent aussi avec leurs ostracismes et leurs touchants mépris. Les théories, les écoles ! qu'en subsistera-t-il? La Nature sera toujours aussi belle et il y aura toujours quelques bons peintres pour la rendre avec des pinceaux et des couleurs. Je sais que vous n'avez pas la tête à la peinture, mais... est-ce que je puis tout de même vous montrer?...

Et Simon découvre un panneau décoratif, une fête vénitienne, des masques dans une gondole, souvenir d'une scène à laquelle nous avons tous les deux pris part un autre avril.

On dirait que Simon a voulu braver sa douleur ou donner le change sur lui-même. Selon son habitude, les types dont il s'inspira sont ses enfants, tous les membres de sa famille. Sous des costumes de la comédie italienne, je reconnais la mélancolique joueuse de violon, qui étudie, en bas, une sonate; et ses

plus jeunes sœurs qui ne savent plus rire. Je regarde et ne puis prononcer une parole ; un ciel de vent d'est bleuit l'atelier où tout se fige comme du jus dans un plat.

Mon ami m'a reconduit par les jardins du Luxembourg jusqu'à la place Saint-Sulpice. Les tours de l'église avaient, à six heures, la consistance du zinc, la teinte glauque des crépuscules qui me rendaient malade, quand j'allais jadis à Notre-Dame-de-Grâce de Passy, pour les Ténèbres et le Tombeau de la Semaine sainte, les rues sentant la morue, la friture d'huile et le chocolat à l'eau qui, avec la salade de lentilles, doivent signifier pénitence...

Dans le tramway, des dames valeureuses dévisagent un homme jeune encore, qui, elles haussent la voix pour le dire, fait scandale de porter des vêtements civils devant les blessés que la voiture ramène à Buffon. Cet homme rougit, froisse son journal, se cache, se détourne, mais les voyageuses crient au conducteur qu'il devrait demander « au client » son livret militaire ; c'est un « embusqué », ce type-là ! un solide gars, ici, quand il y a tant de souffreteux qui se préparent à dormir à la belle étoile !

Arrêt au boulevard Montparnasse ; le solide gars, salue la compagnie et murmure : « Pardon, mesdames, quelqu'une de vous serait-elle assez bonne pour m'aider à descendre? Je ne suis pas encore très d'aplomb sur ma jambe de bois, quoiqu'elle soit si bien imitée qu'elle vous a fait illusion... »

Excuses, compliments ; tout le tramway a failli se vider.

Mais l'une des commères ne voulut pas se le tenir pour dit, et ce fut, jusqu'au pont de Grenelle, des diatribes contre l'injustice de la République qui protège les riches et favorise les « embuscages ».

— Ah ! la barbe ! — finit par dire le conducteur — combien que vous en avez donc, des fils au front?

La patriote dut confesser qu'elle n'en avait pas ; les hommes la dégoûtaient tant qu'elle avait choisi le célibat. Éclat de rire général.

***

« Ma bonne Alice,

Me voici installé tout à fait dans ma nouvelle compagnie ; elle ressemble peu à l'ancienne ; plus d'hommes de la campagne, comme sous-officiers et officiers, ce sont surtout des Parisiens. Voilà deux jours que je mange à ce « Mess » et je me demande parfois où je suis. Je me demande aussi si c'est plus agréable. Là-bas, j'étais avec des êtres simples, un peu endormis et la conversation n'allait pas bien loin, mais ici, c'est à croire qu'on est à « l'Abbaye ». Par exemple, il y a une vraie bibliothèque, et tous les journaux possibles, surtout ceux que tu n'aurais pas permis qu'on laissât traîner chez nous.

Je vais te présenter mes supérieurs et mes camarades. D'abord, le capitaine, un prince; il s'appelle X..., tu vois que ce n'est pas de la gnognotte ; comme lieutenant et sous-lieutenant : un critique d'art dont je te reparlerai ; un poète, je crois, je n'en suis pas encore sûr, mais enfin quelqu'un qui écrit dans une feuille royaliste ; il y a un journaliste que je ne classe pas très bien et qui ne cause pas du tout comme l'autre. C'est des discussions, des dissertations à n'en plus finir. Le prince est un bel officier, très dur, mais très admiré de ses hommes, qui mange des prêtres tout crus — socialiste, mais là, comme Durain, tu sais, et très poilu. On dit qu'il est riche à millions. Il est tout le temps avec le critique d'art, ils racontent un tas de choses sur les peintres, mais je n'ai jamais entendu nommer ceux qu'ils admirent. C'est des noms à coucher dehors. Hier, j'ai voulu sortir mon avis, puisque c'est ma partie, et comme je disais mon admiration pour M. Dagnan-Bouvret (on parlait de Grand Art) le capitaine m'a arrêté net : « Qu'est-ce que vous faites, vous, dans la vie civile? » Je lui ai dit que je travaillais pour le « Printemps » où j'étais dessinateur. Le capitaine, et l'autre, ont fait quelques pas plus loin et ils ont ri. Le prince-capitaine fait collection de tableaux qu'on appelle des *cubistes*. Je ne sais si tu te rappelles qu'un dimanche Angèle nous a menés à l'exposition des Indépendants, près de l'École militaire; eh! bien, c'est de cette drogue que le prince orne son palais ; car il paraît que c'est splendide, la maison de ce richard-là.

Ma pauvre petite femme, si tu savais comme ils sont cocasses et tout ce qu'ils disent quand on est au repos. Et c'est qu'ils sont tous des durs-à-cuire, des poilus de la première. Le poète, lui, il est toujours prêt à s'empoigner avec le journaliste. C'est à propos de politique et du bon Dieu ; moi je leur dis, pour les mettre d'accord, qu'il ne devrait plus être question de se manger le bout du nez à propos de ces histoires-là. C'est que les prêtres, dans le civil, ce n'est plus comme dans le militaire. Ils vous rendent service, ces gens-là, ils vous remontent le moral, quand on a un peu le « cafard »; ici on ne se demande plus s'il y a un Dieu ou s'il n'y en a pas, on a besoin de croire qu'il y a quelque chose au-dessus de vous, une force qui vous protège. Le poète, lui, quand il parle de religion, on ne sait pas exactement ce qu'il veut dire, mais quand le journaliste vous dégoise ses laïus contre les religions, on a envie de donner la main au poète — et tout de même, il vous rase parfois avec sa monarchie et son *Action Française*, un journal qu'il a toujours dans ses poches. Ici, ils lisent *l'Action Française* et *la Guerre Sociale*. Je t'avoue que je m'en tiens, quant à moi, à mon bon *le Journal*, quelquefois *le Matin*, mais plutôt *le Journal*, quand je puis me le procurer, à cause des historiettes qu'il donne. Je ne t'ai pas encore raconté les autres types épatants qu'il y a à la compagnie. Il y a un musicien-fantaisiste, un numéro connu des music-halls, qui fait le bruit des instruments variés avec son ventre, un peu ce qu'on appelle un ventriloque-mondain. A table, il vous fait un de ces potins à ne pas entendre les marmites. Il y a un caricaturiste à l'aquarelle, mais pas comique. Le critique d'art et le capitaine se disputent ce qu'il fait et ils envoient ça à Paris par la poste. Imagine-toi des couleurs par triangles, des lignes de géométrie. C'est affreux. Ils vous donnent des noms à ces images-là, c'est *l'Écuyère du cirque*, ou *le Retour des blessés après la Marne* ; c'est tout ce que tu voudras, excepté quelque chose de véritable. Le capitaine voit ça aussi clair que je suis ici. Je ne me suis plus refrotté à replacer mon mot. Ça me serait égal, et c'est même divertissant, quand le capitaine et le lieutenant X... causent d'art; mais ce qui vous énerve, c'est des fois que, le dimanche — tiens le jour de Pâques — au cantonnement, on voudrait aller jusqu'à l'église du village et qu'il y a des fourgons ou une

batterie en travers de la route. Non pas qu'on vous défende la messe, tu parles, qu'ils s'arrogeraient ce droit-là, ces messieurs ! mais ils s'arrangent de façon que les autres ne puissent pas démarrer. Et puis ce qu'ils peuvent parler ! On a envie de se mettre un bouchon dans la trompe d'Eustache. Enfin, ma bonne petite chérie, c'est comme une maison de fous. Depuis que j'y suis, c'est pour moi une autre guerre. En ce moment, calme plat. Il n'y a plus d'activité, ni de notre côté, ni du côté boche, bien sûr, non plus, forcément. Mais ça ne pourra pas durer, bientôt la danse recommencera. En attendant, on fait des pronostics et il n'y a plus à savoir qui a raison des uns ou des autres, dans la discussion ; en tout cas, ils feront tous leur devoir pareillement. Mais sapristi ! tu sais, ça change d'être avec des intellectuels, comme ils disent, quand on a passé six mois avec les têtes dures et les paysans de la ...e.

L'autre jour, il faisait pourtant bien froid, je me suis baigné dans la Marne ; j'ai fait ma réaction illico, moi qui aurais grelotté jadis. Il n'y a pas, je me porte comme un Pont-Neuf. Dans ton prochain envoi, n'oublie pas de mettre quelque chose de rafraîchissant, on souffre du manque de légumes frais, quoiqu'aujourd'hui, on s'en procure dans les cantonnements. Il me tarde d'avaler de la salade du marché d'Ornano et du fromage à la crème de chez la mère Chipotte...

***

14 avril.

Un mariage, une messe de mariage du printemps 1915. Je n'avais pas quitté mes vestons depuis la guerre, et j'ai remis pour la première fois une jaquette, j'ai vu des redingotes, des chapeaux hauts de forme ; il y avait un suisse à pantalon long, des dames en toilette de cérémonie ; l'orgue était remplacé par un harmonium qui a « des rats » ; quelques enfants chantaient des chœurs, il y eut même un vieux baryton, découvert pour la circonstance. Enfin c'était un mariage à Saint-Augustin, à midi et demi, messe dans la chapelle des catéchismes, comme pour des veufs ou des familles en deuil. L'entrée des jeunes gens était attendue avec émotion par la

petite foule des vieux amis conviés. Guillaume a vingt ans, à peine; il était fiancé avant la guerre, nous ne l'avons pas revu depuis, comment allions-nous le retrouver?

Trois coups de hallebarde ; voici le cortège.

Guillaume domine de sa haute taille ; il a toujours sa tête d'enfant, mais d'un enfant qui sortirait d'une maison d'opération, trop tôt après une appendicite; le cortège avance avec lenteur, parce que Guillaume s'appuie sur une canne-béquille. Quand il passe près de notre banc, je remarque que son bras gauche est raide et qu'il tient sa main dans sa poche. La mariée suit, avec son beau-père qui pourrait aussi bien, tant il paraît triste, être à des funérailles. Les assistants osent à peine regarder, comme s'ils craignaient d'être indiscrets.

Voici donc cette cérémonie qui aurait dû être si brillante, voici ces deux familles qui auraient pu être si heureuses, par ce tiède et beau jour d'avril.

Des quatre fils X..., deux sont prisonniers en Allemagne, le troisième est aux Dardanelles ; le cadet est Guillaume, qui vient d'être réformé après ses blessures. Le ruban jaune de la médaille militaire remplace à la boutonnière de Guillaume l'orchidée traditionnelle.

Dans l'assemblée, des vieillards, ou des hommes en uniforme sur le visage desquels on ne met pas tout de suite un nom ; aujourd'hui, de nouvelles personnes à l'allure martiale, la plupart rajeunies et de bonne mine. Quelques officiers en bleu horizon, tenue de fantaisie, élégants et qui, malgré le rose de leurs joues, ont cette gravité, ce regard indéfinissable de ceux qui ont vu la guerre.

Le prêtre qui officie n'a pas eu pitié de nous, il a parlé pendant trente-cinq minutes, et n'ayant point fait allusion « aux circonstances » ni rappelé l'héroïsme de Guillaume, le public d'abord déçu, puis agacé, reprit de lui-même, sa conversation de tous les jours ; l'allocution de monsieur l'abbé s'acheva dans une sorte de bourdon, celui que font les voix dans un entr'acte, quand le rideau tarde à se relever. J'ai surpris des personnes qui se passaient l'une à l'autre le journal — n'ayant même pu attendre d'être dans la rue, pour se faire part de leurs divergences d'opinion ; et en faisant la queue, au bas de la chapelle, avant de féliciter le jeune héros et sa

ravissante épouse, vous vous seriez cru dans les couloirs de la Chambre.

Les mariés partent pour Nice où ils passeront leur lune de miel afin que Guillaume retrouve le chirurgien et les gardes qui devront le soigner encore de nombreux mois.

***

Quand nous rentrons de la rue Boissière, il nous faut traverser une zone de ténèbres à laquelle nul autre coin de Paris n'est comparable ; l'approche du Trocadéro est, après dix heures et demie du soir, comme celle d'un gouffre. Par les nuits sans lune, la silhouette du palais, les hauteurs du cimetière de Passy, avec ses ifs et ses cyprès, le cirque de ces noirs immeubles, le tout se confond dans une brume qui s'élève comme d'un étang fiévreux.

Depuis les raids de zeppelins, il n'y a plus une lueur aux fenêtres, les marchands de vin ferment tôt leurs boutiques. C'est un silence de cimetière; une sentinelle reste immobile près de la palissade; une autre, devant la grille de la salle des fêtes; plus une seule lanterne de fiacre à la station de l'avenue d'Eylau. Paris se cache sous une couverture brune et s'aplatit à terre comme s'il passait dans les airs un obus qui le visât.

Non pas que les citoyens se couchent de bonne heure; mais comme dans la tranchée, la vie se dissimule, et celui qui regagne à tâtons sa demeure, rase les murs derrière lesquels, jusqu'à demain matin, les vivants, par ordonnance de police, doivent s'essayer à la mort, même s'ils n'ont pas envie de dormir.

A un cinquième étage, une cuisinière, étouffant dans sa cuisine, a relevé son rideau bleu ; sa lumière, là-haut, est comme un phare ; l'agent sonne le concierge et le menace d'un procès-verbal. Les voisins guettent la moindre infraction à la règle. Certaines gens sont impitoyables, et j'en sais qui, dès neuf heures, se mettent en embuscade, exigeant même que la demoiselle de l'entresol n'étudie pas son piano, car la musique pourrait s'entendre d'à bord les zeppelins.

A Joachim Gasquet, lieutenant porte-drapeau.

20 avril.

« Mon bon ami,

Vous venez donc d'être promu? Si un Français mérite l'honneur de toucher au drapeau, c'est bien vous, le poète qui, depuis le jour du tocsin, avez mis l'anneau de fiançailles au doigt rose de la Victoire. Je ne sais sur quel mode vous féliciter. Je suis heureux pour vous, pour nous tous, vos amis, et pour votre belle Provence ; pour votre vaillante épouse, la filleule de Mistral, qui, elle, faciliterait toutes les infidélités sentimentales dans les régions supérieures pour où vous êtes parti avec vos gros souliers à clous et votre binocle.

N'ai-je pas bien fait de ne plus insister pour la publication de vos beaux vers de la tranchée? Ces vers étaient pour nous seuls, qui vous connaissons. Vous y ajoutez l'ode la plus glorieuse.

Vous continuez à ne rien m'écrire de vous-même, et vous m'interrogez sur les Parisiens. Encore une fois, que vous importe? Puisque vous êtes sur les cimes, le soleil dans les yeux?

Nous sommes dans la vallée d'où notre pensée s'élève vers vous. Le coin des rues Singer et Largillière est toujours triste, avec les persiennes closes de votre rez-de-chaussée, où, il y a un an, j'ai vécu, avec vous, des heures si pathétiques. Vous vous souvenez de nos graves entretiens d'avril, de mai et de juin, avant que je n'allasse à Liebenstein? Vous acheviez votre ouvrage sur Cézanne, *notre* maître, je vous racontais la boutique du Père Tanguy, le Montmartre de ces temps nébuleux, Manet, les impressionnistes d'alors, ma jeunesse ; vous étiez avide de savoir ce passé et vous me harceliez d'écrire sur cette opulente époque d'art, vous étiez surpris que certains jeunes gens, comme Aymeris alors, aient été si mélancoliques. Chaque jour, presque, vous veniez chez moi juger les nouvelles pages où, vraiment à votre intention, je me hâtais de griffonner des notes sur un monde moribond.

Et nos promenades à Bagatelle! Quel allait être l'avenir de 'art?

C'était la saison russe, le cycle wagnérien au théâtre Astruc; le cubisme, les jeunes écoles. Réaction de l'Allemagne sur la France? — nous demandions-nous, — ou de la France sur l'Allemagne? Ce n'était là *que* l'invasion d'essai, sous les ordres des capitaines Meier Gräef, Hofmansthal, Strauss.

Que seront l'art et la littérature de demain? Répondons : le *vraiment bon*. Mais il faudrait s'entendre. Barrès soutient, dans un article qui m'a échappé, que la littérature classique de demain sera la nationaliste. Dangereux! Ghéon avait déjà consacré une étude à Déroulède, dans la *N. R. F.* Classicisme; néo-classicisme?... enfin, disons : ce qui est vraiment bon, et ce sera, sans doute qnelque chose d'inconnu, d'étonnant. Il le faut.

Tout à l'heure, en rédigeant mes notes de guerre (second volume de guerre, mon cher ami !), je pensais : est-ce bien moi même qui suis là, passionné par un travail si nouveau? Vous entreriez tantôt que vous m'apercevriez assis sur le canapé de « chintz », une planchette sur les genoux, penché, avec des lunettes allemandes, sur une feuille de papier « vergé commercial azuré », le même qu'il y a un an, car on en fabrique encore ; le tic, tic, tic de la machine *Underwood*, dans le cabinet, à côté. Le garçon qui la faisait marcher est là aussi. Seulement, il a les cheveux grisonnants, il est vêtu en sous-officier de chasseurs. Convalescent il retournera ce soir à son hôpital; il fut à la guerre, il en est revenu, il a repris ses habitudes, retrouve la jeune femme qu'il venait d'épouser et, bientôt, la quittera encore.

La maison est vide, le petit Georges grandit loin de nous; les feuilles du hêtre pourpre ne sont encore que des aiguilles jaune clair, contre les vitres de la grande baie ; pas de roulement de roues dans la rue.

Quand la Victoire que vous acclamez déjà, ramènera-t-elle dans ce studio où l'on ne peint plus, les couleurs sur la palette?

P.-S. — L'adjudant Dumialle a été encore blessé (je vous en préviens, car il n'était plus avec vous). Il est aussi conquérant et brillant qu'il fut déprimé au moment de l'Yser. Hélie continue d'être heureux, et approuve tout. Madame Laplanche consent à ce que la guerre dure, car Laplanche est à l'abri —

bien mal en point mais amoureux comme jadis. Druet a rouvert sa galerie et le Foyer Franco-Belge est aux Champs-Élysées, d'où l'on sera aux premières loges pour applaudir votre marche triomphale vers *la Marseillaise* de Rude, au retour. Saint-Saëns en compose la musique, à moins que ce ne soit Paul Dubois.

26 avril.

Arsène a donné des ordres pour remettre quelques salons « du premier » en état ; la saison est belle, son jardin emmêle ses arbres avec ceux de l'ambassade d'Autriche ; il règne dans le faubourg Saint-Germain une paix provinciale ; les amies d'Arsène, presque toutes rentrées à Paris, espèrent que le marquis leur organisera quelques petits dîners intimes. La marquise, abandonnant son ambulance de Longueville, s'est mise à la tête de celle qu'Arsène a fait aménager dans les appartements de réception et où sont soignés vingt-cinq malades. Les bustes de Houdon et de Pigalle sont remis à nouveau sur leurs gaines de porphyre, les tapisseries de Lancret sont découvertes ; madame la marquise ne craint pas les avions, elle qui en a vu tant près de la ligne de feu. Arsène devient presque optimiste, sous l'influence de sa femme à qui il reconnaît des agréments, en plus de ses vertus de chrétienne, dont le vieux mondain s'était trop vite lassé.

Gilles, le favori de madame la marquise, déjeune rue de Varenne. Son attitude de l'hiver dernier n'a pas eu de succès. il a compris que ce n'était pas celle qui convient à un Français conservateur des traditions ; dans le monde, on lui tournait le dos. Gilles est joyeux et fier de s'asseoir une fois de plus en face de la vénérable douairière ; il est expansif et spirituel comme dans ses meilleurs jours.

On prend le café ; les fenêtres sont ouvertes sur le jardin où tournent en bâillant des blessés, bonnets, pyjamas, aux couleurs d'Arsène : bleu et jaune ; pas une livrée, mais les couleurs de l'ex-écurie de courses et du train des voitures du marquis. Les girandoles des marronniers en fleurs s'abaissent jusque sur les pelouses qui, si elles ne sont plus tondues à la machine, ont été bien fauchées. Arsène cherche une lettre dans un classeur.

— Que pensez-vous de cela?

Il lit d'une voix qui chevrote, avec une émotion de doyen de la Comédie-Française :

« Monsieur le Comte,

(C'est à mon gendre Adhémar, qu'écrit Duval, son maître d'hôtel.)

» Je ne crois pas devoir laisser Monsieur le Comte ignorer la proposition qui vient de m'être faite. Adjudant depuis l'Yser, à quoi Monsieur le Comte a bien voulu me répondre par des compliments que j'ai envoyés à ma femme qui les gardera dans nos archives de famille, je suis proposé pour passer sous-lieutenant. J'ai la croix de guerre, depuis la Marne ; j'ai gagné la croix militaire à l'affaire où Monsieur le Comte a été cité à l'ordre du jour. Je ne sais pas ce qui est arrivé depuis à Monsieur le Comte, mais je n'ai pas entendu dire qu'il était promu et il comprendra que son fidèle et respectueux maître d'hôtel puisse hésiter à être mis dans le cas de donner des ordres à son maître. Dans les hasards de la guerre, on ne sait pas ce qui peut bien ne pas se présenter. C'est pourquoi, Monsieur le Comte, je crois de mon devoir de lui écrire et de lui demander son avis, n'ayant pas l'intention de rester dans la carrière des armes, si le bon Dieu me prête vie, mais comptant bien rentrer au service de cette illustre famille à laquelle je dévouerai ma santé et mes petits savoir-faire, en retour de ce que j'ai reçu d'elle depuis mon enfance, Monsieur le Comte saura rendre justice à la délicatesse du sentiment, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de Monsieur le Comte, le plus obéissant et fidèle serviteur.

» DUVAL (Honoré) »

Le marquis, la marquise et Gilles ne savent que dire. Après un silence, Arsène prend la parole :

— On n'a pas idée de cela... quelle délicatesse ! C'est l'âme de la vieille Gaule.

La marquise :

— C'est confondant ! Mais quel embarras! Vous ne m'aviez pas montré cela, mon cher ami. Quelles situations va créer

cette guerre... On ne sait s'il faut plus admirer ou plus craindre. Honoré! On n'a pas idée de cela... On ne pourrait pas même les traiter comme faisaient nos pères les curés de campagne, dans les châteaux. C'est horriblement gênant.

Arsène relit la dernière phrase en scandant les mots : « ... saura rendre justice à la délicatesse du sentiment, avec lequel j'ai l'honneur d'être... »

— Qu'est-ce que vous feriez, monsieur Gilles?

— Est-ce que votre gendre est passé à l'état-major du général X...?

— Pas moyen, pas encore ; mais il n'est plus avec son *ancienne ordonnance*. Il avait vu venir le coup ; il a changé.

— Alors !... Seulement, si j'étais le comte Adhémar, je persuaderais ce brave garçon-là qu'il aurait de meilleurs gages en Amérique, qu'il prît de l'air, qu'il allât voir du pays. L'Europe va être inhabitable.

Mais Arsène en sa nouvelle humeur d'optimiste détourne la question. Il a un autre document à lire, lequel son intendant et secrétaire (qui écrit dans les journaux) a découpé dans un numéro de *l'Opinion*.

« On ne force pas le respect de la France, ni sa docilité. Elle ne fait rien que par amour. Elle est une personne. C'est le choix, c'est la conscience de soi et des autres, qui sont toute sa personne. C'est l'Esprit. Où il y a plus de conscience, il y a plus d'humanité. Quels horizons pour la douleur ! Les mêmes, douce France, que pour la beauté et le sacrifice : les mêmes que pour l'amour.

» Sous les couleurs de l'anarchie, l'ordre de la France est prodigieux. C'est que le cœur et la raison y tiennent un équilibre, qui est un défi à la politique des autres peuples. Ils n'y entendent rien, même aujourd'hui. Ils ne sont pas des personnes comme la France : leur volonté est toujours égoïste. Ils n'ont pas reçu le don terrible et généreux d'être pour tous à la mesure où ils sont pour eux-mêmes. Ce qui se fait ici, se fait pour tout le monde... »

— Est-ce beau?

Gilles :

— C'est une langue admirable, c'est d'un grand écrivain, de qui est-ce? Il faut mettre cela de côté.

Arsène fait signe que cela va prendre place dans le classeur.

— C'est, dit-il, de monsieur Suarès. Ma fille Aude qui a un culte pour les ouvrages de ce poète — et qui a une compétence incontestée par les arbitres du goût — m'a parfois lu des extraits des ouvrages de cet auteur. C'était un peu audessus de mon intelligence de sportsman, mais ceci, c'est vraiment de premier ordre et c'est clair comme de l'eau de roche. La guerre inspire toutes les âmes et les illumine.

5 mai.

Attente fiévreuse de la participation de l'Italie, désirée ou crainte, selon les opinions. Ignorance des faits de guerre ; imprévoyable tournure des prochaines hostilités. Certains escomptent un déclanchement, une diversion du côté des Alpes. Le débarquement à Gallipoli n'aurait pas réussi. Le général Gouraud remplacerait le général d'Amade. Les Allemands ramènent des forces et des canons gigantesques sur l'Yser. Les souverains belges ne pourront plus habiter la Panne. Le public s'agite. — Éditorials destinés à calmer les nerfs.

C'est aujourd'hui qu'a lieu, près de Gênes, la cérémonie de Quarto. Annunzio déclamera son grand discours lyrique et, dans l'après-midi, recevra au palais Doria les délégations de patriotes, en face de la rade pavoisée et de la Méditerranée flamboyante.

J'imagine Gabriele d'Annunzio en costume de voyage, impeccable et ganté, un chapeau tyrolien à la main, clignant des yeux sous le soleil du Midi : un Lamartine de 1915, au milieu des uniformes, des décorations et des oriflammes, le même qui dirigeait au Châtelet, les répétitions du *Martyre de Saint Sébastien*, avec Bakst et Debussy ! Annunzio se révèle, par la guerre, à la foule ignorante de littérature, car la voix du poète symbolise le génie national. Le roi et les ministres devaient rehausser le prestige de la fête en apportant la promesse exigée par le peuple : ils décident qu'ils resteront à Rome où le prince de Bulow « converse encore ».

Pour l'Angleterre, son amie traditionnelle, comme pour

nous aussi, l'Italie est plus qu'une nation, une mère spirituelle. Nous voulons que l'Italie mette son poids dans la balance de justice à nos côtés ; nous désirons, et nous craignons à la fois. Supporterions-nous de ne plus la retrouver intacte, cette terre de l'Art, cette châsse de nos plus chères reliques?

Mais l'heure n'est pas aux lamentations sur la destinée des monuments.

Un bas-relief sur l'Arc de Triomphe de Chalgrin, s'expose depuis neuf mois aux outrages des tauben et des zeppelins ; le bras de la Vierge au bonnet phrygien brave l'ennemi qui se cache dans la nue et je passe indifférent devant le grand chef-d'œuvre de Rude, alors que j'ai la gorge serrée en lisant les dernières nouvelles du soir :

« Comme à Valmy... la charge se fait au chant de *la Marseillaise.* »

JACQUES-E. BLANCHE

AMES DE FRANCE

De toutes les surprises de la guerre, une des plus grandes peut-être, et celle du moins qu'il conviendra de ne jamais oublier, c'est l'attitude par laquelle l'ouvrier et le paysan français ont révélé leur âme.

Cette âme, l'Europe l'ignorait, et en France même les classes cultivées la connaissaient mal. Certes, malgré certaines assurances, on sentait le peuple fidèle à ses traditions d'héroïsme. Mais ses qualités profondes restaient voilées. Et comment eût-on pu les saisir? L'ennemi au dehors, et, au dedans, les contempteurs du régime moderne proclamaient à l'envi sa dégénérescence, l'abaissement de sa pensée sevrée de principes supérieurs. Les romanciers décrivaient seulement ses instincts : pour eux, l'homme du peuple, c'est des appétits qui marchent. Quant à ses porte-parole, ils ne disaient que ses revendications, et, à entendre certains d'entre eux exposer le rêve d'une société nouvelle où il aurait suffi au prolétariat de mettre la main sur toutes les formes de la richesse pour assurer à chacun loisirs et félicité, on se demandait si le bon sens national n'avait point subi d'éclipse. Restait, il est vrai, l'expérience directe, le contact personnel avec la multitude; mais, dans l'économie présente, en dépit des velléités de rapprochement, entre les classes populaires et les classes dirigeantes il n'y a eu jusqu'ici que ces rapports d'employés à employeurs — d'aucuns disent d'exploités à exploitants — où les uns et les autres se tiennent sur la défen-

sive. Mais la guerre a éclaté. Pareille à l'orage des montagnes dont les torrents emportent, avec les obstacles, les couches de terrain superficielles et laissent voir le sous-sol avec ses assises de granit, elle a montré l'âme de l'homme du peuple dans sa vérité nue, riche en vertus inébranlables.

« Riche en vertus militaires », rectifiera peut-être un contradicteur. « Devant la ruée de l'ennemi, les Français ont senti se réveiller en eux leurs qualités militaires. Simplement, et comme sans effort, ouvriers et bourgeois, paysans et hommes de carrières libérales, tous se sont du jour au lendemain transformés en soldats, disons même en héros. Leur discipline, leur endurance, leur façon de se battre et de mourir, surpassent tout ce que l'on croyait possible à l'homme. Leurs exploits font pâlir les épopées antiques. C'est là la vérité, et elle est assez belle pour n'avoir pas besoin des enjolivements d'une psychologie illusoire. Les vertus ne se tiennent pas, en effet, par la main comme le chœur des Muses. On peut combattre avec héroïsme sans avoir nécessairement toutes les valeurs morales; et, sans aller jusqu'à prétendre, comme Saint-Evremond, que « certaines actions d'une vertu si belle et si rare qu'elles serviront d'exemples dans tous les siècles », sont des actes « échappant aux hommes par hasard », on peut dire avec lui que ce sont des « actions singulières », n'ayant « rien de commun avec le train ordinaire de la vie ». Si vous en doutez, observez le soldat blessé revenu à l'arrière : loin du champ de bataille, l'homme reparaît avec son fonds naturel et, comme il en a toujours été et sera toujours jusqu'à la consommation des siècles, ce fonds, sauf chez une élite, n'est qu'égoïsme et médiocrité. »

*
* *

Acceptons l'épreuve et, l'année même de la déclaration de guerre, de la fin de septembre au commencement de novembre, allons deux ou trois fois par semaine à la gare d'évacuation de X...

Le milieu n'est pas assurément de ceux dont la grandeur parle à l'âme et l'élève au-dessus d'elle-même. Au dehors, ce ne sont que murs et cheminées d'usines, wagons au rebut

sur des voies abandonnées, rails s'allongeant uniformes entre les pierres concassées du ballast. Non loin, installés à tous les vents sur un sol couvert de scories, des soldats du service auxiliaire dépècent des quartiers de viande qu'ils font bouillir dans des lessiveuses. Au dedans, en une sorte de long hangar au dallage noirci par les poussières du mâchefer, où des ouvertures ménagées près du toit ne laissent pénétrer qu'une lumière appauvrie, d'un côté s'étendent des rangées de paillasses sur des planches ; de l'autre, auprès de bancs et de sièges grossiers et d'une tablette entourée de brocs qui constitue la cantine, des appareils et objets de pansements s'entassent sur des tréteaux. Dans cette gare, naguère réservée aux marchandises, et sommairement aménagée depuis certaine journée de septembre où des soldats hors d'état de continuer la route avaient été descendus parmi les ballots, éclopés et blessés arrivent sans cesse du front. — Prisonniers compris, on en avait compté à la fin d'octobre jusqu'à quarante mille. — Quelques-uns ne font que passer : leurs pansements rafraîchis, un bol de café bu à la cantine, ils repartent. D'autres, en attendant les trains ou les voitures d'ambulance qui les transporteront à l'hôpital, y restent quelques heures, parfois l'après-midi et la nuit tout entière.

Et c'est un spectacle terrible. Les soldats disent souvent : « Qui n'a pas entendu le tonnerre du 75 et des galeries de mines explosant sous les tranchées ; qui n'a pas vu les corps voler en lambeaux ou tomber transpercés dans les charges à la baïonnette ; qui n'a pas, durant des heures, marché dans le sang et les débris humains, ni perçu dans le silence de la nuit l'appel des mourants auxquels on ne peut adresser que sa pitié, ne saurait concevoir ce qu'est la guerre actuelle. » On peut dire de même : « Qui n'a pas assisté à l'arrivée des blessés revenant de la ligne de feu ; qui ne les a pas vus défiler sur des brancards ou se traînant au bras d'un camarade, avec leurs loques souillées de boue où les pansements mettent des blancheurs maculées de rouge ; qui ne les a pas aperçus grelottants de fièvre sur une paillasse, tandis qu'auprès d'eux, dans le va-et-vient des infirmiers occupés à enlever vêtements et linges sanglants, les majors s'affairent à désinfecter des plaies, lier des attelles autour des membres brisés, ou bander des

visages en partie broyés par des éclats d'obus, n'a pas touché le fond de la souffrance physique. » Ici, un homme à la langue à moitié emportée essaie de se faire comprendre par signes ; là, un autre gisant le ventre ouvert implore un peu d'eau qu'on lui refuse, car sous peine de l'achever, il faut seulement lui humecter les lèvres ; plus loin, un autre encore, à la face exsangue, resté quarante-huit heures sous les décombres d'une maison bombardée où tous ses camarades ont péri, paraît agoniser sur son brancard. En un tel milieu, en de telles conditions, l'homme ne cherche pas à paraître. Quel que soit le personnage qu'il ait pu se complaire à jouer ailleurs, il se montre ici tel qu'il est.

Or, ce qui frappe tout d'abord chez ces soldats, dont la majorité appartient visiblement à la classe des travailleurs manuels, c'est la vertu que le Stoïcisme mettait avec raison à la source de toute grandeur, à savoir la force d'âme. Ces hommes aux traits burinés par de rudes labeurs, ces ouvriers et ces paysans qui n'ont jamais lu Épictète ni Marc-Aurèle et en ignorent jusqu'au nom, ces blessés recrus de fatigue, les os brisés, les chairs meurtries, s'élèvent à la hauteur des plus grands stoïciens par la maîtrise d'eux-mêmes. En ce lieu où planent la souffrance et la mort, cette *città dolente* où l'on s'attendrait à ouïr incessamment, comme le poète au seuil des régions infernales :

> parole di dolore, accenti d'ira,
> voci alti e fioche. . . . .

règne le calme d'une cité de paix. C'est à peine si de loin en loin, du côté où les majors travaillent dans la chair vive, on entend une plainte brève, un gémissement contenu. Et ce Stoïcisme n'est pas, comme pourrait le prétendre un disciple de Montaigne, une question « d'espessissure de la peau et dureté des os ». A quiconque imaginerait que, du fait de ses travaux endurcissants, le paysan et l'ouvrier souffrent moins que d'autres de la blessure des shrapnells ou des éclats d'obus, nous conseillerions de sentir l'étreinte poignante dont le patient enserre le bras qui le soutient, et d'observer son regard où la vie s'est réfugiée en une douleur muette. S'il se tait, c'est qu'il le veut. Il sait supporter la souffrance, et ne craint pas de la

voir venir. Souvent, quand les plaies béantes se présentent avec un aspect particulièrement troublant, le major fait un signe aux aides pour qu'ils détournent l'attention du blessé. Mais lui ne l'entend pas de la sorte, et se redressant sur le brancard qui sert de table de pansement : « Laissez-moi voir... Non, n'ayez pas peur, cela ne me fera rien. Soutenez-moi seulement la tête... — Une cigarette? — Mais oui, ce n'est pas de refus. » Et, tout en fumant, il suit avec calme le travail des chirurgiens dans sa propre chair. Le pansement terminé, quelques-uns déclarent que « les majors ont été bien gentils », et trouvent encore la force de plaisanter ou de sourire. Voici un homme dont la main, traversée d'une balle explosive, n'est qu'une bouillie d'os et de chairs saignantes soutenue sur une planchette. Le pansement, commencé par un infirmier maladroit, a été si douloureux qu'il a provoqué un demi-évanouissement. « Comment vous trouvez-vous? » lui demande-t-on quelques minutes plus tard. Et, comme si rien ne s'était passé, il répond : « Très bien », en remerciant avec un visage épanoui. Après avoir pansé un soldat dont les deux jambes fracassées sont étendues dans des gouttières, le major, voyant la longue file de blessés qui attendent leur tour, dit à ses aides : « Emportez-le vivement ! » Et l'homme de répondre en riant : « Il vous faut de la place, monsieur le major? Je me sauve tout de suite, je me « défile!... » Comme on assure à un autre, ouvrier charpentier dont l'épaule et le bras droit ont été cassés par une balle, que dans quelques semaines il sera guéri de ses fractures : « Possible, répond-il avec humour, mais le « rafistolé », ça ne vaut jamais le neuf ! »

Ce n'est pas seulement sous l'aiguillon de la souffrance physique que les blessés font preuve de cette fermeté souriante, mais aussi sous les piqûres ou petites misères de tous les instants. Et qu'en vertu du proverbe : « Qui peut le plus peut le moins », on ne dise pas que c'est là chose naturelle. Soit par illogisme, soit parce que les unes lui semblent provenir du destin et les autres du prochain, il est dans le caractère de l'homme de mieux supporter les catastrophes que les ennuis. Tel qui fait face avec dignité à la ruine de ses espérances, s'impatiente d'un retard et s'irrite quand un œuf n'est pas à point. On ne trouve pas ici de ces inconséquences. Certes,

lorsque les nécessités du service obligent à retenir les blessés un jour et une nuit dans la gare d'évacuation, ils aspirent au départ et au lit d'hôpital. Mais tous acceptent avec bonne humeur des conditions où le loisir a manqué pour mettre le confort. En dépit de deux poêles rougeoyants, la température du hangar, aux murs de planches laissant passer la bise, reste glaciale. Les paillasses n'étant pas toujours assez nombreuses pour tous les blessés, beaucoup doivent passer la nuit sur des bancs ou des chaises. Il est d'ailleurs des jours où l'affluence est telle que, quels que soient les efforts administratifs et les générosités privées, oreillers ou couvertures, chaussettes ou linge de rechange, bols ou verres à boire, il manque fatalement quelque chose. Mais, pratiquant d'instinct la maxime stoïcienne : « Conforme-toi à la nécessité », les blessés règlent leurs désirs sur les circonstances. — « Vous n'avez pas de couvertures? n'importe! Je vais me « plumer » à côté de mon copain, qui me prêtera un coin de la sienne. — Il ne reste plus de chaussettes? L'on m'en donnera à l'hôpital : je porte les miennes depuis deux mois, je peux attendre encore deux jours! — Pas moyen d'avoir un quart de « jus » ? Je prendrai du thé... Pas de thé non plus? Eh bien, donnez-moi du lait, ou un verre d'eau. » Et alors même que l'abondance des provisions permettrait à chacun de se faire largement servir — il est, en effet, des jours où l'on a prévu l'arrivée d'un millier de blessés, et où il n'en vient que cent cinquante — nul ne franchit les bornes d'une parfaite discrétion. Quand des infirmières bénévoles passent dans les rangs, les mains pleines de cravates, de mouchoirs, de chaussons pour pieds endoloris, ou de tabac, de cartes et de papier à lettre, elles doivent insister pour faire recevoir leurs présents. Il est vrai que parmi les blessés, quelques-uns, comme le décèle leur geste malhabile s'efforçant d'atteindre le porte-monnaie au fond de la musette, s'imaginent naïvement avoir à payer les menus objets qu'on leur offre. Mais, revenus de leur méprise, ils ne se montrent pas moins réservés, ne prenant qu'*une* carte postale, *une* cigarette, et l'on a quelque peine à leur en faire accepter davantage.

Le *Sustine et abstine* semble également leur devise à l'endroit des soins. A moins d'être en cet état de dépression

physique où le plus léger mouvement est une souffrance, deux choses entre toutes soulagent le blessé au retour du front : être déchaussé et lavé. Il en est qui, faute d'eau ou de temps, n'ont pu se débarbouiller ni quitter leurs souliers depuis des semaines. Mais, si vif que soit à cet égard leur désir, ils s'abstiennent de le formuler. Parfois même, quand, passant avec linges et bassin d'eau tiède, une infirmière propose de faire leur toilette, leur discrétion hésite : « Je suis trop sale... Voilà deux mois que je n'ai pas retiré mes « pompes ». Cela vous ennuierait... »

Cette réserve, qui est une des formes les plus délicates de la maîtrise de soi, se constate d'ailleurs dans les moindres gestes, et jusque dans le langage. Certes, ces hommes appartenant aux classes populaires ne s'expriment pas avec des recherches ou des images élégantes. Ils appellent ingénument les choses par leur nom; s'ils emploient des métaphores, celles-ci n'ont rien d'académique; et quand, à l'infirmière prise sous sa coiffe pour une religieuse, et qui cherche certaine musette pour y mettre du chocolat, un mineur répond : « Ma musette? Ben, ma sœur, elle a f..tu le camp! » il ne fait qu'user d'un des vocables les plus courants parmi ses camarades. Mais dans cette promiscuité, au milieu de ces centaines d'ouvriers ou de paysans réunis en un hangar qui sert à la fois de dortoir et de cantine, de cabinet de toilette et de salle de pansement, on pourrait s'attendre à ce qu'il y eût un certain laisser-aller. Or, il n'en est rien. Jamais un geste déplacé, un mot ou une plaisanterie équivoque. Une enfant pourrait venir parmi ces hommes du peuple : sa candeur y serait moins surprise qu'en certains salons mondains.

Et cette haute tenue morale, cette possession de soi en des circonstances où quelque abandon serait excusable, se manifeste encore par une vertu suprême qui est comme la fleur de la force d'âme : l'abnégation. Sans doute, tous ne la poussent pas au point de ce sergent qui, entendant le major lui déclarer à la vue de sa main retenue seulement par des tendons et des débris de chair : « Il faudra te la couper », répond sans qu'un muscle de sa figure ne bouge, et comme s'il ne s'agissait pas de lui : « Eh bien, on la coupera ! » Mais, sans avoir toujours cette impassibilité, aucun ne se préoccupe de ses blessures

au point de vue personnel. Aussitôt que, pansé, lavé, restauré, le blessé commence à causer quelque peu, la première pensée qu'il exprime, la seule qui le hante comme un problème angoissant, est la suivante : « Pourrai-je encore nourrir les miens? » Bras cassés, jambes fracturées, œil à demi crevé, infirmités ou mutilations, tous n'envisagent leurs blessures qu'à ce point de vue unique.

— Boiter, je m'en f... pas mal, — dit l'un d'eux en examinant sa jambe touchée en plusieurs endroits, — si ça m'embête, c'est seulement rapport à mon travail.

— Que faisiez-vous avant la guerre?

— Je suis cultivateur. Pour travailler aux champs, il faut pouvoir aller toute la journée dans les labours : avec une jambe f... comme ça, ce ne sera plus possible ! Et j'ai deux gosses et ma vieille mère à soutenir...

— Je suis menuisier, — dit un autre, grièvement atteint au bras droit. — Dans mon métier, c'est toujours la main droite qui marche. Supposez qu'on me sauve mon bras, je n'aurai sans doute plus la force de manier le rabot. Comment fera-t-on pour manger, avec ma femme et les trois petits?

Et c'est chez tous la même préoccupation. Souffrir longtemps, rester défiguré ou manchot, leur paraît fait négligeable. La seule chose qui importe pour eux, c'est de pouvoir soutenir les leurs.

* * *

Cet oubli de soi, accompagné d'un tel souci de la famille, montre que, tout en s'élevant dans l'épreuve à la plus haute énergie morale, l'âme populaire ignore cette sécheresse, cette sorte d'indifférence qui fut trop souvent chez les stoïciens la rançon de la force d'âme.

Les blessés se montrent, en effet, profondément humains. Arrivant du front, l'esprit encore vibrant des rumeurs du combat, il serait naturel que, tout en se taisant sur les opérations militaires, ils contassent certains épisodes de la lutte. Mais si, en réponse à la question : « Où avez-vous été blessé? » ils donnent volontiers quelques détails, disant, par exemple, comment avec l'aide d'un camarade, voire d'un blessé ennemi

qui les a engagés à « faire le mort », ils ont réussi à échapper au massacre, et à se traîner jusqu'à un poste de secours, sur les scènes du drame dont ils ont été les acteurs, ils gardent le silence. Si parfois ils les laissent entrevoir, montrant en une sorte de kaléidoscope tragique, les femmes et les enfants fuyant devant la horde étrangère, l'arrivée dans les maisons précipitamment abandonnées ou les villages en flammes, la mort d'un camarade assis près d'une haie le visage ensanglanté et achevé par un officier allemand qui lui décharge son revolver dans la tête, le supplice de treize blessés réfugiés dans une meule de foin et brûlés vifs par l'ennemi, ou la demi-folie d'une enfant outragée par une bande de dix-sept soldats allemands, et gardant encore les bras bleuis et tuméfiés de leurs violences, ils laissent hâtivement retomber le voile. « C'est des horreurs, » disent-ils. — « Je ne veux pas parler de ça, ajoute l'un d'eux, mais dans dix ans d'ici, je sens que j'en pleurerai encore ! » — « Ce n'est pas une guerre, déclare un autre : on se bat contre des sauvages qui voudraient tout démolir. » Et il conclut par cette remarque d'une philosophie inattendue, mais qui trahit l'humanité profonde du génie français jusque dans ses plus modestes représentants : « Après tout, peut-être qu'à nous voir de près, cela *les* civilisera ! »

Volontairement détournée des atrocités de la guerre, leur attention va à ceux qui les entourent. Simplement et sans phrases, ils témoignent à tous une sympathie cordiale et réchauffante. Écoutez, entre mille, ces réflexions ou fragments de dialogues : « Tenez, voici ma culotte que l'on a dû couper pour faire mon pansement : roulée sous ma tête, ça fera un bon « polochon ». Pas la peine d'aller me chercher un coussin... » — « Non, non, n'essayez pas d'enlever mes « pompes »; j'arriverai bien à les retirer moi-même : c'est trop dur pour des mains de femme. »

— Comment ! Vous allez veiller toute la nuit ! C'est bien fatigant pour une dame !

— Mais vous, dans les tranchées, vous avez supporté des fatigues autrement grandes !

— Nous, on est des hommes. Et puis, c'était le devoir.

— C'est maintenant le nôtre de veiller auprès de vous.

— Oh non ! ce n'est pas la même chose !...

— Comment vous trouvez-vous? Avez-vous tout ce qu'il vous faut?

— Je suis quasiment dans le Paradis! Si les gens y sont seulement la moitié aussi bons qu'ici, on doit y être bien heureux!

Cette cordialité est particulièrement en éveil quand il s'agit des camarades, des « copains » selon l'expression coutumière. En procédant au ravitaillement, ou en passant entre les rangs des blessés étendus sur les paillasses, on entend : «Tu n'as pas de « polochon ». Prends le mien : j'aime dormir la tête basse. » — « Non, je n'ai pas besoin de «perlot» ; mais le grand brun, derrière moi, fumerait volontiers. » — « Tenez, il y a là-bas, dans le fond, un copain qui n'a pas eu de café parce qu'il a perdu son « quart ». Si vous voulez remplir le mien, je vais le lui passer. » — « Non, merci, donnez plutôt ce tricot à mon voisin qui est en train de pincer un rhume. Moi, je suis assez couvert... »

Et, triomphe de l'esprit d'humanité, cette bienveillance s'étend en une certaine mesure jusqu'aux blessés ennemis. Parmi le personnel préposé à la cantine, il est quelques ouvrières ou employées de fabrique dont le patriotisme irréfléchi ne saurait concevoir pour eux d'autre régime que celui du pain et de l'eau. « Gardez-vous de confondre le simple prisonnier et le blessé », répète cependant un vieux major : «Le premier doit être soumis au régime de la prison, le second a droit à tous les soins que réclame son état. » Vains conseils pour certains cœurs féminins chez qui l'esprit de représailles parle plus haut que le vrai patriotisme. Mais les soldats, qui savent pourtant *de visu* quel caractère atroce le militarisme allemand a donné à cette guerre, n'ont pas besoin d'avertissements pour témoigner à l'ennemi blessé des sentiments humains. Un seul s'en montre un jour éloigné. C'est un zouave que l'on vient d'étendre sur un brancard auprès d'un Saxon. Aussitôt, il fronce les sourcils et gronde :

— Si ce n'est pas dégoûtant! On se fait « casser la g... » pour se débarrasser d'eux, et puis maintenant il faut qu'on reste couché à côté de ces *bougres*-là!

Il nous a fallu traduire le mot : c'était, on le devine, le nom de l'animal devant qui une maxime célèbre ordonne de ne pas

jeter de perles... Mais une infirmière confie tout bas au zouave que le Saxon, qui entend le français, est grièvement blessé : les reins sont brisés par un éclat d'obus, les plaies déjà rongées par la gangrène, et il n'a plus longtemps à vivre. Le zouave se tait. Soudain, il se soulève sur son brancard, et se tournant vers l'Allemand, le visage adouci :

— Ben, te voilà touché ! Où as-tu « pris » cela?

Et il se met à causer avec le blessé saxon comme avec un compagnon de souffrance.

Chez les autres, les sentiments d'humanité n'ont même pas une minute d'oubli. On distribue dans un wagon de grands blessés des tranches de pain et de bœuf.

— Faut-il donner de la viande à celui-ci? — demande le distributeur à l'infirmier de garde, en lui désignant un Allemand étendu, la jambe fracassée, et qui paraît beaucoup souffrir.

— Demandez-le aux hommes, — répond l'infirmier, désireux de ne pas se compromettre.

— Qu'on lui en donne comme à nous, — disent spontanément les soldats.

La distribution faite, on apporte une corbeille de raisins.

— Donnez-en aussi à ce pauvre bougre : il est durement touché !

L'Allemand, lourd garçon de ferme aux traits frustes, reste confondu : « *Franzosen sind gut, sehr gut !* » répète-t-il.

— Que dit-il?

On traduit, et quelques-uns se mettent à rire : « Ah oui ! Ils disent toujours : « Bons Français ! Bons Français ! » Ils vous font belle figure en faisant signe qu'ils vont se rendre, et puis, quand ils « s'amènent », ils vous envoient un prunean à bout portant. Mais ce sont de pauvres diables... Ils sont forcés de marcher. »

« Ils sont forcés... » Ce mot résume pour eux la philosophie de la situation, et l'excuse du soldat allemand. Aussi, loin de nourrir contre lui aucune haine, le traitent-ils, selon la Règle d'or, comme ils voudraient l'être eux-mêmes s'ils étaient prisonniers à sa place. Et cette humanité leur paraît si naturelle, qu'on les étonnerait profondément en leur disant que

se pencher avec compassion sur l'ennemi blessé est le fait de la grandeur d'âme.

***

« Que prouvent ces remarques? » objecte notre contradicteur dont l'esprit critique ne désarme pas. En France, Vigny l'avait déjà observé, « on prend avec une extrême promptitude les qualités exigées par l'état militaire ». Or, avec la maîtrise de soi poussée jusqu'au sacrifice, cet état implique un esprit de camaraderie sans lequel la souffrance en commun serait intolérable. Comment de telles qualités s'évanouiraient-elles d'un instant à l'autre? Mais si, au lieu d'observer les soldats au retour même du front, encore tellement vibrants de la lutte que leurs rêves sont emplis du fracas des canons et des charges à la baïonnette, le psychologue les suivait plus tard, surtout en ces hôpitaux où, sous l'influence des femmes, la discipline se fait maternelle et le confort délicat, quels changements n'aurait-il pas à constater ! Dans la douceur des lits blancs et des gâteries, les nerfs détendus, presque rentré dans la vie familiale, le blessé dépouille l'esprit militaire. Alors, on voit paraître l'homme réel, c'est-à-dire les faiblesses et l'égoïsme qui sont l'âme de la multitude.

Il y a dans l'objection une part de vérité. Pour juger l'homme à sa valeur, il faut le voir non pas seulement en uniforme, mais aussi en robe de chambre. Transportons-nous donc à Paris, dans l'un des hôpitaux de la Croix-Rouge. Pendant plus d'une année, allons-y plusieurs fois par semaine ; quand les blessés le quittent, suivons-les dans leur maison de convalescence. Beaucoup d'entre eux restant en traitement trois ou quatre mois et même davantage, le jugement ne sera pas faussé par cet esprit d'erreur qui s'attache aux observations précipitées.

Reconnaissons-le de prime abord ; tous les blessés ne sont pas moralement des héros. Découvrir parmi eux des variétés psychologiques qui n'ont rien de commun avec la grandeur d'âme est chose des plus aisées. Ne parlons pas de ce soldat qui, cité pourtant à l'ordre du jour, ne cesse de gémir et de crier comme un enfant, et répond quand on lui fait observer

qu'il se dessèche inutilement la gorge et gêne le repos des autres : « Je ne peux pas m'en empêcher ! » Son excuse, c'est qu'il s'éteint dans la cachexie. Mais voici d'un côté l'égoïste qui ne songe qu'à sa blessure : les fragments d'os qu'il a fallu en extraire, leur grosseur, la manière dont ils se sont présentés, ceux qu'il faudra en retirer encore, d'après ses sensations et les pronostics du docteur, sont l'unique sujet de son entretien : revers ou succès, guerre et univers, tout se ramène à ses esquilles. Voici le nerveux que la seule pensée d'une intervention chirurgicale des plus bénignes agite trois jours à l'avance, et qui implorerait d'être endormi pour l'extraction d'une écharde. Voici le rustre qui ne demande pas ce dont il a besoin, mais le commande, et semble ignorer que le mot « merci » est un des vocables de la langue française. D'un autre côté, voilà le rabelaisien qu'il faut rappeler à l'ordre pour que ses pansements ne lui deviennent pas matière à plaisanteries de mauvais goût. Voilà l'exigeant qui, ne pouvant avoir en pleine nuit sa tasse de tilleul à la minute même, s'écrie du ton dont Louis XIV dut prononcer le *J'ai failli attendre* : « Comment, ma tisane n'était pas faite à l'avance? La femme de service est partie sans me la préparer! Il faudra le dire demain matin à l'infirmière-major ! » Voilà le filleul de Panurge ou du valet de Marot,

Sentant la hart de cent pas à la ronde,

et, comme lui, le meilleur fils du monde, avec le talent d'intéresser chacun par l'histoire d'une enfance abandonnée et de ses prouesses imaginaires, de se faire offrir des cadeaux par tous et toutes, et de duper jusqu'aux médecins. Voilà encore la mauvaise tête qui parle de « faire son affaire » à quiconque lui déplaît, et dont on retrouve l'influence derrière toutes les réclamations injustifiées ; l'infidèle, qui, jeune père de famille, profite de la demi-liberté de sa convalescence pour prendre dans le voisinage de galants rendez-vous ; l'oublieux qui, après avoir protesté de son éternelle gratitude, rentre dans la vie civile en disant à peine adieu, et dont on n'entend plus jamais parler ; et, enfin, le cœur de lièvre qui couve sa blessure d'un œil reconnaissant, répétant que, grâce à elle, « son compte est réglé avec la guerre »...

Mais, si l'impartialité oblige à ne pas taire ces exemples, elle appelle aussitôt deux correctifs. D'abord, chez ceux-là même dont les faiblesses sont le plus répréhensibles, il est des qualités incontestables, des marques de générosité ou de délicatesse qui prouvent que si le métal n'est pas sans alliage, il n'a pas perdu tout son prix ; ensuite, ce sont là des cas exceptionnels. Et ici l'exception infirme d'autant moins le principe que, sauf un cultivateur aisé, et deux de ces travailleurs manuels de grande ville au genre à demi-monsieur, aucun de ceux dont nous venons de parler n'appartient à la classe des ouvriers, et surtout des hommes de la campagne. L'un est un marchand forain; l'autre, un de ces voituriers qui parcourent les routes en faisant de longues stations au cabaret, « car dans ce métier-là, on est forcé de boire », affirme-t-il; les autres sont des employés de commerce ou de bureau. Certes, il serait injuste de conclure que, dans la masse, le paysan et l'ouvrier des petites villes ont seuls de la valeur. Aucune classe n'a le monopole de la vertu, et il serait facile de citer chez tous des traits de beauté d'âme. Mais, parmi les travailleurs des grands centres, beaucoup ont le sentiment de la médiocrité de leur sort, sans l'éducation indispensable pour l'améliorer. De là un mécontentement chronique qui voile ou déforme des qualités réelles. Chez ceux de la campagne, au contraire, ces qualités se montrent dans leur simplicité native. Ils sont là par douzaines, maraîchers, fermiers, menuisiers, forgerons, appartenant aux diverses régions de la France, tous attachés à leur milieu natal, parlant de leurs champs avec l'amour passionné du paysan pour la terre, et chez tous se retrouvent en leurs grandes lignes les fortes vertus que nous avions déjà observées.

C'est la même maîtrise de soi devant la souffrance. Retenus au lit par une jambe fracturée à laquelle sont suspendus des poids de huit ou dix kilogrammes qui les maintiennent durant des semaines en une immobilité douloureuse, on ne les entend jamais se plaindre. Lorsqu'ils possèdent une ferme, ils disent seulement avec un accent de déplaisir : « J'avais espéré être guéri pour la moisson, mais je vois bien à présent qu'elle se fera sans moi ! » Ont-ils à subir une intervention chirurgicale? Ils parlent en riant du jour où, suivant leur métaphore,

on les mettra sur « le billard ». L'opération faite, au réveil, le visage contracté par la douleur, qui au sortir du sommeil léthargique se fait sentir lancinante, ils se bornent à dire : « C'est maintenant que ça fait mal... » Voici un charretier à qui le chirurgien vient de faire un « curetage » au fémur; on lui demande s'il souffre beaucoup : « Ça pique ferme !... » Et comme, pour porter la main à l'endroit douloureux, il a sorti son bras où est tatouée une Alsacienne, il s'étend sur les détails du tatouage, et ses regrets de ne s'être pas fait faire aussi une Lorraine « puisqu'elles sont quasiment les deux sœurs ». Et, l'interlocuteur revenant à la blessure : « Bah ! Je n'ai été touché qu'à la cuisse. Ce n'est pas grave comme les blessures au poumon ou à l'estomac. Ce ne sera rien. » En face de lui, voici un paysan breton qui, les mains crispées aux barreaux de son lit de fer, supporte un coup de bistouri et l'extraction d'un éclat d'obus sans laisser échapper autre chose qu'un gémissement bref. « Un homme doit souffrir sans crier », nous dit un mécanicien de village. Et ce n'est pas chez lui un vain propos : l'abdomen ouvert par une balle, dont la chemise de cuivre aplatie et déchiquetée sur les bords a perforé l'intestin, il endure des douleurs presque intolérables sans proférer une plainte.

Et c'est en toutes choses une retenue sans défaillances. Alors que durant la nuit d'aucuns appellent l'infirmière pour relever un oreiller, les couvrir ou les découvrir, ou leur rendre des services plus légers encore, les hommes du peuple se font scrupule de la déranger. Pour ne pas veiller inutilement auprès d'eux, il lui faut prévoir ce dont ils ont besoin. Encore arrive-t-il, parfois, que la crainte de lui causer quelque ennui les empêche presque d'accepter ses services. Récemment, un petit sergent, paysan d'une vingtaine d'années, n'ayant que quelques jours à vivre, se trouva au plus bas vers le milieu de la nuit. Suivant les ordres reçus, la garde se disposa à aller chercher madame L..., infirmière-major, pour lui faire une piqûre d'oxygène. « Où vas-tu? demande le sergent, qui dans ses heures d'agonie a pris l'innocente habitude de tutoyer toutes celles qui le soignent. — Chercher madame L... — Dis-moi d'abord l'heure. — Il est une heure du matin. — Elle doit dormir, il ne faut pas la réveiller. » La garde explique dou-

cement que madame L... va apporter un remède qui le soulagera. Mais lui, ne voulant rien entendre, répète obstinément : « Non, non, il ne faut pas la réveiller : elle ne serait pas contente ! » Cependant, la garde est déjà près de la porte. Alors, dans son désir d'épargner tout ennui aux autres, à bout d'arguments, le petit paysan mourant trouve ce mot qui dans sa bouche n'a plus rien de trivial et devient au contraire profondément touchant : « Non, n'y va pas ; tu te ferais eng... ! »

Quand il s'agit des distributions de douceurs ou de tabac, la réserve n'est pas moindre qu'à l'endroit des premiers soins. Alors que tel bureaucrate à qui l'on présente des cigarettes prend sans hésiter la boîte entière, les paysans se mesurent leur part avec tant de discrétion qu'il faut la leur faire soi-même. Mais c'est surtout en matière de présents d'un caractère plus personnel que leur réserve se manifeste. On sait qu'au départ du front, beaucoup ont perdu avec leur sac une partie de ces menus objets qui forment la trousse du soldat, ou les rapportent hors d'usage. Ce ne sont au fond des poches que miroirs fendus, blagues sans fermeture, portefeuilles boueux où livret et lettres jaillissent des flancs éventrés. Pour reconstituer aux blessés ce modeste bagage, il ne suffit pas d'user de diplomatie, il faut leur témoigner une sympathie vraie. A les entendre tout d'abord, rien ne leur manque. Plus tard seulement, quand on a gagné leur confiance — conquête facile d'ailleurs, car, pareils aux enfants, ils vont à qui les aime — ils consentent à avouer la perte du couteau ou le bris du miroir de poche. Mais, le dommage réparé, ils se défendent d'accepter rien de plus. « Non, non, » disent-ils quand on insiste, « vous avez assez fait pour moi ! » Ces hommes qui ont tout donné d'eux-mêmes, consenti à tous les sacrifices, y compris celui de la vie, ont toujours peur d'abuser des autres. Au milieu d'eux, on est tenté de dire, en modifiant un mot de l'Évangile : « En vérité, même parmi les gens du monde, je n'ai jamais trouvé tant de délicatesse. »

***

Et durant les loisirs de la vie d'hôpital, pas plus qu'au retour du front, les blessés ne se départissent à l'endroit de la guerre

d'un silence fait d'humanité. Quelquefois, il est vrai, dans l'inaction qui suit l'heure du repos, on entend d'un lit à l'autre s'entrecroiser des réminiscences :

— ... On était encore dans la tranchée, et ils venaient d'abattre l'aviatik...

— Abattre l'aviatik ! Allons donc ! c'étaient des « bleus » amenés au feu pour la première fois ! Et puis on ne descend pas un avion avec des balles !

— Je te dis que si ! Je l'ai vu...

Parfois aussi, une simple allusion aux épreuves récemment traversées fait surgir une remarque qui ouvre des horizons sur le tragique des batailles. « Moi, dit l'un, je suis tombé dans un champ de betteraves; j'essaye de me relever... Pan! me voilà touché une seconde fois. Quand j'ai vu que tous ceux qui remuaient étaient visés, que je rendais le sang par la bouche, et que mon camarade blessé juste comme moi ne respirait déjà plus, je me suis dit : « Tout est fini ! » et j'ai attendu la mort. Vers minuit, pourtant, je me suis traîné jusqu'à une meule... » — « Moi, dit un autre, malgré ma jambe cassée, j'ai pu, en m'agrippant au sol, atteindre le bord d'un ravin d'où je voyais le combat : les « marmites » creusaient dans la terre des trous grands comme des fosses où les blessés restaient ensevelis... J'attendais mon tour, quand arrive un nuage de fumée épaisse, suffocante : c'étaient des gaz asphyxiants! Voilà mes yeux qui pleurent, le nez me picote, les nausées me serrent la gorge... Sans un reste d'alcool de menthe que j'avais dans ma musette, et que j'ai versé sur mon foulard pour me l'appliquer sous le nez, j'y restais. » — « Pour moi, dit encore un autre, comme je venais d'être pansé par un major allemand qui m'avait fait coucher la tête à l'ombre, une bande de Boches est arrivée et, malgré lui, ils ont commencé à nous achever à coups de crosse. Un caporal, étendu près de moi, a eu le crâne « décortiqué ». Si les nôtres n'étaient accourus en vitesse, j'avais beau faire le mort, j'y passais comme les autres.. » Mais tout se borne d'ordinaire au récit des circonstances où ils ont été blessés, ou à la mise au point de quelque souvenir inopinément surgi. Narrer des scènes de combat leur répugne. Un paysan, blessé à la tête l'hiver dernier, alors qu'il occupait près d'un créneau le poste

de guetteur, nous dit avec un haussement d'épaules méprisant : « Dans la salle à côté, il y en a deux qui font les malins en racontant des histoires de la guerre. Mais à quoi bon en parler? Rester des heures dans la boue jusqu'au ventre, prendre des tranchées d'assaut, avancer le long des boyaux remplis de morts sur lesquels il faut marcher, et au milieu de tout ça entendre les cris des camarades blessés qui vous appellent par votre nom, et auxquels on ne peut pas seulement porter un « quart » d'eau, c'est affreux ! » Et après un silence, où il demeure le regard perdu au loin, comme s'il revoyait l'épouvantable spectacle, il ajoute ces mots qui devraient venir à l'esprit de tous les écrivains tentés de faire de la littérature avec les horreurs de la guerre : « Non, non, ce n'est pas des choses à dire! » Et le même sentiment qui empêche les hommes du peuple de se complaire à l'évocation de scènes sanglantes, les soulève d'indignation à l'idée d'être supposés capables de commettre par représailles quelques-unes des atrocités avouées par l'ennemi dans les carnets de route de ses propres soldats. « Brûler des vieillards, massacrer des femmes et des enfants, » nous dit l'un d'eux résumant l'opinion des autres, « c'est honteux, c'est dégoûtant. Eux, ils peuvent le faire parce qu'ils sont encore des Barbares, mais nous (portant la main à sa poitrine comme s'il retenait quelque chose), nous avons là un je ne sais quoi qui nous arrêterait. *On voudrait faire du mal à une femme ou à un enfant, qu'on ne le pourrait pas!* »

Est-il besoin de dire que ces sentiments d'humanité profonde ne restent pas à l'état théorique, et continuent à se traduire à l'hôpital par une bienveillance active? Bien rares sont les blessés à qui le fait d'être au milieu d'inconnus sert d'excuse à un égoïste repliement sur soi-même. A l'heure de la toilette, des pansements, des repas, au cours de la journée entière, la plupart, avec une gaucherie parfois touchante, s'ingénient à se rendre entre eux les mille services qui allègent la douleur et rendent la vie en commun plus familiale. Ceux qui ne sont atteints qu'aux jambes allument le briquet ou écrivent les lettres de ceux qui sont touchés au bras ; ceux qui peuvent se lever se chargent des commissions des camarades immobilisés dans leur lit, ou s'installent auprès d'eux pour les

distraire en faisant une partie de cartes. Ici, on voit un blessé initier un campagnard aux mystères du jeu de dames ; là, un autre apprend à son voisin à tricoter au métier des cache-nez de laine, ou à fabriquer des corbeilles d'alfa. Il y a plus. Parmi les objets personnels, tout ce qui peut se prêter, képis, vêtements, nécessaires de poche, est à la disposition des autres. Les blessés connaissent le régime de la communauté des biens, et le pratiquent avec un esprit de solidarité qui dépasse les rêves du plus hardi socialisme. Des personnes autorisées affirment toutefois que cette fraternité n'exclut pas des sentiments moins nobles. A les entendre, une salle d'hôpital serait une société d'envie mutuelle. Que le chirurgien ou l'infirmière s'arrête auprès de celui-ci plus longtemps qu'auprès de celui-là, que la dame visiteuse se tourne en entrant vers la rangée de droite, et non vers celle de gauche, c'en serait assez pour provoquer de sourdes jalousies. Mais, en enregistrant leur témoignage, nous devons ajouter que personnellement nous n'avons jamais rien surpris qui le confirmât. Au contraire, quand l'état d'un blessé exige des attentions spéciales, quand, la distribution de fruits ou de pâtisseries terminée, on apporte le surplus aux jeunes dont l'appétit de vingt ans s'accommode volontiers d'une double part, les autres approuvent toujours. Dernièrement, une dame visiteuse glissait à un Arabe un paquet de cigarettes supplémentaire. Le voisin de lit, ancien cultivateur de la banlieue parisienne, aperçut le geste et dit avec un bon sourire : « Vous avez bien raison de le gâter ; nous autres, nous avons la visite de notre femme, de nos sœurs ; mais lui, il n'a pas sa famille ! »

La famille ! C'est à elle, on l'a déjà vu, que vont les premières pensées du blessé, et c'est vers elle qu'il se tourne encore durant les longues journées d'hôpital. Ceux qui, nous jugeant d'après une littérature dont les auteurs ne peignent que l'écume cosmopolite, affirmaient naguère le relâchement des liens de la famille française et sa dissolution, devraient venir auprès des blessés : tous sont étroitement unis aux leurs, et ne font qu'un avec eux par l'esprit. Les matins d'été, quand, filles de service et infirmiers étant encore absents, on n'entend dans la salle que le souffle des dormeurs et le chant des oiseaux entrant avec le soleil, quelques-uns se dressent péniblement sur leur

lit et, d'une écriture que la souffrance fait trembler, fixent leurs pensées du réveil et leur tendresse toute fraîche pour leur femme ou leur mère. Ces hommes de la campagne, à qui écrire une lettre paraissait jadis une de ces œuvres solennelles auxquelles on ne s'astreint que trois ou quatre fois dans l'année, correspondent tous les deux jours avec les leurs, et même quotidiennement. Certes, ils parlent peu du foyer. Comme tous les sentiments profonds, leur affection domestique s'entoure de pudeur. Mais de temps à autre, quand la barrière des cœurs est tombée, un mot, une remarque, laisse entrevoir la tendresse qui couve en eux. Écoutons, par exemple, H..., fermier du Midi dont l'unique pensée est d'obtenir, avant de retourner au front, quelques jours de congé pour voir sa femme et son fils, « quittés depuis si longtemps » !

— Depuis quand êtes-vous mobilisé?

— Je suis parti l'an dernier, au début de la guerre.

— Voici donc une année que vous n'avez vu les vôtres?

— Non pas !

— Comment? Nous sommes au milieu d'août...

Et lui de préciser d'un air mélancolique :

— Ça ne fait pas un an, mais bientôt treize mois... Treize mois sans les avoir embrassés !

Emmené un jour dans Paris, H... revient ébloui des merveilles qu'il a vues : un pont avec des statues d'or, une grande place avec des femmes de pierre, un jardin aux longs parterres odoriférants. Mais, de tous les souvenirs que lui a laissés cette promenade, sait-on quel est pour lui le plus beau? Ce n'est pas celui des statues d'or du pont Alexandre, ni des villes de France noblement assises place de la Concorde en leur robe de pierre, ni des plates-bandes embaumées des Tuileries, mais celui d'un enfant : « Figurez-vous que j'ai rencontré un petit garçon avec une dame : il avait un costume marin, et des cheveux d'un blond d'argent comme mon fils, et c'était son air, sa taille, son visage... Qu'il était beau ! *C'était une fleur ! Il m'a sauté aux yeux...* » Et, regardant au loin comme s'il contemplait encore la chère vision, il répète ému : « C'était une fleur, une vraie fleur, comme mon petit garçon ! »

Souvent aussi, quand ils vous ont donné leur confiance, un jour vient où les blessés vous disent à mi-voix : « Vous n'avez

pas encore vu ma petite famille? Je vais vous la montrer. » Prenant leur portefeuille, ils en sortent avec précaution une carte soigneusement protégée par une enveloppe, et vous tendent le portrait d'une jeune femme entourée de trois ou quatre enfants, le dernier-né reposant sur ses genoux. Et ce sont alors des explications émues : « Celui-ci, c'est l'aîné ; il a sept ans ; il va à l'école et sait déjà lire et écrire. Le second a six ans ; il est presque aussi grand que son frère. La petite n'en a que trois, mais voyez comme elle est forte pour son âge ! Quant à la dernière, elle a huit mois : je ne la connais pas encore... »

— Votre femme viendra-t-elle vous voir?

— Comment s'absenter avec tout ce petit monde? D'ailleurs on habite loin d'ici ; puis, à Paris, la vie est chère.

Cependant, tout s'arrange. Une parente ou une voisine se charge de la garde des enfants, des amis offrent l'hospitalité, et, du fond de la Gironde ou de la Haute-Savoie, l'épouse annonce sa venue.

— Ma femme va arriver, — vous confie le blessé, dès que vous approchez de son lit.

Il n'était pas besoin de le dire : la bonne nouvelle se lit dans ses yeux animés, son visage rayonnant... — Maintenant, il compte les jours, les minutes : « Elle sera ici après-demain... aujourd'hui... Je la verrai dans une demi-heure... »

La voici, en effet. Elle a mis sa jupe noire des jours de fête, son corsage à raies grises, sa coiffe la plus blanche, et apporte dans un panier du beurre ou des gâteaux du pays. Et quand, son honnête figure un peu gênée de tous ces inconnus, elle s'est timidement assise au chevet du blessé et lui parle à voix basse, celui-ci a l'air si heureux que le regard oisif des camarades se détourne, par respect pour son bonheur.

Mais, si les enfants sont venus avec la mère, de quel air d'intérêt ceux qui ont laissé des tout petits à la maison ne les suivent-ils pas de loin ! Voici un blessé d'ordinaire causeur : aujourd'hui, il est à peine à la conversation : il ne quitte pas des yeux l'un des enfants de son camarade, un petit blond de trois à quatre ans qui joue avec son frère, un peu plus âgé.

— Regardez donc ce petit, — dit-il enfin, — voyez comme il est mignon !

— Votre fils n'a-t-il pas sept ans? — répond l'interlocuteur qui devine sa pensée. — Par la taille, il doit se rapprocher plutôt de l'aîné de ces enfants.

— Oui, — répond-il, d'un accent de tendresse contenue, — mais mon fils a des cheveux blonds comme les siens, et les mêmes yeux bleus...

Parfois, la visite de la mère et des enfants est ajournée : au moment du départ, l'un d'eux a eu la rougeole ou la varicelle. Cruelle est la déception ! Un des blessés s'en console pourtant avec une philosophie charmante : « Si ma femme était venue, la joie serait déjà finie, tandis qu'à c't'heure, je l'attends encore ». D'ailleurs, quand la mère ne peut voyager, il arrive que l'on conduise au père l'un de ses enfants. « J'attends ma fille », nous dit un blessé ; et, au ton dont il parle du bonheur de sa présence, il semble que ce soit l'enfant déjà grande avec qui l'on peut causer. Elle arrive : c'est un bébé de quatorze mois, à la conversation faite de cris d'oiseaux, et qui, dans tout ce qu'elle voit à l'hôpital, ne semble prendre d'intérêt qu'aux képis. N'importe : on lui amène l'enfant, il la garde tout l'après-midi sur son lit ou son brancard, et, pendant trois jours, c'est un homme heureux.

Quand le blessé est célibataire — fait exceptionnel chez les hommes du peuple souvent mariés dès la sortie du régiment — ou quand la femme est retenue dans les régions envahies, les parents ne manquent pas de le visiter. Le père, la mère, venus de la campagne avec un billet d'aller et retour, arrivent à l'hôpital dès une heure, pour ne rien perdre de la chère présence. Embarrassés dans ce milieu nouveau, ils s'installent silencieusement auprès du lit, le père immobile, les mains croisées sur sa canne, la mère sur le qui-vive, guettant l'instant où elle aura la joie de relever l'oreiller de son fils ou de lui faire boire sa tisane ; et jusqu'au moment du départ, c'est de lui à eux une de ces conversations muettes où les yeux seuls disent la tendresse du cœur. Et certains jours, on voit les sœurs et les cousines, les tantes et les oncles, endimanchés et graves, tenant chacun un paquet à la main, arriver par bandes, entourer le lit du blessé et entasser des provisions sur ses genoux, tandis que les tout petits, un doigt dans la bouche, le regardent

avec une sorte de stupeur où pointe un sentiment de fierté. Parfois aussi, ce sont les enfants d'une sœur ou d'un frère qui viennent régulièrement, et de loin, visiter leur oncle ; et nous n'oublierons jamais le mot de l'un de ces blessés, mécanicien grièvement atteint au bras droit, en regardant son neveu, enfant de treize à quatorze ans : « L'Allemagne voulait cette guerre, et nous l'aurions eue tôt ou tard ; mieux vaut l'avoir maintenant : j'ai pu me battre et être blessé à sa place. Lui, il pourra vivre en paix. »

De tels mots, de tels spectacles font sentir tout ce qui peut fleurir de tendresse dans l'âme populaire. Quand on y pénètre davantage, sous une enveloppe parfois un peu fruste, on découvre des fruits d'une saveur exquise. Voyez ce colonial à l'écorce rude, et qui semble avoir poussé sans discipline : pour ne pas quitter sa vieille mère à demi aveugle, ni lui infliger la présence d'une bru peut-être sans douceur, malgré son désir de fonder une famille, il a renoncé au mariage. C..., homme à la tête chaude qui paraît toujours couver une scène, s'est astreint pendant plus d'un an à se lever à trois heures du matin pour exécuter des travaux supplémentaires, afin d'assurer à sa jeune femme la suralimentation dont elle avait besoin. B..., mineur du Pas-de-Calais, faisait mieux encore : convaincu qu'un mari ne doit pas laisser sa femme cumuler les travaux du ménage et ceux du salariat, il avait entrepris de gagner de l'argent pour deux : de cinq heures du soir à cinq heures du matin, il extrayait du charbon de la mine et, ses douze heures finies, recommençait une demi-journée de travail pour le compte d'un jardinier, ne dormant ainsi que de midi à quatre heures. « C'était un peu dur, » avoue-t-il, mais ma « bourgeoise » n'avait à s'occuper que de la maison et de notre petite fille. » Et cet homme qui peinait seize heures par jour pour rendre la vie plus douce aux siens, ajoute : « C'était le bon temps ! J'étais bien heureux... » sans paraître se douter de ce qu'il y a d'héroïque dans une telle conception de la vie de famille.

Cet aperçu des qualités de l'âme populaire, telle qu'elle se révèle au chevet des blessés, serait incomplet si l'on ne disait aussi le bon sens, la rectitude de jugement dont leurs conver-

sations témoignent. Prenons pour exemple la question si souvent agitée des causes de la guerre. On sait à quels mobiles certains esprits la rattachent. Alors que, des deux empires qui ont déchaîné la catastrophe, l'un est à demi catholique et l'autre l'est entièrement, n'avons-nous pas vu des gens persuadés que la guerre était l'œuvre des protestants acharnés à détruire le catholicisme? D'autres n'ont-ils pas avancé, au contraire, qu'elle était l'expiation voulue et préparée par Dieu, afin de ramener la France aux pieds de l'église de Rome? Et parmi les femmes sans éducation, qui n'a entendu assurer que le cataclysme était dû aux « grosses têtes » avides de s'enrichir et de s'imposer au prolétariat, devenu trop exigeant? Aucune de ces opinions, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont irréfléchies, ne trouve accès dans l'esprit des blessés. S'ils ignorent les écrits des Lasson et des Ostwald, le Manifeste des Intellectuels et la littérature pangermaniste, s'ils ne savent rien des raisons séculaires qui ont fait surgir cette lutte gigantesque du plus lointain de l'histoire, leur bon sens en saisit du moins la cause immédiate : la volonté des Allemands de s'agrandir aux dépens du voisin, et leur ruée sur la Belgique. Quelques-uns ajoutent : « Il y a longtemps que ça se préparait et qu'ils nous cherchaient querelle ; l'orage devait forcément éclater un jour ou l'autre ! » Si, au début, ils se sont fait illusion sur les forces de l'Allemagne, c'est une erreur qu'ils ont partagée avec de plus éclairés, et dont ils sont promptement revenus. Maintes fois, nous les avons entendus reconnaître la puissance de l'ennemi, le caractère formidable de son organisation ; mais leur esprit avisé sait en discerner les faiblesses, — excès de discipline qui tue l'initiative, horreur de la lutte à ciel ouvert, incapacité de combattre autrement que coude à coude : « Hors des tranchées, le soldat allemand ne vaut pas grand'chose, et, isolé, loin des chefs, il ne vaut plus rien. » Et toujours aussi leur clairvoyance saisit la nécessité de lutter jusqu'au bout, pour en finir avec les menaces de ce militarisme qui pèse depuis un demi-siècle sur le progrès de l'Europe.

Ils ne jugent pas moins sainement de ceux qui les entourent. A voir ces rudes travailleurs lire leur journal en remuant lentement les lèvres, ou écrire leurs lettres d'une main inexpéri-

mentée, on pourrait les croire inhabiles à saisir la complexité de certains rôles ou de certains caractères. On se tromperait singulièrement, surtout lorsqu'il s'agit du personnel préposé à leurs soins. Savoir-faire technique, bonté d'où procède au moment opportun le mot qui relève le cœur, tact qui préserve la sympathie de dégénérer en familiarité, élévation de caractère qui prévient, avec les rivalités, ces froissements toujours possibles entre femmes de fortune et de condition différentes, et surtout dévouement pour persévérer en des engagements dont on ne prévoyait pas la longueur, il n'est pas une des qualités nécessaires à l'infirmière dont les blessés n'aient l'intuition. Quand certaines d'entre elles ne sont pas telles qu'on le souhaiterait, les moins affinés eux-mêmes ne manquent pas de le sentir. « Que les femmes sont drôles ! » nous disait un jour un blessé, jeune paysan illettré qui jusqu'ici n'avait jamais quitté son village. « Nous, quand on a à commander, on se contente de donner les ordres nécessaires ; mais les femmes ne peuvent avoir grand comme ça d'autorité — et il montrait le bout de son ongle — sans prendre plaisir à le faire sentir dans les plus petites choses. Elles se croient plus qu'un général ! » Un autre jour, il fit également cette remarque qu'un psychologue ne désavouerait pas plus que la précédente : « Les femmes parlent d'aller se battre comme nous, mais c'est impossible ! — En effet, elles ne sont pas assez fortes. — Oh ! il y en a qui sont plus fortes que des hommes. Mais imaginez-vous un régiment de femmes? » Il s'arrêta, pris d'un accès de gaieté. « Ce serait des querelles qui n'en finiraient plus, et avant d'être arrivé au front, le régiment se serait détruit lui-même. Nous autres hommes, on a bien des disputes, mais c'est sans conséquences ; on s'aime et on se soutient toujours entre copains, tandis que les femmes, voyez-vous, elles n'entendent rien à la camaraderie. » Mais, hormis ces réflexions générales, même quand ils ont à souffrir de certaines imperfections, les blessés ont le bon sens de se taire sur elles. Une sagesse native leur fait trouver d'ailleurs le moyen de concilier la sincérité et la reconnaissance : il consiste à se montrer sobre d'éloges à l'endroit des membres du personnel chez qui l'habileté technique l'emporte sur la noblesse du caractère, et à exalter les autres.

On voudrait pouvoir dire par quelles attentions touchantes, quelles lettres émues, la gratitude pour qui les a soignés ou visités s'exprime chez beaucoup à la sortie de l'hôpital. Mais au moment d'entrer dans le détail de ces marques de reconnaissance, de dévoiler ces délicatesses du cœur dont la plupart sont tout intimes, on hésite comme devant une profanation. Nous n'en citerons donc qu'un exemple. S..., ouvrier mécanicien, a été amputé du bras droit, et la pensée d'être hors d'état de nourrir sa mère, sa femme malade et son jeune fils, le jette dans le désespoir. Informé de son cas, X... parvient à lui trouver un emploi rémunérateur dans l'établissement même où il travaillait jadis. Pour S... c'est la vie calme, le bien-être assurés. Comment reconnaître un tel service? Notre ouvrier trouve d'instinct le procédé le plus délicat : il envoie à X... son portrait d'amputé où, de la main gauche, d'une pauvre écriture encore indécise, il a tracé ces mots que nous transcrivons, car ils résument dans leur simplicité quelques-unes des plus hautes vertus de l'âme populaire :

A M. X... — C'est vous qui refaite ma situation. Je vous remercie très sincèrement du fond du cœur. Ma famille et mon enfant, je vivrais avec eux tranquille. Je ferai tout mon devoir et mon travail, comme j'ai fait pour défendre la France ; malheureusement j'ai été blessé trop tôt : jaurais voulu continuer jusqua la fin. — Ma plus repectueuse reconnaissance enver M. X...

Écrit de ma main gauche, emputé du bras droit.

S...

Force d'âme, humanité, avec tout ce que ces mots impliquent de résignation, de tact, de sagesse, ce sont là des vertus qui supposent la culture. Si ces lignes tombaient sous les yeux de quelque pédant d'outre-Rhin, il ne manquerait donc pas de protester au nom de la vraisemblance. « A qui fera-t-on croire » dirait-il, « que de telles vertus puissent se trouver chez des ouvriers sans instruction, des paysans dont beaucoup savent seulement lire et écrire? » C'est que, n'en déplaise au pédantisme, instruction et culture ne sont nullement de même essence. L'une s'adresse à l'esprit, l'autre à l'âme tout entière; l'une est le fait des livres, l'autre des mille influences qui façonnent la personnalité; l'une est un produit d'acquisition rapide, l'autre un fruit de la vie qui ne mûrit qu'avec lenteur.

Il est possible en quelques années de transformer une nation de barbares intelligents en barbares instruits : il faut des siècles pour en faire une nation cultivée. Ces siècles, l'homme du peuple de France les a derrière lui. Il n'est pas seulement le fils de ces héros de la Révolution qui portaient jadis la liberté à l'Europe dans les plis de leur drapeau, et de ces Gallo-Romains qui, à l'aurore du moyen âge, repoussaient des plaines catalauniques les hordes d'Attila. Il est aussi le descendant de ceux qui, alors que la Prusse adorait encore des divinités sanguinaires, avaient pour roi un saint aimant à répéter la maxime évangélique : « Bénis soient les apaiseurs ! » et des chevaliers apparaissant partout comme

Les spectres de l'honneur, du droit, de la justice.

Il est le descendant de ceux qui, à l'époque où le Brandebourg était couvert de huttes et de forêts sauvages, élevaient jusqu'au ciel ces poèmes de pierres que sont les cathédrales, et semaient les bords de la Loire de ces châteaux, fleurs de la Renaissance, se mirant en des eaux tranquilles. Il est le descendant de ceux qui, au temps où la future capitale de l'empire allemand n'était encore qu'un village au milieu des marais, avaient des universités, des lettrés et des philosophes, dont la jeunesse accourait de tous les points de l'Europe entendre les leçons. Avec le lait maternel, il a bu l'air du pays que les écrivains du vieux temps appelaient déjà « la doulce France », et dont la mission fut toujours humaine. Puisse-t-il la continuer, et, suivant le mot de notre paysan, contribuer par sa victoire même à *les* civiliser !

M. DUGARD

AVEC

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE D'ORIENT[1]

(MARS-OCTOBRE 1915)

Presqu'île de Gallipoli. — 18 mai 1915.

Voulez-vous savoir comment je suis habillé? D'une manière presque invariable : képi bleu gris de soldat de 2e classe, vareuse bleu foncé à grandes poches, que j'ai achetée à Paris, pantalon de drap de soldat, provenant du 21e à Paris, avec guêtres de cuir (les très vieilles noires du Tonkin) et les souliers de troupier. Je suis très à l'aise ainsi. C'est un peu chaud dans la journée, mais le soir et la nuit, il faut cela. Mes souliers sont comme des pantoufles et je n'ai pas encore éprouvé le besoin de les enlever la nuit pour dormir ! Dessous, comme linge, j'ai un gilet de coton mince et une chemise, un caleçon de coton fin et des chaussettes de laine. Je change de linge tous les jours. Korka est habitué. Il lave immédiatement où qu'il soit, dans sa gamelle le plus souvent, et une heure après, c'est prêt... Je change de col tous les jours, mais il n'est pas repassé. Comme toilette, je n'ai manqué que trois ou quatre fois un tub complet.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1915.

Depuis le 13, grande régularité de vie et de toilette : je me lève; café, trois ou quatre billes (petites) de chocolat, pain au goût moisi. Petite promenade à la campagne, une pelle-bêche sous le bras. Il faut se garer de quelques obus et balles en l'air, et d'autres choses plus prosaïques en bas. Les marguerites dans les champs se sont redressées plus fraîches à la faveur de la nuit ; les coquelicots viennent d'éclore. Des fleurs délicieuses, violettes, bleues, jaunes, colorent les champs.

Au retour, toilette. A 4 heures, je vais à la mer. Korka porte une serviette, une couverture prise aux Turcs, qui servira de tapis et sa gamelle (toujours) pour verser de l'eau sur les pieds barbouillés de sable. Le bain est exquis. Une grosse marmite est tombée ce soir à dix mètres de nous, et, sur nos têtes, une riposte furieuse d'obus anglais nous couvre d'une voûte d'acier fusante, sifflante et bruyante. Pour agrémenter le tout, des aéroplanes alliés montent délicieusement dans le ciel bleu. Des shrapnells très blancs les suivent et marquent leurs routes — de loin heureusement. Les fusées piquent le sable ou giclent dans l'eau salée. Je me couche le soir tout habillé. Parfois, pour ménager ma vareuse, je la suspends à une chaise et j'endosse ma capote. Autour du cou, j'ai le fichu blanc japonais. Et cela suffit chaque fois pour évoquer un peu de Japon... Je roule mes jambes dans la couverture militaire brune que vous avez vue à Toulon, et sur le tout, j'étends la belle couverture verte. Dans la nuit, je m'éveille assez souvent et il y a toujours quelque chose à faire.

Je mange tantôt avec les médecins de mon régiment, tantôt avec le commandant N..., tantôt (et le plus souvent) avec le colonel N... Quand il était en avant, j'ai, pour le plaisir de sa compagnie, risqué balles et obus. C'est un homme charmant, que j'aime beaucoup. Il est d'une intelligence très vive et d'un cœur délicat...

22 mai 1915.

Aujourd'hui, nous attaquâmes à 10 heures, soutenus par une artillerie formidable. Le résultat serait excellent. Cela ne nous a pas empêchés d'être inondés d'obus et de marmites.

J'ai reçu — je ne sais de qui — (peut-être par vos soins), un tas complet de journaux et illustrés : *Illustration, Daily Mail, Vie Parisienne, Cri de Paris*, etc. On commence en effet à pouvoir lire. Je suis resté des jours et des jours sans la moindre envie de regarder autre chose que le tableau que nous nous donnons à nous-mêmes. Et ce n'est pas ordinaire.

24 mai 1915.

Comme d'habitude, beaucoup de bruit, de boulets, d'obus, et de tout. Nous avons vu hier soir un gentil capitaine anglais : il nous a dit que les troupes anglaises avançaient avec succès, mais plutôt lentement.

Nous avons appris que l'Italie va combattre avec nous, peut-être même ici. Santé extrêmement bonne. Nous allons changer notre camp pour six jours ou plus. Nous serons dans des tranchées. Jusqu'ici, je dormais dans une tente, mais il y a des balles qui ont passé à travers.

26 mai 1915.

Aujourd'hui j'ai reçu votre lettre de Paris, 29 et 30 avril. Puis je suis allé au poste du colonel; une ordonnance noire venait juste de recevoir une balle dans l'épaule. Il y a tant de cadavres que l'odeur est insupportable. Vous voyez comme une lettre de vous est une douce chose en ce moment. Maintenant, dans mon trou, je suis étourdi par une batterie de 75 qui tire au-dessus. Il tombe à chaque coup assez de sable et de terre pour sécher la page. Le bruit du 75 a quelque chose d'irritant, d'énervant au premier chef. Cela déchire l'oreille, c'est strident et brutal. Aucune autre canonnade ne peut être confondue avec celle-là. Quand les coups se précipitent, on sent une rage folle, une destruction formidable, un appel à la mort qui glace d'épouvante.

J'ai maintenant une superbe bête alezan cerise qui s'appelle Merle, et un deuxième cheval, celui du pauvre capitaine B... Au lieu de cavalcader à cheval, on s'insinue prudemment dans les boyaux de tranchées en ne dressant pas trop la tête. Les balles qui s'arrêtent dans le talus font le bruit de

la châtaigne qui saute dans la cendre et celles qui passent plus loin imitent le bruit d'une abeille.

Dans un repaire, il y a de véritables beautés. Le plafond est fait de grosses branches de pin auxquelles sont encore attachés les feuilles et les fruits. L'atmosphère fraîche est parfumée de résine. Des touffes de coquelicots sont si rouges qu'il y a de la guerre et de l'amour plein leurs corolles de sang.

Mes visiteurs s'asseyent sur un siège rembourré de plusieurs plaids et, sur leurs pieds fatigués du chemin des combats, il y a une belle couverture turque, épaisse comme un tapis. Des plats de cuivre massif pris aux Turcs pendent dans les coins.

Ce soir, on attaque sur nos lignes, et je suis allé avec le colonel reconnaître le terrain de la cote 236. Nous avons vu le « Vieux Monastère », des constructions ruinées — c'était sans doute un superbe bâtiment qui dominait la falaise, à pic à cet endroit sur la mer. Des ruines, des pierres, juste un pan de mur qui permet de juger de l'importance des bâtiments. Nous pénétrons dans une petite pièce, la seule restée debout — très intéressante. En avançant sur la falaise, deux tombes jumelles; des Anglais, un commandant (*major*) et un soldat (*private*). Un bataillon anglais a pris ce coin de terre. Ils étaient venus 1 200. Ils ont tenu jusqu'au bout, mais ils étaient réduits à 400. Ce fut une merveilleuse défense. Le site est de toute beauté. Les Dardanelles, puis Ténédos, au sud, et plus loin Samothrace, dans un coloris que seuls les poètes grecs sauraient exprimer. A notre droite, sur la côte d'Asie, l'antique Troie de *l'Iliade*, d'Hélène et d'Homère, Koum-Kaleh, conquis par nous et qui a gardé l'épouvante de nos armes. On distingue à la jumelle les rues, les maisons une par une, le château, le pont que barraient nos 75 et le cimetière où plusieurs milliers de Turcs étaient retranchés. Le pays est désert, abandonné. Nul être vivant n'ose s'y aventurer depuis le 25 avril. Sous cette lumière de beauté radieuse, c'est triste affreusement.

Nous traversons un plateau creusé de tranchées où il n'y a plus de soldats; les coquelicots ont repoussé de nouveau. C'est un massif féerique; à la cote 236, il y a un poste d'observation et un téléphone. Nous nous trouvons là, deux commandants de brigade, des officiers d'état-major, le commandant de l'artillerie, le colonel N... et moi. On prépare l'affaire de ce

soir. Comme sur un plan en relief, sur la carte la plus claire, on voit, on lit. C'est d'une netteté troublante. D'ailleurs, eux aussi voient et les balles sifflent autour de nous. Nos obus tombent sur les ouvrages ennemis. On suit leur éclatement et leur œuvre. Voici nos tranchées, puis les tranchées turques, du fil de fer barbelé largement réparti devant leurs tranchées; voici une redoute qui est signalée à nos 75 et qu'on attaque ferme. Dix, quinze obus tombent au milieu et anéantissent méthodiquement.

Mais là, sur notre gauche, vous distinguez bien, n'est-ce pas, sur l'alignement des derniers moulins de K..., et le long d'une prairie verdoyante? C'est une chose formidable : cinquante des nôtres, capote gris-bleu, sont là, coude à coude, comme à l'exercice, en regardant l'ennemi. Ils ont le fusil en avant, bien dans leurs mains : ils sont morts là, tous ensemble, asphyxiés en même temps par un obus, ou criblés par les mitrailleuses. D'abord, on jurerait qu'ils ne sont pas morts, et qu'ils vont se lever; mais, en regardant mieux, on distingue des cadavres qui se sont ouverts... La brise est chargée de senteurs épouvantables.

La vie compte peu ici, et l'on peut avoir son tour au moment où on y pense le moins. Je n'ai nulle peur. Je ne voudrais pas être défiguré, ni mutilé, je préférerais une mort nette, propre... Dans le cas où je serais blessé, j'irais soit à Bizerte-Tunis, soit en Algérie, soit à Toulon. Il paraît que l'on ne veut plus envoyer un seul malade à Alexandrie. Pourquoi? Cela est navrant, n'est-ce pas, de renoncer à tout jamais à Alexandrie, comme malade ou comme médecin. Nous avions laissé là tant de sympathies. Pour ma part, je ne puis, sans me demander si je rêve, reporter mes souvenirs sur Alexandrie... Mais je préfère aller dans un autre pays, si je suis blessé.

28 mai 1915.

Des obus tombent près de moi. On y est habitué. C'est la monnaie courante. On dit que le général en chef Hamilton veut nous inviter (généraux et officiers supérieurs) à Ténédos, pour y passer quarante-huit heures. Que ce sera bon ! Ne pas avoir à se garer des balles et des obus ! Dormir sans fusillade.

Camp de la Grotte (de Calypso) face à la Baie de Morto.

1er juin 1915.

Il y a cent mille hommes ici, et l'on attend toute une division anglaise qui est à Lemnos. L'audace des sous-marins allemands gêne énormément. La mer est libre de bateaux. Le général en chef, qui était sur l'*Arcadian* s'installe à terre à Imbros à partir d'aujourd'hui. On a commandé en Angleterre des kilomètres de filets d'acier, et des bateaux à fond plat.

Tout va bien. Santé idéale. Temps parfait. Moral excellent. Quelques canons de 155 long tirent tout près de nous. L'enfer n'est rien... La nuit dernière, sous le feu habituel, j'ai dormi d'un seul trait de 9 heures du soir à 5 h. 30 du matin.

6 juin 1915.

Mon régiment est revenu à son tour occuper les premières lignes. Mon poste de secours est à la maison ruinée dans le ravin de la fontaine Vermesch et mon repaire sous terre est le même qu'il y a huit jours.

7 juin 1915.

Le général G... a été tué aujourd'hui d'une balle au front, tandis qu'il se haussait au-dessus du parapet. C'était un officier du plus mâle courage, qui était fort apprécié.

Les Turcs auraient installé à Koum-Kaleh un gros mortier visible d'ici. D'Erenkeui ils ont tiré toute la nuit sur nos tranchées de première ligne. Pas de résultats.

Dans le ravin de la fontaine Vermesch, de mon repaire.

10 juin 1915. — 13 h. 50.

Il fait pas mal chaud. Le pays est desséché, dénudé. Plus une fleur, plus un arbre. Toute la journée, un vent désagréable soulève la poussière. Les mouches sont plus nombreuses que les grains de poussière.

C'est une période d'attente et de gêne, puisque les bateaux

alliés ont tous quitté nos rivages. Le sous-marin est venu. Vous savez ce qu'il a fait ! De plus, avant-hier, un obus de la côte asiatique a incendié l'*Annam*, et il a dû se mettre en plein vers le cap Helles. En attendant d'organiser un plan de campagne avec un matériel et des bateaux spéciaux venant de Londres, on laisse la flotte et les cargos dans la baie de Moudros. Alors les Turcs deviennent plus audacieux. N'avaient-ils pas installé des mortiers à Koum-Kaleh, des batteries lourdes et de campagne à Erenkeui ? Tout de même, c'était trop fort ! Des bateaux sont vite venus, et *pom*, *pom*, *pom* ! Ont-ils réussi ? L'artillerie fait si peu de mal ! La plage de Sed-el-Bahr est plus bombardée que jamais par In-Tepe et la côte d'Asie. Les dégâts sont insignifiants, mais, à la longue, cela énerve nos troupes.

Depuis quinze jours, nous usons dans la tranchée des crapouillauds, une sorte de lance-mine, petit et grossier. La mine, l'obus est à ailettes et se charge à 10 et 30 kilos de mélinite. Cela produit des effets extraordinaires. Avant-hier, le crapouillaud du ...e a ramené dans la tranchée française tout un Turc et, au ...e, un de ces engins nous a valu un bras. Quand j'aurai des photos du crapouillaud, je vous en parlerai davantage. C'est l'amusement des tranchées quand on doit s'en servir.

11 juin 1915.

Dans mon abri souterrain, avant de m'endormir, bercé par la musique sempiternelle de la mousqueterie et des canons, je vous salue. Demain, nous changeons de bivouac. Cela devient d'une régularité monotone. Envoyez-moi en français *l'Iliade* d'Homère, une petite édition. Cela sera curieux de lire *l'Iliade*, le pays de *l'Iliade* sous les yeux. Envoyez-moi une brosse à dents et de la poudre, avec *l'Iliade*.

12 juin 1915. — 21 heures.

J'ai vu les fouilles grecques. En creusant les tranchées, on a ouvert des sarcophages de pierre, qui, d'après M. Mendel, un savant archéologue, ont plus de 2 600 ans.

Dimanche, 13 juin 1915.

Nous sommes revenus au bivouac d'il y a une semaine ; la grotte en demi-cercle, sous les figuiers, abrite encore nos tentes. Le mouvement s'est opéré pendant la nuit. Moi, j'ai quitté mon trou à 4 heures du matin. Il n'y a pas eu de marmites pour nous accompagner, seulement des tas de balles qui n'ont blessé personne. Le trantran de vie semble réglé pour longtemps — immobile. Il nous semble être nés « poilus ». La guerre de siège continue sans grand intérêt. Il n'y a plus d'actions, plus d'avance.

La mer est toujours aussi dégarnie de bateaux. Nous étions si accoutumés d'en avoir autour de nous. Les Turcs s'enhardissent. Ils ont maintenant de nombreuses batteries sur la côte d'Asie, qui semblent bien approvisionnées. La plage de Sed-el-Bahr est bombardée, et maintenant il y a des victimes. Des sacs à lettres, au dépouillement, auraient été volatilisés. N'est-ce pas plutôt pour donner le change que les postiers accréditent ces bruits ? Nous-mêmes, cet après-midi, nous avons eu des victimes des marmites. Un de ces gros engins, venant d'Achi-Baba, a éclaté à mon poste de secours de la falaise. Heureusement, il n'y avait personne. Mais les secrétaires du colonel ont été atteints. Un adjudant a été tué, et cinq hommes de troupe sérieusement blessés. Un téléphoniste qui était à l'endroit précis où j'avais autrefois ma tente (je vous en ai envoyé des photos) a été tué du même coup.

Comme diversion aux marmites, nous continuons les fouilles. Nous sommes sur une nécropole grecque de la plus haute antiquité, puisqu'il s'agirait de cinq à six siècles avant notre ère. Dans la tranchée, en creusant, on tombe sur des pierres énormes qui résonnent, ce sont les couvercles des tombeaux. Avec quelque soin — pas toujours — on écarte la pierre de revêtement. Alors, c'est l'intérieur d'un cercueil de pierre qu'on vide peu à peu. La terre est entrée par les interstices, mais il semble, grain à grain, avec d'infinies précautions qui auraient pris des siècles. La terre est fine. Dedans, un squelette plus ou moins bien conservé. Dans chaque sarcophage, il y a des poteries plus ou moins riches, mais toujours de formes exquises. J'ai sous mes yeux une coupe délicate que le moindre choc

pourrait briser. Elle garde la beauté du galbe que la Grèce nous a révélée. Des anses longues, presque aériennes, donnent à cette petite chose des palpitations d'aile. Seuls les admirateurs passionnés du corps humain étaient capables de créer dans l'argile des lignes aussi merveilleuses. Ce sont des bras qui s'ouvrent vers le ciel, ces anses de ma coupe grecque! J'ai pris un grand plaisir à dessiner ces bibelots.. C'est le calme — c'est la trêve pour tous.

14 juin 1915.

Nous avons reçu des journaux: *Sphere*, un *Times*, des *Temps*. Enfin, on sait ce que nous faisons, et ce que nous valons, en France. C'est dommage qu'on ne puisse indiquer aucun régiment, aucun héros.

Depuis plus de dix jours, je n'ai pas vu la moindre silhouette d'Anglais, et nous ne savons pas grand'chose sur ce qu'ils font.

15 juin 1915.

Je suis nommé médecin divisionnaire par intérim. J'ai planté ma tente dans le sable, dans le quartier du général de division M... Je deviens docteur en chef pour quatre régiments et un grand hôpital. Je regrette mon ancien régiment.

16 juin 1915.

J'ai reçu cet après-midi votre lettre du 4 juin, et vous allez voir qu'elle est venue à point. D'abord, j'avais pensé qu'il ne fallait pas vous le dire..., mais je n'ai jamais rien su vous cacher. J'ai passé la nuit dernière au quartier du général de division M..., dans un trou énorme de sable, où ma tente s'enlisait sous les efforts du vent. Dès le réveil, série d'obus et de marmites, surtout des 77 rapides, hargneux. Tout le monde vague néanmoins à ses occupations. Je fais ma tournée, je passe la visite, et je me rends ensuite dans la tente des secrétaires de la division. Il est 8 h. 30. Huit à dix militaires,

zouaves, gendarmes, travaillent dans une grande excavation de sable, de trois mètres de largeur sur six à huit mètres de longueur; le tout est recouvert de bâches et de toile, qui font un toit à hauteur d'homme, sauf au centre où cela se relève plus haut, en pointe. Au moment où, debout, je tendais un papier à mon caporal secrétaire S..., une détonation se produit. Ce fut subit. Un grand nombre d'événements suivirent en quelques secondes. Je les résumerai en une phrase : un obus de 77 venait d'éclater au milieu de nous, tuant deux hommes, en blessant quatre. Voici ce que j'ai ressenti. Je n'ai pas vu l'éclair, ni l'ensemble de la scène, j'ai entendu un bruit, très fort sans doute, mais pas plus que d'habitude, quand un obus éclate dans le voisinage. J'ai fait un léger appel à ma volonté pour rester insensible, ne pas broncher et continuer comme si de rien n'était. Mais, en face de moi, séparé par une table, je vois un homme qui chancelle et, un peu vers ma droite, un autre qui perd abondamment du sang à la figure. Il s'élance dehors, et je le suis au jet du sang. J'avais aperçu en sortant deux masses qui s'effondraient. Je m'occupe surtout de l'hémorragie à arrêter. J'y parviens, non sans peine. Un médecin auxiliaire était accouru sur les lieux; j'avais appelé des brancardiers et des voitures. Après en avoir fini avec l'hémorragie, je passe à un autre blessé. Des éclats de shrapnell ont fracassé la poitrine, traversé l'épaule gauche et le bras. Je le soulève de sa couche de sang. Je le ranime et je lui fais un pansement. Il est courageux, il ne se plaint pas, il s'inquiète de ses camarades. Le troisième a reçu dans la hanche un éclat qui a pénétré dans le ventre, et puis un autre éclat qui a éraflé le crâne. Il parle, mais déjà une pâleur fatale le gagne. Le quatrième a été tué raide sur place. Il y en avait encore deux! Je ne veux pas insister, quatre sont morts!

Je n'ai vraiment eu quelque émotion que lorsque j'ai reconstitué la scène, après le départ des victimes.

L'obus a éclaté juste à hauteur de la tente, dans le fond à gauche, du côté de la mer ; il a craché sa mitraille, qui a éclaboussé tout autour dans un rayon de quatre à cinq mètres. Le culot a passé au-dessus de ma tête, entre les deux toiles de tentes, a crevé l'extrémité de l'une d'elles, et s'est profondément enfoncé dans le sol, derrière moi et légèrement

à ma droite..., j'aurais pu être décapité. La toile, tout autour de ma tête, est auréolée de trous de shrapnells. Un seul était capable de traverser la tête ! Un madrier, qui était à une courte distance en avant de moi, a arrêté un assez grand nombre de coups mortels. La tente porte une centaine de trous — chacun représente un projectile. Vraiment, quand je me suis, quelques instants après, représenté ce qui était arrivé et ce qui aurait pu arriver, j'ai éprouvé une certaine émotion. Cependant, j'en ai vu beaucoup, depuis le 25 avril !

Il était dit que ce n'était pas suffisant. Ma première journée de médecin divisionnaire n'était pas encore remplie. La canonnade reprit dans l'après-midi. Vers 7 heures, quand nous nous mettions à table, il semblait évident que les coups étaient nettement dirigés sur le quartier général. L'avalanche s'abattit d'abord sous la forme d'une grosse marmite, à 60 mètres devant notre salle à manger casematée. Mes chevaux furent inondés d'éclats et de poussière... On nous fit signe que personne n'était touché. Alors, coup sur coup, quatre à cinq obus de 75, probablement des engins du Creusot que nous avons vendus à la Turquie, il y a quelques années. On les reconnaît sans peine, car ils éclatent à merveille. Personne parmi nous, dans la salle à manger, n'avait bronché, mais tous, nous étions sûrs que les obus étaient bien tombés, cette fois, au milieu de nos hommes. En effet, on crie : « Le médecin! » Je jette un coup d'œil du côté d'Achi-Baba, d'où continuaient à pleuvoir des obus. Je cours à toute vitesse, et j'arrive sur un homme étendu de tout son long. Je le soulève. L'obus avait fracassé le crâne. Un deuxième gisait dans son sang. Il avait été touché au crâne dans la région de l'oreille. Son sang coulait abondamment. Il était fort agité. Il donna un bon coup de dent au gendarme qui m'aidait à le panser. Je fis atteler une voiture, et un camarade l'accompagna à l'hôpital, sous la canonnade qui poursuivait plus loin son œuvre de mort.

Je n'ai tout de même pas osé dormir dans ma tente, et j'ai, sur le conseil du général, transporté mes pénates dans notre salle à manger casematée. On travaille à nous construire un abri sérieux pour chacun. C'est une alvéole de planches qu'on recouvre, sur trois côtés, d'un mètre au moins de sable. Du côté d'Asie, qui envoie les plus gros projectiles, la couche atteint

cinq mètres. Je pense tout de même que nous serons amenés à changer de bivouac.

J'ai l'occasion d'aller chaque jour à Sed-el-Bahr. Je découvre des choses extraordinaires. La route haute de Sed-el-Bahr (ville) domine la mer. Ce n'est plus qu'un amas informe de démolitions blanchâtres, qui s'étend sur des centaines de mètres de long et où pointent, de çà, de là, un pan de mur, une cheminée, un morceau de façade ! Dans ce chaos, des arbres verts avec tout le printemps d'Orient, des grenadiers aux fleurs écarlates. La mer, de sa beauté la plus calme, étale ses lignes immuables à travers les échappées des ruines. La mer est d'un bleu de paon.

Par cette voie, on atteint le grand château d'Europe, ruiné, percé, troué, quand même beau et puissant encore sur quelques faces, ayant gardé une majesté souveraine. Vous comprendrez mieux ainsi les photos.

Inutile d'ajouter que j'ai photographié la fameuse tente des secrétaires (vous la verrez dans le prochain film), et que j'ai gardé l'obus.

Camp des Dunes. — 19 juin 1915. — 18 h. 30.

Mon alvéole — ou ma cage dans le sable — est assez peu habitable. J'écris cela au milieu des secrétaires d'état-major. Je préfère les mouches, la promiscuité et les indiscrétions, à la chaleur torride de mon alvéole. Le génie a construit des *boxes* de deux mètres sur trois, et les a adossées à une dune de sable. Le tout a été ensuite enfoui dans le sable jusqu'à concurrence d'une couche de un mètre sur le toit, et trois mètres en arrière. Nous sommes ainsi à l'abri des marmites de petit et moyen calibre.

Les Turcs montrent une grande activité balistique. Leurs canons ne cessent de nous houspiller, et maintenant ils tirent juste et bien.

Le général M... (1re division) a un fils aviateur, qui vient quelquefois déjeuner avec nous. Avant-hier, le jeune lieutenant avait été chargé par son père de repérer un point particulier du Kérévèz Déré. Vers 2 heures de l'après-midi, un

bruit de moteur rapproché : le général quitte son abri, et regarde son fils monter dans les airs. Je le rejoins. Nous convenons que tout semble favorable à une bonne reconnaissance. Soudain, des shrapnells éclatent tout autour de l'appareil et font de petits nuages en flocons blancs, dans son sillage. Le tir était mieux ajusté que d'habitude. Les flocons se suivaient régulièrement et paraissaient devoir rencontrer les ailes, dorées de soleil. Le général regardait, anxieux. Un moment, il me dit : « Il est touché. » Je répondis : « Sûrement non ! » mais j'avais cru qu'il était touché. Le général rentra chez lui, sous le sable. Le lendemain matin, le jeune M... portait à son père le renseignement tant désiré!

Je ne peux pas écrire très bien dans ce tumulte, au milieu des mouches qui me dévorent.

Quartier général (1re division). — 21 juin 1915. — 11 heures.

Nous avons prononcé ce matin, dès l'aube, une attaque où le ...e colonial jouait le principal rôle. Il n'est que 11 heures du matin, et déjà les pertes sont importantes. Le commandant de la brigade, le colonel G..., est blessé grièvement. Il y a une demi-heure environ, le colonel N..., du ...e colonial, vient de passer sur un brancard ! On m'a averti : je me suis précipité. Quatre hommes portaient une petite masse inerte, affaissée, vêtue de khaki. Un mouchoir blanc cachait la tête. Je le soulevai. La tête était enveloppée d'un pansement taché de sang. Les yeux, autrefois si vifs, étaient ternes; le teint était d'une pâleur terrifiante. « Voulez-vous une voiture? » — « Ce qui doit secouer le moins. Je crois que je préfère le brancard. » Je vérifiai la qualité des porteurs. Ils étaient huit, afin de se relayer et d'aller plus vite. Je fis détacher un médecin du poste voisin pour accompagner le convoi. Et, longtemps, dans la plaine de la baie de Morto, je regardai la procession. La route était encombrée de voitures, de chevaux, de caissons d'artillerie attelés à huit chevaux. Les balles pleuvaient et les obus d'Achi-Baba et d'In-Tepe sillonnaient la voie douloureuse. J'ai suivi, angoissé, de mes jumelles... Sur la crête, j'ai cru voir émerger le brancard d'une gerbe de fumée noire. Une heure

plus tard, le colonel était transporté à bord du bateau-hôpital *Latouche-Tréville*. La poitrine est traversée dans toute sa largeur, de la gauche à la droite, et de part en part. Au crâne, la blessure est moins grave.

Il est 15 heures. Depuis ce matin 4 h. 30, les canons ont tiré d'une façon ininterrompue, le plus souvent à coups précipités. Une batterie de 75, tout ce qu'il y a de plus désagréable comme bruit, est dans notre voisinage immédiat. Comment ne devient-on pas fou ? Et voilà à peu près vingt-quatre heures qu'il y a un tir sans répit, et deux mois que nous avons les oreilles et le cerveau assourdis... Enfin, on dit que nous avons conquis trois tranchées, et peut-être quatre. Il y a des prisonniers.

Le médecin divisionnaire se porte d'habitude pendant le combat avec le général de division, mais c'est le général lui-même qui n'a pas voulu que je le suive. Il s'est terré dans un trou blindé et n'a sans doute pas pu bouger. Aussi j'ai été plus utile ici, étant plus mobile. Avec cette guerre de tranchées, un général est un peu comme le marin, enfermé dans les parois d'acier de sa tourelle et ne communiquant à l'extérieur que par les fils téléphoniques.

Je n'ai pas eu beaucoup à intervenir, car nous connaissons à la longue le terrain parfaitement ; les évacuations de blessés se font suivant des règles et des itinéraires connus.

23 juin 1915.

Nous avons gagné une bonne partie. De nouvelles tranchées ennemies sont à nous. Avance sur toute la ligne. Le canon a fait une besogne très fructueuse. Les prisonniers disent que c'est une bouillie de cadavres. De plus, sur nos lignes, et entre les premières lignes, il y en a des monceaux. A l'ambulance nº 1, la mienne, un obus est tombé au milieu de 300 blessés. Par leur attitude, les médecins ont sauvé la situation.

28 juin 1915.

Les Anglais ont attaqué ce matin et ont eu un réel succès. Ils ont gagné 1 500 mètres entre la mer et Krithia : 1 500

mètres, cela doit représenter beaucoup de tranchées ! De plus, ils ont pris trois canons, plusieurs mitrailleuses, et fait un grand nombre de prisonniers. Nous sommes heureux et ravis... Cela n'a pas empêché un arrosage intensif par grosses marmites, de notre camp. L'une a éclaté devant ma case, à dix mètres. Je l'ai photographiée !

Ma tournée d'hygiène à cheval m'a mené ce matin, vers 9 heures, à la fontaine Vermesch que nous avons fait aménager pour fournir aux hommes une eau potable dans les meilleures conditions. Je vous en avais souvent parlé, et vous avez certainement beaucoup de photos de ce coin, discret et pittoresque autrefois, qui est devenu un véritable bazar et une place publique. Les arbres ont disparu. Il n'y a plus un brin d'herbe, ni une fleur. Tout le ravin est garni de canons, ce qui attire de la part de l'ennemi des ripostes fort dangereuses. Je franchissais au petit trot les premières pentes du ravin, quand une gerbe blanche s'éleva énorme d'un point voisin. Je pressai l'allure de ma bête pour essayer de photographier, mais, dans ma hâte, je ne vis pas un 105 long, merveilleusement dissimulé, et le coup partit à un mètre de moi. Je fus surpris, et ma bête encore plus ! J'en ratai ma photo.

A la fontaine, je mets pied à terre, et j'interpelle tout de suite la sentinelle : « Il y a beaucoup de mouches ici ! » — « Ah, monsieur le major, c'est le sang du camarade qui a été blessé ici. » En effet, la sentinelle précédente avait reçu une balle. On n'avait pas encore nettoyé le sang. « Va me chercher le médecin-chef du ...e régiment, mon ami ». — « Il est aux tranchées. » — « Alors, va me chercher M. A... » C'est un camarade qui a construit à quelques mètres de la tranchée un abri très confortable. J'ai habité l' « abri A... » du 24 au 30 mai, et du 6 au 13 juin. Certainement mes lettres vous ont maintes fois décrit ce repaire. Le factionnaire va chercher M. A... Il revient bientôt : « Monsieur A... est mort depuis 6 heures ce matin ! » Je vais voir. Le repaire a sauté; il a été pulvérisé, il a été anéanti. M. A... a été broyé dans son lit. Un autre médecin, l'aide-major de 2e classe B..., qui était auprès de M. A... dans le repaire, a été blessé. Ce dernier est resté longtemps sous les décombres, sans pouvoir être dégagé, douloureusement atteint, accolé à un cadavre informe qui l'ensan-

glantait. Un infirmier du 1er bataillon du ...e régiment a été grièvement blessé.

J'ai, dans ce repaire, évoqué mille fois votre image, et des brassées de coquelicots rouges étaient offertes à votre souvenir. Le sanctuaire avait été respecté jusqu'ici... Il a fallu la prodigieuse canonnade du retour, et l'annonce de la victoire anglaise, pour dissiper mon chagrin.

J'ai vu avec la dernière précision des fouilles de Troie qui se trouvent dans la « Plaine de Troie » sur la côte d'Asie, au sud de Koum-Kaleh. C'est d'un intérêt passionnant. Dites à votre père de vous parler de Troie et de *l'Iliade*. Les fouilles dont je vous ai parlé et qui contiennent de si jolies poteries, proviennent d'une nécropole de la colonie grecque d'Éléonte. C'est là que Miltiade prépara son expédition sur Lemnos et qu'Alexandre le Grand s'embarqua pour la plaine de Troie.

Pendant que je vous écris, une fusillade très violente a lieu. C'est une nouvelle attaque des Anglais. Cela prend une ampleur prodigieuse. Le canon s'en mêle. Que les Turcs seront donc bien battus !

30 juin 1915.

Vous parlez de venir à Sed-el-Bahr ! Mais ce serait aussi difficile que de loger à Buckingham Palace, dans le lit même du roi ! Ne me parlez pas ainsi.

Ce matin, nous avons été violemment bombardés. Un cuirassé a tiré cet après-midi sur la côte d'Asie.

Hier soir vers 9 heures, le ciel, du côté des Turcs, était d'un noir d'encre. Un vent de tempête soufflait. Sur la côte occidentale de Gallipoli, vers Gaba-Tépé ou Saros, éclairs énormes sur l'écran tragique. Par moments, de l'autre côté, vers Maidos, le ciel s'embrasait. La flotte anglaise se fâchait. Elle était loin, puisqu'on n'entendait pas les coups. Qu'a-t-elle fait? Au bout d'un moment, la mêlée fut générale. Cela devint effrayant.

Les Français ont attaqué à leur tour et gagné des tranchées.

Je vous ai envoyé hier un petit paquet recommandé, contenant une boucle de ceinturon turc prise sur un cadavre,

tout à fait en avant des premières lignes (deux morts et trois blessés en deux jours dans la corvée que j'avais commandée).

Dans cette lettre je joins un « billet d'hôpital » d'un Turc, pris sur un blessé. Remarquez tous les cachets. Chaque Turc a un cachet qui doit dire son nom, qualités, etc.

Dans une autre enveloppe, je vous adresse une proclamation en hindoustan, lancée par un aviatik turco-allemand aux soldats indiens le 26/6 1915, à 6 heures du matin, dans nos lignes françaises de la 1re division. Il y avait aussi des proclamations aux troupes anglo-françaises, en français. Je vous en enverrai un exemplaire, si c'est possible.

4 juillet 1915.

Le général Gouraud a été blessé, entre mon ambulance et l'ambulance de la 2e division, en sortant dans la rue. Je vous envoie un croquis de l'endroit. Le général a été projeté par-dessus un mur de moellons, de deux mètres de haut environ, et par-dessus un figuier, presque dans l'intérieur de l'ambulance de la 2e division. Le mur de moellons était doublé d'un mur de caisses de bois d'obus vides. Le général a le coude broyé, la cuisse cassée, la jambe cassée. On l'a ramassé inanimé, dans la cour de l'ambulance. Le figuier avait amorti la chute.

Pour la première fois aujourd'hui depuis le 29 avril, j'ai mangé du pain, du vrai pain qui n'avait pas un jour. Le nôtre a huit ou dix jours et est un peu moisi.

Quartier général (1re division). — 5 juillet 1915.

Ce matin, les Turcs, dès 3 heures, ont attaqué vigoureusement les Anglais et la clairière anglo-française. Mes amis, quel arrosage ! Pas un pouce de terrain n'a été épargné. Nous sommes canardés de partout, comme des lapins. Heureusement, il y a plus de bruit que de mal. Cela n'empêche : on dit qu'à Sed-el-Bahr, à la plage « V », il y a plusieurs centaines de chevaux éventrés. Jamais on n'avait été bombardé aussi

copieusement. Les Turcs s'enhardissent. Autrefois, quand l'Asie osait tirer, deux ou trois bateaux ripostaient. Maintenant il y a des batteries à Koum-Kaleh. C'est dégoûtant! Le sous-marin inspire une frayeur! Hier, il a coulé le *Carthage* dans l'après-midi. Que va faire la flotte anglaise? Toute la matinée on n'a pas vu un être humain dehors, à Sed-el-Bahr. On était terré. Les pauvres chevaux ont écopé.

Quartier général. — 7 juillet 1915.

On dit qu'il y aura du nouveau d'ici quelques jours. Je ne puis pas en dire plus long...

...A la guerre je crois qu'il ne faut jamais s'attendrir. J'ai assez de contrôle sur mon cerveau pour le maintenir dans un état d'excellent équilibre moral, où il n'entre pas de sentimentalité et de rêves disparus. Je regarde avec joie et courage vers l'avenir, je ne m'attarde pas au passé. Et cependant, dans ce décor incomparable, quand les obus ont fini de pleuvoir et que les bruits infernaux se sont tus, quand les malades se sont éloignés et que les plaintes des blessés ont été oubliées, des évocations délicieuses s'offrent aux guerriers que les femmes ont abandonnés. A l'heure du crépuscule la plage est déserte. L'Hellespont apaisé a pris une teinte glauque uniforme qui vient mourir en lames d'argent sur le rivage doré. La côte d'Asie, la voie immortelle, pour ce déclin d'un jour printanier, est rose, d'un rose de chair et de nacre. Le ciel est d'un bleu laiteux. Il va faire nuit. Enlacés, nous irons sur ce sable doré chercher un nid pour nos amours... Que valent les combats et la gloire, et tout au monde, puisque dans un baiser on oublie tout ce qui existe ?

8 juillet 1915.

Journée très calme, mais particulièrement chaude. Le bain est très en honneur. Des milliers de guerriers se baignent chaque jour dans les eaux bleues. C'est excellent. Mon cheval est parfait, et je fais de courtes, mais agréables promenades.

Quartier général. — 9 juillet 1915.

Il s'est levé sur nous une tempête de sable qui rend la vie impossible. Si cela devait durer, on deviendrait fou. On n'y voit pas maintenant à deux pas devant soi. La respiration manque... Ce matin je suis allé à cheval dans les lignes anglaises et à la plage « W » entre les caps Tekke et Helles. Il y avait bien un peu de poussière et de sable, mais pas au point de gêner la promenade. Du côté anglais, on a tout de suite l'impression que c'est moins « marmité », plus confortable. Nos alliés ont aussi plus de place. Ils sont moins serrés. A la plage W, on voit la quille du *Majestic* retournée, un sous-marin, des torpilleurs, quelques remorqueurs, des embarcations à vapeur, d'autres, automobiles. Sur le rivage, il y a de l'animation, des mouvements de débarquement, des quantités de marchandises. Le long des falaises, sont situés les approvisionnements, avec des montagnes de caisses et, vers le cap Helles, un hôpital de campagne, que j'ai visité et photographié. Les tentes sont vastes, spacieuses. Chaque malade a sa moustiquaire. J'ai essayé de voir le lieutenant-colonel S... Il n'était pas là. Je le trouverai demain.

11 juillet 1915.

Demain, il y aura du nouveau. L'attaque sera poussée très activement. J'espère que nous avancerons. J'ai été prié de garder pour le combat la direction des opérations divisionnaires. Après, je rejoindrai mon régiment, qui est bien décimé et bien changé.

Le *Charlemagne*, cuirassé français, est venu ce matin de Lemnos, et a bombardé Yenisher, Koum-Kaleh, la côte d'Asie. Cela faisait plaisir. D'ailleurs, les Turcs ont immédiatement riposté.

De gros renforts seraient en route ; ils viendraient d'Angleterre.

12 juillet 1915.

4 h. 30. — Je suis réveillé par le bruit d'une canonnade vigoureuse. Je me lève aussitôt. A notre gauche, du côté

anglais, la partie est engagée. Une fusillade très nourrie domine. Il y a par intermittence des rumeurs sourdes de grosses pièces des bateaux. La marine anglaise n'abandonne pas ses soldats.

5 heures. — Le 75, voisin du quartier général de la 1re division, commence à tirer. Nos 155 des ravins, du Monastère et de Vermesch entrent dans la danse.

Près de nous, sur la plage, des centaines d'Anglais se baignent tranquillement. Un de nos régiments d'Afrique fait l'exercice. Cependant, sur le pont Ferrero, qui est devant le quartier, des soldats en armes passent sans interruption, l'un derrière l'autre, à la file indienne. Ils sont en capote bleu clair et n'ont pas de sac sur le dos.

6 heures. — Le général de division M..., son chef d'état-major, les officiers de la suite, montent à cheval pour aller rejoindre leur poste de commandement.

6 h. 15. — Notre artillerie lourde est vivement prise à partie par la côte d'Asie qui envoie ses rafales de deux à trois grosses marmites en même temps.

6 h. 30. — Nous avons notre part. Le pont Ferrero, les bivouacs voisins sont bombardés. On dit que la plage de Sed-el-Bahr a été inondée de projectiles dès le début.

En avant, les falaises et les hauteurs sont noyées de brume, de fumée et de poussière. Il est impossible de rien distinguer. Nous nous portons au-dessus de nos casemates pour voir tirer l'Asie. De ce côté, l'atmosphère est d'une limpidité absolue. On voit sortir d'un ravin, non loin du rivage, une colonne épaisse de fumée blanchâtre. La détonation vient ensuite. Les gros flocons ont caché l'éclair du feu. C'est ainsi que les Turcs l'ont voulu. Pour masquer le véritable emplacement des pièces, ils font un rideau de fumée. Cela n'empêche pas nos 155 de répliquer vertement. Le duel est imposant.

6 h. 50. — Reprise très accentuée de nos 75 et de toute notre artillerie. Une cinquantaine de baigneurs s'ébattent joyeusement dans la baie de Morto. Les charrettes circulent sur les routes et font leurs corvées habituelles. Elles vont chercher l'eau, le pain, la viande. On dirait qu'il y a par là le marché du samedi. L'illusion est complète. Il y a des véhicules

de toutes formes et de tous styles, quelques-uns portant encore les adresses énormes du boulanger et de l'épicier à qui elles furent réquisitionnées. Les conducteurs ont enlevé leurs vestes, ils marchent pour la plupart à côté de leurs bêtes, dans un accoutrement peu militaire.

Il fait naturellement très beau. Il n'y a pas un nuage au ciel.

7 h. 10. — Recrudescence des canonnades diverses et des mousqueteries. La cacophonie est à son comble. Elle est terrifiante. Le front s'obscurcit davantage. Des nuages lourds refluent en arrière. De la côte d'Asie, les ripostes se suivent de plus près. Nous sommes entourés de gerbes d'éclatement gigantesques. Le sol tremble. Là-bas, le bois de cyprès qu'abrite un cimetière turc est bombardé à son tour. C'était un asile de fraîcheur, de poésie délicieuse et de repos. Depuis que nous sommes dans le pays, les cyprès ne cessent d'être la cible préférée des obus. La dévastation recommence. Les flèches alignées des verdures sombres baignent dans la fumée de mort. Elles ne pointent un instant que pour s'obscurcir encore. Sur la route à flanc de coteau qui vient de Sed-el-Bahr et qui contourne le bois de cyprès, des prolonges d'artillerie galopent. Elles se lancent dans la fournaise et disparaissent. On est étonné de les revoir reparaître intactes plus loin.

7 h. 30. — Nos petits 75, furieux, tapent sans répit. A travers la fumée du bois de cyprès, les lueurs de nos canons éclatent. Nos braves artilleurs ne se laissent pas intimider ! L'Asie redouble de rage. Nous tirons plus fort et le dernier mot nous reste. Des pentes des ravins, nos 155 hurlent. L'obus part avec une fusée allongée de flocons blanchâtres. Le bruit du 155 est grave et lent.

7 h. 40. — *Crescendo* général extrêmement puissant. La côte d'Asie tire. Nous ripostons. Embrasement universel, folie qui donne la mort et qui la brave. Moments d'indicibles émotions, quand on pense que tout cela n'est rien sans le courage du petit fantassin qui sort de sa tranchée, baïonnette au canon. C'est le moment de l'assaut...

7 h. 50. — Nous voyons un torpilleur de haute mer, anglais,

s'avancer dans les détroits. Deux autres le suivent. Plus loin, il y a une longue file de fumées noires sur le bleu de l'incorruptible Hellespont. On est ravi. La marine reparaît. Nous sommes tirés de notre ravissement par une pluie exagérée de balles. Une s'enfonce à mes pieds. Je me déplace et vais m'asseoir à l'écart. Une autre balle siffle à mes oreilles et m'éclabousse de sable dans le cou. Une estafette dit qu'un colonel a été blessé. Des obus semblent avoir mis le feu près de la fontaine Vermesch.

8 h. 05. — Un torpilleur franchit les Détroits devant Eski Hissarlick. Sifflements, grondements, hurlements, bourdonnement d'obus de tous les côtés. Quand le canon fléchit une seconde, la mousqueterie reprend sur le tout.

8 h. 10. — Deux torpilleurs sortent des Détroits en lâchant sur la côte ennemie toutes leurs bordées. Des obus qui leur sont destinés pleuvent jusqu'ici.

8 h. 15. — J'apprends qu'une marmite est tombée sur le poste de commandement « A » de la première division, et a causé des dégâts énormes. Le commandant R... est tué, le général de division M... est grièvement blessé. Tous ceux qui étaient au poste de commandement auraient été blessés. On dit qu'ils sont huit ou neuf. Le colonel B..., de l'infanterie coloniale, qui commandait la 1re brigade, est parmi les blessés. Il y aurait encore le capitaine B... de la 1re division, le capitaine B.. de l'état-major général.

8 h. 30. — Une voiture d'ambulance arrive au quartier général. Elle rapporte le corps du commandant R..., l'homme le plus actif et le plus brillant de toute l'armée d'Orient. Un grand pansement cache la blessure. Nous prenons le cadavre ensanglanté sur le brancard khaki, et nous le transportons dans la cellule laissée libre par le départ du capitaine R...

8 h. 45. — Le capitaine B... passe sur la route dans une voiture d'ambulance. Il est blessé à la tête. Il est assis en compagnie de deux ou trois autres blessés. Je lui offre mes bons offices, mais il ne réclame qu'une chose, arriver au plus tôt à l'hôpital. Les routes défoncées et poussiéreuses sont pénibles pour nos malades.

8 h. 55. — J'entends de grosses bordées de la marine. Il

paraît que ce ne sont pas les premières, mais j'avais été assez occupé par les blessés pour ne pas les entendre.

9 h. 20. — Un aéroplane, salué par des shrapnells, nous survole. C'est un ami anglais. Il a la cocarde rouge et blanche.

On ne sait rien des résultats de l'engagement. Les Anglais devaient livrer une bataille des plus importantes. Quant à nous, notre programme était plus modeste, étant donné la faiblesse de nos effectifs et l'insuffisance de nos réserves. Nous devions cependant nous emparer de quelques lignes de tranchées, en bordure du fameux entonnoir du Kérévèz Déré. La fusillade est moins vive. Il y a même de courts moments de répit, — les premiers depuis 4 heures ce matin.

9 h. 30. — Le tir des Anglais semble s'éloigner.

9 h. 55. — Sur un brancard, quatre hommes portent un blessé au quartier général. Nous accourons. Le visage est caché sous des papiers de journaux. Je soulève les papiers. C'est notre général. Il est étendu, les yeux à demi voilés. Il ne nous reconnaît pas. Je fais accompagner le général de division M... par un deuxième médecin qui me rapportera le bulletin de santé. Tous, nous sommes consternés. Le général M... était la bonté et la bienveillance mêmes.

10 heures. — Le capitaine B... a été embarqué sur la *Bretagne*, à destination de Bizerte. Ses blessures ne sont pas très graves.

10 h. 30. — Le canon se tait. Nous retombons dans un silence impressionnant. Alors, les cigales se remettent à chanter dans les feuillages lourds de poudre et de poussière.

11 h. 30. — Le général M... a dû subir une intervention au crâne. Il a reçu également une blessure grave au genou droit. Cependant, il a été évacué dans de bonnes conditions, sur la *Bretagne*.

11 h. 55. — Un contre-torpilleur revient de Kérévèz Déré. La canonnade est lente, espacée. Les ripostes turques ont depuis longtemps faibli. Quand tout semble enfin s'apaiser, le 75 recommence.

12 h. 15. — Nous essayons d'aller prendre quelque nourriture. La canonnade n'a plus que son allure de tous les jours.

Nous avons appris que tout va bien, mais nous n'avons aucune précision.

Pendant la sieste, les cigales chantent, les soldats du génie scient les planches du cercueil de notre camarade.

2 h. 30. — La vie reprend comme chaque jour. Les soldats font queue aux fontaines, d'autres se baignent par centaines.

3 h. 15. — Reprise de la canonnade.

4 h. 15. — J'apprends que deux médecins ont été blessés.

4 h. 30. — Les canons grondent comme aux heures les plus solennelles. Il est question, en effet, de reprendre l'attaque et d'affirmer nos succès.

4 h. 50. — On nous amène des prisonniers turcs. Ils sont exténués et n'ont pas mangé depuis deux jours.

5 heures. — Défilé incessant de troupes qui se portent en avant pour renforcer.

5 h. 10. — Grand concert des canons.

6 h. 20. — Sans discontinuer, les 75 tapent, les 155 tonnent, les renforts défilent.

7 h. 30. — L'attaque reprend.

8 h. 30. — On me téléphone, « sachant que j'aime la marche en avant », que nous occupons les tranchées turques H, I, J, K. Nous nous précipitons sur la carte ! Oui, c'est bien !

8 h. 40. — Il est rapporté qu'un torpilleur turc (?) s'est présenté à l'entrée du Kérévèz Déré. Plus tard, on apprend que c'est seulement un des nôtres qui avait mal réglé son tir.

9 h. 01. — Le projecteur turc de Chanak promène sur la mer et sur notre droite ses faisceaux lunaires. Sur tout le front on lance des fusées éclairantes.

10 heures. — Le lieutenant-colonel V... vient à la première division, comme chef d'état-major. Il prend immédiatement son service, en cas d'événements nouveaux, dans la nuit. Nous causons des événements de la journée, à jamais mémorable pour la première division du Corps expéditionnaire d'Orient.

Nous allons nous coucher très tard.

Cette journée du 12 juillet affirme notre supériorité sur les Turcs. La résistance de nos ennemis faiblit. L'armée anglaise déborde sur la gauche et marche résolument en avant

Je regagne la case dévastée, où je reste seul maintenant.

Cap Eski Hissarlick, 16 juillet 1915.

Mon régiment est en première et deuxième ligne. Un bataillon seulement occupe des tranchées avancées. Je suis allé les voir ce matin pour réorganiser le service, répartir les médecins, etc. Quelle odeur dans toute cette glorieuse humanité ! Quand cela ne sent pas franchement quelque chose, cela tourne au cadavre. Il y a des parapets qui sont faits de cadavres. On a jeté de la terre dessus, de la chaux, du crésyl, etc., mais, quand une balle dérange la belle ordonnance, crève une peau trop gonflée, cela devient immonde. Dans une tranchée, on marchait sur des planches qui rebondissaient très élastiques sur des cadavres turcs !

Depuis hier, les monitors anglais (cuirassés à fonds plats) ont fait leur apparition. Ils ont tiré dans la nuit sur Erenkeui et le fond de Kérévèz Déré, du côté de Saros, à travers la presqu'île, et au-dessus de nous. Quel vacarme ! Pauvre Erenkeui. C'était délicieusement pittoresque, cette ville étagée sur l'Hellespont. On n'y avait pas touché jusqu'ici, mais, à présent que c'est commencé, gare ! Pauvre chère beauté !

Les Anglais ont bien travaillé, le 12. Il faut que ce soit l'aile gauche qui marche, car nous avons de gros obstacles devant nous, le Kérévèz Déré.

On ne s'entend plus, ici. Le canon couvre la voix. Tout lui obéit ici et, quand il parle, toute cette vieille falaise qui a vu Troie et Hellène, Agamemnon, Alexandre le Grand et Xerxès, tremble jusque dans sa base.

Ile de Ténédos. — 23 juillet 1915. — 14 heures.

Je suis couché à l'ombre de pins gemellés qui marient leurs branches jusqu'au sol, sous le ciel de Ténédos. J'ai choisi, loin de tous, un coin de forêt de pins pour planter ma tente. C'est si loin que, l'autre soir, j'étais perdu et je ne pouvais plus la retrouver. Elle est dissimulée dans la verdure et, dedans, j'ai enfermé des bouquets de thym et de marjolaine et jusqu'à un jeune pin, qui répand un parfum exquis. Le contraste est saisissant. Après l'enfer de Gallipoli, c'est le repos de l'Éden,

où il n'y a plus d'heures, plus de bruits, plus de menaces de mort. La brise de mer est douce, elle rafraîchit. Les aiguilles des pins la mettent en musique, sans se lasser. Je vais vous raconter comment je suis ici.

19 juillet. — Je sors à 7 h. 30, à cheval, et, après un arrêt aux postes de secours de l'arrière, je vais aux premières lignes. Je vois N..., et le commandant de l'artillerie, H... Par les créneaux, ils m'expliquent la configuration du sol, que je connais déjà et les nouvelles tranchées, conquises les 12 et 13. Après, je pousse jusqu'au point « L » qui domine le Kérévèz Déré. Je distingue dans leur capote bleu foncé les cadavres des Sénégalais partis à l'assaut; ils sont figés dans les attitudes du combat. Panorama sublime, grandiose, qu'aucune toile ne rendra jamais. On a sous les yeux la preuve de leur héroïsme. Une tranchée, dite « la tranchée grise », paraît avoir été comblée. Ajustez vos jumelles. C'est rempli de cadavres turcs...

A 7 heures du soir, je reçois un mot du commandant C... chef de corps du ...e colonial : « Le 1er bataillon va ce soir à Ténédos au repos. » Je vais voir le commandant C... Il est entendu que j'accompagnerai le 1er bataillon. A 8 h. 30, je prends la pinasse (grand canot à pétrole) qui traverse la baie de Morto et me transporte à bord de la *Marie-Antoinette*, qui partira ce soir pour Ténédos. En attendant, je m'assois confortablement sur l'appontement adossé au *River Clyde*, le fameux steamer échoué par les Anglais à la plage W et là, je suis rejoint par un excellent confrère, le docteur R..., qui lui aussi, va à Ténédos. La soirée est merveilleuse. Les étoiles brillent d'un éclat inaccoutumé. Tout d'un coup, vers 11 heures, quatre obus éclatent à la fois à quelques mètres devant nous, avec un fracas épouvantable. A peine revenus de notre surprise, nous recevons une deuxième bordée, puis une troisième... et le bombardement continue. Au bout d'une demi-heure, les coups n'étaient plus dirigés sur nous. La première bordée n'avait atteint personne. La deuxième était tombée près du château d'Europe, au milieu d'une compagnie du ...e colonial, qui attendait pour embarquer. Ce fut un carnage horrible. Cinquante hommes furent mis hors de combat. Des têtes furent enlevées, des entrailles arrachées, etc. Les survivants

coururent aux bateaux. Le calme se rétablit peu à peu, mais nous pensions que nous ne pouvions pas échapper. Maintenant que l'ennemi nous avait repérés, il était probable qu'il essaierait de couler un de nos trois bateaux allant à Ténédos. Les deux premiers, les plus petits, s'en allèrent sans incidents. Mais nous?... Avec quelles précautions nous démarrâmes, dans le plus grand silence, et tous feux éteints. Nos cœurs battaient. Ayant échappé aux obus de la côte d'Asie, il y avait à échapper aux sous-marins. Enfin, nous arrivâmes au petit jour en vue de Ténédos. On aborde en face d'une immense plaine, où se trouve le champ d'aviation franco-anglais du C. E. O. C'est magnifique. Imaginez le plus beau des aérodromes, où il y a sans cesse des machines en mouvement. Les aviateurs sont des hommes extraordinaires, très intelligents, très décidés, qui rendent les plus grands services aux armées alliées. C'est un charme de causer avec eux. Ils accomplissent tous les jours des prouesses.

Cette première nuit de Ténédos, quel rêve ! Je n'avais pas dormi ainsi depuis des mois. Pensez. Être sûr de se réveiller loin du sang, loin du bruit, loin des tortures et des angoisses de la guerre !

21 juillet. — J'entends, je crois, le canon, mais c'est une rumeur sourde. Les grandes ailes victorieuses des avions sont faites pour ce ciel de beauté, et leur musique est réconfortante et domine seule. A 5 heures, nous allons à cheval sur la route de Ténédos qui conduit à la ville, route enchanteresse, où des enfants nous sourient, où des femmes cueillent aux vergers voisins les fruits de l'été. J'étais ému jusqu'aux larmes. Il existe alors pour moi des coins de terre où il n'y a pas de tranchées, pas de soldats, pas de fusils et de canons ! Ce pays est d'ailleurs magnifique. Ténédos est une petite ville très ancienne, pittoresque, qui est d'un décor fort original, avec son château fort moyenâgeux, ses maisons étagées sur les collines, ses moulins alignés sur les crêtes, son port au fourmillement bigarré d'embarcations peinturlurées, ses vignes verdoyantes. Le château a été bâti par les Vénitiens. Ses lignes, d'une grande pureté, ont été tracées d'une main d'artiste sur le ciel bleu. Je l'ai *sketché*, photographié, afin d'en

emporter un souvenir durable. Il ne subsiste à l'intérieur aucun bibelot des maîtres successifs, mais les pierres sont chargées d'histoire. Pour le moment, on y voit quelques soldats de la Grèce et des soldats de S. M. Britannique. Ce sont ces derniers qui ont l'air d'être chez eux.

Je ne sais pas exactement combien de temps je resterai à Ténédos, sept à huit jours probablement. Cela m'a déjà fait le plus grand bien. Je reprendrai les armes comme si j'arrivais de France.

Baie de Moudros. — 29 juillet 1915.

Je suis revenu ce matin de Ténédos, après avoir passé une nuit complète de veille, sans une minute de sommeil. La péninsule est chaude, poussiéreuse et remplie de mouches.

Les quelques jours de Ténédos me furent très doux. J'étais dans les pins. Au-dessus de leurs cimes découpées, au delà des grèves de sable fin, les îles émergeaient de la mer d'émeraude. Inlassablement belle, la mer variait à plaisir, suivant les heures du jour, les splendeurs de ses bleus. La côte méridionale de Ténédos est découpée. Il y a des falaises à pic comme sur les rives de la Manche, et ces falaises de craie sont blanches comme du marbre. Le vent et les embruns ont découpé les diverses assises et ciselé des sculptures. Nulle coupe n'est plus digne de contenir les émeraudes de cette mer.

L'heure du coucher du soleil est impressionnante. Il y a tant de beauté éparse qu'on sent bien que ces pays étaient privilégiés, et que les dieux les ont choisis entre tous pour fouler le sol de la terre. Malgré soi, on évoque les fantômes mythologiques de ceux qui rêvèrent ici avant nous, des milliers et des milliers d'années avant nous. On ne peut pas décrire les couchers de soleil grecs. L'autre soir, j'étais sur un tertre et je regardais vers le couchant. Les lignes des terres lointaines surgissaient de l'eau. Je pris une carte afin de suivre l'apparition. C'est ainsi que Lemnos se dessina tout entière à la gauche d'Imbros, si proche et si claire. Et, au delà Samothrace, le mont Athos, l'île de Strati Thasos!!

On dit qu'Homère a parlé de Ténédos, et qu'il a loué ses vignes qui ont continué à être fameuses. On dit qu'il a vanté la beauté de ses filles. La fameuse Briseïs serait originaire de Ténédos. Les sœurs de Briseïs ne semblent pas aujourd'hui très éprises de héros. Elles sont mornes et tristes, sans doute victimes des préjugés de l'Orient musulman. Les femmes ont l'air de vivre à l'écart et presque isolées. Elles ne sortent pas, ne vont pas à la promenade, point aux cafés où les hommes passent leur vie...

C'est très amusant d'être près d'un aérodrome et de vivre avec les aviateurs. Les oiseaux partent, s'envolent, reviennent toute la journée. Ils vont porter de tous les côtés la hardiesse de leur regard, la sûreté de leurs coups. La besogne est distribuée chaque jour. Les uns repèrent les batteries et les groupements de troupes, les autres lancent des bombes, les autres photographient le pays et nous donnent les plus belles cartes qui soient. Ils sont entreprenants, merveilleux, sublimes. Les Anglais rivalisent avec les Français. Une nuit, les Anglais ont survolé les rassemblements turcs de très près et ont fait marcher là-dedans leurs mitrailleuses. Il y a trois jours, en rentrant d'accomplir quelque exploit, un avion anglais est tombé en pleine mer. Ce sont les aviateurs du camp français qui les ont secourus et sauvés. Il était temps. Le pilote était évanoui, son compagnon était blessé et se noyait. Les douze ou quinze avions français vont quelquefois ensemble bombarder quelque chose. L'autre jour, ils allèrent à l'aérodrome de Chanak. Le capitaine C... était en tête. A la première bombe, les dépôts de pétrole ont pris feu. Une gerbe de flamme, puis des nuages âcres d'un noir épais. Les autres avions ont lâché leurs bombes. Ce fut un succès complet. Il faut les entendre raconter cela !...

Dans la nuit du 29, nous avons quitté.

Revenons donc à l'enfer ! J'ai été surpris de ne pas le trouver plus épouvantable. Le contraste est énorme, sans doute, mais le repos m'a donné une nouvelle provision de courage. J'ai du plaisir à serrer les bonnes mains de ceux qui ont lutté avec moi. Les blancs, les noirs m'ont fait fête : « Adieu, médecin-chef, toi va bién ? » Et ils me serrent la main, les gros noirs souriants.

31 juillet 1915.

J'ai poussé aujourd'hui jusqu'aux toutes premières lignes de tranchées. Certaines sont à moins de cent mètres des Turcs. Je suis parti avec le commandant N..., qui est de nouveau chef du ...e colonial. En cette qualité il avait à inspecter les lignes et à remettre quelques croix de guerre. Nous avons surtout vu H, I, S, et le point pris il y a deux à trois jours. Nos lignes occupent tout le versant sud de Kérévès Déré et dominent le vaste entonnoir; mais, en haut, et juste en face, il y a les Turcs. Quelques-uns de nos éléments de tranchées sont pris en enfilade par la mousqueterie ennemie. La circulation là-dedans est fort périlleuse. Ce matin, les balles sifflaient beaucoup. En général, il ne faut pas chercher le pittoresque dans l'excursion des tranchées. Cook n'y pourrait amener grand monde, car c'est monotone. Ici, grâce à la disposition du terrain, on ne s'ennuie pas un seul instant. Après quelques mètres dans un boyau profond, on sort tout entier sans aucun risque. Le panorama est magnifique. Des arbres qui dévalent le Kérévèz, des échappées sur les éperons et les caps, puis la mer, l'Hellespont, la côte d'Asie, Un peu plus loin, c'est très bien aussi, mais c'est juste le versant nord du Kérévèz. Il vaut mieux passer, et même à la course, et en baissant la tête. Les plus malins ne plaisantent pas. Les tranchées sont hautes, bien aménagées, avec des parapets largement munis de sacs de terre. Des soldats veillent et tirent, les autres sont étendus comme des cadavres et dorment. Voilà toute une escouade à plat-ventre qui guette un groupement ennemi. La mitrailleuse à côté est prête à tirer.

Je m'arrête plus avant à causer avec nos braves troupiers. Ils sont magnifiques d'entrain, mais bien amaigris, ruisselants de sueur, sales dans leurs effets usés et tachés. Par une chaleur épouvantable, dans une poussière aveuglante, avec des essaims de mouches autour d'eux, ils respirent un air saturé de cadavres et de putréfactions innommables. Cher petit troupier, qui fais l'histoire dans ce fumier, comme tu devrais être aimé ! Bien sûr, on ne lui prépare point le Panthéon, s'il crève tout à l'heure, et son pays ne l'admire point, puisque son calvaire est

appelé couramment « la marche triomphale sur Constantinople »! Par bonheur, il écrit lui aussi dans son immonde repaire et la petite, là-bas, la payse qu'il aime, lui répondra de belles choses naïves, par quoi s'accomplit le miracle du courage.

J'ai photographié aussi une chose macabre, très courante dans nos tranchées — deux pieds d'un cadavre turc qui dépassent. Nous avons creusé des boyaux dans un terrain où l'on avait enseveli des quantités de Turcs. C'était forcé de passer là, et pas ailleurs. Alors, on a coupé le sol sans s'inquiéter des débris qui le truffaient... Je n'insiste pas.

2 août 1915.

J'avais fait arranger ma montre à Alexandrie, et depuis elle n'a pas bronché. Elle fait son devoir. Vous ne savez pas comme on s'attache à tous ces objets qui constituent tout notre avoir, et combien on leur est reconnaissant des services rendus.

... Quant aux gens, c'est incroyable les courants divers qui se créent. Chacun a son égoïsme et ses tendances indépendantes. Ils sont bien rares, ceux qui, dans un danger immédiat et en face de la mort, songent aux voisins. D'un autre côté, la vie en commun, les émotions ressenties sous la même menace, mettent en relief les qualités et les défauts de chacun. Il est rare que cette continuité n'incline pas à l'indulgence, et ne fasse sympathiques la plupart des « camarades ». Les braves gens sont légion... Nous formons une seule famille, au service de santé du ...e. J'ai été très dur au début. Maintenant, tout marche bien. On connaît mes idées, et ma manière de procéder. J'aime bien mes subordonnés, et je crois que beaucoup m'aiment bien. Ils m'ont si aimablement accueilli, quand je suis revenu de Ténédos. Il fallait voir ces larges poignées de mains des noirs, avec leur rire sonore et franc! Comme Européens, j'ai des numéros exceptionnels. Le sergent brancardier A... est un Corse énergique, très brave, très débrouillard, qui a préféré ne pas passer au grade supérieur, plutôt que de me quitter. Le caporal brancardier est le prêtre qui figure dans mes photos de

messe. C'est un garçon silencieux, ayant du devoir une idée très haute, prêt aux missions les plus périlleuses et les plus ardues. Un exemple pour tous : hier, après la visite des malades, il me dit : « C'est dimanche, puis-je dire la messe? » Et, sous la casemate, il fit les gestes liturgiques. Nous étions debout derrière lui, suivant l'office et, en même temps, laissant notre imagination divaguer. On voyait le chemin au-dessus, où les hommes se succédaient dans un tourbillon de poussière épaisse. Plus loin, le regard atteignait les champs de fouilles d'Éléonte, où d'autres civilisations et d'autres dieux avaient eu leurs acteurs, guerriers, prêtres, philosophes. Vraiment, y a-t-il, à vingt-six siècles de distance, plus de beauté, plus de pitié humaine?...

Mais j'oublie les autres... Il y a un caporal R..., qui est mon secrétaire depuis le premier jour, et qui est fort remarquable. D'un caractère toujours égal, il exécute sa besogne en souriant. C'est un commis de la Banque de France, intelligent, délicat et bien élevé. Il y a le célèbre B..., qui est un cycliste. Jamais fatigué, de parfaite humeur, il porte un pli aussi bien au milieu des balles et des shrapnells que dans les champs de coquelicots — autrefois — ou les fleuves de poussière — aujourd'hui. C'est un ouvrier électricien. Il est très habile.

Vous connaissez déjà Korka, très propre, très paresseux, mince, grand, sachant très bien monter une tente, un lit; mais incapable de faire cuire un œuf à la coque. C..., mon palefrenier, est une perle. Il est excellent, calme, propre, doux. Il soigne mes chevaux à la perfection.

Vous voyez par la longueur de mes lettres que nous avons des loisirs. Ce sont les Turcs qui le veulent bien. Nous ne comprenons plus rien. Depuis plus de six jours, alors qu'on annonçait une attaque féroce de 100 000 Turcs (*sic*), nous n'avons jamais eu plus de calme. Un canon tire de temps en temps, juste pour dire qu'on est en guerre. Qu'est-ce que cela signifie? Y a-t-il pénurie de munitions chez les Turcs? Veulent-ils nous endormir et nous attaquer tout d'un coup? Vous pouvez être sûrs que nous ne nous endormons pas, et que même nous préparons quelque chose de nouveau.

7 août 1915.

Encore une de ces journées où l'on s'estime heureux de vivre malgré tout. Depuis deux jours, les Anglais ont débarqué en de nouveaux points des divisions entières. Alors, nous, à l'aile droite, nous avons attaqué ce matin, à 11 heures. Préparation énorme d'artillerie, mais sans grand résultat, car les tranchées étaient trop près des nôtres, à vingt mètres parfois. Le « barrage » opérait en arrière, mais cela n'a pas empêché les Turcs de remplir à rangs serrés leurs premières lignes. Nous n'avons vu que des blessés, gens pessimistes et sujets à caution. Il ne semble pas néanmoins que nous ayons eu des gains sérieux. Les Turcs « démunis de munitions » (voyez journaux français et anglais), nous ont envoyé des marmites à foison. Notre poste de secours de la baie de Morto a été inondé. C'était vraiment terrifiant, pendant deux gros quarts d'heure. Je m'étais réfugié dans une case pourvue d'une niche profonde. Bien m'en a pris. Pendant que je lisais mon journal, la case s'est effondrée, et, durant deux à trois minutes, je n'ai pas vu très clair dans mon cas. Heureusement, j'étais en partie protégé par l'excavation même. Une marmite a éclaté juste au-dessus de moi, à cinq mètres sur la crête. C'est la terre, et pas un seul éclat, qui est tombée sur mon abri. Une émotion de plus ! Malgré tout, mon fort optimisme prévaut, et surtout l'envie de voir du nouveau.

9 août 1915.

Il paraît que les Anglais ont réussi à débarquer les divisions au nord de Gaba-Tépé, à Suvla, hurrah ! Il y aura alors du nouveau avant longtemps.

Le 7 août, un obus est venu dans une ambulance. Il y a eu deux médecins tués, dit-on, et un blessé. Chez nous, dans nos lignes, un grand diable de Sénégalais portait un sac de grenades sur sa tête. Un tireur turc loge une balle dedans. Tout éclate. Le noir a été coupé en deux. Près de lui un autre noir a été tué. Les blessés ont été également nombreux.

15 août 1915.

Hier, je suis allé deux fois aux tranchées. En rentrant, j'ai vu notre 240 tirer, puis les 155 se sont mis de la partie, puis encore la flotte, les monitors, même les cuirassés, etc. Il paraît que les Turcs rassemblaient leurs troupes d'Asie pour se porter vers Maidos, arrêter l'avance anglaise. Vous voyez le mouvement. De Koum-Kaleh par la route d'Erenkeui sur Chanak, et de Chanak sur Maidos. Nos batteries ont commencé à travailler sur les indications des avions. On tapait dans le mille à tout coup. Quand la nuit est venue, les bateaux ont pris en enfilade la route de Koum-Kaleh-Chanak et le passage Chanak-Maidos. La musique était prodigieuse. La terre tremblait. L'éther résonnait jusqu'au septième ciel. Chaque monitor est plus bruyant que la *Queen Elizabeth.* J'espère que les troupes turques ont été quelque peu retardées, et que les Anglais auront eu le temps de s'organiser dans leurs nouvelles positions conquises. Il peut sortir de ces faits nouveaux les éléments de la victoire.

J'ai pu aller ces jours-ci aux fouilles d'Éléonte, qui sont à proximité de notre poste actuel de secours, c'est-à-dire juste en arrière des dernières tranchées occupées actuellement. Je vous en ai marqué *grosso modo* l'emplacement sur un croquis. Des sarcophages ouverts, on domine au sud une partie de la baie de Morto et, au nord, on distingue fort bien la crête allongée d'Achi-Baba. Aussi, c'est encore très balayé par les obus, d'autant qu'il y a en arrière une batterie de 75 toujours agissante. Un gros obus de 210 a creusé récemment au milieu du terrain des fouilles, une excavation ronde, régulière, en cratère, comme l'on en rencontre ici à chaque pas. C'était exactement devant un sépulcre, fermé depuis vingt siècles. La porte, faite de pierres de taille, a été ouverte. A l'intérieur, c'est une bâtisse très régulière, bâtie en pierres de taille parfaitement taillées, — une chambre, où l'on pourrait loger, de 2 mètres environ de long sur 1 m. 50 de large et 1 m. 50 de haut (je ne garantis pas les mesures). Il paraît qu'il n'y avait que quelques ossements qui se sont aussitôt réduits en poussière... Dans des fouilles, on a trouvé (et j'ai vu) des jarres énormes en terre : 1 m. 60 de

long, 0 m. 50 d'ouverture, l'une intacte, l'autre brisée. Le soldat qui fait le gardien dit que, dans chaque grande jarre, il y avait deux énormes squelettes.

22 août 1915.

Plus de lettres, plus de journaux d'aucune sorte. On se demande comment il est possible de saboter à ce point un service de poste aux armées.

Rien d'extraordinaire. Comme nous n'avons pas de nouvelles, on en fabrique : on dit qu'il y a eu une grande bataille navale à Calais.

Hier, je suis allé voir le docteur S... Il est revenu de Moudros. Il est complètement rétabli. Nous avons causé longuement. Ils n'ont pas beaucoup de nouvelles. C'est prodigieux, le contraste entre leur table et la nôtre ! J'ai assisté à un breakfast servi comme à Londres. Il est vrai qu'ils sont vraiment à l'arrière, et qu'ils ne changent jamais de place. Cependant, il est question de porter leur ambulance à un kilomètre plus en avant.

Depuis quelques jours, calme complet. Tout doit être sur les Anglais, à Anzac !

26 août 1915.

Je n'ai pas encore la brosse à dents ! Je commence à épuiser mes réserves de toilette, d'effets et de linge. N'envoyez rien quand même. Cela n'arrive pas. D'ailleurs, il y a, dans les moments difficiles, une Providence. Écoutez plutôt : Korka, voyant mes ennuis sur la question des chemises, s'est mis à rire. Il est allé chercher un paquet soigneusement plié dans un journal et ficelé avec une ficelle rose. Korka est très soigneux et toujours très chic. « Moi donne », dit-il en tendant une chemise neuve à ramages extraordinaires comme une tapisserie campagnarde. — « Combien tu veux, Korka ? » Dédaigneux, toujours grand seigneur, Korka répète « Moi donne », et il ajoute : » Madame cadeau ». « Madame », cela veut dire la nurse qui l'a soigné quand il était blessé en France. Et voilà où passent les dons de la Croix-Rouge !

Nous allons changer de saison. Nous ne possédons pas de calendrier turc, mais la chose est certaine. Le ciel de Gallipoli, qui était vierge du moindre nuage et gardait un bleu immuable, est depuis huit à dix jours tout barbouillé. Cela va se gâter. Il va pleuvoir, il fera froid. On songe à l'hiver. Nous avons commencé à préparer nos quartiers d'hiver. Que deviendront nos tranchées, que seront nos ravins, que deviendrons-nous nous-mêmes?

28 août 1915.

Le plus courageux de tous les hommes du régiment, l'adjudant chef G... a été tué ce matin. Il regardait à la jumelle, par un créneau de première ligne, les soldats turcs dans les tranchées à moins de cent mètres. Une balle est passée par le trou même du créneau et lui a complètement vidé le crâne. Il ne restait pas un gramme de substance cérébrale. Je vous ai déjà parlé de lui. Il y a quelque temps, le général G... avait tenu à décorer ce brave qui, dit une citation, « a tué six Turcs de sa main et pris une mitrailleuse qu'il a ramenée en arrière ».

Ce matin, tout le régiment était en première ligne. Le cadavre lamentable de G..., inondé de sang, attendait dans un coin au cimetière de la baie de Morto. J'ai surveillé moi-même le creusement de la tombe et, quand cela a été terminé, on a doucement étendu dans le fond le brave adjudant-chef. Personne pour rendre les honneurs. Le régiment était occupé, et trop loin ! Alors, j'ai demandé, tout à côté, des volontaires. Il est venu des cuisiniers, des mitrailleurs, des fantassins, et des artilleurs. Les équipements étaient sales et dégoûtants, les fusils rouillés. Un sergent de la territoriale a commandé le maniement d'armes rituel, et c'était très bien quand même. Quand nous aurons le temps d'honorer nos morts, l'adjudant G... aura une place à part.

2 septembre 1915.

Aujourd'hui, jai parcouru l'arrière de la première division ; je suis allé visiter nos postes de secours. Je chemine dans le

boyau, à l'heure la plus chaude du jour. Il est désert. On fait la sieste. L'Orient nous gagne. C'est le moment de réparer les nuits de veille, où, l'œil au créneau, les hommes cherchent les ombres de l'ennemi. L'éternel refrain du canon s'est arrêté. Il y a un accord tacite des camps opposés. Le plus acharné ne risque même pas une grenade. C'est la trêve du soleil, de l'éreintement. Je chemine, seul, encadré de poussière blanche, à chaque pas m'enfonçant davantage. La blancheur aveugle. Des rafales de vent soulèvent les nuages irrespirables. La tête tournerait à suivre le labyrinthe compliqué de cette voie... Je n'aurais jamais cru que « le boyau central », plus animé qu'une ruche, où l'on rencontre toujours des théories ininterrompues de militaires, fût capable de retomber à un calme pareil. C'était oppressant. Je suis revenu avec une certaine satisfaction à la route découverte.

J'ai suivi jusqu'au cimetière de notre division. Des troupiers, braves jeunesses de chez nous, achevaient une inhumation. Je m'arrêtai pour causer avec eux. Ils venaient d'enterrer deux noirs qui avaient été tués cette nuit, aux créneaux. Et, devant moi, ils achevaient leur œuvre en me contant l'histoire. Ils prirent des croix de bois, pareilles aux autres : deux morceaux de boîte de biscuits assemblés par un clou. Le nom des Sénégalais avait été tracé sur le bois blanc. « Mais dites donc, leur dis-je, ces camarades ne sont peut-être pas catholiques ! » Les petits paysans de France n'y avaient pas pensé. Ils me regardèrent, étonnés. C'est vrai cependant que la guerre a fait le miracle de nous confondre tous dans une seule religion !

Dans la tranchée. Porte Péret. — 12 septembre 1915.

J'ai passé la matinée à circuler dans les tranchées. Il est onze heures trente. Je vais déjeuner avec un colonel au Poste Péret. Il a plu cette nuit. La poussière a été abattue, mais c'est tout drôle de sentir l'approche de la mauvaise saison, de l'hiver et du froid. Le ciel si pur de la Chersonèse est d'un gris méchant qui ne lui sied pas du tout. Demain, on commencera la construction de mon abri hivernal à la baie de Morto. Si la mer monte, nous serons inondés. Aussi, je recommande de placer les blindages sur un terre-plein élevé.

13 septembre 1915.

Les Turcs ont profité de cette période de calme pour creuser des sapes. Le ...e régiment en a découvert une qui passe déjà sous nos lignes, vers K. I. On n'a pas besoin de mettre l'oreille sur le sol pour entendre les coups de pioche. Cela paraît être à deux mètres de profondeur. Immédiatement, dans la nuit, on a pris les mesures nécessaires. On a enlevé le matériel et les hommes. L'artillerie, qui avait une pièce de 65, n'a pas été longue à déménager. Dans la journée, tout le monde est allé écouter les coups de pioche en K. I. : le général B..., les colonels, les commandants, des hommes. Sensation nouvelle, plutôt désagréable. Voilà une autre phase de la guerre qui commence. Le général G... la redoutait. Mais il n'avait pas voulu l'inaugurer. On avait pensé comme lui. Maintenant que les Turcs nous provoquent, nous ne pouvons que leur répondre. Le temps presse. Il a d'abord été question de faire des « camouflets », c'est-à-dire de mettre la sape à découvert, après avoir fait sauter le revêtement à la dynamite. On a, je crois, adopté la contre-sape. Cela consiste à se joindre sous la terre...

17 septembre 1915.

Aujourd'hui même, au rapport, il est prescrit de dresser les listes des militaires étant sur la presqu'île avant le 8 mai. Cela sera vite fait, pour mon régiment. Nous ne sommes plus que quelques unités du début. Pourquoi a-t-on fait cela? Certains prétendent qu'on nous enverrait en permission, tout comme ceux du front français ! Voilà de quoi réjouir le cœur de certaine chère femme que je connais. Si c'était vrai, cela se ferait bientôt, avant l'hiver. Patience!

Vous avez raison de dire que nous, nous ne sommes que peu intéressants, depuis les débarquements de Suvla. C'est pour nous une période nouvelle qui commence. Nous ne sommes plus le front principal contre les Turcs. Nous ne savons rien rien, rien. J'apprends par les journaux.

Eski Hissarlick, 21 septembre 1915.

Hier, de même que le 18, un aviatik allemand, blindé et armé d'une mitrailleuse, est venu dans notre ciel. Il a

laissé tomber quatre ou cinq bombes, qui ont éclaté près d'ici.

Les Turcs, en réponse à nos crapouillauds, nous envoient des engins grossiers, qui sont composés d'un culot d'obus rempli de mélinite, et réarmorcé au bout d'un manche à balai en bois, long de 1 m. 20. On a ri. Une de ces machines-là nous a cependant tué deux hommes et blessé trois.

Les Turcs ont eu une de leurs mines éventée. Il y en avait une autre en train! Nous l'avons découverte encore, celle-là! Elle est tout à fait au milieu de nos lignes. On pense la faire sauter assez tôt.

Eski Hissarlick, 28 septembre 1915.

Nous avons reçu la nouvelle que le front français avance et refoule les Allemands. Vous ne pouvez pas imaginer avec quelle joie surhumaine nous avons communié avec ceux qui luttent sur notre sol.

Hier soir, à sept heures, quand la nuit commençait, et que tout semblait tranquille, nous entendons des clameurs énormes. Attaque à la baïonnette? Non, tout de même! C'est trop près. Panique? Ce n'est pas cette sorte de cris. J'ai déjà fait mon oreille. Alors?... Là-dessus, canonnade précipitée de tous les calibres, de toutes les crêtes et de tous les ravins. Réplique très sérieuse des Turcs, qui donnent d'Achi-Baba et de la côte d'Asie. La fusillade arrive à sa tonalité des grands jours. Peu à peu cela se calme. A neuf heures du soir, j'appris que le général en chef Sir Ian Hamilton avait ordonné qu'en l'honneur des victoires des Français et des Anglais en France, il y aurait des hurrahs et des salves. Les Turcs n'ont guère dormi de la nuit, sans doute!

1er octobre 1915.

Il n'est plus question de permissions pour le moment. Peut-être nous laissera-t-on partir dans quelques jours. Ayons patience. Quelques rares militaires ont déjà réussi à partir, mais ils ne sont pas nombreux.

Il est certain qu'une division française va quitter, peut-être cette nuit, la presqu'île de Gallipoli. Nous ne connaissons pas la direction, mais nous présumons que c'est Salonique. Le bateau-

hôpital *Charles-Roux*, le vôtre, a déjà quitté nos rives. Il allait se faire réparer (?) à Salonique. A propos du *Charles-Roux*, n'ayez aucun regret. On m'a affirmé (des camarades qui avaient voulu apercevoir des minois féminins) qu'il n'a été embarqué que des femmes d'âge canonique — au delà de quarante-cinq ans. Pauvres malades ! Je rouvre la parenthèse pour vous prier de constater que, depuis mi-avril, je n'ai pas vu une seule femme. Je ne compte pas Ténédos.

Le temps couvert et maussade n'a duré que deux ou trois jours. Nous sommes de nouveau au beau fixe. On prépare ma case pour cet hiver.

3 octobre 1915.

Le 1er octobre, à 5 h. 45 du soir, j'ai reçu l'ordre de faire embarquer mes deux ambulances dans la nuit. Je ne comprenais pas. Dessous, il y avait un autre petit papier. C'était ma nomination comme « Directeur du Service de Santé de la Division ». Je me suis rendu immédiatement au quartier général. On m'a mis au courant de la situation, sans préciser les destinations. Pris au dépourvu, j'ai dû dans la nuit m'assurer que les ordres de mouvement avaient été exécutés. Dans Sed-el-Bahr, quel mouvement, quels chapelets interminables de troupes, que de voitures, de caisses! Beaucoup d'ordre, d'ailleurs, et un silence méritoire. Mon voyage de retour m'a paru interminable. Je n'avais pas mes chevaux. J'ai dû aller à pied, avec un guide qui connaissait très bien le pays, soi-disant. Je tombais dans un vieux trou de marmite et ne remontais péniblement que pour retomber dans une tranchée abandonnée J'étais éreinté. C'est la première fois que j'ai trouvé que nous avions conquis trop de terrain ! Cela n'en finissait pas. Les shrapnells commençaient à tomber. Mon secrétaire, qui n'était jamais sorti si loin et si tard, était scandalisé de l'audace des Turcs à tirer tant de balles ! Les sifflements étaient assez nourris.

Le lendemain, journée très chargée de p. p. c. d'adieux, de papiers. Il y a pas mal de besogne et de grandes responsabilités. Je les connais, et elles ne m'effraient pas.

Je suis à l'état-major du général B... Nous embarquerons

d'un moment à l'autre, cette nuit sans doute — pour une destination inconnue...

A l'état-major, il y a d'abord le général B... qui est toujours jeune, gai et plein d'entrain. Son chef d'état-major est le colonel M...; le sous-chef, le commandant R..., connaissant la Grèce à fond, parlant grec, très érudit, charmant.

Comme conditions matérielles, c'est la fin de mes misères. Vous savez, j'ai vécu jusqu'ici à peu près comme un soldat de deuxième classe, et dans un état de simplicité et de sobriété extraordinaires. Pour vous donner une idée de notre confortable, on ne boit à table que de l'eau d'Évian ou de Vichy. Nous avons un cuisinier très remarquable. J'ai une guitoune de 7 mètres sur 2. Un palais! Comme on ne m'a pas demandé le « secret » je puis vous dire que nous débarquerons à Salonique.

X...

LES VIANDES FRIGORIFIÉES

ET L'ALIMENTATION FRANÇAISE

L'utilisation des viandes frigorifiées dans l'alimentation française, aussi bien civile que militaire, a récemment donné lieu à de très vifs débats, tant au Parlement que dans la presse. Il a paru intéressant de résumer ici les origines de la question et les données essentielles du problème actuel. On y verra tout au moins que la taxation d'office des denrées ne peut procurer que des déceptions, lorsque ce sont les denrées même qui font défaut sur le marché,

***

Quelques définitions sont tout d'abord nécessaires.

Sous le vocable commun et générique de « viandes frigorifiées », c'est-à-dire de viandes conservées par le froid entre le moment de l'abattage et celui de la mise en consommation, sont comprises deux catégories de produits tout à fait distinctes : les réfrigérées et les congelées (*chilled* et *frozen*, en anglais).

Les viandes réfrigérées, que l'on pourrait aussi nommer refroidies ou rafraîchies, n'ont été amenées et ne sont main-

tenues qu'à une température voisine de 0°, tandis que les congelées, conduites jusqu'à —20°, sont gardées à —6° ou —7°. Les premières, dont la superficie seule est atteinte par l'action du froid, ne perdent aucune des qualités de sapidité de la viande fraîche, mais elles exigent de grandes précautions pour le transport, et ne se conservent guère plus de trois semaines. Les secondes, atteintes à cœur et transformées en un véritable bloc de glace, subissent une altération moléculaire qui en modifie le goût; elles sont plus frustes, quoiqu'il faille ne procéder que graduellement à leur décongélation, avant de les livrer au consommateur; placées dans des entrepôts spéciaux, elles peuvent aisément attendre six mois avant d'être débitées.

Les caractéristiques principales de ces deux articles montrent que chacun d'eux correspond à des facultés et à des besoins différents. La viande réfrigérée, par exemple, conviendra à un pays où l'élevage du bétail est disséminé un peu partout, où les transports à lui faire effectuer ne doivent s'accomplir que sur d'assez courtes distances, où la consommation enfin est assez régulière et assez rapide pour qu'il n'y ait pas lieu de prévoir pour la marchandise de longs délais d'emmagasinage. La viande congelée sera au contraire préférable dans les contrées où les lieux d'élevage sont séparés des marchés de consommation par des milliers de kilomètres de voies ferrées, et dans celles où les ressources du cheptel local doivent être complétées par de larges emprunts faits aux troupeaux de pays séparés d'elles par plusieurs semaines de navigation. La France, avec ses multiples élevages, situés dans le Nord, l'Ouest, le Sud-Ouest et le Centre, représente le type d'État où la viande réfrigérée est recommandable. Les États-Unis, où les agriculteurs du *Far West* sont fort éloignés des masses ouvrières de l'Est; l'Angleterre, qui doit chercher dans l'Amérique du Sud ou dans ses colonies d'Australie et de la Nouvelle-Zélande l'appoint de plusieurs centaines de milliers de tonnes nécessaires à son alimentation, sont par contre des clients indiqués pour la congélation.

Mais, dira-t-on, depuis que l'industrie des transports a réalisé tant et de si notables progrès, et que la vapeur a, sinon supprimé, du moins singulièrement abrégé les distances, pour-

quoi ne pas fournir au consommateur l'aliment auquel il est de tout temps accoutumé? Pourquoi ne pas transporter, s'il s'agit des États-Unis ou de la France, ou importer, si l'on considère la Grande-Bretagne, une quantité d'animaux vivants suffisante pour permettre une distribution de viande fraîche aussi large que cela est désirable à ceux qui en font la demande? Ce sont des considérations sanitaires et économiques qui dictent la réponse.

Considérations sanitaires, d'abord : en dépit de toutes les mesures de prophylaxie imposées par la police vétérinaire, le transport à l'intérieur et l'importation d'animaux vivants sont une cause permanente et redoutable de propagation des épizooties, qu'il s'agisse de fièvre aphteuse, de tuberculose, de clavelée, ou de toute autre maladie contagieuse.

Motifs économiques ensuite : un pareil trafic, s'il se fait par voie de mer, implique un notable déchet sur le nombre des animaux, ni les bœufs, ni les moutons n'étant réputés avoir, comme on dit, le pied marin ; il entraîne un dépérissement marqué du bétail vivant, s'il y a lieu à trajet prolongé sur les voies ferrées, ni les wagons, ni les stationnements dans les gares n'étant et ne pouvant être aménagés en vue de la nourriture des sujets en cours de route ; dans l'une et l'autre hypothèses, le voyage majore le prix de la viande utilisable pour l'alimentation — laquelle représente, dans les cas les plus favorables, 50 à 55 p. 100 du poids brut de l'animal — des frais de transport d'une masse considérable de déchets, communément désignés sous le nom de cinquième quartier.

Et, si l'on veut apprécier le résultat pratique du jeu des divers facteurs que nous venons d'examiner, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur le marché anglais. L'Angleterre, où la consommation de viande par tête d'habitant est de près de moitié supérieure à ce qu'elle est en France, est à la fois productrice et importatrice; elle ne reçoit presque pas d'animaux sur pied, mais elle a acheté, au dehors, en 1914, environ 442 000 tonnes de bœuf et 252 500 tonnes de mouton et d'agneau, soit au total 694 465 tonnes, dont 241 000 réfrigérées, et le reste congelées. Les prix de ces diverses denrées, qui s'adressent à des groupes de consommateurs tout à fait diffé-

rents les uns des autres, s'établissent, en temps normal, de la manière suivante : le produit congelé vaut 40 p. 100 de moins que la viande fraîche, le réfrigéré 25 p. 100 de plus que le congelé.

***

Ces quelques notions théoriques n'étaient pas inutiles pour comprendre ce qui s'est passé dans le monde depuis l'ouverture des hostilités. Elles doivent cependant être complétées par l'indication sommaire de la situation spéciale où se trouvait la France au point de vue qui nous occupe. Or, bien que ce soient des noms français, Cailletet, d'Arsonval, Tellier, que l'on rencontre à l'origine des applications du froid artificiel à l'industrie et aux transports, la France ne jouait aucun rôle dans la fabrication, le commerce et la consommation des viandes frigorifiées. Et cela ne s'explique pas seulement par l'esprit de routine qui préside communément à nos évolutions économiques et sociales, mais surtout par les intérêts particuliers qui se coalisaient contre toute innovation un peu profonde dans le trafic de la boucherie.

A vrai dire, le besoin n'était pas impérieux chez nous de recourir aux procédés de frigorification. La France n'est que modérément carnivore, et les magnifiques développements de l'élevage national, combinés avec l'apport régulier des moutons algériens, lui ont permis jusqu'ici de subvenir largement à ses propres besoins, voire de devenir exportatrice de quelques morceaux de choix. L'introduction de viandes étrangères, congelées ou non, n'apparut tout d'abord à nos éleveurs que comme une menace éventuelle contre le régime douanier derrière lequel ils abritaient leurs progrès et leurs profits. Pour se défendre contre la concurrence des bas prix des produits congelés de l'Amérique du Sud et de l'Australie, ils obtinrent aisément du service vétérinaire qu'il exigeât l'adhérence des viscères aux quartiers de bœuf et aux carcasses de mouton, sous prétexte de protéger la santé publique contre les viandes suspectes de tuberculose. Cela équivalait à interdire à ces produits l'entrée du territoire français, même après acquittement des droits de douane, la première condition d'une bonne conservation de la viande par le froid étant de supprimer tout

contact avec les éléments plus particulièrement putrescibles de l'animal, qui sont précisément les viscères.

Cependant, sous l'action méthodique et continue de la propagande organisée par les divers congrès internationaux ou nationaux du froid, qui, inaugurés à Paris, en 1908, s'étaient réunis ensuite à Lyon, à Vienne, à Toulouse, à Chicago, et devaient poursuivre leur œuvre à Reims en 1914 et à Pétrograd en 1915, une évolution marquée commençait à se produire parmi nos agriculteurs. Ils s'avisaient peu à peu que, si la France, que la nature semble avoir prédestinée à l'élevage et que la rareté croissante de la main-d'œuvre agricole condamne à le développer sans cesse, veut s'affirmer sur le terrain de l'exportation, la réfrigération lui sera des plus précieuses ; ils se rendaient compte — enfin ! — que l'organisation présente du commerce du bétail et de la boucherie dans le marché intérieur français est une vaste duperie et pour le producteur et pour le consommateur, duperie à laquelle mettrait promptement terme l'installation, dans quelques centres d'élevage convenablement choisis, d'abattoirs industriels munis de chambres frigorifiques.

Nous touchons ici à l'un des côtés les plus délicats et les plus complexes de la question.

Deux hommes particulièrement compétents ont traité la matière de façon concluante, M. Richard Bloch, chef de l'exploitation de la Compagnie d'Orléans [1], et M. J.-E. Lucas, ingénieur agronome [2]. Le résultat de leurs études ne peut manquer de frapper les esprits les moins prévenus en faveur des frigoristes, et aussi les moins préparés à la considération de pareils problèmes économiques.

***

Que le marché de Paris-la-Villette, à raison des énormes quantités de viande absorbées par la population de la capitale et de sa banlieue, soit devenu une sorte de régulateur pour la

1. Le Commerce des bestiaux et de la viande et les transports par chemins de fer (*Revue Politique et Parlementaire*, août 1908).

2. Les Abattoirs industriels (Deuxième Congrès du froid, Toulouse, septembre 1912).

France entière, cela est parfaitement naturel. Ce qui ne l'est pas, par contre, c'est, d'abord, que les prix officiels y soient périodiquement faussés par la « quatrième rampe » qui, faisant communiquer directement la gare de Paris-Bestiaux avec l'abattoir, permet à certains négociants en gros de faire fléchir la cote officielle en introduisant des bêtes affranchies du paiement des droits de place; c'est encore, et c'est surtout, que près de 40 p. 100 des bêtes vivantes amenées à la Villette, qu'elles viennent du Nivernais, du Charolais, de l'Auvergne, du Limousin, de Vendée ou de Normandie, soient ensuite réexpédiées, toujours vivantes, mais diminuées de qualité et surchargées de frais d'intermédiaires, vers Lille, vers Nancy, et jusqu'à Marseille et Nice !

Veut-on savoir quelles sont les conséquences pratiques de cette savante organisation, digne d'un autre âge? M. Lucas les a établies dans les calculs les plus détaillés et les plus complets. Par perte de temps, de poids et de qualité résultant du transport entre le lieu d'origine et Paris; par frais de route, taxes de marché, pesage et désinfection ; par rétribution des intermédiaires, le bœuf entrant à l'abattoir de la Villette et destiné à la consommation locale est grevé de 58 fr. 40 en moyenne, le veau de 14 fr. 60, le mouton de 4 fr. 715; l'abattage et l'intervention des chevillards, bouchers de demi-gros et détaillants, augmente ensuite cette charge, respectivement pour chacun de ces animaux, de : 52 fr. 40, 9 fr. 60 et 5 fr. 33, si bien qu'en définitive, la valeur de chaque livre de viande est majorée de 30 à 40 p. 100 entre le moment où elle quitte la ferme et celui où elle figure à l'étal du détaillant parisien. De son côté, M. Bloch a établi que le bœuf du Limousin transitant par la Villette, puis acheminé vers Lille ou Nancy, voit son prix initial augmenté de 68 fr. 50 ou de 91 fr. 60, dont 26 fr. 80 dans le premier cas, 43 fr. 20 dans le second, pour le bénéfice des très obligeants et très actifs intermédiaires.

Ce régime, aussi absurde que coûteux, avait fini, à la veille de la guerre, par provoquer de tardives mais utiles réflexions dans les milieux agricoles ; plusieurs sociétés locales, régionales ou centrales, avaient émis des vœux en faveur de la réorganisation du commerce des bestiaux sur la base de l'utilisation

du froid, et déjà, sur divers points du territoire situés au milieu ou à proximité des centres d'élevage, notamment en Vendée, en Périgord, dans le Charolaïs, etc., l'initiative privée était en train de construire des abattoirs avec entrepôts frigorifiques, d'où les parties comestibles du bétail devaient seules partir pour les marchés de consommation, sans faire d'invraisemblables circuits sur le réseau ferré, et où les déchets de l'abattage, suif, sang, peaux, etc., devaient être usinés sur place.

Mais, si les particuliers commençaient à se mettre en mouvement, les pouvoirs publics restaient récalcitrants à toute innovation. Leur inertie naturelle était fortement encouragée par les efforts, publics ou cachés, des nombreux intéressés dont une réforme quelconque risquait de troubler les traditions rémunératrices. Tandis qu'en Allemagne, toute ville gérant un abattoir est tenue d'y annexer un entrepôt frigorifique d'une capacité proportionnelle à sa population, les rares cités françaises qui avaient voulu entrer dans la voie d'un progrès aussi évident, telles que Lyon, Nancy, Laon, etc., s'étaient heurtées à la passivité, sinon à l'hostilité déclarée, des administrations centrales.

Sans doute, le Ministère de la Guerre avait découvert dès longtemps que le froid ne lui serait pas inutile, le cas échéant, pour la solution des redoutables problèmes alimentaires qui se poseraient quelque jour devant lui : il possédait dans certaines places fortes plusieurs installations permanentes à cet effet; cependant, par crainte de mécontenter le commerce local, il n'en prévoyait l'utilisation qu'en cas de siège ; à peine si, sous la pression du dehors, il avait consenti, en ces dernières années, à se prêter à quelques essais de ravitaillement, essais qui furent très satisfaisants, des troupes engagées dans les manœuvres d'automne ; il poussait si loin son respect scrupuleux des traditions les plus routinières qu'après s'être installé, à la Villette même, des chambres de réfrigération, il en avait, pour le temps de paix, concédé l'exploitation à un tiers, sous la condition expresse... de n'y jamais entreposer de viandes.

Si bien qu'au 1er août 1914, la France ne possédait aucun des outillages indispensables pour s'approvisionner en viandes frigorifiées. N'étant pas importatrice, elle n'avait ni la flotte

spéciale adéquate[1] ni les entrepôts de réception dans les ports. N'ayant pas réussi à secouer le joug encombrant des chevillards et autres intermédiaires, elle ne possédait à l'intérieur ni chambres de conservation appropriées, ni matériel roulant convenable sur les chemins de fer ; bien moins encore d'établissements assez nombreux et assez importants pour frigorifier elle-même des viandes quelconques.

***

En cette matière, comme en tant d'autres, il a fallu improviser, et cela au cours même de la lutte mondiale, dans les conditions techniques et commerciales les plus défavorables qui se puissent concevoir.

Au début de la mobilisation, on mit en marche les divers frigorifiques de la guerre, en prévision de sièges qui ne se produisirent pas ; et, pour l'approvisionnement des armées en campagne, pour le ravitaillement de la population civile des divers camps retranchés, on appliqua les formules archaïques de la réquisition du bétail vif, de son accumulation dans des parcs désignés par avance, de son acheminement sur pied, par fer ou par route, à la suite des corps de troupe.

Les inconvénients du système éclatèrent dès sa mise en vigueur : ce qui était bon jadis, quand on n'avait à nourrir que des effectifs réduits, et que d'ailleurs la science n'avait pas encore découvert le moyen de procéder autrement, se révéla désastreux pour le service de la nation en armes. La réquisition fut pratiquée sans discernement, l'agglomération de vastes troupeaux au Bois de Boulogne, sous les ombrages de Versailles, etc., donna naissance à d'énormes difficultés pour l'adduction des fourrages, l'organisation des abreuvoirs, celle du personnel de garde et de conduite ; des épizooties survinrent qui déterminèrent de grosses pertes ; la viande abattue et distribuée au front parut maigre, sèche et fiévreuse. On ne tarda pas à s'apercevoir que, les opérations militaires se prolongeant, il faudrait inventer autre chose. Dès le milieu d'août, l'administration de la guerre songea enfin à se procurer des viandes

1. Cinq ou six de nos vapeurs, installés pour ce genre de trafic, étaient employés par le commerce anglo-argentin. Au début des hostilités, l'un d'eux fut réquisitionné pour transporter des troupes, un autre pour des céréales.

congelées, et, pour y arriver plus aisément, elle obtint sans peine des Ministères de l'Agriculture et du Commerce la suspension des droits de douane et des mesures sanitaires qui, jusqu'alors, en avaient empêché l'entrée.

On se heurta tout d'abord à un premier obstacle. La production des viandes congelées est loin d'être illimitée : les ressources du troupeau local où les frigoristes puisent leur matière première, les facilités plus ou moins grandes dont on dispose pour amener les bêtes sur pied à proximité des usines, puis pour leur permettre de se procurer le repos et d'acquérir le degré d'engraissement désirables avant leur abattage et leur introduction en chambre froide, assignent à cette production de premières restrictions; d'autre part, les usines, dont l'installation est assez coûteuse, ont réglé leurs facultés et leur débit sur les besoins probables de la consommation courante, en ne fabriquant et ne conservant comme disponibles que d'assez faibles quantités au delà de ces besoins.

A cet égard, il n'y avait à espérer à peu près rien du côté des États-Unis. Leur consommation s'accroît si rapidement que, depuis deux ou trois ans, ils ont commencé d'aller chercher au dehors le complément de ressources qui leur est indispensable, malgré l'énorme travail fourni par les abattoirs industriels de Chicago. C'était donc vers les colonies anglaises du Pacifique, Australie et Nouvelle-Zélande, ou vers l'Amérique du Sud, qu'il fallait porter ses recherches. Mais, à l'ouverture même des hostilités, la Grande-Bretagne avait décrété que ses colonies ne pourraient pas exporter la moindre tonne de viande pour une destination autre que la métropole britannique; de plus, elle avait réquisitionné la totalité de la flotte frigorifique qui lui amène chaque année près de 700 000 tonnes de produits traités par le froid, et elle avait placé sous le contrôle du Board of Trade, avec interdiction de faire aucune livraison sans son assentiment, tous les entrepôts frigorifiques situés en territoire anglais. Si bien que la majeure partie des existants en viande congelée sur le marché mondial était accaparée par l'Angleterre, et que le disponible, une centaine de mille tonnes environ, nous échappait, faute de disposer sous pavillon français de moyens de transport convenables et suffisants.

Dans ces conditions, force fut à notre administration militaire de s'adresser au gouvernement allié pour se faire consentir par lui les rétrocessions utiles. Le cabinet de Londres s'y prêta du reste de la meilleure grâce du monde, et sans chercher à réaliser le moindre bénéfice sur les livraisons qu'il autoriserait en notre faveur; mais il stipula expressément que ces livraisons se feraient exclusivement pour le compte et pour les besoins de l'État français, et qu'aucune parcelle n'en serait distraite par les entrepôts anglais en faveur du commerce privé.

C'est ainsi et sous ces restrictions que notre intendance put se procurer des quantités importantes de viandes congelées, qui augmentèrent graduellement jusqu'à atteindre le chiffre actuel de 20 000 tonnes par mois. Ces viandes sont employées à l'alimentation des armées.

Mais ici surgit la seconde difficulté qu'il y eut à vaincre, et où toute l'ingéniosité de nos services techniques, tant militaires que civils, eut mainte occasion de se déployer.

On sait de reste, et pour quelles causes, notre outillage national était ou radicalement inexistant, ou notoirement insuffisant pour recevoir, entreposer et transporter ces viandes, tant dans les ports qu'à l'intérieur de notre territoire. Aussi fallut-il s'employer de toute urgence, c'est-à-dire à très grands frais, parfois même avec quelque incohérence et gaspillage, à aménager, perfectionner ou agrandir ce qui existait comme entrepôts au Havre, à Bordeaux, à Marseille, à en créer de toutes pièces, à Dunkerque, à Clichy, à Dijon, etc...

Quant aux wagons employés à conduire la viande jusque sur le front, après avoir eu recours à divers expédients de fortune, que la regrettable brièveté des trajets à effectuer rendit d'abord suffisants, on se décida à faire construire plusieurs centaines de voitures selon une conception originale et heureuse du chef du service, le général Abaut. Tandis que, dans les pays accoutumés à ce genre spécial de trafic, chacun des wagons est communément frigorigène, c'est-à-dire muni d'une installation produisant le froid, qui maintient la marchandise à la température de conservation indispensable, les voitures du nouveau type furent seulement calculées

comme devant empêcher l'absorption des calories ou la déperdition des frigories, grâce au revêtement des parois par des matières isolantes ; dans chaque train, une seule voiture était pourvue d'un appareil réfrigérant, lequel, mis en communication avec les autres wagons de la rame, n'entre en action pour renouveler la provision de froid qu'en cas de prolongation du voyage ou du stationnement.

L'ensemble de ces mesures a donné, en dépit de quelques tâtonnements et d'inévitables mécomptes, des résultats hautement satisfaisants. La question, il est vrai, était aisée à résoudre pour l'alimentation des troupes en campagne. Elles sont largement agglomérées dans des régions déterminées ; elles sont capables, par leur masse même, d'absorber en quelques heures les produits déchargés d'un ou de plusieurs trains complets, expédiés eux-mêmes du port d'arrivage aussi fréquemment et aussi rapidement que le permet le déchargement d'un navire arrivé à l'improviste. La solution intervenue conviendrait moins pour le ravitaillement plus régulier, plus mesuré et plus disséminé, de la population civile. Mais l'on s'était proposé, tout en nourrissant largement et sainement nos soldats, de diminuer les prélèvements excessifs à opérer sur le cheptel national. Le but était atteint à concurrence de 240 000 tonnes, équivalant à 720 000 têtes de bovidés par an, et, presque partout, la viande congelée était proclamée supérieure comme qualité, saveur et maturité, à la viande soi-disant fraîche procurée par les troupeaux militaires sur pied de l'ancienne mode.

***

Les choses en étaient là, au début de la présente année, lorsque la hausse de la viande commença de se manifester sur les marchés civils et que l'alarme se répandit dans les milieux agricoles au sujet de la brusque diminution du cheptel français et de ses tristes perspectives d'avenir [1].

1. A la Villette le kilogramme de viande de bœuf avait passé de 1 fr. 71 au 1er août 1914 à 2 fr. 25 au 1er août 1915 ; le veau de 1 fr. 75 à 2 fr. 77 ; le porc de 1 fr. 87 à 2 fr. 18, et la hausse a continué depuis. Quant à la réduction du cheptel, de décembre 1913 à juillet 1915, elle était évaluée à 2 600 000 têtes de

De fait, il y avait vraiment lieu de s'émouvoir : le renchérissement de l'existence risquait de jeter le trouble dans la population, dont le merveilleux état moral faisait depuis le début de la guerre l'admiration de l'univers et constituait l'un des plus solides facteurs de la victoire finale; les 240 000 tonnes d'importation annuelle de viande congelée ne suffisaient pas, loin de là, à l'alimentation des millions de soldats mobilisés : la ration quotidienne, fixée à 450 ou 500 grammes, avait eu en effet pour résultat de doubler la consommation moyenne habituelle de la France par tête d'habitant.

Dans quelle mesure les civils pourraient-ils bénéficier, pour un abaissement des prix de la viande, de l'économie de 25 p. 100 environ que procure aux habitants des États-Unis et de la Grande-Bretagne, l'usage méthodique et régulier des produits frigorifiés? Était-il possible, en en propageant l'emploi, de restreindre les prélèvements exagérés que les maladresses initiales de la réquisition militaire avaient opérés sur le troupeau, et que la prolongation indéterminée des hostilités empêcherait de réparer, si même elle n'obligeait à les multiplier?

Ces questions se posaient à la fois si aiguës et si redoutables, que le ministre de l'Agriculture crut devoir les soumettre, au mois de février dernier, à une commission spécialement constituée à cet effet, et dont les travaux, dirigés par M. Méline, firent l'objet d'un rapport très documenté dû à MM. Maurice Quentin et Massé [1].

Cette commission comprenait des hommes appartenant aux professions les plus variées, aux opinions politiques et économiques les plus diverses, sans qu'aucun de ses membres se rattachât, de près ou de loin, au socialisme d'État, pas plus qu'au socialisme révolutionnaire. Les circonstances lui apparurent pourtant à la fois si claires et si impérieuses, qu'elle n'hésita pas, à formuler, à l'unanimité, des conclusions qui étonnèrent nombre d'esprits timorés ou trop traditionnalistes, en même temps qu'elles inquiétèrent certains intérêts parti-

bovidés et 1 600 000 moutons, sur des effectifs totaux originaires de 14 808 000 et 16 131 000 respectivement. (*Génie civil*, 11 septembre 1915, p. 165.)

1. Ce rapport a été publié au *Journal officiel* du 8 juin 1915.

culiers, lorsqu'elles aboutirent, en mai, au projet tant discuté, et non promulgué encore, du gouvernement.

Quelles étaient ces circonstances? Quelles furent ces conclusions?

Il apparut tout d'abord à la commission que le déficit de la production nationale en viande, par rapport aux besoins de la consommation totale, tant civile que militaire, devait être fixé à 400 000 tonnes pour l'année courante, et que, une fois la paix rétablie, ce déficit irait en décroissant pendant quatre ou cinq ans, mais en exigeant encore, dans l'année la plus favorisée, une importation *minimum* de 150 000 tonnes. Pour combler ce vide, on ne pouvait compter que sur les 240 000 tonnes rétrocédées par le gouvernement anglais, et on devait s'efforcer de mettre la main sur les 100 000 tonnes disponibles du marché mondial. Mais le premier lot de ces viandes congelées ne nous était garanti que jusqu'au 1er février 1916, en droit, jusqu'à la fin de la guerre en fait; d'autre part, nous n'avions pas de flotte française pour transporter le second, et rarissimes étaient les navires frigorifiques étrangers qui avaient échappé à la réquisition britannique; enfin, il fallait prévoir que, les besoins français devant se prolonger bien au delà de la conclusion de la paix, ils se trouveraient alors, si l'on n'y prenait garde, en concurrence avec ceux des régions belges ou françaises envahies par l'ennemi, où le troupeau est, dit-on, entièrement détruit; avec ceux même des États de l'Europe centrale, où la situation alimentaire est infiniment pire que la nôtre; d'où, grande probabilité de disette universelle, et certitude de hausse sur les prix de la viande.

De ces constatations résultèrent deux conclusions évidentes : pour parer aux difficultés présentes et futures, il fallait stimuler la production des viandes congelées aux lieux d'origine, en même temps que développer, sinon créer de toutes pièces, les instruments de transport qui permettraient à la France de s'affranchir en cette affaire de l'intervention anglaise ; il convenait aussi, pour protéger les consommateurs contre les hausses futures, et échapper à la loi des puissantes maisons étrangères qui régissent jusqu'ici ce commerce et le monopolisent, de stipuler pour de longs délais des prix à peu près tolérables. Mais, le moyen de provoquer les Américains du Sud à investir

de nouveaux et importants capitaux dans leurs usines frigorifiques pour en augmenter les facultés de production? le moyen d'inciter les armateurs à faire les frais considérables d'installations spéciales sur un nombre convenable de leurs navires? le moyen de s'assurer des prix stables, alors que, du jour au lendemain, il pouvait prendre fantaisie au Parlement de rétablir les droits de douanes ou les mesures sanitaires qui avaient, jusqu'en août 1914, radicalement empêché l'importation des viandes congelées en France? Dans de pareilles conditions, une seule solution était possible : que l'État traitât lui-même comme acheteur en gros, pour des quantités, des délais et des prix permettant aux intéressés d'amortir, pendant l'exécution du contrat, les frais de premier établissement qu'ils devaient exposer, sauf pour lui à livrer la marchandise au commerce de détail selon des formes à déterminer ; faire en un mot pour la viande ce que les événements avaient contraint de faire pour le blé, mais en étendant l'action de l'État, par la force des choses, jusqu'à plusieurs années au delà de la période de guerre.

Tel fut, en effet, le système auquel s'arrêta le gouvernement, après entente avec diverses catégories d'intéressés. Par le projet de loi du 18 mai, il demandait l'autorisation d'acquérir 120 000 tonnes de viandes congelées par an, à importer sous pavillon français jusqu'au 31 décembre 1920, à charge de verser dans l'alimentation civile tout ce qui ne serait pas utilisé par le service des troupes. Il y avait urgence à statuer, puisque six mois au moins étaient nécessaires pour que se créât l'outillage nouveau et que les premières importations pussent s'effectuer dans nos ports. La Chambre le comprit et vota le projet dès le 20 mai. Les clameurs de quelques journaux et l'opposition du Sénat firent qu'il n'est pas encore devenu loi.

*
* *

Les objections formulées contre le projet de loi étaient de provenance et de portée diverses ; leur variété et leurs contradictions donnaient l'impression fort nette que le foyer principal de la résistance était tout autre part qu'il n'en avait l'appa-

rence, et que la campagne de presse, notamment, avait des mobiles très différents de ceux que l'on osait avouer.

Il y avait, d'abord, quelques frigoristes de carrière, certaines sociétés de création récente et d'œuvre jusqu'alors à peu près nulles, qui se plaignaient de n'être pas parties aux contrats passés par le gouvernement et témoignaient la crainte que, le marché une fois envahi par les 120 000 tonnes d'importation administrative, il ne subsisterait plus de marge pour le commerce libre, plus d'espoir même d'arriver à installer en France les usines de réfrigération sur le principe desquelles l'accord avait paru se faire avant la guerre.

Il y avait ensuite quelques coloniaux — ceux du Sénégal et de Madagascar — qui, ayant accompli de louables efforts pour inaugurer dans nos possessions l'usage de la congélation, reprochèrent au projet de ne leur réserver qu'environ un dixième de la fourniture prévue, alors que, disaient-ils, ils seraient bientôt en mesure, surtout si les administrations coloniales locales les aidaient à se procurer du bétail vivant, de prendre une part infiniment plus large dans l'alimentation de la métropole.

Aux uns comme aux autres, la réponse était facile à faire : le projet gouvernemental ne faisait qu'entr'ouvrir une porte que les circonstances obligeraient certainement à ouvrir bientôt tout entière; il ne pourvoyait qu'au tiers ou à la moitié des besoins avérés des prochaines années ; il déterminait le premier essor d'un commerce totalement nouveau en France; il acclimaterait dans la consommation un produit encore ignoré de notre public routinier, et quelque peu suspect à de récalcitrants intermédiaires ; la place resterait vaste dont pourrait disposer ensuite l'initiative individuelle, tant étrangère que coloniale, et force serait bientôt à l'État, sous l'empire des besoins populaires, d'autoriser l'introduction d'autres et notables quantités de viande congelée, à côté de celles dont, pour parer au plus pressé, il garantissait l'importation aussi proche que possible.

Mais alors intervenait un argument singulièrement propre à impressionner quelques esprits incomplètement avertis du péril actuel, et dont la répétition, savamment organisée dans la presse, à l'instigation sans doute de ceux-là même qui, par

intérêt personnel, avaient de tout temps multiplié les obstacles contre toute application du froid à la boucherie française, faillit amener la déroute complète de l'entreprise gouvernementale : comment admettre que l'État s'instituât « marchand de viande », et se substituât, une fois de plus, à l'initiative individuelle, pour satisfaire à des besoins privés?

L'objection est assurément de poids, et nul n'y serait, à une heure normale, moins indifférent que l'auteur de ces pages. Mais sommes-nous à une heure normale, et, lorsqu'il s'agit de réparer tardivement les conséquences lointaines et néfastes de la routine des uns, de l'inertie des autres, et des calculs égoïstes de quelques-uns, doit-on, et peut-on, sacrifier l'intérêt public, voire peut-être la sécurité nationale, à des préjugés de doctrine? Autant proclamer, avec le médecin de Molière, qu'il est interdit à tout malade de se soigner et de guérir autrement qu'en suivant les prescriptions et le formulaire de la Faculté.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet : il ne s'agit pas seulement, dans l'affaire qui nous occupe, d'augmenter, avec le renfort de gros capitaux, des moyens de production incomplets, d'en créer d'inexistants, de donner naissance à une véritable flotte, dont ni les lois ni les usages n'ont encore permis l'essor, et d'accomplir cette œuvre rapidement, pour épargner à nos populations, si vaillantes, et si méritantes, des souffrances et des privations inutiles; il s'agit surtout d'opérer, dans un temps où toutes les conditions économiques de l'univers sont bouleversées par une crise dont la durée, l'ampleur et l'acuité sont vraiment sans précédent aucun, et dont les effets se feront sentir durant une ou deux générations, sinon plus loin encore dans l'avenir. Que vient-on nous parler, à un moment aussi critique de l'évolution du monde, de liberté du commerce et de respect des initiatives privées ! Mais comment s'exercerait cette liberté, comment ces initiatives réussiraient-elles à se développer? Où sont les produits qui nous font défaut? où, les moyens de transport maritime indispensables? où, les entrepôts spéciaux pour recevoir les marchandises? où, la certitude que les voies ferrées ne seront pas encombrées par l'autorité militaire, à l'instant précis où il faudrait amener la viande aux Halles? où, la certitude pour le négociant qu'il ne se verra pas, comme ce fut le cas pour le blé, enlever ses pro-

duits importés par une réquisition intempestive, qui lui allouera une indemnité moindre que son prix de revient? où, enfin, les établissements de crédit qui, dans les circonstances présentes, cautionneront pour quatre ou cinq ans les 200 000 000 d'engagements annuels qu'il est nécessaire de souscrire?

Ces considérations, et beaucoup d'autres du même genre, auraient dû déterminer la conviction du Sénat. Elles n'y parvinrent pas. On discuta, on négocia durant de très longues semaines, pour aboutir en fin de compte à la plus extraordinaire des transactions. La Chambre haute vota, en effet, le 30 juillet, un contre-projet auquel s'était rallié le ministre de l'Agriculture, en désespoir de cause : le gouvernement est autorisé à se procurer 15 000 tonnes de viandes congelées *coloniales* par an, jusqu'à fin 1919, et 120 000 d'étrangères livrables avant fin 1916; puis, pour encourager les importateurs de produits étrangers, ceux-ci jouiront de la franchise douanière, pour la même quantité annuelle, jusqu'à fin 1919; d'ici là, l'État ne pourra pas modifier les règles sanitaires actuellement en vigueur, c'est-à-dire qu'il ne pourra pas rétablir l'obligation de laisser les viscères adhérents aux quartiers ou carcasses importés.

***

Les choses en sont restées là, la Chambre, malgré sa permanence, n'ayant pas trouvé le loisir de statuer sur la proposition sénatoriale. De fait, l'on conçoit aisément que celle-ci ne suscite qu'un enthousiasme des plus modérés, car elle ne répond à aucune des données du problème initial.

Les retards parlementaires ont eu ces deux résultats successifs, qu'aucune importation ne pourra se faire sur 1915, qui était la première année grandement déficitaire, ni ne pourra se faire, à supposer le projet devenant bientôt loi, avant la seconde moitié de 1916, puisqu'il faut six mois pour mettre en train l'organisation nouvelle.

Les besoins à venir de la consommation française ne sont pas assurés d'être satisfaits, car, à mesure que le temps passe et qu'on se rapproche de l'échéance finale de 1919, il n'est aucunement certain que les fabricants et les armateurs puissent

escompter un amortissement convenable de leurs dépenses d'installation, sans être obligés d'élever les prix à des taux excédant les facultés de la consommation.

En admettant cependant qu'ils le puissent et s'y hasardent, ils jouissent alors d'un privilège vraiment exorbitant. Nous l'avons dit déjà : les appétits en viande de l'Europe entière seront tels, et si pressants, dans les années qui vont venir, que la hausse est fatale. Avec le système primitif du gouvernement, la stabilité du prix de contrat apportait à cette hausse un contre-poids précieux, tandis qu'avec la franchise douanière concédée par le Sénat à des quantités restreintes, les importateurs de celles-ci pourront suivre à leur profit personnel les élévations progressives du marché, sans que le consommateur tire aucun bénéfice direct de l'apport de produits étrangers.

C'est ainsi qu'à une heure de presse poignante, la France civile n'a encore connu la viande frigorifiée qu'à titre d'échantillon : quelques tonnes à peine, les seules sur lesquelles le commerce libre ait réussi à mettre la main, ont pu être vendues à Bordeaux, à Paris, ou ailleurs. Il n'est pas certain que, surtout à Paris, cet essai ait été réalisé dans les conditions techniques désirables, c'est-à-dire avec les précautions voulues pour la décongélation et le débit des morceaux. L'épreuve n'était en tout cas pas assez importante pour qu'on en puisse conclure d'une manière ou de l'autre, sur le genre d'accueil que réserve le grand public à ce nouvel article de consommation courante. Il n'y a pas cependant de raison de s'inquiéter à cet égard : lorsque l'on sera parvenu à vaincre les résistances particulières qui ont systématiquement dénigré les produits congelés pour en empêcher l'entrée, il n'existe aucun motif de croire que, leur bon marché relatif aidant, le consommateur français s'y montre plus rebelle que ne l'a été l'anglais.

Mais cette histoire n'est-elle pas infiniment instructive sous d'autres rapports, et ne semble-t-il pas, en vérité, cette expérience faite après tant d'autres, que notre pays soit atteint désormais, en nombre d'occasions, d'une sorte d'impuissance à se décider et à agir, même lorsqu'il faut uniquement, comme c'est ici le cas, imiter ce qui se fait dès longtemps au delà de nos frontières? On multiplie à l'envi, et ce, en toutes matières, les commissions et les études, les enquêtes et les rapports, les

discours et les programmes; puis, dès que l'instant est venu de passer aux actes, il n'y a plus rien, ni personne, ou, plutôt, quelque préjugé invétéré, quelque égoïsme sournois et cupide vient décourager les initiatives les plus heureuses, frapper de paralysie les énergies les plus tenaces, briser les résolutions les plus bienfaisantes. Le moment psychologique de prendre parti est ainsi franchi, sans que les maux que l'on espérait soulager soient atténués, sans même que, dans un avenir prochain, les conditions auxquelles on comptait y remédier puissent se retrouver identiques. Déjà, pour la viande, la disette s'est accrue; déjà, les prix consentis en mai au gouvernement se sont élevés de 25 p. 100 environ, dans le temps précis où, la crise économique universelle se prolongeant, les ressources de chacun diminuent sensiblement. Le jour n'est-il pas près de nous, où le peuple reprochera durement à ses dirigeants leur incapacité à le secourir? et, si l'on abordait avec les mêmes atermoiements et la même incurie les angoissants problèmes que poseront le rétablissement de la paix et la reprise des affaires, quelles catastrophes économiques ne nous ménagerait-on pas?

Nous ne pouvons croire qu'il en doive être ainsi, et que la coûteuse expérience acquise dans la question qui vient d'être traitée ne porte pas des fruits prochains. Le pays qui, brusquement arraché à ses rêves de pacifisme impénitent et d'humanitarisme édulcorant, a su puiser, dans les trésors de son instinct national atavique, de si merveilleuses ressources de courage, de discipline et de patience, saura aussi enseigner à qui de droit que les lenteurs, les préjugés et les routines, dont la nocivité est tout juste tolérable dans les périodes de calme où les gouvernements peuvent, sans péril excessif, se figurer qu'ils sont maîtres de l'heure, préparent d'irréparables ruines quand la nécessité publique vient frapper impérieusement à la porte. Les règles et les mœurs convenables au temps de paix ne le sont point au temps de guerre ; les troubles durables provoqués dans la vie des peuples par la tourmente actuelle commandent une évolution profonde des esprits, une discipline nouvelle des volontés, une réadaptation des méthodes, auxquelles ce sera l'honneur des grands chefs politiques de présider.

Pour justifier la singularité de certaines de ses élucubrations constitutionnelles, Sieyès avait coutume de dire que, dans un

État bien ordonné, l'autorité doit venir d'en haut et la confiance d'en bas. Il y a beaucoup de vrai dans cet axiome. Encore faut-il, pour que la confiance subsiste, que l'autorité s'exerce, et qu'à cet effet elle apprenne à s'affranchir, quand il est utile, des multiples lisières où les intérêts particuliers, les conceptions mesquines, et parfois jusqu'au simple respect humain, cherchent et réussissent trop souvent à retenir son action.

ANDRÉ LEBON

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre - Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

VRAISON DU 15 DÉCEMBRE
